

Le Journal de la jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré


BnF Gallica

LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE

6

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

1875

DEUXIÈME SEMESTRE





PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE & CIE

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND, W. C.



LE JOURNAL DE LA JEUNESSE



Diggs demeura longtemps sans rien dire. (P. 4, col. 2.)

TOM BROWN[1]

IX

La guerre de l'indépendance. — Diggs, « le Sagouin, » donne aux insurgés un bon conseil. — Hostilités. — Tout le poids de la guerre tombe sur Tom et East. — Intervention du Sagouin. — Messieurs les *sportsmen*. — Tom mis à la torture. — Il se montre bon camarade et refuse de dénoncer ses compagnons.

Tom et East conservèrent encore un an le *præpostor* qui savait leur faire rendre justice. Aucun des autres *præpostors*, ne voulut habiter leur corridor. Leur désappointement fut vif et leur indignation sans bornes, lorsqu'un matin, après déjeuner, Flashman les arrêta au passage et les somma de transporter ses affaires dans l'étude inoccupée, qu'il avait daigné choisir. A partir de ce moment, ils sentirent ce que c'était que la tyrannie de Flashman et de ses amis. Maintenant que cette calamité était installée à leur porte, ils commencèrent à regarder autour d'eux pour chercher quelque sympathie et quelques partisans parmi les autres *fags*; les opprimés commencèrent à se réunir; il y eut des murmures, et l'on combina des plans d'insurrection.

Un soir, Tom et East étaient dans leur étude. Ils venaient de finir leur préparation pour la première classe du lendemain. Tom broyait du noir; il méditait, comme un jeune Guillaume Tell, sur les malheurs des *fags* en général et sur les siens en particulier.

« Voyons, dit-il en se levant pour moucher la chandelle, quel droit les élèves de cinquième ont-ils de faire de nous leurs *fags*?

— Pas l'ombre de droit » répondit East, sans lever les yeux du livre qu'il lisait. C'étaient les aventures de Pickwick, qu'il dévorait, étendu tout de son long sur le canapé.

Tom retomba dans ses idées noires. East continua sa lecture, interrompue à chaque instant par des accès de fou rire.

« Vous savez, mon vieux, reprit Tom, j'ai beaucoup pensé à tout cela.

— Oui, oui, je sais, les ennuis des *fags*. Mais, écoutez-moi ceci, Tom, c'est à crever de rire : « Le cheval de M. Winkle... »

1. Suite. — Voy. vol. V, pages 305, 321, 337, 353, 369, 385 et 401.

Tom l'interrompit : « J'y suis décidé, je ne veux servir de *fag* qu'aux élèves de sixième, à personne autre.

— Très-bien, mon garçon, » cria East en mettant son doigt entre les feuillets, pour marquer où il en était resté ; et il leva les yeux : « Mais songez à tous les ennuis que vous allez vous attirer, si vous jouez ce jeu-là. Pourtant, je suis, comme vous, pour la résistance, si nous pouvons persuader aux autres de se joindre à nous. Cela devient par trop fort, à la fin.

— Ne pourrions-nous pas prier un élève de sixième de mettre le holà? demanda Tom.

— Oui, peut-être; je crois que Morgan consentirait à intervenir. Seulement, ajouta East après une pause d'un instant, il faudrait lui raconter ce qui se passe, et c'est contre les principes de l'école. Vous souvenez-vous des paroles du vieux Brooke? Il nous conseillait de nous défendre nous-mêmes.

— Ah! si le vieux Brooke était encore ici. De son temps, tout allait bien. Maintenant nous avons deux espèces de maîtres : les maîtres légitimes, qui répondent de tout au docteur ; et les maîtres illégitimes, les tyrans, qui n'ont de comptes à rendre à personne.

— A bas les tyrans ! cria East, je suis pour la loi et l'ordre, hourra pour une révolution !

— Encore si l'on n'avait affaire qu'à des garçons comme Brooke jeune ! Voilà un bon garçon ! Voilà un gentleman. Il devrait être en sixième... Pour lui, je ferais n'importe quoi. Mais des êtres comme ce Flashman, qui ne vous parle jamais sans vous battre et sans jurer !...

— Quelle brute et quel couard ! s'écria East, comme je le déteste ! Il le sait bien. Il sait bien que vous et moi nous le tenons pour un lâche. Quelle scie que son étude soit dans notre corridor ! L'entendez-vous qui soupe avec ses amis dans son antre ? Ils boivent du punch au brandy, je le parierais. Si le docteur pouvait faire un tour par ici et le prendre sur le fait. Il faut changer d'étude aussitôt que nous pourrons.

— Que nous changions ou non, je ne veux plus jamais faire ses commissions, » dit Tom, en donnant un grand coup de poing sur la table.

« Fa-a-ag! » Ce cri, parti de l'étude de Flashman, fit retentir tout le corridor. Les deux enfants se regardèrent en silence.

Il était neuf heures passées ; les *fags* de service en avaient fini pour la soirée, East et Tom se trouvaient les plus rapprochés des soupeurs. East se mit sur son séant, avec l'expression d'embarras comique que sa figure prenait toujours dans les circonstances difficiles.

Le cri : « Fa-a-ag! » retentit une seconde fois. Pas de réponse.

« Ici, Brown, East, misérables petits drôles, hurla Flashman, en se mettant sur le seuil de sa porte ouverte. Je sais que vous êtes là. N'essayez pas de m'attraper, sinon... »

Tom se glissa vers la porte, et mit les verrous en faisant le moins de bruit possible. East souffla la chandelle. « Première barricade, murmura-t-il tout bas. Tom, c'est bien convenu ; nous ne capitulons pas.

— Comptez sur moi, » dit Tom entre ses dents.

Une minute après, ils entendirent les soupeurs dans le corridor ; ils venaient à leur étude. Les assiégés, retenant leur respiration, entendirent que l'on chuchotait derrière la porte ; ils ne distinguèrent que ces paroles de Flashman : « Je sais que ces petites brutes y sont ! »

Sommations des assiégeants ; silence des assiégés ; l'assaut commence. Heureusement que la porte était une bonne porte de chêne, elle résista à tous les efforts de Flashman et de ses amis. Un de ces derniers ayant fait remarquer que la porte était verrouillée, et tenue d'en haut et d'en bas, on dirigea l'attaque sur un panneau, qui résista bravement. Les assiégés, dédaignant de dissimuler plus longtemps leur présence, traînèrent le canapé contre la porte. Flashman et Cᵒ furent forcés de se retirer, proférant d'affreuses menaces.

Le premier danger passé, il restait encore aux assiégés à opérer leur retraite sans être inquiétés : c'était l'heure de monter au dortoir. Ils écoutèrent avec attention. Les soupeurs s'étaient réunis à table. Alors les deux amis tirèrent doucement un verrou, puis l'autre, « c'est le moment de filer » dit East en s'élançant suivi de près par Tom. Ils passèrent trop vite pour qu'on pût les attraper, mais Flashman, qui était aux écoutes, lança après eux un ancien flacon à pickles, qui siffla aux oreilles de Tom et se brisa en mille pièces au bout du corridor. « Il nous tuerait pourtant, s'il était bien sûr de n'être pas pris, » dit East en tournant le coin.

Ils ne furent pas poursuivis, et se rendirent dans la grande salle ; il y avait des groupes de petits autour du feu. Tom et East racontèrent leur histoire. La guerre de l'indépendance avait éclaté ! Qui voudrait se joindre à l'armée révolutionnaire? Quelques-uns des assistants s'engagèrent à ne plus remplir l'office de *fags* auprès des élèves de cinquième. Quelques-uns se tinrent à part, et abandonnèrent les rebelles. Que pouvaient-ils faire ?

« J'ai bien envie d'aller tout droit chez le docteur, » dit Tom.

On lui rappela la loi de l'école, promulguée dans une assemblée générale du semestre dernier. Tout élève qui aurait recours à un maître, avant d'avoir exposé ses griefs à un *præpostor*, serait battu publiquement, et mis en quarantaine.

« Bon, eh bien ! ayons recours aux élèves de sixième. — Adressez-vous à Morgan, suggéra une autre voix. — Non, non, cria-t-on de toutes parts : il ne faut pas rapporter.

— Moi, je vais vous donner un conseil, » dit une voix qui partait du bout de la salle. Ils se retournèrent tous en tressaillant. Celui qui venait de parler

se leva d'un banc où il était resté couché, sans que personne l'eût remarqué jusque-là. C'était un grand garçon tout dégingandé avec une jaquette dont les manches laissaient voir ses poignets, et un pantalon trop court qui lui découvrait les chevilles : « N'allez trouver personne ; dites que vous ne voulez pas être *fags;* ils seront bien vite fatigués de vous battre. J'ai fait cela, moi, il y a plusieurs années, contre leurs prédécesseurs.

— Oh vraiment! vous avez fait cela?

— Dites-nous comment cela s'est passé, » cria un chœur de voix, et tout le monde se groupa autour de l'orateur :

« Juste comme aujourd'hui. Les élèves de cinquième voulaient faire de nous leurs *fags;* moi et quelques autres, nous leur avons tenu tête et nous les avons battus. Les bons garçons renoncèrent ; les brimeurs eurent peur.

— Est-ce que Flashman était déjà ici !

— Oui. Lui, il ne savait que pleurnicher et faire le chien couchant. Il n'avait pas le courage de se joindre à nous ; il flagornait les *brimeurs* en leur offrant d'être leur *fag*, et en faisant des rapports contre nous.

— Comment n'a-t-il pas été écharpé ? demanda East.

— On n'écharpe pas les flagorneurs, ils sont trop utiles aux grands. D'ailleurs, à chaque instant, il recevait de chez lui de grandes bourriches pleines de vin et de gibier. Cela lui servait à se faire des amis. »

A dix heures moins un quart, les petits montèrent au dortoir en se communiquant leurs réflexions et en faisant l'éloge de leur nouveau conseiller, qui se recoucha sur son banc devant le feu. Son vrai nom était Diggs, mais on l'appelait familièrement le *Sagouin*. Il était grand pour son âge, fort intelligent, et placé presque en tête de la cinquième. Ses parents, considérant plutôt son âge que sa taille et le rang qu'il tenait dans l'école, lui faisaient encore porter la veste ronde, et même sa veste lui était trop courte. Il avait un talent particulier pour dilapider ses vêtements et pour avoir toujours l'air sale. Il n'était pas en bons termes avec la bande de Flashman ; ce dernier se moquait de sa tenue et de ses manières, derrière son dos.

Le Sagouin, qui ne l'ignorait pas, s'en vengeait en posant à Flashman, devant témoins, les questions les plus désagréables et en le traitant avec la plus insultante familiarité. Il n'était lié non plus avec aucun des grands ; il les déconcertait par la bizarrerie de ses manières, et puis, entre autres défauts, il avait celui d'être toujours sans argent. Il apportait cependant de chez lui autant d'argent que tous les autres écoliers ; mais il ne le gardait pas longtemps ; du reste nul ne savait à quoi il le dépensait.

Comme il était l'insouciance même, il empruntait ; puis, quand ses dettes étaient accumulées et que ses créanciers devenaient pressants, il vendait aux enchères, dans la grande salle, tout ce qu'il possédait au monde, jusqu'à ses livres de classe, son chandelier et sa table d'étude. Des semaines entières après chaque transaction de cette nature, comme son étude était inhabitable, il passait sa vie dans la classe de cinquième ou dans la grande salle, écrivant ses vers sur des envers de lettres et de vieux bouts de papier, et apprenant ses leçons Dieu sait comment.

Il n'avait aucune relation avec les petits, ce qui ne l'empêchait pas d'être populaire parmi eux. Néanmoins tous le considéraient avec une sorte de compassion et l'appelaient « ce pauvre Diggs ». Ils ne pouvaient s'empêcher de le juger sur les apparences, et se laissaient influencer par les moqueries de leur ennemi Flashman. Quant à lui, il tenait aussi peu de compte du dédain des grands que de la pitié des petits ; il continuait à mener une vie étrange et ne paraissait pas s'en trouver plus mal.

East souffla la chandelle. (P. 2, col. 2.)

Dès le lendemain du siége, l'orage se déchaîna dans toute sa violence sur la tête des rebelles. Flashman attendit Tom après la première classe et lui dit d'aller chercher son chapeau. Tom répondit nettement qu'il n'irait pas. L'autre le saisit et lui infligea toutes les tortures imaginées par des misérables de son espèce. « N'importe, dit Tom, après cette scène ; il ne m'a pas fait pleurer, et moi, je lui ai donné de bons coups de pied dans les tibias. »

Le bruit se répandit qu'une bande de *fags* avaient formé une ligue ; Flashman excita ses associés à lui prêter main-forte pour faire rentrer les rebelles dans le devoir. Depuis ce moment on ne vit plus dans la pension que poursuites, siéges en règle et mauvais traitements de toute espèce. En revanche,

les lits des *brimeurs* étaient mis sens dessus dessous, et inondés d'eau, et leurs noms étaient gravés sur les murs avec toutes les épithètes diffamatoires que pouvait inventer l'imagination des *fags*.

Les commencements de la guerre furent terribles ; mais bientôt la prédiction de Diggs se réalisa ; les meilleurs élèves de la cinquième renoncèrent à faire des insurgés leurs *fags*. L'opinion publique se retourna contre Flashman et ses deux ou trois intimes ; ils furent obligés de tenir leurs méfaits plus secrets ; seulement, étant d'un très-mauvais naturel, ils ne négligèrent aucune occasion d'exercer leur cruauté sous main.

Flashman, furieux d'avoir à compter avec l'opinion publique, laissa les autres *fags* tranquilles et tourna toute sa malice contre East et Tom qui vivaient porte à porte avec lui. Toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion, il entrait de force dans leur étude et s'y installait, soit tout seul, soit avec quelque compagnon. Il empêchait les enfants de faire leur devoir et se délectait à la vue des tortures que sa seule présence leur infligeait.

La tempête avait purifié l'air ; les choses allaient beaucoup mieux pour le reste de la pension : seuls Tom et East vivaient dans des transes perpétuelles.

Ce qui animait le plus leur ennemi contre eux, c'est qu'ils ne se gênaient pas, même quand il les tenait entre ses mains, même quand il les battait, pour lui reprocher sa lâcheté, sa bassesse, sa maladresse au football, et la terreur que lui inspiraient des garçons qui avaient la tête de moins que lui.

Tout cela était bien connu de toute l'école, mais ce qui le mettait hors de lui, c'était de l'entendre dire devant tout le monde par des petits garçons, de sentir qu'ils le méprisaient et que les mauvais traitements ne pouvaient les réduire au silence ; enfin que ses propres associés riaient ouvertement et se moquaient de lui. En effet, ils regardaient tout cela sans prendre la peine de cacher le dégoût qu'il leur inspirait. Néanmoins, ils n'intervenaient pas et continuaient à vivre avec lui aussi familièrement qu'auparavant.

Flashman possédait l'art de calomnier au suprême degré ; il fit si bien qu'il isola ses deux victimes. Les autres rebelles les abandonnèrent peu à peu, et un certain nombre de grands se mirent à les maltraiter toutes les fois qu'ils les rencontraient. En se cachant pendant le jour, en se barricadant le soir, ils échappaient aux coups et aux vexations ; mais la vie qu'ils menaient n'était plus tenable.

C'est alors que le vieux Diggs commença à se rapprocher d'eux. Deux ou trois fois, il entra dans leur étude pendant que Flashman y était ; l'autre décampa immédiatement. East et Tom ne purent s'empêcher de croire que Diggs avait guetté leur ennemi.

Vers cette époque, les pénates du vieux Diggs furent mis aux enchères. East et Tom se concertèrent aussitôt, et résolurent de consacrer tout leur argent disponible à racheter ce qu'ils pourraient parmi les articles mis en vente. Tom acquit les deux lots suivants : Lot n° 1, prix, un shilling et trois pence, un bel assortiment de vieux métaux, savoir : une souricière, une fourchette à rôtir le fromage, veuve de son manche, et une casserole. Lot n° 2, un horrible tapis de table et un vieux rideau. East, pour un shilling et six pence acheta une papeterie en cuir, avec une serrure sans clef, ladite papeterie ayant été jolie autrefois ; mais elle était dans le délabrement le plus complet.

Sans rien dire à Diggs, ils déposèrent ces différents objets dans son étude qui n'était jamais fermée. Il vint les trouver chez eux et demeura assez longtemps sans rien dire, se contentant de faire craquer les jointures de ses grands doigts rouges. Il regarda leurs vers, y fit quelques changements, puis se leva et leur dit en leur tournant le dos : « Vous êtes de bons petits êtres ; vous avez du cœur ; je tiens à cette papeterie ; c'est ma sœur qui me l'a donnée aux vacances dernières... Je n'oublierai pas ce que vous avez fait là. » Et il se précipita à travers le corridor, les laissant assez embarrassés, mais, au fond, pas trop fâchés de voir qu'il les avait devinés.

Le lendemain était un samedi. C'est le jour où chaque écolier recevait un shilling pour sa semaine. Les petits se trouvèrent ce jour-là tout désappointés ; on avait mis leur shilling de côté pour la grande loterie du Derby. Le Derby, ce grand événement de l'année anglaise, était célébré à Rugby par le tirage de nombreuses loteries.

C'était, avouons-le, une mauvaise coutume, destinée à rendre les écoliers joueurs et parieurs ; mais le Parlement lui-même leur donnait le mauvais exemple en mettant de côté, ce jour-là, les affaires nationales, pour aller jouer et parier.

D'abord, il y avait la grande loterie de l'école où le gagnant recevait six ou sept livres ; ensuite, chacune des pensions avait sa loterie. La souscription à ces loteries était soi-disant volontaire ; mais pour plus de sûreté, les amateurs de sport prenaient le shilling, au moment de la distribution des semaines, sans attendre l'avis du propriétaire. On faisait de nécessité vertu, et l'on ne grognait pas trop. Et puis, on avait, pour son argent, le plaisir d'être appelé *sportsman*. En effet, les *fags* s'en allaient criant, après la fermeture des portes : « Gentlemen sportsmen, on va tirer la loterie dans la salle. » On avait, de plus, la chance de tirer un cheval favori.

La salle était pleine d'écoliers ; au bout d'une des longues tables se tenaient les « véritables amateurs, » avec un chapeau devant eux, où étaient les billets pliés. L'un d'eux appelait les noms ; chacun à l'appel de son nom tirait un billet, et l'ouvrait ; la plupart des grands, aussitôt leur nom tiré, s'en retournaient dans leurs études.

Les « véritables amateurs » avaient tous tiré des billets blancs ; en conséquence, ils étaient furieux. Pas un des chevaux favoris n'avait été tiré, et l'on en

était à la première quatrième. Chaque fois qu'un petit avait tiré son billet, Flashman ou quelque autre amateur le lui arrachait des mains et l'ouvrait. Le tour du Têtard arrive; le Têtard mêle les billets, tire, et, malgré ses efforts, on lui prend son billet.

« Wanderer, s'écrie celui qui a ouvert le billet, le troisième favori!

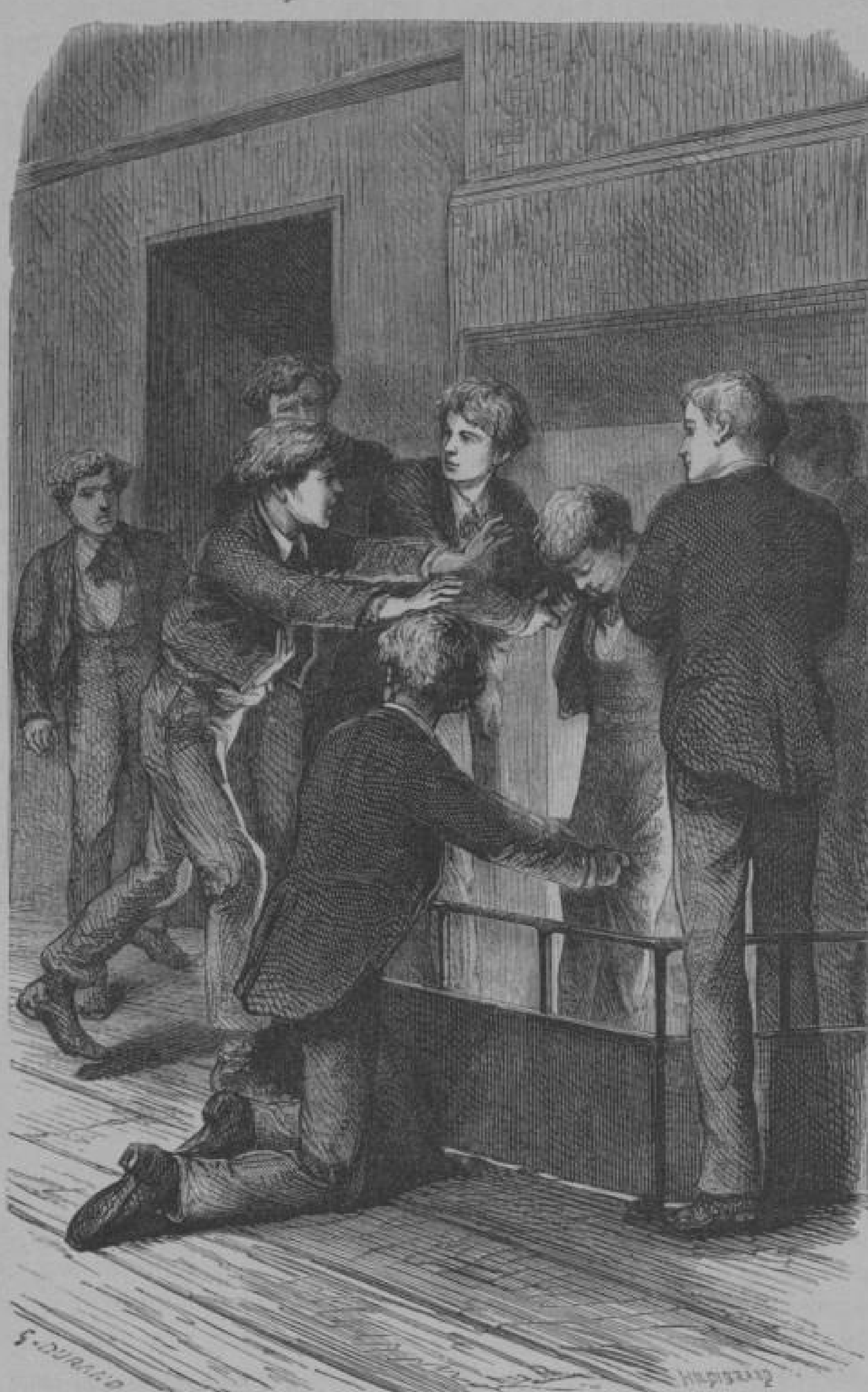
—Dites donc, rendez-moi mon billet, s'il vous plaît.

—Holà, pas si vite, crie Flashman, combien voulez-vous vendre Wanderer?

—Je ne veux pas le vendre, répond le Têtard.

— Ah vraiment! eh bien écoutez-moi, petit imbécile, vous n'entendez rien à tout cela. Le cheval ne vous servira de rien : il ne gagnera pas; mais moi j'ai la fantaisie de l'avoir. Je vous le paye une demi-couronne. »

Le Têtard tient bon; mais les cajoleries et les menaces le déconcertent; à la fin il vend la moitié de son billet pour un shilling et six pence; c'est à peu près le cinquième de sa vraie valeur. Néanmoins il est content de son marché: «Après tout, remarque-t-il avec beaucoup de philosophie, il peut se faire que Wanderer ne gagne pas. »



Sa tête retombe sur sa poitrine. (P. 6, col. 1.)

East tire un billet blanc. C'est le tour de Tom. Il tire un billet. On le lui prend et on l'ouvre

« Oh! oh! s'écrie celui qui l'a ouvert, en le levant en l'air. Harkaway! Flashey, votre jeune ami a de la chance.

— Donnez-moi le billet » dit Flashman avec un juron; il se penche par dessus la table en tendant la main; il est pourpre de rage.

« Tenez-vous à garder votre billet? » reprend celui qui l'avait ouvert. Au fond ce n'était pas un mauvais garçon, et Flashman lui inspirait peu d'estime. «Tenez, Brown, le voilà! » et il tend le billet à Tom qui le met dans sa poche, Là-dessus Flashman court à la porte pour empêcher Tom de sortir avec son billet; il y monte la garde jusqu'à la fin du tirage; tous les élèves sont partis, excepté les « vrais amateurs » au nombre de cinq ou six, qui restent pour discuter, faire leurs carnets de pari, les comparer, etc. Il resta encore Tom qui ne veut pas sortir tant que Flashman est à la porte, et East, qui reste avec son ami, parce qu'il prévoit quelque affaire désagréable.

Les « véritables amateurs» entourent Tom. L'opinion publique ne leur permettait pas de lui voler son billet; mais elle leur permettait de l'attraper, ou de l'amener par l'intimidation à leur vendre soit une partie du billet, soit le billet tout entier.

« Allons, petit Brown, combien me vendez-vous Harkaway? Je sais qu'il ne courra pas. Je vous en donne cinq shillings, » dit l'amateur qui avait ouvert le billet. Tom qui lui sait gré de n'avoir pas gardé le billet, et qui, dans sa détresse, voudrait se faire un

ami, est sur le point d'accepter, lorsqu'un autre crie : « Je vous en donne sept shillings. » Tom hésite et les regarde tour à tour.

« Non, non ! crie Flashman, laissez-moi arranger cela avec lui ; nous le tirerons au sort après. Allons, monsieur, vous me connaissez ; vous allez nous vendre Harkaway cinq shillings, ou vous vous en repentirez.

— Je ne veux pas le vendre du tout, reprend Tom sèchement.

— Vous l'entendez, dit Flashman en se tournant vers les autres. C'est le plus vilain petit drôle de la pension ; je vous l'ai toujours dit. C'est pour des personnages de cette espèce que nous prenons tant de peine et que nous courons tant de risques à organiser des loteries. »

Par parenthèse, Flashman oublie de spécifier quels risques ils ont courus, mais il s'adresse à des oreilles complaisantes. Le jeu rend les enfants comme les hommes, égoïstes et cruels.

L'un des amateurs s'écria : « C'est vrai... Nous tirons toujours des billets blancs. Maintenant, monsieur, vous allez nous vendre la moitié du billet, il le faut !

— Je ne veux pas, dit Tom rougissant jusqu'à la racine des cheveux, et enveloppant tout le groupe dans la même haine que son ennemi juré.

— Très-bien, alors, hurla Flashman, nous allons le rôtir. » Il empoigne Tom par le collet ; un ou deux amateurs hésitent ; les autres se joignent à lui. East saisit Tom par le bras et s'efforce de l'entraîner ; mais on lui fait lâcher prise en le frappant ; on traîne vers la cheminée Tom qui se débat. On applique ses épaules le long du manteau de la cheminée, et on le maintient de force devant le feu ; par un raffinement de cruauté, Flashman tient son pantalon aussi serré que possible. Le pauvre East, qui souffre de tout cela pour le moins autant que Tom, pense tout à coup au vieux Diggs, et part comme une flèche pour aller le chercher.

« Voulez-vous maintenant le vendre dix shillings ? » dit un des amateurs, qui commence à mollir.

Tom ne répond que par des gémissements et des efforts pour se dégager.

« Voyons, Flashey, il en a assez, dit le même amateur, lâchant le bras qu'il tient.

— Non, non, une autre tournée fera l'affaire » répond Flashman. Mais c'en est trop pour le pauvre Tom ; il devient d'une pâleur mortelle ; sa tête retombe sur sa poitrine, juste au moment où Diggs très-ému se précipite dans la salle, suivi de East.

« Misérables lâches ! » voilà tout ce qu'il peut dire d'abord ; il prend Tom dans ses bras et le pose doucement sur la grande table : « Mon Dieu ! il se meurt. Vite de l'eau fraîche ; qu'on aille chercher la gouvernante. »

Flashman et deux ou trois couards s'esquivent ; les autres, honteux et repentants se penchent sur Tom ou courent chercher de l'eau. East s'élance chez la gouvernante. L'eau arrive, on en jette sur les mains et sur la figure de Tom. « Ma mère, dit-il d'une voix faible et lente, il fait bien froid cette nuit. » Le pauvre Diggs pleure comme un enfant. « Où suis-je ? » continue le blessé en ouvrant les yeux. « Ah ! je m'en souviens ! » Là-dessus il referme les yeux et pousse un gémissement.

Quelqu'un dit tout bas : « Nous ne pouvons lui faire aucun bien, et la gouvernante sera ici dans une minute. » Tous se sauvent, excepté un seul, qui reste avec East et Diggs ; East évente la figure de son pauvre camarade.

La gouvernante arrive avec des sels ; Tom reprend connaissance et peut se tenir sur son séant. Il y a dans la pièce une odeur de roussi ; la gouvernante examine les vêtements de Tom, et jette sur Diggs et sur East un regard d'interrogation. Tous les deux gardent le silence.

« Qu'est-ce qui lui est arrivé ! » Pas de réponse.

« C'est encore une de leurs méchancetés ! dit-elle en prenant un air sévère ; j'en parlerai au docteur ! » Pas plus de réponse que la première fois.

« Ne ferions-nous pas bien de le transporter à l'infirmerie, suggère l'excellent Diggs.

— Je puis marcher maintenant, » dit Tom ; appuyé sur East et sur la gouvernante, il se rend à l'infirmerie. Celui des « amateurs » qui est resté jusqu'au dernier moment va rejoindre ses camarades, qui sont épouvantés de ce qu'ils ont fait.

« A-t-il rapporté ? La gouvernante se doute-elle de quelque chose ?

— Il n'a pas dit un mot ; c'est un brave petit garçon. »

Après un instant de silence, il reprend :

« J'en suis malade ; quelles brutes nous sommes ! »

Tom, une fois au lit, se sentit si faible et si abattu qu'il songea un moment à écrire à sa mère de venir le chercher. Comme il allait s'endormir, il lui revint en mémoire deux vers d'un hymne qu'il avait appris tout enfant, et il se mit à les murmurer ; ces deux vers parlent d'un lieu

Où le méchant cesse de nuire,
Où celui qui est fatigué trouve le repos.

Une bonne nuit le remit complétement.

East vient lui apprendre le lendemain que toute la pension a pris son parti, et Tom oublie tout, excepté leur ancienne résolution de ne jamais céder à ce fanfaron de Flahsman.

Ni le docteur, ni la gouvernante, n'eurent jamais connaissance de ce qui s'était passé.

Ce que je raconte là est déjà ancien; j'espère que les écoliers d'aujourd'hui ne parient plus, ne font plus de loteries, et ne maltraitent plus les faibles.

A suivre. Imité de l'anglais par J. LEVOISIN.



LE VERRE INCASSABLE

Parmi tous les produits de l'industrie humaine, il n'en est certes pas de plus merveilleux que le verre. Sa transparence, sa limpidité, en font un des agents les plus précieux que nous ayons su tirer du sol. Cependant le verre à un défaut radical, c'est son excessive fragilité; le moindre choc, souvent même une simple secousse, le met en morceaux.

Aussi, depuis des siècles, les savants se sont-ils ingéniés à essayer de remédier à ce défaut du verre tout en lui conservant sa transparence et sa qualité.

« Pline et Dion Cassius, dit un auteur récent, ont raconté la tragique aventure d'un esclave romain qui était parvenu à rendre le verre élastique. Tout enchanté de sa découverte, cet inventeur candide était allé trouver l'empereur Tibère et lui avait offert un vase de sa façon : il espérait recevoir une gratification appréciable ou peut-être son affranchissement. Tibère se borna à l'affranchir de la vie. L'expérience n'avait été que trop concluante : le vase, lancé à terre, non-seulement ne s'était pas brisé, mais avait attrapé une bosse que, sous les yeux de l'empereur stupéfait, l'esclave redressa d'un seul coup de marteau. « Es-tu seul à connaître ce secret? » demanda Tibère. La réponse fut affirmative. L'empereur fit signe à l'un de ses gardes; le malheureux, qui ne s'attendait à rien, sentit une fraîcheur subite passer le long de son cou; comme le décapité de la légende, il n'eut que le temps d'éternuer et sa tête roula aux pieds de l'empereur. Les courtisans de Tibère, pour excuser ce caprice, prétendirent que leur maître avait craint que les vases d'or et d'argent, qui étaient toute sa richesse, fussent dépréciés par l'invention du verre élastique. Toujours est-il que l'esclave a emporté son secret. »

Le savant Réaumur réussit à donner au verre, par certains procédés, une grande solidité, sans malheureusement lui conserver sa limpidité et sa transparence

Enfin, tout récemment un savant français, M. Alfred de la Bastie, paraît avoir trouvé le secret tant recherché. Son invention consiste à tremper dans un bain particulier les objets de verre tout fabriqués après les avoir soumis à une température élevée. Le verre ainsi trempé conserve toutes ses propriétés mais acquiert une force de résistance cinquante fois supérieure à celle qu'il possède ordinairement.

Quelques-uns de nos lecteurs connaissent peut-être la jolie expérience dite des larmes bataviques.

Si l'on prend une goutte de verre mou au sortir du creuset, et si on la projette dans l'eau froide, il se produit aussitôt un phénomène particulier : la goutte de verre prend la forme d'une *larme*, c'est-à-dire d'une ampoule renflée, terminée par une queue effilée. Ces larmes bataviques jouissent d'une curieuse propriété : on peut frapper avec un marteau sur l'ampoule sans la briser, mais que l'on rompe la partie la plus fine de la queue, la larme entière éclate, se brise et se réduit en poussière impalpable.

C'est conduit par ce fait curieux, connu depuis longtemps, que M. de la Bastie est arrivé à faire sa belle découverte. Il se demanda pourquoi le verre ordinaire trempé dans un bain spécial n'acquerrait pas les mêmes propriétés que possède la larme batavique trempée par l'eau froide. Il ne s'agissait que de trouver un bain spécial et d'étudier à quelle température devait être porté le verre avant d'y être plongé. Après bien des tâtonnements l'heureux savant a vu ses recherches couronnées de succès.

Cette découverte fut d'abord accueillie avec incrédulité, mais de nombreuses expériences d'essai ont fini par prouver la réalité de cette merveilleuse invention.

« Des bobèches mousselines, des verre de montre, rapporte un journaliste, ont été lancés à une hauteur de 7 à 8 mètres et sont retombés sur le parquet sans se briser. Une assiette laissée sans eau sur une lampe à esprit-de-vin n'éclate pas. Un expérimentateur a choisi deux verres d'épaisseur égale (5 millimètres), l'un trempé, l'autre non trempé : il les a placés l'un après l'autre dans un cadre qui les isolait du sol; il a laissé tomber successivement sur chacun de ces verres un poids en cuivre de 100 grammes : sous ce choc, et d'une hauteur de 33 centimètres, le verre non préparé s'est brisé, tandis que le même poids, projeté d'une hauteur de 4 mètres et plus, sur le verre trempé, ne l'a pas ébranlé. Mais voici qui est plus fort : le cuivre, dans sa dernière chute, avait laissé sur le verre des empreintes métalliques ; il s'était bossué !

» Un savant chimiste a voulu se rendre compte du phénomène par ses yeux. La science a ses incrédules : notre chimiste ne s'avisa-t-il pas de dire d'un ton légèrement ironique, comme s'il n'était pas entièrement convaincu : « Il ne vous manque plus, monsieur, que de couvrir les maisons en verre. »

» M. de la Bastie ne voulut pas en avoir le démenti. Il avisa une tuile plate de Montchanin qui se trouvait à sa portée et la soumit, concurremment avec une lame de verre trempé, de 6 millimètres d'épaisseur, à la chute d'un poids de 200 grammes. La tuile se brisa sous une chute de 2 mètres; le verre résistait encore sous le choc du même poids à une hauteur de 3^m,50. »

Désormais il ne sera donc plus permis de dire « fragile comme le verre », et il faut espérer que le nouveau verre incassable sera bientôt mis à la portée de tous.

H. NORVAL.

LES AIGLES PÊCHEURS

On conçoit très-bien que certains oiseaux, munis de longues jambes et d'un long bec, comme le héron, ou de larges pieds palmés comme le cygne et le pélican, cherchent leur proie dans les étangs et les rivières; les uns, au moyen de leurs échasses, peuvent se promener dans les eaux peu profondes; les autres, avec leurs rames, savent nager et même plonger. Mais on comprend moins facilement que des oiseaux tels que les aigles, qui ne paraissent destinés qu'à fendre les airs avec leurs puissantes ailes, demandent aussi la nourriture à un élément dans lequel ils ne sont pas faits pour pénétrer. Il en est cependant ainsi. Plusieurs espèces d'aigles, plutôt que de faire la guerre aux animaux terrestres, dont il leur serait si aisé de s'emparer, vivent de poisson et sont de très-habiles pêcheurs.

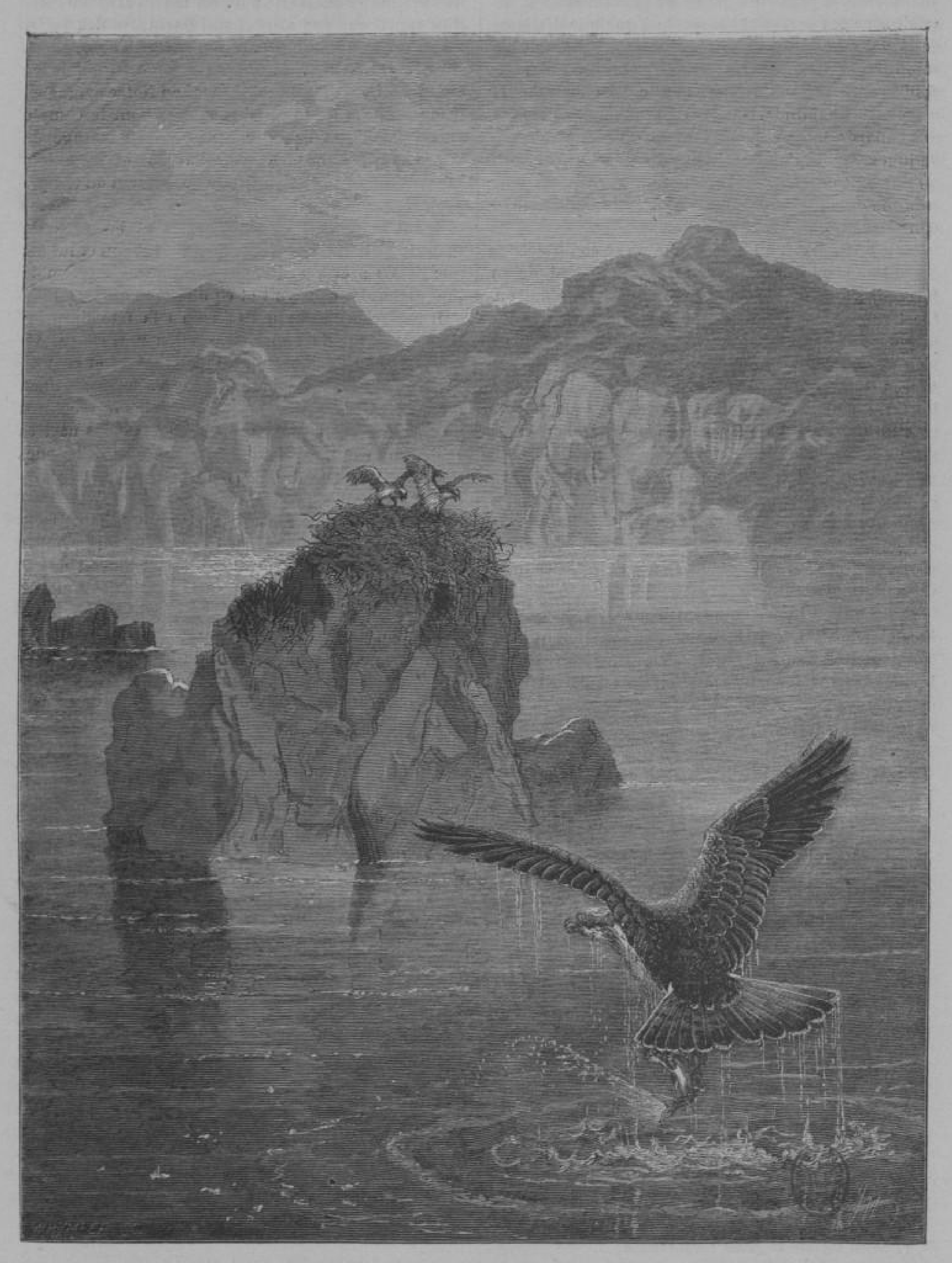
Parmi ces aigles, l'un des plus communs, est le balbuzard, appelé aussi orfraie. Cet oiseau, que l'on rencontre dans toutes les parties du monde, est voyageur; il passe dans nos contrées au printemps et en automne. Il niche dans les environs des lacs et des rivières, tantôt sur de grands arbres, tantôt sur des rochers. S'il trouve, au milieu d'un lac, une roche isolée, inaccessible, il ne manque pas d'y établir son nid.

C'est un intéressant spectacle que de voir cet oiseau se livrer à la pêche pour nourrir ses petits. Du haut de son rocher il s'élance dans les airs en étendant ses larges ailes, et il commence par décrire quelques cercles autour de son gîte pour s'assurer que tout est tranquille aux environs. Si rien ne l'inquiète, il dirige son vol vers l'un des points du rivage, là où l'eau est le moins profonde et où son œil perçant peut apercevoir le poisson nageant à peu de distance de la surface. Il vole avec lenteur, il observe attentivement ce qui se passe au-dessous de lui. Tout à coup il s'arrête: par une simple vibration de ses ailes, qui semblent immobiles, il reste pendant quelques instants à la même place, puis tombe perpendiculairement avec la rapidité d'une flèche, et disparaît dans un nuage d'écume. Mais bientôt on le voit sortir de l'eau, s'élever lentement, car il tient dans ses serres un gros poisson, et aller se poser sur un endroit élevé de la rive. Là, il secoue bruyamment, à plusieurs reprises, son plumage mouillé, puis il reprend le chemin de son aire, en poussant des cris aigus comme pour annoncer son succès. Les petits ont compris cet avertissement bien connu et ils y répondent par des sifflements de joie et de désir; ils traînent leur corps à demi emplumé jusqu'au bord du rocher et, le cou tendu, les ailes soulevées, ils attendent impatiemment leur pâture. Lorsque le balbuzard est arrivé à la hauteur du nid, il en fait une fois le tour par mesure de prudence, puis il dépose son butin, qui est immédiatement mis en pièces par les voraces aiglons.

Durant tout le temps de l'élevage des petits, le mâle et la femelle déploient une activité continuelle pour satisfaire leur exigeant appétit. Même lorsqu'ils n'ont pas de famille à nourrir, les balbuzards sont de grands consommateurs. On a calculé qu'ils mangent par jour chacun la valeur d'un baquet de poissons. Et ce n'est pas au menu fretin qu'ils s'adressent; des carpes, des perches, des brochets de quatre ou cinq livres ne sont pas de trop gros morceaux pour eux. Aussi les propriétaires des étangs qu'ils dépeuplent s'efforcent-ils de les détruire. Le moyen le plus usité est un piége à ressort tendu sur une petite plate-forme qui surmonte un pieu planté dans l'eau et s'élevant de quelques pieds au-dessus de la surface. Le larron, chargé de sa lourde proie, cherche un endroit où se poser pour la dévorer, il choisit le plus prochain et se prend au piége par l'une de ses pattes.

On dit que les Indiens du nord de l'Amérique, loin de se plaindre du balbuzard, et de le traiter en ennemi, tirent de son voisinage un parti fort avantageux. L'oiseau, doué d'une prévoyance instinctive ou éclairé par son expérience sur les chances incertaines de la pêche, a l'habitude, au temps des couvées, de faire des provisions de poisson, qu'il dépose dans un creux de rocher plein d'eau, près de son aire. Les Indiens se mettent en quête de ce réservoir, le trouvent et ne se font pas faute d'y puiser; ils ont ainsi en abondance, pendant plusieurs mois, d'excellent poisson, sans qu'il leur en coûte rien que la peine de gravir quelques escarpements.

Le pygargue, dont la taille n'est pas inférieure à celle des plus grands aigles, est aussi un oiseau pêcheur. L'une des plus belles espèces, le pygargue à tête blanche, exploite les bords de la mer, remonte le cours des fleuves à la suite des saumons et des mulets, et met également à contribution nos lacs et nos étangs : « On le voit souvent, dit un naturaliste, rôder sur leurs bords, qu'il parcourt en volant, l'œil toujours fixé sur la proie qu'il guette. S'il aperçoit un gros poisson, il se précipite dessus en plongeant,



Le balbuzard et son nid. (P. 8, col. 1.)

quelquefois à plusieurs pieds de profondeur; il le saisit avec ses serres et l'emporte à quelque distance de là pour le dévorer. Non-seulement il chasse plus volontiers au crépuscule, mais il pêche aussi pendant la nuit... Nous avions, ajouté cet observateur, contracté l'habitude, étant à la chasse des oies et des canards sauvages, pendant des soirées obscures, de juger, même d'assez loin, ses larcins au seul bruit qu'il faisait en plongeant et que l'on aurait pris pour celui de quelque gros quadrupède qui serait tombé dans l'eau inopinément. »

Mais le pygargue à tête blanche ne se contente pas du poisson qu'il prend lui-même; abusant de sa force, il s'empare de celui qu'ont pêché les autres. C'est principalement le balbuzard que ce pirate des airs dépouille du butin que le pauvre oiseau pêcheur s'est péniblement procuré par son labeur. Perché sur la cime d'un arbre, il épie les évolutions de l'orfraie. Quand il la voit sortir de l'eau en emportant un poisson, il s'élance à sa poursuite, la rejoint, monte au-dessus d'elle et la presse, la harcèle, la menace jusqu'à ce qu'enfin, craignant pour sa vie, elle se décide à lâcher sa proie. Aussitôt le pygargue, repliant ses ailes, suit le poisson dans sa chute et le rattrape avant qu'il soit retombé dans la rivière. Il est très-rare qu'il n'exécute pas avec succès ce merveilleux tour d'adresse.

Enfin quand le pygargue ne trouve pas de poisson à pêcher ni à voler, il se rabat sur les oiseaux qui fréquentent les rivières et les étangs. Il leur donne la chasse dans les airs, ou bien il s'en rend maître sur l'eau en les forçant à plonger sans cesse jusqu'à ce qu'épuisés, presque asphyxiés, ils tombent en son pouvoir.

E. LESBAZEILLES.

LES AVENTURES DU CAPITAINE MAGON

I

Préparatifs d'expédition.

En l'année troisième de son règne, Hiram, roi de Tyr, me fit venir, moi, marin de la Ville des Pêcheurs, de Sidon[1], la métropole des Phéniciens. Ayant appris mes voyages, et comment j'avais été à Malte la Ronde, et à Botsra[2] fondée par les Sidoniens, que les Tyriens appellent aujourd'hui Carthage[3], et jusqu'à la lointaine Gadès, sur la terre de Tarsis[4], le roi

1. Sidon signifie *la pêche* en phénicien.
2. *Botsra, Byrsa*, la citadelle.
3. Carthage, *Kart Khadecht*, la ville neuve.
4. *Tarsis*, d'où *Tartessus*, l'Espagne.

Hiram[1] me connaissait pour un marin expérimenté. Il m'apprit que son allié et ami David, roi des Juifs, rassemblait des matériaux pour construire, en sa ville de Jérusalem, un temple à son Dieu, que les enfants d'Israël appellent *Adonaï* ou Notre Seigneur. Il me proposa d'équiper des navires pour le compte du roi David, et de faire à sa solde le voyage de Tarsis, afin d'en rapporter de l'argent et des objets rares et précieux, nécessaires à l'ornement du temple projeté.

Ayant le désir de revoir Tarsis et les pays de l'ouest, j'acceptai les offres du roi Hiram, et lui dis que j'étais prêt à partir, dès que j'aurais rassemblé mes matelots, construit et équipé mes navires.

Il me restait deux mois jusqu'à la fête du printemps, époque de l'ouverture de la navigation. Ce temps me suffisait pour mes préparatifs, et comme le roi me demandait d'aller d'abord à Jaffa, port peu distant de Jérusalem, pour recevoir les instructions du roi David, je n'avais à m'occuper que des navires et des matelots, comptant faire les approvisionnements et recruter des gens de guerre dans la fertile et belliqueuse Judée.

Le roi fut très-content de mon acceptation. Il me fit immédiatement délivrer par son trésorier mille sicles d'argent pour mes premiers frais, et donna l'ordre aux gouverneurs des arsenaux de me remettre le bois, le cuivre et le chanvre que je leur demanderais.

Après que j'eus pris congé de lui, je retrouvai à la porte de son palais mon scribe Hannon, et Himilcon le pilote, qui avait toujours navigué avec moi dans mes précédents voyages. Tous deux m'attendaient, assis sur le banc qui est à côté de la grande porte, impatients de savoir pourquoi le roi de Tyr nous avait fait venir tous trois de Sidon, et pensant bien qu'il s'agissait de navigations à entreprendre et d'aventures à courir.

A la vue de mon air joyeux, Hannon s'écria :

« Maître, le roi a dû te donner ce que ton cœur désire.

— Et que penses-tu que mon cœur désire, lui dis-je?

— Un navire pour remplacer celui que tu as perdu sur les écueils de la Grande Syrte, des marchandises pour le charger. Qu'est-ce qu'un enfant de Sidon peut souhaiter de plus?

— Tu as raison, Hannon, et nous allons tous trois au temple d'Astarté[2] remercier la déesse du bienfait qu'elle nous envoie par la main du roi, et lui demander sa protection pour bien construire les navires qui nous porteront à Jaffa, d'abord, et ensuite à la lointaine Tarsis.

— Tarsis, s'écria Himilcon en levant au ciel son œil unique, car il avait perdu l'autre dans un com-

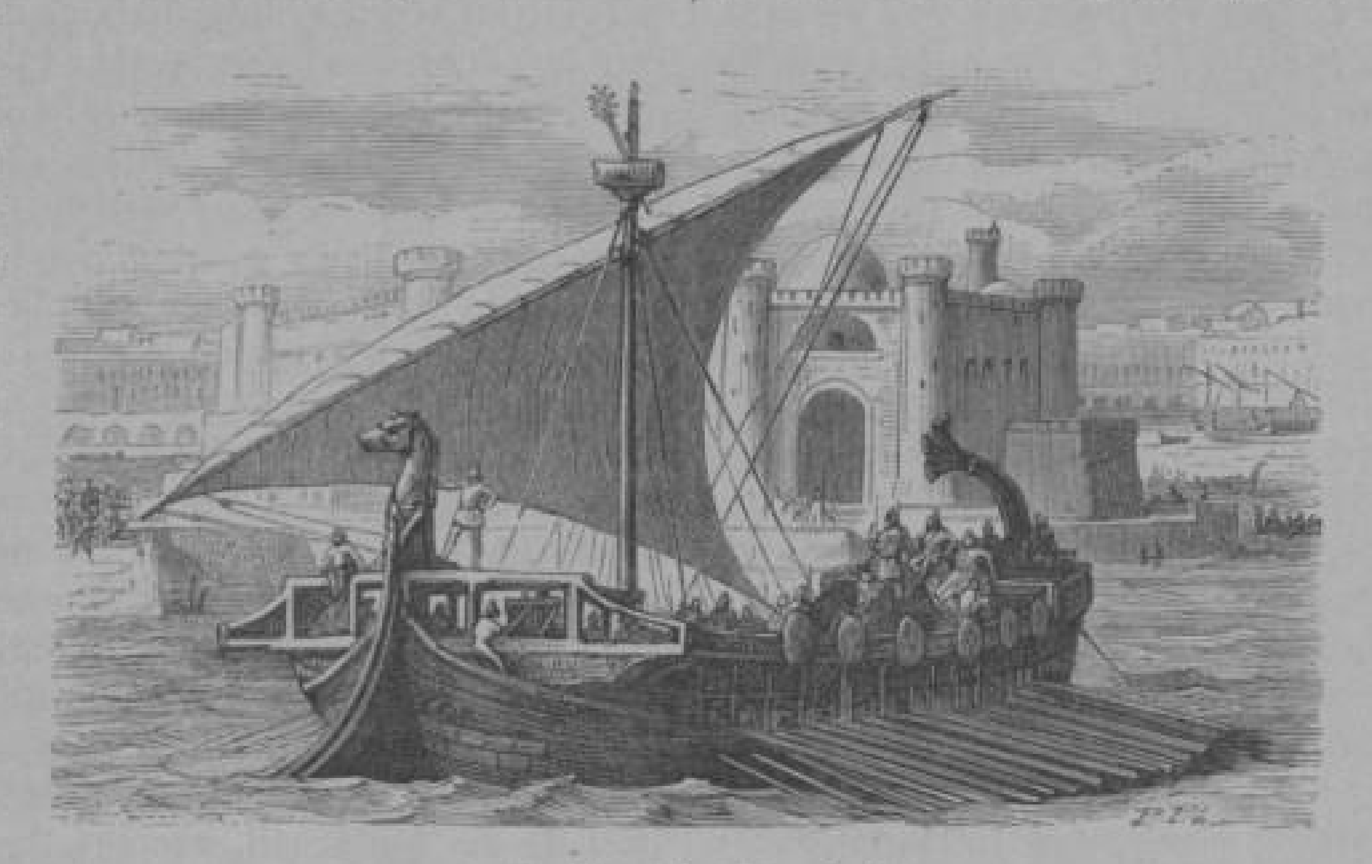
1. Hiram Ier régna de 980 à 947.
2. *Astarté*, l'Aphrodite des Grecs. Elle est déesse de la mer et de la navigation. C'est la divinité tutélaire des Sidoniens.

bat, Tarsis! O Dieux Cabires[1], vous que je contemple la nuit quand je reste assis sur l'avant de mon vaisseau, Dieux Cabires qui guidez la proue des navires sidoniens, il me reste vingt sicles d'argent, je veux les dépenser à vous offrir un sacrifice. Si je puis retrouver en Tarsis le coquin qui m'a crevé l'œil avec sa lance, maudit soit-il! et le chatouiller sous la côte avec la pointe d'une bonne épée de Chalcis, je vous sacrifierai un bœuf plus beau qu'Apis, le Dieu des Égyptiens imbéciles.

— Et moi, dit Hannon, il me suffira de vendre aux sauvages de Tarsis assez de mauvais vin de Judée et de pacotille de Sidon, et d'en retirer assez de bel argent blanc. Je me ferai bâtir un palais au bord de la mer, j'aurai un navire de plaisance en bois de cèdre avec des voiles de pourpre, et je passerai le reste de ma vie en festins et en réjouissances.

— D'ici au jour où tu bâtiras ton palais, lui répondis-je, nous coucherons encore plus d'une fois sous le ciel froid de l'Occident, et d'ici au jour où nous mangerons tes festins, nous avalerons encore plus d'un mauvais repas.

— Nous n'aurons que plus de plaisir à nous le rappeler, reprit Hannon, et d'agrément à le raconter quand nous serons assis dans des fauteuils ornés de peintures, à une table de bois précieux entourée de joyeux convives, qui oublieront de manger en écoutant le récit des choses extraordinaires que nous aurons vues. »



Le *Gaditan*. (P. 15, col. 2.)

Tenant ces propos, nous arrivâmes au bois de cyprès où le temple d'Astarté élève son toit couvert de tuiles d'argent. Le soleil était près de finir sa course, et ses rayons obliques faisaient étinceler le sommet des colonnes peintes et chargées de dorure qui soutiennent le faîte du temple. Des essaims de colombes, consacrées à la déesse, voltigeaient dans le bois sacré, ou se posaient sur les barreaux dorés qui joignent les colonnes entre elles. Des groupes de jeunes filles vêtues de robes de lin brodées de pourpre et de fils d'argent, la tête couverte de longs voiles de pourpre lamée d'argent et frangée, venaient, des pommes de grenade à la main, sacrifier à la dame Astarté ou se promener dans ses jardins. De la porte ouverte du temple s'échappait, en joyeuses bouffées, le bruit des sistres, des flûtes et des tambourins que les prêtres et les prêtresses faisaient sonner en l'honneur de la déesse. Cette musique, se mêlant au roucoulement des colombes, aux voix et aux rires joyeux de toutes ces jeunes femmes, formait un murmure confus et doux, un murmure délicieux à l'oreille de gens de mer comme nous, habitués au grondement des flots, aux craquements du navire, et au sifflement du vent dans les cordages.

J'allai avec Himilcon lire le tarif des sacrifices sur la tablette qui est entre les pieds d'une grande colombe de marbre, à droite de la porte du temple. Comme je venais de choisir une oblation de fruits et de gâteaux, qui ne coûte qu'un sicle, et que je me retournais pour appeler Hannon, je me heurtai contre un homme vêtu d'un costume de marin sale et râpé, qui marchait précipitamment, en maugréant entre ses dents.

« *Baal Chamaim*, Seigneur des cieux, m'écriai-je, n'est-ce pas Bodmilcar le Tyrien ? »

L'homme s'arrêta, me reconnaissant aussi, et nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre. Bodmilcar était mon plus vieux compagnon; il avait commandé un navire à côté de moi en maintes occasions, faisant la guerre ou le commerce. Himilcon le reconnut aussi, et tous deux nous pleurâmes à son cou, le voyant en si triste équipage.

« Quel mauvais sort as-tu donc rencontré, lui dis-je, que je te trouve en *kitonet*[1] déchiré, toi qui possédait deux *gaoul*[2] et quatre galères sur le port de Tyr ?

— Que Moloch confonde les Chaldéens, s'écria Bodmilcar; que Nergal[3], leur dieu à face de coq, les brûle et les rôtisse. J'avais la plus belle cargaison d'esclaves que jamais *gaoul* tyrien ait portée dans son entrepont; j'avais des hommes du Caucase forts comme des bœufs, et des filles de la Grèce souples comme des joncs; j'avais des cuisiniers, des coif-

1. Les *Cabires*, dieux protecteurs de la navigation. Ce sont les étoiles du Chariot. Le huitième cabire est la Polaire, que les Grecs appellent la Phénicienne.

1. *Kitonet*, la tunique courte, vêtement national des Phéniciens.
2. *Gaoul*, un navire rond.
3. *Nergal*, dieu de la guerre et du feu chez les Chaldéens. Il est représenté avec une tête de coq.

feuses et des musiciennes de Syrie; j'avais des paysans de Judée habiles à cultiver le froment et la vigne...

— Où sont-ils, Bodmilcar, interrompis-je? Combien de sicles t'ont-ils rapportés?

— Où ils sont? Combien ils m'ont rapporté? Ils sont sur le marché de quelque ville des Chaldéens maudits, de l'autre côté de Rehoboth, et ils m'ont rapporté des coups et des horions, dont j'ai encore la tête endolorie et les côtes moulues. Si le suffète amiral ne m'avait donné quelques *zeraas* pour soulager ma détresse, je n'aurais pas eu un morceau de pain à me mettre sous la dent, depuis trois jours que je suis arrivé en cette ville de Tyr. J'ai les pieds engourdis d'avoir tant marché pour y venir.

— Marché? dit Himilcon attendri. Tu n'as pas même trouvé une barque pour voyager jusqu'ici?

— Où veux-tu que je trouve une barque, pilote, gronda Bodmilcar en colère, pour venir de Rehoboth en Phénicie? Est-ce que les barques naviguent à travers champs, à présent? Je te dis que je reviens de Rehoboth, du pays des Chaldéens maudits! J'avais cinq beaux navires. J'ai d'abord été à la côte, chez les Philistins, acheter quelques esclaves, et puis chez les Juifs, acheter du blé et de l'huile. Ensuite, je m'en suis allé faire quelques échanges, du côté de la Grèce. J'avais ramassé par là quelques-uns de leurs mauvais canots ioniens, et j'y avais fait du butin. J'eus alors l'idée de passer le détroit et d'aller quérir du fer et des esclaves au Caucase. Ma fortune était faite, et je me préparais au retour, quand, aux embouchures du Phase, à la côte des Chalybes, quelques dieux à moi inconnus m'envoyèrent une terrible tempête; car ni Melkarth, ni Moloch[1] n'auraient pu traiter ainsi un honnête marin de Tyr. Je parvins à sauver mon équipage et ma marchandise à deux pieds : mais la cargaison et mes pauvres navires!... Enfin, je pris mon parti de tenter de me rapatrier par terre, de traverser l'Arménie et la Chaldée, me disant qu'après tout je pourrais me défaire de mon bétail en route. Nous étions cinquante marins bien armés pour garder quatre cents esclaves; mais les dieux ennemis nous firent attaquer par une troupe de Chaldéens, et j'eus beau battre mes esclaves, les exhorter, les supplier, les rouer de coups : jamais ils ne voulurent se défendre. Si bien que les deux tiers de mes matelots étant hors de combat, je fus pris avec tout mon bien. Les Chaldéens se proposaient de nous vendre au roi de Ninive, et j'eus le désagrément de faire partie de ma propre cargaison.

— Et comment t'en es-tu tiré? dis-je à mon vieux camarade. »

Bodmilcar leva le pan de son *kitonet* graisseux et rapiécé et me fit voir un long couteau à poignée d'ivoire qui pendait à la ceinture de son caleçon.

« Les Chaldéens avaient oublié de me fouiller, dit-il, et de m'attacher. A la première nuit sans lune, comme je racontais aux deux coquins qui veillaient sur moi l'histoire des serpents de la Libye, et des hommes de Tarsis qui ont la bouche au milieu de la poitrine et les yeux au bout des mains, et comme ils écoutaient mes mensonges bouche béante, je profitai du moment où ils étaient sans défiance pour éventrer l'un, couper la gorge à l'autre, et prendre la fuite. Les niais ont perdu ma trace, si bien que me voilà; et quant à eux, que Moloch les écrase! Mais que vais-je devenir maintenant? Qui sait si je ne serai pas forcé de m'engager comme pilote, ou même comme matelot, sur quelque navire tyrien?

— Non, m'écriai-je, ami Bodmilcar, non, grâce à la protection d'Astarté, qui t'envoie à moi en ce jour heureux. J'ai l'ordre d'équiper des navires pour Tarsis, je suis le chef de cette flottille, et je te prends pour mon second. Himilcon est mon pilote, tu le connais, et voici mon scribe Hannon, qui, devant la déesse, va rédiger immédiatement l'acte qui doit être fait entre nous pour cette expédition.

— Que les dieux te protégent, ami Magon, merci, frère, s'écria Bodmilcar. Si les Chaldéens ne m'avaient tant battu, je leurs rendrais grâces volontiers pour le plaisir qu'ils me donnent de faire ce voyage avec toi. A nous deux, avec Himilcon, plaise à Melkarth que nous ayons un bon navire, et le bout du monde ne sera pas trop loin pour nous. »

Cependant, Hannon, qui nous avait rejoints, tira de sa ceinture son écritoire de cuivre. Il l'ouvrit et en sortit une feuille toute blanche de papyrus d'Égypte, du noir, des calames, une pierre à broyer, et, s'asseyant sur les marches du temple, rédigea l'engagement qui nous liait ensemble, moi, Magon, comme amiral, Bodmilcar, comme vice-amiral, et Himilcon, comme chef des pilotes. Chacun de nous cacheta de son sceau, excepté Bodmilcar, qui, en voulant machinalement prendre le sien, se rappela que les Chaldéens le lui avaient volé. Mais je lui donnai immédiatement vingt sicles pour s'en acheter un autre et s'habiller de neuf; puis, ayant fait une oblation de fruits et de gâteaux à la dame Astarté, nous partîmes joyeusement, Himilcon et moi, pour le port de guerre où notre navire léger, le *Gaditan*, nous attendait à quai.

Le lendemain, de bon matin, nous nous répartîmes la besogne. J'avais le plan de mes navires dans la tête, et je le dessinai immédiatement sur une feuille de papyrus. Je gardais mon *Gaditan*, avec lequel j'étais venu de Sidon, comme bâtiment léger. Je résolus de construire un *gaoul*, ou grand transport rond, marchant à la voile, pour porter les marchandises, et deux barques[1] pour le service du *gaoul*, que son grand tirant d'eau empêche d'approcher de terre. Je choisis pour bâtiments d'escorte et de combat deux grandes galères[2] à deux ponts et à cinquante rameurs, telles qu'elles ve-

1. *Baal Moloch*, le dieu Soleil.

1. *Barca* en phénicien.
2. Le vaisseau sidonien par excellence.

naient d'être récemment inventées à Sidon. Les Tyriens avaient déjà dans leur port de guerre trois galères amirales taillées sur ce modèle, navires rapides, tirant peu d'eau, marchant à la voile et à la rame, doublés de cuivre, armés d'un puissant éperon, et propres à la bataille comme à l'exploration.

Pour tous ces travaux, le roi avait mis deux cents ouvriers à ma disposition. Je me logeai, avec mes trois amis, dans une maison qui faisait le coin de la rue des Calfats, juste en face de l'arsenal, pour être mieux à même d'y surveiller les travailleurs, que je pouvais très-bien voir à leurs chantiers, du haut du

— Je dis à Bodmilcar, répondit Hannon, qu'il a la cervelle d'un bœuf et la bonne grâce d'un chameau de la Bactriane.

— Me laisserai-je ainsi traiter par cet adolescent! s'écria Bodmilcar en colère. Par un marin d'eau douce qui gémira comme une femme au premier coup de vent, et qui pleurera en redemandant la terre! Par une tortue de jardins qui n'a jamais vu le danger et qui sait mieux manier le calame que l'épée!

— Sans doute, dit tranquillement Hannon, je n'ai pas eu comme toi l'avantage d'être battu par les



Hannon rédigea l'engagement. (P. 12, col. 2.)

quatrième étage, que mon hôte m'avait loué. Himilcon et Hannon s'occupèrent plus spécialement de réunir les marchandises de troque, dont je fis écrire la liste par Hannon; et Bodmilcar, vaguant sur le port avec deux de mes matelots, recruta quelques bonnes acquisitions pour l'équipage parmi les gens de mer désœuvrés qu'on voyait flâner sur les dalles des quais, le bonnet sur les yeux et le nez en l'air, à la recherche d'un engagement.

Le premier jour du mois de Nissan, vingt-huit jours après le commencement de mes travaux, comme je rentrais à la maison, pour prendre le repas du soir, voilà que je trouvai tout le monde en dispute.

« Qu'y a-t-il, demandai-je en rentrant, et qui sème la discorde ici?

Chaldéens et rossé par mes propres esclaves. Mais je suis dans ma vingtième année, et le jour où tu me verras avoir peur à la mer, je t'autorise à m'y jeter comme une sandale usée. J'ai déjà navigué jusqu'à Kittim, en Chypre, et jusque chez les Ioniens, dont je connais la langue mieux que toi, soit dit en passant.

— Je te défends de parler des Ioniens, cria Bodmilcar furieux, ou je te casse bras et jambe. »

Disant cela, il mit la main à son couteau, mais Hannon, sans reculer, saisit une grande cruche qui se trouvait au milieu de la table.

« Ne renverse pas le nectar, exclama Himilcon, se précipitant entre eux les bras levés. Ne renverse pas ce qui reste de nectar dans cette cruche, excellent Hannon! »

J'arrêtai le bras de Bodmilcar et lui fis rengaîner son couteau, pendant qu'Himilcon s'emparait de la cruche de vin et allait la déposer précieusement dans un coin.

« Voyons, dis-je aux adversaires, il ne faut ni vous tailler les côtes, ni vous fendre la tête. Vous êtes Phéniciens, vous êtes marins, vous faites partie d'une même expédition sous mes ordres; il faut vivre ensemble comme des amis, ou je me mettrai contre le premier qui troublera la paix, aussi vrai que Moloch luit sur nous. D'abord, qu'avez-vous à brouiller d'Ioniens, ensemble, et qu'est-ce que les Ioniens viennent faire ici? »

Hannon vint à moi les deux mains ouvertes et me dit :

« Je suis fâché d'avoir fait de la peine à Bodmilcar, qui est ton ami et qui a le pouvoir de me donner des ordres. Ce que j'en ai dit était en plaisantant.

— Allons, Bodmilcar, dis-je à mon tour, tu dois traiter Hannon en frère tant que tu n'as pas à lui commander sur la flotte. Que t'a-t-il dit de si grave? »

Bodmilcar, tortillant sa barbe, me répondit, sans regarder Hannon :

« J'avais une jeune Ionienne parmi mes esclaves, et je la pleure tous les jours, car je voulais la prendre pour femme et en faire l'honneur de ma maison, quand les Chaldéens me l'enlevèrent. Voici maintenant que Hannon, à qui je l'ai raconté, me dit des paroles de raillerie, et me couvre de confusion, proclamant que l'Ionienne m'a vu de mauvais œil, et a suivi volontairement les Chaldéens, plutôt qu'un maître comme moi. Je me suis irrité : n'ai-je pas eu raison?

— J'ai peut-être parlé inconsidérément, répliqua Hannon, mais que Bodmilcar me pardonne. Qu'ai-je dit autre chose que son âge et sa figure n'étaient plus d'un jeune homme, et que les Ioniennes préféraient l'odeur des aromates et des fleurs à celle du goudron?

— Tu as eu tort, dis-je sévèrement à Hannon, bien que l'irritation de Bodmilcar, à propos des plaisanteries qu'on faisait sur sa figure et sa rudesse, me donnât envie de rire. Faites votre paix, buvez ensemble une coupe de vin, et n'en parlons plus.

— Bien volontiers, Bodmilcar, s'écria Hannon allant à sa rencontre, et qu'Astarté, la jolie, la chère dame Astarté me confonde, si jamais je plaisante encore ta barbe grise. »

Bodmilcar lui toucha les deux mains d'un air contraint, et Himilcon rapporta la cruche, voyant qu'elle ne courait plus de danger. A partir de ce moment, il ne fut plus question d'Ionienne, ni de querelle. Seulement, je crus remarquer que Bodmilcar gardait rancune à Hannon, évitant de lui parler autant que possible.

Huit jours après cette dispute, j'étais à l'arsenal en train de choisir des cordages pour mon gréement, quand Himilcon accourut, me disant qu'un serviteur du roi demandait à me parler. J'allai à sa rencontre, et je vis un grand Syrien, les cheveux frisés, des anneaux d'or aux oreilles, la figure fardée, et vêtu d'une longue robe brodée, à la mode de son pays. Cet officier tenait à la main une longue canne terminée par une pomme de grenade en or, et parlait en grasseyant et d'un ton languissant.

« Tu es le capitaine marin Magon, le serviteur du roi? me dit-il en me toisant.

— Je le suis, répondis-je.

— Je suis Hazael, de sa maison, continua le Syrien, et voici l'anneau avec le cachet royal pour qu'on m'obéisse. Je viens voir les navires que tu construis, et donner mes ordres pour mon installation et celle d'une esclave que le roi me charge de conduire auprès du grand Pharaon d'Égypte. Tu dois te rendre auprès de ce souverain et lui remettre cette esclave après ton voyage à Jérusalem : voilà ce que dit le roi.

— Quelle installation, dis-je étonné? Un navire est un navire, et chaque chose, chaque homme est embarqué à la place désignée par le capitaine et le pilote.

— Oh! reprit le Syrien, il faut que l'esclave du roi ait un logement séparé, ainsi que moi, avec des tentures et des tapis. Nous ne pouvons coucher grossièrement, comme les gens de mer, et vivre en contact avec des matelots goudronnés. »

Il me prit une envie d'envoyer Hazael s'allonger sur un monceau de tessons de tonneaux qui se trouvait là, pour voir s'il s'y jugerait couché mollement; mais je me contins, et je lui répondis :

« Si tout se borne à faire une cloison dans un coin de l'entrepont, ou à bâtir sur le pont une cahute en planches, cela m'est indifférent. Je m'arrangerai pour la disposer de façon que cela ne gêne pas la manœuvre, et tu pourras la radouber, la gréer, la calfater, la tendre à ton aise. Par les gros temps, quand nous embarquerons de la lame, tes belles tentures seront perdues, et voilà tout. C'est ton affaire.

— Je veux deux chambres de douze coudées de long sur six de large, avec des siéges en bois de santal incrusté d'ivoire, des lits en marqueterie, des fenêtres encadrées....

— Oh! interrompis-je, tu y mettras tout ce que tu pourras y faire tenir, et tu l'arrimeras de façon que le roulis y mette le moins de désordre possible. Mais pour la grandeur des cabines et leur emplacement, moi seul j'ai à la fixer, et, à mon bord, c'est moi seul qui commande, après les dieux. Par ainsi, tu diras au roi que l'installation de l'esclave et la tienne seront bien disposées par son serviteur, et tu ne te mêleras plus de m'ordonner comment je dois l'entendre. »

Hazael me regarda, surpris de ma hardiesse, mais il vit bien, à mon air, que je ne me laisserais pas troubler sur mon terrain. Il balbutia donc

quelques paroles pour me recommander de tout arranger au mieux, et s'en alla d'un pas nonchalant, en négligeant de me saluer. Je le suivis des yeux un instant, puis je dis à Himilcon, qui avait tout entendu :

« Voilà un homme qui nous causera de l'embarras, ou je me trompe fort.

— Celui-là, s'écria Himilcon, ce chien fardé et frisé? Je le tremperai plutôt dans l'eau la tête la première, et je l'y laisserai de Jaffa à Tarsis. Sommes-nous des chiens, capitaine, pour nous laisser pourchasser par un être pareil?

— Bah! dis-je, le Moloch luit pour tous, et Astarté protége les marins de Sidon. Une fois sur l'eau salée, nous verrons. Je redoute seulement les colères de Bodmilcar et les plaisanteries de Hannon.

— Bodmilcar séra sans doute sur le *gaoul*, reprit Himilcon, et Hannon avec nous, sur l'une des galères?

— Oui, je l'ai décidé ainsi, pour les tenir séparés l'un de l'autre. Pour le Syrien et l'esclave, je ne sais si je dois les mettre sur le *gaoul*, où j'aurai plus de place pour installer deux cabines, ou bien sur notre galère, où je serai mieux pour veiller sur eux...

— Une esclave, un Syrien! s'écria Hannon, qui arrivait, un grand rouleau de papyrus à la main, j'en fais mon affaire. Ne t'embarrasse pas autrement de leur garde ; je les prends dans mes bagages. Le soin des esclaves et de leurs gardiens est expressément dévolu aux scribes, et je connais les paroles magiques qui conjurent l'esprit capricieux des unes et la mauvaise humeur des autres, ayant quelque peu étudié pour être prêtre, ou, tout au moins, magicien.

— Non, non, lui répondis-je, c'est un présent du roi pour le Pharaon ; c'est l'affaire des magiciens d'Égypte de les conjurer. En attendant, c'est moi qui les garderai en cage.

— Alors, dit Hannon en riant, je renonce à leur enseigner l'éloquence, la calligraphie et la versification et je me rabats sur ma comptabilité. Voici donc ces papyrus, sur lesquels j'ai inscrit le décompte de la solde de nos matelots et rameurs, ainsi que la liste des objets de troque que nous avons achetés jusqu'au présent jour. »

Les mille sicles du roi se trouvaient beaucoup dépassés. J'avais dit à Hannon de ne pas s'en inquiéter, attendu que le roi m'avait recommandé lui-même d'acheter sans crainte, et qu'il me donnerait l'argent au fur et à mesure de mes besoins. J'envoyai donc Hannon chez lui, pour lui porter mes comptes et lui redemander des fonds, qu'il m'accorda généreusement. Puis j'allai m'occuper avec Himilcon de faire poser à mes flancs de navires des planchers en sapins de Scénir, et de faire gréer pour mes mâts en chêne un peu lourd des vergues en bois de cèdre plus léger. Ma construction avançait à souhait.


C'est moi seul qui commande. (P. 14, col. 2.)

Le *Gaditan* était déjà entièrement réparé et renouvelé. J'avais fait peindre en rouge la tête de cheval de l'avant, et je lui avais fait mettre de grands yeux en émail. Les bordages étaient peints pareillement en rouge et se détachaient sur les flancs noirs. Douze boucliers en bronze poli, ornés au centre d'un grand soleil de cuivre rouge, étaient suspendus en dehors des bordages, et je le fis conduire en grande pompe, au son de la trompette et des cymbales, dans le bassin du port de guerre. Le suffète amiral m'avait prêté pour la circonstance une voile de parade en pourpre. Douze matelots bien armés, la lance au poing, se tenaient derrière chaque bouclier; vingt-deux rameurs, maniant leurs avirons en cadence, faisaient glisser rapidement le navire sur l'eau; le pilote Gisgon, maniant habilement son aviron de barre, se tenait penché à l'arrière, les yeux fixés sur Himilcon, qui, debout à l'avant, lui indiquait du geste les détours à faire ; et moi, avec Bodmilcar et Hannon, superbement vêtus, nous étions au sommet de la poupe, jouissant de ce spectacle et de l'admiration des marins, debout sur les quais, sur les bordages des navires, sur les terrasses des arsenaux, des cales des magasins et du palais amiral. Le suffète amiral nous regardait lui-même, assis sous la grande porte de son palais, en haut de l'escalier qui descend à son embarcadère privé; et il se montra si satisfait de l'aspect de notre *Gaditan* qu'il nous fit inviter, dès que notre navire fut à quai, à le visiter dans son palais et à souper avec lui. Il envoyait aussi un mouton, une grande jarre de vin, deux paniers de pains, deux paniers de figues et de raisins secs et douze fromages pour régaler nos matelots.

Nous nous rendîmes au palais, et, passant par les escaliers étroits et les corridors sombres de la tour de l'Est, nous arrivâmes dans la grande salle ronde, au dôme élevé de laquelle est suspendue une lampe de cuivre. Le suffète amiral nous complimenta ; et, apprenant que dans dix jours nous serions prêts à appareiller, il m'autorisa, dès le lendemain, à

choisir des armes à l'arsenal de guerre pour tout mon monde.

En sortant à la nuit du palais du suffète, nous descendîmes dans notre barque, au bas du propre embarcadère amiral, pour retourner à terre; mais Bodmilcar était si enchanté du *Gaditan*, qu'il ne voulut pas nous suivre, et préféra coucher à bord. Pendant que la barque filait silencieusement sur les eaux du canal, entre l'île et la terre ferme, Hannon se mit à chanter.

« Qu'est-ce que tu chantes-là? lui dis-je, étonné.

— Je chante en ionien : ne le comprends-tu pas?

— Pas grand chose; j'ai peu navigué de ce côté. Tu n'en finiras donc pas avec tes Ioniens?

— Bodmilcar n'est pas ici pour maugréer à propos de sa femme future, et l'esclave du roi n'est pas encore à bord pour que mes chansons lui troublent la tête.

— Comment sais-tu qu'elle est Ionienne remarquai-je fort surpris? Je ne t'en ai rien dit, je n'en sais rien moi-même. »



Hannon saisit une grande cruche. (P. 13, col. 2.)

Hannon se mit à rire et ne répondit pas. J'insistai

« Hazaël est un bavard, me dit-il.

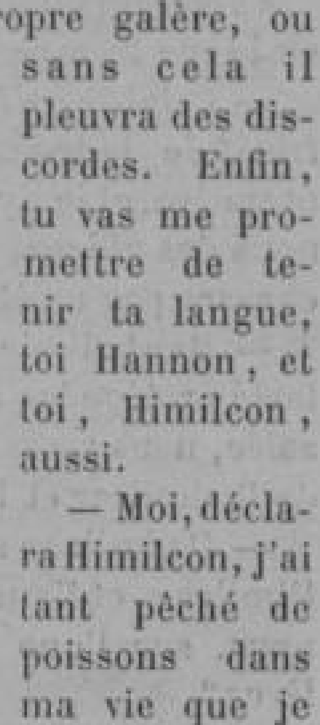
— Tu l'as donc vu?

— En allant chez le roi demander de l'argent.

— Et il t'a parlé de l'esclave que nous devons emmener?

— Tant que j'ai voulu. J'ai pu savoir qu'elle avait été achetée à des marchands chaldéens, qu'elle avait été enlevée de son pays par un pirate tyrien, et beaucoup d'autres choses encore...

— Que je te défends de dire à Bodmilcar, interrompis-je. Allons, décidément, je logerai l'esclave et le maudit Syrien sur ma propre galère, ou sans cela il pleuvra des discordes. Enfin, tu vas me promettre de tenir ta langue, toi Hannon, et toi, Himilcon, aussi.

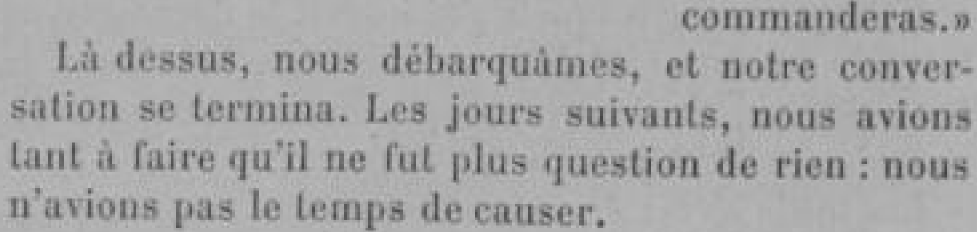


— Moi, déclara Himilcon, j'ai tant pêché de poissons dans ma vie que je suis devenu muet comme eux.

— Et moi, dit Hannon, si j'en dis un mot, dès que nous serons en Égypte, je me coupe la langue, et je cours me faire prêtre d'Horus, Dieu du silence.

— Tais-toi précisément jusqu'à ce que nous soyons en Égypte, repris-je, et que je sois débarrassé de mes incommodes passagers. Voilà ce que je te demande.

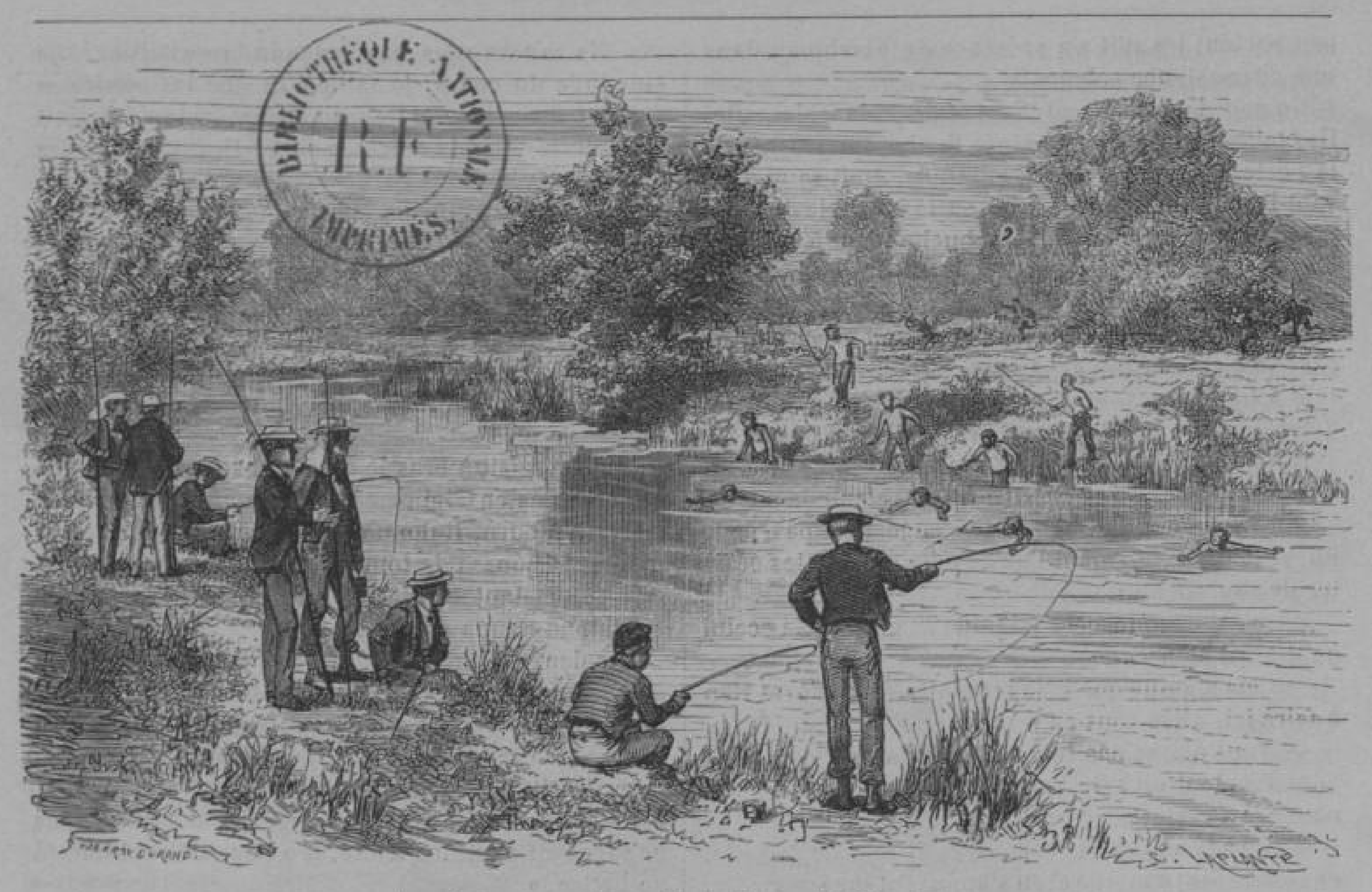
— Je le promets, capitaine, répondit Hannon, et je te jure d'obéir fidèlement à tout ce que tu me commanderas. »



Là dessus, nous débarquâmes, et notre conversation se termina. Les jours suivants, nous avions tant à faire qu'il ne fut plus question de rien : nous n'avions pas le temps de causer.

A suivre. LÉON CAHUN.





Au moindre danger ils sautaient à l'eau. (P. 20, col. 1.)

TOM BROWN[1]

X

Tom devient populaire. — East et Tom administrent une bonne volée à Flashman. — Flashman se fait renvoyer de l'école. — Tom et East en guerre avec les *præpostors*. — Tom se fait une affaire grave avec un garde-pêche. — Le docteur se demande s'il ne sera pas obligé de renvoyer East et Brown.

Lorsque Tom revint parmi ses camarades, après deux jours d'infirmerie, il trouva les choses bien changées. La brutalité de Flashman avait révolté tout le monde; s'il lui restait encore après cela quelques partisans, sa lâcheté les lui fit tous perdre. Diggs et lui s'étant rencontrés le lendemain de la loterie, il y eut entre eux un échange de gros mots.

Diggs le frappa, Flashman n'osa pas rendre coup pour coup. Il lui fallut bien du temps et bien des platitudes pour regagner quelques-uns de ses anciens partisans. Deux ou trois de ceux qui avaient aidé à « rôtir » Tom vinrent lui demander pardon, et le remercier de n'avoir rien dit.

Morgan le fit appeler, et se montrait fort disposé à pousser l'affaire jusqu'au bout; Tom l'en dissuada; seulement Morgan lui fit promettre de venir le trouver une autre fois; cette promesse, je n'oserais pas dire que Tom la tint bien fidèlement.

Voilà donc comment Tom garda Harkaway pour lui tout seul, et gagna le second lot de la loterie, environ trente shillings.

East et lui les dépensèrent à acheter des gravures pour orner leur étude, deux nouvelles crosses et une balle de cricket; avec le reste ils donnèrent un souper magnifique aux rebelles. L'argent partit aussi vite qu'il était venu; ils auraient rougi d'avoir de l'argent dans leurs poches au milieu d'un semestre.

Flashman dévorait sa colère en public, mais il ne manquait pas une occasion de maltraiter les deux amis, quand il les rencontrait seuls.

East et Tom, depuis qu'ils avaient perdu leur réputation d'écoliers sages et diligents, regardaient les règles de la maison comme autant de provocations, et ils ne se gênaient guère de les enfreindre. Ils s'octroyaient volontiers la liberté de flâner dans les corridors et dans la grande salle, aux heures où les *fags* (excepté ceux qui étaient de service) devaient se tenir dans leurs études. Cette habitude de flâner un

1. Suite. — Voy. vol. V, pages 305, 321, 337, 353, 369, 385, 401, et vol. VI, page 1.

peu partout les mit en présence de Flashman dans une circonstance solennelle.

Un soir donc, Tom et East étaient dans la salle. Ils étaient assis à la cheminée la plus rapprochée de la porte; Diggs, selon son habitude, était vautré devant l'autre cheminée. Il faisait là sa copie de vers, pendant que les deux amis chuchotaient à la lueur du feu.

Ils entendirent des pas dans le corridor du fond; ils prêtèrent l'oreille, et s'étant assurés que ces pas n'étaient pas ceux d'un *præpostor*, ils se remirent à bavarder, tout en réparant une vieille raquette détraquée. La porte s'ouvrit, et Flashman entra.

Il n'aperçut pas Diggs, et pensa que le hasard lui offrait une bonne occasion de s'entretenir la main. Comme les deux amis ne se dérangeaient pas pour lui, il poussa rudement l'un des deux, pour les écarter de son chemin.

« Qu'est-ce que cela signifie? grommela celui qu'il avait poussé.

— Cela signifie que cela me plaît. Vous n'avez rien à faire ici, allez-vous-en à votre étude.

— Vous n'avez pas le droit de nous renvoyer.

— Pas le droit? Je vais vous rosser si vous vous obstinez à rester.

— Hé! vous autres, cria Diggs du fond de la salle, en se dressant à moitié et en s'appuyant sur son coude, vous ne vous débarrasserez jamais de cet individu si vous ne le rossez pas une bonne fois. Sautez dessus tous les deux, je vais être juge du combat. »

Flashman fut pris à l'improviste et recula de deux pas; East regarda Tom, et lui dit : « Ça y est-il ? » — Ça y est! » répondit Tom, avec le courage du désespoir. Ils marchèrent ensemble sur Flashman, les poings fermés, le cœur ému. Ils lui venaient à peine à l'épaule, mais ils avaient la souplesse de leur âge, ils étaient lestes et bien découplés. Flashman était grand et fort, mais il manquait d'agilité, parce qu'il mangeait trop et prenait trop peu d'exercice.

Quoiqu'il fût lâche, il ne pouvait dévorer un affront comme celui qui venait de lui être fait; d'ailleurs il espérait venir facilement à bout des deux enfants; il leur fit donc face en disant : « Impudents petits drôles. »

Avant qu'il eût achevé son défi, ils se jetèrent sur lui, faisant pleuvoir une grêle de coups sur toute sa personne. Quant à lui il frappait en brutal et en sauvage, mais ses coups perdaient de leur force, parce que ses deux adversaires étaient trop près de lui. Il y avait cependant entre les deux partis une telle inégalité de force, qu'au bout d'une minute Tom en pirouettant alla s'étendre le dos sur un banc. Déjà Flashman se retournait en grinçant des dents pour assommer East, lorsque Diggs sauta à bas de la table sur laquelle il était assis: « Arrêtez-vous là! cria-t-il, la première tournée est finie; une demi-minute de repos! »

Flashman se récria avec un horrible juron; le cœur commençait à lui manquer.

« Ne m'avez-vous pas entendu, reprit Diggs, je suis juge du camp: je veille à ce que les choses se passent dans les règles; en disant cela, il faisait craquer ses grands doigts rouges. Il est contre les règles que vous vous battiez contre un seul à la fois. Êtes-vous prêt, Brown? la demi-minute est passée. »

Les deux petits garçons se jetèrent de nouveau sur leur ennemi. Ce qu'ils avaient de mieux à faire c'était de le serrer de près, quant à lui il était plus brutal et plus ahuri que jamais. Il prit East à la gorge et essaya de lui frapper la tête contre la table bordée de fer.

Tom le saisit à bras le corps, et se souvenant fort à propos des enseignements de son ancien camarade Harry Winburn, il donna un croc en jambe à Flashman et le poussa de tout son poids. Le groupe chancela un instant et s'abattit sur le sol; la tête de Flashman donna contre un banc.

Les deux enfants se relevèrent vivement; quant à lui il demeura étendu. Ils commencèrent à avoir peur. Tom se pencha et cria à moitié fou de terreur: « Il saigne affreusement; venez voir, East, Diggs, il se meurt.

— Ah bien oui, répondit Diggs, qui se leva sans se presser; c'est une feinte, il a peur de continuer à se battre. »

East était aussi effrayé que Tom. Diggs souleva la tête de Flashman qui poussa un gémissement.

« Eh bien! qu'est-ce qu'il y a, cria Diggs.

— J'ai le crâne brisé répondit Flashman en pleurnichant.

— Je vais courir chercher la gouvernante, s'écria Tom. Que faire?

— Quelle plaisanterie! il n'a que la peau d'entamée, dit tranquillement Diggs en lui tâtant la tête. De l'eau fraîche et un bout de chiffon, voilà tout ce qu'il lui faut.

— Laissez-moi aller, reprit Flashman d'un ton hargneux, en se mettant sur son séant. Je n'ai pas besoin de vous.

— Nous sommes réellement bien contrariés, commença East.

— Au diable votre contrariété, répondit Flashman, en mettant son mouchoir sur la partie blessée. Vous me payerez cela, c'est moi qui vous le dis. » Et il sortit de la salle.

« Il ne doit pas avoir grand mal, dit Tom avec un profond soupir de soulagement.

— Pas l'ombre, reprit Diggs, et vous verrez qu'il n'osera plus vous toucher. Mais, dites-moi donc, vous êtes, vous aussi, blessé à la tête, votre col est couvert de sang.

— Vraiment? dit Tom en portant la main à sa tête, je ne m'en étais pas aperçu.

— Lavez-moi cela, ou votre jaquette sera perdue. Quant à vous East, vous avez un œil poché.

— Ce n'est pas trop cher, si nous en avons réellement fini avec notre ami Flashman, » dit East, pen-

dant qu'ils montaient au dortoir pour laver leurs blessures.

Ils en avaient fini, en un sens, avec leur vieil ami Flashman : c'est-à-dire qu'il n'osa plus jamais lever la main sur eux, mais il n'épargna aucune invention et aucune calomnie pour les brouiller avec leurs camarades, surtout avec les élèves de cinquième et de sixième.

Quant à lui, quelques mois après la grande lutte, il fut honteusement chassé de l'école, à la suite d'un souper trop bruyant dont le scandale arriva aux oreilles du docteur.

Le mal que nous faisons nous survit longtemps. Flashman parti, nos deux héros ressentirent encore les effets de sa haine. Les grands, même les meilleurs, même ceux qui avaient gardé la neutralité dans la guerre de l'Indépendance, en voulaient à Tom et à East d'avoir été les chefs de la rébellion. Flashman avait exploité ce mauvais sentiment, et les grands se disaient entre eux : « Voilà des petits drôles qui deviendront absolument intolérables, si l'on n'y prend garde. »


Le groupe chancela un instant. (P. 18, col. 2.)

Ils continuaient à être en guerre avec les maîtres; on peut dire qu'ils l'étaient encore un peu avec les élèves de cinquième; il ne leur manquait plus que de se mettre à dos les élèves de sixième, les *præpostors*. C'est ce qui leur arriva.

Les *præpostors* nouveaux se laissaient dominer par les élèves de cinquième et ne remplissaient pas scrupuleusement leurs devoirs; Tom et East, le Têtard et quelques amis commencèrent à leur manquer de respect, et à ne leur obéir qu'à contre-cœur. Autrefois, c'était un plaisir que de nettoyer l'étude d'un « fils de héros » comme le vieux Brocke; mais franchement c'était une triste corvée que de rendre le même service à un Snooks, à un Green, qui ne savaient pas affronter une belle bousculade au football, et qui ne savaient pas maintenir l'ordre le soir dans les corridors.

En tant que *fags*, ils faisaient juste ce qu'il faut pour n'être point rossés, et encore pas toujours.

Malgré leurs méfaits cependant, ils ne perdirent jamais complétement l'amitié de Brooke jeune, qui était maintenant le coq de la pension. Diggs leur resta fidèlement attaché; il leur prodiguait les bons avis, mais ils n'en profitaient guère.

Même quand la pension se fut transformée, même quand le bon ordre et la discipline intérieure eurent été restaurés par l'avénement de Brooke jeune et de Diggs à la dignité de *præpostors*, Tom et East eurent de la peine à rentrer dans la bonne voie. Tant qu'ils avaient été petits, leurs méfaits n'inquiétaient personne, mais maintenant ils étaient dans la première division : or, tous les élèves de cette division qui commettaient quelque faute grave étaient envoyés directement au docteur.

Tom s'y fit envoyer dans les circonstances suivantes.

La rivière d'Avon est à Rugby un cours d'eau lent et trouble; le poisson qu'on y pêche est de qualité inférieure, mais qu'importe; on pêche pour pêcher, et l'on sait que le vrai pêcheur ne mange pas de poisson. Que l'eau fût un peu trouble, les écoliers n'y regardaient pas de si près, elle était fraîche en été, aussi passaient-ils leur vie dans la rivière. East et Tom venaient toujours s'y baigner deux fois par jour, quelquefois trois.

Les écoliers avaient, ou plutôt se figuraient avoir le droit de pêcher partout, et ne voulaient pas comprendre que leur droit (s'ils en avaient un) ne s'étendait qu'à la rive du côté de Rugby. Par malheur, le propriétaire de l'autre rive, après les avoir laissés faire quelque temps sans rien dire, donna des ordres très-sévères à ses gardes.

Il y eut des querelles, puis des batailles entre les écoliers et ses gardes; un de ces derniers même fut jeté à l'eau. Le propriétaire vint à l'heure de l'appel pour reconnaître les coupables. Les esprits étaient si excités qu'il fallut la présence du docteur, escorté de cinq ou six maîtres, pour empêcher la lutte de recommencer à l'instant même.

En tous cas le propriétaire fut sifflé; l'excitation était telle que les *præpostors* se promenaient de long en large avec leurs cannes et criaient « s-s-i-len-c-ce! » de toutes leurs forces.

Les principaux coupables furent fouettés, mais le vainqueur venait de mettre la main dans un guêpier. Il ne pouvait plus se montrer sans être hué et sifflé; s'il faisait mine de pousser son cheval sur les siffleurs pour les corriger à coups de cravache, il était mis en déroute à coups de crosse et d'arceaux de

cricket; les pierres et les balles sifflaient à ses oreilles. Quant aux gardes, la vie devint pour eux un fardeau insupportable.

C'était à qui pêcherait à l'endroit prohibé. Les écoliers avaient sur leurs ennemis cet avantage de passer une grande partie du jour sur le bord, sans vêtements; ils ne manquaient pas d'aller pêcher en fraude, et au moindre danger sautaient à l'eau, traversaient la rivière et venaient se cacher parmi leurs camarades.

Tom, par ses insolentes railleries, s'était fait un ennemi personnel d'un nouveau garde qui était apparu un beau jour avec une jaquette de chasse en velours, et qui avait annoncé hautement l'intention de remplir son devoir avec la dernière rigueur. Cette partie de son discours fut couverte de huées : la jaquette de l'orateur lui valut sur-le-champ le surnom de Velouté. Il se retira furieux.

Un jeudi, par une belle après-midi, Tom ayant emprunté à East sa nouvelle canne à pêcher, partit tout seul et se rendit au bord de la rivière. Il pêcha quelque temps sans rien prendre, pas un poisson ne voulait mordre. Juste en face de lui, dans une anse, sous un vieux saule, il vit de gros poissons qui sautaient après les mouches.

L'eau était profonde, mais à cinquante mètres plus bas il y avait un gué. Tom retroussa son pantalon, et oubliant le propriétaire, les gardes, et la solennelle défense du docteur, il passa la rivière, et bientôt se dirigea à quatre pattes vers le vieux saule.

En un rien de temps il jeta sur l'herbe trois ou quatre gros chaboisseaux qui se débattaient et donnaient des coups de queue. Il venait d'amorcer sa ligne pour la quatrième fois, et il allait la jeter, lorsqu'il vit, à cent mètres de lui, un homme qui s'avançait en suivant la rive.

Que faire? gagner le gué avant l'homme? Impossible, surtout avec sa canne à pêche qui le gênerait pour courir.

Il n'a plus d'autre ressource que le vieux saule. Il y grimpe et attire sa ligne après lui; il avait eu juste le temps de grimper et de se tapir le long d'une grosse branche horizontale qui surplombait la rivière d'une dizaine de pieds, lorsque le garde arriva. Le cœur de Tom battit violemment quand l'autre fut près du saule.

Il allait passer tranquillement lorsque, par malheur, il aperçut les chaboisseaux : il fit halte aussitôt, ramassa les poissons un à un, et s'assura en les touchant qu'ils étaient nouvellement pêchés. Tom se fit tout petit quand il vit le garde regarder de tous côtés. « Si je pouvais seulement cacher ma ligne », pensait-il, et il la tira tout doucement.

Le garde entendit le bruissement de la ligne dans les feuilles, et aperçut la main et le bras de Tom.

« Ah, vous voilà là-haut ? dit-il en accourant sous l'arbre. Descendez tout de suite. »

Tom ne répond rien et se creuse vainement la tête pour tâcher de se tirer de là. Le garde commence à grimper le long du tronc; Tom lève sa canne à pêche et s'écrie :

« Holà, Velouté, gare les doigts si vous grimpez plus haut. »

Le garde s'arrête et lève les yeux : « Tiens, c'est vous, mon jeune monsieur! quelle bonne chance. Mais je vous conseille de descendre tout de suite; c'est ce que vous avez de mieux à faire.

— Merci, Velouté, on est très-bien ici, dit Tom tout prêt à se défendre à coups de perche.

— Bon, ne vous gênez pas, dit le garde en redescendant sur le pré; il ajouta, en s'asseyant sur le bord de la rivière : Je ne suis pas pressé; prenez votre temps, je vous apprendrai à donner des sobriquets aux honnêtes gens.

— Voilà bien ma chance habituelle, se dit Tom en lui-même; j'avais bien besoin de lui donner un sobriquet. Si je l'avais appelé « garde » je pourrais encore m'en tirer. »

Le garde prit tranquillement sa pipe, la bourra et l'alluma, sans perdre de vue Tom. Celui-ci, tout penaud, se tenait de son mieux sur sa branche et le regardait fumer. Plus il y réfléchissait, plus sa situation lui semblait désespérée.

« Il doit être bientôt l'heure du second appel, pense-t-il. Ce garde est là qui fume stupidement. S'il m'attrape, je suis sûr d'être fouetté. Je ne puis cependant pas rester là jusqu'au soir. Si je lui offrais de l'argent. »

« Dites-moi, garde (sa parole était pleine de douceur), laissez-moi aller pour un shilling.

— Pas pour vingt, » grogne son persécuteur.

Ils restent là tous les deux bien longtemps après le second appel; le jour baisse, c'est bientôt l'heure de la fermeture des portes.

« Je descends, garde, dit Tom à la fin, avec un soupir, car il était bien fatigué. Voyons, qu'allez-vous me faire ?

— Vous conduire à l'école, et vous remettre entre les mains du docteur, » dit le garde en faisant tomber les cendres de sa quatrième pipe. Alors il se remet sur pied et se secoue.

« Bien, dit Tom; mais à bas les mains, vous savez. Je vais vous suivre sans résistance, mais ne me prenez pas au collet; pas de violence. »

Le garde le considéra pendant une minute. « C'est bon! » dit-il à la fin. Tom descendit et accompagna tristement le garde jusqu'à l'école où ils arrivèrent au moment de la fermeture. Comme ils franchissaient la porte, le Têtard et quelques-uns de ses amis, devinant ce qui se passait, se précipitèrent vers Tom, en criant : « A la rescousse! » Mais Tom secoua la tête; ils se contentèrent de l'accompagner jusqu'à la porte du docteur, et revinrent sur leurs pas tout désappointés.

Comme le docteur était changé depuis la première fois que Tom avait comparu en sa présence! Que sa figure était sévère, pendant que le garde faisait son rapport et déclarait que Tom lui avait donné un sobri-

quet. « Monsieur, dit le coupable en interrompant le garde, je l'ai seulement appelé : Velouté. »

Le docteur se contenta de lui demander « Vous connaissez la règle à propos des rives, Brown ?

— Oui, monsieur.

— Vous m'attendrez demain, après la première classe.

— Je m'en doutais, marmotta Tom.

— Et la perche, monsieur? continua le garde, mon maître a dit que nous pourrions réclamer les perches...

— Oh, s'il vous plaît, monsieur, dit Tom, la perche n'est pas à moi. » Le docteur parut embarrassé ; mais le garde, qui était un brave homme, s'adoucit en voyant la détresse de Tom, et n'insista pas.

Tom fut fouetté le lendemain matin. Quelques jours après, il rencontra Velouté, et lui fit cadeau d'une demi-couronne, pour avoir renoncé à réclamer la perche, et ils devinrent les meilleurs amis du monde. J'ai le regret d'ajouter que Tom pêcha souvent depuis sous le vieux saule, et qu'il ne fut jamais pris par Velouté.

Je descends, garde, dit Tom. (P. 20, col. 2.)

Trois semaines après, Tom comparaissait encore devant le grand juge, côte à côte avec East. Ces deux messieurs, remarquant que beaucoup de balles se perdaient sur les toits, résolurent d'y faire une petite expédition. Ils escaladèrent la muraille en y plantant de grands clous de distance en distance, et trouvèrent une énorme provision de balles.

Les toits leur parurent un séjour si charmant qu'ils y passèrent bientôt tous leurs loisirs. Ils ne manquèrent pas de graver leurs noms au sommet de toutes les tours. Ils s'avisèrent même un beau jour de l'écrire sur l'aiguille à minutes de la grande horloge.

Cette opération, pendant laquelle l'aiguille avait été arrêtée, mit le désordre dans le mécanisme. Le lendemain, la moitié de l'école fut en retard pour la prière. Vérification faite, on trouva les deux noms H. East, T. Brown, gravés sur l'aiguille des minutes ; tout s'expliqua, et les deux graveurs furent conduits au docteur, pendant que leurs amis les escortaient en faisant par des gestes ironiques de très-claires allusions au sort qui les attendait.

Le docteur se contenta de leur donner trente vers d'Homère à apprendre par cœur, et leur fit comprendre qu'en accomplissant des exploits de cette nature on finissait presque toujours par se rompre les os.

Hélas ! pas plus tard que le lendemain il y avait grande foire à Rugby. Comme cette foire avait déjà donné lieu à des rixes entre les écoliers et les fermiers, le docteur, à la prière du matin, défendit à tous les élèves d'aller en ville ce jour-là. Justement parce que c'était défendu, East et Tom se firent un

point d'honneur d'y aller. En débouchant dans la Grande Rue, ils tombèrent juste sur un des maîtres. Le maître en question n'est pas un homme consciencieux; il a déjà rencontré en ville plusieurs de ses pensionnaires à lui : il s'est contenté de leur donner des lignes à apprendre, tandis qu'il envoie Tom et East au docteur. Le docteur les fouette rudement.

Voilà quels étaient leurs états de services, lorsque l'avant-veille du départ pour les vacances Thomas frappa à leur porte, et leur dit que le docteur les demandait.

Ils se regardent avec une mine piteuse. De quoi s'agit-il maintenant? Lequel de leurs innombrables méfaits est parvenu officiellement à la connaissance du docteur? Dans tous les cas, il n'y a pas à hésiter; ils montent au cabinet du docteur.

Le docteur était là, non pas irrité, mais grave. « Il les a envoyés chercher pour leur parler sérieusement avant leur départ pour les congés. Ils ont été tous les deux fouettés un certain nombre de fois pour des fautes graves, commises volontairement, et en pleine connaissance de cause. Cela ne peut pas durer plus longtemps.

» Ils ne font de bien ni à eux-mêmes ni aux autres, maintenant qu'ils sont grands et qu'ils ont une certaine influence dans l'école. Ils ont l'air de croire que les règles ont été établies par caprice, et pour le plaisir des maîtres; il n'en est rien, les règles sont faites pour le bien de l'école tout entière, c'est une nécessité absolue de s'y conformer. Ceux qui par légèreté ou par obstination refusent de s'y soumettre ne peuvent demeurer à l'école. Il serait fâché de les voir partir, parce que l'école leur ferait beaucoup de bien ; il espère que pendant les congés ils penseront sérieusement à ses paroles. Bonsoir! »

Ils sortirent de là horriblement effrayés : l'idée d'être renvoyés de l'école ne leur avait jamais traversé l'esprit.

Le soir même, le docteur demanda à leur maître son opinion sur eux. « Ce ne sont pas des travailleurs, répondit le maître, ils sont légers et turbulents; mais je ne puis m'empêcher de les aimer. Je crois qu'au fond ce sont de très-braves garçons.

— J'en suis bien aise, c'est mon opinion aussi; mais ils me mettent dans un grand embarras. Ce sont les chefs des *fags* de ma pension, car ils sont hardis et entreprenants. Je serais désolé de les perdre, mais je ne puis les conserver s'ils ne prennent plus de caractère et plus de sérieux. Dans une année d'ici, ils pourraient faire le plus grand tort aux petits.

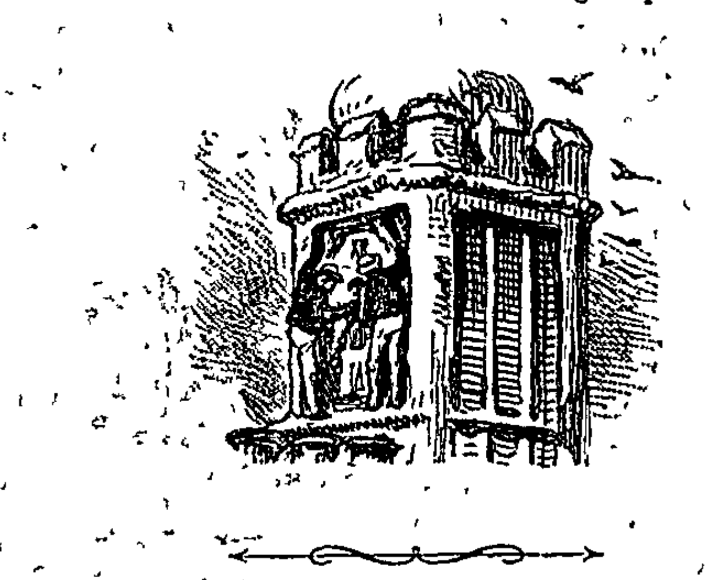
— Oh ! j'espère que vous ne les renverrez pas, dit le maître, qui voulait plaider leur cause.

— Je ne les renverrai pas, si je puis faire autrement. Ils ne comprennent ni l'un ni l'autre qu'ils ont un devoir à accomplir et une œuvre à poursuivre à l'école ; et comment le leur faire comprendre ?

— Je crois que si l'un des deux était chargé de veiller sur un petit, cela leur donnerait du sérieux à tous les deux. Brown est le plus dissipé; je dois le dire ; East ne ferait pas tant de sottises sans lui.

— Eh bien ! dit le docteur avec un soupir, j'y songerai. » Et ils s'entretinrent d'autre chose.

A suivre. Imité de l'anglais par J. LEVOISIN.



LES NOUVEAUX APPAREILS DE SAUVETAGE ET LE CAPITAINE BOYTON.

Depuis l'application de la vapeur à la propulsion des navires, la flotte marchande du globe s'est accrue avec une rapidité prodigieuse.

Les océans autrefois déserts, ou parcourus par de rares barques à voile, sont aujourd'hui sillonnés en tous sens par d'immenses transports à vapeur, véritables villes flottantes qui, à part de leur cargaison, emportent à la fois jusqu'à un millier de personnes.

La rapidité et la régularité des communications, le confort de l'aménagement de ces vastes navires, la plus grande sécurité enfin qu'ils semblent offrir, tout cela a certainement contribué, autant que l'esprit aventureux caractérisant notre siècle, à faire doubler et même quadrupler en quelques années le mouvement des voyageurs sur les routes océaniques.

C'est ainsi qu'aujourd'hui plus de deux cent mille personnes franchissent annuellement l'Atlantique, allant vers l'Europe ou les deux Amériques; que soixante mille voyageurs parcourent le grand océan qui baigne l'Inde, la Chine, le Japon, l'Australie; enfin que le mouvement des mers européennes dépasse plusieurs centaines de mille âmes.

Ce prodigieux développement du mouvement maritime semble avoir augmenté les dangers de la mer. Il n'a fait que les rendre plus évidents. Les dangers qu'offre la traversée de l'Atlantique et dont nous avons parlé ici même ont été les mêmes de tout temps. Il est vrai que les routes océaniques, suivies avec une exactitude presque mathématique par les

paquebots sont parfois encombrées; les navires s'y heurtent dans l'obscurité et s'y coulent mutuellement. Mais la plupart du temps les steamers assaillis par la tempête sont brisés par les vagues ou jetés sur les rochers tout comme au temps de la simple navigation à voiles.

On peut même dire que les accidents de mer sont devenus relativement moins fréquents, seulement chaque sinistre prend des proportions effrayantes; tandis qu'autrefois le voilier n'entraînait dans sa perte que quelque victimes, aujourd'hui on voit des navires comme le *Northfleet*, l'*Atlantic*, la *Ville-du-Havre*, s'engloutir avec deux, trois et quatre cents personnes. C'est ainsi que chaque année les victimes de naufrages s'élèvent à plusieurs milliers.

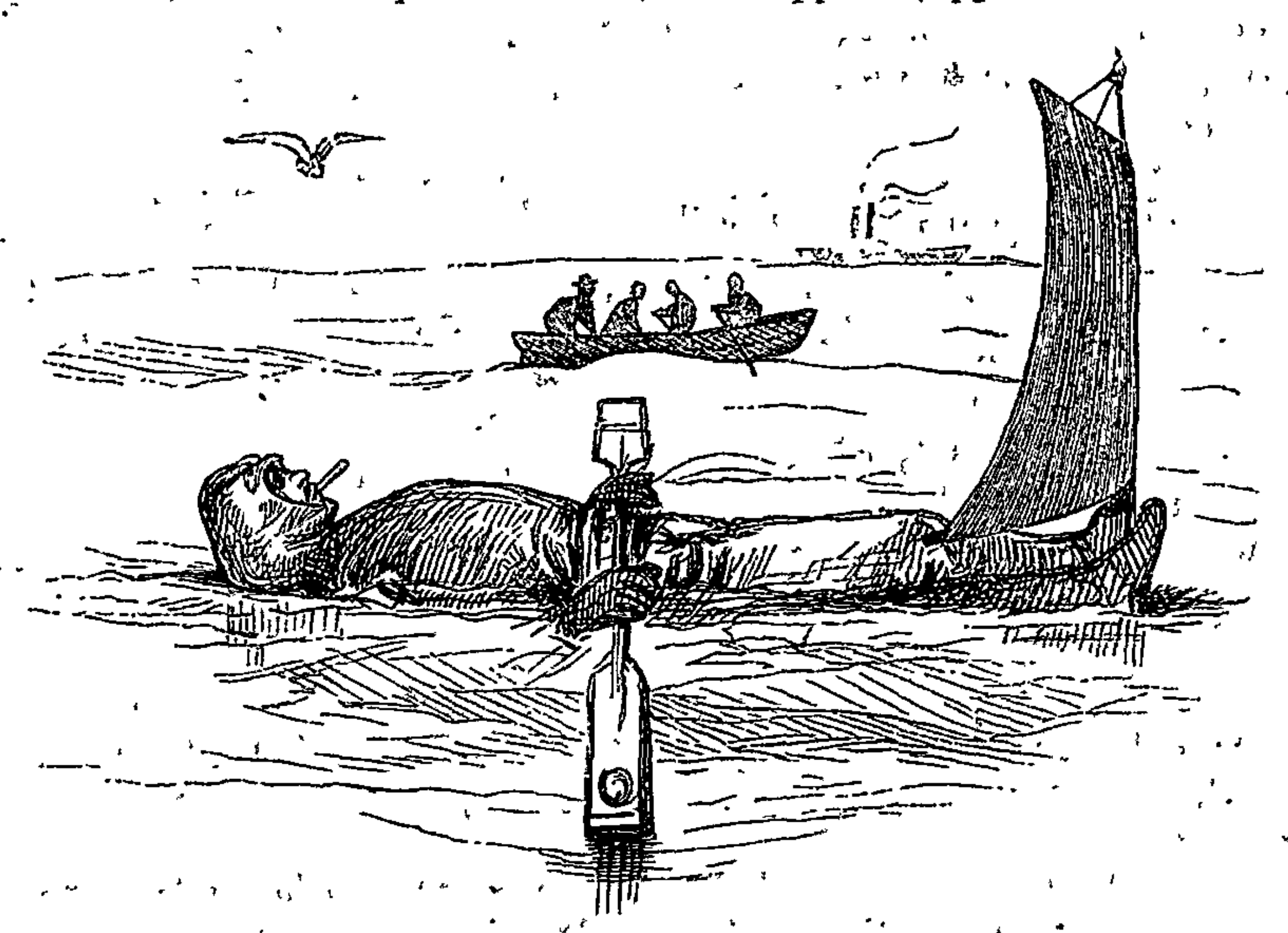
Dans ces dernières années, ces sinistres se sont multipliés et ils ne feront fatalement que s'accroître. Comment parvenir à diminuer, tout au moins dans une certaine mesure, le nombre de ces catastrophes, et à arracher à la mer quelques-unes des victimes qu'elle nous réclame en tribut.

Tout d'abord il est reconnu que les moyens de sauvetage employés jusqu'ici, chaloupes, canots, bouées, sont devenus tout à fait inefficaces. A moins de circonstances exceptionnelles, comment empêcher la masse des passagers affolés de se précipiter, au premier signe de danger, dans les chaloupes, qui bientôt surchargées s'engloutissent avec les malheureux? Quant à ceux qui sont restés à bord, le temps leur manque presque toujours aujourd'hui pour construire le radeau traditionnel, car la carcasse de fer du steamer, à peine entr'ouverte, ne résiste pas longtemps à la vague. Le bateau s'engloutit; ceux qui remontent à la surface du gouffre luttent un instant; heureux si au milieu du brouillard ou de l'obscurité de la nuit ils peuvent saisir une bouée ou quelque épave flottante et s'y cramponner. Mais les infortunés ne font souvent ainsi que prolonger leur agonie; bientôt le froid de l'eau les pénètre, les glace, et leurs doigts roidis laissent échapper la planche de salut.

Et cependant quelquefois la côte est proche, les secours vont arriver, quelques heures de plus et les malheureux étaient sauvés. C'est ainsi qu'il y a un mois à peine un navire s'est perdu, pendant la nuit, sur les rochers des Sorlingues, près de la côte anglaise; lorsque les bateaux de sauvetage arrivèrent le matin sur le lieu de la catastrophe, ils ne purent recueillir qu'une centaine de naufragés sur les quatre cents personnes que portait le navire.

En présence de ces faits le monde civilisé tout entier s'est ému, les inventeurs se sont mis à l'œuvre. Il s'agissait de trouver un appareil permettant au naufragé de rester dans l'eau assez longtemps pour que les bateaux de sauvetage entretenus sur tous les points des côtes de l'Europe par les sociétés de secours aux naufragés aient le temps de venir à leur aide.

Nous avons déjà décrit ici (vol. I, page 302) un ingénieux appareil, appelé la Bouée de l'Espérance, et inventé dans ce but.


Le capitaine Boyton voguant sur la mer.

L'année dernière un inventeur français, M. Gosselin, présenta un costume de sauvetage très-simple et commode. Ce costume se compose d'un long tuyau de caoutchouc, s'enroulant autour du corps en forme de gilet, et qui, une fois rempli d'air, peut soutenir presque indéfiniment un homme dans l'eau. Malheureusement ce costume ne protége pas le corps du contact de l'eau, et après plusieurs heures d'immersion le naufragé serait condamné à périr de froid.

Presque simultanément un Américain, M. Merriman, imaginait un autre appareil de sauvetage et en confiait la vulgarisation à un homme d'une énergie peu commune, le capitaine Boyton, que ses exploits récents ont fait le héros du jour.

Le capitaine Boyton vint en Angleterre, et après avoir expérimenté son appareil de sauvetage dans la Tamise, il résolut avec son seul aide de traverser le Pas de Calais de Douvres à Boulogne. Il fit une première tentative le 10 avril dernier, resta dix heures dans l'eau, mais, empêché par le mauvais temps, il ne réussit pas à gagner la côte française.

Enfin le 28 mai dernier, le capitaine Boyton a renouvelé sa tentative, qui a été cette fois couronnée du plus brillant succès.

Avec l'aide de son seul appareil, il a traversé en

vingt-cinq heures le détroit, du cap Gris-Nez sur la côte de France aux rochers de Folkestone, sur la côte d'Angleterre.

L'appareil Merriman, expérimenté par l'aventureux capitaine américain, est aussi simple qu'ingénieux. M. Boyton nage littéralement dans un bain d'air; deux enveloppes de caoutchouc que l'on gonfle à volonté forment bonnet autour de sa tête, gilet autour de sa poitrine; les pantalons et les bottes s'ajustent à un cercle en fer fixé à la ceinture. Enfin un coussinet élastique soutient la tête et permet de la tenir sans fatigue élevée au-dessus de l'eau. Cet appareil pèse environ dix-sept livres.

La capitaine Boyton se sert alternativement de sa voile et de sa pagaie. Couché tout de son long sur le dos, flottant comme une épave, il tient des deux mains les ficelles de la voile, dont le mât est attaché à l'extrémité du pied gauche. Que le vent devienne contraire, M. Boyton abandonne la voile et rame vigoureusement.

Ce qu'il y a de remarquable dans cet appareil, c'est qu'il permet au corps de conserver sa chaleur. Il n'y a pas à craindre avec lui le moindre refroidissement. Tout le corps est protégé par une enveloppe d'air, sans aucune solution de continuité; les mains elles-mêmes sont revêtues de gants de caoutchouc. Or, comme nous l'avons déjà dit, c'est là le point essentiel. L'homme, si bien trempé qu'il soit, ne résiste pas à l'action de l'eau, même dans les nuits d'été; une immersion prolongée pendant dix ou douze heures est infailliblement suivie de mort.

Pour se reposer, le capitaine Boyton se met debout; le tiers supérieur de son corps émerge alors de l'eau; il s'appuie les bras croisés sur sa pagaie et reste immobile pendant environ cinq minutes. Ajoutons que l'appareil permet d'emporter avec soi des vivres, des cigares, des allumettes, une boussole pour se diriger, et enfin des fusées que le naufragé flottant sur l'eau peut allumer la nuit pour attirer l'attention des navires ou des gardes-côtes.

Cet appareil de sauvetage, simple, rapide à mettre et peu coûteux, est appelé à rendre d'immenses services, puisque l'expérience du capitaine Boyton a démontré que l'homme ainsi vêtu peut rester dans l'eau pendant vingt-cinq heures sans craindre le refroidissement, et même se diriger assez aisément vers un point rapproché de la côte. Il est à souhaiter que dès aujourd'hui les puissantes compagnies de transport maritime se munissent de ces précieux appareils, qui permettront ainsi, en cas de catastrophe, de sauver tant de précieuses existences.

ÉT. LEROUX.

NOS COLONIES

LE SÉNÉGAL

Il semble que le jour du réveil soit enfin arrivé pour l'Afrique. Ce vaste et magnifique continent, si longtemps entouré d'une sorte de mystérieuse et infranchissable barrière, s'ouvre de tous côtés sous les efforts de courageux et patients explorateurs. Déjà l'attention de l'Europe se tourne vers les riches et immenses contrées jusqu'ici dédaignées de tous, et qui feront, dans un siècle peut-être, la grandeur et la prospérité de la nation qui les possédera.

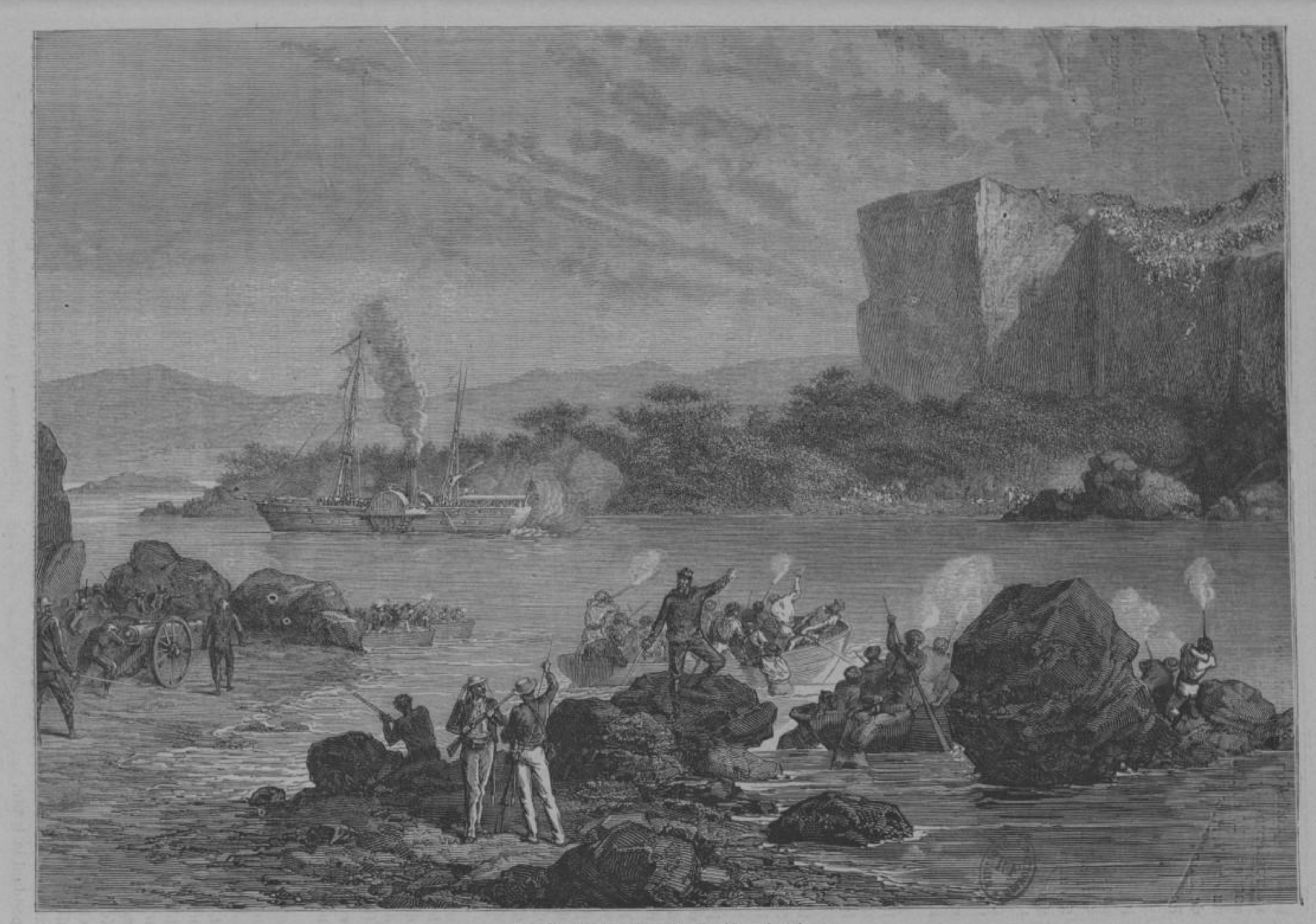
L'Angleterre, infatigable pionnier, s'est déjà mise en mouvement; tandis qu'à l'est ses généraux conduisent les armes égyptiennes à la conquête du pays des grands lacs, et que ses diplomates lui préparent la suzeraineté du Zanzibar, au sud ses colons, attirés par les diamants, empiètent de plus en plus sur le territoire transzambézique, et à l'ouest une guerre heureuse lui assure la prédominance dans la Guinée.

Mais l'Afrique est vaste et peut satisfaire toutes les convoitises, convoitises louables puisqu'elles nous entraînent à exercer la mission civilisatrice, patrimoine de notre race. La France peut et doit avoir sa grande part dans le futur partage de l'Afrique; elle y a d'autant plus droit qu'elle joue déjà un rôle prépondérant dans le nord du continent noir; son drapeau flotte aujourd'hui sans rival des rivages d'Alger aux bords de la Cazamance, et le temps comblera bientôt les lacunes qui séparent la France algérienne des forêts sénégalaises. N'est-il pas bon que nous connaissions tous l'origine de nos droits et la situation actuelle de ces deux fleurons de notre empire colonial.

Environ vers le seizième degré de latitude nord, à la limite méridionale du Sahara occidental, un grand fleuve, issu des vraies contrées tropicales de l'Afrique, se fraye un passage dans l'Océan. Ce fleuve est le Sénégal, qui donne aujourd'hui à une grande et belle contrée un nom qu'il doit à la peuplade berbère Zénéga établie sur sa rive droite alors que le navigateur portugais Lancerote ou Lancelot le découvrit en 1447.

Depuis la découverte du Sénégal, et vraisemblablement jusqu'au milieu du XVIe siècle, les Portugais seuls naviguèrent et trafiquèrent dans ses eaux.

L'héritage du Portugal, lors de la chute rapide de cette petite nation, épuisée par un siècle d'efforts gigantesques qui embrassaient le monde, échut aux Français dans la Sénégambie. Mais il ne paraît pas que les huit compagnies successivement fondées



La délivrance de Médine. (P. 27, col. 1.)

pour l'exploitation du commerce du Sénégal, et qui s'écroulèrent les unes sur les autres entre les années 1626 et 1758, aient apporté dans l'occupation du cap Vert, de l'îlot de Gorée et dans la fondation de Saint-Louis, des idées plus larges que celles des Portugais.

Tombé au pouvoir des Anglais en 1758, reconquis par la France en 1777, pour être encore reperdu par elle pendant les guerres du premier Empire, le Sénégal, avec Gorée son annexe, ne nous fut définitivement rendu qu'en 1811. *La Méduse*, frégate de sinistre mémoire, y portait les fonctionnaires et les troupes chargés de le recevoir des mains des Anglais, lorsqu'elle périt dans un naufrage que pendant longtemps on aurait pu regarder comme un symbole néfaste de l'avenir réservé à notre établissement sur la terre sénégalaise.

Depuis cette époque, quinze gouverneurs y avaient passé sans y apporter de changements marquants, sans que le souffle du moindre progrès y eût vivifié le plus petit germe d'avenir colonial. Cette terre, en dépit des éloges que lui avaient donnés les naturalistes, en dépit de ses riches productions et de sa fécondité, discutable seulement dans le voisinage de la mer, semblait maudite. Aucun émigrant ne venait lui demander la subsistance que la patrie ne peut pas toujours offrir, nul colon ne venait s'y installer à demeure. C'est qu'en réalité, malgré deux siècles d'occupation, ce n'était pas une colonie. Le peu d'Européens qui l'habitaient, une centaine au plus, y vivaient ramassés sur un îlot de sable, sans terre végétale, sans arbres, sans gazon. Ils n'y étaient pas propriétaires du sol, ne voulaient ni ne pouvaient le devenir, ne venaient là que pour demander aux chances aléatoires d'un trafic de plus en plus mesquin la réalisation d'une modeste fortune, et s'enfuir dès que ce but était atteint.

Il n'y a pas plus de quinze ans, au jour actuel, que les Français établis à Saint-Louis, près de l'embouchure du Sénégal, avec un comptoir à Bakel, dans le haut du fleuve, et une succursale à Sénoudébou, dans la Falémé, n'élevaient pas leurs prétentions au-dessus de celles de commerçants qui se soumettent à toutes les conditions qui leur sont imposées pour faire des échanges avec les indigènes.

Aucun terrain ne nous appartenait en droit et d'une manière définitive, puisqu'il y avait toujours une redevance annuelle à payer pour tout point occupé par nous, même pour le terrain de Saint-Louis, que le chef du village de Sor, village de dix huttes de paille, regardait comme sa propriété. Partout où l'on voulait faire du commerce, il fallait d'abord payer, sous le nom de *coutumes*, des droits aux chefs indigènes, avant même de savoir si l'on ferait des affaires ou non. Ainsi, l'on payait par navire jusqu'à six cents francs aux escales ou marchés de gommes des Maures, et l'on payait encore pour avoir le droit d'envoyer ces gommes à Saint-Louis pendant la traite.

En 1853, le colonel Faidherbe, nommé gouverneur du Sénégal, résolut de faire cesser ce déplorable état de chose. En peu de temps, il obtenait la suppression de toutes les *coutumes*, annexait au territoire colonial le Oualo et le Dimar avec ses 30 000 habitants, et faisait reconnaître la suzeraineté de la France par tous les chefs du bassin du Sénégal, nous donnant ainsi près d'un million de nouveaux sujets. Cependant, à peine ces résultats étaient-ils obtenus qu'un terrible danger vint menacer l'existence même de notre colonie.

En 1854 ou 1855 un marabout du Fouta sénégalais, revenant d'un pèlerinage à la Mecque d'où il rapportait le titre révéré d'Al-Hadji (le pèlerin), se demanda un beau matin pourquoi il ne jouerait pas sur les bords du Sénégal le rôle fructueux de successeur illuminé de Mahomet, rôle que nous avons déjà vu essayer vainement contre nous en Algérie. Sa conscience ayant répondu affirmativement à cette question, Al-Hadji s'étaya de l'assentiment de ses esclaves, de ses alliés et de ses voisins; dès qu'il eut réuni autour de lui un groupe suffisant d'adeptes, il se mit en campagne, prêchant la guerre contre les *Kaffirs* (infidèles) dans tous les centres de population peuhle, et promettant, le texte du Coran à la main, les biens de ce monde à ceux qui le suivraient, et les délices du paradis de Mahomet, à ceux qui succomberaient dans la lutte. Pour être peu nouvelles, ces promesses n'en eurent pas moins leur effet sur les mauvaises passions auxquelles elles faisaient appel. Des forêts du Fouta, des vallons du Djalon, des gorges du Fouladou et du Djalonka, accoururent autour du faux prophète une foule de fanatiques sans emploi, de pâtres sans troupeaux, de tiédos sans eau-de-vie. Al-Hadji put bientôt disposer de quinze à vingt mille partisans, séduits par la perspective de saccager de riches villages et de se gorger de butin. La horde de malandrins se jeta d'abord sur les Malinkés du Bambouk, premières victimes désignées par le prophète. Pas une chaumière de ces malheureux ne resta debout. Passant ensuite le Bafing, elle se répandit, tuant, pillant et brûlant, dans la vallée de Niger, et menaça Ségo, métropole des Bâmanas. Après ces exploits, et comme il songeait à regagner avec son butin et son armée le Fouta sénégalais, où il voulait fonder le centre de sa puissance, il rencontra sur son chemin le fort français de Médine, fondé deux ans auparavant par le colonel Faidherbe, dans un site admirable, à une lieue en aval de la cataracte du Félou. Les populations échappées aux massacrés du saint convertisseur dans le Kaarta et dans le Kasson étaient depuis longtemps venues demander au drapeau français un abri qu'elles ne rencontraient nulle part ailleurs; groupées sous le commandement du Kassonkè Sambala, descendant de leurs anciens rois, elles avaient construit sous les canons du fort un village et un *tata*, sorte de château en pierre et en terre. Dans ce refuge plus de six mille de ces malheureux étaient installés.

Le commandement du fort avait été confié, heureusement, à un homme dont le nom doit également honorer le Sénégal, son berceau, et la France, sa patrie. Paul Holl était tout simplement un héros.

En ce moment la garnison régulière du fort se composait de soixante-quatre personnes : vingt-deux soldats noirs, trente-quatre laptots (matelots noirs), le secrétaire du commandement, M. Sacray, dont le concours fut des plus utiles ; deux artilleurs européens, trois soldats du quatrième régiment d'infanterie de la marine, et enfin le sergent Desplat, dont le nom mérite d'être conservé à côté de celui de son héroïque chef.

Dès le 20 avril, Al-Hadji avec ses vingt mille hommes investissaient le fort, et quelques jours après il tentait un assaut qui fut repoussé. Pendant deux mois toutes ses attaques furent vaines, mais bientôt les vivres commencèrent à devenir rares parmi les assiégés, et, chose plus grave, la poudre manqua tout à fait. Les hommes étaient pour la plupart réduits à un seul coup. Les volontaires et Sambala lui-même venaient fréquemment auprès de Paul Holl, demandant des munitions ; il se contentait de leur répondre : « J'ai, dans ce magasin, une grande quantité de poudre ; mais à quoi bon nous en servir contre ces malheureux ; n'en avons-nous pas assez tué ? Voyez, quelle masse de cadavres nous entoure ! L'air est empesté de leurs émanations ; s'ils nous attaquent de nouveau, je m'empresserai de vous fournir des munitions ; tenez-vous en repos ; le jour de la délivrance approche.... »

Le 18 juillet, jour mémorable, comme il n'y avait plus de vivres que pour quelques hommes, et quels vivres ! on entendit tout à coup, dans le lointain, de sourdes détonations et comme le bruit d'une vive fusillade. Ce bruit paraissait surgir du côté des *kippes*. On donne ce nom à deux rochers placés face à face sur chacune des deux rives du fleuve, en aval de Médine. Distantes l'une de l'autre de 100 à 150 mètres, les kippes semblent comme une écluse gigantesque, dans l'ouverture béante de laquelle le fleuve se précipite avec une effrayante rapidité. Al-Hadji connaissait l'importance de ce point ; aussi avait-il fait occuper les deux roches par un corps nombreux, dont les feux plongeants devaient arrêter tout navire en marche ; il comptait sur l'efficacité de l'obstacle pour arrêter les secours et mener à fin le siége de Médine ; mais le colonel Faidherbe trompa les calculs du prophète par la manœuvre la plus hardie. Arrivant en toute hâte de Saint-Louis avec une colonne expéditionnaire, il vint placer ses canons en face des kippes, dont il débusqua l'ennemi après un court combat. Le 18 au soir, il entrait dans le fort si vaillamment défendu par Paul Holl pendant quatre-vingts jours.

A suivre. Louis Rousselet.

LES AVENTURES DU CAPITAINE MAGON[1]

II

Le départ.

L'avant-veille de la fête de la navigation, nos navires étaient complétement terminés sur chantiers, et en trois heures de travail ils furent mis à l'eau.

Hannon se chargea de trouver de beaux noms pour eux. Le *gaoul*, que commandait Bodmilcar, et sur lequel se trouvaient le plus de Tyriens, reçut le nom de *Melkarth*, dieu de Tyr. L'une des galères fut mise sous l'invocation de *Dagon*, dieu des Philistins, qui est le roi des poissons, et la galère sur laquelle nous nous embarquions fut consacrée à la dame *Astarté*, la patronne des Sidoniens, pour laquelle nous avions une dévotion particulière. Le *Gaditan* ne pouvait conserver son nom, en compagnie de ces divinités ; comme il était chargé de guider notre route, à la requête d'Himilcon il fut appelé le *Cabire*. Bodasmon, grand prêtre d'Astarté, nous promit de nous donner des images de chacun de ces dieux pour les mettre sur les navires qui leur étaient consacrés.

Bodmilcar reçut le commandement du *Melkarth* et de ses deux barques. Asdrubal le Sidonien fut désigné pour capitaine du *Dagon*, et le *Cabire* fut confié à mon ancien pilote Amilcar, Sidonien aussi, marin hardi et expérimenté.

Sur l'*Astarté*, je plaçai mon pavillon amiral, ayant Hannon pour scribe, Himilcon pour pilote en chef, et Hannibal d'Arvad, homme fort et courageux pour capitaine des hommes d'armes. Cet Hannibal avait placé à l'avant de chaque navire, aussi bien du *gaoul* que des galères, deux machines de son invention faites pour lancer des traits, et deux autres pour lancer des pierres ; on les nomme scorpions. Chaque navire eut donc quatre scorpions, sauf le *Cabire*, qui étant plus petit n'en eut que deux.

Nous passâmes durement la nuit et la matinée suivante à compléter le chargement et l'arrimage de la flottille, à quai sur l'arrière-bassin du port de commerce.

Le *Cabire* était venu nous y rejoindre pour prendre son chargement et ses provisions. Vers le midi du lendemain, qui se trouvait la veille du départ, nous pûmes enfin prendre quelque repos, et nous fîmes apporter notre nourriture sous une tente qu'on avait dressée sur le quai. Nous étions assis en train de manger, mes trois capitaines, mon capitaine des gens de guerre, mon chef pilote, mon scribe et moi, quand la portière de la tente se souleva, et qu'un de mes matelots m'annonça Hazael.

[1] Suite. — Voy. page 10.

Le Syrien entra d'un air languissant. Derrière lui étaient six esclaves porteurs de coffres, de paquets et de paniers, et un esclave ouvrier avec un marteau et des outils. Au dehors, sur des ânes blancs, deux femmes étaient assises, l'une tellement enveloppée de voiles qu'on ne pouvait même distinguer ses pieds, l'autre le visage découvert. A la calotte rouge cerclée d'or de celle-ci, au voile blanc qu'elle portait par-dessus, à ses cheveux noirs artistement frisés, à l'air de son visage, je reconnus tout de suite une fille d'Israël.

« Nous venons, dit le Syrien, prendre possession de nos logements sur le navire, et y installer nos bagages. »

Hannon se leva vivement.

« Où vas-tu? dis-je en le retenant.

— Faire leur arrimage, si tu le veux bien, capitaine.

— Non, non, lui répondis-je, toi tu vas rester ici; j'aurai besoin de toi tout à l'heure. Himilcon s'y entend bien mieux. Va, pilote, aider le seigneur serviteur du roi à disposer son bagage, et à installer la dame et sa servante. »

Himilcon vida sa coupe et partit, en jetant un regard de regret sur la grande cruche placée au milieu de nous. Hannon se rassit d'un air indifférent.

« Où faut-il que j'aille présentement? me demanda-t-il.

— Mais, au temple d'Astarté, tout préparer pour le sacrifice de demain. Ensuite, tu chercheras les oiseaux qu'on embarque, pour que, par les temps de brume ou au large, ils indiquent la direction des côtes en s'envolant vers la terre. Il faudra aussi que tu remettes au suffète amiral le rôle des équipages et l'état de la cargaison, puis encore que tu rendes nos comptes au trésorier du roi.

— Je n'ai pas de temps à perdre alors, » dit Hannon en prenant ses papyrus, et il sortit en courant.

Il me sembla, par la portière entre-bâillée de la tente, voir qu'au lieu de remonter vers la ville pour aller au temple, il prenait la direction du bassin où se trouvaient nos navires. Mais quand il revint le soir, il s'était fort exactement acquitté de sa besogne.

Avec lui venait un serviteur du temple portant sur la tête de grandes cages en baguettes de palmier, et lui-même en portait une plus petite, dans laquelle on voyait quatre pigeons de couleur chatoyante, des plus jolis et des plus rares.

« Voilà mes oiseaux, me dit-il en me les montrant, et je peux dire que ceux-ci nous porteront certainement bonheur. Ils viennent du temple d'Astarté, et c'est la prêtresse elle-même qui me les a donnés. Aussi, je lui ai promis de bien les soigner. »

Chacun des capitaines choisit une cage, à l'exception de Bodmilcar.

« Eh bien, capitaine, lui demanda Hannon, est-ce qu'ils ne te plaisent pas?

— Je ne prends pas de pigeons, scribe, lui répondit Bodmilcar. J'ai déjà embarqué mes oiseaux, des corbeaux qui sont plus à mon goût. »

Hannon s'inclina sans répondre.

« Eh bien, dit Himilcon qui rentrait juste à ce moment, il est heureux que nos passagers ne soient pas embarqués sur le *Melkarth*, car les roucoulements des colombes seront certainement plus agréables que les croassements des corbeaux pour les oreilles d'une Ionienne!

— Une Ionienne! s'écria Bodmilcar, en se dressant tout pâle. Notre passagère est Ionienne! »

Je donnai par derrière un fort coup de poing dans les reins du malencontreux pilote.

« Non, non, exclama vivement Himilcon en se frappant le front. Qu'est-ce que je dis? Qui a parlé d'Ionienne? Est-ce que nous sommes des gens à embarquer des Ioniennes? J'ai dit la Lydienne; oui, la Lydienne, une Lydienne de la Lydie; pas vrai, capitaine? »

Je fis de la tête un signe que Bodmilcar put prendre pour un acquiescement. Il se tut, et un instant après sortit en maugréant entre ses dents, suivant sa coutume. Hannon, qui déroulait silencieusement ses papyrus dans un coin, lui fit un grand salut dès qu'il eut le dos tourné, ce qui fit éclater de rire Himilcon.

« Il me semble, remarqua le capitaine Hannibal, que le capitaine Bodmilcar est d'humeur sombre et colérique.

— Je puis t'assurer, seigneur Hannibal, répondit Hannon, qu'on ne vit jamais homme plus gai que le capitaine Bodmilcar. Mais que nous importe, à nous? Nous ne sommes pas sur son navire.

— C'est fort juste, dit Hannibal; pour moi, comme militaire et comme natif d'Arvad, j'aime fort la gaieté. »

La-dessus, l'heure étant venue de se coucher, nous bûmes une dernière coupe d'amitié; et nous allâmes chacun à notre lit, pleins d'émotions diverses en attendant la grande journée du lendemain.

De bon matin, après avoir fait notre sacrifice, nous descendîmes vers le port par les rues pavoisées en l'honneur du dieu Melkarth et de la fête du printemps.

Les quais et les rues avoisinantes du port étaient tellement remplis de monde que nous eûmes peine à nous frayer passage. Au milieu de la foule des Phéniciens, on voyait des Syriens en robe frangée, des Chaldéens à la barbe frisée, des Juifs en tunique courte et aux hauts brodequins, portant la peau de panthère sur l'épaule, des Lydiens au front entouré d'un bandeau, des Égyptiens la tête rasée ou portant une grande perruque, des Chalybes sauvages à demi nus, des hommes du Caucase gigantesques, enfin, toutes les nations, car les peuples les plus éloignés se rencontrent dans nos villes phéniciennes, où les conduisent le commerce et l'industrie des nôtres.

Des Arabes et des Madianites nomades regardaient avec étonnement le mouvement de la foule et la hauteur des maisons. Des Scythes de Thogarma aux jambes entourées de courroies, à la démarche pesante, semblaient surpris de ne voir ni chevaux ni chariots dans les rues étroites.

Tout ce peuple riait, criait, chantait en vingt langues différentes, se poussait et se bousculait à chaque nouveau flot de gens qui descendait d'une rue ou qui venait d'un autre quai et se précipitait, à chaque nouvelle bande de musiciens, à chaque nouvelle troupe de prêtres, à chaque disque peint porté en procession. Nos trompettes et nos soldats eurent leur part de curiosité, et c'est au milieu d'un véritable remous que nous pénétrâmes, par l'arsenal, sur le quai réservé où nos navires, la poupe tournée vers la terre, nous attendaient avec les quelques matelots qu'on y avait laissés de garde.

Bodmilcar et le Syrien étaient en avance, debout contre l'échelle qui montait à la poupe du *Melkarth* et causant avec animation. Dès qu'ils nous virent ils se turent, et le Syrien vint vers moi, tandis que Bodmilcar sifflait pour rassembler ses matelots.



Le Syrien entra d'un air languissant. (P. 28, col. 1.)

« Eh bien, lui dis-je, votre embarquement est fait?

— Oui, répondit-il, et je regrette que tu n'aies pas choisi pour nous ce grand navire rond. Nous y eussions été plus à l'aise, et s'il était temps encore, au premier port de relâche on pourrait changer l'installation. C'est l'avis du capitaine Bodmilcar.

— Non pas, interrompis-je aussitôt. Je suis l'amiral chef de l'expédition, et personnellement chargé d'amener la dame esclave au Pharaon. C'est sur mon navire et sous ma surveillance qu'elle restera. Le *Melkarth* est un transport, et son capitaine n'a rien à y voir. Présentement, le roi t'a donné des lettres pour moi : où sont-elles? »

Hazaël ne répliqua rien, et me tendit un coffret en bois de santal. Je l'ouvris, et ayant trouvé les papyrus, je dis à mon trompette de sonner, pour faire faire silence à tout le monde.

Au même moment, Bodmilcar s'avança, et se jeta dans mes bras. Puis, élevant la voix :

« Je ne peux pas, s'écria-t-il, m'embarquer l'âme embarrassée, après avoir sacrifié aux dieux. Si j'ai eu des discussions avec quelqu'un, et si j'ai montré de la colère, qu'il me le pardonne. Pour moi, je n'y pense plus. »

Hannon lui prenant la main la serra dans la sienne.

« Je puis t'assurer, Bodmilcar, s'écria-t-il, que je ne garde aucun souvenir de nos querelles, et je te jure de me conduire envers toi en fidèle compagnon, et en scribe obéissant. Après ce que m'a dit Magon de ta personne, je n'ai jamais douté de ton bon cœur.

— Allons, dis-je à mon tour, maintenant tout est bien, et nous nous embarquerons l'âme contente.

— Maudit soit, reprit Bodmilcar, qui cherchera les dissensions !

— Et que celui qui tend un piége aux autres y tombe lui-même ! » ajouta Hannon.

Cependant tous les capitaines avaient assemblé leurs matelots, et fait l'appel. Je donnai le signal, nos trompettes sonnèrent, et nous montâmes sur nos vaisseaux. Celui qui monta le premier fut le pilote du *Cabire*, le vieux Gisgon, qu'on appelait le Celte, et aussi Gisgon sans oreilles, car ayant fait huit fois le voyage du Rhône, il avait épousé là-bas une femme Celte aux cheveux jaunes qui l'attendait dans ses forêts, et les Sicules, dont il avait été le prisonnier, lui avaient coupé les deux oreilles.

Ce Gisgon, montant donc sur la poupe du *Cabire*, agita son bonnet au-dessus de sa tête, et le visage riant, cria d'une voix forte :

« Allons, les vieux poissons de mer, avec la permission du seigneur amiral, en route, vous autres. A bord, les rois de l'Océan, à bord, les enfants d'Astarté. A l'eau, et en avant, les Sidoniens et les Tyriens, et vive l'amiral Magon. »

Aussitôt, tout le monde se précipita sur les navires, et je pris place sur le banc élevé de la poupe.

Les échelles furent levées, je fis tournoyer mon pavillon pour signal, les gaffes nous repoussèrent du quai, le *Cabire* abattit ses vingt-deux rames et prit rapidement les devants, l'*Astarté* suivit, le *Dagon* donna sa remorque au *Melkarth* qui ne pou-

vait hisser sa voile que hors du port, et notre flotte s'avança majestueusement hors de la foule des navires à quai, au milieu des barques et des canots qui glissaient en tous sens sur le vaste bassin, se rendant à la fête, en revenant de l'île et du temple de Melkarth.

Mille acclamations de bons souhaits et de joie nous saluèrent en même temps, quand on vit nos cent vingt-deux avirons battre l'eau en cadence, et quand nos trompettes, sur chaque navire, sonnèrent la fanfare du départ.

Du haut de ma poupe, je dominais le pont de mes navires. Himilcon, debout à l'avant, assisté du pilote, donnait ses ordres au timonier. Hannon à côté de moi, assistait au spectacle. Hannibal faisait suspendre les boucliers de ses hommes hors des bordages. Chacun était à son poste, y compris Hazael, puisqu'il avait disparu dans sa cabine. Bientôt, nous passâmes l'entrée du port de commerce et les deux tours des guetteurs. Nous entrâmes dans le canal de l'Ile, couvert de barques tendues et pavoisées d'étoffes.

Je vis le palais amiral tout pavoisé, et ses terrasses fourmillant d'une foule bariolée. Je vis, au centre de l'Ile, les domes et les terrasses du temple de Melkarth, peint d'ocre jaune, et la fumée bleue des sacrifices qui sortait en haute colonne de ses toits. J'entendis le bruit furieux des cymbales et des instruments qui s'en échappait. Je vis aussi la galère amirale, précédant la galère royale, qui venaient à nous.

Sur la poupe de cette dernière était une estrade couverte d'étoffes d'or et d'argent, tellement qu'elle brillait comme si elle avait été en métal massif. Ses rames étaient ornées d'un placage d'ivoire; ses voiles de pourpre avaient des broderies en fil de métal représentant Melkarth, Astarté, Moloch. Au milieu, on voyait, brodés sur une voile d'hyacinthe avec des ondulations vertes qui représentaient les flots, l'image d'Astarté protégeant les poissons contre le dieu Dagon en fureur. Sur l'avant, les musiciens vêtus d'écarlate faisaient rage. Sur le pont, de belles femmes coiffées de tiares de cérémonies et portant de triples colliers agitaient des bâtons ornés de grelots, de flocons de pourpre et d'hyacinthe, et des tambourins peints de couleurs bariolées. Sur l'arrière était assis le roi Hiram, portant un bonnet phénicien, mais la barbe frisée à la syrienne, et les bras ornés chacun de deux bracelets d'or. Son trône était d'or et d'émail, le dossier représentant un navire, et les bras des dauphins. A ses côtés se tenaient son scribe et son garde-sceaux, les mains croisées, et derrière lui, deux officiers portaient, l'un un parasol de pourpre frangée d'or, et l'autre, l'étendard royal qui était un grand disque d'hyacinthe où l'on voyait, en or et en argent, le soleil et les planètes, et au-dessus, le croissant de la lune.

Les gardes qui entouraient les suffètes, sur la galère amirale, avaient des casques lydiens, et des boucliers et des cuirasses d'argent éblouissants à voir au soleil.

Devant le cortége royal, je donnai le commandement aussitôt répété par les autres capitaines: nos rameurs bordèrent leurs avirons, et nos vaisseaux s'arrêtèrent. Les deux vaisseaux royal et amiral imitèrent sur-le-champ notre manœuvre.

Un ponton d'ébène s'abattit de la galère royale sur la mienne, et des esclaves le recouvrirent d'un tapis bariolé.

Le roi se leva, et vint lui-même sur mon navire, dont je lui fis voir toutes les parties, lui montrant les deux ponts, l'arrimage des marchandises et des effets, celui de l'eau dans les grands tonneaux de terre cuite. Il visita seul l'installation de l'esclave, et avant de retourner sur son vaisseau me fit donner, par son trésorier qui était avec lui, deux talents d'argent.

Dès qu'il fut remonté sur son trône et que la passerelle fut retirée, je donnai le signal, nos cent vingt-deux rames tombèrent à l'eau en même temps, sans faire rejaillir une goutte, nos fanfares sonnèrent, matelots, soldats et rameurs firent trois grandes acclamations, et du haut de mon banc je criai d'une voix forte :

« Adieu roi, adieu Tyr, adieu Phénicie. Enfants d'Astarté, serviteurs des Cabires, en avant. »

Nos vaisseaux filèrent rapidement, et tournèrent les deux tours avancées du fort de guerre, où deux guetteurs veillent éternellement.

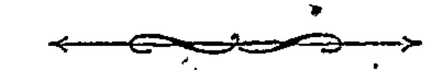
Je jetai un dernier coup d'œil sur les ports et le canal, scintillants de barques de parades, et fourmillant de beaux habits; je regardai l'amphithéâtre blanc de la ville coupé par les fils noirs et tortueux des rues qui serpentent; je vis au bas le massif temple jaune de Melkarth et le noir palais amiral, au niveau de l'eau.

Au loin, en haut de la ville, je vis encore scintiller la maison bariolée de Baaltis Astarté, et derrière, le Liban, vert et noir, se découpant sur le ciel.

Je reportai mes regards sur mes navires devant la proue desquels blanchissait l'écume, sur le *Cabire* qui coupait les flots en bondissant comme un dauphin, sur le *Dagon*, sur le *Melkarth* qui avait lâché sa remorque et qui se couvrait de toile. Je commandai de hisser les voiles de nos galères et de les tendre au vent favorable qui nous poussait vers le sud-ouest, je fis border la moitié des avirons pour reposer mes rameurs, et je m'assis sur mon banc, le dos tourné à la terre les yeux fixés sur la mer immense et brillante de soleil.

Nous étions en route pour Tarsis.

A suivre. LÉON CAHUN.



LES ANIMAUX QUI DORMENT

PENDANT L'HIVER[1]

Pour prouver que le sommeil léthargique n'est pas l'effet immédiat du refroidissement du sang, Spallanzani fit les expériences suivantes :

« J'ensevelis, dit-il, plusieurs grenouilles, extrêmement mais également vives dans la neige ; il y avait une partie d'entre elles que je n'avais point touchées, mais j'avais ôté à chacune des grenouilles qui composaient l'autre partie tout le sang qu'elles pouvaient avoir ; je m'étais même appliqué à le chasser absolument du cœur et des vaisseaux principaux que j'avais coupés. Après huit ou dix minutes, j'en retirai quelques-unes de la neige ; j'observai alors que celles qui n'avaient point de sang et celles qui l'avaient tout entier étaient précisément dans le même état, c'est-à-dire à moitié mortes et n'essayant plus de fuir, quoiqu'elles fussent en liberté. Quinze minutes après, j'en retirai de la neige quelques autres, dont les unes n'avaient subi aucune opération et dont les autres avaient été saignées, elles me parurent toutes contractées par le froid, immobiles et presque gelées. Je les remis toutes ensuite dans la neige, et après quelques heures je les transportai dans un lieu chaud, observant soigneusement tout ce qui se passerait. Peu à peu elles s'allongèrent, ouvrirent les yeux, sautèrent, se mirent à fuir. J'observai cela dans toutes semblablement et sans aucune différence. J'eus la curiosité de les ensevelir encore dans la neige au bout de quelque temps, mais je vis de nouveau les mêmes phénomènes...

» J'observai dans le même temps que les grenouilles des arbres, les crapauds, les salamandres aquatiques, soit celles qui étaient privées de leur sang, soit celles qui l'avaient conservé, tombaient également toutes dans un sommeil léthargique lorsqu'on les exposait au froid ; mais qu'elles reprenaient la vie lorsqu'elles éprouvaient une chaleur suffisante.

» Le concert de ces faits, ajoute Spallanzani, m'oblige donc à dire que la privation du sentiment et du mouvement de ces animaux n'est point l'effet du refroidissement du sang, là où il n'y a point de sang ; par la même raison on ne saurait l'attribuer au ralentissement de la circulation de ce fluide ; d'où il résulte que cet engourdissement léthargique doit être uniquement produit par les solides, qui étant fortement affectés par le froid, se trouvent dans un état différent de leur état naturel. Je cherche quel est ce nouvel état. Il me semble qu'on peut le reconnaître par les phénomènes que présentent les animaux léthargiques : ils sont contractés, leurs muscles ont perdu leur souplesse, ils deviennent durcis et tendus. Cette roideur des muscles nuit à leur irritabilité. Or l'irritabilité est regardée communément comme le principe et la source de la vie dans les animaux, mais elle s'affaiblit considérablement par le froid qui occasionne chez les animaux soumis à une basse température une léthargie semblable à la mort. »

Spallanzani ajoute que le degré de froid qui endort léthargiquement les crapauds, les grenouilles, les salamandres, approche beaucoup du degré de congélation ; il reconnaît que tous les animaux ne s'engourdissent pas au même degré de froid, et selon lui cette différence ne peut naître que de la variété qu'il y a dans la nature de leurs fibres musculaires.

Le savant expérimentateur italien, en relevant ce qu'il y avait d'erroné dans l'opinion de Buffon, n'a pas non plus expliqué la cause de l'hibernation. Il a décrit un des effets produits par le froid sur la fibre musculaire, et encore nous ferons remarquer que l'état de rigidité des muscles qu'il a décrit se trouve dans ce qu'on appelle la léthargie du froid bien plus que dans l'hibernation.

Dans la léthargie du froid, comme l'a appelée Mangili, la respiration cesse, il n'y a plus d'absorption d'oxygène, ni d'exhalation d'acide carbonique ; la circulation se suspend complétement, l'irritabilité musculaire s'éteint, puis la congélation s'empare des extrémités et gagne peu à peu les parties centrales, en un mot toutes les fonctions se suspendent.

Cet état aboutit fatalement à la mort pour peu qu'il se prolonge. Néanmoins l'animal peut en sortir sans se réveiller, en revenant à son engourdissement antérieur ou à l'hibernation proprement dite. C'est ce qui explique le fait de salamandres engourdies dans des morceaux de glace, revenant à la vie quand elles étaient pénétrées d'une douce chaleur.

Ce n'est guère que chez les batraciens ou les reptiles qu'un tel état peut se rencontrer, ainsi que l'ont prouvé les expériences d'Edwards, confirmées par M. Regnault ; plus la température extérieure est basse, moins ces animaux absorbent d'oxygène, moins par conséquent ils produisent de chaleur intérieure pour lutter contre le froid. C'est pour cela aussi que les batraciens sont en général des animaux propres aux pays chauds ; ils ont, il est vrai, quelques représentants dans les régions tempérées, mais les parties voisines des pôles en manquent absolument.

ERNEST MENAULT.

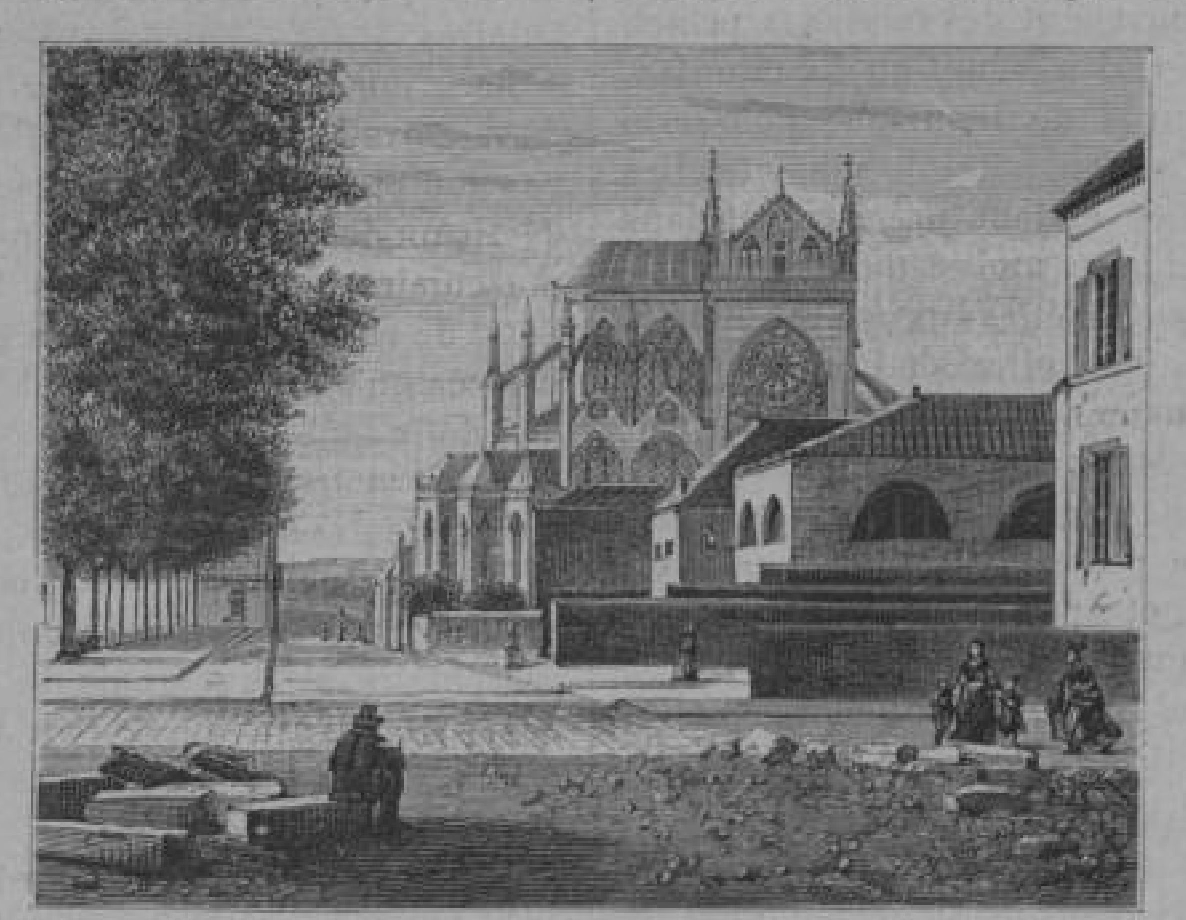
[1] Suite et fin. — Vo . vol. V, pages 294, 320 et 346.

A TRAVERS LA FRANCE

—

CHOLET.

Cholet, naguère encore simple chef-lieu de canton, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement de Maine-et-Loire, s'élève sur une pente assez rapide entre la pittoresque rivière de la Moine et le chemin de fer d'Angers à Niort. Cette petite ville, bien que située dans une contrée riche en monuments celtiques ou même antérieurs aux Gaulois, ne se glorifie pas néanmoins d'une lointaine origine; c'est une de ces cités modernes qui, venues tard sur la scène du monde, se dédommagent de n'avoir pas longtemps vécu en vivant beaucoup, et se consolent de leur obscurité passée en jouissant de la prospérité présente et en assurant l'avenir. Il y a, en effet, en France, peu de localités aussi actives que ce coin de terre, peu de localité dont les productions manufacturières obtiennent une renommée aussi universelle. Qui ne connaît les mouchoirs, les flanelles, les siamoises de Cholet, dont la fabrication occupe dans cette ville et aux environs plus de quarante mille ouvriers?



Cholet.

Le grand centre manufacturier de l'Anjou doit aussi à son commerce une certaine célébrité. Cholet se laisse appeler la *ville de la viande*: ses environs, riches en pâturages, engraissent en effet d'innombrables troupeaux de bœufs et de moutons, qui, arrachés cruellement aux riantes prairies de la Moine, vont porter leurs têtes dans les abattoirs de nos grandes villes.

Cholet, occupée de sa richesse matérielle, a trouvé assez tard le temps de s'embellir. Elle s'est à la fin accordée une jolie promenade sur la terrasse d'un vieux château, et, comme si elle eût voulu se donner tout au moins quelques apparences d'une ancienne cité, elle a élevé à grands frais une haute et vaste église gothique, dont l'aspect rappelle fidèlement le XIIIe siècle.

Il ne faut pas croire toutefois que les villes les moins âgées sont toujours celles qui ont le moins d'histoire. Dans son existence à peine deux fois séculaire, Cholet a vu se dérouler dans son sein et autour d'elle des scènes dignes des époques les plus malheureuses du moyen âge.

L'effet de la prospérité naissante de la ville et aussi de sa situation près des limites de l'Anjou et du Bas-Poitou, fut d'attirer, en 1793, l'attention des Vendéens, en guerre contre la Convention. Dès les premiers jours de cette « guerre de géants », les insurgés établirent à Cholet et aux alentours le centre de leurs opérations. Mais ces lieux leur devinrent funestes. Le 15 octobre, Lescure tombait, mortellement frappé, dans un combat livré près d'un château voisin. Deux jours plus tard, les Vendéens, ayant à leur tête leurs chefs les plus illustres, et forts de quarante mille hommes, vinrent se briser contre l'armée républicaine que commandaient Kléber, Westermann et Beaupuy. Cette terrible défaite, avant-coureur de la catastrophe qu'ils devaient essuyer deux mois plus tard sous les murs de Savenay, coûta encore aux Vendéens un de leurs meilleurs capitaines, celui qui avait su le mieux allier la bravoure à l'humanité. Bonchamps y fut blessé à mort, et il alla mourir le lendemain à Saint-Florent, où, avant de rendre le dernier soupir, il sauva, dit-on, la vie à quatre mille prisonniers.

La sanglante bataille du 17 octobre éloigna quelque temps de Cholet le fléau de la guerre; mais, l'année suivante, les Vendéens, affaiblis, sans espérance, vinrent venger leurs désastres sur la ville qui en avait été le témoin.

L'industrieuse cité fut impitoyablement livrée aux flammes, et les envahisseurs, ayant été chassés avant d'avoir accompli jusqu'au bout leur coupable entreprise, revinrent plus furieux et ne se retirèrent qu'après avoir assouvi leur vengeance, ne laissant qu'une seule maison debout au milieu des ruines.

Mais déjà à cette malheureuse époque Cholet avait trouvé la voie qui lui ouvrait l'avenir, aussi la vit-on bientôt renaître de ses cendres, et croître rapidement en importance et en prospérité.

A. Saint-Paul.



Le docteur donna à Tom une poignée de main. (P. 35, col 1.)

TOM BROWN[1]

XI

Tom est chargé d'un pupille. — Dès le premier jour, ce pupille lui donne une leçon que Tom n'oubliera jamais. — Il est un peu embarrassé de son rôle de mentor; mais il prend la résolution de faire de son mieux.

Le soir de la rentrée, Tom, East et un autre élève de la pension se précipitèrent comme des fous dans le sanctuaire de la matrone; comme il arrive à tout écolier vraiment digne de ce nom, ils étaient aussi heureux de rentrer qu'ils avaient été heureux de partir.

« Eh bien, madame Wixie, cria l'un d'eux, nous voilà revenus, aussi bons enfants que jamais. Nous allons vous aider à ranger tout cela. » Tout cela, c'étaient les affaires des élèves déjà rentrés; Mme Wixie était une bonne petite femme aux yeux noirs, active et méthodique; elle était fortement occupée à défaire des malles et à ranger les effets des élèves dans leurs cases respectives.

« Hé, Mary, cria un autre (on l'appelait indifféremment Mary ou Mme Wixie), qui est-ce qui est rentré? Est-ce que le docteur a renvoyé le vieux Jones? Combien y a-t-il de nouveaux?

— East et moi, est-ce que nous aurons l'étude de Gray? Vous savez, vous nous avez promis de la retenir si c'était possible, dit Tom.

— Est-ce que je coucherai au n° 4? hurla East.

— Comment vont le vieux Sam, et Bogle, et Sally?

— Que le bon Dieu bénisse ces garçons, s'écria Mary, trouvant enfin moyen de placer un mot; vous me ferez mourir, si vous me harcelez ainsi. Allez-vous-en chez la gouvernante, et faites-vous donner à souper; vous savez que je n'ai pas le temps de bavarder. Vous, M. East, laissez donc tout cela tranquille; vous mêlez les affaires de trois nouveaux. » Et elle s'élança vers East, qui fila entre les malles ouvertes, tenant à la main quelque chose qu'il avait pris dans les affaires de quelque nouveau venu.

« Holà, regardez moi cela, Tommy cria-t-il. En voilà une bonne charge! » Et il brandissait au-dessus de sa tête plusieurs petits bonnets de nuit, très-joliment faits, ouvrage sans doute d'une mère ou d'une sœur aimante, qui ne se doutait guère en les cou-

1. Suite. — Voy. vol. V, pages 305, 321, 337, 353, 369, 385, 401, et vol. VI, pages 1 et 17.

sant, pendant que son cœur se brisait, des ennuis auxquels ils exposeraient celui qui devait les porter. La petite-matrone fut plus avisée, et arracha les bonnets des mains de East, avant qu'il eût songé à en regarder la marque.

« Maintenant, monsieur East, dit-elle, vous auriez tort de ne pas vous en aller : il y a à souper d'excellent bœuf froid avec des pickles ; et puis, je n'ai que faire des anciens ici, le premier soir.

— Hourra pour les pickles! Venez Tommy; venez Smith. Nous saurons bien découvrir quel est le jeune comte qui a de si beaux bonnets de nuit. Mary n'est pas tolérable la première semaine. »

Comme nos écoliers allaient sortir, la matrone toucha le bras de Tom, et dit : « Monsieur Brown, s'il vous plaît; attendez une minute ; j'ai quelque chose à vous dire.

— Très-bien, Mary. East, je vous suis dans une minute. Laissez-moi des pickles.

— Monsieur Brown, poursuivit la petite matrone, vous aurez l'étude de Gray; Mme Arnold[1] l'a dit. Elle vous demande de prendre avec vous ce jeune gentleman. C'est un nouveau, il a treize ans, quoiqu'il paraisse plus jeune. Il est très-délicat, et c'est la première fois qu'il quitte sa famille. J'ai dit à Mme Arnold que j'étais sûre que vous seriez bon pour lui, et que vous empêcheriez les autres de le brimer dès son entrée. On l'a mis dans votre classe, et j'ai placé son lit à côté du vôtre au n° 4. East ne pourra pas y coucher ce semestre. »

Ce discours déconcerta Tom. Il avait l'étude qu'il avait tant désirée ; mais les conditions auxquelles on la lui donnait modéraient singulièrement sa joie. Il regarda alors son futur protégé, qui s'était réfugié sur un canapé, à l'autre bout de la pièce : c'était un enfant mince et pâle, avec de grands yeux bleus, et une jolie chevelure; il avait l'air effrayé et embarrassé. Tom vit d'un coup d'œil que le petit étranger mènerait une vie misérable pendant tout son premier semestre si on le laissait seul, et que, d'un autre côté, il causerait de constantes inquiétudes à quiconque prendrait à tâche de le tirer d'affaire. Tom était trop honnête pour se charger du nouveau, et pour le laisser ensuite se débrouiller tout seul; mais, s'il l'acceptait comme son copain à la place d'East, que devenaient tous les projets qu'ils avaient formés le semestre précédent? Ils avaient caressé le rêve d'avoir un cellier pour la bière en bouteilles, sous la fenêtre; de fabriquer des lignes et des frondes, de préparer des expéditions à Brownsover Mills et à Caldecott's Spinney. East et lui avaient mis dans leur tête d'avoir cette étude; tous les soirs après la fermeture jusqu'à dix heures, ils parleraient de leurs parties de pêche, boiraient de la bière en bouteille, liraient les nouvelles du capitaine Marryat, et assortiraient les œufs qu'ils auraient dénichés. Ce nouveau camarade, très-probablement, ne sortirait jamais de l'enclos; il aurait peur de se mouiller les pieds ; ce serait un perpétuel sujet de moquerie ; on l'appellerait Molly, ou Jenny, on l'affublerait pour sûr de quelque sobriquet féminin.

La matrone l'observa pendant un moment, et vit ce qui se passait dans son esprit; aussi, fit-elle habilement appel à la bonté de son cœur : « Pauvre petit! dit-elle tout bas, son père est mort, il n'a pas de frères. Sa maman, une femme si charmante, avait le cœur brisé en le laissant ce matin même. Elle a dit qu'une de ses sœurs mourrait probablement d'une maladie de langueur; aussi...

— C'est bon! c'est bon, s'écria Tom avec un effort qui lui coûta un soupir. Je suppose qu'il faut que je renonce à East. Venez, petit nouveau. Comment vous appelez-vous ? Nous allons aller souper; ensuite, je vous montrerai notre étude.

— Il s'appelle George Arthur, » dit la matrone, en marchant vers lui avec Tom. Comme cérémonie préliminaire à l'adoption du nouveau en qualité de copain, Tom saisit sa main délicate, et pensa en le regardant, qu'il suffirait d'un souffle pour le renverser. « J'ai fait mettre ses livres et ses affaires dans l'étude; sa maman a fait renouveler le papier, la couverture du canapé et la portière. » Cette petite diplomatie de matrone jeta, comme par hasard, ces renseignements dans la conversation, afin de montrer que le nouveau venu contribuait largement au bien-être de la communauté. « Mme Arnold m'a dit de vous dire, ajouta-t-elle, que vous lui feriez plaisir tous les deux en venant prendre le thé avec elle. Vous connaissez le chemin, monsieur Brown, et je sais que tout est prêt. »

En voilà un événement! Maître Tom allait monter prendre le thé chez le docteur, dès le premier soir, absolument comme s'il était en sixième, ou tout au moins en cinquième ; comme s'il était un personnage dans le petit monde de l'école, au lieu d'être le plus turbulent de tous les *fags*. Il lui semblait qu'il prenait rang dans l'ordre social et dans l'ordre moral. Néanmoins, il ne put réprimer un soupir à l'idée du souper si amusant qu'il aurait fait chez la gouvernante, avec East et compagnie ; après le souper, il aurait fait visite aux études de tous ses amis, pour narrer les exploits et les merveilles des dernières vacances ; il aurait formé, avec ses camarades, mille projets pour le nouveau semestre ; il aurait su quels anciens étaient partis ; combien il était arrivé de nouveaux ; quelle étude chacun occupait, et dans quel dortoir couchait chacun des nouveaux *præpostors*. Pourtant, Tom se consola en pensant qu'il n'aurait pu remplir la moitié de ce programme avec Arthur sur ses talons ; en conséquence, il le remorqua vers le salon du docteur, enchanté du monde en général et de lui-même en particulier.

Outre Mme Arnold, il y avait dans le salon les aînés de ses enfants, un des plus jeunes *præpostors*, Brooke jeune, qui était maintenant en sixième, et avait hérité de la position et de l'influence de son frère,

1. La femme du docteur.

et un autre élève de la même classe qui causait avec lui près du feu. Ce *præpostor* et Brooke jeune, qui était un grand gaillard bien découplé, de six pieds de haut, âgé de dix-huit ans, fort comme un porteur de charbon, firent un signe de tête amical à Tom, qui n'en fut pas médiocrement fier, et continuèrent leur conversation. La maîtresse de la maison leur adressa quelques paroles pleines de bonté, qui eurent pour résultat de les mettre à leur aise et d'engager la conversation entre eux. Alors elle les laissa avec ses enfants, pour aller terminer une lettre. La conversation était des plus animées, Tom s'étendant longuement sur un poney sans pareil qu'il avait monté à la chasse, Arthur racontant la beauté et la grâce des lacs en hiver. Dès que le thé fut servi, le docteur fit son apparition.

Que de franchise, de bonté et de dignité, dans l'accueil qu'il fit à tous les membres de la petite société! Tom fut heureux de voir le docteur et Brooke se donner la main, et se regarder face à face; et il ne manqua pas de remarquer que Brooke était presque aussi grand et aussi large d'épaules que le docteur. Tom tenait à la main sa tasse remplie, et voilà que le docteur, pour la seconde fois, lui donne une chaude poignée de main; il a l'air d'oublier tous ses anciens méfaits et lui dit : « Ah Brown, vous voilà; j'espère que vous avez laissé votre père et toute la famille en bonne santé.



Tom saisit la main délicate d'Arthur. (P. 34, col. 2).

— Oui, monsieur, en très-bonne santé.

— Et voilà le petit nouveau qui sera dans votre étude. Il n'a pas l'air aussi bien portant que nous le désirerions. Il a besoin de l'air de Rugby et de quelques bonnes parties de cricket. Vous lui ferez faire de bonnes promenades, à Bilton Grange et à Caldecott's Spinney, et vous lui montrerez comme notre petit pays est joli aux environs. »

Le docteur fut charmant pour tout le monde; aussi chacun se sentait à son aise; chacun, si jeune qu'il fût, comprit qu'il avait sa petite utilité dans le monde de l'école, et avait quelque chose à y faire.

Aussitôt après le thé, le docteur rentra dans son cabinet, et les jeunes écoliers, quelques minutes après, prirent congé et sortirent par la porte qui conduisait des appartements du docteur dans l'intérieur de l'école.

Près du feu, à l'autre bout d'un des corridors, il y avait un groupe de petits qui riaient et parlaient très-haut. Il se fit un grand silence, quand la porte s'ouvrit; puis il y eut de bruyantes acclamations quand on reconnut Tom qui s'avançait le long du corridor.

« Holà, Brown, d'où venez-vous?

— J'ai pris le thé avec le docteur, dit Tom, avec une grande dignité.

— Oh oh! s'écria East : c'est donc pour cela que vous n'êtes pas venu souper. Vous y avez perdu; ce bœuf et ces pickles étaient exquis.

— Hé, petit bonhomme, cria le Têtard, en découvrant Arthur, et en le prenant au collet : Comment vous appelez-vous ? »

Tom vit Arthur reculer avec effroi et se troubler à la vue de tous les regards braqués sur lui. Il pensa que le mieux était de le laisser répondre, sauf à se tenir prêt à lui venir en aide, si besoin était.

« Arthur, monsieur. Je viens du Devonshire.

— Ne m'appelez pas monsieur, jeune blanc-bec. Quel âge avez-vous?

— Treize ans.

— Savez-vous chanter? »

Le pauvre enfant hésitait et tremblait. Tom intervint : « Têtard, vous êtes assommant. Il sera bien obligé de chanter, qu'il sache ou non, dans deux semaines d'ici, et nous n'aurons que trop le temps d'y songer.

— Est-ce que vous le connaissez déjà, Brown?

— Non; mais c'est mon copain dans l'ancienne étude de Gray; voilà bientôt l'heure de la prière, et je ne l'ai pas encore vue. Venez, Arthur. »

Ils partirent tous les deux; Tom était pressé de tenir son protégé en lieu sûr, pour lui donner ses instructions sur la manière de se conduire.

« Quel drôle de copain pour Tom », voilà ce qui se disait autour du feu. C'est juste la réflexion que Tom se faisait à lui-même, en allumant la chandelle et en passant l'inspection de l'étude, remise à neuf.

« Ecoutez, Arthur, votre mère est bien gentille de nous avoir arrangé un si bon petit coin! Maintenant faites bien attention à ce que je vais vous dire. Il faut répondre hardiment quand on vous parle, et ne pas vous effrayer. Si vous avez peur on vous *brimera*; ne soyez pas toujours à parler de votre maison, de votre mère ou de vos sœurs. »

Le pauvre petit Arthur avait grande envie de pleurer. « Mais, s'il vous plaît, ne puis-je pas parler de... de la maison avec vous ?

— Tant que vous voudrez ; cela me fera plaisir. Mais n'en parlez pas à ceux que vous ne connaissez pas, ils vous appelleraient le « petit poulot à maman », et vous donneraient toutes sortes de sobriquets ridicules. Quel joli pupitre! C'est à vous? Quelles belles reliures! vos livres de classe ressemblent à des romans.»

Après la prière, Tom conduisit Arthur au nº 4. C'était une grande pièce bien aérée, qui donnait par deux larges fenêtres sur l'enclos de l'école. Il y avait douze lits dans ce dortoir; le plus voisin de la cheminée était celui du *præpostor*, qui ne montait se coucher qu'environ un quart d'heure après les *fags*. Les petits se rendirent à leurs lits et commencèrent à se déshabiller en bavardant tout bas; les grands, ceux de l'âge de Tom, faisant de leurs lits des canapés, bavardaient en bras de chemise. Le pauvre petit Arthur était ahuri de la nouveauté de sa situation. L'idée ne lui était pas venue qu'il lui faudrait coucher dans la même pièce, avec des inconnus; cela lui paraissait aussi pénible qu'étrange. Il n'osait prendre sur lui d'ôter sa jaquette; cependant, non sans effort, il l'ôta; et alors il se mit à regarder Tom, qui était assis sur le pied de son lit, occupé à bavarder et à rire.

« S'il vous plaît, Brown, dit-il tout bas, puis je me laver la figure et les mains?

— Naturellement, si vous y tenez ; voilà votre toilette, sous la fenêtre, la seconde à partir de votre lit. Seulement vous serez obligé de descendre chercher de l'eau demain matin, si vous usez toute la vôtre. » Et il reprit sa conversation où il l'avait laissée, pendant qu'Arthur se glissait timidement entre les lits, et procédait à ses ablutions, ce qui attira sur lui l'attention de tout le dortoir.

Le bavardage et les rires continuaient. Arthur, après s'être lavé, se déshabilla, et passa sa chemise de nuit. Alors, il regarda autour de lui, plus nerveux et plus tremblant que jamais. Trois ou quatre des petits étaient déjà au lit, assis, le menton appuyé sur les genoux. La lumière éclairait tout le dortoir, le bruit ne cessait pas. C'était un moment d'épreuve pour le pauvre enfant isolé; pourtant, cette fois, il ne demanda pas conseil à Tom sur ce qu'il avait à faire; il se mit à genoux près de son lit, comme il l'avait toujours fait depuis sa plus tendre enfance, pour ouvrir son cœur à Celui qui entend le cri, et adoucit la peine du petit enfant et de l'homme fort dans l'angoisse.

Tom, assis au pied de son lit, et penché pour délacer ces bottines, tournait le dos à Arthur ; il n'avait donc rien vu de ce qui venait de se passer. Le silence qui se fit tout à coup l'étonna et il leva les yeux. Deux ou trois écoliers riaient ou ricanaient; un grand brutal, debout au milieu du dortoir, ramassa une pantoufle et la lança à l'enfant agenouillé, en le traitant de petit hypocrite. Tom vit tout cela d'un seul coup d'œil; aussitôt la bottine qu'il venait d'ôter vola droit à la tête du *brimeur;* celui-ci n'eut que le temps de parer le coup avec son coude. Il lança un juron en trépignant de douleur, et demanda à Tom ce que cela signifiait?

« Ne vous inquiétez pas de ce que cela signifie dit Tom, qui sentait bouillonner tout son sang dans ses veines, si quelqu'un veut recevoir l'autre bottine, il sait ce qu'il faut faire pour cela. »

Comment les choses auraient-elles tourné? Il est difficile de le dire. L'entrée du *præpostor* coupa court à cette scène. Tom et les autres se précipitèrent dans leurs lits et y achevèrent leur toilette de nuit. Ce qui venait de se passer inspira à plus d'un écolier de sérieuses réflexions. Quant à Tom, il lui fut impossible de dormir. Ses tempes battaient, son cœur bondissait, c'est à peine s'il put s'empêcher de sauter du lit et de courir à travers le dortoir. Il songea à sa mère, et à la promesse qu'il lui avait faite, étant tout petit, de ne jamais oublier de s'agenouiller au pied de son lit, pour se remettre entre les mains du Père qui est aux cieux avant de poser sa tête sur son oreiller, d'où peut-être il ne la relèverait jamais. Il se mit à pleurer en silence, comme si son cœur allait se briser : il avait alors quatorze ans.

Voici comment les choses s'étaient passées à l'arrivée de Tom. Les premiers soirs, il n'avait pas osé s'agenouiller à cause du bruit. Il prit donc l'habitude de se mettre au lit; une fois la lumière éteinte, il se glissait hors de son lit et faisait sa prière. Puis il se dit qu'il pouvait aussi bien faire sa prière dans son lit; mais il s'endormit souvent sans la faire ; c'est ainsi que peu à peu il en vint à ne plus prier du tout, et cela pour avoir rougi d'abord de « confesser sa foi devant les hommes ».

Pauvre Tom, le premier et le plus cruel sentiment qui fut sur le point de lui briser le cœur, ce fut celui de sa lâcheté. Celui de tous les vices qu'il méprisait le plus, était dans son âme ; il y exerçait ses ravages. Par lâcheté, il avait menti à sa mère, à sa conscience, à son Dieu. Comment supporter une pareille idée? Et voilà qu'un enfant faible, qu'il avait pris en pitié, et presque méprisé à cause de sa faiblesse, avait fait ce que lui, fanfaron, n'avait osé faire. La première lueur de consolation pénétra dans son âme quand il se fut juré qu'il soutiendrait cet enfant envers et contre tous, qu'il l'aiderait, le réconforterait, prendrait sa part de ses peines en souvenir de ce qu'il venait de faire. Il résolut aussi d'écrire à sa mère dès le lendemain, et de lui dire combien son fils avait été lâche. La paix du cœur lui revint aussitôt qu'il eut résolu de rendre témoignage de sa foi dès le lendemain matin. Sans doute, l'épreuve serait plus pénible le matin que le soir; mais pour rien au monde il n'aurait voulu laisser échapper la première occasion qui se présentait. Il eut des tentations et des faiblesses : le mauvais esprit lui représenta que ses camarades se moqueraient de lui, et lui donneraient une douzaine au moins de sobriquets, que l'on méconnaîtrait ses motifs ; que tout le monde s'écarterait de lui, et qu'il resterait seul avec le nouvel élève ; or il était de son devoir de conserver toute son influence, pour

faire le plus de bien possible. Par moments, la tentation prenait une forme encore plus subtile : N'est-ce pas, se disait-il, l'amour-propre qui me pousse? ne me donnerai-je pas l'air d'être plus brave que les autres en agissant ainsi? Ai-je le droit de commencer maintenant? Ne devrais-je pas plutôt prier dans mon étude; sans le laisser ignorer aux autres, et tâcher de les amener ainsi à m'imiter, sans rien changer à ma conduite extérieure. Son bon ange l'emporta; il s'endormit, décidé à suivre l'impulsion qui avait été si forte et qui lui avait rendu la paix.

Le lendemain, il se mit à genoux et pria; il découvrit qu'il s'était exagéré l'effet que produirait sa résolution. Il y eut d'abord quelques ricanements et quelques moqueries. Mais cela passa bien vite, et quelques camarades commencèrent à l'imiter. Le bon exemple gagna de proche en proche, et au bout de quelques années, grâce aux efforts persévérants du docteur Arnold, ce qui avait été l'exception finit par devenir la règle. Mais n'anticipons pas.



Ne vous inquiétez pas de ce que cela signifie, dit Tom. (P. 36, col. 2).

Tom était très-fier de son rôle de mentor; pour rien au monde il n'eût voulu en être déchargé; mais c'était pour lui une cause de transes et d'anxiétés continuelles. S'il laissait Arthur seulement une heure tout seul, soit dans leur étude, soit dans l'enclos, il se tourmentait jusqu'à ce qu'il l'eût de nouveau sous les yeux. Après chaque classe, après chaque appel, il l'attendait à la porte pour empêcher qu'on lui jouât quelque mauvais tour, et qu'on lui fît d'autres questions que les questions réglementaires; à déjeuner et à dîner, il avait l'œil sur son assiette, pour empêcher toute déprédation de la part des voisins. En un mot, selon l'expression d'East, il caquetait autour de lui comme une poule autour de son poussin.

Arthur mit longtemps à se livrer tout à fait, ce qui rendait la tâche de Tom d'autant plus difficile. Il ne parlait jamais le premier; et ce qui contrariait le plus son mentor, c'est qu'il était toujours de son avis. Quelquefois, quand ils étaient, le soir, dans leur étude, Tom était absolument furieux de le voir consentir à tout et tout approuver. Plus d'une fois, il fut sur le point de lui faire la leçon et de lui dire qu'il est bon que chacun ait son avis et le fasse connaître. Mais il se contraignait en songeant qu'il ne ferait que l'effrayer; il était retenu aussi par le souvenir de ce qui s'était passé le premier soir, au nº 4. Alors il prenait la résolution de rester tranquille et de ne pas parler le premier. Mais il était toujours battu à ce jeu, et en désespoir de cause, il se mettait à parler, d'abord parce qu'il craignait que son camarade ne le crût fâché, ensuite parce qu'il lui était impossible de retenir sa langue si longtemps.

C'était dur ! mais Tom s'étant une fois chargé de cette œuvre avait mis dans sa tête d'y réussir de façon à se satisfaire. Les railleries de East et de ses amis qui l'appelaient nourrice ne firent que l'éperonner.

Quand ils le prenaient sur un autre ton, ce qui leur arrivait quelquefois, Tom était très-embarrassé : « Savez-vous, Tommy, dit un jour East, que vous gâterez votre jeune pupille à force de le mitonner. Pourquoi ne le laissez-vous pas chercher sa voie et se débrouiller tout seul. Il ne vaudra jamais un bouton si vous le tenez toujours sous les basques de votre jaquette.

— Sans doute ; mais il n'est pas encore capable de se débrouiller tout seul. Chaque jour je fais tous mes efforts pour l'y amener. Pauvre petit ! Je ne peux pas le comprendre. Il ne ressemble à rien de ce que j'ai vu jusqu'ici ; c'est une sensitive ; tout ce qu'on peut lui dire le blesse comme un coup violent.

— Nous n'avons que faire ici de garçons de cette espèce. Savez-vous ce qu'il faut faire, Tommy. Achetez un grand carton ; rembourrez-le d'ouate ; n'oubliez pas d'y mettre un biberon. Vous écrirez sur le carton « *fragile* » et vous le renverrez à maman.

— Je crois pourtant que j'en ferai un homme, dit Tom en souriant. De temps en temps je m'aperçois à certaines choses qu'il a du cœur ; mais comment l'aider à le faire paraître? »

Tom tira une de ses mains de sa poche et se gratta les cheveux par derrière, ce qui ramena son chapeau sur son nez. C'était sa manière de réfléchir. Il regarda par terre avec un embarras comique, et leva les yeux sur East. Ce jeune gentleman lui donna une tape dans le dos, puis lui passa son bras autour des épaules, pendant qu'ils se promenaient dans le quadrangle : « Tom, dit-il, vous êtes le meilleur garçon que j'aie jamais vu. J'aime à vous voir entreprendre quelque chose. Vrai, je voudrais de tout mon cœur prendre les choses comme vous ; mais je ne puis jamais m'élever plus haut qu'une plaisanterie. Pour moi, tout est matière à plaisanterie! Si je devais recevoir le fouet dans cinq minutes, je serais



bien penaud, eh bien ! rien au monde ne pourrait m'empêcher de rire tout de même. »

Après cette conversation, East prit l'habitude de venir souvent à leur étude, et se mit à observer Arthur; bientôt il convint avec Tom que c'était un vrai gentleman, et qu'il ne tarderait pas à triompher de sa timidité, ce qui remonta le courage de notre héros. Tom, chaque jour, sentait combien il est précieux d'avoir un but dans la vie, quelque chose enfin qui vous tire de vous-même. Comme c'était la morte-saison de l'année, et que l'on ne jouait à aucun des jeux qui l'intéressaient, il se trouvait plus heureux qu'il ne l'avait jamais été à l'école : ce qui est beaucoup dire.

A suivre. Imité de l'anglais par J. LEVOISIN.

LES ROBINSONS POUR RIRE

JOURNAL DU VOYAGE D'ELLEN BARKER A SA COUSINE MARY.

New-York, le 2 octobre 1874.

Grande nouvelle, ma chère Mary ! Je pars demain pour un voyage, un grand voyage, mon premier voyage, enfin ! et pour me consoler de ne pas t'avoir avec moi, je vais écrire mon journal, que je t'enverrai dès que je serai arrivée à destination. Il faut d'abord, pendant qu'Ourika fait ma malle et la sienne, — car elle vient avec nous — il faut que je te raconte comment la chose a été décidée.

Papa est arrivé il y a quinze jours. Il m'a trouvée grandie, et comme il a été content de tout ce que ma tante lui a dit de moi, il m'a promis de m'accorder tout ce que je lui demanderais de raisonnable. Moi... je n'avais qu'une envie; c'était de monter avec lui sur sa jolie goëlette que j'aime tant, et de rester plusieurs jours en mer, à voir des îles, des côtes et des bateaux de toutes les nations. Seulement il fallait attendre une bonne occasion pour le demander ; tu penses bien que papa ne m'emmènerait pas dans un voyage comme le dernier qu'il vient de faire, et qui a duré dix-huit mois.. Mais voilà que, comme si c'était fait exprès, papa reçoit ce matin une longue visite d'un monsieur que je ne connais pas ; et, après l'avoir reconduit, il entre dans le salon, où ma tante me faisait réciter ma géographie.

« Je vais vous quitter demain matin, nous dit-il ; un voyage de quinze jours au plus. Il faut que j'aille à Baracoa chercher un chargement de fruits des tropiques.

— Baracoa, île de Cuba ! me suis-je écriée.

— Bien ! ma petite Ellen, a dit mon père en riant : la géographie est une belle science, pour la fille d'un marin surtout. »

J'ai grimpé sur ma chaise, et lui entourant le cou de mes bras :

« Père, ai-je dit, tu m'as promis de m'accorder tout ce que je te demanderais...

— De raisonnable, ma mignonne!

— Oh! c'est très-raisonnable. C'est... de m'emmener avec toi! lui ai-je dit à l'oreille, et je l'ai embrassé bien fort pour qu'il ne pût pas dire non.

— Tu es folle, Ellen! a crié ma tante.

— Mais non, pas si folle! C'est une idée, cela! a repris mon père en riant. Elle est brave, cette petite, elle n'a pas peur de la mer, c'est bien! Voyons: la saison est bonne, nous n'avons à craindre ni ouragans ni ras-de-marée; le temps est beau, et je crois, ma chère sœur, qu'on peut contenter l'enfant. »

Je sautais de joie.

« Mais au moins, répliqua ma tante, emmenez Ourika pour prendre soin d'elle.

— Je le veux bien; Ourika sera bien aise de faire un voyage avec son mari Sam, qu'il faut que j'emmène aussi, puisqu'il est notre cuisinier, et qui s'attendait à un plus long repos après une si longue traversée. Va prévenir Ourika, ma petite, et soyez prêtes à embarquer ce soir, car il faudra mettre à la voile demain au point du jour. »

Et voilà, ma chère Mary, comment je vais aller sur mer, pour la première fois de ma vie. Quand maman vivait, je n'aurais pas voulu la quitter; et depuis que je l'ai perdue, papa n'a fait que de grands voyages, de sorte que je ne suis jamais sortie du port. C'est honteux, n'est-ce pas, pour la fille d'un capitaine?

Me voilà à bord. Nous nous sommes embarqués hier au soir, et j'ai très-bien dormi dans ma cabine, quoique mon lit fût dans une armoire. Ce matin, j'ai été réveillée par un bruit de chaînes qu'on tirait; je me suis vite levée, et j'ai couru voir ce que c'était: on levait l'ancre pour partir. Le bateau commençait à se remuer, quand tout à coup quelque chose de gros, de blanc et de mouillé s'est élancé sur le pont à côté de moi, et s'est mis à me passer sur la figure une grande langue rose, en faisant entendre des grognements de joie. C'était Tom! Pauvre chien! il n'avait pas pu se passer de sa petite maîtresse, et il était venu la retrouver à la nage.

« Allons! encore un passager de plus! a dit papa. Gardons-le, puisque le voilà: il te repêchera si tu tombes à l'eau. »

Et il a crié aux gens d'un bateau qui était amarré près de la goëlette d'aller dire à ma tante que Tom nous avait suivis.

Nous sommes partis; la ville, le port, la rade, la mer et le ciel, je ne peux pas te dire combien tout cela était beau au soleil levant. Je riais, et j'avais envie de pleurer.

Papa était très-content, et il m'expliquait tout ce que je voyais. Toute la journée nous nous sommes croisés avec d'autres bateaux, de toutes les grandeurs et de tous les pays. On les voit tout petits au loin; ils s'approchent, ils grandissent, on passe tout près d'eux: on les hèle, on leur demande où ils vont, on leur souhaite un bon voyage, et l'on s'éloigne d'un côté pendant qu'ils s'en vont de l'autre: bientôt on ne les voit plus du tout.

La nuit, ce sont des fanaux qui brillent, à droite, à gauche, en avant: on dirait des vers luisants qui se promènent. Je suis enchantée de ma première journée.

Le.....

Je n'ai rien écrit hier, parce que c'était tout pareil à avant-hier. Aujourd'hui nous avons encore vu la



Ile à coraux. (P. 40, col. 2.)

côte de temps en temps, mais demain nous dépasserons le cap Hatteras — cherche-le sur une carte — et nous ne verrons plus que le ciel et l'eau, jusqu'à ce que nous passions près des îles Bahamas. Papa m'a beaucoup parlé des Antilles; il paraît qu'on y voit des arbres en fleur, qui ont en même temps des fruits mûrs. Comprends-tu, Mary, le plaisir de cueillir sur le même arbre une orange et un bouquet? Ourika est très-contente, elle aide Sam à faire la cuisine, et Sam invente de bons petits plats pour régaler « la petite fille à massa le capitaine ». Tom joue avec moi. Nous avons bon vent et le temps est très-beau.

Le 12.

Nous aurons une jolie cargaison au retour! plus jolie que celle que nous avons emportée, et qui se compose surtout de bois de construction. Nous allons prendre à Baracoa des figues dont on ne soupçonne pas la bonté dans les autres pays, dit papa, des ananas excellents, des citrons, des oranges, des grenades, et une quantité d'autres fruits et de légumes. On y cultive aussi des pêches, des pommes, des raisins et d'autres fruits d'Europe, et ils y viennent très-bien.

Pendant que papa me racontait une foule de choses intéressantes sur les pays où nous allions, la goëlette passait devant une chaîne d'îles. J'en regardais une, un peu éloignée à notre droite; papa s'interrompit tout à coup et me dit :

« Tiens, en voilà une intéressante, celle qui est allongée : elle s'appelle San Salvador. Ce nom-là ne te dit-il rien?

— Oh! si! m'écriai-je. San Salvador! c'est la première terre que Christophe Colomb ait découverte. Devait-il être heureux!

— Oui, ma fille, heureux comme tous ceux qui ont longtemps travaillé, lutté, souffert pour arriver à un but, et qui y touchent enfin. Oui, c'est peut-être ici, où nous sommes, que son équipage, la veille encore révolté contre lui, est tombé à ses genoux en lui demandant pardon d'avoir douté. Il y a longtemps de cela. Sais-tu la date?

— 1492, papa! et c'était en octobre, je crois?

— Le 12 octobre : juste le jour où nous sommes. Voilà un souvenir qui te restera, ma petite Ellen. Rappelle-toi aussi les noms différents de l'île. Les naturels la nommaient Guanahani; Christophe Colomb l'appela San Salvador, et sur quelques cartes elle est nommée Cat Island, ou île du Chat. A présent, va jouer avec Tom; nous entrons dans la région des récifs; je ne peux plus m'occuper de toi, il faut que je veille à diriger la goëlette dans les passes. »

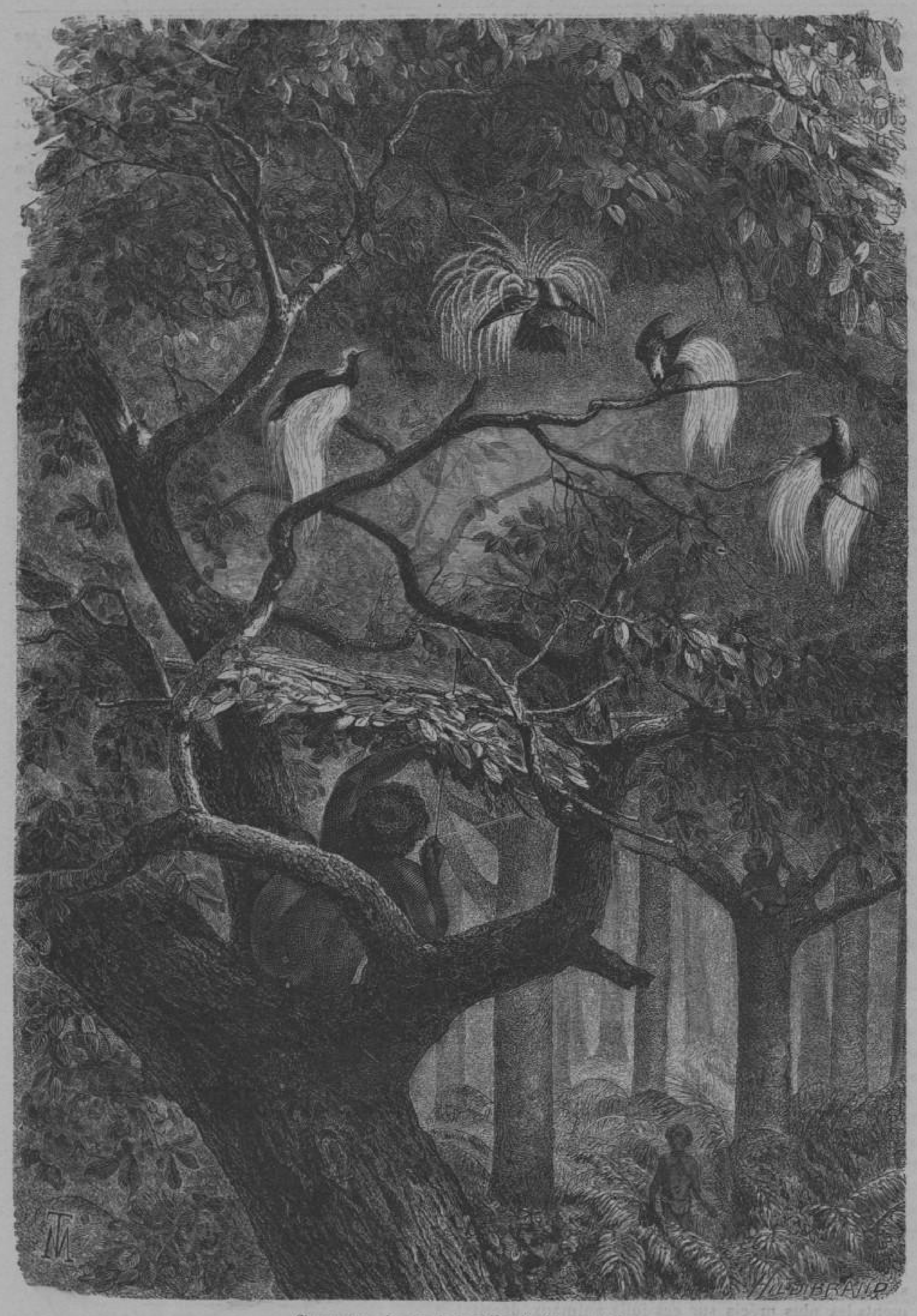
Je ne lui parlai plus, mais je restai près de lui pour entendre ce qu'il dirait et comprendre la marche du bateau. Cela m'amuse beaucoup de suivre la manœuvre.

Nous passions entre des îles et des îlots, il y en avait une quantité. Et ce qui rend le passage plus dangereux encore, ce sont les bancs de coraux qui sont sous l'eau; on ne les voit pas, et il faut savoir où ils sont, pour ne pas y échouer et s'y briser. A chaque instant on change de route, pour avoir toujours assez d'eau sous la quille. Nous avons passé sans accident le canal Caïcos, qui est entre l'île Mariguana et les îlots et le banc Caïcos, et nous sommes entrés dans un autre canal qui se trouve entre l'île Juagua et l'île Acklin. Je vais me coucher, mais papa ne se couchera pas cette nuit, parce qu'il s'attend à rencontrer un grand récif de coraux qu'on appelle le Hogsties, et sur lequel les bateaux échouent très-souvent. Papa a fait carguer plusieurs voiles, pour marcher tout doucement, d'autant plus qu'il y a de la brume et qu'on ne voit rien du tout en avant de soi.

A suivre. Imité de l'allemand par Louis Bepp.

LES OISEAUX DE PARADIS

Quand les anciens voyageurs européens arrivèrent aux Moluques en quête de la muscade et du girofle, alors rares et précieux, on leur présenta des peaux d'oiseaux si merveilleusement belles, que ces hommes, presque uniquement absorbés par la recherche de l'or, furent enflammés d'admiration. Pour les trafiquants malais, c'étaient les « Manouk devata » (oiseaux de Dieu); les Portugais, qui ne leur voyaient ni ailes ni pieds, et qui ne purent apprendre rien d'authentique sur leur compte, les appelèrent « Passaros do sol » (oiseaux du soleil), tandis que les érudits hollandais, qui écrivaient en latin, les baptisèrent *Avis paradiseus* (oiseau de paradis). Jean Van Linschoten leur donne ces noms en 1598, et dit que personne ne peut contempler ces merveilleuses créatures pendant leur vie; car elles habitent les airs, se tournent toujours vers le soleil et ne se posent sur le sol que pour mourir. « Ils n'ont ni pieds ni ailes, comme on peut s'en assurer par ceux qu'on porte dans l'Inde et parfois en Hollande, mais c'est une marchandise tellement chère qu'il nous en arrive bien rarement en Europe. » Plus de cent ans après, Funel, qui accompagnait Dampier, et qui écrivit la relation du voyage, en vit des spécimens à Amboine; on lui raconta que ces oiseaux émigraient à Banda pour manger des muscades : ce fruit les enivrait et ils tombaient sans connaissance sur le sol, où les fourmis les tuaient bientôt. En 1760 encore, alors que Linné nommait la plus grande des espèces *Paradisea apoda* (paradisier sans pieds), on n'en avait pas vu en Europe d'échantillon complet; personne ne possédait la moindre notion sur leur manière de vivre. Aujourd'hui même, un siècle plus tard, la plu-



Chasse aux oiseaux de paradis. (P. 42, col. 2.)

part des livres d'histoire naturelle répètent que ces oiseaux émigrent tous les ans à Ternate, à Banda et à Amboine, tandis que dans ces îles, à l'état sauvage du moins, les oiseaux sont aussi complètement inconnus que chez nous.

Il semble que la nature ait pris ses précautions pour cacher ses plus précieux trésors aux regards du vulgaire. La rive septentrionale de la Papouasie, exposée en plein à la houle du Pacifique, est extrêmement dangereuse et n'offre point de ports. Le pays, hérissé de rochers, est partout couvert d'épaisses forêts dont les marécages, les précipices, les crêtes dentelées, forment une barrière presque infranchissable du côté de l'intérieur, et il est habité par des sauvages cruels arrêtés au dernier degré de la barbarie. C'est dans cette contrée, c'est parmi ces tribus que se trouvent ces merveilles du règne animal, ces oiseaux de Paradis dont l'exquise beauté de forme et de couleur et le singulier plumage excitent l'admiration des esprits les plus cultivés et les plus intelligents, et fournissent des matériaux inépuisables à l'étude des naturalistes et aux spéculations du philosophe.

Sur les dix-huit espèces qui composent la splendide famille des oiseaux de paradis, ou paradisiers, onze se trouvent dans la grande île des Papous; huit sont entièrement cantonnées dans la Nouvelle-Guinée et l'île Salouatty, qui lui est contiguë. Mais si nous considérons comme faisant partie de la Papouasie toutes les terres qu'enclave autour d'elle une mer peu profonde, il s'ensuivra que quatorze espèces appartiennent exclusivement à cette région, trois au nord et à l'est de l'Australie, et une seulement aux Moluques. Les plus extraordinaires et les plus belles, sans contredit, sont particulières à la Nouvelle-Guinée.

Les paradisiers sont des oiseaux de taille moyenne, alliés pour les mœurs et la conformation aux corbeaux, aux étourneaux et aux philédons d'Australie; ils sont caractérisés par une énorme expansion de plumage qui ne se retrouve chez aucun autre genre d'oiseaux : de grands faisceaux de plumes délicates et brillantes sortant de dessous les ailes, forment des manteaux, des éventails, des boucliers; les pennes médianes de la queue s'allongent souvent en filets fantastiquement tordus, ou étincelant des teintes métalliques les plus vives. Dans un autre groupe d'espèces, ces plumes accessoires se dressent sur le dos, la tête ou les épaules, tandis que l'intensité de leur couleur et le lustre miroitant de leur robe ne sont égalés par aucune autre des créatures ailées, si ce n'est le colibri, qui ne les surpasse point. On les divise ordinairement en deux familles distinctes : les Paradisiers vrais et les épimaques, ces derniers au long bec mince, proches voisins des Huppes.

Le naturaliste anglais Russell Wallace, le premier Européen qui ait visité les forêts habitées par les oiseaux de paradis, et auquel on doit les renseignements les plus précis sur ces jolis animaux, décrit avec quelque enthousiasme une espèce particulière aux îles Arou.

« C'est, dit-il, un oiseau un peu plus petit qu'un merle; la majeure partie de son corps d'un vermillon ardent a l'éclat doux du verre filé, passant de teinte en teinte au jaune orangé sur les petites plumes courtes et veloutées du cou et de la tête. Le blanc pur et soyeux du ventre est séparé du rouge de la gorge par une bande d'un beau vert métallique. Au-dessus de chaque œil se voit une tache ronde de nuance émeraude : le bec jaune, les jambes et les pattes d'un bleu magnifique, tranchent vigoureusement sur le reste du corps. La richesse des couleurs et la texture du plumage eussent suffi pour faire de ce petit être un diamant de la plus belle eau; sur les côtés de la poitrine et ordinairement cachées sous les ailes se trouvent de petites touffes de plumes grises longues de deux pouces et terminées chacune par une large bande émeraude. Elles se dressent à la volonté de l'oiseau, et se déploient en éventail quand il relève les ailes. Les deux pennes médianes de la queue, minces comme un fil de métal, ont cinq pouces de longueur, et se croisent dès leur origine pour diverger en courbes élégantes et sinueuses; à un demi-pouce de leur extrémité, et sur le bord intérieur seulement elles se garnissent de barbes d'un beau vert métallique, se roulent en spirale, et forment une paire de boutons étincelants qui pendent à cinq pouces du corps et ont entre eux la même distance. Ces ornements, uniques en leur genre, comme les éventails de la poitrine, ne se retrouvent dans aucune autre des huit mille espèces d'oiseaux connus sur le globe; ils se combinent dans celle-ci avec l'exquise beauté du plumage, et la rendent une des plus charmantes choses que puisse offrir la nature à nos regards. »

Les chasseurs d'oiseaux de paradis garnissent leurs flèches d'un cône de bois de la dimension d'une tasse à thé, afin de tuer l'oiseau par la seule violence du coup, sans le blesser, sans endommager en rien son plumage. Les arbres fréquentés par les Paradisiers sont souvent fort hauts; aussi les chasseurs se construisent-ils parmi les branches un petit couvert de feuilles sous lequel, avant l'aube, ils se cachent pour attendre qu'une de ces jolies petites créatures passe à leur portée; ils ne la manquent presque jamais.

Les peaux de ces oiseaux avec leur riche parure sont vendues à vil prix par les montagnards aux chefs des villages du littoral, qui les expédient à Ternate, à Amboine, d'où elles gagnent l'Europe. On sait que ces parures, employées dans les coiffures des dames, atteignent dans nos pays un prix très-élevé, bien supérieur souvent à plusieurs fois leur poids d'or.

Th. Lally.

LES AVENTURES DU CAPITAINE MAGON[1]

III

Jaffa.

Le lendemain matin, par une bonne brise, nous vîmes la côte plate et basse de la Palestine, et vers le milieu du jour une tour élevée et des bosquets de en Judée, par cette grande voie. Une barque phénicienne et un assez petit navire égyptien à proue terminée en cou d'oie étaient envasés à un trait d'arc de la plage, sur laquelle on avait tiré quelques méchantes barques des pêcheurs de la Judée. Je descendis à terre accompagné d'Hannibal et de Hannon, pour aller rendre visite au gouverneur, qui commandait une petite garnison dans le fortin et dans la tour. Il nous épargna le chemin, car nous le vîmes bientôt sortir lui-même de la tour, suivi d'une quinzaine d'hommes armés de lances et d'épées, portant des boucliers carrés,



Je m'arrêtai pour le saluer. (P. 43, col. 2.)

palmiers et de figuiers sauvages nous firent reconnaître Jaffa, après que nous eûmes passé l'embouchure d'une rivière qui est à quarante stades au nord de ce port. Une heure plus tard, le *Cabire* allait se ranger près de la côte, les deux galères et le *Melkarth* restant à un stade et demi sur leurs ancres, à cause du peu de profondeur des fonds.

Le port de Jaffa n'a ni bassins, ni jetée, ni môles. C'est une plage où se voient quelques cabanes et des hangars délabrés, autour d'un fortin et d'une tour en blocage que le roi David fit construire, quand il se mit en relations avec les Phéniciens. Les gens de Tyr et de Sidon coupèrent pour lui des bois de cèdres et de sapins, et amenèrent des trains flottés

1. Suite. — Voy. page 10 et 27.

la taille entourée de ceintures de fils de lin auxquelles pendait de côté la courroie terminée par une olive de silex avec laquelle on les serre. Ces hommes avaient les cheveux nattés en une foule de petites tresses, la tête nue, les pieds et les jambes chaussés de hauts brodequins lacés, et la peau de panthère sur l'épaule, à la mode juive. Leur chef seul portait une cuirasse de lames de cuivre assez mal ajustées. J'allai immédiatement à sa rencontre, et à cinq pas, je m'arrêtai pour le saluer.

« Homme phénicien, me dit-il en me rendant mon salut, es-tu le capitaine que doit envoyer le roi Hiram vers notre roi ?

— Je le suis, répondis-je.

— Ton arrivée m'est annoncée, ainsi que celle de tes navires. Que la paix soit avec toi. Je suis ici

pour t'attendre et pour te conduire à la ville de Jérusalem. Viens présentement dans la forteresse te rafraîchir avec tes gens. »

Enchantés de son bon accueil, nous le suivîmes à la tour où l'on entre par une porte voûtée. Il nous conduisit à une salle haute, d'où l'on avait vue sur la mer, et fit étendre un tapis sur le pavage irrégulier de la chambre. Les murs en blocage grossier étaient nus, et toute la construction fort misérable. On nous apporta aussitôt de l'eau, du pain, des figues sèches, du fromage, et un peu d'assez bon vin de Helbon, que les Juifs se procurent depuis qu'ils ont assujetti la Syrie de Damas.

Après nous être mutuellement enquis de notre santé et de celle de nos rois, le capitaine juif nous donna l'exemple en se fourrant dans la bouche un gros morceau de fromage.

« Ah ! me dit-il en me voyant regarder la chambre, nous ne sommes pas d'habiles constructeurs comme vous autres Phéniciens. Aussi bien, nous n'avons pas vos matériaux de construction et vos richesses, et sommes-nous ici dans une bourgade. Mais tu verras, en allant à Jérusalem, un pays gras et fertile, et de belles villes populeuses.

— Je connais la Judée, capitaine, dit Hannibal, et je puis dire que c'est une terre bien cultivée, la terre des olives et du blé, des dattes et du vin. Chaque peuple a ses talents. Vous autres êtes guerriers, bergers, cultivateurs ; les Phéniciens sont industrieux, commerçants, et marins, quoique je puisse dire, sans orgueil, que quelques villes de Phénicie, et particulièrement Arvad, ont vu naître des hommes habiles à ranger les troupes en bataille.

— Je le vois, dit l'autre, admirant la cuirasse et les armes d'Hannibal, et je vois aussi que les guerriers de Phénicie sont bien équipés.

— J'ai servi ton roi, répondit Hannibal, malgré votre coutume de ne point entretenir de troupes en temps de paix, et de ne point prendre d'étrangers à votre solde. Mais ayant passé fort jeune dans la ville de Kana, dans l'héritage de la tribu des enfants d'Ascer, j'y fus considéré moi-même comme un enfant de la tribu, et j'ai ainsi combattu dans vos guerres. »

Le capitaine juif se leva aussitôt pour embrasser Hannibal, et ils burent tous deux à la coupe d'amitié, qu'on nous fit passer ensuite, à Hannon et à moi.

« Je suis, dit ce capitaine, de la tribu des enfants de Juda, sur l'héritage de laquelle nous passons pour aller à Jérusalem. Tu sauras que présentement le roi entretient quelques troupes, dont je fais partie, comme chef de vingt hommes. Je vous attends ici, où l'on a préparé des chevaux et des ânes pour votre voyage, et dès ce soir nous pourrons partir.

— Je le veux bien, répondis-je. Mais je désire aussi prendre quelques dispositions à bord de mes navires, avant de les quitter pour quelques jours. Nous partirons donc demain matin.

— Alors, s'écria le Juif, veux-tu nous permettre de visiter tes vaisseaux ? Vous êtes Phéniciens, vous devez avoir des objets à vendre, et nous avons, nous, des emplettes à faire.

— Bien volontiers, dis-je au capitaine. Mais étant au service du roi qui est notre armateur, nous n'avons emporté de marchandises que pour la troque et non pour le commerce. Nous ne faisons donc aucun bénéfice, et nous voulons ici seulement compléter notre chargement et nos provisions.

— Nous trouverons dans les montagnes et dans les villages des troupeaux de chèvres, des oliviers, des arbres à baume, dit aussitôt le capitaine. Mon nom est Chamaï, fils de Rehaïa, il est connu dans le pays. Je me mets à ta disposition pour ton chargement de vivres. »

J'acceptai de bon cœur les offres du capitaine Chamaï, et nous étant levés, il nous suivit sur nos navires. Nos matelots avaient déjà étalé, sur la plage, les marchandises que j'avais permis à chacun d'eux d'emporter pour leur commerce particulier, et discutaient activement avec les pêcheurs et quelques bergers rassemblés autour d'eux. Sur le *Melkarth*, on fit débarquer d'autres marchandises, appartenant à l'expédition. J'avais fait dresser par Hannon l'état de ce que nous voulions céder, et celui de ce que nous voulions acquérir, savoir, dix mesures de grain, d'huile, un baril d'olives, une demi-mesure de baume, six paniers de figues sèches, six de dattes, et cinquante fromages. Pour les grandes provisions, je comptais sur ce que je trouverais sur la route de Jérusalem, et sur la libéralité du roi David. J'ordonnai aussi à Bodmilcar, qui était chargé de la vente et des emplettes, d'acheter quelques moutons et chevreaux, pour que nos hommes eussent de la viande fraîche jusqu'en Égypte.

Chamaï ne pouvait se lasser d'admirer nos navires et leur ordonnance, le soin et la propreté avec lesquels tout était rangé, l'obéissance de chacun et la stricte discipline, la beauté et l'étrangeté des agrès et des instruments. Tout était nouveau pour lui, et à chaque pas il faisait des exclamations de surprise. Je le retins à souper, et quand nous fûmes assis sur la poupe de l'*Astarté*, il soupira profondément.

« Ah ! dit-il, que la navigation et les voyages lointains sont une belle chose, et quelle source inépuisable de richesses est la grande mer ! Pour nous, nous vivons dans nos montagnes aussi ignorants que des bouquetins sauvages, et quand nous avons mis à sac quelque ville ou village des ennemis, qu'est-ce que notre maigre butin en comparaison de ce que vous acquérez par le commerce ? Sans compter que le roi et les principaux du peuple en prennent la meilleure part.

— Et les choses rares et merveilleuses qu'on voit, lui répondis-je, les comptes-tu pour rien ?

— Non, sans doute, s'écrie Chamaï. J'ai entendu parler, par tous vos marchands phéniciens, des vallées où sont les pierreries et les serpents de deux stades de

long, des mines d'argent et d'or, et des monstres qui flottent sur la mer, des poissons de cinquante coudées, des géants et des montagnes qui jettent du feu.

— Il y a beaucoup à rabattre là-dessus, lui dis-je en riant, mais dans nos voyages nous voyons pourtant des choses extraordinaires et des peuples bien singuliers.

— Vraiment, s'écria Chamaï, je passe pour un brave guerrier, et la force de mon bras a renversé plus d'un Syrien, plus d'un Moabite et plus d'un Philistin. Dans vos aventures lointaines, vous devez avoir de rudes combats à soutenir. Veux-tu m'emmener, capitaine sidonien? »

Hannibal, lui mettant la main sur l'épaule, lui dit d'une voix retentissante :

« Brave Chamaï, il me manque quarante hommes d'armes et archers. Te fais-tu fort de les recruter?

— Je m'en fais fort, par le nom de El, mon Dieu, le Dieu des guerriers.

— Bien parlé, dis-je à mon tour. Amène-nous quarante braves garçons, hardis et robustes, tu les commanderas sous les ordres d'Hannibal, sur mes navires. Et je te fais immédiatement présent d'une cuirasse neuve et d'un poignard des Chalybes, d'un poignard à manche d'ivoire.

— Vive le roi! s'écria Chamaï. Je suis votre homme.

— Ah! ah! fit Hannibal en se frottant les mains, voici mon armée qui augmente. Nous finirons par conquérir des royaumes.

— Le royaume que je conquerrai, conclut Hannon, je le vends aux enchères, terre, villes et sujets. J'aime mieux mon futur palais, et j'y nomme d'avance Himilcon pour mon grand échanson, le bouc pour jardinier : les outres verront beau jeu!

— Tâtons de celle-ci, en attendant les tiennes, » dit Himilcon, s'asseyant à la vue du repas qu'on apportait.

En ce moment, un matelot vint me dire, de la part de Bodmilcar, que ses échanges étaient faits.

« Pourquoi ne vient-il pas manger avec nous, demandai-je?

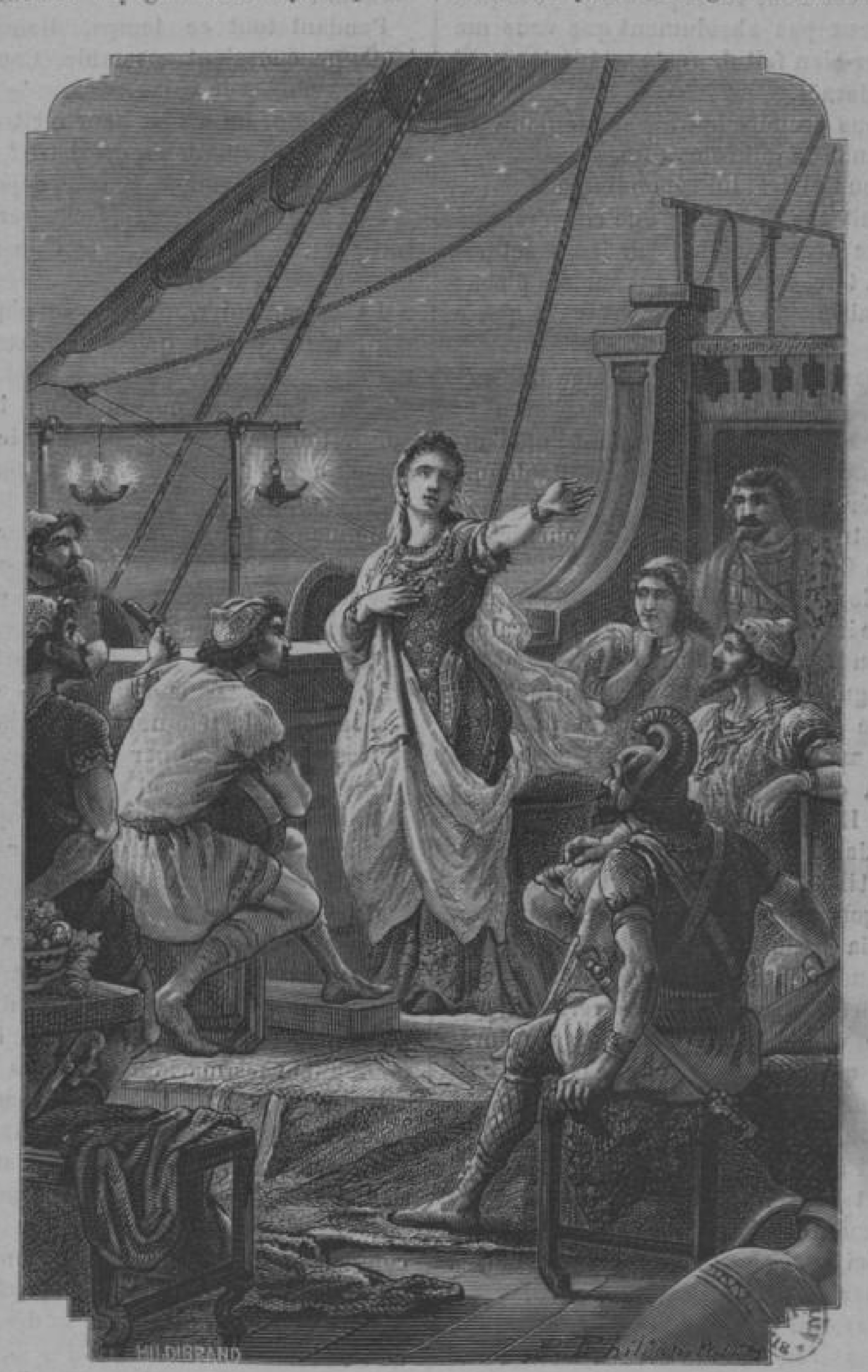
— Je l'ignore, répondit le matelot. Le seigneur capitaine a fait faire son repas à son bord, où il a invité le passager syrien. »

Hannon pâlit.

« La malédiction soit du Syrien, m'écriai-je, dès que le matelot fut parti. Il se brasse encore quelque machination. Pourvu que les femmes ne soient pas parties avec lui. »

Hannon se précipita vers la cabine, mais au même instant, la porte s'ouvrit, et la servante parut, suivie de la dame esclave complétement voilée.

« Ne crains rien, dit la servante en riant, ne crains rien, seigneur. Le vilain oiseau est envolé, mais les colombes restent. Nous lui avons refusé de le suivre.



L'Ionienne chanta d'une voix harmonieuse. (P. 46, col. 2.)

— Il vous l'a donc demandé, dis-je, furieux.

— Non, il s'est borné à nous l'offrir, sans insister. Mais nous aimons mieux rester sur ton joli navire, où nous sommes si bien, que nous en aller sur ce navire tout noir, là-bas.

— C'est bon, c'est bon, lui répondis-je. Jusqu'à l'arrivée, je ne veux pas absolument que vous me quittiez. Vous avez bien fait de rester, et je tancerai vigoureusement Hazaël.

— Pourrons-nous prendre le frais sur le pont, capitaine, me demanda la jolie servante.

— Comme il vous plaira, lui répondis-je. »

Chamaï, qui était absorbé dans une conversation qu'il avait engagée avec Hannibal sur leurs actions de guerre, leva la tête, et se dressant sur ses pieds :

« Comment, mais n'est-ce pas toi, Abigaïl, que je vois?

— Et n'est-ce pas toi, Chamaï, du village de Guédor? »

Ils se prirent les mains et se regardant l'un l'autre, comme des amis qui ne se sont pas vus depuis longtemps, pleurèrent tous deux.

« Comment es-tu ici, sur ce navire phénicien, Abigaïl? dit enfin Chamaï.

— Ignores-tu donc que j'ai été enlevée dans mon village, lors d'une incursion des Philistins d'Ascalon, et qu'ils m'ont vendue aux Tyriens?

— J'étais à la guerre dans le Nord, contre le roi de Tsoba, et je ne suis pas revenu au pays depuis mon retour : comment pourrais-je le savoir.

— Sache donc, dit Abigaïl en reprenant son air joyeux, que le roi Hiram m'acheta, et me donna pour servante à cette dame ionienne qu'il a achetée pareillement, et dont il fait présent au Pharaon d'Égypte. Le capitaine Magon est chargé de nous conduire.

— Hélas, s'écria Chamaï, je suis des vôtres, je te retrouve, et il faudra encore nous séparer. Que je regrette donc à présent que la route vers l'Égypte soit si courte ! Je voudrais que notre voyage durât aussi longtemps que celui de nos pères, quand ils vinrent de cette même terre d'Égypte en cette terre de Kanaan que nous voyons d'ici. »

J'invitai Abigaïl à s'asseoir avec nous, touché de cette rencontre, et je priai Hannon de faire la même invitation à la dame ionienne, puisqu'il savait parler sa langue. Celle-ci fit une profonde inclination, et s'assit sur un coussin qu'on lui avait préparé.

Pendant le repas, qui fut des plus gais, Abigaïl et Chamaï nous racontèrent comment ils avaient gardé les chèvres ensemble, pendant leur enfance, et quel attachement ils avaient l'un pour l'autre. Je me sentais presque fâché de la conduire au Pharaon.

« Peut-être, dit Abigaïl, le Pharaon aura-t-il pitié de moi, et ne voudra-t-il pas me garder. Je ne suis qu'une servante, et c'est la dame ionienne qui lui est destinée. Qu'est-ce qu'un si grand monarque ferait de moi? Il a des servantes par milliers. Il me renverra.

— Oui, oui, dit Chamaï, en serrant ses poings robustes. N'est-il pas vrai, capitaine Magon?

— Je pense en moi, répondis-je, qu'Abigaïl n'est point envoyée au Pharaon, mais doit accompagner la dame ionienne pour la désennuyer en route.

— D'autant plus, ajouta Hannibal, que c'est nécessaire, car l'esclave syrien paraît l'amuser médiocrement. »

Pendant tout ce temps, Hannon et la dame ionienne causaient ensemble. Comme on remplissait les coupes de vin.

« Hannon, lui dis-je, pour mettre fin à cette conversation, tu sais jouer du sistre?

— Oui, dit Hannon, tu m'as déjà entendu.

— La dame doit savoir chanter des chansons de son pays, et ne refusera pas de nous en chanter une? »

La dame, qui comprenait quelque peu le phénicien, me répondit qu'elle chanterait bien volontiers.

« Eh bien, Hannon, mon ami, lui dis-je, va-t-en quérir ton sistre et accompagne les chants de cette dame ; après quoi nous irons chacun à nos affaires. Allons, va. »

Hannon ayant accordé son sistre, la dame écarta son voile et nous fit voir un visage d'une beauté merveilleuse. Elle était vêtue et parée à la phénicienne, portant une robe de pourpre lamée d'argent, un triple collier en perles d'or, perles fines et perles émaillées de dessins divers, mais coiffée à la mode de son pays, la tête nue et les cheveux relevés sur le front et attachés par le milieu. Nous fûmes tous frappés de sa beauté et nous restâmes silencieux.

Mon esclave apporta deux lampes de terre qu'il accrocha sur des bâtons dressés contre les bordages et l'Ionienne commença.

Elle nous chanta d'une voix harmonieuse des vers où étaient racontées les actions de la guerre que les Achaïens de son pays firent il y a longtemps maintenant, au roi et à la reine d'Ilion. Je comprenais moi-même quelques mots d'ionien, comme en apprennent les marins dans leurs voyages, mais je n'entendais pas grand'chose à son récit. Pourtant, par instants, sa voix devenait vibrante et je voyais briller les yeux de Chamaï, et Hannibal caresser la garde de son épée. Nous étions émus par sa beauté, par sa voix, par l'harmonie de ses chants, sans comprendre ce qu'elle disait. Quand elle se leva pour rentrer dans sa cabine, sa démarche était si majestueuse qu'il me sembla que la déesse Astarté devait marcher ainsi sur les flots.

Hannon se leva aussi, sans la regarder, et alla s'appuyer contre le bordage, où il resta en silence, la tête tournée vers la mer, comme quelqu'un qui a le cœur oppressé. Depuis quelque temps, je ne retrouvais plus sa gaieté et ses plaisanteries d'autrefois. J'allai m'appuyer à côté de lui.

« Allons, Hannon, mon enfant, lui dis-je, je vois que tu as du chagrin.

— Je ne le nierai pas, capitaine, me répondit-il.

— Il ne faut rien dire de tout cela à Bodmilcar,

ajoutai-je. Je n'ai pas confiance en son serment et je crains quelque malice du Syrien.

— Oh! reprit Hannon vivement, qu'il fasse ce qu'il voudra. Pour moi, j'ai fait un serment et j'y resterai fidèle. Je n'ai plus qu'un désir, c'est d'être au plus tôt à Tarsis, d'y courir les aventures et d'y faire des découvertes. Me voilà en passe de devenir un vrai marin, crois-moi, bon capitaine. »

Nous nous serrâmes la main, Je me sentais tous les jours plus attaché à Hannon. Quand je revins vers la compagnie, je trouvai Chamaï qui se disposait à descendre dans la barque pour revenir à terre.

« Allons, bonne nuit, capitaine Chamaï, lui dis-je.

— Bonne nuit, capitaine Magon. Bonne nuit, Abigaïl, cria-t-il, quand il fut dans la barque.

— Bonne nuit, » répondit la voix rieuse d'Abigaïl.

En ce moment, Hazaël, accompagné de Bodmilcar, mettait le pied sur le côté opposé du bateau.

A suivre. LÉON CAHUN.



NOS COLONIES

LE SÉNÉGAL[1]

Le prestige d'Al Hadji ne se releva jamais de l'échec de Médine. Un an après la prise de Guémou par les Français et la destruction de cette place d'armes qu'il avait tenté d'élever en face de notre fort de Bakel lui portèrent le dernier coup.

Pour établir incontestablement notre suprématie dans tout le bassin sénégambien, il ne nous restait plus qu'à soumettre les chefs du littoral de l'Atlantique. C'est ce que le colonel Faidherbe entreprit, aussitôt après l'anéantissement de la puissance d'Al Hadji. Dans une brillante et difficile campagne de plusieurs mois, il fit reconnaître notre suprématie aux rois du Baol, du Sine et du Saloum, et il annexait définitivement au territoire colonial les plus belles provinces du royaume de Cayor. Enfin, pour compléter l'organisation de notre empire africain occidental, l'habile gouverneur envoyait dans l'intérieur, au Bambouk, au Fouta Djalon et jusqu'au haut Niger, d'intrépides explorateurs qui nous faisaient connaître ces pays jusqu'alors inconnus et étendaient ainsi le cercle de notre influence.

Les successeurs du colonel Faidherbe ont vaillamment continué son œuvre. De nombreux forts ont été construits tout le long du fleuve, et aujourd'hui le cours entier du Sénégal, des cascades du Félou à la mer, est abrité par le pavillon tricolore.

Quant aux populations maures qui s'étendent dans le nord de nos possessions, elles manifestent depuis quelque temps le désir de se rapprocher de la France. Le désir d'échapper aux exactions du Maroc a jeté dans nos bras le cheik de l'Oued Noun. Les chefs des puissantes tribus qui habitent les bords du Sénégal, tels que les Trarzas, les Bracknas, fatigués des guerres qu'ils ont eu à soutenir contre les gouverneurs du Sénégal, ont accepté les conditions qui leur ont été imposées par l'autorité française. Les tribus indépendantes qui vivent entre l'Oued Noun et le Sénégal ont été ébranlées par l'ascendant que nous avons pris sur leurs voisins dans ces derniers temps, et l'on peut prévoir le moment où leur intérêt les rapprochera de nous.

Saint-Louis, capitale de nos possessions sénégalaises, située à l'embouchure du fleuve, est devenue une ville florissante de 20 000 habitants. L'ancien fort fondé en 1626, qui est situé sur l'île Saint-Louis, aujourd'hui caserne et magasin, servit de noyau à la ville. L'hôtel du gouverneur, qui a été bâti sur l'une de ses façades, demande d'urgentes réparations. Les rues de la ville ont été tirées au cordeau, en suivant autant que possible les berges du fleuve; le sol était si bas qu'à l'époque des inondations il était submergé.

L'édilité a fait depuis quelques années de grands progrès à Saint-Louis; l'île a été endiguée de quais de briques, et le niveau des rues a été relevé, afin de les mettre au-dessus de la crue du fleuve.

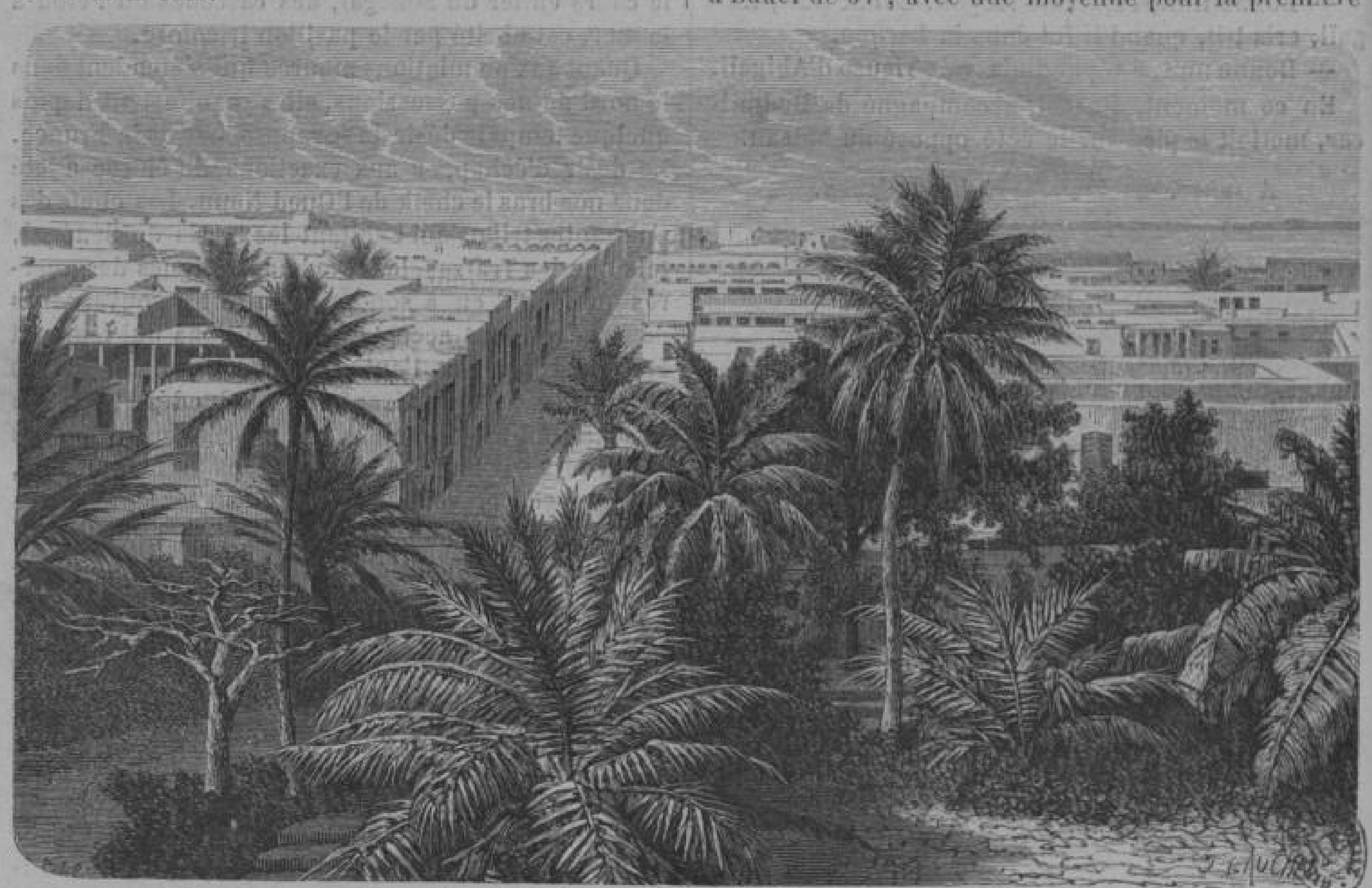
De vastes magasins remplis de marchandises se sont élevés le long des quais; les bâtiments du commerce mouillés en face de ces magasins ont ainsi toute la facilité possible pour exécuter leur déchargement et chargement. Il existe deux ponts qui font communiquer Saint-Louis avec les terrains avoisinants. Le pont de Guet-N'dar est fixe. Celui qui a été jeté sur le grand bras, en 1865, est porté par des bateaux mobiles, ce qui permet aux bâtiments de remonter le fleuve.

La rivière du Sénégal se jette à la mer par une embouchure que le fleuve se creuse à travers une langue de terre nommée pointe de Barbarie. Cette barre se déplace après le ras de marée; elle est dif-

1. Suite et fin. — Voy. page 24.

ficile à reconnaître du large, parce que les pointes se doublent lorsqu'on ne l'approche pas de près; un poste de pilotes expérimentés se tient toujours à la barre, qui doit être journellement sondée. Les bâtiments qui font le commerce du Sénégal ne doivent pas tirer plus de 4 mètres d'eau.

La population de Saint-Louis présente à peu près tous les types que l'on rencontre sur le fleuve; l'un des plus caractérisés est celui des piroguiers, qui habitent, vis-à-vis de l'île Saint-Louis, un village nommé Guet-N'dar. Les habitants de Guet-N'dar sont pêcheurs de père en fils; ils ont une habileté extrême pour manœuvrer leurs pirogues à travers les brisants de la côte.


Saint-Louis, capitale des possessions françaises du Sénégal

Ces pirogues sont armées, aux deux extrémités, d'éperons aigus; les quatre hommes qui les montent se tiennent debout et les poussent vigoureusement avec leurs longues pagayes; ils font sans cesse contre-poids à l'action de la lame en se déplaçant, et parviennent ainsi à se tenir en équilibre sur la crête des vagues, dont ils suivent la pente avec une vitesse vertigineuse lorsqu'ils viennent apporter à terre le produit de leur pêche.

Le mélange des Européens et des indigènes a produit une population de couleur qui a soigneusement conservé la manière de vivre de ses pères; les mulâtresses sont désignées sous le nom portugais de *signares* (dames); elles attachent beaucoup de prix à avoir une maison bien réglée. La classe de couleur au Sénégal s'est généralement montrée très-amie de la race blanche, dont elle est issue, et qui lui a donné la richesse et l'éducation, à laquelle pourvoient des couvents et des colléges.

Le climat du Sénégal est loin d'être aussi funeste aux Européens qu'on a bien voulu le représenter. Certes, la chaleur y est intense; mais elle est loin de mériter la réputation dont elle jouit. Il est bien des pays, tels que le littoral de la mer Rouge, le Mékran, et la plupart des contrées de l'Inde qui se montreraient forts satisfaits de n'avoir à supporter que des chaleurs sénégaliennes. En effet, tandis que à Allahabad sur le Gange, à Nagpour, on voit le thermomètre monter à l'ombre à 50° et 52°, la température la plus élevée notée à Saint-Louis est de 35° et à Bakel de 37°, avec une moyenne pour la première ville de 14° seulement, et pour la seconde de 37°. Ce n'est donc pas à la chaleur elle-même qu'il faut attribuer l'insalubrité du Sénégal, mais bien plutôt à l'état encore primitif du pays. Dès que des travaux intelligents auront fait rentrer dans leur lit les nombreux cours d'eau qui s'épanchent aujourd'hui en marais pestilentiels, dès que des cultures remplaceront les forêts vierges, le Sénégal pourra se peupler impunément, sinon de Français purs, du moins de nos compatriotes algériens.

Pour terminer, ajoutons que, même dans l'état actuel, le Sénégal fait annuellement avec la métropole un commerce de 35 millions de francs, sur lesquels 18 millions pour ses produits, gommes, arachides, ivoire, etc.

Louis Rousselet.





Le souper improvisé. (P. 52, col. 2.)

TOM BROWN[1]

XII

Tom fait faire à son pupille la connaissance d'un original. — Études d'histoire naturelle.

Six semaines environ après le commencement du semestre, Tom et Arthur étaient occupés, un soir, à faire leurs vers. Arthur interrompit tout à coup son travail, leva la tête et dit : « Tom, connaissez-vous un peu Martin?

— Oui, dit Tom retirant sa main de ses cheveux, et enchanté d'avoir un prétexte pour planter là le *Gradus ad Parnassum*; je le connais très-bien. C'est un très-bon garçon, mais il est absolument fou. Du reste on l'appelle *le Fou*, vous savez. Il n'a pas son pareil pour s'entourer de toutes sortes d'objets bizarres. Il a apprivoisé deux serpents, le dernier semestre, et il les portait toujours dans sa poche. Je suis sûr qu'il doit avoir des hérissons et des rats, et je ne sais quoi encore dans son tiroir.

— J'aimerais à le connaître, dit Arthur, il était à côté de moi en classe l'autre jour, il avait perdu son livre et suivait sur le mien, il m'a paru si bon et si doux que je l'aime beaucoup.

— Ah! le pauvre *Fou*, il perd toujours ses livres. Quand on l'appelle pour expliquer il est puni pour les avoir perdus.

— Je ne l'en aime que mieux, dit Arthur.

— Bon! c'est un garçon bien amusant, je vous en réponds, reprit Tom en se renversant sur le canapé, et en riant tout haut, rien qu'au souvenir des exploits du *Fou*.

» Il nous a bien divertis le dernier semestre, avec ses expériences de chimie; il avait infecté son étude et tout le corridor, au point que quelqu'un le dit à Mary qui le fit savoir au docteur. Un jour, un peu avant le dîner, le docteur, au lieu de remonter chez lui en sortant de la bibliothèque, traversa la salle. East, moi, et quelques autres camarades nous étions auprès du feu. L'apparition du docteur nous fit ouvrir de grands yeux, car il ne vient pas de notre côté une fois par an, à moins que ce ne soit un jour de pluie et qu'il y ait une bataille dans la salle. « East, dit-il, venez et montrez-moi l'étude de Martin. » Nous autres, nous nous disons tout de suite : « On va rire » et nous montons derrière le

1. Suite. — Voy. vol. V, pages 305, 321, 337, 353, 369, 385, 401, et vol. VI, pages 1, 17 et 33.

docteur. Arrivés dans le nouveau corridor qui était à peine assez large pour contenir le docteur et sa robe, nous entendons : *click, click, click*, dans l'étude du *Fou*. Cela cessa tout à coup; le *Fou* poussait les verrous parce qu'il avait reconnu les pas de East, et s'attendait à soutenir un siége. East lui crie « Martin, c'est le docteur qui veut vous voir. »

» Les verrous furent tirés lentement, la porte s'ouvrit et le *Fou* apparut, tout ahuri. Il avait quitté sa jaquette; ses manches de chemise étaient relevées au-dessus du coude; ses grands bras étaient couverts, comme ceux d'un matelot, de tatouages représentant des ancres, des flèches et des lettres; en même temps il sortait de son étude une infection capable de vous renverser. C'est à peine si le docteur put y résister; East et moi qui regardions par-dessous ses bras, nous nous tenions le nez bien serré. La vieille pie était perchée sur l'appui de la fenêtre, laissant pendre toutes ses plumes, dégoûtée de ce séjour et à moitié empoisonnée.


Le pilon et le mortier volent à travers l'étude. (P. 50, col. 1.)

« Que pouvez-vous faire là, Martin? dit le docteur. Cela ne peut pas durer. Vous rendrez tout le corridor inhabitable.

— S'il vous plaît, monsieur, c'était seulement un mélange que je faisais avec cette poudre, il n'y a pas l'ombre de danger. »

» Et pour montrer au docteur que ses expériences sont inoffensives, il saisit d'une main nerveuse son pilon et son mortier. Voilà les *click, click, click*, qui recommencent. Au sixième, paf! une explosion, un grand éclair; le pilon et le mortier volent à travers l'étude et nous sommes rejetés en arrière dans le corridor. La vieille pie s'envole dans la cour en criant et le *Fou* sort de son étude les doigts dans la bouche en exécutant une danse sauvage.

» Le docteur l'arrêta et nous envoya vite chercher de l'eau. « Voyez, mon pauvre garçon, dit-il, très-heureux de voir qu'il ne s'était pas fait grand mal, vous voyez bien que vous ne connaissez rien à toutes ces substances que vous employez; souvenez-vous qu'il vous faudra désormais vous abstenir de faire de la chimie tout seul. »

» Ensuite il lui prit le bras et se mit à l'examiner; je vis qu'il était obligé de se mordre la lèvre pour ne pas rire, mais il dit d'un ton sérieux : « Dans deux ou trois ans, vous serez bien désolé d'avoir sur le bras ces dessins ridicules, descendez avec moi chez la gouvernante pour que nous puissions voir si vous n'êtes pas blessé. »

» East et moi, après le départ du docteur, nous demeurâmes en arrière pour faire l'inventaire de l'étude du *Fou*; quand il revint la main enveloppée, il nous mit à la porte. Néanmoins, je vais aller voir ce qu'il fait et l'inviter à souper avec nous après la prière. »

Ce Martin, qui avait inspiré de la sympathie à Arthur, était un de ces infortunés qui seraient mieux partout ailleurs que dans une école publique. Si les parents savaient élever leurs enfants, on aurait travaillé à faire de Martin un naturaliste. Il avait une véritable passion pour les oiseaux, les bêtes et les insectes; il en savait plus long sur eux et leurs habitudes que n'importe qui à Rugby, excepté peut-être le docteur, qui savait tout.

C'était aussi un physicien au petit pied. Il avait fabriqué à lui tout seul une machine électrique, qui lui servait à administrer des secousses à tous les petits garçons assez téméraires pour se risquer dans son étude. C'était un voyage à faire pour les amateurs d'émotions; tantôt c'était un serpent qui vous sautait au nez ou s'enroulait affectueusement autour de votre jambe, tantôt c'était un rat qui se précipitait dans la poche de votre pantalon pour y chercher de la nourriture; on avait à affronter toutes sortes d'odeurs chimiques ou animales, sans compter la chance de sauter en l'air au beau milieu d'une de ces expériences qui aboutissaient invariablement à des explosions ou à d'abominables puanteurs.

Aussi, le malheureux Martin était-il devenu la bête noire de toute la pension. Les voisins, toujours en danger d'être asphyxiés ou empoisonnés s'en vengeaient sur la ménagerie de Martin. Par de fallacieuses promesses, on attirait sa vieille pie dans une étude voisine, et, au grand désespoir de Martin, on l'enivrait avec une rôtie trempée dans de la bière.

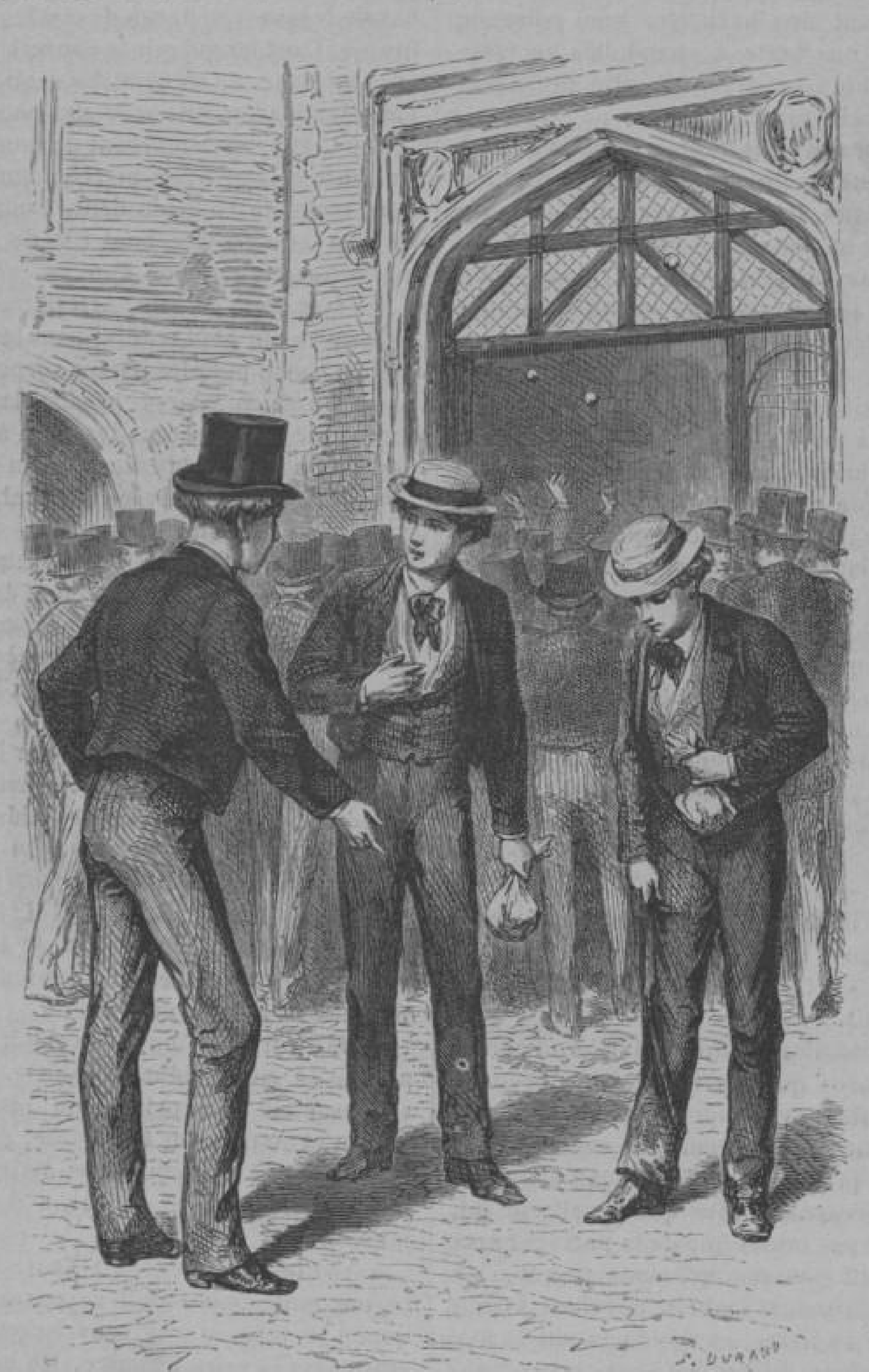
Martin, pour son malheur, habitait une étude qui donnait sur une petite cour de dix pieds de large, sa fenêtre était dominée par les études situées du côté de l'infirmerie, qui étaient en face et placées à une plus grande hauteur. East et un autre camarade, aussi taquin et aussi inventif que lui, habitaient une

de ces études; ils avaient fait de grandes dépenses d'imagination et de temps pour inventer les moyens les plus sûrs de jouer de mauvais tours à Martin et à ses bêtes.

Un beau matin, on vit apparaître à la fenêtre du fou une vieille corbeille suspendue par un bout de corde. Cette corbeille renfermait quatre jeunes choucas affamés, l'orgueil et la gloire de Martin; le bruit courait qu'il les avait couvés lui-même.

De bonne heure le matin, et tard le soir, on le voyait, le corps à moitié en dehors de la fenêtre, s'occuper de sa couvée. Après de profondes méditations, East et son copain emmanchèrent un couteau au bout d'une perche de ligne, et, profitant de l'absence de Martin, coupèrent la corde après une demi-heure d'efforts infructueux. La vieille corbeille tomba dans la cour, et les choucas témoignèrent leur mécontentement par de hideuses grimaces.

Le pauvre Martin ramassa ses nourrissons et les remit dans leur vieille corbeille, sauf un, qui s'était cassé le cou. Il remplaça la corde par un fil de fer, mais il n'y gagna pas grand'chose. Chaque fois qu'il apparaissait à sa fenêtre pour donner la becquée à ses choucas, il était assailli par une grêle de pois qu'East et son copain lui lançaient avec leurs sarbacanes. Il en fut réduit à remiser la corbeille et les choucas dans un coin de son étude, qui n'était déjà que trop bien remplie.



Tom déchargea sa mauvaise humeur sur Martin. (P. 53, col. 1.)

Sa porte était barricadée par un système ingénieux de verrous, qui était de son invention. Car il avait à subir de nombreux assauts, toutes les fois qu'une nouvelle combinaison de senteurs méphitiques exaspérait ses voisins.

A l'abri de ses verrous il poursuivait le cours de ses recherches et de ses études.

C'est à cette porte si bien close que Tom vint frapper.

« Ouvrez, Martin, mon vieux, ce n'est que moi, Tom Brown.

— Très-bien, attendez un instant. » Il tira un verrou. « Êtes-vous sûr que East n'est pas là.

— Non, n'ayez pas peur, ouvrez. » Tom donna un coup dans la porte; l'autre verrou fut tiré et il entra dans la tanière de Martin.

Car pour une tanière, c'était bien une tanière, de cinq pieds six pouces de long sur cinq de large et sept de hauteur. Sur les tablettes du haut il y avait une demie douzaine de livres classiques en loques, quelques traités de chimie, un manuel de l'empailleur Stanley sur les oiseaux, et un vieux bouquin de Bewick, un peu moins maltraités que les classiques.

Les autres tablettes (celles, bien entendu, qui n'avaient pas été dépecées par le propriétaire, pour quelqu'une de ses opérations) servaient de retraite à toutes sortes d'oiseaux, de bêtes et de reptiles.

Il n'était question ni de tapis sur la table, ni de rideaux à la porte ou à la fenêtre. La table était occupée par le grand œuvre de Martin, la fameuse machine électrique, soigneusement recouverte des débris du tapis. La corbeille des choucas était suspendue à l'une des parois, l'autre paroi avait pour ornement une hachette, une paire de fers à grimper et une boîte à chandelles en étain dans laquelle Martin élevait une famille de musaraignes de la plus belle espérance.

Si les musaraignes étaient locataires de la boîte à chandelles, c'est que Martin n'avait jamais de chandelles à mettre dedans. Il est bien vrai que toutes les semaines il en recevait une livre comme les autres. Mais les chandelles représentaient pour lui un capital sérieux, qu'il était toujours sûr de pouvoir échanger pour un œuf de faucon ou de rossignol, ou encore pour une linotte.

Mais comment s'éclairait-il? C'était un problème qu'il avait résolu à force de chercher et de s'ingénier. Au moment même où Tom venait l'inviter, sa tanière était éclairée par une mèche qui sortait du goulot d'une bouteille; cette mèche qui filait affreusément plongeait dans quelque épouvantable décoction.

« Dites donc, vieux, il ne fait pas meilleur chez vous ce semestre que l'autre. Quelle odeur répand cette drogue qui est dans la bouteille! Ne vous en inquiétez pas, je ne viens pas pour rester, mais pour vous prier de venir souper avec nous dans notre étude, après la prière. Vous connaissez le petit Arthur; nous sommes dans l'ancienne étude de Gray. Nous aurons un bon souper et nous causerons de nids d'oiseaux. »

Tom et Arthur assistèrent au souper officiel, mais ils ne mangèrent pas; gardant leurs rations de pain et de fromage, ils s'éclipsèrent aussitôt que le *præpostor* le leur permit.

Tom avait la prétention d'offrir à Martin un somptueux banquet, parce que Martin était le premier élève avec qui Arthur avait manifesté le désir de se lier; Tom en était très-heureux, et regarda cela comme un grand progrès. Il commençait à trouver un peu lourde la responsabilité qui pesait sur lui, et il ne demandait pas mieux que de la partager avec un autre. Il n'avait pas renoncé sans regret à un certain nombre d'exercices favoris, auxquels Arthur ne pouvait encore se livrer, et il entrevoyait le moment où il pourrait les reprendre sans arrière-pensée et sans remords.

Il ne voyait pas sans envie East et ses amis prendre leur volée pour quelque aventureuse expédition, et voilà que la liaison d'Arthur avec Martin allait lui rendre une partie de sa liberté.

« Le *Fou*, se dit-il, est justement ce qu'il lui faut. Il va lui faire courir le pays à la recherche des nids et des fleurs, et il est incapable de lui apprendre rien de mal, ou de le détourner de son travail. Quelle chance! »

Aussi, avec plus d'entrain que jamais, il fouilla dans son buffet et en tira un vieil os de jambon, et deux ou trois bouteilles de bière, avec le pot réservé pour les occasions solennelles.

Arthur, de son côté, heureux de voir réaliser si vite la seule volonté qu'il eût exprimée jusque-là, fit voir le jour à un flacon de pickles et à un pot de confitures. C'est lui qui mit le couvert. Au bout de quelques minutes, on entendit les écoliers revenir du souper, Martin apparut, avec son pain et son fromage.

Tous les trois tombèrent de bon cœur sur le festin; et la conversation marcha bon train sans qu'ils perdissent un coup de dent. Toute contrainte avait disparu grâce à une bouteille de bière et aux manières hospitalières de Tom.

« Voyez-vous, Martin, Arthur est un petit rat de ville qui a un goût naturel pour les bois, et une véritable passion pour les jeunes serpents.

— Oh bien alors! bredouilla Martin, voulez-vous venir demain, tous les deux à Caldecott's Spinney; il y a un nid de crécerelle au sommet d'un pin. Je ne puis pas y arriver tout seul, et vous, Brown, vous grimpez comme pas un.

— Oh oui, allons-y, dit Arthur. Je n'ai jamais vu de nid de crécerelle, ni d'œuf de crécerelle.

— Il faut venir à mon étude, alors, dit Martin, je vous en montrerai de cinq espèces différentes.

— C'est vrai, dit Tom, le vieux *Fou* a la plus belle collection de toute la pension. »

Alors Martin, mis en verve par la magnificence du festin, et l'espoir de convertir Arthur, proposa une expédition à la recherche des nids, et trahit toutes sortes de secrets importants. On frappa à la porte, et East demanda à entrer.

« C'est Harry, dit Tom, il faut le laisser entrer. N'ayez pas peur, Martin, je le ferai tenir tranquille. Je pensais bien que ce vieux camarade serait alléché par l'odeur du festin. »

Le fait est que Tom s'en voulait un peu de n'avoir pas invité son « fidus Achates ». Il est vrai que le souper était improvisé, que Tom désirait laisser Martin et Arthur en tête-à-tête, pour qu'ils fussent plus libres et plus confiants. Malgré tout, il fut content d'ouvrir la porte à East, et de lui tendre l'os de jambon.

« Ah! les goinfres! dit East, la bouche pleine, je me suis douté qu'il se passait quelque chose, quand je vous ai vus vous sauver de la salle avec votre pain et votre fromage. Hé bien! vieux Martin, comment vont les nids d'oiseaux? Je pense qu'il y aura des petits choucas d'ici à un mois.

— Il n'y aura pas, d'ici un mois, de jeunes choucas bons à mettre en pâté; on voit bien que vous ne vous y connaissez guère, répliqua Martin, qui tout en aimant beaucoup East, se défiait de lui, à cause de ses farces.

— East ne se connaît à rien du tout, excepté à jouer de mauvais tours, dit Tom, mais un pâté de jeunes choucas, surtout quand il a fallu grimper.

pour les aller chercher, est un plat délicieux. Pourtant, East, nous allons demain dénicher un nid de crécerelle à Caldecoot's Spinney; si vous voulez venir avec nous, et vous comporter honnêtement, vous verrez ce qui s'appelle grimper. »

La bouteille de bière étant finie, et sa faim apaisée, East retourna à son étude, « parce que voyez-vous, dit-il à ses amis, cet animal de Jones (le *præpostor*) occupe l'étude voisine de la nôtre, et il s'est mis dans la tête de nous inspecter tous les soirs. Quelle scie! »

Quand il fut parti, Martin se leva pour le suivre, mais Tom l'arrêta. « Personne ne visite votre corridor ni le nôtre, restez avec nous pour faire vos vers. »

Le couvert fut ôté, on remit le tapis, et bientôt les trois amis manœuvrèrent leurs *Gradus*.

Ils eurent fini leur petite besogne à neuf heures. Martin était enchanté de sa visite: éclairage, *Gradus*, dictionnaires à discrétion; jamais il ne s'était trouvé à pareille fête. Arthur l'avait invité à venir quand il voudrait, pour faire ses vers. Il emmena ses deux amis dans son antre, et initia Arthur à la science du naturaliste collectionneur.

Le lendemain, à la classe du matin, Tom ne sut pas sa leçon et fut forcé de rester pour attendre le second tour. Martin et Arthur, mieux préparés, purent quitter l'école tout de suite. Quand Tom fut quitte de sa tâche, ils étaient partis, après avoir avalé leur déjeuner à la hâte. Tom fut fâché qu'ils fussent partis sans lui.

Quelques minutes avant la seconde classe, Martin et Arthur arrivèrent tout essoufflés dans la cour carrée. Dès qu'Arthur aperçut Tom, il courut vers lui, la figure animée et joyeuse.

« Oh! Tom, regardez, dit-il, en lui montrant trois œufs de poule d'eau; nous avons été par la route de Barby à un étang, et voilà ce que nous y avons trouvé. »

Tom n'était pas content; aussi chercha-t-il quelque prétexte pour gronder Arthur

« Eh bien, petit, qu'avez-vous fait? vous ne voulez pas dire que vous êtes entré dans l'eau? »

Ce ton de reproche gâta toute la joie du pauvre petit Arthur; il prit un air si piteux que Tom, en haussant les épaules, déchargea sa mauvaise humeur sur Martin.

« Vrai, je ne croyais pas, *Fou*, que vous lui permettriez de se mouiller les pieds le matin. Vous auriez bien pu entrer dans l'eau vous-même.

— Mais, c'est ce que j'ai fait; seulement il a voulu venir aussi, pour voir le nid. Nous avons laissé six œufs, qui seront éclos dans un jour ou deux.

— Je me moque bien de vos œufs! dit Tom. On ne peut pas seulement tourner le dos sans qu'on défasse d'un seul coup ce que vous avez eu tant de peine à faire. Il sera malade toute une semaine de cette belle équipée; j'en suis sûr. »

Arthur intervint: « Je n'ai pas les pieds humides, il m'a fait quitter mes souliers, mes bas et mon pantalon.

— Mais ils sont humides et boueux, ne le voyez-vous pas? répondit Tom. Vous serez puni, quand le maître verra dans quel état vous êtes. Vous n'avez pas même regardé votre seconde leçon, vous savez. »

O Tom, quel vieux sophiste vous êtes. C'est bien à vous de blâmer les autres pour n'avoir pas appris leurs leçons. Si vous n'aviez pas été puni vous-même ce matin pour n'avoir pas su la vôtre, ne les auriez-vous pas accompagnés? Vous avez gâté le plaisir du pauvre Arthur, il dépose tristement les trois œufs dans son étude, et prend ses livres avec un soupir, pensant avoir fait quelque chose d'horrible; bien qu'il ait appris d'avance beaucoup plus loin que la seconde leçon.

Mais le *Fou*, lui, n'a rien appris d'avance; on l'appelle, il perd dix places, et est sur le point d'être puni. Cet incident calme la colère de Tom, qui a retrouvé toute sa bonne humeur à la fin de la classe.

Dans leur étude, il revient tout à fait à lui-même en voyant l'intérêt et la joie d'Arthur, pendant que Martin vide les œufs et les colle soigneusement sur un carton. Ce qui le touche surtout, ce sont les bons regards d'amitié qu'Arthur attache sur lui. Et alors il se dit: « Quel animal capricieux je suis! Voilà justement ce que je rêvais hier au soir, et c'est moi qui gâte tout. »

A suivre. Imité de l'anglais par J. LEVOISIN.



L'EXPÉDITION ANGLAISE AU POLE NORD

Après avoir glorieusement ouvert, avec les Hudson, les Parry, les Franklin, les Ross et tant d'autres, la route vers la région mystérieuse du Pôle, l'Angleterre semblait dans ces dernières années s'être retirée de la lutte. Les dernières découvertes autrichiennes et allemandes sur la côte orientale du Groënland, et dans le nord du Spitzberg, semblent avoir réveillé chez les Anglais le noble désir de prendre part à cette pacifique conquête du point culminant de notre globe.

Une importante expédition vient d'être organisée par souscription nationale, et les deux navires *Alert* et *Discovery*, équipés pour un long séjour dans les régions polaires, ont quitté Portsmouth le 23 mai.

Les capitaines Nares et Stephenson qui commandent l'expédition, ont reçu l'ordre de se diriger vers le Pôle par la mer de Baffin et le chenal de Kennedy et de Robeson, route qu'a suivie le dernier le

célèbre capitaine Hall. Ils pensent séjourner dans les régions arctiques de trois à quatre ans et espèrent ne revenir qu'après avoir planté sur le Pôle le drapeau britannique.

ÉT. LEROUX.

RÉFLEXIONS D'UN VIEUX POMMIER

Chez les pommiers, comme chez les hommes, il existe des êtres pleins d'orgueil, qui ne craignent pas de se vanter outre mesure. Ainsi, parmi mes congénères de la tribu des Pomacées (peut-être ai-je tort de vous le dire) les uns affirmeront, avec une audace sans pareille, qu'ils descendent en droite ligne de cet arbre trop fameux qui perdit le genre humain tout entier dès les premiers jours du monde. D'autres revendiqueront le triste honneur, en remontant jusqu'aux temps mythologiques, d'avoir fourni la pomme de discorde offerte, sur le mont Ida, par le berger Pâris à la plus belle des déesses. D'autres encore... mais où vais-je m'égarer, au lieu de dire tout simplement que mon père et ma mère étaient normands, sains et vigoureux de corps, et qu'ils habitaient à la fin du siècle dernier au bord de la grande route qui va de Falaise à Bayeux. C'était une jolie résidence, il m'en souvient, sauf toutefois à l'heure du passage des diligences, et les jours de marché. Quelle poussière! que de gens et de bestiaux! Pour nous autres, la poussière est une ennemie redoutable! Elle obstrue à la longue nos stomates microscopiques, ces délicats organes de la respiration végétale; sous son influence pernicieuse, la plante languit, s'étiole et se flétrit; mais une pluie d'orage ou quelques matins de rosées salutaires réparaient vite le mal, et mes parents, pendant de longues années, donnèrent leur ombre aux passants et leurs fruits au piéton fatigué. Ce qui restait de pommes, au moment de la récolte, faisait un excellent cidre très-estimé dans le pays. — Nous autres arbres, qui tenons si puisamment au sol par de vigoureuses racines, nous avons rarement le bonheur de garder auprès de nous nos jeunes rejetons. Le vent qui tourbillonne, l'oiseau qui passe en dérobant une graine, emportent dans l'espace l'espoir de toute une dynastie, comme une brise légère suffit à disperser au loin le pollen des fleurs. C'est ainsi que, jeune pepin, je me vis transporté, par un hasard que j'ignore, jusque dans le verger du docteur Biénassis, médecin d'un gros bourg des environs. Le docteur avait le goût du jardinage. Il me prit à l'état de sauvageon, me transplanta dans son jardin, et me voilà greffé, nourri de la séve d'un beau pommier de rainettes du Canada. C'était un doux recoin de jardin : climat tempéré, terrain frais, profond et d'excellente qualité. Je m'y trouvai à merveille, et dès le printemps suivant, la transformation était complète; je n'étais plus ce misérable rejeton aux fruits acerbes (*Malus acerbal*) que dédaignaient même les petits mendiants du voisinage; j'étais devenu le pommier cultivé (*Malus sativa*) donnant déjà ses fleurs pleines de promesses. Et quelles étaient jolies ces premières fleurs! Il m'en souvient; c'était une matinée joyeuse! L'air était plein des parfums d'avril; la séve généreuse des pousses printanières circulait dans tout mon être; l'alouette chantait dans les sillons du voisinage pendant qu'une hirondelle, nouvellement arrivée, rasait du bout de son aile bleuâtre les eaux transparentes du petit canal. Je m'y réfléchissais de la tête aux pieds, comme dans un clair miroir, et je confesse, qu'en voyant ma parure printanière, ces fleurs charmantes d'un blanc rosé, neige immaculée rougissante aux rayons du soleil, je me sentis pris d'un accès de sotte coquetterie. Voyez un peu comme toutes les mauvaises passions se tiennent et s'enchaînent. Après la vanité vint l'envie.

« Regarde un peu, me dit-elle un jour, ce pommier de la Chine (*Malus spectabilis*). Il n'a jamais donné, et ne donnera jamais autre chose que ses fleurs inutiles, à la corolle d'un rouge orgueilleux. Et pourtant tout est pour lui; pour lui, la pluie bienfaisante de l'arrosoir, les engrais les plus féconds, et la platebande de la terrasse, pour lui tous les soins du maître! Séduisants, mais inutiles, ne sont-ce pas là souvent les êtres préférés dans ce monde vain et frivole! »

A mesure que la belle saison avançait, j'eus beaucoup à faire pour repousser les perfides suggestions de cette mauvaise conseillère. Elle signalait à mes regards jaloux la cerise vermeille, la fraise parfumée, la prune à la chair succulente, la pêche au tendre duvet, et les grappes d'ambre du chasselas.

« Qu'es-tu, me disait-elle, auprès de ces fruits savoureux? Dure, sans parfum, verte encore, qui fait attention à la pomme du Canada au milieu de ces richesses de l'été et de l'automne?

— Chacun son tour, chacun son mérite, » répondait au dedans de moi la voix de la raison.

L'hiver arriva; adieu les fleurs, adieu les fruits. Mon tour était venu. A moi désormais de faire l'ornement de la table! Bien qu'un peu jaune et déjà ridée, j'étais charmante à voir, entourée de mousse, dans la grande corbeille de porcelaine à jour qui servait de surtout de table. A mes pieds, comme d'humbles sujettes, une guirlande de pommes d'api.

Combien j'étais heureuse de me sentir agréable à mon tour! Mais ce n'était pas tout. Que de fois, transformés par les soins de Mme Biénassis en gelées salutaires, mes fruits allèrent réjouir sur leur pauvre couche les malades favoris du bon docteur, c'est-à-dire les plus misérables du village. Que de fois, sirop calmant, pâte exquise, j'apaisai les toux les plus invétérées! Que de fois les petits enfants se réjouirent autour des beignets, des tartes, des marmalades, des charlottes, qu'exécutait grâce à moi la vieille Élisabeth! Ce sont là de bons souvenirs à repasser quand on est vieux; ils encouragent et conso-

lent. Une longue vie est triste vers son terme si elle n'a pas été utile. C'est alors le cas de dire avec Cicéron dans son *Traité sur la vieillesse* : « Cent ans ! Fardeau plus lourd à porter que le poids de l'Etna ! »

Mais quand on a vécu sagement, quand on a cherché à faire le bien autour de soi, sans préoccupation égoïste, sans retour personnel, alors, mes amis, croyez-moi, la fin est douce, et les heures du soir sont plus belles encore que l'aube matinale.

MARIE MARÉCHAL.

LES ROBINSONS POUR RIRE [1]

JOURNAL DU VOYAGE D'ELLEN BARKER
A SA COUSINE MARY

Baracoa, le 20 octobre.

Voilà huit jours, ma chère Mary, que je n'ai pu écrire un mot sur mon journal ; ce n'est pourtant pas faute d'événements à raconter. Je vais les reprendre du moment où j'ai essuyé ma plume pour aller me coucher dans mon armoire.

Je commençais à me déshabiller, quand tout à coup j'ai entendu au-dessous de moi comme un grondement, et j'ai reçu une secousse qui m'a presque fait tomber. J'ai entendu ensuite la voix de papa, qui disait : « Pare à virer ! A Dieu vat ! » comme il commande quand il faut virer de bord. Il avait à peine fini de parler, que le bateau s'est soulevé, comme s'il était porté sur le dos d'une grosse baleine, et puis il est retombé lourdement en se heurtant sur un fond très-dur ; pour le coup, je suis tombée tout de mon long. Pendant que je me relevais, voilà un grand bruit en haut : j'ai cru que tous les mâts et toutes les vergues tombaient sur le pont. Le bateau ne remuait plus.

J'étais comme folle de peur ; pas pour moi, car je savais bien que je n'avais pas de mal, mais pour mon pauvre papa. Aussi je n'ai fait qu'un saut de la cabine sur le pont ; et j'ai été si heureuse de le trouver en bonne santé, que je l'ai embrassé en riant et en pleurant, jusqu'à ce qu'il ôtât mes bras de son cou en me disant que nous étions échoués, qu'il n'y avait pas de danger, mais qu'il avait à s'occuper de nous tirer de là. Le bruit que j'avais entendu n'était que la chute d'un morceau du mât de misaine, et encore il n'était tombé que sur le bordage, et de là à la mer, sans faire de mal à personne.

Ourika est arrivée avec un manteau dont elle m'a enveloppée pour m'empêcher de m'enhumer, et j'ai voulu rester sur le pont ; car enfin, on lit tous les jours des histoires de naufrages, et c'est une vraie chance que d'en voir un, surtout quand on ne s'y noie pas ; et papa n'avait pas l'air inquiet du tout. Il a envoyé des hommes partout dans la goëlette pour voir s'il n'y avait point d'avaries. Il a paru content de ce qu'on lui a rapporté, et il m'a assuré qu'au jour nous sortirions de là. En attendant, il a fait jeter à l'eau sa cargaison de bois. J'étais désolée de voir sacrifier ainsi tout ce beau bois ; mais il m'a expliqué qu'il fallait alléger la goëlette pour l'aider à se remettre à flot à la haute mer, et que d'ailleurs ce bois serait facile à repêcher. Tom a voulu s'y mettre tout de suite et faire son métier de chien de Terre-Neuve en nous rapportant les poutres qui tombaient à la mer ; mais c'était trop lourd pour lui, et j'ai fini par le faire revenir, à force de le rappeler.

Quand le jour est venu, nous avons vu où nous étions. A travers l'eau on distinguait un grand banc de coraux, fait à peu près comme un fer à cheval, qui avait un îlot à chaque bout ; et entre les deux îlots la mer formait comme une espèce de lac dont l'eau était calme. Nous étions échoués sur une des branches du fer à cheval, et l'eau, tout autour de nous, était si peu profonde que les matelots qui allèrent visiter la coque de la goëlette purent en faire le tour à pied. Papa parut assez mécontent de cela ; et il expliqua au second que, même à marée haute, nous n'aurions pas assez d'eau pour flotter, à moins d'être aidés par plus de bras que nous n'en avions. S'il passait quelque bâtiment dans les environs, nous prierions son équipage de nous aider ; mais comme on ne savait pas quand il en passerait, le plus court était de s'embarquer dans le canot pour aller demander du secours à l'île Inagua, qui n'est pas bien loin. En attendant, pour pouvoir raccommoder un peu la goëlette, qui avait quelques petits trous à sa doublure de cuivre, et aussi de peur d'un coup de vent qui aurait pu la secouer et la heurter contre le récif, papa décida que nous débarquerions tous, si c'était possible, sur l'îlot le plus rapproché de nous, et il prit le canot pour aller l'examiner.

J'étais très-contente. Papa n'avait pas l'air de nous croire en danger, et nous allions pourtant camper sur une île déserte, comme Robinson ! Car l'îlot était tout à fait désert ; seulement on y voyait une quantité d'oiseaux noirs, gris et blancs, des grands et des petits, qui criaient, qui volaient, qui tournaient en l'air, et qui venaient par milliers s'abattre sur la plage, pour repartir l'instant d'après. On y voyait aussi une espèce de tour à moitié ruinée, preuve qu'il y avait eu avant nous d'autres Robinsons dans cette île.

Pendant que papa allait l'examiner, je restai à l'avant de la goëlette pour le regarder. Bien loin sur l'eau, on voyait des poissons qui sautaient, et il me vint à l'idée que c'était peut-être des requins. Et nos hommes qui étaient dans l'eau autour de la goëlette ! Si ces méchantes bêtes venaient les manger ! Je voulus aller un peu plus loin pour mieux les voir, et prévenir, s'ils approchaient ; et je montai sur le

[1] Suite et fin. — Voy. page 38.

beaupré, en me tenant aux cordages. Je voulais aller jusqu'au bout ; mais les cordes ballottaient, c'était très-gênant ; enfin je glissai, et je tombai à l'eau, juste à un endroit profond. Ce n'est pas pour m'en plaindre que je te dis cela, car si j'étais tombée sur le récif, je me serais fait grand mal, au lieu que j'ai eu seulement peur. Mais je n'ai pas eu peur longtemps : au moment même où je touchais l'eau, j'ai entendu : flouc ! à côté de moi. C'était Tom qui m'avait suivie et qui m'a sauvée tout de suite. Les matelots m'ont aidée à remonter à bord, et Ourika m'a rhabillée en oubliant de me gronder, tant elle était contente de ce que je n'étais pas noyée. Papa me gronda un peu quand il revint ; mais il m'embrassa quand je lui dis que j'avais voulu empêcher nos hommes d'être mangés par les requins. Il paraît d'ailleurs qu'il n'y en a pas dans cet endroit-là.

Toute la journée on s'occupa à décharger le reste de notre cargaison, et à faire aborder tout ce bois à l'ilot, où on le rangea en piles. Si après cela le bateau ne se relevait pas à la grande marée qui devait avoir lieu dans deux jours, il faudrait aller chercher du secours à Inagua.

Le lendemain on s'occupa de notre installation. L'ilot n'était pas grand, et il était entouré d'une jolie petite grève de sable en pente. On voyait sur l'îlot deux cèdres tout maigres et tout rabougris, un peu d'herbe, pas bien verte, et quelques broussailles. Pas de cocotier et pas de perroquets ! décidément l'île de Robinson était plus jolie que la nôtre. La tour avait dû être faite en entonnoir, pour recevoir la pluie, qu'un conduit faisait passer dans une citerne qui était au pied de la tour. Mais tout cela était en ruines.

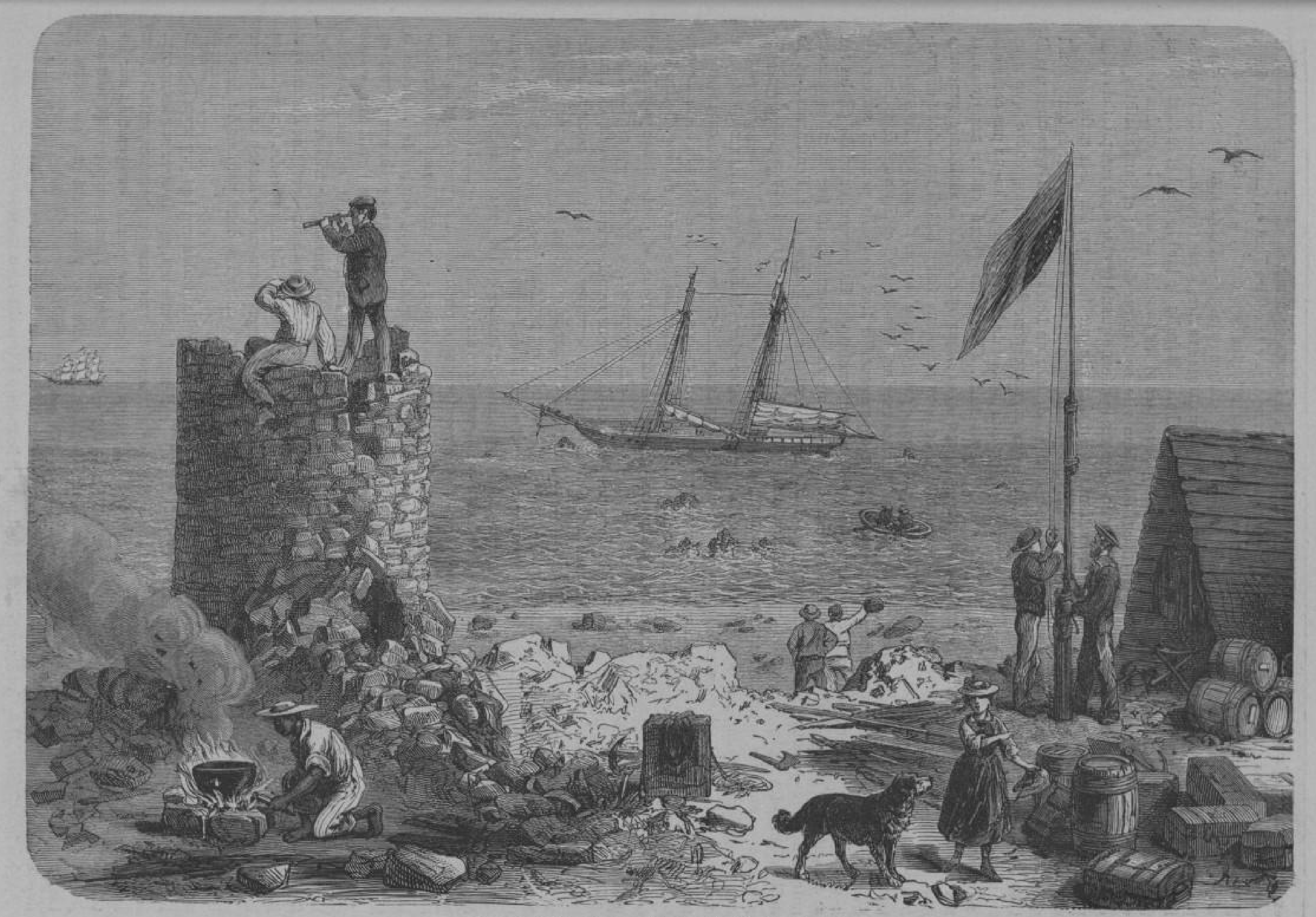
Les anciens Robinsons avaient laissé là un vieux couteau, des pipes cassées, des morceaux de toile à voile et de cercles de tonneaux ; on voyait aussi qu'ils avaient dû faire leur cuisine, car il y avait un âtre comme en font les soldats qui campent.

Je m'amusai beaucoup à voir bâtir notre maison : une grande hutte, où l'on mit tout ce qu'il fallait pour coucher et pour être à son aise, autant que cela se peut dans une île déserte. Sam avait pris des pierres de la tour pour se construire un fourneau, et il nous promit un bon dîner. J'allai découvrir sa marmite, qui sentait très-bon, et en attendant que la soupe fût prête je me promenai sur la grève. Il y avait là une foule de jolies bêtes, et je t'en apporte quelques-unes pour ton aquarium. Mais c'était là qu'il fallait les voir ! les oursins, les étoiles de mer, les éponges, les coquillages de toutes les couleurs ! Je vis de près les beaux oiseaux, que nous dérangions sûrement, car ils avaient l'air d'être chez eux sur cette île. Les grands, qu'on appelle des *frégates*, volaient bien haut en l'air, et les petits, des hirondelles de mer, grises avec la tête noire, venaient tout près de nous comme pour nous demander ce que nous voulions. Ils finirent par s'en aller tous, et nous n'en fûmes pas fâchés, car ils criaient si fort qu'il n'y avait pas moyen de s'entendre.



Frégate au repos.

J'étais occupée à regarder les crabes et les bernard-l'hermite qui couraient sur la plage, et je ne m'en approchais pas trop, car leurs vilaines pinces me faisaient peur, lorsque Sam appela tout le monde pour le dîner. C'était une drôle de table que la nôtre, je t'assure ! On l'avait faite avec des planches posées sur des tonneaux. Et puis les chaises ! Celle de papa était une moitié de barique ; le second avait pris un billot taillé dans une poutre ; Ourika et moi, nous étions sur une caisse. Mais voilà que je ne trouve plus mon couteau dans ma poche. Bien sûr, il était resté dans la hutte ; je descends de ma caisse et je cours à la maison de planches. Au premier pas que je fais en y entrant, j'écrase quelque chose qui remuait ; je regarde par terre. Plus de terre ! tout était noir de crabes qui grouillaient et qui levaient leurs pinces vers moi. J'ai eu une peur ! je me suis sauvée en criant, et j'ai grimpé sur un tonneau, car il me semblait que ces vilaines bêtes couraient après moi. Papa a eu toutes les peines du monde à me faire



Nous aperçûmes un grand trois-mâts. (P. 58, col. 1.)

expliquer ce que j'avais. On est allé dans la hutte, et l'on a chassé les crabes, qui voulaient manger nos provisions. J'étais toujours perchée sur mon tonneau, et je riais de voir papa et les matelots prendre des poignées de crabes dans la hutte et les jeter dehors. Ils avaient mis une grande planche devant l'entrée, pour empêcher les crabes de rentrer. Les méchants voleurs se sauvaient le plus vite qu'ils pouvaient du côté de la mer, et ils ne se gênaient pas pour grimper par-dessus les bernard-l'hermite qui se trouvaient sur leur chemin, et qui n'allaient pas aussi vite qu'eux, à cause de la coquille qu'ils ont à porter. Cela faisait comme un bruit de cailloux, quand ils se bousculaient.

La maison vidée, nous avons bien dîné. Mais nous n'avons pas beaucoup dormi. Les crabes sont revenus, et, ne pouvant pas entrer chez nous, ils se sont mis à grimper sur notre toit, qui était très-en pente, puisqu'on l'avait fait avec des planches mises comme pour le toit d'un château de cartes. J'avais un peu peur qu'ils ne vinssent tomber sur nous ; mais on m'a assuré qu'il n'y avait pas la moindre fente à notre toit, et que je pouvais dormir tranquille. C'était drôle d'entendre toutes ces pattes qui grattaient en grimpant ; quand les bêtes étaient arrivées en haut, comme elles ne savaient pas que la pente descendait de l'autre côté, elles allongeaient leurs pinces pour monter encore, et elles dégringolaient les unes sur les autres jusque par terre. Alors nous disions : Bon ! encore des crabes d'attrapés ! Tout cela fait que nous avons mis du temps à nous endormir.

Le lendemain matin — j'ai oublié de te dire que papa avait fait dresser sur l'île un mât avec un pavillon, pour faire savoir aux bateaux qui le verraient qu'il y avait là des gens qui demandaient du secours — le lendemain matin donc, nous aperçûmes un grand trois-mâts, et nous étions bien contents. Mais il a bientôt viré de bord, et même il a laissé glisser une voile sur son arrière pour nous cacher son nom, preuve qu'il nous voyait, et qu'il ne voulait pas s'arrêter pour nous. Papa était très-en colère contre le capitaine de ce bateau.

Quelqu'un qui a été encore bien plus en colère, c'est Sam. Il était venu, comme nous tous, regarder le trois-mâts, et il avait laissé sa cafetière sur le feu, et le jambon, les tartines, toutes les provisions sur des planches à côté de son foyer. Il avait oublié les crabes. Ces messieurs-là n'ont pas souvent de pareils déjeuners ; ils étaient accourus, et, quand Sam revint, il ne trouva plus que son eau chaude. Si tu savais toutes les injures qu'il a dites aux crabes ! je ne sais pas où il allait les chercher. Tout en les maudissant, il les ramassait à poignées et allait les jeter dans la citerne : une fois au fond, ils ne pouvaient plus remonter. Mais Sam avait beau en jeter, il y en avait toujours autant ; il les laissa donc tranquilles pour le moment, et nous fit un autre déjeuner.

Après le déjeuner, il revint à ses crabes. Il prit tout ce qu'il trouva de cruches, de vases, de caisses, et les rangea sur le sable. Tout en faisant cela, il riait à montrer toutes ses dents. « Que faites-vous donc, Sam? lui demandai-je. — Petite maîtresse va voir, petite maîtresse va rire, » me répondait-il. Et il riait de plus belle. Il frotta de lard le bord et le fond de tous ses vases et les coucha par terre ; les crabes vinrent bien vite se fourrer dedans ; et Sam allait les jeter dans la citerne quand le vase était rempli. Cela allait bien plus vite que de les prendre à la main.

Le lendemain, papa était monté sur la tour, quand il vit de loin un bateau qui venait vers nous. On fit des signaux pour lui faire comprendre que nous avions besoin de lui, et il ne s'éloigna pas comme le trois-mâts. C'était un grand cutter américain, et papa m'expliqua que c'était la meilleure rencontre que nous puissions faire. C'était un bateau de *wreckers*, c'est-à-dire, d'*hommes de naufrage*. Ils sont très-bons marins, très-hardis, et ils vont dans les gros temps recueillir tout ce qu'ils peuvent sauver des bateaux naufragés. Ils servent aussi de pilotes aux capitaines qui ne connaissent pas bien les passes ; ils aident les équipages dans l'embarras, et ils pêchent des poissons ou des tortues quand ils n'ont rien de mieux à faire.

Le cutter s'arrêta à quelque distance de nous, et le capitaine lui-même vint dans son canot voir de quoi nous avions besoin. Il s'entendit bien vite avec papa, et alla avec lui inspecter notre goëlette. Puis ils revinrent vers nous, et j'entendis papa lui dire : « Ainsi, c'est convenu, capitaine? — Convenu ; pour ce prix-là, je vous remets à flot à la prochaine marée. Je vais vous envoyer des hommes pour aider les vôtres à alléger la goëlette : le flot viendra bientôt, et il faudra en profiter. »

Il s'en alla là-dessus, et papa appela son équipage, pour enlever tout ce qu'on put ôter de notre bateau. Les wreckers arrivèrent bientôt, et le flot commençait à monter quand on se mit à disposer ce qu'il fallait pour nous renflouer — ce mot là veut dire remettre à flot. — On installa tout contre le flanc de la goëlette une espèce de grand patin sur lequel on voulait la faire glisser ; car si on l'avait traînée sans la soutenir sur le banc de corail, qui était tout hérissé de pointes, elle aurait été très-endommagée. On alla jeter des ancres à une certaine distance, et l'on attendit que la mer fût assez haute. On voulait, en tirant sur les ancres, amener le bateau dans l'espèce de baie qui était entre les deux pointes du banc de corail.

Quand le capitaine des *wreckers* jugea qu'il y avait assez d'eau, il donna le signal de tirer sur les ancres. C'était beau de voir tous ces hommes, attelés à un câble passé dans une poulie, ou penchés sur les barres des cabestans, tirant ou poussant tous ensemble. Les *wreckers* chantaient un air grave et lent que nos hommes eurent bientôt appris, et tous le répétèrent en chœur. Il paraît que le chant aide beaucoup à travailler en mesure.

J'étais restée sur l'îlot avec Ourika et Tom ; Sam s'était mis aux câbles avec les autres. On entendait de petits craquements, et par moment la goëlette s'ébranlait un peu ; mais elle n'avançait pas ; les hommes devaient être bien fatigués. Là-dessus il vint un peu de vent, comme pour nous rendre service ; papa fit tout de suite mettre une voile pointue qu'on appelle un foc. Le foc se gonfla, et la goëlette remua un peu ; cela redonna du courage aux travailleurs ; et comme les vagues devenaient un peu plus fortes, elles finirent par soulever la goëlette et la faire avancer d'un bon pas. On cria « hourrah ! » Je criai aussi, et Tom aboya pour marquer sa satisfaction. Nous étions sauvés ; les lames grossirent, le vent augmenta ; le flot monta plus vite, et une grosse lame vint prendre la goëlette par-dessous et la fit avancer ; puis elle se retira en couvrant le récif de sa belle écume blanche. Après cette vague-là, une autre, et à chacune le bateau faisait un pas de plus, si bien qu'il finit par glisser presque tout seul et se trouva bientôt à flot dans le petit golfe. Tu crois peut-être que les hommes n'eurent plus qu'à se reposer? Pas du tout : il y avait des fentes à la coque de notre pauvre *Nelly* — tu sais que c'est ma filleule, la goëlette de papa — et il fallut courir aux pompes pour vider l'eau qui y entrait, et boucher bien vite tous les trous. Les plus petits se bouchèrent d'eux-mêmes par le gonflement du bois, quand le côté du bateau qui était resté quelques jours en l'air eut un peu trempé dans l'eau.

Après cela, on s'occupa d'embarquer tout ce qu'on avait débarqué et jeté à la mer. Notre bois s'était rangé bien complaisamment le long de la côte, et il ne fut pas difficile de le repêcher. Quand tout fut remis en ordre, papa paya le capitaine des *wreckers* et le remercia ; et il nous dit adieu. Nous allâmes à Inagua pour faire consolider les réparations qu'on avait faites à la goëlette ; et puis nous reprîmes la mer ; et à l'heure qu'il est nous sommes à Baracoa d'où je t'envoie ce récit de notre aventure de Robinsons.

J'allais oublier les crabes. Sam voulait les laisser mourir de faim ou se manger entre eux dans la citerne ; mais j'ai trouvé que c'était méchant de leur faire du mal, puisqu'ils ne pouvaient plus nous en faire. Sam alors a pris une planche qu'il a descendue dans la citerne pour servir d'échelle aux crabes. Je te réponds qu'ils ne se sont pas fait prier pour remonter. Et puis j'ai fait tailler par le charpentier du bord un écriteau qu'on a mis au bout d'un pieu pour les Robinsons qui viendraient après nous ; et j'ai écrit dessus en grosses lettres avec un pinceau : « Gardez-vous des crabes ! »

Ellen Barker.

Imité de l'allemand par Louis Bepp.

LES AVENTURES DU CAPITAINE MAGON[1]

IV

Une querelle. — De Jaffa à Jérusalem.

« Hannon a une belle voix, ricana le Syrien en se dirigeant vers la cabine ; il a les poumons puissants, mais le roi Hiram trouvera peut-être mauvais qu'on donne des concerts sur ses navires.

— Et que les capitaines, en compagnie de leurs scribes, donnent des festins aux esclaves, ajouta Bodmilcar, en poussant du pied le sistre que Hannon avait oublié.

— Absolument comme moi je trouve mauvais, répondis-je, exaspéré par l'insolence d'Hazaël et la méchanceté de Bodmilcar, qu'un esclave syrien vienne se mêler de donner des avis à un homme libre, à un capitaine sidonien sur son bord.

— Hazaël est maître de diriger les esclaves ; il a l'ordre du roi pour cela. »

Je regardai Bodmilcar dans le blanc des yeux. Il me jeta un regard de défi.

« Oui, reprit-il, cette femme ionienne est mon ancienne esclave. Le roi l'a achetée : c'est bien ; il l'envoie au Pharaon : c'est bon encore, et je n'ai rien à dire. Mais comme serviteur du roi, je dois empêcher que ses gens ne servent de bouffons à un scribe quelconque.

— Et moi, répliquai-je, comme capitaine de ses navires, je dois veiller à ce que la discipline y soit observée et à ce que nul ne prétende y donner des ordres en dehors des miens. C'est à moi qu'il appartient d'interpréter les commandements du roi, et de juger qui a tort ou qui a raison.

— Bien dit, s'écria Hannibal. La discipline et l'obéissance doivent être observées ! Voilà qui est bravement parlé, selon les règles de la guerre et de la navigation !

— Je saurai ce qui me reste à faire, dit Bodmilcar, d'une voix étranglée par la colère.

— A retourner à ton bord et à t'occuper de tes matelots qui ont cinq jours à passer ici, voilà ce qu'il te reste à faire, » lui répondis-je tranquillement.

Bodmilcar descendit aussitôt dans sa barque, et je l'entendis proférer des menaces et des malédictions en s'en allant. Mais je fis semblant de ne pas y prendre garde.

« En attendant, dit le Syrien, je vais châtier cette servante.

— Toi? lui dis-je en lui arrêtant le bras.

— Moi-même, » répliqua-t-il en se dégageant.

1. Suite. — Voy. pages 10, 27 et 43.

Là-dessus, il ouvrit la porte de la cabine, mais avant qu'il l'eût refermée, la main vigoureuse d'Hannibal s'abattit sur son épaule, le fit pirouetter et le poussa devant moi.

« Eh bien! eh bien! que me veut-on, balbutia-t-il tout effaré, en regardant tour à tour Hannibal qui le tenait toujours et moi qui étais en face de lui, les bras croisés.

— On te veut ceci, lui dis-je. Celui qui, à bord d'un navire phénicien, lève la main sur qui que ce ce soit, sans l'ordre du capitaine, est lié, suspendu à une corde et plongé trois fois dans la mer du haut de la vergue. As-tu compris clairement? »

Hazaël, tremblant de peur, baissa la tête.

« Eh bien, ajoutai-je, puisque tu as compris clairement, tâche de ne pas oublier. Je te dirai de plus : celui qui, à bord d'un navire phénicien, maudit quelqu'un, est attaché au mât et reçoit vingt-cinq coups de corde. As-tu encore compris clairement? »

Le Syrien fit signe que oui.

« Eh bien, lui dis-je, tâche de ne pas oublier non plus. Tu dois savoir qu'Abigaïl a la langue bien pendue et que moi je ne suis pas sourd. Penses-y bien, et maintenant, lâche-le, Hannibal. »



La main vigoureuse d'Hannibal s'abattit sur son épaule. (P. 60, col. 1.)

Le Syrien rentra dans sa cabine en courbant le le dos et Hannibal me quitta enchanté.

« Nous les ferons marcher droit, sois tranquille, capitaine, me dit-il, et je ne m'y épargnerai pas. Qu'est-ce qu'un navire où l'on désobéit? C'est comme une compagnie de gens de guerre où l'on raisonne. Ah! ah! mais nous sommes là, nous autres. »

Le lendemain, de bon matin, je fis venir Bodmilcar auprès de moi.

« Écoute, lui dis-je, tu es un vieux marin phénicien. Je crains que les mauvais conseils du Syrien ne t'aient tourné la tête. J'espère que quand nous serons débarrassés de lui et de cette Ionienne, je te retrouverai tel que je t'ai connu autrefois. Veux-tu me promettre de renoncer à semer le trouble?

— Ce n'est pas moi qui le sème, répondit Bodmilcar.

— Si fait, c'est toi. Il faut me promettre.

— Je ne ferai rien pour cela, en tout cas, me dit-il, d'un air embarrassé.

— Eh bien, j'y compte, lui dis-je. Voici les dispositions que j'ai prises. Tu vas rester ici, avec le commandement de la flotte, en compagnie d'Asbrudal, d'Amilcar, d'Himilcon et sous la protection des hommes d'armes. Hannibal, Hannon et moi, nous allons à Jérusalem. Tu n'auras rien à acheter en nous attendant. Nous ferons les approvisionnements dans l'intérieur du pays. Tu vois que ta tâche n'est pas lourde.

— Et les deux femmes, dit Bodmilcar.

— Oh, les deux femmes, je verrai à les installer à terre. Cela me regarde, et ne t'en inquiète pas.

— C'est bien, répondit Bodmilcar. Et quand pars-tu?

— Tout de suite. Ainsi, au revoir. »

Je descendis aussitôt dans la barque, en compagnie d'Hannibal, d'Hannon, de mon esclave, et de deux matelots portant notre bagage. Quand Hannon passa devant Bodmilcar, celui-ci cracha, en le regardant d'un air haineux. Hannon leva les épaules.

Je fis descendre ensuite devant moi le Syrien et les deux femmes dans l'autre barque, et je donnai ordre à deux matelots de porter à terre ce qu'Hazaël demanderait. Celui-ci voulut s'attarder, pour rassembler le bagage.

« Non, non, lui dis-je. Les matelots reviendront le chercher tout à l'heure. Ils le trouveront bien tous seuls, sois tranquille. Allons, nage, criai-je aux rameurs. »

Les deux barques filèrent vers la côte. Bodmilcar, debout sur le couronnement de la poupe, nous suivait des yeux d'un air sombre.

« A bientôt, cria Himilcon, debout à côté de lui.

— A bientôt, vieux pilote, » lui répondîmes-nous.

Nous accostâmes en quelques coups d'aviron. Chamaï nous attendait avec impatience, et courut à la barque pour aider Abigaïl à descendre. On se dirigea tout de suite vers le village : il est bâti à deux traits d'arcs de la tour au milieu des figuiers sauvages et l'on y voit une assez belle citerne. Devant la meilleure maison étaient attachés deux chevaux et une douzaine d'ânes, les deux chevaux bien parés, la tête ornée d'un réseau de fils de lin écarlates, garni de pompons multicolores et de grelots, la bride brodée, la queue relevée et nouée par des fils écarlates. Les ânes avaient la crinière et la queue teinte de

rouge, comme il convient : c'étaient des montures bien harnachées.

« Ceci, dit Chamaï, est la maison de Bicri, un de mes hommes d'armes que j'emmène pour le voyage. Ce jeune homme est vigoureux et adroit au maniement de l'arc, de l'épée et du bouclier. Il connaît aussi très-bien la manière de faire le vin, ayant été vigneron dans la montagne. »

Bicri parut et nous salua. Avec lui était un autre homme et une jeune femme .

« Celui-ci, dit Chamaï, est Barzillaï, chef d'une de mes dizaines, et avec lui est Milca, sœur de Bicri,

— Abigaïl ne vient donc pas à Jérusalem avec nous, dit Chamaï.

— Non. Je tiens à ce qu'elle reste ici, avec la dame ionienne. Tu as tout loisir de lui faire tes adieux ce matin.

— Du moment que c'est l'ordre, dit Chamaï, il faut obéir. Et que devra faire Barzillaï en notre absence?

— Empêcher qui que ce soit de venir visiter la dame ionienne, soit par ruse, soit par force, à l'exception de ce Syrien ici.

— C'est bon, dit Barzillaï, en frappant sur la garde de son épée. J'ai compris.



De loin, on voit la ville .. (P. 62, col. 2.)

femme de Barzillaï, qui excelle à faire des gâteaux de miel.

—Très-bien, dit Hannibal. Emmènerons-nous aussi Barzillaï et sa femme Milca, pour qu'elle nous fasse des gâteaux de miel?

— Barzillaï ne désire point voyager en mer, répondit Chamaï.

— C'est dommage, observa Hannibal.

— Et qui commandera ici pendant que tu vas nous conduire à Jérusalem? demandai-je à Chamaï.

— C'est Barzillaï, répondit-il, dans lequel j'ai mis ma confiance.

— Eh bien, dis-je, nous logerons les deux femmes soit dans la tour, soit dans la maison de Bicri; Barzillaï et ses hommes d'armes les garderont, et Milca leur tiendra compagnie.

— Et moi, dit Hazael, où logerai-je?

— Où tu voudras, lui répondis-je, dans la maison de Bicri, s'il veut.

— Un Syrien de Tsoba dans ma maison! dit Bicri, non, non, s'il te plaît, seigneur amiral.

— Et pourquoi donc? glapit Hazael. Est-ce qu'un Syrien de Tsoba ne vaut pas les gens de ta nation?

— Des Syriens, s'écria Bicri! Qu'est-ce que des Syriens? Nous avons battu ceux de Tsoba et ceux de Damas, et notre roi les a faits ses esclaves. Quels hommes êtes-vous? Des misérables, des chiens crevés.

—Parle-nous, dit Chamaï, des Philistins de Gaza et d'Askalon, ou des Iduméens du Sud, encore que nous les ayons vaincus et assujettis, ce sont des guerriers

et des hommes forts. Mais des Syriens! J'avais pour coutume d'en enfiler une douzaine dans ma lance et de les emporter sur mon épaule.

— Chamaï, remarqua Hannibal, est un homme rempli d'esprit, et qui fait des mots très-bons et très-plaisants. Il sera un compagnon divertissant pendant notre voyage.

— Les femmes pourront-elles sortir, dit Barzillaï.

— Abigaïl, qui est du pays, pourra courir avec Milca, si elle veut. Mais l'Ionienne ne doit pas sortir jusqu'à mon retour.

— Bien, dit Barzillaï. Ma femme fera en sorte qu'elle passe agréablement son temps. »

Les choses étant ainsi réglées, nous prîmes place dans la maison pour manger un peu avant notre départ. Barzillaï s'étant engagé à faire nourrir dans le village quinze hommes, Hannibal envoya chercher à bord quinze de ses archers qui, joints aux hommes d'armes de Barzillaï, faisaient une garde suffisante. Je fis informer en même temps Himilcon, Amilcar, Asdrubal et Gisgon de ma résolution. Tout coup de tête de la part de Bodmilcar et toute machination du Syrien étaient ainsi prévenus.

Celui-ci ne voulut pas manger avec nous, et se retira sur les vaisseaux. L'Ionienne se rendit dans sa chambre avec Milca qui ne tarda pas à revenir pour nous apporter de ses fameux gâteaux au miel.

Nous prîmes congé de Barzillaï, d'Abigaïl et de Milca, pendant que Bicri détachait les ânes et les chevaux. En ma qualité de bon Sidonien, je refusai la bête par trop fringante que m'offrait le Juif, étant plus accoutumé au mouvement des vaisseaux qu'aux trémoussements des chevaux, et j'enfourchai un âne de mine très-pacifique. Avant de partir, Hannon donna, de ma part, une belle pièce d'étoffe rouge à notre hôte, et des boucles d'oreilles d'argent à notre hotesse, qui ne pouvait se lasser de les admirer. Chamaï fit don de sa vieille cuirasse à Barzillaï, et endossa une cuirasse écaillée toute neuve que je lui donnai, suivant ma promesse. Nous distribuâmes aussi quelques poupées de terre cuite et de bois aux enfants qui grouillaient autour de nous, et Chamaï étant revenu faire ses adieux à Abigaïl, ainsi que donner encore des instructions à ses hommes, finit par se décider à monter à cheval, après qu'Hannon eut décliné à son tour l'offre d'un coursier. Hannibal caracolait déjà sur le sien. Nos deux matelots et Hannon enfourchèrent leurs ânes, après avoir chargé nos bagages sur quatre baudets, et Bicri, allongeant les jambes, prit la tête de la caravane, de son pas alerte de montagnard, pour nous montrer le chemin.

Peu avant le coucher du soleil du deuxième jour, nous arrivions à Jérusalem, ville forte bâtie avantageusement sur un plateau escarpé. Les beaux jardins d'oliviers qui entourent cette ville, la blancheur de ses murailles, les dômes nombreux qu'on voit dans le feuillage des faubourgs, font une impression agréable. De loin, on voit la ville comme bosselée de dômes et de terrasses, car elle est bâtie sur un terrain fort inégal.

Après avoir passé un chemin qui va se perdre au loin du côté du désert, et qui est bordé par le torrent de Cédron, nous franchîmes une dernière montagne couverte d'oliviers, puis un ravin, et nous arrivâmes à la porte du Sud, qui est celle du roi. Les gardes de la porte, ayant appris qui nous étions, nous laissèrent passer, et nous montâmes par une rue assez large, où trois cavaliers peuvent aller de front. Cette rue est dallée, bordée de maisons bâties en briques, et de jardins entourés de petits murs de torchis. A la nuit, Chamaï, qui avait galopé devant, en laissant Bicri nous conduire, nous attendait sur la porte d'un grand jardin, au fond duquel était une belle maison de briques à deux étages. C'était la maison de Hira, un des principaux officiers du roi, chargé de recevoir les ambassadeurs étrangers. Les esclaves vinrent tout de suite à notre rencontre, prirent nos bêtes, et transportèrent nos bagages dans une grande salle basse, où ils nous apportèrent de l'eau pour nous laver les pieds. Hira vint après, nous souhaiter la bienvenue, et nous fit apprêter à manger. Je lui appris qui j'étais et pourquoi je venais, et lui fis voir la lettre du roi Hiram au roi David. Il l'éleva sur la tête en signe de respect, et me promit de prévenir le roi de mon arrivée, dès le lendemain matin.

A suivre. LÉON CAHUN.

BOÏELDIEU

François-Adrien Boïeldieu, né le 16 décembre 1775 à Rouen, mort le 8 octobre 1834, à Jarcy-en-Brie, fut, parmi les compositeurs de son temps, celui qui réussit le plus à accroître la vogue de l'opéracomique. Succédant à Grétry et à Dalayrac sur cette scène où le genre semblait vouloir se transformer et tourner au tragique avec Berton, Méhul et Chérubini, il sut donner à sa musique la clarté, l'élégance et la simplicité, l'expression fine et délicate qui sont les qualités les plus chères au caractère national, et qui, chez Boïeldieu, brillaient de l'éclat le plus remarquable. Rappeler tous ses ouvrages serait trop long. Qu'il nous suffise de citer : *Le Calife de Bagdad*, 1800; *Ma tante Aurore*, 1803 ; *Jean de Paris*, 1812 ; *le Nouveau seigneur de village*, 1813 ; *la Fete du village voisin*, 1816 ; *le Petit chaperon rouge*, 1817 ; *les Voitures versées*, 1820 ; *la Dame blanche*, 1825 et *les Deux nuits*, 1829. Le nombre de ses opéras est beaucoup plus considérable et ses œuvres vocales et instrumentales attestent sa fécondité, mais c'est surtout dans les ouvrages que nous venons de citer qu'il est devenu le modèle des

compositeurs dans le genre aimable où il n'a jamais été surpassé. Il faut ajouter que Boïeldieu fut heureux dans le choix de ses interprètes. Il vit sa carrière s'ouvrir sous les auspices de Garat, le plus célèbre des chanteurs de l'époque, et fut assez favorisé du sort pour trouver à l'Opéra-Comique des artistes comme Chenard, Gavaudan, Gaveaux, Elleviou, Martin, Philippe, Saint-Aubin, Juliet, Andrieux, Ponchard, Henry, Ricquier, Féréol, Lemonnier, Moreau-Sainti et Chollet; M[mes] Saint-Aubin, Gavaudan, Dugazon, Philis, Gonthier, Regnault, Boulanger, Casimir, Pradher et Prevost, c'est-à-dire une série de talents de premier ordre qui, pendant vingt-cinq ans, firent de l'Opéra-Comique le premier théâtre lyrique français. On se tromperait cependant si l'on pensait que Boïeldieu n'eut à surmonter aucun obstacle pour arriver à la popularité, car ce n'est guère qu'après avoir fait jouer une dizaine d'opéras qu'il obtint le succès le plus franc et le plus mérité avec le *Calife de Bagdad*. Il avait étudié la musique à Rouen, sous la direction de Broche, organiste et maître de chapelle de la cathédrale, qui remplaçait souvent les démonstrations par des injures et des mauvais traitements (manière d'enseigner très-répandue à cette époque) et, malgré l'insuffisance de son instruction musicale, il avait réussi à faire jouer deux opéras de sa composition au théâtre de cette ville lorsque, stimulé par le succès, il voulut partir pour Paris. Mettant bientôt son projet à exécution il arriva dans cette ville à l'âge de dix-neuf ans. Plein d'illusions, il courut présenter ses ouvrages à l'Opéra-Comique où malgré l'accueil aimable qu'on fit à la bonne mine du jeune compositeur, il fut invité à chercher un nouveau poëme. C'était la plus cruelle des déceptions, car il était dépourvu de ressources pour vivre, et il lui fallut trouver immédiatement d'autres moyens d'existence. Cependant, comme il ne manquait ni de confiance ni de courage, il chercha à s'occuper en donnant quelques leçons, et finit par se faire accordeur de pianos chez Érard. Le célèbre facteur l'accueillit avec une bienveillance dont les traditions se sont perpétuées dans cette honorable famille, et lui ouvrit ses salons qui étaient alors, comme aujourd'hui, le rendez-vous des plus célèbres artistes. Garat, l'inimitable chanteur, était un des familiers de la maison, et fut le premier à offrir son concours à Boïeldieu, dont quelques délicieuses romances eurent bientôt le plus grand succès. Celui-ci vit alors toutes les portes s'ouvrir devant lui, et, grâce à de nouvelles productions pour la harpe et le piano, qui furent écoutées avec la plus grande faveur, il put enfin obtenir un poëme, celui de *Zoraïme et Zulnare*. Cependant, à cause de ses trois actes, cet ouvrage ne put être représenté qu'après *La famille suisse*, qui n'en avait qu'un[1]. Enfin le théâtre lui était ouvert et, après quelques ouvrages plus ou moins réussis, au nombre desquels il faut citer *Beniowsky*, il fit représenter *le Calife de Bagdad* (1800), opéra en un acte, rempli de mélodies gracieuses et originales. Le succès immense de cet opéra aurait pu aveugler l'auteur sur son propre mérite, et cependant il ne servit qu'à le rendre plus difficile envers lui-même. Boïeldieu était sous ce rapport aussi admirablement doué que sous celui de l'invention, de la grâce et de la distinction mélodiques. Il était homme de goût et, comme il fréquentait les artistes les plus célèbres, il sut tirer de leurs conversations et de leurs conseils le parti le plus utile en ne cessant de perfectionner son talent.

Dès ce moment son style acquit une pureté et une fermeté qui le portèrent bientôt au premier rang. Il donna en 1803 *Ma tante Aurore*, qui d'abord fit une lourde chute, à cause de la médiocrité du troisième acte, mais qui se releva après avoir été remaniée et devint un des principaux titres de gloire du compositeur.

Vers 1798, Boïeldieu avait été nommé professeur de piano au Conservatoire, qui venait d'être créé; en 1802, il accepta, pour se soustraire à des chagrins domestiques, la proposition qui lui fut faite de partir pour la Russie où l'empereur Alexandre lui conféra le titre de maître de sa chapelle. Il partit pour Saint-Pétersbourg au mois d'avril 1803 et y demeura près de huit années pendant lesquelles il écrivit sept ou huit opéras et les chœurs d'*Athalie*, qui passent pour une de ses plus belles compositions. L'excellent accueil qu'il avait reçu de l'empereur et les avantages attachés à sa position ne lui ayant cependant pas fait oublier son pays, il demanda et obtint un congé, à la fin de 1810, et revint à Paris, où les événements politiques survenus en 1812 l'obligèrent à rester.

A son retour à Paris il avait été assez heureux pour se trouver à peu près seul, parmi les compositeurs français, disposé à produire de nouveaux ouvrages à l'Opéra-Comique. De ses prédécesseurs les uns avaient cessé de vivre, les autres se taisaient ou produisaient peu; Nicolo Isouard, que Boïeldieu avait vu débuter avant son départ pour la Russie, était en possession de la faveur du public. Il s'agissait alors, pour lui, de reprendre sa place au théâtre Feydeau et de reconquérir le succès. Une espèce de lutte s'établit entre les partisans de chacun de ces deux compositeurs et devint pour ceux-ci le stimulant le plus énergique. Nicolo, doué d'une excessive fécondité, soignait peu ses ouvrages, mais il y répandait avec abondance les mélodies gracieuses et faciles. *Cendrillon* et les *Rendez-vous bourgeois* avaient bruyamment réussi, et, grâce à son esprit remuant, leur auteur étant parvenu à écarter de la scène tous ses compétiteurs, il y régnait en maître, malgré les incorrections de son style. Boïeldieu, presque oublié, fit jouer *Rien de trop*, qui réussit, et *La jeune femme colère*, qui fut mal accueillie, mais bientôt

1. C'est l'usage dans les théâtres lyriques; il faut avoir donné au moins un ouvrage en un acte pour obtenir d'en faire jouer de plus importants.

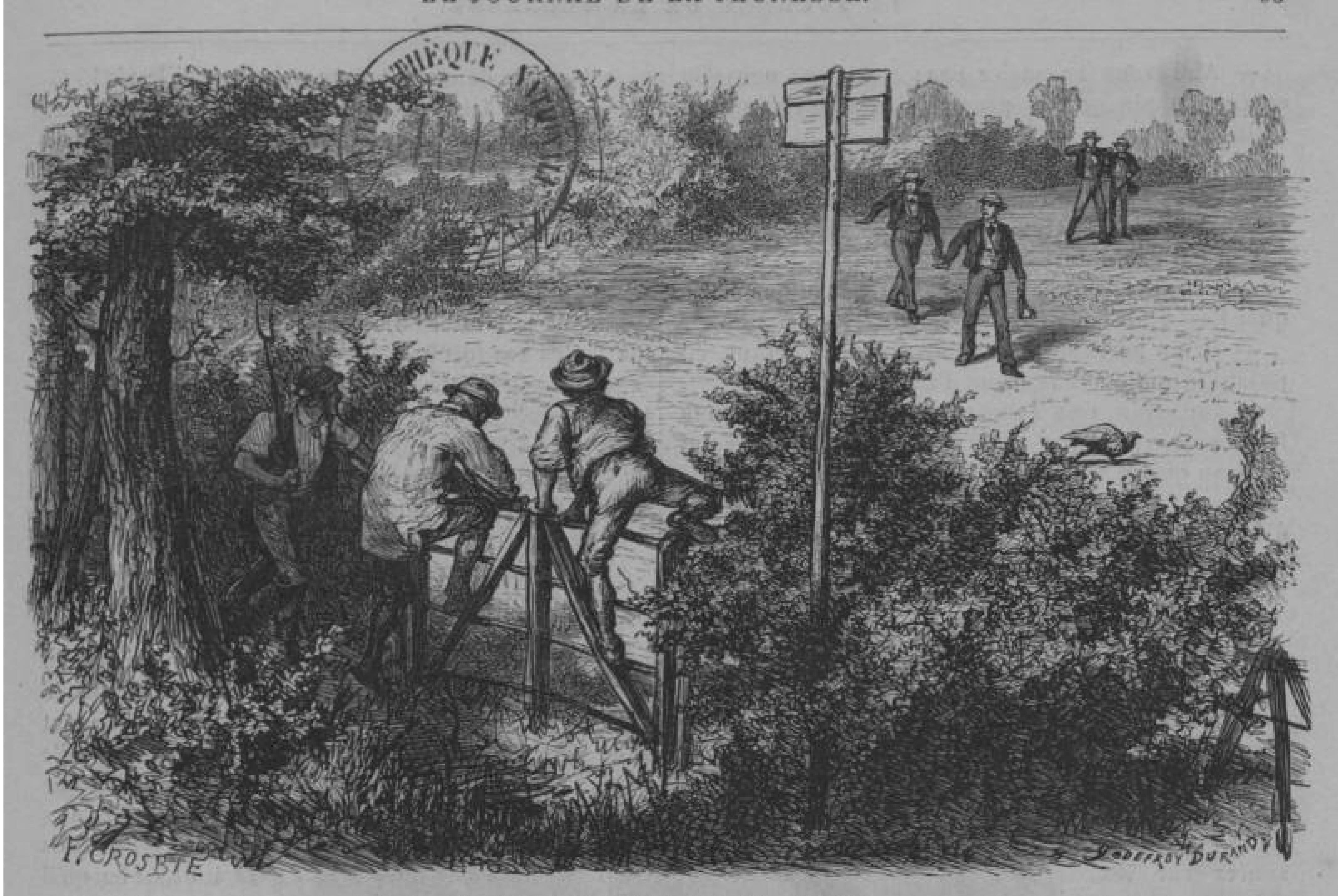
en 1812, *Jean de Paris*, et en 1813, *Le nouveau seigneur de village* le firent passer au premier rang et forcèrent son concurrent à donner plus de soin à ses productions. Après avoir fait représenter *Joconde* et *Jeannot et Colin* qui sont ce qu'il a fait de mieux, Nicolo se découragea et n'écrivit plus guère avant sa mort qu'un seul ouvrage important, qu'il laissa même inachevé. Boïeldieu se retrouvait donc en possession du sceptre de l'Opéra-Comique. Auber débutait à peine et Hérold était encore inconnu, mais les événements étaient peu favorables à la fortune du théâtre. Aussi ne voyons-nous, jusqu'en 1817, qu'un opéra de Boïeldieu qui ait été remarqué à cause de sa délicieuse musique, mais dont le poëme était peu lyrique : c'est *La fête du village voisin*. Les autres, écrits presque tous en collaboration, étaient des ouvrages de circonstance destinés à être oubliés presque aussitôt que représentés. On a fait remarquer avec justice à cette occasion que Boïeldieu, dont le caractère était bon et généreux, avait encouragé les débuts d'Hérold en se l'associant pour la musique d'un de ses opéras intitulé *Charles de France*. Ce fait est en effet assez rare parmi les compositeurs pour être cité exceptionnellement. A cette époque Boïeldieu fut nommé professeur de composition au Conservatoire. Ses succès semblaient l'y appeler tout naturellement, mais on aura peine à croire qu'il n'y fut accueilli qu'avec peu de satisfaction. Les idées sur la composition étaient déjà tournées vers les combinaisons les plus compliquées, et la musique claire, élégante et simple, paraissait aux jeunes gens du temps, comme à ceux d'aujourd'hui, beaucoup moins estimables que celle qui se perd dans les nuages ; aussi il ne fallut pas moins que l'aimable caractère, la finesse d'esprit et la bonté de Boïeldieu pour la faire accepter, et pour que, plus tard, on vit plus d'un de ses disciples lui rendre justice et confesser tout haut l'erreur dans laquelle ils se trouvaient presque tous à l'égard de la musique de théâtre.



Boïeldieu.

A suivre. N. Mouzin.





La chasse à la pintade. (P. 68, col. 2.)

TOM BROWN[1]

XIII

Le nid de crécerelle. — Histoire d'un canard volé. — La chasse à la pintade. — Colère du fermier Thompson.

Après le dîner, le *Fou* acheva de faire les préparatifs de la grande expédition, ajustant les courroies des fers à grimper, remplissant d'ouate de grandes boîtes à pilules, et aiguisant la petite hache de East. Aussitôt après l'appel, esquivant les *præpostors* qui cherchaient des *fags* pour le cricket, ils prirent allégrement le sentier de Lawford pour se rendre à Caldecoot's Spinney.

Quand ils eurent traversé trois ou quatre champs, Arthur commença à rester en arrière ; voyant cela, Tom cria à Martin de s'arrêter un peu :

« Nous ne sommes pas à la *Chasse au lièvre*, à quoi sert de tant nous presser.

—Voilà Caldecoot's Spinney, dit tout à coup Martin, et le nid est sur un de ces grands sapins.

— Oh! allons-y, ne nous arrêtons pas, » dit Arthur, excité par la vue du bois. Ils repartirent au trot, traversèrent un ruisseau et montèrent une pente : c'était là. Le moment était venu d'avancer sans bruit, pour ne pas exciter l'attention des gardes ou de tout autre ennemi. Martin leur montra avec orgueil l'objet de leur expédition, le fameux nid de crécerelle.

« Où, où, qu'est-ce que c'est? demanda Arthur. Il se tenait là le nez en l'air, bouche béante, ne sachant à quoi pouvait ressembler un nid de crécerelle.

— Là, ne voyez-vous pas, » dit East, en lui montrant un paquet de gui dans un bouleau. Profitant de ce que Tom et Martin étaient très-affairés avec leurs fers à grimper, il cherchait à le mystifier. Arthur ouvrait de grands yeux, son étonnement était au comble.

« Oh! que c'est curieux! s'écria-t-il; ce n'est pas du tout ce que je me figurais.

— Drôles d'oiseaux que les crécerelles, dit East, regardant de côté sa victime qui avait toujours les yeux en l'air.

— Moi je croyais que c'était dans un pin, objecta le pauvre innocent.

1. Suite. — Voy. vol. V, pages 305, 321, 337, 353, 369, 385, 401, et vol. VI, pages 1, 17, 33 et 49.

— Ah! vous ne saviez pas; c'est une nouvelle espèce de pin que le propriétaire a fait venir de l'Himalaya.

— Vraiment, dit Arthur, je suis content de le savoir. Cela ne ressemble pas du tout à nos pins? Ils font un très-joli effet. Le bois en est plein.

— Quel conte vous fait-il? cria Tom; il avait saisi au vol le mot Himalaya, et savait parfaitement de quoi East était capable.

— Il me parle de ce sapin, répondit Arthur, en posant la main sur le tronc d'un bouleau.

— Un sapin, cria Tom, allons, petit, vous ne me ferez pas croire que vous ne reconnaissez pas un bouleau quand vous en avez un sous les yeux? »

Le pauvre Arthur parut tout honteux, East partit d'un bruyant éclat de rire.

« Je n'ai presque jamais vu d'arbres, balbutia Arthur.

— N'êtes-vous pas honteux East! de l'attraper, cria Martin. Soyez tranquille, Arthur, dans quinze jours vous en saurez sur les arbres beaucoup plus long que lui.

— Alors, ce n'est pas là le nid de crécerelle?

— Cela! mais c'est un paquet de gui. Le nid, c'est ce paquet de petites branches.

— Ne le croyez pas, Arthur, reprit l'incorrigible East, je viens de voir une vieille pie qui en sortait. »

Martin ne daigna répondre à cette plaisanterie que par un grognement, et boucla la dernière boucle de ses fers à grimper. Quant à Arthur, il regarda silencieusement East d'un air de reproche.

Voici le grand moment! Il était très-difficile de grimper après le pin, avant d'atteindre les premières branches, qui étaient à une quinzaine de pieds de terre; le pied était trop gros pour qu'on pût l'embrasser.

Martin et Tom, qui tous deux avaient des fers, essayèrent de grimper, mais sans aucun succès. L'écorce cédait aussitôt qu'ils voulaient s'appuyer sur leurs fers, et l'étreinte de leurs bras ne pouvait les soutenir. Aussi, après s'être élevés de trois ou quatre pieds, ils glissaient brusquement et retombaient sur le sol, en s'écorchant les bras et la figure. Ils étaient furieux; East riait à gorge déployée et criait à chaque tentative inutile :

« Je parie deux contre un pour la vieille pie!

— Il faut faire la pyramide, dit Tom, à la fin. Voyons, East, misérable fainéant, mettez-vous contre le pied de l'arbre.

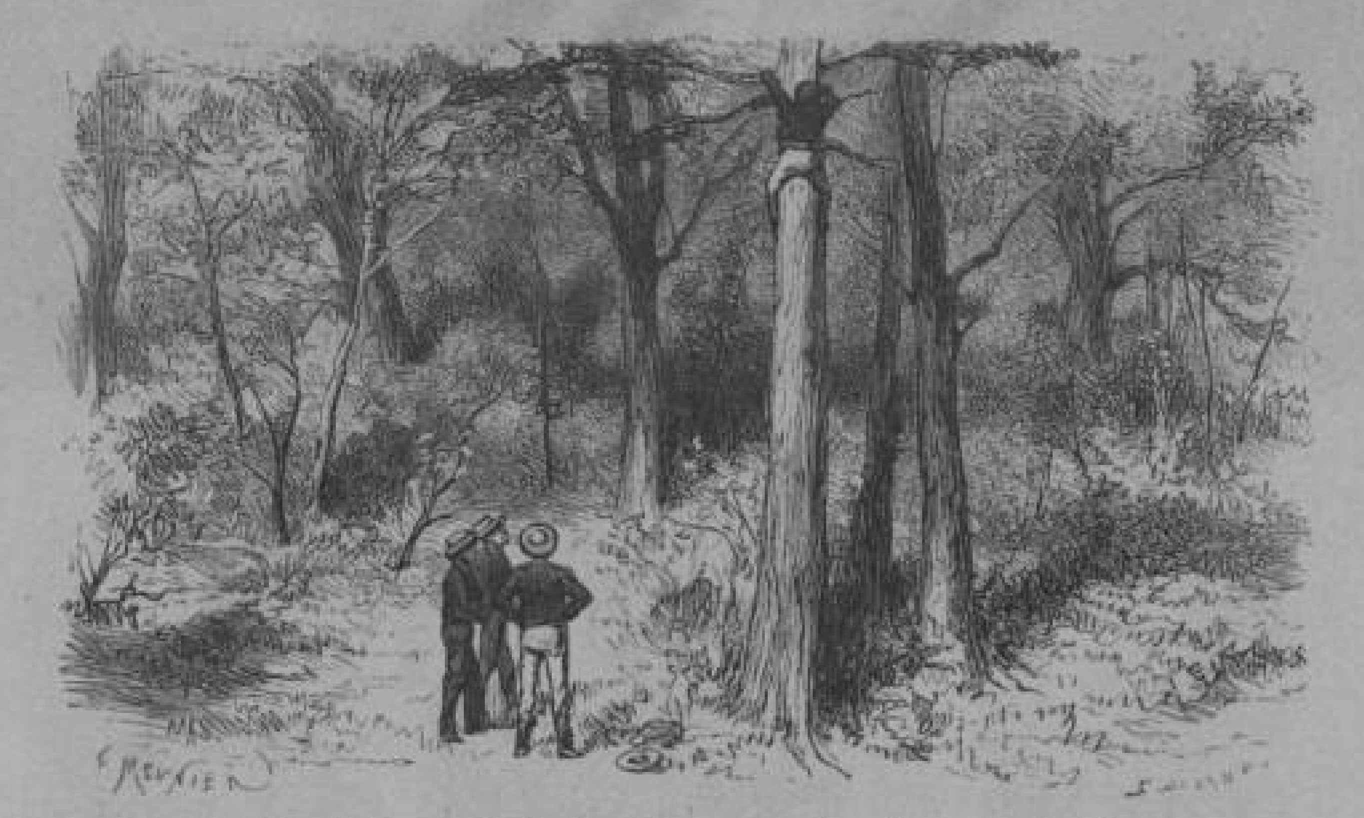
— Vraiment! et puis vous monterez sur mes épaules avec les fers que vous avez aux pieds. De quoi croyez-vous donc que ma peau est faite? »

Néanmoins il se leva, s'appuya contre l'arbre en baissant la tête et en serrant le tronc dans ses bras de toutes ses forces.

« Allons, Martin, à vous maintenant.

— Non, je suis plus léger que vous; montez d'abord. » Tom grimpa sur les épaules d'East et embrassa l'arbre à son tour. Martin s'éleva sur les épaules de Tom, pendant que la pyramide chancelait et grommelait.

Tout d'un coup il s'élança contre l'arbre avec une poussée qui envoya Tom et East rouler en hurlant sur le sol, et se trouva suspendu à une dizaine de pieds. Pendant une minute, ils crurent qu'il ne pourrait pas grimper, mais il fit si bien qu'il atteignit les premières branches.


Martin atteignit les premières branches. (P. 66, col. 2.)

« N'est-ce pas bien dangereux, demanda Arthur, qui suivait les mouvements de Martin en tremblant.

— Pas le moins du monde, répondit Tom, il est impossible de se faire du mal quand on tient bon. Essayez chaque branche en lui donnant une bonne secousse, et alors montez hardiment. »

Martin était alors parmi les petites branches, tout près du nid; la mère voletait çà et là au-dessus des arbres, surveillant l'envahisseur.

« Tout va bien; quatre œufs! cria-t-il.

— Prenez-les tous, dit East, nous en aurons chacun un.

— Non, non, laissez-en un, reprit Tom; la mère ne s'apercevra de rien. »

Nos écoliers se figuraient que les oiseaux ne savent pas compter, et qu'ils sont contents quand on leur laisse seulement un œuf. J'espère qu'il en est ainsi, mais je n'oserais pas l'affirmer.

Martin déposa avec soin un œuf dans chacune des deux boîtes qu'il avait apportées, et l'autre dans sa bouche, il n'avait pas d'autre endroit où le mettre en sûreté; ensuite, il commença à descendre.

Tout alla bien jusqu'au moment où il fut à dix pieds du sol; comme le tronc était plus gros, son

étreinte devenait de moins en moins ferme; il finit par glisser tout à fait et tomba sur le dos, crachant les restes de l'œuf qui s'était brisé dans sa chute.

« Euh! euh! quelque chose à boire! euh! l'œuf était couvé, » dit-il en bredouillant. Le bois tout entier retentissait des éclats de rire de East et de Tom.

Ils examinèrent les deux autres œufs, et ayant ramassé toutes leurs affaires, descendirent au ruisseau où Martin but à grandes gorgées pour faire passer le goût de l'œuf couvé.

Ils s'en allèrent ensuite en battant les haies et les buissons: Arthur, à sa grande joie, obtint de Tom l'autorisation de monter dans un petit chêne pour y dénicher un nid de pie. Tom le surveillait comme une mère surveille son enfant, lui montrant où il fallait mettre le pied et à quelles branches il pouvait se fier. Tout le monde applaudit à la hardiesse d'Arthur (qui avait eu grand'peur, mais qui n'en avait rien fait voir).

Ils arrivèrent à une route où ils trouvèrent un tas de cailloux, bien tentants pour des écoliers.

« Regardez, cria East, quelle chance! Voilà une demi-heure que je rêve de lancer des cailloux. Remplissons nos sacs (chacun d'eux portait avec lui un sac de futaine), nous avons déniché assez de nids pour aujourd'hui. »

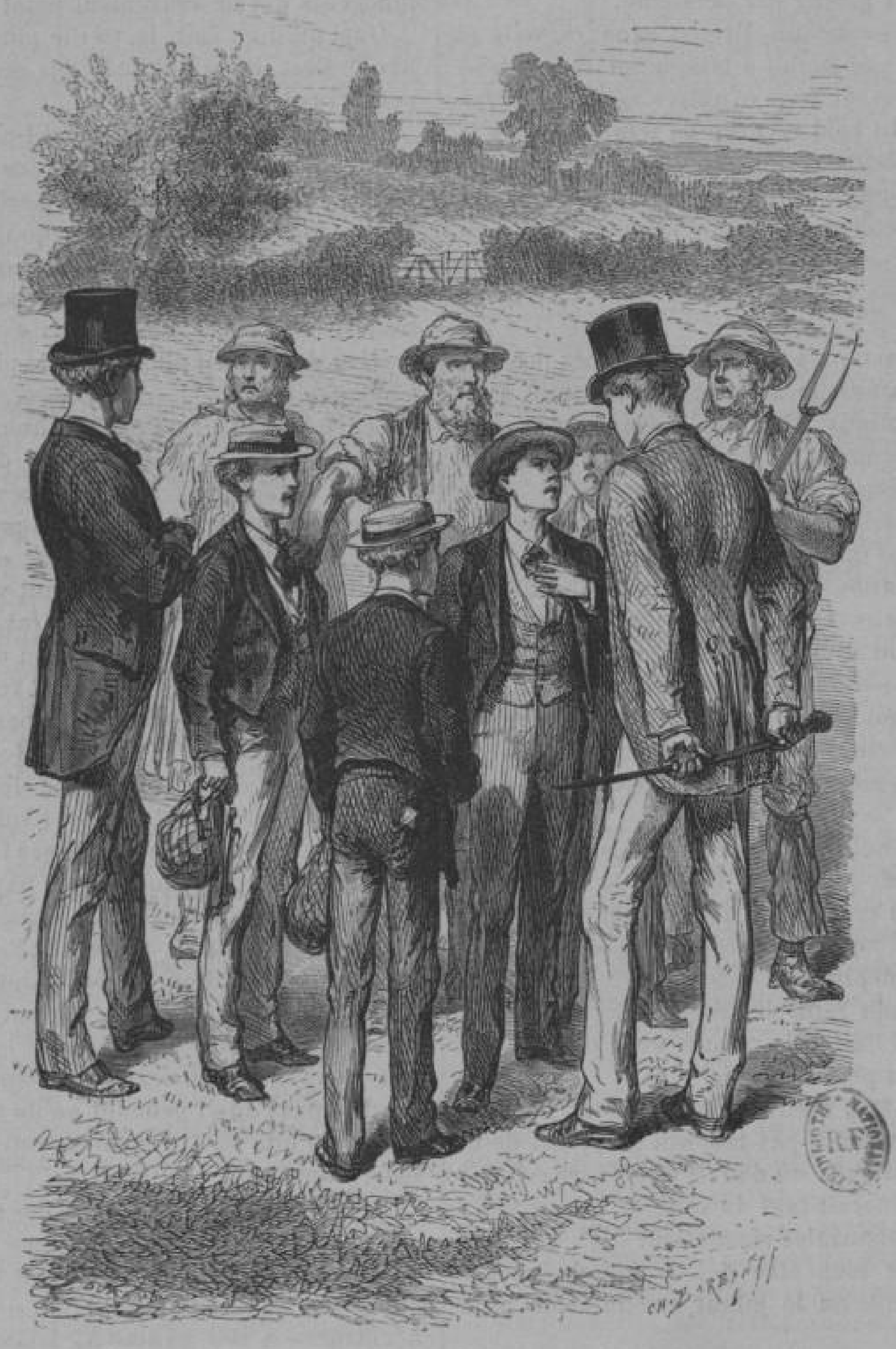
Quand leurs sacs furent pleins, Tom et East longèrent un des côtés de la haie, Martin et Arthur l'autre côté. Ils s'avançaient à grand bruit pour faire envoler les oiseaux et avoir occasion d'exercer leur adresse.

Mais il n'y avait pas encore de jeunes oiseaux, parce que la saison n'était pas assez avancée; quant aux vieux, ils volaient trop loin pour des tireurs inexpérimentés; ils étaient hors de portée après la première décharge de cailloux.

N'importe, c'était bien amusant de courir le long des haies et de lancer des volées de pierres après les merles et les pinsons. Arthur prit un tel goût à ce jeu, qu'il criait et courait tout à la fois, tombant dans les fossés, franchissant les haies ou passant à travers; en un mot, aussi exalté que le *Fou* lui-même.

Pour le moment ils étaient tous à crier après un vieux merle plein d'expérience, qui s'amusait pour son compte. Il les laissait approcher tout près, puis alors il s'envolait à une quarantaine de mètres; puis, avec une rare impudence, donnait un bon coup de queue en manière de provocation, et disparaissait dans la haie vive. C'était une grande haie double; les chasseurs la battaient, deux de chaque côté.

« Le voilà encore! — A vous, là-bas! — Le voici! — Je le tenais! — Eh! Martin, faites attention où vous tirez! »



Holmes prend un air grave. (P. 69, col. 1.)

Leurs cris pouvaient s'entendre à un quart de mille. Il y avait à deux cents mètres quelqu'un qui les entendait bien. C'était un fermier qui, dans le champ voisin, médicamentait des moutons en compagnie de deux de ses bergers.

Outre la ferme où il vivait, ce fermier avait loué, juste au bout du champ où étaient arrivés nos chasseurs, un bâtiment et une cour qu'il n'occupait pas et qu'il ne faisait garder par personne.

Néanmoins, comme un Breton sans cervelle et sans logique, il s'obstinait à laisser en cet endroit quantité de poules, de coqs et autres volailles. Naturellement, ce petit coin recevait de temps à autre la visite des maraudeurs; les renards et les Bohémiens faisaient leurs coups la nuit; le jour, j'ai le regret de le dire, les écoliers de Rugby faisaient quelques visites à la basse-cour, et toujours après chacune de ces visites quelque vieille volaille respectable manquait à l'appel.

Tom et East, du temps de leurs anciennes prouesses, visitaient parfois le bâtiment abandonné avec de perfides intentions. Une fois même, ils avaient attrapé et tué un canard, et l'avaient emporté triomphalement, enveloppé dans leurs mouchoirs.

Ils furent guéris de l'envie de recommencer par le tracas et l'inquiétude que leur causa le cadavre de leur victime. Ils le portèrent d'abord chez Sally Harrowel dans l'espoir de faire un bon souper. Sally, après l'avoir examiné, allongea la lèvre inférieure, et refusa péremptoirement de le préparer et de se mêler en quoi que ce soit de cette affaire. Alors ils l'emportèrent dans leur étude, et commencèrent à le déplumer eux-mêmes; mais que faire des plumes? où les cacher?

« En vérité, Tom; je n'aurais jamais cru qu'un canard eût tant de plumes, » grommela East. Il tenait à la main un sac rempli de plumes, et jetait un regard désespéré sur le canard qui n'était pas seulement à moitié déplumé.

« Et puis, ajouta Tom, je crois qu'il est déjà un peu avancé, » et il flairait le canard avec précaution. Il faut en finir au plus vite.

— Oui, c'est fort bien, mais comment le faire cuire? Ce n'est toujours pas moi qui essayerai de le faire rôtir dans la salle ou dans l'un des corridors; on nous soupçonnerait tout de suite de l'avoir volé, nous avons trop mauvaise réputation.

— Je voudrais bien être débarrassé de ce sot animal, » dit Tom, en le jetant sur la table avec dégoût.

Au bout de deux jours, il fut trop évident qu'il fallait s'en débarrasser à tout prix; ils l'empaquetèrent avec soin dans un papier, et le déposèrent dans le buffet d'une étude inoccupée, ou la matrone le découvrit pendant les vacances; on peut juger en quel état!

Ils n'avaient plus jamais fait la chasse aux canards, mais d'autres l'avaient faite; le fermier était furieux et bien décidé à faire un exemple des premiers écoliers qu'il attraperait. Aussi, en entendant crier les quatre amis, lui et ses hommes se cachèrent derrière les claies du parc à moutons, et guettèrent les chasseurs qui s'avançaient sans défiance.

Pourquoi, je vous le demande, fallait-il qu'il y eût, juste en ce moment, une vieille pintade dans la haie, si ce n'est pour induire en tentation des innocents qui ne songeaient point à mal?

Quoi qu'il en soit, la vieille pintade partit sous le nez de East, en criant de toutes ses forces: « Pétrac! pétrac! pétrac! »

Pourquoi cette pintade partit-elle justement sous le nez de East, le seul des quatre qui fût incapable de résister à la tentation? East, tout naturellement, lui lança la pierre qu'il tenait; ensuite il courut après elle pour la faire rentrer dans la haie. Il y réussit, et voilà les quatre chasseurs aux trousses de la pintade. Le cri « pétrac! pétrac! » devient de plus en plus aigu, de plus en plus désespéré!

Cependant le fermier et ses hommes quittent leur cachette et se glissent le long des haies vers le théâtre de l'action. Ils sont presque à un jet de pierre de Martin, qui serre de près le malheureux gibier, lorsque Tom les aperçoit et s'écrie: « Gare les rustres, *Fou*, regardez devant vous. » Il saisit le bras d'Arthur et l'entraîne à travers champs, aussi vite qu'il peut, dans la direction de Rugby.

S'il eût été seul, il aurait fait volte-face pour voir comment les choses allaient se passer, mais en compagnie d'Arthur, il n'est plus lui-même, tout son courage lui fait défaut. L'idée de comparaître avec Arthur devant le docteur, pour vol de volaille, le démoralise et lui ôte la moitié de ses forces pour courir.

East et Martin esquivent les paysans, se faufilent par le trou d'une haie et rejoignent bientôt Tom et Arthur; Tom aurait assez aimé leur voir prendre une autre direction, mais maintenant qu'ils sont tous les quatre réunis, ils doivent se tirer d'affaire ensemble.

« Vous ne voudriez pas abandonner le petit, n'est-ce pas? dit-il pendant qu'ils font passer Arthur à travers une haie; le pauvre petit ne peut plus respirer, tant il est épouvanté.

— Non, non! » répondirent les deux autres.

La haie suivante est épaisse et difficile; les paysans gagnent du terrain. Au moment même où on l'a fait franchir à Arthur, au prix de deux larges déchirures à son pantalon, le berger le plus agile est déjà de l'autre côté de la haie.

En fuyant à toutes jambes à travers le champ voisin, ils aperçoivent, dans le sentier qui le traversent, deux *præpostors*, Holmes et Diggs, en train de faire une petite promenade hygiénique.

« Allons à eux et rendons-nous, s'écrie Tom.

— Accepté! »

Holmes et Diggs, les voyant accourir tout essoufflés, s'arrêtent pour voir ce que cela signifie; tout

s'explique par l'arrivée du fermier et de ses deux hommes.

On n'a pas le temps de parlementer, le cœur de Tom bondit dans sa poitrine, pendant qu'il se demande : « Prendront-ils parti pour nous ? »

Le fermier se jette sur East et le saisit au collet; ce jeune gentleman, avec une discrétion qui n'est guère dans ses habitudes, s'abstient de lui donner des coups de pied dans les tibias; il se contente de tourner vers Holmes un regard suppliant, et se tient coi.

« Holà, ne serrez pas si fort, dit Holmes, qui est tenu de les protéger jusqu'à ce qui lui soit prouvé qu'ils sont dans leur tort. Voyons, qu'est-ce qu'il y a?

— Il y a que je tiens enfin cette petite vermine, dit le fermier tout haletant; ils sont allés rôder autour de ma basse-cour et m'ont volé mes poules; voilà ce qu'il y a. Et s'ils ne sont pas fouettés pour cela, je ne m'appelle pas Thompson. »

Holmes prend un air grave ; la figure de Diggs s'allonge. Ils se battraient volontiers contre le fermier et ses hommes, mais ils sont *præpostors*, ils connaissent leur devoir et savent qu'ils ne doivent pas soutenir une mauvaise cause.

« Je n'ai pas été auprès de sa grange de tout le semestre ! s'écria East.

— Ni moi ! ni moi ! répètent Tom et Martin.

— Voyons, William, dit le fermier à un de ses bergers, ne les avez-vous pas vus la semaine dernière ?

— Oui, je les ai certainement vus, » dit William, serrant la fourche qu'il tient à la main, tout disposé à s'en servir.

Les écoliers nient énergiquement; William est forcé d'admettre que si ce n'étaient pas ces garçons-là, ceux qu'il avait vus leur ressemblaient beaucoup.

Holmes a eu le temps de réfléchir : « Monsieur, dit-il à William, vous voyez bien que vous ne pouvez pas vous rappeler ce que vous avez vu. Quant à moi, je crois ces enfants.

— Cela m'est bien égal, crie le fermier, ils étaient après mes volailles aujourd'hui, c'est assez pour moi. William, empoignez l'autre. Je vous dis qu'ils ont rôdé par ici plus de deux heures, crie-t-il, en voyant que Holmes se place entre Martin et William, et qu'ils ont à moitié tué à coups de pierres plus d'une douzaine de petits poulets.

— C'est trop fort, s'écrie East, nous avons passé à plus de cent mètres de sa grange; nous sommes ici depuis moins de dix minutes, et nous n'avons rien vu qu'une vieille pintade maigre qui détalait comme un lévrier.

— Sur mon honneur, Holmes, tout cela est absolument vrai, ajouta Tom, nous n'étions pas après les volailles; une pintade est sortie d'une haie sous nos pieds, et nous n'avons pas vu autre chose.

— C'est bon, c'est bon, dit le fermier; William, empoignez-moi l'autre, et en marche !

— Fermier Thompson, dit Holmes, tenant du bout de sa canne William et sa fourche à l'écart, tandis que Diggs se posait en face de l'autre berger, en faisant craquer ses doigts, écoutez la raison; ces garçons n'ont pas été après vos volailles : c'est clair.

— Je vous dis que je les ai vus. D'ailleurs, vous, qui êtes-vous ? J'aimerais à le savoir.

— Peu vous importe, fermier ; eh bien ! moi, je vais vous dire le fond de tout cela. Vous devriez avoir honte de laisser courir vos volailles, sans personne pour les garder, si près de l'école. Vous mériteriez qu'on vous les volât toutes. Si vous voulez venir devant le docteur avec eux, je vous suivrai, et je lui dirai ce que je pense de cette affaire. »

Le fermier commença à prendre Holmes pour un maître; d'ailleurs, il était pressé de retourner à ses moutons, il se mit donc à parler dommages-intérêts. Arthur proposa de payer ce qu'on voudrait, et le fermier évalua la pintade à un demi-souverain.

« Un demi-souverain ! cria East, que le fermier avait enfin lâché. Un demi-souverain ! c'est se moquer; la pintade n'a pas eu le moindre mal; elle a bien sept ans, j'en suis sûr ; elle est coriace comme un morceau de cuir, et elle n'est plus en état de pondre un œuf, quand même il s'agirait de sauver sa vie. »

On convint de trois shillings pour le fermier et ses bergers; à cette condition, il ne serait plus question de rien. Tom commença à renaître; il avait été malade rien qu'à l'idée de ce que le docteur penserait de lui.

La petite troupe se mit en marche pour Rugby. Holmes, un des meilleurs garçons de l'école, profita de l'occasion pour faire une petite morale aux chasseurs de pintades, et pour leur faire promettre de ne plus se risquer du côté des volailles de Thompson. Ses paroles pénétrèrent plus ou moins profondément dans l'âme de ses auditeurs. Tous furent prodigues de promesses; tous furent repentants pendant plusieurs heures.

J'ai le regret de dire que East, plein de rancune contre le fermier qui l'avait insulté, retourna rôder autour de la basse-cour avec le Têtard et quelques amis. Ils furent pris en flagrant délit par les bergers, rossés d'importance, et contraints de donner huit shillings (tout ce qu'ils possédaient au monde) pour n'être pas traînés devant le docteur.

Martin devint un hôte assidu de l'étude des deux amis; Arthur s'attacha tellement à lui que Tom ne put s'empêcher d'en ressentir quelque jalousie ; mais il n'en laissa rien paraître.

Les deux œufs de crécerelle, qui étaient dans les boîtes, par un hasard inexplicable, n'avaient pas été cassés. Ce fut le noyau de la collection d'Arthur, à laquelle Martin travailla de tout son cœur et de toute son âme. Il initia aussi son ami aux mystères de l'art d'empailler.

Pour marquer sa reconnaissance à Martin, Arthur

lui permit de lui tatouer une petite ancre sur l'un des poignets; mais il eut soin de cacher cet ornement aux regards de Tom.

Avant la fin du semestre, il excellait à courir et à grimper; et, selon la prédiction de Martin, il en savait plus long que le facétieux East, sur les arbres, les oiseaux, les fleurs, et sur bien d'autres sujets encore.

A suivre. Imité de l'anglais par J. LEVOISIN.



LE MARDI-GRAS

—

LÉGENDE DU PAYS NORMAND

On était à la fin du carnaval; toutes les bonnes ménagères de Caumont-l'Éventé faisaient provisions d'œufs et de farine pour les crêpes, et les enfants s'en allaient chantant par les rues: « Mardi-gras, ne t'en va pas, nous ferons des crêpes et tu en auras ! »

« C'est à cette heure que la mère Sandret avait coutume de vendre si cher les œufs qu'elle avait conservés tout l'hiver, » disait une femme debout à la porte de sa chaumière, tranquille dans l'assurance que les denrées nécessaires à la fête du lendemain reposaient dans la grande armoire de chêne, fermée aux mains curieuses des enfants. Une petite fille la tira par sa robe : « Mère, dit-elle, et son joli visage respirait l'effroi, est-ce vrai que la mère Sandret a vu une nuit un homme tout en blanc qui secouait ses œufs dans un panier pour ôter la poussière et qu'il n'y en avait pas un seul cassé le lendemain matin? — Je l'ai entendu raconter par ma mère, et Rosalie Leys baissait elle-même la voix, mais voilà que la nuit tombe, il ne fait pas bon parler de ces choses-là; ton père va bientôt revenir de l'ouvrage ; le pauvre cher homme sera bien las, et il sait qu'il ne trouvera rien à la maison pour son mardi-gras ! — Ah! mère, il y aura des crêpes! s'écria la petite fille, regardant l'armoire avec confiance, les poules ont pondu tout exprès. — Et qu'elles ont bien fait, marmottait la mère, il n'y a rien au saloir ni dans la bourselle. — Les poules ont pondu, » répétait l'enfant.

Il était tard, les journaliers fatigués revenaient du travail; la nuit était close, les enfants étaient couchés, hâtant ainsi à leur manière l'aube de ce mardi-gras qu'ils attendaient depuis si longtemps, Marin Leys se séparait de son compagnon de tâche, Pierre Doucet, qui avait tout le jour creusé avec lui le fossé qui entourait le cimetière. « Feras-tu demain ta journée ?, demanda Marin. — Pour ça, non, dit Pierre, il n'y a qu'un mardi-gras par an, et j'irai un peu me réjouir sous la branche de genêt[1]. La femme et les enfants s'arrangeront au logis comme ils pourront. — J'achèverai tout seul le fossé, soupira Marin, la femme ni les enfants ne peuvent se passer de pain et nous avons eu tant de malheur depuis un an qu'il n'y a pas chez nous une journée d'avance. — Les femmes feront les crêpes à l'eau, » ricana Pierre, et les deux hommes se séparèrent.

Marin avançait sans regarder autour de lui; ses pieds, habitués à la route, en suivaient les détours sans s'embarrasser des ornières, des flaques d'eau, des pierres entassées; une petite lune naissante éclairait faiblement la campagne et l'ouvrier fatigué attendait avec impatience le moment où il apercevrait la lueur vacillante d'une chandelle allumée dans sa chaumière, lorsqu'en débouchant au bout d'un chemin creux, bordé de grandes haies et de taillis épais, il s'arrêta stupéfait sur la petite clairière formée par l'embranchement de quatre sentiers. Une lumière brillante frappait ses regards; une large nappe blanche couvrait le sol; quatre flambeaux étaient placés aux coins; au milieu, assis comme un tailleur, les jambes croisées, un homme, vêtu d'un habit étrange, comptait les pièces d'or entassées devant lui; l'amas était énorme, l'inconnu plongeait et replongeait ses mains dans le trésor dont les tintements métalliques retentissaient aux oreilles inaccoutumées du paysan comme une musique étrange. Marin n'osait pas reculer, il avançait et retirait son pied; il fallait traverser la clairière pour regagner son logis et l'or fascinait ses regards. Le personnage mystérieux n'avaient pas levé les yeux, mais tout en formant une pile des brillantes monnaies éparses devant lui, il articula ces paroles d'une voix creuse : « Prends-en, mais laisses-en. » Jusque-là, Marin n'avait pas songé à s'approprier la plus légère partie du trésor, mais la pensée de sa femme, de ses enfants, de la joie que causerait dans la chaumière la moindre parcelle de cet amas d'or l'emporta sur sa répugnance instinctive, il étendit la main, prenant une pièce d'or, une seule, plus qu'il n'avait jamais possédé dans sa vie; puis troublé, ne sachant pas encore s'il avait mal fait, il bondit sur la nappe blanche comme s'il foulait aux pieds l'herbe des prairies et s'enfuit sans regarder derrière lui.

Il courait dans la direction de sa demeure, mais

1. Enseigne des cabarets dans certaines parties de la Normandie.

peu à peu ses pas se ralentirent; il commençait à réfléchir et bientôt il s'arrêta tout à fait : « C'est l'argent du diable ! » se dit-il en regardant la pièce d'or qu'il tenait dans sa main, s'attendant à la voir changée en une feuille sèche ; non ! l'or brillait toujours à ses regards ; la monnaie portait l'empreinte du souverain.

« En tout cas, je n'ai pas gagné cet argent, et je ne sais d'où il vient ? reprit l'honnête paysan ; il me pourrait peut-être porter malheur ou bien à la femme et aux enfants ! » Le pauvre Marin soupirait amèrement, il pensait aux infortunes dont il était accablé, à sa femme malade, à sa vache morte, à ses enfants malingres ; il fit le signe de la croix : « Tout çà est la volonté du bon Dieu, dit-il, mais cet argent-là me brûle les doigts, » et reprenant vivement sa course, comme s'il doutait de sa résolution, il revint bientôt à la clairière ; l'inconnu était toujours là, comptant son argent ; Marin s'avança sans hésiter, et posa la pièce d'or à côté du compteur ; celui-ci ne leva pas plus les yeux que devant, mais il dit de la même voix sépulcrale : « Tu as sagement fait, bien mal acquis ne profite pas ! » Marin ne s'arrêta pas de courir jusqu'au seuil de sa cabane.

Le sac s'alourdit sur ses épaules. (P. 72, col. 1.)

Cependant Pierre avait marché de son côté ; il ne se pressait pas, bien qu'il fût las ; sa femme était grondeuse, ses enfants toujours sales et effrayés ; l'égoïsme du mari et du père, ses fréquentes visites au cabaret avaient porté leurs fruits ; Pierre et Séraphine étaient pauvres comme Marin et Rosalie, et ils ne s'aimaient pas comme eux ; ils n'espéraient pas comme eux au Dieu des pauvres et des infortunés.

La lune était voilée par les nuages ; le chemin boueux était impraticable ; le paysan grimpa sur un échalier qui séparait un champ de la route ; tout était solitaire, les maisons éparses dans le Bocage[1], au milieu des prairies, étaient toutes lointaines ; comme Pierre mettait le pied sur la barre de bois qui formait la clôture, il entendit dans la haie les mouvements convulsifs d'un être vivant. « Qui est là ? » demanda-t-il d'une voix un peu voilée par la crainte. Point de réponse, mais un bruit d'ailes, comme si un oiseau blessé se débattait contre quelque obstacle. Pierre étendit les bras et rencontra les plumes d'un dindon, arrêté par les branches d'un noisetier : « Ma foi, c'est un *picot*[2] ! s'écria-t-il, comment est-il venu si loin des logis ? C'est une bonne chance qui l'envoie pour le mardi-gras ! » et sans plus de réflexions, Pierre saisit l'oiseau et le fourra dans le sac qu'il portait sur

1. Nom du pays boisé dans une partie de la Normandie.
2. Dindon.

l'épaule. « Si je le portais à la mère Célestin? se disait-il tout en marchant, elle m'en ferait un festin pour moi tout seul! » Mais l'idée que la cabaretière pourrait reconnaître le dindon qui appartenait sans doute à quelque voisin modifia l'égoïste projet du paysan. « La femme et les enfants auront à se contenter de la peau et des os, » se dit-il, et il continua sa route jusqu'au pauvre logis délabré qui abritait Séraphine et ses petits.

Comme l'ouvrier entrait dans sa hutte, les cris des enfants qui se disputaient cessèrent tout à coup; ils redoutaient la colère de leur père; les plus jeunes se tapirent sous le manteau de la cheminée; les grands se jetèrent sur le tas de feuilles sèches qui leur servaient de lit et firent semblant de dormir; Séraphine déguenillée, les yeux rouges, le visage encore meurtri d'un coup que son mari lui avait donné la veille, jeta sur le feu une poignée de broussailles; la flamme qui s'éleva au travers de la fumée révéla le gros sac que Pierre venait de poser à terre; la femme y porta la main avec un mouvement d'espérance : « Tu as acheté du pain? dit-elle d'un air joyeux. — Mieux que ça, fit Pierre qui riait; j'ai trouvé un picot que tu me feras cuire pour mon mardi-gras. — Volé! » dit une voix claire. Le mari et la femme se regardèrent; Pierre croyait avoir mal entendu; Séraphine avait pâli: « Où as-tu trouvé le picot? demanda-t-elle. — Dans une haie, dit Pierre, où il n'y avait ni homme, ni maison. — Où tu vas me rapporter! » reprit la voix. Séraphine tomba à genoux près du sac; le picot avait parlé. Pierre restait immobile, confondu, effrayé, les gouttes de sueur coulaient sur son front : « Prends-moi sur ton épaule, » dit encore la voix. L'ouvrier obéit sans répondre, tout las qu'il était, sans avoir pris le temps de s'asseoir, de manger un morceau de pain ou de boire un verre de cidre; il jeta le sac sur son épaule et reprit le chemin qu'il avait parcouru une heure auparavant. Le sac était léger d'abord; mais à chaque pas Pierre trouvait son fardeau plus pesant. « Je ne saurais plus marcher, se disait-il, je suis trop fatigué! » Bientôt, il laissa échapper une exclamation de colère : « Maudit picot! » s'écria-t-il, le sac s'alourdit encore sur ses épaules. Au début de sa course, il ne portait pas dix livres; il n'avait pas marché une demi-heure que cent livres l'accablaient de leur poids et chaque instant aggravait sa souffrance. Lorsqu'il s'arrêtait pour reprendre haleine, la voix qui le glaçait d'effroi répétait : « Marche! » et Pierre reprenait son chemin, sans même oser murmurer tout haut; chaque plainte, chaque jurement accroissait le fardeau qui l'écrasait.

Le pas de Pierre se ralentissait insensiblement; il n'avançait plus qu'avec peine et par un effort suprême; le malheureux ne songeait plus à la branche de genêt, au mardi-gras, aux joyeux compagnons qu'il avait espéré rencontrer pendant que la femme et les enfants resteraient au logis, tremblants de faim et de froid; il ne pensait qu'à sa fatigue, à sa peur, à la mauvaise chance (c'est ainsi qu'il appelait son vol), qui avait mis le picot sur son chemin et de minute en minute il sentait ses jambes fléchir, sa respiration devenait haletante; tous ses membres étaient baignés de sueur, ses mains tremblantes s'appuyaient contre les arbres du chemin. Enfin, Pierre tomba, accablé sous le faix; il était évanoui sur la route, par la nuit noire, mourant de fatigue et d'effroi. Il faisait froid, le vent glacé sifflait dans les branches encore dépouillées; le malheureux allait expirer sans secours lorsque Marin vint à passer par le sentier; on l'était venu quérir pour voir sa mère malade; il releva son camarade et l'emporta sur ses épaules jusqu'à la première chaumière; la charité donnait au brave paysan des forces que le remords et la peur avaient enlevées à Pierre. Lorsque le malheureux revint à lui, il ouvrit des yeux encore hagards : « le picot! » murmura-t-il; personne ne comprenait ce qu'il disait, et lorsqu'on le ramena à son logis le Normand ne révéla pas à sa femme ce qu'il avait souffert dans cette nuit terrible. Pierre ne devint pas un bon mari, il ne fut jamais un bon père; les enfants de Marin grandirent et l'entourèrent de soins et d'affection, la famille de Pierre tourna mal et se dispersa de bonne heure, mais le paysan avait au moins appris une leçon salutaire; quelle que fût sa détresse, quelque séduisante que lui parût la branche de genêt, il ne mit jamais la main sur le bien d'autrui, il entendait toujours retentir à ses oreilles la redoutable voix du picot : « Volé! Marche! »

Mme DE WITT.

A TRAVERS LA FRANCE

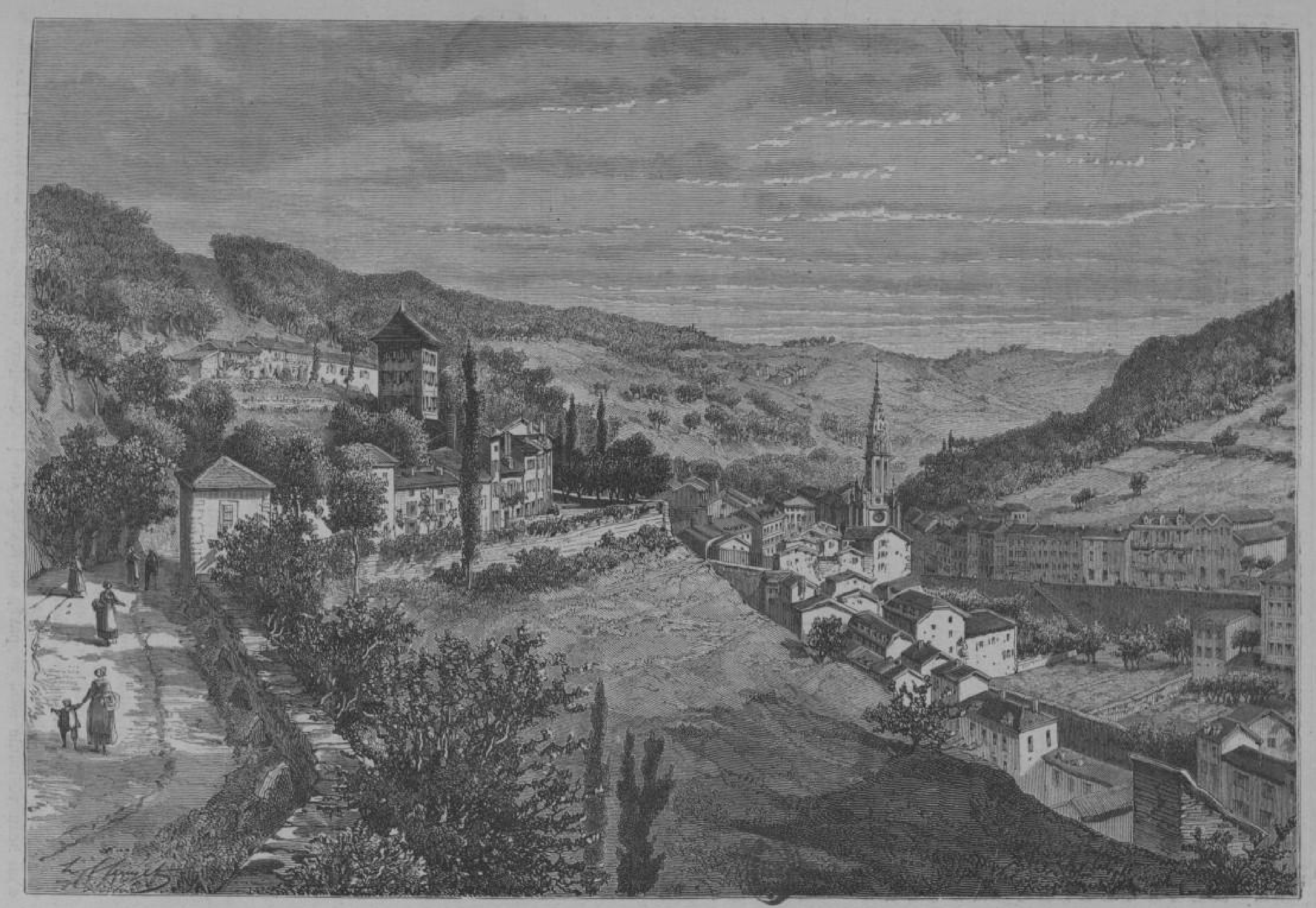
PLOMBIÈRES

La petite ville de Plombières est située dans le sud du département des Vosges, à quelques kilomètres seulement de la frontière de la Haute-Saône, dans la vallée supérieure de l'Augronne, ou Eaugronne.

« Ce lieu, dit Montaigne, qui séjourna plusieurs jours à Plombières et y prit les eaux, en partant pour son voyage d'Allemagne et d'Italie en 1580, ce lieu est assis aux confins de la Lorraine et de l'Alsace, dans une fondrière, entre plusieurs collines hautes et coupées qui le serrent de tous côtés. Au fond de cette vallée naissent plusieurs fontaines tant froides naturelles que chaudes. »

On ne saurait décrire en moins de mots et d'une façon plus exacte la position de Plombières dans un ravin profond, étroit, qui l'enveloppe complétement au nord et au sud.

Plombières est un des établissements thermaux



Plombierès. (P. 72, col. 2.)

les plus riches par l'abondance, la variété, la température et l'efficacité de ses eaux.

Il y existe trois sortes d'eau : l'*eau ferrugineuse*, l'*eau savonneuse* et l'*eau thermale*. Elles émergent de roches granitiques très-feldspathiques, entrecoupées de fentes verticales ou obliques, remplies quelquefois de gros cristaux de quartz ou de terre blanche rosée, plus rarement noire et tachetée de fer oligiste (silicate calcaire). C'est de cette matière, désignée par les minéralogistes sous le nom d'alloysite, douce au toucher comme le savon, que les eaux froides qui traversent ces roches ont tiré leur dénomination d'*eaux savonneuses*.

Autrefois, les sources thermales étaient au nombre de quinze; toutes servaient à l'alimentation des établissements de bains; celle des *Dames* et du *Crucifix*, la *Ferrugineuse* et les *Savonneuses* étaient en outre employées, comme elles le sont encore, en boissons; mais, depuis 1856, le régime des eaux a subi des modifications radicales.

L'affluence croissante des baigneurs exigeait qu'on s'assurât exactement de la richesse des sources, qu'on augmentât leur débit, s'il était possible, et qu'on remontât jusqu'à leur origine, de façon à les enchambrer dans les conditions les plus favorables à leur conservation. De grands travaux ont été exécutés pendant le cours de cinq années, avec une rare persévérance et une parfaite habileté, par M. l'ingénieur Jutier.

Il a fallu creuser et fouiller tantôt à travers des massifs de substructions antiques, tantôt au sein de la roche elle-même, quelquefois en s'avançant, non sans danger, dans le sol sur lequel des maisons se trouvaient assises. Cette recherche de sources, la plupart inconnues, sinon toutes, devait nécessairement en modifier quelques-unes, en faire disparaître quelques autres et en déceler de nouvelles. C'est ce qui arriva; mais tout avait été si sagement conduit, que le rendement total des sources minérales, qui n'était autrefois, en réalité, que de 346 mètres cubes en vingt-quatre heures, est aujourd'hui de 665 mètres cubes, non compris les sources à faible température.

Les établissements de bains sont au nombre de six.

Le *bain Romain*, situé au milieu de la chaussée de la rue principale de la ville, portait autrefois le nom de *bain des Pauvres*, de *Grand-Bain*, de *Vieux-Bain*. Il est aujourd'hui entièrement neuf; mais comme il a été formé des restes d'un bain antique qu'on suppose de construction romaine, on lui a donné la dénomination qu'il porte actuellement. C'est une sorte d'étage demi-souterrain, qui ne manque pas d'une certaine élégance; il est surmonté d'une vitrine en forme de dôme oblong; on y descend par deux escaliers de sept ou huit marches, placés à chacune de ses extrémités orientale et occidentale. Il consiste en cabinets parallèlement rangés des deux côtés d'un beau vestibule dont le pavé, en marbre des Vosges, est à volonté chauffé par un réservoir d'eau chaude, ce qui fait de cet établissement un lieu de réunion et de promenade agréable quand le temps est froid et pluvieux.

Le *bain des Dames*, situé sur la rive gauche de l'Augronne, tire son nom de l'ancienne et célèbre abbaye des Dames-nobles de Remiremont, dont il était autrefois la propriété. Mais il paraît qu'au commencement de ce siècle on l'appelait, comme nous l'avons dit, le *bain de la Reine*. Antérieurement il avait porté le nom de bain de Diane, et l'on voyait encore en 1576, au-dessus de la source, dans la muraille, l'image de la déesse.

Le bain le plus fréquenté de Plombières est celui qu'on nomme *Tempéré*, à cause de la présence de tuyaux qui permettent d'en régler la température plus facilement que dans les piscines romaines où les eaux se rendaient toujours directement. Commencé en 1773 et restauré en 1832, il a porté autrefois le nom de *bain Neuf*, et aussi, pendant quelque temps, celui de *bain Républicain*.

Du bain Tempéré, on arrive, en traversant un petit passage voûté, à l'établissement qu'on nomme aujourd'hui *bain des Capucins*, ancienne dépendance d'un couvent de Capucins situé en face de l'emplacement qu'il occupe.

En face des deux bains précédents, dont il n'est séparé que par la rue, existe un autre établissement dont la construction, commencée sous l'Empire, fut achevée sous Louis XVIII. C'était alors le *bain Royal*, ou *bain Neuf*. Il est devenu plus tard le bain *Impérial*; enfin, il porte aujourd'hui le nom de bain *National*. C'était, il y a quelques années, le plus considérable des établissements de Plombières.

Dans un petit pavillon attenant à cet établissement, se trouve une pièce appelée *le bain des Princes*; elle renferme deux vastes baignoires de forme antique, pratiquées en contre-bas du sol, revêtues de marbre des Vosges et construites pour l'impératrice Joséphine.

Enfin les nouveaux thermes sont situés à l'ouest de Plombières, sur la route d'Aillevillers, dans un charmant vallon, orné de bosquets et de promenades, à deux pas du parc. Une galerie de 7 mètres de largeur, comprenant toute la hauteur de l'édifice, sur 55 mètres de longueur, chauffée par les eaux thermales mises en circulation dans les hypocaustes sous le dallage en marbre du sol, donne accès à tous les cabinets du rez-de-chaussée et du premier étage.

Plombières, dont le nom a suscité de nombreuses interprétations étymologiques, a une origine très-reculée. Il n'est pas douteux que les Romains connaissaient l'efficacité de ses eaux et en ont fait usage. Leur présence à Plombières est constatée par des débris importants de constructions, et particulièrement par les restes d'un long canal souterrain, formé d'énormes blocs de grès que relie fortement un ciment d'une dureté impénétrable.

Quelques archéologues considèrent Plombières

comme ayant été à cette époque une station secondaire à laquelle on se rendait des thermes de Luxeuil.

Les invasions des Barbares renouvelées jusqu'au x[e] siècle effacent durant plusieurs siècles tout souvenir de Plombières; mais la *chronique des Dominicains* de Colmar signale, vers la fin du XIII[e] siècle, la construction à Plombières d'un château fort que le duc de Lorraine, Ferri III, voulut élever pour défendre les *baigneurs* contre les *mauvaises gens*.

Depuis cette époque, il est fait mention à plusieurs reprises de Plombières à l'occasion d'incendies qui détruisirent en partie la ville en 1498 et en 1517. En 1770 une crue de l'Augronne ravagea la petite cité, qui ne se releva que grâce à la générosité de Louis XV. Depuis vingt ans enfin, Plombières a fait de constants progrès, et elle est aujourd'hui une de nos plus florissantes stations thermales.

P. VINCENT.

BOÏELDIEU[1].

La réputation de Boïeldieu devait aussi lui ouvrir les portes de l'Institut. En 1817 il fut appelé à y remplacer Méhul qui venait de mourrir, et, comme s'il voulait justifier cette nouvelle distinction, il donna bientôt *Le petit chaperon rouge* qu'on appela, en effet, son discours de réception. Le soin qu'il avait apporté à la composition de ce charmant ouvrage avait profondément altéré sa santé, et la nécessité de la rétablir fut la principale cause du silence qu'il garda pendant près de sept années. (Boïeldieu avait l'avantage, inappréciable pour un compositeur, d'avoir cultivé le chant, mais il ne composait guère qu'en chantant continuellement, et ce fut de cette manière qu'il contracta une maladie de langueur à laquelle il succombait seize ans après son entrée à l'Institut.) Pendant ce long repos il n'écrivit guère que quelques morceaux en collaboration pour des ouvrages éphémères et remania un opéra qu'il avait composé en Russie : *Les Voitures versées*, qu'il fit jouer en 1820. Cependant le moment approchait où sa gloire devait resplendir du plus vif éclat. Boieldieu rompit enfin le silence en 1825 en donnant la *Dame blanche*, ouvrage qui peut passer pour le modèle de l'opéra comique français, et dans lequel on ne sait ce qu'il faut le plus applaudir : de la sensibilité la plus vraie ou de la grâce aimable et de la gaieté qui y abondent. Un très-vif succès (qui dure depuis cinquante ans) accueillit *la Dame blanche*. Tous les théâtres de l'Europe la jouèrent bientôt et partout le même enthousiasme fut excité par cette charmante et spirituelle musique. A cette occasion l'auteur fut l'objet des distinctions les plus flatteuses de la part de sa ville natale, des artistes de l'Opéra-Comique, du ministre et du roi Charles X. Il avait été décoré en 1820[1]. Rien désormais ne pouvait plus ajouter à sa gloire ni à sa réputation, et cependant, loin de s'enorgueillir de ses succès, Boïeldieu ne songeait qu'à se perfectionner encore, se trouvait tous les jours plus difficile envers lui-même et hésitait à produire un nouvel ouvrage. Sur ces entrefaites il était devenu veuf, en 1826, et avait épousé en seconde noce M[lle] Philis, sœur de la célèbre comédienne de ce nom. Ce ne fut que quatre ans après l'éclatant succès de *la Dame blanche* qu'il se décida à faire jouer *les Deux nuits*, son dernier opéra. Malgré d'incontestables beautés la musique ne put sauver le poëme et l'ouvrage ne réussit point. Boïeldieu en conçut un chagrin secret, qui ne fit qu'ajouter au délabrement de sa santé déjà très-compromise, et qui le conduisit au tombeau à l'âge de cinquante-neuf ans, le 8 octobre 1834. La nouvelle de sa mort fut généralement accueillie par les plus vifs regrets, car il n'avait que des amis. Une foule considérable d'artistes et d'hommes distingués lui rendit les derniers devoirs dans l'église des Invalides, où le *Requiem* de Chérubini fut exécuté par les plus grands chanteurs et instrumentistes. Sa ville natale lui éleva un monument qui renferme le cœur de l'illustre artiste, et sa famille fit déposer ses restes au cimetière du Père-Lachaise, à côté de ceux des compositeurs célèbres qui l'avaient précédé dans la tombe. Le souvenir de Boïeldieu s'est perpétué depuis, et cette année Rouen a célébré avec éclat la centième année de sa naissance par des fêtes qui ont réuni une très-grande affluence d'artistes et de sociétés musicales venus de tous les points de la France pour honorer sa mémoire[2].

Au moment où le pays tout entier veut rendre hommage à la mémoire d'un artiste de génie, il n'est pas inutile de rappeler ses titres à tant de gloire, et de faire ressortir le mérite de ses œuvres. La musique est aimée en France, mais à la condition d'être compréhensible et claire, et, à ce titre, celle de Boïeldieu mérite d'être citée comme un modèle parfait, surtout parce que, chez lui, la clarté ne nuit en rien à la force de l'expression ni à la variété des combinaisons. Un autre mérite de Boïeldieu est de s'être tenu au courant de tous les progrès de son siècle et d'être cependant resté lui-même. Il y a loin de la simplicité du *Calife de Bagdad* à la richesse des combinaisons de la *Dame Blanche*, mais le cachet individuel de l'auteur s'y trouve comme dans tous ses autres ouvrages, où l'on voit la distinc-

1. Suite et fin. — Voy. page 62.

1. Il fit, à cette époque, de nombreuses démarches en faveur de Catel, qui n'était pas décoré, et qui lui dut cette distinction. Boïeldieu se conduisit, en cette circonstance, de la manière la plus honorable, ne voulant pas, disait-il, porter sa décoration en présence d'un collègue plus ancien que lui, et qui, seul, ne l'avait pas.

2. Boïeldieu a laissé un fils, M. Adrien Boïeldieu, né en 1816, compositeur distingué, et élève de son père. Il était tout naturellement destiné à être le héros des fêtes rouennaises.

tion, l'élégance, la grâce et l'esprit réunis aux élans de la sensibilité la plus vraie et à l'expression du goût le plus pur. Le point de départ de Boïeldieu dans la composition fut une imitation de Grétry et de Dalayrac, deux maîtres éminemment français, mais il eut à traverser la période révolutionnaire où le genre sombre était à la mode avec Berton, Catel, Kreuzier, Méhul et Chérubini; puis la période plus éclatante qui recommence avec Spontini, Lesueur, et se continuant par Nicolo Isouard et Paër, Auber, Hérold et Carafa dans leurs débuts, finit presque au point culminant de la gloire de Rossini; et dans cette suite de plus de trente années nous le voyons perfectionnant son style, étudiant les ressources nouvelles de l'instrumentation, donner à ses ouvrages une importance de plus en plus grande comme facture, mais sans se laisser entraîner à aucune imitation du style de ses contemporains, et sans cesser de rester clair et original. Boïeldieu est donc un maître français dans l'acception la plus vraie du mot, car il n'a jamais rien emprunté à la musique des pays voisins qui nous envient sa gloire et; à ce titre encore, son nom mérite de vivre dans l'histoire de l'art national comme celui des plus illustres compositeurs du XIXe siècle.

N. MOUZIN.

LES AVENTURES DU CAPITAINE MAGON[1]

V

Le roi David. — Jonas, le sonneur de trompette.

Le lendemain, Hira vint de bon matin m'annoncer qu'il se rendait chez le roi. Deux heures après, des esclaves du palais nous amenèrent un veau, pour nous régaler de la part du roi. L'un deux ayant demandé qui était l'ambassadeur de Hiram, je me nommai.

« Le roi, me dit cet homme, m'a chargé de te mener devant lui, toi et ta suite. Viens donc à présent. »

Mes deux matelots prirent le coffre où étaient les présents destinés au roi David. Hannibal revêtit sa cuirasse et coiffa son casque, Hannon passa son écritoire dans sa ceinture, et nous partîmes, à la grande joie de Chamaï et surtout de Bicri, qui n'avaient jamais vu leur souverain.

Hira nous attendait à la porte et nous fit entrer par un escalier en vis, dans une salle carrée et bien éclairée. Au fond de cette salle est une estrade en bois de cèdre à laquelle on monte par trois degrés. Les murs sont tendus d'étoffes, où l'on voit représentés des fleurs et des oiseaux. Sur l'estrade est une peau de lion, aux pieds du trône du roi, lequel est en bois de santal, sans peintures ni dorures. A côté du roi se tenait Joab, général de l'armée, revêtu de sa cuirasse, et coiffé de son casque, et derrière le trône on voyait la lance du roi appuyée contre le mur, et son écuyer, debout, portant l'épée royale dans sa main. Sur les degrés de l'estrade étaient plusieurs officiers du palais, et quatre guerriers, debout, l'épée nue à la main.

Le roi lui-même était assis sur son trône, très-simplement vêtu. C'était un homme âgé, de stature moyenne et de corpulence maigre; mais, malgré son âge, on voyait qu'il était encore leste et vigoureux. Sa barbe était toute blanche, sans frisure, et ses cheveux nattés comme ceux des autres. Il ne porte ni bandeau, ni couronne. A ses bras, il n'a pas de bracelets; au lieu de patins élevés, comme les autres rois, il a aux pieds des sandales de montagnard, et pas d'anneaux aux orteils. Sa tunique est blanche, bordée d'hyacinthe et sans broderie. C'est un roi sans pompe et vêtu comme les gens du commun, mais à ses yeux gris bleu, à son regard clair et perçant, on voit bien qu'il est le roi.

Mes gens se rangèrent sur une seule ligne, et m'avançant devant eux jusqu'au pied de l'estrade, je me prosternai, puis je me tins debout, les mains croisées.

« Magon, le Sidonien, dit le roi.

— Me voici, répondis-je.

— Sois le bienvenu. As-tu voyagé en paix?

— J'ai voyagé en paix.

— Comment se porte le roi Hiram?

— Il se porte bien.

— Et comment se porte le peuple de Tyr, et aussi le roi de Sidon et le peuple de Sidon.

— Ils se portent bien.

— Je suis satisfait. Donne-moi les lettres du roi Hiram. »

Je remis le papyrus scellé à un des officiers, qui le présenta au roi. Il le lut avec attention, et me regardant d'un air bienveillant :

« Magon, fils de Maharbaal, je suis content de te voir, me dit-il. Qui sont ces gens avec toi? »

Je les nommai l'un après l'autre.

« Je suis satisfait que tu emmènes Chamaï et Bicri, et que tes guerriers soient sous les ordres d'Hannibal, que je reconnais à présent. J'aime que mes jeunes gens voyagent par toute la terre : ils rapporteront de l'expérience et de la sagesse dans ce pays. Jéhochaphat, mon secrétaire, préparera la liste des objets que tu dois rapporter. Tu y ajouteras, suivant ton jugement, ce que tu trouveras de rare et de curieux. Que désires-tu de moi avant de partir?

— O roi, lui répondis-je, je désire que Chamaï puisse recruter ici quarante archers et hommes d'armes experts et vigoureux. Je désire aussi du blé, de l'huile, du vin, et ce qu'il faut en choses pouvant

1. Suite. — Voy. pages 10, 27, 43 et 59.

se conserver, afin de nourrir tous mes gens sur la grande mer.

— Tes demandes sont justes, dit le roi. Joab choisira quarante hommes bien armés pour les mettre sous les ordres de Chamaï et d'Hannibal, et tu les commanderas par dessus eux. Mon trésorier te délivrera de l'argent pour leur solde, suivant l'état que tu en feras. Hira te conduira dans mes magasins, où tu prendras les vivres qui te seront nécessaires, et il rassemblera aussi des hommes et des ânes pour porter les provisions jusqu'à tes navires. Et tout ce qu'il te faudra encore, demande-le moi, je te le donnerai. »

Je me prosternai devant le roi pour le remercier, puis je lui offris mon présent, qu'il trouva fort beau.

En revenant dans la maison de Hira, je trouvai des serviteurs du roi qui nous apportaient des présents : un bouclier, une lance, un poignard et une masse d'arme chaldéenne pour Hannibal ; un bouclier et un casque pour Chamaï ; un bel arc, un carquois et un bandeau d'archer pour Bicri ; et une épée pour Hannon. Le roi David est connu pour sa libéralité.

Vers le soir, Hannibal revint avec toute sa troupe, et Jébochaphat, le secrétaire, m'apporta les lettres du roi. Le lendemain, de bon matin, je trouvai la rue encombrée d'ânes chargés de ballots, et de conducteurs. Nous n'avions plus qu'à prendre congé de notre hôte, ce que je fis en lui remettant un présent et en lui donnant deux fioles d'onguent royal pour ses femmes, et nous partîmes sur-le-champ.

Notre retour à Jaffa se passa sans accidents. Bicri nous y donna plusieurs fois les preuves de son adresse, perçant de ses flèches des perdreaux et d'autres oiseaux au vol. Hannon, qui avait mis sa ceinture à la mode juive, en passant son épée sur le côté, était redevenu gai comme à l'ordinaire et chantait tout le temps.

« Le roi est prophète, me disait-il sans cesse ; tout le monde sait qu'il prédit l'avenir en prose et en vers. Maintenant que j'ai son épée, je crois que je me battrais contre l'univers entier.

— Est-ce que tu aurais l'intention de percer le flanc au Pharaon, lui dis-je, inquiet de son humeur belliqueuse.

— Bah! me répondit-il, tu sais bien que je révère uniquement la dame Astarté, la reine des cieux et de la mer, et celle-là se moque bien de Pharaon, et de Bodmilcar, par dessus le marché. »



Je me tins debout, les mains croisées. (P. 76, col. 2.)

« Dis-moi, seigneur amiral, me demanda Bicri, en m'apportant un perdreau qu'il venait d'abattre, est-ce qu'ils ont des vignes, là-bas, en Tarsis?

— Non, lui répondis-je, et cela ennuie fort nos colons phéniciens.

— Eh bien, reprit Bicri, puisqu'on m'a dit qu'il

fait chaud là-bas presque autant qu'ici, j'ai bien fait d'en emporter des boutures. Nous en planterons, et plus tard ils pourront dire qu'ils boivent de notre vin.

— C'est bien vu, archer, dis-je à Bicri, et tu as là une bonne idée, dont je te félicite. »

Comme nous approchions de Jaffa, et que je distinguais de loin la tour et les mâts de nos navires, Abigaïl courut à notre rencontre.

« Quoi de nouveau, lui criai-je en hâtant le pas?

— Tout est bien, » me cria-t-elle.

Rassuré, je descendis vers la plage. Barzillaï vint à ma rencontre, et m'apprit que le Syrien n'avait pas reparu dans le village, et que personne n'avait tenté de communiquer avec l'Ionienne. Bientôt, Himilcon, Asdrubal, Amilcar, Gisgon et Bodmilcar lui-même vinrent me souhaiter le bonjour. Je fis aussitôt procéder à l'embarquement de nos vivres et de nos recrues; je gardai ces dernières sur ma galère, ce qui complétait mon effectif à deux cent dix hommes, cinquante rameurs, soixante-dix matelots, quatre-vingts soldats et dix officiers. Comme les âniers aidaient à l'embarquement, l'un d'eux vint à moi. C'était un homme de très-haute taille et gros à proportion, avec un cou de taureau enfoncé dans des épaules démesurées, des cheveux crépus qui lui descendaient sur les sourcils et une barbe épaisse, courte et frisée qui lui montait jusqu'aux yeux. Cet homme se mit devant moi, les bras ballants, et me regarda fixement.

« Qu'est-ce que tu veux, toi, lui dis-je?

— Je suis Jonas, me dit le colosse d'une voix de tonnerre.

— Et bien, et après, lui dis-je surpris!

— Eh bien, Jonas, de la tribu de Dan, Jonas du village d'Eltéké,

— Alors, toi, Jonas, du village d'Eltéké, dis-moi ce que tu me veux.

— Je veux partir aussi; je veux aller dans le pays des bêtes curieuses. »

Je regardai Jonas, de plus en plus surpris.

« Et qu'est-ce que tu veux faire dans le pays des bêtes curieuses, lui demandai-je?

— Je ne sais pas, répondit le géant; je veux y aller.

— Oui, mais pourquoi veux-tu y aller?

— Je ne sais pas, mugit Jonas.

— Et que sais-tu faire? lui dis-je.

— Je suis de la descendance de Samson, de Samson l'homme fort, tu sais bien.

— Mais enfin, sais-tu faire quelque chose par laquelle tu puisses te rendre utile sur mes vaisseaux, lui répétai-je?

— Je sais sonner de la trompette, s'écria Jonas en se donnant un formidable coup de poing dans la poitrine, et je peux porter un bœuf sur mon dos. »

Hannibal, qui le contemplait d'un air connaisseur, exclama : « Je n'aurai jamais de cuirasse assez large pour ce gaillard-là.

— Voyons, reprit Hannibal, moi, j'ai un bon sonneur de trompette. Je vais te faire donner une trompette, tu sonneras avec lui, et si tu sonnes mieux, je t'emmène, avec la permission de l'amiral. »



Jonas, le sonneur de trompette. (P. 78, col. 2.)

Je fis un signe d'assentiment. On envoya chercher le trompette d'Hannibal, et je fis prendre dans la cargaison un énorme clairon, qu'on remit à Jonas. On plaça les deux rivaux en face l'un de l'autre, un cercle de curieux se forma autour d'eux, et Hannibal leur dit :

« Allons, sonnez maintenant tous les deux, mais sonnez fort, aussi fort que vous pourrez. »

Aussitôt, les deux combattants embouchèrent leurs trompettes et en tirèrent des sons éclatants. Bientôt le son enfla, grossit, et l'on vit les deux sonneurs les joues gonflées, le cou tendu, s'animer et se défier. Au bout d'un quart d'heure, les yeux du sonneur d'Hannibal commençaient à lui sortir de la tête, et il donna des signes de fatigue. Les veines du cou de Jonas étaient devenues grosses comme le doigt, mais il soufflait avec aisance. La musique du sonneur d'Hannibal dégénérait en beuglements. Celle du géant hurlait à nous déchirer les oreilles. Au bout d'un autre quart d'heure, le trompette d'Hannibal poussa un dernier gémissement plaintif, et le sonneur se laissa tomber sur une pierre, affaissé et essoufflé. Jonas tira de son instrument des mugissements de triomphe, le nez en l'air et le poing sur la hanche. Il avait l'air parfaitement à l'aise.

« Assez, assez, criâmes-nous au vainqueur.

— Qu'on lui apporte la plus grande des casaques rouges qu'on pourra trouver, dit Hannibal; il l'a bien gagnée.

— Est-ce que tu m'emmènes, dit Jonas?

— Oui, oui, » s'écria Hannibal.

Himilcon tourna autour du sonneur pendant qu'il endossait sa casaque, en faisant craquer toutes les coutures.

Là-dessus, le chargement étant fini, nous commençâmes à nous embarquer, après avoir fait nos adieux à nos hôtes et les avoir cordialement embrassés. L'Ionienne embrassa tendrement Milca, qui lui avait prodigué les soins et les gâteaux, et Abigaïl, ayant jeté un long regard sur les montagnes de son pays, quitta la plage la dernière.

A suivre. LÉON CAHUN.

LE HOMARD

Le homard est bien connu. Nous avons tous pu apprécier les qualités de sa chair savoureuse et remarquer la couleur brillante qu'il prend à la cuisson, mais ce n'est pas en voyant un animal sur notre table et en le dégustant que nous apprenons à le connaître. On ne s'instruit pas à si peu de frais.

A ceux qui veulent en savoir plus long nous dirons : le homard est un crustacé décapode et un animal articulé. Fort bien ! Mais qu'est-ce qu'un *articulé !*

C'est un animal dont le squelette est extérieur au lieu d'être intérieur comme celui d'un chien, d'un oiseau, d'un reptile, d'un poisson, de tous les vertébrés enfin. Les insectes, les arachnides, les crustacés et les vers sont des articulés. Chez eux le squelette n'est pas une charpente osseuse que recouvrent les muscles; c'est une enveloppe qui se moule sur les chairs et prend la forme du corps. Elle est composée d'anneaux mobiles, articulés au moyen d'une membrane flexible. Ces anneaux sont cornés ou calcaires; ils sont quelquefois enchâssés de manière à former un étui résistant, une croûte très-dure comme chez les *crustacés.*

Si le homard était resté nu il aurait été le jouet des vagues et la proie de bien des poissons; les aspérités des rochers auraient meurtri ses chairs. Voyez au contraire comme sa cuirasse le protége contre les coups du sort et contre les attaques de ses ennemis. Admirez le jeu facile de ses jointures : grâce aux articulations de son armure, le homard se meut dans son lourd vêtement avec aisance et et agilité, nous ne dirons pas avec élégance. Les anneaux se distinguent facilement sur la queue où ils se recouvrent comme les tuiles d'un toit.

La carapace du homard est une véritable arme défensive parfaitement entendue; on serait tenté de croire qu'elle a inspiré aux guerriers d'autrefois l'invention de leurs armures. C'était la même application du même principe; les pièces nombreuses de l'armure, cuirasse, brassards et cuissards, composées de lames courbes à recouvrement, étaient articulées par des charnières qui, en laissant aux combattants une certaine liberté de mouvement, les défendaient contre les coups de leurs ennemis.

Le thorax ne participe pas à la souplesse relative des autres parties du corps; le cou n'existe pas, la tête sort immédiatement du bouclier. Elle est armée de deux antennes articulées, aussi longues que le corps, ce sont les organes du toucher; les yeux sont portés sur un pédoncule mobile.

On prétend que ces crustacés sont doués du sens de l'odorat et que l'ouïe est chez eux assez développée pour que le roulement du tonnerre et le bruit du canon les terrifient.

Les pattes sont formées de plusieurs tubes articulés au moyen d'une peau coriace semblable à celle des replis de la queue.

Cuvier partageait ces pattes en trois systèmes : d'abord, trois paires de pattes-mâchoires qui, placées près de la bouche, divisent les aliments, ensuite, cinq paires de pattes qui, fixées au thorax, servent à la marche; puis enfin, de nombreuses fausses-pattes qui, longeant les deux côtés de l'abdomen, facilitent la natation et sont utilisées par la femelle pour porter ses œufs. Des cinq paires de pattes du thorax, quatre sont divisées en cinq parties, et se terminent par des crochets; la paire qui est la plus voisine de la bouche, beaucoup plus grosse que les autres, est armée de fortes pinces en tenailles.

Vous êtes-vous jamais aperçu que ces pinces ne sont point pareilles bien qu'elles soient symétriques? L'une, dentelée comme une scie, est un organe de préhension; l'autre, garnie de protubérances, aide le homard à s'amarrer solidement aux plantes marines, quand il veut résister aux vagues et aux courants. Les pinces sont les mains du homard.

Les aliments sont présentés par les pinces aux pattes-mâchoires qui les tournent, les retournent, pour s'assurer de leur qualité, et les portent à la bouche; là, ils sont reçus, écrasés et broyés par des mâchoires auxiliaires, et passent dans un estomac armé de dents puissantes qui achèvent l'opération. Les aliments de prédilection sont des poissons morts, des insectes aquatiques et des mollusques.

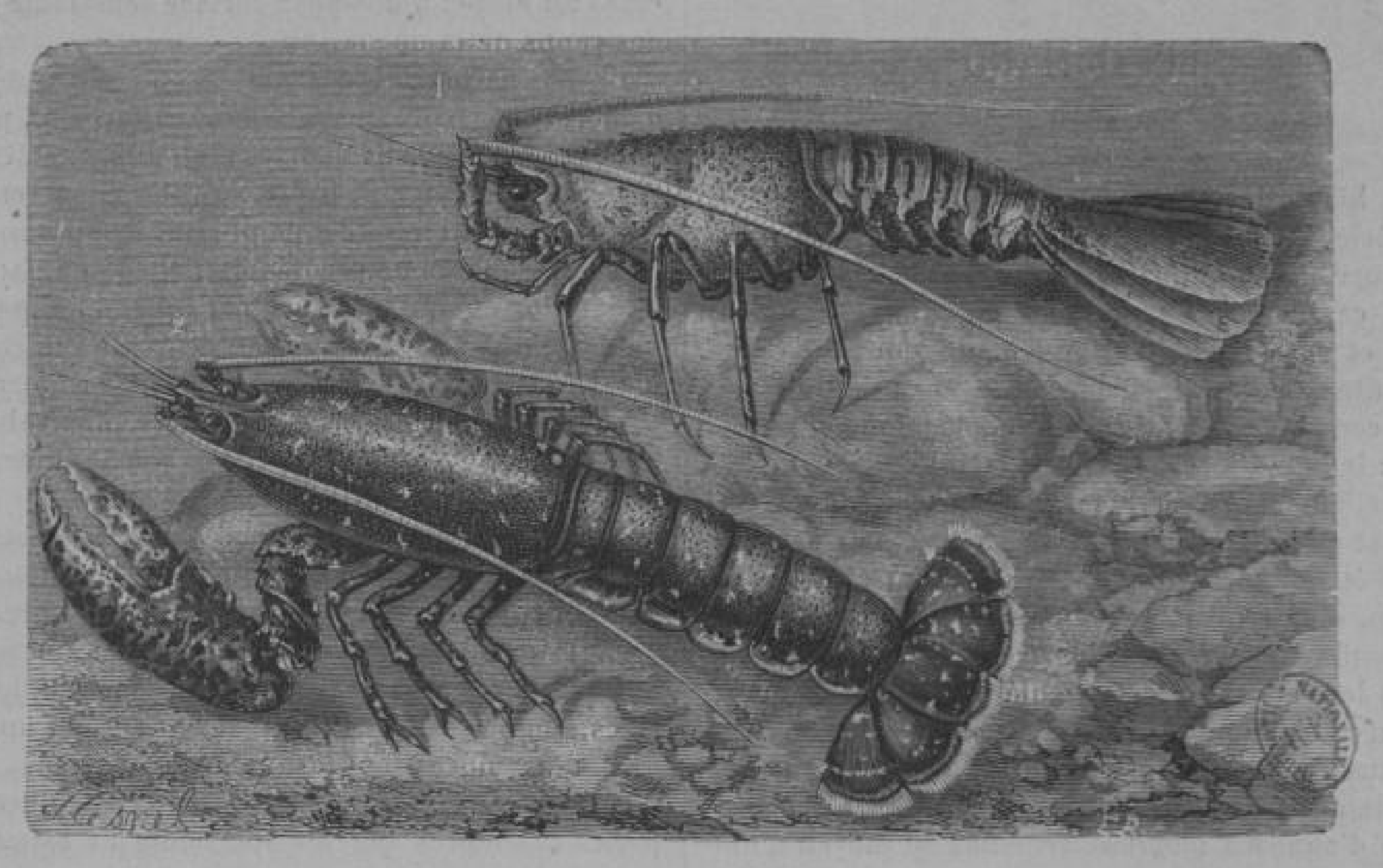
Bien que les homards se traînent le plus souvent sur le fond de la mer, ils sont cependant organisés pour la natation; l'extrémité de la queue est divisée en deux parties, l'une sert de rame et l'autre de gouvernail.

Ces crustacés nagent généralement à reculons, en frappant l'eau d'un mouvement prompt et vigoureux de leur queue. Ce violent coup de rame chasse l'eau en avant et entraîne l'animal en arrière. L'impulsion ainsi donnée est quelquefois si forte que le homard paraît s'élancer à travers les eaux comme l'oiseau à travers les airs. Il est si bien maître de sa direction qu'à la moindre alerte il peut, d'un seul bond de plusieurs mètres, se trouver en sûreté dans une fente de rocher.

Ces animaux sont très-querelleurs. Dans leurs luttes ils se saisissent aux pattes et ne lâchent prise que quand les membres sont rompus de part et d'autre. La patte cassée, ou la pince écrasée, pendille à droite et à gauche jusqu'à ce qu'un léger craquement se produise et que le membre malade se trouve amputé au-dessous de la jointure.

Que deviendra le homard infirme et manchot? Ah! ne le plaignons pas; envions plutôt son sort, car le membre amputé sera bientôt remplacé par un autre tout neuf! C'est pour cette raison que l'on voit souvent des crustacés (homards, langoustes, crabes ou écrevisses) ayant des pattes de grosseur inégale.

La femelle du homard peut pondre 20 000 œufs (les langoustes en pondent jusqu'à 100 000!). Elle



1. Langouste. — 2. Homard.

les porte collés sous l'abdomen et les couve pendant six mois avec la plus grande sollicitude. Tantôt elle recourbe sa queue pour les tenir à l'ombre, tantôt elle l'étend pour les exposer à la lumière, tantôt elle la balance dans l'eau pour les rafraîchir.

Après cette longue période de soins maternels, les petits naissent peu semblables à leurs parents : ils ont des yeux énormes et des branchies qui leur servent de rames. Ils se hâtent de gagner la haute mer où ils nagent à fleur d'eau en proie à une agitation continuelle. Les poissons de toute espèce leur livrent une chasse à outrance et en font un grand carnage.

Au bout d'un mois environ, les jeunes homards ayant subi plusieurs transformations et perdu leurs rames, tombent au fond de la mer, et c'est là désormais qu'ils habiteront de préférence.

Enfermés dans leur corselet solide, ils ne tarderont pas à s'y trouver à l'étroit: comment pourront-ils grandir? Voilà une question qui nous embarrasserait fort si les études des naturalistes ne nous avaient mis à même d'y répondre.

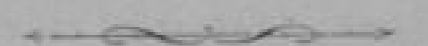
Hé bien! les crustacés sont des animaux avisés; quand leur habit les gêne, ils le quittent pour en prendre un plus large, c'est-à-dire qu'ils *muent*.

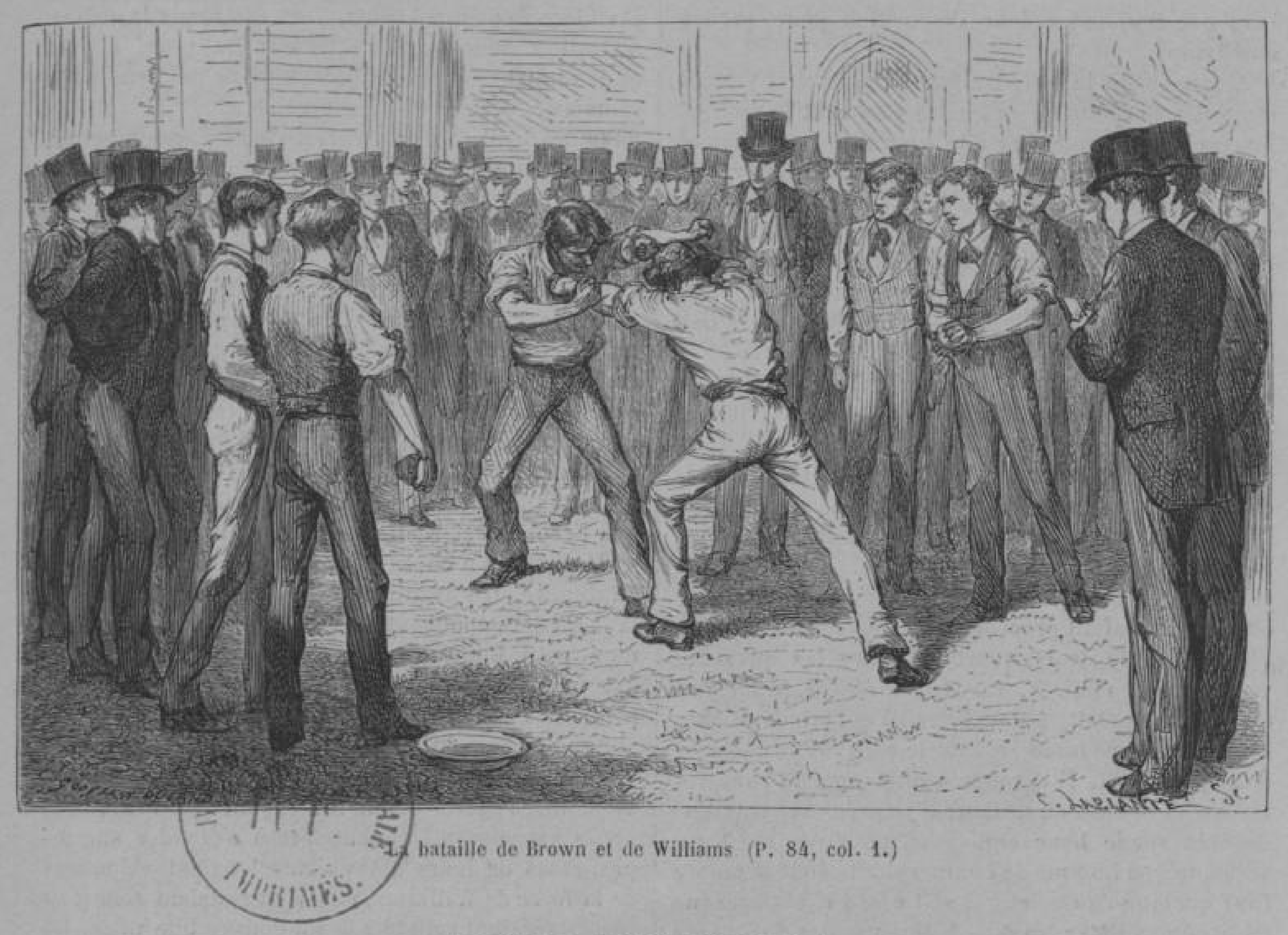
Quand le moment de la mue est arrivé, le homard s'enfle et se gonfle jusqu'à ce que ses efforts aient fait craquer en dessous le bouclier dont il se débarrasse par un mouvement brusque. En même temps, les pattes et les pinces se fendillent, le homard se déchausse et se dégante; puis la tête abandonne sa coiffure avec tout son attirail de pattes-mâchoires et d'antennes; l'abdomen se dégage de la queue, et en dix minutes voilà notre homard complétement nu.

Dans cet état de nudité, faible et malade, il se cache entre les fentes des rochers, hors de l'atteinte de ses ennemis : la mue est assez redoutable par elle-même. Les vieux crustacés ne muent qu'une fois par an et les plus jeunes jusqu'à cinq et six fois.

Comment le homard va-t-il se rhabiller? Où prendra-t-il un vêtement de rechange? Il va le *suer*, comme on l'a dit fort heureusement. A peine est-il déshabillé qu'une matière visqueuse suinte de toutes parts à la surface de la mince tunique qui recouvre les chairs; c'est le commencement de la nouvelle carapace. En quarante-huit heures elle est complète et presque aussi dure que l'ancienne, et le homard, avec son beau vêtement tout neuf, plus ample et plus solide, peut affronter de nouveau la furie des vagues et les menaces de ses ennemis.

Mme Gustave Demoulin.





La bataille de Brown et de Williams (P. 84, col. 1.)

TOM BROWN[1]

XIV

Arthur déplaît à Williams, qui le trouve trop studieux. — Grande bataille de Williams et de Tom Brown. — Théorie de Brooke sur les batailles. — Tom est comblé d'honneurs pour s'être bien battu. — Tom et Williams se donnent la main.

C'était vers la fin du premier semestre d'Arthur. Les soirées devenaient plus longues et chacun commençait à parler de l'emploi de ses congés. Les élèves de sa classe expliquaient entre autres choses le dernier livre de l'*Iliade*; ils en étaient arrivés aux discours des femmes sur le corps d'Hector. Quatre ou cinq élèves de la Grande Pension (entre autres Arthur, Tom et East) préparaient ensemble la troisième explication du jour : chacun à tour de rôle tenait le dictionnaire et cherchait les mots. Ils avaient fini les quarante vers réglementaires, la plupart étaient fatigués, malgré le pathétique exquis des lamentations d'Hélène. Trois ou quatre grands mots de quatre syllabes se présentent dans la phrase suivante ; celui qui manœuvre le dictionnaire déclare qu'il ne cherchera pas un mot de plus, que d'ailleurs il y en a bien assez de préparé.

« Il y a dix à parier contre un, dit-il, qu'on n'ira pas si loin. Allons dans l'enclos !

— Allons ! venez, mes amis, dit East qui est toujours prêt à planter là le travail. Notre professeur est forcé de garder la chambre, vous savez, nous aurons aujourd'hui un des nouveaux maîtres : l'explication ira moins vite. »

Tout le monde applaudit, excepté Arthur, qui cependant n'ose élever la voix. Mais comme la lecture d'Homère l'intéresse, il reste tranquillement assis et continue à préparer pour son plaisir.

Comme Tom l'avait dit, le maître ordinaire était malade, et la classe devait être faite par un nouveau maître, tout jeune et fraîchement sorti de l'Université. Ce serait jouer de malheur que d'arriver au delà des quarante vers, avec tous les moyens que l'on avait de traîner le temps en longueur. On entrerait en classe sans se presser, on se placerait lentement, on donnerait de longues explications sur la manière dont le maître ordinaire faisait la classe, on userait en un mot des mille moyens que les éco-

1. Suite. — Voy. vol. V, pages 305, 321, 337, 353, 369, 385, 401, et vol. VI, pages 1, 17, 33, 49 et 65.

liers ont toujours à leur disposition pour perdre leur temps.

A propos de la préparation d'Homère, il y avait une lutte perpétuelle entre les élèves et le maître, les premiers soutenant que quarante vers étaient tout ce que l'on pouvait leur demander pour une seule préparation, et protestant contre toute innovation par une résistance passive; le maître déclarant qu'il n'y a pas de quantité fixée, et que les élèves étaient tenus d'avoir préparé autant de vers qu'on en pouvait expliquer pendant la durée d'une classe.

Cette fois-ci, malgré tous leurs efforts, le professeur fit marcher l'explication horriblement vite; il semblait avoir le mauvais goût de s'intéresser au passage d'Homère et de vouloir le leur faire apprécier. Il leur fournissait des expressions vivantes, au lieu du triste mot à mot dont ils usaient pour rendre la poésie du pauvre vieil Homère. Après chaque élève, il reprenait la traduction, pour leur montrer comment il fallait procéder.

Au bout de trois quarts d'heure les quarante vers étaient épuisés. Aussi, les élèves, à mesure qu'on les appelait, pataugeaient à qui mieux mieux. Le pauvre jeune maître est sur le point de se déclarer battu cette fois. Il renonce à interroger le banc inférieur et le banc du milieu; il jette des regards désespérés sur le banc supérieur, pour voir s'il trouvera quelque homme de bonne volonté dont il puisse tirer quelque chose, et qui soit assez chevaleresque pour ne pas gâter les plus belles paroles de la plus belle femme de l'antiquité. Son œil se fixe sur Arthur et il le prie de terminer la traduction du discours d'Hélène. Alors les autres élèves respirent longuement et se mettent à regarder à droite et à gauche sans se gêner. Ils sont sauvés : Arthur est à la tête de la classe, on sait d'avance qu'il se tirera d'affaire, et pendant ce temps-là l'heure finira bien par sonner.

Arthur commence par lire le passage avant de le traduire, comme c'est l'usage. Tom, qui ne suit pas l'explication, remarque cependant que sa voix s'altère à la lecture de ces vers : « Si l'on m'adressait des reproches, c'est toi dont le langage conciliant les modérait, grâce à ton humeur bienveillante et à tes douces paroles. »

Il regarde Arthur. « Qu'est-ce qu'il a donc ce petit! se demande-t-il en lui-même. Il n'y a pas de danger qu'il se fasse punir. Il a certainement préparé plus de quarante vers! » Bientôt il est rassuré, en voyant de quel ton Arthur commence à traduire, et il se met à dessiner des têtes de chiens sur son cahier de notes. Quant au maître, heureux d'avoir enfin trouvé son homme, il tourne le dos au banc du milieu et se tient devant Arthur, marquant une sorte de rhythme avec le pied et la main en même temps, et disant : « Oui, oui, très-bien! » à mesure qu'Arthur avance.

Mais quand reparaissent les deux vers qui ont une première fois ému Arthur, Tom remarque la même altération dans sa voix et relève les yeux. Il voit qu'il y a quelque chose, qu'Arthur ne peut pas continuer. Qu'est-ce que cela peut être?

Tout à coup, Arthur s'arrête brusquement, et se met à pleurer; il passe le parement de sa manche sur ses yeux, rougit jusqu'à la racine des cheveux, et l'on voit qu'il souhaiterait être à cent pieds sous terre.

La classe tout entière demeure stupéfaite. Certains élèves regardent Arthur d'un air stupide, tandis que les autres, mieux avisés, retrouvent le passage et restent les yeux obstinément fixés sur leur livre, espérant ainsi ne pas rencontrer le regard du maître, et ne pas être appelés pour expliquer à la place d'Arthur.

Le maître semble d'abord surpris; puis voyant que l'écolier est réellement ému jusqu'aux larmes de la plus belle chose peut-être qui soit dans toute l'antiquité, il s'avance vers lui, lui pose doucement la main sur l'épaule et lui dit : « Ne vous affectez pas, mon petit homme, vous avez très-bien expliqué. Arrêtez-vous une minute : nous ne sommes pas pressés. »

Sur le banc du milieu, une place au-dessus de Tom, se trouvait ce jour-là un grand garçon nommé Williams, regardé comme le coq de sa pension. Les petits garçons qui aiment fort à s'étendre sur les prouesses de leurs aînés s'entretenaient volontiers de la force de Williams, et se demandaient si East ou Brown seraient capables de lui donner une volée. En somme c'était un très-brave garçon, un peu trop chatouilleux peut-être sur sa dignité. Il se regardait comme le roi de la classe et maintenait sa situation à la force du poignet, surtout quand il s'agissait d'empêcher les petits de traduire au delà des quarante vers réglementaires. Il avait déjà grommelé et marmotté en lui-même quand Arthur avait lu au delà. Sa colère ne connut plus de bornes lorsqu'Arthur s'arrêta juste au milieu des grands mots.

« Espèce de petit animal, murmura-t-il, sans prendre garde que le maître pouvait l'entendre, ne se met-il pas à pleurer à l'endroit le plus difficile! il peut être bien sûr que je lui cognerai la tête après la quatrième explication.

— La tête de qui? demanda Tom, à qui cette remarque semblait être adressée.

— Eh bien, la tête de ce petit hypocrite d'Arthur, répondit Williams.

— Vous n'en ferez rien, dit Tom.

— Ho! ho! » s'écria Williams au comble de la surprise. Puis, aussitôt, il lui envoya dans les côtes un coup de coude qui fit voler les livres de Tom au milieu de la salle.

Le maître se retourna brusquement, vit ce qui se passait, et dit : « Williams, descendez de trois places et continuez l'explication! »

Williams se leva lentement, descendit après Tom et deux autres camarades, d'un air de mauvaise hu-

meur; alors, regardant le maître en face, il lui dit : « Monsieur, je n'ai pas préparé plus loin : nous ne devons préparer que quarante vers.

— Est-ce vrai? » dit le maître s'adressant aux élèves du banc supérieur en général. Pas de réponse.

« Qui est le premier de la classe? reprit-il en perdant patience.

— C'est Arthur, monsieur! répondirent trois ou quatre écoliers, en désignant notre ami.

— Ah! vous vous appelez Arthur. Eh bien, de combien de vers se compose votre explication? »

Arthur hésita un moment, et finit par répondre : « Nous sommes convenus que c'est quarante vers, monsieur.

— Qu'entendez-vous en disant : Nous sommes convenus?

— M. Graham dit que nous ne devons pas nous en tenir là, quand on a le temps d'expliquer plus loin.

— Je comprends, dit le maître. Williams, descendez encore de trois places; vous me copierez l'explication en grec et en anglais. Et maintenant, Arthur, terminez l'explication. »



Il lui pose doucement la main sur l'épaule. (P. 82, col. 2.)

Les petits se disaient l'un à l'autre qu'ils ne voudraient pas être dans la peau d'Arthur après la quatrième explication. Quant à Arthur, il termina le discours d'Hélène sans encombre. La cloche sonna quatre heures, c'était la fin de la troisième explication.

Une autre heure fut employée à préparer et à dire la quatrième explication. A cinq heures les classes du jour étant finies, Williams, qui avait couvé tout le temps sa colère, se prépara à tirer une vengeance sommaire d'Arthur, cause innocente de sa mésaventure.

Tom fut retenu dans la classe quelques minutes après les autres. La première chose qu'il vit en sortant, ce fut un petit cercle d'écoliers applaudissant Williams qui tenait Arthur par le collet.

« Voyons, petit hypocrite, dit-il à Arthur, en lui donnant une torgnole sur la tête, pourquoi avez vous dit que...

— Holà! cria Tom, en se faisant jour à grands coups de coudes, finissez, Williams; vous ne le toucherez pas.

— Qui m'en empêchera?

— Moi! » dit Tom. Et joignant l'action à la parole il frappa si rudement le bras de Williams, que ce dernier tressaillit et lâcha prise. Toute sa colère se détourna sur Tom.

« Voulez-vous vous battre?

— Oui, naturellement.

— Hourra? crièrent les écoliers, il va y avoir bataille entre Williams et Tom Brown. »

La nouvelle se répandit avec la rapidité de l'éclair. Beaucoup d'écoliers qui étaient déjà en route pour aller prendre le thé dans leurs différentes pensions revinrent sur leurs pas et se rendirent derrière la chapelle; c'est là que les batailles avaient lieu.

« Allez me chercher East, pour me servir de second! » dit Tom à un petit garçon, qui part comme une fusée du côté de chez Sally Harrowell, ne prenant que le temps de passer sa tête par la porte entrebaillée de la salle où les petits sont déjà à prendre leur thé. Il leur crie : « Bataille! Tom Brown et Williams. »

La moitié des petits garçons part tout de suite, laissant leur pain, leurs œufs, leur beurre et leurs sardines devenir ce qu'ils pourront. La plus grande partie des autres les suit au bout d'une minute; ceux-là n'ont pris que le temps d'avaler leur thé; ils emportent le reste et le mangent chemin faisant. Trois ou quatre seulement demeurent en arrière et raflent tout le beurre qui reste.

Au bout d'une minute, East et Martin traversent la cour carrée, apportant une éponge; ils arrivent sur le théâtre de l'action au moment où les combattants ôtent leurs habits.

Lorsque Tom eut ôté sa jaquette, son gilet et ses bretelles, East lui fit une ceinture de son mouchoir et lui releva ses manches de chemise en lui disant : « Maintenant, mon vieux, n'ouvrez pas la bouche pour dire un mot, ne remuez pas seulement le bout du doigt pour vous arranger : c'est nous que cela regarde; gardez toute votre haleine et toute votre force, au service de Williams! »

Pendant ce temps-là, Martin pliait les vêtements de Tom et les déposait au pied de la grille de la chapelle.

Les deux seconds ont chacun leurs attributions distinctes : East, avec son éponge, essuiera la figure de Tom, lui frottera les mains au besoin et

lui rendra tous les services que la règle autorise; Martin, un genou en terre, lui présentera l'autre genou pour qu'il puisse s'y asseoir et s'y reposer entre les reprises de la lutte.

Les deux champions s'avancent l'un vers l'autre. Au premier coup d'œil, il ne semble pas que la partie soit égale. Williams a deux pouces de plus que Brown, et il est plus âgé d'un an au moins. Sa force est dans ses bras et ses épaules, comme le remarquent les amateurs. Mais il manque de ressort dans les reins, et ses genoux sont faibles. Tom, au contraire, n'a pas moitié autant de force dans les épaules et dans les bras, mais chez lui rien n'est faible; il est droit, ferme, élastique; ses jambes sont peut-être encore ce qu'il a de plus solide. Il est frais, dispos, tandis que Williams a l'air de quelqu'un qui mange trop et ne prend pas assez d'exercice.

On choisit l'arbitre qui doit indiquer le temps des reprises; un large cercle se forme; la lutte va commencer.

East dit tout bas à Martin : « Si Tom veut prendre sur lui de rester sur la défensive et de fatiguer Williams, nous sommes sauvés. »

Malheureusement Tom ne fait rien de tout cela : il entend se servir de ses poings. Les coups de part et d'autre tombent si dru, que les connaisseurs se disent entre eux : « Cela ne durera pas longtemps à ce compte-là ! » Les deux partis poussent des cris d'encouragement, d'approbation et de défi.

« Ne vous pressez pas, ne vous pressez pas, restez sur la défensive, laissez-le venir à vous ! » Voilà ce que dit East d'un ton suppliant, pendant qu'il essuie la figure de Tom avec son éponge humide. Tom cependant est assis sur le genou de Martin qui le soutient de ses deux grands bras, et tremble d'émotion.

« Il est temps ! » dit l'arbitre.

« Allons, le voilà encore qui va de l'avant ! » grogne East, voyant son champion aussi acharné qu'à la première passe. Tom a le dessous, Tom est renversé sur le gazon par un coup de poing de Williams.

Les élèves de la pension de Williams poussent de grands cris de triomphe : ceux de la Grande Pension gardent un silence de mauvais augure. Ils semblent tout prêts à chercher querelle à quelqu'un.

« Je parie deux demi-couronnes contre une pour le grand », dit Rattle, un véritable amateur. Rattle est un grand garçon qui a pour signes distinctifs un gilet couleur « éclair et tonnerre, » et une bonne grosse figure réjouie.

« Je tiens le pari, » dit Grove, autre amateur d'apparence plus pacifique. Il tire son calepin et inscrit le pari, parce que notre ami Rattle oublie quelquefois ces petits détails.

Cependant East rafraîchit Tom avec son éponge et charge deux autres écoliers de lui frotter les mains.

« Tom, mon vieux, lui murmure-t-il à l'oreille, cela peut vous paraître amusant, mais pour moi c'est la mort. Si vous continuez, dans cinq minutes il vous aura mis hors de combat à coups de poings. Faites des feintes, usez de vos jambes, faites-le courir ! en un rien de temps il sera hors d'haleine et vous tomberez dessus. Et puis, visez donc au corps ! »

Tom comprend la sagesse de ce conseil et change complétement de tactique à la troisième passe. Il combat avec précaution, il esquive les coups de Williams et l'entraîne après lui tout autour du cercle. Tous les petits garçons de la pension de Williams lui crient d'en finir, puisque l'autre n'en peut plus et recule.

« C'est juste ce que nous demandons », se dit East en riant sous cape. Williams se consume en efforts inutiles. Tom l'évite avec la plus grande facilité ! Williams s'arrête un moment, complétement hors d'haleine.

« Tom, voilà le moment ! » lui crie East, qui danse de joie. Tom est sur lui en un clin d'œil, vise au corps et lui allonge deux coups de poing bien assénés, puis il se retire hors de portée avant que Williams ait seulement repris haleine. Dès qu'il peut respirer, il se lance sur Tom avec une fureur aveugle. Tom l'esquive adroitement; et Williams, entraîné par son propre effort, va donner du nez en terre. Les camarades de Tom poussent des cris épouvantables.

« Doublons-nous nos enjeux? dit Grove à Rattle, en tirant son calepin.

— Attendez un peu, dit ce héros, jetant un regard désespéré sur Williams qui souffle bruyamment, assis sur le genou de son second; il est essoufflé, mais il n'a pas trop souffert du reste. »

A la passe suivante, Williams a l'air de croire qu'il ne sera pas vainqueur et qu'il a enfin trouvé son homme. A son tour, il use d'artifice, il veut lasser la patience de Tom, il veut l'amener à se jeter sur lui au mauvais moment. La lutte traîne en longueur; il n'y a pas de grands coups de part ni d'autre.

La figure de Tom commence à n'avoir plus forme humaine; il a de singulières excroissances sur le front; sa bouche saigne. Mais East manœuvre avec tant d'art l'éponge humide que chaque fois qu'il recommence la lutte, il a l'air aussi frais et aussi dispos que jamais. Williams n'a à la figure que des marques insignifiantes; mais le mouvement nerveux de ses coudes montre que les coups qu'il a reçus sur le corps, commencent à produire leur effet. Toute sa force est neutralisée parce qu'il n'ose pas frapper à toute volée de peur de se découvrir les flancs. La lutte devient si intéressante que les spectateurs gardent le silence.

Mais où est Arthur pendant tout ce temps? Il est impossible de dépeindre la détresse et l'angoisse du pauvre petit. Il ne peut prendre sur lui de s'avancer jusqu'au cercle; il erre çà et là, tantôt décidé à se jeter entre les deux combattants et à les arrêter, tantôt projetant de tout dire à Mary, qui ne manquera pas d'aller prévenir le docteur. Tout ce

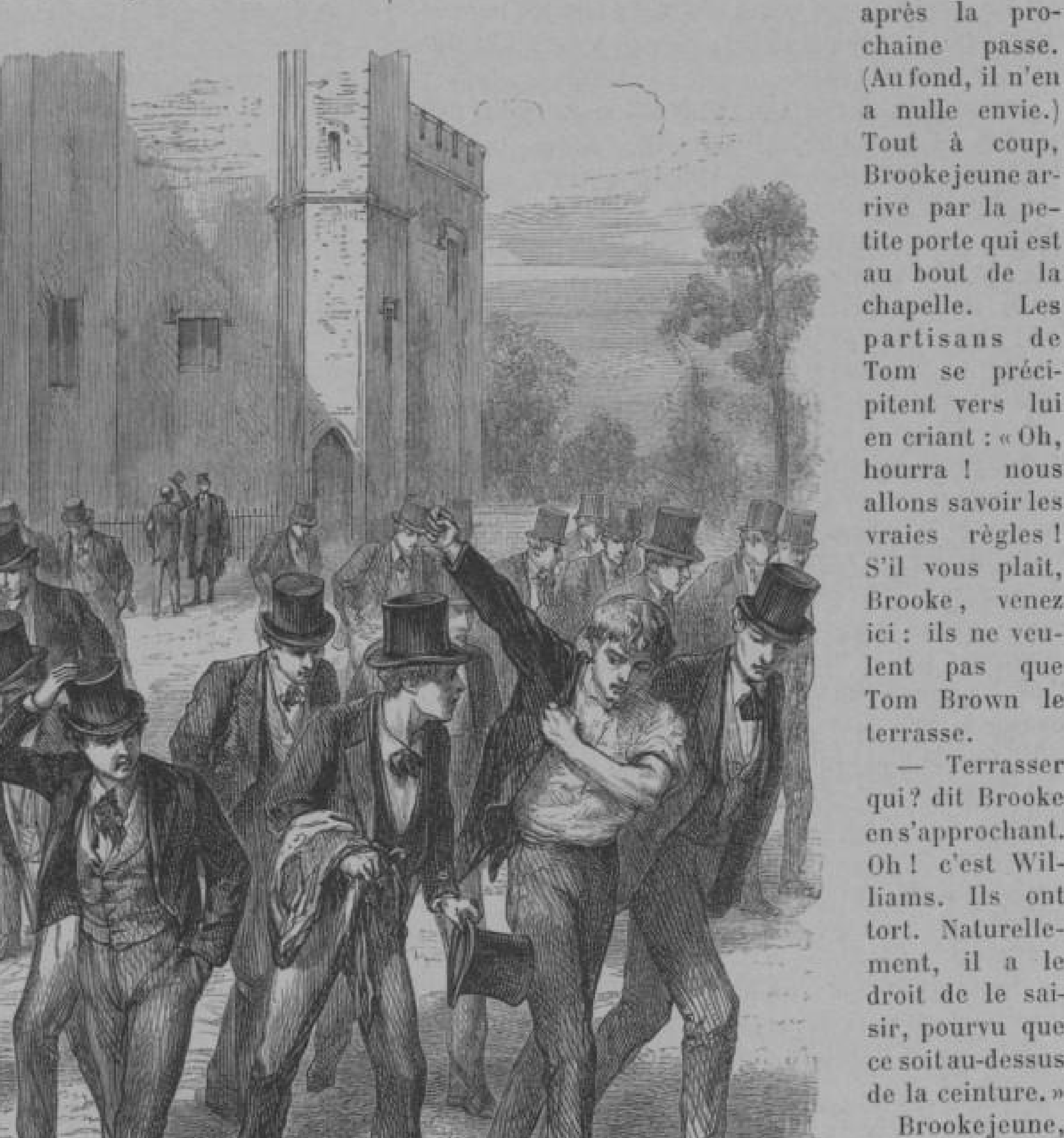
qu'on lui a raconté de ces terribles batailles lui revient en mémoire.

Une fois seulement il s'approcha du cercle en entendant crier : « Bravo Brown ! Hourra pour la Grande Pension ! » Il croyait la lutte finie et la victoire assurée. Mais quand il vit la figure de Tom, il ne se soucia plus des conséquences que pouvait avoir sa démarche, et courut prier Mary de faire cesser le combat.

Mais revenons au champ de bataille. Pourquoi cet horrible tumulte et cette confusion ? Le cercle est rompu ; les spectateurs échangent des paroles de colère : « C'est de jeu ! — Non ce n'est pas de jeu ! » Le combat est interrompu. Les combattants cependant se reposent, assistés de leurs seconds, pendant que leurs partisans se disputent.

East ne peut s'empêcher de provoquer deux ou trois amis de Williams, sans, pour cela, quitter Tom d'un moment et sans cesser de manœuvrer son éponge.

Voici ce qui était arrivé. A la fin de la dernière passe, Tom, saisissant un moment favorable, s'était jeté sur son adversaire, l'avait saisi à bras le corps, et l'avait jeté lourdement à terre, en usant du croc en jambe qu'il avait appris dans son village. Dans une lutte corps à corps, Williams n'était pas de force : si cette manière de se battre était acceptée, il était sûr d'être vaincu. En général, dans l'école, il y avait de fortes préventions contre la lutte corps à corps, quoique dans une certaine limite elle fût regardée comme légitime. C'est là-dessus que le cercle s'était rompu et que la bataille avait été interrompue.



Tom se sauve avec ses seconds. (P. 86, col. 1.)

Les partisans de Tom furent obligés de céder. East furieux menace de faire retirer son champion après la prochaine passe. (Au fond, il n'en a nulle envie.) Tout à coup, Brooke jeune arrive par la petite porte qui est au bout de la chapelle. Les partisans de Tom se précipitent vers lui en criant : « Oh, hourra ! nous allons savoir les vraies règles ! S'il vous plaît, Brooke, venez ici : ils ne veulent pas que Tom Brown le terrasse.

— Terrasser qui ? dit Brooke en s'approchant. Oh ! c'est Williams. Ils ont tort. Naturellement, il a le droit de le saisir, pourvu que ce soit au-dessus de la ceinture. »

Brooke jeune, qui est *præpostor*, devrait empêcher les batailles. Il regarde les deux champions.

« Il n'a pas de mal ? dit-il à East, en montrant Tom d'un signe de tête.

— Pas le moindre mal.

— Il n'est pas battu ?

— Battu ! il peut tenir longtemps. N'est-ce pas Tom ? »

Tom grimace un sourire.

« Et lui ? dit Brooke en désignant Williams.

— Comme ci, comme ça ! il en a assez, je crois,

depuis sa dernière chute. Encore deux passes, et il ne se tiendra plus sur ses jambes. »

« Il est temps ! » Les deux écoliers se relèvent et se tiennent en face l'un de l'autre. Brooke n'a pas le cœur de les arrêter ; la passe continue ; Williams attend Tom, ramassant toutes ses forces pour frapper un grand coup, s'il s'approche encore pour le saisir ; car il n'en peut plus ; il sent qu'il est temps d'en finir tout de suite.

Un nouveau spectateur apparaît, avec son grand balai et sa boîte aux ordures sous le bras. C'est un domestique qui vient de balayer les classes.

« Messieurs, dit-il, vous ferez mieux de vous arrêter ; le docteur sait que Brown se bat, et il sera ici dans une minute. »

On envoie promener ce digne serviteur. Quant au brave serviteur, qu'a-t-il de mieux à faire que de regarder comment Tom Brown, le champion de la pension, soutient l'honneur du pavillon.

Cette fois-ci, c'est sérieux, les champions le comprennent et ne livrent rien au hasard ; tous leurs mouvements sont calculés. Tom tourne lentement autour de Williams et guette le moment favorable ; Williams attend l'attaque et prépare un de ses plus rudes coups pour en finir. En ce moment le soleil, caché jusque-là par un nuage, reparaît tout à coup et tombe sur la figure de Williams. Tom bondit ; l'autre allonge son coup de poing qui ne fait qu'effleurer la tête de Tom. Les voilà corps à corps, et Williams tombe lourdement pour la troisième fois.

« Je parie trois demi-couronnes contre deux pour le petit, dit Grove à Rattle.

— Non, merci, » répond l'autre en enfonçant plus profondément ses mains dans les poches de sa redingote.

Juste à ce moment, le docteur apparaît à la porte de la tourelle qui conduit à son appartement, et marche droit vers le cercle où Williams et Tom sont assis pour la dernière fois sur les genoux de leurs seconds.

« Le docteur ! le docteur ! »

A ce cri, le cercle se disperse en quelques secondes. Les petits se sauvent sans vergogne ; Tom prend sa jaquette et son gilet et se sauve prestement par la porte voisine de la chapelle, avec ses seconds ; Williams et les siens sont non moins prompts à traverser l'enclos ; Grove, Rattle et les autres grands font des efforts comiques pour allier la dignité et la prudence : ils marchent assez vite pour n'être pas reconnus (du moins ils l'espèrent) et pas assez vite pour avoir l'air de se sauver.

Brooke jeune reste seul sur le terrain et porte la main à son chapeau à l'arrivée du docteur, non sans quelque émotion.

« Ha, Brooke, dit le docteur, je suis surpris de vous voir là. Ne saviez-vous pas que je désire que les élèves de sixième empêchent les batailles. »

Brooke ne se sent pas aussi à son aise qu'il s'y était attendu ; mais comme le docteur l'aime beaucoup à cause de sa sincérité et de sa franchise, il lui répond en marchant à côté de lui :

« Oui, monsieur, en général. Mais je pensais que nous devions user de discrétion dans ces sortes d'affaires... et ne pas intervenir trop tôt.

— Mais ils se sont battus une demi-heure et plus, dit le docteur.

— C'est vrai, monsieur ; mais ni l'un ni l'autre n'est blessé. Avec leur caractère, ces deux garçons n'en seront que meilleurs amis ; ce qui n'aurait pas eu lieu si on les avait arrêtés trop tôt, avant que l'avantage fût si bien balancé.

— Qui se battait contre Brown ? demanda le docteur.

— Williams, de la pension Thompson, monsieur. Il est plus grand que Brown, et il avait le dessus en commençant, mais les choses avaient bien changé, quand vous êtes venu. Il y a de la jalousie entre notre pension et la pension Thompson ; et il y aurait eu une série de batailles si l'on avait empêché celle-là, ou si l'un des deux avait eu le dessous.

— Très-bien ; mais, Brooke, dit le docteur, ne pourrait-on pas croire que votre discrétion consiste à faire cesser la lutte quand c'est un élève de notre pension qui a le dessous ? »

Brooke, il faut l'avouer, ne trouva pas de réponse satisfaisante.

« Souvenez-vous, ajouta le docteur en s'arrêtant à la porte de la tourelle, que cette affaire doit en rester là ; vous aurez l'œil à cela, et j'espère qu'à l'avenir, vous arrêterez les batailles tout de suite.

— Très-bien, monsieur, » dit Brooke jeune en portant la main à son chapeau. Il n'était pas fâché de voir la porte de la tourelle se refermer sur le docteur.

Cependant Tom et ses partisans les plus ardents avaient gagné la maison de Sally Harrowell. Sally se donnait beaucoup de mouvement pour leur préparer du thé, tandis que son mari courait chez le boucher chercher un morceau de viande crue, pour l'appliquer sur l'œil de Tom. Il fallait appliquer le remède tout de suite, pour que l'œil fût présentable le lendemain matin. Tom était en fort bon état, sauf une légère difficulté de voir, et un bourdonnement dans les oreilles. De plus, il avait le pouce foulé ; il le tenait bien enveloppé dans un linge imbibé d'eau froide, et pendant ce temps-là se régalait de thé tout en écoutant ses camarades commenter les moindres péripéties de la fameuse bataille et se demander comment et par qui le docteur avait pu être averti. Quant au héros du jour, il pensait en lui-même qu'il était content de n'avoir pas gagné ; il se sentait dans les dispositions les plus amicales à l'égard de Williams.

Le pauvre petit Arthur se glissa auprès de lui et se mit à le regarder, lui et son emplâtre de bœuf cru, avec des regards si mélancoliques que Tom à la fin éclata de rire.

« Ne me faites pas ces yeux-là, mon petit, lui dit-il, ce n'est rien du tout.

— Oh, Tom, avez-vous beaucoup de mal ? je ne

puis supporter l'idée que je suis cause de tout cela.

— Pas le moins du monde ; ne vous en flattez pas. Cela devait arriver pour sûr, un jour ou l'autre.

— Oui, mais vous ne continuerez pas, n'est-ce pas? Promettez-moi de ne pas continuer.

— Je ne puis répondre de rien... tout dépend des deux pensions. Nous nous devons à nos concitoyens, vous savez : on se battra pour les *fags* de notre pension, s'il le faut. »

Les amateurs de combats singuliers furent désappointés. Aussitôt après la fermeture, un des *fags* de service vint frapper à la porte de Tom.

« Brown, Brooke jeune vous demande dans la salle de sixième. »

Tom se rendit dans la salle de sixième, et trouva les potentats en train de souper.

« Eh bien! Brown, dit Brooke jeune, en lui adressant un signe de tête, comment vous trouvez-vous?

— Très-bien ; je vous remercie ; seulement je crois que j'ai le pouce foulé.

— On se foule toujours le pouce dans ces affaires-là. Vous n'avez pas le dessous, à ce que j'ai pu voir. Où donc avez-vous appris ce croc-en-jambe?

— Dans mon village, quand j'étais tout petit.

— Eh bien, savez-vous ce que vous êtes? Tout simplement un garçon de cœur. Asseyez-vous et soupez avec nous. »

Tom obéit sans se faire prier. Et son voisin, un *præpostor*, s'il vous plaît, lui remplit un verre de bière en bouteille ; et il se mit à boire et à manger, prêtant l'oreille à la conversation qui était agréable, et s'émerveillant, à part lui, combien il lui faudrait de temps pour devenir en tout semblable à ces demi-dieux.

Quand il se leva pour prendre congé, Brooke lui dit : « Vous vous donnerez la main dès demain matin. Je veillerai à cela après la première classe. »

Tom et Williams se donnèrent la main avec beaucoup de satisfaction et de respect l'un pour l'autre.

Les années suivantes, quand les petits parlaient entre eux de batailles, ceux qui avaient été présents à celle-ci secouaient la tête d'un air entendu et disaient aux autres : « Ah ! si vous aviez vu seulement la bataille de Brown et de Williams ! »

A suivre. Imité de l'anglais par J. LEVOISIN.



NOMBRE DES ÉTOILES VISIBLES A L'ŒIL NU

Combien voit-on d'étoiles, à l'œil nu, dans les nuits les plus sereines?

Question plus aisée à poser qu'à résoudre.

Comment, en effet, me dira plus d'un lecteur, parvenir à compter ces myriades de points étincelants qui font de la voûte du ciel, pendant les nuits sans nuages et sans lune, un immense écrin d'azur constellé de diamants? Qui pourrait s'y reconnaître dans cette poussière lumineuse?

C'est en effet l'impression première de quiconque songe à la question posée, que les étoiles perceptibles à la vue simple sont innombrables : on est involontairement porté à en chiffrer le nombre par des centaines de mille, par des millions.

Rien cependant de moins exact.

Les vues les plus perçantes, les plus habituées à observer les étoiles, à distinguer les plus petites, en voient 4000 au maximum, à la fois sur le même horizon. Et comme on n'aperçoit ainsi qu'une moitié du ciel, c'est 8000 étoiles au plus pour le ciel tout entier.

Il y a trente ans, un astronome distingué, directeur de l'observatoire de Bonn, Argelander, a publié un catalogue de toutes les étoiles visibles à l'œil nu dans le cours d'une année sous l'horizon de Berlin : ce catalogue ne contenait que 3256 étoiles.

D'après Humboldt, on en voit 4146 sur l'horizon de Paris : c'est que Paris est situé plus au sud que Berlin et voit des étoiles plus méridionales.

Plus on s'approche de l'équateur, plus ce nombre augmente, sans pour cela, bien entendu, qu'on voie plus d'étoiles à la fois au-dessus de l'horizon. A l'équateur, le ciel entier défile d'un pôle à l'autre; et à douze heures d'intervalle, on en pourrait voir toutes les étoiles, si le crépuscule ou l'aurore ne gênait l'observation.

En 1873, c'est-à-dire il y a à peu près deux ans, un autre astronome, M. Heis (de Munster) a publié un travail semblable à celui d'Argelander. Son catalogue est plus complet; il renferme plus de 2000 étoiles qui ne se trouvaient pas dans l'*Uranometria nova*. C'est que la vue de M. Heis était beaucoup plus perçante que la vue de son prédécesseur. Et il faut ajouter que probablement peu de personnes l'ont aussi bonne.

M. Heis a vu et inscrit 1964 très-petites étoiles (entre la 6e et la 7e grandeur) que peu de gens pourraient voir. Il a noté en tout, à l'œil nu, 5421 étoiles, dont 3968 étaient contenues dans la partie boréale du ciel. En admettant un nombre égal pour l'hémisphère austral dont une zone lui était natu-

rellement cachée, cela fait 7936, ou en nombre rond 8000 étoiles pour le ciel tout entier.

Nous sommes loin, comme on le voit, des myriades, des centaines de mille, des millions d'étoiles que chacun s'imagine tout naturellement, quand il se trouve en présence de ce fourmillement lumineux qui, dans les belles et profondes nuits, forme un spectacle si splendide.

Avec le télescope, à la vérité, on retrouve ces nombres prodigieux.

Sur tel point du ciel, où la vue simple ne fait distinguer que cinq ou six étoiles, un télescope dont l'objectif a 27 centimètres d'ouverture permet de compter plus de 3000 étoiles. Multipliez en proportion pour le ciel entier.

Et chose étonnante, qui rend stupéfaite l'imagination la plus puissante, il ne semble pas qu'il y ait de bornes à cette pénétration de la vue dans les abîmes de l'univers. Plus les instruments deviennent forts, plus le pouvoir grossissant des lunettes augmente, plus les limites reculent, plus le nombre des étoiles s'accroît!

Or, rappelez-vous ceci : chacun de ces points lumineux est un soleil ; chacune de ces étincelles éclaire tout un monde!

Voilà ce que la science, à force de travaux, a fini par découvrir.

Voilà comment l'homme, ce point vivant sur un atome, la terre, a su agrandir, en accroissant sa puissance visuelle, la portion de l'univers qui lui était accessible.

Mais la terre, d'où se voient tant de merveilles, combien, parmi ces innombrables étoiles, se doutent de son existence? De combien d'étoiles est-elle visible elle-même?

C'est ce que nous examinerons une autre fois.

AMÉDÉE GUILLEMIN.

LE SANGLIER.

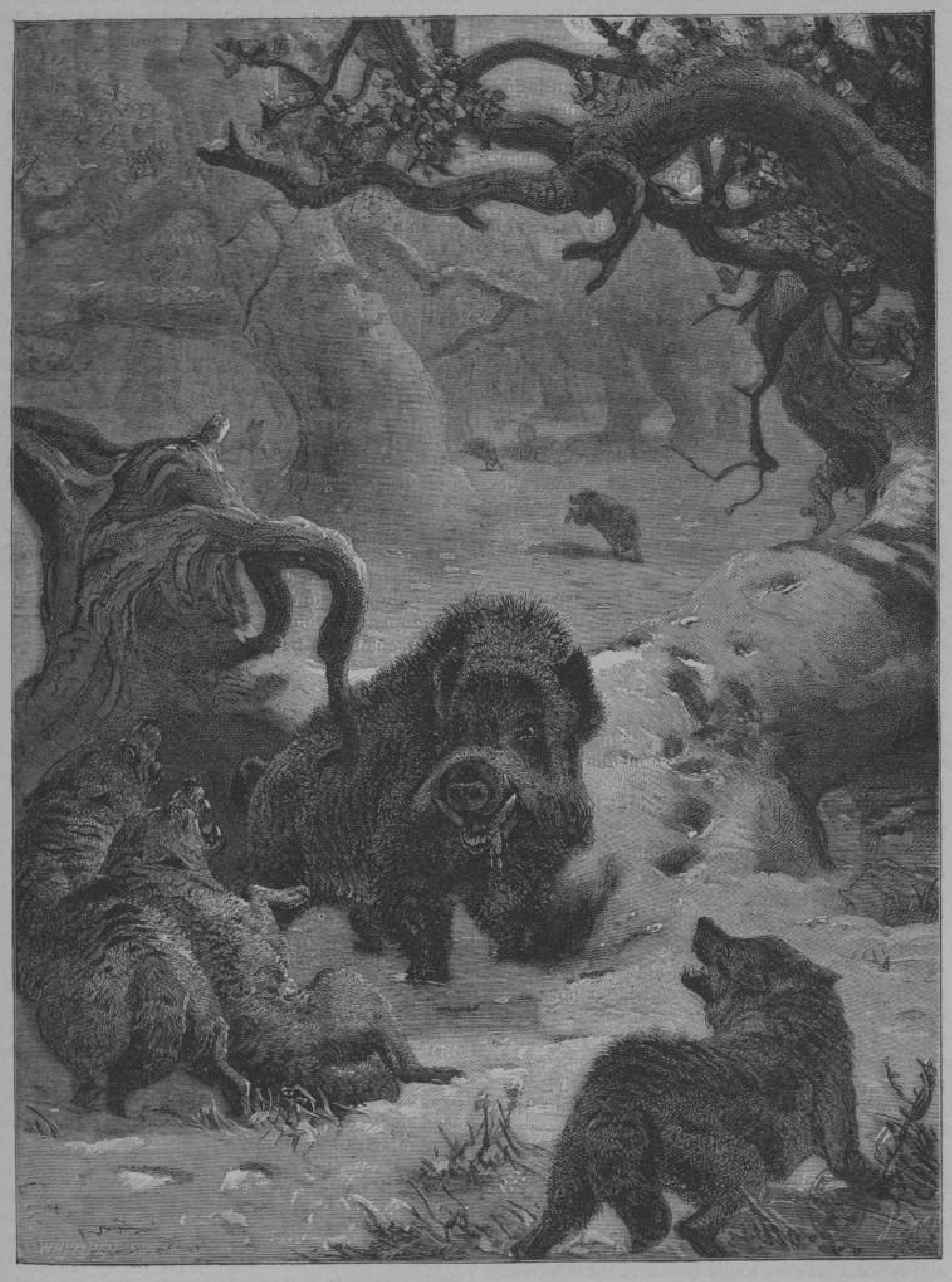
Le porc domestique est un sanglier dégénéré, ou du moins transformé par la captivité. Si l'on rend la liberté à des porcs et qu'on les laisse vivre à leur guise dans les bois, — cette expérience a été faite, — on les voit reprendre peu à peu les caractères du sanglier : leur peau, presque nue, et de couleur claire, se couvre de poils rudes et noirs; leurs oreilles tombantes se redressent; leur cou et leurs épaules s'épaississent, tandis que la partie postérieure du corps devient svelte ; à leur démarche incertaine, maladroite, succède une allure plus ferme; leur humeur paresseuse s'anime; leurs mouvements prennent de la précision et de la vigueur; leurs petits yeux éteints se réveillent, brillent d'un feu vif. Ce ne sont plus ces animaux laids, grotesques, qui nous inspirent du mépris et de la répugnance; ils échappent au ridicule par un air farouche, presque féroce, qui leur donne une sorte de beauté sauvage.

Le sanglier habite les forêts; on le trouve en Asie et dans le nord de l'Afrique comme en Europe. Jamais il ne se rencontre dans les régions tout à fait septentrionales où règnent les grands froids. Il se plaît dans les fourrés épais et particulièrement dans les fonds marécageux. Là, à force de se coucher à la même place, il se creuse un lit, tapissé de mousse, d'herbes, et de roseaux desséchés. En hiver comme en été, il aime à se vautrer dans la vase. Quand il s'est bien enduit de boue, il va se frotter contre un arbre, et les traces de limon qu'il laisse sur le tronc permettent au chasseur d'apprécier sa taille. Sa passion pour ces bains de boue est telle qu'on l'a vu quelquefois, quoique poursuivi et serré de près par les chiens, s'arrêter au milieu d'une route pour se rouler dans une ornière.

Quand il est tout petit, le sanglier ne manque pas de gentillesse. Son pelage, rayé de bandes blanchâtres, est très-joli. Il est leste, gai, folâtre. C'est un plaisir de voir défiler le soir, au crépuscule, une famille de sangliers. En avant marche la laie, pesante, sérieuse; les marcassins la suivent : semblables à une troupe d'écoliers, ils gambadent, ils jouent tout le long du chemin; ils se dispersent, se réunissent, se pressent les uns contre les autres, criant, se bousculant, faisant la culbute ; puis, ils rattrapent leur mère, l'entourent, l'empêchent d'avancer et la forcent de leur donner à teter. C'est le même manége durant toute la nuit; le jour la bande turbulente peut à peine rester tranquille dans la bauge; malgré les remontrances maternelles, elle remue sans cesse, grogne, piétine les feuilles sèches, veut toujours s'éloigner.

C'est seulement à l'âge de trois ans que le sanglier acquiert ces grandes dents blanches qui lui sortent de chaque côté de la bouche et qui lui donnent une physionomie si formidable. Les deux dents de la mâchoire inférieure sont recourbées, triangulaires, et si tranchantes que souvent on se coupe en les touchant. Celles de la mâchoire supérieure sont plus courtes; elles se relèvent aussi de façon à croiser les premières à angle droit et à les aiguiser sans cesse par le frottement. Quand le sanglier est pourvu de ses défenses, il quitte ses pareils et vit solitaire.

Les sangliers se nourrissent principalement de végétaux. Au printemps ils broutent les herbes nouvelles, les racines tendres qu'ils déterrent avec leur groin. A l'époque des récoltes, ils ravagent les blés, dévastent les vignes, bouleversent les champs de pommes de terre. En hiver, ils cherchent dans les bois les glands, les faînes et les châtaignes. Mais qu'il se présente une occasion de manger de la



Le sanglier leur fait face. (P. 89, col. 2.)

chair; ils ne manquent pas d'en profiter. Ils n'épargnent ni les nids d'oiseaux placés à terre, ni les cavités souterraines où les lapins cachent leurs petits. Ils dévorent les larves d'insectes et les reptiles de toute sorte; les vipères ne leur font pas peur : leur peau est si dure et la couche de graisse qui la double est si épaisse que sans doute la morsure n'y pénètre guère ou bien le venin y demeure inoffensif.

Le sanglier est vorace, mais il n'est pas méchant; il n'attaque aucun animal; il ne demande qu'à vivre tranquille au fond des bois et à chercher en paix sa nourriture. Il n'est dangereux que pour ceux qui le provoquent.

Quand les chiens viennent l'assaillir dans sa retraite, il commence par fuir; il court avec une extrême rapidité; il va droit devant lui, comme un boulet de canon, perçant les haies, les buissons les plus impénétrables, renversant sur son passage des arbres aussi gros que le bras; enfin, harcelé par ses agresseurs, il prend le parti de leur tenir tête : il s'arrête, fond sur eux, leur lance de terribles coups de boutoir et envoie ceux qu'il atteint rouler sur le sol, les entrailles ouvertes. Quelquefois il fend ainsi le ventre ou la poitrine à un cheval. Il n'est pas très-rare qu'un chasseur, qui n'a pas eu le temps de se jeter de côté pour éviter sa rencontre, soit renversé et blessé grièvement.

La femelle, qui n'a pas les longues défenses aiguës du mâle, est moins hardie et moins redoutable. Elle montre néanmoins beaucoup de courage et d'acharnement pour défendre ses petits. On raconte, à ce sujet, des anecdotes curieuses : Un bûcheron, qui s'était emparé d'un jeune sanglier, se vit tout à coup attaqué par la laie avec tant de rage qu'il fut obligé de se réfugier sur un arbre. Son ennemie ne renonça pas à la lutte; elle se mit à entamer avec ses dents le pied de l'arbre, et elle eût réussi à l'abattre, si elle n'eût été tuée par des chasseurs.

Le sanglier n'a d'ailleurs à craindre que l'homme, avec lequel il ne craint nullement de se mesurer. Dans les pays hantés par des animaux féroces comme le tigre, le lion, la panthère, le sanglier vit en paix, grâce à son courage, et ne redoute aucunement les attaques de ces puissants ennemis; bien mieux, il réussit le plus souvent à en purger les cantons qu'il habite. Sa force est du reste considérable. M. Rousselet raconte, dans sa relation de voyage, avoir vu, dans un combat, un sanglier éventrer une panthère d'un seul coup de boutoir.

Aucun des animaux de nos forêts n'est de force à l'attaquer. Le loup lui-même ne s'y décide que dans des circonstances exceptionnelles, en hiver, quand la neige couvrant la terre, les troupeaux n'allant plus aux champs, les lapins restant au fond de leurs terriers, il a longtemps jeûné et que la faim le tourmente. Encore ne tente-il jamais seul cette périlleuse entreprise. Plusieurs loups se réunissent et agissent de concert. Leur tactique est d'assaillir le sanglier de tous les côtés à la fois: tandis que les uns le menacent par devant, les autres tâchent de se jeter sur lui et de le saisir par derrière; s'ils y parviennent, ils ont chance de se rendre maître de lui. Mais le vieux sanglier connaît la ruse des loups et ne se laisse pas surprendre. Au premier signe de l'approche des carnassiers, il fait choix d'un gros arbre renversé et il s'adosse contre la souche. Là, protégé en arrière par cette forteresse naturelle, il attend ses ennemis. Ceux-ci, voyant leur plan déjoué, hésitent; deux ou trois cependant, emportés par la fureur et par la faim, s'élancent et engagent le combat; ils espèrent qu'en attaquant ensemble ils prendront leur adversaire en défaut. Mais le sanglier leur fait face; son énorme tête se porte rapidement au-devant de chaque assaillant, et un loup, puis deux, frappés au ventre, vont retomber sur le dos perdant leur sang par de larges blessures. Les autres reculent et se tiennent à distance, tandis que le terrible habitant des halliers, lançant des flammes de ses petits yeux ronds, la gueule toute ruisselante de sang et d'écume, s'affermissant sur ses jarrets, pousse des grognements de défi. Sa fière attitude décide la victoire; les loups intimidés s'éloignent et se dispersent; leurs ombres noires ont disparu du blanc tapis de neige éclairé par la lune; leurs hurlements, de plus en plus lointains, se perdent dans les profondeurs de la forêt. Quand le vainqueur tranquillisé aura quitté son poste, ils reviendront se consoler de leur défaite en dévorant leurs compagnons restés morts ou blessés sur le champ de bataille.

E. Lesbazeilles.

LES AVENTURES DU CAPITAINE MAGON[1]

VI

Le Nil. — Trahison de Bodmilcar. — L'envoyé du Pharaon.

Le lendemain soir de notre départ de Jaffa, nous passions au large de la pointe de Péluse, facile à reconnaître à un bouquet de palmiers qu'on distingue de loin sur la côte plate et basse, et nous dirigeant directement vers l'ouest, par une mer un peu houleuse qui incommoda beaucoup nos nouveaux passagers, nous aperçûmes vers le midi du lendemain l'eau trouble que produit la décharge des embouchures du Nil.

Bientôt, je vis l'embouchure Tanitique elle-même, et au loin dans les terres, les hauts pylones et les obélisques qui décorent la ville de Tanis. Le *Cabire*, envoyé pour connaître la barre, nous annonça que les eaux étaient très-basses et que le passage serait difficile pour le *Melkarth*. Je poussai donc ma navi-

1. Suite. — Voy. pages 10, 27, 43, 59 et 76.

gation plus loin, et un peu avant la nuit, je m'arrêtai à l'entrée de l'embouchure de Mendès, qui est plus large, et conduit directement à Memphis. Celle de Tanis devient de jour en jour plus étroite par suite des apports du Nil, et d'autre part, le vent de la mer et le ressac forment une plage aux deux pointes du golfe au fond duquel est la ville, et tendent à le fermer. Je m'arrêtai à un trait d'arc du bord, et je remis au lendemain ma route en amont du fleuve, dont le courant est assez rapide.

Hazaël vint me demander la permission de passer cette nuit à bord du navire de son ami Bodmilcar; je la lui accordai, étonné de le voir si soumis. Mais, ayant vérifié moi-même que l'Ionienne était dans la cabine, et voyant Abigaïl assise sur le pont avec Chamaï, je n'avais aucune inquiétude. Toutefois, comme nous étions en pays étranger et que nous n'avions pas encore communiqué avec la terre, je fis doubler les hommes de quart, et je recommandai à Hannibal de faire faire bonne garde. Nous nous plaçâmes dans l'ordre suivant sur la rive droite :

Le *Cabire*, plus avant vers le sud, et tiré sur le rivage. L'*Astarté*, à un demi trait d'arc du *Cabire*, amarré à deux poteaux contre le rivage. Sur la rive gauche où il y avait plus de fond, le *Melkarth*, et le *Dagon*, amarrés au bord. L'une des barques était avec le *Melkarth* et l'autre avec moi. Au sud étaient amarrés plusieurs navires égyptiens, et un plus grand nombre tirés à terre. Cet encombrement m'avait un peu surpris, dans un mouillage aussi irrégulier, mais la capitaine du *Cabire*, que j'avais envoyé aux informations, m'apprit qu'une escadre du Pharaon devait prendre la mer le lendemain matin, pour réprimer des troubles qui avaient éclaté à Péluse. Deux officiers égyptiens étaient venus à mon bord, accompagnés de soldats armés de haches, et d'une troupe d'archers, pour savoir qui nous étions, et après m'avoir interrogé, s'étaient retirés, satisfaits de mes réponses. Dès la tombée de la nuit, je vis les fanaux et torches de deux assez grandes galères qui croisaient dans le chenal resté libre, et peu de temps après, un autre Égyptien vint à bord, m'ordonner d'éteindre mes fanaux, ce que je fis immédiatement.

Il faisait très-chaud ; le vent d'est, qui soufflait du désert, nous arrivait par rafales brûlantes et chargées de sable. Le ciel était très-couvert, comme il arrive quand souffle ce vent, de sorte que la nuit était sombre, et qu'on ne distinguait absolument dans les ténèbres que la lueur des feux d'un grand camp qu'on voyait vers le sud, sur la rive droite, quelques feux isolés de troupes ou de villages qui brillaient comme des étoiles, assez loin, à droite et à gauche, et les fanaux des deux galères et de quelques barques qu'on voyait monter et descendre le courant.

Vers le milieu de la nuit, environ cinq ou six heures après notre arrivée, je passai le quart à Himilcon et j'allai me reposer. Tout était silencieux à bord, et je jetai un coup d'œil sur la rive droite, où l'ombre plus épaisse me montrait une masse confuse de navires. J'étais à peine endormi depuis une heure qu'Himilcon vint brusquement me réveiller.

« Qu'y a-t-il, lui dis-je, sautant sur mes pieds.

— Nous dérivons, » me dit rapidement le pilote.

D'un bond, je fus à nos amarres. Elles étaient coupées.

« Tout le monde debout, criai-je à pleins poumons. Allumez les fanaux ! »

Au même instant, une voix lointaine m'arriva de la rive gauche :

« Ho hé, l'*Astarté !*

— Ho hé, vous autres, répondis-je ;

— Nous allons à la dérive; nos amarres sont coupées ! »

Le pont de l'*Astarté* se couvrait déjà de monde, et trois ou quatre fanaux s'allumaient.

« Tout le monde à son poste. Rameurs, à vos avirons, criai-je. Rame à rester en place. »

En même temps, je vis des lumières s'allumer sur la rive gauche.

« Traverse à nous, » criai-je de toutes mes forces.

A quatre portées d'arc derrière nous, je vis hisser les fanaux du *Cabire*, et j'entendis la voix de son capitaine, et le bruit des matelots qui se dépêchaient de le pousser à l'eau. Quelques instants après, j'entendis les rames d'un grand navire, je vis ses fanaux s'approcher rapidement, et le *Dagon*, sortant de l'ombre, arriva bord à bord avec nous. Je vis tout de suite Asdrubal, debout sur le bordage.

« Et le *Melkarth*, lui criai-je immédiatement,

— Le *Melkarth*, je ne sais pas où il est, me répondit Asdrubal.

— La proue à droite, commandai-je aussitôt, les trois navires ! »

Le *Dagon* piqua directement sur la rive gauche, j'y arrivai obliquement, et le *Cabire*, passant devant moi sur mon ordre, y courut à toute vitesse, descendant vers le sud, pour remonter ensuite vers le nord en longeant la berge.

Pendant que nous traversions, je vis qu'Hannibal avait fait prendre les armes à ses hommes. En même temps, et à ma grande surprise, dans un moment pareil et avec ce tumulte, les Égyptiens ne donnaient plus signe de vie. Tous leurs feux étaient éteints, et je ne voyais plus leurs croiseurs.

Nous arrivâmes à la rive gauche avec précaution, dans cette obscurité. Le *Cabire* la redescendit jusqu'à nous : il n'avait rien vu. Nous descendîmes tous les trois encore l'espace de deux stades : rien. Il n'y avait même plus de navires égyptiens. Ce n'est qu'en descendant encore un stade, environ, près du débouché dans la mer dont on entendait déjà bruire les flots, que nous faillîmes nous heurter à une masse noire qu'on apercevait à peine dans l'ombre.

Du milieu des ténèbres, une voix forte nous cria en langue égyptienne :

« On ne sort pas des embouchures la nuit. Retournez à vos mouillages, Phéniciens.

— Nous n'avons pas envie de nous sauver comme des voleurs, répondis-je aux Égyptiens. Mais on nous a coupé nos amarres et nous dérivons. Un de nos navires a disparu.

— Par ordre du Pharaon, on ne bouge pas cette nuit, reprit la voix égyptienne. Retournez à la rive droite, et remettez d'autres amarres. On verra au matin. »

Il n'y avait rien à répliquer. J'envoyai la barque mettre des hommes à terre, avec des torches, et après beaucoup de peine, nous retrouvâmes un mouillage. Nous venions à peine de nous y placer qu'une voix haletante cria, du milieu du fleuve, en langue phénicienne :

« Au secours, Sidoniens ! »

En quelques coups de rames, la barque se dirigea vers le point d'où partait la voix.

Un second appel retentit, plus près de nous, et peu d'instants après, la barque vint à mon bord, et l'on hissa sur le pont un de nos matelots à demi mort, ruisselant d'eau, la tête fendue en deux ou trois endroits, et le visage ensanglanté.

« Trahison, capitaine, s'écria ce matelot, en chancelant, trahison. Nous sommes trahis, Bodmilcar nous a trahis ! »



Un homme le soutint. (P. 92, col 1.)

Il n'eut pas la force d'en dire davantage, et tomba épuisé sur le pont. Je le fis aussitôt étendre sur un tapis, Abigaïl lui frotta le visage avec de l'onguent et Himilcon lui fit avaler un peu de vin. On put ainsi lui faire reprendre ses esprits, et un homme le soutint pour qu'il parlât plus facilement.

Hannon, Hannibal, Himilcon, Chamaï et moi nous l'entourâmes, attentifs à ses paroles. Abigaïl et l'Ionienne qui était sortie de sa cabine s'accroupirent à ses côtés, avec de l'onguent et du vin. Les autres veillaient ; après ce qui venait de se passer il y avait grand besoin de faire bonne garde. Je fis aussi éteindre toutes les lumières, à l'exception d'une torche et d'une lampe pour chaque navire.

« Voici, nous dit le matelot. Je suis allé voir un ami sur le *Melkarth*. Bodmilcar a séduit les gens du *Melkarth* qui sont presque tous des Tyriens. Bodmilcar a vu le général du Pharaon : il a dit que vous étiez des espions au compte des révoltés de Péluse, et que vous cachiez une esclave transfuge de son bord, une esclave destinée au Pharaon. Mon camarade a voulu m'entraîner avec eux : j'ai refusé ; ils ont voulu me tuer, mais j'ai sauté à l'eau et j'ai plongé. Une barque égyptienne m'a poursuivie. J'ai reçu des coups d'aviron sur la tête, et comme je plongeais encore et qu'il fait très-noir, ils m'ont cru mort, et sont retournés. Nous devons être attaqués au matin, et les Égyptiens ont l'ordre de nous amener prisonniers au Pharaon. C'est tout. »

Là-dessus, le brave matelot perdit connaissance. Mon premier mouvement fut de courir à ma cabine chercher les lettres du roi : les lettres n'y étaient plus. Elles avaient été volées pendant mon voyage à Jérusalem. Nous restâmes atterés.

Hannon prit la parole le premier :

« Le plan de Bodmilcar est clair, dit-il. Il a volé les lettres. Hazael a l'anneau du roi, tu te le rappelles. Ils ont ouvert les papyrus, les ont falsifiés, les ont scellés avec l'anneau du Syrien, et comme le Pharaon est sans doute à ce camp là-bas, lui ont présenté les lettres comme si Bodmilcar était le chef et comme si toi, tu trahissais le roi et lui pour le compte des Pélusiens. Quand ils nous auront attrapés avec l'aide des Egyptiens, on nous fera mourir dans les tourments, et l'on donnera Abigaïl au Pharaon.

— Donner Abigaïl au Pharaon, s'écria Chamaï en frappant du pied. Il y aura des épées en l'air d'abord et des poitrines trouées !

— Oui, continua tranquillement Hannon, et Bodmilcar gardera nos navires pour prix de ses honnêtes machinations.

— Tu as raison, lui répondis-je, et tu as très-bien deviné le plan de Bodmilcar : c'est parfaitement clair. »

Chamaï frémissait et Hannibal tordait sa moustache avec fureur.

« Oui, continuai-je, c'est parfaitement clair. Mais tu es un jeune homme, et tu n'a pas encore navigué avec les vieux poissons de mer de Tarsis, sans cela tu connaîtrais une chanson des marins de Sidon. »

Là-dessus, je me mis à siffler l'air, et Himilcon, partant d'un grand éclat de rire, entonna joyeusement le vieux refrain :

« Les têtes de bœuf d'Égypte n'ont jamais pendu personne avant de l'avoir attrapé ! »

« Tu vois que Himilcon la sait, repris-je. Eh bien, nous l'apprendrons aux Égyptiens tout à l'heure. »

Je faillis être étouffé du coup. Hannon s'était jeté à mes genoux, et me baisait une main ; Abigaïl me brisait l'autre ; Hannibal me serrait sur sa cuirasse d'un côté, et Chamaï m'étranglait de l'autre à force de m'embrasser. L'Ionienne, qui avait compris quelques mots, me regardait avec ses yeux doux et intelligents, sans pouvoir exprimer sa reconnaissance et sa joie autrement que par ses regards.

Après m'être, à grand'peine, dégagé de l'étreinte de mes admirateurs, je leur montrai la masse con-

— Je voudrais bien voir, gronda Hannibal, que quelqu'un s'avise de désobéir. Nous sommes là, et tout marchera dans l'ordre, par ma barbe!

— Bataille, s'écria Chamaï fou de joie. Par le Dieu vivant, Abigaïl, pourvu qu'ils viennent à l'abordage et qu'on puisse se joindre de près, le premier qui me vient à longueur de bras, quand ce serait le Pharaon en personne, je t'apporte sa tête et ses dépouilles. »

Amilcar, Asdrubal et son pilote Gisgon étaient venus à bord pour prendre des ordres.

« Eh bien, dit Amilcar, il va falloir s'en tirer. Je



Obéissez et tremblez, s'écria l'Égyptien. (P. 95, col. 1.)

fuse des navires égyptiens, qu'on voyait à l'aube blanchissante :

« S'il ne s'agissait que de couler une demi-douzaine de ces mauvaises tortues d'eau douce, leur dis-je, avec le *Cabire*, le *Dagon* et l'*Astarté*, elles seraient au fond du Nil avant d'avoir seulement compris si nous les avons abordées par la droite ou par la gauche. Mais ils sont nombreux, le fleuve n'est pas trop large pour manœuvrer, ils ont des gens à terre, et je connais mon Bodmilcar ; c'est un vieux routier : il les dirigera. Heureusement le *Melkarth* n'est pas taillé pour le combat, mais il est bien commandé et monté par des Tyriens. Donc, pas d'impatience, et laissez-moi faire.

— Je suis maintenant ton homme jusqu'à la mort, s'écria Hannon. Mets-moi à l'épreuve.

m'étais toujours méfié du Tyrien. Nous allons en découdre : tant pis pour eux : tout le monde est de bonne humeur à mon bord, et mes gens ne demandent que la bataille.

— Ha ! ha ! Himilcon, dit Gisgon, nous allons donc rire un peu.

— Oui, vieux Celte, répondit Himilcon : nous allons leur apprendre à nager. »

Je serrai la main à Asdrubal, à Gisgon et à Amilcar, qui retournèrent à leur bord. Le jour était tout à fait levé. Un coup d'œil jeté sur le fleuve me fit voir les dispositions de nos ennemis. En avant, les deux galères égyptiennes étaient sous rames. En face de nous, sur la rive gauche, il y avait une quarantaine de barques, montées chacune par quatre rameurs et cinq soldats. A côté de nous, sur la berge de la

rive droite, il y avait une troupe d'environ cent archers, qui se rassemblait en toute hâte. En amont, sur la rive droite, à environ deux stades de nous, je comptai six galères ; sur la rive gauche, deux assez grands navires, hauts de bord, mais lourds et pontés d'un seul pont volant, descendaient le fleuve à la voile, et dans le chenal, au milieu, je vis le *Melkarth* avec ses hautes murailles de bois et son avant arrondi, dominer le pont d'un navire égyptien tout bas et non ponté qui le remorquait à force de rames. Le *Melkarth* avait sa voile carguée et ses avirons bordés. Le camp, dont nous n'avions vu que la lueur, était trop loin pour qu'on pût le distinguer maintenant. Des deux côtés, la berge était plate, déboisée et couverte de grandes prairies de trèfle et de champs de blé mûr, car la moisson était proche. A deux traits d'arc du fleuve, sur la rive gauche était une haute digue faite pour l'inondation, sur laquelle passait une chaussée. Au loin, vers le sud, on voyait la blancheur d'une ville, et au nord, on distinguait très-bien la barre blanc jaunâtre du fleuve, et la surface verte de la grande mer. Nous n'étions pas plus loin de l'embouchure que d'environ six stades ; sur le fleuve, nous avions pour nous le courant et, une fois dehors, le vent de l'est qui continuait à souffler avec force. Une fois dehors, nous n'avions donc pas grand'chose à craindre.

Ma résolution fut prise immédiatement d'attaquer avant que le *Melkarth* ne pût nous dépasser. Si celui-ci se trouvait en avant de notre retraite, par ses hautes murailles, par sa solidité massive, il pouvait nous accabler de traits et de pierres, défier une tentative d'abordage, et jeter une masse de monde sur notre pont qu'il surplombait de cinq coudées. Je fis aussitôt larguer mes amarres, gagner le milieu du chenal, où j'étais à l'abri des traits des Égyptiens placés sur la rive, virer de bord le *Dagon*, la proue vers le nord, et je me plaçai à un demi-trait d'arc en amont, à gauche du *Cabire*, la proue tournée vers le sud. Hannibal posta ses archers à l'avant et à l'arrière, et fit grouper ses hommes d'armes au milieu, autour du mât. Toutes nos voiles étaient carguées, nos rameurs sciaient l'eau à rester en place, et chaque pilote était venu se placer à côté des timoniers, pour mieux diriger les avirons de gouvernail. Je montai sur la proue avec Hannon, ayant à côté de moi mon sonneur de trompette. L'énorme Jonas restait avec Hannibal ; il n'avait jamais voulu endosser de cuirasse, ni prendre d'épée ou de lance, mais il tenait sa grande trompette à la main et regardait curieusement tous ces préparatifs.

J'avais fait, à l'avance, garnir les scorpions et apprêter sur chaque navire des pots de terre remplis de poix et de soufre, et des planchettes armées d'une broche aiguë, sur lesquelles on avait placé des outres bien graissées, et pareillement remplies d'un mélange incendiaire. Tout était prêt : il ne me restait plus qu'à attendre.

Je n'attendis pas longtemps. Le son aigu des petites trompettes égyptiennes se fit bientôt entendre, et les ponts de leurs navires se couvrirent de monde. Du haut de ma galère qui les dominait, je voyais les faces brunes et imberbes de leurs soldats, leurs grands boucliers triangulaires et leurs haches d'armes. Leurs rameurs demi-nus, n'ayant qu'une ceinture autour des reins, se tenaient debout avec leurs pagayes, car ils ne se servent pas d'avirons comme nous, et pagayent debout. Leurs archers, vêtus de tuniques blanches rayées de bleu, les jambes nues, le poignard passé à la ceinture, s'alignaient sur les bordages. Sur l'avant du *Melkarth*, je distinguai très-bien Bodmilcar, s'agitant beaucoup et paraissant donner des explications à un officier égyptien vêtu de vert, coiffé d'une grande perruque. On voyait de loin la face et les bras de cet homme peints de cinnabre, comme c'est la coutume chez leurs grands personnages.

Sur les barques, il y avait des soldats demi-nus, n'ayant qu'une étoffe disposée en jupon sur leur corps bronzé, des poignards dans la ceinture, et armés de haches et de grands bâtons à deux bouts que les Égyptiens manient fort adroitement. Tout ce monde se donnait beaucoup de mouvement, mais n'avançait pas vers nous. Ils avaient l'air d'attendre quelque chose, ou quelqu'un.

Je ne tardai pas à savoir à quoi m'en tenir. Une grande barque se détacha de la masse des navires en amont de nous. Sur l'arrière et l'avant très-relevés de cette barque étaient huit rameurs, pagayant debout ; au milieu, une douzaine de soldats, ayant une espèce de plaque de bronze carrée retenue au milieu de la poitrine par des courroies, et armés de lances, de courtes épées en forme de croissant et de poignards. Parmi eux se tenaient un officier égyptien de haut rang, ayant deux tuniques de gaze rayée croisées sur la poitrine, l'une par-dessus l'autre, une ceinture garnie de plaques d'émail, et un grand oiseau, les ailes étendues, fait d'or et d'émail, suspendu sur la poitrine par des chaînes d'or qui lui passaient par-dessus les épaules. Cet homme portait aussi un haut bonnet avec une plaque d'émail où le nom du Pharaon était inscrit en caractères sacrés égyptiens, et sa barbe était enfermée dans un étui d'étoffe rouge. Il tenait à la main une hache d'armes dorée, chargée de caractères et de figures d'animaux en émail. Enfin, il était très-somptueux. A ses côtés était un prêtre ou scribe égyptien vêtu de blanc, la tête complétement rasée ; il tenait une écritoire avec des papyrus et derrière eux, notre connaissance, Hazael en personne, se tenait armé de pied en cap à la syrienne. Sur la barque, on voyait un tas de chaînes et de menottes, ce qui me fit rire quelque peu.

L'officier égyptien m'ayant crié, dans sa langue, qu'il voulait me parler, je le laissai approcher. Quand il fut contre nous, il monta sur mon bord avec assurance, suivi de son scribe et de cinq soldats. Hazael resta prudemmment dans la barque. Je saluai poliment le seigneur égyptien, à la manière et dans

la langue de son pays. Mais il se tint devant moi, d'un air insolent, et sans me rendre le salut, me dit brusquement :

« Voleurs Phéniciens, prosternez-vous, et implorez la grâce du Pharaon! »

Voyant qu'il le prenait sur ce ton, je lui répondis sans me gêner :

« Nous ne sommes pas des voleurs, nous n'avons rien fait au Pharaon, et nous n'avons pas de grâce à demander de lui. Mais nous avons à réclamer sa justice et sa protection contre ceux qui nous ont calomniés auprès de toi.

— Obéissez et tremblez, s'écria l'Égyptien, et n'essayez pas de me conter des mensonges. N'avez-vous pas tenté de fuir cette nuit?

— Nous n'avons rien tenté du tout, répliquai-je. On nous a coupé nos amarres et nous avons dérivé. Nous sommes d'honnêtes gens, et j'avais pour le Pharaon des lettres du roi Hiram, qu'on m'a volées. Les voleurs, vous les avez parmi vous : ce sont le transfuge Bodmilcar, et ce misérable Syrien que voici.

— Tais-toi, cria l'Égyptien avec impatience, tais-toi, pirate. Je connais vos ruses, à vous autres Sidoniens, et j'ai été informé des tiennes. Tendez les mains aux menottes, et l'on vous conduira vers le Pharaon, vous, et l'esclave que vous lui volez, et ainsi vous aurez la vie sauve. Si tu dis vrai, le Pharaon te fera justice. »

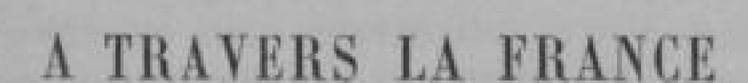
Le scribe dégaina son écritoire, pour inscrire nos noms. Je partis d'un grand éclat de rire.

« Et tu crois, dis-je à l'Égyptien, que nous aurons la stupidité d'aller à terre, et de nous laisser enchaîner, et d'abandonner notre défense, nos bons navires, pour nous remettre à la justise de ton Pharaon, et nous exposer aux calomnies de ces traîtres. Allons, allons, Égyptien, pour un seigneur comme toi, vraiment, tu n'es pas sage. »

Mes paroles enflammèrent l'officier de colère. Il frappa du pied en s'écriant :

« Je vois maintenant clairement quels pirates et quels voleurs vous êtes. Misérables Phéniciens, vous périrez dans les tourments. »

A suivre. LÉON CAHUN.



A TRAVERS LA FRANCE

—

LURE

Lure, chef-lieu du troisième arrondissement de la Haute-Saône, n'a point, comme la ville de Luxeuil, sa voisine et sa rivale, l'honneur d'une origine gauloise : elle ne remonte qu'aux premiers temps du moyen âge. Les villes se fondaient assez facilement à cette époque. Un château fort se bâtissait sur quelque colline, au bord de quelque rivière : vite accouraient les populations d'alentour pour se construire des demeures à l'ombre protectrice de la forteresse. Un monastère s'élevait sur quelque tombe vénérée, ou sous la direction d'un personnage consommé en sainteté, et bientôt les serviteurs de l'abbaye formaient auprès d'elle une communauté dont, grâce à leurs privilèges



Monument élevé à Lure à la mémoire des soldats tombés en 1870-71.

et aux richesses apportées par les pèlerins, ils faisaient peu à peu un bourg plus ou moins considérable et souvent une véritable cité. Tel fut le cas de Lure.

Lorsque la trop fameuse Brunehaut, fatiguée des remontrances que le second fondateur de Luxeuil, saint Colomban, s'était permises à son égard, eut chassé des terres franques le courageux Irlandais, les disciples de l'exilé n'en étendirent pas moins son œuvre de réformation morale, et l'un deux, sous le règne de Clotaire II, amena avec lui des religieux s'établir au lieu où la ville de Lure ne tarda pas ensuite à se former.

Après le traité de Verdun, qui rendit définitif le démembrement du vaste héritage de Charlemagne, la fortune de la nouvelle cité et de son monastère se lia à celle de la nation germanique. Lure eut d'abord à souffrir de la domination allemande : un empereur mit en quelque sorte l'abbaye au pillage en la donnant à une de ses créatures qui en expulsa les religieux. Mais cette sanglante injustice fut bientôt ré-

parée, le monastère fut rendu à ses anciens maîtres, ses abbés furent mis en possession du droit de battre monnaie et reçurent le titre envié de princes de l'Empire, qui leur permettait d'assister aux diètes ou assemblées nationales.

Néanmoins le moyen âge n'était pas l'ère du repos : des tours crénelées étaient à cette époque plus efficaces que des priviléges, et ceux-ci ne pouvaient guère durer sans celles-là. Aussi, dès le XIIIe siècle, l'abbaye de Lure ressemblait-elle à un château fort, tandis qu'à son tour la ville s'entourait de murailles et de fossés. Le moyen âge passé, la paix n'étendit point encore ses bienfaits sur la Franche-Comté, qui vit se rencontrer sur son territoire les catholiques et les protestants du XVIe siècle, les Allemands et les Suédois du temps de Louis XIII, les armées de Louis XIV et celles de l'Espagne. Lorsque le grand roi fit, en 1674, la facile conquête de cette province, Lure, comme presque toutes les autres villes, ouvrit ses portes sans résistance, « mais l'abbaye se défendit vaillamment, et l'on ne put s'en rendre maître qu'après y avoir ouvert une brèche par plus de soixante volées de canon. » La domination française donna une longue tranquillité de deux siècles à ce pays qui ne demandait que le calme pour prospérer; les habitants ont montré combien ils savent apprécier ces avantages et s'en montrer reconnaissants. Nulle part le patriotisme ne s'est montré ni plus ardent ni plus ingénieux pendant la dernière invasion prussienne. Nulle part les populations n'ont accueilli avec plus d'amour les défenseurs de la France, nulle part elles ne se sont associées avec plus d'enthousiasme à leurs sacrifices et à leurs efforts ; nulle part elles n'ont témoigné plus d'empressement à consacrer par des témoignages durable le souvenir de ceux qui sont tombés. Lure, comme Vesoul, a élevé un monument à leur gloire ; et si ces monuments ne rappellent que des défaites, ils signifient néanmoins qu'une chute imméritée est loin d'être une honte, ils expriment par le marbre et la pierre cette noble parole de Napoléon : « Honneur au courage malheureux ! »

Il existe à Lure un monument qui rappelle aussi le souvenir du courage malheureux, mais du courage personnifié dans un seul homme, non dans une génération vaincue. Lorsque, avant la Révolution, l'abbaye était encore debout, un des bâtiments du monastère fut reconstruit par un architecte novice qui devait s'illustrer dans une carrière bien différente. Ce maître maçon était le futur vainqueur d'Héliopolis, le futur gouverneur de l'Égypte, Kléber. Lui aussi fut une victime du courage, car ses triomphes ne le préservèrent pas du poignard d'un assassin fanatique; et son exemple nous enseigne à son tour, que, lorsqu'il y a un devoir à accomplir, une gloire utile à mériter, la crainte d'un insuccès ou d'un malheur personnel ne doit jamais arrêter l'homme brave et consciencieux. C'est par le courage et l'abnégation que la France s'est élevée, c'est par ces qualités qu'elle se conservera !


Lure.

A. SAINT-PAUL.





Il lui prit la main. (P. 100, col. 1.)

TOM BROWN[1]

XV

Deux ans plus tard. — La fièvre dans l'école. — Arthur tombe malade. — Réflexions de Tom. — Il revoit son ami. — Conversation sérieuse. — La mère d'Arthur.

Deux années se sont écoulées ; la fin du semestre d'été approche. Martin a quitté l'école et croise dans le sud de l'océan Pacifique, sur le vaisseau d'un de ses oncles. La vieille pie, toujours aussi laide, habite dans l'étude des deux amis : c'est le dernier cadeau de Martin à son ami Arthur. Arthur a près de seize ans; il a parcouru la série des classes, à raison d'une classe par semestre. East et Tom ont été beaucoup moins rapides dans leurs progrès; ils s'avancent tout doucement à travers la cinquième. Ce sont de grands garçons élancés, mais pleins de vigueur. Ils occupent, dans la pension, la même place que Brooke jeune occupait quand ils étaient nouveaux ; ils ont beaucoup de son caractère. Leurs relations de chaque jour avec Arthur leur ont fait beaucoup de bien à tous les deux ; mais surtout à Tom. Cependant, il leur reste encore beaucoup à faire pour tirer de leur séjour à Rugby tout le profit qu'on en peut tirer sous la direction du docteur Arnold. Arthur est encore frêle et délicat; mais grâce à son intimité avec Martin et avec eux, il a appris à nager, à courir, à jouer au *cricket*, et il ne s'est pas rendu malade à pâlir sur ses livres.

Un soir qu'ils étaient à souper dans la salle de cinquième, un des convives dit que la fièvre venait de se déclarer dans une des pensions. « On dit, ajouta-t-il, que Thompson est très-malade, et qu'on a envoyé chercher le docteur Robertson à Northampton.

— Alors, on va nous renvoyer chez nous, s'écria un autre écolier. Hourra! Cinq semaines de vacances de plus, et pas d'examen de cinquième.

— J'espère que non, dit Tom, car alors la partie de Marylebone n'aurait pas lieu à la fin du semestre. »

Les uns pensaient une chose, les autres une autre : beaucoup n'ajoutaient pas foi à la nouvelle. Cependant, le lendemain, qui était un mardi, le docteur Robertson arriva à Rugby, y demeura toute la journée et eut de fréquentes conférences avec le docteur. Le mercredi matin, après la prière, le docteur s'adressa à toute l'école réunie. Il dit aux élèves

1. Suite. — Voy. vol. V, pages 305, 321, 337, 353, 369, 385, 401, et vol. VI, pages 1, 17, 33, 49, 65 e 81.

qu'il y avait plusieurs cas de fièvre dans les différentes pensions; mais le docteur Robertson, après l'examen le plus attentif, lui avait assuré que la maladie n'était pas contagieuse, et que, si l'on prenait les précautions voulues, il n'y avait aucune raison, pour le moment, d'interrompre le travail de l'école.

Les examens étaient proches; il ne serait pas raisonnable de tout laisser là, à un pareil moment de l'année. Cependant, tous ceux qui désireraient écrire à leurs parents étaient autorisés à le faire; ils partiraient, si leurs parents le désiraient. Si les cas de fièvre se multipliaient, il licencierait toute l'école.

Le lendemain, Arthur tomba malade, mais ce fut le seul. Avant la fin de la semaine, trente ou quarante élèves partirent, les autres restèrent. Ils désiraient tous complaire au docteur, et ils trouvaient qu'il y avait de la lâcheté à se sauver. Thompson mourut par une belle après-midi, pendant que ses camarades jouaient au *cricket*, comme d'habitude. Le docteur, en revenant de son lit de mort, passa tout près d'eux, mais personne jusqu'au lendemain n'eut connaissance de ce qui était arrivé. A la leçon du matin, le bruit de sa mort commença à se répandre; au service de l'après-midi, toute l'école en était informée. Dans les longues années de son ministère, le docteur n'avait pas trouvé des paroles aussi éloquentes, et destinées à pénétrer plus profondément dans tous les cœurs.


Tom resta dans son étude. (P. 98, col. 2.)

Tom était entré à la chapelle, la mort dans l'âme, en songeant à Arthur, il en sortit consolé et fortifié par les belles et nobles paroles du docteur; il s'en alla tout seul à son étude. Une fois assis, il promena ses regards autour de lui. Quand il vit le chapeau de paille d'Arthur et sa jaquette de *cricket* suspendus au portemanteau, et toutes ses petites affaires si bien rangées, les larmes lui vinrent aux yeux; mais c'étaient des larmes bienfaisantes et bénies. Il se répétait à lui-même : « Oui, le docteur a raison, les yeux de Geordie[1] sont ouverts; il sait ce que c'est que de vivre, de façon que la mort soit une bénédiction infinie. Mais, moi, le sais-je? O mon Dieu! puis-je supporter l'idée de le perdre. »

1. Familier, pour Georges.

La semaine se passa tristement. Il n'y avait pas d'autres malades, mais les nouvelles d'Arthur devenaient de plus en plus alarmantes : sa mère arriva à la fin de la semaine. Tom fit tout ce qu'il put pour voir son camarade; plusieurs fois il essaya de pénétrer dans l'infirmerie, mais chaque fois il trouvait la gouvernante à son poste. Elle finit par prévenir le docteur, qui lui défendit avec douceur, mais péremptoirement, de renouveler ses tentatives.

Thompson fut enterré le mardi : le service des morts, qui a toujours pour effet d'élever l'âme et de la calmer, était solennel au delà de toute expression, lu sur le cercueil d'un enfant, en présence de ses camarades ; Tom sentit que son angoisse s'apaisait et que son âme se tournait vers des pensées et des aspirations nouvelles. Il reprit sa vie ordinaire, joua au *cricket*, se baigna comme d'habitude ; il lui semblait qu'il était bien d'en agir ainsi; l'effort qu'il fit bravement donna plus de puissance à ses pensées nouvelles et plus d'élan à ses aspirations.

La crise eut lieu le samedi, une semaine, jour pour jour, après la mort de Thompson. Pendant toute l'après-midi Tom resta dans son étude à lire la Bible ; de demi-heure en demi-heure, il allait chez la gouvernante, s'attendant chaque fois à apprendre que cette petite âme, si noble et si courageuse, était retournée à son créateur. Mais Dieu avait d'autres desseins sur Arthur : la crise fut favorable, et le dimanche soir, le médecin déclara qu'il était hors de danger : le lundi, il fit prévenir Tom qu'il allait presque bien, qu'on l'avait changé de chambre, et qu'il aurait la permission de le voir.

C'est dans la soirée que la gouvernante fit venir Tom à l'infirmerie. Arthur était étendu sur le canapé, près de la fenêtre ouverte ; les rayons du soleil couchant éclairaient doucement la figure pâle et les cheveux blonds du convalescent. Tom, en le voyant, trouva qu'il ressemblait à un ange qu'il avait vu autrefois dans un tableau de l'ancienne école allemande. Puis il frémit en songeant combien Arthur avait dû voir de près l'autre monde, pour que sa physionomie eût prit cette expression. Jusque-là, il ne s'était pas douté par quels liens puissants et mystérieux son cœur était attaché à son petit camarade. Il traversa doucement la chambre, et se mit à ge-

noux près du canapé. Comme il avait passé son bras derrière la tête d'Arthur, sur l'oreiller, il était presque honteux de se voir si fort, si brun, si plein de vie et de santé. Il ne se doutait pas, le brave garçon, que c'était justement le contraste de leurs natures qui les avait liés si étroitement.

C'était la mère d'Arthur. (P. 101, col. 1.)

« Cher Geordie, dit Tom, que je suis donc heureux de vous voir enfin ! Je suis venu bien souvent, mais on n'a pas voulu me laisser entrer.

— Je le sais, Tom, Mary m'a parlé de vous tous les jours, et m'a dit qu'elle avait été obligée de recourir au docteur pour vous empêcher de venir. Je suis bien content qu'on vous l'ait défendu, car vous auriez pu attraper la fièvre, et vous n'auriez pas pu prendre part à toutes les grandes parties qui vont avoir lieu. Et vous êtes dans les onze, à ce que j'ai appris, et j'en suis bien content.

— Oui, n'est-ce pas charmant? dit Tom avec orgueil. Je suis même le neuvième.

— Je pense que vous méritez d'aller plus haut, dit Arthur, qui était aussi jaloux du renom de Tom à tous les jeux que Tom l'était du sien quand il s'agissait des études classiques.

— Eh bien ! Geordie, figurez-vous que je me moque du *cricket*, maintenant que vous allez bien. J'espère que vous allez descendre bientôt, n'est-ce pas? Vous ne vous figurez pas comme j'ai tenu votre étude propre. Toutes vos affaires sont dans l'état où vous les avez laissées; je donne à manger à la vieille pie, juste aux heures où vous aviez coutume de le faire, quoique cela m'oblige à me déranger et à quitter la cour. J'ai beau faire, elle vous regrette; elle penche la tête d'abord à droite, puis à gauche; elle cligne l'œil avant de se décider à manger; il me prend parfois des envies de lui tordre le cou. Quand East entre dans l'étude, elle se sauve en sautillant du côté de la fenêtre, et cependant, maintenant Harry ne voudrait pas seulement toucher à une de ses plumes. »

Arthur se mit à rire : « La pauvre vieille a bonne mémoire et se souvient des siéges que soutenait Martin dans sa tanière. » Après une pause d'un instant il continua : « Vous ne sauriez croire combien de fois j'ai pensé à Martin pendant ma maladie. Doit-il être heureux au milieu de tant d'oiseaux, d'animaux et de poissons inconnus. »

Tom sentit un mouvement de jalousie; mais il le réprima aussitôt.

La cloche se mit à sonner la fermeture des portes; les deux écoliers l'écoutèrent en silence. Quand la cloche eut fini de sonner, Arthur, de sa voix douce que la maladie avait encore affaiblie, dit à Tom : « Tom, serez-vous fâché si je vous parle sérieusement?

— Non, mon vieux camarade, pas du tout. Mais n'êtes-vous pas fatigué ou souffrant? Que puis-je

faire pour vous? Vous êtes bien faible; je reviendrai une autre fois.

— Non, non, je ne suis pas trop faible. C'est aujourd'hui même qu'il faut que je vous parle, si cela ne vous fait rien. J'ai prié Mary de prévenir le docteur que vous êtes avec moi; ainsi vous n'avez pas besoin de descendre à l'appel, et je n'aurai pas d'autre occasion, car je serai probablement forcé de retourner à la maison pour changer d'air, et je ne pourrai pas revenir ce semestre-ci.

— Oh! croyez-vous que vous serez absolument forcé de partir avant la fin du semestre? Ah, que j'en suis donc fâché. Il y a encore cinq semaines d'ici aux vacances, et j'ai devant moi mon examen de cinquième, et toutes les parties de *cricket*. Que ferai-je dans notre étude, seul, tout ce temps-là? Il s'écoulera douze semaines avant que je ne vous revoie. Quel malheur! comment pourrai-je supporter cela? Et puis, qui sera là pour me contraindre à piocher mes examens? Je ne pourrai pas passer dans l'autre classe, c'est sûr. »

Tom bavardait ainsi, moitié pour rire, moitié sérieusement, pour détourner le cours des pensées d'Arthur, mais Arthur l'interrompit.

« Oh, s'il vous plaît, Tom, arrêtez-vous, autrement j'oublierai ce que j'ai à vous dire. J'ai déjà une peur horrible de vous fâcher.

— Vous, mon petit, me fâcher! (Le mot « petit », cher à Arthur à cause des souvenirs qui s'y rattachaient, le fit tressaillir et sourire, et il se sentit tout à fait heureux). Vous savez bien que vous n'avez pas besoin d'avoir peur; vous ne m'avez jamais fâché, depuis le premier jour où vous êtes devenu mon copain. Je vais être sérieux un quart d'heure de suite; il ne m'arrive guère de l'être autant dans tout le cours d'une année, ainsi profitez-en. »

Arthur hésita; puis, prenant subitement son parti : « Voici ce que j'ai à vous demander; renoncez pour l'avenir à copier vos devoirs dans les vieux cahiers de corrigés, et ne vous servez pas de traductions. »

Tom s'attendait à toute autre chose, et fut pris au dépourvu. Il mit ses coudes sur ses genoux, enfonça ses mains dans ses cheveux, siffla quelques mesures de « Billy Taylor, » et garda le silence pendant une minute.

Son visage exprimait non le mécontentement, mais la surprise. A la fin il leva les yeux, et s'apercevant qu'Arthur le regardait d'un air inquiet, il lui prit la main et lui dit simplement : « Pourquoi donc, petit?

— Parce que vous êtes le plus honnête garçon de Rugby, et que cela n'est pas honnête.

— Je ne vois pas cela.

— Pourquoi vous a-t-on envoyé à Rugby?

— Ma foi! je ne sais pas trop, personne ne me l'a dit. Je suppose que c'est parce qu'on a l'habitude, en Angleterre, d'envoyer tous les garçons à une école publique.

— Eh bien, quel est votre avis à vous? Que désirez-vous y faire? que désirez-vous en emporter? »

Tom répondit au bout d'un instant. « Je désire y être le premier au *cricket*, au *football* et à tous les autres jeux; je désire que mes mains puissent protéger ma tête contre tout agresseur, rustre ou gentleman. Je désire passer en sixième avant de m'en aller, et faire plaisir au docteur. Je désire en emporter assez de grec et de latin pour faire bonne figure à Oxford. Eh bien, cher petit, qu'avez-vous à dire à cela?

— J'ai à dire que vous ferez tout ce que vous voudrez.

— Bon, je l'espère bien. J'ai oublié de vous dire ce que je désire laisser derrière moi, ajouta Tom, parlant d'une voix lente et émue. Je veux laisser derrière moi la réputation d'un garçon qui n'a jamais brimé un petit, ni reculé devant un grand. »

Arthur lui serra la main en silence et reprit : « Vous dites, Tom, que vous voulez faire plaisir au docteur. Eh bien! est-ce, en faisant réellement, ou en ayant seulement l'air de faire ce qui peut lui plaire?

— En faisant réellement ce qui peut lui plaire, bien sûr.

— Cela peut-il lui faire plaisir que vous vous serviez de traductions et d'anciens cahiers de corrigés. »

Tom sentit la force du raisonnement; mais il ne put se décider à en convenir : « Il a été lui-même à Winchester, dit-il, et sait bien comment les choses se passent.

— Pense-t-il que vous précisément, Tom, vous en fassiez usage? Et croyez-vous qu'il l'approuve?

— Oh le petit vilain! dit Tom en montrant le poing à Arthur. Je n'y pense jamais. Eh bien, mettons qu'il ne le pense pas. Oui, je suppose qu'il ne le pense pas. »

Arthur vit qu'il avait remporté la victoire; il connaissait bien son ami; il se montra discret, et se contenta de dire : « S'il y a un homme au monde dont je voudrais mériter réellement l'approbation, c'est le docteur. »

Il ne fut pas dit un mot de plus sur ce sujet, et les deux amis gardèrent le silence... un de ces silences bénis, pendant la courte durée desquels se forment parfois les résolutions généreuses qui peuvent changer une vie tout entière.

Tom fut le premier à parler. « Vous avez été bien malade n'est-ce pas Geordie? » dit-il avec un mélange d'effroi et de curiosité. Il lui semblait que son ami avait visité quelque pays étranger, et contemplé des scènes dont il n'avait nulle idée, et qu'il devait avoir la mémoire remplie des pensées qu'il avait eues pendant la dernière semaine.

Arthur lui parla de la mort, qu'il avait vue de près, en termes si nobles, si doux, si consolants; que Tom n'osait respirer, de peur de l'interrompre. Les paroles de son ami l'affermissaient dans la résolution

que lui avait inspirée le discours du docteur, celle de se réformer et de prendre la vie au sérieux.

Quand Arthur cessa de parler, il y eut une longue pause. Tom ne pouvait pas parler; il osait à peine respirer de peur d'interrompre le cours des réflexions d'Arthur. Il avait le désir d'en entendre davantage, de faire des questions.

A neuf heures, un léger coup frappé à la porte les rappela au sentiment de la réalité. Pourtant ils ne répondirent pas tout de suite, la porte s'ouvrit, une dame entra, portant une lumière.

Elle alla droit au canapé, prit la main d'Arthur, se pencha sur lui et l'embrassa.

« Mon bien cher enfant, dit-elle, vous avez un petit mouvement de fièvre. Pourquoi n'avez vous pas demandé de la lumière? Vous avez trop parlé et vous vous êtes excité dans l'obscurité.

— Non, ma mère, vous ne pouvez pas vous figurer comme je suis bien. Je partirai demain avec vous pour le Devonshire. Mais, ma mère, voilà mon ami, voilà Tom Brown... vous le connaissez bien?

— Oui, je le connais bien; je le connais depuis plusieurs années, » dit-elle en tendant la main à Tom qui se tenait debout derrière le canapé. C'était la mère d'Arthur, belle, grande et élancée; son abondante chevelure dorée était rejetée en arrière et dégageait son large front blanc; elle fixait sur Tom ses yeux bleus, calmes et sereins, dont le regard pénétrait jusqu'au fond de son âme. C'étaient justement les yeux de son ami. Sa bouche exprimait la bonté, et ses lèvres tremblaient pendant qu'il la regardait, absolument comme les lèvres de son fils. Elle avait trente-huit ans; elle aurait pu être sa mère; sa figure portait cette empreinte qu'on doit retrouver sur celle de l'épouse et de la veuve d'un homme de bien; mais Tom pensait qu'il n'avait jamais rien vu de si beau. Il se demandait si les sœurs d'Arthur étaient aussi belles que leur mère.

Il continuait donc de lui tenir la main et de la regarder en face, sans pouvoir trouver un mot à lui dire.

« Eh bien! Tom, dit Arthur en riant, qu'avez-vous fait de vos belles manières? Vous allez faire perdre contenance à ma mère. » Tom laissa aller la petite main avec un soupir. « Voyons, asseyez-vous tous les deux. Ici, mère, il y a de la place ici. » Et il lui fit une place sur le canapé. « Tom, ne vous en allez pas, je suis sûr que vous ne serez pas appelé à la première explication. » Tom pensa en lui-même qu'il aimerait mieux être puni à toutes les explications de sa vie scolaire que de s'en aller : il s'assit donc. « Et maintenant, dit Arthur, j'ai réalisé un de mes vœux les plus chers, celui de vous voir ensemble. »

Arthur se mit à vanter le Devonshire avec tant d'enthousiasme, que Tom fut jaloux et prit feu pour le Berkshire; ils bavardaient joyeusement et la mère d'Arthur les regardait en souriant. A dix heures moins le quart, la cloche sonna le coucher.

Il leur sembla à tous que la conversation commençait à peine.

Tom se leva pour s'en aller.

« Vous verrai-je demain matin, Geordie? » dit-il en serrant la main de son ami.

La mère d'Arthur le reconduisit à la porte, et lui tendit de nouveau la main, et pour la seconde fois ses yeux rencontrèrent ce regard profond et affectueux, qui était pour lui comme un charme. Sa voix tremblait un peu quand elle lui dit : « Bonsoir, vous êtes un de ceux qui savent ce que notre Père a promis à l'ami de la veuve et de l'orphelin. Puisse-t-il vous rendre ce que vous avez fait pour moi et les miens. »

Tom était tout à fait troublé; il marmotta quelque chose où l'on pouvait comprendre que s'il y avait quelque bien en lui, c'est à Geordie qu'il en était redevable; il regarda de nouveau cette belle figure, si calme et si sereine, porta la petite main à ses lèvres et descendit à son étude.

Il y serait encore, si le vieux Thomas ne fût venu l'avertir que tout le monde était couché. En allumant sa chandelle pour monter au dortoir, il aperçut avec surprise une nouvelle canne à pêche, portant la vieille marque d'Eton, et une bible magnifiquement reliée, sur la première page de laquelle il lut les mots suivants : « A Tom Brown, *de la part de ses amis affectionnés et reconnaissants : Frances Jane Arthur, George Arthur.* »

A suivre. Imité de l'anglais par J. Levoisin.



LES INONDATIONS DU MIDI

Bien certainement, nos lecteurs ont tous suivi avec une poignante émotion les tristes péripéties de l'épouvantable catastrophe qui vient de désoler le Midi. En quelques jours une des plus belles régions de notre chère France a été dévastée ; les fleuves et les rivières sortant de leur lit ont envahi les campagnes, ruiné les villages et les villes, et enseveli dans leurs flots des centaines de victimes.

Toulouse, Agen, Tarbes, ont particulièrement souffert du fléau. Lorsque les eaux se sont retirées, lorsque les désastres ont pu être appréciés, tous les cœurs français dans un élan unanime ont voulu venir au secours de leurs frères affligés. Sur tous les points de notre territoire des souscriptions

se sont organisées ; les nations amies elles-mêmes sont venues apporter leur part, et en quelques jours plusieurs millions ont été réunis. On peut donc espérer que grâce à ce beau mouvement de charité toutes les traces effaçables du fléau disparaîtront bientôt.

Il ne nous appartient pas de répéter ici tous les détails donnés par la presse quotidienne ; outre que nos lecteurs les connaissent déjà, la place nous manque pour enregistrer les innombrables actes de dévouement qui ont signalé cette triste période. Nous nous bornerons à donner notre appréciation de la cause même du fléau et des moyens qui peuvent exister pour le combattre ; nous y ajouterons une courte description des villes atteintes par l'inondation.

d'argent, consisterait à reboiser les pentes des Pyrénées. Le second, plus rapide et moins coûteux, a été proposé par M. Thomé de Gamond, l'illustre promoteur du tunnel sous-marin du Pas de Calais. Il consisterait à former, au moyen de digues à travers les hautes vallées, des rivières, de vastes réservoirs qui régulariseraient le cours des eaux et rendraient impossible toute inondation ; par le même moyen on donnerait la fertilité à ces régions stériles et improductives, et la création de ces lacs ajouterait à leur caractère pittoresque. Ce système des lacs artificiels est employé, à ce que dit M. Rousselet, depuis des siècles dans l'ouest de l'Inde, et des pays qui, sans cela, ne seraient que des steppes incultes, sont aujourd'hui de verts et riants jardins.



La Garonne, à Toulouse.

La région occidentale du midi de la France est arrosée par de nombreuses rivières qui découlent pour la plupart du versant septentrional des Pyrénées. Ces rivières ont été de tous temps sujettes à des crues soudaines amenées par la fonte des neiges sur le sommet de la montagne. Mais ces crues, par suite du déboisement continuel de hauteurs, prennent un caractère de plus en plus redoutable. Ainsi, tandis qu'il y a un siècle seulement la plus haute crue observée de la Garonne n'était que de 7 mètres au-dessus de l'étiage, cette année ce fleuve a dépassé 9 mètres.

Aussi le fléau qui vient de ruiner nos villes du Midi continuera non-seulement à les menacer, mais son intensité peut encore redoubler. Il y a pourtant deux moyens de lutter contre lui : le premier, et celui qui demanderait le plus de temps et le plus

En tout cas, quel que soit le système préventif adopté, il est de toute urgence de mettre à l'abri d'un retour du fléau nos riches provinces du Sud-Ouest. Quand on pense aux millions et plus que viennent d'engloutir les flots, aux milliers de familles en larmes, on ne saurait hésiter plus longtemps.

TOULOUSE.

C'est par Toulouse que nous commencerons notre rapide aperçu des cités inondées.

Assise sur la rive droite de la Garonne, qui la sépare de ses faubourgs, au point de jonction de plusieurs canaux et de plusieurs chemins de fer, Toulouse est une des plus importantes villes de France, autant par sa population que par son commerce et son industrie.

La plaine dans laquelle Toulouse s'est développée est fertile et riante, mais elle n'a rien de pittoresque. Seulement, quand le temps est clair, on y découvre, au sud, la chaîne des Pyrénées dont les principales sommités étincelantes de neiges et de glaces éternelles, se détachent sur un beau fond d'azur.

Considérée en elle-même, abstraction faite de ses monuments, Toulouse est une ville monotone. Ses rues étroites, tortueuses, ne sont pas suffisamment propres ; ses maisons de briques n'ont ni caractère ni style.

Toutefois, malgré tous ses vices de construction, malgré son aspect général, Toulouse est une grande, belle et intéressante cité. Elle possède un grand nombre d'églises qui méritent la visite des archéologues, de charmants hôtels de la renaissance, un musée digne du rang qu'elle occupe parmi les villes de la France, de riches collections, des établissements scientifiques industriels qu'on visite toujours avec profit ; elle a joué d'ailleurs un rôle important dans l'histoire du passé, et elle est certainement appelée à un brillant avenir.

Les archéologues font remonter la fondation de Toulouse par les Auskes ou Euskariens, peuple de race basque, à environ 1500 ans avant Jésus-Christ. Dix siècles plus tard, Toulouse devint la capitale des Volsques Tectosages et le centre principal de leur culte. C'est là que se trouvait cet étang consacré à Bélen, l'Apollon gaulois, dans lequel étaient enfouis d'innombrables trésors, qui furent ravis par le consul romain Servilius Cépion.

Tour à tour capitale d'un royaume visigoth, puis d'un royaume franc, d'un comté, puis d'un gouvernement de la monarchie française, Toulouse a des annales des plus intéressantes, et l'on peut ajouter des plus tristes, car elles sont marquées par quelques-unes des périodes les plus sanglantes qu'ait eu à enregistrer notre histoire nationale.

Parmi les nombreux monuments de Toulouse, le plus célèbre est le Capitole ou hôtel de ville. Malgré son nom pompeusement romain, ce vaste édifice, ou plutôt cet assemblage d'édifices irréguliers cachés derrière une façade lourde et monotone, n'a rien d'antique. Il ne date, dans ses parties les plus anciennes, que du XVIe siècle et a été achevé vers 1760. Ce monument sert de Panthéon aux nombreuses illustrations toulousaines parmi lesquelles nous devons citer : Paul Riquet, le créateur du grand canal des deux mers ; le compositeur Dalayrac et le grand jurisconsulte Jacques Cujas.

Une des salles du palais est consacrée à l'Académie des jeux floraux, dont l'oncle Anselme a entretenu nos lecteurs. Près de là repose Clémence Isaure, l'illustre fondatrice de ces tournois poétiques.

A suivre. LÉON DIVES.



CARAVANES SCOLAIRES

EXCURSION EN AUVERGNE[1]

Savez-vous, chers camarades, ce que c'est qu'une caravane scolaire ? Ces mots de caravane scolaire, nous le craignons, sonnent mal à vos oreilles, vous pensez involontairement aux promenades en commun que l'Université, par mesure d'hygiène, nous envoie faire tous les jeudis, dans les rues des villes ; et comme vous supposez que les caravanes ont quelque chose d'analogue à ces exercices que vous connaissez suffisamment, il vous importe peu d'en savoir davantage. Eh bien, détrompez-vous. La caravane scolaire ne ressemble point à la promenade du jeudi, tant s'en faut ; comme vous allez le voir.

Et d'abord, ce n'est pas en exécution de tel ou tel règlement universitaire que se font les promenades dont nous voulons parler. C'est le club Alpin français qui en a été le promoteur. C'est lui qui préside à leur organisation ; lui qui trace les itinéraires qu'elles ont à suivre. Et ces itinéraires, vous ne devineriez jamais combien ils sont variés, pittoresques. Ce sont les plus beaux pays de la France, que dis-je ? de l'Europe entière qui sont ouverts à nos pérégrinations. Au lieu de cheminer prosaïquement, deux par deux alignés, dans un morne silence, sur le pavé et le macadam des rues, nous irons, en bandes libres et joyeuses, visiter les sites les plus remarquables, parcourir de profondes et fraîches vallées, grimper sur les flancs des montagnes, et, de leurs cîmes élevés, contempler en face les spectacles grandioses de la nature.

Mais à quoi bon s'étendre davantage en explications préliminaires ? Les faits valent mieux que les paroles. Arrivons aux faits.

Nous venons, nous, élèves du collège Rollin, de faire partie d'une caravane scolaire qui, pendant les congés de la Pentecôte, a été conduite en Auvergne par notre directeur, M. Talbert. C'est le récit véridique de ce voyage que le *Journal de la Jeunesse* veut bien mettre sous vos yeux.

Nous y étions dix élèves de toutes classes, depuis la troisième jusqu'aux mathématiques spéciales ; et douze, avec notre directeur, chef de la caravane, et M. Michaud, un de nos professeurs, membre, comme lui, du club Alpin.

C'est le samedi soir, veille de la Pentecôte que nous laissions Paris. Grâce à l'influence du club Alpin, la compagnie de Lyon nous avait généreusement réservé deux compartiments pour nous

1. Cette excursion, organisée sous les auspices du club Alpin français, a été faite cette année par dix élèves du collège Rollin, conduits par M. Talbert, le directeur.

douze, sans compter la réduction de 50 pour 100 sur le prix des places.

La nuit s'écoula-t-elle aussi calme et silencieuse que dans nos dortoirs! nous n'oserions l'affirmer, nous qui avons la prétention de faire un récit véridique.

Le dimanche matin, à six heures, nous entrions dans la gare de Clermont, où nous étions attendus. Nous sommes reçus par M. Vimont, secrétaire général de la section d'Auvergne (encore le club Alpin).

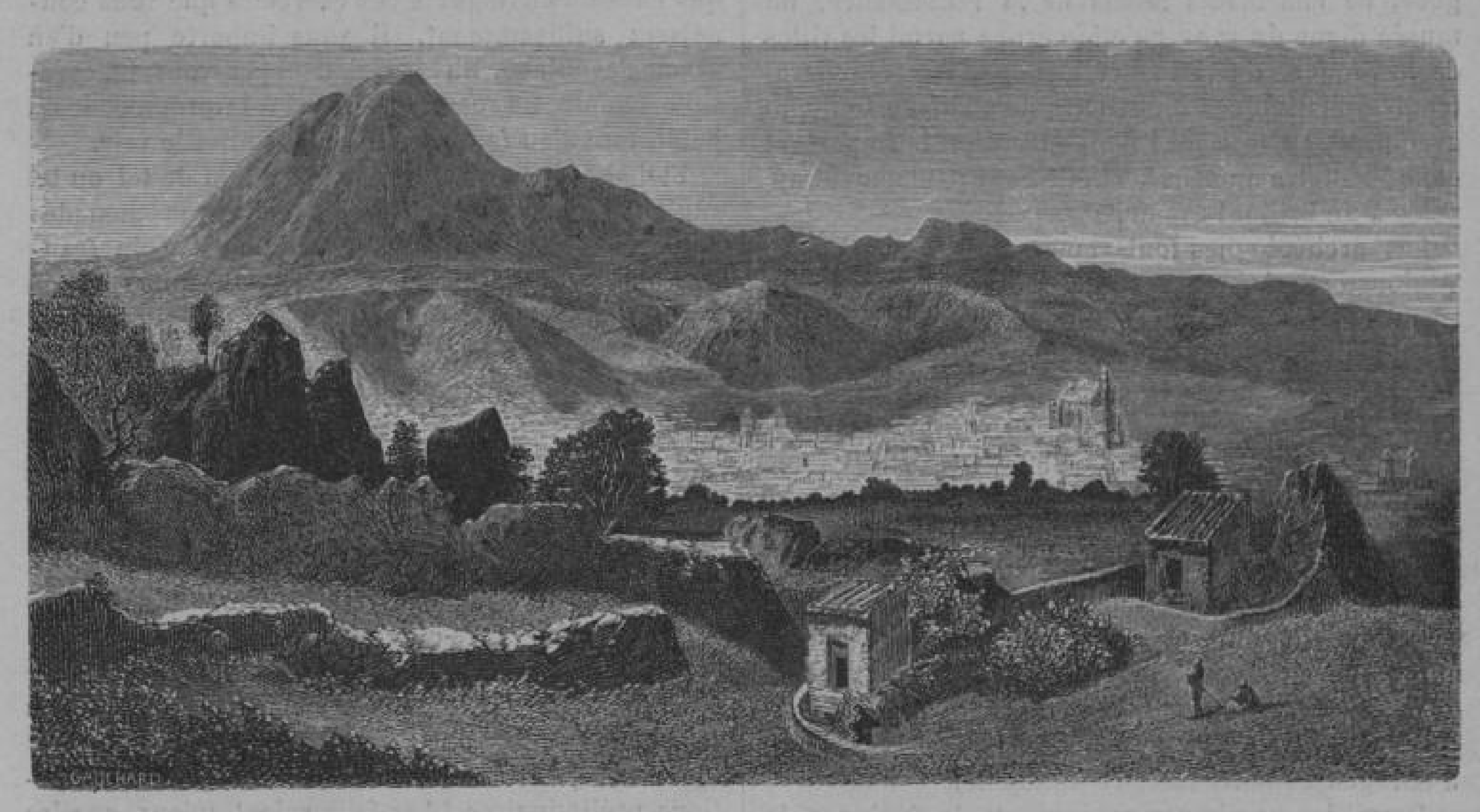
Le séjour en chemin de fer ayant duré dix heures, nous étions, à la descente du wagon, dans un état qui laissait quelque peu à désirer, et la faim se faisait sentir. Aussi, sans perdre le temps en propos inutiles, nous nous rendons à l'hôtel, où chacun tant bien que mal répare du wagon le réparable outrage, après quoi nous faisons un rapide déjeuner.

Tout d'abord, nous allons à la cathédrale, où nous assistons à la messe. Au sortir de la messe, notre caravane se met à visiter la ville. Vous l'avouerai-je, contre notre attente nous ne faisons pas la moindre sensation. Ce qui nous frappa le plus, c'est l'aspect pittoresque qu'elle présente.

Connaissez-vous Clermont-Ferrand ? Que ceux d'entre vous qui ne l'ont pas encore vu fassent dès les prochaines vacances le voyage d'Auvergne. Ils en seront ravis.

Vous qui, pour la première fois, visiterez Clermont, ne manquez pas d'aller voir la fontaine de Saint-Allyre et ses belles pétrifications; descendez la très-pittoresque rue de Sainte-Claire, dont la pente roide vous donnera l'occasion de mettre à l'épreuve la solidité de vos jarrets; arrêtez-vous sur la place Saint-Hérem, et de là, contemplez tout à l'entour le magnifique panorama qui se déroule à vos yeux et embrasse un horizon immense, au milieu duquel pyramide le Puy de Dôme.

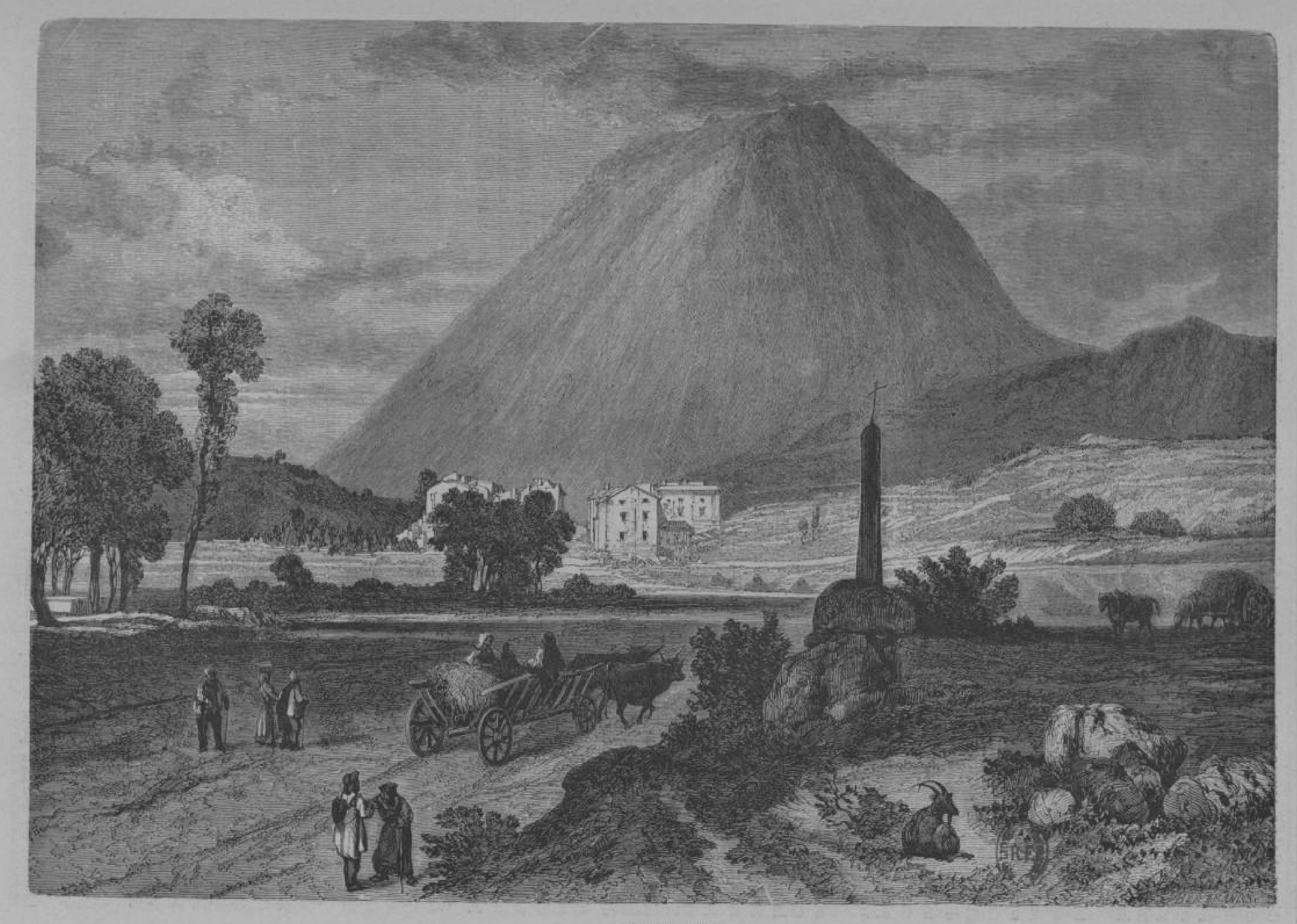
De la fontaine Saint-Allyre, où nous nous approvisionnons de toutes sortes d'objets pétrifiés, nous nous rendons au musée Lecoq qui renferme une des plus précieuses collections de minéralogie qu'il y ait en France. Nous éprouvions, à la visiter en détail, le plaisir que ressent tout collégien qui fait de la science hors du collége et en amateur. A notre arrivée dans le musée, une agréable surprise nous attendait. Au moment où nous en franchissions le seuil, nous nous trouvâmes en présence de MM. les membres du bureau de la section d'Auvergne (toujours le club Alpin), venus là tout exprès pour nous recevoir. C'étaient MM. Pajot, président, Morurer, vice-président, maire de la ville, et Vimont.



Clermont-Ferrand.

Quelle réception aimable et cordiale! Combien nous avons à remercier le club Alpin, auquel nous la devons! Après la visite de la collection et du musée des antiquités, notre directeur nous conduit à la salle à manger de l'hôtel de l'Europe, et je vous assure qu'aucun de nous ne resta en arrière.

Après avoir assisté à une très-belle procession qui a lieu, chaque année, le jour de la Pentecôte, au milieu du recueillement général, nous montons joyeusement dans trois voitures qui avaient été commandées, et en route pour Gergovia. Ce mot vous rappelle nécessairement les *Commentaires* de



Le Puy de Dôme.

César. Mais rassurez-vous. Autre chose est de s'occuper de Vercingétorix et de la résistance heureuse de nos ancêtres dans une explication plus ou moins pénible faite en classe, autre chose est de s'occuper en plein air, sur les lieux mêmes témoins de ces grands faits. Nous apercevons les villages de Romania, d'Obière, dont les noms mêmes *Romani* et *obiere* indiquent les campements et la lutte.

M. Vimont qui sait à propos, dans sa conversation très-intégrante, passer du grave au doux, du plaisant au sévère, nous explique l'étymologie de plusieurs villages voisins. César veut passer l'Allier, ses officiers lui font des objections. *Cur non?* répond César, et le nom en est resté au village de Cournon; et ainsi de plusieurs autres étymologies, aussi évidentes et incontestables. Tout en devisant, nous montons toujours, au milieu de campagnes charmantes et fertiles, et sous un soleil ardent, jusqu'au pied du plateau de Gergovia. Là, il faut quitter les voitures et jouer des jambes.

Malgré les avis de nos chefs, plusieurs d'entre nous croyant que dans les montagnes comme en géométrie, d'un point à un autre la ligne droite est la plus courte, montent directement à l'assaut. Mais amère déception. Ils ont beau suer, souffler, être rendus, ils voient leurs compagnons, qui avaient pris la route la plus longue en apparence, arriver sur le plateau bien avant eux et presque sans fatigue. Nous parcourons tout le plateau qui est beaucoup plus étendu qu'on ne le croirait d'en bas et de loin, et nous comprenons comment il a pu y avoir dans cet endroit une ville importante. M. Vimont nous explique comment la ville était disposée, où eût lieu la fausse et la vraie attaque de César, la charge de Vercingétorix qui assura la victoire, et je vous assure que jamais aucun de nos professeurs n'a été écouté avec plus d'attention, d'intérêt et de plaisir.

Après un dîner excellent qui nous est donné par les parents d'un de nos camarades de Rollin, et auquel nous faisons honneur, comme vous pensez, nous repartons en voiture pour Royat, où douze chambres étaient retenues pour nous au grand hôtel de Royat, tenu par M. Chabassière.

Vous connaissez, au moins de nom, à cause de ses eaux thermales, ce village qui est situé à 3 kilomètres de Clermont. Sa position dans une vallée charmante, où le torrent de la Tirtaine fait des cascades, au milieu d'arbres magnifiques, avec le Puy de Dôme au fond du tableau, en fait un des séjours les plus pittoresques de la France. Là, nouvelle surprise. Les membres du bureau de la section d'Auvergne nous avaient devancés et nous offrent un thé et un punch de bienvenue.

Vous savez que la section d'Auvergne fait bien les choses, et que décidement le club Alpin a bien fait de s'établir.

Rendez-vous est pris pour le lendemain à six heures; on partira pour le Puy de Dôme et le Puy de Pariou. Voilà la première journée de la caravane scolaire. Elle n'a pas été perdue, n'est-ce pas. Mais attendez la fin.

A suivre.

LES AVENTURES DU CAPITAINE MAGON[1]

VI (*suite*)

La bataille. — Nouveaux plans.

Pendant que nous parlions, je ne perdais pas de vue les navires qui étaient en amont. Je vis qu'ils commençaient à manœuvrer de mon côté et, sans répondre aux menaces de l'Égyptien, je dis à mon trompette de sonner l'alarme.

Aussitôt, les soldats égyptiens croisèrent leurs piques, pour protéger le retraite de leur chef et de leur prêtre qui sautèrent dans leur barque sans s'y faire inviter. Chamaï, Hannibal et Hannon, croyant que les soldats m'attaquaient, bondirent sur eux, l'épée haute. Le gigantesque Jonas, voyant qu'on se jetait sur les Égyptiens, courut après Hannibal, et lâchant sa trompette, arracha la pique avec laquelle un Égyptien cherchait à le frapper, empoigna l'homme par les épaules, et lui frappa deux ou trois fois la tête contre le bordage. On dit que les Égyptiens ont les os de la tête très-durs, mais je puis assurer que le crâne de celui-ci éclata comme une pastèque mûre.

Au même instant, Hannibal, parant avec son bouclier le coup de pique d'un autre Égyptien, avança le pied droit et riposta par un coup d'épée qui lui coupa la gorge, et Chamaï se jetant presqu'à plat ventre, tant il s'allongea, en éventra un troisième d'un coup furieux porté au-dessous de la ceinture. J'avais empoigné la lance d'un autre, et je cherchais à la lui arracher; mais, à la vue de nos gens qui accouraient, il s'empressa de me l'abandonner et fit comme son camarade resté debout, qui sauta à l'eau comme une grenouille pour se sauver à la nage. Bicri, debout sur le bordage, perça un des nageurs d'un coup de flèche, et nos rameurs assommèrent l'autre qui passait à portée de leurs avirons.

Voyant la bagarre, une des galères égyptiennes de la rive droite se dirigea sur nous, et des barques égyptiennes qui se groupèrent pour nous entourer il nous arriva une volée de flèches dont les unes piquèrent dans les bordages et dont les autres nous sifflèrent au-dessus de la tête. Le combat commençait.

1. Suite. — Voy. pages 10, 27, 43, 59, 76 et 90.

Je n'eus pas de peine à voir que le *Melkarth* se faisait remorquer vers la rive droite, pour descendre en aval de nous et nous barrer le chemin. En même temps, pour nous occuper, deux navires égyptiens suivaient la côte de la rive gauche, et cherchaient à nous joindre, et toute la flottille des barques nous entourait en nous lançant des flèches, prête à nous donner l'assaut. Sur mon ordre, Hannibal fit jouer ses machines et jeta par dessus le *Cabire*, des traits, des pierres, et des pots de poix et de soufre enflammés sur les deux navires égyptiens, et, tout de suite après, par un double mouvement en sens inverse, le *Cabire* et le *Dagon*, virant de bord, passèrent à ma gauche et à ma droite, le premier, se dirigeant au nord vers les deux galères qui nous barraient le chemin, le second, au sud, droit sur le remorqueur du *Melkarth*.

Je vis Bodmilcar, se démenant sur l'avant de son gaoul, tâcher de faire comprendre aux Egyptiens le danger qu'ils couraient, et se dépêcher de faire mettre ses rames à l'eau ; mais il était trop tard.

Notre manœuvre les surprit complétement. Le *Dagon* passa de toute sa vitesse au milieu des barques égyptiennes, chavirant ou broyant celles qui n'eurent pas le temps de se garer sur son chemin.



Les soldats égyptiens croisèrent leurs piques. (P. 106, col. 2.)

L'*Astarté*, dégagée par le mouvement du *Cabire*, courut sur les deux navires qui cherchaient à passer en aval, et le *Cabire*, filant vers le nord, jeta dans le courant cinq ou six brûlots qui dérivèrent vers les deux grandes galères chargées de nous barrer le chemin. Le coup réussit parfaitement. L'un des navires égyptiens, abordé en plein travers par l'*Astarté*, fut effondré et coula de suite. Son compagnon, accablé de pots à feu, effrayé par le tourbillon qu'il creusait en s'engloutissant, alla s'échouer sur la berge. Le *Dagon* se jetant sur le remorqueur par la droite de son avant, le défonça comme une planche pourrie, et me retournant, j'eus la satisfaction de voir les gens de Bodmilcar qui coupaient leur remorque en toute hâte. Aussitôt, le *Dagon* et moi nous virâmes de bord et nous courûmes à toute vitesse sur la galère égyptienne qui avait renoncé à nous attaquer et qui se repliait sur le *Melkarth*. La froissant des deux côtés en répondant à la grêle de flèches qu'elle nous envoyait, nous lui brisâmes les deux tiers de ses rames, puis nous filâmes vers le nord, dans la direction du *Cabire*, qui échangeait des flèches avec les deux autres galères, et laissait dériver sur elles un brûlot après l'autre.

L'affaire n'avait pas été longue. En moins d'une heure, nous avions mis le *Melkarth* hors de combat,

coulé deux navires égyptiens, envoyé le troisième s'échouer sur la berge, où il avait fort à faire d'éteindre l'incendie allumé par nos pots à feu, écrasé ou chaviré une quinzaine de barques. L'eau était déjà couverte de débris et de nageurs qui dérivaient au fil du courant. Les navires égyptiens, stupéfaits par la soudaineté de l'attaque, s'empêtraient les uns dans les autres, et ne faisaient que gêner le *Melkarth* qui cherchait une remorque au milieu de tous ces maladroits. Sans m'occuper d'eux, je lâchai, du coup, une douzaine de brûlots, que les gens du *Cabire*, armés de gaffes, écartaient de leurs flancs pour les faire dériver vers les deux galères, et, de concert avec le *Dagon*, je me dirigeai vers le nord, tranquillement et sans me presser, laissant vers le sud mes assaillants dans le plus parfait désordre, et Bodmilcar qui gesticulait sur la poupe de son *Melkarth* paralysé, dans la plus belle fureur. Bicri aurait bien voulu lui envoyer une flèche, mais il était décidément hors de portée.

« C'est partie remise, dit le brave archer, en remontant vers l'avant.

— Oui, lui dis-je. Ce coquin sent qu'il a mal emmanché sa journée. Mais il attendra son occasion, et nous nous reverrons.

— Je l'espère bien, » dit Hannon.

En même temps, il se fit un grand mouvement parmi les navires égyptiens, et trois d'entre eux, qui avaient réussi à se débrouiller, se remirent à notre poursuite, accompagnés d'une multitude de barques. Levant les yeux vers le rivage, je vis, sur la chaussée de la digue, un nuage de poussière dans lequel s'avançait rapidement une file de chariots étincelants de bronze et de dorures. Des cavaliers couraient le long de la berge et galopaient vers nous. C'était sans doute le Pharaon qui venait assister à notre défaite et à notre capture. Il arrivait un peu tard.



C'était le Pharaon. (P. 108, col. 1.)

Des quarante ou cinquante brûlots que nous avions lancés, deux avaient fini par s'accrocher à l'une des galères, et l'on voyait l'incendie à son bord, et son équipage qui courait, effaré, de droite et de gauche. Elle se jeta tout de suite sur la berge : c'est la grande manœuvre maritime des Égyptiens. Nous avions deux stades d'avance sur ceux qui nous poursuivaient lourdement, et tout le temps d'arriver à notre aise sur la deuxième galère chargée de nous barrer la route : son compte était bon.

« A l'abordage, amiral Magon, s'écria Hannibal. Tombons dessus, elle est à nous.

— A l'abordage, répétèrent Hannon et Chamaï.

— Ce n'est pas la peine, répondis-je. Nous n'avons pas le loisir de nous amuser. Nous allons nous borner à la couler.

— Comme un caillou, » appuya Himilcon.

Le *Cabire*, voyant où nous étions, passa tranquillement sous la proue de la galère qui lui envoya quelques flèches et pierres par acquit de conscience, et se dirigea vers la mer en hissant sa voile. Je fis le signal à Amilcar, et nous jetant sur le navire égyptien qui cherchait à fuir, le *Dagon* par l'arrière et moi par le travers, nous le coupâmes littéralement en deux. Il disparut aussitôt dans un tourbillon d'écume, et hissant nos voiles, nous sortîmes rapidement dans la mer, en sonnant toutes nos trompettes en signe de victoire et de défi.

Derrière nous s'éleva un concert de cris et de malédictions. Avec le *Melkarth* sans remorque et attardé, avec leurs coquilles de noix égyptiennes, c'était tout ce qu'ils pouvaient nous envoyer. Nous piquâmes vers le nord-est, et nos proues victorieuses fendirent les flots blanchissants d'écume. Nous n'avions que deux morts et une quinzaine de blessés, presque tous légèrement, et ils devaient en avoir trois ou quatre cents, embrochés par nos archers et nos machines, grillés par nos pots à feu, ou noyés par le Nil, fleuve du Pharaon d'Égypte.

En prenant la mer et en tournant vers l'ouest, je vis, derrière les côtes plates et basses, les mâts des navires rester immobiles.

Les Égyptiens, probablement sur le conseil de Bodmilcar, renonçaient à nous poursuivre. Nos avaries étaient peu de chose, et faciles à réparer. Un aviron cassé à mon bord et deux à celui du *Dagon* furent remplacés par des rechanges. Le pont fut nettoyé, les blessés installés en bas, les morts jetés à l'eau, après qu'on eut, pour les nôtres, invoqué Menath, Hokk et Rhadamath[1], les trois juges du Chéol[2], du monde souterrain, et proprement dépouillé les corps des trois Égyptiens. On raffermit aussi les étais, on répara quelques cor-

1. Les Grecs ont fait de ces trois divinités Minos, Eaque et Rhadamante.

2. Le *Chéol* est le monde souterrain, le monde des morts, chez les Phéniciens et chez les Hébreux.

dages cassés par le choc, on recueillit les flèches piqués dans le gréement, le pont et les cordages. En deux heures, tout était fait, et il n'y paraissait plus. Chryséis et Abigaïl, qui avaient assisté bravement au combat, ne pouvaient se lasser de se réjouir de leur liberté, en compagnie de Chamaï et d'Hannon, dont la verve était devenue intarissable.

Je fis venir Amilcar à mon bord, pour tenir conseil avec Himilcon et lui.

« Voici, dis-je. Ils nous poursuivront certainement. Comme ils ont des haleurs tant qu'ils en veulent, ils remonteront la branche orientale du Nil, puis redescendront la branche occidentale, et ressortiront ensuite, soit par la bouche de Canope, soit par celle du Phare; par terre, il leur est facile d'envoyer des courriers dans ces deux directions, pour qu'on nous y crée des obstacles. Le Pharaon a sans doute des vaisseaux à Canope et au Phare. Nous ne pouvons pas y être avant au moins vingt-quatre heures, en marchant à toute vitesse. Avec leurs courriers et leurs relais, ils auront prévenu déjà demain matin. De plus, nous n'avons presque plus d'eau. Hier soir, nous aurions dû en faire; mais enfin, je me m'attendais pas à tout cela, et la bagarre nous a surpris.


Le conseil de guerre. (P. 109, col. 1.)

— Nous avons du vin, insinua Himilcon.

— Mon avis, dis-je en haussant les épaules, est que nous fassions de l'eau à la bouche la plus proche, celle de Sebennyt, où ils ne songeront pas à prévenir, car ils ne pensent pas que nous osions sitôt revenir à terre, et le plus court pour nous poursuivre est de sortir par Canope ou par le Phare. Dans deux heures, nous serons à l'eau douce ; dans deux autres heures, notre provision sera faite. Le point est une petite localité ; si l'on y est prévenu, eh bien, on prendra de l'eau de vive force.

— C'est bien vu, dirent Amilcar et Himilcon. Et après.

— Après, repris-je, Bodmilcar sait très-bien où nous allons, à Tarsis. Il est homme à nous suivre jusque-là. Faut-il y renoncer, parce que nous n'avons plus le *gaoul* et la plus grande partie des marchandises ?

— Non, non, par Astarté, dame de la mer! s'écrièrent nos lieutenants.

— S'ils nous manquent à Canope et au Phare, ils vont nous suivre tout le long de la côte, guettant une occasion favorable. Bodmilcar a dû recevoir des renforts du Pharaon, pour prix de sa trahison. Ils ne peuvent manquer de nous rattraper, d'une façon ou de l'autre.

— Tant pis pour eux, dit Amilcar.

— Oh, observai-je, ils nous causeront encore bien du trouble. Le mieux serait, à mon avis, de leur faire perdre complétement notre trace. Si c'est là volonté des dieux que nous les retrouvions plus tard, eh bien, nous les retrouverons, et que ce soit pour leur malheur.

— Mais comment faire, demanda Amilcar,

— Écoutez bien. En naviguant continuellement vers le nord-est, c'est-à-dire, en tenant l'étoile du grand Cabire devant nous et un peu à gauche la nuit, en réglant notre course sur le soleil le jour, nous pouvons, en quatre jours et quatre nuits, arriver à la grande île de Crète. »

Himilcon me regarda, plein d'admiration, ainsi qu'Amilcar.

« Voilà qui est beau, s'écria le capitaine du *Dagon*, Mais on n'a jamais tenté, jusqu'à ce jour, d'aller d'Égypte en Crète par la pleine mer.

— On a tenté des choses plus difficiles. lui répondis-je. Nous avons bon vent d'est, et, dans cette saison, il ne change guère avant la prochaine lune. Si nous manquons la Crète, nous ne pouvons manquer de tomber, soit sur la terre ferme, soit sur une des îles de l'archipel, et de là, je me charge, en doublant le cap Malée, d'arriver sans encombre en Sicile. Une fois en Sicile, nous arrivons aisément à Carthada, et nous sommes sur la bonne route de Tarsis.

— Astarté nous voit! s'écria mon lieutenant, ton plan est bien combiné. Pendant ce temps, ils barboteront dans les Syrtes.

— Jolie navigation, dit Himilcon. C'est là plus mauvaise partie de la grande mer. Nous avons failli y périr il y a deux ans. Que pareille chance arrive à Bodmilcar et à tous les Tyriens. O Tyriens maudits, quand vous verrai-je tous enfilés par les ouïes, comme des poissons fraîchement pêchés ! »

A suivre. Léon Cahun.

LA PÊCHE DU GARDON

De tous les poissons communs de nos eaux douces, le gardon est celui qui donne le plus de fil à retordre aux jeunes pêcheurs, et quelquefois aux vieux! Il est fantasque, affolé, sybarite, irrégulier dans son habitation et son appétit, tantôt glouton et tantôt dédaigneux sans qu'on sache pourquoi, nerveux, impressionnable à la température et à l'électricité. Pour savoir bien prendre le gardon, il faut être un maître pêcheur, fin, méticuleux, plein de ruses, fécond en ressources, en subterfuges, prêt à tout; nous allons essayer de le démontrer. Le gardon est, pour le néophyte, la transition entre le menu fretin, représenté par le goujon, l'ablette, le vairon, et les poissons sérieux auxquels il aspire, carpe, tanche, brême, chevaisne. Le gardon atteint la taille respectable de 0m,40, et le poids de 1 à 2 kilos. C'est déjà quelque chose!

La moyenne de la race peut se diviser en deux grandeurs, de mœurs tout à fait différentes. Les *petits*, qui vivent en troupes, à mi-hauteur d'eau, dans toutes les rivières et dans un grand nombre d'étangs : ils ont de 0m,08 à 0m,12-15 de long. Ceux-là, vous les prendrez en vous guidant avec soin sur la profondeur à laquelle ils rôdent et se promènent par *moulées*. Vous guidant là-dessus, vous placerez en cet endroit votre hameçon soutenu au moyen d'une flotte aussi petite et aussi sensible que possible. On se sert souvent, pour cette pêche, d'une simple plume sans bouchon : on juge l'attaque par le mouvement de bascule. Au yeux des Anglais, ces flottes sont *impropres* : ils n'ont pas tort, je le confesse! Une flotte ne doit faire, sur l'eau, aucun mouvement susceptible de donner l'éveil au poisson qui attaque l'esche, *esca*, plus ou moins près d'elle. Or, notre flotte à bascule exécute un très-grand mouvement à chaque oscillation, puis qu'une extrémité s'enfonce tandis que l'autre se relève, ce qui produit toujours des rides à la surface de l'eau, lesquelles ne demeurent point inaperçues. Ce qui le prouve, c'est que bien souvent, tandis qu'un gardon mordille et fait à demi basculer la plume, d'autres poissons sont venus attaquer cette flotte elle-même dont le mouvement les attirait. Les Anglais ont observé que les flottes verticales ne faisaient aucun mouvement que de s'enfoncer plus ou moins suivant la ligne verticale, que ce mouvement, visible pour le pêcheur, parce que la flotte porte une ligne d'affleurement, était absolument insensible pour les poissons voisins, et voilà pourquoi ils pêchent, surtout le gardon, avec des flottes en fuseau verticales. Ces engins sont faits soit en liége peint choisi, soit, ce qui est plus léger encore, en sorte de gélatine transparente et creuse, qui remplace avec tous les avantages possible le tuyau de plume beaucoup trop petit du reste pour soutenir un poids convenable.

Les petits gardons mordent à toute espèce de choses; mais le plus généralement, quand il fait chaud, l'été, au blé bouilli, ou tout simplement à la boulette de mie de pain, surtout dans les étangs. J'en ai pris, un jour, toute une cargaison avec un plat de pois verts desservi du déjeuner! Lorsqu'il fait moins chaud, au printemps et à l'automne, on les prend au ver rouge, au ver de farine, à l'asticot, et, en tout temps, au ver cannelé et au ver de fumier à tête rouge. D'après ce que nous disons, le gardon petit ne paraît pas difficile sur le choix de ses bribes de prédilection; c'est ce qui trompe le pêcheur novice, et c'est pourquoi nous avons caractérisé ce poisson d'une séries d'épithètes qu'il est bon au pêcheur de méditer. Demain, il ne voudra, sous aucun prétexte, mordre au blé cuit; hier, il ne pouvait s'en rassasier! Si vous n'avez pas plusieurs ruses dans votre sac, sous la forme d'esches diverses, vous ne ferez rien.

C'est ce qui m'est arrivé le jour de la crêpe... oui de la crêpe! C'était sur l'Essonne, non loin de Paris; et l'Essonne est une des rivières les mieux engardonnées de cette contrée.... Ouvrons une parenthèse! Il ne faut pas croire que parce que le gardon habite la plupart des rivières du centre et de l'ouest de la France, il abonde également à l'est et au midi. Non, il est absolument inconnu dans certains départements. Par exemple, avant que le vicomte de Beaumont en eût fait venir de Normandie pour l'acclimater dans l'Aveyron, il y était absolument inconnu. Nous l'y avons trouvé remplacé par deux espèces nouvelles que nous avons nommées le *Squalius naspountchut* et le *Chondrostome de Cérès*. Dans l'Eure, dans le Loir, dans l'Aisne, l'Oise, la Marne, dans la Seine, dans tous les affluents de ce fleuve le gardon est abondant. Dans la Dives, petite rivière normande qui se jette directement à la mer, et dans plusieurs autres semblables, il est même tellement abondant que nous l'avons pris, en quantité, dans des cavernes vers l'embouchure, où la mer remonte deux fois par jour de manière à en rendre l'eau fortement saumâtre. Il existe, dans la nature, de singulières élasticités d'organisme! A Paris, c'est le gardon que poursuivent tous ces jeunes *pêcheurs* échelonnés en grappes sur les quais, les ponts et vers la porte des égouts. J'en ai vu, parmi eux, d'une habileté incontestable; mais il faut ne pas oublier qu'ils ne savent faire que cela, et que, depuis dix ans, il existe un duel à mort entre eux et le gardon.

Je reviens à la crêpe. C'était donc à Essonnes. Attentif au bord de la rivière, je ne prenais rien.... mais rien! Non que les gardons manquassent : je les voyais, par moulées, se promener autour de ma ligne. Quelques-uns approchaient nonchalamment pour sentir mon esche, mais ils se détournaient en donnant un petit coup de queue de mépris. Évidemment le ver de vase ne leur allait pas ce matin-là! Tout homme qui se noie jette autour de lui un regard

circulaire pour implorer assistance... Or, je me noyais dans ma mauvaise chance, et le regard circulaire ne me manqua pas ! Qu'est-ce que je vois?... A quinze pas de moi, assis confortablement sur l'herbe, un gamin de l'imprimerie voisine, coiffé de son bonnet de papier, sifflotait des mélodies inconnues, mais enlevait gardon sur gardon, toutes les minutes ! On aurait dit que tous se disputaient l'honneur d'être pris par lui !.. L'or est un passe-partout universel ! Sous la forme de quelques sous, je le lui prodiguai, et j'appris que la crêpe était une esche à laquelle, en certains jours, et particulièrement ce jour-là, aucun gardon de l'Essonne ne saurait résister.

Et la formule ?... Je ne sais si je dois... l'or n'étant pour rien intervenu dans notre affaire,.. Cependant, comme je suis bon prince et que, bien souvent, on peut remplacer la crêpe par la simple boulette de mie de pain indiquée plus haut, je donnerai la recette..... En y réfléchissant bien, j'avouerai même que la crêpe n'est supérieure à la boulette que parce que sa texture intime lui interdit de devenir glissante et gluante dans l'eau. Voici : on mélange une cuillerée de farine avec un peu d'eau, on y ajoute du sel surtout, du sel ! On met un peu de graisse ou de beurre dans une poêle, on verse la pâte, on cuit, on retourne et tout est prêt. Rien n'empêche de la parfumer aux substances que le gardon préfère. Car il existe de ces substances-là. On cite le tanaisie, la menthe, le serpolet, et d'autres que je ne veux pas nommer, tout en ouvrant, par mes paroles, aux jeunes pêcheurs une mine d'essais intéressants et fructueux dont je n'ai pu, dans une longue carrière, faire qu'une partie.

Il est temps d'arriver maintenant aux gardons *gros*. Ceux-là sont des poissons de fond et de bon fond ! Vous les trouverez par une profondeur de 2 à 3 mètres ; ils ont déjà les mœurs des poissons sérieux, de la carpe, de la tanche et autres ; on les appelle souvent gardons carpés en termes de pêcheur, et l'on n'oubliera pas que c'est dans les cours d'eau de rapidité moyenne et sur les fonds de gravier que l'on trouve ces gardons respectables. Ces animaux-là seront par nous attaqués d'autre façon que les premiers dont nous avons parlé. Il faut y aller sérieusement, prendre la hauteur du fond, placer l'hameçon de manière qu'il touche le sol, sans y traîner comme pour la carpe, et y mettre une esche qui plaise aux gros messieurs d'alentour. Le ver de fumier souvent, l'asticot dans les pelotes de glaise, plaisent généralement. On prétend que le blé rapporte des vétérans ; je ne sais comment il faut s'y prendre, il m'a toujours rapporté des petits, des moyens tout au plus, jamais des gros : il faut, pour eux, une esche plus dodue et nous allons jusqu'au haricot, la fève étant réservée à Sa Hautesse la carpe !

Voici donc ce que les jeunes pêcheurs devront faire. Ils se souviendront que le gardon est, avant tout, très-fin et très-méfiant. Il entend, comme le solitaire, tout ; il voit, comme le même solitaire de M. d'Arlincourt, tout ! Tout ! N'oubliez point ceci. Vous arriverez donc sans bruit, vous sonderez et arrangerez votre ligne sans déploiement de la canne en télégraphe : le gardon voit de loin ! Vous coulerez votre hameçon à l'eau tout doucement, vous vous dissimulerez le mieux que vous pourrez derrière une touffe d'herbe, un tronc de peuplier et vous attendrez en silence... Vous réussirez ; n'en doutez pas... l'espoir est une si bonne chose ! Quand vous aurez pris un gardon, deux tout au plus, vous irez ailleurs, plus haut mieux que plus bas parce que ceux que vous avez effarouchés sont remontés et jamais redescendus !

Le gardon.

A suivre. H. DE LA BLANCHÈRE.

L'ARGYRONÈTE

L'argyronète (c'est-à-dire la fileuse d'argent) est une araignée aquatique qui vit dans les eaux dormantes des mares, des fossés et des étangs des régions tempérées ; les pays chauds ne lui conviennent pas.

Son corps est enduit d'un vernis gras qui l'empêche de se mouiller et la met dans l'impossibilité de se noyer si cette mélancolique fantaisie pouvait la prendre. Elle nage et plonge, l'abdomen entouré de bulles d'air, avec une prestesse, une vigueur, une aisance d'allures à désespérer les plus habiles et les plus hardis plongeurs.

L'argyronète daigne quelquefois rester à la surface et parcourir en chassant les feuilles des nénuphars et des lentilles d'eau, mais son domicile réel, son véritable habitat est au fond du marais. C'est là qu'elle construit sa logette si curieuse et si élégante.

Elle commence par filer quelques longs cordons qu'elle laisse d'eux-mêmes s accrocher à l'aventure aux tiges des plantes environnantes, et quand ils sont solidement amarrés, elle y fixe, en certains points, un tissu soyeux destiné à former la clochette qu'elle remplira d'air atmosphérique, et où elle respirera et vivra.

Elle n'a besoin d'aucune machine, d'aucun instrument; elle se suffit à elle-même, elle est pourvue de tous les appareils nécessaires.

Mais où donc est la pompe de compression qui l'approvisionnera.

L'argyronète s'élève à la surface du marais pour y prendre une bulle d'air qu'elle emporte sous son abdomen, et, semblable à une perle de vif-argent, elle plonge et se fraye adroitement un passage à travers les herbes jusqu'à sa charmante demeure, entre sous son toit, et y abandonne sa provision d'air qui refoule ainsi une certaine quantité d'eau. Le tissu se gonfle et prend peu à peu la forme d'un dé à coudre. L'ouverture, placée en dessous, est défendue par un réseau inextricable de fils que l'araignée peut seule démêler pour entrer chez elle.



L'argyronète.

Elle remonte de nouveau à la surface, au rebours de tous les nageurs, la tête en bas et les pieds en haut, puis replonge, munie d'une nouvelle bulle d'air.

Elle répète ce manége dix, douze, quinze fois, sans se lasser, jusqu'à ce que l'eau qui occupait la petite chambrette soit remplacée par l'air qu'elle y a emmagasiné.

Afin de rendre imperméable sa jolie cloche à plongeur, elle la badigeonne extérieurement d'un fluide gommeux, transparent et brillant, analogue à celui dont son corps est revêtu.

L'ondine s'installe alors dans son petit palais de cristal tout tapissé de soie, gardant assidûment le cocon où elle renferme ses œufs, et jouissant du confort que son industrie lui a procuré.

Tout en se reposant de son labeur, elle surveille attentivement les alentours de son domaine, et, si quelque insecte aquatique vient à passer par là, ou se prend au piége dans les nombreux fils qu'elle a tendus, elle s'élance sur lui, le rapporte dans sa clochette et le déguste en vrai gourmet.

Il ne faut pas confondre avec l'argyronète une autre araignée aquatique de marais qui déploie différemment les ressources de son intelligence.

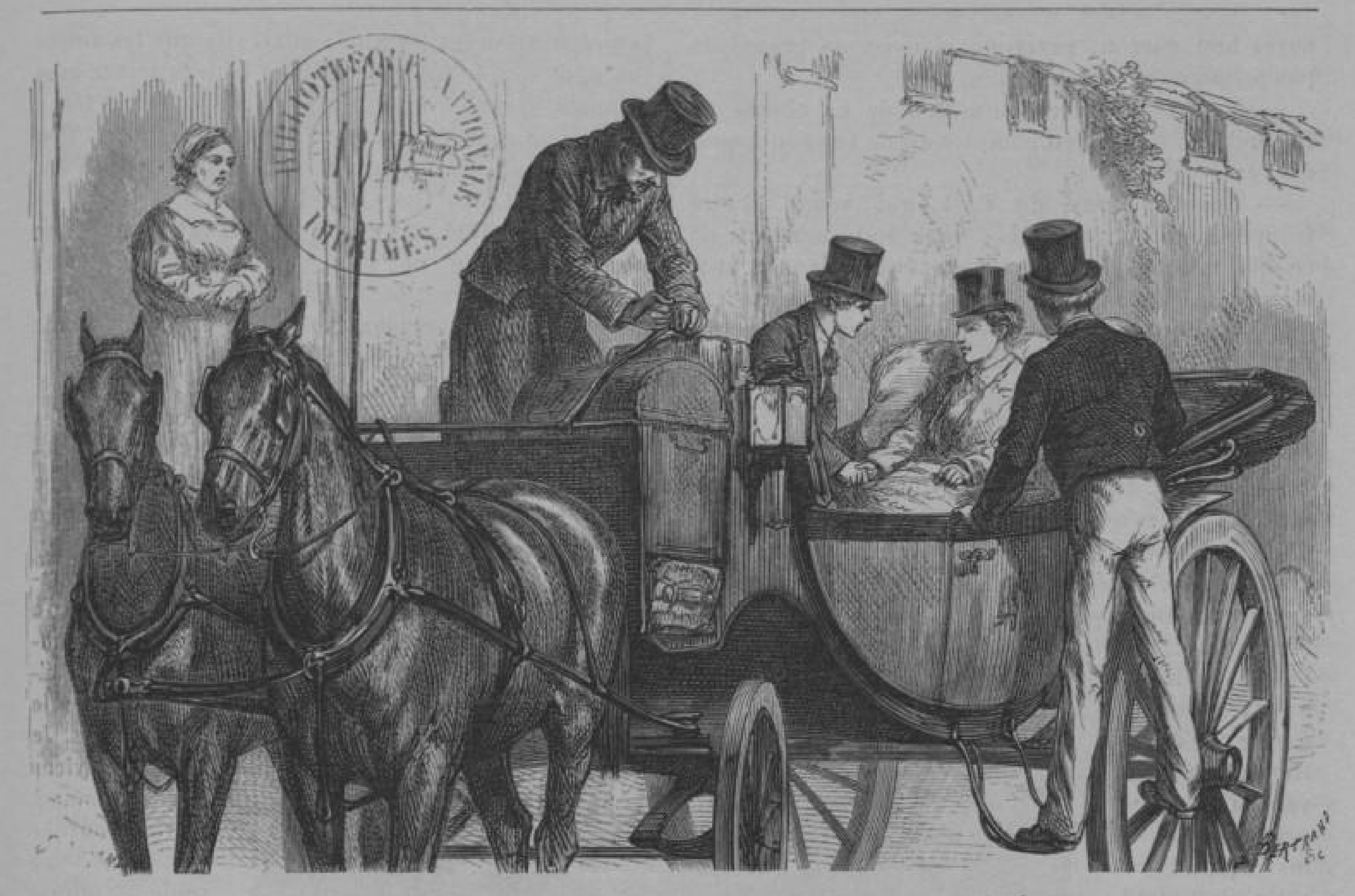
Celle-ci n'est plus une plongeuse, mais une simple canotière. Elle attend au passage de petits corps légers et flottants : fétus de paille, feuilles mortes, brindilles de bois, saute dessus et les assemble au moyen de câbles de soie.

Quand cette charpente lui paraît offrir assez de solidité, elle la tapisse moelleusement, se niche dans une soyeuse coque ovale qu'elle a tissée et fixée au radeau, puis s'abandonne en toute sécurité aux caprices du vent.

Toutefois, cette araignée aux allures si romanesques est très-positive et ne sacrifie pas l'avenir aux douceurs du présent. Du haut de sa dunette elle observe constamment son horizon : aperçoit-elle un insecte en péril, elle fond sur lui comme un tigre sur sa proie, et l'emporte dans son canot où elle le mange

Sans autre forme de procès.

Mme Gustave Demoulin.



Ils grimpèrent sur les marchepieds. (P. 116, col. 2.)

TOM BROWN[1]

XVI

Tom expose à ses amis les théories d'Arthur sur différents points qui intéressent l'honneur d'un écolier. — East commence à plaisanter, et finit par devenir sérieux.

Le lendemain matin, après déjeuner, Tom, East et Gower se réunirent comme d'habitude pour préparer l'explication de la seconde classe. Tom avait ruminé longuement sur la meilleure entrée en matière pour annoncer aux autres qu'il renonçait aux traductions.

Après avoir bien cherché, il finit par trouver qu'il n'avait rien de mieux à faire que de leur raconter simplement ce qui s'était passé entre Arthur et lui. Il s'embarrassa un peu dans ses explications et tourna au solennel et au pathétique. Après avoir si longtemps travaillé avec eux, il lui en coûtait beaucoup de se séparer d'eux ; il espérait, s'ils ne voulaient pas suivre son exemple, que cela n'altérerait en rien leur amitié pour lui, mais...

Sur ce « mais, » les autres qui l'écoutaient en ouvrant de grands yeux lui coupèrent la parole.

« Quelle histoire nous conte-t-il ? cria Gower. Holà, East, prenez la traduction et cherchez le passage.

— Oh, Tommy, Tommy ! dit East en cherchant le passage, qui aurait jamais cru que vous en viendriez là ! Je me doutais bien qu'Arthur vous pervertirait, et que vous me pervertiriez à votre tour. Et voilà que le moment est venu ! » Là-dessus il fit une grimace qui était censée exprimer la tristesse.

« Je ne sais pas ce que vous entendez par pervertir, répondit Tom : tout ce que je sais, c'est que sans Arthur, vous et moi nous aurions été renvoyés depuis longtemps. Vous le savez aussi bien que moi.

— Nous étions en assez mauvais chemin avant son arrivée, j'en conviens ; mais cette dernière histoire passe la plaisanterie.

— Essayons toujours, Harry ; vous savez combien de fois il a eu raison contre nous.

— Hé bien, allez-vous vous prendre aux cheveux à cause de ce petit saint ! s'écria Gower. C'est la sagesse en personne, j'ose le dire : mais nous n'avons pas de temps à perdre, j'ai une partie de balle à neuf heures et demie.

— Voyons, Gower, dit Tom d'un ton suppliant,

1. Suite. — Voy. vol. V, pages 305, 321, 337, 353, 369, 385, 401, et vol. VI, pages 1, 17, 33, 49, 65, 81 et 97.

soyez bon garçon, essayons si nous ne pourrions pas préparer sans traduction.

— Sans traduction ! au milieu de ce chœur de Prométhée. Nous n'en comprendrons pas seulement dix vers.

— Écoutez, Tom, dit East, qui venait d'être frappé d'une nouvelle idée, vous souvenez-vous de ce qui m'est arrivé quand nous étions dans la première quatrième ; quand le vieux Momus [1] s'aperçut que j'expliquais avec une feuille de traduction que j'avais intercalée dans mon livre et qui tomba si malheureusement ? Je fus envoyé au Docteur, et je reçus le fouet.

— Oui, je m'en souviens très-bien.

— Eh bien ! le Docteur, après m'avoir fouetté, me dit qu'il ne m'avait pas fouetté pour m'être servi d'une traduction, mais pour l'avoir apportée en classe et m'en être servi sans avoir préparé un seul mot de mon explication. Il ajouta qu'il n'y avait pas de mal à se servir d'une traduction pour venir à bout des passages difficiles, quand on avait fait tout ce qu'on avait pu sans y parvenir.

— Vraiment ! dit Tom, alors Arthur se trompe.

— N'en doutez pas, dit Gower. Nous ne recourrons à la traduction que quand nous ne pourrons pas faire autrement. Allons, East, allez. »

Là-dessus, ils commencèrent. Tom était enchanté d'avoir dit ce qu'il avait à dire, et ne demandait pas mieux que d'avoir tort et de continuer ses relations avec sa fidèle amie, la traduction.

Chacun attaquait une phrase à son tour, et prenait la traduction. Que pouvait objecter Tom à cela ? La traduction était là simplement pour qu'on pût la consulter en cas de détresse. Il faut convenir cependant que Gower et East ne faisaient pas des efforts bien effrayants pour comprendre leurs phrases, avant de recourir à la traduction. Tom, au contraire, attaquait sa phrase avec une valeur héroïque, cherchant en conscience le nominatif, puis le verbe, et feuilletant son dictionnaire avec frénésie, quand il était arrêté par un mot difficile. Cependant Gower, qui songeait à sa partie de balle, regardait sans se gêner dans la traduction et lui suggérait le sens ; il en résulta que

1. Terme familier pour désigner le professeur.



Tom expose ses bonnes résolutions. (P. 113, col. 1.)

la préparation fut terminée aussi vite que les autres jours, et Gower fut libre à neuf heures trente-cinq minutes. Quand Tom et East se trouvèrent en tête à tête, ils se regardèrent pendant une minute, Tom assez penaud, East mourant d'envie de rire. A la fin, n'y pouvant plus tenir, il éclata.

« Eh bien, Tom, dit East quand il fut assez calme pour parler, je ne vois pas d'objection contre notre nouvelle méthode. Elle vaut, je crois, l'ancienne ; elle a même un avantage : elle nous donne le droit de nous croire meilleurs que les autres et de les regarder du haut de notre vertu. »

Tom s'enfonça la main dans les cheveux. « J'ai des doutes, dit-il ; vous et Gower vous m'avez attrapé. Je ne crois pas que nous ayons préparé une seule phrase consciencieusement. Êtes-vous bien sûr de vous rappeler les paroles du Docteur ?

— Oui. Je puis jurer que je ne pouvais pas comprendre une seule phrase aujourd'hui. D'ailleurs je ne le puis jamais. Je ne me souviens pas réellement d'avoir trouvé ce semestre une seule phrase grecque ou latine que j'aie pu expliquer à l'aide de mes lumières naturelles. Ainsi je suis sûr qu'il est dans les décrets de la Providence que les traductions servent à quelque chose.

— Le point délicat à décider, dit Tom, d'un air méditatif, c'est de déterminer combien de temps on doit passer sur une phrase avant de regarder la traduction. Je suppose que si l'on cherche dans le dictionnaire tous les mots que l'on ne connaît pas, et que malgré cela on ne comprenne pas la phrase, cela doit suffire.

— Mais bien sûr, Tommy, dit East avec un sérieux que démentait la malice de son regard. Seulement votre nouvelle doctrine, mon vieux, ajouta-t-il, si l'on y regarde de près, est la ruine de toute moralité classique. Vous supprimez du coup l'habitude d'aider son prochain, l'amour fraternel, ou en langage vulgaire, vous nous défendez de nous souffler les uns aux autres la construction des passages difficiles. Car quelle différence voyez-vous entre l'action de consulter un camarade et celle de regarder dans une traduction ? Voyez-vous, Tom, si vous ôtiez à tous nos camarades la chance d'exercer la charité chrétienne et de jouer le rôle du bon Samaritain, je n'en suis plus.

— Je voudrais bien vous voir plus sérieux, Harry. On a bien assez de mal à voir son chemin en ce monde, beaucoup plus de mal que je ne le croyais hier au soir. Vous ne me soutiendrez pas toujours qu'on ait le droit de se servir des anciens cahiers de corrigés.

— Holà, encore une hérésie ! Pourquoi donc, Goth que vous êtes, ne recueillerions-nous pas le bénéfice de la sagesse des générations précédentes ? pourquoi n'admirerions-nous pas leur travail ? pourquoi n'en profiterions-nous pas ?

— Écoutez, Harry, ne plaisantez pas ; je vous parle très-sérieusement.

— Et moi donc ! ne suis-je pas sérieux ? N'est-ce pas notre devoir de songer au plaisir d'autrui plutôt qu'à notre propre plaisir, surtout à celui de nos maîtres ? Quelle différence pour eux de lire un devoir soigneusement revu et retouché par eux-mêmes ou par d'autres, au lieu d'avoir à relever nos solécismes, nos fautes de quantité, et autres monstruosités. Vous voyez d'ici le vieux Momus au comble du ravissement, parce qu'il rencontre une expression ou une pensée qu'il se souvient vaguement d'avoir vue quelque part, peut-être en rêve, peut-être avant d'être né. Il se répète cette expression pour se faire plaisir ; il lance des regards de doute à travers ses lunettes, et finit par me marquer trois bonnes notes, pour l'amour du vieux temps je suppose.

— C'est pourtant bien dur, dit Tom, quand on cherche à connaître son devoir, de se voir raillé et découragé par ses meilleurs amis. »

Il mit aussitôt ses livres sous son bras et son chapeau sur sa tête, par manière de protestation, et se disposa à sortir.

« Voyons, Tom, dit East, en le prenant par le bras : ne faites pas la bête. Vous savez bien que je ne suis pas aussi mauvais que j'en ai l'air. Vous enfourchez un nouveau dada, n'est-il pas tout simple que je lui mette des chardons sous la queue pour le faire ruer, afin qu'il vous désarçonne ? Mais je vais être sérieux au besoin. Voyons, asseyez-vous, et reparlons de tout cela. Je serai aussi grave qu'un juge. »

Tom s'assit sur la table, et déploya toute son éloquence à démontrer la beauté et les avantages de la réforme qu'il proposait ; il y mit l'ardeur qu'il mettait à tout ce qu'il entreprenait, s'y jetant avec le même emportement que si sa vie en dépendait ; détaillant tous les vices de la méthode contraire qu'il déclara indigne d'un gentleman, propre seulement à développer des instincts de lâcheté, de bassesse, et je ne sais plus quoi encore. East trouva en lui-même que Tom avait toute l'indiscrétion et toute l'intolérance d'un néophyte, mais il se garda



Il tenait un crayon. (P. 116, col. 2.)

bien de le lui dire. « Eh bien! Tom, lui dit-il à la fin, quand vous et moi nous sommes entrés à l'école, vous savez qu'il n'était point question de tout cela. Vous pouvez avoir raison; je crois même que vous avez raison.

»Vous savez bien que nous avons toujours considéré les maîtres comme nos ennemis naturels. Nous sommes ici pour apprendre du latin et du grec; eux, ils y sont pour veiller à ce que nous en apprenions. Mais si nous pouvons leur échapper et travailler le moins possible sans être pris, tant mieux pour nous. S'ils peuvent nous pincer, tant mieux pour eux. En guerre tout est permis, sauf le mensonge.

» Si je veux courir la chance de venir en classe sans avoir préparé mon auteur, et que l'on ne m'interroge pas, suis-je pour cela un menteur et un hypocrite? Je n'ai pas dit au maître que j'avais préparé. C'est à lui à s'en assurer; il est payé pour cela. S'il m'interroge et qu'il me prenne en faute, il me donne l'explication à rapporter par écrit en grec et en anglais. Très-bien; je n'ai rien à dire. Si je lui dis que je n'ai pas pu préparer quoique j'aie essayé, que le texte était trop difficile, que j'avais mal aux dents ou toute blague de cette nature, ah! alors, je suis un menteur.

» Voilà mes idées sur la moralité classique; vous les avez eues aussi, Tom, pendant cinq ans. Tout cela est clair et loyal, il n'y a pas de malentendu possible. Nous le comprenons, les maîtres le comprennent, et je ne sais pas où nous conduira une autre méthode que celle-là. »

Tom éprouvait à la fois de l'embarras et du plaisir. Jamais il n'avait entendu East exprimer sérieusement son opinion; et il ne pouvait s'empêcher de reconnaître que les idées de East avaient été jusque-là les siennes.

« Merci, mon vieux, lui dit-il, d'avoir bien voulu être sérieux. Je reconnais que j'ai manqué de mesure, mais je suis sûr que je suis dans le bon chemin, et je ne me consolerais jamais de ne pas vous y entraîner avec moi. Je conviens de la vérité de tout ce que vous avez dit. Nous nous sommes conduits avec nos maîtres en ennemis honorables. La guerre existait quand nous sommes arrivés, et naturellement nous l'avons continuée. Seulement ne croyez-vous pas que les choses ont bien changé depuis? Je ne pense plus des maîtres ce que j'en pensais alors. Il me semble qu'ils nous traitent autrement.

— Oui, peut-être. Mais la plupart sont nouveaux, et ne se sentent pas assez sûrs d'eux-mêmes. Ils ne peuvent pas engager la lutte avant de bien connaître leur terrain.

— Je ne crois pas que ce soit cela seulement, dit Tom. Et le Docteur qui vous traite avec tant de franchise, en gentleman, comme si chacun de nous travaillait avec lui à son œuvre.

— C'est vrai, dit East: c'est un homme hors ligne, et quand je serai en sixième, j'agirai comme il faut agir avec lui. Seulement, vous savez, il n'a rien à voir pour le moment à nos études, excepté quand il nous fait passer l'examen. Hé mais, ajouta-t-il en regardant à sa montre, voilà qu'il est le quart. Allons-nous en! »

Comme ils s'en allaient, on vint leur dire qu'Arthur était sur le point de partir et qu'il désirait leur faire ses adieux. Ils se rendirent à l'entrée particulière de la pension et y trouvèrent Arthur, en voiture découverte, soutenu par des coussins. Tom trouva qu'il avait déjà meilleure mine.

Ils grimpèrent sur les marchepieds pour lui serrer la main. Tom balbutia des remercîments pour les cadeaux qu'il avait reçus.

East, avec sa gaieté habituelle, jeta à Arthur un regard plein de malice et dit: « Ainsi, vous avez encore monté la tête à votre converti. Il nous a rendu la vie dure toute la matinée, à propos de traduction. Je serai certainement puni si l'on m'appelle pour la seconde explication. »

Arthur rougit et baissa le nez. Tom s'écria: « Ne l'écoutez pas; tout va bien; il est déjà converti. »

La cloche sonna, et ils se rendirent en classe, après avoir souhaité à Arthur de bonnes vacances. Tom resta un instant en arrière pour prier Arthur de transmettre à sa mère ses remercîments et ses compliments.

Tom renouvela la discussion après la deuxième classe, et obtint de East la promesse qu'il ferait un effort sérieux pour pratiquer la nouvelle réforme.

Le soir même, Tom encouragé par le premier succès communiqua à East tout ce qu'Arthur lui avait dit des pensées sérieuses qui avaient occupé son esprit pendant sa maladie.

East, couché sur le canapé, ne faisait pas un mouvement, il semblait avoir peur d'interrompre son camarade. Quand Tom eut fini de parler, il s'assit devant la table, la tête appuyée sur une main. De l'autre main, il tenait un crayon, et machinalement faisait de petits trous avec la pointe dans le tapis de la table.

Au bout d'un instant, il leva la tête et dit: « Je vous remercie beaucoup, mon vieux, de m'avoir parlé comme vous venez de faire. Vous seul et Arthur dans toute l'école étiez capables de reconnaître que je vaux mieux que ma réputation, et de me parler sérieusement. Je le vois bien: je suis suspect aux bons élèves parmi les grands, et je le mérite onze heures sur douze. Mais la douzième heure, je ne le mérite pas. Parmi les camarades de notre âge, c'est la même chose; nous sommes bons amis, quand il s'agit de jouer, mais pas un d'eux, excepté Arthur et vous, ne s'est soucié de pénétrer au delà des apparences et de voir s'il y avait quelque chose au fond de mon âme. Ainsi les bons élèves s'écartent de moi, et moi je me tiens à l'écart des mauvais; ils le savent bien.

— Pure imagination de votre part, mon cher Harry.

— Pas le moins du monde, dit East avec amer-

tume, en recommençant à manœuvrer son crayon. Cela est assez visible. En vérité vous croyez que tout le monde est aussi franc et aussi bon que vous?

— Bon, mais quelle est la raison de tout cela? Il doit y avoir une raison. Vous jouez à tous les jeux, mieux que personne, vous chantez mieux que tous les autres, et vous êtes le compagnon le plus agréable de toute l'école. Vous vous imaginez qu'on ne vous aime pas. Pure imagination! vous dis-je.

— Je le voudrais bien, Tom. Je reconnais que je pourrais être très-populaire parmi les mauvais élèves; mais je ne veux pas d'eux, et les bons ne veulent pas de moi.

— Pourquoi? dit Tom avec insistance. Vous ne buvez pas, vous ne jurez pas, vous ne sortez pas la nuit, vous ne brimez pas les petits, et vous ne trichez pas en classe. Si vous faisiez seulement mine de le vouloir, tous les meilleurs élèves de la pension courraient après vous.

— Ne le croyez pas, » dit East. Et faisant un grand effort sur lui-même: « La cause de tout cela, dit-il, c'est que je me tiens éloigné du sacrement. Je puis voir combien cette circonstance indispose tout le monde contre moi, depuis le Docteur jusqu'au dernier écolier.

— Oui, dit Tom, je l'avais remarqué et j'en avais été bien fâché; Arthur et moi nous en avons parlé souvent. Je voulais vous en dire deux mots; mais c'est si difficile de commencer. Je suis bien content que vous en ayez parlé le premier. »

Après une longue conversation pleine d'abandon et de confidences de toute espèce, Tom persuada à son ami d'aller trouver le Docteur et de lui faire part de ses chagrins, de ses doutes et de ses angoisses.

Le soir même après la prière, East se rendit au cabinet du docteur. Il y passa presque une heure et revint à l'étude tout hors d'haleine.

« Tout va bien! » cria-t-il, en saisissant la main de Tom. Il me semble qu'on m'a enlevé une montagne de dessus la poitrine.

« Hourra! dit Tom, je le savais bien. Mais racontez-moi un peu ce qui s'est passé. »

East, sans se faire prier, s'étendit avec plaisir sur la bonté, la douceur du Docteur, qui l'avait aidé et encouragé de toutes les façons à dire ce qui lui pesait si fort sur le cœur. « Je lui ai tout dit; il ne parut ni surpris, ni choqué; il ne me gronda pas, ne me dit pas que j'étais un insensé et que tout cela venait d'orgueil et de perversité. C'était pourtant bien cela, mais il ne me le dit pas. Quand j'eus fini il se mit à me parler. Je me rappelle à peine ses paroles; mais ce qu'il disait semblait répandre autour de moi une atmosphère de bien-être, de force et de lumière. Je me sentais soutenu, élevé, établi pour ainsi dire sur un roc, et tout prêt à combattre. Je ne sais plus où j'en suis, tant je suis heureux! et c'est à vous que je dois tout cela, mon bon cher vieux! »

Les deux amis, plus intimes que jamais, depuis que East avait ouvert son cœur à Tom, avaient tant de choses à se dire qu'ils n'eurent pas le temps de faire leur préparation du lendemain matin. On ne songe pas à tout. Heureusement pour eux qu'ils ne furent pas interrogés.

A suivre. Imité de l'anglais par J. LEVOISIN.



COMBIEN D'ÉTOILES VOIENT LA TERRE

De notre observatoire mobile, qui est la Terre, nous voyons donc 8000 étoiles en nombre rond. Il est vrai que nous avons le sentiment qu'elles sont beaucoup plus nombreuses, quand nos regards tombent sur les plages du ciel qui ont un aspect nébuleux, sur tout le parcours de la voie lactée par exemple : c'est un fourmillement de points lumineux qui échappent à la vue dès que le regard veut se fixer en particulier sur chacun d'eux. Là, la vue simple ne compte plus, ne peut plus compter les étoiles; et le télescope doit suppléer à cette insuffisance.

Tout compte fait, on peut regarder comme vraisemblable l'évaluation d'un astronome français, Jean Chacornac, mort jeune il y a quelques années. Ce savant nous disait qu'il fallait compter 77 millions d'étoiles jusqu'à la 13e grandeur : ce sont les plus petites qu'on marque sur les cartes célestes, bien qu'Herschel soit descendu jusqu'au 18e ordre de petitesse. Prenons ce nombre comme exact, et posons-nous la question inverse :

Combien, parmi ces soixante-dix-sept millions d'étoiles, en est-il qui voient la terre?

Hélas! humilions-nous. Nous qui avons voulu, par ignorance plus peut-être que par orgueil, faire de notre petit tas de boue le centre, le pivot du monde, qui regardions les étoiles comme créées uniquement pour réjouir nos yeux et orner nos nuits, nous devons l'avouer : pas une des étoiles que nous venons d'énumérer ne peut savoir que la Terre existe; pas un des habitants de ces millions de mondes qui ont ces millions d'étoiles pour soleils, ne peut voir briller aux cieux la petite étincelle qui, sur notre globe, réfléchit dans l'espace la lumière de notre Soleil.

Et cela est aisé à comprendre. Les étoiles les plus voisines de nous sont à de telles distances de la Terre ou du Soleil, que les trente-sept millions de lieues formant la distance du Soleil à la Terre ne sont qu'un

point en comparaison. L'épaisseur d'un fil, dans une lunette, suffirait à masquer, à couvrir l'espace qui nous sépare du Soleil. De même qu'on ne peut, qu'on ne pourra jamais sans doute voir les planètes, les terres de ces soleils lointains, de même aucun d'eux ne peut distinguer autour du point lumineux qui est notre étoile aucune des terres que cette étoile illumine. Notre Soleil, reculé à la distance des étoiles les plus voisines, paraîtrait comme une étoile de seconde grandeur : voilà tout. Ni la Terre, ni Mars, ni même Jupiter, qui est 1200 fois gros comme nous, ni Saturne, ni même Uranus ou Neptune ne seraient visibles. A cette distance, tout le groupe solaire serait noyé dans les rayons de notre étoile de second ordre. A plus forte raison, si de ces rivages de l'océan céleste, de ces plages qui sont les plus rapprochées de nous, nous passions à la distance des étoiles plus éloignées, si nous nous enfoncions dans les profondeurs du ciel, si nous voguions dans la pleine mer de l'éther; bientôt, notre pauvre petit Soleil lui-même décroîtrait d'éclat et finirait par se perdre dans la poussière lumineuse de la voie lactée, dont il fait partie.

Voilà le rôle que notre globe, ce vaste monde, quand on le mesure à l'échelle de l'homme, joue dans l'univers sidéral. Mais n'oublions pas que, si nous ne sommes point privilégiés dans le ciel, si nous n'avons aucun droit à considérer notre planète comme le point autour duquel tous les mondes pivotent, aucun des globes que le ciel renferme n'est mieux partagé que nous. Les soleils seuls sont des centres autour desquels gravitent d'autres astres, et en échange de cet hommage, ils leur donnent la lumière, la chaleur, toutes les conditions de la vie.

Mais, pour en revenir à notre question, est-il donc bien vrai que nous ne soyons vus, que notre Terre ne soit aperçue d'aucune étoile?

Oui, cela est vrai, si, comme nous l'avons fait jusqu'ici, nous réservons le nom d'étoiles à ces astres qui brillent de leur propre lumière, comme le Soleil, et qui composent l'immense majorité des points lumineux de la voûte céleste. Non, si nous considérons plus particulièrement ces autres étoiles, les planètes, composant le monde solaire, et qui ne renvoient d'autre lumière que la lumière même du Soleil. Il y en a huit principales, en comptant la Terre, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune. On en connaît encore un groupe de cent quarante-quatre autres, petites planètes en miniature, dont beaucoup ne sont guère plus étendues, dans toute leur surface, qu'une de nos provinces, qu'un de nos départements.

Or, Vénus et Mercure nous voient, comme nous voyons nous-mêmes Jupiter ou Mars; pour Mars, la Terre joue à peu près le même rôle que Vénus; nous sommes pour ses habitants une des plus brillantes étoiles. Des planètes télescopiques, de Jupiter, on peut encore bien apercevoir la Terre; mais déjà, dans Jupiter, nous paraissons très-voisins du Soleil, et souvent noyés dans ses rayons. De Saturne, la Terre ne s'éloigne pas à plus de 6 degrés du Soleil : il doit être déjà bien difficile pour un Saturnien d'apercevoir notre planète dans les circonstances les plus favorables. Enfin il est à peu près certain que la Terre est inconnue aux astronomes qui habitent Uranus ou Neptune, si l'on fait de l'astronomie dans ces deux planètes.

En résumé, la Terre n'est visible que pour cinq ou six des étoiles que nous voyons nous-mêmes à l'œil nu : joignez-y quelques centaines d'astéroïdes ou de planètes télescopiques, et puis la lune. Elle est certainement inconnue de cette multitude de mondes, d'étoiles dont la lumière scintillante a franchi des milliards de lieues avant d'arriver jusqu'à nous.

Amédée Guillemin.

LES INONDATIONS DU MIDI[1]

AGEN

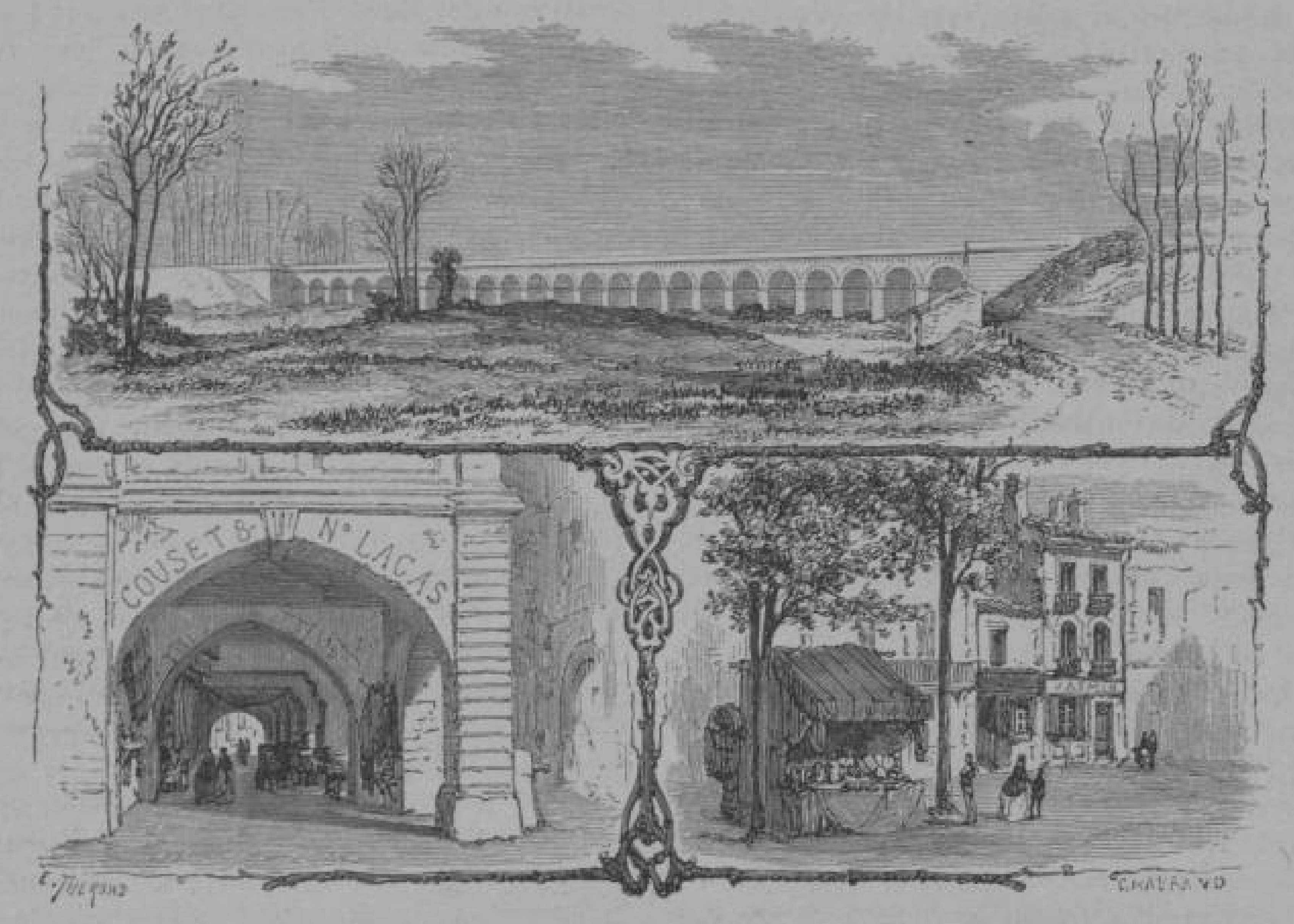
Agen, aujourd'hui chef-lieu de Lot-et-Garonne, s'élève, depuis plus de vingt siècles, dans la fertile et riante plaine où coule le fleuve qui a donné au département la seconde moitié de son nom. Cette ville a connu, dès son origine, les douceurs de la prééminence. Déjà, à l'époque où les Gaulois l'appelaient *Agedinum*, la puissante tribu des Nitiobriges y avait établi le siége de leur gouvernement. Les Romains, se souvenant peut-être du secours de cinq mille combattants qu'elle avait envoyé pour délivrer Alésia, ne firent pas à Agen la situation politique que semblaient comporter de tels commencements; toutefois la cité garda assez d'importance pour attirer sur elle les prédications apostoliques de saint Martial, évêque de Limoges, et pour obtenir elle-même un évêque particulier. La prérogative d'un siége épiscopal n'était pas, à la fin de l'empire romain, sans signification et sans conséquence. Elle supposait dans la ville qui en jouissait une population assez nombreuse et une forte organisation municipale, et, sous les derniers Césars, elle eut pour résultat de donner à la municipalité un chef bienveillant qui la défendit contre les vexations des empereurs et souvent contre les hordes barbares elles-mêmes. C'est peut-être par le courage et l'éloquence de prélats que la ville d'Agen, plus heureuse que beaucoup de cités de l'Aquitaine, échappa à une destruction presque totale. Les Vandales et les Suèves la laissèrent debout; les Visigoths l'obtinrent pacifiquement, et Clovis n'eut, pour y pénétrer, qu'à invoquer le titre de Victorieux, conquis à Vouillé.

1. Suite et fin. — Voy. page 101.

Néanmoins Agen ne pouvait périr. Ceux qui avaient pu apprécier les avantages de sa belle situation devaient se résoudre bien difficilement à porter ailleurs leurs pénates, et, le danger passé, ils vinrent relever leurs demeures. Mais cette situation, pendant la période si agitée du moyen âge, était de nature à attirer sur la ville plus de calamités que de richesses ; aussi, tandis qu'un grand nombre de places fortes ou de châteaux, élevés aux sommets des collines escarpées, résistaient aux plus fortes armées ou se ménageaient les ressources d'une capitulation honorable, Agen, accessible à tout venant, commandée par les coteaux voisins, faiblement protégée par un fleuve qui plus d'une fois est devenu son ennemi, se voyait obligée d'ouvrir ses portes après quelques jours d'un siége sérieux. Les Normands étaient venus sans trouver même, peut-être, des murailles; plus tard vinrent les Français du Nord, conduits par le terrible Simon de Montfort, et, malgré leurs remparts, les Agenais préférèrent s'enfuir sur les hauteurs fortifiées que d'attendre leur ennemi. Ainsi firent-ils plus tard encore, lorsque, devenus protestants, ils virent marcher vers eux l'impitoyable Montluc ; ils désertèrent la ville.

Agen était, durant le moyen âge, le chef-lieu d'une province à laquelle elle donnait son nom. Son administration communale lui avait été rendue dès le XIe siècle, et elle tenait parmi les villes de Guyenne un rang qui ne lui laissait aucun regret sur son passé. Malgré cela elle a été jusqu'à nos jours pauvre en monuments. Sa cathédrale, commencée au XIIIe siècle, sur d'assez vastes proportions, fut détruite après la Révolution avant même d'avoir été achevée; la cathédrale actuelle, œuvre de plusieurs siècles, n'est qu'une ancienne église collégiale. Les religieux dominicains s'y élevèrent un couvent dont l'église n'offre d'intérêt que par ses dispositions originales et par ses vieilles peintures.

Les Agenais de nos jours se sont aperçus de leur pauvreté monumentale, et ils ont voulu se donner enfin des édifices dignes de l'importance d'un chef-lieu de département. Ils ont embelli leur cathédrale, construit un vaste lycée; mais ils n'ont eu la main heureuse que dans l'édification du clocher de Saint-Hilaire, qui rappelle avec toutes leurs beautés les pyramides gothiques du nord de la France, et qui forme pour la ville un magnifique couronnement. Néanmoins c'est à nos ingénieurs qu'est due la construction la plus célèbre d'Agen. Cette construction est un pont-aqueduc, sur lequel le canal latéral à la Garonne franchit le fleuve, et qui peut compter parmi les ouvrages de ce genre les plus remarquables qui existent.



Agen : Le pont-aqueduc du canal de la Garonne. — Une rue à arcades. — La maison du poëte Jasmin.

Agen puise aussi sa célébrité à deux sources bien différentes : ses prunes et son poëte patois, Jasmin, dont elle est encore plus fière que du grand Scaliger et de Lacépède, qui virent également le jour dans ses murailles. Jasmin, que la mort a enlevé, il y a douze ans à peine, à l'admiration de ses concitoyens, mérite de voir son nom figurer à côté des noms de ces deux grands hommes. « Jasmin, l'honneur de la poésie gasconne, ne doit son talent original et pro-

fond qu'à lui-même, a dit un historien d'Agen. Il s'est composé des divers patois du pays un idiome charmant que lui seul a su parler, que la Gascogne comprend, mais que malheureusement la France ne comprend pas : grand poëte auquel il n'a manqué, pour tenir une place illustre dans notre littérature, que d'écrire dans notre langue; noble cœur que la gloire, venue assez tard, n'a pas plus altéré que les premières souffrances de la vie; âme simple et grande, que l'on peut dès aujourd'hui louer sans réserve, parce que, sans doute, la postérité ne pourra connaître tout ce qu'elle avait de vertu et de génie. »

LÉON DIVES.

LE GUÉPARD.

Le guépard est un des plus remarquables animaux de notre globe, car il forme le chaînon qui unit deux races importantes, la race féline et la race canine.

Au premier aspect, il rappelle la panthère par la forme de sa tête, sa denture et surtout la disposition de sa robe d'un beau jaune doré, mouchetée de tâches ou de cercles bruns. Mais son allure l'en distingue considérablement; en effet, il marche droit comme le chien, la tête haute et la queue légèrement recourbée; enfin ses ongles, au lieu d'être, comme chez les autres félins, rétractiles, c'est-à dire susceptibles d'être mis en mouvement d'avant en arrière, sont fixes comme chez le chien. De plus, son caractère doux et sociable lui mérite un rang plus proche des chiens que des félins.

Cependant le guépard est un animal féroce et redoutable, et aussi dangereux pour l'homme que la panthère lorsqu'il n'a pas été adouci par la domestication. Il se nourrit surtout d'antilopes, de chèvres et d'autres animaux avec lesquels il peut rivaliser de vitesse.

Dès une antiquité reculée, les Asiatiques ont mis à profit les qualités du guépard pour la chasse.

Mégasthènes, qui visita l'Inde au IIIe siècle avant notre ère, pour donner une idée des splendeurs de la cour des empereurs indiens, dit qu'ils sortent toujours accompagnés de tigres apprivoisés et dressés à rapporter la proie qu'on leur désigne, homme ou bête.

Marco Polo, le célèbre voyageur vénitien, qui traversa l'Asie au XIIIe siècle, et dont les récits si longtemps traités de fables ont été trouvés d'une si scrupuleuse exactitude par les voyageurs modernes, Marco Polo mentionne dans plusieurs parties de sa relation l'emploi de guépards apprivoisés.

« Souvent, dit-il, le Grand-Khan s'en va dans une prairie entourée de murs, où sont des cerfs et des daims, menant avec lui un léopard sur la croupe de son cheval; et quand il veut, il le lance et prend un cerf, un daim ou un chevreuil, qu'il donne aux gerfauts qu'il tient en cage, tout cela à son grand divertissement. » — Et plus loin : « Le Grand Sire a bon nombre de léopards tous dressés à chasser et à prendre les bêtes, comme aussi assez de loups-cerviers dressés pareillement pour la chasse. Il a plusieurs grands lions, plus grands que ceux de la Babylonie. Ils ont un moult beau poil de belles couleurs; car ils sont tous rayés de lignes noires, vermeilles et blanches. Ils sont dressés à prendre les sangliers, les bœufs sauvages, les ours, les ânes sauvages, les cerfs, les chevreuils et d'autres bêtes. C'est une chose très-belle à voir; car quand ils vont en chasse, ils emmènent les lions sur une charrette dans leur cage où est avec e .x un petit chien... »

Il est bien évident que les animaux entretenus par le Grand Khan pour ses chasses n'étaient autre que des guépards. Marco Polo, dans sa naïve bonne foi, les prenait pour des léopards ou des lions d'une espèce merveilleuse, rayés de couleurs éclatantes. En général, du reste, les habitants de l'Asie centrale font peu de différence entre le lion et le tigre ou la panthère.

Enfin, un voyageur moderne, notre collaborateur M. Rousselet, a assisté lui-même à ces chasses où le guépard, appelé *tchita* par les Indiens, joue le rôle de chien. Nous empruntons à sa relation de voyage le récit d'une de ces curieuses expéditions, faite en compagnie du Guicowar de Baroda.

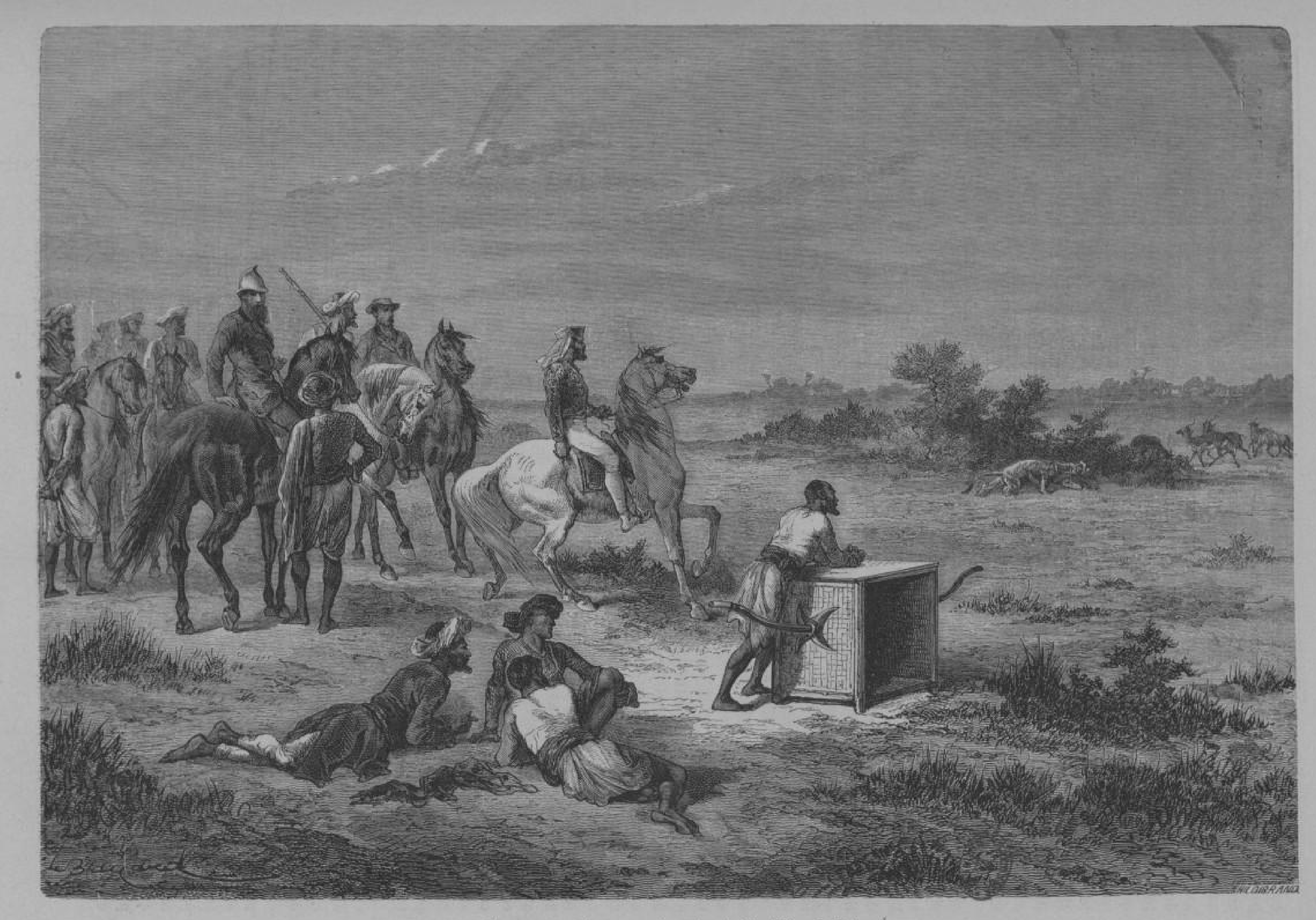
« Nous arrivons, écrit-il, sans encombre à Étola, où sont réunis les gens de l'escorte et nos chevaux. Aucun de nous n'est muni de fusils. Ce sont deux jolis panthères (guépards) qui vont chasser pour nous. Chaque animal, couché dans un palanquin porté par quatre hommes, est attaché par une chaînette, et les yeux couverts par un petit capuchon de cuir, reste parfaitement tranquille au milieu du tumulte qui se fait autour de lui.

» Les chasseurs, ou plutôt les spectateurs de la chasse, sont en grand nombre; on les divise en deux troupes : l'une dirigée par le roi, l'autre par Bhao. Schaumburg et moi, nous faisons partie de celle du roi, et nous sommes bientôt à cheval à ses côtés; des cavaliers scindiens, des Maharates et des Musulmans forment une suite pittoresque.

» Nous marchons en troupe serrée, entourant le guépard porté dans son palanquin; de tous côtés apparaissent des troupeaux d'antilopes qui nous regardent avec curiosité ou prennent la fuite.

» Toute la tactique de cette chasse consiste à s'approcher par diverses évolutions d'un troupeau, en se tenant toujours sous le vent, car autrement les boucs flairent rapidement le guépard. Les cavaliers eux-mêmes n'inspirent que peu de défiance à ces animaux qui sont habitués à voir journellement du monde dans les champs et qui n'ont jamais entendu un coup de fusil.

» Quand le roi juge la distance convenable, la troupe s'arrête; la *tchita* (guépard) est descendue du palanquin et l'on retire le capuchon qui lui couvre les yeux. Elle reste un instant immobile, puis se dirige



Chasse aux antilopes avec le guépard. (P. 120, col. 2.)

en rampant vers le troupeau; elle s'approche ainsi jusqu'à ce que les antilopes l'aperçoivent et prennent la fuite. Les chasseurs suivent au galop pour assister à la capture et à l'agonie de l'antilope. Le guépard tient sa proie entre ses griffes et plonge ses dents dans le cou de l'animal; un valet s'approche, lui remet le capuchon sur les yeux et l'arrache avec quelque difficulté à son festin. Pour le récompenser, on lui donne à boire une écuelle du sang de l'antilope, puis on le replace dans son palanquin, et la chasse continue. Le plus curieux, c'est que le guépard bien dressé ne s'attaque jamais aux biches ou aux faons, mais saisit toujours un bouc, même s'il ne s'en trouve qu'un seul dans le troupeau.

» Après plusieurs captures, la tchita se fatigue, et alors la chasse devient plus intéressante, car il arrive souvent que le bouc attaqué se défend bravement de ses cornes et réussit à s'échapper. L'antilope mâle est un magnifique animal; il a les cornes droites et longues parfois de quatre pieds. Il se distingue des biches par une bande noire sur le dos, qui gagne de plus en plus avec l'âge et arrive chez les plus vieux jusqu'au ventre, où le pelage est toujours d'une blancheur éclatante.

» Le soir venu, nous avions capturé quinze superbes boucs; le roi donna le signal de la retraite et partit au galop. Arrivés au rendez-vous, nous y trouvâmes la troupe dirigée par Bhao, qui, moins heureuse, n'avait rapporté que neuf antilopes. Des tentes étaient dressées dans une belle clairière entourée de grands arbres, et un magnifique dîner nous attendait. Le coup d'œil était des plus animés : les domestiques de la cour passaient chargés de grands plateaux; les valets dépeçaient le gibier et le chargeaient sur des chameaux; des éléphants arrivaient de Baroda avec les porteurs de torches qui devaient nous reconduire; les derniers rayons du soleil doraient tout ce spectacle et illuminaient ces groupes de courtisans, de soldats et de chevaux. Après le dîner, la cavalcade se forma; nous montâmes sur les éléphants, et notre entrée à Baroda se fit à la lueur des torches et au son du tam-tam et du hautbois.

» Pendant plusieurs jours nous continuâmes ces chasses. Dans l'une d'elles, les veneurs, au lieu d'être à cheval, se placèrent sur des chars maharates traînés par des bœufs. Ce sont de très-petites voitures à deux roues, très-légères et se renversant au moindre choc; il est facile de comprendre l'effet qu'elles produisent quand on les lance sur un terrain inégal et couvert de broussailles. Les petits bœufs qui les traînent sont très-bons coureurs, et la vue des guépards les excite beaucoup. Les chutes sont fréquentes, mais heureusement peu dangereuses, et ne font qu'exciter l'hilarité; les cahots sont ce qu'il y a de plus désagréable, car le char est entièrement en osier et manque de ressorts. »

TH. LALLY.

LES AVENTURES DU CAPITAINE MAGON[1]

VII

L'île de Crète. — Les Kydoniens. — La tempête.

Sur ces entrefaites, nous arrivâmes devant la petite ville de Sebennyt; le *Cabire*, envoyé à terre, nous rapporta que tout était tranquille. J'envoyai donc des matelots faire provision d'eau, après avoir payé la redevance nécessaire au chef égyptien de la ville. On acheta aussi quelques paniers d'oignons et de la viande fraîche, et, vers la fin du soir, je tournai le dos à la terre, et je mis hardiment mes proues au nord-ouest.

Cette nuit et le jour suivant, le vent fraîchit et souffla violemment, toujours dans la même direction. Je n'étais pas inquiet de cette bourrasque, qui servait mes desseins. Il n'en fut pas de même de mes passagers, effrayés de ne voir sans cesse que le ciel et l'eau, et secoués par des vagues énormes où ils croyaient s'abîmer à chaque instant, quand le navire descendait la lame et qu'ils le sentaient fuir sous leurs pieds. Je les entendis plusieurs fois invoquer leurs dieux, et ils mangèrent de mauvais appétit. La nuit suivante, la bourrasque augmenta encore, et le lendemain, le vent tournant au sud, nous poussa franchement vers le nord avec une rapidité que je ne puis pas estimer à moins de dix-huit cents stades en vingt-quatre heures.

Nos trois navires tenaient très-bien la conserve, et semblaient voler ensemble sur la surface agitée de la mer. Vers le soir, le vent tomba un peu, et, le matin du quatrième jour, il était devenu tout à fait maniable. Cette matinée-là, par un ciel très-clair, à la grande joie de nos passagers et de la mienne, le guetteur cria du haut du mât : « terre, terre droit devant nous! ». J'allai rejoindre Himilcon à la proue, et nous distinguâmes très-bien les sommets neigeux et dentelés des montagnes qui étincelaient au soleil. Dans l'après-midi, la terre devint visible pour des yeux moins exercés que les nôtres, et vers le soir nous commençâmes, à la clarté des étoiles, à longer une côte rocheuse qui ne nous présentait d'accès nulle part. Ce n'est qu'au milieu de la nuit que nous trouvâmes un mouillage dans une petite baie mal abritée de la côte crétoise, au fond de laquelle une rivière se jette dans la mer, à travers des plages de sable fin et brillant. A l'est, on voyait s'élever de hautes montagnes boisées, desquelles sortaient des montagnes plus élevées encore, et dont le sommet était blanc de neige.

Le *Cabire* se hala sur la plage, à l'embouchure de la rivière, et les deux galères purent s'approcher assez près pour s'amarrer sur de gros rochers dont la

1. Suite. — Voy. pages 10, 27, 43 59, 76, 90 et 106.

plage est parsemée, car les fonds sont excellents dans cette baie. La côte était d'ailleurs parfaitement déserte.

Himilcon et moi, nous allâmes prendre un peu de repos, bien nécessaire, car nous avions passé toutes ces nuits précédentes debout, pour bien veiller à à notre direction. Tout le monde était accablé de fatigue, et, lorsque je me réveillai, le soleil était déjà monté au-dessus de l'horizon.

Un coup d'œil jeté sur la plage nous montra qu'elle était absolument déserte. Il n'y avait pas trace d'habitation.

Les montagnes, rocheuses et très-escarpées, semblaient sortir de la mer, tant elles étaient près du rivage, et la petite vallée par laquelle passait la rivière s'étranglait tout de suite en gorge profonde, couverte de bois touffus de myrtes et de d'yeuses. Je fis immédiatement descendre à terre une compagnie d'archers et de soldats, en cas de besoin, et des escouades de matelots pour remplir d'eau nos outres et nos barils. Bicri partit à la découverte avec dix archers, et remonta le cours de la rivière, vers la gorge et les montagnes. Comme le bois ne nous manquait pas, je fis allumer les feux sur la plage, pour faire la cuisine à terre, et je fis dresser deux tentes, sous l'une desquelles on déballa quelques marchandises, dans le cas où Bicri trouverait des naturels. Le grand Jonas se montra très-utile, enlevant à lui seul un baril d'eau, et portant sur son dos la charge de bois de trois hommes.

« Je voudrais, disait-il en portant ses barils, qu'ils continssent aussi bien du vin que de l'eau, et je porterais une charge encore deux fois plus lourde, si on me la laissait boire. »

Vers le milieu de la journée, Bicri revint avec ses hommes, très-fatigué, mais il avait réussi. Il avait vu dans les montagnes plusieurs naturels qui s'étaient sauvés à son approche, et il les avait poursuivis, étant lui-même un montagnard adroit à sauter d'un rocher à l'autre. Il avait fini par en attraper un qu'il m'amenait. Les autres leur avaient jeté des pierres, en les suivant de loin, mais sans leur faire de mal, et sans oser les attaquer à fond. Sur mes ordres, Bicri était d'ailleurs resté sur la stricte défensive, et ne leur avait pas répondu à coups de flèches.

Le sauvage que m'amenait Bicri était un grand gaillard bien découplé. Sa figure était aussi brune que celle d'un Madianite. Il avait la face large, les pommettes saillantes, les yeux noirs et obliques et le menton pointu. Ses cheveux étaient lisses, épais et bien noirs. Il était vêtu d'une peau de bouc sauvage, retenue par une corde autour des épaules et autour des reins, et sur sa poitrine et ses bras nus il portait des colliers et des bracelets de coquillages. Bicri lui avait pris une hache, faite d'une pierre verdâtre, très-bien polie et emmanchée d'un manche de bois très-dur, avec laquelle il avait essayé de se défendre.

Quand on me l'amena, il se mit à gesticuler et à parler beaucoup, mais dans une langue que je ne comprenais pas. Je lui fis rendre sa hache, et je lui fis présent d'un morceau d'étoffe rouge, puis l'ayant conduit sous une tente je lui montrais différentes marchandises, après quoi on le laissa libre. Il courut aussitôt vers ses montagnes et disparut dans les bois.

Le lendemain, il revint avec plusieurs compagnons, nous amenant quelques chèvres. L'un deux savait un peu d'ionien, et m'expliqua que sa nation était celle des Kydoniens. Comme ils ne cultivent pas la terre, ils ne pouvaient nous apporter ni grains, ni légumes, mais ils avaient des fruits sauvages assez aigres, et du miel doux et parfumé. Comme je leur demandais des bœufs et que j'essayais de me faire comprendre en leur montrant une figure de cet animal, ils me dirent qu'ils n'avaient pas de bêtes pareilles dans leurs montagnes et qu'elles étaient mêmes inconnues dans l'île avant l'arrivée des Phrygiens; mais que quand ceux-ci étaient arrivés il y a longtemps, plusieurs âges d'homme avant le nôtre, ils avaient amené avec eux des bœufs sur leurs barques, et que plus tard, quand les Pélages étaient venus, ils en avaient amené aussi. Ceci m'étonna un peu. Car je m'expliquais difficilement comment les Phrygiens et les Pélages avaient pu transporter des bœufs sur leurs méchantes barques non pontées, malgré la petite distance qui sépare le cap Malée, ou l'île de Rhodes, de la côte nord de la Crète; mais il fallait bien le croire.

Les Kydoniens me parurent de bons chasseurs : ils m'apportèrent encore dans la journée un beau cerf et deux cornes de bouquetin vraiment gigantesques, que Bicri leur acheta moyennant une petite mesure de vin pour s'en faire un arc. Ils ont aussi de grands chiens à pelage doux et à museau très-pointu, tout à fait semblables à des loups et qu'ils disent tenir des Pélages. Pour ce qui est de leurs maisons, j'ignore comment elles sont faites, et je pense que ce doit être des cabanes comme peuvent en construire des sauvages; mais ils m'expliquaient en mettant des petites pierres les unes sur les autres, que leur ville de Phalasarna est entourée d'un mur de pierres non taillées, ou bien qu'elle contient des maisons faites de pierres sèches.

Nous passâmes deux jours à trafiquer avec ces Kydoniens. Au moment de notre départ, Himilcon me fit remarquer la formation de petits nuages livides dans la région du sud-ouest.

« Raison de plus pour partir, lui dis-je. Le coup de vent qui s'annonce de ce côté va nous pousser à la côte, dont les atterrages sont fort dangereux, comme tu vois. Ici, nous ne sommes pas abrités. Je sais qu'il n'y a guère sur la côte du sud de bon mouillage, et j'en connais sur la côte du nord. Hâtons-nous donc de passer à l'ouest de l'île avant que l'ouragan arrive, et précédons-le vers le nord au lieu de nous laisser précéder par lui.

Le temps était d'un calme inquiétant. Je mis tout le monde aux rames, et les trois navires coururent rapidement vers l'ouest. Il me fallut environ douze heures pour dépasser l'île dans ce sens, d'où j'infère que la distance est d'environ quatre cent cinquante stades. Le ciel était maintenant complétement couvert et les nuages très-bas ; l'ouragan ne pouvait tarder. Je continuai de courir à l'ouest, m'éloignant de terre vers la pleine mer, pour être plus en mesure de lutter. J'allais avoir besoin de toutes nos forces, car à la nuit la bourrasque nous arriva brusquement et la tempête éclata avec fureur. J'avais calculé que nous avions dépassé l'île d'environ cent cinquante stades ; la tempête venait du sud-ouest ; en nous abandonnant, nous devions donc être poussés vers le nord de l'île, et passer entre la Crète, assez au large, et la petite Cythère. Je fis donc hisser les voiles pour courir devant le vent.

Cette nuit, il nous fut impossible de savoir où nous étions. La pluie tombait à torrent, les coups de mer se suivaient rapidement, nous jetant des masses d'eau et d'écume par-dessus bord, et nos timoniers avaient fort à faire pour empêcher la lame de nous prendre par le travers. Le tonnerre éclatait incessamment, et, à la lueur des éclairs, nous voyions la mer blanche d'écume se déchirer et se creuser en gouffres noirs et profonds.

Nous embarquions beaucoup d'eau, mais les navires ne fatiguaient pas : ils se comportèrent admirablement. Je mis les soldats et les rameurs au travail des écopes, sous la direction du maître rameur et d'Hannibal qui n'épargnèrent ni les encouragements ni les coups de bâton pour les faire bravement travailler.

« Eh bien, criai-je à Chamaï, car le vent, la pluie, le tonnerre, la mer, faisaient un tel fracas qu'on avait bien de la peine à s'entendre. Eh bien, voici le moment d'invoquer ton dieu.

— Sommes-nous vraiment en danger, demandait Bicri ?

— La lame, dans l'Océan, est autrement grosse que cela, répondis-je. Ici, elle est courte, mais rageuse. Les navires tiennent bon et j'en ai vu d'autres dans les Syrtes et au delà du détroit de Gadès. »

Abigaïl et Chryséis se tenaient étroitement embrassées dans leur cabine. Chamaï et Bicri, quoique non habitués à la mer et fortement secoués, se conduisirent en hommes vaillants, aidant à raffermir les cordes et à maintenir l'arrimage tant qu'ils pouvaient ; mais l'épais Jonas s'était laissé tomber dans l'entrepont où il roulait au gré du tangage et du roulis, comme un énorme ballot.

« Il faut m'arrimer cela, dit Hannibal en lui détachant un grand coup de pied dans les côtes. Il va défoncer quelque chose.

— Hélas ! hélas ! gémissait Jonas, que je regrette



Le sauvage que m'amenait Bicri. (P. 123, col. 1.)

d'être venu ! Hélas ! qu'on mangeait de bon pain et de bonne viande dans mon village ! Oh ! oh ! oh ! les poissons vont nous manger, à présent ! Ahi ! on ne peut pas se tenir debout, et nous sommes sous l'eau. Aidez-moi à me relever, mes bons frères, ho ! ho !

— Te tairas-tu, lui cria Hannibal en colère. Attachez-le au pied du mât, vous autres. Il roule ici à droite et à gauche et il a déjà manqué me faire tomber. »

On attacha Jonas qui se laissa ballotter comme une masse inerte.

Je remontai sur le pont, où Himilcon, à côté des timoniers, faisait de son mieux.

« Je ne vois plus le *Dagon*, » me cria-t-il.

En ce moment le *Cabire* faillit être jeté contre nous par une vague qui le prenait trop en travers. A la lueur d'un éclair, je vis Amilcar et Gisgon encourageant leurs hommes du geste.

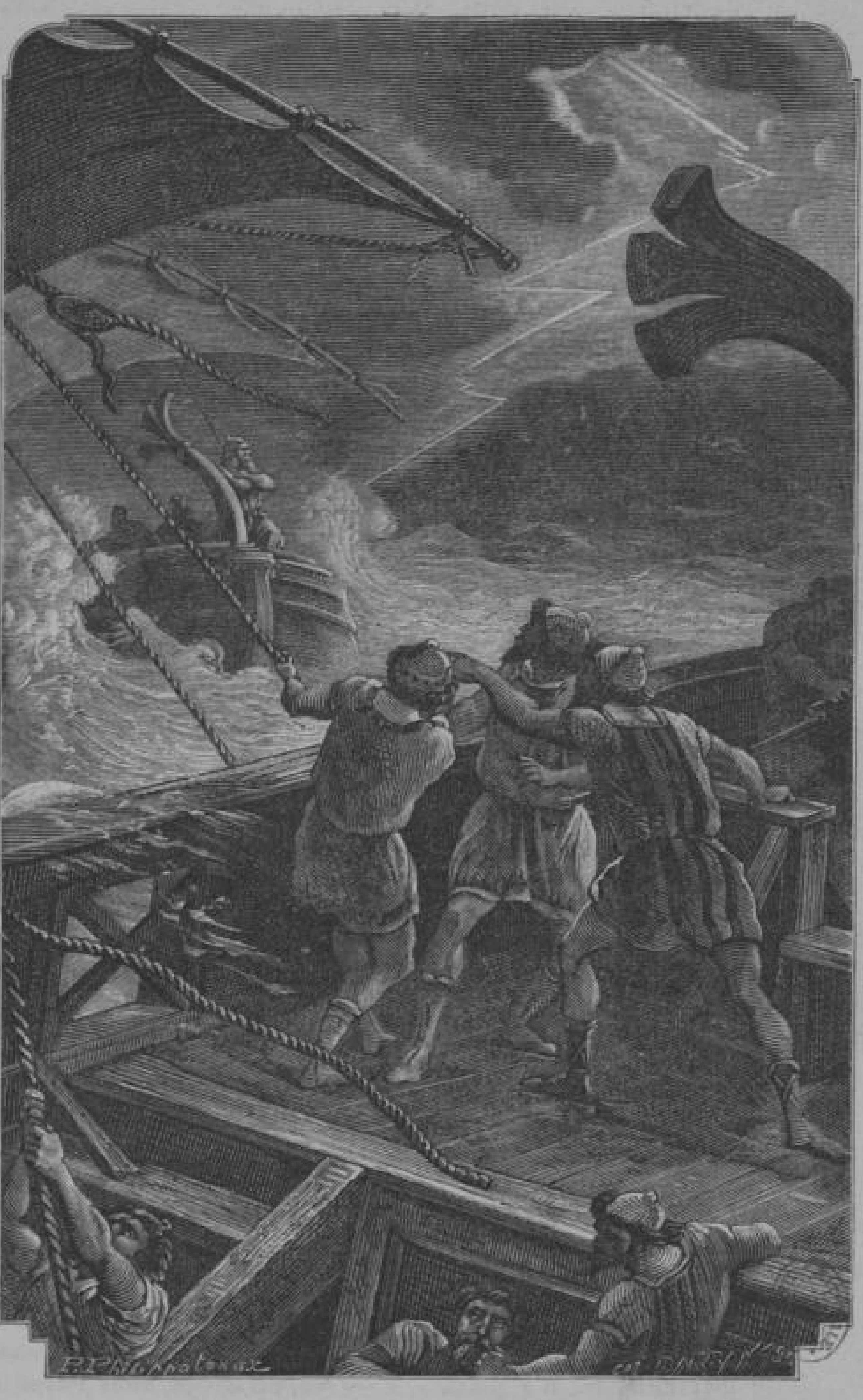
« Ça va bien ! nous cria Gisgon en passant, c'est le commencement du voyage.

— Et ce ne sera pas la fin, lui répondis-je. C'est nous qui serons les plus forts. »

Hannon, cramponné à une corde, cherchait à percer l'obscurité.

« Bon courage, Hannon, lui dis-je.

— Sois sans crainte, s'écria le vaillant scribe. J'en ai pour deux, mais je n'ai jamais vu de temps pareil. C'est une vraie tempête.



C'était bien le *Melkarth*. (P. 125, col. 2.)

— Attention, cria Himilcon, attention à la voile. »

Nous fûmes près d'être chavirés. Une vague nous avait jetés de côté et le vent plaquait la voile contre le mât. Nos matelots s'élancèrent sur la vergue.

Tout à coup, dans un éclair plus éblouissant que les autres, je vis un grand navire rond droit devant nous. Himilcon ne put retenir un cri : « Le *Melkarth*. »

« Bodmilcar! » s'écria Hannon à son tour.

Un second éclair me fit voir le navire : c'était bien le *Melkarth*. Je ne pouvais pas ne pas le reconnaître, et sur la poupe, la tête levée et bravant la tempête, Bodmilcar semblait commander à la mer.

Un troisième éclair, accompagné d'un violent coup de tonnerre, ne nous montra plus rien : le *Melkarth* avait disparu dans les ténèbres.

« Khousor Phtah[1] travaille ferme là-haut, avec son marteau, cria Himilcon. Va, Khousor Phtah, frappe, éclaire, gronde, tu ne me fais pas peur. Les Cabires sont pour nous. »

Il me semblait que la tempête infléchissait notre course vers le nord, mais je n'avais aucun repère pour me guider. Je passai près d'une heure dans l'angoisse. Les coups de mer menaçaient à chaque

1. Khousor Phtah, dieu du feu et du marteau, le Vulcain des Romains. Comparez Phtah à Hephaïstos.

instant de nous défoncer; le *Cabire* se tenait dans nos eaux, et nous l'entrevoyions de temps en temps, tantôt au-dessus de nos têtes, tantôt au-dessous. Un paquet de mer plus fort que les autres vint subitement balayer le pont; j'étais à ce moment à l'arrière, sur le toit de la cabine, avec Himilcon et les deux timoniers; je me retins au bordage; quand je me redressai, tout étourdi et à demi-aveuglé par la masse d'eau qui avait passé sur moi, Himilcon et un des timoniers avaient disparu.

Je me jetai aussitôt sur le timon, qui n'avait pas été emporté, et je donnai un fort coup d'aviron pour tenir le navire arrière à la lame. En même temps, un maître matelot sauta sur la poupe; je lui passai le timon et, me penchant vers le pont, je criai d'une voix forte :

« Himilcon, Himilcon! »

Je ne vis que Chamaï, car le jour commençait à se lever, et l'on distinguait assez clairement. Au coup de mer qui avait manqué d'effondrer la cabine, il s'était jeté devant la porte, la couvrant de son corps, et, montrant les deux poings à la vague :

« Adonaï! Notre Seigneur, Dieu des enfants d'Israël, qui as fait le ciel et la terre, criait le brave capitaine, envoie la colère de tes eaux contre nous autres hommes, mais sauve les deux femmes qui sont ici! »



Hannibal, son casque d'une main. (P. 127, col. 1.)

Hannon accourut à moi, entendant mon appel.

« Le bon pilote a-t-il donc été entraîné par la mer, s'écria-t-il?

— Je le crains, » lui répondis-je.

Mais au même instant, une voix joyeuse, partant de dessous nous répondit : « Il n'y a pas de mal, je suis tombé sur la tête! » et Himilcon émergea de l'entrepont, tenant une outre entre ses bras.

« Voilà! dit-il; la lame m'a jeté tout juste sur l'ouverture du panneau, par où je suis descendu dans la cale la tête en bas. Cette outre, mal arrimée, a paré le choc, et, chose merveilleuse, n'a point souffert. Il y a des Cabires en cette affaire. Et où est le timonier Kadmos? »

Je haussai les épaules, et lui montrai la mer furieuse.

Là-dessus, Himilcon s'assit sur le pont, et se mit à teter consciencieusement son outre.

Tout à coup, Bicri vient à moi.

« Amiral, me dit-il, puis-je parler?

— Qu'as-tu à dire, lui demandai-je?

— Je te demande pardon, seigneur, de mon audace de parler ici des choses de la mer; mais j'ai les yeux excellents, et il me semble voir des sommets de montagne, là, derrière la poupe, un peu à notre droite. »

Himilcon, sans lâcher son outre, sauta sur ses pieds et, de son œil unique, regarda attentivement dans la direction indiquée.

« L'archer a raison, dit-il, et mon œil ne m'a pas habitué à me tromper. Nous sommes sous le vent de la terre. »

La bourrasque faiblissait un peu, et, malgré la pluie constante, il me semblait aussi voir des montagnes derrière nous, à notre droite.

Je me fis ce raisonnement : le vent paraît tourner en cercle, du sud-ouest au sud franc, nous poussant vers le nord. La terre que je crois voir ne peut être qu'un promontoire de la côte nord de Crète. J'aurais donc ainsi la direction de l'est à ma droite. Faisons un effort pour sortir du tourbillon, et nous diriger de ce côté.

Je fis aussitôt le signal au *Cabire*. Je doublai le nombre de rameurs, à l'aide des soldats, mettant deux hommes à chaque rame. Je m'assurai par moi-même de l'arrimage, qui avait presque partout tenu bon, et je fis pousser vigoureusement du côté supposé de l'est.

Je ne m'étais pas trompé. Bientôt, nous sortîmes de l'action du vent. Au bout d'une heure, il diminuait sensiblement; au bout de deux heures, il tombait tout à fait; au bout d'une autre heure, la pluie cessait, et un rayon de soleil dardant à travers les nuages, nous montrait en même temps la franche lumière et notre route.

« Vive le roi, cria Chamaï! Adonaï nous a sauvés, mais j'ai eu une belle peur.

— Permission de teter un peu l'outre avec l'archer Bicri, qui a vu le bon chemin le premier, demanda Himilcon en secouant son kitonet trempé!

— Va, lui dis-je, vous l'avez bien gagné. »

Hannon et Chamaï firent sortir de la cabine les deux femmes, qui tremblaient bien encore un peu, mais qui souriaient déjà.

— Les voilà comme le temps, dit le scribe gaiement : moitié effarouchées, et moitié riant.

— C'est égal, c'est égal, dit Chamaï; j'aimerais encore mieux avoir affaire à une douzaine de guerriers qu'à la mer en fureur.

— Tu t'y feras, capitaine Chamaï, lui dis-je, et,

pour une première épreuve, tu t'en es fort bien tiré ; mais il ne faut plus médire des dieux. »

Hannibal, sortant de l'entrepont, son casque d'une main et sa cuirasse de l'autre, s'écria d'une voix retentissante :

« J'ai craint, pendant toute cette nuit et cette affreuse tempête, que mon armure ne fût perdue ou bosselée tout au moins. Mais j'avais tant à faire, pour maintenir une stricte discipline, et bâtonner les esclaves rameurs afin de leur donner de l'ardeur et du courage, que je n'ai pu visiter mes armes que ce matin. Les voici saines et sauves, grâce à Adonaï El, à Astarté, à Achmoun, aux Cabires amis de Himilcon, et à tous les autres dieux qui auront bien voulu s'en mêler. Maintenant, j'ai très-faim. Salut, belles jeunes-filles : j'espère que vous avez très-faim aussi. »

Disant cela, Hannibal aperçut l'outre d'Himilcon et de Bicri, et se dirigea sur-le-champ de leur côté.

A mesure que nous avancions, le beau temps venait à notre rencontre. Dans l'après midi, les nuages se dissipèrent, et un soleil radieux éclaira la mer bleue et les côtes verdoyantes à moins de trente stades de nous. J'envoyai le *Cabire* en avant, à la recherche d'un mouillage, car nous avions bien du dégât à réparer. Bientôt, comme nous étions assis au soleil et que nous nous séchions en prenant notre repas, qui se composa de quelques figues sèches et de pain sans levain, avec de nos oignons tout crus, je vis, à ma grande joie, le *Dagon* derrière nous. Il avait été entraîné par la bourrasque, et avait vigoureusement lutté, ayant eu sa vergue et sa voile emportées. Heureusement que nous avions des voiles de rechange. A la hauteur d'un cap assez élevé, nous trouvâmes le *Cabire* qui nous annonça qu'au sud de ce cap se trouvait une belle baie, dans laquelle une rivière descendait d'une vallée large et verdoyante. Nous longeâmes de conserve la côte du nord au sud, et au soir nous arrivâmes au fond de la baie, où la côte se dirige vers l'est. Le mouillage était excellent ; le temps superbe. On jeta l'ancre sur-le-champ, et le *Cabire* fut tiré à la côte. Nous nous couchâmes rompus de fatigue, à la nuit tombée. On voyait, dans les terres, les feux de plusieurs villages, ce qui nous réjouit grandement, et cette nuit-là tout le monde dormit de bon cœur.

A suivre. LÉON CAHUN.



LA PÊCHE DU GARDON[1]

Se dissimuler n'est pas toujours si aisé qu'on se le figure, surtout lorsque les bords de la rivière sont découverts et sans arbres ; ces circonstances se rencontrent souvent là où se promène le gardon : il affectionne même ces endroits d'où il voit de loin. Les rives sont quelquefois aussi bordées de grands roseaux et de joncs qui ne montrent que certaines solutions de continuité faites par et pour les pêcheurs, sortes de meurtrières que le poisson sérieux connaît parfaitement et dont il s'approche peu. Si vous voulez pêcher en vous adressant aux poissons respectables, ne vous mettez jamais sur ces places connues ; vous n'y ferez que peu de chose. Si, au contraire, vous avez un peu de temps à dépenser pour vos plaisirs futurs, prenez un bateau, suivez le lit de la rivière, en dedans des roseaux, choisissez un endroit qui vous agrée comme nature de fond, profondeur, remous, etc., — il y en a toujours ! — puis, entrez résolûment, la serpe à la main, dans la bordure de joncs, et faites-vous un petit passage, en zigzag et non en ligne droite pour gagner les champs. En ligne droite vous formez une brèche : c'est plus commode, mais le poisson la voit se découper sur le ciel et la connaît tout de suite ; en zigzag, n'y eût-il qu'un coude, il ne voit rien.

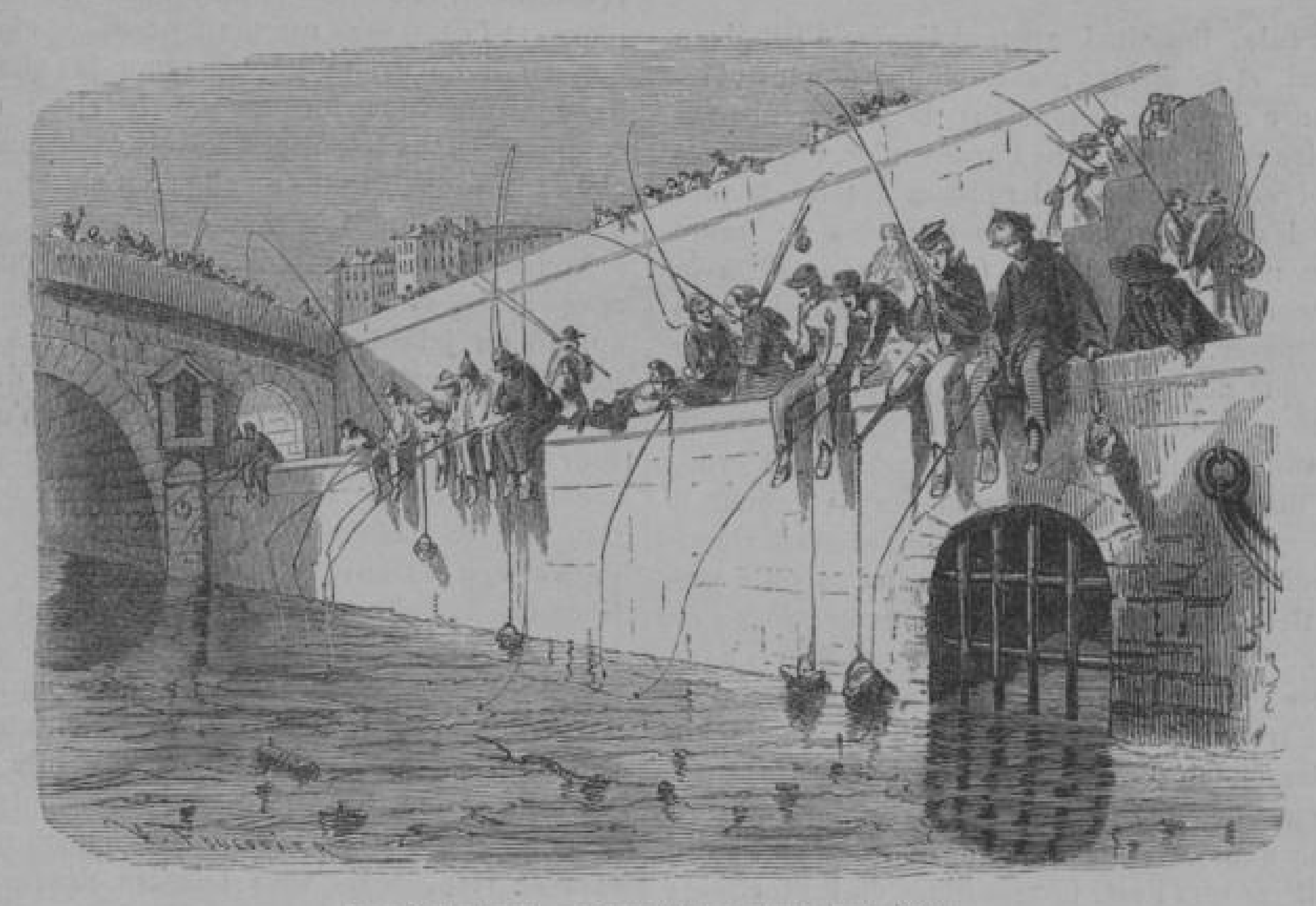
Vous arrivez en tapinois dans votre embuscade, après avoir, deux ou trois jours de suite, au soir, appâté en jetant du blé cuit, des vers de terre hachés, du crottin de cheval, des débris de cuisine : et vous faites une belle pêche... A moins qu'un maraudeur n'y soit venu, avant vous, jeter l'épervier! Mais, encore dans ce cas, vous pouvez lui jouer un mauvais tour. N'ayez pas l'air d'avoir été attrapé ; amorcez de nouveau, ostensiblement, en abondance, le soir, le matin.... puis, prenez votre bateau et allez, par la rivière, planter sur la place deux piquets — ils n'ont pas besoin d'être énormes, — deux piquets garnis de quelques clous en croix. Vous les enfoncerez avec soins à $0^m,20$ au-dessous de l'eau si elle n'est pas claire, à 1 mètre si elle est transparente. Croyez-moi, l'épervier y restera... et son maître ne se doutera de rien, mais vous laissera désormais tranquille, d'autant que les piquets ne vous gêneront en rien pour votre ligne, car vous savez où ils sont.

Mais il est temps de dire qu'il existe deux espèces bien distinctes du genre gardon dans nos pays : le *blanc* et le *rouge*. Le gardon blanc ou able rose (*Leuciscus rutilus*), ou gardon de fond, ou gardon carpé, ressemble un peu à la carpe, sauf moins d'épaisseur et une parure argentée plus brillante. Le gardon rouge ou able rotengle (*Leuciscus erythrophthalmus*) est très-reconnaissable à la belle couleur *rouge* de ses yeux, de ses nageoires, et aux reflets de ses larges écailles. Ces deux espèces, sauf leur coloration, se ressemblent beaucoup au premier abord, mais on reconnaîtra facilement le premier parce qu'il porte sa nageoire dorsale *au-dessus de l'espace* qui sépare les ventrales de l'anale, tandis que la dorsale du blanc est juste au-dessus des ventrales. Tout ce que nous disons de l'une des deux espèces,

1. Suite et fin. — Voy. page 110.

s'applique parfaitement à l'autre, avec cette remarque que, à la mouche, on prend plus du rouge que du blanc; de fond, c'est le contraire.

Il est temps de recommander aux jeunes pêcheurs d'appliquer, tant qu'ils le pourront, la pêche à la mouche aux gardons. C'est, sans contredit, la plus amusante et la plus fructueuse, en été, surtout dans les pays où elle n'est pas pratiquée. Il ne faut jamais oublier que les pêcheurs font, sans le vouloir, l'éducation des poissons par la manière dont ils les pêchent le plus fréquemment dans la contrée. Attaqué constamment de la même manière et avec la même esche, le poisson se méfie et devient de plus en plus difficile à tromper; c'est le secret de la réussite des pêcheurs qui ont plus d'une ruse dans leur sac.



Les pêcheurs de gardon sur les quais de la Seine.

Si vous voyez pêcher le gardon au ver de vase, au ver de farine, à la boulette, au pain, à l'asticot, laissez ces esches de côté : munissez-vous d'une bonne provision de mouches de cuisine, montez une fine avancée de crin sur votre ligne, prenez une canne longue, légère et flexible, puis partez vers les dix heures du matin au beau soleil. Cachez vous autant que possible derrière tout ce que vous trouverez, et cela avec d'autant plus de soin que l'eau sera plus claire. Laissez tomber doucement votre mouche sur l'eau, près du bord, un peu plus loin si vous êtes bien caché ; faites doucement sautiller l'insecte comme si, tombé dans l'eau, il cherchait à s'échapper; ferrez vivement à la première attaque, car le gardon mord si légèrement qu'il faut le deviner: et vous ferez bonne capture. Les Anglais qui adorent cette pêche ont inventé un hameçon spécial, courte queue, sans avantage, très-mince et assez ouvert; tâchez de vous le procurer. Il s'appelle : *short shank roach hook*.

Nous ne pouvons oublier de recommander, pour la pêche du gros gardon de fond, la méthode de la pelote de terre glaise : elle produit d'excellents résultats. Seulement, c'est une pêche si sédentaire, que nous avouons lui préférer la promenade incessante de la pêche à la mouche. Enfin, comme tous les goûts sont dans la nature, voici comment on procède : on se fait plusieurs places amorcées, ou bien, au moyen d'un bateau, on va s'installer au milieu de la rivière, en amont d'un grand fond d'eau ou d'un remous à la pile d'un pont. On prend de la terre un peu forte sur les bords lavés de la rivière, on en fait des pelotes grosses comme le poing. On en pétrit une avec une pincée d'asticots, puis on la roule autour d'un bouchon carré passé dans l'avancée; on amorce l'hameçon d'un ou deux asticots et l'on cache le tout dans la pelote que l'on descend *doucement* au fond de l'eau. Peu à peu les vers se démènent, s'échappent; les poissons à portée les gobent au passage et remontent vers la pelote : la voyant pleine d'asticots, ils la frappent du nez pour la casser, ce qui arrive... L'hameçon alors se présente avec sa bouchée, le plus près le happe... et vient dans le panier!... Cette pêche demande un véritable apprentissage, du soin, de l'adresse pour bien réussir, parce que le poisson n'attaque pas toujours franchement; mais, lorsqu'on la sait bien, chaque pelote rapporte son gardon!

H. DE LA BLANCHÈRE.





Pendant la partie de cricket. (P. 130, col. 1.)

TOM BROWN[1]

XVII

La dernière partie de cricket. — Tom porté en triomphe. — Il quitte l'école pour faire son entrée dans le monde.

Deux autres années se sont encore écoulées, nous voilà de nouveau à la fin du semestre d'été. Les écoliers se sont dispersés à tous les vents du ciel, il ne reste plus que ceux dont les parents habitent Rugby, et certains enthousiastes qui ont demandé à assister à la grande partie de cricket. Cette partie a lieu cette fois à Rugby, à la grande joie de la ville et du voisinage.

Le docteur est parti pour les Lacs ; mais avant de partir il a eu une conférence avec le capitaine des *onze*, par-devant le vieux Thomas. On a décidé où se ferait le banquet des joueurs de cricket, on a réglé d'avance tous les détails de la fête ; et il a été bien convenu : 1° qu'on ne verrait paraître sur la table aucune liqueur forte ; 2° que les portes seraient closes à neuf heures.

Les onze champions de Londres sont arrivés hier soir ; leurs chefs ont inspecté le terrain, et tout naturellement n'ont pas ménagé les critiques. Le capitaine des onze de Rugby, qui connaissait déjà un certain vieux monsieur nommé Aislabie pour l'avoir rencontré sur le terrain, accompagne le nouveau venu, tandis que les autres champions de Rugby regardent de loin avec admiration ces illustrés étrangers et se demandent leurs noms. Ils étaient si majestueux, si roides, ils avaient des favoris si étonnants, que leurs jeunes adversaires en concevaient de fâcheux présages pour la partie du lendemain. Enfin ils se décidèrent pour un certain terrain que l'on se mit aussitôt à arroser et à passer au rouleau. Comme il restait encore au moins une demi-heure de jour, quelqu'un suggéra l'idée d'organiser des danses sur le gazon. La cour était pleine de citoyens de Rugby escortés de leurs familles : l'idée de danser excita des cris d'enthousiasme. Les danseurs trouvèrent facilement des danseuses, et c'était merveille de voir toute cette jeunesse prendre ses ébats. Le vieux M. Aislabie, coiffé de son chapeau blanc, regardait tout cela en souriant. Le capitaine des onze de Rugby se frottait les mains en voyant ses « hommes »

1. Suite et fin. — Voy. vol. V, pages 305, 321, 337, 353, 369, 385, 401, et vol. VI, pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 et 113.

perdre peu à peu leur timidité, et fraterniser avec les nobles étrangers qui les avaient si fort interloqués d'abord.

Quand la cloche sonna le quart après huit heures, le vieux Thomas commença à se promener d'un pas agité en faisant sonner ses clefs. Le capitaine se rappela aussitôt les recommandations du docteur et fit cesser les danses malgré de bruyantes réclamations. La foule s'écoula à regret, les onze rentrèrent dans la Grande Pension, où on leur avait préparé des lits et un bon souper.

Tout en soupant, on délibéra longtemps sur la marche à suivre dans la lutte du lendemain. Les plus jeunes eux-mêmes déclarèrent qu'ils ne seraient pas troublés du tout et que leurs adversaires étaient décidément les meilleurs enfants du monde.

Enfin la nuit est passée; la journée s'annonce brillante et chaude: c'est le jour de la grande lutte.

Il faudrait un Homère pour chanter les prouesses qui furent accomplies de part et d'autre en ce jour mémorable et pour conserver à la postérité les noms des héros qui se distinguèrent par leur force et par leur adresse, pour redire la colère du capitaine des onze contre les maladroits qui avaient compromis la victoire, pour décrire le somptueux festin qui suivit la première partie, l'appétit des convives, les chansons comiques d'un des héros, les discours du vénérable M. Aislabie. Faute d'un Homère, toutes ces merveilles resteront ensevelies dans l'oubli.



C'était merveille de voir toute cette jeunesse. (P. 129, col. 2.)

Voilà qu'il est sept heures et demie, la seconde partie se continue avec une animation extraordinaire. Au milieu de cette animation, trois personnes sont tranquillement assises à l'écart et devisent joyeusement tout en surveillant de loin le jeu.

Deux de ces personnes sont sur un banc, la troisième est assise par terre, sans cérémonie.

L'aîné des interlocuteurs est un homme grand, mince, ou plutôt maigre, avec des sourcils en broussailles; les lignes de sa bouche sont un peu sèches, mais son sourire ne manque pas d'esprit: on devine que c'est un homme d'église. Sa mise est négligée, il semble exténué: ce qui n'a rien d'étonnant, car il vient de faire passer des examens pendant six semaines sans désemparer.

Aujourd'hui il se chauffe au soleil, il s'y étale avec un ferme propos de jouir de la vie; mais il ne sait que faire de ses grands bras et de ses grandes jambes. Au fait je le reconnais : c'est le jeune maître dont nous avons eu déjà occasion de parler, celui qui faisait expliquer si « horriblement vite »; seulement sa physionomie s'est bien accentuée depuis.

Le personnage qui est assis à côté de lui porte la chemise et le pantalon de flanelle blanche, le chapeau de paille, la ceinture de capitaine et les souliers de cuir fauve : c'est là l'uniforme des « onze ». C'est un gaillard bien découplé, de six pieds de haut, qui a une figure colorée et hâlée, des favoris bruns, une chevelure brune bouclée et des yeux souriants. Penché en avant, les coudes sur les genoux, il joue avec la crosse dont il a fait un si brillant usage au jeu de cricket.

C'est notre ami Tom Brown; il a dix-neuf ans; il est *præpostor* à son tour et capitaine des onze. Cette journée est la dernière qu'il passera à l'école. Il n'a pas seulement grandi depuis que nous avons eu le plaisir de le voir, il est aussi devenu plus sage ; du moins nous devons l'espérer.

A leurs pieds, dans le même costume que Tom, Arthur est assis par terre, les jambes croisées à la turque; sa crosse est étendue sur ses genoux. Lui non plus n'est plus un enfant; à la rigueur, le plus écolier des deux serait encore notre ami Tom, car la physionomie d'Arthur a quelque chose de pensif et de réfléchi; ses joues sont plus pâles qu'on ne le désirerait; cependant, quoiqu'il soit un peu mince, toute sa personne est bien prise; on voit qu'il est actif et énergique; son ancienne timidité a disparu: tantôt il sourit silencieusement aux propos qu'échangent ses deux compagnons, tantôt il jette par-ci par-là avec aisance un mot ou deux au milieu de leur conversation.

Tous les trois surveillent le jeu avec attention et joignent leurs applaudissements aux acclamations qui suivent chaque coup bien joué. C'est un plaisir de voir sur quel pied de familiarité respectueuse les deux élèves causent avec le maître. Il est évident que Tom a cessé, du moins aujourd'hui, de considérer en théorie tous les maîtres comme des « ennemis naturels ».

« Je ne fais pas d'objections à votre théorie, dit le maître en continuant la conversation commen-

cée, et j'avoue que vous vous êtes tiré d'affaire convenablement. Mais prenons, par exemple, une pièce d'Aristophane. Je crois que vous en avez expliqué une ce semestre avec le docteur.

— Oui, *les Chevaliers*, répondit Tom.

— Bon; eh bien, je suis sûr que vous y auriez pris le double de plaisir si vous aviez donné un peu plus de soin à vos études les années précédentes.

— Eh bien, monsieur, je ne crois pas que personne parmi mes camarades se soit plus amusé que moi aux disputes de Cléon et du charcutier... Eh! Arthur? dit Tom en le poussant du bout du pied.

— C'est vrai, répondit Arthur; je crois, monsieur, que vous avez mal choisi votre exemple.

— Au contraire, reprit le maître. Dans ces espèces de tournois, comment pouvez-vous juger des coups en connaisseur si vous ne connaissez parfaitement les armes des jouteurs ? Les armes ici, c'est la langue; et vous, Brown, vous n'avez jamais travaillé le grec moitié autant qu'il aurait fallu. Par conséquent, vous avez nécessairement perdu toutes les nuances délicates qui donnent tant de sel à la plaisanterie.

— Oh! bien joué, bravo Johnson! » cria Arthur en jetant son chapeau en l'air et en applaudissant avec frénésie.

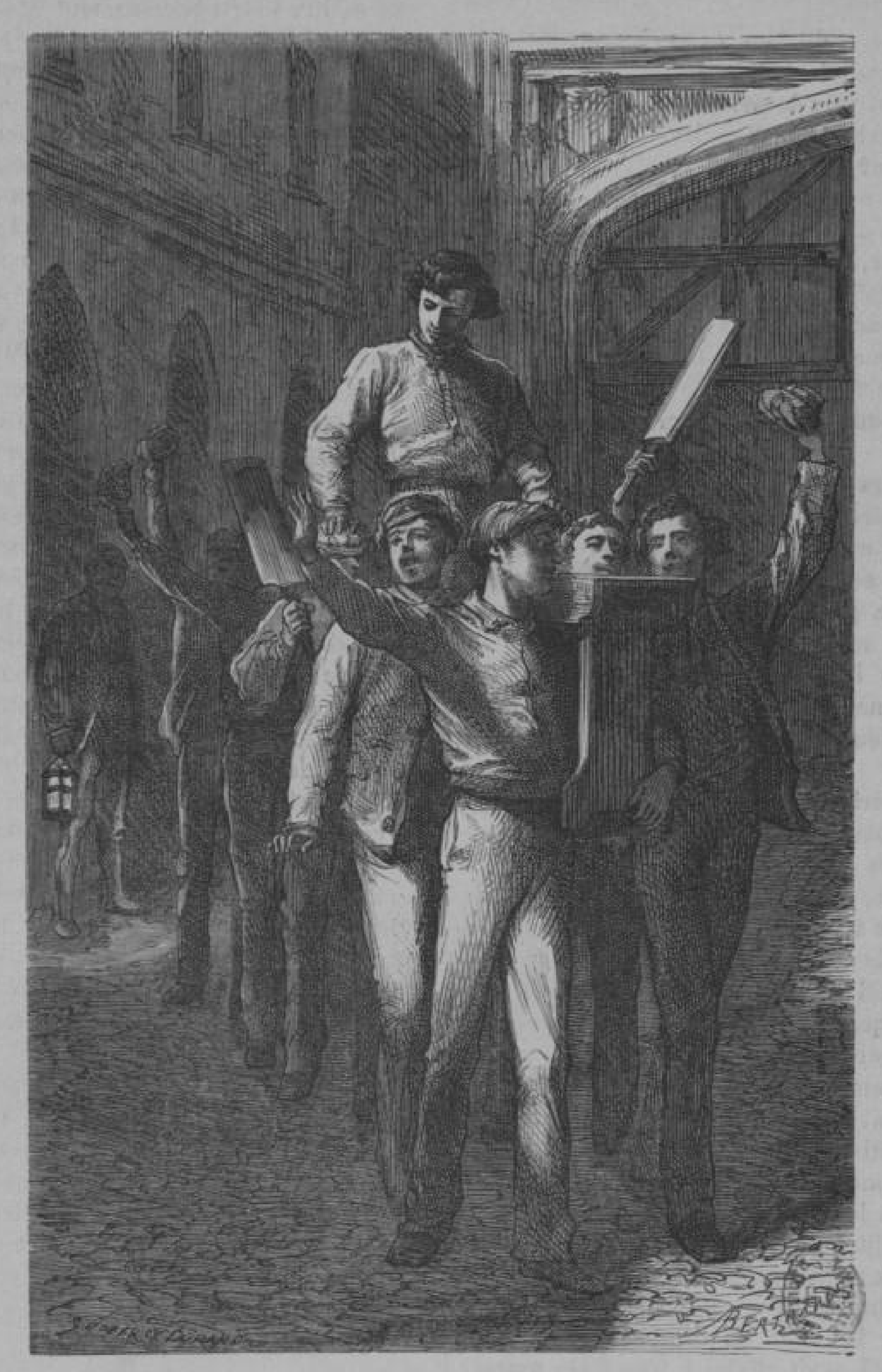
Tom répéta « bravo Johnson! » avec une voix qu'on aurait pu entendre de la chapelle.

« Hein! qu'est-ce que c'est? je ne vois pas, dit le maître.

— Quel coup! répéta Tom avec enthousiasme; sans ce tour de poignet tout était perdu. Oh! bravo Johnson!

— Nous y voilà! dit le maître, c'est juste ce que je vous disais tout à l'heure. Moi qui n'entends rien au cricket, je ne sais pas apprécier ce fameux tour de poignet, qui est, à ce qu'il parait, d'après votre enthousiasme, une des finesses et des délicatesses du jeu. J'applaudis quand je vois Raggles vous lancer la balle à toute volée : cela je le comprends; le reste m'échappe; ne voyez-vous pas l'analogie?

— Je la vois, répondit Tom avec un regard plein de malice. Mais la question est de savoir lequel des deux vaut le mieux pour moi d'être fort en grec ou habile au cricket : j'ai la tête si dure que je n'aurais jamais eu assez de temps pour exceller dans les deux.



Le triomphe de Tom. (P. 132, col. 2.)

— Je vois que vous êtes incorrigible, dit le maître en riant; mais je vous réfute par un exemple. Voilà Arthur qui a su mener de front le grec et le cricket.

— Le beau mérite! Il est venu au monde sachant le grec. A son arrivée ici, je m'en souviens bien, il lisait Hérodote pour s'amuser, comme moi *Don*

Quichotte. Il n'aurait pas fait un contre-sens, même en s'appliquant bien pour le faire. Alors, moi, je me suis livré au cricket. Ah! s'écria-t-il vivement, voilà un coup malheureux, et cependant c'était bien joué. Enfin on n'y peut rien. A qui le tour maintenant?

— Je ne sais pas, répondit Arthur, la liste est dans la tente.

— Allons-y voir, » dit Tom en se levant.

Mais en ce moment Jack Raggles et deux ou trois autres accoururent vers le petit groupe.

« Oh Brown! cria Jack Raggles, ne puis-je pas jouer tout de suite?

— Quel est le nom qui vient le premier sur la liste? demanda le capitaine.

— C'est Winter, et ensuite Arthur, répondit un écolier qui apportait la liste; mais la partie touche à sa fin, il n'y a pas de temps à perdre. J'ai entendu M. Aislabie dire que tout devait être fini à huit heures et quart, sans faute.

— Oh! laissez jouer Raggles, » cria le chœur des écoliers.

Tom céda à leurs instances, et dit aussitôt:

« Je viens de faire une sottise, et la partie est perdue. Dans tous les cas, ajouta-t-il en se tournant vers le maître avec un sourire légèrement ironique, vous aurez au moins le plaisir de voir un de ces coups qui excitent votre admiration.

— Oh! oh! de l'ironie, répondit le maître. Eh bien! votre ironie ne me touche pas, car je commence à comprendre le jeu scientifiquement. Oh! le cricket est un noble jeu!

— Un jeu! s'écria Tom, dites une institution.

— Dites une institution nationale, ajouta Arthur.

— Dans tous les cas, reprit le maître, j'y vois une école de discipline, de confiance mutuelle et de désintéressement. Ce n'est pas un jeu égoïste. Chacun joue pour le succès de son parti, et non pour le sien propre. Aussi quel honneur d'être capitaine des onze, et quelles qualités doit posséder un personnage aussi considérable!

— Hélas! répondit Tom avec une feinte humilité, si le capitaine avait eu la moindre prudence, il n'aurait pas eu la sottise de compromettre la partie ce soir en laissant jouer Raggles en dehors de son tour.

— Ce n'est pas le docteur qui aurait commis une faute pareille, » dit Arthur avec gravité.

Cependant Jack avait commencé par se couvrir de gloire, et ses admirateurs, qui étaient nombreux, faisaient retentir la cour de leurs acclamations. Mais le pauvre Jack avait affaire à trop forte partie, et bientôt il commit faute sur faute, au grand scandale des Rugbéens.

« J'en étais sûr, dit Tom en se levant; cela devient grave. »

« Winter, Winter, au tour de Winter, » crie le chœur des Rugbéens. Mais cette fois Tom ne se laisse pas émouvoir par les cris de la foule, et c'est Arthur qu'il désigne.

Comme le maître lui témoignait son étonnement de voir Arthur désigné dans un moment aussi critique: « C'est vrai, dit Tom, je ne suis pas même bien sûr que par son jeu il mérite d'être dans les onze, mais je n'ai pas pu m'empêcher de l'y mettre. Cela lui fera tant de bien; et puis, si vous saviez ce que je lui dois! »

Le maître sourit discrètement, il savait à quoi s'en tenir. Huit heures sonnent. Arthur joue très-bien, et Johnson le seconde admirablement. « Bravo, mon petit! » s'écrie Tom, et Arthur rougit de plaisir. A la fin pourtant, Arthur cède la place à Winter. Mais voilà l'omnibus qui doit emmener les Londoniens. La partie est indécise: seulement comme les Londoniens ont fait plus de points, les Rugbéens les proclament courtoisement vainqueurs.

Une telle défaite vaut une victoire. Tout le monde est heureux. M. Aislabie serre toutes les mains à la ronde et dit à Tom: « Mes compliments, monsieur, pour vos onze; j'espère que vous serez des nôtres si vous venez à Londres. »

Tom sentit vivement l'honneur que lui faisait M. Aislabie, et son cœur en fut profondément réjoui. En même temps, il se sentait triste de quitter la vieille école où il avait passé des années si heureuses. Les paroles que le vieux Brooke avait prononcées au moment de partir lui revenaient en mémoire; il avait besoin de se recueillir et la joie bruyante de ses camarades l'importunait un peu. Aussi, quand le jeune maître l'invita à venir prendre le thé chez lui, en compagnie d'Arthur, il accepta avec empressement.

A son retour, il trouva les « onze » en liesse après un copieux souper; Raggles chantait des chansons comiques et faisait des tours de force. On gronda le capitaine de s'être absenté, d'avoir déserté; on le félicita bruyamment de son retour. Sa mélancolie ne tint pas contre la joie générale, et il fut bientôt aussi enfant que les autres. A dix heures, les onze le portèrent en triomphe autour du quadrangle, en criant en chœur:

« Car c'est un joliment bon garçon! »

Le lendemain, après déjeuner, Tom ayant réglé tous ses petits comptes partit pour Londres. Au moment où il franchit le seuil de l'école, il cessa d'être un écolier et fit son premier pas dans la vie avec toute la confiance d'un jeune voyageur.

Que Dieu le protége!

Imité de l'anglais par J. Levoisin.



LE SULTAN DE ZANZIBAR

Le sultan de Zanzibar vient d'arriver à Paris, où sa présence est loin d'avoir excité autant de curiosité et d'enthousiasme que celle du chah de Perse. Et cependant la visite du noir potentat de l'île africaine est tout autrement importante pour nous autres Français que celle du pseudo-successeur des Xercès.

La Perse est, pour ainsi dire, fatalement condamnée à disparaître un jour ou l'autre dans le grand empire russo-asiatique, tandis que l'importance du royaume de Zanzibar va croissant de jour en jour à la suite des nouvelles découvertes dans l'Afrique centrale, et d'ici à quelques années il servira d'entrepôt au commerce que l'Europe ouvrira avec ces immenses et riches régions.



Masdjid Saïd, sultan de Zanzibar.

En effet, si l'île de Zanzibar, qui forme le noyau du sultanat, est de dimension restreinte, elle occupe une position admirable. Sise à environ cinq degrés au-dessous de l'équateur, le voyageur qui la quitte, se dirigeant en ligne droite vers l'ouest, atteint après un peu plus de 1000 kilomètres la rive orientale du lac Tanganika, magnifique mer intérieure qu'ont fait connaître les explorations de Burton, de Livingstone et tout récemment de Cameron.

Outre l'île elle-même, le pouvoir du sultan s'étend sur une vaste longueur de côtes de l'Afrique orientale, correspondant à la région intérieure des grands lacs.

Ben Saïd, sultan du Zanzibar, l'hôte actuel de la France, est le fils du dernier imân de Maskât. Son frère et prédécesseur Masdjid Saïd, dont nous donnons ici le portrait, fut le fondateur de la puissance arabe dans cette partie de l'Afrique. Il lui succéda en 1870 et, grâce à l'appui des puissances européennes, il put étendre considérablement ses États. En revanche de cet appui, l'Angleterre et la France ont obtenu de lui l'abolition de la traite des esclaves, abolition qui a été confirmée par un traité passé en 1874.

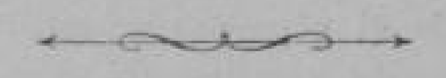
Zanzibar était en effet jusqu'ici le centre de cet odieux trafic ; c'est vers ce point qu'affluaient toutes ces caravanes qui y apportaient du cœur de l'Afrique de malheureuses populations arrachées à leur patrie ; c'est de là que partaient les innombrables *dhaos* arabes emportant les infortunés esclaves vers l'Arabie, l'Égypte, l'Inde et la Perse.

Refoulés au nord par le khédive, maintenus à l'ouest par le sultan, les marchands d'esclaves vont se voir fermer toute issue.

Sans même faire entrer en ligne de compte sa puissance grandissante et même l'amitié qu'il a toujours témoignée à la France, le seul titre d'abolisseur de l'esclavage mérite que tous les Européens saluent avec respect Sa Hautesse Sidi Bergach Ben Saïd, sultan de Zanzibar et du Souahéli.

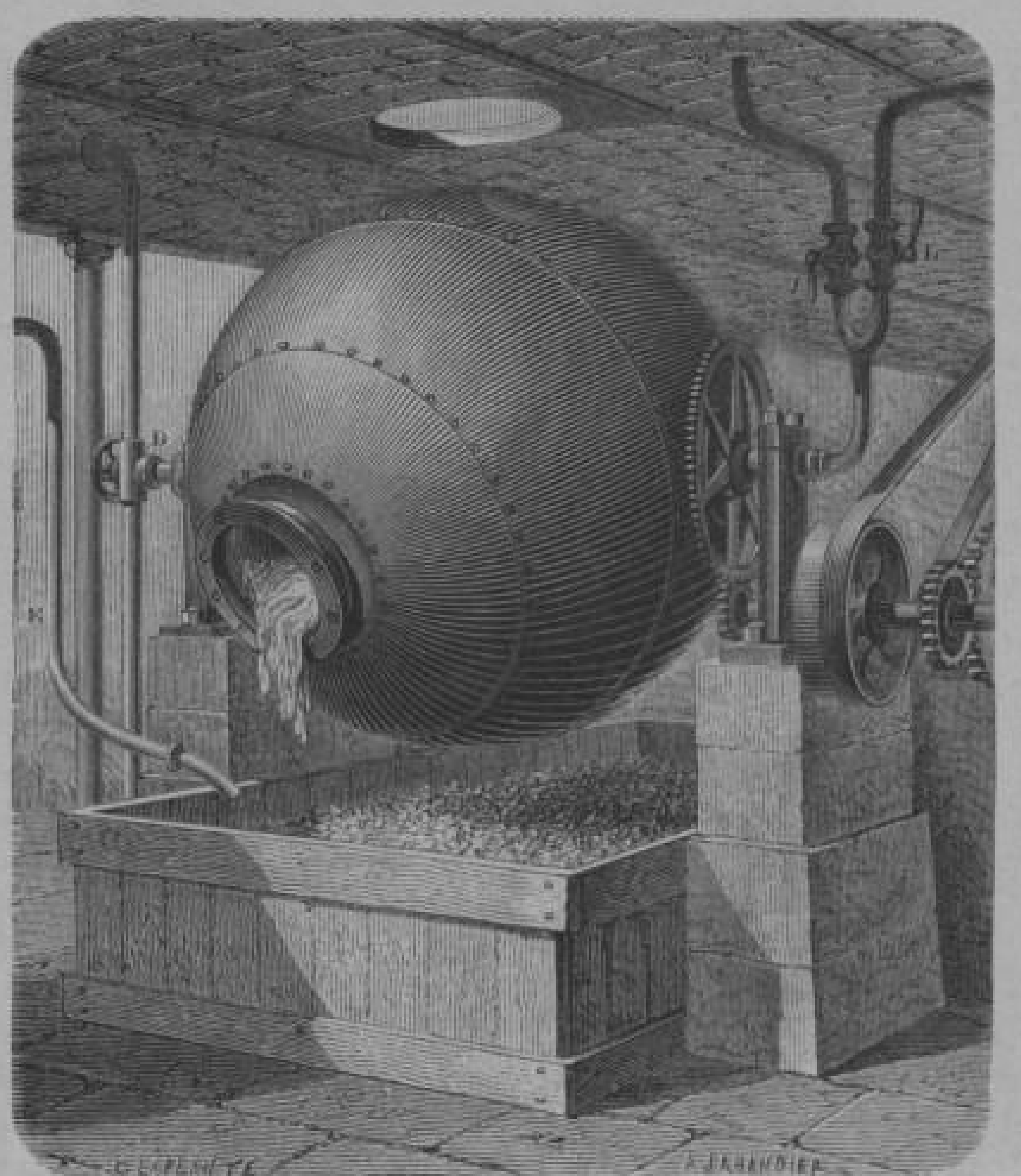
Le noble hôte de la France visite toutes les curiosités de Paris, accompagné de M. Scheffer, interprète en chef du ministère des affaires étrangères, et de M. Rabaud, consul de Zanzibar à Marseille. Comme le chah de Perse, il semble s'amuser beaucoup aux représentations du Cirque des Champs-Élysées. Il y a quelques jours, au Palais de l'Industrie, il a observé avec un vif intérêt les différentes phases de la fabrication du savon, produit européen dont une partie de sa suite paraît avoir le plus grand besoin.

Ét. Leroux.



LE PAPIER

Vous entendez tous les jours des gens qui, passant dans la rue, s'en vont criant : « Avez-vous des chiffons à vendre! Vendez les vieux chiffons! » Et maintes fois, vous trouvant vous-mêmes dans la rue, vous avez pu voir des gens qui, une hotte sur le dos, remuaient avec un petit crochet de fer les balayures, les ordures jetées sur la voie publique, pour en extraire



Laveur sphérique pour la pâte à papier. (P. 134, col. 2.)

soigneusement les moindres bribes d'étoffe ou de papier dont peu à peu leur hotte se remplissait.

Et comme, enfants bien avisés, vous ne laissez à personne le droit de se dire plus curieux que vous, j'entends de la bonne curiosité, de celle qui pousse à l'instruction sans porter jamais à l'indiscrétion, vous n'avez pas manqué de vous dire : « Mais quelle singulière idée ont donc ces gens d'acheter ou de recueillir d'aussi misérables et dégoûtantes choses! »

Peut-être n'avez-vous pas trouvé la réponse à cette question. C'est pourquoi, venez : nous allons tâcher d'en avoir, comme on dit quelquefois, le cœur net.

Suivons ce fourgon sur lequel sont entassés un certain nombre de ballots grossièrement conditionnés. Entrons avec le pesant équipage dans la cour d'une usine, et observons.

Des hommes prennent et emportent sous un hangar ces ballots qu'on ouvre et d'où s'échappe le plus étrange méli-mélo de lambeaux, de rognures, de loques, de penaillons, qu'il soit possible d'imaginer. Mais il n'en sera pas longtemps ainsi, l'ordre ne va pas tarder à se faire dans une certaine mesure au sein de ce chaos. Des femmes sont là qui, assises devant le tas, des ciseaux à la main, prennent un à un ces débris et séparent les unes des autres les diverses espèces de guenilles qui composent l'ensemble. Ici les chiffons blancs de chanvre ou de lin, là les fragments de tissus de toutes couleurs ou d'autre qualité ; à part aussi les vieux papiers. Tout en opérant cette répartition, elles font disparaître, à grands coups de ciseaux, les plis, les coutures, les ourlets. Le triage achevé chacun des lots prend une direction différente à l'intérieur de l'usine. Attachons-nous de préférence à suivre la destinée du lot chiffons blancs, de chanvre ou de lin, fragments de mouchoirs, de draps de lit, de serviettes, etc.

Nous voyons qu'en premier lieu on le présente par petite quantité à un instrument qui a beaucoup d'analogie avec le hache-paille du palefrenier; c'est du reste un hache-chiffons, qui ne tarde pas à remplir dignement sa tâche : le tout est bientôt réduit en menus morceaux. Cela fait, on met ce tas de *hachures* dans une sorte de grand panier à salade qui, vigoureusement secoué, débarrasse nos chiffons de la poussière et des corps étrangers qui pourraient y être mêlés.

Mais voilà qu'on ouvre une grande caisse, un grand tombeau circulaire qui, du moins par son principe de disposition, rappelle assez bien l'appareil à l'aide duquel les épiciers grillent le café. Pendant que le couvercle de la caisse est soulevé, examinons-en l'intérieur. Oh! oh! savez-vous qu'il paraît y avoir là de terribles engins! Voyez-vous cette quantité de lames tranchantes, ou couteaux, ou plutôt ces ciseaux? Tout cela est maintenant au repos ; mais figurons-nous que nous avons une main là-dedans quand tout cela tournera : Brrr! il y a de quoi donner une jolie chair de poule, n'est-ce pas ?

On met nos chiffons triturés dans la caisse, on referme le couvercle, on pousse une courroie qui fait que le moteur de l'usine prend sur l'axe de la caisse et que les lames tournent avec une prodigieuse vitesse. Dieu du ciel! quel gâchis, ou plutôt quel hachis doit se produire dans la caisse ! Attendons un peu pour en juger.

La courroie est repoussée. On ouvre le tambour.

Regardons. Plus de chiffons : de la charpie. On jurerait le fait d'une myriade de souris enragées lâchées en pleine lingerie.

On extrait cette belle marchandise de la caisse et l'on en remplit une cuve, dans laquelle on verse ensuite un liquide dont l'odeur âcre toute particulière a un grand air de famille avec les émanations de cette poudre blanche que nous avons pu voir répandre çà et là dans la ville, alors qu'on veut désinfecter les cloaques, par appréhension des épidémies.

« Rien d'étonnant à cela, nous dit un des ouvriers qui remue la charpie en son bain, puisque c'est une composition de chlore qu'on a mise dans la cuve.

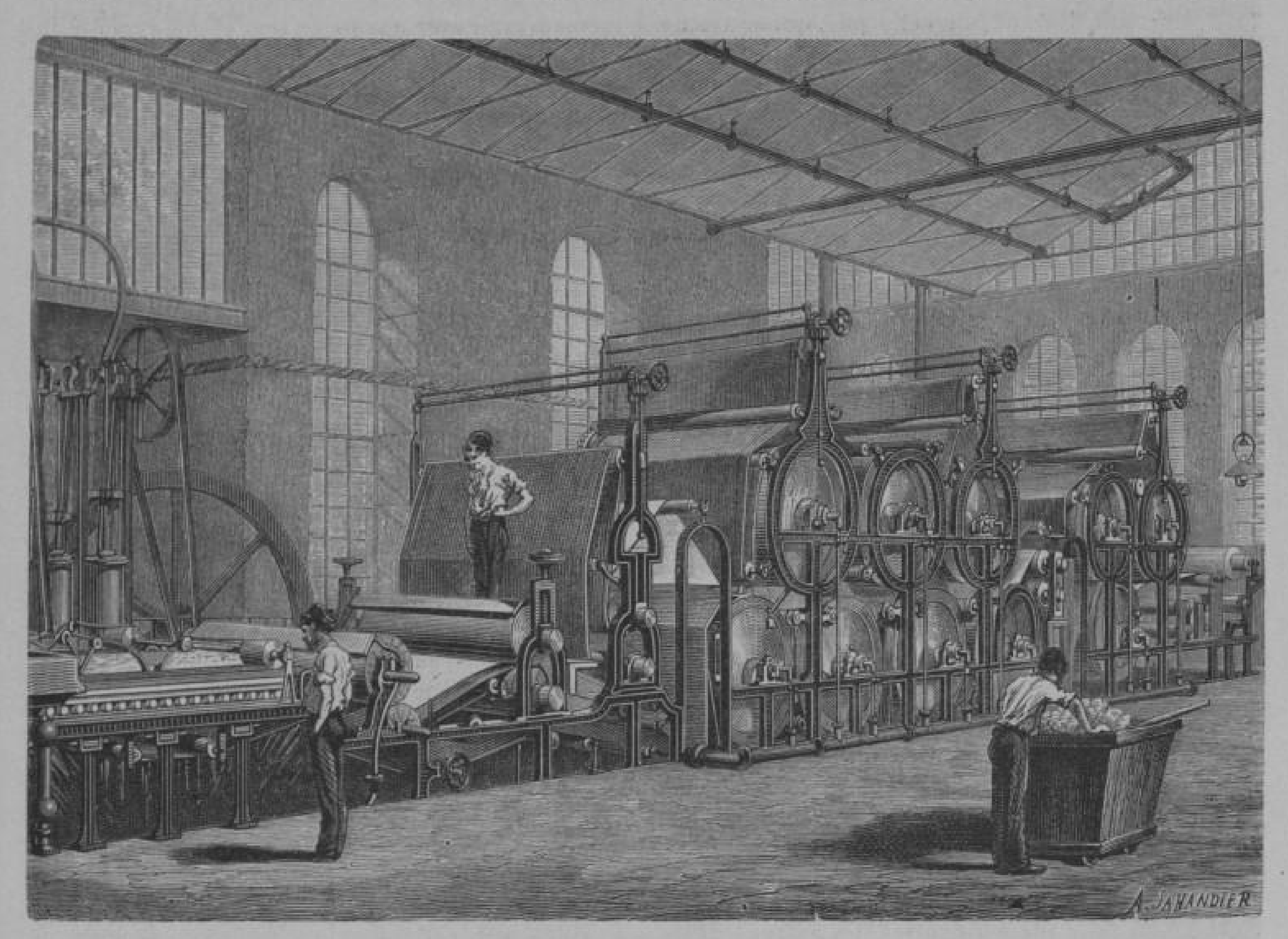
— Fort bien ! mais dans quel but, s'il vous plaît ?

— Afin de rendre parfaitement blanche cette charpie, le chlore ayant, comme vous savez, la propriété de détruire la généralité des principes colorants. »

Bientôt on fait arriver sur la masse qu'on brasse et remue toujours des flots d'eau pure destinés à emporter le chlore, qui finirait pas désorganiser la charpie elle-même, après l'avoir décolorée. On met ensuite la masse bien lavée dans une nouvelle caisse à lames tranchantes, analogue à la première, avec cette seule différence que les couteaux ou ciseaux y sont plus nombreux, plus serrés, sans doute dans l'intention de pousser à son extrême limite le travail de trituration. Et l'on fait tourner... Quand la caisse est rouverte, nous pouvons voir qu'elle contient une véritable bouillie : disons, si vous voulez, une véritable purée de linge.

On emplit de cette purée un grand baquet. Un ouvrier est là qui tient à la main un cadre de bois sur lequel sont tendus parallèlement un nombre tel de fils de cuivre que le cadre en est fermé, à l'instar d'un tamis ; sur ce cadre, un second est adapté, qui forme un léger rebord au premier. L'ouvrier plonge le tout dans le baquet et s'arrange de façon que le tamis retienne une certaine quantité de pâte, mesurée d'ailleurs par le cadre formant rebord. Puis, tenant le tamis au-dessus du baquet, il fait par quelques mouvements de secousse ou d'oscillation que l'eau encore en excès dans la pâte s'écoule entre les fils métalliques, sur lesquels il reste alors quelque chose qui ressemble fort à une grande crêpe carrée, au moment où l'on va la faire cuire.

La mettra-t-il au feu? Non. Quand il la croit suffisamment égouttée, il passe le tamis à un de ses camarades, qui se tient auprès d'une presse dont le plateau supérieur est relevé, mais sur le plateau inférieur de laquelle est placé un carré de feutre de la grandeur du tamis.



Ensemble des machines pour la fabrication du papier. (P. 136, col. 2.)

L'ouvrier qui a reçu ce tamis enlève tout d'abord le cadre à épaisseur qui pourrait le gêner dans ses manipulations, puis, faisant tourner vivement ce cadre sur lui-même, il le pose, la crêpe en dessous, sur le carré de feutre. La crêpe se détache et tombe de plat sur l'étoffe. L'ouvrier la recouvre d'un autre carré de feutre. Et comme pendant que celui-ci agissait de la sorte, l'autre ouvrier a puisé dans la cuve la matière d'une nouvelle crêpe sur un nouveau tamis, cette seconde crêpe est à son tour posée sur le feutre qui recouvre la première. Et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il y ait sur la presse une pile de crêpes séparées par autant de carrés de feutre.

Alors, en faisant tourner la vis de la presse, le plateau supérieur descend sur cette pile, qui se trouve très-fortement comprimée. Quand on desserre la vis, nous pouvons voir que les crêpes (gardons ce mot, puisqu'il peint la chose), tout à l'heure molles et évidemment peu résistantes, ont acquis, en cédant au feutre l'humidité qui les emprégnait et en subissant une forte pression, une véritable ténacité. On les presse de nouveau, après les avoir retournées avec les feutres. Puis la pile est emportée dans une grande pièce où des milliers de cordes sont tendues à hauteur de tête. Puis des femmes prennent une à une ces crêpes, qui alors semblent pouvoir être maniées sans trop de chance de déchirure, et les mettent à cheval sur les cordes, comme autant de serviettes après le blanchissage.

Et si nous repassons par là au bout de quelques heures, nous reconnaîtrons au toucher, comme à la vue, que chacune de nos crêpes s'est changée en une belle et bonne feuille de papier blanc.

Ai-je besoin de vous faire remarquer que si, au lieu de suivre dans les diverses manipulations qu'il a subies le tas de chiffons blancs, nous avions suivi le tas de chiffons colorés ou de vieux papiers, nous aurions vu obtenir pour résultat des espèces de papiers plus ou moins grossiers, et offrant telle ou telle teinte, selon la qualité de matière employée et selon qu'on aurait jugé convenable de colorer ou de décolorer la pâte? Mais tenons-nous-en à notre papier blanc.

Une fois complétement séchées et enlevées des cordes pour faire place à d'autres, les autres feuilles de papier pourraient être considérées comme terminées, si elles devaient servir à des impressions de livres (l'impression usant d'une encre grasse et épaisse) ou à de simples pliages; mais, destinées à recevoir l'écriture, elles offriraient le double inconvénient de présenter une surface trop rugueuse et de *boire* l'encre qui coule de la plume. Il reste donc à les *encoller* et à les *lisser*.

Dans presque toutes les fabriques, à vrai dire, on mélange aujourd'hui à la pâte même du papier une dose de colle, mais dans d'autres on se borne à encoller la surface des feuilles en les plongeant dans une solution de gélatine, et à les faire sécher de nouveau (c'est ce qui produit ce papier où l'on ne saurait plus écrire sur la place où l'on a effacé un mot en grattant, ou pour mieux dire, la pellicule encollée). Le *lissage*, *glaçage* ou *satinage* s'obtient ensuite en soumettant à une excessive pression les feuilles placées une à une entre des cartons très-durs, très-unis, ou entre des lames de zinc ou de cuivre. Le papier peut être alors mis par *mains* de 25 feuilles, par *rames* de 20 mains, enveloppé et livré au commerce.

Notons encore qu'au lieu de visiter l'atelier où les feuilles de papier se fabriquent comme on dit à la *forme* (c'est le nom technique du tamis), nous aurions pu entrer dans la salle où fonctionnent des machines aussi ingénieuses que compliquées effectuant le même travail avec une perfection et une rapidité inconcevables, sans changer rien toutefois aux principes élémentaires de fabrication, qui dans la première méthode avaient pour nous le grand avantage d'être beaucoup plus aisément compréhensibles.

A suivre. EUGÈNE MULLER.

LE CHOU-PALMISTE

Le chou-palmiste ou *Areca oleracea* est un arbre du genre des aréquiers, importante division de la précieuse famille des palmiers. On le rencontre principalement aux Antilles et dans l'Amérique du Sud, mais il a des variétés dans l'Inde et la Malaisie.

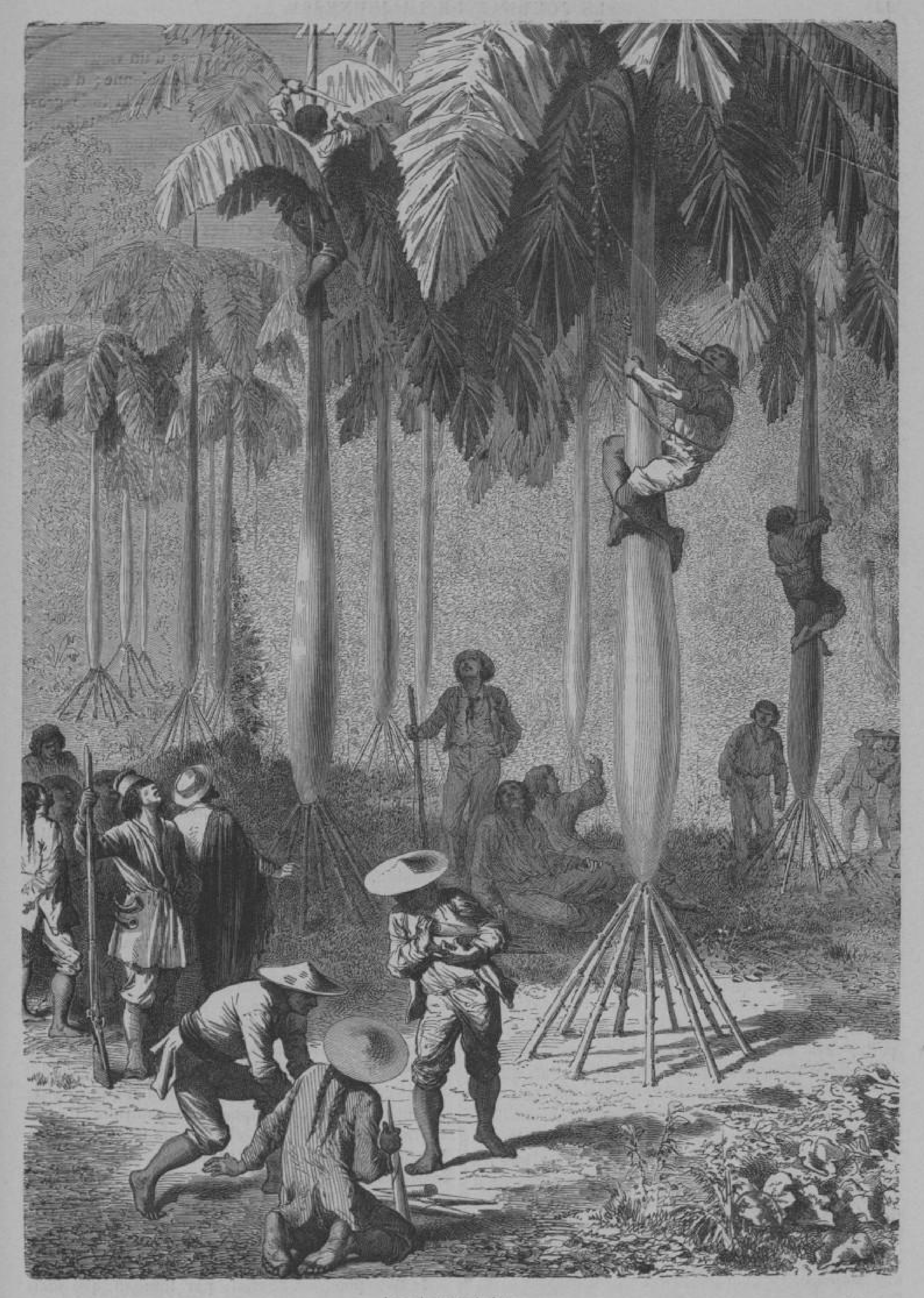
C'est un bel arbre, au tronc uni, fusiforme, élancé, curieusement arc-bouté sur des racines qui semblent le soutenir suspendu au-dessus du sol, et couronné par un magnifique panache de feuilles.

Au centre de ce panache se dresse un bourgeon long quelquefois de plusieurs mètres.

Ce bourgeon, composé de jeunes feuilles d'un vert tendre délicatement enroulées, constitue le vrai chou-palmiste. C'est, au dire des amateurs, un aliment sain et délicat; malheureusement il est fort rare, fort cher et a peu de chances de devoir jamais se vulgariser, car son ablation entraîne la mort de l'arbre, qui ne croît lui-même qu'avec une certaine lenteur.

Le chou-palmiste n'est donc aux colonies qu'un luxe de gourmet, et, à ce compte-là, il ne mérite que peu d'intérêt. Mais il joue un tout autre rôle dans les immenses forêts vierges de l'Amérique du Sud où il pullule, car il fournit aux *cascarilleros*, ou chercheurs d'écorce de quinquina, une précieuse ressource. Combien de ces hardis pionniers ont dû leur salut à la rencontre d'un groupe d'arécas !

C'est à une rencontre de ce genre que se rapporte notre gravure. M. Paul Marcoy, le célèbre explorateur des régions centrales de l'Amérique du Sud, accompagné de cascarilleros boliviens, avait tenté



Les choux-palmistes.

en 1861 d'ouvrir au commerce les vallées de quinquinas du Bas-Pérou. Mais les attaques des Indiens avaient obligé la petite troupe à battre en retraite. Épuisés de fatigue, leur poudre mouillée par la pluie, les malheureux allaient succomber; déjà ils étaient réduits depuis plusieurs jours à se nourrir de sauterelles et de limaces, lorsqu'un groupe de choux-palmistes se présenta à leurs yeux. « Malheureusement, dit M. Marcoy, nous n'avions plus de haches pour les abattre, et, comme le renard de la fable, nous en aurions été réduits à les trouver trop verts, si un des péons péruviens ne se fût avisé de fabriquer un cerceau avec une liane, d'en entourer le tronc d'un des palmiers et de monter sur l'arbre à la façon des nègres. Mon couteau, le seul qui fût resté, servit à en couper le bourgeon terminal. Comme l'opération avait réussi, nous la répétâmes sur plusieurs arbres et nous eûmes de quoi souper. »

P. VINCENT.

LES AVENTURES DU CAPITAINE MAGON[1]

Les Doriens. — Une cérémonie funèbre. — Les exploits de Jonas. — La demande du roi dorien.

Dès le matin, on se mit à l'œuvre pour réparer nos avaries. La cargaison, parfaitement arrimée et emballée, n'avait pas souffert; je fis transporter dans une prairie verdoyante et émaillée de fleurs des marchandises qu'on étala sous un bouquet d'arbres, et je fis descendre Jonas et sa trompette.

Quand le sonneur se vit à terre, il manifesta sa joie par des sauts et des cris formidables.

« Où sont-ils, s'écria-t-il? Maintenant, je ne suis plus sous l'eau, dans la gueule du Léviathan. Où sont les bêtes curieuses qui doivent lutter contre moi? Maintenant, je n'ai plus peur. Sur la terre solide, il n'est pas de bête que je craigne, si curieuse qu'elle soit! »

J'ordonnai à Jonas de sonner de sa grande trompette, aussi fort qu'il pourrait, et le fracas qu'il fit ne tarda pas à nous amener les habitants d'un village qu'on voyait de loin, et de nombreux bergers dispersés dans la campagne. Tous ces gens accouraient vers nous sans défiance, voyant nos préparatifs pacifiques, et de loin ils s'appelaient déjà les uns les autres, criant « Pheaki, Pheaki » pour se dire qu'il y avait là des marchands phéniciens. C'étaient des Doriens, hommes grands et bien faits, blancs de visage, ayant le nez très-droit, le front élevé, les cheveux noirs et bouclés; la plupart étaient sans armes. Les uns étaient vêtus d'un vieux *kitonet*, de provenance évidemment phénicienne; d'autres avaient essayé de s'en faire un avec la toile grossière qu'ils tissent; mais leurs imitations étaient informes et mal cousues. Le plus grand nombre avaient la tête nue; quelques-uns étaient coiffés d'une espèce de parasol fait avec de la paille tressée. Il y avait aussi des femmes avec eux, belles de corps et de visage. Elles étaient vêtues de longues robes sans manches, faites de deux morceaux de toile cousus ensemble, à peu près comme un sac dans le fond duquel on aurait fait trois trous pour passer la tête et les bras, et par-dessus ces robes elles avaient une robe plus courte, fendue sur les côtés, qui leur descendait un peu au-dessous de la ceinture. Ils n'avaient d'ailleurs ni bijoux ni ornements.

Je fis aussitôt, à l'aide de piquets, tendre une corde autour de nos marchandises, et je dis à Hannon d'expliquer aux naturels qu'ils ne devaient pas franchir la corde, ce qu'ils comprirent très-bien. Ils me parurent, en toutes choses, très-réservés et très-intelligents.

L'un d'eux, qui avait autour de la tête un bandeau d'étoffe, et portait un long bâton terminé par une pomme de cuivre, pour faire reconnaître qu'il était leur chef, se mit à parler pour tous les autres. Les siens l'écoutaient dans le plus profond silence. Ce chef se tint devant nous, les yeux baissés et les mains croisées, et nous fit un long discours, car les Doriens sont grands parleurs et amis des harangues. Je le comprenais assez bien, et d'ailleurs j'avais Hannon pour m'aider. Il nous souhaitait la bienvenue, et nous faisait beaucoup de compliments, nous appelant des demi-dieux, et célébrant, tout ensemble, les dieux nos parents, et nos navires, ce qui fait toujours plaisir à des marins. Finalement, il nous demanda de faire voir, à lui et à son peuple, les belles choses que nous avions apportées de la ville divine de Sidon.

Je connaissais depuis longtemps l'idée qu'ont les Doriens, Ioniens, et en général tous les peuples qui s'appellent entre eux du nom commun d'Hellènes. Ils croient que les Phéniciens ne sont pas des hommes comme les autres, et pensent volontiers que nous sommes d'origine ou de parenté divine. Le lointain mystérieux de nos villes, nos navires, nos voyages, les marchandises que nous leur apportons, toutes choses extraordinaires pour eux, leur ont donné cette idée, et l'on comprend bien que ce n'est pas nous qui les détrompons, au contraire. Ce qui finira par les détromper, c'est la vue de nos colonies, les coups de main de nos capitaines, et matelots, et les collisions qui s'ensuivent quelquefois. Toujours est-il qu'ils nous regardent comme une espèce d'hommes bien supérieure, et qu'ils avalent, avec la plus parfaite candeur, toutes les bourdes que nous leur racontons.

Je fis répondre à ce chef, par Hannon, que nous rapportions toutes sortes de choses extraordinaires

[1] Suite. — Voy. pages 10, 27, 43, 59, 76, 90, 110 et 122.

du Caucase où habitent des géants, de la Cilicie où sont des montagnes enflammées et les bouches du monde souterrain, de Sidon, ville divine, d'Arabie où sont les plus justes des hommes, qui vivent trois cents ans, d'Égypte où vivent les dieux et les crocodiles, serpents de deux stades de long.

« En attendant, ajoutai-je, si vous avez des cuirs de bœuf, du cuivre de Chalcis, de la laine filée, des cornes de bouquetins, apportez-les-moi. Je vous donnerai en échange des habits, des perles de verre, des parfums, du nectar, ou toute autre chose que votre cœur pourra désirer. »

« Qu'est-ce que tu leur racontes là ? me dit Chamaï stupéfait, à mesure que je parlais. Les Madianites sont les plus justes des hommes ! et les enfants d'Ismael vivent trois cents ans ! et l'on rencontre des dieux qui se promènent en Égypte ! »

La stupéfaction de Chamaï m'amusait beaucoup.

« Tais-toi donc! lui dit Himilcon, tu en entendras bien d'autres.

— Mais ce sont des mensonges gros comme des montagnes !

— Du moment qu'ils font plaisir à ces sauvages, et qu'ils leur font acheter nos marchandises, ce ne sont plus des mensonges. »

Le chef envoya aussitôt des hommes vers le village, pour chercher ce qui pourrait être à ma convenance. On m'apporta bientôt un assez grande quantité de bon cuivre, des peaux de bœuf et de grandes cornes propres à faire des arcs et des manches de couteau. J'eus tout cela à bon compte, ainsi que de bonne laine filée qui vient de terre ferme. Pour ne pas être continuellement encombré sur la plage, j'envoyai des marchandises dans l'intérieur du pays, sous l'escorte de Bicri, qui ne demandait qu'à courir, en compagnie de Jonas, dont la trompette retentissante devait annoncer nos produits et attirer les chalands. Cette trompette fit l'admiration des Doriens, qui ne pouvaient se lasser d'écouter ses fanfares. Je mis toute l'expédition sous la direction du maître matelot Hadlaï, que je chargeai de la vente, car il s'y entendait fort bien, avec recommandation d'être de retour dans les quarante-huit heures : c'était le temps qu'il me fallait pour réparer nos avaries.

Dans la journée, j'envoyai huit hommes m'abattre un chêne dans une forêt, sur les flancs de la vallée, pour refaire une vergue au *Dagon*. Les Doriens me laissaient couper tout le bois que je voulais, sans rétribution. Ils se croyaient assez récompensés quand on les laissait regarder nos travaux de charpentage, qu'ils suivaient avec une vive curiosité; et quand ceux de nos matelots qui savaient un peu leur langue leur contaient des histoires de voyages, mêlées de contes faits à plaisir. Ils nous aidèrent à transporter notre bois de cuisine et de construction, notre eau, tout ce que nous voulions. Ce sont de fort bonnes gens pour les marins phéniciens : j'ignore ce qu'ils peuvent être avec les autres.

Le troisième jour après notre arrivée dans l'île, un de mes matelots, blessé d'un coup de flèche pendant le combat que nous avions livré aux Égyptiens, mourut des suites de sa blessure. Je fis, suivant l'usage, tendre les navires d'étoffes noires, et je m'informai auprès des Doriens s'il se trouvait quelque caverne dans le voisinage. Ils m'en indiquèrent une, sur une montagne, à une vingtaine de stades de notre mouillage. Nous y portâmes le défunt, au milieu d'un grand concours de Doriens, parmi lesquelles les femmes s'affligeaient et se lamentaient. Ce peuple a beaucoup de respect pour les morts et les inhume avec soin : ils ont même une peur effroyable qu'on ne fasse pas les cérémonies religieuses autour de leur corps, et c'est une des causes qui leur fait tellement craindre de périr en mer, d'être engloutis dans les eaux loin de leurs proches et de la terre, et d'être privés des rites funéraires. La caverne était petite, mais profonde. Nous y déposâmes notre mort, après l'avoir bien lavé, et avec le corps on laissa les deux avirons et la planche sur lesquels on l'avait porté. On boucha ensuite l'entrée de la caverne avec de grosses pierres, et Hannon invoqua, à haute voix, Menath, Hokk et Rhadamath, qui jugent les morts dans le Chéol.



Jonas sonna de la trompette. (P. 138, col. 1.)

Après avoir inhumé notre matelot, dont les Doriens nous promirent de respecter le sépulcre, nous retournâmes à nos vaisseaux, que je laissai tendus de noir jusqu'à la nuit. Vers le soir, Hadlaï revint avec son monde, ayant fait quelques bonnes acquisitions. Jonas, bouffi d'orgueil, était entouré d'une suite d'admirateurs qui l'escortaient depuis la montagne. Il portait un veau sur son dos.

« Que prétends-tu faire de ce veau? lui dis-je.

— Je prétends le manger; je l'ai bien gagné.

— Et comment as-tu gagné ce veau? Est-ce en sonnant de la trompette?

— Non. Leurs hommes forts ont voulu s'essayer avec moi, et je les ai terrassés l'un après l'autre. Alors ils m'ont donné un veau. S'ils veulent m'en donner toujours ainsi, je les terrasserai tant qu'ils voudront. Tant qu'ils auront des veaux, je ne me lasserai pas de les terrasser. C'est un fameux pays! »

Là-dessus, voyant le roi des Doriens qui venait d'arriver avec un troupeau de bœufs, Jonas lui cria :

« Si tu veux me donner un bœuf, je te renverserai et je te battrai dos et ventre; et pour deux bœufs, je te casserai bras et jambes. »

Le roi, qui ne comprenait pas le phénicien, demandait ce que disait Jonas. J'eus beaucoup de peine à faire taire l'obtus sonneur de trompette, et à lui faire comprendre sa sottise.

« Puisque c'est leur plaisir d'être jetés par terre, disait-il, et qu'ils vous donnent de bonnes choses à manger quand on les bat! Quel beau pays que ce Dodanim[1]! Si je m'avisais de battre quelqu'un de la tribu de Dan ou de Juda, il me frapperait avec son couteau. Chez nous, on donne des coups de couteau, et ici on donne des veaux. Je suis bien content d'être venu: c'est un fameux pays! »

Cette nuit-là, le vent se mit à souffler des régions du nord et du nord-ouest, mais non point assez pour nous inquiéter sur notre départ. Au matin, les Doriens étaient bien étonnés, quand ils nous virent nous préparer à prendre la mer; avec leurs canots, ils n'auraient jamais osé le faire.

« Allez-vous donc partir maintenant, contre la volonté du vent et des flots, nous dit celui de leurs chefs qui savait un peu le phénicien!

— Sans doute, lui dis-je.

— J'aurais dû penser, fit-il, que vous êtes arrivés par cette tempête épouvantable, et qu'il fallait être des demi-dieux comme vous pour conduire sûrement vos noirs navires sur cette mer déchaînée. La nuit où la tempête était dans son fort, vous étiez sur les flots furieux.

— Nous y étions assurément, homme dorien, lui dis-je, et nous tenions tête aux coups de mer, comme doivent le faire des enfants d'Astarté et des Cabires.

— A telles enseignes, ajouta Himilcon, qu'au milieu de la tempête, l'eau salée m'ayant fort altéré, les Cabires m'envoyèrent une outre du meillleur vin.

— Les dieux marins protégent les Phéniciens, qui sont leurs enfants, s'écria le chef; je le sais, je le sais. Je les ai vus, dans cette terrifiante tempête, voler au sommet des flots, à la lueur des éclairs. Oui, j'ai vu leur char qui courait sur la crête des vagues, pour aller à votre secours, et je me le rappellerai toute ma vie.

— Et comment est-il fait, le char des dieux? exclama Himilcon, surpris à son tour.

— Tu le sais bien, dit le chef d'une voix émue. Il est fort élevé, et rond, en forme de coquillage multicolore, et des monstres marins le traînent sur les lames, blanches d'écume.

— Il a vu le *gaoul* de Bodmilcar, dis-je à voix basse à Himilcon. A la lueur des éclairs, il lui aura paru de toutes les couleurs.

— Si je pouvais tordre le coup à ce dieu marin-là, me répondit Himilcon de même, je consentirais bien volontiers à boire de l'eau pendant un mois. »

En ce moment, je vis qu'Amilcar, Gisgon et quelques autres examinaient attentivement des épaves que la mer jetait sur la plage. J'allai les voir avec eux, et nous reconnûmes des débris des couronnements de poupe et de l'avant d'un navire.

« Ce n'est pas un phénicien, pour sûr, dit Amilcar en me montrant les débris de chevillage que conservait une planche.

— Non, lui répondis-je, et je me tromperais fort si ce n'était pas un égyptien. Voilà bien leur manière d'assembler les planches, avec des chevilles sans taquet, et leur épaisseur de bois.

— Et tiens, dit Asdrubal; tiens, le cou d'oie[1], là-bas : c'était un égyptien.

— Vraisemblablement, Bodmilcar en a emmené en sa compagnie, dis-je aux autres. La partie de plaisir a mal commencé pour eux et paraît s'être terminée dans ces parages.

— C'est bien fait, dit Gisgon. Mais je mentirais si je disais que j'en souhaite autant au tyrien. Il a les trois quarts des marchandises dans ses flancs, et, si nous le rejoignons, je tiens à le rejoindre non endommagé. La destinée de ces coquins étant de périr, je suis d'avis qu'une bonne corde est préférable pour eux à vingt-quatre heures de séjour au fin fond de la mer. Voilà ce que je pense.

— Et tu penses bien, lui dis-je. Présentement, embarquons. Nous allons dans l'île des Sicules voir si tu n'y retrouverais pas par hasard tes oreilles, et jusqu'à ce que le vent change, il va falloir courir des bordées et louvoyer comme des hommes. »

Au moment où l'on terminait les préparatifs du départ, le roi dorien, qui se trouvait là en compagnie de ses gens, vint à moi brusquement, et comme quelqu'un qui a des choses importantes à dire.

« Tu es un Phénicien, un roi des navires et de la mer, me dit-il. Moi, je suis un Dorien, un roi des peuples. Nous pouvons nous entendre. Tu vois ces bœufs, ces chevaux, ce char, tout cela est à moi. Je commande à trente villages, et à douze mille guerriers. Je suis puissant et favorisé des dieux. »

« Il a quelque chose à me demander, celui-là, »

1. Les *Dodanim*, les gens de Dodone, métropole de la Grèce. C'est le nom que les Phéniciens et la Bible donnent aux Hellènes.

1. Les galères égyptiennes portaient, à l'avant, une pièce de bois courbée en forme de cou d'oie.

pensai-je. Regardant autour de moi, je vis nos vaisseaux tout prêts, quarante hommes d'Hannibal à terre, outre Hannon, Chamaï, Bicri, Jonas, Abigaïl et Chryséis ne comptant pas, et, autour du roi, une trentaine d'hommes à lance.

« Bon, pensai-je encore. En tous cas, il ne me le prendra pas de vive force. »

« Roi des Phéniciens, reprit mon Dorien, veux-tu me vendre l'esclave ionienne? Je t'en donnerai ce que tu voudras. »

Hannon fit vivement deux pas en avant. Je le retins.

jeunes filles esclaves qui te serviront et qui fileront la laine autour de toi. Tu choisiras ta nourriture parmi mes trois cents chèvres, et cinquante vaches te donneront du lait. Ma maison est bâtie en pierres, comme les maisons des Égyptiens, et j'ai, dans un coffre, des colliers et des épingles de tête en or que m'ont vendues des Phéniciens pareils à ceux-ci. Chryséis, tu seras honorée entre toutes les femmes des Doriens de la Crète! »

Chryséis leva les yeux, regardant le Dorien d'un air assuré. Puis, mettant la main sur l'épaule d'Hannon, elle dit fermement :



Nous y portâmes le défunt. (P. 139, col. 2.)

« Roi des Doriens, répondis-je, Chryséis n'est pas à vendre. Toutefois, parle-lui : si elle veut venir avec toi, je passerai marché. En considération de la bienveillance de ton peuple, je consens à te la céder, à la condition expresse qu'elle y consente elle-même. »

Hannon regarda Chryséis d'un air effaré, puis me regarda moi-même. Le Dorien s'avança vers elle, et, élevant le bras, il lui dit :

« Fille hellène, sœur par le sang, veux-tu être la reine des Doriens d'Hellotis? »

Chryséis, les yeux fixés à terre, ne répondit pas.

« Que Dzeus et Apollo le devin t'inspirent ta réponse, s'écria le roi. Vois, les filles des Doriens m'admirent quand je passe. Heureuse, disent-elles, la femme que Dzeus lui fera choisir. Tu auras douze

« Dzeus m'a donnée à celui-ci; c'est avec lui que je veux rester. »

Le Dorien frappa du pied avec dépit.

« Ce n'est qu'un petit parmi les Phéniciens, et je suis un grand roi parmi les Hellènes! s'écria-t-il.

— Le scribe d'un navire sidonien, répondit fièrement Hannon, est l'égal des rois de la terre. Je ne reconnais au-dessus de moi que les dieux et mon capitaine.

— Quand il serait le dernier des matelots, dit Chryséis, mon cœur est à lui, Dzeus le veut ainsi, et sa déesse Astarté m'a déjà sauvée du péril.

— Tu veux donc encore, s'écria le Dorien, t'exposer à la fureur des mers et courir au-devant de la colère des dieux qui envoient des monstres? Regarde là-bas la mer sombre et menaçante, et ici

les fraîches montagnes, les riantes prairies, les forêts ombreuses.

— Roi des Doriens, dit Chryséis en souriant, la mer contient des merveilles que tu ne connais pas, et la déesse Astarté, qu'Hannon m'apprit à révérer, me montre dans les vagues des pays aussi riants que les prairies et les montagnes.

— Vive Astarté ! s'écria Hannon. Un marin de Sidon, n'eût-il que son écritoire et son épée, lui plaît davantage qu'un roi entouré de guerriers. Chryséis, Chryséis, regarde nos navires qui se balancent là-bas; vois comme ils sont beaux et gracieux. N'entends-tu pas la déesse t'appeler du fond des eaux ? Fi de la terre !

— Et toi, roi des Phéniciens, me dit le Dorien, t'en tiens-tu là? C'est ton dernier mot?

— La fille a parlé, répondis-je. La volonté des dieux s'est révélée par sa bouche. J'en rends grâce à mon Astarté et à ton Dzeus ! »

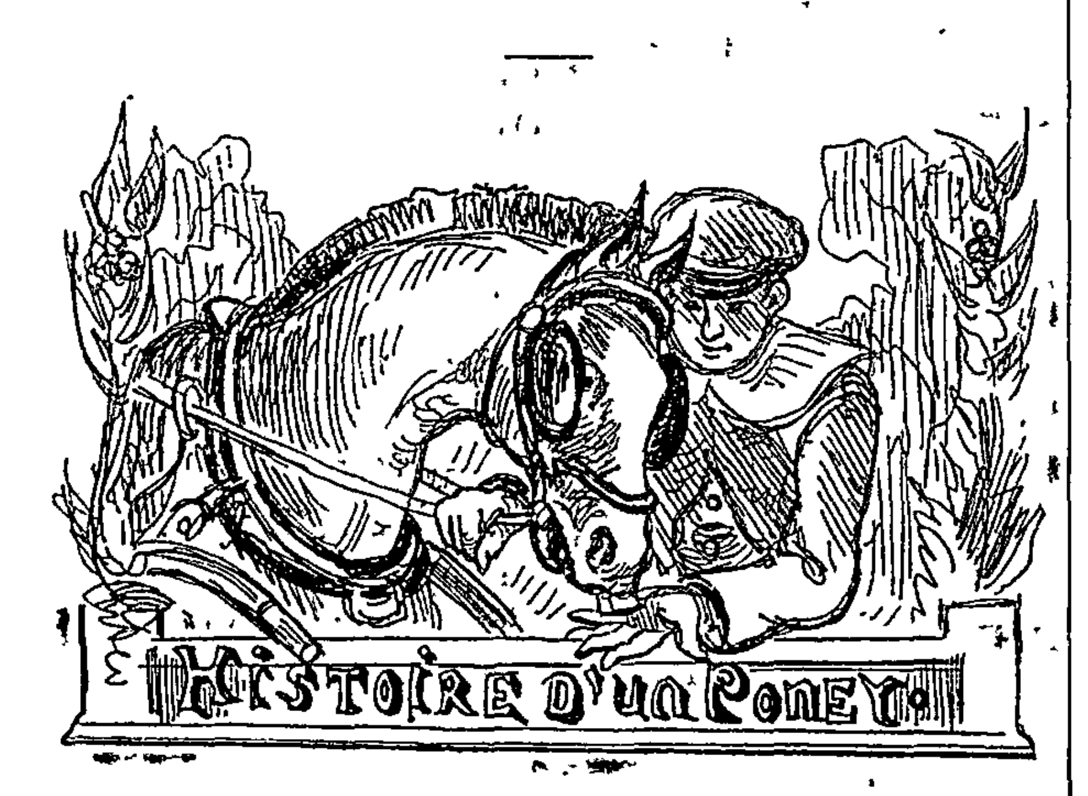
Le roi monta sur son char avec colère, et s'éloigna rapidement, sans détourner la tête.

« Haute la voile ! criai-je de mon banc, et vous, rameurs, nagez ferme ! »

Nos vaisseaux s'éloignèrent vers le nord-ouest, courant largement des bordées pour prendre le dessus du vent. Cinq heures après, nous avions connaissance de l'extrémité occidentale de l'île, et dans la nuit nous rangions par le nord les rochers de la petite Cythère.

A suivre. LÉON CAHUN.

BECQUETTE



Quand un grand garçon d'une douzaine d'années a été d'une sagesse exemplaire, qu'il a travaillé avec un zèle soutenu pendant toute l'année scolaire, qu'est-ce que son père peut lui donner au moment des vacances pour le récompenser comme il le mérite?

Cette question, que M. Boisdacier examinait avec un profond embarras, s'était posée tout naturellement dans son esprit à l'arrivée de M. Edmond, son fils aîné, venu du collège chargé de prix et couvert de lauriers. Qui a exceptionnellement bien travaillé mérite une récompense exceptionnelle. Sur ce point M. Boisdacier n'hésitait pas. Mais le choix de la récompense présentait de graves difficultés; M. Boisdacier était chasseur, et sa première pensée avait été de donner un fusil au brillant lauréat; mais les objections à un pareil cadeau se présentaient en foule. Et d'abord Mme Boisdacier tremblait de peur toutes les fois que son mari partait en chasse. Que serait-ce, si ces armes à feu, qu'elle trouvait si terribles aux mains d'un homme, étaient mises dans celles de son enfant? Ayant pensé à sa femme, M. Boisdacier jugea que ce qu'il avait de mieux à faire était de la consulter.





Mme Boisdacier, aussi bien que son mari, n'était pas une personne à prendre à la légère une détermination dont au premier mot elle avait compris l'importance. Puisque son mari voulait avoir son avis, c'est qu'il y avait matière à réfléchir, à discuter. En conséquence, elle ferma la porte de sa chambre, et nous ne saurions pas encore à l'heure qu'il est ce qui se



passa dans ce mystérieux tête-à-tête, s'il n'en était résulté un de ces événements qui font époque dans l'histoire d'une famille et dont les enfants gardent éternellement le souvenir.

Le lendemain, M. Boisdacier, muni d'une valise, bien couvert, et le chef orné d'un chapeau mou, dit adieu à sa famille, étonnée d'un départ aussi

imprévu. Edmond surtout ne comprenait rien à un fait complétement en dehors des habitudes paternelles; mais, à quelque degré que fût montée sa curiosité, il était trop bien élevé pour hasarder une question : puisqu'on n'avait pas jugé à propos de le mettre au courant des motifs d'une absence dont la veille encore il n'était pas question, c'est qu'on avait des raisons particulières de ne pas les lui faire connaître. Il resta muet; mais, si la discrétion lui ordonnait de ne pas interroger sa mère sur le but du voyage de M. Boisdacier, elle ne lui interdisait pas de s'informer de la durée qu'il devait avoir.



« Est-ce que papa reviendra bientôt?

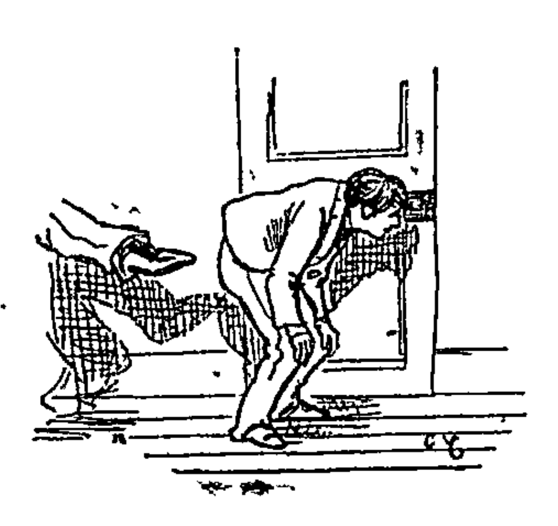
— Je ne sais pas exactement le jour de son retour, mais il ne tardera pas au delà de dimanche. »

La réponse obtenue était bien telle qu'il l'avait prévue, et ne lui apprenait rien de ce qui avait motivé le départ de son père. Réduit aux conjectures, Edmond appuya la tête sur sa main, et se mit à réfléchir profondément, espérant deviner ce qu'on ne lui disait pas. On était au mercredi: il avait donc quatre jours devant lui pour arriver à ce résultat.



M. Boisdacier était par habitude aussi bien que par nature l'homme le plus sédentaire qu'on pût imaginer. C'était assis qu'il avait gagné sa fortune, c'était assis qu'il en jouissait. Il n'y avait pas d'exemple depuis qu'il avait rendu ses épaulettes de capitaine de la garde nationale qu'il eût passé une nuit hors de son domicile. M. Edmond savait tout cela, et comprenait sans la connaître l'importance de la résolution qui avait été prise par ses parents dans la conférence de la veille, puisque le premier résultat avait été un écart inouï aux habitudes de M. Boisdacier. Edmond n'était pas un enfant capable d'écouter aux portes, et il n'avait pas même eu la pensée de le faire quand son père et sa mère s'étaient enfermés; mais la chambre dans laquelle il se trouvait était voisine de celle de sa mère, et comme on ne lui avait pas dit de s'éloigner, il était resté à la place qu'il occupait. Il avait l'oreille fine : à un moment donné, son père avait élevé la voix, et grâce à sa mémoire qui était assez bonne, il se rappelait parfaitement la phrase qui avait terminé l'entretien, la voici en propres termes :





« Ton idée est excellente. Edmond prendra un exercice des plus salutaires, et nous profiterons nous-mêmes d'une ressource nouvelle, qui, comme tu me l'as démontré avec chiffres à l'appui, ne sera pas trop dispendieuse. »

En ruminant ce fragment de conversation qui était le seul terme connu du problème dont il cherchait obstinément la solution, Edmond était excessivement perplexe. Il comprenait qu'on lui ménageait une surprise. « Edmond prendra un exercice des plus salutaires. » S'agissait-il d'un jeu de quilles, d'un ballon, d'un portique de gymnastique? Tout cela répondait bien à la première partie de la phrase entendue, mais il ne se figurait pas sa mère jouant aux quilles, au ballon ou faisant du trapèze; or son père l'avait dit nettement, ses parents devaient profiter du cadeau qu'on lui destinait. D'ailleurs il suffisait d'une course à la ville voisine pour faire l'emplette des jouets qu'il avait énumérés, et les préparatifs faits par son père, la réponse de sa mère à la question insidieuse qu'il lui avait posée, démontraient clairement que l'objet qu'on lui destinait ne se trouvait pas au chef-lieu de canton. Après avoir longuement cherché quel pouvait être ce jouet merveilleux, dont l'acquisition nécessitait un véritable voyage, et qui devait servir à toute la famille, Edmond arriva à se persuader qu'il s'agissait d'un jeu de croquet. Ravi de sa perspicacité, il souffla sa bougie et s'endormit d'un profond sommeil.





Le lendemain M. Boisdacier n'était pas encore de

retour quand la cloche retentit pour annoncer le dîner. Si convaincu qu'il fût d'avoir deviné quelle était la surprise qu'on lui ménageait, Edmond n'aurait pas été fâché de savoir de sa mère s'il avait deviné juste. Il parla croquet; Mme Boisdacier lui demanda de la meilleure foi du monde en quoi consistait le jeu qu'il venait de nommer. Edmond expliqua de son mieux les conditions de la partie, la position des arceaux, le maniement du maillet, le tout avec une telle profusion de mots techniques que sa mère n'y comprit absolument rien; elle déclara que le jeu lui paraissait compliqué, et qu'elle lui préférait de beaucoup le loto. Cette réponse enleva à M. Edmond toutes ses illusions; il connaissait assez sa mère pour savoir qu'elle était incapable du machiavélisme que sa réponse aurait révélé, si c'était à la conquête d'un jeu de croquet que M. Boisdacier fût parti; donc il avait fait fausse route, et tout son travail de suppositions et de déductions était à recommencer. Il dormit mal; son sommeil fut troublé à vingt reprises différentes par l'apparition de son père porteur des objets les plus variés, à la fois utiles et récréatifs, tels que sommiers à musique, billards, bibliothèques, horloges hydrauliques, contre-basses, tables de nuit, moulins à café, pianos, jeux de quilles historiques, armoires contenant leur literie, ou vélocipèdes pour convalescents.







En descendant le lendemain au jardin, la première personne qu'il rencontra fut M. Boisdacier. L'excellent homme avait l'air ravi, mais il avait les mains vides, et Edmond n'avait vu aucune caisse, aucun objet nouveau dans le vestibule qu'il venait de traverser. Décidément la phrase qu'il avait surprise devenait d'une explication difficile; elle commençait même à lui paraître inquiétante, ce qui devait à la fois lui servir « d'exercice », et créer « une ressource nouvelle » à ses parents; serait-ce simplement le *Dictionnaire de la Conversation*? Cette idée le fit frémir. Heureusement, au moment même où elle germait dans son esprit, la grande porte de la cour s'ouvrit à deux battants, et une voiture de la ferme vint s'arrêter devant la porte de la maison; on en descendit avec force précautions une grande caisse portant l'adresse de M. Boisdacier l'indication *haut* et *bas* y était inscrite en grandes lettres noires, et l'expéditeur, dont le nom dessiné en belle bâtarde, couvrait entièrement l'une des faces du gigantesque colis, avait eu soin de prévenir par une troisième inscription que le contenu en était fragile. La figure de M. Boisdacier, après qu'il eut examiné toutes les parois du colis qu'on venait de déposer dans sa cour, devint radieuse, et il donna l'ordre à la servante Margot de faire rafraîchir le charretier et l'employé du chemin de fer qui avait accompagné de la gare au logis de M. Boisdacier le cube mystérieux autour duquel M. Edmond n'avait pas cessé de tourner.







A suivre. CRAFTY.



Le train de huit heures trente. (P. 145, col, 1.)

LA TOUTE PETITE

I

Le train de huit heures trente. — M. Lescale, le voyageur modèle. — La maison de la rue de Provence : commission et exportation.

Le train qui part de Versailles (rive droite) à huit heures trente du matin emmène beaucoup de gens qui ont leurs affaires à Paris et leur domicile privé à Versailles. Pendant les dix ou douze minutes qui précèdent le départ du train, on entend, dans toutes les rues qui aboutissent à la rue Duplessis et à la gare, un grand bruit de portes qui se ferment et de pas qui se pressent.

Les voyageurs timides prennent l'avance, pour être bien sûrs que le train ne les oubliera pas; leur axiome favori, c'est que « le chemin de fer n'attend personne! » Ils sont un peu honteux de leur timidité; on les voit se plaisanter mutuellement sous l'horloge avant de grimper l'escalier de bois qui mène à la salle d'attente; ce qui ne les empêche pas de se montrer aussi timorés le lendemain matin.

Les voyageurs vaniteux et « poseurs » arrivent, au contraire, avec une superbe nonchalance, et tiennent à honneur de mettre le pied sur le marchepied juste au moment où le convoi va s'ébranler pour partir, et où l'homme de service fait claquer les portières en les refermant. Ils font exprès de s'attarder dans la cour, et de causer avec des gens qui ne partent pas; toute leur attitude semble dire : « La locomotive sait bien à qui elle aurait affaire si elle s'avisait de partir sans moi. »

Les voyageurs paresseux arrivent tout haletants, se ruent par la première portière ouverte, comme des débiteurs insolvables serrés de près par des créanciers sans merci. Ils se laissent tomber sur la banquette, avec des soupirs à fendre l'âme, et s'épongent le front pendant vingt minutes, en roulant des yeux hagards.

Les joueurs de whist (car on joue le whist au train de huit heures trente) se cherchent du regard avec inquiétude, se font de loin des signes mystérieux, se groupent à l'entrée d'un compartiment, pestent contre les retardataires, se frottent les mains quand ils apparaissent et se précipitent dans le wagon. A peine assis, ils se font une table de jeu avec un coussin, et commencent la partie avant que le coup de sifflet du chef de gare ait annoncé le départ.

Les voyageurs posés et simples ont un chronomètre bien réglé, sur lequel ils mesurent leur démarche et leurs mouvements. Ils arrivent au bon moment, ni trop tôt, ni trop tard, d'un pas tranquille, sans affectation de nonchalance et sans ahurissement, achètent sans se presser un journal du matin, choisissent à loisir leur compartiment, leur place et leurs compagnons de route, s'installent confortablement, distribuent à bon escient leurs saluts et leurs poignées de main, et arrivent à Paris, frais, dispos, bien préparés à affronter une journée de travail et de fatigue.

M. Lescale appartenait depuis vingt ans à cette dernière catégorie de voyageurs.

Ce n'est pas lui qui se fût permis de monter en wagon avec une barbe de deux jours, pour s'être attardé dans son lit. A l'heure dite, hiver comme été, il se posait devant son petit miroir à barbe, prome-

nant avec un soin méticuleux son rasoir anglais sur ses joues dodues, et jusque dans les fossettes et les replis de son double menton.

Ce n'est pas lui qui aurait offert au public de huit heures trente le spectacle fâcheux d'une cravate mise de travers ou d'un pardessus en désordre; d'abord, parce qu'il avait, lui personnellement, une sainte horreur du désordre; ensuite, parce qu'il passait, avant de partir, sous les regards vigilants de Mme Lescale et du reste de la famille, qui se composait du rhétoricien Gaston, de Paul élève de seconde et d'une bonne petite fillette nommée Marie. Jamais il ne quittait la maison sans avoir embrassé tout son monde.

Quand il partait de sa jolie maison du boulevard de la Reine, toute la famille l'accompagnait sur le seuil et le regardait prendre d'un pas alerte l'avenue d'ormeaux trop bien tondus, par les temps secs, la contre-allée pavée, par les jours de pluie. Marie, pour le voir plus longtemps, descendait souvent les trois marches du petit perron. Il lui arriva même un jour de courir après lui, pour l'embrasser une fois de plus. Il commença par l'embrasser sur les deux joues, après quoi il lui fit un petit sermon sur son escapade. Mais il n'était pas bien courroucé, le digne homme, car il souriait encore derrière ses lunettes d'or en tournant le coin de la rue Duplessis.

Quand le train faisait son entrée dans la gare Saint-Lazare, bien des gens, même des gens âgés, tenaient à honneur de sauter sur l'asphalte avant «l'arrêt complet». Je défie l'ennemi le plus acharné de M. Lescale (si un si brave homme pouvait avoir des ennemis acharnés, ou même de simples ennemis) de prouver qu'il se soit jamais laissé aller à suivre un si funeste exemple. D'abord, c'est défendu par le règlement, et M. Lescale, de sa vie, n'a fait quoi que ce soit qui fût défendu par un règlement quelconque. Ensuite, c'était un homme prudent, à qui sa dignité naturelle et son titre de chef de famille interdisaient sévèrement ces prouesses dangereuses.

D'ailleurs, le bel exemple à suivre que celui de M. Sauveur, le grand usinier! Tout le monde se souvient encore du jour où il s'étendit tout à plat sur le ventre, rebondit sur le dos, et fut en grand danger d'avoir les jambes broyées par les roues des wagons. Par bonheur, un brave homme d'employé se trouva là tout à point pour le saisir par les épaules et le traîner vivement sur l'asphalte, au grand détriment de sa jaquette de piqué blanc. Les spectateurs, pendant ce temps-là, voyant qu'il en était quitte pour la peur, ramassaient, avec une obligeance un peu moqueuse, son panama, ses lunettes et son grand portefeuille, d'où s'échappaient pêle-mêle des papiers d'affaires et des cartes à jouer. La vue du jeu de cartes mit en gaieté les voyageurs de l'impériale. Un dragon facétieux déclara que « si le monsieur en blanc était aussi fort au jeu de bézigue qu'au jeu de pile ou face, il était diablement fort! » Les frères d'armes du dragon se mirent à rire sans la moindre cérémonie. Quant à M. Lescale, il frémit d'indignation, en voyant la haute industrie exposée, en la personne de M. Sauveur, aux quolibets d'une escouade de dragons.

Donc, M. Lescale mettait toujours pied à terre posément; posément il descendait le bas de la rue d'Amsterdam, traversait posément la fourmilière de voitures qui menacent, à ce point de la rue Saint-Lazare, les infortunés piétons du sort le plus tragique, et suivait le passage du Havre. Arrivé dans la rue de Provence, il regardait d'un œil satisfait une maison d'apparence antique et recommandable, propre, avenante et entretenue avec un soin qui vous donnait tout de suite de l'estime pour ceux qui l'habitaient. Quatre fenêtres du rez-de-chaussée avaient des verres dépolis, et au-dessus de la porte d'entrée on lisait en lettres d'or, sur une plaque de marbre noir : *Lescale : commission, exportation.* Tous les cuivres de la porte brillaient comme de l'or.

Quelque temps qu'il fît, un vieux domestique à favoris blancs se tenait debout sur le seuil de la porte à l'heure de l'arrivée de M. Lescale.

La personne de ce domestique présentait des analogies frappantes avec la maison. Et, d'un autre côté, je ne sais pourquoi, la maison et le domestique vous faisaient tout de suite penser à M. Lescale.

Comme la maison, le domestique était d'apparence antique et recommandable, propre, avenant, engageant; sa livrée, de couleur sombre et d'une coupe ancienne, avait quelque chose de si confortable, elle était si soigneusement entretenue, que l'on concevait tout de suite une idée favorable de celui qui la portait. Sur le devant de sa casquette, on lisait en lettres d'or : *Lescale: commission, exportation*; absolument comme sur la plaque de marbre noir. Les yeux du vieux domestique n'étaient pas, il est vrai, en verre dépoli comme les vitres de la maison, ils étaient même encore vifs et tout pleins d'une honnête franchise; ils avaient néanmoins avec les fenêtres du bureau un point de ressemblance : c'est qu'ils ne laissaient rien deviner de ce qui se passait à l'intérieur et ne trahissaient aucun des secrets de



la maison. Les boutons de cuivre de son habit reluisaient comme de l'or.

Dès que M. Lescale franchissait le seuil de la porte, le vieux Baptiste, avec des manières empres-

sées, où perçait autant d'affection que de respect, le débarrassait de sa canne, de son chapeau, de son portefeuille et de son pardessus. Ensuite il l'aidait à échanger sa redingote contre un vêtement de bureau, plus ample et plus commode. Enfin, il l'introduisait dans son cabinet, où l'attendait toujours une volumineuse correspondance.

C'est là que depuis vingt ans M. Lescale passait sa vie d'homme d'affaires, entre neuf heures quinze minutes du matin et quatre heures cinquante minutes du soir, à lire des lettres, à minuter des réponses, à consulter des tarifs, des cartes de géographie, et à préparer ses envois dans les cinq parties du monde.



C'était une petite fille. (P. 147, col. 2.)

II

M. Lescale en retard. — La grande nouvelle. — Première apparition de « la toute petite ».

« Ah! par exemple, je n'aurais jamais cru cela, dit un des habitués du train de huit heures trente : le train part dans une demi-minute et M. Lescale n'est pas encore arrivé.

— Il est peut-être malade? suggéra un autre habitué.

— Malade, lui, jamais! Ou il est mort, ou il marie un de ses enfants. »

Enchanté de sa plaisanterie, l'habitué franchit rapidement les dernières marches de l'escalier sur l'invitation de l'employé qui se disposait à fermer la porte.

Un pas pressé se fit entendre; une personne essoufflée monta l'escalier en trébuchant, l'employé rouvrit avec un salut la porte à demi fermée, et M. Lescale en personne se précipita sur le quai d'embarquement.

« Il y a du nouveau pour sûr, » dit l'employé de service au chef de train, en désignant M. Lescale d'un signe de tête.

M. Lescale était si troublé qu'il entra comme une bombe dans le compartiment des fumeurs, qui était le plus voisin de la porte. Comme il ne fumait jamais, il ne connaissait que de vue les habitués de ce compartiment : cela ne l'empêcha pas de leur faire remarquer avec bienveillance que l'on s'échauffe à courir; en disant cela, il se tamponnait la tête avec son foulard.

Cette confidence n'ayant excité aucune marque d'improbation ou d'approbation, M. Lescale donna à entendre, sur un ton confidentiel, qu'il y a dans la vie des occasions où l'on est si heureux, si heureux! qu'on embrasserait volontiers les gens qui passent dans la rue.

Un des fumeurs ayant souri, M. Lescale s'adressa à lui en particulier pour lui faire savoir que, la veille au soir, à sept heures, la famille Lescale s'était accrue d'un nouveau membre. C'était une petite fille, si gentille, si mignonne, que cela faisait venir les larmes aux yeux, rien que de la regarder.

Les fumeurs, qui justement étaient tous des célibataires endurcis, prirent un intérêt très-modéré à cette importante communication; cependant ils poussèrent, par acquit de conscience, quelques exclamations polies, félicitèrent sommairement M. Lescale, et disparurent un à un derrière leurs journaux, qu'ils se mirent à dévorer avec une grande avidité.

Ce n'était pas le compte de M. Lescale; son bonheur était trop grand, lui-même était d'un caractère trop généreux pour se résoudre facilement à garder sa joie pour lui tout seul. D'ailleurs, la fumée de tabac lui brouillait un peu le cerveau et lui causait une sorte d'ivresse passagère.

Aussitôt qu'une tête apparaissait au-dessus d'un journal, M. Lescale s'en prenait à cette tête et lui faisait un petit bout de confidence: c'était toujours cela. A la hauteur de Chaville, une paire de lunettes bleues qui lisaient le *Journal des Débats* s'étant levées un instant pour regarder les coteaux boisés qui moutonnent au delà de la vallée, apprirent, avec les signes extérieurs de la plus vive surprise, que l'enfant nouveau-né était séparé de Marie par un intervalle de onze ans, de Paul par quatorze ans et de Gaston par quinze.

M. Lescale entra dans le compartiment des fumeurs (P. 147, col. 2.)

Sous le tunnel de Ville-d'Avray, un lecteur de la *Gazette de France* ayant posé momentanément sa gazette sur ses genoux pour allumer un cigare, fut forcé de convenir avec M. Lescale que Sidonie est un joli nom. « C'est justement le nom qu'elle portera. C'est le nom d'une de ses tantes qui sera marraine par procuration. Je ne vous cache pas que j'aurais mieux aimé le nom d'Isabelle, qui est celui de ma sœur. Nous aurions demandé à ma sœur d'être marraine, mais certaines considérations de famille, vous comprenez. Bref, le parrain... » En cet endroit, le train ayant reparu à la lumière du jour, l'homme à la *Gazette* disparut derrière son journal, et M. Lescale, tournant ses pouces avec rapidité pour tromper son impatience, fut forcé d'attendre que l'on fût sous le tunnel de Saint-Cloud pour parfaire sa confidence. « Comme je vous le disais il y a un instant, reprit-il, le parrain sera l'oncle Maupoil. »

Au pont d'Asnières, il fixa des regards remplis de bienveillance sur la Seine, et se dit à lui-même, mais de façon à être entendu: « Quand elle crie, sa voix est douce comme celle d'un petit chat. » Après quelques minutes de réflexion pendant lesquelles le train franchit les fortifications, il dit, en contemplant d'un œil attendri les hangars enfumés de la compagnie de l'Ouest: « Pauvre petit chat! »

Ce jour-là, M. Lescale n'attendit pas l'arrêt complet du train; il sauta lestement à terre pour courir après ses compagnons habituels et leur faire part de la grande nouvelle. Il portait haut la tête en descendant la rue d'Amsterdam, et la marchande de joujoux du passage du Havre remarqua avec stupeur que M. Lescale, pour la première fois de sa vie, avait mis ses pouces dans les entournures de son gilet.

Baptiste, en aidant Monsieur à passer son vêtement de bureau, remarqua que Monsieur avait les yeux plus brillants que de coutume, et qu'il sentait « tout plein le tabac ».

« J'ai tout compris, dit-il le soir même en dînant avec un de ses vieux amis, quand Monsieur m'a annoncé la naissance de mademoiselle Sidonie. A la santé de mademoiselle Sidonie!

— A sa santé!

— Et à la santé de toute la famille! Ce sont de si braves gens!

— A leur santé... et à la nôtre! »

Quant à M. Lescale, un peu calmé par l'atmosphère commerciale et réfrigérante de son bureau, il expédia ses affaires à peu près comme d'habitude; mais il a avoué, depuis, que cette journée lui avait paru interminable, et que, plusieurs fois, il avait été sur le point de prendre son chapeau et de se sauver pour voir ce qui se passait à Versailles.

Enfin, il put partir. Quand le train de cinq heures eut déposé ses voyageurs sur le quai de Versailles, M. Lescale se fit jour à travers la foule compacte avec un empressement qui fut remarqué, et suscita même plusieurs remarques désobligeantes de la part de quelques esprits mal faits. Quant à M. Lescale, il ne voyait rien, n'entendait rien: son âme était déjà dans la chère maison où il allait retrouver tout ce qu'il aimait le plus au monde, sa femme et ses enfants. Sidonie avait-elle été méchante? Avait-elle fatigué sa pauvre maman? S'était-elle enfin décidée à teter? Si elle ne s'y était pas décidée, dans quel état trouverait-il une créature si frêle et si délicate, après vingt-quatre heures de jeûne? Poussé

par une impatience bien légitime, il prit, à partir du boulevard de la Reine, une allure assez voisine de celle que les gens de l'art appellent *pas gymnastique*.

Marie le guettait à la porte. Sa physionomie était animée ; quand elle aperçut son père, elle posa un doigt sur ses lèvres.

« Tout va bien? demanda le pauvre M. Lescale avec inquiétude.

— Chut ! mon cher petit papa ; tout va bien ! mais chut ! Oui, tout va bien maintenant. Sidonie dort comme un petit loir ; et maman repose aussi. Nous n'osons pas bouger de peur de les éveiller. Pauvre papa, comme tu as chaud ! Donne-moi ton chapeau, ton pardessus et ton portefeuille. Maintenant embrasse-moi pour mes bonnes nouvelles. Toute la matinée, Sidonie a été sur les bras de maman ; sitôt qu'on la remettait dans son berceau ou qu'on voulait la faire teter, elle fermait ses petites mains avec le pouce en dedans, les ramenait en arrière et se mettait à crier ; elle ouvrait la plus drôle de petite bouche, on ne voyait plus ses yeux, et elle devenait rouge comme une pivoine.

— Et puis? dit M. Lescale, non sans quelque impatience.

— Et puis, répondit Marie, en prenant un petit air sérieux très-amusant à voir, tu me croiras si tu veux, mais je trouve que, même en faisant ses grimaces, elle est encore plus jolie que tous les autres petits enfants de notre connaissance. Quel amour de petite sœur ! ajouta-t-elle, comme en se parlant à elle-même.

— Voilà qui est bien, dit M. Lescale en secouant la tête. Il est convenu que c'est un petit prodige ; mais tu ne m'as pas encore dit comment elle s'est décidée à devenir raisonnable.

— C'est maman qui l'a décidée, reprit Marie. Chère maman ! Elle est si bonne, elle lui parle si doucement ; elle a tant de patience, que ma petite sœur a fini par céder sur les trois heures. Je t'assure qu'elle a bien réparé le temps perdu. Tu n'as jamais vu de petit chat si gourmand. Elle en avait tant pris qu'elle s'est endormie tout de suite, avec de belles petites joues toutes rebondies. Figure-toi qu'elle faisait aller sa bouche en dormant, comme si elle continuait à boire. A propos, je voudrais bien savoir si j'ai été, moi aussi, difficile comme elle dans les premiers temps.

— On le dit, répondit M. Lescale en riant.

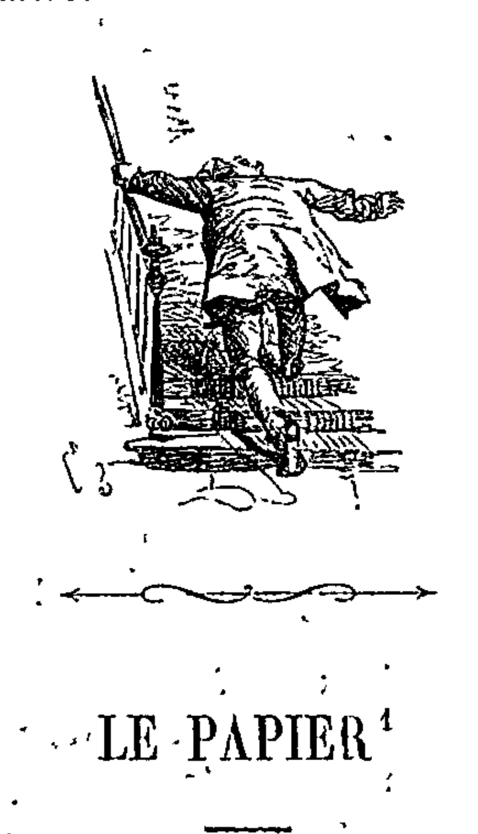
— Pauvre maman ! murmura la pauvre fillette d'un air contrit. Là-dessus, elle tomba dans de si sérieuses réflexions que son père lui demanda à quoi elle pensait.

— A rien, » répondit-elle en rougissant.

M. Lescale n'eut pas le loisir de pousser ses questions plus loin, ni d'approfondir le mystère, si toutefois il y en avait un. On entendit marcher dans la chambre de Mme Lascale, des pas légers descendirent l'escalier, et la femme de chambre, entr'ouvrant discrètement la porte du salon, prévint Monsieur que Mlle Sidonie venait de se réveiller, et que Madame priait Monsieur de vouloir bien monter. Monsieur ne se le fit pas dire deux fois, et sortit du salon le sourire sur les lèvres.

Marie demeura plongée dans ses réflexions.

A suivre. J. Girardin.



LE PAPIER[1]

Quoi qu'il en soit, vous savez maintenant ce que deviennent ces guenilles que nous avons vues arriver à l'usine ; vous savez pourquoi maintes gens vont achetant les chiffons, les vieux papiers, pourquoi d'autres les recueillent avec tant de soin partout où ils peuvent en trouver. Désormais donc, quand pour y conjuguer quelque verbe, ou transcrire quelque dictée, vous aurez devant vous une belle feuille de papier blanc, rien ne vous empêchera de supposer qu'elle remonte d'origine au mouchoir qui fut jadis dans votre poche, au drap dans lequel vous aurez dormi, à la serviette que vous avez dépliée sur vos genoux pendant les repas ; tout comme lorsque vous envelopperez n'importe quoi dans une feuille de papier moins choisi, il vous sera loisible d'y voir le produit probable des anciens cahiers que vous avez jadis noircis, ou des pages de livres que vous avez déchirés. Je crois d'ailleurs que si tel ou tel morceau de papier que le vent roule à cette heure le long des ruisseaux citadins pouvait raconter ses mémoires, écrire l'histoire de ses voyages, de ses transformations, ce récit aurait des chances d'offrir un singulier intérêt, car il est tel morceau de papier qui a dû bien des fois rentrer à la fabrique, pour en ressortir régénéré et pour aller de nouveau se loger dans la hotte du chiffonnier. Et Dieu sait par quel enchaînement de circonstances !

Un jour que votre petite imagination cherchera l'occasion de s'exercer agréablement, essayez de reconstruire, en lui donnant la durée qu'il vous plaira, une histoire de ce genre. Le champ vous étant

1. Suite et fin. — Voy. page 134.

ouvert pour toutes les conjectures tristes ou gaies, humbles ou superbes, choisissez, je suppose, pour en faire votre héros, un morceau de toile détaché, grâce à quelque aventure drôlatique, du vêtement de quelque grand personnage de l'histoire de France.

— C'est cela! un morceau de la chemise de Clovis ou de Charlemagne...

— Ah! mais non, par exemple, non!

— Pourquoi pas?

— D'abord, vous soit dit en passant, parce qu'au temps de Clovis ou de Charlemagne, la chemise — au moins comme vêtement de toile porté sous les autres — n'était pas encore en usage (1), et ensuite, et surtout, parce qu'en ces temps où l'industrie n'avait fait que déchoir depuis les Grecs et les Romains, il s'en fallait de beaucoup que l'on connût l'art de fabriquer ce papier, dont la fabrication même doit former le nœud essentiel de notre recueil d'aventures.

— En ce cas, l'on n'écrivait donc pas?

— Pardieu si! l'on écrivait.

— Sur quel papier alors?

— Il tombe à peu près sous le sens — d'ailleurs les plus anciens auteurs l'attestent — qu'en principe on écrivit à l'aide d'un roseau trempé dans quelque liquide coloré — sur des feuilles d'arbre, et notamment sur les larges feuilles du palmier — végétal propre aux contrées habitées par les peuples qui les premiers connurent l'art

De peindre la parole et de parler aux yeux,

ainsi que l'a dit un poëte. Plus tard, et vraisemblablement dans des pays où ne croissait pas le palmier, on imagina de substituer à ses feuilles la seconde écorce de certains autres arbres (comme par exemple le bouleau, le platane, le cerisier), laquelle est à la fois mince, souple et lisse. Le nom que les anciens donnaient à cette écorce, que lui donnent encore les botanistes, *liber*, passa aux manuscrits eux-mêmes, et du latin *liber* le français a fait *livre*.

Or, pendant que le liber recevait les écrits de quelque étendue, nous voyons que, chez la plupart des peuples, lorsqu'il s'agissait seulement de quelques mots à écrire, comme pour composer des fragments d'ouvrages destinés à être recopiés ensuite, pour prendre des notes, etc., on avait recours à un procédé particulier. Faute même de connaître cet usage, il est plus d'un trait d'histoire dont on ne saisirait qu'imparfaitement le sens.

Je lis par exemple ceci: « Un jour, à Athènes, le peuple fut convoqué sur la place publique pour voter sur la proposition d'*ostracisme* faite contre Aristide (à qui ses ennemis ne pouvaient reprocher que l'inaltérable droiture de sa conduite). Aristide, qui allait et venait dans l'Assemblée, fut accosté par un paysan qui ne savait pas écrire, et qui lui donna sa *coquille* en le priant d'y tracer son propre nom, à lui, Aristide.

Alors celui-ci, tout en faisant ce que le paysan désirait :

« Quoi! lui demanda-t-il, Aristide vous a-t-il donc fait quelque tort ?

— A moi, répond le rustre, pas le moins du monde, je ne le connais même pas.

— En ce cas, pourquoi voulez-vous qu'on prononce l'ostracisme contre lui?

— Eh bien! c'est que je suis las de l'entendre appeler le Juste. »

L'anecdote, digne de mémoire, est du reste fort connue; mais si, en la lisant ou en l'entendant raconter, nous ignorons que par *ostracisme* les Grecs entendaient la peine du bannissement pour dix années, décrétée par les citoyens allant aux voix en jetant dans une petite enceinte fermée — où on allait les compter après — des coquilles (en grec *ostrakon*) pleines ou enduites de cire, sur lesquelles ils avaient tracé, avec un poinçon ou stylet (d'où notre mot *style*), le nom de l'homme qu'ils voulaient bannir, si l'on ignore cela, l'anecdote perdra, ce me semble, une partie de sa signification.

A tout moment dans les auteurs anciens il est question de tablettes. C'étaient de petites lames d'ivoire ou de bois recouvertes de cire, qui étaient en ce temps ce que sont aujourd'hui nos calepins. En frottant sur la couche de cire on effaçait l'écriture.

Déjà pourtant, alors que la cire continuait à recevoir plus d'une empreinte, deux découvertes importantes avaient été faites dans l'intérêt des écrivains. D'une part, les habitants de Pergame, dit-on, avaient les premiers imaginé d'écrire sur des peaux de bêtes dépouillées de leur poil et préparées d'une certaine façon. Ce fut le *pergamenum* (ou feuille ou membrane de Pergame), expression qui, passée dans notre langue, a formé le mot *parchemin*.

D'autre part, les Égyptiens, peuple alors très-industrieux et très-éclairé, avaient trouvé, dans un gigantesque roseau du Nil, certaines écorces ou lames intérieures qui, soigneusement refendues, puis superposées et collées ou battues, donnaient d'excellentes feuilles propres à recevoir l'écriture. Le nom de *papyrus*, qui était celui de la plante (et dont nous avons fait *papier*), devint par analogie celui des feuilles qu'elle servait à fabriquer, et que l'Égypte fournit longtemps à tous les peuples lettrés.

Mais, aux premiers siècles de notre ère, l'Égypte étant retombée dans la barbarie, le secret de la confection du papyrus se perdit à tel point même, que c'est tout au plus si aujourd'hui l'on est d'accord sur le roseau auquel il était dû. Le parchemin resta donc alors à peu près seul pour répondre aux besoins des écrivains jusque vers le XIe siècle,

1. On ne se servait guère alors que de vêtements de laine, tant comme pièces intérieures que comme pièces extérieures de l'habillement, et nous voyons qu'en 1385, lorsque Charles VI épousa Isabeau de Bavière, on trouva digne d'admiration que cette princesse eût dans son trousseau *deux* chemises de toile.

où, à ce qu'on prétend, les Arabes établis en Espagne trouvèrent la fabrication d'un papier ayant pour principe le coton en bourre. — Et ce ne fut que deux ou trois cents ans plus tard que l'on commença à faire du papier de chiffons par des procédés analogues à ceux que nous avons vu tantôt mettre en œuvre...

Mais nous nous sommes interrompus au début de l'histoire que nous devions broder : revenons-y.

Prenons, par exemple, qu'un jour de grande chaleur — notez que nous n'inventons pas l'historiette — Turenne, le célèbre général du temps de Louis XIV, est chez lui, vêtu tout bonnement, tout négligemment d'une légère veste de chambre et d'une culotte de toile, courbé sur l'appui d'une fenêtre qui ouvre sur un jardin ombragé : il prend le frais, en laissant son regard errer vaguement dans les arbres.

Tout d'un coup le grand homme, qui d'ailleurs se trouve merveilleusement posté pour avoir tout le bénéfice d'une telle aubaine, le grand homme est tiré de sa quiète contemplation de la verdure, en sentant tomber sur la partie la plus charnue de sa personne une claque, mais là une claque... une vraie claque enfin.

Portant vivement la main à l'endroit qui a été le théâtre de l'événement, il se redresse, se retourne, et n'est pas peu surpris de voir devant lui un de ses laquais qui, tombant à ses pieds, s'écrie tout tremblant de crainte et de confusion : « Oh ! pardon, monseigneur, je suis un misérable, pardon ! j'ai cru que c'était Baptiste, le palefrenier. »

Alors le héros, tout en frottant comme le plus simple mortel le siége du méfait : « Soit, dit-il sans la moindre colère, à ce qu'on assure ; mais, quand même ç'eût été Baptiste, il ne fallait pas frapper si fort. »

Nous supposons donc, car tout nous est permis, que, sous l'impulsion du plaisant ami à Baptiste, l'illustre guerrier s'est retourné si vivement qu'il en a déchiré sa veste ou sa culotte à la ferrure de la fenêtre ; que ce vêtement, hors de service pour le maître, est devenu l'aubaine du valet, lequel l'a remis à la ravaudeuse ; que celle-ci, pour ôter une pièce à la place déchirée, a enlevé un morceau qui, tombé aux chiffons, se rend à la papeterie. Il en sort une petite feuille blanche, sur laquelle La Fontaine transcrit un de ses immortels apologues. — Après que ce manuscrit a couru de mains en mains en excitant partout l'admiration, l'imprimeur s'en empare, qui, après en avoir traduit typographiquement le contenu, le jette dans la corbeille aux vieux papiers. — Second voyage à la papeterie. — Il en revient sous forme d'une feuille encore blanche, mais déjà moins fine. Un apothicaire s'en sert pour y renfermer la drogue qu'un médecin en robe noire a commandé de faire prendre à quelque enfant glouton qui s'est indigéré de gâteaux ou de fruits. — La drogue avalée, on le jette. Un coquin passe, qui le ramasse et qui...

Mais n'avais-je pas dit tantôt que je donnais à votre imagination la tâche agréable d'échelonner, de varier les aventures ? Pourquoi prendrai-je votre rôle ? Allons, mes enfants, donnez l'essor à vos fantaisies, ajoutez l'incident à l'incident jusqu'au moment où il vous plaira de rencontrer un personnage pour achever l'histoire, en jetant votre héros dans le feu.

— C'est-à-dire jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien.

— Plus rien, non, ne disons pas cela.

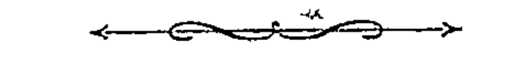
— Mais puisque notre bout de papier sera brûlé, anéanti.

— Non, rien ne s'anéantit.

— Il reste, en effet, un peu de cendre, mais si peu.

— De la cendre d'une part, du gaz de l'autre. — Mais ce serait toute une histoire... que nous vous conterons peut-être une autre fois. Toujours est-il que si tout se transforme, rien ne retourne au néant ; ne l'oubliez point !

EUGÈNE MULLER.



LE CERF WAPITI ET LE PUMA

Le wapiti d'Amérique est beaucoup plus grand et plus fort que notre cerf d'Europe. Il n'atteint pas la haute taille de l'élan, mais il n'a pas non plus les formes lourdes de ce dernier. Il est mieux fait, plus svelte, plus élégant. Le wapiti est superbe à voir quand il s'avance vers les vastes prairies au sortir du gîte boisé où il a passé la nuit. Il dresse sa tête gracieuse, renversant en arrière ses andouillers aux nombreuses ramures. Ses oreilles sont ramenées en avant pour saisir le plus léger bruit, tandis que ses naseaux dilatés aspirent les émanations de l'air et que ses pieds de devant foulent, pétrissent impatiemment le sol.

En automne, le wapiti est en possession de toute sa beauté et de toute sa force. Il ne redoute aucun ennemi ; ses bois, qui ont achevé leur croissance, le préservent de toute attaque. Entouré de la troupe des femelles et des faons, il mène une vie tranquille et heureuse. Mais, à la fin de l'hiver et au printemps, affaibli par le jeûne, privé de ses andouillers, qui tombent chaque année à cette époque, il n'est plus que l'ombre de lui-même. Aussi, se sentant hors d'état de se défendre, timide et comme honteux, se tient-il caché au milieu des buissons ; il fuit même la compagnie de ses semblables et vit seul jusqu'à ce que ses bois aient repoussé.

La rapidité avec laquelle les andouillers se développent est merveilleuse. Très-peu de temps après qu'ils sont tombés, il se forme sur la tête de l'ani-

mal deux petites protubérances recouvertes d'une peau molle et veloutée. Cette enveloppe sert à protéger et en même temps à nourrir les bois jusqu'à leur entière croissance. Ils sont si délicats dans la première période de leur formation que le moindre coup les blesse et les fait saigner. Lorsqu'ils sont devenus durs sous la peau qui les abrite, celle-ci se détache par lambeaux et met à nu des cornes d'un blanc pur, qui bientôt brunissent sous l'influence du soleil. Ces cornes, chez les wapitis arrivés à l'âge mûr, c'est-à-dire vers la douzième année, atteignent près de cinq pieds de hauteur et pèsent plus de cinquante livres.

Dans la saison où les wapitis femelles, abandonnées des mâles, vivent entre elles, sans protection, elles sont exposées à plus d'un danger. Si quelque bête féroce les attaque, elles n'ont d'autre moyen de salut que la fuite. Le plus terrible de leurs ennemis est le puma, appelé aussi lion d'Amérique et couguar.

Le puma ressemble à une panthère dont le pelage n'aurait pas de taches noires, ou encore à une jeune lionne. Aucun animal ne le dépasse en souplesse, en légèreté. Il fait des bonds de six et de sept mètres. Il grimpe sur les arbres aussi facilement qu'un chat. On le voit quelquefois sauter de branche en branche, passer sur des ponts de lianes entrelacées, à la poursuite d'un singe.

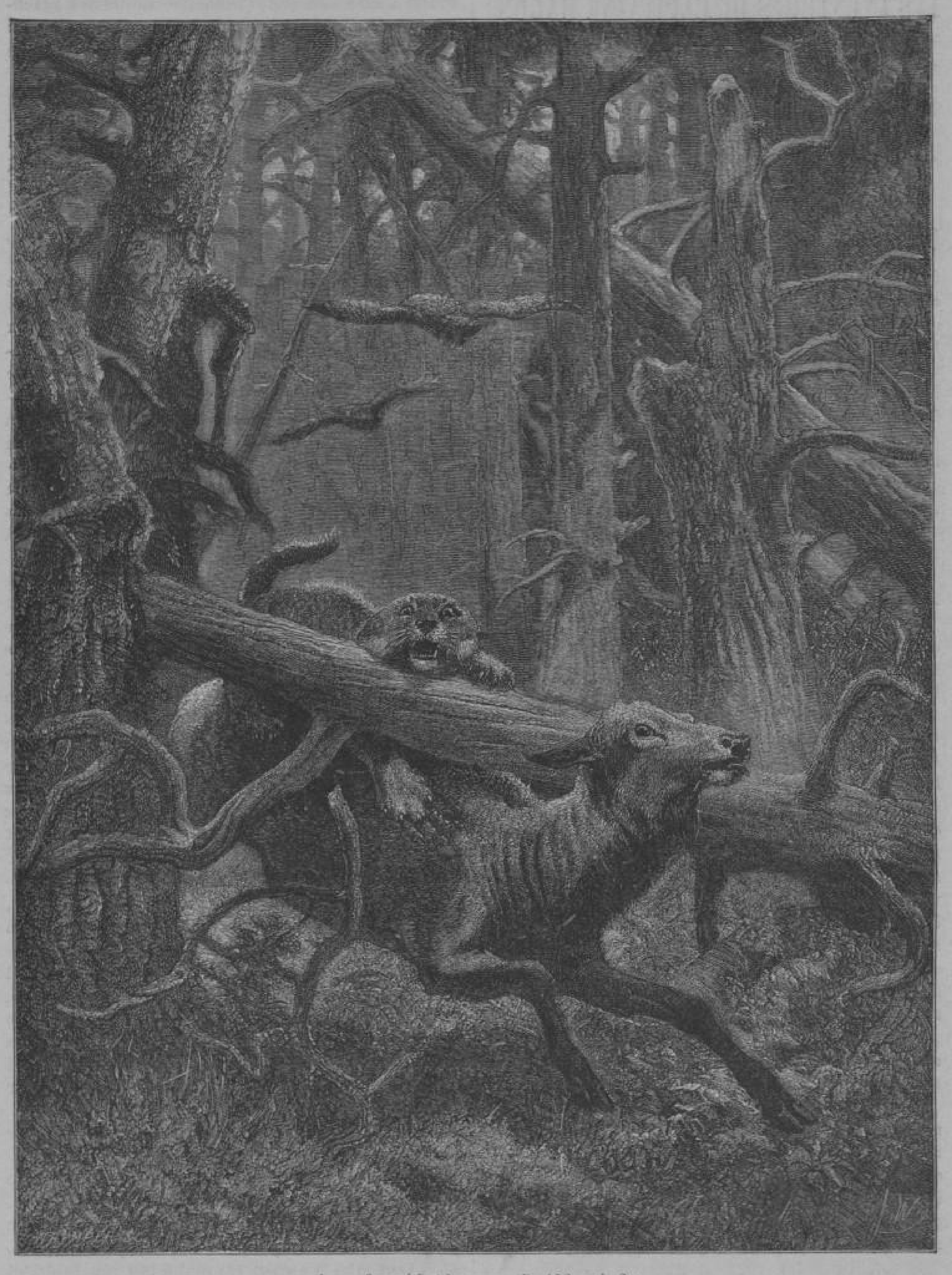
Audubon, le célèbre naturaliste américain, eut un jour l'occasion de constater lui-même l'agilité et la vigueur des pumas. Il accompagnait un pionnier qui, avec l'aide de ses voisins, avait résolu de détruire un de ces animaux pour mettre un terme à ses méfaits : l'audacieuse bête fauve lui enlevait, l'un après l'autre, tous ses pourceaux. Les chasseurs étaient à cheval ; ils avaient emmené une troupe nombreuse de gros chiens. Après une heure de course à travers bois, les chiens donnèrent de la voix avec ardeur ; ils avaient dépisté le puma. Mais soudain les aboiements cessèrent : on en conclut que l'animal s'était dérobé en grimpant sur un arbre. En effet on trouva bientôt les chiens arrêtés tous en cercle au pied d'un grand arbre, regardant en l'air, sautant, poussant des hurlements furieux. Le puma était là, blotti sur une grosse branche. Un des chasseurs s'avança avec précaution, visa et tira : la balle frappa le couguar et lui brisa une patte, ce qui ne l'empêcha pas de bondir à terre et de fuir avec une rapidité prodigieuse. Une trace de sang marquait son passage. Il fallut, pour le suivre, traverser une rivière, puis une autre, se lancer au galop dans un vaste marais, abandonner les chevaux épuisés de fatigue, s'engager à pied au plus profond du marécage, franchir à chaque instant des arbres renversés, au milieu d'un inextricable fouillis de joncs et de roseaux. Les chiens s'éloignaient toujours, on n'entendait presque plus leurs aboiements. Enfin, au bout de deux heures d'une poursuite acharnée, il arriva ce qu'on espérait : le puma se percha de nouveau. Les chasseurs le découvrirent couché le long d'une forte branche, près du tronc, sur un cotonnier. Une de ses pattes pendait inerte ; il baissait les oreilles ; ses yeux féroces se portaient alternativement sur les hommes et sur les chiens qui l'assiégeaient. A un signal donné, trois coups de feu partirent, et le monstre, après avoir bondi sur la branche, roula par terre, la tête en bas. Attaqué de tous côtés par les chiens, il se défendit avec l'énergie du désespoir. Mais le pionnier, s'avançant au front de la troupe, lui logea une balle au défaut de l'épaule gauche. Le couguar se débattit quelques instants dans les convulsions de l'agonie, puis retomba immobile : il était mort.

Quand le puma attaque le wapiti, — c'est presque toujours à la femelle qu'il s'adresse, — il ne l'aborde jamais ouvertement. Il se met en embuscade et fond sur sa victime à l'improviste. Cette scène de meurtre est fréquente dans les forêts de l'Amérique du Nord ; plus d'un pionnier en a été témoin et l'a racontée :

Le soir approche ; une troupe de wapitis femelles se promène tranquillement sous la futaie. Tout en broutant les feuilles tendres qui pendent des arbres, elles ont l'œil et l'oreille au guet. Elles ne remarquent rien de suspect, et cependant leur plus redoutable ennemi, le puma, n'est pas loin. De son repaire il les a aperçues, ses yeux flamboyants sont fixés sur elles, il voit de quel côté elles se dirigent et, rampant dans l'herbe, il gagne un des arbres bordant le sentier qu'elles suivent, il y grimpe et s'y poste sans bruit. Bientôt les biches approchent, elles arrivent ; l'une d'elles passe près de l'arbre fatal : un choc terrible, un poids écrasant lui fait plier les jarrets, la terrasse ; c'est le couguar qui s'est jeté sur le dos de la biche et qui s'y est cramponné avec ses griffes. La surprise, la douleur, la paralysent un moment, puis, la peur, le sentiment d'un danger mortel doublant ses forces, elle se relève et bondit à travers la forêt, emportant son bourreau, qui lui déchire les chairs avec ses ongles et ses dents. Elle court, elle traverse les halliers, sans pouvoir se délivrer de son horrible fardeau, jusqu'à ce que, hors d'haleine, épuisée par la fatigue, par l'épouvante et par le sang qu'elle perd, elle trébuche, elle tombe à demi morte. Le couguar l'achève et la dévore.

Quelquefois cependant la biche réussit à se débarrasser de son cruel assaillant. Lancée à toute vitesse, elle rencontre sur son chemin un arbre renversé que son branchage tient suspendu à une certaine hauteur au-dessus du sol : comprenant aussitôt le parti qu'elle peut tirer de cet obstacle, elle se baisse, s'allonge, passe sous l'arbre, tandis que le puma, pour éviter le choc, lâche prise et roule à terre. Désappointé de voir sa proie lui échapper, il se bat les flancs de sa longue queue et gagne à pas lents le plus prochain fourré.

E. LESBAZEILLES.



Le cerf wapiti et le puma. (P. 152, col 2.)

LES AVENTURES DU CAPITAINE MAGON[1]

IX

Une rencontre. — Le vieil Homèros. — Bataille avec les Hellènes.

Deux jours d'une navigation fatigante, mais sûre, nous conduisirent à l'embouchure du grand fleuve Achéloüs, que nos marins appellent la rivière Blanche, à cause de la couleur de ses eaux. Nous passions entre les côtes agréablement découpées et verdoyantes de la terre ferme, et les îles de Grande-Cythère, Zacynthe et Céphallénie. Nous rencontrâmes aussi un assez grand nombre de barques hellènes, grandes et petites, car, dans ces parages d'une navigation facile, où l'on ne perd jamais la côte de vue, les gens du pays font un cabotage très-actif, alimenté par les productions naturelles de leur sol et par nos produits manufacturés.

J'arrivai à l'embouchure de l'Achéloüs par une mer tranquille et une petite brise de nord-est qui me servait à souhait pour me rendre au détroit de Sicile. Je ne comptais pas longer la côte jusque vers l'île de Corfou, comme on fait quelquefois pour avoir moins de pleine mer à traverser, et les circonstances favorables me décidèrent à profiter du vent. Je renonçai donc à visiter la métropole des Hellènes, et, comme j'avais de l'eau et des vivres en abondance, je m'abandonnai au vent grand largue, et je fis voile pour la pointe méridionale de l'Italie. En passant dans le canal entre l'île de Céphallénie et la petite île d'Ithaque, je rencontrai deux grands *gaouls* sidoniens et une galère, avec lesquels je communiquai. Leur capitaine, qui s'appelait Bodachmoun, me proposa de m'arrêter à la pointe d'Ithaque, pour prendre nos commissions, car il retournait à Sidon. J'y consentis bien volontiers, et je me rendis à bord d'un de ses *gaouls*. Il revenait du fond de la mer de Iapygie[2], des bouches de l'Éridan, où il s'était procuré une bonne quantité d'or, tant en poudre qu'en pépites. Il avait aussi du cristal de roche, que les riverains de l'Éridan se procurent chez les habitants des hautes montagnes d'où ce grand fleuve descend. Comme le capitaine Bodachmoun n'était pas très-encombré, je lui offris un échange, après lui avoir raconté la trahison de Bodmilcar et la perte de mon *gaoul*.

Mon récit indigna Bodachmoun.

« Pareille trahison, s'écria-t-il, n'est jamais arrivée entre Sidoniens et Tyriens. Je la dénoncerai par toute la Phénicie, et je la raconterai au roi Hiram, de façon que si Bodmilcar revenait pendant ton voyage, soit en Phénicie, soit dans une colonie voisine, à Kittim, à Rhodes, à Mélos, à Théra ou à Thasos, il reçoive le châtiment qu'il mérite. Quant à l'échange que tu m'offres, je suis tout prêt à le traiter avec toi.

— J'ai, lui dis-je, du cuivre de Crète, des peaux de bœuf, de la laine filée et des cornes de bouquetin sauvage d'une grandeur peu commune. Je pense que tu te déferas avantageusement de ces objets en Égypte et en Phénicie. En outre, et comme renseignement, ils ont en Crète des esclaves jeunes filles à vendre, que tu auras à bon compte.



Homèros. (P. 155, col. 1.)

— Je ferai mon profit du renseignement, répondit Bodachmoun, et pour ce qui est du marché, il me convient. Nous allons le régler ensemble au plus juste prix. Maintenant, si tu as un peu de vin, je serai bien content d'en boire, car le mien est épuisé depuis six mois, et ce n'est pas chez les Iapyges, les Ombres et les Hénètes que j'en ai pu trouver. »

J'invitai aussitôt Bodachmoun, ses deux capitaines et ses pilotes à venir manger de la viande fraîche, des oignons, des figues sèches, des fromages, et à boire du vin à mon bord, car nous étions surabondamment ravitaillés de vivres et de boisson. Avant le repas, nos compatriotes visitèrent nos navires, dont ils louèrent grandement la construction, le gréement et l'aménagement. Bodachmonn visita aussi les marchandises que je voulais lui céder et m'en donna un prix fort avantageux en pépites d'or et en cristal de roche.

Au moment où nous allions nous asseoir pour manger, Bodachmoun s'écria :

« Par Astarté! il faut, puisque tu nous régales de vin, que je te régale d'un spectacle curieux. J'ai ici, à mon bord, un vieil Hellène, à moitié aveugle, que j'ai embarqué à Corcyre pour le débarquer en Crète, où il veut aller. Ce vieux est tout à fait vénérable, et il connait toutes les histoires du monde aussi bien que Sanchoniaton le Tyrien, et Elkana, l'homme

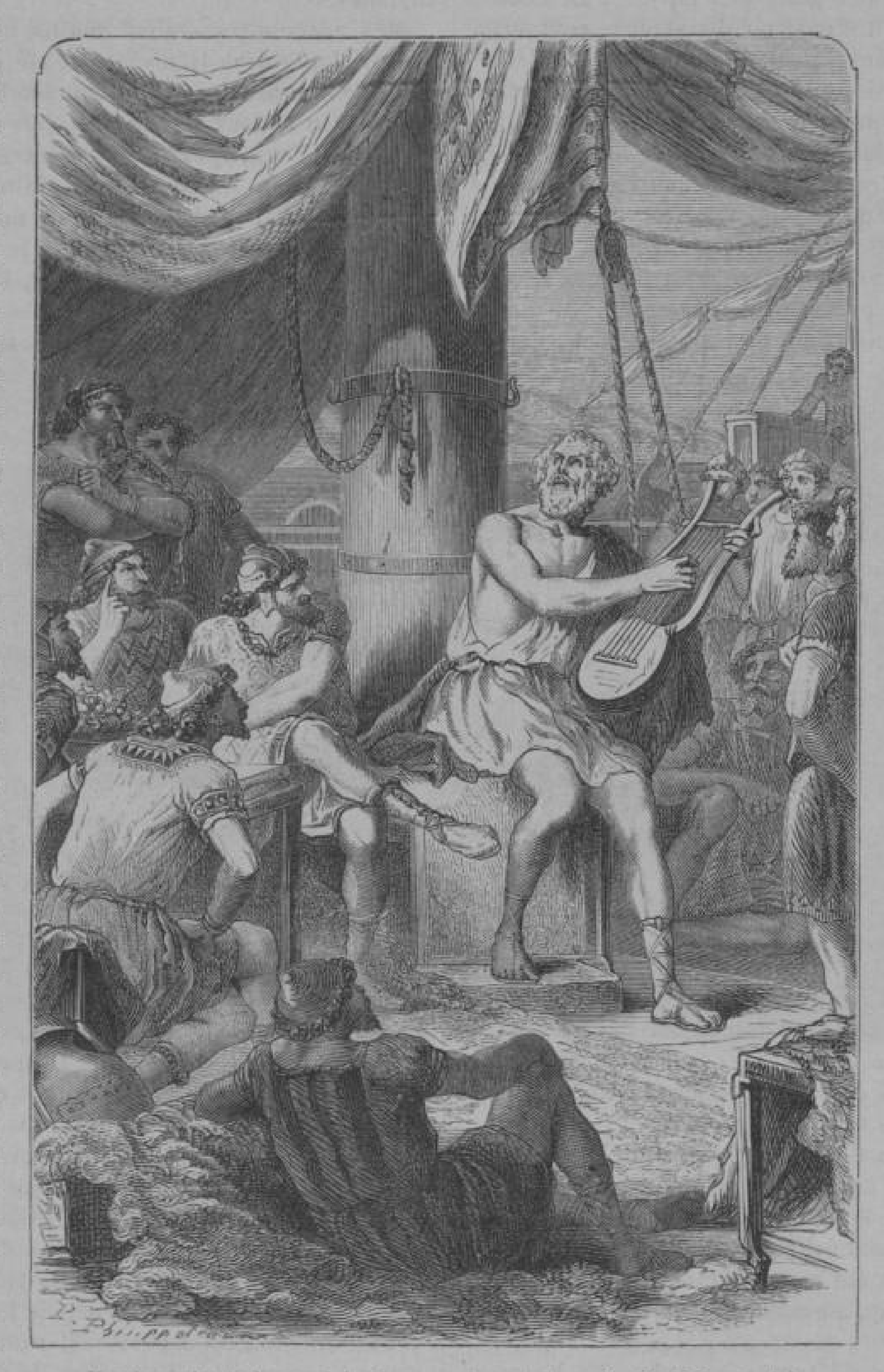
1. Suite. — Voy. pages 10, 27, 43, 59, 76, 90, 110, 122 et 138.
2. La mer Adriatique.

d'Israël. Il chante, en s'accompagnant d'une cithare, les histoires des dieux et des guerriers de son pays, et me paye son passage en chansons. Il nous chantera des choses extraordinaires. »

On alla chercher le vieillard qui s'appelait Homèros. Il avait une grande barbe blanche, et l'air tout à fait majestueux, et portait dans sa main sa cithare, qui était faite d'une écaille de tortue.

« Phéaciens, nous dit-il, rois de la mer, vous qui voyez les merveilles du monde, que les dieux conduisent vos vaisseaux noirs. Pour moi, mes yeux sont fatigués. Je ne puis plus voir les campagnes, les troupeaux, les guerriers et leurs belles armures. A peine puis-je apercevoir la lumière du soleil. Mais les déesses Mousae, qui habitent le fleuve Pénée et ses fraiches montagnes m'ont appris les chants et l'harmonie, et je vais partout, célébrant les exploits des guerriers et des rois, conducteurs de peuples. »

Je fis boire du meilleur nectar au vieil Homèros, et il eut le cœur tout réjoui. Je comprenais peu de choses de ce qu'il nous chantait, mais Hannon, qui comprenait tout, était transporté d'admiration.



Homèros chante les exploits des guerriers et des rois. (P. 155, col. 1.)

« Je n'ai jamais entendu rien de pareil, s'écria le scribe, et ce vieillard est vraiment divin. Les peuples qui ont de pareils hommes ne sont pas si sauvages, encore qu'ils ne sachent point naviguer, fabriquer ou trafiquer comme nous. »

Dans la joie qu'il avait de connaître ces beaux chants, Hannon fit présent au vieillard de son propre manteau, qui était de la laine la plus fine de Helbon, et brodé à grands ramages.

« J'ai, dit Hannibal, vu dans la ville de Our en Naharan, un homme extraordinaire. C'était un Égyptien qui voyageait, comme celui-ci, mais il n'était point si vieux. Il avait un singe, il jouait de la flûte et il chantait, et toutes les actions qu'il chantait, le singe les faisait. Ainsi, tout le monde comprenait ses chants. Quand Chryséis chante les exploits des guerriers, je ne comprends point ses paroles, mais à son ton, à je ne sais quoi, je me sens transporté d'ardeur. Mais ce vieux, je n'entends pas un mot de ce qu'il dit. Il devrait avoir un singe comme l'Égyptien.

— La sagesse d'Hannibal, dit Hannon, m'a toujours rempli d'étonnement. J'ai la conviction qu'il serait tout à fait propre à servir de singe à ce chanteur.

— Nous sommes tous comme cela à Arvad, répondit modestement Hannibal. Si je comprenais le langage du vieillard, je pourrais parfaitement faire tous les gestes, aussi bien et même mieux que n'importe quel singe. »

Dans l'après-midi, après avoir fait nos adieux à

nos compatriotes qui se chargèrent de nos commissions et d'une lettre que je fis écrire pour le roi Hiram, je fis voile vers l'est, profitant du vent favorable. Je me dirigeai d'abord au nord, pour passer entre Céphallénie et Leucade. De là je n'avais plus qu'à courir directement à l'est pour arriver sur la pointe sud du grand golfe des Iapyges. Le *Cabire*, qui nous précédait d'environ dix stades, contourna le premier la pointe nord de l'île de Cephallénie. Comme nous arrivions à notre tour, et que la pointe de l'île nous masquait encore le *Cabire*, il me sembla que j'entendais, dans sa direction, au loin, des cris et des appels de trompette. Je fis mettre les rameurs en place et forcer de vitesse. En dépassant la pointe de l'île, les cris et les sonneries devinrent plus distincts. Je fis aussitôt sonner l'alarme à mon tour, et faire les préparatifs de combat. Quand la côte de Cephallénie m'eut démasqué la vue, j'aperçus le *Cabire*, à moins de six stades de nous, entouré de plus de vingt grandes barques hellènes, qui grouillaient autour de lui. Il y en avait bien une cinquantaine d'autres, qui arrivaient en débandade du sud de l'île. Elles l'avaient contournée par l'ouest, pendant que nous la longions par l'est, ce qui nous avait empêché de les voir; le *Cabire*, en doublant la pointe, était tombé au milieu d'elles, comme dans une embuscade, sans quoi sa vitesse lui aurait permis de se tenir aisément hors de portée, et de ne pas se laisser entourer.



Le *Cabire* et le *Dagon*. (P. 156, col. 1.)

Le tonnage du *Cabire* était trop faible pour qu'il pût être muni d'un éperon, de sorte qu'il se défendait à coups de flèches et de traits, tournant sans cesse en cercle pour éviter les tentatives d'abordage. Il avait d'ailleurs été complétement surpris, n'ayant vu les Hellènes qu'au moment déjà où il se trouvait au milieu d'eux.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Le *Dagon* se dirigea immédiatement vers les barques qui arrivaient du sud, le long de la côte de l'île, et je courus droit sur les assaillants du *Cabire*.

Les barques sur lesquelles le *Dagon* se jetait ne paraissaient pas des adversaires bien redoutables. Elles étaient chargées de monde à couler bas, et encombrées de bestiaux, de sacs, d'instruments aratoires, de grands tonneaux de terre cuite. C'était évidemment un convoi d'émigration dans lequel nous tombions. Asdrubal s'en aperçut comme moi. Je le vis, du geste, faire signe à ses hommes de ne pas tirer, puis, son navire décrivant un grand cercle pour prendre le dessous du vent, je le vis arriver à toute vitesse sur la foule pressée des barques hellènes.

Mes adversaires étaient moins nombreux, mais plus redoutables. Il n'y avait, de ce côté-là, que des hommes armés. J'eus beau me hâter, je n'étais pas encore à deux stades du *Cabire* qui se débattait au milieu d'eux, qu'ils trouvèrent enfin moyen d'y grimper. En un instant le pont de mon brave petit navire fut couvert de monde. Au milieu d'un fourmillement de têtes et de lances, je pus distinguer Amilcar, couvert de son bouclier, l'épée au poing, lançant de grands coups de pointe au milieu d'un cercle d'assaillants, et Gisgon, adossé au couronnement, tenant sa grande hache à deux mains, et fendant le crâne d'un homme qui voulait se jeter sur lui pour le prendre au corps.

Cinq ou six grandes barques se mirent en travers de nous, pour nous empêcher d'arriver au secours de nos camarades. J'entendais les cris de défi des guerriers qui les montaient, et les chants avec lesquels ils s'excitent les uns les autres, criant sans cesse d'une voie aiguë : « Io Péane! Io Péane! » Sur l'avant de la plus haute de leurs barques était grimpé un grand gaillard qui paraissait être le chef. Il avait un casque à panache, un bouclier revêtu de lames de cuivre, des jambières revêtues de cuivre pareillement, et se démenait en gesticulant et en brandissant sa lance. Je n'eus pas besoin de le faire remarquer à Bicri; le bon archer, un genou sur le bordage et sa flèche sur la corde, ne le perdait pas des yeux; dès qu'il fut à portée, il ramena vivement la corde à son oreille : l'arc vibra, le flèche partit, et le chef hellène, étendant les deux bras, tomba dans la mer la tête la première.

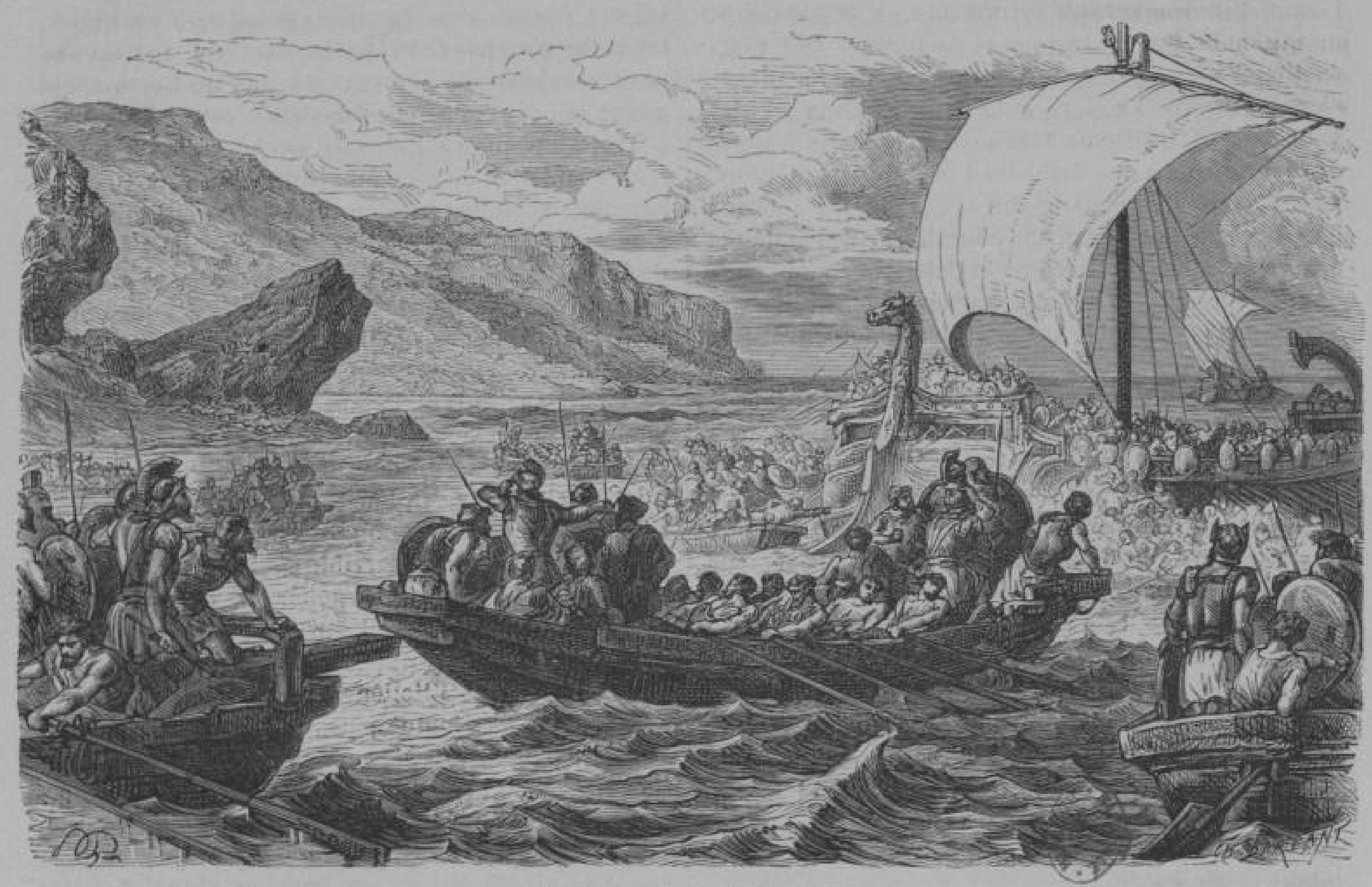
« Allons, à l'eau les sauvages! criai-je aussitôt. Appuyez à gauche et tombons dessus! »

Un choc violent ébranla l'*Astarté*, qui heurtait de tout son poids la grande barque hellène; celle-ci fut effondrée du coup et s'abîma dans un tourbillon d'écume. Je passai rapidement à côté d'une autre

barque qui se trouvait à ma droite. Les gens de cette barque eurent la sottise de se jeter tous du même côté, pour grimper sur mon navire, de sorte qu'en virant de bord, et en passant du côté opposé, la poussée que je lui donnai au passage la chavira sur place. Des barques si mal construites, et tellement chargées de monde, chavirent au plus petit choc, quand elles sont prises dans un faux mouvement. Je courus un grand demi-cercle, pour me dégager des assaillants et prendre de l'élan afin de mieux culbuter ceux qui entouraient le *Cabire* : je voyais, sur celui-ci, qu'on se battait vigoureusement. qui sortaient de ce fouillis : le *Dagon* travaillait terriblement.

Hannibal, parlant à ses hommes d'une voix brève, leur dit : « Tout à l'heure, nous allons nous prendre corps à corps. Les plus alertes, ceux qui sont habitués aux vaisseaux, sauteront avec moi sur le pont du *Cabire*. Les autres combattront ici de pied ferme avec Chamaï. Dans cette presse, on n'a pas de place pour manier la lance : donc, bas les piques, et aux épées !

— Attention ! m'écriai-je. Tenez-vous bien ; nous allons choquer : rame avant ; rame ! »



Combat naval. (P. 156, col. 2.)

Hannibal prit en même temps ses dispositions avec intelligence. Il plaça ses archers sur l'élévation de l'arrière, et ses hommes d'armes en deux groupes ; l'un, à l'avant sous ses ordres, devait sauter sur le pont du *Cabire*, quand nous arriverions à nous en rapprocher pour balayer ses agresseurs ; l'autre restait sous les ordres de Chamaï, prêt à nous défendre contre toute tentative d'abordage.

Du côté du *Dagon*, il n'y avait rien à craindre. Du haut de mon banc de commandement, je le voyais, à chaque instant, reculer, ramant en arrière, pour prendre de l'élan, puis se jeter en avant de toute sa vitesse, écrasant, effondrant, chavirant la cohue inerte de ses adversaires. Je voyais voler les pots à feu et les faisceaux de gros traits, et j'entendais les cris et les hurlements de rage et de désespoir

Au même moment, nous bousculâmes deux des barques qu'ils avaient détachées et qui cherchaient à se placer contre nous.

« Aux machines, et vivement ! commandai-je. Archers, tirez ! »

Bicri, des archers, et les gens des machines firent pleuvoir sur les barques qui se jetaient sur nous, de droite et de gauche, une grêle de pierres, de traits, de flèches et de pots à feu. Hannibal et ses hommes se pelotonnèrent sur l'avant, l'épée en main, le bouclier pendu au cou, et prêts à bondir ; Chamaï et les siens, groupés autour du mât, n'attendaient que la vue de l'ennemi pour charger. Bicri et ses archers jetèrent leurs arcs et tirèrent leurs épées et leurs couteaux. Jonas, cessant de souffler, plaça proprement sa trompette à ses pieds, et saisit

un énorme levier, que deux hommes remuaient difficilement, et qui servait à tirer l'ancre du fond.

« S'ils m'ont, s'écria-t-il, donné un veau pour quelques tapes amicales et étreintes sans conséquences, que vont-ils me donner à présent quand je vais leur décharger cette barre sur la tête et les épaules? Il faut qu'ils me donnent dix bœufs, trente gâteaux et cinq outres de vin, car je vais les assommer par douzaines. Dodanim, préparez votre cuisine ; je vais vous faire voir le moulinet de Samson, l'homme fort!

— Va de l'avant, commandai-je, et choquez! »

Un flot d'écume se souleva jusque par-dessus l'avant. Un craquement formidable se fit entendre, au milieu de cris de terreur et de fureur. Des mâts oscillèrent à nos côtés, une grande barque soulevée s'engloutit par l'arrière, une autre s'abîma à notre gauche, une troisième tournoya et chavira à notre droite. Je vis, à un demi-trait d'arc, devant nous, Asdrubal la tête ensanglantée, Gisgon les cheveux épars et la hache levée, une douzaine de nos matelots réfugiés tout contre l'arrière du *Cabire*, et repoussant, d'un dernier effort, le flot acharné des envahisseurs.

« A nous, Magon! A nous, les Sidoniens! cria Hannibal d'une voix terrible.

— Tiens bon, m'écriai-je; nous voilà! rame à droite, à droite, timonier, et lève rames, laisse arriver. »

Une barque hellène s'effondra sous notre choc; notre avant s'éleva un moment, soulevé par la barque que nous abordions, comme si nous la tenions sous nos genoux.

« En avant! » cria Hannibal.

Je vis, bord à bord, et au-dessous de nous, le pont du *Cabire*, et les gens d'Hannibal, leur chef en tête, qui empoignant des cordages pour se laisser glisser, en se donnant de l'élan par-dessus les bordages, sautaient à corps perdu sur le pont, dans la masse grouillante des Hellènes.

« A toi, Magon, les voilà! » cria Hannon, se précipitant l'épée haute.

Deux barques s'étaient collées, l'une à nos flancs, l'autre sous notre arrière, et les Hellènes sautaient de tous côtés sur notre pont. D'un coup de pointe lancé à bras raccourci, je crevai la poitrine au premier qui venait sur moi, la lance levée. Je vis Hannon, qui profitait bien de ses leçons d'escrime, parer du bras gauche le coup de lance d'un autre et riposter d'un coup d'épée, porté la main haute, qui le frappa entre le cou et l'épaule. Je vis Chamaï moulinant son épée, se baissant et se relevant avec une agilité extraordinaire, un Hellène qui reculait devant lui s'abattre lourdement sur le pont, un autre qui, se comprimant le ventre, chancela, puis tomba sous les pieds des combattants, et un troisième qui s'accroupissait en se tenant la tête à deux mains, pendant que le sang coulait entre ses doigts. Je vis Bicri qui sautait du haut de l'arrière au milieu d'un groupe de trois ou quatre hommes et qui roulait pêle-mêle avec eux, puis se relevait tout seul, son épée ensanglantée d'une main et son poignard de l'autre; je vis Himilcon qui, saisissant un homme à la gorge, le collait au mât, et lui enfonçait son épée dans le flanc. J'entendis les mugissements de Jonas et le bruit de son levier qui tournoyait avec un sifflement de tempête, défonçant les crânes, cassant les bras, effondrant les poitrines, broyant les omoplates, fracassant les côtes, brisant les jambes, ruinant les colonnes vertébrales et réduisant les clavicules en bouillie.

« Rangez-vous! tonnait le sonneur; faites-moi de la place! J'ai besoin de place pour bien manier mon bâton! Écartez-vous de mes coudes! Où sont-elles, les bêtes curieuses? Préparez votre vin, vos bœufs, vos fromages, vos gâteaux! Je suis un homme qui gagne ses repas en conscience! »

Trois ou quatre Hellènes se jetèrent en même temps sur moi. Je reçus un coup de lance dans mon bouclier, si violent qu'il me le fit lâcher. Tandis que d'un revers je taillais la figure à l'homme du coup de lance, un autre me saisit à la gorge et me renversa contre le bordage; je vis devant mes yeux briller son épée en faucille, avec laquelle il allait me saisir le cou pour me couper la tête, quand Hannon se jetant sur lui et l'empoignant par le bras lui plongea son épée sous l'aisselle. En tombant, il entraîna Hannon avec lui, et tous deux glissèrent sur moi. Je vis briller la lance d'un troisième près de la poitrine de Hannon; mais au même instant Chamaï lui lança un si terrible coup de pointe qu'il le renversa à deux pas de nous. Je me relevai, et Hannon, mettant le pied sur le dos de celui qu'il avait tué, retira son épée, profondément engagée dans le corps de l'Hellène. En me relevant, je pus voir Chryséis, toute pâle, mais ferme, debout, les mains jointes, près de la poupe, et Abigaïl, qui, en vraie fille de Juda, avait empoigné une épée, et frappait, à tort et à travers, d'estoc et de taille, sur un Hellène qui avait perdu sa lance, et qui s'abritait d'un air effaré sous son bouclier, stupéfait d'être attaqué par une femme. Chamaï, voyant le jeu, passa comme un taureau à travers les combattants, renversant amis et ennemis, pour courir à l'arrière, et Hannon le rejoignit en deux bonds. Cependant Himilcon et une quinzaine de mes matelots s'étant fait un passage, se placèrent autour de moi, le coutelas et la hache à la main. A leur tête, je balayai le pont jusqu'à l'avant, renversant ou jetant par-dessus bords tous ces Doriens, empêtrés dans leurs grandes lances, trébuchant dans les cordages, dans les manœuvres et dans les agrès. Sur l'avant, je me retournai et je pus voir que Chamaï et Hannon avaient débarrassé l'arrière et se précipitaient vers le mât où Bicri, avec les autres, se battait furieusement contre un nouveau flot d'assaillants qui escaladaient les bordages. Au-dessus de la masse confuse des têtes, des lances, des haches, des boucliers et des épées, on voyait tournoyer le levier de Jonas, et, par-dessus les cris,

les chants, les hurlements, le cliquetis des armes et le fracas du bronze, on l'entendait mugir :

« Arrivez, arrivez donc, Dodanim! Vous n'aurez jamais trop de bœufs pour moi! Apportez vos têtes et vos dos, en attendant que vous apportiez vos gâteaux et vos fromages. »

Un cri général de triomphe me remplit l'âme de joie. Je vis, sur le pont débarrassé du *Cabire*, Hannibal, ses gens, Amilcar, Gisgon et le reste de nos matelots l'épée ou le coutelas en l'air, acclamant Asdrubal et le *Dagon*, qui arrivaient comme le tonnerre, et entraient avec un fracas formidable dans la masse, déjà bien réduite, des barques hellènes.

L'une de ces barques s'engloutit, brisée par le choc ; une grêle de pierres, de traits et de pots à feu tomba du haut du *Dagon* sur la fourmilière qui montait à l'assaut de l'*Astarté*.

A suivre. LÉON CAHUN.

BECQUETTE[1]

Cependant M. Boisdacier avait échangé quelques mots à voix basse avec le représentant de la ligne P.-L.-M., et le regard qu'il avait dirigé sur Edmond à la suite de ce court dialogue aurait certainement fait comprendre à ce dernier que sa présence était inopportune, s'il n'avait été absorbé par la contemplation de cette immense et inexplicable caisse. — « Mon enfant, tu n'as rien à faire ici ; va dans ta chambre et restes-y jusqu'au moment où je t'irai chercher. » La chambre d'Edmond était à l'extrémité opposée de la maison; son père, en l'y renvoyant, voulait donc l'empêcher de voir quel était l'objet si hermétiquement emballé. Le doute n'était plus possible, la surprise qu'on lui destinait venait d'arriver, mais il savait moins que jamais de quelle nature elle pouvait être.





L'exil d'Edmond ne fut pas de longue durée : au bout d'une heure son père vint lui-même le faire cesser. « J'ai fait une acquisition sur laquelle j'aimerais assez avoir ton avis, descends vite ! »

Cette dernière recommandation était superflue : en deux enjambées et un saut M. Edmond avait dégringolé l'étage et arrivait au perron.



Quel spectacle ! et comme la réalité dépassait tout ce qu'il avait imaginé.

Attelée à un panier à deux roues, une adorable miniature de cheval que Margot, la cuisinière, tenait par la bride, tandis que Mme Boisdacier et Mlle Tata donnaient les signes les moins équivoques de la plus sincère admiration.



« Mon cher enfant, dit alors M. Boisdacier, la manière dont tu t'es conduit au collége méritait une récompense. Cette voiture et ce cheval sont à toi; tu nous les prêteras de temps à autre, mais tu en es dès à présent le seul propriétaire. J'espère que tu en es aussi content que ta mère et moi avons été satisfaits de tes succès. Embrasse ta mère, car c'est d'elle que vient l'idée que j'ai mise à exécution. »

On assure que quelquefois la joie fait peur : je puis ajouter qu'elle stupéfie au besoin. M. Edmond était immobile, les yeux écarquillés, avec l'air ahuri d'un enfant qui ne peut croire à l'étendue de son bonheur; puis tout à coup, sans transition, il se précipita sur sa mère d'abord, puis sur son père, sur sa sœur ensuite, enfin sur Margot, et se mit à les embrasser les uns après les autres avec une telle énergie qu'au bout de trois minutes de cet exercice ceux qui le subissaient se trouvèrent aussi essoufflés que celui qui s'y livrait. Après qu'il eut témoigné de la sorte à tous ses proches la joie qu'il éprouvait, M. Edmond

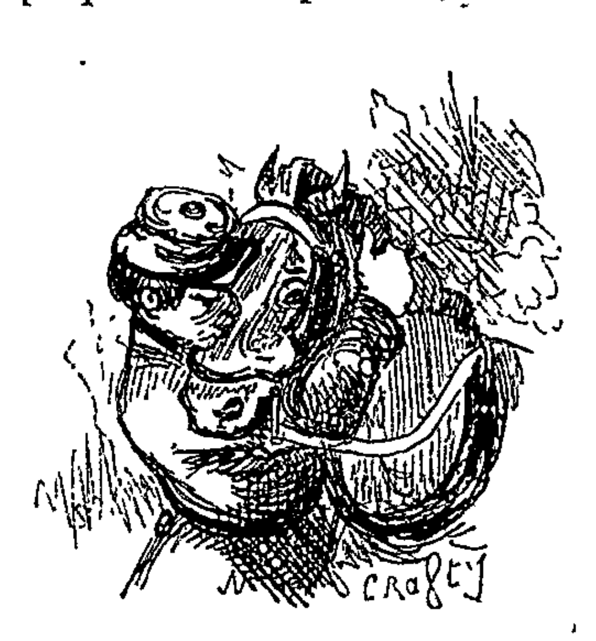
1. Suite. — Voy. page 142.

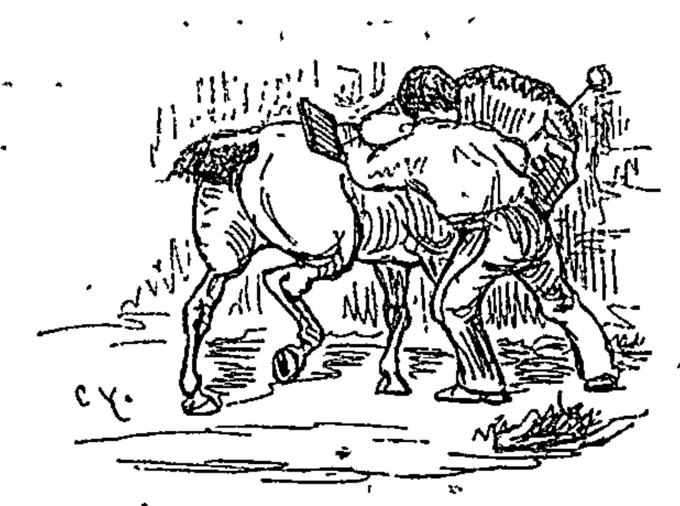
passa les bras autour du col de sa future monture et l'embrassa ni plus ni moins qu'une personne naturelle.

Quand les premiers élans furent un peu calmés,



M. Boisdacier crut le moment venu d'expliquer à Edmond quelles obligations lui créait sa nouvelle propriété. La ponette, c'était une jument, était le seul quadrupède de la maison, dont le personnel se composait de Margot la cuisinière et d'une femme de chambre. En l'absence de tout domestique mâle, c'était à Edmond lui-même de prendre soin de son cheval, de le panser, de l'atteler, de le seller, de lui donner exactement ses repas, de le mener boire. Il lui faudrait en conséquence se lever tous les jours une heure plus tôt, les chevaux ayant l'habitude d'avoir l'appétit ouvert de bonne heure.



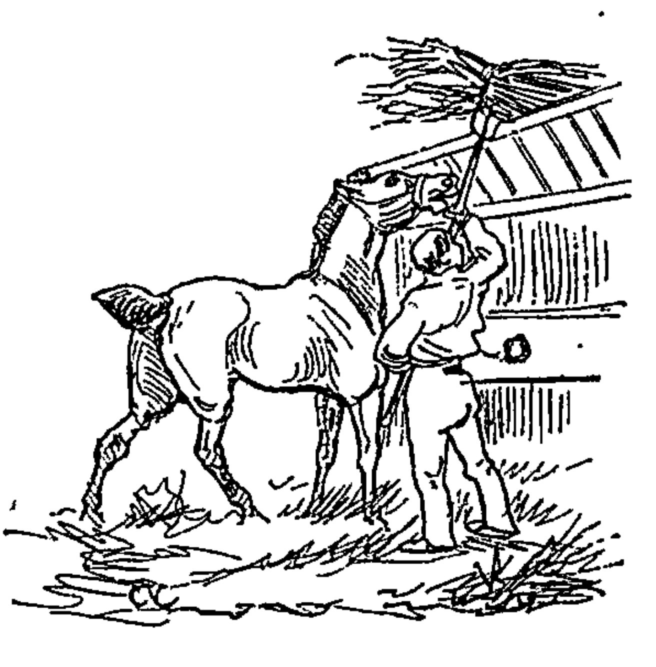


Si Edmond avait une foule de qualités, il avait bien quelques petits défauts, au nombre desquels on pouvait placer une certaine difficulté à sortir de son lit. Quand son père lui reprochait cette paresse de la première heure, il répondait que ses matinées n'étaient pas suffisamment remplies et qu'il avait dix fois plus de temps qu'il ne lui en fallait pour ce qu'il avait à faire avant le déjeuner. Le pansage de la ponette était une obligation toute trouvée. Pendant les premiers jours cette importante opération eut lieu sous la surveillance directe de M. Boisdacier, qui, ne dédaignant pas de joindre l'exemple au précepte, faisait la plus grosse part de la besogne, et maniait l'étrille et la brosse avec une maestria à rendre jaloux le plus habile garçon de Chantilly. A pareille école, Edmond fit de rapides progrès, et lorsque Becquette sortait de ses mains, sa robe brillait comme de la soie. Quand on prétend aimer les animaux il faut savoir leur donner les soins qui leur sont indispensables. Trois fois par jour, le matin à six heures, à midi et le soir,



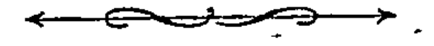


Edmond préparait lui-même la ration de sa jument, vannait l'avoine et mettait au râtelier la bottelette de foin. Son père lui avait donné tous les ustensiles nécessaires pour préparer la litière et enlever le fumier, fourche, pelle, balai, brouette, le tout proportionné à la taille de l'ouvrier.



Le village qu'habitait M. Boisdacier offrait peu de ressources, et c'était à la ville voisine qu'il fallait aller tous les samedis, jour du marché, chercher les provisions de la semaine. Afin d'y conduire Margot, Edmond était obligé de se lever encore plus tôt qu'à l'ordinaire.

A suivre. CRAFTY.





La peur le prit à l'idée qu'il la serrait trop fort. (P. 162, col. 2.)

LA TOUTE PETITE[1]

III

Une bonne mère de famille. — Réflexions de Marie. — Le facteur rougeaud. — La tourière. — La tante Isabelle.

Il y a des femmes en qui la bonté est un don si naturel et une vertu en même temps si active et si discrète, que ceux qui les entourent jouissent souvent de cette bonté sans y songer, et en subissent l'heureuse influence sans le savoir.

Ce don naturel, qui est la joie et le charme du foyer domestique, en devient comme la bénédiction et la sanctification, quand il s'y joint ce quelque chose d'achevé et de supérieur que donne à toutes nos actions la charité chrétienne. Non-seulement Mme Lescale était bonne par nature, mais encore c'était une chrétienne dans toute la force du terme : sévère pour elle-même, sans la moindre ostentation, indulgente pour les autres.

L'oncle Maupoil, que la nature avait doué d'une figure morose, d'un excellent cœur, et d'un caractère contrariant, subissait, comme tout le monde, l'ascendant de sa nièce, malgré la prétention qu'il affichait de n'être qu'un vieux misanthrope revenu des illusions de ce monde. Il avait beau s'en défendre, c'était plus fort que lui, et parfois, les jours où le vent d'est ne soufflait pas, il en convenait en riant. Ces jours-là, il lui disait : « Tu sais bien qu'on ne peut pas discuter contre toi ; » alors il laissait de côté pour une heure ses préjugés misanthropiques, et c'était pendant tout ce temps-là le plus jovial et le plus complaisant des oncles. Mais, par exemple, il reprenait son humeur farouche, avec sa canne, dans l'antichambre.

Il répétait à qui voulait l'entendre, et même à qui s'en défendait : « Votre monde me fait pitié ; les hommes ne valent pas mieux qu'au temps du premier déluge, et nous en aurions sous peu un second, s'il n'y avait par-ci par-là quelques âmes justes et bonnes, comme celle de ma nièce. »

M. Lescale approuvait, les yeux fermés, tout ce que disait et tout ce que faisait sa femme. Comme il était fort absorbé par ses affaires, et qu'il rentrait toujours fatigué de Paris, c'est à sa femme qu'il s'en était remis du soin d'élever les enfants ; Mme Lescale avait pleinement justifié sa confiance. Son rôle à lui était facile ; il n'avait qu'à les embrasser au retour, et à jouer avec eux, quand ils étaient en humeur de jouer : ce qui leur arrivait souvent, la maison étant fort gaie.

Les enfants commençaient par aimer d'abord d'instinct cette mère si bonne, si juste et si dévouée. A mesure qu'ils devenaient plus grands et plus raisonnables, et que leur jugement se développait, ils s'éprenaient d'une sorte d'admiration respectueuse pour cette bonne petite maman, si humble et si simple, si douce, mais si forte en même temps. C'est le sentiment que Gaston et Paul éprouvaient pour leur mère ; et le vif désir qu'ils avaient de lui complaire n'avait pas peu contribué à vaincre la paresse de Gaston et à calmer la violence du caractère de Paul.

Avant la naissance de Sidonie, Marie tantôt subissait l'influence de sa mère, tantôt y échappait à force

1. Suite. — Voy. page 145.

de mollesse et d'inertie. Elle l'aimait beaucoup; mais comme elle était légère et peu capable d'efforts suivis, elle agissait souvent comme si elle ne l'eût point aimée. Ses repentirs étaient fréquents et généralement accompagnés d'un torrent de larmes; malheureusement ils n'empêchaient point les rechutes et n'en diminuaient pas même le nombre.

Quand le grand événement arriva, il y eut en elle, par suite des circonstances, un mélange de sentiments qui la troubla d'abord, et changea ensuite la face de son âme, qui conçut de nouvelles pensées et entrevit de nouvelles clartés. Elle éprouva une grande joie à l'idée d'avoir une petite sœur à aimer, et un grand attendrissement quand sa mère l'appelant d'un coup d'œil, et l'attirant à elle par un geste plein de tendresse, pendant qu'elle tenait son petit enfant sur son cœur, appuya sa joue contre la sienne et lui dit à voix basse : « Ma chérie, embrasse ta sœur. Je la mets sous ta protection; tu seras sa petite mère. » Cela se passait le lendemain même de la naissance de Sidonie.

Pendant plusieurs minutes, Marie, le cœur inondé de joie et de reconnaissance, demeura sans parler, la joue contre la joue de sa mère, écoutant avec elle la douce respiration de sa petite sœur.

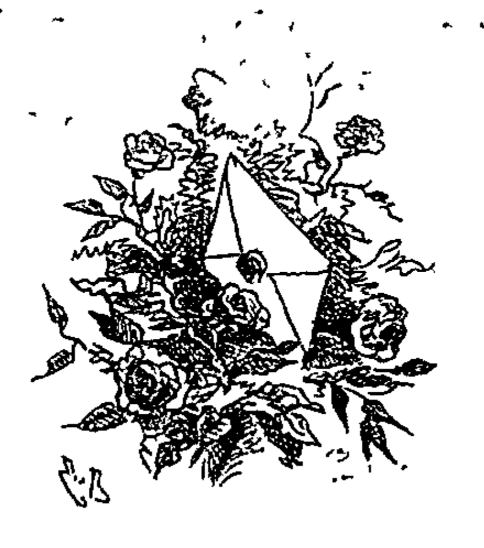
A la fin, Sidonie agita ses petits poings, remua les lèvres, et se mit à préluder par des cris perçants à une véritable révolte contre les premiers maux et les premières épreuves de cette vie. Plus Sidonie montrait d'exigence et de mauvais vouloir, plus Marie admirait la douceur et la patience de sa mère. Pendant qu'elle contemplait le petit tableau qu'elle avait sous les yeux, sa pensée se reportait à l'époque où elle n'était encore elle-même qu'une toute petite fille, et où sa mère la portait dans ses bras, sur son cœur. Elle se demandait si, depuis cette époque, elle avait payé sa mère de toutes les peines qu'elle lui avait causées. Toute la journée elle songea à ces choses, et fit à son insu son examen de conscience. Que de grosses fautes elle découvrit dans sa conduite passée! que de grosses fautes, sans compter les petites! Qu'avait-elle fait pour se corriger de ses défauts? Pourquoi donc ses efforts avaient-ils été jusque-là si peu soutenus et si rarement couronnés de succès?

N'affligeait-elle pas sa pauvre maman toutes les fois qu'elle discutait si vivement; disons le mot, si aigrement avec Paul? quand elle laissait vagabonder son imagination pendant les leçons de piano, au point de réduire son professeur au désespoir? quand elle disait à son institutrice : « Ce n'est pas ma faute; c'est ce vilain devoir qui n'a pas voulu se faire; je ne pourrai jamais apprendre la géographie, et je déteste celui qui a inventé l'arithmétique. » Voilà pourquoi et comment Marie tomba dans une grande confusion, où elle se débattrait peut-être encore, si elle n'avait senti naître en elle-même une vaillance inconnue avec un ferme et généreux propos de procurer des compensations à sa mère, en travaillant de toutes ses forces à devenir meilleure. Et puis, ne fallait-il pas donner le bon exemple à Sidonie, sa petite protégée?

Il était environ six heures et demie; le silence le plus profond continuait de régner dans la maison. Gaston et Paul étaient dans la salle d'étude, où ils préparaient leurs devoirs du lendemain, en attendant le dîner. Marie était restée au salon, à la place même où son père l'avait laissée; elle poursuivait le cours de ses réflexions, tout en jouant machinalement avec un petit chat. Je vous assure que ce jour-là c'est le petit chat qui avait commencé à l'agacer, car elle ne songeait guère à lui. M. Lescale était dans la joie de son cœur, en présence de sa femme et de sa petite fille. Il lui était venu tout à coup une envie folle de tenir Sidonie dans ses bras; et à peine la tenait-il, que la peur le prit à l'idée qu'il la serrait trop fort ou qu'il allait la laisser tomber. Mme Lescale souriait doucement de sa maladresse et de son embarras. Mlle Sidonie, qui était dans un de ses moments de bonne humeur, le laissait faire sans protester.

Juste à la même heure, voici ce qui se passait dans une des rues les plus paisibles et les plus silencieuses de la bonne ville de Tours, à deux pas et pour ainsi dire à l'ombre de la cathédrale. Un facteur avec une bonne figure de Tourangeau, rougeaude et réjouie, tirait à tour de bras la sonnette d'une jolie petite maison soigneusement entretenue. Ce facteur n'avait aucune raison particulière de sonner si fort, sinon qu'étant sanguin et vif, il aimait le bruit et le mouvement. Ce maître coup de sonnette fit tressaillir une vieille servante, habillée de noir, qui tricotait dans la cuisine, et une dame, d'un âge mûr, habillée de noir aussi, qui lisait un gros volume de la *Vie des Saints*, à la fenêtre du petit salon.

Au bout d'une minute, la servante ouvrit la porte du petit salon après avoir frappé; ensuite, avec beaucoup de respect et de décorum, comme une sœur tourière, qui s'acquitte d'une commission auprès de la supérieure du couvent, elle fit une révérence et remit à la dame d'un âge mûr une lettre timbrée de Versailles. Sur l'adresse, on lisait: « Madame veuve Baudouin. » On peut conclure que



la dame d'un âge mûr s'appelait madame veuve Baudouin, de ce fait qu'elle décacheta la lettre sans hésitation.

Mme veuve Baudouin ressemblait beaucoup à M. Lescale ; à première vue, cela n'a rien de bien étonnant, puisque c'était sa sœur Isabelle, « celle qui aurait dû être marraine, et qui ne l'était pas. » Ce qui est surprenant cependant, c'est que la ressemblance fût si frappante entre le frère et la sœur, puisque le frère était rondelet et dodu, et que la sœur était grande et élancée.

« Attendez, Solange, c'est de mon frère, » dit Mme Baudouin à la sœur tourière qui se retirait discrètement. La sœur tourière fit volte-face et se tenant à distance respectueuse, les mains croisées sur son tablier, elle se tint prête à écouter.

« Bonnes nouvelles. Ah ! c'est une fille. »

La tourière remua les lèvres et répondit respectueusement : « Oui, madame.

— Ils ont trouvé une autre marraine, j'en suis bien aise.

— Alors, moi aussi, madame.

— J'en suis bien aise, reprit Mme Baudouin, parce que c'est une responsabilité devant Dieu et devant les hommes. La marraine, c'est la seconde mère ; si la première manque, elle doit la remplacer. Voilà comme je comprends la chose. Élever un enfant, une fille surtout ! j'en serais absolument incapable.

— Je ne suis pas de l'avis de madame, » répondit tranquillement la tourière.

Mme Baudoin se contenta de sourire. Il y avait de la finesse et de la bonté dans son sourire ; aussi, toutes les fois qu'il paraissait sur ses lèvres, il donnait un charme réel à sa figure un peu austère. Elle congédia la vieille Solange d'un signe de main, et à travers les vitres se mit à considérer d'un œil assez distrait un jardinet à l'ancienne mode, avec des allées droites, bordées de buis, un cadran solaire au milieu, deux énormes pieds de vigne le long du mur et dans tous les coins une profusion de roses trémières et de pois de senteur.

Les concessions de Mme Baudouin. (164, col. 1.)

L'ombre des tours de Saint-Gatien s'allongeait sur le petit jardin, et à mesure qu'elle enveloppait les roses trémières et les pois de senteur, les pensées de Mme Baudouin prenaient un tour plus mélancolique. Elle rouvrit lentement la lettre de son frère, et relut à plusieurs reprises une phrase qui ne l'avait pas frappée d'abord. C'était la phrase même dont M. Lescale s'était servi pour annoncer aux fumeurs du train de huit heures trente la naissance de Sidonie. Après l'avoir écrite à sa sœur, il l'avait retrouvée dans sa mémoire, et s'en était servi tout couramment, sans se douter qu'il commettait un plagiat et se pillait lui-même.

« C'est une petite fille, disait la lettre, si petite, si gentille, si mignonne, que cela fait venir les larmes aux yeux, rien que de la regarder ! »

« Pourvu que cette chère petite vive ! se dit

Mme Baudouin, pourvu que ces pauvres amis n'aient pas le chagrin de la perdre ! »

Mme Baudouin avait eu sa grande part des chagrins de la vie ; mais la souffrance n'avait ni aigri ni endurci son âme ; au contraire, elle l'avait rendue plus compatissante et plus tendre pour ceux qui souffrent, car elle savait par expérience combien ils ont besoin de sympathie.

IV

Le défaut de la tante Isabelle. — La vocation de Solange. — A quoi pense donc Madame?

C'était une tradition reçue chez les Lescale de Versailles, que la tante Baudouin avait fait vœu de ne jamais quitter Tours. Personne, il est vrai, ne lui avait entendu formuler ce vœu; et personne n'avait eu l'indiscrétion de la questionner sur un sujet aussi délicat. Ce qui avait donné lieu à cette supposition, c'est que, depuis la mort de son mari, on n'avait jamais pu la décider à s'éloigner de Tours. Elle recevait cordialement ceux qui allaient la voir, mais elle déclinait toutes les invitations.

Sans croire qu'elle fût liée par un vœu, on pouvait comprendre qu'elle eût conçu pour sa ville natale un profond attachement: elle y avait été très-heureuse et ensuite elle y avait beaucoup souffert ; enfin, elle y avait trouvé le calme et la paix qui conviennent aux âmes blessées.

Tours était le berceau de la famille Lescale. C'est de là que M. Lescale avait pris son essor pour se lancer à corps perdu dans la commission et l'exportation où il faisait bonne figure.

C'est à Tours que Mlle Isabelle Lescale (combien il y avait longtemps de cela !) avait fait ses débuts dans le monde. Aux bals de la préfecture et à ceux de la ville, qu'on appelait des *redoutes* (je n'ai jamais su pourquoi), Mlle Isabelle avait été particulièrement remarquée par un certain capitaine Baudouin, du 9e léger. Le capitaine Baudouin était un homme bien élevé; c'était de plus un officier distingué, au dire de ses frères d'armes. Un beau jour, sur la demande de Mme veuve Baudouin, mère du capitaine, Mlle Isabelle Lescale, fille mineure, devint Mme Baudouin jeune. Le mariage avait été célébré à Saint-Gatien.

Toutes les dames du 9e léger s'accordaient à dire que le ménage Baudouin était un ménage modèle et qu'on n'avait jamais vu de gens plus heureux, excepté cependant sur un point.

Je ne sais par suite de quelle fatalité mystérieuse Mme Baudouin jeune ne pouvait jamais garder la même servante plus de trois mois. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que chacune des servantes, à son entrée en condition, déclarait qu'elle n'avait jamais vu de maîtresse si plaisante et si bonne que madame, ni de meilleur maître que le capitaine; là-dessus, elles juraient toutes leurs grands dieux qu'elles mourraient de vieillesse au service de madame. Chaque fois l'innocente Mme Baudouin y était prise. « Cette fois-ci, je crois que nous avons eu la main heureuse, » disait-elle timidement à son seigneur et maître. Son seigneur et maître souriait avec indulgence et répondait : « Ma chère, espérons-le ! »

Au bout de quelques semaines, sans qu'on pût découvrir pourquoi, l'enthousiasme de la servante s'était tout à fait refroidi. Madame cependant, qui redoutait, avec trop de raison, la catastrophe habituelle, faisait tous ses efforts pour ne point prendre sa domestique en faute. Les concessions de madame dépassaient toutes limites; elle avait beau faire, il arrivait toujours un moment où le cordon bleu rendait son tablier d'un air aimable, en prétextant le mariage d'un frère, la maladie d'un oncle, un malaise subit, un projet d'établissement, ou même sans donner le moindre prétexte. « Ce n'est pourtant pas ma faute, disait la pauvre jeune femme.

— Il n'y a pas de quoi pleurer, disait le bon capitaine, nous serons plus heureux une autre fois. »

« Ma chère petite, disait la femme du major à la femme du capitaine, les domestiques c'est comme les verres de lampe. Vous cassez dix verres de lampe à la file, sans savoir pourquoi, avant de trouver celui qui doit vous durer des années ! »

Et Mme Baudouin continuait à casser ses verres de lampe, sans espérer de mettre jamais la main sur celui qui devait durer des années.

« Ma chère enfant, lui dit un jour la femme du colonel, tout le mal vient de ce que vous êtes trop bonne, permettez-moi même de dire : trop faible. Quand une maîtresse laisse passer les fautes sans les reprendre, la domestique croit qu'on ne les aperçoit pas, et commence à perdre le respect. Croyez-moi, pas de faiblesse ! »

Je crois fort que le capitaine Baudouin était au fond du même avis que madame la colonelle, et qu'il savait à quoi s'en tenir sur le caractère de sa femme; mais il ne l'avait point épousée à la légère, elle était donc telle qu'il l'avait choisie entre plusieurs, en pleine connaissance de cause : aussi il lui pardonnait d'être faible, sachant combien elle était bonne. S'il n'intervenait pas par des conseils dans la question des servantes, c'est qu'il savait que les conseils ne valent pas l'expérience. Il supportait en homme d'esprit et avec beaucoup de grâce ce qu'il ne pouvait empêcher, attendant avec patience que le temps fît son œuvre, et que quelque occasion favorable lui permît d'agir sans en avoir l'air, et sans humilier sa femme.

Le 9e léger, comme tous les régiments, qu'ils soient légers ou non, changeait fréquemment de garnison, et portait ses pas vagabonds du nord au sud et de l'est à l'ouest. Un ordre ministériel le ramena enfin à Tours, après une assez longue absence. Mme Baudouin en était encore à chercher, avec une patience un peu découragée, la servante idéale qui vieillirait à son service.

C'est à Tours qu'elle la rencontra, au moment où elle s'y attendait le moins. On lui présenta un jour une femme d'un âge respectable, d'apparence monastique, coiffée d'un modeste petit bonnet, et vêtue de noir. Cette femme s'appelait Solange ; ce joli nom est fort commun dans le Berri : aussi Solange était Berrichonne. Elle ne jura point, comme le faisaient les autres bonnes, qu'elle mourrait au service de madame. Au contraire, avec une franchise qui lui gagna tout de suite l'estime du capitaine, elle déclara qu'il ne devait pas y avoir de malentendu, et que l'on ne devait pas compter qu'elle resterait longtemps, ayant en vue une condition qui lui convenait, mais où elle ne pouvait entrer tout de suite. D'une part, elle était sans place et avait besoin de travailler pour vivre; d'autre part, elle savait que madame était dans l'embarras, et elle venait s'offrir pour l'obliger. Cela arrangeait-il madame?

Tout cela était dit d'un ton à la fois si franc et si poli, que madame accepta avec reconnaissance. Bientôt le bruit courut parmi les dames du 9e léger que Mme Baudouin était servie par une sœur converse.

Dès sa plus tendre jeunesse, Solange avait rêvé de faire son salut au service d'un curé. Un enchaînement bizarre de circonstances l'avait toujours empêchée d'atteindre son but, au moment même où elle n'avait plus qu'à étendre la main pour y toucher. Sauf un intérim de quelques mois chez un vicaire pour suppléer une servante malade, et un séjour d'un an et trois jours chez un bon curé qui était mort subitement, toute la vie de Solange s'était passée dans des maisons bourgeoises. Et voilà qu'elle entrait maintenant au service militaire!

Comme elle s'était promis de ne pas faire un long séjour chez les Baudouin, c'est sans doute pour cela qu'elle y passa la plus grande partie de sa vie.

Peu de temps après qu'elle fut entrée dans sa nouvelle condition, le capitaine Baudouin tomba malade. Solange avait bon cœur et se dit simplement : « Ce n'est pas le moment de les quitter! » Elle fit son sacrifice en bonne chrétienne, sans en rien laisser paraître. Le capitaine languit pendant plusieurs années. Sa femme et la tourière se relayèrent à son chevet, sans que leur zèle se démentit une minute.



Le capitaine Baudouin était un officier distingué. (P. 164, col. 1.)

Quand le capitaine mourut, dans la jolie petite maison voisine de la cathédrale, sa veuve, au risque de ne conserver qu'un bien mince revenu, acheta la maison, et elle continua de l'habiter en souvenir de lui.

Quant à la tourière, considérant que la maison avait un petit air claustral, que l'église Saint-Gatien était tout proche, que Mme Baudouin était une femme d'une piété exemplaire, plus connue des pauvres et des affligés que des heureux du siècle; que d'un autre côté on pouvait dire, sans manquer à la charité chrétienne, qu'elle était d'un caractère faible, et qu'elle avait besoin d'une personne sûre, elle renonça courageusement à servir un curé, et se donna tout entière à la maîtresse de son choix.

Mme Baudouin était pleine de reconnaissance et d'égards pour la vieille Solange qui avait soigné son mari. Volontiers, elle en eût fait son amie plutôt que sa servante. Mais Solange, avec beaucoup de dignité, se tenait à distance, et traitait sa maîtresse avec le respect un peu cérémonieux du vieux temps.

Mme Baudouin mettait Solange de moitié dans tous les secrets de la famille; Solange reconnaissait cette condescendance par une discrétion absolue. Elle sentait vivement l'honneur qu'on lui faisait, elle s'intéressait aux affaires de la famille presque autant que madame elle-même, mais pour rien au monde elle n'eût hasardé une question ou une réflexion. Elle donnait son avis quand on le lui demandait, laconiquement, avec toutes les formes du plus grand respect.

Elle ne se permettait de contredire madame que quand madame s'accusait de faiblesse et se déclarait incapable de conduire à bien une entreprise quelconque. Étant née respectueuse, elle tenait à respecter quand même sa maîtresse. Voilà pourquoi elle avait pris la liberté de protester quand madame Baudouin avait déclaré qu'elle se sentait incapable d'élever un enfant.

Après avoir soulagé sa conscience en protestant, la tourière retourna dans sa cuisine et se remit à tricoter avec une fiévreuse activité. Je ne sais pas s'il y avait, dans toute la ville de Tours, une seule cuisine où il entrait plus de laine sous forme d'éche-

veaux et de pelotons, pour en ressortir sous la forme de bas, de chaussettes, de mitaines et de gilets tricotés destinés aux pauvres gens.

Tout en tricotant, la tourière se parlait à elle-même, comme font souvent les personnes habituées à vivre dans la retraite.

Quand le soleil fut sur le point de se coucher et que les corbeaux, sur les tours de Saint-Gatien, commencèrent à se disputer à grands cris les bonnes places pour passer la nuit, Solange sembla sortir d'un songe.

« A quoi pense donc madame? se demanda-t-elle à demi-voix. Voilà que les *colas* (les corbeaux) se disent bonsoir, et elle ne fait pas sa promenade sur le pont pour voir coucher le soleil. »

Un coup de sonnette se fit entendre. La tourière se leva avec empressement pour répondre à l'appel de madame.

« Donnez-moi de la lumière, dit Mme Baudouin. Il faut que je réponde tout de suite à mon frère : il m'a écrit des choses qui m'inquiètent. Nous porterons la lettre à la boîte du chemin de fer pour nous promener. »

A suivre. J. GIRARDIN.



TOURVILLE

Par une belle journée de l'année 1660, une frégate portant fièrement le pavillon de l'ordre de Malte levait l'ancre, et rapidement s'éloignait du port de Marseille. Sur le pont, un groupe d'officiers devisait en regardant les mouvements d'un jeune homme mis avec la plus grande élégance, et qui paraissait suivre avec soin l'installation définitive de ses bagages.

« Eh bien, messieurs! disait le vieux chevalier d'Hocquincourt, capitaine du bâtiment, que vous en semble? Comment trouvez-vous le protégé de M. le duc de la Rochefoucauld?

— Hum! dit un des officiers, c'est un petit-maître... cela se voit! Mais j'ai eu l'honneur de connaître son père, qui est un brave gentilhomme.

— Brave! s'écria le chevalier; qui est-ce qui ne l'est pas? Mais cela ne suffit pas pour un marin. Nous sommes armés en course, la campagne sera dure; qu'est-ce que nous ferons de cet enfant-là? Et penser qu'il y a quatre ans qu'il est chevalier dans notre ordre! Nous les prendrons bientôt en nourrice, ces petits messieurs!

— C'est un joli garçon, dit en souriant un des assistants.

— Oui. Attendez seulement quelques jours de mer et une ou deux affaires un peu chaudes, et vous verrez votre joli garçon!.... Du reste, j'ai écrit ma pensée à M. de la Rochefoucauld : cet enfant est un Adonis propre à servir les dames de la cour; mais ce n'est pas un soldat propre à supporter les fatigues de la mer. »

Le jeune homme ne justifiait que trop par sa mine le jugement du chevalier d'Hocquincourt. Dix-huit ans, des cheveux blonds, des traits fins et des couleurs vives, des yeux bleus et ardents, mais en même temps une constitution frêle et délicate : tel était le jeune chevalier.

Or, après quelques jours de navigation dans la Méditerranée, voici qu'on signale deux frégates, deux frégates de corsaires d'Alger. La frégate française est attaquée; les ennemis, forts de leur nombre, l'accrochent et sautent à l'abordage; en un instant le pont est couvert de morts, les Algériens crient déjà victoire. Tout à coup, un groupe de marins surgit on ne sait d'où : le sabre et la pique au poing ils s'élancent, et l'Adonis est là à leur tête, perçant de son épée tout ce qui se trouve devant lui. Les Algériens reculent, perdent du monde, fuient bientôt sur leurs navires, et abandonnent la frégate, délivrée par ce coup de vigueur. Quant au brave jeune homme, il est étendu sur des morts, atteint de trois blessures.

Dès ce moment personne ne rit plus de ses manières efféminées, et le chevalier d'Hocquincourt comprit que cet Adonis était un héros. Il s'appelait *Anne-Hilarion de Cotentin de Tourville.*

Six ans plus tard, Venise, délivrée par le chevalier de Tourville des corsaires musulmans qui infestaient l'Archipel, lui décernait les titres d'Invincible, de Protecteur des Mers, et le doge lui remettait solennellement une médaille et une chaîne d'or de grand prix. Alors seulement il rentra en France. Les dames de la cour, à qui le duc de la Rochefoucauld avait montré la lettre du chevalier d'Hocquincourt, purent admirer « cet Adonis qui se battait comme un Hercule » ; et Louis XIV, le félicitant de sa conduite, l'éleva au rang de capitaine de vaisseau. Il n'avait que vingt-quatre ans.

A partir de ce moment, Tourville est partout où la marine française se couvre de gloire. En 1669, il va avec le duc de Beaufort secourir Candie assiégée par les Turcs. En 1672, dans la guerre contre la Hollande, il se signale si brillamment que le comte d'Estrées le cite au roi; dans un combat contre le

fameux Ruyter, entouré par plusieurs vaisseaux, il soutient leur feu plus d'une heure, en coule un et se dégage. En 1675, il commande un vaisseau dans l'expédition de Sicile, sous les ordres de l'illustre Duquesne, et il contribue puissamment à la grande victoire d'Agostà. Il est fait chef d'escadre. L'année suivante, il commande la division d'avant-garde à la bataille de Palerme, et, en moins de deux heures, il coule trois vaisseaux, force l'entrée du port, brûle le vice-amiral espagnol, fait sauter le contre-amiral de Hollande, et détruit sept autres bâtiments.

La paix, qui se fit en 1678, n'arrêta pas sa brillante carrière. Car Louis XIV, ayant résolu de purger la Méditerranée des pirates tunisiens et algériens qui la parcouraient, chargea Duquesne et Tourville de les poursuivre et de les détruire. Nommé en 1682 lieutenant-général des armées navales, Tourville prit part à toutes les expéditions de son illustre aîné. A Chio, contre les Tripolitains, devant Alger deux fois bombardée, devant Gênes presque détruite en 1684, Tourville se signale sans cesse; et bientôt un plus grand théâtre s'ouvre devant lui.

Au commencement de 1688, Louis XIV, engagé dans une longue rivalité avec Guillaume d'Orange, qui vient d'usurper le trône d'Angleterre, voit se liguer contre lui une partie de l'Europe, et surtout les deux grandes puissances maritimes, la Hollande et l'Angleterre. Duquesne était mort; Tourville, commandant en chef, se signale par de nouveaux exploits : il prend et détruit partout les vaisseaux d'Espagne et de Hollande; puis, réuni au comte d'Estrées, porte le dernier coup aux pirates d'Alger, dont il détruit presque la ville, en 1689. Il est nommé vice-amiral du Levant.

Cependant Louis XIV, pour attaquer ses ennemis chez eux, songeait à ramener en Angleterre le roi détrôné Jacques II, et il lui avait fourni des secours, grâce auxquels celui-ci luttait contre Guillaume III en Irlande. Tourville part de Toulon avec vingt vaisseaux, franchit le détroit de Gibraltar, fait le tour de l'Espagne, rallie à Brest soixante-deux vaisseaux commandés par le comte de Château-Renaud, effraye la flotte anglo-hollandaise, et débarque heureusement en Irlande des secours et des munitions. L'année suivante, avec 72 vaisseaux, tous deux attaquent près de l'île de Wight 112 vaisseaux d'Angleterre et de Hollande. Un combat furieux s'engage à neuf heures du matin; à cinq heures du soir, les Anglais avaient fui, cinq vaisseaux hollandais avaient sauté en l'air, dix étaient pris, et le reste de l'escadre presque entièrement démâté; la flotte française victorieuse n'avait pas perdu un seul bâtiment. A l'instant, l'infatigable Tourville prend ses neuf meilleurs navires, joint le comte d'Estrées, et enlève avec lui dans la baie de Tingmouth un convoi considérable défendu par douze vaisseaux.

Jusqu'ici tout a réussi à Tourville. Toujours heureux, toujours vainqueur, il est proclamé le digne successeur de Duquesne, et le plus grand marin de la France. Mais le temps des revers approche, revers glorieux cependant, car l'action qui a le plus illustré Tourville a été un immense désastre.

A suivre. R. du Coudray.



LES JONGLEURS JAPONAIS

Ce n'est que depuis l'Exposition universelle de Paris en 1867 que l'Europe a appris à connaître les jongleurs et les acrobates japonais. Leurs troupes sont depuis installées d'une façon presque permanente dans nos grandes villes, et il n'est guère de personnes qui n'aient assisté à quelqu'une de leurs représentations.

M. Humbert, dans son admirable livre sur le Japon, nous a donné sur eux d'intéressants détails que nous lui empruntons.

Il y a peu de chose à dire des exercices des acrobates dont les principaux instruments sont le trapèze, le cerceau, le bâton, la perche et des échelles de diverses dimensions.

Ce qu'ils font de plus extraordinaire à Yédo, ce sont une série de tours d'équilibre, opérés au moyen d'un faux nez démesurément long, ou même d'une perche de bambou, fixée, je ne sais comment, au milieu de leur figure. L'un des chefs, par exemple, se couche sur le dos, et fait monter au bout de son nez un enfant qui s'y tient en équilibre sur un pied et met un parasol en équilibre sur son propre nez; non content de cela, le même homme, sans rien déranger au premier tableau, dresse une jambe en l'air, et un autre enfant, appuyant son nez sur la plante du pied de cette jambe, se soulève peu à peu jusqu'à ce qu'il ait les deux pieds en l'air, et il reste immobile dans cette position. Les exercices avec une perche à la place du nez sont tellement fabuleux qu'ils doivent recéler quelque supercherie, telle qu'un point d'appui quelconque, dissimulé par une décoration de théâtre.

Une autre corporation, infiniment plus intéressante, est celle des jongleurs prestidigitateurs. Il est difficile, en effet, de se jouer plus agréablement de la crédulité du peuple et de sa propension au merveilleux que ne le font les jongleurs de Yédo. A l'exception des tours d'adresse et d'escamotage, dans lesquels ils déploient une dextérité étonnante, tout le reste n'est au fond et d'un bout à l'autre, en parole et en action, qu'une sorte de persiflage ou de moqueuse négation du prodigieux, opérée au moyen de prestiges de leur invention, admirables de simplicité, sublimes de niaiserie.

Ce qu'ils ont de particulièrement remarquable dans l'agencement de leurs exercices, c'est l'habileté avec laquelle ils passent des simples tours d'adresse aux artifices de la jonglerie, et réciproquement, sans

que le spectateur se doute du changement, ni s'aperçoive de la transition. L'un d'eux, par exemple, s'accroupit devant un haut chandelier de fer, et, agitant d'une main son éventail, il saisit de l'autre la bougie allumée, la lance en l'air, la reçoit, et sans jamais l'éteindre, la fait sauter comme une balle, en observant la mesure d'une chanson de circonstance, accompagnée par l'orchestre; puis remettant la bougie en place, il la souffle et en fait jaillir, comme par le jeu de son éventail, un jet d'eau qu'il reçoit dans un bol de porcelaine.

L'entr'acte est animé d'intermèdes comiques, dont l'un des plus curieux représente le repos des jongleurs. Accroupis silencieusement au pied d'une tenture blanche, ils y dessinent, en exhalant la fumée de leurs pipes, des caractères chinois parfaitement lisibles.

Les tours variés qu'ils exécutent avec les éventails vont de plus fort en plus fort, jusqu'à ce qu'ils se confondent avec des artifices d'optique et de fantasmagorie. Ainsi, pour terminer la série des premiers exercices, le jongleur fait passer sous les yeux du public un grand éventail ouvert, qui se tient debout sur le dessus de sa main droite, puis il le lance en l'air, le reçoit de la main gauche par la pointe, s'accroupit, s'évente, et tournant la tête de profil, pousse un long soupir qui fait sortir de sa bouche l'image d'un cheval au galop. Il continue à se donner de l'air et secoue du fond de sa manche droite toute une armée de petits bonshommes qui s'évanouissent en dansant et en faisant la révérence. Il se baisse, ferme l'éventail et le tient des deux mains : pendant ce temps sa tête a disparu; elle reparait, mais avec des dimensions colossales, puis sous sa forme naturelle, mais reproduite en trois ou quatre exemplaires. On apporte devant lui une espèce d'amphore, et bientôt il sort tout de son long du col étroit de cette bouteille et s'évapore dans les nuages suspendus au plafond.



Acrobates de Yédo. (P. 167, col. 2.)



Jongleurs japonais. (P. 168, col. 1.)

Cependant on prépare la grande scène des toupies. Un jongleur exhibe les deux plus grosses et les prend par le manche, qu'il roule un instant entre les deux paumes de ses mains. Dès lors le mouvement de rotation qu'il leur a imprimé ne s'arrêtera plus. Son camarade saisit la première et la fait rouler de flanc sur un long tuyau de pipe, puis il la lance en l'air et la reçoit dans le fourneau de la pipe; enfin il l'envoie tourner au poste qui lui est assigné, et la toupie obéit en gravissant jusque sur une table en laque un viaduc entrecoupé d'un pont cintré. En même temps, l'autre jongleur apporte un haut dressoir, sur lequel il dispose un bol de porcelaine qu'il remplit d'eau jusqu'au bord. Il étend sur la surface liquide une feuille de lotus, enlève du sol la seconde toupie et l'installe sur cette feuille, où elle continue de tourner. Bientôt un charmant jet d'eau sort de la pointe de la toupie.

Tandis que les deux grosses toupies restent en place, on déballe les moyennes et les petites. Un simple choc, un contact presque imperceptible avec les premières, suffit pour mettre toute la troupe en mouvement. Mais l'on ne se bornera pas à la laisser tourbillonner sur le sol. Le régisseur montre aux spectateurs des boîtes et des raquettes tout ordinaires, des fils de fer parfaitement lisses, des sabres dont il fait examiner le tranchant; puis il donne le signal de la danse : trois artistes entrent en scène, saluent profondément le public et se mettent simultanément à l'œuvre, au son de toute la symphonie. L'un jongle au cerceau avec quatre ou cinq toupies; le second en fait sauter dans les boîtes, puis ressortir et tourner à la file tout à l'entour; le troisième en lance sur les fils de fer tendus, où elles courent et reviennent d'un bout à l'autre, sous sa direction. Le même jeu se répète sur le tranchant d'un sabre. Une partie de raquettes achève de mettre à l'épreuve les héroïnes du bal : ce sont elles qui servent de volants. Quelque incroyable que cela puisse paraître, aucune des toupies, grosses, moyennes ou petites, ne cesse d'être en rotation pendant toute cette série d'exercices. Je ne sais jusqu'où va la supercherie dans certains actes de la représentation. Je l'ai constatée, pendant la répétition de la véranda, en ce qui concerne le tour du sabre et des fils de fer : les exemplaires que l'on montre au public sont adroitement remplacés par d'autres, identiques, mais munis d'une fine rainure. Les jongleurs m'ont aussi fait voir, entre autres curiosités, l'appareil secret qui supporte la grosse toupie dans le bol de porcelaine. Quoi qu'il en soit, la construction des toupies japonaises ou plutôt le mécanisme qui les équilibre est d'une perfection merveilleuse. Il n'y a pas d'autre terme non plus qui rende l'impression de l'ensemble et des moindres détails du spectacle que je viens d'esquisser. Témoin encore cette scène où le jongleur découpe nonchalamment une feuille de papier en petits morceaux carrés qu'il jette en l'air, chasse de l'éventail, et change peu à peu en une troupe d'oiseaux qui détalent. Et quoi de plus charmant que de voir un autre morceau de papier s'échapper de ses mains sous la forme d'un papillon, qui bientôt voltige tout autour de sa tête et qu'il semble à chaque instant sur le point de saisir. L'insecte brave ses efforts, se pose même sur l'éventail qui le menace, et s'envole enfin sur un bouquet de fleurs. Un instant après il en sort, accompagné d'un autre papillon, et tous les deux s'élèvent et se bercent dans les airs, descendent, remontent, se poursuivent, lorsque soudain le jongleur les attrape dans une boîte dont il se hâte de fermer le couvercle. Mais aussitôt qu'il le soulève, les deux prisonniers s'échappent, et la lutte recommence avec une nouvelle ardeur. Enfin il saisit de sa main les deux papillons à la fois, il s'approche triomphant pour les montrer aux spectateurs, et quand il entr'ouvre ses doigts, il n'en sort plus qu'un léger nuage de poudre d'or.

Ce tour est, avec raison, l'un de ceux qui excitent au plus haut degré l'enthousiasme du public. Les Japonais, toutefois, ne connaissent pas les applaudissements frénétiques : tenant de la main droite leur éventail fermé, ils en frappent plus ou moins vivement le plat de la main gauche, en accompagnant ce geste d'un léger cri de satisfaction.

H. NORVAL.

LES AVENTURES DU CAPITAINE MAGON[1]

IX (*suite*)

Victoire. — Nos prisonniers.

Je fis un signal aux timoniers et à quelques matelots qui étaient remontés à l'arrière, déblayé d'ennemis. D'autres se jetèrent aux rames, par les panneaux; le peu d'ennemis qui avaient osé descendre dans l'entrepont fut écharpé en un instant, et l'*Astarté*, virant brusquement de bord, bouscula les barques pressées autour d'elle et vint ranger le *Dagon*, puis, tournant encore, nous allâmes prendre le *Cabire* au milieu de nous. Hannibal remonta sur notre pont avec une vingtaine d'hommes et aida à dépêcher les Hellènes qui s'y trouvaient encore et qui firent une défense désespérée. Puis nous coulâmes une grande barque; deux autres furent abandonnées par leur équipage qui se jeta à la mer, saisi de frayeur, et nagea vers celles des barques qui s'enfuyaient en toute hâte, accompagné par les flèches de Bicri et de ses archers.

Nous nous dirigions vers le grand convoi, dont

1. Suite. — Voy. pages 10, 27, 43, 59, 76, 90, 106, 122, 138 et 154.

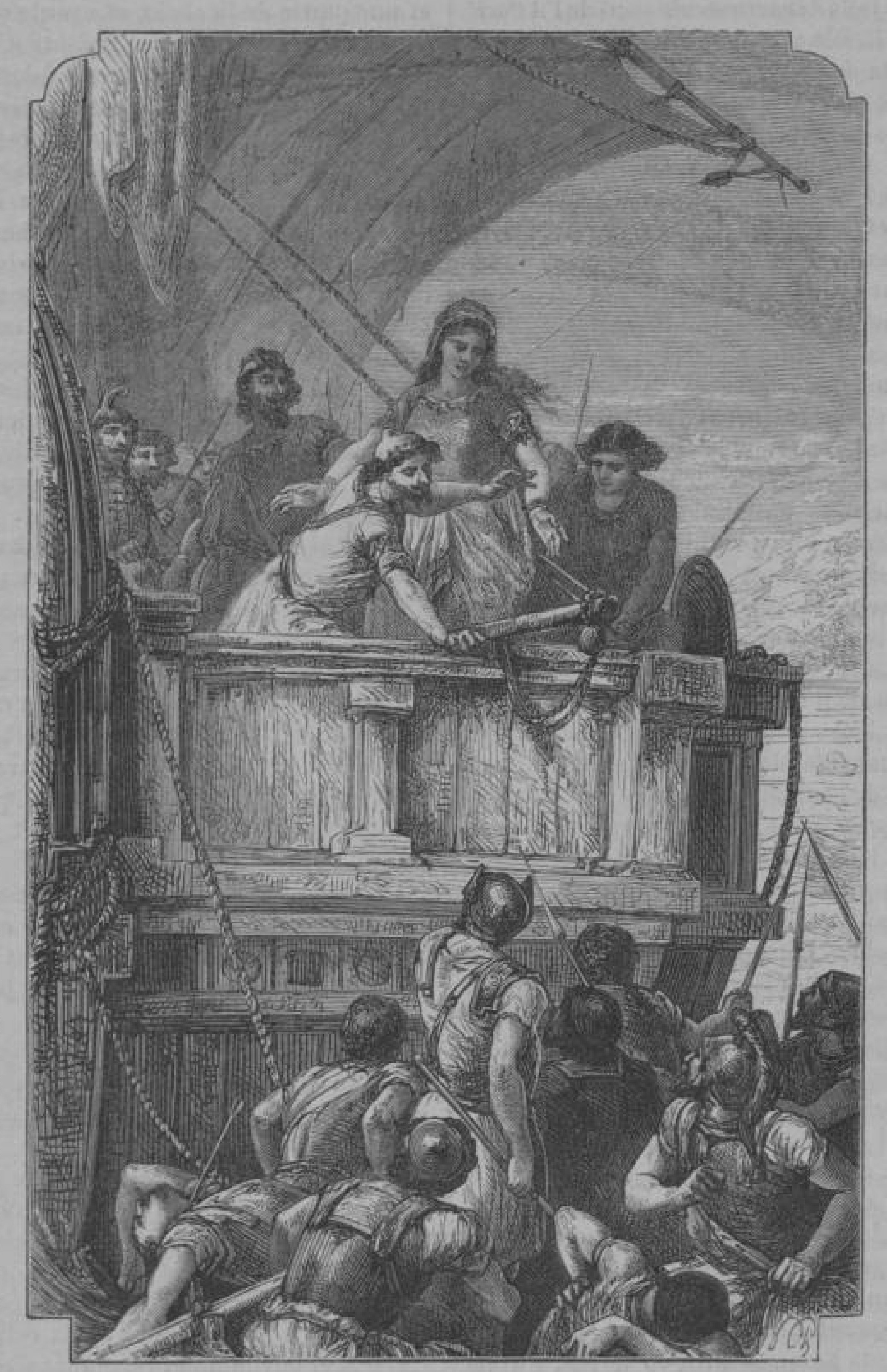
trois barques abandonnées par leurs équipages se balançaient au gré des flots. En me penchant par-dessus la poupe, je vis, à ma grande surprise, notre barca attachée derrière nous, qui était remplie d'Hellènes armés. Je fis signe à Bicri, qui accourut avec quelques archers. L'un des Hellènes, sa faucille à la main, allait justement couper la remorque; une flèche, qui lui traversa la gorge, l'en empêcha.

« Bas les armes, vous autres! » criai-je en dorien.

Les hommes qui s'étaient malencontreusement jetés dans la barca pour monter à l'abordage et qui n'avaient pas eu le temps de s'en aller, me répondirent par une nouvelle tentative de couper la remorque; mais elle n'eut pas plus de succès que la première: une nouvelle flèche de Bicri l'arrêta court.

« Faut-il les enfiler tous? me dit l'archer en remettant une flèche sur sa corde.

— Non pas, lui répondis-je. Ce sont des hommes vigoureux. Cela se vend très-bien à Carthage. Ne gâtons pas la marchandise. »



Je les fis haranguer par Hannon et Chryséis. (P. 171, col. 1.)

Je les sommai encore une fois de se rendre, mais inutilement. L'un d'eux me jeta sa lance qui me rasa l'épaule et un autre, voyant l'affaire désespérée, sauta à la mer, où il s'est vraisemblablement noyé, car nous étions encore assez loin de la côte.

Il en restait quinze. Je les fis haranguer en leur langage par Chryséis et par Hannon, dont l'éloquence eut plus de succès. Hannon, sur mes ordres, leur promit qu'on les conduirait dans un pays dont le roi les prendrait à sa solde comme guerriers et qu'ils y seraient bien traités et bien nourris. Ils me livrèrent alors leurs armes, que je fis hisser par un grelin, puis leur ayant jeté un bout de manœuvre, ils montèrent sur le pont un à un, très-humiliés, et médiocrement rassurés.

Quant au reste de nos agresseurs, ils s'en allaient aussi vite qu'ils pouvaient, les uns entiers, les autres avariés, se cahotant et se traînant péniblement sur la mer, dans le plus beau désordre, sans crier ni se vanter. Mais on entendait de loin des hurlements et des gémissements de femmes qui pleuraient les morts, les guerriers tués ou noyés. La nuit tombait tout à fait, et pour ces gens-là une navigation de nuit est une terrible affaire. Ceux qui avaient échappé à la bataille devaient se croire perdus une seconde fois à l'approche des ténèbres.

On voyait, dans la masse confuse de ces barques, la lueur de plusieurs incendies allumés par les pots à feu du *Dagon*. Amilcar et Asdrubal obtinrent de moi de se mettre à la poursuite du gros de la flotte : je fis passer à leur bord trente hommes avec Chamaï et Bicri, et, en les attendant, je m'occupai d'amariner

les deux barques d'escorte qu'ils avaient abandonnées devant nous et les trois du convoi qui restaient à notre portée, Il n'y restait plus un homme debout; je n'y trouvai qu'une quinzaine de morts, que je fis jeter à l'eau après les avoir dépouillés. Je remis au lendemain matin l'inspection du butin que nous avions conquis, et je fis débarrasser le pont de l'*Astarté* des cadavres des Hellènes et d'une douzaine de leurs blessés qu'on jeta à l'eau. Onze de mes hommes avaient été tués et vingt-trois blessés dans cette vive affaire. Nos morts furent enveloppés d'étoffes et placés à l'avant, les uns à côté des autres, pour être confiés aux flots le lendemain, après qu'on aurait fait les invocations et les prières nécessaires. Malgré notre fatigue, nous dûmes encore passer cette nuit à recueillir les armes et les flèches éparses sur le navire, à tout remettre en ordre, à laver les flaques de sang sur le pont, enfin à réparer le désordre inévitable après un si rude combat.

Le *Dagon* et le *Cabire* revinrent avec trois prises et vingt-deux prisonniers. Je fis passer les quinze que j'avais déjà sur le *Dagon*, qui avait le moins souffert, et tous les prisonniers ensemble, après avoir été liés, furent enfermés provisoirement dans la cale. Le *Cabire* avait huit morts et dix blessés, le *Dagon*, trois morts et sept blessés. Vingt-trois morts et quarante blessés étaient une grosse perte pour nous ; elle prouvait le courage et l'acharnement des Hellènes. Si ces gens avaient eu la moindre notion des choses de la mer, si leurs bateaux n'étaient pas si mal aménagés et si incapables de manœuvrer, s'ils avaient un peu l'habitude de combattre sur des vaisseaux et des armes plus appropriées que leurs grandes lances à ce genre de combat, nous étions certainement perdus. Ils nous auraient tous massacrés. Parmi nos blessés se trouvaient Amilcar, Gisgon, Hannon qui avait une estafilade à l'épaule, Chamaï un coup de lance dans le bras, et Himilcon la tête contusionnée. Les blessures des deux premiers, quoique graves, n'étaient pas dangereuses, et celles des trois derniers assez légères pour ne pas les empêcher de faire leur service. Le maître matelot Hadlaï avait été tué roide, et Hannibal avait eu toutes ses armes faussées. Le grand Jonas avait cinq coups de lance qu'il qualifiait d'écorchures. Il se frotta tout le corps d'huile et d'onguent, et déclara que cette lutte, accompagnée d'une petite saignée, lui avait fait le plus grand bien et donné un prodigieux appétit et une soif extraordinaire. Quant aux Hellènes, ils avaient eu au moins cinq cents hommes tués ou noyés. J'avais trouvé vingt-six cadavres sur le pont de l'*Astarté* et le *Cabire* en avait jeté trente-huit à l'eau.

Je pris une heure de repos à la fin de la nuit, et, le matin, par une belle brise de l'est, nos navires tendus de noir se dirigèrent vers la côte d'Italie, emmenant nos huit prises, sur lesquelles j'avais fait passer quelques hommes pour alléger la remorque à la voile et à la rame.

Après avoir invoqué Menath, Hokk et Rhadamath pour nos morts, je fis immoler, sur chacun des navires, un bœuf, de ceux pris sur les barques du convoi hellène. On les hissa à l'aide d'un grelin, on les abattit, pendant que chaque capitaine et Hannon, qui connaissait bien les rites, faisaient les prières voulues en l'honneur d'Astarté. On fit fumer la graisse et une partie de la chair, et, avec le reste, on apprêta un repas funéraire. Les enfants d'Israël, qui voulaient sacrifier à leur Dieu El Adonaï, reçurent un mouton, et sacrifièrent à leur manière. Je fis ensuite faire une distribution de vin, puis, avant le repas, nous jetâmes nos morts dans la mer au son des trompettes ; après quoi, on enleva les tentures noires des navires, et l'on mangea. Chacun se racontait, pendant que nous mangions et buvions, les épisodes du combat, et la gaieté nous revenant avec nos forces, nous oubliâmes nos fatigues, nos blessures et le chagrin de nos morts.

« Hannibal, dis-je au capitaine des gens de guerre, toi et les tiens vous êtes vaillamment comportés. Il importe, maintenant, de partager le butin suivant la charte partie qu'a rédigée Hannon avant notre départ.

— Je cède volontiers, dit Hannibal, la part qui me revient dans ce butin que nous avons fait en échange d'une armure neuve, car ma cuirasse est brisée et faussée, et mon casque a perdu son cimier et son panache. Tu as, dans le bagage, une bonne armure lydienne ; donne-la-moi, et prends ma part de prise.

— J'y consens, dis-je à Hannibal, et j'ajoute à l'armure une mesure de vin de Sarepta.

— Bien dit, s'écria Himilcon, et, puisque nous faisons des marchés, je vends ma part pour trois outres de vin de Béryte.

— Et moi, dit Chamaï, j'imite Hannibal et Himilcon. Si tu estimes que ma part de ce butin vaille un bracelet et des pendants d'oreilles syriens, tu n'as qu'à les remettre à Abigaïl, et je te tiens quitte envers moi.

— Et toi, Hannon, dis-je au scribe, feras-tu aussi quelque marché, et contre quoi veux-tu troquer les bœufs, moutons, habits, armes ou captifs que la chance de la mer t'a donnés?

— Par Astarté, dit le scribe, je ne sais vraiment de quoi je puis avoir envie en ce moment. Garde donc ma part, capitaine, et divise-la entre ceux qui sont gravement blessés. Ils seront ainsi consolés de leurs blessures, et j'aurai le cœur plus content. »

Un sourire de Chryséis et la cordiale étreinte de Chamaï et de Hannibal récompensèrent la générosité du scribe. En même temps, un des pilotes vint me dire, de la part de l'équipage, que tout le monde s'en remettait à moi pour la répartition, et me priait de vendre le butin en bloc, suivant l'occasion, et d'en faire le partage en argent, selon estimation de la valeur que je penserais en tirer. Je fis aussitôt dresser par Hannon l'état du butin avec le prix que je donnais en sicles de chaque objet et je fis afficher, en triple expédition, cet état aux mâts des trois na-

vires. Tout le monde s'étant déclaré satisfait, je fis faire la paye le soir même. Nos hommes avaient préféré de l'argent monnayé, pensant bien en faire usage à Utique, à Carthada et à Gadès où le bon argent phénicien a cours, et où ils comptaient se divertir.

Chryséis et Abigaïl passèrent la nuit à soigner nos blessés. Le lendemain, au matin, je fis venir devant moi les prisonniers hellènes, pour les interroger, après qu'on leur eut donné quelque nourriture. Ces hommes arrivèrent très-abattus, et l'air inquiet. Hannon se tint à mes côtés comme interprète, et je fis avancer celui qui me parut le plus considérable et le plus intelligent de la bande.

« Voyons, toi, lui dis-je, de quelle nation êtes-vous?

— Nous sommes Helli, de la nation des Phokiens, répondit l'homme.

— Et de quelle ville?

— Nous sommes de la campagne du mont Parnassé, nous n'avons pas de ville.

— Et d'où venez-vous, et où alliez-vous?

— Apollo le devin nous a ordonné de quitter notre pays, et d'aller chercher d'autres établissements. Nous allions au nord, vers l'Épire et vers l'île de Corcyre la brune, où sont déjà de nos frères les Ioniens; nous allions avec nos femmes et nos enfants chercher un séjour heureux. »



L'interrogatoire du prisonnier.

A ces mots, les larmes vinrent aux yeux de cet homme, et tous les autres éclatèrent en pleurs et en sanglots.

« Voyons, vous autres, leur dis-je, votre destinée n'est pas si mauvaise, pour larmoyer de la sorte. Vous êtes tombés entre mes mains, et je ne suis point un méchant homme. Ne vous a-t-on pas donné à manger tantôt?

— Si, si, me dirent-ils tous.

— Eh bien, alors? leur dis-je. Vous êtes des hommes, et vous vouliez faire la guerre.

— Si nous avions été en expédition de guerre, répliqua celui qui paraissait le chef, tu ne nous verrais pas pleurer ainsi; tu nous verrais te défier. Mais nous avions avec nous nos femmes et nos enfants, dont plusieurs ont sans doute péri dans les flots, et leur souvenir nous vient à la mémoire. Voilà ce qui nous fait pleurer.

— C'est bon, lui dis-je. Dzeus l'a voulu ainsi, vous n'y pouvez rien changer. Pourquoi nous avez-vous attaqués?

— Écoute, répondit l'homme. Un grand navire phéacien, et plusieurs autres avec lui, nous ont croisés il y a trois jours, et ont demandé à nous acheter des vivres. Comme nous traitions amicalement avec eux, comme nous avons toujours fait avec les Phéaciens que nous regardions comme des hommes divins, plusieurs montèrent à bord du grand navire avec les bœufs, le grain et les fruits que nous leur vendions. Hélas! parmi eux était mon fils. Voici tout à coup que les Phéaciens, profitant du vent favorable, déployèrent traîtreusement leurs voiles, et firent force de rames. Nous eûmes beau les poursuivre : tu sais mieux que moi que nos bateaux ne peuvent pas lutter de vitesse avec les grands navires. Alors nous jurâmes de venger les nôtres sur les premiers Phéaciens que nous rencontrerions, et les premiers c'étaient vous.

— Que Moloch brûle, que Khousor Phtah écrase Bodmilcar, s'écria Himilcon qui nous écoutait. C'est lui, encore lui, qui aura causé la mort de vingt-deux braves marins Sidoniens et du vaillant maître Hadlaï.

— Comment était fait le grand navire, demandai-je vivement au chef? Et les autres avec lui.

— Il était rond et plus élevé au-dessus de l'eau que celui-ci. Et les gens qui étaient sur les autres étaient bruns de visage, et vêtus différemment de ceux qui étaient sur le grand; et ces navires plus petits étaient terminés par l'image taillée de la tête et du cou d'une oie.

— Le *Melkarth* et ses bons alliés, les Égyptiens! m'écriai-je. Bodmilcar! il n'y a pas à en douter, c'est Bodmilcar qui a fait le coup! »

Le chef regardait mon agitation avec surprise.

« Ecoute, homme, lui dis-je : as-tu ici, parmi ces prisonniers, quelques hommes solides, et sur lesquels tu comptes?

— J'ai mon frère, me répondit-il, et mes cinq cousins, dont l'un a perdu sa femme, enlevée sur le grand navire.

— Fais-les avancer, » lui dis-je.

Je regardai les six hommes; ils étaient jeunes et vigoureux.

« Veux-tu ravoir ton fils ou le venger? dis-je encore au chef. »

Il leva les bras au ciel.

« Peux-tu faire cela, Dieu Phéacien? me demanda-t-il.

— Donnez des kitonets et des armes à ces sept hommes, m'écriai-je, Hannibal les prendra parmi les siens. Quant aux autres, qu'on les mette avec les rameurs, auxquels ils aideront; on les vendra à Utique ou à Carthada, où ils ont toujours besoin de soldats mercenaires et de rameurs.

— Mon fils, mon fils! me répétait le chef. Tu m'as dit que je pourrais retrouver mon fils.

— Tu retrouveras ton fils quand je retrouverai mon mortel ennemi; car c'est lui qui te l'a enlevé, lui répondis-je. D'ici là, toi et tes six hommes, obéissez exactement à ce grand guerrier que vous voyez ici, et servez-moi loyalement. »

Les sept Phokiens m'entourèrent, me baisant les mains, et pleurant de joie. Les autres descendirent dans l'entrepont, beaucoup plus gais qu'ils n'étaient montés de la cale, quand Hannon leur eut annoncé qu'ils seraient traités et nourris comme rameurs sur nos vaisseaux.

X

Le pays des Sicules.

Le lendemain matin, deux jours et demi après le combat, nous reconnûmes les montagnes de l'Italie. Nous arrivions au sud du grand golfe, au nord duquel se trouve la presqu'île des Iapyges. Nous ne tardâmes pas à reconnaître l'embouchure d'une rivière qui serpente à travers une belle plaine coupée alternativement de pâturages et de bois de haute futaie, des pins élégants entremêlés de lauriers-roses. À une centaine de stades dans les terres s'élevaient de hautes montagnes grises, passablement boisées, et surmontées de crêtes de rochers gris déchiquetés et bizarrement découpés. Les fonds n'étaient pas mauvais, et je me décidai à mouiller tout de suite, ayant un besoin urgent d'eau et de fourrage pour mes bestiaux. Le travail fut long et pénible, car il fallut mettre tout le bétail à terre. Je fis descendre aussi mes prisonniers Hélli, les chargeant de faire paître les bêtes sous la surveillance de Bicri et d'une vingtaine d'hommes armés. Je comptais me faire suivre de toutes mes bêtes le long de la côte, jusqu'au détroit de Sicile, où je les embarquerais de nouveau, si je ne trouvais pas une occasion de m'en défaire avantageusement d'ici là.

« Nous aurons de la peine à les vendre ici, me dit Himilcon. Ne sommes-nous pas dans la Vitalie[1], dans la terre des troupeaux, comme l'appellent les indigènes? Si nous leur apportions des chèvres, comme celles que nous avons introduites dans le pays des Ioniens, ces animaux nouveaux pour eux leur plairaient sans doute. Mais des bœufs, ils en ont à nous revendre.

— Tâchons d'abord, dis-je à Himilcon, de trouver quelque endroit habité. Cette côte me paraît entièrement déserte. Nous devons pourtant y rencontrer des Vitaliens ou Italiens, et aussi des Iapyges, car il y en a au sud comme au nord du grand golfe. Sais-tu le iapyge, toi, Himilcon?

— Non, mais je sais un peu de la langue des Vitaliens, aussi bien du dialecte des Opski, Marses, Volskes, Samnites et autres Ombres et Sabelliens de la montagne et de l'est, que de celui des Latins de la côte ouest. Pour ce qui est de la langue des Rasennæ[1] du nord-ouest, Gisgon la sait passablement.

— Le chef des six Phokiens que j'avais pris comme soldats, et qui s'appelait Aminoclès, vint à moi timidement.

— Puis-je parler, roi des Phéaciens? me dit-il.

— Tu sauras d'abord, lui répondis-je, maintenant que tu sers sur nos vaisseaux, que je ne suis pas roi, et que l'on m'appelle capitaine et amiral Magon. A présent, qu'as-tu à dire?

— Capitaine amiral Magon, reprit Aminoclès, je voudrais savoir sur quelle terre nous sommes, et quels gens l'habitent.

— Nous sommes, lui répondis-je, sur la terre ferme, une très-grande terre, qu'on appelle le pays d'Italie ou Vitalie, ce qui veut dire la terre des bestiaux et des troupeaux. Les gens qui l'habitent sont par ici les Vitaliens et leurs nations et tribus; par là-bas, au nord-est, de l'autre côté du golfe, les Iapyges, dont il y a aussi quelques-uns au sud du golfe; et là-bas, là-bas, fort loin d'ici, tout à fait au nord, les Rasennæ, qui bâtissent de grandes villes et ont un royaume au pied des montagnes et dans les vallées fertiles.

— Je ne connais pas ce pays et ces nations, et personne parmi nous ne les connaît, dit Aminoclès.

— Attends un peu, s'écria Himilcon, je vais le faire comprendre tout de suite. Ecoute ici, l'homme Helli : connais-tu les Sicules?

— Les Sicules, répéta Aminoclès d'un air effrayé.

— Oui, les Sicules, reprit le pilote; et les Kyklopes, et les Lestrigons.

— Oh! s'écria le Phokien tout effaré, sommes-nous dans le pays de ces peuples-là?

— Tout juste, répondit Himilcon triomphant. Nous sommes ici dans le pays des Lestrigons, et là-bas, vers l'ouest, de l'autre côté du canal, est la grande île des Kyklopes, des Sicaniens et des autres Lestrigons, où nous allons directement après que nous aurons passé la Charybde et fait connaissance avec Scylla.

— Oh! gémit Aminoclès, pendant qu'Himilcon se tenait les côtes, oh! quelle destinée nous envoient tes dieux! Hélas! pourquoi n'avons-nous pas péri dans le combat, sous les coups des Phéaciens! Pourquoi sommes-nous leurs esclaves pour qu'ils nous emmènent dans le pays des monstres! Oh! malheur,

1. *Vitalie*, et plus tard Italie, de *vitulus*, qui s'appliquait à toute espèce de bétail.

1. C'est le vrai nom des Étrusques.

malheur ! Quelles effrayantes apparitions allons-nous voir, et qu'allons-nous devenir ! »

Le rire d'Himilcon me gagna moi-même, quand je vis l'*ignorance et les lamentations de cet homme.*

« Allons, tais-toi, imbécile, lui dis-je. Pour aujourd'hui, les Lestrigons ne t'ont pas encore avalé, et tu en verras bien d'autres jusqu'à ce que nous soyons en Tarsis, et que j'aie rattrapé Bodmilcar. »

A suivre. LÉON CAHUN.

BECQUETTE[1]

Edmond ne se plaignait pas d'une corvée qui lui donnait l'occasion de faire admirer son équipage par un public d'élite. Le fait est que l'attelage, la voiture et le conducteur avaient également bonne façon ; le cheval bien étrillé, le panier bien lavé et Toto peigné, brossé, ciré comme si, au lieu de conduire Margot au marché, il eût mené Cendrillon au bal chez le roi. Il était bien payé de sa peine, car pendant que Margot passait l'inspection de toutes les boutiques, les éloges ne tarissaient pas.

« Regarde donc les jambes de cette petiote bête, disait l'un, vois comme elles sont fines.

— A-t-elle les yeux vifs ! répliquait l'autre ; mais

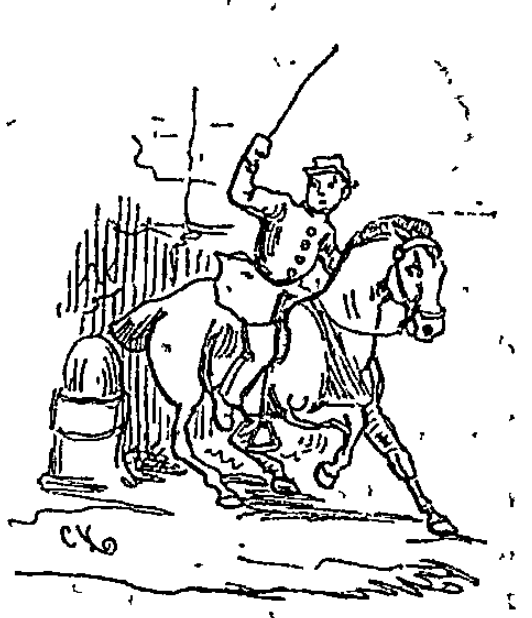


pour voir ce qu'elle vaut, faut la voir courir, on dirait d'un chevreuil.

— Faut pas être manchot pour la conduire, ajoutait un troisième, et tout jeune qu'il est, le petit bourgeois n'est pas un maladroit cocher. »

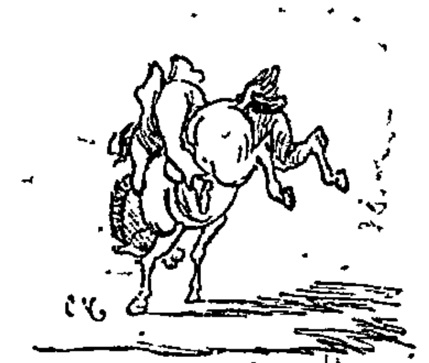
Ces éloges étaient aussi doux aux oreilles d'Edmond que le miel de l'Hymette aux lèvres des enfants d'Athènes, et pour les entendre notre dormeur se fût levé vingt minutes après l'heure du couvre-feu.

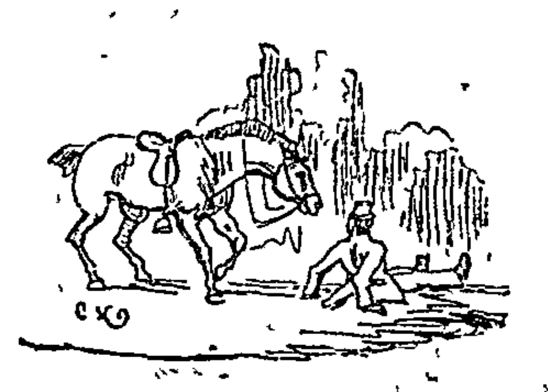
Il est malheureusement bien peu de choses en ce bas monde qui n'aient leur mauvais côté. Si Becquette était un cheval d'attelage sans défauts, son éducation au point de vue de la selle laissait beaucoup à désirer. Il n'était pas rare quand on lui demandait d'aller à droite, qu'elle s'obstinât à se diriger vers la gauche. Si l'on insistait, elle tournait sur elle-même pendant un certain temps, après quoi elle reculait jusqu'à ce qu'elle fût acculée à un mur, ou que ses jambes de derrière fussent descendues dans quelque fossé. Alors, quoi qu'on fît, elle restait immobile, attendant que son cavalier eût mis pied à terre.



Elle apportait dans ses résistances un entêtement, une force d'inertie invraisemblables, devant lesquels le concours d'un tiers demeurait inutile.

Une fois butée de la sorte, il eût fallu la porter pour la faire changer de place. Souvent des crises violentes succédaient à cette immobilité. Les ruades se succédaient alors avec une incroyable rapidité, mêlées de sauts de mouton qui régulièrement mettaient le nez d'Edmond en contact avec la crinière de Becquette, après quoi elle se cabrait, se jetait de côté, ou changeait violemment de direction jusqu'au moment où son cavalier, perdant l'équilibre, restait étendu sur la route. Elle se calmait alors, et venait regarder sa victime avec un air de sollicitude tel que personne, en la voyant, n'aurait pensé qu'elle eût une part de responsabilité dans l'accident.





La petite taille de la ponette enlevait à ces chutes une partie de la gravité qu'elles auraient dû avoir, et la plupart du temps Edmond avait, comme on dit, plus de peur que de mal ; il secouait la poussière ou la boue qui du sol étaient passées sur son habit, et remontait gaillardement en selle.



Quelquefois pourtant, les hasards de la culbute lui étaient moins propices.

Une aspérité du sol, une pierre, un débris quelconque se trouvait occuper précisément la place que

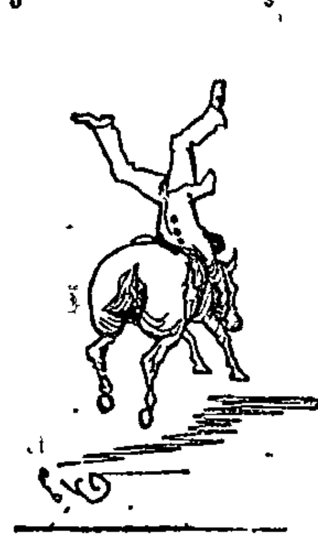
1. Suite. — Voy. pages 142 et 159.

Becquette avait choisie pour l'y déposer. C'étaient alors des douleurs aiguës, mais il était rare qu'il s'en plaignît. Il aurait craint que ses parents ne lui interdissent son plaisir favori, et il eût enduré les souffrances du martyre plutôt que de renoncer aux plaisirs de l'équitation.



Un jour qu'Edmond avait emmené sa monture dans le potager, séparé du jardin d'agrément par une porte, restée ouverte, Becquette, sentant libre le chemin de l'écurie, voulait obstinément suivre les allées qui y ramenaient par la ligne la plus directe. Edmond, aussi volontaire qu'elle, tenait à continuer sa promenade, et la prolongeait par tous les détours qu'il pouvait imaginer. Dans ces conditions un conflit était imminent : il eut lieu ; à un certain tournant, Becquette fit une volte rapide dans le sens opposé à celui choisi par Edmond, et partit au galop de toute la vitesse de ses quatre jambes. Edmond résista en tirant vigoureusement sur les rênes ; Becquette ne ralentit en rien son allure, mais par un brusque mouvement de l'encolure elle mit la tête entre ses jambes et lança une ruade qui envoya le crâne de son cavalier précisément entre ses deux oreilles; pendant ce temps le buste et les jambes d'Edmond séparés de la selle simulaient assez bien sur le front de Becquette un Y démesuré. Cet instant fut court ; les lois de la pesanteur sont immuables, et la courbe commencée s'acheva. Malheureusement pour Edmond, elle aboutissait précisément un pas au delà d'un chou ; ce fut là que ses pieds portèrent, mais ce fut précisément sur le chou qu'il se trouva assis. Être assis sur un chou quand le chou possède toutes ses feuilles ne constitue pas une situation par trop désavantageuse ; malheureusement le hasard avait voulu que le matin même Margot, qui devait accommoder des perdreaux un peu durs, dernières victimes de M. Boisdacier, l'avait décapité. Il ne restait donc plus que sa tige, coupée de biais, et pointue à rendre jalouse une baïonnette.



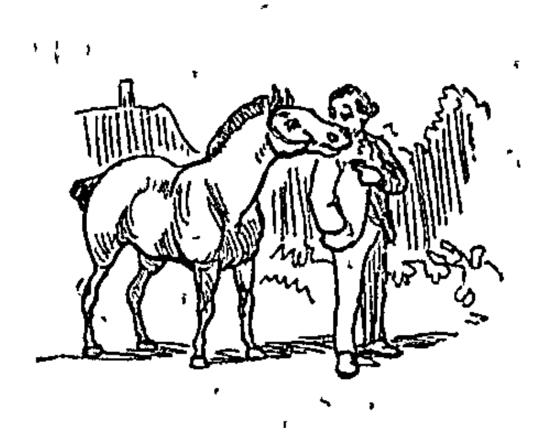


Outre qu'elle était pointue, cette malencontreuse tige avait la dureté de l'acier. Mis violemment en contact avec elle, le pantalon céda, et après lui la peau. Je n'ai pas à dire les cris que poussa M. Edmond ; ce que je sais, c'est qu'ils attirèrent toute la famille, et qu'après constatation du dégât, notre jeune cavalier fut reconnu hors d'état non-seulement de remonter à cheval, mais encore de s'asseoir avant une quinzaine de jours.



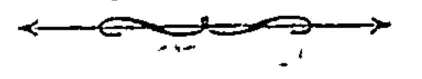
Ce terrible accroc ne refroidit cependant pas le goût du jeune Edmond pour l'équitation, ni l'amour qu'il portait à sa ponette. Il est vrai de dire que si elle le respectait peu en tant que cavalier, elle l'adorait en tant que fantassin, et lui témoignait son affection par mille gentillesses lorsqu'il était à pied.

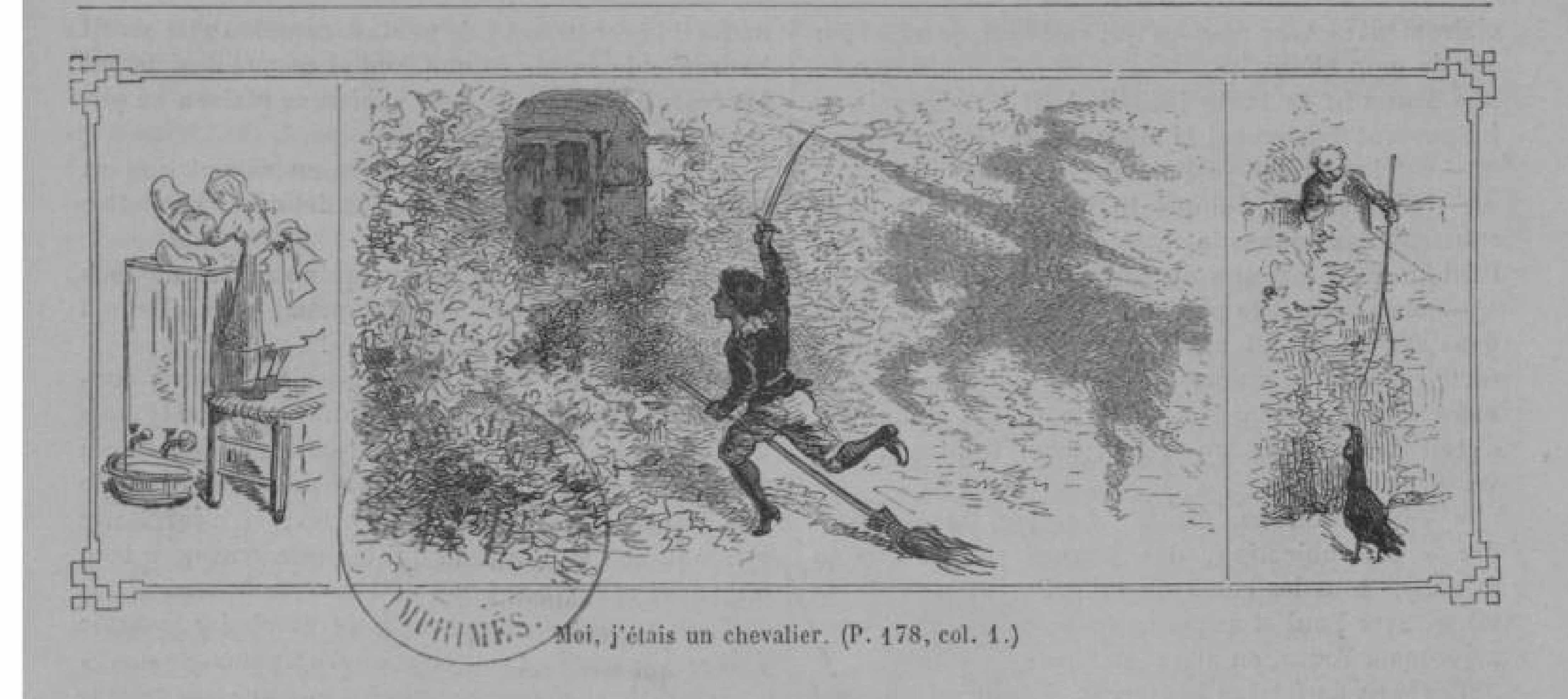
Devant l'écurie s'étendait une cour assez grande, couverte de gazon, et souvent on y laissait Becquette paître en liberté. Si Edmond arrivait alors, elle courait au-devant de lui, comme eût pu faire le chien le plus caressant, mettait sa tête sur son épaule, et cherchait dans ses mains et jusque dans ses poches le morceau de sucre ou la croûte de pain qu'il ne manquait jamais de lui apporter après chaque repas, et sa jolie petite tête avait alors une physionomie si affectueuse, qu'il aurait fallu avoir le cœur bien endurci pour ne pas poser un baiser sur le poil lisse de son museau.



La petite jument était d'ailleurs si aimable pour tout ce qui ne cherchait pas à se jucher sur son dos que toute la famille l'adorait. M. Boisdacier avait toujours à raconter quelque preuve d'incroyable intelligence donnée par elle durant la dernière semaine, et l'idée qu'il était l'acquéreur d'un animal aussi merveilleux le remplissait d'un juste orgueil ; il se rappelait que certains chevaux de héros célèbres avaient légué leurs noms à l'histoire, et il espérait peut-être, sans se l'avouer, que la réciproque s'établirait en sa faveur ; que, de même qu'Alexandre avait fait la célébrité de Bucéphale, Don Quichotte de Rossinante, Becquette attacherait au nom de Boisdacier une partie de la célébrité à laquelle elle avait droit.

A suivre. CRAFTY.





Moi, j'étais un chevalier. (P. 178, col. 1.)

LA TOUTE PETITE[1]

V

Les correspondants de la tante Isabelle.

De tout temps la correspondance avait été très-active entre Mme Baudoin et la famille Lescale. Si la tante Isabelle s'était retirée du monde pour vivre surtout des souvenirs du passé, cela ne l'empêchait pas de s'intéresser au présent et de prendre de loin une très-grande part à tout ce qui pouvait arriver d'heureux ou de malheureux dans la famille de son frère. Comme M. Lescale était très-occupé de ses affaires et que Mme Lescale était au moins aussi occupée de l'éducation de ses enfants, ils ne lui écrivaient que de loin en loin.

Mais la bonne tante n'y perdait rien pour cela ; ses deux neveux et sa nièce étaient des correspondants fort zélés, ce qui a de quoi surprendre un peu. Car, en général, les jeunes messieurs qui font leurs classes et les jeunes demoiselles qui sont en puissance d'institutrice professent une profonde horreur pour le genre épistolaire. Une lettre à écrire ! c'est à leurs yeux la plus ingrate et la plus aride de toutes les corvées. Ils regardent d'un air vindicatif l'innocente feuille de papier à lettre, la plume, l'encrier, et s'écrient avec un désespoir sincère : « Je ne sais quoi mettre ! »

La paresse a une grande part dans cette horreur instinctive. Une lettre à écrire, c'est un devoir supplémentaire, par conséquent un pensum. A la paresse se joint une idée fausse que l'on ne prend pas toujours la peine de détruire. Bien des gens se mettent dans l'esprit qu'une lettre doit être nécessairement quelque chose d'apprêté, de solennel comme un compliment du jour de l'an. On se figure qu'il serait contre la bienséance et le décorum de dire purement et simplement ce que l'on sent et ce que l'on pense et d'écrire comme on parlerait.

La première fois que Gaston se trouva en face d'une lettre à écrire, il demeura tout penaud et tout déconfit, comme un renard pris au piége.

Dans la petite école qu'il fréquentait, le maître, avec les meilleures intentions du monde, avait dicté à ses élèves les plus avancés diverses élucubrations fort compliquées, comme modèles pour compliments de bonne année. C'était si beau, si ronflant, si rempli de protestations d'inaltérable dévouement et d'éternelle reconnaissance, que le pauvre petit s'imagina que les lettres s'écrivaient dans une langue sacrée, accessible seulement aux *grands* et interdite aux bambins de son âge.

Quand il eut écrit ces mots : « Ma chère tante, » il commença par mordiller le bout de son porte-plume, puis il ensevelit sa tête dans ses deux mains, puis il frotta ses pieds avec rage contre les barreaux de sa chaise. Après quoi il se sauva désespéré auprès de sa maman et lui déclara qu'il ne savait que dire.

Au lieu de perdre son temps à lui faire une semonce inutile, Mme Lescale lui dit :

« Eh bien, si je t'aidais !

— Oh ! alors, cela ira tout seul, » dit-il avec un soupir de satisfaction. Et il se mit à remuer la tête de haut en bas, à plusieurs reprises, ce qui signifiait

1. Suite. — Voy. pages 145 et 161.

clairement: « Avec maman qui sait tout, je suis bien sûr de mon affaire ! »

« Aimes-tu ta tante Isabelle? dit Mme Lescale en lui passant doucement la main sur la tête.

— Oh ! mais oui, je l'aime, et Solange aussi !

— Eh bien ! dis-lui que tu l'aimes et que tu te souviens des bonnes tartines de Solange et du placard où il y a toujours du cotignac d'Orléans.

— Mais, reprit le petit bonhomme en retombant dans ses doutes et ses perplexités, quand j'aurai écrit cela, la première feuille ne sera pas seulement à moitié remplie. » Cette feuille à noircir, c'était à ses yeux un désert sans limites à traverser.

« Te souviens-tu, dit Mme Lescale, sans répondre à son objection, des bonnes parties que tu fais dans tous les coins de la petite maison de ta tante, avec Paul et sa petite sœur, quand nous nous arrêtons à Tours, en allant au Croisic? »

Les yeux de Gaston brillèrent, et pour un moment il oublia qu'il avait une lettre à écrire : « C'est si amusant! s'écria-t-il; c'est bien dommage que nous y restions si peu de temps. Nous faisons tout ce que nous voulons; ma tante ne nous gronde jamais, au contraire. Un soir, Paul était un géant et retenait Marie prisonnière dans la tourelle où est ton cabinet de toilette. Moi, j'étais un chevalier. J'ai cassé deux carreaux avec mon sabre de bois en combattant contre le géant pour délivrer Marie. Nous avions une peur affreuse d'être grondés. Ma tante s'est mise à rire et a dit qu'il n'y avait pas de quoi fouetter un chat. Nous courons partout où nous voulons, jusque dans les mansardes et dans le grenier, et nous trouvons dans les grandes armoires de noyer toutes sortes de vieilles choses amusantes. Quand Solange nous rencontre dans l'escalier, elle nous appelle ses mignons et nous demande de venir faire une visite à la cuisine ; nous y allons et nous trouvons toujours quelque chose de bon dans les tiroirs. Un jour, tu voulais gronder Marie parce qu'elle était montée sur une chaise et qu'elle avait jeté les sabots de Solange dans le filtre pour faire des bateaux. Ma tante t'a empêché de gronder Marie, en te disant quelque chose tout bas à l'oreille. Oh ! et le jour où Paul avait trouvé une échelle, te le rappelles-tu? Il s'était accoudé sur le chaperon du mur, et il y est resté plus d'une heure à siffler tout le temps pour faire glousser un dindon dans la cour à côté. Tous les voisins étaient aux fenêtres. Oh! et puis... »

Emporté par l'ardeur de ses souvenirs, Gaston, sans le savoir, trouvait et combinait la matière de sa lettre.

Mme Lescale riait de tout son cœur, d'abord parce que le rire de Gaston était franc et communicatif, ensuite parce qu'elle voyait réussir au delà de ses espérances le stratagème qu'elle avait imaginé pour prouver à Gaston qu'il avait des idées.

« Cette bonne tante, dit-elle en surveillant du coin de l'œil la contenance de Gaston, combien elle serait heureuse de savoir ce que font et ce que deviennent les trois lutins qui mettent si bien sa maison au pillage! »

La figure de Gaston s'allongea en voyant que sa mère le ramenait par un chemin détourné à la lettre qu'il devait écrire.

« Ici, répondit-il, nous menons notre vie de tous les jours ; ce n'est pas comme quand nous allons à Tours. Il n'y a rien du tout à dire.

— Peut-être ! reprit Mme Lescale d'un ton conciliant... Cependant il me semble que si j'étais à la place de la tante Isabelle, j'aimerais à savoir si papa ne se fatigue pas trop, si maman est contente des devoirs, si Gaston a eu la croix, si c'est Marie qui taquine Paul ou Paul qui taquine Marie, ou bien s'ils sont redevenus bons amis. »

Tout à coup Gaston sauta de sa chaise, comme éclairé par une inspiration subite. « J'y suis, j'y suis! » s'écria-t-il, et il courut prendre sur une petite étagère quatre jolis volumes très-proprement reliés et dorés sur tranche. Il les posa sur la table, fit disparaître avec la manche de sa veste un grain de poussière à peine visible à l'œil nu, sur la dorure, et s'écria : « Je lui dirai que j'ai un Berquin à moi, que l'oncle Maupoil me l'a donné parce que j'ai eu la croix quatre fois de suite; que je le lis tout haut à Paul et à Marie, sur le banc de gazon au bout du jardin, et que nous nous amusons comme... Oh! que nous nous amusons!

— Eh bien, dis-le-lui. »

Gaston retomba de nouveau dans le découragement. Comment mettre des choses si ordinaires en phrases pompeuses et ronflantes? Alors, baissant le nez, et promenant le bout de son doigt sur la rainure du pupitre pour dissimuler son dépit, il reprit tout bas : « Je le lui dirais bien si elle était là; mais ce n'est pas la même chose de l'écrire; oh non, ce n'est pas la même chose..

— Absolument la même chose, dit gaiement Mme Lescale. Écris comme tu viens de parler.

— Comment? on peut dire dans une lettre : L'oncle Maupoil m'a donné un Berquin en quatre volumes parce que j'ai eu la croix quatre fois de suite.

— Assurément. C'est même la meilleure manière d'écrire.

— Oh bien! s'écria Gaston avec un visage radieux: Nous allons voir cela! »

Je manquerais à la vérité si je donnais à entendre que la lettre de Gaston était un modèle, ou même que c'était une lettre présentable. Les phrases se suivaient comme elles pouvaient, dans une vraie débandade. Il y avait le long des pages plus de pâtés qu'on ne l'eût désiré, et l'écriture, assez bonne au commencement, était déplorable à partir de la seconde page. Plus d'une fois, en lisant cette lettre, Mme Lescale se mordit les lèvres pour ne pas sourire, tant le style en était gauche et naïf. Les

descriptions manquaient parfois de clarté; les transitions faisaient absolument défaut; le mot *alors* revenait trop souvent dans les passages narratifs; quant aux fautes d'orthographe, je n'ose pas en dire le nombre, de peur d'être taxé d'exagération.

Mais au milieu de ce fouillis il y avait de jolies pensées d'enfant affectueux et bien élevé, des saillies amusantes, enfin un petit caquetage sans prétention, tout à fait divertissant.

Gaston était si content de sa lettre, que Mme Lescale ne voulut pas gâter sa joie, en lui en signalant toutes les imperfections. Elle ne lui parla même pas de la recopier; elle l'exempta ainsi avec raison de la partie la plus ingrate du métier d'écrivain, celle qui consiste à se recopier soi-même. Elle savait bien ce qu'elle faisait, la prudente petite mère. Elle aima mieux compter sur l'indulgence de la tante Baudouin que de décourager son petit garçon, en lui infligeant une tâche insipide.

La lettre arriva à son adresse telle qu'elle avait été écrite de premier jet.

La tante Isabelle, après en avoir fait prudemment une étude spéciale, pour se garer des traquenards et des casse-cou, la lut tout haut à Solange.

« Quel bon petit cœur! dit-elle en s'arrêtant avec complaisance sur un passage de sentiment.

— Les quatre pages y sont! répondit la tourière avec une profonde admiration; il vous noircit son papier comme un vrai clerc de notaire! »



Elle le porte sans façon à sa bouche. (P. 181, col. 1.)

La tante Isabelle répondit dès le lendemain à son nouveau correspondant.

Gaston eut la joie ineffable de recevoir des mains du facteur une lettre adressée à « Monsieur Gaston Lescale, » de l'ouvrir lui-même, de la déchiffrer, de la colporter dans toute la maison. Quand elle fut tout usée par les bords, il fit l'emplette d'un portefeuille, pour la garantir d'une destruction complète.

Quiconque a du succès trouve tout de suite autour de lui des envieux et des imitateurs. Paul se mit à regarder son frère comme un être d'une nature supérieure; puis il songea qu'une année seulement les séparait, et que lui-même, peut-être, à force d'application.... Son maître d'écriture fut émerveillé de son assiduité et de ses progrès.

Le jour où il put écrire en demi-fin d'une manière à peu près lisible, on n'eut pas besoin de le planter devant une feuille de papier à lettres, avec injonction d'écrire.

Il composa sa première lettre en grand secret, et la porta mystérieusement à sa mère, le cœur tout tremblant d'angoisse et d'espérance. Dès que sa mère l'eut expédiée à Tours, il commença à marcher la tête haute; quand il reçut la réponse, il réduisit Marie au désespoir par ses grands airs et la

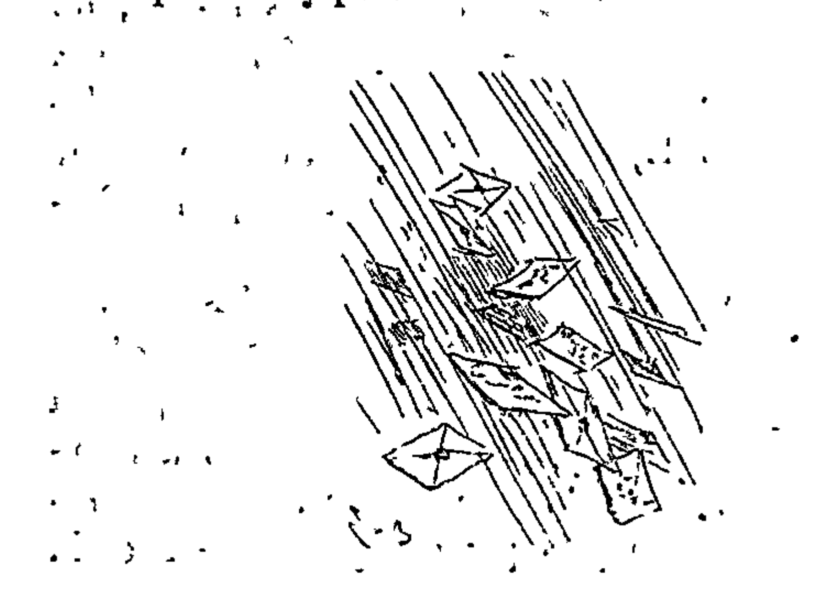
profondeur de son dédain. Bientôt cependant il revint à des sentiments plus humains. Il acheta un portefeuille comme Gaston, et comme Gaston il se mit à collectionner les réponses de la tante Isabelle.

« N'est-ce pas délicieux, disait un jour la digne femme à la tourière, sa confidente, d'avoir presque tous les jours des nouvelles de Versailles?

Quand Marie, à son tour, fut saisie de la fièvre épistolaire, la gloire de Gaston et de Paul pâlit un peu. Les petites filles ont généralement l'esprit plus souple et plus délié que les petits garçons; elles ont plus de finesse dans l'intelligence, plus de mouvement dans la pensée, plus de facilité et de grâce dans le style. Dès ses premiers essais, Marie ravit le cœur de la tante Isabelle; l'engouement de la bonne tante alla si loin qu'elle traita un jour Marie de « petite Sévigné » dans une de ses réponses. Mme Lescale fut obligée de gronder sa belle-sœur et de la supplier de ne pas exciter la vanité de Marie, qui était déjà assez en éveil sans cela.

Quant à Marie, elle chercha dans le Dictionnaire de Bouillet ce que c'était que cette Sévigné à laquelle on la comparait. Quand elle sut ce qu'elle voulait savoir, elle se regarda dans la glace, et trouva que sa physionomie avait quelque chose de fort distingué. Elle réfléchit sur cette matière, et ses réflexions l'amenèrent à conclure que les libraires de Versailles n'avaient pas d'assez beau papier à lettres. Vaincu par ses instances et par ses câlineries, M. Lescale perdit une demi-journée à courir Paris pour lui acheter une papeterie et tout un assortiment de papiers élégants avec son chiffre en tête.

Cette rage épistolaire des Lescale de Versailles avait son contre-coup à Tours. Le facteur rubicond était sur les dents; car c'était déjà lui qui, dans ces temps reculés, avait mission de carillonner aux portes dans le quartier de la Cathédrale. Il se vengeait du surcroît de besogne en critiquant amèrement l'écriture des adresses, qui, à vrai dire, laissait fort à désirer. Il nourrit longtemps sous son petit shako de cuir verni l'idée que, si Mme Baudouin recevait tant de lettres, avec des adresses si mal écrites, c'est qu'elle devait être restée en correspondance avec toutes ses anciennes bonnes. Il se demandait souvent pourquoi elles étaient toutes à Versailles, et ce qu'elles y pouvaient faire.



VI

Premiers exploits de « la toute petite ». — Un dessin de Paul. — Projets pour les vacances. — La tante Isabelle prépare sa maison pour recevoir les Lescale.

La naissance de Sidonie devait donner un nouveau développement à cette correspondance déjà si volumineuse.

La lettre que Mme Baudouin alla mettre à la boîte du chemin de fer, en compagnie de Solange, était des plus pressantes. N'osant point montrer ses inquiétudes au sujet de Sidonie, elle demanda d'une manière générale à être tenue au courant de tous les faits et gestes de « la toute petite ».

Elle fut servie à souhait, et constata bientôt que ses craintes avaient été chimériques. Tous ses correspondants insistaient avec enthousiasme sur les grâces naissantes de « la toute petite ». Si l'on revenait parfois sur cette particularité qu'elle était très-mignonne et très-délicate, c'était tout simplement pour lui en faire un mérite, comme si sa petitesse même était une perfection de plus. Gaston et Paul racontaient avec une complaisance visible les hauts faits de leur petite sœur, soit qu'ils en eussent été les témoins, soit qu'on les leur eût rapportés à leur retour du lycée.

Marie, qui avait déjà des instincts de petite maman, et qui passait sa journée à la maison, observait de plus près l'objet de l'admiration générale, et notait un à un tous ses progrès.

Tel jour, elle avait réussi à réunir ses deux petites mains, qu'elle agitait dans le vide depuis plus d'un mois sans les rapprocher jamais. Elle avait célébré ce succès inespéré par une série de risettes et une grande variété d'exclamations triomphales. Après avoir été longtemps sans voir clair, elle avait suivi tout à coup les mouvements de la femme de chambre, qui apportait une lampe allumée. Quand elle avait la bouche entr'ouverte, avec les deux coins rabattus, et que sa lèvre supérieure se relevait avec ce joli pli qu'on ne voit que chez les tout petits enfants, l'oncle Maupoil disait : « Ah! la voilà qui fait son petit chapeau de gendarme! » Fi! le vilain oncle, qui ose comparer à un chapeau de gendarme cette petite bouche si rose et si fraîche!

Du reste, Sidonie semblait avoir conservé à ce sujet quelque rancune contre l'oncle Maupoil. A deux reprises, elle avait tiré de lui une vengeance éclatante : la première fois en lui arrachant ses lunettes, la seconde fois en lui saisissant le nez et en laissant sur cet organe l'empreinte de ses petites griffes.

L'intelligence se développe, et avec l'intelligence la curiosité et l'esprit d'observation. Quand on fait sa toilette, et qu'elle est débarrassée momentanément de ses langes, Sidonie, avec ses mains, pousse des reconnaissances le long de ses petites jambes et de ses petits pieds. Elle semble émerveillée et ravie des découvertes qu'elle fait; elle pousse des

cris de joie en tâtant ses chevilles; mais, par exemple, elle est étonnée et même un peu effrayée de voir remuer les petits doigts de ses pieds. Elle donne la comédie à toute la famille; elle hésite d'abord à toucher ses pieds qui s'agitent et se contente de les regarder fixement.

Elle se décide enfin à y porter la main, et pousse un cri de triomphe en constatant qu'ils sont à elle, bien à elle. Alors elle prend vivement son pied gauche dans ses deux mains et le porte sans façon à sa bouche. Maman reprend le petit pied; Sidonie s'indigne; ses regards surpris semblent dire: « Mais enfin, puisqu'il est à moi! » Maman cherche à la distraire, mais Sidonie est trop fine pour se laisser attraper; c'est son pied qu'elle veut, elle ne démord pas de son idée; au moment où l'on y pense le moins, elle le saisit de nouveau et aussitôt le porte à sa bouche.

Papa prétend qu'elle a déjà de la volonté et de la suite dans les idées, qu'elle tient ces qualités de maman. Il trouve même qu'elle commence à lui ressembler un peu. Maman sourit et dit que la petite volonté aura bientôt besoin d'être assouplie, et qu'il faudra veiller à ce que la suite dans les idées ne devienne pas de l'entêtement. Marie avoue à la tante Isabelle qu'elle n'aurait pas cru qu'il fallait commencer sitôt l'éducation d'un petit enfant. Mais maman l'a dit, et maman sait bien ce qu'elle dit.

Papa prétend que maman saura bien mettre ordre à tout cela, et maman sourit en disant qu'elle fera de son mieux.

La tante Isabelle et Solange s'émerveillent de la gentillesse de Sidonie et s'amusent beaucoup des récits et des réflexions de Marie.

Les lettres de Gaston sont plus courtes et plus rares que par le passé. Il prétend que Marie a trop d'esprit et ne laisse rien à dire; il déclare, non sans amertume, que le professeur de rhétorique est trop exigeant et donne des devoirs trop longs. La tante Isabelle, qui est une bonne âme, le plaint de tout son cœur d'avoir affaire à un professeur si difficile. La tourière fait ses réserves. En général, elle n'aime pas les gens qui se plaignent d'avoir trop à faire. Mais elle garde ses réflexions pour elle.

Paul, qui se destine à Saint-Cyr, et qui, par conséquent, étudie le dessin avec ardeur, en vue de l'examen, conçoit l'audacieux projet d'envoyer à sa tante le croquis d'une scène qui l'a tant frappé dans les récits de Marie. Il entreprend la portraiture de Sidonie en train de teter son petit chausson de laine à rubans bleus. Après bien des efforts, il finit par produire un dessin à la plume, rehaussé d'un peu de gouache, ou plutôt de beaucoup trop de gouache. Les raccourcis sont si maladroits, les lignes si enchevêtrées, qu'il est difficile à première vue de discerner les intentions de l'artiste et l'identité du modèle. De plus, Paul a des notions très-imparfaites sur le procédé de la gouache, et sur la coloration naturelle de la chair des petits enfants. Ayant mélangé dans un godet du carmin, du jaune de chrome et du blanc d'argent, il enduit de cette mixture la face, les mains et les jambes de son personnage. Aussi, l'ensemble de l'œuvre donne l'idée d'une jeune Caraïbe en train de dévorer avec férocité un pauvre petit chausson blanc qui vient de faire naufrage.



Le dessin de Paul. (P. 181, col. 2.)

Grâce aux descriptions si animées de Marie, grâce surtout à la légende que Paul a mise modestement au bas de son dessin, la tante Baudouin démêle presque tout de suite le sujet. Quant à Solange, après avoir longtemps pris la tête pour les pieds et les pieds pour la tête, elle finit par s'extasier sur l'épaisseur de la couche de peinture.

La tante Isabelle, pour avoir toujours sous les yeux l'image de la toute petite, la place comme signet entre les feuillets du volume de la *Vie des Saints*.

Voilà que Sidonie a deux mois et demi, et il ne lui est encore rien arrivé de fâcheux. La tante Isabelle commence à se rassurer et à se rire de ses propres terreurs.

Les vacances apparaissent dans un horizon assez rapproché; les Lescale iront aux bains de mer du Croisic, comme d'habitude, et, comme d'habitude, ils comptent passer huit jours chez la tante Isabelle. Une lettre de M. Lescale ne laisse aucun doute à ce sujet.

La bonne tante se repaît par avance du bonheur de revoir tout son monde et surtout de faire connaissance avec la toute petite. C'est un grand événement dans sa vie paisible et monotone que l'ap-

parition des Lescale; elle y pense longtemps avant leur arrivée, et longtemps après leur départ elle y repense encore. C'est déjà un avant-goût pour elle, et comme une anticipation de son plaisir, que de tenir conseil avec la tourière, et de bouleverser sa maison pour que les Lescale y aient toutes leurs aises.

Cette année, il faudra tirer de la grande armoire du grenier le petit berceau qui a servi pour les autres enfants; on le descendra dans la chambre du capitaine : Mme Lescale y sera mieux que partout ailleurs.

M. Lescale occupera le salon; les deux garçons coucheront dans les mansardes, et Marie dans la petite chambre à côté de sa mère. Marie aime beaucoup cette chambre, parce que le cabinet de toilette est ménagé dans la tourelle où autrefois le géant la retenait prisonnière. Mme Baudouin et la tourière se caseront où elles pourront, c'est à leurs yeux une question secondaire; l'important, c'est que l'installation des Lescale soit aussi confortable que possible.

Les fenêtres de la petite maison demeurent ouvertes au large pendant toute la journée, afin que toutes les chambres soient saines et bien aérées, et les voisins se disent en voyant tout ce remue-ménage : « Voilà madame Baudouin qui attend sa famille. »

Le charcutier Chédérippe, le bon, celui qui sait faire les rillettes au goût des enfants, reçoit la commande habituelle; deux grands pots de rillettes, un pour le séjour des Lescale à la maison, un autre qu'ils emporteront au Croisic. Ah! il ne faut pas oublier, non plus de passer chez Vanneau, pour le cotignac d'Orléans.

Et puis quoi encore? Chaque fois que la tante se pose cette question d'un air profondément méditatif, Solange lui suggère quelque nouvelle combinaison et quelque nouvelle emplette. Oh! quel délicieux passe-temps pour ces deux braves femmes de se creuser la tête et de se fatiguer en allées et venues tout le long de la journée, afin que les Lescale puissent avoir toutes leurs aises, et emportent un bon souvenir de la petite maison.

A suivre. J. GIRARDIN.



LES AVENTURES DU CAPITAINE MAGON[1]

X (*suite*)

Les Samnites. — L'Etna.

En ce moment, une sentinelle donna un signal, et je vis s'approcher dans la plaine une cinquantaine d'hommes. Ces gens semblaient très-méfiants. Ils s'arrêtèrent sur la lisière d'un bois, nous considérant attentivement, mais ne se décidant pas à venir vers nous. Suivant ma coutume, j'allai seul vers eux, en leur faisant des signes d'amitié. Enfin, deux d'entre eux prirent leur parti, et s'avancèrent à ma rencontre. C'étaient des hommes robustes, de taille moyenne, trapus avec des épaules carrées, la barbe forte, les cheveux frisés, le front bas et la face large, blancs de visage d'ailleurs. Ils avaient les bras et les jambes nus, la tête découverte, et étaient vêtus d'une espèce de *kitonet* en laine foulée très-grossière, et d'une grande couverture qu'ils portaient en sautoir, passée sur l'épaule. Tous étaient armés, chacun tenant à la main deux courtes lances à pointe de cuivre, et portant un poignard, un couteau, ou une espèce d'épée à la ceinture. Une douzaine d'entre eux avaient des arcs et des frondes.

L'un des deux qui s'avançaient me cria en langue italienne :

« Qui êtes-vous? Que faites-vous? »

Himilcon, qui m'avait suivi, lui répondit dans la même langue :

« Nous sommes des marchands venus des pays lointains : nous voulons commercer.

— Ne venez-vous pas pour prendre nos troupeaux? N'êtes-vous pas des Rasennæ? cria l'autre.

— Non, non, reprit Himilcon. Nous sommes de l'Orient; nous sommes des Phéniciens. Venez près de la mer : nous vous ferons voir les belles choses que nous avons apportées. »

Les deux hommes retournèrent vers les leurs, et parurent consulter ensemble. Au bout d'un instant, ils revinrent.

« Voyez-vous ces deux arbres-là, à ma droite et à ma gauche, nous cria l'un? Vous ne devez pas aller plus loin. »

Là-dessus, l'homme s'avança jusque sur la ligne des deux arbres, et d'un geste vigoureux piqua sa lance en terre :

« Vous ne devez pas franchir ma lance, ou je la déterrerai, et nous serons ennemis ensemble.

— C'est bon, répliqua Himilcon. Nous ne voulons pas vous faire de mal. »

L'homme s'avança tout à fait vers nous, d'un air hardi.

« Nous sommes des Samnites Sabellins, dit-il. Que

1. Suite. — Voy. pages 10, 27, 43, 59, 76, 90, 106, 122, 138, 154 et 170

payerez-vous pour l'herbe que mangent vos troupeaux ? »

Sur mon ordre, Himilcon leur promit qu'on leur ferait un présent. Puis on tendit des cordes sur des piquets, et j'interdis à mon tour aux Samnites de franchir la limite. Ils se montrèrent satisfaits, et vinrent en grand nombre regarder nos vaisseaux, les marchandises qu'on déballait, nos visages et nos habits. Ils nous parurent, en tout, plus rudes et plus méfiants que les Helli. Avec beaucoup de patience, j'arrivai toutefois à organiser un commerce avec eux. Ils nous apportèrent des légumes en petite quantité, car ils cultivent peu la terre, et élèvent surtout des bestiaux, bœufs, moutons et porcs assez sauvages. Les porcs, que Chamaï et Bicri voyaient pour la première fois, leur causèrent une grande surprise. Ils ne connaissent point non plus l'usage du pain, mais mangent une bouillie qu'ils appellent *masa ;* ils cherchaient beaucoup à s'enquérir, auprès de nous, comment nous faisons le pain, dont les navigateurs phéniciens leur font quelquefois goûter, ainsi que le vin. Toutefois ils aiment le vin moins que les Hellènes.

Le lendemain, dès le matin, ils vinrent en grand nombre. J'avais vu, toute la nuit, des feux allumés dans les campagnes et les montagnes, par lesquels ils s'appelaient. Par mesure de précaution, je fis doubler la garde. Mais les Samnites venaient dans des intentions tout à fait pacifiques, et sur mon injonction ils ne se présentèrent, à notre limite, que par groupes de cinquante ensemble. Les autres attendaient derrière leur limite à eux que les premiers arrivants eussent fini de trafiquer avec nous. Ils sont beaucoup plus patients et moins bruyants que les Helli, moins questionneurs, mais aussi moins gais. Ils m'apportèrent, ce jour-là, de bonnes quantités de corail qu'ils recueillent sur les côtes après les gros temps, ou qu'ils cherchent avec des plongeurs montés sur de méchants radeaux, car ils ignorent absolument la navigation, mais sont bons nageurs. Les meilleurs plongeurs et pêcheurs de corail sont les Iapyges, tant ceux qui vivent au milieu des Samnites et des Brettiens que ceux de la Iapygie, du nord-est du golfe. Quelques uns de ces Iapyges, que je vis parmi eux, étaient des gens grands, la tête ronde, imberbes, bruns de peau, ressemblant assez aux Kydoniens. Ils me parurent plus doux, plus gais et plus communicatifs que les autres Italiens. Ils ressemblent aussi beaucoup aux Sicules, et je crois que les Iapyges, Sicules, Kydoniens et les anciens habitants de Malte la Ronde que virent nos pères quand nous occupâmes l'île, sont les habitants primitifs de ces pays. Les Pélages et les Léléges, si semblables aux Lydiens, Lyciens, Cariens, vinrent après à la côte de l'Asie, dans les îles, et aussi dans le Dodanim, puis, en dernier lieu, les Italiens et les Helli, qui sont arrivés du nord, du côté du pays des Thraces. Quant aux Rasennæ, je ne sais pas d'où ils viennent.



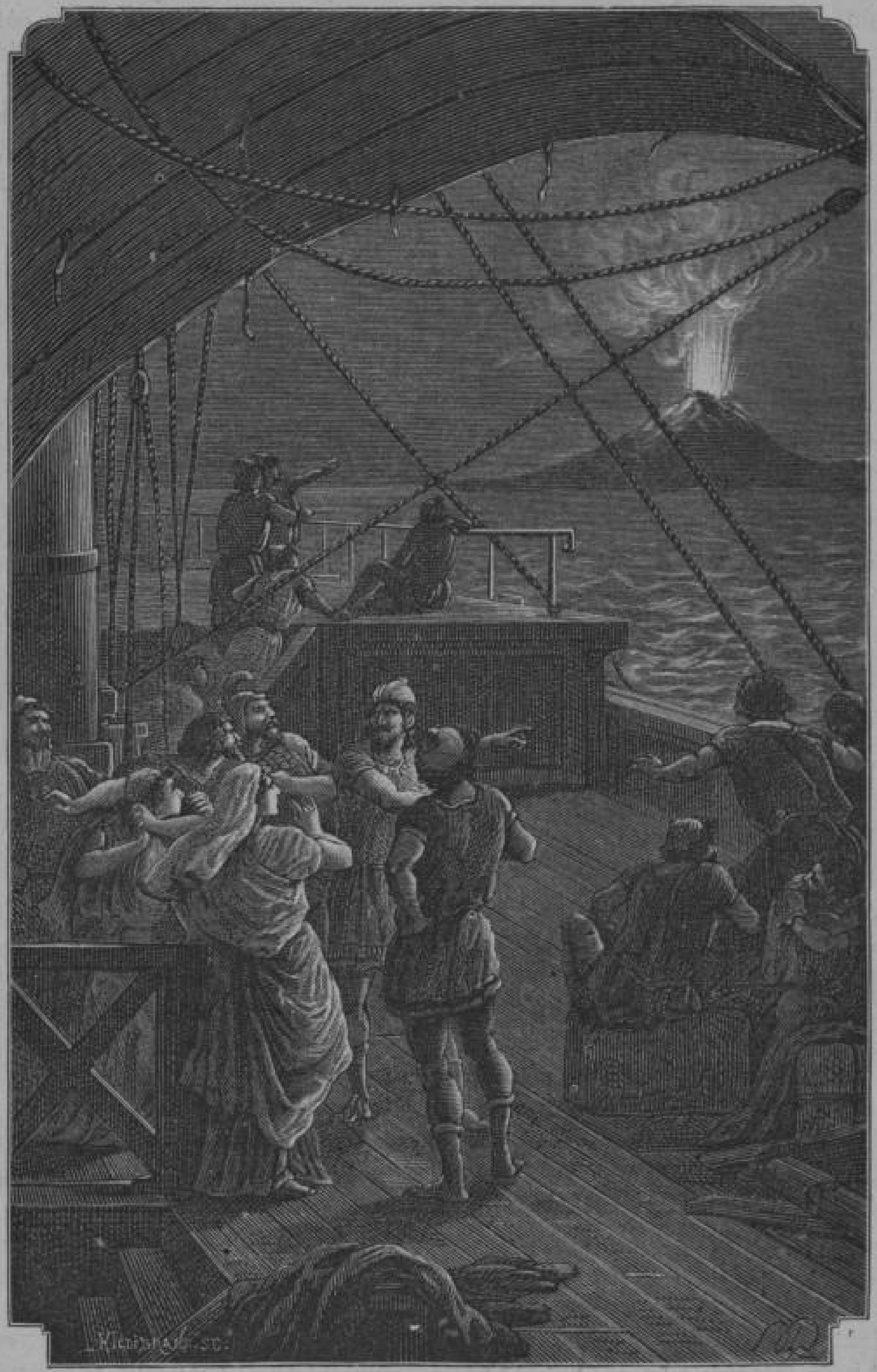
Vous ne devez pas aller plus loin. (P. 182, col. 2.)

Toutefois des navigateurs phéniciens qui ont visité les montagnes du nord de l'Éridan, tout au fond de la mer des Iapyges, ces montagnes d'où vient le cristal de roche, m'ont dit qu'il y a là un peuple qui s'appelle les Rhètes, et dont le langage ressemble tout à fait à celui des Râsennæ.

Je passai deux jours à trafiquer, achetant du corail; j'arrivai ainsi à me débarrasser très-avantageusement de tout mon butin, qui me gênait fort. Je fis briser les barques dont je n'avais que faire, et je fis enlever seulement les planches, mâts et madriers, dont on pouvait faire des espars de rechange.

Quand mon butin fut usé, je payai en vieux habits, en perles de verre et d'émail, en pointes de lance, et en lames d'épée, dont ils se montraient extrêmement avides. Pour quatre lames d'épée qui valaient bien quatre sicles, j'eus pour une valeur de quatre cents sicles de beau corail. Je m'étonnais de leur en voir de si fortes provisions, mais ils m'expliquèrent qu'ils les accumulaient depuis longtemps pour aller les porter à un des comptoirs phéniciens que nous avons échelonnés dans le golfe et sur la côte ouest, et qu'ainsi je leur épargnerais le voyage. Ils me demandèrent aussi si je n'avais pas de chèvres, et me dirent que celles que nous apportions commençaient à se répandre dans les montagnes plus au nord, chez les Marses et chez les Volsques.

Les Samnites n'ont pas de ville, mais habitent dans des hameaux épars, se composant de quelques maisons faites de boue et de branchages et couvertes de chaume. Ils cultivent mal et peu. Les meilleurs cultivateurs sont les Latins de la côte ouest, particulièrement ceux de la vallée du Tibre. Ils ont là déjà une ville, placée dans un accès difficile entre une montagne et un petit lac, et qu'ils appellent Albe. Sur la côte, je ne connais qu'une seule ville port de mer : c'est Populonia des Rasennæ.



Tous se tenaient sur le pont. (P. 184, col. 2.)

En quittant la côte des Samnites, je me dirigeai vers le détroit qui sépare l'Italie de l'île des Sicules.

Un peu avant le jour, je me levai et je pus voir à notre gauche et derrière nous les éclairs, les flammes et les tourbillons de fumée rougeâtre que lance la montagne d'Etna. Chamaï, Bicri, les deux femmes, Aminoclès, tous ceux qui n'avaient pas encore vu ce spectacle se tenaient sur le pont, les uns surpris, les autres effrayés. Hannibal n'était pas le moins étonné de tous.

« On penserait, disait-il, que c'est ici l'entrée du Chéol, si les navigateurs n'assuraient pas que c'est simplement une montagne qui jette du feu.

— Tu n'as pas vu, lui dis-je, les montagnes de Cilicie? Je les ai vues embrasées comme celle-ci.



Utique. (P. 187, col. 1.)

— Non, dit Hannibal, j'y aurai passé dans un mauvais jour, car lorsque je les ai vues, elles ne brûlaient pas. »

On entendait distinctement le grondement de la montagne. Les deux femmes, terrifiées allèrent se cacher dans la cabine.

« A combien sommes-nous de ce brasier qui tonne si fort? me demanda Hannon.

— A soixante stades au moins, lui répondis-je.

— Et l'on voit cette montagne de si loin?

— Parfaitement, c'est parce qu'elle est très-élevée et qu'elle s'éclaire tout à l'aise, comme tu peux t'en apercevoir. Le jour, nous la verrions moins bien. Je m'en suis rapproché plus que d'habitude, car je tiens à serrer la côte de l'île des Sicules, pour donner droit dans la passe. »

Jonas, fort effrayé d'abord, ne put contenir sa joie une fois qu'il fut bien sûr que nous n'allions pas à la montagne.

« Et nous n'y allons pas? C'est bien avisé! De loin, j'aime voir ces tourbillons, s'écria-t-il. C'est ici la cuisine de Nergal[1], le coq flamboyant, où il ne rôtit que des Léviathans et des Béhémoth! Le moindre de ses plats est deux fois plus grand que notre vaisseau; mais quand El Adonaï détruira tous ces dieux abominables et jugera tous les hommes, c'est Nergal qui sera bien attrapé, lui, le Coq dont la tête touche le ciel et les pieds la terre, et les Béhémoth et les Léviathans! El Adonaï les servira tout cuits aux enfants d'Israël et c'est nous qui les mangerons!

— Ne te tairas-tu pas, tête de bœuf? s'écria Chamaï en colère, et nous rapporteras-tu ici les sottises de vos gens de Dan et les visions des ivrognes d'Ephraïm?

— Seigneur des cieux, mugit Jonas, ce ne sont pas là des visions, capitaine, et tu peux l'apercevoir comme moi. Que vont-ils dire à Eltéké, quand je leur raconterai que j'ai vu la cuisine de Nergal? Voici qui est plus curieux que toutes les bêtes curieuses! »

Nous avancions rapidement vers le nord, au grand désespoir d'Aminoclès et de ses Phokiens, que Himilcon et les matelots se divertissaient à effrayer.

« Tiens, disait Himilcon, maintenant que tu as vu la montagne des Cyklopes et que le jour se lève, regarde bien, là-bas, à droite et à gauche. C'est la Charybde qui avale les navires, et c'est Scylla qui les mâche avec ses gueules. Les vois-tu? Entends-tu leurs hurlements?

— Moi, dit un matelot, j'ai vu la Charybde qui reniflait trois *gaouls* et cinq galères aussi aisément que je bois une coupe de vin.

— Et moi, répliqua un timonier, j'ai vu les têtes de Scylla qui secouaient une flotte au milieu de l'écume, tellement fort que le corps de l'amiral, ayant été lancé en l'air, alla retomber dans le grand fourneau des Cyklopes, là derrière nous.

— Et moi, déclara Himilcon qui tenait à garder le dernier mot, je les ai vues de bien plus près. Etant assis de nuit sur l'avant du navire, par un ciel nuageux, et cherchant à distinguer la constellations des Cabires, voilà qu'une des gueules de Scylla s'approcha tout doucement derrière moi, et me saisit mon bonnet, croyant trouver ma tête dedans, et comme je me retournais, la Charybde m'avala d'un coup une outre du meilleur vin de Béryte et trois fromages secs de Judée.

— Et que lui as-tu dit, pilote, que lui as-tu dit? demanda Jonas stupéfait; moi, je lui aurais donné un grand coup de poing sur le museau!

— Je ne lui ai rien dit, répondit gravement Himilcon; elle ne m'aurait pas compris, car elle n'entend pas le phénicien; elle ne sait absolument que le lestrigon. »

Les six Phokiens épouvantés s'enfuirent à fond de cale, et Aminoclès, accroupi sur le pont, se cacha la tête dans son manteau, et se boucha les oreilles, à la grande joie de Himilcon et des matelots.

Nous passâmes le détroit sans difficulté, malgré le courant très-fort qui porte contre le cap qui le termine à droite, et qui a donné lieu à toutes ces histoires de Charybde et de Scylla que nos Phéniciens s'amusent à raconter aux gens pour les effrayer. Mais je connaissais si bien le bon chenal; mes navires étaient si propres à la manœuvre que je ne diminuai pas sensiblement ma vitesse. Bientôt je doublai le cap, et je longeai la côte vers l'ouest, laissant à ma droite les volcans enflammés des îles voisines.

Toute cette côte, des deux côtés, est couverte de belles montagnes boisées, couronnées par des rochers gris, à pic et déchiquetées comme des créneaux de forteresse. Elle présente partout de très-beaux mouillages, surtout la baie magnifique qui est sur la côte de l'île dans le détroit. J'avançais rapidement, comptant arriver vers la rade qui est avant le promontoire de Lilybée avant la nuit. Les Sicules ont quelques cabanes dans cette rade, où les Phéniciens ont l'habitude de se rendre régulièrement pour acheter du soufre et des pierres de lave.

XI

Utique.

Dans la nuit, nous passâmes au milieu des îles Ægates, où les Phéniciens ont une station maritime, au large du promontoire de Lilybée. Après avoir communiqué au passage avec l'un des stationnaires, je me dirigeai vers le sud-ouest, par une mer favorable et un vent d'est assez faible. Je comptais arriver dans l'après-midi à la grande baie où se trouve, d'un côté, la rade d'Utique, et de l'autre

1. *Nergal*, dieu du feu et de la guerre chez les Assyriens. On le représente avec une tête de coq.

celle de Botzra, la Ville Neuve, ce nouvel établissement qui commence à rivaliser avec Utique, métropole et place d'armes de tous nos établissements de Libye.

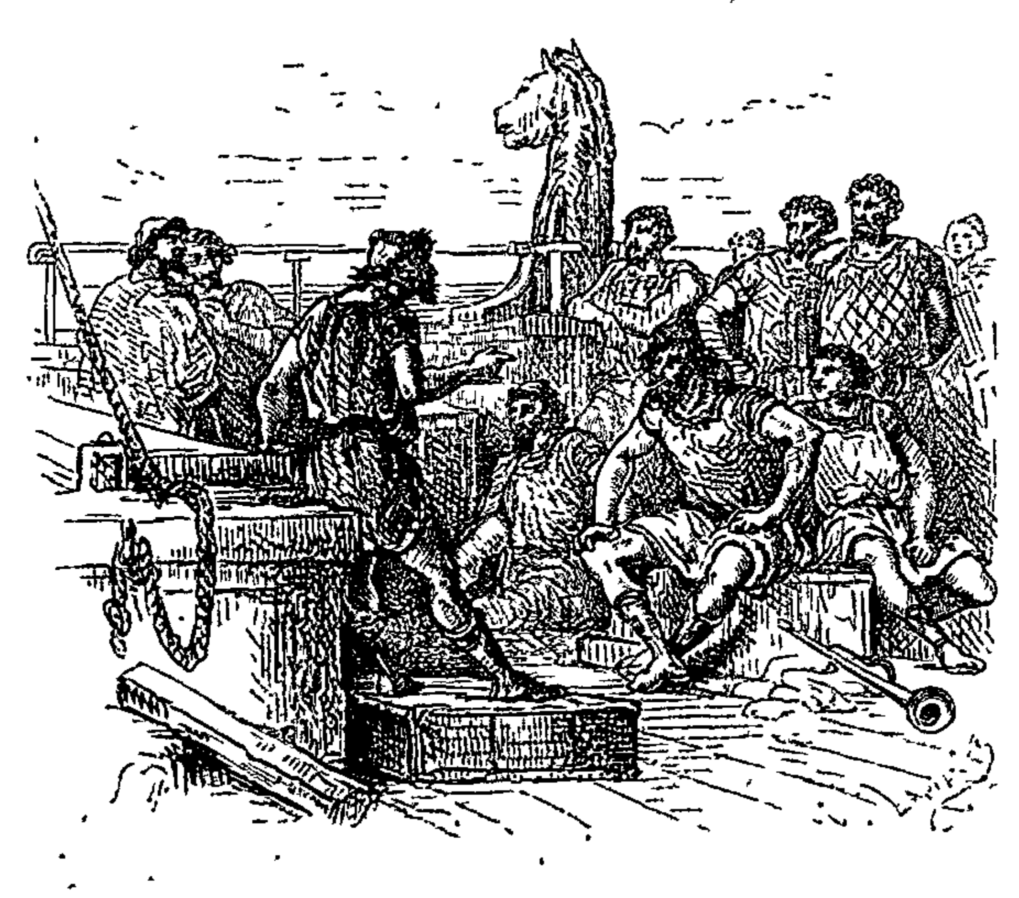
Au matin, tout le monde était sur le pont, impatient d'arriver à notre première étape.

« Ha, ha! dit Hannibal, je vais donc enfin voir Utique et Carthada. Il y a longtemps que j'ai envie de voir ces deux places. Carthada n'a-t-elle pas été fondée il y a une vingtaine d'années, et ne s'appelait elle pas d'abord Botzra?

— Si fait, lui répondis-je. C'était d'abord une *botzra*, une citadelle. Mais Utique existe depuis plus de cent ans; à l'embouchure du grand fleuve Macar, qu'on appelle aussi Bagrada. C'est une belle et grande ville, et la rade est magnifique. Le Cothon ou port de guerre contient soixante cales sèches et autant de magasins construits au-dessus, et la ville, du côté de la terre, est fortifiée par une triple enceinte, tellement que la place passe pour imprenable.»

Quant je remontai sur le pont, on distinguait déjà très-bien le promontoire d'Utique, que l'on nomme aussi promontoire d'Hermès, pointe extrême de la Libye, vis-à-vis de l'île des Sicules. Je revêtis mon plus beau *kitonet* et je coiffai mon bonnet brodé. Tout le monde fit toilette, content d'arriver, et Hannibal mit son casque à panache et une tunique magnifique sous sa cuirasse.

A mesure que nous avancions, nous voyions distinctement la pointe d'Hermès, la grande baie, la ville d'Utique, et à l'autre pointe de la baie, au sud, une blancheur confuse, qui était Carthada. Nous courions maintenant à l'ouest franc, et nous entrions droit dans la baie, laissant Carthada à notre gauche et Utique à notre droite. Après avoir contourné la pointe extrême du cap qui fait face au cap Hermès,



je longeai la côte basse qui conduit aux ports d'Utique, et je vis bientôt la blanche ville qui s'élève en gradins, depuis les eaux bleues de la mer jusqu'à la botzra placée sur les hauteurs du côté des terres. Les dômes rouges et bruns des maisons et des édifices, les hauts créneaux de la citadelle se découpant sur l'azur du ciel, les massifs de verdure qui entourent la ville, faisaient ressortir la blancheur des murs peints à la chaux par-dessus une couche de goudron.

A suivre. LÉON CAHUN.

CARAVANES SCOLAIRES[1]

EXCURSION EN AUVERGNE

Après la journée passée à Clermont le jour de la Pentecôte, et que je vous ai racontée, le lundi nous sommes réveillés dans l'hôtel de Royat non par le tambour, selon notre habitude, mais par la voix du garçon qui nous annonce qu'il est quatre heures.

Malgré l'heure matinale et la fatigue de la veille, personne ne se met en retard. Le temps promet une belle journée.

Nous l'inaugurons par un déjeuner qui doit servir de base solide aux repas futurs.

Ne vous étonnez pas de nous entendre parler si souvent de manger, et ne concevez pas une mauvaise idée de notre gloutonnerie. C'est qu'en voyage cette question joue un rôle dont je n'avais jamais si bien compris l'importance, et je comprends maintenant pourquoi les locomotives qui voyagent sans cesse dévorent tant de charbon.

Notre caravane, qui ne comptait que douze membres hier, s'est accrue pendant la nuit, et ce matin nous sommes dix-sept. M. Vimont continue les fonctions qu'il s'est gracieusement données de chef et de cicérone. MM. Jaloustre et Reynard, membres du bureau de la section d'Auvergne, vont faire avec nous l'ascension du Puy de Dôme et du Puy de Pariou, qui sont pour eux, des connaissances intimes. Viennent aussi un de nos camarades de Clermont et un élève du lycée.

A six heures précises, la troupe se met bravement en route. Nous n'avions vu, la veille au soir, Royat qu'au clair de lune, et c'était charmant. Qu'il est pittoresque, frais, riant, par une belle matinée d'été! Le village, avec ses rues ou plutôt ses ruelles étroites, ses moulins dans le bas qui sont mis en mouvement par le joli torrent de la Tirtaine, ses hôtels et ses maisons à mi-côte, le tout entremêlé de coulées de lave descendues, nous dit-on, du volcan de Gravenoire, et d'arbres qui sont venus on ne sait d'où, doit être une mine inépuisable pour les peintres.

La grotte des sources, avec ses eaux abondantes et limpides comme du cristal, puis au haut du vil-

1. Suite et fin. — Voy. page 104.

lage l'église célèbre de Royat, attirent en passant notre attention. Je ne vous parlerai pas, et pour cause, du style roman de cette église. Mais ce qui frappe, c'est qu'elle est unique dans son genre, car elle tient de l'église et de la forteresse. Ses mâchicoulis fort bien conservés font qu'on ne peut l'oublier quand on l'a vue. M. Vimont nous fait remarquer sur la place de l'église une curieuse croix du XIIIe siècle, en lave volcanique, sur laquelle on reconnaît les douze apôtres... quand on a été bien averti.

Nous voilà sortis de Royat pour entrer dans un nouvel enchantement. Partout autour de nous des arbres magnifiques, des vergers, des eaux courantes, des prairies dont l'herbe nous paraît trop plantureuse, et nous remontons joyeusement cette admirable vallée jusqu'au village de Fontanat, où nous admirons les sources limpides et abondantes de la Tirtaine, qui sort au milieu de la lave.

Un peu plus haut, après avoir dépassé le charmant hameau de Font de l'Arbre, nous arrivons sur le plateau, et le Puy de Dôme se dresse devant nous dans toute sa majesté. M. Reynard, qui avait emporté le baromètre donné par la section de Paris du Club Alpin, nous montre que nous sommes arrivés à plus de 1000 mètres au-dessus de la mer. Je ne m'étais jamais vu dans une position aussi élevée, et je croyais que c'était plus difficile d'y arriver.

Après une halte, près de la bouche d'un ancien petit volcan, où, pour la première fois, nous voyons la trace évidente de l'action du feu terrestre, nous arrivons au col de Ceyssat, et là commence la véritable montée. Ce que nous avions fait jusqu'à présent n'était, en effet, qu'une promenade. A partir de là, il faut vraiment grimper, par un chemin facile, du reste, mais dont les lacets serpentent au milieu de jeunes pins. C'est alors que se dessine l'inégalité des jambes. Il y a des jambes d'avant-garde, d'autres qui forment le centre et quelques-unes, hélas! l'arrière-garde. Tant bien que mal, nous gagnons en une heure, à la sueur de nos fronts, notre pain qui nous attendait au sommet du dôme, où nous arrivons à dix heures. Ventre affamé n'a pas d'oreilles, dit le proverbe, mais il a des yeux, et nous nous en servons à qui mieux mieux. Voici, d'un côté, le mont Dôme couvert en grande partie de neiges qui nous rafraîchissent la vue et dans lequel on distingue très-bien le Puy de Sancy qui nous domine de plus de 300 mètres.

A droite, la chaîne des monts du Cantal qui va se perdre dans le lointain. En face de nous, la grande muraille des montagnes du Forez sert de cadre au tableau. Tout autour, la chaîne des monts Dôme, qui n'est qu'une suite de cônes aux formes les plus variées et au nombre d'une soixantaine, nous dit M. Vimont. La plupart de ces hautes cheminées ont flambé autrefois, et de ces cratères aujourd'hui éteints sont sortis des torrents de lave qu'on appelle ici des *cheires*.

A nos pieds s'étend la belle vallée de la Limagne; Clermont et une foule de villages nous font l'effet d'un plan en relief. A quelque distance brille le joli lac d'Aydat, et vers le nord une fumée lointaine indique les fonderies de Pongibaud. Cette admirable vue rassasie bien nos yeux, mais non nos estomacs. Heureusement un copieux déjeuner a été porté la veille à notre intention par M. le vice-président du Club Alpin, M. Moinier. Nous étions dix-sept dans une petite salle qui contient douze personnes... pas à l'aise ; il avait fallu mettre comme rallonges des tonneaux et des caisses. Mais aucun de nous n'oubliera cette salle à manger, et nous avons inscrit quelque part : « A M. Moinier la caravane de Rollin reconnaissante. » Un jour peut-être des archéologues disserteront sur cette inscription.

Pendant que nous déjeunions longuement et consciencieusement, un hôte inattendu était survenu... c'était le vent qui soufflait en tempête. Nous sortons. O surprise! plus de montagnes. Rien en vue que des nuages sous nous et autour de nous. Quel plaisir de les voir se former à nos pieds, monter, descendre, se déchirer par moments! Le tonnerre gronde dans le lointain, et un orage se forme en face de nous du côté de Thiers. Nous avons bien fait d'arriver de bonne heure, pour la vue d'abord, puis parce que la montagne est très-peuplée ce jour-là. Des caravanes mangent de tous les côtés, avec assaisonnement de poussière. Nous saluons même une caravane scolaire de jeunes filles de Clermont, dont quelques-unes, presque enfants, nous prouvent que la montée est à la portée de toutes les jambes.

Outre la vue que nous avions admirée fort à propos, deux choses attirent notre attention, comme celle de tout le monde, au sommet du Puy de Dôme. D'abord, l'observatoire météorologique élevé par les soins de M. Alluard, professeur de physique à la Faculté des sciences de Clermont. Il se compose d'une tour d'observation presque achevée, et d'une maison très-convenable pour le gardien qui, dans l'hiver, montera à la tour, malgré vent et neige, par un chemin souterrain.

Admirable emplacement pour un observatoire météorologique! C'est ici que les savants de la troupe donnent une idée de leur science en parlant des expériences sur la pesanteur de l'air faites à l'endroit même où nous sommes par M. Périer, beau-frère de Pascal.

Mais ce qui a pour le gros de la troupe plus d'attraction que les leçons de ces apprentis savants, ce sont les ruines grandioses d'un temple gallo-romain, qui ont été mises à jour quand on a fait les travaux de l'observatoire. Des escaliers monumentaux, des portes, des hémicycles superposés, indiquent que ce temple devait être considérable, se voir de très-loin sur le sommet de cet immense piédestal. M. Vimont nous apprend que c'est une bande d'Allemands qui, dans le milieu du IIIe siècle, portant le ravage dans l'Auvergne, a détruit ce temple autrefois dédié à Mercure. Le chef

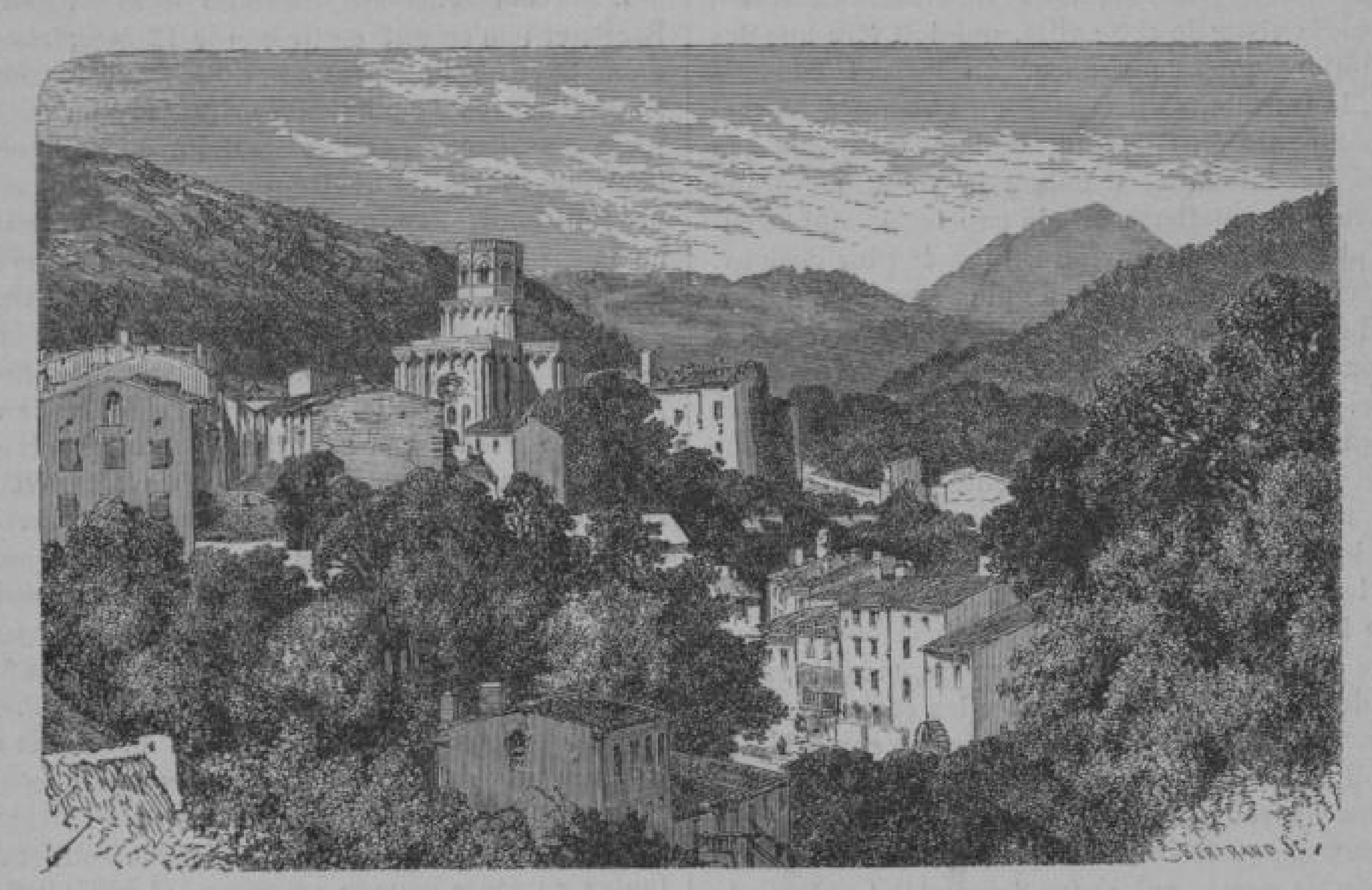
de ces hordes sauvages reçut plus tard le châtiment qu'il méritait. Plût à Dieu qu'il en fût toujours ainsi! Pendant que nous visitons ces ruines, nous sommes agréablement surpris de recevoir la visite de MM. de C..., anciens élèves du collège Rollin, membres du conseil général du Puy-de-Dôme, qui ont pris la peine de venir serrer la main à notre directeur et à leurs jeunes camarades. Il fallait songer au départ. Nous avions encore beaucoup à faire. La descente du Puy de Dôme est rapide : nous la faisons en courant, quelquefois un peu plus vite que nous ne voudrions, et pas toujours sur nos jambes. Presque au bas du cône, nous rencontrons un entonnoir très-vert, très-riant: c'est le cratère d'un ancien volcan qu'on appelle aujourd'hui le Nid de la Poule. La poule qui lui a donné son nom devait être contemporaine des animaux antédiluviens, lorsque les grenouilles étaient grosses comme des éléphants et que les lézards avaient cent pieds de long.

Notre directeur nous fait remarquer que les noms donnés aux localités peuvent servir à indiquer les habitudes et les mœurs des habitants. Ce cratère, qui a pour nom en Auvergne le Nid de la Poule, s'appellerait près de Naples l'entrée du Tartare. En Suisse, pays éminemment pastoral, une célèbre cascade s'appelle Pissevache; un peu plus loin, en Italie, une cascade moins belle se nomme Fleuve de Lait (*Fiume di Latte*). C'est la même idée exprimée par des peuples différents. Devant nous se dresse le Puy de Pariou, qui paraît presque aussi élevé que le Puy de Dôme.

Ici notre troupe se forme en assemblée délibérante. On va aux voix; il est convenu que les uns, à qui le Pariou rentre dans les jambes, vont se rendre directement au hameau de la Fontaine du Berger, où trois voitures nous attendent pour le retour. Les intrépides, que le Puy de Dôme n'a pas rassasiés, vont y ajouter le Pariou. L'ascension est un peu longue, mais facile, et l'on est amplement dédommagé de ses peines quand, arrivé au sommet, on voit à ses pieds un cratère immense, d'un aspect saisissant, auprès duquel celui du Nid de la Poule n'est qu'un cratère de poche. A ceux qui ne pourraient faire qu'une de ces deux ascensions, je conseillerais de préférence celle du Pariou, comme excursion de montagne.

La descente n'est qu'un jeu, et bientôt nous rejoignons nos compagnons qui nous attendent à la Fontaine du Berger. Trois calèches étaient venues nous attendre; c'était très-bien pour dix-sept voyageurs, et nous partons joyeusement en saluant les Puys. Mais voici bien une autre affaire. Au bout de quelques pas, une des trois calèches se détraque, et il faut verser son contenu dans les deux autres. Cinq minutes plus loin, nouvel et pareil accident. Comme la voiture qui reste n'est pas un corricolo et qu'elle ne peut contenir dix-sept voyageurs sans compter les cochers, la plupart d'entre nous reprennent leurs jambes, dont les ressorts sont meilleurs que ceux de nos équipages, et au lieu de suivre les contours de la grand'route, nous descendons directement sur Royat par un chemin aussi pittoresque que rapide. Un peu avant d'arriver, nous saluons le retour d'un pèlerinage qui revient d'Orcival et qui nous rappelle le tableau de Léopold Robert qui est au Louvre, le *Retour de la fête de la Madone*.

Le soir, à l'hôtel de Royat, un dîner splendide est



Royat. (P. 188, col. 1.)

offert par la caravane reconnaissante aux membres du bureau de la section d'Auvergne. Mais dîner, toasts, hurrahs, ces choses ne se racontent pas plus que les éclats de rire et la gaieté.

Le lendemain mardi, la caravane avait congé pour la matinée. Les uns dorment, d'autres se baignent à l'établissement thermal, d'autres se promènent, et après un dernier repas, qui est le couronnement de l'édifice dont nous avions jeté les bases la veille au matin, nous quittons Royat, enchantés, désireux d'y revenir..., pas comme malades. Nous allons à Clermont faire nos adieux et nos visites de sincères remercîments. Nous admirons la belle église de Notre-Dame du Port, que nous n'avions pu voir le dimanche, et le chemin de fer nous transporte en une heure à Thiers. Nous ne pouvions mieux finir notre excursion que par la visite de cette ville, qui doit être une des plus pittoresques de France. Un torrent considérable, la Durolle, s'est creusé un chemin à travers les montagnes du Forez, et, maintenant docile aux ordres de l'homme, il donne la vie à un grand nombre de coutelleries et de papeteries qui occupent plus de 20 000 ouvriers. Rien de plus curieux, mais, en même temps, rien de plus étrange que l'aspect de cette ville, dont la partie haute domine les maisons basses, comme une montagne domine une plaine. Nous visitons avec le plus grand intérêt la fabrique de coutellerie de M. Astier-Prodon, qui nous en fait les honneurs de la meilleure grâce du monde. Nous nous approvisionnons de couteaux qui sont d'un bon marché fabuleux, et enfin nous sautons dans le chemin de fer de Clermont et de là dans celui de Paris.

Que dites-vous de cette promenade, mes chers camarades? Vos préventions contre les caravanes scolaires sont-elles dissipées? Croyez vos condisciples de Rollin ; demandez à vos parents, demandez à vos maîtres de vous faire voyager pendant les vacances en caravanes scolaires, et vous en reviendrez enchantés comme nous, qui avons demandé et obtenu de partir aux vacances pour les Alpes.

TOURVILLE[1]

L'expédition d'Irlande, brillamment commencée, n'avait pas réussi, et Jacques II était rentré en France. Mais il conservait encore dans son ancien royaume beaucoup de partisans fidèles, et Louis XIV, loin de renoncer au projet d'attaquer ses ennemis dans leurs îles, conçut le plan d'une descente plus sérieuse encore que la première, mais cette fois en Angleterre même. Une armée nombreuse et richement approvisionnée se réunit en Normandie sous le maréchal de Bellefonds ; Jacques II la joignit, et la conduisit à l'extrémité du Cotentin, à La Hougue, où trois cents bâtiments de transport avaient été rassemblés. Il fallait traverser la Manche malgré les marines combinées de la Hollande et des Anglais.

Tourville et les marins les plus célèbres de cette époque devaient protéger le passage. Lui-même, à la tête de la flotte de Brest, entrerait dans la Manche ; il serait rejoint par d'Estrées, qui, avec la flotte de Toulon, aurait fait le tour de l'Espagne, et, ralliant diverses escadres qui croisaient sur les côtes françaises, ils combattraient sans désavantage l'immense armement des ennemis. Tout ce plan échoua, moins par la faute des hommes que par celle des éléments.

Les vents retinrent Tourville dans la rade de Brest, et il n'en put sortir que le 12 mai ; mais ces mêmes vents, contraires à la flotte française, étaient favorables aux Anglais, qui prirent la mer avec dix jours d'avance, et, ralliant la flotte de Hollande, se trouvèrent forts de quatre-vingt-huit vaisseaux. Cependant Louis XIV, mal conseillé par son ministre de la marine, Jérôme de Pontchartrain, et ne doutant pas que ses flottes ne parvinssent à se réunir, avait expédié à Tourville l'ordre, écrit de sa main, de chercher les Anglais, et de les combattre *forts ou faibles*. Mais Tourville, au lieu de l'escadre de d'Estrées, ne trouva à la mer que cinq vaisseaux qu'amenait le marquis de Villette ; et ce fut avec quarante-quatre voiles seulement qu'il arriva à la hauteur de la Hougue. Le comte d'Estrées, assailli par une tempête affreuse dans le détroit de Gibraltar, avait perdu deux de ses vaisseaux, et ne parvint à Brest qu'à la fin de juillet. Pendant ce temps, de nouveaux ordres destinés à Tourville parvenaient à la Hougue : on lui disait, paraît-il, de ne pas combattre seul les deux flottes ennemies ensemble, mais d'attendre les escadres du comte d'Estrées, du marquis de La Porte, du comte de Château-Renaud, toutes en route pour le rejoindre, et qui formaient en tout vingt-trois vaisseaux. Mais, par une fatalité nouvelle, le temps fut mauvais ; sur dix chaloupes expédiées pour porter ces ordres à la flotte, aucune n'atteignit son but. Ainsi Tourville ne connut jamais que le premier ordre, celui qui l'obligeait à combattre.

Le 29 mai, à quatre heures du matin, on aperçut la flotte ennemie au milieu d'un brouillard épais. Le brouillard dissipé, on compta quatre-vingt-huit voiles. Tourville assembla ses officiers, leur montra l'ordre de combattre ; et, quoiqu'on n'eût que quarante-quatre vaisseaux, juste moitié moins que l'adversaire, chacun se disposa à faire son devoir. Tourville se plaça au corps de bataille avec son vaisseau le *Soleil-Royal* ; le marquis d'Amfreville commanda l'avant-garde, M. de Gabarret l'arrière-garde ; puis, sous les yeux de l'armée rangée sur les falaises, du roi Jacques, du maréchal de Bellefonds, qui pouvaient voir la bataille, le vent se trouvant bon, on marcha vers l'ennemi.

1. Suite et fin. — Voy. page 166.

La bataille de la Hougue est le plus furieux combat naval qui se soit jamais livré. A dix heures du matin, le canon d'un vaisseau hollandais donne le signal ; bientôt un feu terrible éclate sur les deux lignes, qui se rapprochent à portée de pistolet. Quoique chaque vaisseau de France ait à soutenir le feu de deux ou trois ennemis, aucun ne faiblit. Tourville lui-même avec le *Soleil-Royal* fait reculer deux fois trois vaisseaux de cent canons, sur l'un desquels est l'amiral Russell, commandant de la flotte anglaise.

Malheureusement le vent tourna, et l'arrière-garde française ne put arriver en ligne. Vingt-cinq vaisseaux anglais passent entre elle et les deux divisions engagées, et mettent celles-ci entre deux feux. Alors chaque capitaine fait des prodiges d'héroïsme. Tourville et le marquis de Villette sont entourés d'ennemis qui dirigent sur eux un feu épouvantable. Le *Soleil-Royal* était le plus beau vaisseau qu'il y eût alors dans le monde, et les 106 canons qu'il portait répondaient vigoureusement aux attaques. Déjà, sous son feu, un vaisseau ennemi venait de couler bas, un autre avait sauté en l'air; mais pourtant, accablé par le nombre, il fut à la fin désemparé ; celui du marquis de Villette eut en même temps le même sort. On vient à leur secours, et l'action devient encore plus terrible, lorsqu'une brume épaisse la suspend.

Le jour tombe, la brume se dissipe. On s'attaque de nouveau, et la bataille reprend aux rayons de la lune, Tourville et Villette, entourés d'ennemis, voient venir sur eux trois vaisseaux anglais qui traînent cinq brulôts à la remorque : cinq fois on essaye de lancer sur eux les bâtiments incendiaires, cinq fois ils les coulent ou les évitent. Enfin les Anglais, lassés par cette opiniâtre résistance, veulent se retirer du combat ; mais, pour rejoindre le gros de la flotte, il faut traverser la ligne française dans les intervalles de ses vaisseaux : les Anglais passent, mais criblés de boulets.

Il était dix heures du soir quand finit cette lutte gigantesque. Tourville n'était pas vaincu : les pertes de l'ennemi égalaient les siennes, et il n'avait point reculé. Il fallait pourtant faire retraite, et c'est ici que cette belle bataille se changea en un grand désastre.

Si elle eût eu lieu de nos jours, Tourville se fût simplement retiré, en quelques instants, dans la rade de Cherbourg, à l'abri des ouvrages et des batteries qui la protégent. Mais ces ouvrages n'existaient pas au XVII[e] siècle, et il n'y avait à portée que la rade ouverte et indéfendable de la Hougue. Il fallait donc se retirer ailleurs, et, tournant le Cotentin, aller gagner Saint-Malo. Tourville donna le signal de la retraite ; mais la nuit étant brumeuse, huit vaisseaux seulement l'aperçurent ; à sept heures cependant, trente-cinq se trouvèrent ensemble ; le reste était dispersé, six étaient à la Hougue, trois fuyaient vers Brest. A huit heures ; Tourville avait sur l'ennemi une lieue d'avance ; mais le mauvais état du *Soleil-Royal* l'obligea à mouiller par le travers de Cherbourg. A onze heures du soir, il leva l'ancre, décidé à franchir le raz de Blanchard pour se diriger vers Saint-Malo.

Ce raz de Blanchard est un canal étroit entre les îles d'Aurigny, de Guernesey et la côte ; il a cinq lieues de long, le fond en est mauvais, et les courants si dangereux qu'on le regardait comme infranchissable. Vingt-deux vaisseaux pourtant s'y engagèrent, et cette héroïque imprudence les sauva : tous passèrent. Tourville lui-même se fût échappé par là, si, surpris par la marée descendante, il n'eût été emporté par les vents tout auprès de la flotte ennemie. Alors il prit le parti de rétrograder, et, faisant entrer à Cherbourg ses trois vaisseaux les plus maltraités, le *Soleil-Royal*, le *Triomphant* et l'*Admirable*, il se dirigea sur la Hougue avec les dix qui lui restaient.

L'ennemi se divisa. Dix-sept vaisseaux bloquèrent ces trois, et, ne pouvant les prendre, ils les forcèrent à s'échouer et à s'incendier. Une grosse division poursuivit les vaisseaux qui franchissaient le raz, et n'osa pourtant les y suivre. Le reste, quarante voiles, suivit Tourville qui avait rallié deux nouveaux vaisseaux, et le bloqua dans la rade de la Hougue. Le malheureux amiral ne pouvait plus défendre ses vaisseaux, il les échoua, et voulut les brûler ; mais, tandis que les équipages enlevaient les agrès et les canons — lentement, car on manquait d'embarcations propres à cet usage, — les Anglais mirent à la mer deux cents chaloupes armées, chassèrent les travailleurs, et incendièrent les navires avec tout ce qu'ils contenaient.

Tel fut ce désastre de la Hougue, où tout conspira contre la France et contre son glorieux marin.

Hâtons-nous de dire que la conduite de Tourville fut dignement jugée. Son heureux ennemi, l'amiral Russell, lui écrivit une lettre flatteuse ; et Louis XIV, loin de rejeter sur lui la faute des vents et de son ministre, dit un jour, quelques années plus tard, en le voyant passer à Versailles : « Voilà un homme qui m'a obéi à la Hougue ! » D'ailleurs, en apprenant la perte de la bataille, sa première parole fut pour lui : « Tourville est-il sauvé? demanda-t-il. Car, pour des vaisseaux, on en retrouve ; mais on ne trouve pas d'officiers comme lui ! »

Tourville fut maréchal de France en 1693. La même année, il fit payer chèrement le désastre de la Hougue aux flottes d'Angleterre et de Hollande. Il leur livra bataille sur les côtes d'Espagne, avec soixante et onze vaisseaux, leur prit vingt-neuf bâtiments, en brûla quarante-cinq ; et, les poursuivant avec vigueur, coula encore cinq vaisseaux de guerre et neuf bâtiments marchands. Dans cette campagne, il leur fit perdre plus de quatre-vingts navires et plus de 36 millions.

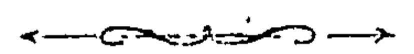
Malheureusement pour le roi et la France, sa santé était affaiblie par tant de fatigues et de com-

bats. Jusqu'à la paix de Riswyck, qui se fit en 1697, il fit seulement quelques croisières le long des côtes de Provence, pour les purger des pirates et des corsaires musulmans.

Il mourut en 1701, ne laissant qu'un fils, qui fut tué à vingt ans, colonel d'un régiment d'infanterie, à la glorieuse bataille de Denain (1712).

Tourville était un vrai grand homme. Son âme était aussi noble que ses talents étaient éclatants. On raconte qu'au plus haut de sa gloire, en 1689, le roi le voulut marier à une demoiselle de grande famille, mais qui n'était pas riche. Tourville, qui vit que le roi avait le dessein de doter lui-même magnifiquement la jeune fille, crut devoir refuser : il pensa qu'étant sans fortune, il ne devait pas abuser de la générosité de son maître. Tourville est un des hommes que Louis XIV estima le plus, et la postérité a ratifié l'opinion du monarque.

R. du Coudray.



BECQUETTE[1]

Mme Boisdacier ne regardait pas si loin; elle voyait, l'excellente femme, que Becquette faisait la joie de son fils, et elle lui était reconnaissante des plaisirs quotidiens goûtés par son héritier.



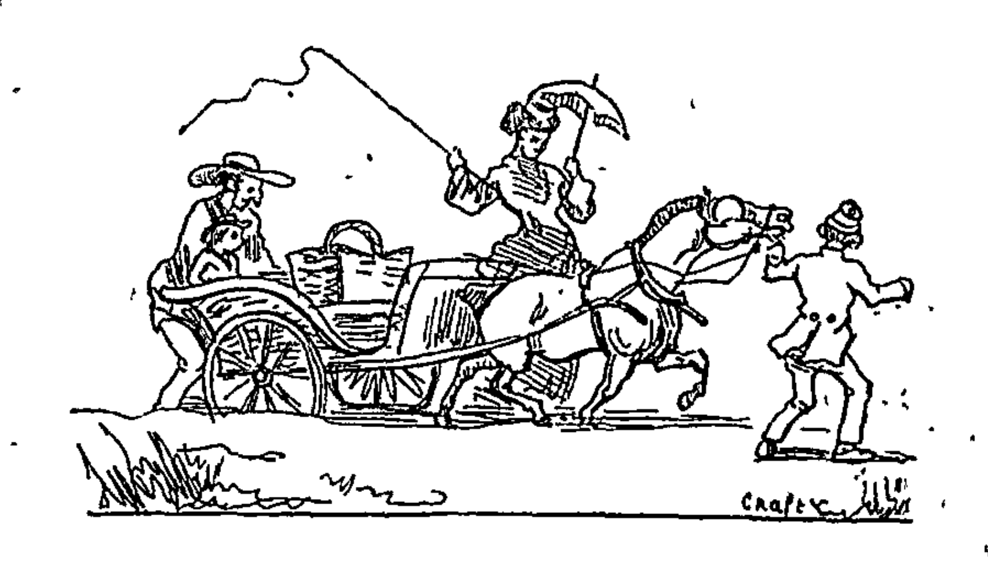
Pour Mlle Tata, la sœur du jeune Edmond, Becquette avait des proportions gigantesques, c'était le grand cheval de son grand frère, et elle ne s'imaginait pas qu'on pût parler du groupe autrement qu'avec une admiration sans restrictions.



Quant à Margot, c'était plus encore. La brave fille, qui avait l'habitude d'aller à pied au chef-lieu de canton, et d'en revenir avec les provisions de la semaine suspendues au bras, savait un gré infini à Becquette de l'avoir délivrée de cette laborieuse mission. Le samedi, qui était autrefois son jour néfaste, était devenu un jour de parade. Assise à côté d'Edmond, elle avait l'air radieux d'un triomphateur, et elle allait à présent au marché avec une joie égale à celle des vainqueurs romains montant au Capitole, distribuant des sourires protecteurs à l'adresse des ménagères de sa connaissance qu'elle dépassait le long de la route.



Becquette avait encore d'autres titres à la considération dont elle jouissait dans l'esprit de Margot. Son installation dans la maison Boisdacier avait été le signal de déjeuners sur l'herbe. Ces jours-là les fourneaux n'étaient pas allumés, et Margot avait sa matinée libre. On entassait dans la voiture les provisions cuites la veille, et tous les maîtres petits et grands ne revenaient qu'à l'heure du dîner. Dans ces grandes occasions c'était M. Boisdacier en personne qui prenait les rênes : pour que l'équilibre fût complet, Mlle Tata prenait place derrière son père, et Mme Boisdacier s'asseyait à côté d'elle, laissant Edmond sur la banquette de

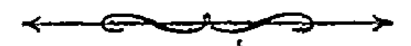


devant. Quand le panier était ainsi chargé, il ne fallait pas que les ornières fussent bien profondes pour que les ressorts se touchassent; on descendait alors; Edmond prenait Becquette à la bride, et M. Boisdacier poussait derrière. On usait de patience jusqu'à ce que la route redevînt assez unie pour que toute la famille pût se réinstaller, et l'on reprenait la course interrompue; on gagnait de la sorte l'endroit choisi pour servir de



salle à manger, on attachait Becquette à un arbre, et pendant que les hommes attaquaient les viandes froides, elle faisait bombance avec l'herbe fraîche et les jeunes pousses qui se trouvaient à portée de sa langue.

A suivre. Crafty.



1. Suite. — Voy. pages 142, 159 et 175.



Sidonie avait fort mal accueilli la nourrice. (P. 193, col. 2.)

LA TOUTE PETITE[1]

VII

Inquiétudes de la tante Isabelle. — Nouvelles rassurantes. — La dépêche. — Départ de la tante Isabelle pour Versailles.

Un jour madame Baudouin, qui venait de faire l'emplette d'un joli hochet pour Sidonie, trouva sur sa table à ouvrage une lettre de son frère. M. Lescale lui disait en deux mots que Sidonie pâlissait un peu depuis quelque temps, et qu'elle avait des insomnies prolongées. Cela n'empêcherait pas le voyage du Croisic; il était même probable qu'on n'aurait pas à le retarder; le docteur disait que cette petite indisposition n'aurait pas de suites, et il ne témoignait aucune inquiétude.

La tante Isabelle jeta un regard désolé sur le hochet, qu'elle avait tiré de son enveloppe de papier gris pour le montrer à Solange, et elle dit à demi-voix : « Le docteur est bien heureux de n'être pas inquiet, oui, il est bien heureux, je voudrais pour beaucoup être aussi tranquille que lui. »

Elle passa une fort mauvaise nuit, et attendit avec anxiété le courrier du lendemain. Les choses étaient dans le même état, ni mieux ni pire. Le surlendemain, le docteur avait cru reconnaître que le lait de sa mère ne suffisait plus à Sidonie. Mme Lescale était elle-même fatiguée, affaiblie; elle avait été forcée d'en convenir, après l'avoir dissimulé aussi longtemps qu'elle avait pu. A la fin de la semaine, on s'était décidé à prendre une nourrice. Mme Lescale, si calme d'habitude et si maîtresse d'elle-même, n'avait pas pu s'empêcher de pleurer en remettant son petit trésor à des mains étrangères. Mme Baudouin fut désolée de toutes ces nouvelles, d'autant plus que Sidonie avait fort mal accueilli la nourrice.

A tous les raisonnements de la tourière, la tante Isabelle opposait la même réponse : « Ma bonne Solange, je pressens un malheur. Je ne verrai pas cette pauvre petite! Je les connais, ils ne me disent pas tout de peur de m'inquiéter, mais retenez bien mes paroles : je ne verrai pas cette pauvre petite! »

Les gens d'un naturel aimant et tendre comme la tante Isabelle sont prompts à prendre l'alarme. Leur pensée va toujours trop vite et trop loin dans la prévision du malheur, surtout lorsqu'ils ont déjà souffert, et que leur expérience personnelle les a rendus inquiets et défiants.

Sur un point, la tante Isabelle avait raison : son frère ne lui disait pas tout. Sidonie semblait avoir pris la résolution de se laisser mourir de faim. Elle repoussait la nourrice, cette femme étrangère qui avait l'outrecuidance de vouloir remplacer sa maman, à elle. Il fallait user d'expédients et la faire teter par surprise, quand elle était encore à moitié endormie. Mais peu à peu elle finissait par s'éveiller; elle ouvrait deux ou trois fois avec étonnement ses beaux yeux qui ressemblaient tant à ceux de Mme Lescale; puis, ayant dûment constaté qu'on l'avait encore une fois trompée, elle se rejetait violemment en arrière, et poussait des cris de désespoir en frappant la nourrice de ses petits poings fermés.

1. Suite. — Voy. pages 145, 161 et 177.

Tout le monde pleurait autour d'elle, et la pauvre maman devenait toute pâle d'angoisse dans sa chambre où on l'avait confinée.

On n'osait pas mettre la tante Isabelle au courant de ce qui se passait; mais le peu qu'on lui disait lui faisait deviner tout le reste. Aussi menait-elle une vie d'appréhension et d'angoisse.

Cependant peu à peu les nouvelles devinrent plus rassurantes. Sidonie avait fini par céder, elle s'était réconciliée tout de bon avec l'idée d'avoir une autre nourrice que sa maman. Elle commençait même à sourire à cette brave femme, et à jaser avec elle dans son petit jargon inintelligible. Elle avait été reprise de son ancienne passion pour son pied gauche, qu'elle avait fort négligé pendant plus d'une semaine. Le docteur disait que c'était bon signe de lui voir reprendre ses anciennes habitudes. Tout allait donc à souhait, à condition toutefois qu'on la tînt éloignée de sa mère. Sitôt qu'elle l'apercevait, elle lui tendait les bras et donnait de grands coups de pied à sa nourrice. Quand sa mère la prenait, elle se jetait contre elle avec une sorte de tendresse emportée, se blottissait sur son cœur, et la regardait sans rien dire, jusqu'à ce que le sommeil vînt lui fermer les yeux.

Mme Lescale se montrait fort raisonnable. Elle ne faisait point étalage de sentiments maternels, et ne se plaignait jamais qu'on l'eût séparée de son enfant. Elle avait compris les raisons du docteur; elle savait que la séparation était aussi nécessaire à la santé de Sidonie qu'à la sienne. Elle se tenait donc le plus souvent à l'écart, et suivait docilement les prescriptions du médecin. Aussi reprit-elle ses forces beaucoup plus vite qu'on ne s'y serait attendu. Elle trouva qu'elle était amplement payée de son sacrifice quand Sidonie recommença à teter, à jaser et à dormir, absolument comme s'il ne s'était rien passé d'extraordinaire.

« Enfin! je respire, dit Mme Baudouin à Solange en lui communiquant la dernière lettre de son frère. Ils feront leur voyage du Croisic, c'est la meilleure preuve que tout va bien. Ah! ils partent de Versailles le 5 août, le lendemain de la distribution des prix, qui a lieu le 4. Passez-moi donc le petit calendrier, que je voie dans combien de jours nous irons les attendre à la gare. Encore onze jours! Au fait, il n'y en a plus que dix, puisque celui-ci tire à sa fin. »

Le lendemain, Mme Baudouin ne reçut pas de lettre, elle n'en fut ni surprise ni inquiète. Elle savait que les deux garçons étaient au beau milieu de leurs compositions de prix, et qu'ils étaient trop occupés pour lui écrire. Le reste de la famille devait avoir fort à faire pour tout préparer en vue d'un séjour de deux mois au Croisic.

Le jour suivant, le facteur rougeaud passa encore devant la petite maison sans carillonner. Mme Baudouin se résigna facilement à la patience, en songeant qu'elle n'avait plus que huit jours à attendre. Le lendemain, elle se dit dès le matin : « J'aurai une lettre aujourd'hui. » Il lui sembla que Marie avait certainement trouvé une minute pour lui écrire, et qu'elle allait recevoir quelques mots sur la santé de sa maman et de Sidonie.

Ce jour-là, elle guetta le facteur derrière le rideau de la salle à manger, elle eut un battement de cœur quand son pas résonna sur le pavé de la rue, et qu'il passa outre sans sonner, et elle en voulut un peu, rien qu'un peu, à Marie de lui avoir causé une déception.

C'était une belle soirée de juillet, la fenêtre du salon était ouverte, le jardinet envoyait dans la maison une discrète odeur de réséda. On entendait les éternelles disputes des corbeaux sur les tours de Saint-Gatien; et sous les arbres d'une promenade voisine, des enfants dansaient des rondes en chantant :

> Nous n'irons plus au bois,
> Les lauriers sont coupés!

Au milieu du calme du soir, un coup de sonnette retentit. Mme Baudouin tressaillit dans l'obscurité, et frissonna sans savoir pourquoi. Solange, après avoir frappé à la porte, entra tenant à la main une lampe allumée. Elle était suivie d'un homme qui tendit à Mme Baudouin une enveloppe de forme allongée, sur laquelle on lisait : *Télégraphie privée*. En même temps, il déplia un petit papier et la pria de signer le reçu.

Elle fut prise tout à coup d'une folle terreur et se mit à regarder l'homme avec des yeux égarés, sans avoir l'air de le comprendre. L'homme toussa respectueusement derrière sa casquette, pour s'éclaircir la voix, et dit avec un ton plein de bonté, quoique sa voix fût rude et enrouée : « Faut pas vous tourmenter, madame, maintenant tout le monde reçoit des dépêches. » Elle signa machinalement le reçu et l'homme se retira.

La tourière le suivit, mais lentement et à contre-cœur, comme si elle s'attendait à être rappelée par sa maîtresse.

Mme Baudouin demeura immobile dans son fauteuil, regardant l'enveloppe qui était sur sa table à ouvrage, à portée de sa main. Après avoir recueilli ses forces qui l'abandonnaient, elle prit la dépêche. Elle tremblait si fort qu'elle fut longtemps à l'ouvrir.

Quand elle l'eut parcourue d'un regard, elle jeta un cri terrible, et se dressa de toute sa hauteur, puis elle retomba assise, et se mit à gémir sourdement.

Solange accourut épouvantée; elle prit la main de sa maîtresse dans les deux siennes et lui dit : « Là, là, madame, pleurez, cela vous fera du bien. » Deux grosses larmes tombèrent des yeux de la pauvre femme et roulèrent lentement le long de ses joues : « Mon pauvre frère ! dit-elle en sanglotant, et elle ajouta aussitôt : ah! les pauvres enfants qui n'ont plus de mère ! »

Solange lui tenait toujours la main, et la serrait entre les siennes sans trouver un mot pour la consoler.

Il régnait dans le salon un silence de mort. Seulement, on entendait les cris joyeux des enfants sous les arbres; en ce moment même, ils recommençaient à chanter :

Nous n'irons plus au bois,
Les lauriers sont coupés!

Solange alla vivement fermer la fenêtre et revint auprès de sa maîtresse.

« Il faut que je les voie, dit Mme Baudouin en essuyant ses larmes. Il faut que je parte tout de suite. »

Et comme Solange essayait de lui faire quelques timides objections sur un départ si précipité, Mme Baudouin reprit avec une énergie qui ne lui était pas habituelle :

« Non, non, je n'attendrai pas à demain. Quelle épreuve ! mon Dieu ! »

En quelques minutes elle eut fait ses préparatifs, et Solange l'accompagna à la gare. Justement, il y avait un train qui était sur le point de partir. « Adieu, dit Mme Baudouin en tendant la main à Solange. Je serai absente un jour, deux tout au plus. Ah ! j'oubliais... je ne sais plus où j'ai la tête. Voici la clef de mon secrétaire. Vous irez voir demain matin cette pauvre femme dont le mari vient d'entrer à l'hôpital ! » C'est au moment où la santé de Mme Lescale semblait le mieux rétablie, qu'elle avait une rechute. Elle avait été emportée en quatre jours, à la suite de trois accès d'une fièvre violente, contre laquelle tous les efforts des médecins avaient été impuissants.



M. Lescale continue à prendre le train de huit heures trente minutes. (P. 195, col. 2.)

VIII

Changements dans la maison du boulevard de la Reine. — La tante Isabelle trouve qu'on a trop de confiance en elle. — L'oncle Maupoil vu de face. — Le même vu de profil.

Trois mois se sont écoulés depuis le terrible malheur qui s'est abattu sur la famille Lescale. Le souvenir de celle qui était la lumière et la vie de la maison demeure et demeurera ineffaçable dans le cœur de tous ceux qu'elle aimait. Mais le temps, qui sait mettre un baume sur nos plus cuisantes blessures, a commencé son œuvre, il a émoussé la pointe la plus aiguë de la douleur. Les choses, en apparence du moins, ont repris leur allure ordinaire dans la maison du boulevard de la Reine.

M. Lescale continue à prendre le train de huit heures trente, et à faire des envois dans les cinq parties du monde. Le tracas des affaires fait une utile diversion à son chagrin, qui, les premiers jours, semblait tout près d'altérer sa raison et de détruire sa santé. Il tâche de s'oublier lui-même pour songer à l'avenir de ses enfants, qui dépend absolument de son activité et de son industrie. Il songe à la dot de Marie; il songe à celle de Sidonie, sur laquelle ses pensées reviennent sans cesse, avec un mélange d'attendrissement, de joie et de poignante douleur, car on peut deviner dès maintenant que Sidonie sera le portrait vivant de sa mère. Aussi, la « toute petite » est devenue le centre de toutes les affections de la famille, l'objet de toutes les complaisances, et d'une sorte d'idolâtrie qui pourrait bien n'être pas sans danger pour son éducation.

Gaston et Paul, qui viennent de commencer une nouvelle année scolaire, sont signalés chaque samedi à l'attention du proviseur, à cause de leur excellente tenue, de leur application au travail et de leurs progrès. Ils tiennent, les braves enfants, à honorer la mémoire de leur mère en continuant à suivre ses conseils, en faisant tout ce qu'elle approuvait autrefois, tout ce qui attirait un sourire sur ses lèvres. Ils tiennent aussi à adoucir les chagrins de leur père.

Gaston avait été longtemps célèbre pour ses allures languissantes, sa tendance à mettre ses coudes sur la table, en classe, à appuyer sa tête sur sa main,

et à s'endormir au bruit des explications. Depuis longtemps sa tenue s'était améliorée sous l'influence de sa mère; mais maintenant elle ne donne plus jamais aucune prise à la critique, parce que son âme a été touchée à fond et renouvelée par le grand malheur de la famille.

Paul, autrefois, ne franchissait jamais sans encombre la grande cour d'honneur du lycée, et le couloir que les externes ont à parcourir pour atteindre la région des classes. Pour une raison ou pour une autre, il avait toujours maille à partir avec quelqu'un des maîtres chargés de la surveillance. Comme il était fort irascible, il trouvait toujours moyen d'aggraver ses torts. Quand il avait été puni à l'entrée en classe, c'est la classe qui en souffrait; il passait sa mauvaise humeur sur Homère ou sur Virgile qu'il expliquait en dépit du bon sens, à la grande indignation de ses professeurs. Quand c'était à la sortie de classe qu'il se faisait une affaire, il rapportait sa mauvaise humeur à la maison et rendait parfois la vie bien dure à la pauvre Marie.

A partir de la rentrée, il fit tacitement la paix avec ses anciens ennemis, les maîtres surveillants, et mit toute son ardeur et toute sa fougue au service des études classiques.

Marie fut peut-être la plus profondément frappée des trois. Elle avait sans cesse présente à la mémoire l'heure bénie où sa mère l'avait attirée sur son cœur et lui avait dit qu'elle serait la petite mère de Sidonie. Le moment était venu de répondre à la confiance de sa mère et de se consacrer à Sidonie; aussi elle ne la quittait guère que pour faire ses devoirs et étudier son piano. Le reste du temps elle se donnait tout entière à sa petite sœur, l'amusait, l'égayait, se soumettait avec une touchante abnégation à toutes ses exigences et à tous ses caprices.

Le petit chat, qui faisait jadis de si bonnes parties avec Marie, devint rêveur et mélancolique, puis il fit de mauvaises connaissances, passa sa vie sur les toits et devint un véritable chat de gouttière.

Quant à la tante Isabelle, qui avait compté rester un jour, deux tout au plus à Versailles, elle était encore là au bout de trois mois; et, ce qu'il y a de plus fort, c'est que, selon toute probabilité, elle n'était pas près de revoir sa petite maison.

Lorsqu'elle arriva de Tours, son frère fut si heureux de la voir, en un pareil moment, il lui témoigna sa reconnaissance en termes si touchants, qu'elle n'osa pas parler de repartir le lendemain. Quand elle vit dans quel désarroi allait se trouver la pauvre maison, elle crut qu'il était de son devoir de se charger provisoirement de la direction du ménage en attendant que son frère pût prendre des arrangements convenables. Le trouvant trop abattu pour oser lui demander ce qu'il comptait faire, elle prit patience; mais, sans en laisser rien paraître, elle aspirait à reprendre sa vie ordinaire et ses anciennes habitudes; elle faisait ses confidences à la vieille Solange.

Habituée au calme et au silence de sa petite rue, elle trouvait le boulevard de la Reine trop animé pour elle. Le boulevard de la Reine! où l'on voit passer tous les jours en moyenne quatre laitiers, cinq professeurs et une douzaine de bambins qui entrent au lycée par la porte du petit collége, une demi-douzaine d'employés et de négociants qui se rendent au chemin de fer et parfois un touriste étourdi qui s'est trompé de chemin en cherchant le château! Mais, après tout, le boulevard de la Reine est peut-être en effet un endroit bruyant, comparé à la petite rue de la tante Isabelle, où il passe un chat toutes les deux heures, à ce que prétendent les Tourangeaux.

Donc, Mme Baudouin considérait son séjour à Versailles comme un campement provisoire, et elle se tenait toute prête à partir au premier signal; mais ce signal ne venait point, et à mesure que son séjour se prolongeait, il se formait entre elle et tous ceux qui l'entouraient des liens mystérieux qu'il faudrait rompre au moment du départ. Le plus fort de tous ces liens, c'est l'attachement profond que lui inspirait la « toute petite ».

La première fois que Sidonie avait vu cette femme en noir, qui se penchait en pleurant pour l'embrasser, elle s'était rejetée en criant sur le sein de sa nourrice. Mais elle s'était bien vite apprivoisée, car elle avait remarqué tout de suite, avec la sagacité particulière aux petits enfants, l'expression de bonté qui animait cette physionomie un peu sévère. Elle consentit d'abord à se laisser embrasser, puis elle tendit d'elle-même ses petits bras. Il n'en fallait pas tant pour émouvoir une bonne âme comme celle de la tante Isabelle.

« Tiens! je t'aime trop! dit-elle un jour qu'elle tenait Sidonie dans ses bras, je ne sais pas comment je ferai pour me séparer de toi. Plus j'attendrai, plus la séparation sera pénible. Il est grand temps que je me décide! »

Le soir même, elle s'arma de tout son courage et demanda à son frère s'il avait songé aux arrangements qu'il comptait prendre.

« J'avais espéré, dit M. Lescale en balbutiant, que tu consentirais à vivre avec nous. Les enfants t'aiment beaucoup, et je vois que tu les aimes aussi. Voyons, ajouta-t-il en lui saisissant les deux mains, à qui veux-tu que je m'adresse pour les élever?

— S'il ne s'agissait que de tenir ta maison, je crois en conscience que je pourrais essayer, quoique je n'aie jamais été une bonne maîtresse de maison, et que j'aie désappris bien des choses depuis que je vis seule. Je ne serais pas effrayée de m'occuper de tes trois aînés; ceux-là sont tout élevés, et l'on voit par quelles mains ils ont été élevés. Mais je serais absolument incapable d'élever la petite Sidonie. Je n'ai pas le caractère assez ferme; et puis j'aime follement cette petite: je lui ferais plus de mal que de bien.

— N'est-ce que cela qui t'arrête? dit vivement M. Lescale, qui sentit qu'il gagnait du terrain. Tout le monde te dira que tu te juges mal, tous nos amis,

tous ceux qui te connaissent sont d'accord pour dire... Tiens, par exemple, regardes-tu l'oncle Maupoil comme un faiseur de compliments?

— Non certes! dit-elle en souriant. Elle avait vu l'oncle Maupoil à l'œuvre, et même elle avait eu deux ou trois escarmouches avec lui.

— Eh bien! reprit M. Lescale en levant l'index d'un air de triomphe, pas plus tard qu'hier l'oncle Maupoil me disait.... »

Sa phrase fut coupée en deux par l'entrée de l'oncle Maupoil en personne.

Ce digne misanthrope avait deux manières d'écouter les gens, l'une fort polie et fort attentive, l'autre qui ne l'était pas du tout. Les gens fort peu nombreux qui avaient l'heur de lui parler et dont il estimait le caractère, il les écoutait en les regardant bien en face et montrait, par l'expression de sa physionomie, qu'il les écoutait avec intérêt. Il répondait ensuite à leurs raisons et discutait courtoisement avec eux.

Avait-il affaire à un interlocuteur qui lui inspirait peu d'estime et peu de confiance, il l'écoutait de profil, les yeux perdus dans le vague, aussi immobile et aussi impassible qu'eût pu l'être un médaillon en bronze. Quand l'autre avait déduit ses raisons, il continuait à lui présenter un profil dénué de toute expression, et à prêter l'oreille comme s'il eût attendu de vraies raisons, montrant ainsi qu'il jugeait les premières faibles et insuffisantes. Ce procédé discourtois avait pour résultat infaillible de déconcerter l'interlocuteur et de lui couper la parole. Alors seulement, après quelques secondes du plus profond silence, il regardait son homme en levant les sourcils avec une surprise affectée et laissait échapper l'interjection : « Ah vraiment! »

Tout le temps que Mme Baudouin exposa les raisons qui lui faisaient redouter d'entreprendre l'éducation de Sidonie, il la regarda bien en face, en souriant et en faisant de petits signes de dénégation pleins de courtoisie et de bienveillance. Quand elle eut fini : « Madame, lui dit-il, j'ai toujours eu la plus profonde estime pour les personnes qui doutent d'elles-mêmes. Plus vous en direz, plus je serai disposé à croire que s'il y a au monde une personne qui puisse et qui doive se charger de Sidonie, cette personne, c'est vous. »



Les rêves de la tante Isabelle. (P. 198, col. 2.)

Deux ou trois amis de la famille lui tinrent le même langage.

La tante Isabelle aurait volontiers pleuré de découragement en voyant qu'elle avait tout le monde contre elle. C'était comme une véritable conspiration, à laquelle s'étaient affiliés tous ceux qui de près ou de loin tenaient à la famille Lescale. L'opinion publique la mettait en demeure d'accepter, sous peine de paraître se dérober à un devoir. Elle céda donc.

Elle céda, mais Dieu seul qui voit le fond de nos cœurs et connaît nos intentions put savoir ce qu'il lui en coûtait de céder. Outre qu'elle entreprenait, contre son gré, contre sa volonté formelle, une œuvre où elle se croyait sûre d'échouer, elle faisait le sacrifice le plus pénible et le plus dur que puisse s'imposer une personne âgée; celui qui consiste à renoncer aux habitudes de toute sa vie. Mais ce fut toujours un secret entre sa conscience et Dieu, car jamais personne ne lui entendit faire aucune plainte, ni exprimer aucun regret.

Au milieu de tous ces changements, qu'allait devenir Solange? et qu'adviendrait-il de la petite maison?

Solange était trop âgée pour se dépayser, ou pour entrer dans une nouvelle condition : Mme Baudouin résolut de lui faire une petite pension de retraite, et de la constituer gardienne de la maison qu'elle ne voulait ni vendre, ni louer au premier venu, ni laisser à l'abandon; elle renfermait trop de souvenirs sacrés pour elle.

Solange, quoiqu'elle eût des économies sur lesquelles elle aurait pu vivre, accepta la pension avec reconnaissance; d'abord parce qu'elle savait qu'un refus attristerait Mme Baudouin, ensuite parce qu'elle se proposait de la dépenser en entier au profit des anciens protégés de sa maîtresse.

Quelque temps après ces arrangements, Mme Baudouin apprit par un griffonnage de Solange qu'un des chanoines de la cathédrale (un chanoine, Dieu merci, ce n'était pas le premier venu!) demandait à louer le rez-de-chaussée de la petite maison. Peut-être que Madame consentirait à louer à Monsieur le chanoine, en considérant que le premier étage demeurerait à la disposition de Madame, quand elle viendrait (le plus souvent serait le mieux) faire une petite visite à Tours, et qu'ainsi l'appartement du capitaine ne

serait point profané par la présence d'un étranger. M. le chanoine proposait à Solange de la prendre à son service. Solange souhaitait toutes sortes de prospérités à Madame, appelait la bénédiction de Dieu sur l'œuvre qu'elle venait d'entreprendre, et demandait en post-scriptum ce qu'elle devait répondre à Monsieur le chanoine.

Mme Baudouin sourit en lisant ce post-scriptum : elle devinait facilement ce que désirait Solange. Par le premier courrier, elle lui envoya son consentement. Et voilà comment la tourière vit s'accomplir, au moment où elle y pensait le moins, le vœu de toute sa vie, puisqu'elle devint la servante d'un ecclésiastique.

Son exemple prouve une fois de plus que tout vient à point à qui sait attendre.



IX

Les esclaves de Sidonie.

Le soir même de sa grande discussion avec son frère et avec l'oncle Maupoil, la tante Isabelle exerça officiellement et définitivement les fonctions qu'elle avait jusque-là exercées d'une manière officieuse et à titre provisoire.

Cet avénement d'un gouvernement nouveau ne produisit aucun changement dans l'ordre du service. La tante Isabelle n'avait point l'esprit novateur ; elle était trop heureuse de suivre en toutes choses la marche qu'avait établie sa belle-sœur, dont elle se plaisait à reconnaître hautement la supériorité.

Le soir, seulement, à l'heure du coucher, elle fit un petit acte d'autorité.

Depuis son arrivée à Versailles, elle était tourmentée par l'idée que la nourrice mettrait le feu aux rideaux de Sidonie, ou bien qu'elle négligerait de la replacer dans son berceau après lui avoir donné à teter, et qu'elle l'étoufferait en dormant. Un si petit enfant, songez donc! cela serait si vite fait, qu'on frémit, rien que d'y songer. Jusque-là elle avait gardé ses craintes pour elle, ne voulant pas effrayer son frère. De temps à autre, sous la forme la plus timide et la plus modeste, elle faisait allusion devant la nourrice aux accidents qui parfois arrivent, la nuit, aux petits enfants. La nourrice répondait tout nettement qu'elle savait son métier, vu qu'elle avait déjà nourri quatre enfants à elle et deux petits garçons appartenant à des familles bourgeoises.

Le ton d'assurance de la nourrice réconfortait la tante Isabelle, et pendant le reste du jour elle riait de ses propres craintes. Elles lui revenaient toutes à la tombée de la nuit, et tous ses rêves lui montraient ou le petit berceau en flammes, ou Sidonie étouffée. Alors elle se réveillait en sursaut, et passait le reste de la nuit l'oreille au guet.

Le soir de son entrée en fonctions, après avoir longuement délibéré avec elle-même, elle laissa toute grande ouverte la porte qui mettait sa chambre en communication avec celle de la nourrice. Il lui fallut faire un grand effort pour vaincre sa timidité et braver le mécontentement de la nourrice; mais le sentiment du devoir lui donna la hardiesse nécessaire. La nourrice fut si surprise de ce coup d'état, qu'elle n'osa pas protester tout haut; mais elle marmotta tout bas à l'oreille de Sidonie qu'elle tenait dans ses bras, deux ou trois phrases à l'adresse des gens qui se mêlent des choses qui ne les regardent pas et auxquelles ils n'entendent rien.

A deux ou trois reprises, pendant le silence de la nuit, la tante Isabelle se glissa dans la chambre de la nourrice, en toilette de nuit, semblable à une apparition, à la pâle clarté de la veilleuse. Elle se penchait alors sur le berceau et tendait l'oreille : « Pauvre chérie, se disait-elle ; elle n'a que le souffle, mais enfin elle respire. » Et elle se retirait sur la pointe du pied.

Elle dormit peu et mal ; mais peu lui importait, pourvu qu'elle remplît en conscience le devoir qu'elle avait accepté.

Pour la première fois depuis que le malheur l'avait frappé, M. Lescale dormit d'un sommeil paisible. Toute l'inquiétude et tout le trouble qui était auparavant dans son esprit semblait avoir passé dans celui de sa sœur.

Mais il ne demeura pas longtemps dans cette quiétude. Sidonie entrait dans la période de la première dentition. Elle commença à devenir agitée, inquiète ; les sensations nouvelles qu'elle éprouvait lui donnèrent un petit air si pensif et si malheureux que la tante Isabelle en perdit complétement le sommeil et l'appétit.

« Est-ce naturel, s'écria-t-elle un jour, que cette petite me regarde avec des yeux si suppliants ?

— C'est les dents ! » répondit tranquillement la nourrice.

Mme Baudouin alla trouver son frère pour lui dire que le cas était grave et qu'il fallait aviser, qu'il n'était pas naturel qu'une enfant de cet âge fût si chétive.

Or, si Mlle Sidonie était toujours petite et mignonne, elle n'était pas du tout chétive, ce qui n'empêchait pas sa tante d'abord, son père ensuite, et par conséquent ses frères et sa sœur, de la considérer décidément comme quelque chose de précieux et de fragile, que le moindre souffle pouvait anéantir. La nourrice, au nom de l'expérience, avait beau protester, le médecin, au nom de la science, avait beau déclarer

que Sidonie était bien conformée, qu'elle supportait à merveille les épreuves de la dentition, qu'elle se portait aussi bien que possible, qu'elle ne demandait qu'à vivre : « C'est qu'elle est si petite, » disait la tante Isabelle, en levant au plafond des regards désespérés.

« Le fait est, docteur, qu'elle est extraordinairement petite! reprenait M. Lescale, d'un ton confidentiel, en reconduisant le médecin jusqu'à la porte d'entrée. Voyons, entre nous, vous pouvez tout me dire. Je suis un homme, moi, je saurai supporter le coup en homme; je saurai garder le secret. Vous m'avez déjà vu à l'épreuve. Parlez.

— Mais, s'écriait le docteur exaspéré, je vous jure qu'elle n'a rien, rien du tout d'extraordinaire, ce qui s'appelle rien, rien, rien! Que voulez-vous de plus? »

Les enfants, à force d'entendre répéter que Sidonie n'avait que le souffle, finissaient par la contempler avec un respect superstitieux, comme une pauvre petite victime condamnée à un trépas prématuré; aussi, ses moindres caprices étaient-ils pour eux des lois.

Il arrivait à Mlle Sidonie, comme à tous les enfants, de gémir en dormant.

« Nourrice, le croup! » s'écriait Mme Baudouin, et sans écouter les protestations de la nourrice, elle allait réveiller son frère.



M. Lescale accourait à moitié rasé. (P. 199, col. 2.)

M. Lescale se précipitait dans la rue, tombait chez le médecin au beau milieu de la nuit, le faisait prisonnier et l'amenait malgré sa résistance. L'infortuné docteur apparaissait juste à point pour constater que Mlle Sidonie dormait du plus paisible sommeil, et il s'en allait en haussant les épaules.

Il arrivait à Mlle Sidonie, comme à toutes les créatures humaines, de tousser et d'éternuer. Quand elle toussait, c'était sans doute un commencement de coqueluche. Vite, le médecin! Pour sûr, l'éternuement était un des symptômes de la scarlatine : encore plus vite le docteur! Et le docteur commençait à trouver que la vie est un pesant fardeau.

Quand Sidonie criait (quel est l'enfant qui ne crie pas, peu ou prou?) toute la maison était sur pied. M. Lescale accourait à moitié rasé, avec une joue rose et une joue blanche, toute couverte de mousse de savon; Gaston jetait là le volume de Cousin où il puisait à longs traits les principes de la philosophie éclectique; Paul s'arrêtait net au beau milieu d'un discours de Marius à ses soldats; Marie abandonnait son piano et ses études de Bertini; la cuisinière Gertrude laissait tourner ses sauces et brûler ses rôtis, et la femme de chambre apparaissait au second plan, les bras levés vers le ciel. La nourrice elle-même finissait par s'effrayer; elle allait jusqu'à douter de sa propre expérience, elle qui avait

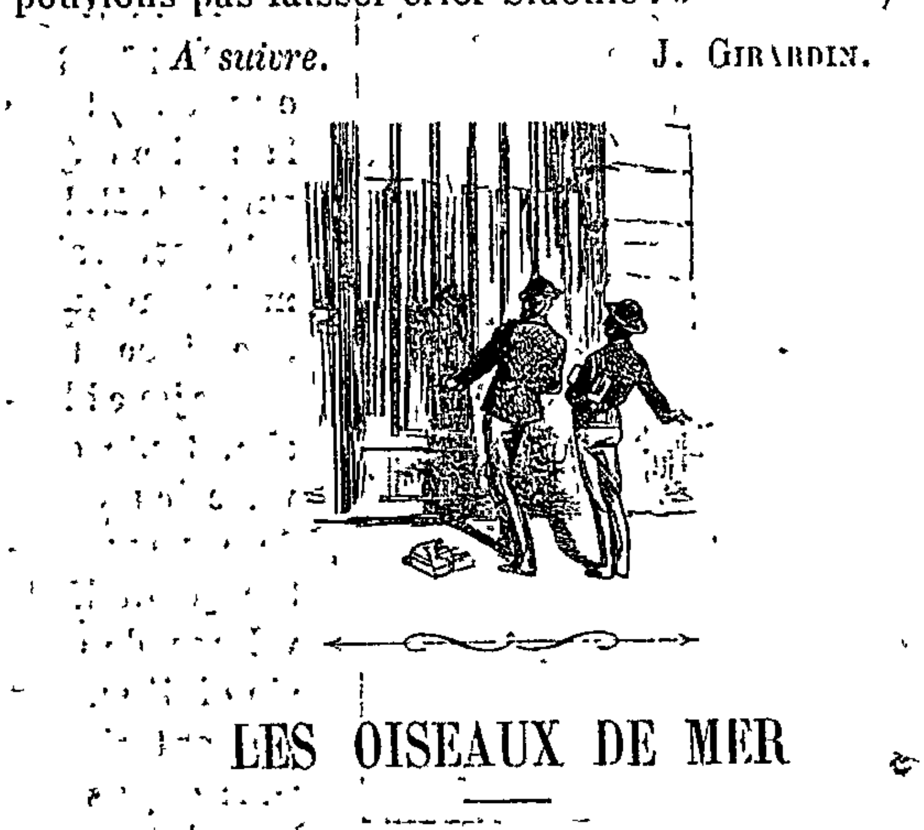
élevé quatre enfants à elle et deux à des bourgeois! elle finissait par se demander si son nouveau nourrisson n'avait pas réellement quelque chose d'extraordinaire.

Par bonheur, la petite Sidonie était d'un âge à ne s'inquiéter guère du monde extérieur et des images qu'il envoyait à son jeune cerveau, sans quoi elle serait morte d'effroi, rien qu'à voir l'effroi peint sur les visages qui se groupaient autour de son berceau.

Alors on la prenait, on la dorlotait, on la promenait, tant et si bien, que son pauvre système nerveux en était tout irrité. Quand elle finissait, de guerre lasse, par s'endormir, l'heureux mortel entre les bras duquel elle avait daigné s'endormir jouissait de l'estime générale. Du reste, chacun avait son jour ou son heure de triomphe. Et comme on ne pouvait pas savoir d'avance par combien de mains passerait Sidonie avant de s'endormir, il devint absolument nécessaire que toute la maison fût sur pied à la première alerte.

Aussi, que de fois M. Lescale arriva trop tard pour prendre le train de huit heures trente! Que de fois il offrit aux regards du public un menton incomplètement rasé et une cravate négligemment nouée. Il prenait ces petites misères en patience et se disait à lui-même: « Avant tout, la santé de Sidonie! » Que de fois Gaston et Paul arrivèrent trop tard au lycée, et trouvèrent la grille impitoyablement fermée! C'était d'autant plus dur pour eux que le censeur notait sévèrement les retardataires. Ils se consolaient en se disant: « Après tout, ce n'est pas notre faute; il nous était impossible de faire autrement; nous ne pouvions pas laisser crier Sidonie! »

A suivre. J. GIRARDIN.

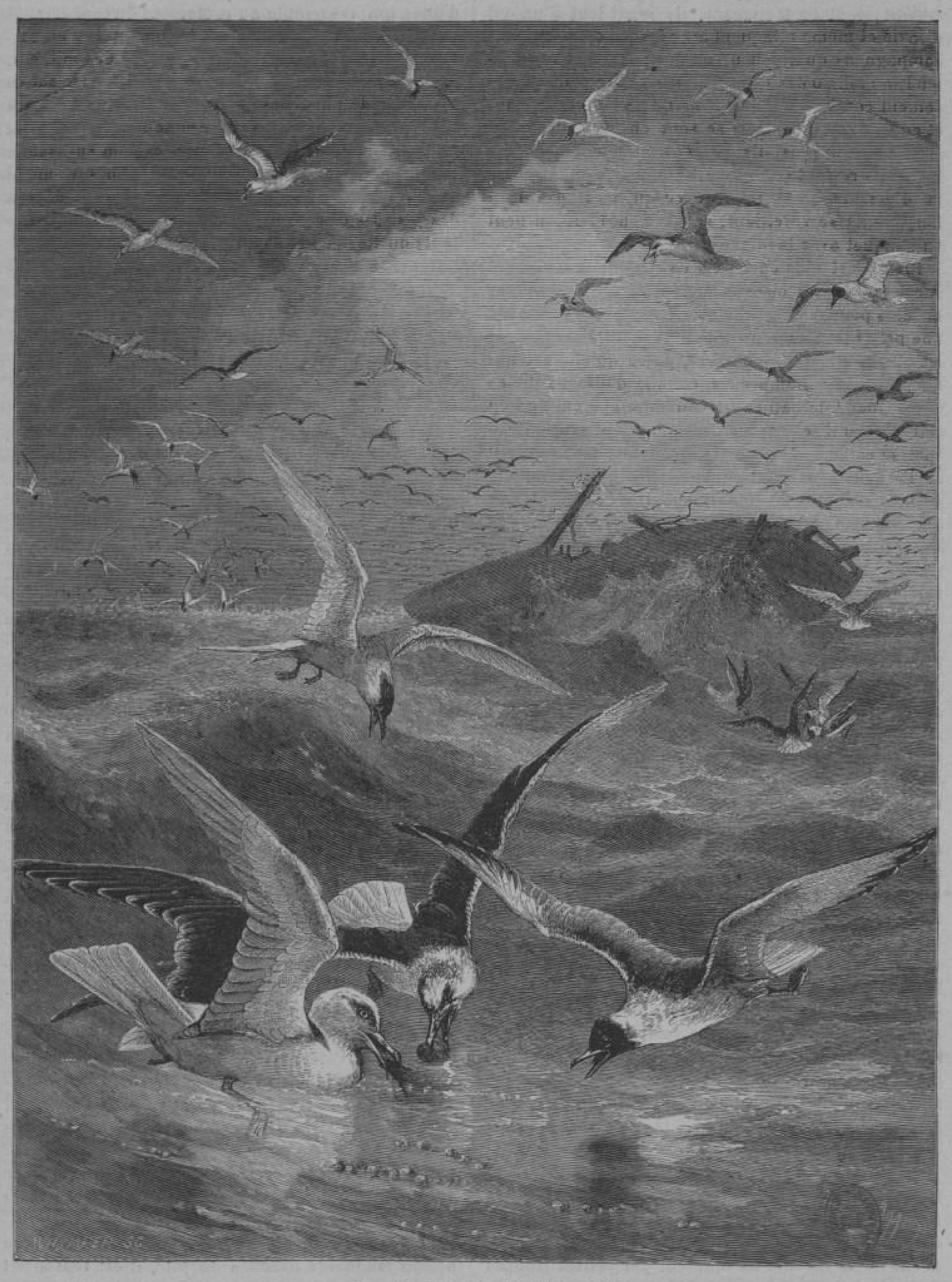


LES OISEAUX DE MER

L'Océan nous paraîtrait un immense et morne désert, malgré les innombrables êtres renfermés dans son sein, sans les oiseaux pêcheurs qui peuplent ses bords et qui parcourent la surface de ses flots. D'un pôle à l'autre il n'est pas de rivage où l'on ne rencontre ces oiseaux. Les plus répandus sont les mouettes et les goëlands. On les voit posés en troupe sur la grève, tranquilles, silencieux; tout à coup le désordre se met dans les rangs; sans doute l'un d'eux a trouvé dans le sable quelque proie et son voisin s'est jeté sur lui pour la lui disputer; les autres accourent en battant des ailes et se mêlent à la querelle; tous poussent à la fois des cris perçants. Puis l'ordre renaît aussi subitement qu'il s'est troublé, le silence se rétablit. Un instant après, l'un des goëlands prend son vol, un second le suit, toute la bande en fait autant, et les voilà décrivant des cercles au-dessus de la mer, s'abaissant, se relevant, se balançant sur leurs grandes ailes blanches; ils ont l'air de nager dans l'atmosphère. De temps en temps ils effleurent l'eau, ils y plongent même et font jaillir des gerbes d'écume; ou bien ils s'y posent, les ailes repliées, et se laissent bercer par les vagues. C'est un spectacle que l'on ne se lasse pas de contempler.

Ce n'est pas seulement près des côtes que l'on trouve des oiseaux de mer; ils ne craignent pas de s'aventurer au large. Un navire a échoué sur un écueil, à cinquante, à cent lieues de la terre; ses flancs, battus par les lames, se sont ouverts, et laissent échapper la cargaison, qui se répand, s'éparpille: les goëlands n'ignorent rien de ce qui se passent sur les mers et ils sont là, voltigeant, nageant autour de l'épave, happant les débris que le flot entraîne; tant qu'il y aura quelque chose à glaner, ils n'abandonneront pas la place. Les pétrels sont encore plus hardis; ils parcourent toutes les mers du globe; les marins les rencontrent partout dans leurs longues traversées. Les tempêtes, loin de les effrayer, semblent leur plaire; ils volent contre les vents les plus furieux; ils se soutiennent à la surface de l'eau, qu'ils battent rapidement avec leurs pattes palmées; ils courent ainsi sur les vagues, dont ils descendent et remontent les pentes, fouettés, quelquefois submergés par l'écume, mais reparaissant toujours.

Les pétrels sont les compagnons fidèles des pêcheurs de baleines; ils suivent le navire jusque parmi les glaces des régions polaires. Toutes les matières animales que l'on jette par dessus le bord sont immédiatement saisies et avalées par eux; ils sont si avides que les mousses s'amusent à les prendre au moyen d'un hameçon qu'ils amorcent avec de la graisse et qu'ils laisent pendre au bout d'une longue corde. Mais c'est surtout après la capture d'une baleine et quand on commence à la dépecer que ces oiseaux se montrent voraces et entreprenants. Ils se pressent par milliers dans le sillage du navire que marque une trace de graisse; ils approchent à quelques mètres des hommes occupés à découper l'énorme cétacé; ils osent même se poser sur le cadavre pour arracher quelque lambeau de chair et se font tuer par les pêcheurs à coups de gaffe ou même prendre avec la main. Il y a des moments où la mer est si complétement couverte de ces oiseaux qu'on ne peut lancer une pierre du bord sans en attraper quelqu'un, et l'on a beau tuer de leurs camarades et laisser les morts au milieu d'eux, ils n'ont pas peur pour eux-mêmes, ils ne s'éloignent



Les oiseaux de mer. (P. 200, col. 1.)

pas. Ils ne craignent qu'une chose, c'est de n'avoir pas assez de nourriture pour satisfaire leur insatiable appétit; tout en mangeant, ils regardent d'un œil d'envie et même attaquent avec fureur ceux de leurs compagnons qui tiennent un beau morceau. On entend, au milieu des clapotements de l'eau, un gloussement continu; c'est le bruit qu'ils font en happant et en avalant. Quand ils se sont gorgés au point de n'en pouvoir plus, ils gagnent quelque glaçon sur lequel ils restent engourdis, assoupis, jusqu'à ce que la digestion étant faite, — ce qui n'est pas bien long, — ils se réveillent, se secouent et retournent au banquet avec la même avidité.

Rien n'est plus curieux à visiter que les rochers sur lesquels les oiseaux de mer se réunissent par milliers pour pondre et élever leurs petits. Telle est une petite île située près de la côte du Labrador, et appelée le *Grand roc aux Fous*, parce qu'elle est habitée par une nombreuse colonie d'oiseaux de ce nom. Quand le naturaliste Audibon aperçut de loin cette île, qu'il se proposait d'explorer, il crut qu'une épaisse couche de neige la recouvrait tout entière, et l'atmosphère environnante lui parut remplie de flocons d'un éclat éblouissant; il reconnut bientôt que cette neige n'était autre chose qu'une multitude d'oiseaux blancs posés sur le rocher, et que l'étrange aspect de l'air était dû à d'innombrables bandes de fous voltigeant autour de l'îlot. Un spectacle magnifique s'offrait à ses yeux; cet immense voile de fous flottant dans les airs, tantôt s'élevait jusqu'aux nuages, tantôt se précipitait en bas comme une avalanche vers des masses d'oiseaux de la même espèce posés sur le sommet du roc, puis se déployait à droite et à gauche, et ondulait à la surface de l'Océan. Quelques matelots se hasardèrent à aborder dans l'île, malgré la forte houle qui en battait la base, et à escalader ses flancs abruptes. Ils trouvèrent la plate-forme qui termine le rocher principal entièrement couverte de nids, placés à deux pieds environ l'un de l'autre, et disposés dans un ordre si régulier que le regard pouvait plonger au loin entre les lignes, aussi parallèles que les sillons d'un champ labouré. Partout où l'espace avait manqué pour un nid de fou, un ou deux guillemots avaient établi le leur, et sur les escarpements inférieurs il n'y avait pas une place qui ne fût blanche de mouettes et de goëlands. Quelques coups de fusil tirés par les matelots n'eurent d'autre effet que de tuer et de faire tomber à la mer les oiseaux qu'ils atteignirent; les autres ne s'en émurent pas; les cris que poussait cette multitude étaient tels qu'ils couvrirent le bruit des détonations.

Au dire du pilote, qui connaissait ces parages, les pêcheurs du Labrador visitent chaque année ce lieu extraordinaire pour s'approvisionner de chair de fou, dont ils se servent comme appât pour la pêche de la morue. Ils montent par petites troupes de huit ou dix, apportant pour toute arme chacun un gros bâton, et sur-le-champ ils commencent leur œuvre de carnage. A la vue de ces cruels envahisseurs, les oiseaux effrayés s'envolent avec un bruit d'ailes qui ressemble au roulement du tonnerre, et ils fuient avec tant de précipitation qu'ils s'embarrassent les uns dans les autres, et que des milliers, forcés de redescendre, s'amoncellent sur le sol en tas hauts de plusieurs pieds; dès lors les hommes n'ont plus qu'à tuer, jusqu'à ce que leurs bras soient fatigués, où qu'ils trouvent leur provision suffisante.

Une quarantaine de bateaux pêcheurs viennent ainsi tous les ans se munir d'amorces aux dépens des pauvres oiseaux, sans que le nombre des habitants du Roc aux Fous ait jusqu'ici paru diminuer.

E. Lesbazeilles.

VISIBILITÉ DE LA NOUVELLE LUNE

Quand la lune est *nouvelle*, tout le monde sait, sans avoir fait d'astronomie, que le disque de notre satellite est invisible. Cela tient à ce qu'il est alors dans le même lieu apparent du ciel que le soleil lui-même, et que l'éclat éblouissant des rayons solaires efface absolument toute trace du très-mince croissant lumineux sous lequel on pourrait le voir sans cela. La Lune tourne alors vers la terre son hémisphère obscur, puisqu'elle est située entre le Soleil et notre planète, et c'est seulement quand elle passe précisément au-devant de l'astre radieux que cet hémisphère obscur est visible pour nous, négativement du moins: en ce cas, il y a en effet éclipse partielle ou totale de Soleil. Tout cela se représente périodiquement à des intervalles d'un peu moins d'un mois (environ 29 jours 13 heures); mais ce ne sont pas les circonstances de ce mouvement de la Lune que j'ai en vue ici. C'est sur une question de pure curiosité que je veux appeler l'attention de mes lecteurs.

Cette question la voici : Quel est le plus petit intervalle qui s'écoule entre le moment précis de la Lune nouvelle, et la première réapparition du croissant lunaire? nous avons tous vu le soir, ordinairement après le coucher du Soleil, cette faucille d'or, si déliée, qui indique la réapparition de l'astre. C'est ordinairement le second jour après la conjonction astronomique, où, si l'on veut, le second jour de la Lune. Or, combien d'heures entre cette première visibilité et le moment exact que donnent les almanachs ou mieux l'*Annuaire du Bureau des Longitudes*, pour celui de la Lune nouvelle? La même question se pourrait poser pour le dernier moment où le croissant peut s'apercevoir le matin, avant le lever du Soleil et avant la conjonction? Je précise cette double question par un exemple :

La lune sera nouvelle, le 30 août 1875, à onze heures cinquante minutes du soir, il est tout à fait probable qu'on ne pourra pas la voir le lendemain, quelque pur que soit le ciel après le Soleil couché.

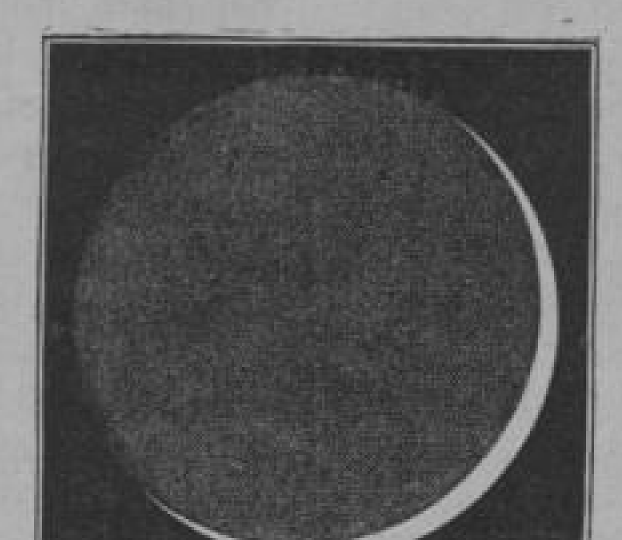
Mais le surlendemain 1[er] septembre, elle devra commencer à devenir visible. A quelle heure aura lieu cette première visibilité?

Cela semble tout d'abord une question de fait assez insignifiante. Il est singulier cependant de voir que les astronomes observateurs ne s'accordent pas à ce sujet.

Un auteur d'ouvrages de chronologie, M. Goubert, avait adressé il y a douze ans à la *Revue des sociétés savantes* une lettre où il demandait une réponse aux questions suivantes qui reproduisent, en d'autres termes, celle que je viens de formuler :

1° Au bout de combien d'heures après la conjonction peut-on apercevoir à l'œil nu le filet de lumière qui forme le croissant de la Lune, en admettant que le ciel de Paris soit à son maximum de pureté et que l'observateur soit doué d'une vue excellente? Est-il vrai que, dans d'autres pays où le ciel est plus pur, en Judée par exemple, on l'aperçoive douze heures après la nouvelle Lune?

2° Ce filet imperceptible du croissant peut-il être aperçu dès avant le coucher du Soleil, la Lune se couchant alors une heure ou une demi-heure après cet astre?


Nouvelle lune.

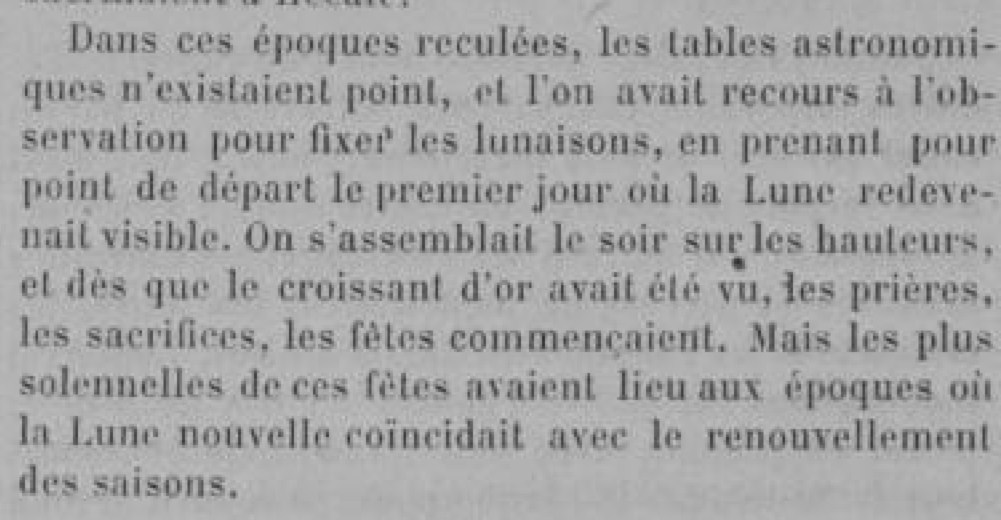
C'est un astronome de l'Observatoire de Paris qui se chargea, alors, de répondre. Il dit en résumé qu'il « croit avoir vérifié *l'opinion généralement admise par les astronomes*, à savoir que la visibilité de la Lune à l'œil nu pour une latitude à peu près égale à celle de Paris ne devient possible que *soixante heures* avant ou après la conjonction. » Beer et Mædler, deux astronomes contemporains, ont publié sur *la Lune* un immense ouvrage où, sans mentionner aucune observation moderne, ils croient que la Lune nouvelle doit être visible beaucoup plus tôt dans la zone torride que dans notre zone tempérée.

Telle est donc, sur ce point, l'opinion des astronomes de nos jours. En remontant à quelques siècles, nous trouvons un sentiment tout différent dans Képler, qui croyait qu'on pouvait voir la Lune, même en conjonction dans certaines circonstances [1]. Le grand astronome avait-il fait lui-même cette observation? Je l'ignore, en tous cas, Hévélius affirme avoir vu la Lune quarante heures après la conjonction et avoir encore distingué son croissant vingt-sept heures auparavant. Ce sont des limites bien plus resserrées que celles dont parle Chacornac.

Je puis confirmer moi-même les observations d'Hévélius. En effet, le 10 février 1872, à cinq heures et demie du soir, vingt et une minutes après le coucher du Soleil, j'ai vu le croissant lunaire, très-fin, mais très-distinct. La nouvelle Lune datait de la veille, à deux heures une minute du matin. C'était donc trente-neuf heures vingt-neuf minutes après la conjonction que la Lune était devenue visible ; mais je ne puis dire si elle n'était pas déjà perceptible avant que j'y aie jeté les yeux. Le 15 juin 1874, observation encore plus voisine de la pleine Lune. Je vis en effet le croissant à huit heures et demie du soir, une demi-heure environ après le coucher du Soleil, ou trente-sept heures vingt-neuf minutes après la conjonction qui avait eu lieu le 14, à sept heures une minute du matin.

Mes jeunes lecteurs veulent-ils essayer de resserrer encore cette limite? c'est, pour des yeux de quinze ans, une observation bien facile; qu'ils veuillent bien chercher dans leur almanach la date des Lunes nouvelles ; puis, s'il fait beau, si le ciel est pur le soir un peu avant ou un peu après le coucher du Soleil, qu'ils regardent à une certaine distance autour de l'astre se couchant ou déjà couché, et essayent de voir le filet délié de lumière marquant le contour occidental de notre satellite. Enfin, qu'ils tiennent compte de l'heure où ils réussiront à apercevoir le croissant; un calcul simple leur fera trouver le nombre d'heures et de minutes écoulées depuis l'instant de la conjonction [1].

Chez un grand nombre de peuples anciens, l'époque de la Lune nouvelle était célébrée par des sacrifices et des fêtes. Tous les premiers jours du mois (le mois est une division du temps basée sur la marche de la Lune) les Athéniens célébraient la Néoménie, et sacrifiaient à Hécate.



Dans ces époques reculées, les tables astronomiques n'existaient point, et l'on avait recours à l'observation pour fixer les lunaisons, en prenant pour point de départ le premier jour où la Lune redevenait visible. On s'assemblait le soir sur les hauteurs, et dès que le croissant d'or avait été vu, les prières, les sacrifices, les fêtes commençaient. Mais les plus solennelles de ces fêtes avaient lieu aux époques où la Lune nouvelle coïncidait avec le renouvellement des saisons.

AMÉDÉE GUILLEMIN.

1. Quand sa latitude est de 5°, c'est-à-dire quand elle est la plus élevée possible au-dessus du plan de l'écliptique, où se meut la terre.

1. Les almanachs tel que celui de l'*Annuaire du bureau des longitudes*, ce petit volume rose qu'on trouve aujourd'hui partout, donnent les heures exactes des quatre quartiers de la lune.



CONCOURS GÉNÉRAL
DES LYCÉES DE PARIS, DE VERSAILLES ET DES DÉPARTEMENTS

Nous croyons que nos jeunes lecteurs nous sauront gré de leur présenter le résultat du concours général des lycées de Paris et des départements.

Dans le concours des lycées des départements, les prix d'honneur ont été décernés à :

M Stoclet, élève du lycée de Lille, pour les mathématiques spéciales ;

M. V. Chaboisseau, élève du lycée de Poitiers, pour la dissertation française (classe de philosophie) ;

M. N. Grouzelle, élève du collége de Beauvais, pour le discours latin (classe de rhétorique).

Les prix d'honneur des lycées de Paris et de Versailles sont :

M. L. J. Soubeiran, élève du lycée Fontanes, pour les mathématiques spéciales ;

M. Alliaud, élève du lycée Louis-le-Grand, pour la dissertation française (classe de philosophie) ;

M. Bergson, élève du lycée Fontanes, pour le discours latin (classe de rhétorique).

LES AVENTURES DU CAPITAINE MAGON[1]

XI (suite)

Utique. — Nouvelle trahison de Bodmilcar.

Quand j'eus laissé derrière nous l'île couverte d'édifices imposants, et séparée de la terre ferme par un canal qui sert de port marchand, j'entrai tout droit dans le port de guerre, au centre duquel s'élèvent, au-dessus de la mâture des vaisseaux, les murailles massives et percées de meurtrières, les tours, les créneaux et les coupoles du Palais Amiral. J'amarrai mes navires au quai de gauche où il y avait de la place, et prenant avec moi Hannon, je descendis tout de suite dans la barque pour me rendre au fond du port, à la jetée qui réunit le Palais Amiral à la terre, faisant suite aux quais qui entourent tout le palais. Nous montâmes sur cette jetée qui est dallée, d'une belle largeur, et toujours encombrée de gens affairés qui vont au palais ou en viennent.

Nous franchîmes entre deux cours une première porte haute et voûtée par laquelle on pénètre dans l'avant-cour. Là, des gardes nous ayant demandé qui nous étions, nous firent passer par une autre porte haute et étroite, dans une salle tendue de tapisseries alternativement rouges et jaunes.

Devant une fenêtre je reconnus tout de suite, assis dans sa chaise de bois peint, le suffète amiral, le vieil Adonibal. Les gardes qui nous avaient accompagnés restèrent à la porte de la salle, et je m'avançai avec Hannon au devant du suffète.

On sait que nos villes de Libye ne sont pas gouvernées par des rois, comme les autres nations, mais par des suffètes. On sait aussi que le conseil des suffètes, nommé par le peuple, choisit deux des siens, révocables par lui, qui gouvernent par-dessus les autres et qui sont le suffète amiral, qui juge des choses de la mer, et le suffète sacré qui juge des choses de la terre. Ce que tout le monde ne sait pas, c'est que, depuis une dizaine d'années, les suffètes de Libye ne sont plus soumis à la sanction des rois de Tyr et de Sidon, et qu'ils sont choisis par les Sidoniens, Tyriens et leurs descendants parmi les plus anciennes familles sidoniennes, avec exclusion des Tyriens pour Utique, colonie sidonienne, et des Sidoniens pour Carthada, colonie tyrienne, car ce sont les Tyriens qui ont agrandi notre ancienne Botsra, bâti tout autour, et fondé la ville neuve. Adonibal, fils d'Adoniram, était, à notre passage, suffète amiral pour Utique et Carthada depuis huit ans, et l'on peut dire qu'il tenait sa magistrature dignement et d'une main fermé.

Ce vieux, après beaucoup de traverses et d'aventures sur terre et sur mer, était venu s'établir à Utique, d'où il avait fait, avec succès, le commerce et la course. Il avait commandé les armées de la ville contre les Libyens, avait guerroyé sur les côtes de Tarsis, et contribué dans le pays des Celtes à la fondation de Massalie ou la ville des Salies, à l'embouchure du Rhône. Les gens d'Utique, en considération des grands services qu'il leur avait rendus, et pleins de confiance dans son expérience, sa justice et sa fermeté, avaient voulu l'avoir pour suffète amiral : ils n'auraient pu en choisir de meilleur, et entre ses mains la ville et ses dépendances prospérèrent extraordinairement. Je connaissais de longue date la sagesse d'Adonibal, et j'avais eu occasion de converser avec lui plusieurs fois dans mes voyages. C'était un habile commerçant, courageux navigateur, heureux corsaire et hardi forban, un vrai Phénicien. J'eus donc plaisir à le voir assis sur son fauteuil, la moustache rasée à l'ancienne mode de Kittim et ne portant qu'une grande barbe blanche au menton, avec son bonnet de marin enfoncé jusqu'aux oreilles et le nez un peu plus gros et un peu plus rouge qu'autrefois, par suite du grand usage qu'il faisait des bons vins de Béryte et de Helbon.

Après l'avoir salué, je le complimentai sur sa bonne santé. Il me reconnut tout de suite.

« Hé, me dit-il, du ton facétieux qui lui était habituel, n'est-ce pas toi, Magon? Magon le Sidonien, le plus fier capitaine et hardi navigateur qui ait jamais

[1] Suite. — Voy. pages 10, 27, 43, 59, 76, 90, 110, 122, 138, 154, 170 et 182.

conduit une quille de bois de cèdre en Tarsis?

— C'est moi-même, maître, lui répondis-je.

— Et quel est ce jeune homme avec toi?

— C'est mon scribe Hannon, Sidonien pareillement.

— Hé, hé, Magon, dit le vieux en se caressant la barbe, comment vont les braves gens que tu avais avec toi, la dernière fois que je t'ai vu, Himilcon le borgne et Gisgon sans oreilles, et Amilcar? Et comment va ta brave barque, le *Gaditan?*

— Tout le monde va bien, maître, lui répondis-je, enchanté de son souvenir. Tous ceux dont tu parles sont avec moi, y compris mon bon *Gaditan*, qui s'appelle à présent le *Cabire*, et si tu veux regarder par ta fenêtre, tu peux voir mes bateaux à quai du Cothon. »

Le vieux se mit à rire.

« Je les verrai, je les verrai, fit-il d'un air joyeux. Comme suffète amiral, je dois les voir, tout comme j'ai vu le *Melkarth*, quand il a passé ici il y a trois jours.

— Le *Melkarth*, m'écriai-je vivement! Le *Melkarth* et Bodmilcar!

— Le *Melkarth* et Bodmilcar, répéta le suffète de son ton goguenard. Ah, tu les connais bien, Magon, et tu es un vieux poisson de mer, expert en toutes choses. Mais il est imprudent pour toi de te présenter ici après que Bodmilcar a passé.



Hannon mit la main à la garde de son épée. (P. 203, col. 1.)

— Imprudent, m'écriai-je! Si le misérable Bodmilcar était présent, je le confondrais devant toi! Ne sais-tu pas ce qu'il a fait?

— Je sais, répondit Adonibal, que toi et ton scribe, vous allez rendre ces épées que vous avez au côté, et qu'on va vous conduire dans les cachots du palais amiral, où vos gens ne tarderont pas à vous rejoindre. »

Je restai stupéfait, mais Hannon, dont la patience n'était pas le mérite, mit hardiment la main à la garde de son arme.

« Cette épée, fit-il d'un ton assuré, m'a été donnée par David, roi de la Judée. A qui me la demande, je la rends par la pointe, et dans le ventre. »

Deux gardes se jetèrent sur lui. Le vieux Adonibal se dressa sur son fauteuil, pâle de fureur.

« Lâchez-le, cria-t-il d'une voix tonnante, lâchez-le! Il n'est pas besoin qu'on tienne les bras d'un homme devant moi! Vos épées sur-le-champ, ou je le jure par Baal Péor, Dieu de Béryte, avant qu'il soit un quart d'heure, vos têtes seront pendues au plus haut créneau de cette tour. »

Je savais qu'Adonibal n'était pas homme à prendre en vain le nom de son dieu de prédilection, surtout lorsqu'il s'agissait de faire abattre une tête ou deux. Mais ce n'était pas le moment de reculer.

« Maître, suffète amiral et juge des gens de mer, lui dis-je avec fermeté, tu dois justice à tous les marins. Tu ne feras pas jeter un capitaine sidonien au cachot avant d'avoir entendu ses raisons. »

Le vieux avait repris immédiatement son calme. Il n'était pas homme à s'émouvoir beaucoup pour une mise aux chaines et une exécution de plus ou de moins dans sa vie.

« Allons, me dit-il d'un ton railleur, dépense tes dernières paroles avant qu'on apporte les menottes, en attendant mieux. Je suis curieux de savoir ce que tu diras, après la trahison sans exemple que tu as faite à ton capitaine Bodmilcar, marin de Tyr, sous les ordres duquel tu as été mis par le roi Hiram, comme je l'ai vu par ses propres lettres?

— Une question, maître, une seule, m'écriai-je aussitôt, et après, tu pourras nous faire décapiter, pendre ou mettre en croix à loisir. As-tu ici le sceau et signature de Bodmilcar? »

Adonibal étendit la main vers un sac qui pendait à côté de lui, et en tira un papyrus qu'il déroula.

« Ceci, me dit-il, est la déposition de Bodmilcar, écrite, signée et cachetée par lui. Te voilà confondu, chien maudit?

— Bodmilcar est confondu lui-même, et par ses propres artifices, » répondis-je tranquillement.

Et, prenant des mains de Hannon notre charte-partie que je lui avais fait apporter, je la tendis à Adonibal.

« Qu'est-ce que cela, demanda le suffète surpris?

— C'est notre charte-partie et acte de navigation, lui dis-je, où tu verras que Bodmilcar était sous mes ordres, et au bas de laquelle tu trouveras la signature, sceau et cachet qu'il apposa à Tyr, avec le cachet qu'il a acheté de mes propres deniers, quand je l'ai ramassé crevant de faim sur les dalles! Com-

pare-le à celui des mensonges écrits dans sa déposition. »

Le vieux Adonibal se leva tout ému.

« Magon, mon fils Magon, s'écria-t-il, je vois maintenant les preuves de la trahison de ce Tyrien. Aussi bien étais-je surpris d'une telle action de la part d'un homme comme toi, et de la complicité d'hommes comme Amilcar, Himilcon et Gisgon. Raconte-moi ce qui s'est passé. Je regrette ce que j'ai dit, étant en colère, et sois tranquille, justice te sera rendue. »

Quand le suffète eut entendu mon récit, il ne put contenir son indignation.

« Par Baal Péor, dieu de Béryte que j'ai toujours honoré, dit-il, si Bodmilcar et ses Tyriens me tombent entre les mains, je les ferai attacher en croix une heure après, et tu me connais assez pour savoir que je tiens mes promesses. Or çà, brave scribe, avance ici; tu me parais un homme hardi et déterminé malgré ton jeune âge.

— Maître, répondit Hannon, je n'eusse point été si hardi si par Magon je n'avais appris ton renom de justice et de sagesse. Qu'avais-je à craindre! Je pensais que tu saurais démêler la vérité.

— Bien répondu, dit le vieux en souriant. Magon, tu as trouvé là un habile homme. Holà, vous autres, qu'on apporte le vin. Vous allez présentement vous rafraîchir avec moi, mes enfants; et tout à l'heure, ceux des tiens que tu me désigneras, Magon, prendront leur repas avec vous et moi, et nous causerons tout à l'aise de nos affaires. »

Je le remerciai et remis à un garde la liste de ceux que j'invitais, après que Hannon l'eût écrite.

« J'ai beaucoup à vous apprendre sur le compte de ce Bodmilcar, ajouta le suffète. Nous en parlerons, nous en parlerons. »

Là-dessus, comme on avait apporté le vin, il me tendit une grande et belle coupe de l'ivoire le plus blanc, cerclée d'argent de Tarsis, et en offrit une semblable à Hannon.

« Eh bien, Magon mon fils, me dit le vieux après que nous eûmes bu, je ne pense pas que tu sois venu dans cette ville d'Utique les mains vides. Tu fais ta cargaison pour le roi David, c'est fort bien; mais tu es trop habile homme pour n'avoir pas quelque chose à nous vendre en passant. Hé, hé, que dis-tu, vieux poisson de mer?

— J'ai, répondis-je, quelques mesures de soufre en fleur et de pierres de lave qui étaient les bienvenues à la côte de Libye, dans mon temps.

— Et qui le sont toujours, reprit Adonibal. Nous t'achèterons ton soufre et tes pierres à de bonnes conditions. Est-ce tout?

— Oh! lui dis-je humilié, crois-tu, maître, que j'ai passé les côtes d'Ionie et de Sicile, combattant deux fois sans avoir ramassé quelque autre petite chose!

— Ha, ha, s'écria le vieux en riant, tu es un vrai marin de Sidon. Tu ne laisses rien traîner. Et qu'as-tu encore de beau?

— J'ai, repris-je, soixante et un esclaves, gens forts et vigoureux, que je céderai au Conseil des suffètes pour le plus juste prix, préférant les vendre en bloc à la République qu'en détail à des particuliers.

— Excellent, s'écria Adonibal. Nous avons justement besoin de soldats, ayant eu dans ces derniers temps quelques rudes affaires avec les Libyens. Quand les Hellènes sont commandés par les Phéniciens, ils sont très-bons pour tenir garnison dans les forts du Macar, et quand ils y périssent, la perte est moindre. C'est de l'argent bien employé. Je les mettrai avec les brutes égyptiennes que m'a vendues ce scélérat de Bodmilcar, et l'on fera un tri; les uns pour les garnisons, les autres pour les bâtisses, les autres pour les coupes de bois, selon leurs aptitudes. Les Égyptiens sont bons pour la bâtisse.

— Bodmilcar t'a vendu des Égyptiens, dis-je, confondu des scélératesses de cet homme? Mais il avait des Égyptiens avec lui, me poursuivant par ordre du Pharaon; j'ai vu les épaves d'un de leurs navires, naufragé en Crète!

— Tout juste, me répondit le vieux, tout juste! Ah! ce Bodmilcar est un rusé compagnon, et c'est un bon tour. Il aura trouvé un moyen quelconque pour désarmer ses Égyptiens; quand ils sont venus ici, il me les a vendus, corps et biens, Égyptiens et navires. Ils ont crié tant qu'ils ont pu, mais tu comprends que je les ai laissés crier, et que deux jours de cachot et de diète, accompagnés d'une salutaire fustigation, les ont calmés. Depuis ce matin ils ne disent plus rien.

— De fait, c'est un joli tour, et de bonne guerre, dis-je, ne pouvant m'empêcher de rire moi-même, en pensant à l'adresse et à la subtilité de Bodmilcar avec ses Égyptiens.

— Oui, reprit Adonibal, mais ce n'est pas tout, et je devine maintenant un autre tour que le coquin m'a joué à moi-même.

— Te jouer, te tromper, toi, Adonibal, m'écriai-je! Ah, ceci est trop fort, et je n'y puis pas croire!

— Moi-même, Adonibal, suffète amiral de la ville d'Utique, et connu dans le monde entier comme un homme assez difficile à frauder, dit le vieux, moitié goguenard, moitié vexé. Mais qu'y a-t-il de surprenant à cela? Il t'a bien trompé, toi, Magon, un vieux poisson de mer sidonien qui connaît les choses et qui est réputé pour le plus avisé capitaine allant en Tarsis!

— Oh, je le lui revaudrai, m'écriai-je. Je finirai bien par l'attraper.

— Je l'espère, me répondit le suffète; mais il te donnera du câble à défaire. Figure-toi que ce renard d'eau salée est arrivé à me soutirer deux bonnes galères, et trois cents solides Phéniciens!

— Par Astarté, voilà qui est habile, exclamai-je! Et comment a-t-il fait, ce Tyrien de malheur?

— Comment il a fait, dit Adonibal après avoir vidé sa coupe? J'avais trois cents criminels de la métropole,

condamnés à la déportation, et faisant escale ici. Mes prisons étant encombrées d'esclaves, je n'attendais qu'une occasion de les expédier aux mines en Tarsis, quand le Bodmilcar est venu. Trois cents hommes, des Sidoniens, des gens de Béryte, de Byblos et d'Arvad, des malfaiteurs, tous frais et solides comme des dauphins. J'ai chargé Bodmilcar de me les emmener là-bas, et je lui ai donné deux galères, et je lui ai écrit, signé, scellé, cacheté sa commission, et que Khousor Phtah l'écrase. Il aura, tout simplement dans l'espoir de te rencontrer, armé mes galères avec des malfaiteurs mis en liberté.

— Ils sont faits pour s'entendre, m'écriai-je ; mais que j'arrive dans ses eaux, et je m'en charge. »

Sur ces entrefaites arrivèrent quelques-uns de mes gens, Hannibal, Asdrubal, Amilcar, Chamaï, Himilcon et Gisgon.

« Hé, vous voilà, mes enfants, dit Adonibal; approchez que je vous voie. Vous vous êtes toujours bien portés, m'a-t-on dit.

— Nous nous sommes bien portés, vénéré maître, répondirent-ils.

— Voici Amilcar, que j'ai vu mousse sur mon navire, reprit le vieux suffète, et à présent, il est capitaine! Et Himilcon, qui connaît si bien les constellations. Aimes-tu toujours le bon vin, Himilcon?

— Toujours, maître, répondit le pilote. Le bon vin me conserve la vue et l'entendement.

— Tu as raison, tu as raison, dit le vieux. Et toi, Gisgon, n'as-tu pas encore retrouvé tes oreilles? »

A suivre. LÉON CAHUN.

BECQUETTE[1]

C'étaient de grandes fêtes que ces excursions, et M. Boisdacier savait combien la menace de les supprimer était un moyen puissant d'obtenir de ses enfants, d'Edmond surtout, un surcroît de travail ou une nouvelle preuve d'obéissance. Ces promenades en famille avaient d'autant plus de charme pour le grand garçon que Becquette devenait chaque année une monture plus impossible; si à chaque nouveau congé Edmond arrivait à la maison paternelle grandi d'un ou plusieurs pouces, la taille de Becquette ne faisait pas les mêmes progrès, et un jour arriva où les jambes du cavalier traînant sur le sol semblaient être les cinquième et sixième jambes de la jument. La stupéfaction qu'un pareil spectacle causa aux populations voisines obligea Edmond à renoncer à son exercice favori, et Becquette ne sortit plus sans son panier, mais la voiture était, elle aussi, devenue trop petite pour la famille dont chaque membre avait singulièrement augmenté de poids et de volume, et comme les chevaux si petits qu'ils soient coûtent cher à nourrir, les plus élémentaires principes d'une

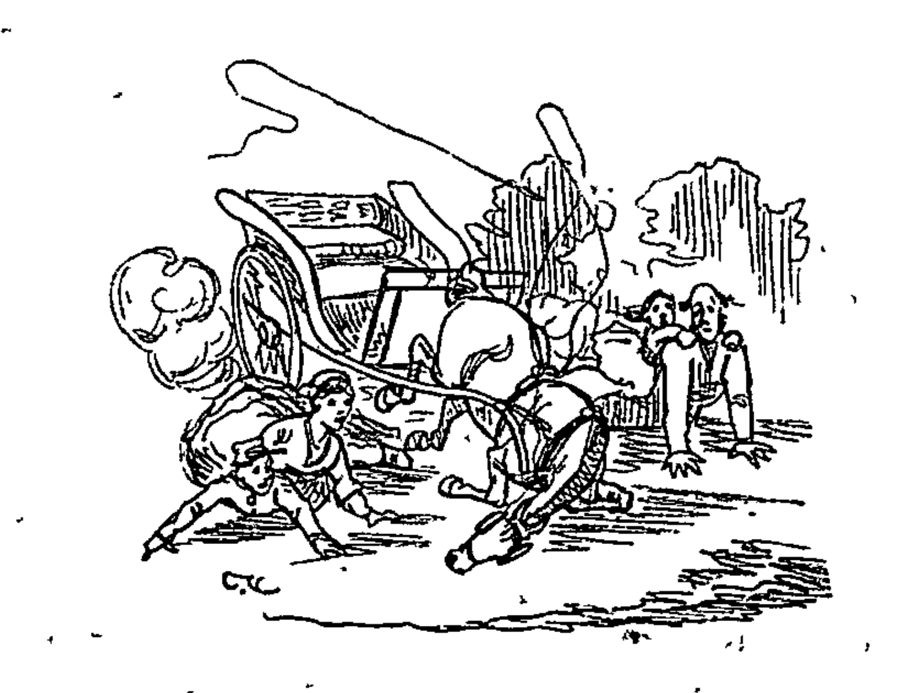


sage administration voulaient qu'on se séparât d'un vieux serviteur devenu presque complètement inutile. La situation était déchirante ; en effet, d'un côté l'affection mutuelle, d'un autre, les conseils de l'é-



conomie faisaient qu'un jour la séparation était décidée et que le lendemain on la rejetait à la semaine ou au mois suivant.

Cet état d'hésitation dura longtemps. L'affection résistait à la décrépitude de l'objet aimé, dont les



jambes faiblissaient chaque jour, et qui malgré sa bonne volonté ne traînait plus qu'avec une extrême difficulté la famille Boisdacier ; un jour vint où dans une descente Becquette s'abattit sous le poids

1. Suite et fin. — Voy. pages 142, 150, 175 et 192.

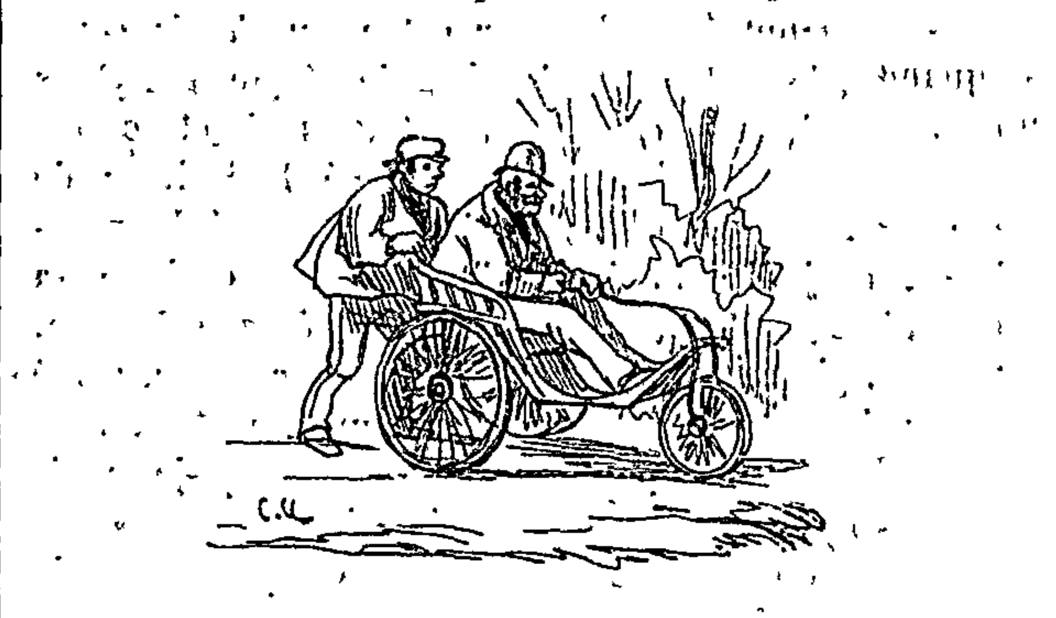
trop lourd pour ses forces. Edmond fut presque entièrement caché par Mme Boisdacier dont il amortit la chute, et Mlle Tata se trouva à cheval sur le dos de M. Boisdacier dont le chapeau avait roulé jusque dans une mare assez éloignée pourtant du lieu de l'accident. Toute la famille se releva fort endolorie, mais sans aucune blessure grave. C'était plutôt un avertissement qu'une catastrophe : mais ainsi qu'une goutte d'eau suffit pour faire déborder une coupe déjà pleine, de même cette faute décida du sort de Becquette. On reconnut en conseil de famille qu'il



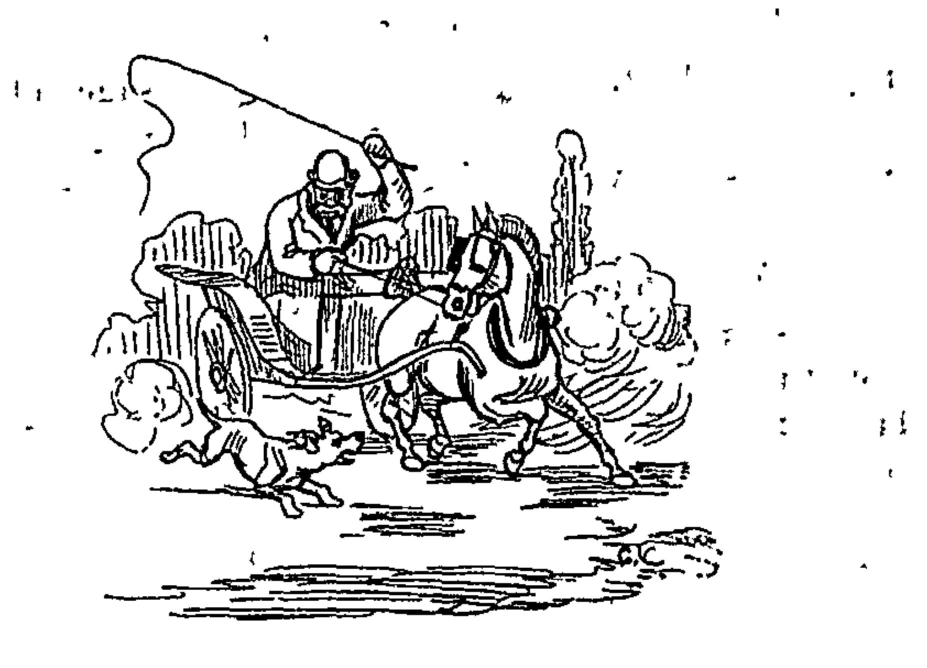
était insensé de grever le budget général pour conserver un animal dont les forces ne secondaient plus le courage, et l'on décida qu'on chercherait dès le lendemain une condition nouvelle à la pauvre bête. Je ne dis pas que cette résolution fut prise facilement, ni sans chagrin, par les jurés improvisés qui rendirent ce juste mais sévère verdict, j'affirmerai même, parce que c'est l'exacte vérité, que M. Edmond dormit mal et que le lendemain sa mère s'aperçut qu'il avait les yeux rouges ; mais personne, pas même Margot, ne chercha à faire reviser une décision que commendait une situation trop longtemps prolongée. Tout le monde était triste, mais tout le monde était résigné. La Providence, qui porte presque toujours secours aux braves gens, vint dans ces circonstances critiques en aide à la famille Boisdacier. Elle prit à cette occasion la figure d'un vieil officier, criblé de blessures, couvert de rhumatismes et récemment mis à la retraite. Cet excellent homme, qui marchait très-



difficilement quand par hasard il pouvait marcher, vint trouver M. Boisdacier. — « Je sais, lui dit-il, que vous êtes obligé de vous séparer d'une bête qui a vieilli pendant que grandissaient vos enfants ; je suis votre voisin, cédez-la moi, et tant qu'elle vivra vous la verrez tous les jours si bon vous semble ; je ne suis pas riche, mais comme il m'est impossible de circuler en me servant de mes seules forces, il m'en coûterait autant pour me faire pousser que



pour me faire traîner par votre poney. Si vous voulez, l'affaire est faite, et les deux invalides que cette combinaison va réunir n'auront pas à se plaindre l'un de l'autre. »



A la suite de ce discours l'équipage des Boisdacier traversa la rue, et passa tout entier des mains d'Edmond à celles du commandant Grondard.

Si vieille qu'elle soit aujourd'hui, Becquette a conservé certains angles de caractère qui mettent à l'épreuve la science hippique du vieux soldat, et le forcent quelquefois à faire acte d'autorité. Ces légères difficultés ne troublent pas bien profondément l'amitié qu'ils ont l'un pour l'autre; Becquette sait que la main qui la châtie au besoin la



flatte encore plus volontiers, et elle lèche d'aussi bon cœur le bout des doigts de son nouvel et vieux compagnon que ceux de son ancien et jeune camarade Edmond.

Crafty.



Mademoiselle Sidonie. (P. 209, col. 1.)

LA TOUTE PETITE[1]

X

L'oncle Maupoil a des doutes. — Il ose les manifester et ne tarde pas à s'en repentir.

L'oncle Maupoil, comme bien d'autres philosophes, n'était pas toujours conséquent avec lui-même, et bien souvent ses actions étaient en désaccord avec ses principes. En matière d'éducation, par exemple, il était de l'ancienne école et disait de fort belles choses sur les heureux effets d'une judicieuse sévérité, et sur la nécessité de plier de très-bonne heure les enfants à l'obéissance.

Quand il était seul, loin de sa filleule, dans son ermitage de la rue de Satory, ou bien qu'il se promenait le nez au vent, sous les arbres du Parc, il lui semblait que Sidonie n'était pas élevée dans les bons principes, et que Mme Baudouin faisait peut-être fausse route. Il lui arrivait même de se dire familièrement à lui-même que Sidonie était une jeune personne « bien encombrante », ou bien encore que « c'était une honte de voir une famille entière tenue en échec par un petit brimborion d'enfant gros comme le poing ».

Quand il entrait dans la maison du boulevard de la Reine, il retombait sous le charme : Sidonie ressemblait tant à sa mère ! et il se montrait aussi déraisonnable que Gaston, que Paul ou que Marie.

Qu'aurait dit Mme Chantre, la gouvernante de l'oncle Maupoil (une gouvernante du genre sec et sentencieux)? qu'auraient pensé les vieux messieurs qu'il rencontrait à son Cercle, s'ils avaient su que l'oncle Maupoil était engagé dans la bande des satellites de Sidonie, et qu'il faisait les mêmes folies que les autres? Assurément, Mme Chantre aurait perdu tout respect, et les vieux messieurs auraient scandalisé tout le voisinage de leurs huées, s'ils avaient vu l'oncle Maupoil promener Sidonie dans ses bras, en dodelinant de la tête, en prenant une petite voix flûtée, et en débitant toutes les niaiseries dont on amuse les petits enfants. Heureusement que ces choses-là se passaient en famille.

Comme bien des gens, il croyait racheter ses faiblesses et ses défaillances secrètes par une grande roideur de maintien devant le monde. Jamais, par exemple, son toupet à la mode de 1830 ne se dressa d'un air plus provoquant, jamais son menton ne s'engouffra avec plus de morgue dans sa cravate à grands plis que le jour où, armé d'une trompette d'un sou, à cheval sur sa canne, il caracola pendant plus d'un quart d'heure autour de la table, sonnant la charge avec tant d'énergie qu'il en était tout essoufflé, et que les yeux lui sortaient presque de la tête.

Tant qu'il fut dans la maison, au milieu des autres fous, qui eux aussi avaient caracolé et sonné de la trompette pour amuser Sidonie, il lui sembla que sa conduite avait été celle d'un honnête parrain; une fois sur l'avenue, il fut aussi honteux de lui-même que s'il venait de faire un mauvais coup. « C'est trop fort, murmura-t-il avec dépit, en frappant de sa canne un gros caillou qu'il envoya rouler au loin, cette petite nous ensorcelle tous ! »

Ce jour-là, il ne fut de l'avis de personne, et n'é-

[1] Suite. — Voy. pages 145, 161, 177 et 193.

couta ses interlocuteurs que de profil; il rabroua Mme Chantre pour avoir dit qu'on ne saurait être trop sévère avec les enfants, et fit une querelle à un vieux monsieur du Cercle (c'était un grand'papa, j'en suis sûr) qui soutenait qu'on ne saurait être trop indulgent.

Ce jour-là, en tisonnant avec humeur, il se demanda si, après tout, Sidonie était aussi frêle et aussi nerveuse qu'on voulait bien le dire, et si ce n'était pas par hasard une petite rusée qui se moquait de tout son monde, à commencer par la tante Isabelle, et à finir par l'oncle Maupoil.

Non, Sidonie n'était pas une rusée, et elle n'avait nullement l'intention de se moquer de sa famille. Seulement, elle avait l'esprit très-logique, comme tous les enfants, et elle agissait en conséquence de ses déductions.

Si l'on pouvait donner une forme précise aux idées vagues et confuses d'un bébé, voici comment on pourrait expliquer le raisonnement de Sidonie et l'application qu'elle en faisait : « Je m'ennuie quand je suis seule, et que tout est calme et silencieux; si je crie, il vient du monde, on s'agite, on s'empresse, on s'occupe de moi, c'est très-amusant; si je crie plus fort, on s'agite encore plus, je passe de mains en mains, c'est encore plus amusant. Ma foi, crions donc, et ferme! »

Voilà pourquoi ce jour-là elle avait crié si ferme, et s'était si bien grisée de ses cris, comme certains orateurs se grisent de leur parole, que Marie, à bout d'expédients, avait osé proposer à l'oncle Maupoil de jouer de la trompette.

Quand l'oncle Maupoil eut assez tisonné, il se coucha, et en se tournant du côté du mur, après avoir soufflé sa bougie, il se dit : « Pas plus tard que demain je parlerai à madame Baudouin. Si j'ai tort, elle saura bien me le dire; si j'ai raison, eh bien! on avisera. »

Le lendemain, dès le matin, il sonna à la porte des Lescale. Le docteur était venu pour Gaston, qui avait un commencement de grippe. Mme Baudouin avait profité de l'occasion pour lui parler de Sidonie. En sa double qualité d'oncle et de parrain, l'oncle Maupoil fut admis à la consultation.

« Ah! docteur, si vous saviez, s'écria la tante Isabelle, quelle crise épouvantable!

— Madame, vous m'effrayez; une crise de quoi? mon Dieu!

— Une crise de désespoir, elle a crié plus d'une heure.

— Une heure sept minutes, dit l'oncle Maupoil qui tenait à préciser les faits.

— N'est-ce que cela? reprit le docteur. Tous les enfants crient pour se développer les poumons. »

L'oncle Maupoil fait un signe d'assentiment; la tante Isabelle s'en indigne et reprend avec vivacité : « Mais songez donc, une pauvre enfant qui n'a que le souffle!

— Si elle n'avait que le souffle, madame, soyez assurée qu'elle ne crierait pas pendant une heure. Voyez comme elle a vaillamment supporté cette prétendue crise. Je la trouve calme, reposée; les mains sont douces et fraîches, le front aussi. Que voulez-vous de plus? Je vous en supplie, ôtez-vous de l'idée qu'elle n'a que le souffle; je la trouve, moi, très-vigoureuse. Il faut même que cette vigueur soit peu commune pour résister à tant de soins. Je vous en supplie, madame, ne croyez pas que je raille. Si j'osais, je vous demanderais d'être plus raisonnable; vous gâtez cette petite; vous lui ferez prendre de mauvaises habitudes; peut-être sont-elles déjà prises. »

Tout le temps que le docteur avait parlé, l'oncle Maupoil, sans s'en apercevoir, avait fait des signes de tête pour approuver ce qu'il disait. Ses paroles le rassuraient sur la santé de Sidonie; de plus, elles le tiraient d'un grand embarras, et lui donnaient un prétexte tout naturel pour traiter avec Mme Baudouin le sujet qu'il avait ruminé la veille pendant toute la soirée. Pour plus de sûreté cependant, il aborda la question de biais, et par un détour ingénieux.

Il commença par embrasser Sidonie, en manière d'exorde, et lui donna à tenir un de ses doigts. La Toute Petite n'eut rien de plus pressé que de le porter à sa bouche, soit qu'elle voulût essayer ses dents sur cette peau rude et parcheminée, soit qu'elle désirât savoir au juste quel goût peut avoir l'index d'un vieux misanthrope.

Mme Baudouin, qui avait surpris ses signes d'approbation, l'observait avec défiance et se demandait où il en voulait venir.

« Cette petite fille, dit-il d'un ton insinuant, a une physionomie extraordinairement intelligente. »

La figure de Mme Baudouin s'éclaira d'un sourire de joie et d'orgueil : « Je le trouve aussi, dit-elle, mais je n'osais pas le dire.

— Ex-tra-or-di-nai-re-ment! reprit l'oncle, en appuyant avec emphase sur toutes les syllabes de l'adverbe, qui était déjà bien assez long sans cela. Je suis sûr qu'elle a déjà ses petites idées à elle. Elle observe beaucoup, et elle met ses observations à profit. Tenez, par exemple, quand elle s'ennuie dans son berceau, elle crie pour qu'on l'en tire, et elle continue à crier pour qu'on ne l'y remette pas; car elle a bien vu qu'on l'y remettait quand elle cessait de crier. Cela explique...

— Oh! dit Mme Baudouin avec indignation, voilà donc où vous en vouliez venir. C'est horrible, monsieur, de calomnier ainsi une pauvre petite créature sans défense! »

L'oncle Maupoil vit qu'il s'était trop avancé; pour éviter d'être mis en pleine déroute, il battit prudemment en retraite. Il déclara donc qu'il avait voulu faire une simple plaisanterie, et s'en retourna tout pensif vers la rue de Satory.

Le soir même, la tante Isabelle donna à entendre à son frère que le docteur ne s'occupait plus sé-

rieusement de sa clientèle, depuis qu'il s'était mis en tête de faire de la photographie, et que l'oncle Maupoil devenait satirique, presque méchant...

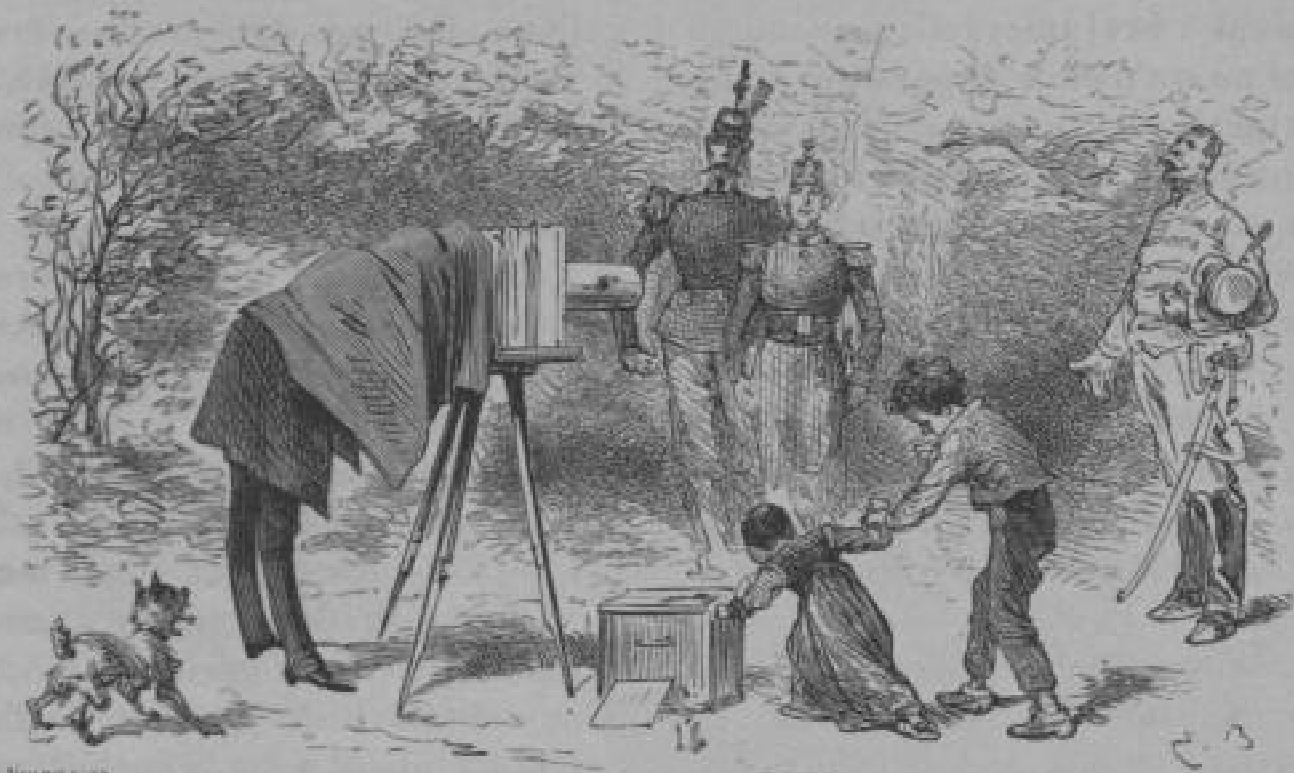


« Oh! s'écria M. Lescale avec horreur.

— Certains jours! » reprit la tante Isabelle, sentant elle-même qu'elle était allée trop loin; elle se reprochait déjà d'avoir manqué de charité envers l'oncle Maupoil.

XI

Les exigences de la « toute petite ». — La « toute petite » à table.



Le docteur s'occupait de photographie. (P. 211, col. 1.)

Le docteur, dans l'innocence de son âme, s'occupait toujours de photographie, sans se douter que l'on pût trouver à critiquer dans ce passe-temps inoffensif autre chose que la maladresse de l'opérateur. Mauvais photographe et excellent médecin, il continuait à guérir ses malades et à faire des épreuves trop noires; il parcourait Versailles dans tous les sens, à toute heure du jour et de la nuit, et se tachait les doigts au maniement des réactifs, sans songer à mal.

Quant à l'oncle Maupoil, il tomba dans une grande confusion d'idées et de sentiments, tantôt s'affirmant à lui-même que Mme Baudouin était dans son tort, et que lui seul avait percé à jour le secret de Sidonie, tantôt se demandant de très-bonne foi s'il ne s'était pas lourdement, absolument trompé. S'il s'était trompé, de quel droit avait-il calomnié Sidonie et affligé la tante Isabelle, en ayant l'air de douter de son expérience? Au fait, quelles raisons sérieuses avait-il d'en douter? Est-ce qu'une femme n'en sait pas toujours plus long qu'un homme sur la manière d'élever les petits enfants? A supposer qu'elle fût dans l'erreur, et qu'elle fit fausse route (ce qui n'était pas prouvé), n'était-ce pas justement lui qui avait triomphé de son hésitation, qui l'avait contrainte, pour ainsi dire, à se charger de Sidonie? qui avait exigé d'elle le sacrifice de tous ses goûts et de toutes ses habitudes?

Depuis tantôt huit mois, elle s'était donnée corps et âme à Sidonie, sans jamais prononcer une parole de regret ou de découragement. Que de fatigues cependant elle supportait pendant le jour, et que de nuits elle passait sans sommeil. Si la Toute Petite avait des caprices, c'est la tante Isabelle qui en souffrait le plus, puisqu'elle ne la quittait pas d'une minute. En manière de conclusion, l'oncle Maupoil se demanda s'il ne serait pas par hasard « ce qu'on appelle vulgairement une brute ». et il décida, dans sa sagesse, que ce que l'on a de mieux à faire quand on a eu des torts, c'est de les réparer.

Et il répara les siens, c'est-à-dire qu'au lieu d'esquiver les occasions d'immoler sa volonté et ses goûts aux volontés et aux goûts de Sidonie, il commença à les rechercher intrépidement. Il y mit une vaillance et un entrain qui ne pouvaient échapper aux yeux vigilants de la tante Isabelle. Que l'oncle Maupoil fût héroïque à l'occasion et se laissât griffer le nez sans sourciller, ce n'est pas ce qui la touchait le plus; mais qu'il montrât, lui, tant de bonhomie et de complaisance, c'était plus qu'il n'en fallait pour lui gagner le cœur et l'attendrir jusqu'aux larmes.

« Comme je l'avais mal jugé! » dit-elle un jour à son frère dans un élan de reconnaissance.

Mais c'est surtout à l'époque où l'on sevra Sidonie que la conduite de l'oncle Maupoil fut au-dessus de tout éloge.

La Toute Petite, considérant d'une part que l'on avait changé son régime alimentaire sans la consulter, ce qui constituait un grief sérieux; considérant, d'autre part, qu'elle venait de faire un grand pas dans la vie, ce qui lui conférait des droits nouveaux, décréta que ses fidèles vassaux lui devaient des réparations pour le grief, et de nouveaux hommages pour l'accroissement de dignité. Si elle ne fit pas textuellement ce raisonnement, elle agit absolument comme si elle l'avait fait, ce qui revenait au même. De sorte que toute la différence qu'il y eut entre cette nouvelle période de sa vie et la précédente, c'est que Sidonie sevrée fut encore plus exigeante que Sidonie non sevrée.

Jadis elle se contentait de tenir le plus de monde possible en alerte, ce qui est déjà bien honnête; désormais elle décida que tous les objets mobiliers ou immobiliers qui frappaient sa vue et excitaient son attention devaient lui être apportés et présentés à première réquisition.

Avec ce geste arrondi, d'une si adorable maladresse, que font les petits enfants lorsqu'ils veulent montrer quelque chose, elle pointait brusquement son index dans une direction quelconque; traduisez: *voilà l'objet;* là-dessus, elle poussait deux ou trois cris inarticulés; traduisez : *il me le faut!*

Aussitôt ses courtisans se précipitaient dans la direction indiquée et lui apportaient tantôt un flambeau, tantôt une tasse ou une soucoupe, ou la théière, ou un livre, ou une statuette, ou un objet d'étagère. On allait jusqu'à décrocher des tableaux.

Quand on mettait trop de temps à la comprendre, les cris se renouvelaient à bref intervalle ; quand on ne la comprenait pas ou qu'il était impossible de lui donner ce qu'elle exigeait, les cris détachés devenaient continus et formaient une mélopée fort désagréable à l'ouïe. On se souvint longtemps dans la famille de l'accès de frénésie où elle tomba le jour où elle voulut se faire apporter une locomotive qui manœuvrait en gare et que l'on apercevait du belvédère. Une autre fois, le soir, elle sanglota plus d'une heure après s'être endormie : on n'avait pas pu lui donner le bec de gaz qui tremblotait devant la fenêtre et soutenait une lutte inégale contre les ténèbres épaisses du boulevard de la Reine!

Tous les soirs, après avoir bercé Sidonie pendant plus d'une heure (encore une mauvaise habitude!), la tante Isabelle fermait doucement les petits rideaux de mousseline et venait s'asseoir auprès de la cheminée. Pendant que son frère et l'oncle Maupoil demeuraient en bas à jouer aux échecs ou à causer politique, elle regardait le feu avec des yeux distraits et demandait humblement à Dieu de l'éclairer et de lui montrer sa voie.

Quoique son âme tendre et faible se révoltât tout entière à l'idée d'user de sévérité envers Sidonie, et d'attrister et de faire souffrir, ne fût-ce qu'un instant, cette pauvre petite créature dont le sort était si touchant, elle s'y serait résignée. Mais elle aurait voulu être assurée au moins que le moyen était infaillible et qu'il n'y en avait pas d'autre. C'était justement là une question qu'elle ne pouvait parvenir à résoudre toute seule; c'est là que sa vue se troublait et que ses incertitudes la prenaient chaque jour.

Si elle avait dû souffrir seule des inégalités d'humeur de Sidonie, elle eût accepté cette croix avec reconnaissance et l'eût portée avec une patiente humilité. Mais en songeant qu'elle compromettait peut-être l'avenir de Sidonie, et qu'en tout cas, dans le présent, toute la famille souffrait de ses caprices, elle se disait parfois : « Il le faut! » Elle s'endormait sur d'héroïques résolutions qu'un seul sourire de la « Toute Petite » faisait évanouir, comme le soleil du matin dissipe les ombres de la nuit.

Sidonie était ce qu'on appelle un enfant précoce. Elle parla et marcha toute seule deux grands mois plus tôt que les enfants les plus célèbres dans la région du boulevard de la Reine et de la rue Duplessis.

La tante Isabelle, au lieu de s'en réjouir, y trouvait un prétexte à concevoir de nouvelles craintes. « Songez donc! à la fois si frêle et si précoce! » Elle ne rêvait plus que méningites, et citait au moins dix fois par jour un vieux proverbe suranné où il est question d'une lame qui use un fourreau. Avec les craintes de ceux qui entouraient Sidonie s'accrut leur idolâtrie pour elle, et avec l'idolâtrie les exigences de l'idole.

L'idole était sourde à tout raisonnement, systématiquement rebelle à toute remontrance. La faculté de marcher, en élargissant le cercle de ses investigations et de ses découvertes, avait étendu d'autant le cercle de ses exigences et de ses caprices. La faculté de parler lui offrait un moyen très-commode de formuler désirs et caprices d'une manière plus péremptoire et plus tyrannique.

« Ces gens sont fous! » se disaient entre eux les amis et les connaissances des Lescale. « Pauvre petite, pensait l'oncle Maupoil, il me semble que nous lui préparons un triste avenir! Elle a pourtant de grandes qualités, quand elle n'est pas dans ses lubies; malheureusement, elle y est souvent! »

Les trois autres enfants de la maison, à l'époque où ils avaient l'âge de Sidonie, n'avaient jamais été admis aux honneurs de la grande table; ils n'auraient jamais eu l'audace d'y aspirer. Ils dînaient à part, dans une autre pièce, sous la surveillance de la femme de chambre, et s'en trouvaient fort bien.

Mademoiselle Sidonie donna un beau jour à entendre qu'elle dînerait volontiers avec les grandes personnes: *Tab', tab'*, disait-elle en son patois enfantin. Le jour où elle manifesta ce désir, qui équivalait à un ordre, M. Lescale et sa sœur se regardèrent fort embarrassés. Tous les deux désiraient vivement ne pas contrarier Sidonie, et chacun des deux attendait que l'autre eût la faiblesse de céder et assumât la responsabilité de cette nouvelle concession.

Mademoiselle Sidonie s'impatienta et se mit à frapper du pied. (Dieu! qu'elle était jolie ainsi, rouge, animée, les cheveux en désordre, avec son bonnet de travers, qui lui cachait la moitié d'un œil et faisait paraître l'autre encore plus grand et plus brillant!)

Ce fut M. Lescale qui céda. Il était temps, car la tante Isabelle était sur le point d'avoir cette faiblesse, en s'abritant derrière la formule usitée en pareil cas dans la famille Lescale: « Qui résisterait à des regards pareils? »

Sidonie fut donc mise à table. Elle eut comme un moment d'extase, en découvrant d'un seul coup d'œil, sur la nappe blanche, tant d'objets divers, évidemment destinés à être lancés dans toutes les

directions. Comme les autres convives avaient des assiettes, des cuillers et du potage, elle fit entendre qu'elle était de la famille comme les autres, et réclama impérieusement ces accessoires.

Chacun, à son tour, s'offrit à la faire manger. Mais d'un geste dédaigneux elle renvoya chacun à sa place, et commença à s'escrimer avec sa cuiller, au grand détriment de ses voisins et de la nappe, et de ses propres draperies. A la fin, l'impatience la prit, et elle lança à toute volée la cuiller qui disparut entre le gilet et la chemise du papa. Papa effaça de son mieux les traces de la cuiller, et prit un air un peu pincé, mais il n'osa rien dire. Marie essaya d'une remontrance; l'autre la regarda avec ses yeux irrésistibles, si bien que Marie se mit à rire, et toute la table en fit autant.

Pour entretenir cette douce gaieté, Sidonie, de sa main toute grande ouverte, frappa au beau milieu de son assiette. Le potage jaillit dans toutes les directions; cette fois-là, il n'y eut pas de jaloux; chacun en eut sa large part. Cris d'indignation des uns, fou rire des autres; finalement, ordre d'emporter Sidonie. C'était une décision bien audacieuse.

Lutte de Sidonie et de la femme de chambre, l'une essayant d'exécuter l'ordre donné, l'autre refusant de s'y prêter, poussant une grande variété de cris, et gigottant de toutes ses forces, ce qui donne occasion à la tante Isabelle de faire remarquer comme la petite jambe est bien tournée. Papa ému demande grâce, les frères et la sœur affirment qu'elle ne le fera plus et qu'elle se repent. Sidonie répond fièrement : « Fera encore ! » Ce qui n'empêche pas la tante Isabelle de faire un signe mystérieux à la femme de chambre, qui se retire, abandonnant le champ de bataille à l'ennemi victorieux. La crise est évitée, mais la tante Isabelle est toute confuse de ce qui vient de se passer et baisse tristement la tête.



Elle voulut se faire apporter la locomotive. (P. 212, col. 1.)

Sidonie commence par regarder tous les convives avec une inconcevable effronterie, puis elle se met à réfléchir gravement en regardant la tante Isabelle. On se demande déjà quelle nouvelle diablerie elle peut méditer, quand, tout à coup, elle semble prendre une décision et dit d'un ton bref : « A terre ! » Marie la pose à terre. Aussitôt la Toute Petite se jette sur la tante Isabelle, et lui dit au milieu de la stupéfaction générale : « Pas pleurer, Nini fera plus ! »

C'est la première fois que Sidonie témoigne quelque repentir. Son mouvement a été si naïf et si inattendu que tout le monde demeure d'abord stupéfait. La tante Isabelle la prend sur ses genoux et la serre contre son cœur. Pauvre tante Isabelle, quelle joie

pour elle de constater que Sidonie a de la franchise et de la générosité, et que son indulgence ne l'a pas absolument pervertie!

A suivre. J. GIRARDIN.



COMMENT ON FAIT VIVRE LES PLANTES

DANS LES APPARTEMENTS[1]

II

LA TERRE

Si nous acceptions sans restriction les principes de l'Ecole moderne dont M. Ville est le chef, nous ne considérerions la terre des plantes que comme un support pour leurs racines. Cette terre n'aurait aucune action nutritive pour elles, puisque, par des arrosages convenablement *minéralisés*, nous pouvons toujours faire parvenir aux racines les produits dont vivent les végétaux. Quoique nous soyons persuadé qu'il y a beaucoup de bon dans cette méthode, nous ne l'acceptons pas cependant sans modifications, parce que nous sommes également convaincu que la texture même de la terre exerce une grande influence sur le développement même des racines et, par là, sur la santé de la plante.

Cette vérité est incontestable quand il s'agit surtout de plantes confinées en pot, et auxquelles, par conséquent, n'est répartie qu'une faible quantité de terre toujours la même. Dans ce cas surtout, il est indispensable d'assortir, autant que possible, la terre des vases à celle que recherchent d'elles-mêmes les plantes à l'état de nature. Celles qui affectionnent la terre de bruyère, cette sorte de terreau léger et spongieux formé de détritus de plantes et de feuilles, s'accommoderaient mal du sable graveleux dans lequel des ficoïdes se trouveraient à merveille. D'autre part, le terreau apporte non-seulement aux végétaux un certain appoint de principes assimilables, mais il leur fournit, en outre, une substance molle, spongieuse, facile à traverser par les radicelles et aisément perméable à l'eau des arrosements.

Nous pouvons donner ici quelques explications sur les terres que préfèrent certaines espèces bien connues. Ainsi, les *orangers*, les *grenadiers*, les *lauriers-roses* seront plantés dans un mélange formé d'un quart de terre franche, un quart de bonne terre de potager, un quart de terre de bruyère et un quart de terreau gras. Les *Géraniums* un tiers de terre franche, un tiers de terre de bruyère, un tiers de terreau de feuilles ou de fumier bien consommé. Les *Calcéolaires* aiment la terre de bruyère mêlée de terreau de feuilles. Le *Myrte*, les *Cinéraires*, les *Camélias*, les *Curculigo*, les *Lis* délicats, les *Tradescantia*, les *Azalées*, les *Bégonias*, les *Coleus*, les *Crassules*, les *Cyclamen*, et mille autres, la terre de bruyère pure. Les plantes grasses aiment un mélange de terre franche et de terre de bruyère.

Toutes les fois qu'on plante un végétal dans un pot, il faut veiller au *drainage*, c'est-à-dire qu'il faut placer, sur l'ouverture qui existe au fond du pot, des matières capables de ne pas se tasser sous le poids de la terre et de laisser ainsi des interstices entre elles, par où s'écoulera l'excès d'humidité des arrosements. Ces précautions nous amènent tout naturellement à examiner ce qui n'arrive que trop souvent aux plantes que l'on achète chez les fleuristes ou sur les marchés spéciaux de la capitale et des grandes villes.

Combien de fois les plantes fraîches que l'on emporte avec enthousiasme ne tardent-elles pas à perdre leur éclat, et, quelques jours plus tard, ne présentent plus qu'un cadavre décoloré? On dépote la plante morte, on trouve au fond du vase non des débris de poteries, mais des plâtras plus ou moins délités, et l'on accuse le marchand de mettre de la chaux pour brûler les racines et forcer l'acheteur à retourner au magasin. En vérité, les marchands ne prennent pas tant de précautions, et ils ont raison! Ils savent que, chez l'acheteur, bien assez de causes combattent la vitalité des produits qu'ils ont vendus pour y ajouter quoi que ce soit.

Ils savent qu'ils vendent des végétaux, même rustiques, fleuris prématurément ou même à contre-saison, et qui, pour cela, sont maintenus en serre chaude ou sous châssis à température élevée qui accélèrent la végétation. Ils savent que chez eux ils étaient au milieu de circonstances toutes favorables: chaleur, lumière, humidité, abri; puis, tout à coup, l'acheteur les emporte au grand air dont l'activité les tue, les confine dans un salon où le jour n'arrive point: au lieu de cette humidité bienfaisante qui les saturait, on leur donne des arrosements immodérés qui les noient, ou bien on les laisse souffrir d'une sécheresse qui les brûle..... Ah! les marchands n'ont pas besoin d'empoisonner leurs plantes pour les faire mourir vite!

D'autres fois, les pots qui renferment les végétaux étaient enfoncés dans une couche, bien abrités du hâle et du froid. Tout à coup, l'acheteur les place dans un courant d'air, au froid, au sec, que sais-je? Il ne prend aucun soin de savoir si la nouvelle position qu'il donne à la plante lui convient: il s'in-

1. Suite. — Voy. vol. V, page 302.

quiète si la plante fait bien là..... C'est tout ce qu'il faut. Elle meurt... C'est la faute du marchand !

Autant qu'on le pourra, il sera toujours prudent de replacer dans les appartements les plantes dans des conditions analogues à celles où elles ont été élevées chez les fleuristes. Ce n'est pas toujours aisé, mais c'est là où il faut s'ingénier ; c'est là que se montre la supériorité de la maîtresse de maison intelligente.

Si les pots étaient enfouis à la serre, on les replacera, chez soi, dans des jardinières grandes, spacieuses et bien remplies de terre ; on en couvrira la surface de mousse tassée qui s'opposera à l'évaporation.

Malheureusement cette mousse offre plusieurs inconvénients graves : morte, elle forme une éponge qui s'imbibe de l'eau des arrosements, fermente, pourrit et sent mauvais. Cette décomposition suffit pour provoquer la mort de certaines plantes : dans notre jardinière, elle a causé la mort de plusieurs Bégonias rares et délicats.

Mieux vaudrait de beaucoup cultiver dans ces endroits de petites plantes naines couvrant bien la terre, comme certains *Lycopodes*, entre autres le Lycopode denticulé (*Lycopodium denticulatum*) ou Selaginelle, de notre pays ; ou bien le Lycopode stolonifère (*Lycopodium stoloniferum*) du Brésil, un peu plus grand que l'autre, mais supportant aussi bien que lui l'intérieur des appartements.

On pourrait essayer aussi plusieurs *Sedum*. Le *Sedum carneum à feuilles panachées* est chinois, mais s'arrangera parfaitement aussi de l'appartement ; cependant nous n'avons pas besoin d'aller si loin chercher ces charmantes plantes, nous en trouverons au moins deux aussi jolies sur nos vieux murs : c'est le *Sedum acre* ou Orpin des murailles, et le *Sedum dasyphyllum* ou Sédum à feuilles épaisses. Celui de Chine fleurit en étoiles jaunes dorées ; le premier de France, jaune vif, et le second blanc.

Nous allions remercier M. Rivière des indications précieuses qu'il venait de nous donner en parcourant les serres du Luxembourg, lorsqu'il nous montra deux autres plantes indigènes qui produiraient également un charmant effet en couverture de jardinières. Ce sont la *Linaria cymbalaria* ou Cymbalaire, plante miniature à feuilles rondes échancrées qu'on trouve entre les pierres des murs, sur les berges de la Seine et en beaucoup d'endroits. Cette plante couvre parfaitement la terre. Puis la *Campanula hederacea* ou *Mühlenbergia*, petite campanule à feuilles de lierre qui leur est venue des environs d'Alençon (Orne) avec des Sphaigues des marais ou mousses dont nous parlions, et qui servent de couverture aux orchidées dans la serre qui leur est consacrée. Cette petite plante, indigène et rustique comme les précédentes, fleurit bleu en clochettes, couvre admirablement le sol et est une vraie conquête pour les suspensions dont nous parlerons plus loin.

Toutes ces plantes de couverture prennent très-aisément de boutures ; de plus, les Lycopodes s'enracinent à tous leurs stolons. Seulement, il faut ici consigner une remarque importante : c'est que toutes ces plantes couvrantes absorbent une grande quantité d'eau pour leur croissance et leur entretien, d'où résultera que, de deux jardinières égales, l'une à terre couverte de mousse sèche, l'autre garnie de petites plantes vivantes, la seconde exigera le double d'arrosement de la première. Cela n'offre pas grand inconvénient, car l'aspect de la seconde est beaucoup plus gracieux. On le voit, tout se réduit, en somme, à de bien petits soins, mais dont les résultats sont presque toujours charmants.

Nous sommes très-porté à enlever, tout simplement, les pots aux plantes à mettre dans les jardinières. La motte serait alors enfoncée avec précaution dans de la bonne terre de bruyère, bien tassée pour empêcher le balancement. En respectant l'intégrité de la motte, ce ne serait pas une transplantation, et la végétation n'en ressentirait qu'une influence bienfaisante. D'ailleurs, de ce changement découlerait une des deux conséquences qui suivent : ou la plante, trouvant autour d'elle une terre neuve lui convenant, végéterait vigoureusement, et le mal ne serait pas grand ; ou elle demeurerait stationnaire sans étendre ses racines : dans ce cas même, elle serait bien, parce que la masse de terre qui remplacerait les parois du pot serait plus homogène, moins sujette aux variations de sécheresse ou d'humidité, et, par conséquent, plus saine. Ajoutons à tout ceci un peu d'air et de lumière, et nous aurons réuni, à notre avis, un ensemble de conditions favorables.

Pour dépoter une plante, il faut la prendre sur la main gauche, en renversant le pot, de manière à soutenir la terre en laissant passer la tige, la tête en bas, entre les doigts. On frappe alors légèrement le bord du vase contre un objet solide, la motte sort tout entière, garnie des racines qui tapissaient le vase.

S'il s'agit de replacer le végétal dans un vase plus grand, il faut enlever avec un couteau bien tranchant tout ou partie des racines extérieures et, plaçant la motte au milieu du nouveau pot sur de la terre qui l'amène assez haut, remplir l'intervalle avec de la terre que l'on tasse fortement et soigneusement.

A chaque rempotage, un espace de 2 à 3 centimètres de large, tout autour, suffit. On a soin de donner ensuite un bon arrosage, afin que la terre neuve fasse bien corps avec l'ancienne : on tiendra la terre plus basse d'un centimètre que le bord du vase, afin de ne pas laisser déborder l'eau des arrosements.

H. de la Blanchère.

NOS COLONIES

—

LA GUYANE

—

Il fut un temps où la France put se poser en Amérique comme rivale de l'Espagne et de l'Angleterre. Alors le drapeau français flottait sur le Canada, sur la Louisiane, sur les plus grandes et les plus belles des Antilles et sur la Guyane. On put se demander un moment si le continent Nord-Américain ne serait pas une terre française comme le continent Sud-Américain est une terre ibérique. De nombreuses et impardonnables fautes nous ont fait perdre les plus belles de nos possessions américaines, sans qu'elles aient pour cela cessé de rester françaises par le cœur et par les mœurs, et de tout notre vaste empire du Nouveau-Monde il ne nous reste qu'un rocher près de Terre-Neuve, quelques îles dans les Antilles et un fragment de la Guyane.

On donne le nom de Guyane à cette vaste contrée de l'Amérique équinoxiale qui est comprise entre l'Orénoque, l'Amazone, le Rio-Negro et la mer. Le Rio-Negro qui la limite à l'ouest sert en même temps de trait d'union aux deux grands fleuves qui la bornent au nord et au sud. Aujourd'hui, ce grand territoire est partagé entre quatre nations : le Brésil, qui en sa qualité d'héritier du Portugal possède la rive gauche de l'Amazone, et revendique la propriété du pays compris entre ce fleuve et l'Oyapock; la France, dont les possessions s'étendent de l'Oyapock au Maroni; la Hollande, du Maroni au Corentin; et l'Angleterre enfin, du Corentin à l'Orénoque.

Ces quatre Guyanes, brésilienne, française, hollandaise, anglaise, formaient jadis une seule colonie appartenant à la France, et qui s'est appelée la France équinoxiale; mais les malheurs de nos guerres maritimes et les fautes de nos gouvernements ont fini par réduire des deux tiers notre ancien territoire colonial; et les puissances rivales ont profité de nos désastres pour se faire leur part dans ce domaine immense, choisissant de préférence les provinces les mieux disposées pour le commerce et la colonisation, et nous laissant les plus insalubres.

Christophe Colomb eut le premier connaissance des Guyanes, lorsqu'à son troisième voyage il aborda vers les bouches de l'Orénoque, en 1498.

Alphonse d'Ojeda et Jean de la Cosa atterrirent au même point un an plus tard ; mais les uns et les autres continuèrent leur route vers le nord; aussi peut-on attribuer justement tout l'honneur de la découverte de la Guyane à Vincent Yanes Pinçon, qui n'y aborda cependant qu'après ces premiers explorateurs.

On sait que les aventuriers qui envahirent l'Amérique centrale au commencement du XVI[e] siècle s'attachèrent surtout à la conquête des grands empires du Mexique et du Pérou, et laissèrent de côté les plaines marécageuses; les forêts impénétrables de la Guyane qui ne passaient pas pour recéler de l'or, unique objet de l'éternelle convoitise. A côté de la réalité, déjà splendide, la fiction ne tarda pas à apporter ses exagérations et ses fables.

Sur le rapport d'un prisonnier, Gonsalo Pizarre, frère du conquérant du Pérou, se met à la recherche d'un grand prince qui était couvert d'or, de la tête jusqu'aux pieds. La poudre d'or était fixée sur sa peau au moyen d'une résine odoriférante. La haute température du pays autorisait ce genre de vêtement; mais il paraît qu'il était peu commode pour le sommeil de la nuit; car, suivant la chronique, le prince s'en débarrassait chaque soir par un bon bain, et, comme sa garde-robe était fort riche en ce genre d'étoffe, il s'habillait de neuf chaque matin. On l'appelait *El Dorado*, l'homme doré, et par suite le pays que gouvernait ce *prince métallique* prit le nom d'*Eldorado*.

Les États du monarque étaient à l'avenant de la livrée royale. L'homme d'or, le roi resplendissant, habitait une ville au palais de métal. Autour de cette fantastique cité, la terre avait jeté sans ordre les pierres les plus précieuses de son écrin, et le lac *Parimé*, du sein duquel sortait la capitale de l'Eldorado, *roulait ses ondes sur des perles* ; les cailloux étaient des diamants.

Hélas! Pizarre ne trouva pas le chemin de cet éblouissant royaume, que l'on croyait situé vers les limites des Guyanes; mais cette fiction séduisante attira vers cette contrée, jusqu'alors inexplorée, des milliers de chevaliers errants, dont la vaillance et l'audace n'ont pu mettre à fin l'entreprise, ni détruire l'enchantement qui dérobe aux regards le lac Parimé et la ville de l'Or.

Toutefois la poursuite de cette merveilleuse chimère ne fut pas entièrement abandonnée, et elle a conservé des adeptes jusqu'à nos jours.

L'illustre Walter Raleigh fit dans l'Orénoque plusieurs voyages infructueux pour pénétrer au foyer de tant de richesses. Un autre Anglais, Keymis, fit en 1596 une expédition qui ne fut pas plus heureuse. Ce voyageur s'était dirigé vers l'Oyapock où il supposait que se trouvait la ville de l'Or, qu'il ne put atteindre.

Son opinion sur la position de l'Eldorado fut adoptée par un des gouverneurs de Cayenne, M. d'Orvilliers, qui, en 1720, envoie un détachement dans le *Camopi*, principal affluent de l'Oyapock. Ce détachement met six mois à faire son voyage et, au lieu d'or, rapporte des échantillons de cacao, pris dans une vaste forêt de cacaoyers sauvages.

« Il y avait là, dit le capitaine Bouyer, auteur d'une fort intéressante monographie de la Guyane, une haute leçon et un ingénieux apologue. En effet, la mine la plus riche, la plus féconde de la Guyane, c'est l'agriculture. C'est le trésor dont parle le fabuliste, éternelle vérité qui montre la fortune dans le travail. Les baumes, les essences, les bois d'ébénis-



Cayenne, capitale de la Guyane française.



La rade de Cayenne.

terie et de construction, en un mot le règne végétal et ses mille produits, voilà les vrais trésors d'un Eldorado réel, à la portée de tout courage et de toute persévérance. »

Après la perte du Canada, le gouvernement français résolut de coloniser la Guyane et 14 000 émigrants, venus la plupart de la Lorraine et de l'Alsace, y furent envoyés en 1754 et installés dans les îles et sur les plages de Kourou. Malheureusement cette tentative avait été faite précipitamment, le désordre se mit dans la colonie, des épidémies éclatèrent, et en cinq ans il ne restait des 14 000 colons que 900 individus minés et rongés par les maladies, que le gouvernement dut ramener en France.

Sous le Directoire, la Guyane fut choisie comme lieu de transportation, et la plupart des malheureux exilés sur cette terre lointaine périrent misérablement.

« A ces deux saisissants épisodes de 1754 et de 1797, dit M. Bouyer, vint s'ajouter la terrible épidémie de fièvre jaune de 1848, et l'opinion publique, égarée par la lecture de ces sombres pages de l'histoire coloniale, a pris pour niveau général la mortalité de ces jours tout d'exception, et l'on a considéré la Guyane comme un vaste tombeau, comme un ossuaire. Cette opinion est fort accréditée. On plaint le sort des fonctionnaires que l'on désigne pour la Guyane et on leur conseille charitablement de faire leurs dispositions testamentaires avant le départ. Essayons de ramener les faits dans le domaine de l'exactitude et de combattre la prévention avec les chiffres de la statistique.

» Malgré sa position, la Guyane, située presque sous la ligne équinoxiale, n'a pas à souffrir du climat aussi brûlant qu'on pourrait le croire. La moyenne du thermomètre à l'ombre y est de 27 degrés centigrades, hauteur qui dans les grandes chaleurs de l'été, monte à 30 ou 32, et baisse pendant les nuits de 2 à 3 degrés. La constitution physique du pays explique cette bizarrerie. En effet, il n'y a ici ni sable, ni pierres, ni rochers couvrant des surfaces d'une grande étendue, seules propres à augmenter les effets du rayonnement. Le sol argileux, est couvert de plantes, de forêts, d'où la chaleur ne jaillit pas comme d'une plaine sablonneuse. La direction des rayons solaires approche toujours de la ligne verticale; mais leur feu est tempéré par les brises continues qui pendant le jour soufflent de la pleine mer. La fraîcheur est entretenue par les brises de terre qui leur succèdent, ainsi que par la longueur des nuits à peu près égales aux jours et souvent mouillées de rosées et de brouillards. Les conditions climatériques d'un pays ne dépendent pas d'une façon exclusive de sa position géographique; elles sont aussi sujettes aux influences locales inhérentes à la nature du sol. Vue à vol d'oiseau, la Guyane apparaît comme une mer de feuillage. C'est l'expression la plus complète de la puissance de la séve tropicale.

» Peu de contrées offrent un réseau hydrographique plus complet, plus multiplié; outre ces trois grandes artères nommées l'Oyapock, l'Approuague et le Maroni, une foule de rameaux secondaires, les uns indépendants, les autres, ramifications des branches principales, sillonnent en tous sens cette partie du continent américain. Ces rivières ont un aspect particulier; elles ne coulent généralement pas entre les berges déclives et verticales et leurs bords ne sont indiqués le plus souvent que par les arbres des forêts noyées qui viennent y baigner leurs racines. Toutes les fois que ces rivières ont leur cours renouvelé par le flux et le reflux, que les affluents s'écoulent d'une manière régulière, que des canaux naturels ou factices réglementent et activent l'expulsion de cette inondation annuelle, que les brises de mer viennent corriger l'air vicié par les exhalaisons de senteurs végétales trop énergiques pour nos organes, alors la salubrité générale n'est pas compromise.

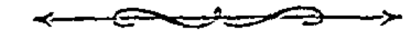
» Mais quand la nature des lieux arrête l'écoulement des eaux, quand de vastes marécages n'attendent leur dessèchement que de l'évaporation et de l'absorption, les miasmes délétères des détritus végétaux en putréfaction, les émanations des limons boueux des lacs et des marais stagnants amènent tout le cortége fatal des fièvres et des affections paludéennes. Alors, malheur aux lieux placés sous le vent de ces foyers épidémiques dont l'influence se fait sentir à de grandes distances. C'est ainsi que dans la Guyane, certains endroits jouissent d'une santé publique très-florissante, tandis que d'autres séjours sont mortels sans que la cause du mal soit immédiate, sans que l'on voie l'ennemi dont on ressent les coups. »

L'île de Cayenne jouit d'un état sanitaire des plus satisfaisants. Le Maroni est dans des conditions à peu près identiques, malgré les défrichements récents, et cet état ne pourra que s'améliorer, car ce n'est jamais impunément que l'on remue les terres vierges, et généralement les premiers pionniers laissent bien des morts sur la place.

En résumé, de l'insalubrité indéniable de certains points de la Guyane, il serait injuste de conclure à l'insalubrité absolue et universelle du pays, comme il serait absurde de juger de l'Italie par les marais Pontins, de la France par la Sologne. Il y a dans la Guyane des lieux insalubres et des lieux fort sains.

Somme toute, on peut vivre à la Guyane comme ailleurs. On y voit des vieillards dans toutes les classes, parmi les créoles et parmi les Européens. Il faut observer dans l'hygiène quelques précautions, mener une vie sobre et régulière, et surtout ne pas s'exposer au grand soleil.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



LES AVENTURES DU CAPITAINE MAGON[1]

XII

Après le repas, des hommes avec des torches vinrent nous reconduire. Nous descendîmes directement l'escalier de la tour, jusqu'au premier étage. De là, par une petite porte carrée, nous arrivâmes sur la galerie intérieure d'une courtine ; sur cette galerie en pente ouvrent les portes et les fenêtres des logements construits dans l'épaisseur du mur pour les soldats. Au bas de la courtine, nous traversâmes une grande salle voûtée, puis un corridor qui nous conduisit sous la porte nord du Palais Amiral. Au bas de l'escalier qui monte du quai à la plate-forme de cette porte, la propre barque du suffète amiral nous attendait. Elle nous conduisit hors du bassin réservé, nous longeâmes le môle et nous fûmes bientôt à nos navires où les matelots, consignés par mon ordre, attendaient le lendemain avec impatience, en faisant toutes sortes de beaux projets. Les trompettes, autour de nous, sonnaient la retraite, pour faire revenir sur les navires les marins attardés, et les fanaux allumés de tous côtés faisaient voir la masse des navires encombrant le quai, les hautes fenêtres éclairées de la ville, au loin, et près de nous le Palais Amiral, massif et sombre, par les meurtrières duquel perçaient quelques rares et faibles lumières.



C'est un éléphant, répondis-je. (P. 220, col. 2.)

Dès le matin, je fis tout mettre en ordre pour recevoir la visite de l'amiral. Il ne tarda pas ; je vis bientôt sa grande barque à douze rameurs qui sortait du bassin réservé.

Je profitai de sa visite pour lui écouler sur le champ ma marchandise et mes esclaves. Le vieux suffète avait le cœur généreux et la main ouverte. Il me paya largement. Quand on commande à des gens de mer, il faut savoir ne pas marchander à l'occasion, et peu de gens étaient propres à commander et à gouverner comme Adonibal, amiral d'Utique.

Il visita ensuite mes navires dans toutes leurs parties et loua fort la construction et l'aménagement.

« Tu pourras, me dit-il, les faire entrer en cale sèche, et visiter ton doublage et tes éperons. Il ne t'en coûtera rien. Je te donne cette marque de ma satisfaction, en compensation du mauvais quart d'heure que je t'ai fait passer à ton arrivée. Allons, que l'on enlève ces marchandises, et qu'on emmène ces esclaves. Il faut, maintenant, que j'aille à Carthada, de l'autre côté de la baie, rendre un peu la justice à ces Tyriens, et régler leurs contestations. Où est mon bourreau et ses aides ?

— Nous voici, répondirent ses gens.

1. Suite. — Voy. pages 10, 27, 43, 59, 76, 90, 106, 122, 138, 154, 170, 182 et 204.

— Avez-vous vos fouets, vos cordes et vos instruments?

— Nous les avons, seigneur amiral, répondit le bourreau.

— Bien, partons. Au revoir, Magon, au revoir, vous autres; d'autant que je vois que tous ces braves gens sont impatients de courir la ville; leurs sicles les démangent dans la bourse; ah, la jeunesse, la jeunesse! Nous avons été jeunes aussi! »

Disant cela, le bon Adonibal descendit dans sa barque, suivi de ses gardes, scribes et bourreaux, et s'éloigna rapidement dans la direction de l'île où est bâtie la vieille Utique. Des gardes vinrent par le quai, avec des manœuvres, enlever le soufre et les pierres de lave, et emmener les esclaves.

Je donnai aussitôt congé à tous les hommes qui n'étaient pas nécessaires à la garde des navires. Les Phokiens partirent, emportant mort un de leurs hommes qui était enveloppé dans une grande étoffe, vers le cimetière où un de nos matelots se chargea de les conduire. Comme j'avais été satisfait d'Aminoclès, je lui remis, pour lui et les siens, deux sicles d'argent. Il les regarda surpris.

« Pourquoi faire ces images en argent? me demanda-t-il.

— C'est juste, dis-je; les sauvages de ton pays ne connaissent pas l'usage de l'argent monnayé. Va, le matelot qui est avec toi ne tardera pas à te l'apprendre; sois tranquille. »

Je descendis sur le quai, accompagné de Hannon, de Hannibal, de Chamaï, de Bicri et des deux femmes. Himilcon et son ami Gisgon partirent avec Asdrubal et Amilcar. Nous avions tous la bourse bien garnie, et mes nouveaux amis étaient impatients de visiter les curiosités de la célèbre ville d'Utique. A quelques pas de l'endroit où étaient mes vaisseaux, je me rendis d'abord au temple d'Astarté, qui est à l'entrée du port, au rez-de-chaussée d'un des forts qui défendent le passage. Chamaï, Bicri et Abigaïl, qui ne voulaient pas sacrifier à la déesse, m'attendirent sur le quai, s'amusant à regarder le mouvement des navires qui entrent et qui sortent du Cothôn et du port marchand, dont on voit, de ce coin, la tour d'angle à droite et l'avant-bassin à gauche.

En sortant du temple, je longeai le quai, je pris par la place qui est au bout de la jetée du Palais Amiral, je montai les degrés qui conduisent sous les voûtes du mur, et nous sortîmes de l'enceinte du Cothôn vers la ville. Après avoir passé devant le bel établissement des bains, je pris par la deuxième rue de gauche qui monte, en serpentant, jusqu'au quartier de la Botsra. Dans ce quartier se trouve, tout en haut, au pied du plateau même où est la Botsra, une place avec des arbres, des échoppes où l'on vend à boire et à manger, des musiques et des divertissements de toute espèce. C'est le rendez-vous ordinaire des gens de mer. A l'une des extrémités de la place se tient aussi le marché des animaux sauvages, de l'ivoire, des esclaves et autres produits et curiosités de l'intérieur de la Libye. Cette place est encombrée à toute heure de gens de toute espèce, des meilleurs comme des pires, musiciens, montreurs de singes, acrobates, danseurs et danseuses, marchands de bonnets et de sandales, perruquiers, vendeurs de gâteaux et de boissons fraîches, chanteuses et vendeuses de fruits frais et secs, et autres gens qui s'empressent autour du matelot à terre, quand il a des sicles dans sa bourse. Pour moi, je n'avais pas eu l'intention d'y aller en sortant du Cothôn, mais mes pieds m'y avaient porté machinalement, par suite de mes vieilles habitudes, du temps que j'avais été matelot et pilote.

Et de fait, on s'y amusait à la place de la Botsra. Je ne tardai pas à y rencontrer bon nombre de mes garçons, qui s'en allaient par bandes, comme c'est la coutume des gens de mer, riant, criant, chantant, se poussant, bousculant les gens, et achetant des boissons et du vin à tous les marchands qu'ils rencontraient.

« Voici, dit Hannibal, un joli endroit et plein de gaieté.

— Parles-tu de ce mur? dit Hannon en lui montrant la muraille au-dessus de la porte de la Botsra, à laquelle étaient attachées quelques têtes de la juridiction du Suffète Sacré.

— Pour ce qui est de cette muraille crénelée et percée de meurtrières, répondit Hannibal, elle est d'une bonne construction et difficile à escalader. Les quatre tours et les huit tourelles qui la flanquent me réjouissent la vue. Mais quelle est cette bête ici? »

Chamaï, Bicri et les femmes laissèrent échapper une exclamation de surprise à la vue d'un grand éléphant conduit par des Libyens.

« Seigneur des cieux! s'écria Bicri, combien faudrait-il de flèches pour abattre un monstre pareil! C'est une bête effroyable.

— Ce doit être le Béhémoth dont on parle chez nous, dit Chamaï. Mais je ne l'avais jamais vu.

— C'est un éléphant, répondis-je; ces grandes dents que vous voyez dans sa gueule, comme des cornes, c'est de l'ivoire, et cette espèce de câble qu'il a au bout du nez, c'est sa trompe, dont il est adroit comme d'une main.

— Une charge d'animaux pareils, s'écria Hannibal, renverserait en plaine des bataillons entiers, et je ne verrais qu'un moyen d'y résister, ce serait de s'ouvrir devant eux et de les laisser passer, en leur jetant des flèches et des lances dans les flancs et par derrière.

— On commence, dis-je, à savoir les apprivoiser et à les dresser pour la guerre. On leur met une tour sur le dos avec des archers dedans. Ces bêtes viennent du haut Bagrada, et des bords du grand lac Triton, des forêts sauvages de l'intérieur de la Libye. »

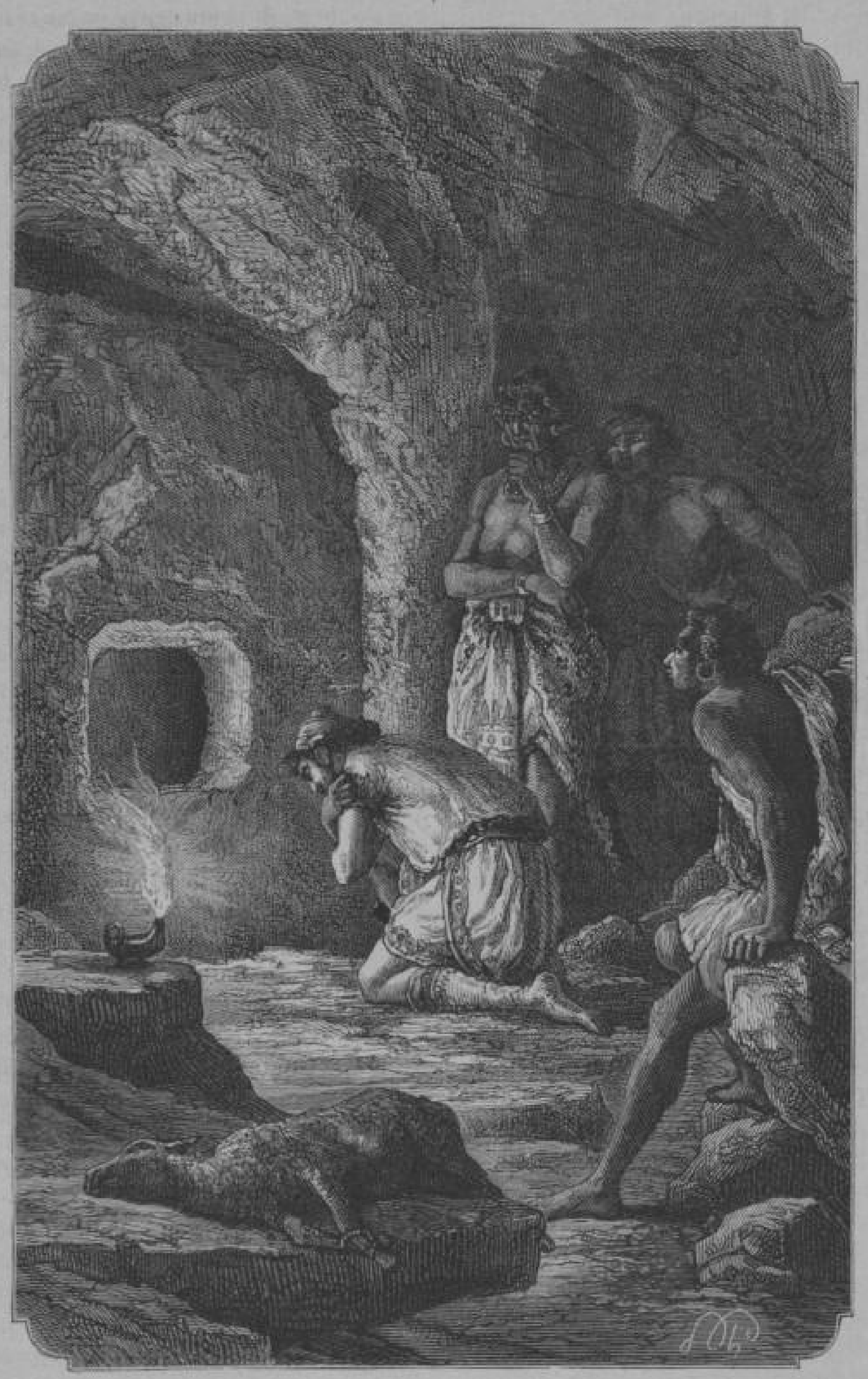
Nous vîmes aussi un hippopotame ou cheval de rivière, et deux rhinocéros, avec des cornes sur le

nez, que conduisaient ces Libyens. Ils les menaient à la Botsra, au Suffète Sacré, qui impose aux Libyens soumis du Bagrada un tribut d'ivoire, d'éléphants dressés et de bêtes curieuses. Chamaï, Hannibal et Bicri ne pouvaient se lasser d'admirer ces énormes animaux.

Parmi la foule des spectateurs, je vis Jonas, qui les dépassait des épaules, entouré de cinq ou six matelots qui riaient grandement. De loin, on entendait sa grosse voix.

« Maintenant, s'écriait le sonneur, advienne que pourra! Je suis en Tarsis et je vois les bêtes curieuses. Je n'aurais jamais cru qu'il y ait des bêtes pareilles, avec deux queues, dont l'une au bout du nez! Combien d'hommes faudrait-il pour manger un animal si gros! Et combien de marmites pour le cuire! Et combien d'oignons pour l'assaisonner! »

Nous allâmes au marché, où nous vîmes vendre des Libyens rouges, à nez aquilin et à longs cheveux tressés. Je m'assis sous une tente, dans laquelle un Syrien, qui se trouvait à Utique comme esclave, vendait, pour le compte de son maître, toute sorte de nourriture et de boisson. Il nous apporta deux pintades rôties, des olives, un ragoût de fèves et d'oignons, du bon pain et d'excellent vin de Helbon. Hannibal s'assit à portée de son fourneau, où il se réjouissait de le voir frire des gâteaux de froment et de miel dans de l'huile. Bientôt je vis paraître Himilcon avec Gisgon, suivis d'une danseuse, d'une joueuse de flûte et de deux tambourins.



Je me prosternai. (P. 223, col. 1.)

La danseuse était une Maure de l'Ouest, à face cuivrée, à cheveux tressés, semblables à des serpents. Ses ongles, ses mains et ses sourcils étaient peints de rouge, et sa figure était couturée aux joues de trois barres parallèles, comme s'en font les Mahouârins. La joueuse de flûte était une Libyenne blanche, une Berbère avec des cheveux blonds, le front haut et étroit. Elles étaient vêtues, toutes deux, de robes bariolées, des épingles piquées dans les cheveux, les bouts des épingles formant des figures grotesques, des ceintures et des colliers de verroteries et d'émail, et des boucles d'oreilles en forme de croix. Les musiciens étaient fort laids. L'un me parut Rasennien, et l'autre avait la figure tellement peinte de rouge et de bleu et faisait tant de grimaces que je ne pus reconnaître sa nation. La danseuse avait des crotales et des bracelets sonores à ses bras nus et à ses jambes.

Himilcon vint me saluer, paraissant déjà fort gai. Il m'apprit que, depuis le matin, lui et Gisgon promenaient cet orchestre de taverne en taverne, pour se donner le plaisir de la danse et de la musique pendant qu'ils buvaient.

Nous nous divertîmes beaucoup à voir les danses de la Libyenne. Comme nous sortions, après avoir mangé, je rencontrai Amilcar en compagnie d'un singe.

« Où as-tu acheté ton singe, Amilcar? s'écria Hannibal. Voici longtemps que j'ai envie d'en avoir un; je veux lui apprendre le maniement des armes.

— Et moi la danse, dit Hannon.

— Et moi à monter au mât et à tirer de l'arc, dit Bicri.

— Et moi à faire des grimaces et à imiter Jonas, dit Chamaï.

— C'est cela! s'écria tout le monde. Achetons un singe comme Amilcar. Il nous divertira pendant la navigation.

— Vous n'avez qu'à descendre près du port marchand, sur la place où demeure le riche armateur Hamoun. Dans la maison qui fait le coin de cette place et de la rue qui conduit au temple de Moloch, vous trouverez un marchand qui en a toute une cargaison, de fauves, de roux, de gris, de noirs, de verts, avec et sans queues, dressés ou non dressés : il y a du choix. »

En descendant du côté du port marchand, j'eus la satisfaction de rencontrer Aminoclès complètement ivre, entre deux matelots qui l'emmenaient en chantant à tue-tête. Il avait appris l'usage qu'on peut faire d'un sicle monnayé.

Je n'eus pas de peine à trouver le marchand de singes. Hannon fut chargé de choisir celui qu'il trouverait le plus spirituel, et en désigna un qui fut honoré de l'approbation générale.

« Et comment l'appellerons-nous? dit Hannibal, qui était ponctuel en toutes choses; car il lui faut un nom.

— Ne trouves-tu pas, dit Hannon, qu'il ressemble tout à fait au vieux Guébal, juge du bas quartier à Sidon, quand il roule ses yeux et se gratte la tête en rendant ses sentences?

— Tout à fait! s'écria Hannibal en éclatant de rire; c'est tout à fait lui-même.

— Eh bien, appelons-le Guébal. Viens, Guébal! »

Nous nous rendîmes ensuite, en compagnie de Guébal, sur le quai, d'où un canot nous transporta, à travers le port marchand, sur l'Ile, qui est le quartier des gens les plus riches, et où sont les plus belles maisons. Nous conduisîmes les deux femmes à un bain superbe, qui est à l'extrémité de l'Ile, sur le terre-plein du mur, au-dessus du petit bassin annexe où les gens riches ont leurs bateaux de plaisance; car depuis dix ans il y a, dans Utique, quelques marchands qui ont de grosses fortunes et de belles maisons, et l'on commence à y goûter des plaisirs plus tranquilles que ceux de gens de mer, toujours en voyage ou en expédition. Nous allâmes ensuite nous-mêmes aux bains des hommes, nous faire étuver, arranger la barbe et les cheveux. Nous vînmes ensuite chercher les deux femmes, et notre canot nous conduisit à la pointe voisine du Cothôn où nous visitâmes la tour des Signaux. De là je conduisis mon monde dans les jardins qui sont entre la basse ville et la Botsra, jardins magnifiques où se voit un temple d'Achmoun et une grande citerne publique, toujours entourée de femmes et de bavards, et, la nuit approchant, nous revînmes sur l'*Astarté*, dont tous les fanaux étaient allumés. J'y trouvai l'esclave de mon ancien hôte, que j'avais connu à mes précédents passages à Utique, et qui nous priait de venir manger avec lui, le lendemain : ce que je lui fis promettre. Mon Syrien nous avait préparé un festin superbe, qui fut entamé au son des trompettes sonnant la retraite. Peu à peu mes gens rentrèrent les uns après les autres, plus ou moins ivres, plus ou moins bruyants; mais, à mesure qu'ils touchaient le pont du navire, l'habitude de la discipline leur rendait leur silence accoutumé, et ils allaient se coucher sans bruit. Himilcon rentra des derniers; je dois dire, à sa louange, qu'il revint sur ses pieds, et traversa le pont à peu près droit, même sans le secours de son ami Gisgon.

Le lendemain, j'allai d'abord à la place qui est près du temple d'Achmoun et du port marchand. C'est le grand marché d'Utique.

Le soir, je me rendis chez mon hôte, en compagnie d'Hannibal et d'Amilcar. Hannon et Chamaï préféraient courir la ville avec Abigaïl et Chryséis, et Bicri se divertissait en compagnie de Gisgon, d'Asdrubal et de Himilcon. Mon hôte Barca, riche armateur de la ville, nous avait fait préparer, sur la terrasse de sa maison, une tente de belles étoffes, sous laquelle on servit un repas magnifique.

A la fin du festin, on apporta le vin et l'on fit venir des musiciens et des danseuses pour divertir l'assistance. Parmi les esclaves de Barca se trouvait un vieux Libyen qui connaissait tous les chants et traditions de son peuple, et qui nous raconta des choses extraordinaires sur son origine. J'employai la journée du lendemain à me rendre tout seul, en compagnie de l'esclave libyen de mon hôte, à un petit temple de Baal Hamoun qui est dans la campagne, à peu de distance de la ville d'Utique.

Ce temple est au milieu d'une vaste et sombre forêt. Il est oblong, voûté, sans porte ni fenêtre, n'ayant qu'une petite ouverture au dôme, par laquelle sort la fumée des sacrifices. On y pénètre par un passage souterrain, caché dans des broussailles sous une grosse pierre. Trois vieux Libyens demi-nus, qui nous attendaient là, écartèrent la pierre, après avoir causé à voix basse avec l'esclave. Par le souterrain, j'arrivai dans une petite salle obscure, d'où j'entrai dans une seconde salle en me glissant entre le mur et une pierre plate posée de champ qu'on faisait tourner comme une porte sur ses gonds. Cette seconde salle était éclairée par deux lampes rougeâtres et fumeuses. Au fond, il y avait une autre pierre plate dans laquelle était percée un trou rond. On me fit rester dans cette salle, et un des Libyens, faisant tourner la pierre, me laissa jeter un regard dans la salle troisième. Elle était toute petite, et au fond, dans une niche, était une pierre

incisée et tailladée qu'ils me dirent être le dieu. Sur leur ordre, je me prosternai par trois fois, puis ils amenèrent devant la niche un mouton noir dont l'esclave m'avait fait munir, et l'égorgèrent là, en faisant couler son sang dans une pierre creusée qui était par terre. Après cela, ils sortirent, refermèrent la pierre de la salle troisième, où il ne resta que la niche, le dieu et le mouton égorgé, puis me dirent d'appliquer mon oreille contre le trou de la pierre plate, ce que je fis. Aussitôt, ils éteignirent les deux lampes et nous restâmes dans une obscurité complète.

« Homme Phénicien, dit une voix sourde, qui sortait de dessous terre, du fond du caveau, que me veux-tu?

— Oracle du dieu Hamoun, répondis-je saisi d'émotion, je veux savoir de toi si je dois naviguer à l'ouest, passé le détroit de Gadès, et s'il s'y trouve des terres nouvelles?

— Elles s'y trouvent, répondit l'oracle.

— Faut-il aller vers le nord pour les trouver, repris-je, ou vers l'ouest franc, ou vers le sud?

— Elles sont, répondit l'oracle, au nord; elles sont à l'ouest, elles sont au sud.

— Mais, dis-je enhardi, quelle est la meilleure route à tenir? doublerai-je le promontoire sacré, ou reconnaîtrai-je d'abord le cap des Garamantes?

— Tu m'en demandes plus qu'un mortel n'en doit savoir. Laisse-moi, je ne puis plus répondre. »

Les Libyens firent tourner la première pierre, et nous sortîmes à tâtons par le souterrain. Je leur fis un beau présent, et je retournai vers la ville, ému, perplexe, mais plein de confiance, et résolu à chercher des terres nouvelles en dehors du détroit de Gadès, dans le grand Océan.

Le cadran solaire établi par le suffète au-dessus du palais Amiral marquait midi, quand, après avoir fait l'appel et trouvé tout le monde au complet, j'allai prendre congé du bon Adonibal.

Le vieux suffète nous fit ses adieux avec toutes sortes de souhaits de prospérité, et étant retourné à nos navires, je donnai l'ordre du départ. L'amiral, debout sur son balcon, nous regarda partir et nous le saluâmes de nos acclamations. Derrière nous sortirent quatre autres navires, qui se rendaient à Massalie, aux embouchures du Rhône, avec chargement complet.

On compte, d'Utique au détroit, huit mille huit cents stades, que les navires rapides franchissent ordinairement en sept jours. Mais je trouvai une mer démontée et un vent du sud des plus violents qui nous contraignirent à une lutte continuelle. Ma navigation fut des plus rudes et des plus fatigantes. Je n'atteignis que le quatrième jour le promontoire des Cabires ou des Sept Caps, qu'on reconnaît ordinairement le deuxième, et je dus tellement courir des bordées au large pour le doubler que je finis par perdre la terre de vue, et que je dus fuir devant le temps par une mer furieuse qui me poussait au nord-ouest. Le septième jour de mon départ d'Utique, je reconnus le grand cap [1] qui est le premier sur la côte, au sud des îles Pityuses.

« Tarsis! s'écria Himilcon, qui causait peu par le mauvais temps, ayant autre chose à faire qu'à bavarder, voilà Tarsis!

Tous mes nouveaux se précipitèrent sur le pont, mais avec les embruns et la pluie qui nous assail-



laient sans relâche, il fallait nos yeux à nous pour voir quelque chose.

Je me remis à courir des bordées pour éviter la côte, qui est dangereuse de ce côté. Heureusement que je m'étais outillé à Utique pour faire les grandes provisions d'eau, car dans les parages de l'ouest on n'atterrit pas comme on veut. J'avais à boire pour quinze jours.

Trois jours d'un combat acharné contre la mer me firent atteindre en même temps la côte de Libye et la fin du mauvais temps. La pluie cessa, le vent resta au sud-est, mais très-maniable. Le soleil reparut, et dans la nuit même, pendant que tous mes passagers dormaient, Himilcon et moi, nous reconnûmes les hautes montagnes à pic de Calpe et d'Abyla. Bientôt nos navires passèrent sous cette muraille de rochers qui termine Tarsis au sud, et le matin nous avions en vue la pointe qui ferme au sud la baie magnifique de Gadès. Sur cette langue de terre basse et plate, la blanche Gadès nous apparut avec ses dômes et ses terrasses, tout entourée de verdure, et bientôt nous rangions l'île où le sémaphore s'élève au milieu des maisons pressées, et à côté du dôme du temple d'Astarté. Nous entrâmes dans le basin du port qui est à la fois port marchand et port de guerre, tandis que nos trompettes sonnaient, et que nous saluions la terre de trois cordiales acclamations. Nous étions arrivés au premier but de notre voyage : nous étions en Tarsis.

1. Cap Palos.

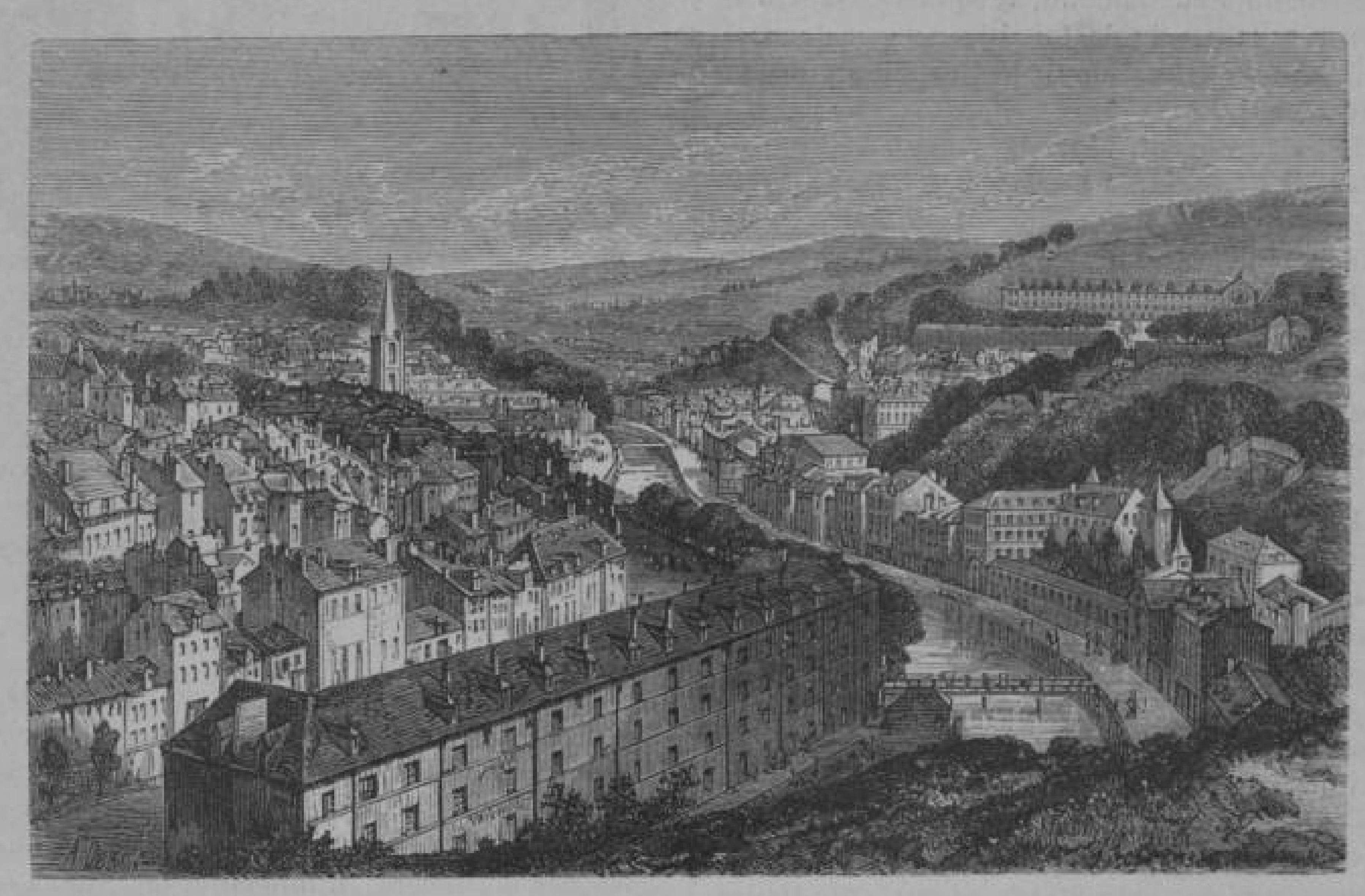
A suivre. LÉON CAHUN.

A TRAVERS LA FRANCE

—

TULLE.

La Corrèze, rivière au cours sinueux, à la vallée profonde encaissée par des rochers de granit, donne son nom à un département pittoresque et riche en curiosités naturelles. Vers le milieu de sa descente rapide, elle voit se réunir à elle, comme à l'envi, une foule d'autres rivières, dont les gorges viennent déboucher sur la sienne et par endroits écarter légèrement les montagnes qui l'enserrent. Ce fut près de l'un de ces confluents que, vers la fin de la domination romaine, d'humbles moines, cherchant les profondes solitudes, et conduits, selon la tradition, par le grand saint Martin lui-même, vinrent bâtir leurs cellules. Mais un monastère, si retiré qu'il pût être dans les déserts les plus sauvages, ne restait pas longtemps, à cette époque, ignoré et tranquille : la dévotion y attirait de fervents pèlerins et la cupidité de redoutables brigands. Contre ces derniers il fallait se défendre : des murailles s'élevaient autour de l'abbaye, et bien souvent, au pied de leurs tours massives, couraient se réfugier des populations nombreuses que leur pauvreté ne suffisait pas à rassurer dans leurs hameaux. Ainsi se forma Tulle, dans un site où jamais ni Gaulois ni Romains n'eussent songé à bâtir une ville, dans un lieu où le voyageur s'étonne aujourd'hui de rencontrer le siége d'une préfecture.



Tulle.

Tulle a même dû son nom à la sécurité qu'elle offrit aux habitants voisins : on l'appela la défense, la tutelle des Limousins, *Tutela Lemovicum*. L'abbaye et la cité grandirent en puissance et en prospérité malgré les obstacles opposés par la nature, et lorsque, au XIVe siècle, un pape avignonais voulut doter la France de nouveaux siéges épiscopaux, Tulle lui parut assez importante pour devenir la capitale du second diocèse du Limousin.

Au moment où éclata la Révolution, cette ville n'avait, sur une vaste étendue de pays, d'autre rivale que Limoges. Dans le département qui fut formé du bas Limousin, Tulle occupait le premier rang : aussi fut-elle, malgré les prétentions de Brive, justifiées par une situation plus avantageuse, choisie pour en être le chef-lieu. Des routes ont depuis été tracées à grands frais pour la relier à tous les points du pays de Corrèze ; les pentes stériles du vallon se sont couvertes de bosquets, de pelouses et de vergers ; quelques rues se sont élargies ; des quais ont été percés sur les bords des deux rivières ; la belle manufacture d'armes, fondée au dernier siècle, qui fait la principale richesse industrielle de Tulle, a été installée dans des constructions monumentales, où elle a pris de nouveaux développements ; un joli hôtel de préfecture a été bâti. Au milieu de tout cela s'élève l'élégante flèche gothique de la cathédrale, qui dépasse en hauteur tous les clochers du Limousin.

A. Saint-Paul.



…saupoudra de sel les petits pois. (P. 225, col. 1.)

LA TOUTE PETITE[1]

XII

Gaston va se mettre au lit, sur l'ordre de Sidonie. — Fuite précipitée de M. Lescale. — Paul, en uniforme, produit une profonde impression sur Sidonie.

Sidonie, ayant promis de ne plus éclabousser les gens de son potage, tint fidèlement parole. Mais comme elle n'avait point promis de ne pas vider la salière dans l'assiette de son voisin, elle se procura, un jour, quoi qu'on pût dire et faire, l'immense plaisir de saupoudrer de sel les petits pois de Gaston.

Gaston, d'abord, fut tout interdit, puis il se mit à rire et se préparait à changer d'assiette quand la toute petite, se cramponnant aux deux bras de son fauteuil, cria avec énergie : « Mange, Gaston, je le veux!

— Tu vois bien que c'est trop salé, lui répondit-il doucement.

— Non, pas trop salé ; mange. »

Comme le pauvre garçon hésitait, Sidonie commença à se débattre dans son fauteuil et à pousser de véritables hurlements.

« Une seule bouchée, pour lui faire plaisir, » dit la tante Isabelle avec un regard suppliant.

Gaston mangea une toute petite bouchée, et fit aussitôt une horrible grimace.

« Encore, encore! dit Sidonie, en battant des mains.

— A la fin, c'est par trop fort, » dit Gaston indigné, en repoussant son assiette et en avalant avec précipitation un grand verre d'eau.

La tante Isabelle se pencha vers Sidonie et lui dit doucement : « Vois-tu, le pauvre Gaston est malade.

— Non, dit Sidonie, Gaston n'est pas malade ; s'il était malade il irait dans son dodo. »

Gaston, sur un signe de sa tante, se leva de table et quitta la salle à manger.

« A terre! » dit Sidonie.

On la descendit de son fauteuil. Aussitôt elle se mit à courir vers la porte de la salle à manger.

« Où vas-tu, ma petite? lui demanda la tante Isabelle.

— Je vais embrasser le pauvre Gaston, qui est malade ! »

Au bout d'une minute, on entendit des cris perçants qui partaient de l'étage supérieur.

Tous les convives quittèrent brusquement la table, et s'élancèrent à travers l'escalier. M. Lescale tenait encore sa serviette à la main.

Gaston, le dos tourné à la fenêtre, où Sidonie l'avait surpris regardant sur le boulevard, essayait de parlementer avec sa petite sœur ; Sidonie frappait du pied et l'appelait méchant.

« Mon Dieu, qu'y a-t-il encore ? dit la tante Isabelle d'un air effrayé.

— La voilà maintenant qui veut que je me couche, s'écria Gaston d'un air penaud ; voyons, ma tante, je ne puis pas cependant... »

M. Lescale s'essuyait le front avec sa serviette, et regardait sa sœur avec anxiété, pour voir ce qu'elle déciderait dans un cas aussi embarrassant.

« Voyons, ma mignonne, dit la tante en s'adressant à Sidonie, toi qui es si gentille, tu ne voudrais pas faire de peine à Gaston ; viens avec moi, je te

1. Suite. — Voy. pages 145, 161, 177, 193 et 209.

laisserai fouiller dans tous les tiroirs de ma commode ; c'est si amusant, tu sais ! Allons, viens avec moi.

— Non, non, non ! répondit Sidonie. Fais-le mettre dans son dodo : il est malade.

— Tu vois, mon pauvre Gaston, dit la tante en se tournant vers son neveu ; nous en aurons pour toute la soirée si tu ne fais pas ce petit sacrifice. »

Gaston baissa la tête sans rien dire, et la tante prit la main à Sidonie : « Allons, dit-elle, laissons le se mettre dans son dodo... »

Sidonie se laissa emmener ; mais elle ne voulut pas aller plus loin que le palier, bien décidée à s'assurer par ses propres yeux que Gaston ne l'avait pas attrapée.

Il fallut absolument revenir auprès de Gaston, un quart d'heure après. Quand la « toute petite » vit qu'il était bien décidément dans son lit, elle se mit à l'embrasser et à le dorloter : « Méchante Nini, dit-elle en secouant sa jolie petite tête ; guéris-toi, Gaston, Nini ne mettra plus de sel dans tes petits pois. »

Gaston en fut quitte pour se lever un quart d'heure après ; il dîna tout seul, et s'en alla chez un ami, de peur que Sidonie, si elle le rencontrait, ne le contraignît à se recoucher.

Sidonie ne mit plus de sel dans les petits pois ; mais, Dieu merci ! ce n'est pas là le seul plaisir qu'on puisse se procurer quand on a de l'imagination, et que l'on exerce un pouvoir absolu sur toute une famille.

Exemple. Par une belle matinée du mois de juillet, M. Lescale arriva, pour le train de huit heures trente, haletant, déconfit, furieux, les vêtements en désordre.

Croyez-le si vous voulez, mais M. Lescale venait de s'enfuir de sa propre maison comme un voleur, en sautant par une des fenêtres du rez-de-chaussée ! Et pourquoi avait-il sauté par la fenêtre ? Parce que la porte lui était interdite, parce que Sidonie avait installé son mouton à cornes dorées dans l'antichambre ; elle avait déclaré qu'il était malade, qu'il faisait dodo, et avait décidé que personne ne passerait dans l'antichambre, de peur que son sommeil ne fût troublé.

Dès qu'elle avait vu paraître son père, qui se dirigeait vers la porte avec son portefeuille sous le bras, elle s'était précipitée vers lui, les bras tendus, en lui intimant l'ordre de se retirer. Comme il faisait mine d'insister, elle se mit à pousser des cris si aigus que la tante Isabelle accourut à son secours.

M. Lescale parlementa, mais il n'obtenait rien.

« Cependant ! cependant ! disait-il, moitié souriant, moitié fâché, il faut que je parte, il est l'heure.

— Attends un peu, dit M[me] Baudouin ; la pendule avance, tu as le temps, je vais la distraire. »

Mais la « toute petite » surveillait son père du coin de l'œil, et rien ne put la distraire, ni la faire renoncer à ses prétentions exorbitantes.

Trois tentatives amenèrent d'horribles trépignements. Comme son père se décidait, coûte que coûte, à forcer le blocus, Sidonie se coucha en travers de la porte, et se mit à battre le sol de ses deux talons.

« Une crise de nerfs ! » s'écria la tante Isabelle, en jetant un regard de reproche sur le *coupable*.

Le coupable, désespéré, entra au salon, vit la fenêtre ouverte, fut illuminé d'une clarté soudaine, regarda à droite et à gauche si personne ne le voyait, et donna, bien contre son intention, au facteur qui sortait d'une maison voisine, le spectacle d'un monsieur obèse et déjà sur le retour, en train de faire de la gymnastique, et quelle gymnastique ! Le facteur demeura stupéfait ; quant à M. Lescale, il fut littéralement couvert de confusion, et n'osa plus jamais regarder le facteur en face.

Baptiste fut rudoyé deux ou trois fois dans la journée, à sa grande surprise ; et M. Lescale, pour s'être montré sec et cassant là où il aurait fallu être souple et délié, perdit une commande importante qui passa aux mains d'un concurrent. Tout cela, parce qu'il avait plu à M[lle] Sidonie de se coucher en travers de la porte. Il comptait s'en expliquer sérieusement avec sa sœur.

Quand M[me] Baudouin vit que son frère avait sauté par la fenêtre, elle eut honte de sa faiblesse, et prenant Sidonie dans ses bras, elle lui dit : « Méchante Nini, papa pleure.

— Méchant mouton ! riposta la « toute petite », en se tournant vers le mouton, et en lui montrant le poing.

— Non, reprit M[me] Baudouin, pas méchant mouton ; méchante Nini !

— Nini fera plus ; » en prononçant ces mots, Nini baissa le nez et mit son doigt dans sa bouche. La tante Isabelle résista avec peine au désir de l'embrasser, tant elle était jolie, tant sa petite moue de repentir avait de grâce.

Toute la journée la « toute petite » répéta à qui voulut l'entendre que le pauvre papa pleurait, et que Nini ne le ferait plus.

La trouvant dans de belles dispositions, M. Lescale sentit que son courroux fondait comme la neige au soleil. Ne sachant plus ce qu'il avait fait de son courroux, comment se serait-il mis en colère ? Il poussa la bonhomie jusqu'à éprouver des remords d'en avoir voulu à la « toute petite », et déclara que c'était un ange.

Un ange, soit ! En tous cas, c'était un ange bien malin. Ayant remarqué que « les crises de nerfs » lui réussissaient à merveille, elle se mit à s'en servir dans toutes les circonstances difficiles.

Une toute petite crise de nerfs la mit en possession d'un papier dont le frôlement avait attiré son attention et excité sa convoitise. Paul refusait absolument de s'en dessaisir.

« Donne-lui ce papier une minute, dit M[me] Baudouin à son neveu, elle te le rendra aussitôt. »

A peine en possession du papier, Sidonie se réfu-

gia sous la table et déchira en mille pièces les problèmes que Paul comptait présenter le soir même à son professeur. Il n'avait plus le temps de les recopier. Quand Sidonie vit qu'il avait du chagrin, elle courut l'embrasser, mais le mal était fait.

La belle poupée de Marie, extorquée par les mêmes moyens, fit un plongeon dans le savonnage de Gertrude. Un livre précieux que Gaston avait emprunté à la bibliothèque de la ville marina pendant plusieurs heures dans l'aquarium, à la grande indignation des poissons rouges.

En somme, dans la maison du boulevard de la Reine, toute hiérarchie se trouvait renversée. Ce n'étaient pas les grandes personnes qui faisaient l'éducation de Sidonie, c'était Sidonie qui faisait la leur; et elles pouvaient se vanter d'être à une rude école pour apprendre la patience, l'abnégation et plusieurs autres vertus sociales.

On l'aimait néanmoins; que dis-je néanmoins? on ne l'en aimait que plus; car on aime les gens en proportion des sacrifices que l'on fait pour eux. D'ailleurs, si elle avait mauvaise tête, elle avait bon cœur : si son premier mouvement était un mouvement d'égoïsme et de violence, elle revenait facilement à des sentiments meilleurs : on voyait que le fond de sa nature était généreux, et que si la pauvre tante n'avait pas pu barrer la route à certains défauts graves, sa douce et patiente influence avait favorisé l'éclosion de qualités réelles. Et puis, pour tout dire en un mot, Sidonie n'était-elle pas la « toute petite », et n'avait-on pas des siècles devant soi pour la corriger tout doucement de ses défauts!

Les mauvais moments de l'oncle Maupoil. (P. 229, col. 2.)

Quand on tenait ces propos devant la tante Isabelle, elle secouait la tête en souriant. « Non! se disait-elle tout bas, nous n'avons pas des siècles! » Pas une heure, pas une minute elle n'oubliait qu'elle avait charge d'âme; et elle pensait souvent, en regardant le feu, que le temps est un auxiliaire précieux à condition qu'on lui prête main-forte. Malgré la timidité naturelle de son caractère, la tante Isabelle était de la race de ces êtres patients et tenaces que rien ne rebute, de ces vaincus héroïques qui conservent l'espoir après chaque défaite, pour qui chaque désastre est une leçon, et qui finissent par vaincre à force d'avoir été battus.

A l'époque où Sidonie finissait de percer ses grosses dents, Paul entra à Saint-Cyr. Il fut tout surpris de ne point trouver la discipline de l'École aussi dure qu'on le disait, et de supporter les *brimades* sans sourciller, comme si la *brimade* eût été une des épreuves inscrites au programme officiel. C'est qu'il avait fait ses premières armes sous le commandement de la « toute petite », qui n'avait pas sa pareille pour *brimer* les gens et pour les mener mili-

tairement. « A quelque chose malheur est bon! » se disait-il en souriant, dans son lit, pendant qu'il repassait avant de s'endormir les événements de la journée, et que sa pensée se reportait vers la maison du boulevard de la Reine.

La première fois qu'il s'offrit aux regards de la famille en grand uniforme, le sabre au côté, le shako surmonté du plumet blanc et rouge que les Saint-Cyriens affublent du nom pompeux de *casoar*, ce fut un véritable événement. Sidonie demeura tout interdite. Est-ce que c'était vraiment Paul, son Paul à elle, ce monsieur qui avait un si beau pantalon rouge, un si joli collet bleu, un panache si merveilleux et des boutons si étincelants? Mais non, ce n'était pas lui! Mais si, c'était lui! Qu'avait-il fait de ses cheveux bouclés, et pourquoi sa tête ressemblait-elle à une brosse? Quand elle fut bien sûre que c'était lui qui la tenait dans ses bras, elle commença à fourrager d'une main tremblante d'émotion dans ces merveilleuses choses en laine rouge, qu'il appelait ses épaulettes; ensuite elle caressa le *casoar*.

« Ne l'ébouriffe pas, lui dit le Saint-Cyrien soigneux.

— Oh non! » répondit-elle avec une douceur et une soumission inaccoutumée.

Elle passa presque timidement la main sur les galons jaunes qu'il avait sur les bras, et leva sur lui des yeux presque craintifs quand il lui expliqua que c'étaient les insignes de sa dignité de caporal.

Ensuite elle voulut voir ce qu'il y avait dans le fourreau de métal.

« C'est mon sabre, répondit Paul en se rengorgeant.

— Veux-tu que je le voie, dis?

— Cela coupe.

— Nini n'a pas peur! »

Il fallut tirer le sabre, le faire étinceler au soleil, et permettre à Nini de poser le bout du doigt sur la lame bien fourbie.

M. Lescale ayant adressé une question à son fils, Sidonie, qui voulait entendre parler du sabre, et



rien que du sabre, lui coupa brusquement la parole avec son sans-gêne ordinaire.

« Silence dans les rangs! » lui dit Paul d'un petit ton de commandement.

Elle ne souffla pas mot; et loin de bouder Paul, elle s'assit tout près de lui sur le canapé, appuya sa tête contre le bras du Saint-Cyrien, et levant doucement les yeux, le regarda dans une silencieuse admiration tout le temps qu'il parla.

XIII

Nouvelles de Gaston. — Admiration de Sidonie pour Paul. — Changement dans le caractère de Sidonie. — La tante croit être sur la bonne piste.

L'oncle Maupoil, qui assistait au déjeuner de famille, déclara que Paul était un « vrai gaillard », et ne lui adressa pas une seule fois la parole sans l'appeler : « Mon lieutenant! » ce dont Sidonie lui fut personnellement reconnaissante.

Gaston seul manquait à la réunion. Après avoir terminé ses études, il était parti pour Vienne, où il devait passer deux ans, et plus s'il le fallait, pour sonder les mystères de la langue allemande et étudier à fond le détail de l'industrie autrichienne. Il partirait ensuite pour Londres, et emploierait deux autres années à apprendre l'anglais et à poursuivre ses études commerciales. Il avait toujours eu du goût pour le commerce, et avait été destiné, de longue date, à travailler côte à côte avec son père, dans les bureaux de la rue de Provence. Il prendrait la suite des affaires et soutiendrait l'honneur du nom.

Au dessert, M. Lescale quitta un instant la table et alla chercher dans son secrétaire un paquet de lettres soigneusement cataloguées par ordre de dates. Il se mit à les déplier une à une avec la dextérité méthodique d'un homme d'affaires, et régala ses convives des passages les plus propres à les intéresser.

Il résultait de cette correspondance que Gaston avait déjà le coup d'œil et le flair du parfait négociant; qu'il savait voir ce qu'on lui montrait, deviner ce qu'on ne lui montrait pas, interroger à propos, et s'entendait déjà fort bien à nouer des relations utiles.

« Il voit peut-être les choses un peu trop en grand, ajouta M. Lescale en manière d'explication; il me semble parfois un peu ambitieux; mais c'est de son âge, l'expérience le corrigera de ce petit défaut: c'est, dit-on, celui de la nouvelle génération. »

M. Lescale n'ajouta pas que Gaston était un mondain, fort goûté dans les salons de Vienne, et qu'il s'entendait à merveille à dépenser l'argent, en attendant qu'il pût en gagner par sa propre industrie.

En somme, on voyait clairement par ses lettres que son cœur n'avait point changé, et que les distractions du voyage ne lui faisaient pas oublier le foyer domestique. Même dans ses lettres les plus rapides et les plus commerciales, il y avait toujours un mot affectueux pour chacun des membres de la

famille et un paragraphe particulier pour la « toute petite ».

On but à la santé de Gaston. Sidonie, avec une gravité comique, trinqua deux fois avec chacun des convives et trois fois avec le Saint-Cyrien, objet de sa silencieuse admiration.

Paul fut émerveillé de cette sagesse. Il se pencha à l'oreille de Marie et lui demanda ce que cela voulait dire. Marie secoua la tête en souriant et lui répondit tout bas : « C'est en ton honneur ! »

Quand Paul fit ses adieux, le soir, Sidonie fit une petite mine comme si elle allait pleurer, et le supplia de rester encore.

« C'est impossible, lui répondit-il.

— Je ne veux pas que tu partes ! s'écria-t-elle en pleurant.

— Désolé ! dit le Saint-Cyrien en faisant le salut militaire, mais on ne plaisante pas là-bas ! »

La « toute petite » fut si surprise de ce brusque départ qu'elle oublia de se mettre en colère. Elle s'y mettait souvent pour bien moins que cela.

« On dirait que Paul lui fait peur ! » dit la tante Isabelle à Marie.

Ah ! si la pauvre tante avait pu deviner que ce qui charmait Sidonie dans le Saint-Cyrien, c'était justement ce qu'elle pouvait deviner de sa fermeté de caractère et de sa force de volonté, peut-être eût-elle changé de méthode. Mais elle se défiait trop d'elle-même, elle redoutait trop les emportements de Sidonie et les effets terribles qu'ils auraient pu avoir sur sa santé.



Je ne veux pas que tu partes. (P. 229, col. 1.)

Ce fut l'année suivante qu'il se produisit un grand changement dans le caractère de la « toute petite. »

Elle cessa peu à peu d'exercer son active tyrannie sur ceux qui l'entouraient et sembla se concentrer en elle-même.

« Ce n'est plus la même chose, dit un jour l'oncle Maupoil à la tante Isabelle, mais c'est tout aussi désagréable.

— Vous exagérez, dit la bonne tante, toujours prête à prendre la défense de son cher petit fléau.

— J'exagère ! reprit l'oncle Maupoil. Vous ne dites pas cela sérieusement. »

Et il tamponnait avec son mouchoir son œil gauche, qui était rouge et enflammé.

« Vous ne prétendez pas dire qu'elle a fait exprès de vous donner un coup de parapluie dans l'œil ?

— Je ne prétends pas qu'elle ait précisément visé mon œil gauche ; non, je ne prétends pas cela. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que le coup de parapluie m'était destiné.

— C'est qu'aussi vous avez absolument voulu l'embrasser dans un mauvais moment.

— Il y a plus de mauvais moments que de bons, reprit l'oncle Maupoil. Je ne comprends plus rien au caractère de cette petite. Elle n'attaque plus les gens, c'est vrai, mais elle a toujours l'air d'être sur la défensive. On arrive pour l'embrasser, on ne sait pas si elle vous embrassera ou si elle vous mordra, si elle se jettera à votre cou en disant : « Bonjour, mon vieux parrain, » ou bien si elle vous allongera un coup de parapluie en vous priant de filer au plus vite.

— Elle est si gentille quand elle veut !

— D'accord, mais..... je vous assure que j'aurai l'œil tout bleu dès ce soir. Ce n'est pas agréable, et je suis sûr qu'au fond vous êtes de mon avis. »

Oui, elle était de son avis, mais elle ne voulait pas en convenir. Patience ! elle continuait, sans jamais perdre courage, à chercher la clef de ce petit caractère, si étrange et si difficile.

Elle crut enfin l'avoir trouvée ; voici à quelle occasion.

La neige tombait depuis plusieurs jours sans interruption. Le boulevard de la Reine était plus solitaire et plus silencieux que jamais. Quelques voitures roulaient sourdement sur la chaussée ; de rares piétons emmitouflés jusqu'aux yeux suivaient en trébuchant un sentier à peine tracé dans la neige épaisse des allées et baissaient le nez pour éviter les flocons qu'un vent d'est, aigre et dur, faisait tourbillonner.

Les ormeaux du boulevard paraissaient noirs et enfumés, excepté à la fourche des grosses branches, où la neige s'amassait silencieusement. C'était une triste journée pour tout le monde ; elle était particulièrement pénible pour la tante Isabelle. Sidonie était très-difficile les jours où on ne la menait pas prendre l'air.

Le feu brûlait difficilement dans la cheminée de la tante Isabelle ; les raffales du vent rabattaient la fu

mée qui se répandait par instants dans la chambre; le reflet de la neige éclairait tous les objets d'une lumière froide et triste.

Sidonie, installée devant une table, jouait avec les animaux de son arche de Noé. Elle était si attentive à son jeu, qu'elle ne faisait pas plus de bruit qu'une souris. La tante Isabelle, qui venait d'écrire plusieurs lettres, leva la tête et lui dit d'une voix douce: « Comme ma petite fille est sage aujourd'hui! »

Il faut croire que Sidonie n'était pas dans un de ses bons moments, car elle tressaillit comme si on l'eût tirée d'un songe, fit un geste d'impatience et cria d'un ton sec et hargneux: « Tais-toi, méchante! »

La tante ne répondit rien; seulement elle attacha sur l'enfant un regard singulier, où il y avait plus de tristesse que de surprise.

Sidonie reprit son jeu, et la tante se mit à faire des rangements; ayant trouvé un éléphant qui s'était égaré derrière une chaise et une girafe qui flânait sur le tapis, elle ramassa ces deux épaves et les tint un instant dans sa main, comme si elle se fût demandé ce qu'elle en devait faire.

Alors, avec l'air attentif et réfléchi de quelqu'un qui va tenter une expérience, elle posa l'éléphant et la girafe sur la table, devant Sidonie.

La « toute petite » sembla d'abord ne rien voir; puis, ayant aperçu les deux fugitifs, elle les lança avec un mouvement de colère jusqu'à l'autre bout de la chambre. Il semblait que les malheureuses bêtes fussent venues se mêler de ce qui ne les regardait pas. Mme Baudouin secoua la tête comme pour se dire à elle-même: « Je m'y attendais; je l'avais bien prévu! »

Sidonie cependant continuait de jouer, non pas avec le laisser-aller d'un enfant, mais avec l'attention soutenue d'un vieux joueur d'échecs. Le monde extérieur n'existait pas pour elle. Elle était rouge, animée, et quoiqu'elle ne prononçât pas une parole, elle remuait les lèvres et secouait la tête.

« La voilà encore qui fait causer ses animaux, se dit la tante; je serais bien curieuse de savoir ce qu'elle leur fait dire, et quelles histoires ils lui racontent. »

En ce moment, l'oncle Maupoil ouvrit la porte; Mme Baudouin poussa une exclamation de surprise en le voyant. Sidonie ne tourna pas seulement la tête; elle ne l'avait pas entendu entrer. « Venir de la rue de Satory par un temps pareil! lui dit la tante Isabelle à demi-voix. Vous vous rendrez malade.

— Solide au poste! répondit l'oncle Maupoil, non sans un certain orgueil. Vous pensez bien que ce n'est pas la neige qui m'empêchera jamais de venir voir comment on se porte par ici. Je suis passé, en venant chez le marchand de joujoux de la rue de la Pompe, et voici ce que j'ai trouvé. »

Il tira d'une de ses grandes poches un paquet volumineux, de forme carrée, soigneusement enveloppé de papier gris. Il défit le paquet, sans que le bruit du papier froissé attirât l'attention de Sidonie et montra à la tante Isabelle une commode de poupée en palissandre, avec un joli dessus de marbre.

Il fit deux pas du côté de Sidonie, et avant que la tante eût pu le prévenir que le moment n'était pas favorable, il lui tendit la commode en disant: « Voilà ce que Nini a demandé à son vieux parrain; j'espère que Nini va bien l'embrasser! »

Non-seulement Nini ne l'embrassa pas; mais, peu touchée à la vue de la commode, que l'oncle tendait comme une offrande propitiatoire, elle lui effleura la figure de son poing fermé, en criant d'une voix aigre: « Va-t'en, méchant parrain.

— Pas de chance! » dit l'oncle Maupoil en cherchant du regard un endroit pour y déposer sa commode. « Il paraît, ajouta-t-il en se tournant vers Mme Baudouin, que cette fois-ci encore je l'ai prise dans un mauvais moment. Décidément, il y a des gens qui n'ont pas de chance.

— Elle est ainsi avec tout le monde, » dit la tante Isabelle, pour consoler le pauvre parrain, qui était venu de si loin, par un si mauvais temps, chercher une rebuffade.

Le « pauvre parrain » cligna un œil d'un air malin, et dit: « Non, elle n'est pas ainsi avec tout le monde; vous savez bien qu'elle ne rebute jamais son frère Paul; vous l'avez remarqué vous-même. Non, ne vous dérangez pas, je vous en prie; j'entends Lescale qui rentre, et j'ai deux mots à lui dire. »

On entendait en effet, dans le corridor d'en bas, M. Lescale qui battait la semelle pour faire tomber la neige de ses chaussures.

« A tout à l'heure, ajouta l'oncle Maupoil, tendant la main à Mme Baudouin; je dîne avec vous; je trouverai peut-être dans la soirée un moment favorable pour offrir mon petit meuble. Ne vous excusez pas, encore une fois, et n'excusez pas ma filleule; il est probable que je l'agace souvent. Je paye, comme disait cet ancien, l'intérêt de ma mauvaise mine, ou, si vous aimez mieux, « je n'ai pas de chance. »

A suivre. J. GIRARDIN.



NOS COLONIES

—

LA GUYANE[1]

Cayenne, capitale de la Guyane, se présente d'une façon fort pittoresque. Les montagnes accidentées et verdoyantes, les bouquets de palmistes et de cocotiers qui s'emmêlent aux maisons, la façon des édifices, la bordure de palétuviers qui termine le panorama, tout cela réalise l'idée qu'on se fait d'une ville créole.

Quand on descend à terre l'impression est encore plus complète. Maisons et population sont à l'avenant. Les vitres sont inconnues et les appartements sont défendus contre le soleil et la pluie par des galeries extérieures fermées de nattes vertes et de jalousies mobiles qui laissent largement circuler l'air. C'est mieux compris qu'aux Antilles où l'on imite trop les constructions européennes.

Les monuments n'abondent pas, le style architectural ne frappe pas les regards, mais les édifices publics sont suffisamment grandioses, eu égard à l'importance de la colonie. L'hôtel du gouverneur, la caserne, la gendarmerie, l'hôpital, le palais de justice, l'église, se présentent sous une apparence assez respectable. Il ne faut pas se montrer trop exigeant et demander à la Guyane les splendeurs de Paris et de Londres.

Les rues larges et médiocrement pavées sont couvertes en été d'une poussière rouge, ferrugineuse, qui délayée par les pluies de l'hiver forme une boue désastreuse pour les vêtements.

Dans ce pays de mœurs patriarcales et de grandes libertés, l'esprit d'indépendance descend jusqu'aux oiseaux de basse-cour et aux animaux domestiques qui prennent leurs ébats sur la voie publique avec un laisser-aller charmant, en dépit des procès-verbaux que dressent les gendarmes-cabris, agents de la police coloniale, dont le sobriquet indique la principale occupation.

La propreté des rues est exclusivement entretenue par des bandes de gros corbeaux, nommés *urubus*, sorte de vautours noirs d'un aspect répugnant. Ce sont les récureurs patentés qui nettoient la voie publique des immondices de toute espèce qu'on y jette. Omnivores et peu délicats sur le choix de leurs aliments, ces immondes volatiles respectent tout ce qui est animé, tout ce qui est vivant, mais ils s'attaquent à tout ce qui est mort. Leur odeur est fétide, leur démarche lourde, leurs allures inquiètes. Quand ils sont repus de leurs abjectes réfections, ils se perchent sur le toit des maisons. Là, ils supportent philosophiquement le soleil et les pluies du ciel. Quand revient le beau temps, ils ouvrent leurs ailes mouillées, comme un navire qui met ses voiles au sec et tournent au vent comme de vraies girouettes. Leur existence est sauvegardée pour cause d'utilité publique, la protection municipale les couvre de son égide sacrée, et ce sont des fonctionnaires inviolables; défense d'y toucher sous peine de grosse amende.

La ville est très-étendue par rapport à sa population, qui ne dépasse guère 8 000 âmes. Les maisons sont souvent fort espacées, et les intervalles sont remplis par des jardinets assez mal entretenus pour la plupart et qu'on a grand'peine à défendre contre l'envahissement d'une végétation improductive et nuisible qui étouffe les arbres fruitiers et les plantes potagères.

Depuis 1852, la Guyane a été désignée comme lieu de transportation. C'est sur ce pays ainsi que sur la Nouvelle-Calédonie que sont évacués les anciens bagnes de Toulon, de Rochefort et de Brest.

Aujourd'hui la colonie, et principalement Cayenne, vivent sur la transportation. C'est le nombreux personnel libre qu'elle entraîne après elle, c'est l'argent que ce personnel dépense dans la ville, ce sont les fournitures considérables, nécessaires au services pénitentiaires et à la marine coloniale, qui font aller le commerce et donnent au pays un peu de bien-être et de mouvement. Que l'on enlève la transportation de la Guyane pour la placer ailleurs, ce sera l'arrêt de mort de la colonie. Au bout de quelques années, la forêt reprendrait possession d'un domaine qu'une occupation de trois siècles à entamé à peine.

Voilà donc où en est arrivée une colonie qui, à un certain moment de son existence, semblait destinée à un si brillant avenir. Cette ère florissante fut inaugurée par les travaux de l'ingénieur hollandais Guizan, qui, avec l'approbation de son gouvernement, s'engagea au service de la France. Toutes les améliorations du pays datent de l'influence et de la direction de cet homme éminent par son mérite et ses vertus privées. Son nom est encore vénéré et entouré du respect de tous. Canaux, défrichements, assainissements, desséchements de marais, c'est-à-dire la santé, la prospérité, la vie de la colonie, sont dues à ce génie modeste, dont le nom ne dépassa cependant pas l'enceinte où rayonnèrent son talent et ses travaux. Généreux envers sa mémoire, le gouvernement a donné le nom de Guizan à un bourg de l'Approuague.

C'est pendant cette période que le café fut planté à la Guyane. C'est un lieutenant de vaisseau qui fit ce cadeau à la colonie française, en 1772. Le café était déjà cultivé avec succès à la Guyane hollandaise; mais désirant conserver ce monopole, les Hollandais avaient décrété la peine de mort contre ceux qui délivreraient des graines de café avant de les avoir passées au feu, afin d'en détruire le germe reproducteur. Ce lieutenant de vaisseau, nommé M. de la Motte-Aigron, se rendit à Surinam, et là,

1. Suite et fin. — Voy. page 216.

s'aboucha avec un Français nommé Mourgues, et lui promit une belle récompense, ainsi que le pardon de certains délits qui l'avaient fait bannir de Cayenne, à condition de l'aider dans son projet. A force de ruse et d'adresse, les deux complices parvinrent à se procurer une livre de café en cosse, propre à semer, et furent assez habiles pour partir de Surinam en dérobant leur larcin aux investigations de la police, qui visitait scrupuleusement les bagages et les voyageurs.

On sait que le café, originaire de l'Arabie, avait été transporté à Constantinople en 1554, et qu'on en faisait déjà usage à Paris en 1643. Ce fut en 1728 que sir Nicolas Law en planta la première graine à la Jamaïque.

Le café réussit parfaitement à la Guyane française, et celui de la *Montagne-d'Argent* a eu de tout temps une juste réputation.

En 1781, une corvette arrivant de l'île de France, apporta quatre plans de giroflier que l'intendant, M. Poivre, expédiait à Cayenne, sous la direction de M. d'Allemand, commissaire, qui les avait enlevés aux Moluques. Ces quatre plans furent concédés à divers propriétaires. Plus tard, le gouvernement s'adjugea le monopole de la culture des épices, mais ce privilége dura peu, et l'exploitation du girofle et des autres épices devint une des branches les plus lucratives de l'exportation coloniale.

Le cotonnier est un arbre indigène : les Indiens l'ont de tout temps utilisé. Les plaines voisines de la mer, et imprégnées de senteurs salines, sont des plus favorables à cette culture, et le coton de la Guyane a été renommé sur les marchés européens.

La canne à sucre poussait volontiers dans ces plaines marécageuses, et les nombreux cours d'eau, soumis aux marées de l'Océan, faisaient facilement mouvoir les grandes roues des anciennes machines qui, à une époque où la vapeur était inconnue, étaient l'unique mise en train des cylindres broyant les cannes. De là s'écoulait ce jus précieux qui, sous la forme de sucre, de tafia et de rhum, entrait de plain pied dans les nécessités de l'alimentation publique.



Le poste de Casfésoca attaqué par deux caïmans. (P. 234, col. 2.)

Ces richesses principales exploitées alors, manquent-elles aujourd'hui ? Non. L'industrie moderne et la marche progressive de la science ont trouvé d'autres filons encore dans cette inépuisable mine.

La noix de coco donne de l'huile en abondance, les matières textiles sont communes dans la forêt, plusieurs fruits produisent la cire ; avec les larges feuilles du mocoumoucou on peut faire du papier à bon marché ; la riche flore guyanaise offre à la médecine et à la chimie des produits variés, et la diversité des bois de teinture, d'ébénisterie et de construction est infinie.

Enfin les vallées du bassin de l'Approuague renferment de nombreux et riches gisements aurifères.



Cascade de la Rorota, dans la Guyane française. (P. 234, col. 1.)

On voit donc qu'il ne manque à la Guyane aucune richesse naturelle pour devenir un des plus beaux fleurons de notre couronne coloniale. Il ne lui manque que des bras et des capitaux, mais l'Inde et la Chine ne sont-elles pas là pour nous fournir des travailleurs infatigables et merveilleusement appropriés au climat guyanais, et l'esprit d'entreprise manque-t-il complétement en France?

Tout dans la Guyane est encore à exploiter, et il suffit de jeter un coup d'œil sur une carte de notre colonie pour voir que sur ce territoire encore vaste la colonisation n'a jusqu'ici prélevé qu'une étroite bande sur le littoral. En fait, tout l'intérieur de la Guyane n'est qu'une immense forêt vierge parcourue par quelques bandes d'Indiens de mœurs du reste fort inoffensives.

Ces vastes forêts sont traversées par de nombreux cours d'eau, bondissant en cascades comme la pittoresque chute de Rorota, ou trop souvent s'épanchant en marécages malsains, sources de la fièvre. Sous leurs ombrages impénétrables s'ébattent des milliers d'oiseaux et de singes, rampent d'innombrables et hideux reptiles, voltigent des légions d'insectes de formes étranges. C'est une terre promise pour le collectionneur le plus insatiable. Les papillons les plus splendides, dont quelques-uns sont inédits encore, soit diurnes, soit nocturnes, surprennent par la bizarrerie de leurs dessins et la perfection de leurs organes, et les mouches à feu emplissent l'air de gerbes d'étincelles. La plupart de ces insectes sont inoffensifs; mais quelques-uns sont de vrais démons cachés sous une enveloppe microscopique, et les plus petits sont trop souvent les pires.

Les moustiques sont une véritable calamité publique qui rend inhabitables certaines localités. Si pauvre que soit un ménage, la moustiquaire en est le meuble le plus indispensable, car c'est la sauvegarde du sommeil et la garantie du repos. On entend bien toujours, à travers la gaze protectrice, l'éclat de la trompette que sonne l'ennemi, mais on est à l'abri de ses piqûres. Les planteurs d'autrefois avaient imaginé en faveur de leurs esclaves un châtiment atroce qui consistait à exposer les coupables aux piqûres des moustiques, le corps enduit de miel et les mains enchaînées. La plupart des patients devenaient fous de rage, quelques-uns en mouraient.

Il y a des moustiques de plusieurs espèces. Il en est de quasi-imperceptibles qui ne trahissent leur présence que par la douleur qu'ils vous causent. On les nomme *maringouins*. Cette espèce est plus particulièrement endémique aux vases des rivières, aux heures de la basse mer. Il y en a aussi de plus grande taille et qui vous font jaillir le sang des veines à chaque piqûre de leur lancette. On les appelle *maques*.

Un ennemi dont le contact est plus repoussant et la dent plus venimeuse, c'est l'*araignée-crabe*, le géant de l'espèce. La création n'offre rien de plus hideux et de plus repoussant que cette horrible bête qui ne se contente pas de faire la guerre aux insectes, et s'attaque même aux petits oiseaux à qui elle suce le sang après les avoir engourdis de son venin. L'oiseau-mouche et le colibri comptent parmi ses victimes. Son corps est composé de deux parties distinctes, également couvertes de poils, d'où partent cinq paires de pattes à quatre articulations. Le tout est velu, noirâtre, semblable à une réunion de chenilles. Chaque jambe est armée d'une griffe jaune et crochue. De la tête sortent deux pinces recourbées en dedans comme celle d'un crabe et qui lui servent à déchirer sa proie. La toile que tend cette monstrueuse araignée est étroite, mais forte; elle peut y prendre les plus gros insectes. En dehors de la douleur locale, sa morsure cause la fièvre et amène une partie des accidents produits par la dent des reptiles. Le seul contact de ses poils occasionne à la peau une brûlure pareille à celle de l'ortie. On a vu des araignées-crabes qui, les pattes étendues, mesuraient près de huit pouces de diamètre.

Le scorpion de la Guyane ressemble à celui d'Europe et à celui d'Afrique; sa morsure cause rarement la mort, mais elle entraîne de graves désordres. En avançant qu'il se tue lui-même et se perce de son aiguillon quand il se voit entouré d'un cercle de feu, on a dit une vérité dont plusieurs voyageurs ont été témoins. Le scorpion est peut-être le seul animal qui ait recours au suicide et choisisse son genre de mort. L'ignoble insecte semble avoir la conscience de sa laideur et de l'horreur qu'il inspire. Il se retire dans les lieux humides, se cache dans les troncs d'arbres morts et s'enterre sous les ruines. Il fuit le soleil et l'éclat du jour. Il s'introduit souvent à bord, dans les paquets de *bardeaux* et dans le bois à brûler; il serait prudent de passer tout cela au feu avant l'embarquement; mais on a rarement le temps d'employer toutes ces précautions, et c'est ainsi qu'on admet dans les navires tous les animaux malfaisants qui nichent et pullulent au fond des cales : fourmis, cancrelats, araignées, scorpions, scolopendres, serpents et le reste. Les *termites*, qui ont mangé la préfecture de la Rochelle, étaient une importation américaine.

Les caïmans sont aussi très-nombreux et d'une incroyable audace. Il y a une dizaine d'années deux de ces sauriens n'hésitèrent pas à attaquer le poste de l'île Casfésoca. Les assiégés n'eurent pas trop des ressources de l'artillerie moderne pour repousser les assaillants, mais enfin force est restée à la loi. Un des deux monstres a péri sur place et fait aujourd'hui la plus belle pièce du musée de Grenoble.

Malgré la mauvaise réputation de son climat, et l'horreur que peuvent inspirer les hôtes de ses forêts, la Guyane est, croyons-nous, un pays plein d'avenir, et que la France aurait tort de dédaigner.

LOUIS ROUSSELET.



LES AVENTURES DU CAPITAINE MAGON[1]

DEUXIÈME PARTIE

I

Gadès. — La veuve Tsiba. — Le fleuve Bétis. — Les mines d'argent.

La ville de Gadès n'a pas une étendue considérable, mais elle est coquette et bien bâtie. Les Phéniciens ont introduit aux environs la culture du grenadier et du citronnier, et les jardins qui entourent Gadès produisent, en abondance, grenades, oranges et limons. Au centre de la ville, et communiquant directement avec le port par une rue large et droite, est le marché. C'est l'entrepôt de l'argent en lingots qui vient des mines de l'intérieur. On y vend aussi des murènes salées en barils, qu'on pêche et qu'on apprête dans ces parages, des chats de Tarsis excellents pour la chasse du lapin, un peu de fer qui vient de la côte nord, et généralement toute espèce de marchandises et de curiosités. Ce marché est entouré de boutiques de riches marchands et changeurs, propriétaires de mines, qui échangent l'argent contre le cuivre, les objets manufacturés, les marchandises de pacotille. C'est là que nous nous rendîmes après avoir fait notre visite au suffète amiral, distribué la paye aux matelots, rameurs et soldats, et placé nos navires à la place qui leur fut assignée à quai.

Je n'eus pas de peine à retrouver la maison du riche marchand Balsatsar, avec lequel j'avais eu affaire dans mon précédent voyage, mais je n'y rencontrai que sa veuve Tsiba. Balsatsar était mort en mon absence. Tsiba dirigeait son négoce, en association avec plusieurs autres marchands de Gadès. Elle me fit bon accueil, et nous retint pour manger dans sa maison, les capitaines, nos pilotes, moi et les deux femmes.

Le repas fut copieux et magnifique. A la fin, j'exposai à Tsiba le but de mon voyage, et je lui demandai de me conseiller sur la meilleure manière de me procurer de l'argent en barres ou en lingots.

« Tu sauras, me dit Tsiba, que le cours de l'argent est actuellement très-bas, et qu'on peut s'en procurer aisément, soit en l'achetant ici, soit en faisant le troc avec les sauvages de l'intérieur. On vient d'en découvrir des mines considérables sur le fleuve Bétis, à quatre journées de marche dans l'intérieur des terres, et si elles ne sont pas encore toutes exploitées, cela tient au manque de bras, car nous avons ici peu de monde, et presque tous marchands et gens de mer. Il nous faudrait beaucoup de soldats, restant à demeure dans le pays.

— Voilà qui est bien, dit, s'écria Hannibal. La prospérité d'un pays se mesure au nombre de soldats qu'il entretient. Tsiba, tu as raison ! »

Tsiba regarda d'un air étonné l'étrange figure du bon capitaine, car, vivant depuis longtemps aux colonies, elle était peu faite à la mine et aux façons des guerriers qu'on trouve dans les grands empires.

« Je dis, reprit la veuve, qu'il nous faudrait beaucoup de soldats, d'esclaves et de malfaiteurs. »

Ce fut le tour d'Hannibal d'être surpris.

« Eh quoi, s'écria-t-il, qu'est-ce que les troupes des gens de guerre ont à démêler avec les vils esclaves et les malfaiteurs ?

— C'est facile à comprendre, répondit Tsiba. Il faudrait que les marchands s'associassent pour louer ou acheter des soldats, pour chasser tous les sauvages des districts argentifères et s'y établir solidement. Ensuite, sous la surveillance de trois ou quatre hommes habiles et entendus en ces sortes d'affaires, on ferait travailler aux mines les Ibères qu'on aurait fait prisonniers, et on leur adjoindrait des esclaves de rebut achetés à bas prix, et des criminels déportés ici, qui ne coûtent que la nourriture.

— Voilà qui est bien, dis-je à mon tour, coupant la parole à Hannibal qui s'apprêtait à répondre quelque sottise ; ce qu'il m'importe de savoir, c'est s'il est possible de se procurer actuellement des esclaves à bon marché, et si les sauvages des districts argentifères se montrent pacifiques ou hostiles.

— Pour ce qui est des esclaves, me répondit Tsiba, tu n'en trouveras pas un seul sur le marché : tous ont été achetés et sont actuellement employés aux mines. Quant aux sauvages, ils se sont montrés jusqu'ici pacifiques, mais ils louent cher leurs services, et sachant le prix que nous attachons à l'argent, se font payer tant qu'ils peuvent.

— Pacifiques, s'écria Himilcon, en montrant la place de son œil absent ! Je ne sais pas ce que vous appelez pacifiques ! Si vous entendez par pacifique les coups de lance dans les yeux et les cailloux de rivière dans l'estomac, je ne pense pas qu'il y ait des gens au monde vous donnant plus de pacifique que ces Ibères de Tarsis. »

La veuve se mit à rire, car c'était une femme très-gaie, outre qu'elle était prudente et bien expérimentée dans le négoce.

« Pilote Himilcon, dit-elle, je connais tes malheurs : n'est-ce pas moi-même qui, lors de votre dernier voyage ici, ai pansé tes blessures avec de l'huile et du romarin ? Mais à présent, crois-moi, les tribus du Bétis sont plus disposées à recevoir des marchandises qu'à donner des coups de lance, et, avec le temps, j'espère qu'ils finiront par nous être tous assujettis et soumis !

— Et alors, m'écriai-je, le Zeugis et le Tarsis seront les deux plus belles pierreries de la couronne de notre mère, Sidon la Grand Ville ! »

Chacun vida sa coupe, entendant ce nom qui nous était cher.

1. Suite. — Voy. pages 10, 27, 43, 59, 76, 90, 106, 122, 138, 154, 170, 182, 204 et 219.

« Écoute, me dit Tsiba; nous allons présentement nous rendre chez le suffète-amiral. Peut-être trouvera-t-il quelque moyen de te fournir des bras pour l'exploitation des mines. Avec ton équipage et ces hommes d'armes que tu amènes, tu es en force pour protéger tes travailleurs contre toute velléité hostile des Ibères; et le Bétis est assez large pour porter tes navires jusqu'à une journée de marche seulement des districts argentifères les plus riches. »

Le repas étant fini, la veuve remit aussitôt son voile, et nous sortîmes tous derrière elle. Elle monta sur une mule, richement caparaçonnée, accompagnée de deux esclaves écuyers bien vêtus, et précédée d'un coureur armé d'une baguette. Nous la suivîmes, nous rendant avec elle au Palais-Amiral du suffète.

Celui-ci nous reçut en sa grand'salle, assis sur un fauteuil de bois peint. Je lui exposai le but de ma visite.

« Ah! me dit-il, si tu étais arrivé quatre jours plus tôt, tu eusses pu aisément t'entendre avec un capitaine de Tyr qui était ici, et qui est parti pour les mines.

— Quel capitaine? lui demandai-je tout de suite, dressant l'oreille. Ne s'appelait-il pas Bodmilcar?

— Justement, me répondit l'amiral, et il était suivi d'une troupe de gens de fort mauvaise mine; mais ce qu'on demande aux chercheurs d'argent n'a rien à faire avec leur conduite passée. Toujours est-il que les gens de ce Bodmilcar avaient tout à fait la tournure de voleurs et de meurtriers...

— Qu'ils sont en effet! m'écriai-je, et leur chef ne vaut pas mieux qu'eux. Lis toi-même cette lettre que t'adresse Adonibal, amiral d'Utique, et tu sauras qui est ce Bodmilcar!

— Par Astarté! s'écria le suffète, quand il eut fini de lire, cet homme est un grand scélérat. Je vais te donner avec toi cinquante marins et guerriers bien armés, pour que tu purges la terre de ce coquin, si tu viens à le rencontrer. Je ne puis pas me séparer de plus de monde; mais, au moment de partir pour l'intérieur, il est nécessaire que tu te renforces, car il y a toutes sortes de gens aux mines, et ils pourraient bien se mettre tous d'accord pour tomber sur le nouveau venu. Plus tard, quand nous nous renforcerons, j'espère que nous établirons notre autorité dans ces quartiers : en attendant, c'est le plus fort qui a raison.

— Nous verrons à être celui-là, dit très-judicieusement Hannibal.

— J'ai, dit Tsiba, dans le pays des mines, un traité avec le chef ibère Aïtz, moyennant lequel il me fournit des travailleurs, des porteurs, et laisse mes douze cents esclaves fouiller le sol. Cent guerriers et mon chef de travaux les surveillent dans un fortin qu'ils ont construit à mes frais. Si Magon, ici présent, veut s'engager à me remettre le cinquième de ce qu'il rapportera, je m'engage, de mon côté, à lui donner des lettres pour mon chef de travaux, et à le faire bénéficier de mon traité, et du concours de mes gens.

— C'est raisonnablement parlé, dit le suffète.

— J'y souscrirai volontiers, dis-je à mon tour, si Tsiba veut réduire à un sixième sa part dans mon exploitation. »

Nous débattîmes un instant ce partage. Enfin Tsiba consentit à la réduction que je demandais. Hannon rédigea sur-le-champ en double les clauses de notre accord, et nous allâmes au temple d'Astarté faire un sacrifice à la déesse, et lui jurer d'observer fidèlement notre traité.

Nous étions dans la bonne saison, et je ne voulais pas perdre de temps. Quatre jours après notre arrivée à Gadès, nos navires repartaient déjà, en route pour l'embouchure du Bétis. Trois jours d'une navigation facile nous y conduisirent. On sait que, passé le détroit de Gadès, il y a des marées comme dans le lam Souph, et même bien plus considérables. Je dus donc attendre quelque temps le flot, pour franchir la barre du Bétis. A cette heure où la barre est praticable, l'entrée du fleuve présente toujours un spectacle des plus animés. Des navires phéniciens de tout tonnage, depuis le gaoul jusqu'à la barque de pêche, des pirogues ibères à rames et d'autres grandes pirogues à voiles d'écorce brunes ou noires, et jusqu'à de longues pirogues celtes faites de peaux cousues ensemble glissent sur la mer et se croisent en tous sens, entrant ou sortant du fleuve. Ces embarcations ne sont jamais vides; elles partent, chargées de marchandises et de provisions, et reviennent chargées de minerai; car tout ce qui se consomme aux mines vient de Gadès. Ma flottille franchit heureusement la barre, et comme le courant était fort et le vent nul, je remontai à la rame.

Le fleuve Bétis, aux eaux rapides et jaunâtres, coule entre des berges boisées ou des plateaux arides. Le pays est sauvage et montagneux. De loin en loin, on rencontre quelques villages d'Ibères, formés de huttes en boue et en branchages; ces huttes sont peu élevées, car elles sont construites au-dessus de terriers dont elles ne sont que le toit. Les villages de nos mineurs sont construits en huttes plus grandes, et plus propres, mais avec les mêmes matériaux. Seulement, au centre de chacun d'eux se voit un enclos palissadé avec un réduit ou fortin crénelé, bâti de briques crues ou cuites.

« Voilà, dit Hannon, un pays qui n'est pas gai. Je pense que l'argent qu'on en rapporte se dépense plus joyeusement qu'il ne s'acquiert.

— Tous ces lieux que nous voyons, observa Hannibal, sont naturellement très-forts et le Bétis serait une très-bonne ligne de défense. Il a dû se livrer par ici de vigoureux combats.

— Hélas! s'écria Himilcon, j'en sais quelque chose! Dans ce pays de Tarsis, on a plus vite fait de crever un œil à un honnête homme que de lui offrir une coupe de vin de Helbon. Tenez, regardez-là-

bas, les voilà, les coquins, les voilà, les vils sauvages. »

Tout le monde regarda du côté qu'indiqua le pilote. En effet, une vingtaine de sauvages marchaient ou plutôt couraient à la file le long de la berge, paraissant observer nos vaisseaux. Ils avaient la tête entourée d'une sorte de turban en tissu d'écorce, un lambeau de la même étoffe serré autour des reins, et du reste complétement nus. Ces hommes ont la peau très-halée, les cheveux noirs, les yeux petits et obliques; ils sont bien faits, de moyenne stature, et extrêmement agiles. Quelques-uns, parmi eux, semblent être d'une autre race : ceux-là ont la tête longue, sont très-barbus, de haute taille, maigres de corps et affreusement laids de visage. Tous étaient armés, portant des boucliers oblongs et étroits, des casse-tête, des frondes, et des lances ou javelines en bois très-dur, la pointe durcie au feu, ou garnies d'une pointe de pierre ou d'os.

Je hélai les sauvages, mais ils ne répondirent pas, et continuèrent à trotter.

« Bicri, dit Himilcon à l'archer, qui était assis sur le pont entre son carquois et Jonas, fort occupé de l'éducation du singe Guébal, Bicri, envoie donc une flèche à l'un de ces gaillards-là, pour voir si elle ne l'arrêterait pas mieux que la voix du capitaine. »


Elle montait une mule richement caparaçonnée. (P. 236, col. 1.)

L'archer se leva, en ramassant son arc. Je m'interposai.

« Pas de cela, dis-je au rancunier pilote. Les sauvages ne nous disent rien ; laissons-les tranquilles. S'ils veulent commencer, ils trouveront à qui parler.

— Alors, je retourne à Guébal, dit Bicri. Guébal fait mes délices ; il est aussi raisonnable qu'un homme, sauf qu'il m'égratigne un peu trop souvent, qu'il me mord bien un peu aussi, sans compter qu'il me tire les cheveux. Mais il est bien amusant tout de même.

— Retourne à ton Guébal, dit Hannon ; cela ne te changera guère : il est presque aussi joli que ces Ibères là-bas. »

Quant à Jonas, il ne se dérangea même pas pour voir les bêtes curieuses. Une amitié toute particulière s'était établie, dès les premiers jours, entre le singe et l'épais sonneur de trompette. Le singe avait trouvé commode de s'installer sur les épaules du géant, et de se cramponner à sa chevelure crépue : de ce poste élevé, il faisait des grimaces à tout le monde en claquant des dents. Le géant se pâmait d'admiration devant les grimaces du singe, et l'étouffait de friandises. Quant au remuant Bicri, ce qui l'avait enthousiasmé pour Guébal, c'était que Guébal était encore plus remuant que lui. L'agile archer, si adroit, si dévoué, si brave et si intelligent, avait dix-sept ans d'âge, et douze ans pour le sérieux ; de sorte qu'entre le singe et l'adolescent c'était un assaut perpétuel de tours d'adresse ; c'était à qui grimperait le plus vite au mât, ou se balancerait le plus lestement au bout d'une corde. C'est ainsi que le géant, le singe et l'archer s'étaient pris l'un pour l'autre d'une amitié inaltérable, à peine troublée par quelques égratignures du singe et quelques soufflets de l'archer.

Le soir de ce jour-là, nous nous arrêtâmes en face d'un village de mineurs. Le chef vint au-devant de nous pour nous recevoir. C'était un homme rude et grossier : il était d'Arvad, et reconnut très-bien Hannibal.

« Par Menath, par Hokk, par Rhadamath et par tous les dieux de l'autre monde, s'écria-t-il en jurant et en blasphémant, c'est donc la semaine aux gens d'outre-mer?

— Et pourquoi cela, homme d'Arvad? lui demandai-je.

— Ne vient-il pas de me passer, il y a cinq jours, une bande de vauriens commandés par un certain Tyrien Bodmilcar? Ils ont saccagé deux maisons, ici, étant pris de boisson. Et que Khousor Phtah m'écrase! si tous les mineurs ne s'étaient réunis contre eux, ils mettaient tout à feu et à sang! Celui qui aura pendu ce Bodmilcar avec une bonne corde, à une bonne branche, pourra se vanter d'avoir branché un vrai coquin. Et en matière de coquins, j'ai la prétention de m'y connaître.

— Je le crois, chef de travaux, je le crois, lui répondis-je. Mais où est ce Bodmilcar, à présent?

— Que t'importe?

— Il m'importe que j'ai un petit compte à régler avec lui.

— Eh bien, si tu prétends le trouver, tu iras loin. Il est parti avec une tribu d'Ibères de l'intérieur, des

mauvaises gens, des gens avec lesquels il n'y a que des coups de lance à attraper.

— Nous sommes gens à les leur rendre au centuple.

— Je te conseille de te méfier. Le Bodmilcar me fait l'effet d'un hardi compagnon, et sa troupe est en nombre.

— Oh! s'écria Chamaï impatienté, qu'il soit ce qu'il voudra, cela nous est fort égal; mais qu'on me le donne à longueur d'épée...

— Jeune homme, répondit flegmatiquement le chef des travaux, nous n'avons que faire ici de vos longueurs et de vos épées. Procurez-moi plutôt quelque bonne coupe de vin à boire, et puisque vous êtes tellement à l'épreuve du danger, je vous indiquerai, moi, de bons gisements. L'argent est l'argent, n'est-ce pas?

— Et le bon vin est le bon vin, répondit Himilcon. Homme d'Arvad, tu as raison.

— Or çà, dis-je tout de suite, qu'on apporte une outre du meilleur vin de Byblos, et nous causerons plus à l'aise avec le seigneur chef de ces mines, en la dégustant ici.

— Voilà qui est bien parlé, s'écria le chef des travaux, et je ne veux pas demeurer en reste avec vous. Qu'on m'égorge un jeune bœuf, des meilleurs, et qu'on fasse un festin à nos compatriotes. Ils nous donneront des nouvelles de Phénicie, et nous leur dirons des nouvelles de Tarsis et des gisements argentifères. »

Là-dessus, l'homme d'Arvad frappa trois fois dans ses mains. L'intendant de ses esclaves parût aussitôt et il lui donna des ordres pour le festin qu'on nous prépara à l'ombre d'un bouquet d'arbres.

« Écoutez, nous dit le mineur, vous me faites l'effet de braves gens, et puis vous êtes en force. Moi, j'aime les gens qui sont en force, et je les respecte. Puisque Hannibal est avec vous, et qu'il est de ma ville d'Arvad; et puisque vous m'offrez de bon vin à boire, je vais vous donner un bon conseil, et un bon renseignement aussi, que tous les dieux infernaux m'emportent! Sur le territoire du chef voisin de celui qui est l'allié de la Tsiba, il y a des filons de la plus grande richesse. Les sauvages sont hostiles, mais vous avez de la pacotille pour les rendre aimables, et au besoin, vous avez vos flèches et vos épées, n'est-il pas vrai?

— Tout à fait vrai, répondis-je. A combien de marche est le district en question de l'endroit où l'on peut arriver à flot?

— Trois petites journées.

— Et les moyens de communication?

— Néant. Pas de route. Des bois et des ravins tout le temps. Ni chevaux, ni ânes, ni mulets.

— Joli chemin, observa Hannibal. Alors nous porterons nos marchandises sous notre bras?

— Vous les ferez porter sur la tête ou sur le dos des Ibères que vous fournira le chef de travaux de Tsiba. Bête de somme pour bête de somme, l'Ibère en vaut bien une autre.

— Et s'il existe encore des bâtons dans cette partie du monde, s'écria Himilcon, je garantis que les Ibères à moi confiés marcheront bien. Avec un bâton pas plus gros que deux fois mon pouce, j'écris couramment la langue Ibère sur le dos du premier sauvage de Tarsis venu. »

L'homme d'Arvad se mit à rire de la bonne plaisanterie d'Himilcon, et nous vidâmes une dernière coupe. Le lendemain au petit jour, nous repartîmes pour l'intérieur des terres. Vingt-quatre heures après, nous étions sur le terrain de la veuve Tsiba. J'y pris tout de suite mes arrangements.

Le chef des travaux, qui était un homme d'Utique, me réunit deux cents porteurs et esclaves mineurs. Je les chargeai de mes marchandises, et les répartis par quatre groupes, sous la surveillance de mes capitaines et pilotes. Je laissai la flotille avec une partie des équipages sous les ordres d'Asdrubal.

Le *Dagon* et l'*Astarté* descendirent en aval pour choisir un mouillage convenable. Le *Cabire*, qui tirait peu d'eau, fut désigné pour circuler sur la rivière, en surveiller le cours, et nous fournir de vivres. Avec le reste de ma troupe, je partis le lendemain pour les nouveaux territoires, précédé par un guide que me fournit le chef des travaux.

Nous traversâmes un grand plateau, puis des ravins boisés. La première nuit, on campa dans les bois. Le jour suivant, nous descendîmes une série de pentes étagées, et nous arrivâmes dans une vallée profonde que nous suivîmes toute la journée. Ce n'est que le quatrième que je finis par rencontrer de nombreux parcs à bestiaux, et enfin un grand village ibère. Toute la population nous reçut en armes, et nous témoigna de très-mauvaises dispositions. A force de présents, je finis par me concilier les chefs, qui m'accordèrent l'autorisation de m'établir sur une butte dénudée, à trois stades du village, et en plaine. J'y installai aussitôt mon camp, que Hannibal fortifia de fossés et de palissades. Deux jours après, sous la direction d'un homme expert, que nous envoya le chef des travaux de Tsiba, je commençai à fouiller les mines, et sauf le nombre d'hommes strictement nécessaires à la garde du camp, tout le monde mit la main à l'œuvre.

Nos travaux durèrent trois mois. Pendant tout ce temps, les Ibères se montrèrent défiants et peu communicatifs, mais non hostiles. Par la protection d'Astarté, les fouilles furent des plus fructueuses. La mine était d'une richesse extraordinaire, et j'en tirai deux mille talents d'argent. J'en affinai une partie sur place; j'envoyai tout le minerai par les porteurs rejoindre l'*Astarté*, qui m'accusa réception. Quant aux lingots affinés, je voulais les emporter moi-même. Les chefs des sauvages me louèrent cent cinquante hommes comme porteurs, car le chef des travaux de Tsiba ne m'avait pas renvoyé les siens. Enfin le 10 du mois de Sin, ma caravane fut orga-

nisée, et je quittai sans regret notre campement, pour revenir à nos navires, chargé de richesses et le cœur joyeux. Les Ibères me fournirent un guide que je plaçai en tête à côté d'un matelot sûr, et à peine eûmes-nous le dos tourné, qu'ils se précipitèrent sur notre camp pour démolir les palissades et s'approprier les menus objets que nous abandonnions dans l'enceinte.

A suivre. LÉON CAHUN.



LES CRABES

Les crabes sont de drôles de corps, d'étranges individus bizarrement conformés, de vrais originaux qui ne font rien comme les autres.

Ils pataugent dans les eaux peu profondes, se traînent gauchement sur le rivage ou courent la poste en allant toujours obliquement.

Il y en a de très-petits et de très-grands, d'allongés et de trapus, d'aplatis et d'arrondis; tous ont le dos large et la queue si courte qu'elle est à peu près dissimulée sous la carapace. Les espèces sont nombreuses et toutes comestibles sans être également recherchées des gourmets.

La femelle porte ses œufs comme celle du homard ; elle les dépose sur le sable lorsqu'ils sont prêts à éclore. Les larves qui en sortent sont extrêmement petites ; vues au microscope, elles se montrent tellement différentes de leurs parents, que les naturalistes les avaient d'abord considérées comme d'autres animaux, et en avaient fait un genre à part sous le nom de *Zoé*.

Ces larves sont nues et subissent plusieurs métamorphoses avant de prendre l'apparence de vrais crabes ; c'est seulement alors qu'apparaît l'enveloppe calcaire dont l'animal se dépouille à certaines époques, à mesure qu'il grossit, ainsi que le font les homards, les langoustes et les écrevisses.

Au moment de la mue, les crabes se rassemblent dans les cavités des rochers, et l'un d'entre eux est chargé de monter la garde à l'entrée de leur refuge; car les pauvres dépouillés n'auraient ni l'énergie ni les moyens de se défendre.

C'est d'ordinaire un vieux crabe robuste, dont les mues sont plus rares, qui est investi de cette délicate et périlleuse mission, et il s'en acquitte en conscience. Le crabe en faction est solide au poste; il oublie sa timidité, pour ne pas dire sa lâcheté naturelle, et va audacieusement au-devant de l'ennemi qui approche en faisant claquer ses pinces pour l'intimider. Le capitaine Fracasse n'a pas l'air d'un plus terrible pourfendeur.

Les crabes sont les vautours de la mer : ils recherchent surtout les animaux morts, qu'ils ont la bonne idée de ne pas laisser corrompre davantage. Ils partent pour la maraude à la nuit tombante; quand, par bonne fortune, ils rencontrent une grosse proie, ils l'escaladent, se hissent, grimpent dessus et se mettent à la dépecer. C'est à qui fera le plus de besogne: ils arrachent des lambeaux qu'ils portent à leur bouche avec leurs pinces, ils s'en donnent à cœur joie et ont bientôt déblayé la place.

Il leur arrive parfois de s'attarder à savourer un mets si délectable; ces affreux gourmands sont tellement repus qu'ils en ont l'esprit et les membres alourdis : ils ne s'aperçoivent pas que la mer se retire et restent échoués sur le sable. Ils n'ont plus d'autre ressource que de *faire le mort*, ils replient leurs pattes sous leur carapace, s'accroupissent et attendent le retour de la marée pour rentrer au gîte. A les voir ainsi immobiles, on les prendrait pour des galets; mais touchez-les un peu, et vous verrez comme ils détaleront.

Les crabes sont friands d'huîtres, et il leur faut employer la ruse avec cette proie qui s'enferme chez elle à l'approche du moindre danger.

Le naturaliste anglais Gilbert White nous apprend comment le crabe s'y prend quand il veut manger des huîtres à son déjeuner. Il se tapit tout près d'une coquille et attend patiemment qu'elle s'ouvre. Dès que l'huître bâille, pour aspirer un peu d'air ou un peu d'eau, le rusé compère aux aguets lance adroitement une petite pierre entre les valves. Le pauvre mollusque sentant la présence de l'ennemi tente de fermer les solides portes de sa maison, mais il en est bien empêché : le voilà livré sans défense au pouvoir d'un ennemi impitoyable qui lui enfonce ses pinces dans les chairs, l'arrache à son toit et le déguste commodément.

Certains crabes se creusent un terrier où ils se réfugient pendant le jour, et ne vont à l'eau que la nuit. Leur agilité est surprenante : on raconte, devons-nous le croire ? que, quand ils sont poursuivis, un cavalier a de la peine à les gagner de vitesse.

Cette prodigieuse rapidité des mouvements appartient aussi aux petits crabes dont l'herbe fourmille au Deccan, dans l'Inde. Ces crabes terrestres se nourrissent particulièrement des tiges vertes du riz. C'est, paraît-il, un spectacle des plus réjouissants que de voir à l'œuvre ces moissonneurs d'un nouveau genre. Debout sur leurs pattes, ils coupent le riz à l'aide de leurs pinces, et quand ils ont assez *brouté* sur place, ils font des bottes de fourrage plus grosses qu'eux et les emportent dans leurs réduits tout en se dandinant.

Une des espèces les plus curieuses est assurément celle des *tourlourous* qui habitent les Antilles. Des quantités prodigieuses de ces crabes vivent en société sur les collines boisées, dans les fentes des rochers, des pierres, dans le creux des arbres ou dans les trous du sol.

A l'époque des pluies, c'est-à-dire en avril et en mai, ils changent de climat et vont faire une saison

au bord de la mer. Ils partent en troupes nombreuses formant une bande qui a souvent 4 kilomètres de long sur 30 ou 40 mètres de large, parcourant les champs, les jardins, les bois et les routes. Le frottement de leurs carapaces et de leurs pinces fait un bruit qui s'entend de fort loin.

Ils voyagent surtout la nuit et vont par régiments, comme une armée. Les mâles partent les premiers en éclaireurs, les femelles viennent à la suite ; l'arrière-garde est formée des vieux, des malades, des infirmes et des traînards.

Rien ne peut arrêter cette caravane de crabes tapageurs : ils vont toujours ; ils franchissent tous les obstacles, les haies, les fossés ; escaladent les murs et les maisons, dévorant tout sur leur passage, la végétation et les récoltes. Rencontrent-ils des habitations ouvertes, ils y entrent bruyamment, et si l'on veut les chasser, ils se mettent sur la défensive, lèvent leurs pinces, et les font claquer l'une contre l'autre de l'air le plus menaçant.

En arrivant à la mer, ils commencent par prendre un bain, et certes ce n'est pas du luxe pour des voyageurs aussi fatigués et aussi crottés ; puis, après avoir déposé leurs œufs sur le rivage, ils vont se cacher où ils peuvent pour changer de vêtement. Leurs vieilles tuniques calcaires craquent de tous côtés ; ils s'en dépouillent et, dès qu'ils sont habillés à neuf, ils retournent chez eux, faibles et fatigués. Combien, hélas ! périssent en route.

Les habitants du pays profitent de la circonstance pour donner la chasse à cet abondant gibier, et se dédommager en partie des dégâts que ces ravageurs ont commis à leur premier passage.

Les œufs qu'ils ont abandonnés sur le rivage étranger éclosent bientôt. C'est un fourmillement, un grouillement indescriptible ; on dirait de la poussière de briques animée. Tous ces crabes minuscules se mettent en branle ; ils rampent et se traînent : ils vont retrouver leurs parents au pays ! Souhaitons-leur bon voyage, mais bien peu arriveront, car les dangers qu'ils courent sont nombreux. Dans les pays habités qu'ils traversent, on ne peut faire un pas sans en écraser des centaines.

On rencontre fréquemment, sur les côtes de l'océan Atlantique et de la Manche, un crabe qui diffère de tous les autres en ce que sa tête et ses pattes sont seules protégées par une cuirasse. Sa queue, relativement longue, est complétement nue, à l'exception de l'extrémité, qui est garnie d'une pointe dure en forme de crochet. Ce crabe est le fameux Bernard-l'Ermite, appelé aussi Pagure et Soldat.

Voilà par ma foi un soldat bien équipé ! N'en soyez point en peine : le Bernard doit se battre et il se battra ; il saura se procurer l'abri refusé par la nature en se fourrant dans la première coquille qu'il trouvera à sa convenance.



Crabe se débarrassant de sa carapace. (P. 239, col. 1.)

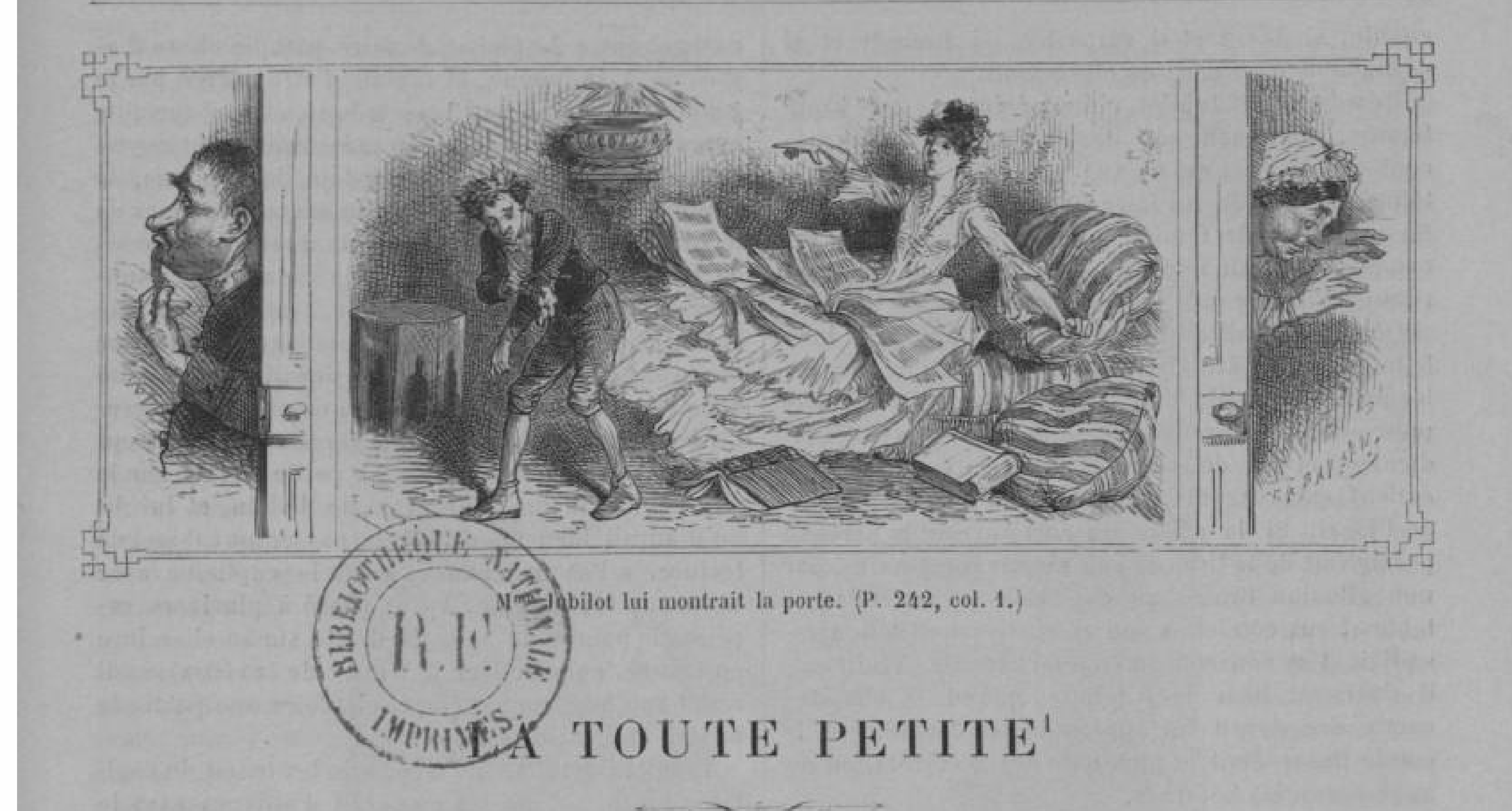
Voyez-le, à marée basse, parader sur la grève ; il est à la recherche d'un logement plus vaste que celui qu'il occupe. Il s'arrête devant chaque coquille, la considère attentivement et l'inspecte avec soin. Il la tourne, la retourne, passe de l'une à l'autre, revient tour à tour à celle-ci et à celle-là. Quand il croit tenir son affaire, il quitte son vieux logis pour essayer le nouveau. S'il ne s'y trouve pas à l'aise, il a bientôt fait : il rentre dans le premier, se remet en quête d'une autre demeure, et il persévérera jusqu'à ce qu'il en ait trouvé une qui soit à la fois spacieuse, commode et légère. Il y introduit d'abord sa queue, puis son corps, replie ses pattes, ferme l'ouverture avec ses pinces et se trouve ainsi bien barricadé.

Le Bernard-l'Ermite n'entre pas toujours paisiblement en possession de sa nouvelle habitation. Parfois deux individus convoitent la même coquille, ce qui amène un terrible combat.

Les deux rivaux se frappent et se pincent jusqu'à ce que le plus faible batte en retraite. Alors le vainqueur s'introduit dans la coquille qu'il a glorieusement conquise et arpente fièrement la grève ; il passe et repasse devant le vaincu avec toute la superbe d'un triomphateur revêtu de dépouilles opimes.

Mme Gustave Demoulin.





Mme Jubilot lui montrait la porte. (P. 242, col. 1.)

LA TOUTE PETITE[1]

XIV

M. et Mme Jubilot. — En quoi Sidonie ressemble à Mme Jubilot.

La tante avait écouté tout ce discours de l'oncle Maupoil d'un air assez distrait, comme quelqu'un qui essaye de se montrer poli, mais qui est trop préoccupé pour n'en pas laisser paraître quelque chose.

La première fois que l'oncle Maupoil prononça les mots : « Pas de chance! » il se fit instantanément un singulier travail dans l'esprit de Mme Baudouin. Elle songea tout à coup au capitaine Jubilot, dont c'était l'expression favorite, toutes les fois qu'il avait le malheur de déplaire à sa femme en la tirant d'une de ses extases poétiques. Pourquoi la tante songeait-elle au capitaine Jubilot, qu'elle avait absolument oublié depuis tantôt vingt ans? Elle n'aurait su le dire. Du capitaine Jubilot, sa pensée passa à Mme Jubilot, et brusquement revint sur Sidonie.

Il n'était point dans la nature de Mme Baudouin de raisonner vite, ni de laisser courir ses idées vers une conclusion précipitée, comme des voyageurs en retard qui craignent de manquer le train. Aussi fut-elle un peu effrayée de la rapidité foudroyante avec laquelle les pensées suivantes s'enchaînèrent l'une à l'autre, sans lui laisser presque le temps de se reconnaître : Mme Jubilot, c'est Sidonie, comme elle sera à quarante ans si l'on n'y met bon ordre. Sidonie, c'est Mme Jubilot, comme elle devait être à trois ans. Le mal de Mme Jubilot, c'est justement le mal de Sidonie. Le mot de l'énigme, c'est : *imagination déréglée.*

Jusque-là c'était bien raisonné ; oui, la petite imagination de Sidonie était déréglée comme l'avait été celle de Mme Jubilot ; mais il y avait encore entre ces deux personnages d'âge si différent un point commun que Mme Baudouin n'apercevait pas : toutes les deux étaient égoïstes. Pourquoi, en effet, cette imagination, qui leur peignait avec tant de vivacité ce qui pouvait leur être agréable à elles-mêmes, ne leur montrait-elle pas aussi vivement ce qui pouvait plaire aux autres?

A vrai dire, Sidonie n'était pas égoïste par nature, mais elle l'était devenue par l'enchaînement des circonstances et par l'aveugle tendresse de tous ceux qui l'entouraient. Mme Baudouin, qui jadis avait plaint sincèrement Mme Jubilot d'avoir trop d'imagination, n'était pas femme à soupçonner que la propre fille d'une femme comme sa belle-sœur et d'un homme comme son frère pût avoir apporté en venant au monde, ou contracté depuis sa naissance, un aussi vilain défaut que celui de l'égoïsme.

Pour elle, l'excès d'imagination expliquait toutes les contradictions du caractère de Sidonie, comme les bizarreries de Mme Jubilot.

C'est parce que l'imagination de Sidonie était trop vive et trop ardente qu'elle vivait continuellement dans un monde de fantaisie, d'où elle ne sortait qu'à regret et toujours avec dépit et mauvaise humeur ; voilà pourquoi l'équilibre était rompu entre ses facultés, pourquoi elle pouvait être à la fois si raisonnable et si niaisement têtue, si bonne et si mé-

1. Suite. — Voy. pages 145, 161, 177, 193, 209 et 225.

chante, si douce et si emportée, si aimante et si désagéable pour ceux qu'elle aimait.

De même, Mme Jubilot n'était point une méchante femme; seulement son imagination la rendait mécontente du sort qui l'avait unie à un simple capitaine, au lieu de lui faire épouser un duc et pair. En sa qualité de femme supérieure, poétique et incomprise, c'était une médiocre ménagère, mais en revanche une grande liseuse de romans.

Quand elle quittait le monde réel pour entrer dans le monde de la fantaisie à la remorque d'un roman, les personnages du livre devenaient aussitôt vivants pour elle; elle prenait au sérieux leurs exploits ridicules, et se délectait de leur pathos; plus ils étaient extravagants, plus elle les trouvait voisins de l'idéal. Si la cuisinière entr'ouvrant la porte se permettait de la tirer de son monde imaginaire, par une allusion timide au capitaine qui attendait à table et aux côtelettes qui refroidissaient, elle tressaillait et se courrouçait comme Sidonie. Vraiment, il s'agissait bien de côtelettes quand le chapitre commencé devait lui apprendre si décidément le comte Oscar était le plus noir des scélérats, ou un ange parmi les hommes.

Quand le jeune Venceslas Jubilot (qui, par parenthèse, était bien mal fagoté pour le fils d'une femme si poétique) faisait irruption dans le boudoir, et déclarait à sa mère que sa veste était déchirée, mais que ce n'était pas sa faute, Mme Jubilot regardait le malencontreux Venceslas avec des yeux hagards et lui montrait la porte. Qu'est-ce que c'est, je vous prie, que la veste d'un polisson de huit ans, comparée à ce duel terrible qui ne peut manquer d'avoir lieu au chapitre XII? Car, à la fin du chapitre XI, Robert a toisé Gontran de la tête aux pieds, Gontran a contretoisé Robert des pieds à la tête, ils se sont regardés en fronçant le sourcil pendant plus d'une minute, et ils se sont séparés en se disant : « Nous nous reverrons ailleurs! »

Le capitaine Jubilot, par bonheur pour la paix du ménage, était un bon vivant et ne prenait point au tragique les élégies de sa femme. Il pensait qu'elle aurait pu être meilleure, mais il se consolait en se disant qu'elle aurait pu être pire; il était rempli d'égards et d'attentions pour elle; il ne manquait jamais l'occasion de lui faire quelque petite surprise et quelque petit cadeau, parce que les petits cadeaux entretiennent l'amitié. Ensuite c'étaient comme autant d'hommages qu'il rendait à sa supériorité; « car, disait-il entre amis, s'il n'est pas absolument prouvé que ce soit une femme supérieure, il n'est pas absolument démontré non plus qu'elle n'en soit pas une. »

Un jour qu'elle lui avait lu avec exaltation, dans un de ses auteurs favoris, une description ultra-sentimentale de je ne sais quelle petite plante assez vilaine d'ailleurs, le capitaine, en revenant de la parade, acheta un pied de cette petite plante et emporta le pot lui-même. Il marchait d'un bon pas, partagé entre le plaisir de faire quelque chose d'agréable à sa femme, la crainte d'être aperçu par le colonel, avec son pot sous le bras, et une certaine appréhension de voir son offrande froidement reçue.

Quand il entra dans le boudoir de madame, le malheur voulut que le héros du roman en cours de lecture fût tombé d'une tour de deux cents pieds de haut. Le volume s'arrêtait là sans laisser soupçonner si ce pauvre monsieur avait pu se raccrocher en route, ou s'il était tombé tout à plat sur le pavé. Le volume suivant, qui devait éclairer cette question, ne se trouvait point au cabinet de lecture. Un lecteur retardataire l'avait gardé un jour de trop. Quand le capitaine déposa sa petite plante sur le guéridon, madame fit un geste de dédain, et lui dit qu'il aurait bien mieux fait de passer au cabinet de lecture. « Pas de chance! » dit le capitaine avec beaucoup de flegme. Ayant passé à plusieurs reprises la paume de sa main droite sur sa chevelure en brosse, pour activer le travail de la réflexion, il remit son képi sur sa tête, et alla faire une partie de billard au Cercle militaire.

Tous ces détails, Mme Baudouin les tenait du capitaine lui-même, qui les racontait d'ailleurs sans le moindre sentiment de rancune. Elle avait eu, sans les chercher, et même à son corps défendant, les confidences du mari et de la femme. Elle devait sans doute cette confiance à la réputation qu'elle avait d'être une femme charitable et discrète.

Quand Mme Jubilot se mettait à désirer quelque chose, son imagination lui peignait l'objet de ses désirs et le bonheur de le posséder sous des couleurs si vives, qu'elle tombait dans le plus morne accablement à l'idée de ne le posséder jamais. Alors elle respirait des sels anglais, regardait courir les nuages, enviait le sort des hirondelles « qui planent si fort au-dessus des misères de ce monde ». Les hirondelles auraient pu lui répondre que leur métier était plus pénible que le sien, vu qu'elles s'exténuaient à attraper des insectes pour se nourrir elles-mêmes et apaiser l'insatiable appétit de leur couvée.

Après avoir envié les hirondelles, Mme Jubilot avait une crise de larmes, puis un accès de rire ner-



veux, puis une seconde crise de larmes, et puis c'était fini. Alors elle avait un accès de magnanimité et pardonnait au pauvre capitaine de n'être encore que capitaine, et de ne répondre qu'au nom de Jubi-

lot tout court, sans le moindre titre et sans la moindre particule.

C'est dans ces moments-là qu'elle cousait des boutons aux chemises du capitaine et qu'elle mettait des pièces à la veste de Venceslas. Puis elle revenait à ses romans, jusqu'à la prochaine crise.

Sidonie semblait avoir calqué son petit programme sur celui de Mme Jubilot : même emportement dans les désirs, même ardeur d'imagination ; seulement là où la femme du capitaine tombait dans un morne accablement, Sidonie entrait en fureur. Elle ne connaissait plus ni tante, ni père, ni frère, ni sœur ; elle aurait brisé tous les obstacles, si elle en avait eu la force, aussi bien qu'elle en avait la volonté. Elle s'apaisait ensuite, et, comme Mme Jubilot, se réconciliait avec la vie.

Quand Mme Baudouin crut avoir constaté qu'elle tenait enfin la clef du caractère de Sidonie, elle se dit : « Petite friponne, si j'avais su plus tôt ce que je sais maintenant, tu ne m'aurais pas jouée comme tu l'as fait. Mais si tu m'as gagné la première partie, j'espère bien te gagner la seconde, avec l'aide de Dieu ! »

Pas de chance ! dit le capitaine. (P. 242, col. 2.)

XV

Idées déraisonnables d'un éléphant. — L'autre petite Sidonie. — La tante Isa se défie des gens qui ont de l'imagination.

C'est lorsque Sidonie jouait longtemps seule que son imagination s'envolait dans le pays des chimères ; la tante Isabelle décida un beau jour que Sidonie ne jouerait plus jamais seule, qu'il y aurait toujours là quelqu'un pour l'empêcher de perdre le sentiment de la réalité, pour détourner adroitement ses idées quand elles prendraient le chemin des hirondelles, comme celles de Mme Jubilot. Elle jura que ce quelqu'un-là ce serait elle-même, et, coûte que coûte, elle se tint parole.

« Est-ce que nous ne faisons pas un « mort? » dit un jour l'oncle Maupoil, qui était un effréné joueur de whist. Il se frottait les mains et souriait dans sa cravate, rien qu'à l'idée de la bonne partie qu'il allait faire avec M. Lescale et la tante Isabelle.

« C'est que..., répondit M. Lescale avec timidité, nous ne pouvons pas faire un « mort » à nous deux tout seuls.

— Qui parle de faire un « mort » à deux? dit l'oncle Maupoil, en cessant de se frotter les mains. Est-ce que Mme Baudouin est souffrante?

— Non, mais elle joue « aux animaux » avec Sidonie, dans sa chambre, et elle m'a priée de l'excuser ce soir ».

L'oncle Maupoil allait dire que c'était bien désagréable ; déjà il regardait M. Lescale avec sévérité, et M. Lescale regardait les ongles de sa main gauche avec embarras ; déjà l'oncle remuait les lèvres et se préparait à exhaler sa mauvaise humeur,

quand tout à coup il se ravisa, et se passa plusieurs fois la main sur le menton. Cette légère friction donna un autre cours à ses idées : « Bah! dit-il d'un ton badin, il y a sous cet amour de Mme Baudouin pour les animaux de l'arche de Noé quelque chose de plus sérieux, que nous comprendrons plus tard.

— Évidemment, répondit M. Lescale d'un ton conciliant.

— Vous ne me ferez jamais croire qu'une femme comme elle joue pour le plaisir de jouer...

— Mais, répondit M. Lescale, je ne cherche pas à vous le faire croire.

— Il ne manquerait plus que cela! dit l'oncle Maupoil avec une joyeuse brusquerie. Jouons aux échecs. »

Pendant qu'ils jouaient aux échecs dans la salle à manger, l'éléphant de l'arche de Noé se couvrait de ridicule, dans la chambre de la tante Isabelle. Voici comment.

La tante Isa avait imaginé de faire causer les animaux entre eux. Elle avait pris la parole au nom de l'éléphant, et s'était amusée à lui prêter les fantaisies les plus grotesques, pour voir ce que dirait sa petite fille. Elle riait sous cape, en entendant Sidonie, qui parlait au nom de la girafe, mère de l'éléphant, expliquer d'un petit ton de docteur à cet étourdi d'éléphant que ses fantaisies étaient déraisonnables.

« C'était si amusant! dit-elle le lendemain à son père et à l'oncle Maupoil ; l'éléphant de mon arche de Noé était un petit garçon, la girafe était sa maman, le petit garçon ne voulait pas obéir, c'est cela qui était laid!

— Affreux! dit l'oncle Maupoil, en lançant un coup d'œil d'intelligence à M. Lescale.

— Épouvantable! ajouta M. Lescale en levant les mains et en étalant les dix doigts dans la pose classique de l'épouvante.

— C'est la maman qui avait du chagrin, reprit Sidonie d'un ton grave ; le chameau et tous les autres riaient de l'éléphant. Savez-vous ce qu'il avait demandé à sa maman?

— Non! » dit l'oncle Maupoil, et M. Lescale répéta « non! » comme un écho.

Sidonie se pencha en avant pour révéler les énormités de l'enfant gâté : « Il pleurait, dit-elle à demi-voix, pour avoir une robe de satin rose à volants, une ombrelle et un chapeau de général!

— Oh! par exemple, crièrent à la fois l'oncle et le papa.

— C'est la pure vérité, dit Sidonie en remuant lentement la tête. Sa maman lui a dit : « C'est bien vilain de demander des choses impossibles, oui, monsieur! et c'est encore plus vilain d'aller bouder dans un coin ; je suis une maman bien malheureuse! »

Une autre fois, le serpent articulé (encore un fils de la girafe, celui-là) s'avisa de demander avec entêtement une paire de bottines vernies. Sa maman (c'est-à-dire Sidonie) sut très-bien lui répondre « impossible », et le mettre en pénitence dans un des tiroirs de la table.

Rien de plus sensé que les petits sermons de Sidonie ; elle parlait d'abondance, avec beaucoup de justesse et de raison, comme nous faisons tous d'ailleurs quand il s'agit des défauts d'autrui.

Parfois elle s'arrêtait au beau milieu de sa semonce, et semblait réfléchir profondément, comme si elle eût saisi tout à coup quelque ressemblance lointaine entre la conduite de l'éléphant ou du serpent et la sienne. Alors elle baissait la tête, et secouait à plusieurs reprises ses boucles blondes ; ou bien elle regardait la tante Isa avec des yeux si profonds et si pénétrants que la tante se disait en tremblant : « Elle se doute de quelque chose! » Non, Sidonie ne se doutait de rien ; et si parfois elle faisait un retour sur elle-même, en grondant le serpent, elle gardait ses réflexions pour elle, et passait à un autre jeu.

« Voyons, tante Isa, un jeu bien plus amusant. Tu serais la petite Sidonie, et moi je serais la tante Isa! » Tantôt, la tante Isa, devenue Sidonie pour un moment, se montrait si sage, si obéissante, si raisonnable, que Sidonie l'embrassait d'un air protecteur, l'appelait : « ma chère petite, » et lui donnait des bonbons que la tante était obligée d'accepter et de manger, pour demeurer dans l'esprit de son rôle ; tantôt elle faisait la mauvaise tête, mais d'une façon si comique et si plaisante, que Sidonie riait aux larmes, sans se douter qu'elle riait d'elle-même et de ses propres défauts.

Voyant cela, l'oncle Maupoil et M. Lescale se consolaient de ne plus jouer au whist. Ils se regardaient en dessous, secouaient la tête d'un air entendu, et se disaient tout bas : « La tante Isabelle est très-forte! »

A mesure que son père et son oncle désapprenaient le whist « faute d'un troisième, pour faire le mort », Sidonie désapprenait ses vilaines manières d'autrefois. Ses algarades devenaient de plus en plus rares.

Un jour d'hiver cependant, ayant reconnu le coup de sonnette de l'oncle Maupoil, elle se mit en tête, sans savoir pourquoi, d'aller lui ouvrir la porte elle-même. « Laissez-moi, dit-elle sèchement à la femme de chambre qui s'empressait de courir à la porte.

— Mais, mademoiselle, la gâche est dure, vous ne pourrez pas la tirer! »

« Mademoiselle » fronça les sourcils, frappa du pied, et déclara qu'elle savait tirer une gâche à son âge! Elle perdit plusieurs minutes en essais infructueux, ce qui accrut d'autant son exaspération. Pendant ce temps-là, l'oncle Maupoil s'impatientait et piétinait dans la neige. On l'entendit même, à travers la porte, éternuer avec une grande énergie. Il perdit complétement patience et carillonna de toutes ses forces.

Ce carillon terrifia Sidonie ; au lieu de s'obstiner jusqu'au bout, comme elle n'eût pas manqué de le faire autrefois, elle se tourna toute rouge vers sa

tante, et mettant son index dans sa bouche, elle lui dit : « Oh tante ! si tu savais ! j'ai été plus têtue que le petit éléphant ; plus méchante que l'autre petite Sidonie. Je ne recommencerai plus. »

En effet, cette scène fut la dernière. Désormais, au moment même de se mettre en colère, elle rougissait, et commençait à sourire. Elle allait réfléchir une minute dans un petit coin, et revenait dire à la tante Isa : « Oh oui ! mais je ne me laisse plus attraper, va ! Je ne veux pas faire comme l'autre petite Sidonie, tu sais, celle qui voulait jouer avec les rasoirs de son papa ! »

Tout en surveillant de près les moindres mouvements de la « toute petite », Mme Baudouin étudiait et surveillait tout son entourage ; j'entends par son entourage tous ceux qui, de près ou de loin, pouvaient avoir une influence bonne ou mauvaise sur Sidonie. Elle divisait les gens en deux catégories : d'une part ceux qui n'avaient point d'imagination du tout, ou dont l'imagination était sagement contenue par la raison ; d'autre part ceux qui avaient trop d'imagination, et qui pouvaient, un beau jour, tourner au romanesque.

Elle admettait les premiers à l'honneur de fréquenter la « toute petite, » de jouir de ses réparties et de sa conversation, enfin d'entrer dans son intimité ; elle tenait les autres à l'écart autant qu'elle le pouvait, jusqu'à se faire accuser de monomanie et d'intolérance.



Sidonie parlait au nom de la girafe. (P. 244, col. 1)

M. Lescale avait juste autant d'imagination qu'un livre de comptes-courants. Cependant quelquefois l'excès de son admiration pour Sidonie lui donnait toutes les allures d'un papa romanesque. Ne lui arriva-t-il pas, par exemple, de dire un jour qu'il tenait Sidonie sur ses genoux : « Comme le bleu lui va bien ! Non, il n'y a pas dans tout Versailles, y compris Montreuil, une aussi jolie petite fille que la mienne ! »

Pour le moment, la tante Isa se contenta de lui faire les gros yeux par-dessus la tête de Sidonie ; mais après le dîner, elle le prit à part, et le tança vertement sur son imprudence. « Ma chère, répondit humblement M. Lescale, je ne croyais pas mal faire ; d'ailleurs je l'ai dit sans y penser ; mais je ne recommencerai plus ! » Lequel des deux était le plus confus, lui d'avoir mérité d'être grondé, ou elle d'avoir osé le gronder ? Il serait difficile de le dire. Ce qui est certain, c'est que M. Lescale tint sérieusement sa promesse, et que Mme Baudouin lui rendit l'obéissance facile en le surveillant de près.

Si l'oncle Maupoil avait de l'imagination, il devait la cacher bien soigneusement, car, à le voir, on aurait juré qu'il n'en avait pas l'ombre. Un seul instant, il avait douté de Mme Baudouin, mais il s'en était humblement repenti. Il suivait en aveugle tous ses préceptes et toutes ses recommandations ; aussi avait-il ses petites et ses grandes entrées auprès de Sidonie, moins à titre d'oncle et de parrain qu'à titre d'homme raisonnable et sans imagination. Il inspirait tant de confiance à la tante Isabelle, qu'elle lui permit un jour d'emmener Sidonie faire une promenade, toute seule avec lui.

L'oncle fut si fier de sa bonne fortune qu'il bourra sa filleule de gâteaux et de sucreries, la promena en voiture découverte autour de Trianon et du grand canal, et ne cessa de répéter à tous les amis qu'il rencontrait : « Ma nièce et ma filleule, monsieur, tout à fait une grande demoiselle ! »

La tante lui aurait pardonné les gâteaux et la voiture découverte, mais elle ne lui pardonna pas les compliments.

L'oncle Maupoil, qui avait encore moins de patience que d'imagination, l'écouta cependant patiemment, non de profil, mais de face. Quand la tante eut fini son petit sermon, qu'elle avait prononcé en rougissant bien fort, il sourit doucement et lui dit : « Je ne suis qu'un maladroit, je le vois bien ; mais elle avait un petit air si raisonnable et si distingué que, ma foi !... enfin, vous avez raison, comme toujours ! »

« Mon cher, dit-il le soir même à M. Lescale : nous pouvons nous donner la main, j'ai eu mon petit sermon, comme vous avez eu le vôtre ; et je dois avouer que je l'avais aussi bien mérité que vous. Votre sœur est une femme supérieure, et nous devons lui obéir ; mais, entre nous, cette petite Sidonie avait l'air d'une princesse.»

Le caractère de Marie est fait pour rassurer complètement la tante Isa. Marie a de l'imagination, mais une imagination aimable et douce, sans emportement et sans écarts. La tante Isa l'avait déjà remarqué dans les lettres qu'elle recevait

autrefois de Marie. Marie, qui n'était encore qu'une enfant à la naissance de Sidonie, est devenue une belle jeune fille, modeste, sérieuse et aimante.

Personne dans la famille n'en sait aussi long qu'elle sur le passé de la tante; elle est devenue sa compagne, son amie, et à la fin sa confidente; elle a une physionomie sérieuse qui inspire la confiance et un aimable sourire plein de franchise, qui commande la sympathie. D'ailleurs, un double lien l'unit étroitement à la tante Isabelle: leur commune admiration pour la mère qu'elle a perdue, leur commune affection pour la « toute petite ».

A mesure que les années s'écoulaient, paisibles et uniformes dans cette maison bénie où régnait la paix et la concorde, les manières de Sidonie changeaient insensiblement.

Quand elle arriva à l'âge de discrétion, ses emportements d'autrefois étaient déjà de l'histoire ancienne; on n'en parlait même plus; tout le monde les avait oubliés, sauf peut-être Mme Chantre qui n'avait pas l'âme charitable, et qui aimait à irriter l'oncle Maupoil. Quant à l'oncle Maupoil, il parlait, comme d'une époque antédiluvienne, de ce temps si éloigné où l'on ne pouvait aborder Sidonie et la troubler dans ses réflexions sans risquer de recevoir une rebuffade ou un coup de parapluie dans l'œil.

A suivre. J. Girardin.



LES OTARIES OU LIONS MARINS

La magnifique collection zoologique du Jardin d'acclimatation, dont nous avons déjà eu si souvent l'occasion d'entretenir nos lecteurs, vient de s'augmenter d'une nouvelle curiosité, qui constitue une des *attractions* du moment: nous voulons parler des otaries ou lions marins.

Deux de ces animaux, les premiers croyons-nous que l'on ait vus à Paris, sont installés aujourd'hui dans un des compartiments du Jardin, où un vaste bassin a été réservé à leurs ébats. Rien de plus intéressant que d'étudier les allures et les mœurs de ces deux belles bêtes, à la face intelligente, aux mouvements pleins d'élégance, dont la vue avait été réservée jusqu'ici aux seuls navigateurs des régions méridionales de l'océan Pacifique.

Le moment le plus instructif, et aussi le plus impatiemment attendu par les spectateurs, est l'heure du repas des otaries[1]. Il faut voir alors avec quelle agilité ces curieuses créatures bondissent du sommet d'un rocher dans le bassin, avec quelle vigueur elles fendent l'eau à la poursuite de leur proie. C'est un spectacle des plus surprenants.

Mais me diront quelques-uns de mes lecteurs, qu'est-ce qu'une otarie? Qu'est-ce qu'un lion marin? Car enfin il est permis d'ignorer que la mer a ses lions.

L'otarie est un animal de la famille des phoques, dont elle constitue un groupe distinct, caractérisé par la forme des incisives et par les oreilles, qui sont placées au dehors de la tête, tandis que chez le phoque commun elles sont complétement internes.

Son corps est couvert d'une fourrure soyeuse, qui revêt chez le mâle l'aspect d'une crinière recouvrant la tête et les épaules. C'est à cette disposition spéciale de la fourrure que l'otarie doit son nom vulgaire de *phoque à crinière* ou de *lion marin*.

Lorsque cette crinière est sèche, les poils qui la composent, longs de quelques centimètres, se dirigent en arrière en décrivant une courbe. L'animal paraît avoir, comme le lion terrestre, la faculté de hérisser sa crinière à volonté, et il ne manque pas de le faire lorsqu'il se prépare au combat.

M. Raynal, le célèbre Robinson des îles Auckland, auquel on doit de précieux renseignements sur ces animaux jusqu'alors peu connus, dit: « J'ai souvent vu de ces animaux, réveillés tout à coup par notre approche, se redresser fièrement sur leurs nageoires antérieures et se ramasser sur eux-mêmes dans l'attitude d'un chien assis sur ses pattes de derrière. La partie basse de leur corps cachée par les grandes herbes, la tête haute, le regard farouche fixé sur l'objet de leur surprise, la crinière hérissée, la lèvre frémissante et montrant par moments leurs formidables canines, ils avaient toute l'apparence du lion dont ils n'étaient pas indignes de porter le nom. S'ils avaient autant d'agilité que de hardiesse et de force, ils n'auraient pas été moins redoutables que lui. »

Le lion marin a la voix forte et sonore; sa vue et son ouïe sont mauvaises, mais il a l'odorat d'une extrême subtilité. La gueule énorme, entourée d'une moustache rude, est armée de fortes canines comme chez les grands carnassiers.

Nous avons déjà dit que les otaries ne se rencontrent que dans les régions australes. Il y a peu d'années elles fréquentaient en grand nombre les Falkland, les Auckland et autres groupes d'îles avancées dans le sud de l'Atlantique ou du Pacifique. Mais la destruction impitoyable dont elles ont été l'objet

1. Les repas des otaries ont lieu dans l'après-midi, à 2 heures et à 5 heures.

dans ces derniers temps, dans le but d'obtenir leurs précieuse fourrure, a fait presque disparaître de leurs anciens parages les pauvres bêtes qui se sont réfugiées plus au sud encore.

La chasse aux lions marins est d'une extrême simplicité : les pauvres bêtes surprises sur la plage sont entourées et assommées à coup de bâtons. Cependant leur courage est digne d'une mort plus noble.

« Si pendant qu'ils sont à nager, dit M. Raynal, lui, assez près pour pouvoir le frapper de votre gourdin sur la tête, juste entre les deux yeux. Si vous le touchez en cet endroit vous aurez facilement raison de lui. Quand on le manque on ne fait qu'exciter sa fureur; le mieux alors est de l'éviter par un brusque détour et de lui laisser le champ libre pour retourner à la mer. Il nous est souvent arrivé de perdre un de nos bâtons saisi entre les fortes mâchoires du monstre et immédiatement broyé. »

L'animal que l'on a frappé sans le tuer devient



Otaries ou lions marins.

les lions aperçoivent un homme sur la plage, ils sortiront de l'eau et viendront l'attaquer. Que l'homme se mette à fuir, ils le poursuivront. Dans ces occasions leurs mouvements sont singuliers. Ils ramènent vivement l'extrémité de leur corps contre leurs nageoires antérieures et se projettent en avant; ils sautillent ainsi avec une vitesse dont on ne les croirait pas capables. Mais si l'homme poursuivi se retourne tout à coup pour leur faire face, ils s'arrêtent aussitôt et regardent quelques instants leur adversaire d'un air étonné avant de fondre sur lui. C'est le moment favorable. Tenez votre regard sur celui de l'animal, et, sans hésiter, avancez droit sur

défiant et ne sort plus facilement de l'eau à la rencontre de l'homme. Il paraît même communiquer ses appréhensions à son entourage. Cependant les marins réussissent encore à les attirer hors de leur élément en se cachant dans les herbes voisines du rivage, et imitant le beuglement des lionnes ou le vagissement des petits.

On comprend aisément combien ces animaux, si courageux et relativement féroces, deviennent dangereux pour l'homme dans leur élément. Ils assaillent alors les barques, broient les avirons dans leurs mâchoires ou brisent les bordages par le choc de leur corps.

Un fait très-surprenant signalé par M. Raynal, c'est que les jeunes de ces animaux, pour qui l'eau est l'élément favori, ne nagent pas naturellement et ont même une grande antipathie pour l'eau.

Les femelles arrivent au commencement de novembre dans les îles, et se mettent aussitôt à la recherche d'un endroit favorable pour faire leur nid. Il arrive que, ne trouvant pas ce qu'elles désirent sur le bord de la mer, elles vont s'établir jusque sur le flanc des montagnes, parmi les grandes touffes d'herbes. Dans le courant de décembre, elles donnent naissance à un petit, elles n'en ont jamais plus d'un à la fois.

Quelques jours après la naissance de son petit la mère le conduit au rivage, le plus souvent sur une langue de terre basse et étroite. Là elle lui donne à teter, le caresse et entreprend de le décider à entrer dans la mer. Rien n'est plus amusant à voir que les moyens qu'elle emploie pour cela.

D'abord la mère se met elle-même à nager très-doucement et tout près du bord; ses beuglements modulés et continus, dans lesquels perce une vive tendresse, invitent le jeune phoque à imiter son exemple. Vains efforts! Le nouveau-né s'obstine à rester sur la plage, où il se démène sans approcher de l'eau. Il se contente de répondre de sa voix grêle aux appels de sa mère. Cependant, après bien des hésitations il s'enhardit un peu; mais à peine y a-t-il trempé une nageoire, qu'il la retire et recule avec les marques de la plus grande répugnance.

La lionne alors revient à terre, caresse son petit, et l'engage du mieux qu'elle peut à renouveler sa tentative; il se passera peut-être une heure ou deux avant que le jeune phoque se décide à faire un second essai, qui n'aura pas plus de résultat que le premier. Ce n'est qu'au bout d'un, de deux et quelquefois de trois jours qu'il parviendra à surmonter ses craintes et à se mettre tout à fait à l'eau. Mais alors une nouvelle difficulté se présente: il ne sait pas nager; il est dans la situation d'un petit garçon qui, à sa première leçon de natation, se trouve tout à coup plongé dans une eau profonde où il n'a pas pied. Le jeune phoque de même a peur; il se débat piteusement et, d'une voix glapissante presque étouffée par l'eau qu'il avale, il demande du secours. Sa mère est là qui ne le perd pas de vue; elle arrive, se glisse sous lui, le prend sur son dos, puis, nageant avec précaution; toujours à la surface, elle se dirige vers l'îlot où elle veut le mener pour achever son apprentissage.

Les jeunes phoques de l'année, réunis en bandes nombreuses sur ces îlots, y demeurent pendant plusieurs mois. A mesure qu'ils grandissent, ils deviennent plus hardis et s'aventurent plus loin du rivage, commencent à prendre eux-mêmes du poisson, en un mot se familiarisent peu à peu avec le genre de vie auquel la nature les a destinés.

Th. Lally.

LES CAUSERIES DU JEUDI

COMMENT SE FONT LES STATUES[1]

LA FONTE.

Vous vous rappelez peut-être que, lors de la visite que je lui fis avec mes neveux, mon ami le statuaire s'était engagé à nous donner rendez-vous à la fonderie lorsque le groupe dont nous avions vu le modèle en terre devrait être *coulé* en bronze.

Cette promesse, mon ami fit mieux que ne pas l'oublier; car voici la lettre que je reçus un matin.

« Il a été dit entre nous, n'est-ce pas, mon cher Anselme, que je vous ferais signe lorsque je connaîtrais au juste le jour de la fonte de mon groupe, afin que vous pussiez offrir à vos neveux le spectacle curieux, je dirais presque imposant, de cette opération. Mais je viens de réfléchir que, tout en y assistant parmi les curieux qui ne font jamais défaut en pareille occasion, ils ne se rendraient que très-imparfaitement compte du procédé professionnel en lui-même, les moules où la coulée se rend étant ces jours-là fermés, murés, bouclés de telle sorte qu'on ne s'en peut expliquer que difficilement la construction.

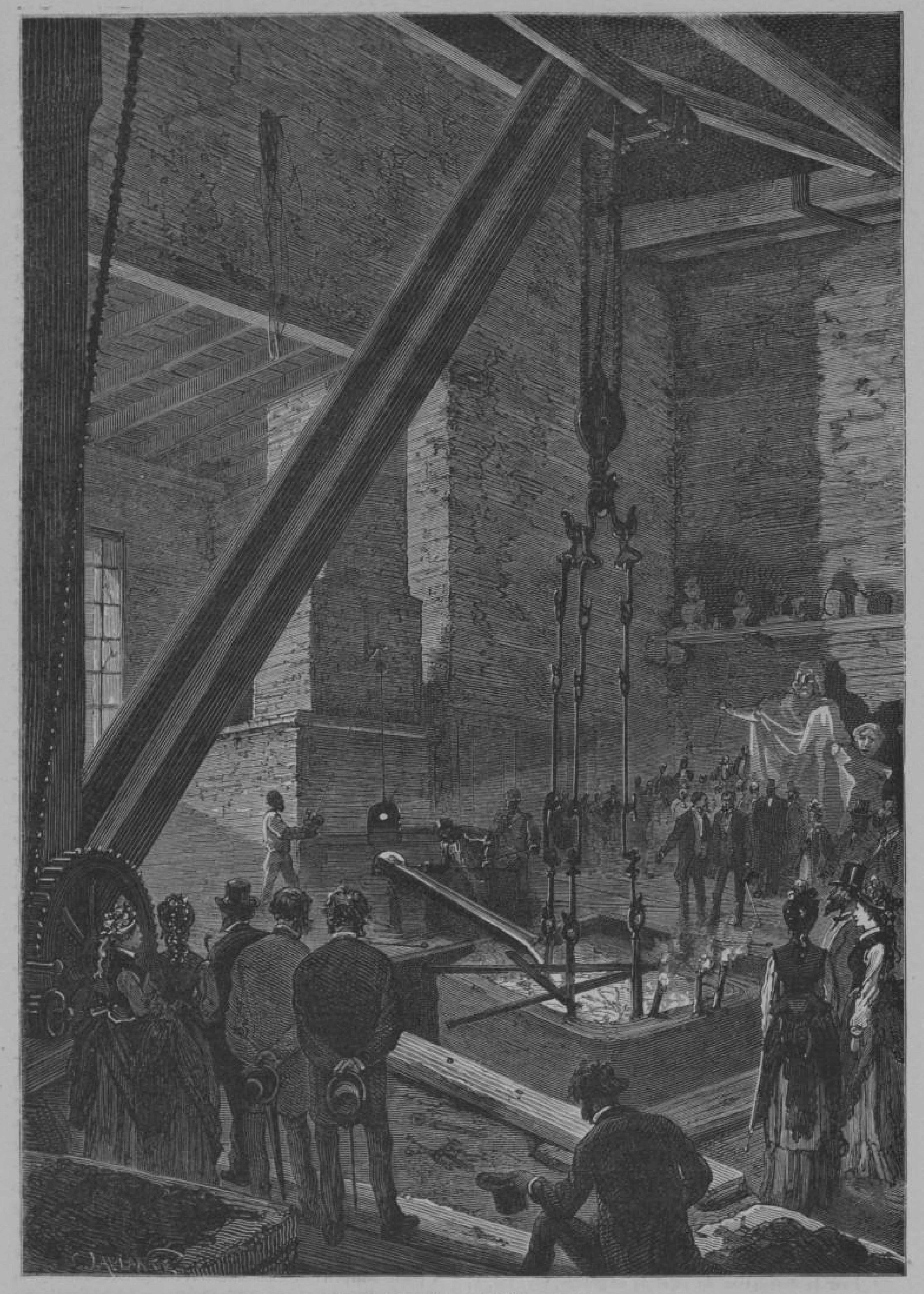
» Mieux vaut donc qu'au lieu d'une visite à la fonderie nous en fassions deux: l'une dans quelques jours, alors que les moules seront seulement en train, et non achevés, l'autre, le jour où l'on *jettera* le métal en fusion. Venez par exemple me prendre jeudi prochain pour la première visite; je vous aviserai plus tard pour la seconde. »

L'invitation était trop obligeamment conçue pour que nous pussions y manquer. Au jour dit, nous partons: l'artiste nous attendait; nous nous dirigeons ensemble vers la fonderie, située à quelque distance de chez lui dans les nouveaux quartiers peu fréquentés du Petit-Montrouge.

En traversant le jardin qui précède l'atelier, l'artiste nous fait remarquer, posées à terre, deux vieilles pièces de canon démontées, très-grosses, l'une datant de 1792, l'autre de 1815, qui ont été données par le gouvernement, et qui, brisées et mises dans le creuset, doivent faire appoint à la masse de métal nécessaire pour la fonte du groupe.

L'atelier est un espèce de vaste hangar, ou de halle close dans un coin de laquelle se voit un haut bâti de briques que continue une grande cheminée carrée, perçant le toit. C'est le fourneau à l'intérieur duquel est placé le creuset qui doit recevoir le métal à fondre. D'un côté s'ouvrent le *gueulard* garni de fer par où s'introduit le combustible et l'orifice par lequel le fondeur a vue sur et dans le creuset pour

[1] Suite et fin. — Voy. vol. V, page 120



La fonte d'une statue. (P. 248, col. 2.)

y jeter les blocs de cuivre ou de zinc et pour remuer la masse quand la chaleur l'a liquéfiée. De l'autre côté est percé le passage par lequel le jet de matière ardente s'élance au moment de la coulée.

En contre-bas du fourneau, et affleurant son niveau, est creusée une fosse de 5 ou 6 mètres de profondeur sur autant de largeur dans les deux sens. C'est au milieu de cette fosse que s'installe le moule qui doit présenter sa cuvette juste au-dessous du jet lorsqu'on débouchera l'issue du creuset.

Nous vîmes dressé au milieu de l'atelier un grand modèle en plâtre dans lequel, malgré de nombreuses et importantes mutilations, nous reconnûmes le groupe que nous avions admiré dans l'atelier de l'artiste. Il n'en restait guère à vrai dire que le tronçon principal[1], car la statue de la France n'avait plus ni sa tête, ni le bras portant la couronne; le soldat mourant était amputé de la jambe qui faisait saillie hors du bloc et débarrassé de son fusil.

Les petits enfants, et l'ancre sur laquelle nous les avions vus assis avaient été aussi détachés; toutes ces pièces : tête, jambe, fusil, enfants, étaient d'ailleurs rangées contre le mur, pour être — nous dit l'artiste — coulées à part, et rajustées à la partie centrale du groupe dont on s'occupait tout d'abord de préparer le moule pour la couler d'un bloc.

« Par *bloc*, continua le statuaire, je n'entends pas, remarquez-le bien, une masse compacte de métal de toute l'épaisseur de la statue; car alors voyez combien de mille kilogrammes pèserait le moindre sujet monumental et quelle dépense en résulterait.

» La couche de bronze qui forme une statue peut être comparée à la coquille d'une noix : cette coquille, ainsi que vous avez pu le remarquer, se trouvant à la fois moulée par le dehors sur l'enveloppe verte qu'on appelle le *brou*, et par le dedans sur le noyau, qu'on nomme ordinairement les *cuisses*, qui est la partie mangeable du fruit.

» Supposez donc que vous puissiez avoir en fusion la matière dont est composée la coquille d'une noix, que de l'autre vous ayez le *noyau* de la noix, emboîté dans le *brou* bien clos, et qu'ensuite, par une ouverture pratiquée au haut, vous puissiez faire couler la matière à coquille dans l'espace restant vide entre les deux pièces, vous produiriez nécessairement, par le durcissement de la matière, la coquille que vous pourriez ensuite mettre à nu, en détruisant le brou. Il vous serait loisible aussi d'en extraire le noyau, à l'aide d'un petit crochet que vous introduiriez dans un trou pour ramener patiemment de l'intérieur jusqu'à la dernière bribe de pulpe blanche. Vous avez dû vous livrer quelquefois à cette petite opération pour vider quelque noyau d'abricot, usé sur les deux faces, dont vous vouliez faire un petit sifflet.

» Eh bien! le fondeur ne s'y prend pas autrement, et cette coquille de noix va continuer à nous servir de terme de comparaison.

1. Pour la description du sujet de ce groupe, voy. vol. V, page 122.

» Supposez donc qu'au lieu d'avoir fait ce groupe aux formes variées dont le tronçon est devant vous, j'aie eu l'intention d'obtenir une noix colossale avec ses inégalités, ses rugosités naturelles, que je l'aie modelée de mon mieux en terre, puis ensuite fait mouler en plâtre et apportée ici, en disant au fondeur de la reproduire en bronze.

» Son premier soin sera de créer le *brou*, c'est-à-dire l'enveloppe extérieure dans l'épaisseur de laquelle sont creusées les saillies de la coquille. A cet effet il prendra un sable particulier, à la fois très-fin, très-homogène, et de nature argileuse; il l'humectera légèrement, il en plaquera sur la coquille une couche qu'il battra avec les mains d'abord, avec des maillets ensuite, pour le bien serrer, le bien masser en le forçant à prendre l'empreinte des moindres saillies de l'objet à mouler.

» Il en bloquera ainsi, par exemple, sur la sixième partie de la coquille. Mais comme si dense, si compacte que soit ce moulage, il ne se tiendrait pas de lui-même quand on voudrait le détacher du modèle, le fondeur plaquera au dehors une forte épaisseur de plâtre gâché avec de la terre glaise. Et cette épaisseur étant sèche, et par conséquent durcie, on aura, en séparant le tout du modèle, une portion de *brou* ou de moule, où tous les détails de cette partie de la coquille seront fidèlement reproduits en creux ou en relief par le sable battu.

» Si, après avoir pris l'empreinte de cette sixième partie de la coquille, le fondeur en fait autant pour les cinq autres parties, il se trouvera posséder, en rapprochant ces *segments de sphère*, comme diraient les géomètres, posséder un moule d'ensemble, dans lequel il n'aurait plus qu'à couler une masse de bronze pour reproduire la noix que j'aurais modelée.

» Mais c'est une coquille et non une noix pleine que je lui ai demandée. Il devra donc, avant de couler son métal dans le moule, en faire occuper le centre par un noyau, tenant la place que, par une raison ou par une autre, je ne veux pas qu'occupe le métal très-lourd et très-coûteux. Et c'est à fabriquer ce *noyau* — vrai nom technique de la chose — que tendra son industrie.

» Pour cela faire il se bornera à répéter, pour ainsi dire, l'opération à laquelle nous venons d'assister. Dans le creux de chacune des six pièces, composant le *brou* de la coquille à fondre, il battra une nouvelle couche de sable, mais en ayant soin d'interposer entre l'une et l'autre couche des feuilles de papier minces et humides qui, en prenant toutes les empreintes, empêcheront l'adhérence des deux couches. Cela fait, il montera son *brou* ou son moule d'ensemble comme s'il voulait couler le bronze. — Mais où le couler, ce bronze, puisque le *noyau* et le *brou* se touchent sans laisser d'autre distance entre eux que celle qu'occupe la feuille de papier?

» Cette opération n'est donc que provisoire : elle a pour simple but d'assembler les pièces du noyau, qu'on relie d'ailleurs à l'intérieur en y plaçant des

barres de fer, et en emplissant de sable bien foulé tout le milieu resté vide, en sorte qu'on a maintenant le *brou* complétement plein de sable.

» Il s'agit de *faire la place* que doit occuper le bronze : ce qui, théoriquement du moins, est encore bien simple. Pour cela on retire avec précaution l'une après l'autre les pièces extérieures qui se séparent de la couche de sable intérieure à l'endroit de la feuille de papier, et l'on se trouve avoir le noyau, trop gros de toute l'épaisseur de la coquille.

» Cette épaisseur, on l'enlève donc, en agissant avec des outils spéciaux, des raclettes, des *coupoirs* sur toute la superficie du noyau.

» Et il va de soi que, quand on replacera les pièces extérieures, bien exactement à la place qu'elles occupaient précédemment, on aura un *brou*, séparé d'un *noyau* par l'espace que doit occuper la matière destinée à devenir la *coquille*.

» Ai-je besoin de vous dire que c'est de l'habileté spéciale de l'artiste fondeur que relèvent toutes les délicates questions de coupe, de montage et de raccordement des diverses parties du moule?

» Je dois vous dire un mot de ce qu'on est convenu d'appeler les *évents*, sorte de trous pratiqués sur certains points du moule pour donner issue aux gaz qui, emprisonnés au moment de la fusion, produiraient des boursouflures dans le métal, puis aussi des conduits qui doivent être savamment ménagés au métal en fusion pour qu'il se répande bien dans toutes les parties creuses du moule.

« Quant à l'issue des gaz, elle s'opère principalement par un large tube métallique criblé de trous que les fondeurs nomment vulgairement la *lanterne* et qu'ils placent au centre du noyau de sable au-dessus duquel il forme comme une cheminée... »

Tout en nous fournissant ces explications, l'artiste nous faisait aller et venir dans l'atelier, nous montrant ici une pièce moulée à l'extérieur seulement, là une autre portant son fragment de noyau, puis le sable spécial à ce travail, puis le tube percé devant servir de *lanterne*, etc... Quand nous nous retirâmes, mes neveux déclarèrent se rendre parfaitement compte des procédés de moulage. Restait à voir opérer la *coulée*.

Six semaines plus tard nous y fûmes conviés, et avec nous bien des gens, car la fonte d'une statue — surtout quand cette statue a comme celle-ci une destination pour ainsi dire officielle — constitue presque toujours une sorte de solennité réunissant une assistance nombreuse : membres de la commission d'examen du modèle, du comité d'inauguration, principaux souscripteurs, notabilités locales, amis de l'auteur, et amis de ses amis, que sais-je?

Ce jour-là donc le vaste atelier avait certes une animation toute particulière.

En approchant, nous vîmes la haute cheminée jeter dans l'air des flots de fumée noire; ces mêmes hommes que nous avions vus l'autre fois battant tranquillement le sable dans les moules disloqués, la face animée maintenant, le front mouillé de sueur, s'agitaient autour du fourneau, dont la chaleur rayonnait au loin, et au bord, au fond de la fosse; l'un poussait le feu, l'autre, à l'aide d'un immense tisonnier, remuait la masse ardente dans le vaste creuset; celui-ci descendait par l'échelle pour aller s'assurer de la solidité des dernières ligatures du moule; celui-là, le maître fondeur, prenait ses dispositions pour donner d'un seul coup l'issue au jet. Tout cela sous les yeux d'une foule attentive, curieuse, bruyante, qu'on avait peine à éloigner, autant par mesure de sûreté pour elle que dans le but de laisser la liberté aux manœuvres des ouvriers.

Enfin le maître fondeur, qui avait jeté un coup d'œil dans le creuset et reconnu que le degré convenable de fusion était obtenu, fit un signe à ses hommes, en disant aux visiteurs : « Un peu au large, s'il vous plaît, nous allons couler! »

« Attention! » cria l'artiste, qui d'un bras étendu maintenait du geste les curieux à distance.

Un silence se fit. Le maître fondeur, armé d'un grand croc, toucha la paroi du fourneau.

Alors, avec un sifflement étrange, jaillit de cette paroi une barre liquide, d'un rouge étincelant, qui se courba sur la cuvette, où elle s'aplatit avec un bouillonnement fulgurant. Puis on entendit une espèce de rauque glouglou, puis, la barre coulant toujours, voilà que du fond de la fosse montèrent des bruits et des fumées; puis la *lanterne*, ce tube qu'on nous avait montré, sortant du noyau, se mit à lancer vers le toit un immense jet de vapeur grondante et flamboyante, qui teignait tout aux environs de fauves éclairs, de verdâtres reflets.

La coulée du métal dura quelques secondes au plus : les fumées, les bruits, les lueurs, se continuèrent assez longtemps.

« C'est fait, dit l'artiste.

— Quand verra-t-on, le résultat? demanda un des assistants.

— Oh! pas avant deux jours, car il faut bien ce temps-là pour que moule et coulée soient refroidis au point qu'on puisse les toucher. »

Nous quittâmes la fonderie, et, chemin faisant pour retourner chez nous, j'expliquai à mes neveux, pour avoir vu pratiquer ce travail autrefois, que les pièces, étant retirées du moule, les ouvriers, devraient à l'aide du ciseau, du burin, les débarrasser des bavures, des *barres de jet;* puis les polir à la lime, à la pierre ponce, et enfin procéder au rajustage des diverses parties du groupe en y fixant des tenons, qui ne seraient rivés ou soudés définitivement qu'au moment du montage, lequel probablement ne s'effectuerait qu'au lieu même où le monument doit être érigé — c'est-à-dire sur le théâtre de la terrible bataille dont il doit perpétuer le sanglant, mais héroïque souvenir.

L'Oncle Anselme.

LES AVENTURES DU CAPITAINE MAGON[1]

II

Surpris par les Ibères. — Encore Bodmilcar.

Au bout de deux jours de marche sans incident, j'arrivai au pied des hauteurs qui conduisent au plateau derrière lequel coule le Bétis. Nous grimpions le long de la côte comme des chèvres, nous accrochant aux broussailles et aux rochers. Nous suivions péniblement le sentier que traçait la tête de la file, écartant les branches et brisant les ronces et les herbes sèches avec nos pieds; de droite et de gauche, la forêt était toute noire : on ne se voyait pas à dix pas. A mi-chemin de la côte, nous arrivâmes à une clairière où le terrain s'affaissait brusquement. Il fallait descendre dans cette coupure dénudée et remonter de l'autre côté. Nous nous arrêtâmes un instant pour reprendre haleine, avant de franchir le ravin. Derrière nous, la longue file de nos hommes et des porteurs se frayait lentement un passage dans le fourré. En face de nous était le ravin béant et escarpé, et sur l'autre bord, le bois touffu, sombre, couvrant la montagne jusqu'en haut. Des aigles planaient au-dessus de la clairière.

« Bel endroit pour une embuscade ! » dit Hannibal en s'essuyant le front.

Himilcon but un bon coup à l'outre qu'il portait en sautoir, puis soupira profondément.

« C'est dans un trou de ce genre, dit-il, que les sauvages m'ont éborgné il y a dix ans. Que la main de celui qui a fait la lance pourrisse, et aussi la main de celui qui la tenait ! »

J'envoyai Hannon, accompagné de Jonas avec sa trompette, à la queue du convoi pour accélérer la marche des retardataires et rallier les traînards qui avaient pu s'égarer dans les bois. En même temps, je détachai Bicri avec ses dix archers de Benjamin et Aminoclès avec ses cinq Phokiens pour franchir le ravin, et fouiller le bois en face de nous. Mon habitude de Tarsis et mon expérience du danger qu'on court dans ces pays me faisaient prendre ces précautions. Hannibal et Chamaï, gens entendus à la guerre, les approuvèrent tout à fait.



Ces cris furent suivis d'une avalanche de pierres. (P. 253, col. 1.)

J'entendis bientôt derrière nous la trompette de Jonas qui sonnait le ralliement. Presque en même temps, je vis Bicri, Aminoclès et leurs hommes paraître sur la crête du ravin et s'engager dans le bois. A peu près rassuré, je donnai l'ordre d'avancer, je commandai au guide, toujours accompagné de son matelot, de franchir la clairière pour rejoindre Bicri et Aminoclès, et toute ma troupe descendit dans

1. Suite. — Voy. pages 10, 27, 43, 59, 76, 90, 110, 122, 138, 154, 170, 182, 204, 219 et 235.

le ravin. Nous étions au fond quand le guide, qui nous précédait d'environ cinquante pas, s'arrêta tout à coup sur le revers de la montée. Derrière nous, la file des porteurs, des hommes d'armes et des matelots descendait lentement et en débandade, cherchant les meilleurs passages à travers les rochers.

A ce moment, j'entendis dans le bois, en face de nous, un coup de sifflet de mauvais augure.

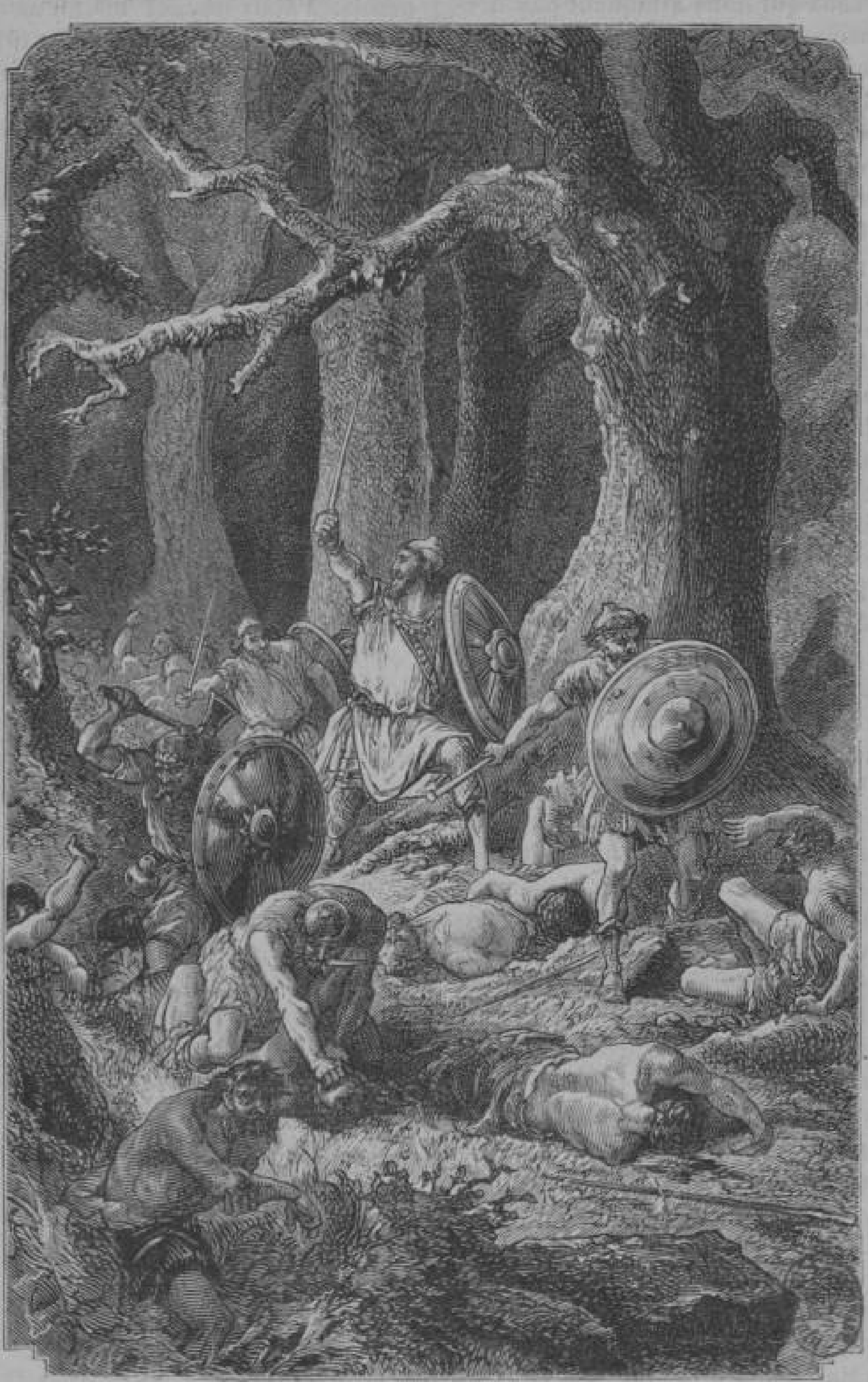
Himilcon tressaillit.

« Gare à nous! s'écria-t-il. Il y a des coups dans l'air. »

Je criai au guide de se dépêcher de monter; mais, au moment où le matelot qui l'accompagnait allait le saisir par le bras, le sauvage se baissa vivement, et se jeta sur lui. Le matelot roula par terre, le guide franchit en quelques bonds l'espace qui le séparait de la crête et disparut sous bois.

« Qu'est-ce que je disais? fit Himilcon, en tirant son coutelas. Nous y voilà! Les sauvages éborgneurs vont se mettre à l'ouvrage. »

Comme il disait ces mots, j'entendis derrière nous la trompette de Jonas qui sonnait l'alarme dans l'épaisseur du bois, et en face de nous, sur la crête du ravin, s'éleva un concert de cris de guerre et de hurlements, aussitôt suivi d'une véritable avalanche de pierres. Un matelot tomba près de moi le crâne fendu, et tous les porteurs qui avaient débouché dans la clairière jetèrent leurs charges par terre et s'enfuirent dans toutes les directions.



On ne faisait pas de quartier. (P. 254. col. 1.)

« Attention, et en ligne! » cria Hannibal à ses hommes en dégaînant.

Et sautant bravement sur une pointe de rocher, au milieu des pierres qui arrivaient de toutes parts, il fit tournoyer son épée au-dessus de sa tête pour grouper ses guerriers.

Quelques matelots entourèrent les deux femmes, leur faisant un rempart de leur corps. Chamaï, pâle de colère, alla se placer à côté d'Hannibal, l'épée au poing.

« Eh bien, me dit mélancoliquement Himilcon en ramassant un caillou gros comme les deux poings qui avait manqué de lui casser la jambe, hé bien, capitaine, voilà les amandes de Tarsis qui commencent à tomber! »

Comme Himilcon parlait de la sorte, il nous arriva une nouvelle grêle de ce qu'il appelait des « amandes de Tarsis ». Celle-ci venait de derrière nous, de la crête du ravin que nous venions de quitter. Nous étions attaqués en tête et en queue, et accablés de projectiles. Deux ou trois hommes tombèrent.

En ce moment, une grosse pierre frappa le casque d'Hannibal, brisant le cimier et faussant la coiffe. Le capitaine chancela, et resta un instant étourdi. Il se remit bien vite et se redressa, furieux.

« Par Nergal, dieu de la guerre! s'écria-t-il d'une

voix de tonnerre, par El-Adonaï, seigneur des armées, ceci est une impudence grande, que je veux faire payer à ces vils coquins! Archers, répandez-vous sur les deux pentes et percez de vos flèches tout ce qui osera s'aventurer dans le ravin! Toi, amiral, avec tes matelots, escalade la crête d'où nous descendons, et balaye ceux qui nous attaquent par derrière! Hommes d'armes de Juda, suivez Chamaï et montez la côte en face de vous! Et vous autres, suivez-moi à droite, et à l'assaut! En avant! »

« A gauche et en avant! s'écria Chamaï à ses hommes! Vive le roi, et tombons dessus! »

La moitié des hommes d'Hannibal s'élança derrière lui, grimpant à droite. L'autre moitié courut derrière Chamaï, grimpant à gauche. Les archers, avec Amilcar, formèrent un grand cercle autour des deux femmes et de ce qui restait du bagage, s'échelonnant sur les pentes et surveillant le fond du ravin. Himilcon, Gisgon et mes matelots se jetèrent à ma suite à l'assaut de la crête d'où nous venions de descendre. Nous faisions front de tous côtés.

De notre côté, le ravin fut escaladé en un instant. Nos matelots pénétrèrent dans le bois, l'épée, la hache ou le coutelas au poing, culbutant devant eux les gens de Tarsis. Ces sauvages demi-nus, armées de lances durcies au feu ou terminées par des pointes d'os, et de mauvais casse-tête, tombaient par douzaine devant nos armes bien affilées. Ils disparurent de tous côtés dans le fourré, mais nous nous gardions bien de nous disperser pour les suivre. Bien serrés ensemble, nous marchions droit devant nous. Eux, nous suivant sous bois, allaient relever des paquets de lances placées d'avance dans les broussailles, et nous les jetaient de loin. A chaque éclaircie du fourré, un groupe des nôtres se détachait, et poussait vivement sur les flancs, pour tâcher de saisir quelques-uns de ceux qui nous harcelaient; mais ils étaient si agiles qu'on ne les rejoignait guère. Une quinzaine qui s'attardèrent furent attrapés. Naturellement, on ne leur faisait pas de quartier. Après avoir poussé deux stades dans le bois, je ne trouvai pas trace de Hannon, ni de Jonas; je fis arrêter les hommes et les former en cercle dans une petite clairière, autour d'un gros chêne. Himilcon, qui était particulièrement acharné, poussa un stade plus loin sous bois, avec Gisgon et une douzaine d'hommes. Ils nous revinrent, au bout d'une heure, n'ayant pu attraper que deux sauvages, qu'ils avaient tués tout de suite. Mais ils avaient trouvé, dans un fourré, l'écritoire de Hannon, taché de sang, les cadavres d'une dizaine de sauvages et le corps mutilé d'un de nos matelots. C'était là que notre brave scribe et le pauvre Jonas avaient dû être massacrés, après une furieuse défense, comme le prouvaient le sol foulé tout autour, les flaques de sang et les hommes de Tarsis tués par eux. Il était probable que les sauvages avaient emporté leurs corps, après les avoir renversés par le nombre et égorgés.

Nous revenions tristement vers le ravin où nous avions été surpris par l'embuscade, repoussant sur notre chemin les Ibères qui nous harcelaient. Au bord du ravin, nous serrâmes nos rangs, et après avoir constaté que Amilcar, les deux femmes et les archers étaient là, je comptai mon monde. Six hommes étaient tombés en route, sous les lances de nos ennemis. J'étais inquiet maintenant d'Hannibal et de Chamaï; mais j'entendis bientôt leurs trompettes sonner de l'autre côté de la coupure de terrain, et je vis leur troupe se former en bon ordre sur la crête en face de nous. Bicri était avec eux, et dans leurs rangs ils conduisaient une quarantaine de prisonniers. Je cherchai des yeux Aminoclès, quand je l'aperçus au milieu des autres, portant un enfant dans ses bras. Au milieu des prisonniers demi-nus, je distinguai aussi une femme, deux hommes en kitonet, et un autre, vêtu d'une longue robe à la syrienne. Hannibal, debout devant les autres, me faisait toutes sortes de signes d'amitié et de saluts avec son épée, et Chamaï, la tête nue et le front ensanglanté, mais le visage rayonnant, descendit la pente en courant, et remonta de mon côté.

En courant vers moi, Chamaï me cria hors d'haleine : « Nous les avons vus, et de près encore. »

Et il me montra son front traversé par une estafilade, et son épée ensanglantée.

« Qui avez-vous vu? lui dis-je, des Ibères? Nous les avons vus aussi.

— Hé! qui parle des Ibères, fit Chamaï en soufflant. C'est de nos Tyriens déserteurs que je parle! Et du coquin d'Hazaël que voilà là-bas, et du fils d'Aminoclès qu'ils ont voulu assassiner.

— Et Bodmilcar? m'écriai-je.

— Bodmilcar? Il a un joli coup d'épée dans les côtes; c'est Hannibal qui le lui a donné, et sans ce revers de coutelas qui m'est tombé sur la figure, nous l'enlevions. Mais ils ont réussi à nous l'arracher, et à faire leur retraite dans les bois. »

Dans l'émotion où j'étais, j'oubliai le sort du malheureux Hannon, et notre position difficile, et nos lingots d'argent par terre. Je ne pensai plus qu'à mon ennemi, et tout entier au désir de me venger, je dis à Chamaï et à mes hommes : « Passons tout de suite de l'autre côté du ravin. Il faut nous mettre à la poursuite de Bodmilcar et le retrouver mort ou vif. »

Nous descendîmes aussitôt pour franchir la coupure; Amilcar, les archers et les deux femmes nous suivirent. Chryséis n'avait pas besoin d'explications pour comprendre la triste vérité. Himilcon lui fit voir l'écritoire taché de sang. Abigaïl la soutenait en pleurant, mais elle marchait en silence, les mains serrées l'une contre l'autre, et comprimant ses sanglots. Seulement, au mouvement convulsif de ses épaules, on voyait son émotion extraordinaire.

Chamaï, devinant à moitié la cause d'une si grande douleur, dit rapidement à Himilcon. « Et Hannon? Et Jonas? » Le pilote haussa les épaules et se borna à montrer à Chamaï le bois d'où nous descendions.

En arrivant auprès d'Hannibal, celui-ci vint à moi l'air joyeux, mais, à la vue de Chryseïs et d'Abigaïl en pleurs, il chercha tout de suite qui manquait dans notre troupe.

« Que veux-tu? dit le brave capitaine en essayant de déguiser son émotion, c'est le sort de la guerre! Dans une heure, ce sera peut-être à notre tour. Où marchons-nous à présent?

— A la poursuite de Bodmilcar, répondis-je tout de suite. C'est notre route pour revenir.

— Ceci, dit Hannibal, est moins facile. Le coquin s'est jeté sur nous, suivi d'une troupe de malfaiteurs et de déserteurs phéniciens, et accompagné d'une nuée de ces sauvages à javelines et à casse-tête. A la façon dont nous les avons reçus, ils ont compris que le jeu ne tournerait pas à leur avantage. Nous les avons bien frottés, et que le Tyrien soit mort ou vivant, il a de mes marques. A présent, dans ces fourrés épais, s'ils ne veulent pas se laisser rejoindre, il leur sera facile de se tenir hors d'atteinte, car nous ne sommes pas assez nombreux pour essayer de les cerner; et nous disperser pour courir après eux, c'est nous livrer sottement à leurs embuscades.

— Eh bien, lui dis-je, tu parles prudemment, mais que faut-il faire?

— Gagner avant la nuit le sommet des hauteurs. Une fois en plaine, nous sommes à l'abri des surprises et des embuscades. Nous ferons reposer et manger nos hommes qui sont éreintés, et nous interrogerons tout à loisir ces prisonniers que voici.

— C'est bien vu, lui dis-je. Avant de nous remettre en route, qu'on attache une corde au cou de ces sauvages et qu'on me les mette en chapelet. Quarante hommes les accompagneront, sous les ordres d'Himilcon et de Gisgon, prêts à les tuer au moindre geste.

— Tu peux y compter, capitaine, dit le rancunier pilote. Pour un œil qu'ils m'ont crevé jadis, l'autre ne les regardera pas tendrement.

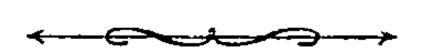
— Vous irez, ajoutai-je, ramasser les charges et les lingots d'argent qu'ont jetés ces traîtres porteurs, et je ne ferai plus la sottise de ne pas enchaîner des porteurs ibères dans un cas pareil. En attendant, ces prisonniers, ainsi attachés, les remplaceront; ils en seront quittes pour porter triple charge.

— Et voici pour leur donner du cœur aux jambes, dit Gisgon, en brandissant une grosse et forte branche qu'il venait de couper au tronc d'une yeuse.

— En route, bêtes brutes, cria Himilcon aux prisonniers qu'on venait d'attacher. Le premier qui bronche, je le tue.

— Et le premier qui n'est pas content, je l'assomme, » ajouta Gisgon en moulinant son gourdin.

A suivre. LÉON CAHUN.



LES GRANDS TÉLESCOPES

Un nouveau télescope vient d'être installé à l'Observatoire de Paris. Ses dimensions sont considérables : le miroir a $1^m,20$ de diamètre ; le pied de l'instrument, en fonte, pèse 1000 kilogrammes ; le corps du télescope pèse 8000 kilogrammes et a une longueur de $7^m,50$. Cet instrument n'est cependant pas le plus grand qui existe, et nous allons passer rapidement en revue les télescopes gigantesques que possèdent les observatoires des divers pays.

Disons tout d'abord ce que c'est qu'un télescope. Le mot télescope vient de deux mots grecs, qui signifient *voir de loin.* L'instrument qui porte ce nom est construit de manière à nous donner une perception plus distincte et plus détaillée des objets célestes. La pièce essentielle de tous les télescopes est un réflecteur concave, tourné vers l'astre qu'on veut observer, et qui réfléchit les rayons lumineux émanés de cet astre.

On regarde quelquefois, à tort, les mots *telescope* et *lunettes* comme synonymes ; il est bon de ne pas les confondre. On réserve le nom de lunette à ces instruments formés de deux lentilles de verre maintenues aux extrémités d'un tube cylindrique de bois ou de métal. L'une de ces lentilles, la plus grosse, reçoit les rayons lumineux partis de l'objet qu'on observe, et porte le nom d'*objectif;* l'autre lentille, plus petite, servant de loupe et grossissant l'image formée au foyer de l'objectif, porte le nom d'*oculaire*, parce que c'est au devant d'elle que l'observateur place son œil.

La lune, vue au travers d'une lunette, ne nous paraîtrait pas sensiblement grossie ; un télescope nous permettrait au contraire de distinguer toute les particularités de sa surface. Une lunette pourrait avoir toutes les propriétés d'un télescope si son objectif avait des dimensions suffisamment grandes ; malheureusement, on ne sait pas encore travailler le verre de manière à obtenir de très-grands objectifs. Le plus grand objectif que les astronomes possèdent n'a que $0^m,63$ d'ouverture.

Nous avons dit déjà que la pièce essentielle de tous les télescopes est un réflecteur concave, tourné vers l'objet qu'on veut observer et dont les dimensions peuvent être considérables. Ces réflecteurs ont été construits jusqu'ici en métal, et l'on comprend que leurs dimensions pourraient être indéfiniment augmentées, si l'on n'était arrêté par le poids.

Parmi les grands télescopes en usage dans les observations nous citerons :

Le télescope d'Herschel, dont le miroir a $1^m,47$ de diamètre et qui pèse 1000 kilogrammes ;

Le télescope de M. Lassen, installé en 1862, à Malte, par cet éminent astronome anglais : le miroir

métallique de cet instrument a $1^m,22$ d'ouverture et $11^m,40$ de foyer;

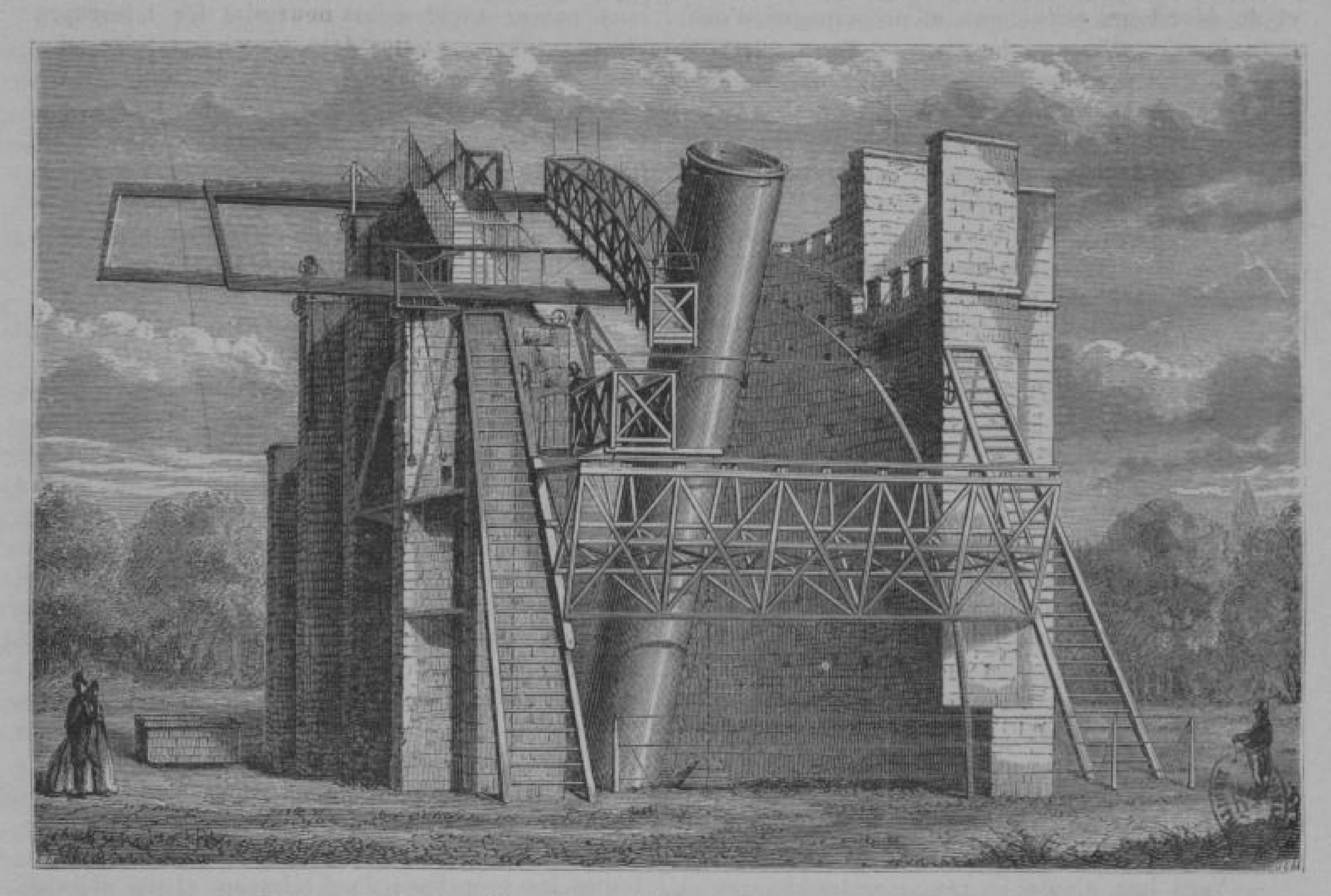
Le télescope de lord Ross, installé à Birr Castle, en Angleterre, et dont les dimensions colossales lui ont fait donner le nom de *Léviathan*. Cet instrument gigantesque, qui a coûté 300 000 francs, a $16^m,60$ de long et $1^m,82$ de diamètre; le diamètre métallique pèse 3809 kilogrammes, le tube 6604 kilogrammes. « Le télescope de lord Ross, disait Babinet, ne rendrait pas sans doute visible un éléphant qui serait placé sur la lune; mais un troupeau d'animaux, analogue aux troupeaux de buffles de l'Amérique, serait très-visible. Des troupes qui marcheraient en ordre de bataille seraient très-perceptibles. L'Observatoire de Paris, Notre-Dame et le Louvre s'y distingueraient facilement. »

Le télescope de Melbourne, dont le miroir principal a $1^m,20$ de diamètre et $8^m,54$ de distance focale; le tube et le miroir pèsent ensemble 8240 kilogrammes.

Le nouveau télescope de l'Observatoire de Paris n'a pas des dimensions plus grandes que ceux dont nous venons de parler; cependant il se distingue de tous les autres télescopes en ce que son miroir, au lieu d'être en métal, est en verre argenté.

Il faut bien dire que les anciens télescopes, avec leurs dimensions considérables, avec leurs miroirs métalliques pesants, étaient difficilement transportables; leur prix était d'ailleurs très-élevé. La construction des télescopes a reçu depuis quelques années de notables perfectionnements par la substitution des miroirs de verre argenté aux miroirs métalliques, et par l'emploi des ingénieux procédés imaginés par Foucault pour rectifier les surfaces de ces miroirs. Foucault avait déjà construit un télescope de $0^m,20$ d'ouverture, un télescope de $0^m,40$ pour l'Observatoire de Paris, un télescope de $0^m,80$ pour l'observatoire de Marseille et il avait entrepris la construction d'un télescope de $1^m,20$ lorsque la mort est venue interrompre son travail. M. Adolphe Martin a repris l'œuvre de Foucault; il a travaillé le miroir tandis que M. Eichens construisait l'instrument, et le télescope de $1^m,20$ est aujourd'hui à l'Observatoire de Paris. Il ne suffit pas qu'un instrument permette d'observer les astres les plus faibles du ciel, il faut encore que ce ciel soit pur et propice aux observations. Le ciel de Paris est un des moins favorables. Déjà le télescope de $0^m,80$ a dû être transporté à Marseille; le nouveau télescope de $1^m,20$ sera installé, prochainement sans doute, dans une de nos villes du Midi.

Albert Lévy.



Télescope construit par Foucault pour l'Observatoire de Marseille. (P. 256, col. 2.



On dansait des rondes. (P. 257, col. 2.)

LA TOUTE PETITE[1]

XVI

Sidonie prend des airs graves. — On la mène au Parc. — Les demoiselles Loyseau. — Mimi Jaurain. — Pourquoi la tante Isabelle n'allait pas à Tours. — Mlle Jéroboam.

Bien des gens, en ce bas monde, ont une réputation de vertu, uniquement parce qu'ils n'ont pas été mis à l'épreuve et qu'ils n'ont pas eu l'occasion de pécher. C'était justement le cas de Sidonie, quand elle atteignit sa septième année.

La tante Isa l'avait entourée de tant de soins et de précautions, les autres membres de la famille étaient si disposés à prévenir ses moindres désirs, qu'elle n'avait pas un trop grand mérite à se montrer d'une humeur assez égale et assez facile. Si parfois l'égoïsme qui vivait silencieusement en elle faisait une petite pointe au dehors, ce n'est pas à lui qu'on s'en prenait : on mettait la faute sur le compte de l'imagination, et l'on continuait à vivre dans une sécurité trompeuse.

C'eût été pour Sidonie un grand bonheur de n'être point née la dernière, et d'avoir après elle une petite sœur qui l'eût menée militairement, comme elle avait mené les autres ; qui l'eût forcée, en l'exaspérant, à montrer à tous les regards le fond de son caractère ; qui l'eût obligée, bon gré, mal gré, à plier, à céder, à pratiquer à son tour les vertus de patience et d'abnégation qu'elle avait si bien enseignées à ses deux frères et à sa sœur. C'eût été là le remède infaillible de son mal.

Au contraire, elle vivait avec des personnes plus âgées qu'elle, qui respectaient trop sa faiblesse et la traitaient avec trop d'égards.

Ce genre de vie avait donné à son caractère comme un petit vernis assez fragile de sagesse précoce, et à sa physionomie par instants un semblant de gravité et de sérieux fort amusant, par contraste avec ses joues roses et sa bouche rieuse.

Les amis de la famille Lescale s'extasiaient sur ses heureuses dispositions, et la citaient comme un modèle aux enfants turbulents.

Ces petits airs de gravité, qui provenaient tout simplement d'un peu d'ennui, finirent par inquiéter la tante Isabelle : « Je crains que cette petite ne s'ennuie, dit-elle un jour à Marie, il faudra se résigner à la laisser jouer avec des enfants de son âge ! » Pauvre tante, quel sacrifice ! il y a des enfants si terriblement avancés dans une ville comme Versailles qui est si voisine de Paris !

Le sort en est jeté : au lieu d'admirer la nature dans les bois qui entourent Versailles, ou de faire rouler son petit cerceau dans les allées solitaires de Trianon, Sidonie ira jouer au Parc.

Bon ! dès le début, les petites filles se mettent à raffoler de Sidonie, et les mamans lui sourient, et lui passent la main sur la joue en l'appelant « ma mignonne ! »

Tant qu'il n'était question que de courir, de sauter ou de danser des rondes, la tante Isa accordait volontiers son consentement. S'agissait-il d'aller chuchoter dans les coins et de former des liaisons plus intimes, la tante trouvait toujours moyen de rompre l'entretien, et de couper court à l'intimité

1. Suite. — Voy. pages 145, 161, 177, 193, 209, 225 et 241.

naissante. Elle commençait par étudier le caractère des postulantes, et généralement, après mûre réflexion, leur refusait le privilége de lier amitié avec Sidonie.

Les deux demoiselles Loyseau (deux demoiselles de six et de sept ans) eurent beau minauder et faire toutes les avances du monde, Mme Loyseau en personne eut beau se mettre en frais et rendre à la tante Isa des visites dont la tante se fût volontiers passée, il n'y eut jamais d'intimité entre Sidonie et Mlles Loyseau, parce que ces jeunes personnes avaient l'imagination « beaucoup trop éveillée ».

Mais, par exemple, la tante accueillit à bras ouverts les avances de Mme Jaurain. Mme Loyseau en fut toute scandalisée.

« Qu'était Mme Baudouin, après tout, pour faire si fort la renchérie? la veuve d'un simple capitaine, et la sœur d'un simple commerçant! Et quelle abominable sottise, remarquez-le bien, d'aller préférer Mimi Jaurain, un bébé! un vrai bébé sans tournure et sans esprit, à ses deux filles qui savaient déjà apprécier la coupe d'une robe, et jouaient la comédie avec tant de finesse! »

La tante Isa ne s'inquiétait point de ces propos, vu qu'ils n'arrivaient pas jusqu'à elle ; les eût-elle connus, qu'elle ne s'en serait pas inquiétée davantage. Elle avait vraiment bien d'autres soins et bien d'autres soucis en tête que l'opinion et les propos de Mme Loyseau.

D'abord, elle venait d'avoir un grand crève-cœur. Au moment même où elle songeait sérieusement à faire le voyage de Tours, différé d'année en année depuis sept ans, elle avait été retenue par les craintes sérieuses que lui causait l'introduction de Sidonie dans la petite société mondaine du Parc. Ensuite, elle songeait à trouver une institutrice pour Sidonie, et elle ne voulait se reposer sur personne du soin de la choisir.

Chaque année, la vieille Solange se disait à elle-même, en branlant la tête, dans sa cuisine : « On croirait vraiment que Madame nous oublie, la maison et moi; elle doit toujours venir, et elle ne vient jamais ! » La pauvre femme n'avait jamais eu l'occasion d'aimer grand monde en sa vie, mais les gens qu'elle aimait, elle les aimait bien.

Aussitôt, elle se reprochait ce mouvement d'impatience égoïste, et elle plaignait Madame au lieu de la blâmer : « C'est cette petite qui la retient, bien sûr; elle ne peut pas la quitter d'une minute. Quand il s'agit de faire une bonne œuvre, elle ne regarde à rien, il faut qu'elle aille jusqu'au bout ! »

Solange avait raison: c'est le sentiment du devoir qui retenait Mme Baudouin, chaque fois qu'elle formait le projet de partir. Bien souvent, dans ses méditations solitaires, son esprit lui représentait avec tant de vivacité le bonheur d'aller à Tours qu'elle était sur le point de succomber à la tentation; mais bientôt elle secouait la tête et se disait à elle-même : « Voilà que je me mets, moi aussi, à avoir de l'imagination ! Ma place est ici. Ici aussi bien qu'à Tours, le souvenir de celui que j'ai perdu habite avec moi; en faisant mon devoir là où il a plu à la Providence de décider que j'aurais à le faire, je me rends digne de son approbation. Je l'honore encore plus par le sacrifice de mes préférences que par un pieux pèlerinage à son tombeau. Il voit mes efforts, il les approuve, il sait que je travaille à me rendre digne de le rejoindre dans la maison du Père Céleste, où il n'y aura plus ni épreuves, ni pleurs, ni séparations ! »

Ayant offert humblement son sacrifice à Dieu, elle ne perdit point son temps à s'attendrir sur son propre sort, et se mit aussitôt à faire les démarches nécessaires pour trouver une institutrice qui présentât assez de garanties pour être introduite dans la famille Lescale pendant deux heures par jour, afin de cultiver la raison et d'orner l'esprit de la « toute petite ».

Sidonie avait appris à lire, et même un peu à écrire, tout en jouant, sous la direction de « ses deux mamans ».

Mme Baudouin, après avoir pris beaucoup de renseignements, consulté beaucoup d'oracles, après avoir longuement médité dans le silence de sa chambre, finit par arrêter son choix sur Mlle Jéroboam.

Elle voulait par-dessus tout une personne d'un âge mûr, d'une imagination rassise et d'un caractère respectable. Mlle Jéroboam était d'un âge parfaitement mûr, vu qu'elle se préparait à doubler le cap de la cinquantaine. L'imagination de Mlle Jéroboam, après avoir brillé d'un vif éclat, au dire de ses parents, s'éteignit comme une veilleuse vers l'époque déjà reculée où Mademoiselle avait commencé à se bourrer la mémoire et à se farcir la tête des connaissances nécessaires pour obtenir le brevet élémentaire. Quelques tentatives malheureuses sur le brevet supérieur l'avaient décidée à borner son ambition et à vivre sur son premier et unique succès. Mlle Jéroboam était d'une piété solide, d'un caractère simple et doux. Elle avait été admirable de dévouement avec son père et sa mère, et depuis leur mort elle avait reporté sur les pauvres la tendresse et les soins qu'elle leur avait prodigués de leur vivant.

De plus, Mlle Jéroboam avait d'excellentes manières, et tout en elle était respectable, depuis la passe de son chapeau feuille-morte, qui pouvait donner aux esprits curieux des choses du passé une idée assez exacte des modes d'il y a vingt ans, jusqu'à la semelle de ses bottines de même nuance. La respectabilité la plus parfaite faisait sa demeure sur sa figure joufflue, si j'ose m'exprimer ainsi en parlant d'une figure respectable.

Les ennemis de Mlle Jéroboam disaient que la somme des connaissances dont elle pouvait disposer en faveur de ses élèves était des plus restreintes ; mais Mme Baudouin n'avait pas coutume de prêter l'oreille aux mauvais propos; ensuite Mlle Jéroboam avait toujours été en faveur dans les meilleures familles; et puis, Mme Baudouin ayant été élevée elle-

même à une époque où l'on ne s'occupait pas autant de l'instruction des femmes qu'on le fait aujourd'hui, n'avait que faire d'une savante qui aurait voulu « pousser » Sidonie et aurait enflammé son imagination et



compromis sa santé. Tout ce qu'elle demandait, c'était une personne discrète et sûre.

Mme Loyseau elle-même, tout en critiquant le choix de Mme Baudouin, tout en déclarant que l'enseignement de Mlle Jéroboam était « rococo », fut forcée d'avouer que c'était « une personne sûre ». Tout élégante qu'était Mme Loyseau, elle n'osait pas non plus gloser sur la toilette « rococo » de Mlle Jéroboam. Si Mamoiselle faisait des économies sur sa toilette, ce n'était point par avarice, on le savait bien; peut-être même Mme Loyseau et bien d'autres encore, qui se piquaient de suivre la mode de très-près, avaient-elles fait moins de bien réel dans toute leur vie que Mlle Jéroboam à elle seule dans le cours d'un hiver. Elle était fort discrète, et ne parlait jamais de « ses pauvres »; en revanche les pauvres parlaient beaucoup d'elle.

XVII

Les leçons de Mlle Jéroboam. — Ses souvenirs intimes.

La tante Isabelle était assise devant sa table, fort affairée à régler des comptes de fournisseurs.

Quand elle levait la tête pour respirer, après quelque opération d'arithmétique un peu compliquée, elle rencontrait le regard de Marie, qui brodait près de la fenêtre, et qui chaque fois lui souriait silencieusement, ou bien ses yeux s'arrêtaient avec complaisance sur Sidonie.

La « toute petite », agenouillée sur le tapis de la chambre, regardait des images dans des livres étalés sur le canapé. Comme elle avait la tête penchée, ses grandes boucles blondes lui tombaient sur les yeux et se déroulaient jusque sur le canapé; de temps en temps elle les renvoyait en arrière, d'un petit geste distrait. Il y eut un moment où la tante posa la plume et s'arrêta au milieu de ses calculs. Elle contempla Sidonie pendant plus d'une minute; ensuite elle tourna ses yeux vers Marie, et ayant rencontré son regard, lui désigna Sidonie d'un signe de tête.

Marie, à son tour, lui répondit en remuant la tête de haut en bas, ce qui voulait dire clairement : « Comme notre petit trésor est sage! »

« Sidonie! » dit la tante Isabelle.

Sidonie ne tressaillit point comme elle le faisait autrefois; elle ne fit point une mine de mauvaise humeur, elle ne cria pas comme jadis : « Tais-toi, méchante! » Elle regarda sa tante, la bouche à demi ouverte, avec des yeux souriants.


Mlle Jéroboam s'assoupissait. (P. 260, col. 2.)

« Viens ici! » continua la tante Isabelle.

Sidonie se leva d'un bond et accourut vers sa tante. Quand elle fut tout près d'elle, elle saisit le bras du fauteuil à deux mains, et se pencha en arrière, comme une personne qui s'est promis de ne négliger aucune occasion de faire un petit bout de gymnastique.

« Voyons, mon petit cœur, voilà que tu as sept ans passés, tu es une petite fille tout à fait raisonnable, j'ai pensé que tu serais heureuse de commencer à apprendre quelque chose; toutes les petites filles de ton âge commencent à travailler avec des institutrices, tu ne voudrais pas rester en arrière et passer pour une petite ignorante! »

Sidonie prit un petit air assez contrit, puis glissa un regard du côté de Marie pour lui demander s'il fallait se réjouir de cette aubaine, puis donna trois secousses au bras du fauteuil, et répondit : « Oui, tante!

— Mlle Jéroboam viendra demain; c'est une excellente personne que tu aimeras beaucoup, j'en suis sûre, et qui t'aimera beaucoup aussi. »

Encore un regard du côté de Marie; encore trois secousses au bras du fauteuil, puis une petite rougeur sur les joues, puis trois secousses supplémentaires. Le résultat de cet ensemble d'opérations

fut la question suivante : « Est-ce que je n'irai plus au Parc ?

— Si, ma chérie, tu iras au Parc, sois tranquille ; tu ne travailleras pas toute la journée. N'est-ce pas que tu seras bien obéissante avec Mlle Jéroboam ?

— Oui, tante ! »

Là-dessus Sidonie retourna à ses images, et la tante Isabelle se remit à ses chiffres.

J'ai le regret de dire que Sidonie ne tira pas de l'enseignement de Mlle Jéroboam tout le fruit qu'on aurait pu souhaiter. Était-ce la faute de l'élève ou celle de l'institutrice ? Je ne me charge pas de le décider ici. Mais du moins les leçons de Mlle Jéroboam furent pour la « toute petite » une occasion de montrer qu'elle avait du respect pour les personnes âgées, qu'elle savait s'ennuyer sans trop de mauvaise humeur, et voir des choses risibles sans être tentée d'en rire. Ce petit esprit si vif et si pénétrant n'était pas du tout satirique, ou plutôt il ne l'était pas encore.

Les relations habituelles de la maîtresse et de l'élève étaient très-cordiales, avec une nuance d'ennui naïf du côté de Sidonie, et de somnolence intermittente du côté de Mademoiselle.

« Il est poli de me regarder quand je vous parle et quand je vous explique quelque chose, » dit un jour Mademoiselle, de sa voix douce et caressante.

Sitôt que Mademoiselle se mettait à parler, Sidonie, avec la douceur et la résignation d'un agneau, la regardait avec cette attention tendue et pénible qu'infligent les photographes à leurs patients, quand ils leur disent : « Ne bougez plus, et regardez l'objectif. » Cette attention extraordinaire amenait bien vite chez Sidonie une fatigue nerveuse qui se traduisait par des bâillements poliment réprimés.

Mlle Jéroboam, qui était la bonté en personne, faisait semblant de ne pas voir ces bâillements ; elle se détournait même charitablement et dissimulait une petite toux de bonne compagnie derrière sa mitaine respectable. C'était une manière de dire : « Ne vous troublez pas, je n'ai rien vu ! »

« Eh bien ! disait parfois Mme Baudouin à Mlle Jéroboam, où en sommes-nous ?...

— La mémoire est bonne, répondait poliment Mlle Jéroboam ; cela ira bien, je suis contente. »

En effet, la mémoire de Sidonie était bonne, si bonne même qu'elle pouvait fonctionner toute seule, sans encombre, pendant que la pensée de Sidonie était à mille lieues de son livre. « La toute petite », comme une perruche mignonne, enfilait, par pure obéissance, des mots qui n'avaient pas de sens pour elle ; elle entassait ainsi dans sa tête toutes sortes de petits fragments de connaissances diverses, qui, n'ayant aucun lien entre eux, se détachaient tranquillement au jour le jour, suivaient le fil de l'eau, et disparaissaient pour toujours sans laisser trace de leur passage.

« Cela t'amuse, n'est-ce pas, de prendre des leçons ? lui demanda un jour l'oncle Maupoil.

— Oh oui ! c'est amusant, et puis c'est un peu ennuyeux aussi : » répondit-elle sans la moindre malice.

Il arrivait parfois à Mlle Jéroboam de s'assoupir un tout petit peu ; cela ne durait jamais plus d'une minute ; à peine avait-elle fermé les yeux, qu'elle se rappelait elle-même au sentiment de la réalité par une sorte de mélodie nasale que j'appellerais un petit ronflement, s'il ne s'agissait d'une dame. Alors elle ouvrait brusquement les yeux, et au lieu de se fâcher contre Sidonie, comme bien des gens l'eussent fait à sa place, elle lui adressait un sourire d'une douceur angélique. C'est comme si elle lui eût dit en propres termes : « Vous bâillez, je vous le passe ; je dors, passez-le-moi : la bonne amitié vit de concessions mutuelles. »

Quand Mademoiselle succombait à cette petite faiblesse, Sidonie ne riait pas ; elle n'avait pas même envie de sourire. « Pauvre mademoiselle, se disait-elle dans son bon petit cœur ; elle se fatigue à courir d'une leçon à l'autre, et à grimper de vilains escaliers pour aller chez les pauvres ! » Je crois aussi qu'elle pensait, dans sa naïveté, que l'assoupissement est une des conséquences naturelles de l'enseignement. Ce n'était pas déjà si mal raisonné.

Mlle Jeroboam avait reçu de la nature le don d'embrouiller les questions les plus simples, et de rendre insolubles les questions difficiles, j'entends difficiles pour une petite personne de l'âge de Sidonie. Mais elle brouillait les choses avec tant de conviction et de bonne foi, qu'il était impossible de lui en faire un crime : on lui pardonnait le résultat en faveur de l'intention. Sidonie en était quitte pour étouffer quelques bâillements ; alors Mademoiselle toussait derrière sa mitaine respectable, et l'on passait à un autre sujet.

« Récitez-moi votre fable, ma mignonne. »

Sidonie croisait ses petites mains et récitait sans reprendre haleine depuis : « Maître corbeau sur un arbre perché » jusqu'à « jura mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus ! »

« Très-bien, ma mignonne, vous avez bien compris ?

— Non, mademoiselle, répondait franchement Sidonie.

— Voyons, je vais vous aider : Qui est-ce qui a mangé le fromage du corbeau ? »

Sidonie n'en savait rien, parce que tout le temps



qu'elle avait appris sa fable, son esprit avait fait l'école buissonnière. Elle devenait toute rouge, craignant d'avoir fâché Mademoiselle.

Mais Mademoiselle n'était jamais fâchée. « Allons, mon petit cœur, disait-elle avec onction, ne vous intimidez pas, je vais vous aider un peu : c'est le Re...

— ... nard, c'est le renard, » criait Sidonie avec un soupir de soulagement.

Sidonie tenait en médiocre estime les Fables de La Fontaine, et cela se conçoit facilement.

Quelquefois, pour récompenser la « toute petite » de ce qu'elle appelait son attention, ou pour chasser un petit accès de sommeil, Mademoiselle lui racontait de petites anecdotes destinées à lui former « l'esprit et le cœur ». Elle la régalait volontiers de quelques-uns des bons mots de feu son papa, qui était de son vivant employé d'octroi à la barrière de Picardie. On le voyait peu à la maison, mais quand ses occupations lui laissaient une minute, c'était plaisir de l'entendre parler, « c'était un homme si instruit et si distingué ! »

Pendant que la bonne institutrice revenait avec complaisance sur un passé qui lui rappelait sa jeunesse, Sidonie se demandait quel serait l'âge du papa de Mlle Jéroboam s'il vivait encore; quelle tournure il pouvait avoir avec sa tunique à boutons d'étain et sa casquette plate; s'il ressemblait à sa fille; s'il s'endormait quand il était de garde à la barrière, et si les gens profitaient de son sommeil pour faire entrer furtivement leurs provisions sans payer.

Mlle Jéroboam riait de son histoire, dont Sidonie n'avait pas entendu un mot, et concluait en disant : « Nous disions donc que la preuve de l'addition... » et elle continuait ses définitions et ses démonstrations.



La « toute petite » regardait des images. (P. 259, col. 1.)

La tante Isabelle était charmée de voir sa petite fille si docile et si appliquée, et s'admirait un peu dans son œuvre; Marie, qui avait été élevée par sa mère jusqu'à onze ans, et qui, depuis, avait suivi un excellent cours de jeunes filles, concevait quelques doutes sur l'excellence de la méthode suivie par Mlle Jéroboam ; mais Marie était modeste et réservée, elle n'osait donner son avis.

Quant à Sidonie, ayant toujours entendu dire à ses petites amies, même à Mimi Jaurain, que c'est ennuyeux d'étudier et d'apprendre, elle aimait tout autant s'ennuyer avec la bonne Mlle Jéroboam qu'avec une autre.

XVIII

Sidonie, en quête d'un caractère ferme, ne rencontre que des caractères faibles. — On la trouve bizarre.

La « toute petite » n'avait que de bons exemples sous les yeux : il n'est pas surprenant qu'à force de vivre

avec des personnes pleines de bonté, de douceur et de patience, elle eût pris des habitudes de patience, de douceur et de bonté. Mais enfin, ce n'étaient que des habitudes, et de même qu'une habitude se prend, elle peut aussi se perdre.

Par malheur, chez tous ceux qui entouraient Sidonie, ces précieuses qualités étaient mélangées d'un peu de faiblesse. Or on sait avec quelle finesse étrange les enfants, même sans y songer, éventent et devinent les défauts de ceux qui les élèvent, et à quel point ces découvertes ébranlent le principe d'autorité.

Il n'est rien que les enfants admirent plus et révèrent plus profondément que la force de caractère; plus ils ont en eux-mêmes de volonté et d'énergie naturelles, plus ils éprouvent le besoin de se soumettre à une volonté supérieure. Tous ceux qui s'occupent de l'éducation de la jeunesse savent que les maîtres les plus énergiques (quand leur énergie agit selon la justice et ne se tourne point en dureté) sont ceux que les enfants aiment le mieux, ceux auxquels ils s'attachent, ceux auxquels ils se confient et s'abandonnent. La confiance absolue qu'ils ont dans une autorité indiscutable, et dans une force infaillible, est une des causes de cette profonde sécurité que nous envions aux enfants, et l'élément le plus indispensable à leur bonheur.

Sidonie poussait des cris joyeux. (P, 262, col. 2.)

Sidonie obéissait avec une grâce parfaite à tous ceux qui avaient autorité sur elle; mais ils ne savaient pas, ni elle non plus, qu'elle obéissait par habitude et par affection, plutôt que par respect et par raison, et que sa volonté était intacte, puisqu'elle n'avait subi aucune de ces défaites qui lui auraient été si salutaires. Ils ne se doutaient pas, ni elle non plus, qu'elle commençait à les juger sans le vouloir, et à sentir vaguement qu'elle leur était supérieure par la force de caractère.

Sidonie se trouvait donc dans une situation fausse.

Toute créature humaine qui se trouve, par sa faute ou par celle des circonstances, en dehors de l'ordre établi, éprouve un malaise qui peut devenir de la souffrance et qui la pousse à sortir d'un état pour lequel elle n'est point faite. Sidonie, au milieu des soins et de l'affection dont elle était entourée, éprouva une sorte de malaise et d'inquiétude vague à sentir que personne ne la dominait réellement. Cette inquiétude vague et sans cause apparente donnait parfois à ses actions les plus simples une apparence de bizarrerie, et son regard, par instants, avait une tristesse passagère, et une sorte de profondeur qui n'est point ordinaire chez les enfants bien portants.

La tante Isa, la première, s'aperçut de quelque chose. Elle en référa à son frère, et lui dit, un soir, après dîner :

« As-tu observé Sidonie à table?

— J'ai observé qu'elle est plus jolie et plus charmante que jamais. J'ai observé aussi qu'elle mangeait d'un fort grand appétit, et j'en ai été tout réjoui. Elle grandit beaucoup depuis quelque temps, et je vois avec plaisir que la croissance ne l'affaiblit pas.

— Tu n'as pas remarqué qu'elle a regardé la salière pendant plus d'une grande minute avec des yeux extraordinaires. Je crains que son imagination...

— Quoi? c'est cela qui t'inquiète. Ma chère Isa, permets-moi de te dire que c'est toi qui as trop d'imagination! »

En toute autre circonstance, un pareil reproche eût fait bondir la tante Isa. Elle de l'imagination ! pourquoi ne pas l'accuser tout de suite de composer des élégies? Elle avait, en cette occasion, un si vif désir de s'être trompée qu'elle sourit, et déclara que son frère avait peut-être raison.

M. Lescale s'était approché de la fenêtre pour lire son journal : « Viens un peu regarder! » dit-il à sa sœur.

Sidonie, les cheveux au vent, sautait en poussant des cris joyeux, par-dessus les plates-bandes du jardin, poursuivie par son grand ami, le chat blanc, qui portait au cou un grelot, attaché avec une faveur bleue.

« Eh bien! dit M. Lescale en jetant à sa sœur un regard de triomphe.

— C'est une vraie petite folle, répondit Mme Baudouin avec un sourire radieux. Je ne sais pas où j'avais la tête, de croire qu'elle était triste ou absorbée. »

Mais voilà qu'à l'issue d'une de ses leçons, Mlle Jéroboam demanda cérémonieusement à Mme Baudouin la faveur d'un entretien particulier. Après avoir toussé trois fois derrière sa mitaine respec-

table : « Madame, dit-elle, je crois qu'il est de mon devoir de vous avertir que je crois remarquer quelque chose d'extraordinaire dans notre chère petite Sidonie. »

Au mot « extraordinaire » M[me] Baudouin se récria. « Oh! chère mademoiselle Jéroboam, dit-elle d'un ton suppliant, ne me dites pas que Sidonie est extraordinaire ; c'est si effrayant un enfant extraordinaire!

— Madame, reprit M[lle] Jéroboam avec une grande suavité d'intonation, si le mot « extraordinaire » vous blesse, je m'empresse de le retirer. Je voulais dire seulement que notre Sidonie n'est pas comme tous les autres enfants que j'ai connus. »

A suivre. J. GIRARDIN.



LE CAPITAINE WEBB

ET LES NAGEURS CÉLÈBRES

Nos lecteurs n'ont pas oublié le capitaine Boyton, dont nous avons raconté les exploits dans un de nos derniers numéros [1]. Cet intrépide Américain avait exécuté la traversée de la Manche, de Calais à Folkestone, en vingt-cinq heures, avec la seule aide d'un vêtement de sauvetage d'invention récente.

Ce véritable tour de force excita l'admiration générale ; mais à ce sentiment vint bientôt se joindre en Angleterre celui d'une vive jalousie. On sait qu'Anglais et Américains, peuples frères, issus d'une même origine, vivent dans un état de rivalité perpétuelle. Les patriotes anglais considérèrent la tentative heureuse du capitaine Boyton comme un défi qu'une nation ne pouvait supporter sans être à tout jamais humiliée. Aussi apprit-on bientôt qu'un autre capitaine, mais Anglais celui-là, se proposait de faire ce qu'avait fait le capitaine américain, en moins de temps, et sans l'aide d'aucun appareil de sauvetage.

On ne peut se figurer l'anxiété qui régnait à Londres sur le résultat de la tentative du capitaine Webb. Aussi, lorsqu'on apprit que le hardi capitaine avait réussi, qu'il avait simplement en nageant exécuté la traversée de la Manche, et que cette traversée ne lui avait demandé que vingt-deux heures, la métropole anglaise fut prise d'un accès d'enthousiasme que n'eût peut-être pas causé la conquête de quelque nouvel empire. A son retour le capitaine fut reçu par des députations, et une assemblée de négociants décida de lui offrir une récompense civique de 50 000 francs.

Parti de Douvres le 25 août, à une heure moins quatre minutes, le capitaine Webb abordait le lendemain à la plage de Calais, à dix heures quarante et une minutes. Mais ce n'est pas sans peine, disons-le, qu'il est venu à bout de ce travail d'Hercule. Les six ou huit dernières heures de sa traversée ont été particulièrement pénibles, et il est arrivé un moment où il était si manifestement épuisé, que le plongeur qui le suivait, monté sur le lougre où étaient réunis divers représentants de la presse anglaise, jugea prudent de se jeter à l'eau et de nager à côté de lui, par mesure de précaution.

L'exploit du capitaine Webb est un des plus surprenants qu'ait jamais accomplis un nageur, et il faut remonter à l'antiquité pour retrouver le récit d'un pareil tour de force.

Léandre, d'après la tradition hellénique, traversait chaque soir le Bosphore à la nage pour aller voir sa fiancée Héro enfermée dans une tour sur la côte d'Asie, et revenait de la même façon. Selon les anciens le détroit mesurait à cet endroit 30 stades, ce qui, en comptant l'aller et le retour, donnerait près de 11 kilomètres pour le trajet parcouru à la nage par Léandre chaque nuit.

Le 3 mai 1810, le célèbre poëte anglais Byron voulut renouveler la tentative de Léandre ; il choisit l'endroit le plus étroit du Bosphore, ne mesurant que 1960 mètres en ligne directe, et il franchit cette distance, en compagnie d'un de ses amis, le lieutenant Ekenhead, en une heure.

La natation était dans l'antiquité un des exercices les plus en honneur chez les Grecs et les Romains, et nombre d'hommes illustres se sont montrés dans des circonstances critiques d'excellents nageurs.

L'abbé Ameilhon, savant du XVIII[e] siècle, dans ses *Recherches sur l'exercice du nageur chez les anciens*, donne à ce sujet de curieux détails. Selon lui, Horatius Coclès n'aurait pas eu la hardiesse d'arrêter seul les Étrusques sur le pont conduisant à la ville de Rome, sans la pleine confiance qu'il avait en son talent de nageur ; en effet, dès que les Romains eurent coupé le pont qu'il défendait, il se jeta dans le Tibre et se sauva à la nage ; il s'y précipita tout armé, suivant l'usage des soldats romains, qui nageaient parfaitement quoique chargés d'un lourd attirail. Scipion l'Africain, ainsi que le rapporte Silius Italicus, encourageait ses soldats en traversant à leur tête les rivières à la nage, sa cuirasse sur le dos. Sertorius, quoique blessé, passa le Rhône dans le même équipage. Marius, vieux, accablé de fatigue, put échapper aux poursuites des émissaires de Sylla,

1. Voy. page 17.

en gagnant à la nage un navire qu'on venait d'apercevoir de la côte. César devait être un fort nageur, car, au siége d'Alexandrie, il se sauva à la nage, en tenant de la main gauche ses tablettes hors de l'eau, ne se servant par conséquent pour nager que de la main droite, poussant avec ses dents devant lui son attirail militaire qu'il ne voulait pas laisser entre les mains des ennemis, et plongeant de temps en temps sa tête dans l'eau pour éviter une grêle de traits.

Chez les indigènes des îles du grand océan de la mer des Indes et du golfe du Mexique, la natation est passée à un tel état d'habitude, que ces peuples pourraient presque être placés parmi les amphibies. C'est ainsi qu'à Tahiti le service ordinaire entre les navires et les ports de la côte se fait au moyen d'indigènes, hommes ou femmes, qui passent leur journée entière à nager.

Et. Leroux.

LES PAYS SLAVES DE LA TURQUIE

LA BOSNIE ET L'HERZÉGOVINE

Lorsqu'on jette un coup d'œil sur une carte du vieux continent, on est étonné de voir l'immense espace qu'y couvre encore de nos jours l'empire fondé par Mahomet II, le territoire du Grand-Seigneur comme on disait jadis, l'Empire Ottoman, comme nous disons aujourd'hui. On le voit s'étendre depuis les rivages du golfe Persique, presque aux portes de l'Inde, jusqu'aux Alpes Illyriennes, dont les sommets dominent la mer Adriatique. Ce n'est pas seulement sur les vastes plaines de la Mésopotamie, sur les déserts de l'Arabie, sur les hauts plateaux de l'Anatolie, sur les rives enchantées du Bosphore que règne encore en maître le Croissant, c'est jusqu'au cœur de l'Europe, en face de l'Italie, à quelques centaines de kilomètres de Vienne, qu'il se dresse victorieux. Là, à l'extrémité nord-ouest des possessions européennes de la Turquie, s'étend une région montagneuse, peuplée par une race brave et intrépide, branche de la grande famille slave, sœur des Russes et des Serbes.

Ce pays, comprenant une partie de la Croatie, la Bosnie et l'Herzégovine, et dont les Turcs ont formé une seule province du nom de Bosnie, a fait partie, jusqu'au XIVe siècle, du grand empire serbe. Il fut conquis après une lutte héroïque, et jamais ses populations chrétiennes n'ont désespéré de reconquérir un jour leur indépendance.

Une insurrection récente, dont nous n'avons pas à juger ici les raisons ni les résultats, est venue prouver à l'Europe que les siècles n'avaient en rien éteint leur haine pour l'oppresseur musulman.

« La Bosnie, a dit un de nos plus illustres géographes modernes, dans un saisissant tableau de la Turquie, la Bosnie est la Suisse de l'Orient européen, mais une Suisse dont les montagnes ne s'élèvent pas dans la région des neiges persistantes et des glaces. Les chaînes de la Bosnie et de sa province méridionale, de l'Herzégovine ont, sur une grande partie de leur développement, beaucoup de ressemblance avec celles du Jura. Comme les monts de la Suisse occidentale, elles sont composées principalement de roches calcaires qui se développent en longs remparts parallèles, hérissés çà et là de crêtes aiguës... De même que les rivières du Jura, celles de la Bosnie ont leur cours tracé d'avance par les rangées parallèles des monts ; elles doivent nécessairement couler du sud-est au nord-ouest dans les sillons qui leur sont ménagés. Mais, comme le Jura, les remparts crétacés de la Bosnie sont interrompus de distance en distance par d'étroites fissures ou « cluses » dans lesquelles les eaux se jettent par un écart soudain, pour aller couler au fond d'un autre sillon... Leurs vallées aux soudains lacets devraient servir de chemins naturels pour gagner les plateaux, mais la plupart des gorges sont difficiles d'accès, et tant qu'on n'y aura pas construit de grandes routes, comme dans les cluses du Jura, on sera obligé, en maints endroits, d'escalader les hauts remparts qui séparent les combes et leurs villages. Ce manque de communications directes et faciles est ce qui rend les opérations militaires en Bosnie si pénibles et si périlleuses. C'est à l'est de tous ces massifs, dans la région où s'entremêlent les sources du Vardar et de la Morava, que passaient et repassaient les armées. Là s'étend le lit desséché d'un ancien lac que parcourt la Sitnitza, un des affluents supérieurs de la Morava serbe : c'est la plaine de Kossovo, le triste « Champ des Merles », dont le nom réveille de douloureux souvenirs dans les cœurs de tous les Slaves méridionaux. Là succomba la puissance serbe en 1389 ; si l'on devait en croire les vieux chants héroïques, plus de cent mille hommes y périrent en un jour. Il y aura bientôt cinq cents ans qu'eut lieu le grand désastre, mais les Slaves n'ont cessé d'appeler de leurs vœux le jour de la vengeance, et c'est à Kossovo même, dans le champ où furent écrasés leurs ancêtres, qu'ils espèrent reconquérir l'indépendance de leur race entière. »

Les plateaux de l'Herzégovine, de même que ceux du Monténégro et que les montagnes de la Dalmatie, sont presque entièrement dépouillés de leurs forêts ; toutefois la Bosnie proprement dite est encore admirablement boisée. Près de la moitié du territoire est couverte de forêts : dans les plaines, il est vrai, les bois où le paysan porte la hache à son gré, sont en maints endroits réduits à l'état de broussailles ; mais dans la région des montagnes, les forêts, encore vierges, sont composées de grands arbres. Les animaux sauvages y sont nombreux : ours, sangliers et chevreuils y trouvent leur abri ; on y tue tant de loups, que



Habitants de la Bosnie et de l'Herzégovine. (P. 264, col. 2.)

leurs peaux sont un des articles importants du commerce de la Bosnie. Prise dans son ensemble, la contrée est d'une admirable fertilité : c'est une des terres promises de l'Europe par l'extrême fécondité de ses vallées ; peu de régions ont aussi plus de grâce champêtre. La vallée dans laquelle se trouvent les deux cités de Travnik et de Serajevo est surtout célèbre par le charme de ses paysages.

A l'exception des Juifs, des Tsiganes et de quelques Osmanlis, fonctionnaires, soldats et marchands, qui vivent dans les villes les plus populeuses, tous les habitants de la Bosnie sont de race slave. Les Herzégoviniens sont peut-être ceux qui ont le type spécial le plus caractérisé ; ils descendent, paraît-il, d'immigrants slaves, venus, au VIIe siècle, des bords de la Vistule.

Si les Bosniaques sont, pour la plupart, unis par l'origine, ils sont divisés par la religion, et c'est de là que provient leur état de servitude politique. Au premier abord, il semble en effet très-étonnant que les Slaves de la Bosnie n'aient par réussi, comme leurs frères Serbes, à secouer le joug des Ottomans. Ils sont beaucoup plus éloignés de la capitale de l'empire, et leurs vallées sont d'un accès bien autrement difficile que les campagnes de la Serbie. Leur pays tout entier peut être comparé à une immense citadelle, dont le mur le plus élevé se dresse précisément au midi, comme pour défendre l'entrée aux Osmanlis. Une fois ce rempart escaladé, il faudrait forcer successivement chaque défilé de rivière, gravir chacune des crêtes parallèles des monts ; en mille endroits, quelques hommes devraient suffire pour forcer à la retraite des bataillons entiers. Le climat lui-même devrait servir à protéger la Bosnie contre les Turcs, car il diffère beaucoup de celui du reste de la Péninsule ; les pentes inclinées vers le nord et les barrières de montagnes, qui arrêtent au passage les tièdes courants atmosphériques, donnent à la Bosnie une température bien plus froide que ne le comporte la latitude de la contrée. Et pourtant, malgré les avantages que présentent le sol et le climat au point de vue de la défense, toutes les tentatives de révolte qu'on a faites contre les Turcs ont lamentablement échoué. C'est que les musulmans et les chrétiens bosniaques sont ennemis les uns des autres, et que, parmi les chrétiens eux-mêmes, les diverses sectes se détestent et se trahissent mutuellement.

Les musulmans de la Bosnie, qui se donnent à eux-mêmes le nom de Turcs, repoussé comme désobligeant par les Osmanlis du reste de l'empire, ne sont pas moins Slaves que les Bosniaques des deux confessions chrétiennes, et comme eux ils ne parlent que le serbe, quoiqu'un grand nombre de mots turcs se soient glissés dans leur idiome. Ce sont les descendants des seigneurs qui se convertirent à la fin du XVe siècle, et surtout au commencement du XVIe, afin de conserver leurs privilèges féodaux.

Actuellement le nombre des musulmans de Bosnie n'est guère que le tiers de la population totale ; il paraît que l'élément mahométan reste stationnaire, si même il ne diminue, tandis que l'élément chrétien ne cesse d'augmenter.

Du reste, les Bosniaques de toute secte et de toute religion possèdent les mêmes qualités naturelles que les autres Serbes leurs frères, et tôt ou tard, quelle que doive être leur destinée politique, ils s'élèveront comme peuple au même niveau d'intelligence et de valeur. Ils sont francs et hospitaliers, braves au combat, travailleurs, économes, portés à la poésie, solides dans leurs amitiés. En dépit de leurs bonnes qualités, que de barbarie, que d'ignorance, de superstitions et de fanatisme subsistent à la fois chez les chrétiens et les mahométans ! D'incessantes guerres, la tyrannie d'un côté, la servitude de l'autre, ont ensauvagé leurs mœurs ; le manque de routes, les forêts et les rochers de leurs montagnes les ont tenus éloignés de toute influence civilisatrice.

On s'étonne que, dans un pays encore aussi barbare, il existe des cités fort actives ; mais la contrée est tellement riche en productions naturelles, qu'un certain commerce intérieur a dû se développer ; isolées comme elles le sont, les populations de la Bosnie doivent se suffire à elles-mêmes, moudre leur propre grain au moyen de moulins à hélice, depuis longtemps inventés par eux, fabriquer leurs propres armes, leurs étoffes, leurs instruments en fer ; de là un certain mouvement industriel dans les villes les mieux placées comme marchés d'approvisionnement, surtout dans la capitale, Serajevo ou Bosna-Séraï, et dans l'ancien chef-lieu, la charmante cité de Travnik, si pittoresquement bâtie en amphithéâtre au pied de son ancien château ; Banialouka, qu'une voie ferrée réunit à la frontière autrichienne, a quelque commerce d'échange avec la Croatie ; Touzla extrait le sel de ses sources abondantes ; Zvornik, qui surveille la frontière serbe, est un lieu d'entrepôt pour les deux pays limitrophes ; Novibazar commerce avec l'Albanie ; Mostar, Trebigne importent quelques denrées du littoral dalmate. Il n'est pas dans toute l'Europe, à l'exception de l'Albanie voisine et des régions polaires de la Scandinavie et de la Russie, une seule région qui soit aussi rarement visitée que le pays des Bosniaques, et cet isolement ne cessera point, tant que le chemin de fer d'Agram à Constantinople n'aura pas fait de cette contrée l'une des grandes routes des nations.

Il est à espérer que le récent soulèvement des Herzégoviniens appellera l'attention de la Sublime Porte sur ce pays si intéressant à tous les points de vue et que les Ottomans comprendront que le meilleur moyen de faire disparaître l'ancienne haine qui les sépare de leurs sujets slaves, est de les faire jouir des bienfaits de la civilisation auxquels ils ont droit.

LOUIS ROUSSELET.

LES AVENTURES DU CAPITAINE MAGON[1]

III

Le récit de Bicri. — Le jugement d'Hazaël. — Un messager de bonne nouvelle. — Exécution du traître.

Les deux pilotes revinrent bientôt, ayant recueilli toutes les charges abandonnées, sans avoir rencontré aucun ennemi. Toute notre troupe réunie reprit aussitôt sa marche, les prisonniers et les porteurs au milieu de nous, et chacun marchant attentif et prêt à la défense. En chemin, je questionnai Bicri.

« Voilà, me dit l'archer. Quand nous sommes entrés dans le bois, nous n'avons d'abord vu personne. Nous avons fait cinq cents pas bien tranquillement, quand tout à coup les sauvages se sont levés dans le fourré devant et derrière nous, et les lances et les pierres ont commencé à tomber de tous côtés. J'ai rapidement couru avec nos gens jusqu'à un rocher inaccessible devant lequel le terrain était un peu plus découvert; nous nous sommes adossés à cette muraille de rochers, et à coups de flèches nous avons tenu les Ibères à distance. Mais voilà qu'une troupe débouche en bon ordre, gens bien armés, et marche droit à nous. C'était Bodmilcar et ses déserteurs. Nous allions être enlevés ou massacrés, quand Hannibal, et tout de suite après Chamaï ont paru et se sont jetés sur eux. Dans la bagarre, j'ai vu tomber Bodmilcar. Nous nous sommes battus autour de son corps, mais Chamaï a été étourdi d'un coup de coutelas, les autres étaient nombreux et ont réussi à emporter leur chef et à s'échapper sous bois pendant que les sauvages nous harcelaient et couvraient leur retraite.

— Et cet Hazaël, et cette femme, et cet enfant, demandai-je?

— En poursuivant les autres, répondit Bicri, nous sommes arrivés à un endroit où nous avons trouvé cet enfant lié près d'une pile de bois. Ils voulaient sans doute le sacrifier à Moloch. Hazaël, tenant un couteau à la main, s'apprêtait à l'égorger, et une quinzaine d'autres, en armes, l'entouraient; la femme couvrait l'enfant de son corps, et deux d'entre eux l'avait saisie et allaient l'arracher de là, quand Aminoclès, qui était en tête à côté de moi, les a vus le premier. Aussitôt il est devenu comme fou, et s'est précipité vers eux en criant : « Mon fils, mon fils ! »

» Nous avons suivi en courant. L'eunuque a porté un coup de couteau à l'enfant, et s'est dépêché de se sauver. Mais j'ai de bonnes jambes, et je l'ai bien vite rattrapé. Les autres sont tombés sous les coups d'Aminoclès et de ses Phokiens et sous nos flèches. On a délié l'enfant qui était évanoui. Mais sa blessure n'a rien de grave : une simple égratignure; le bras du Syrien a trompé sa méchanceté. Voilà comment Aminoclès a retrouvé son fils, l'un de ses Phokiens sa femme, et moi ce misérable Hazaël qui nous a déjà fait tant de mal. Et maintenant, le pauvre Hannon, et cette brute épaisse de Jonas.....

— Ont péri, hélas! dis-je à Bicri.

— Pauvre Hannon! s'écria l'archer. Je l'aimais plus fort que je ne puis le dire; et ce bœuf de Jonas, je l'aimais aussi. Et Guébal?

— Guébal était sans doute cramponné à la chevelure de Jonas, répondis-je. On ne l'a plus revu. »

L'archer soupira profondément.

« Pauvre Hannon! Malheureux Jonas! Infortuné Guébal, murmura-t-il en allongeant le pas. »

Évidemment, dans le jeune cœur de ce brave garçon, Guébal tenait une place aussi importante que les autres.

Le plateau où nous arrivions était une grande plaine triste et nue, parsemée çà et là de quelques rares bouquets d'arbres et de quelques touffes de chardon. J'estimais que le cours du Bétis était encore au moins à douze stades. Comme nous avions peu d'eau, nous soupâmes légèrement, de crainte d'indigestion. Après souper, je fis éteindre les feux et Hannibal distribua les postes et les sentinelles. Ensuite de quoi je fis planter deux torches en terre, et j'ordonnai qu'on amenât le Syrien devant moi. J'étais entouré des capitaines et des pilotes. Je fis venir aussi Bicri, Aminoclès et son fils, ainsi que le Phokien qui avait retrouvé sa femme, et la femme délivrée.

Hazaël parut devant moi, pâle et tremblant. Ses beaux habits brodés étaient déchirés et souillés de sang et de poussière. On lui avait ramené les bras en arrière, et lié les coudes derrière le dos.

« Me reconnais-tu, Hazaël? lui dis-je.

— Oui, seigneur, répondit-il d'une voix chevrotante et les yeux baissés.

— Qui t'a porté à te joindre à Bodmilcar, et à nous faire ces trahisons méchantes, en Égypte d'abord, puis à Utique, et ici à Tarsis ? »

L'officier du roi garda le silence.

« Pourquoi, lui dis-je encore, voulais-tu égorger cet enfant?

— Bodmilcar m'avait ordonné de le sacrifier au Moloch, pour que ce dieu fût favorable au succès de nos armes, et je n'osais pas désobéir à Bodmilcar. C'est lui qui m'a entraîné dès notre arrivée à Jaffa; c'est lui qui est la cause de tout.

— Peu importe qui est la cause, répondis-je. Veux-tu maintenant sauver ta vie? »

Le misérable se prosterna devant moi la face contre terre.

« Mets ton pied sur ma tête, gémit-il. Je suis ton esclave et ta chose. Épargne ma vie, et quoi que tu me demandes, je le ferai. »

Chamaï, qui se tenait près de moi le front bandé, détourna la tête avec mépris.

1. Suite. — Voy. pages 10, 27, 43, 59, 76, 90, 106, 122, 138, 154, 170, 182, 204, 219, 235 et 252.

« Je devrais bien, lui dis-je, te sacrifier aux ombres de ceux des nôtres qui ont péri par tes artifices et ceux de ton maître. Mais si tu fais fidèlement ce que je vais te demander, non-seulement je t'épargnerai, mais à notre retour à Gadès je te rendrai la liberté et tu pourras te rapatrier.

— Jure-le-moi, répondit le misérable, toujours prosterné le front dans la poussière.

— Par Astarté, dame des cieux et de la mer, m'écriai-je, je te le jure. »

Il se redressa tout aussitôt, seul et sans aide.

« Commande, dit-il vivement, j'obéirai.

— Combien d'hommes nous ont attaqués? demandai-je ?

— Bodmilcar avait avec lui cent soixante Phéniciens, auxquels il avait réuni cinq ou six cents Ibères.

— Eh bien, repris-je, Bodmilcar a dû vous fixer un rendez-vous, dans le cas où l'attaque échouerait. Où est ce rendez-vous?

— S'il le dit, s'écria le bouillant Chamaï, il mérite d'être pendu vingt fois. »

La généreuse sottise de Chamaï me fit lever les épaules.

« Et s'il ne le dit pas, répliquai-je, il sera pendu une seule fois, mais cela suffira. Himilcon, une corde !

— Voilà, voilà, s'écria le pilote en sortant une corde de dessous son kitonet, car il en portait toujours une enroulée autour de sa ceinture ; voilà, capitaine, un bon bout de grelin, filé à trois brins, et en chanvre de Byblos encore ! Où faut-il amarrer ce Syrien par le cou ? »

Hazaël fit un soubresaut.

« Je vais le dire, s'écria-t-il d'une voix étranglée. C'est à la Butte-du-Loup.

— Très-bien, répondis-je. Et où est cette Butte-du-Loup ?

— A deux stades à droite derrière nous, dans le bois.

— Bon ; tu vas nous y conduire.



La femme couvrait l'enfant de son corps. (P. 267, col. 1.)

— Je suis ton esclave, dit simplement le Syrien; j'irai. »

J'étais brisé de fatigue, mais l'espoir de saisir Bodmilcar me soutenait.

« Cinquante hommes de bonne volonté pour me suivre ! m'écriai-je.

— Moi, moi ! cria tout le monde à la fois.

— Que Hannibal choisisse les meilleurs alors. Les autres resteront ici à la garde du camp, des femmes, des porteurs et du bagage. »

Aminoclès et un de ses hommes vinrent à moi.

« Amiral, me dit le Phokien, ma vie est à toi, puisque par toi j'ai retrouvé mon enfant ; mais il est blessé. Permets-moi donc de rester cette fois avec le bagage, afin de soigner mon fils Dionysos ; et permets aussi à Démarétès de rester avec sa

femme nouvellement retrouvée. Nous frapperons double à la prochaine occasion.

— Restez, restez, dis-je à ce brave homme. Et nous, marchons. Peut-être retrouverons-nous chez ces scélérats les corps de Jonas et de Hannon, et pourrons-nous leur rendre les derniers devoirs. »

A ces mots, Chryséis se leva, droite et pâle, et vint se placer avec la colonne en armes.

« Où vas-tu, jeune fille? lui demandai-je.

— Chercher le corps de mon fiancé, et l'ensevelir, si les dieux me le rendent, répondit-elle d'une voix ferme et le front fièrement levé.

— Viens alors, lui dis-je ému; viens avec nous, et qu'Astarté nous protége tous.

— En route! » dit Hannibal à ses hommes.

L'infatigable Bicri courut se placer en tête, tenant Hazaël par la corde qui lui liait les bras. Gisgon se plaça à côté de lui, la hache sur l'épaule, et Himilcon par derrière, l'épée au poing. Nous partîmes aussitôt, et prenant par un fond de terrain plus sombre, où la lune ne donnait pas, notre troupe s'avança en silence vers le bois. Bientôt nous vîmes sa masse noire se détacher sur le sol blanchi par les rayons de la lune, et nous entrâmes sous la futaie, en faisant le moins de bruit possible. A la crête de la côte que nous avions escaladée le matin, le plateau se relevait brusquement et formait une butte boisée d'une soixantaine de coudées de haut. C'est sur cette butte que se cachait la bande de Bodmilcar. Nous nous arrêtâmes au pied avec toutes sortes de précautions. A travers les arbres, on ne voyait la lueur d'aucun feu; tout était morne, noir et silencieux.



Le misérable se prosterna devant moi. (P. 267, col. 2.)

« Il faudrait voir ce qu'ils font là-haut, avant de prendre nos dispositions et de donner le signal, dit Hannibal à voix basse.

— Déliez-moi, dit le Syrien. J'irai voir, et je vous rapporterai ce que j'aurai vu.

— Merci, répondit Himilcon. Tu es trop bon. Nous craindrions de te fatiguer. »

Hazaël ne répliqua rien, après ce grotesque essai d'évasion.

« Écoutez, dit Bicri, il y a un moyen. Que le Syrien me montre le chemin, et qu'il me conduise à un endroit d'où l'on peut voir leur camp. Nous irons sans bruit, et s'il essaye de crier ou de faire un mouvement, je lui plante mon couteau dans le ventre.

— C'est bien vu, » dit Hannibal.

Bicri tira son couteau de la main droite et saisit les coudes d'Hazaël de la main gauche.

« Marche, » dit-il en le poussant devant lui.

Tous deux disparurent dans le fourré.

Au bout d'une demi-heure, les branches craquèrent et je les vis ressortir.

« Eh bien? dit tout le monde haletant.

— Personne! s'écria Bicri. J'ai été jusqu'à l'autre

revers, personne! Il faut que ce maudit Syrien nous trompe.

— Ho! fit Hazaël en pleurant, ho! comment exposerais-je ma vie pour vous tromper! Je jure, par Nitsroc, mon Dieu, et par le Moloch, et par Melkarth, que Bodmilcar nous avait bien dit la Butte-du-Loup.

— Assez de serments, dis-je impatienté. Je t'ai donné la vie sauve. Je te tiendrai parole. Tu nous serviras en quelque autre occasion.

— Les coquins qui rôdent dans les bois, observa Hannibal, auront eu vent de notre approche, et auront décampé sans se vanter. Retournons.

— Eh bien, retournons, dis-je. Ce sera pour une autre fois. »

A vingt pas du campement, nos sentinelles qui faisaient bonne garde vinrent nous reconnaître. Comme nous arrivions au centre du cercle, Aminoclès accourut au-devant de nous.

« Amiral, me dit-il dans son mauvais phénicien, le petit homme est arrivé, puis il s'est enfui dans le bouquet d'arbres là-bas.

— Quel petit homme? répondis-je, ne comprenant pas.

— Guébal, s'écria Bicri, c'est Guébal! »

Et sans attendre la réponse d'Aminoclès, il courut à toutes jambes vers le bouquet d'arbres qu'il lui indiquait.

« Oui, Guébal, Guébal », finit par dire Aminoclès.

Mais Bicri avait déjà disparu dans les ténèbres et nous l'entendions siffler et appeler son tendre ami sur tous les tons.

Bientôt il revint, toujours courant, et le visage triomphant. Guébal, Guébal en personne était noblement assis sur son épaule, et nous salua de cris aigus entremêlés de grimaces affreuses. Malgré la laideur et les malices de cette vilaine bête, ce n'est pas sans plaisir que je la revis.

Tous ses amis allèrent lui dire bonjour. Il tira la barbe de Hannibal, égratigna le visage à Himilcon, et mordit le nez de Gisgon, à la satisfaction générale. Quand Chamaï, qui ne l'aimait guère, s'approcha, le singe lui donna un grand soufflet, que Chamaï lui rendit aussitôt, n'étant guère plus patient avec les bêtes qu'avec les hommes. Pendant que Guébal hurlait en se cramponnant à la chevelure de Bicri, Chamaï se baissa et ramassa quelque chose.

« Cette vilaine bête tenait ceci à la main. Il l'a laissé tomber en me frappant. Voyons donc ce que c'est. Il me semble que c'est une courroie de sandale. »

Chamaï s'approcha d'une torche et examina la courroie de plus près.

« Il y a des caractères écrits dessus, s'écria-t-il, par le Dieu vivant, il y a des caractères phéniciens. »

Je lui pris la courroie des mains, et à la lueur de la torche je distinguai des caractères écrits avec du sang, à ce qu'il me sembla. A peine eus-je déchiffré une ligne, que je poussai un cri.

« Venez tous! Hannon n'est pas mort! C'est une lettre de lui que nous apporte Guébal! Écoutez.

« Nous sommes prisonniers, mais sains et saufs.
» Les sauvages ont refusé de nous livrer à Bod-
» milcar. La trompette de Jonas nous a sauvé la
» vie : ils vont nous conduire à un roi sauvage du
» Nord, qui a promis sa fille en mariage au chef
» d'ici, s'il lui amenait un Phénicien joueur de trom-
» pette : j'ai passé par-dessus le marché. Méfiez-
» vous; Bodmilcar a donné l'ordre ce matin de vous
» dresser une embuscade au petit bras du Bétis
» et de vous couper le chemin de l'eau, si l'attaque
» manquait. Ne vous occupez pas de nous. A la pre-
» mière occasion nous verrons à nous évader de
» chez notre prince. »

Chryséis se jeta dans les bras d'Abigaïl en sanglotant de joie.

« Allons, dis-je aussitôt, nous n'avons pas le temps de nous amuser. La nuit tire à sa fin, la provision d'eau est épuisée et il faut arriver sur le Bétis avant ces brigands, si c'est possible.

— Sinon, bataille! s'écrièrent à la fois Hannibal et Chamaï.

— Nous avons un petit compte à régler d'abord, continuai-je ; ce ne sera pas long. Toi, Hazaël, tu as entendu cette lettre. Tu nous as fait cette nuit ta quatrième trahison, te parjurant pour nous faire perdre du temps et nous tromper sur l'endroit où nous guettait Bodmilcar. A présent, je n'ai plus de comptes à te demander. Dans un instant c'est Menath, Hokk et Rhadamath qui te jugeront : moi, je vais t'envoyer devant leur tribunal. »

Le misérable tomba la face contre terre, poussant des cris déchirants. Deux matelots le remirent sur ses



pieds. Himilcon lui présenta sa corde, à laquelle il avait fait un nœud coulant, et la lui passa autour du cou.

« Choisis ton arbre, lui dit-il. Pour ma part, je te conseille cette yeuse, qui est tout à fait agréable, et où tu seras très-bien. »

Le Syrien se débattit en hurlant, pendant qu'on le traînait vers l'arbre.

Quelques instants après, le corps du misérable se balançait à une branche.

« En route, dis-je, tout de suite. Le compte de l'un est réglé.

— Et j'espère que celui de l'autre ne tardera pas à l'être, » conclut Hannibal.

A suivre. LÉON CAHUN.

CHATEAUBRIAND

François-René, vicomte de Châteaubriand, naquit en 1768 à Saint-Malo, dans une maison de la rue des Juifs qui est devenue depuis un hôtel pour les voyageurs. Il était le second fils du comte de Châteaubriand, gentilhomme d'une des plus illustres familles de la Bretagne. Ce comte de Châteaubriand était un homme d'un caractère énergique, mais dur, étroit, âpre et despotique. Né pauvre, il avait longtemps habité les colonies, y avait acquis une certaine fortune, puis, revenu en Bretagne, retiré dans la terre de Combourg, ancien domaine de sa famille qu'il avait racheté, il s'occupait uniquement de rétablir la grandeur de sa maison par la plus stricte économie et la plus sévère conduite. Hautain avec ses voisins, dur avec ses vassaux, il n'avait jamais été aimé de personne, et ses enfants avaient pour lui encore plus de crainte que de respect.

Le jeune René, élevé d'abord à la campagne, puis abandonné à Combourg aux soins de domestiques négligents, mena une enfance vagabonde avec tous les polissons du pays. Son père, qui le destinait au corps royal de la marine, le mit ensuite au collége de Dol pour y étudier les mathématiques; il passa depuis à ceux de Rennes et de Dinan; ce temps d'études fut orageux pour le jeune homme, dont le caractère fier et indépendant se prêtait mal à la discipline; néanmoins ses progrès furent rapides et il acquit une forte instruction. Du collége, Châteaubriand passa à l'École des gardes du Pavillon, à Brest, mais il se dégoûta de la marine et retourna à Combourg.

Il y trouva un intérieur sombre, quatre sœurs comme étouffées sous le despotisme paternel, une mère, jeune encore, gaie jadis, spirituelle et vive, mais comme glacée par la froide autorité de son mari. Châteaubriand, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, a peint son père dans une de ces soirées solitaires, après le souper, alors que, la table enlevée et tout le monde silencieux, le vieux châtelain « commençait une promenade qui ne cessait qu'à l'heure de son coucher. Il était revêtu, dit son fils, d'une robe de ratine blanche, ou plutôt d'une espèce de manteau que je n'ai vu qu'à lui. Sa tête demi-chauve était couverte d'un grand bonnet blanc qui se tenait tout droit. Lorsque en se promenant il s'éloignait du foyer, la vaste salle était si peu éclairée par une seule bougie qu'on ne le voyait plus; on l'entendait seulement encore marcher dans les ténèbres; puis il revenait lentement vers la lumière et émergeait peu à peu de l'obscurité, comme un spectre avec sa robe blanche, son bonnet blanc, sa figure longue et pâle. Lucile et moi nous échangions quelques mots à voix basse quand il était à l'autre bout de la salle; nous nous taisions quand il se rapprochait de nous. Il nous disait en passant : De quoi parliez-vous? Saisis de terreur, nous ne répondions rien; il continuait sa marche. Le reste de la soirée, l'oreille n'était plus frappée que du bruit mesuré de ses pas, des soupirs de ma mère et du murmure des vents. »

La vie triste de Combourg et l'oisiveté solitaire qu'il promenait dans les landes et les bois paternels augmentèrent encore le penchant naturel du jeune René vers la mélancolie. Longtemps malade, puis destiné à l'Église, il se décida enfin pour l'armée, et obtint une sous-lieutenance dans le régiment de Navarre, en 1786.

Laissons passer cinq années; laissons le jeune officier suivre son régiment à Cambrai, revenir en Bretagne à la mort de son père, puis se faire présenter par son frère aîné à la Cour, où il ne réussit guère et n'ose plus retourner. Il se lie avec les hommes de lettres, et fait insérer à l'*Almanach des Muses* une idylle assez médiocre qui est son premier ouvrage. Il assiste en 1789 aux premières scènes de la Révolution, et entrevoit des hommes qu'elle doit rendre bientôt célèbres.

En 1787, le frère de Châteaubriand avait épousé Mlle de Rosambo, petite-fille de Malesherbes. Châteaubriand, lié dès lors avec ce grand homme, lui communiqua un vaste projet. « Je ne prétendais à rien moins, a-t-il dit, qu'à découvrir le passage au nord-ouest de l'Amérique, en retrouvant la mer Polaire, vue par Hearn en 1772, et aperçue plus à l'ouest en 1789 par Mackenzie. » C'était par terre que Châteaubriand comptait atteindre ce passage nord-ouest, tant cherché et reconnu si inutile depuis qu'on l'a découvert. Telle fut la cause du voyage en Amérique qui a exercé tant d'influence sur le génie de Châteaubriand.

Il vécut dix mois au milieu des splendeurs de la nature sauvage, visitant les tribus indiennes, observant leurs mœurs, étudiant même leurs langues, et menant l'existence des pionniers et des coureurs de bois. Il en revint avec une impression profonde, et rapportant des notes et des souvenirs précieux qui ont nourri quelques-unes de ses œuvres les plus belles. *Atala*, publiée en 1801 et qui fut son premier grand succès; *René*, où il raconta plus tard les tristesses et les orages de sa jeunesse; *les Natchez*, dont il avait conçu l'idée dès avant son voyage; *le Voyage en Amérique*, où il a retracé les aventures et les rêveries de son séjour dans le nouveau monde; tels sont les ouvrages inspirés par l'admiration et les souvenirs des savanes et des forêts vierges.

Lorsque Châteaubriand revint en France, la Révolution était alors dans toute sa fureur : le roi, arrêté, était réservé à l'échafaud. Châteaubriand, élevé dans la fidélité envers le monarque, se rendit à Coblentz où les émigrés s'étaient réunis. Il fit partie de cette armée, où la jeune noblesse mal équipée et épuisée de privations se fit décimer misérablement à l'avant-garde des armées envahissantes. « Je fis toute la campagne, a-t-il dit, avec un fusil dont le chien ne s'abattait pas. »

Blessé à l'attaque de Thionville, il se sépare de l'armée, et erre en Belgique, mourant de faim, et secouru çà et là par quelques âmes charitables. Il passe à Jersey, chez un oncle presque aussi pauvre que lui et gagne enfin Londres, où il passa trois années dans la misère la plus complète. Il se rappelait ces épreuves, lorsque, en 1822, ambassadeur de France dans ce même Londres, il écrivait des lignes comme celles-ci : « Je suçais des morceaux de linge que je trempais dans l'eau ; je mâchais de l'herbe et du papier. Quand je passais devant des boutiques de boulanger, mon tourment était horrible. Par une rude soirée d'hiver, je restai deux heures devant un magasin de fruits secs et de viandes fumées, avalant des yeux tout ce que je voyais ; j'aurais mangé non-seulement les comestibles, mais leurs boîtes, paniers et corbeilles. » Il resta cinq jours sans manger. Enfin quelques secours du gouvernement, quelques traductions qu'il trouva à faire, et la publication d'un *Essai sur les Révolutions* le tirèrent de cette affreuse misère (1797).



La maison de Châteaubriand, à la Vallée-aux-Loups, près de Sceaux.

Rentré en France après le 18 Brumaire, il y retrouva des amis, M. de Fontanes surtout, qui l'associa à la rédaction du *Mercure de France*, où parurent ses premiers romans. A cet époque, Bonaparte, premier consul, cherchait à associer à la Révolution tout ce qui dans le passé pouvait s'accorder avec elle : il signait le Concordat et rétablissait les cultes chrétiens. Aussi vit-il avec faveur l'apparition de l'ouvrage capital de Châteaubriand, le *Génie du Christianisme*. Apologie brillante du christianisme, mais apologie surtout poétique et littéraire, ce livre eut un immense retentissement; les critiques s'acharnèrent à le combattre et à le défendre ; Bonaparte se prononça pour l'auteur, et le nomma secrétaire d'ambassade (1803).

On date généralement du *Génie du christianisme* et des *Martyrs*, qui parurent en 1809, le grand mouvement poétique qui porta plus tard le nom de romantisme, et qui a renouvelé la littérature de notre siècle. Entre ces deux ouvrages, Châteaubriand fit un grand voyage : il partit pour l'Orient, en 1806. Ce fut un pèlerinage à Jérusalem, en visitant la Grèce et la Syrie, en revenant par l'Égypte et Tunis; il en a donné le récit dans un de ses plus intéressants ouvrages, l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*.

Châteaubriand, qui était devenu chargé d'affaires dans le Valais, avait cessé de servir Napoléon après l'exécution du duc d'Enghien, et depuis se tenait à l'écart, occupant l'opinion de ses ouvrages et faisant au gouvernement une sourde opposition. On sait qu'en 1811, élu à l'Académie française, il ne put prendre séance, l'Empereur n'ayant pas voulu que son discours fût prononcé.

Avec l'année 1814 et la Restauration commence le rôle politique de Châteaubriand. Ses œuvres à cette époque sont surtout des discours, des pamphlets, des manifestes ; n'oublions pas pourtant parmi ses œuvres littéraires les *Aventures du dernier Abencerage*.

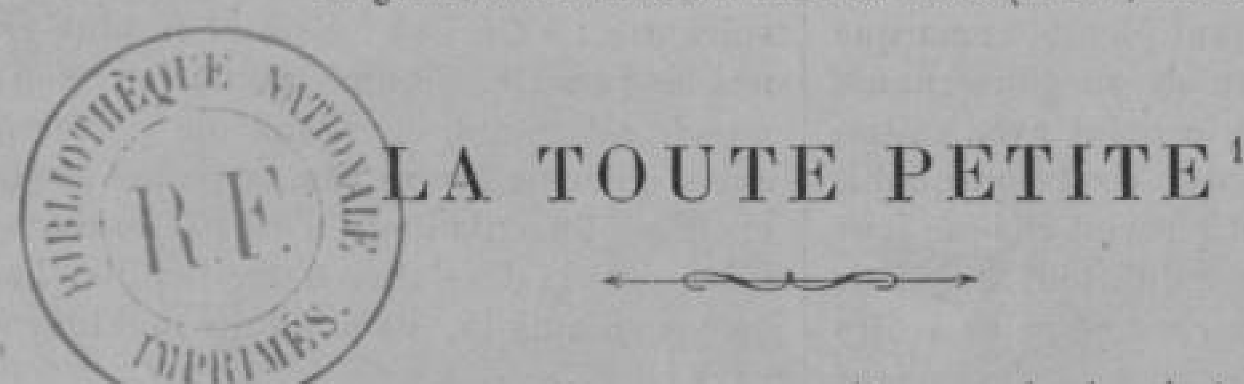
Sur la fin de sa vie, Châteaubriand éprouva le sort de beaucoup d'hommes de talent qui ne se sont attachés fermement ni à un parti ni à un principe. Retiré des affaires politiques, il passa sa vieillesse inaperçu du grand public. Reçu seulement dans quelques salons, surtout chez Mme Récamier, il allait y jouir de sa gloire au milieu de ceux qui lui restaient fidèles. Mais cette gloire était effacée par celle de noms plus nouveaux, et la mort de celui qui avait été l'initiateur du siècle passa presque inaperçue dans le mouvement de la Révolution de 1848.

Cependant ses funérailles furent éclatantes ; et ce fut au milieu d'un immense concours de ses admirateurs et des populations bretonnes qu'il fut inhumé en grande pompe dans l'îlot rocheux du Grand-Bey, sur la rade de Saint-Malo. Cette brillante cérémonie vient d'être renouvelée. Le 5 septembre dernier, la ville de Saint-Malo a inauguré, sur une de ses places, la statue du plus illustre de ses enfants.

R. du Coudray.



La gouvernante marmottait entre ses dents. (P. 273, col. 2.)



LA TOUTE PETITE[1]

XIX

Mme Chantre prend Sidonie en grippe et lui fait une mauvaise réputation.

Donc le bruit se répandait peu à peu dans le monde des Lescale que décidément Sidonie n'était pas un enfant comme un autre, et qu'il y avait dans son caractère quelque chose « d'original ».

Il y a tout lieu de croire que ces rumeurs malveillantes avaient leur origine dans certaines confidences de Mme Chantre à quelques-unes de ses bonnes amies.

Mme Chantre détestait cordialement Mme Baudouin; elle se figurait que quand « cette dame » amenait Sidonie faire une petite visite à son parrain, Sidonie n'était qu'un prétexte, et qu'elle venait en réalité pour inspecter la maison et tâcher de trouver des toiles d'araignées derrière les meubles et des erreurs dans le livre de comptes.

Elle était donc décidée d'avance à trouver Sidonie mal élevée, uniquement parce que « son ennemie » s'était chargée de son éducation. C'était de sa part à la fois de l'injustice et de l'ingratitude : de l'injustice envers Mme Baudouin, qui n'avait jamais eu la moindre velléité de l'inspecter, et qui tremblait devant elle; de l'ingratitude envers Sidonie, qui, toujours en quête, sans le savoir, de cet idéal qu'on appelle un caractère ferme et décidé, s'était prise d'une profonde admiration pour la gouvernante de son oncle.

Peut-être l'admiration de Sidonie se traduisait-elle souvent par des séries de questions fatigantes; peut-être revêtait-elle parfois des formes un peu indiscrètes, à force de naïveté; néanmoins c'était de la vraie et franche admiration.

Toutes les fois que l'on amenait Sidonie en visite chez son parrain, elle trouvait moyen de s'échapper pour courir après Mme Chantre. Quand la gouvernante la voyait arriver de loin, elle marmottait entre ses dents : « Comment! ce n'est pas assez de venir me surveiller *elle-même*, il faut encore qu'*elle* me détache des espions! »

Elle se dérobait à ses caresses ou les recevait avec une froideur méprisante; elle répondait sèchement par des monosyllabes à ses questions, lui faisait durement la leçon pour les moindres gestes et pour les moindres mouvements, et finit par s'en « débarrasser » sur le dialogue suivant.

« Enfin, mademoiselle, me direz-vous pourquoi vous me regardez fixement comme un phénomène? Savez-vous que c'est très-impoli.

— Je ne voulais pas être impolie, répondit ingénument Sidonie; je suis bien fâchée de l'avoir été, je ne le serai plus.

— Tout cela ne me dit pas pourquoi vous me regardez dans le blanc des yeux. Répondez-moi, s'il vous plaît, et tâchez de ne pas mentir.

— Je ne vous regardais pas dans le blanc des yeux, madame. Tante Isa et Marie n'ont point de moustaches, Mlle Jéroboam non plus; je me demandais pourquoi vous...

1. Suite. — Voy. pages 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241 et 257.

— Sotte créature! » murmura Mme Chantre profondément blessée, et elle ajouta à haute voix : « Sortez d'ici et n'y remettez jamais les pieds ! »

Voilà pourquoi et comment la pauvre Sidonie cessa de courir après Mme Chantre. Cette excellente dame fut enchantée du résultat, ce qui ne l'empêcha pas de trouver ou du moins de dire que Mlle Sidonie faisait la fière et la hautaine; tout cela parce qu'elle ne lui rendait plus visite.

Sidonie était trop fière et trop généreuse pour se plaindre du procédé discourtois de Mme Chantre; cette petite scène demeura un secret entre elle et la gouvernante.

Il en résulta que l'oncle Maupoil, ne sachant rien de ce qui s'était passé, continua, les jours où il était d'humeur communicative, à entretenir Mme Chantre des vertus et qualités de Sidonie, de l'heureuse transformation de son caractère et des grandes espérances qu'elle donnait. Ayant bientôt remarqué que sur ce sujet les réponses de sa gouvernante étaient froides et sèches, il en conclut avec raison que le sujet lui était désagréable ; c'est pourquoi il s'en servit pour la taquiner, et y revint chaque jour avec plus de complaisance. Pour lui, tout le plaisir de la conversation consistait à contredire et à être contredit, à exaspérer son adversaire et s'exaspérer contre lui. « La lumière, disait-il parfois, jaillit du choc des opinions. » A ce compte ses joutes contre Mme Chantre auraient dû donner naissance à de véritables feux d'artifice.

Il ajoutait encore : « Les critiques les plus injustes et les plus passionnées peuvent contenir une part de vérité. » Dieu sait si Mme Chantre ménageait les critiques à l'œuvre de Mme Baudouin.

Un jour que la tante Isabelle avait mis l'oncle Maupoil dans la confidence de quelques-unes des bizarreries de la « toute petite » et lui avait demandé son avis, il médita profondément sur ce sujet nouveau.

Plus il ruminait, plus ses idées s'embrouillaient. Il dîna dans un silence farouche ; à la fin, se sentant absolument perdu dans un fouillis d'inductions, de déductions et de suppositions contradictoires, il dit brusquement à Mme Chantre qui lui préparait son thé : « Que penseriez-vous, madame, d'un enfant qui aurait comme des accès de tristesse sans cause, et dont le regard serait parfois aussi profond et aussi expressif que celui d'une grande personne ?

— Je penserais qu'il est malade !

— Et s'il ne l'était pas ? »

Mme Chantre réfléchit une demi-minute, fronça les sourcils, prit un air profond, et dit : « Parlez-vous, monsieur, d'un enfant en l'air ou d'un enfant réel? d'un petit garçon ou d'une petite fille ?

— Je parle de ma filleule. »

Les lèvres de Mme Chantre se pincèrent ; elle secoua deux ou trois fois la tête, et répondit : « Je dirais qu'elle se moque de sa famille, qu'elle joue un petit rôle, et...

— C'est la sincérité et la franchise en personne, s'écria M. Maupoil avec une honnête indignation. Elle est incapable de jouer un rôle ; d'ailleurs pourquoi s'abaisserait-elle à cela, puisqu'elle est sûre que rien de ce qu'elle désire ne lui sera refusé? Non, non, c'est autre chose.

— Peut-être qu'elle est reprise de ses accès d'imagination !

— Ce n'est pas cela non plus ; son esprit ne vagabonde plus par-dessus les nuages ; elle a même beaucoup de bon sens et de jugement pour son âge ! Seulement, ce n'est pas une enfant comme une autre. « Elle a l'air de quelqu'un qui cherche une chose et qui ne la trouve pas. » Ce sont les propres paroles de Mme Baudouin. »

Au seul nom de Mme Baudouin, Mme Chantre fit entendre une petite toux belliqueuse, et c'est avec une joie mal déguisée qu'elle prononça les paroles suivantes : « Oh ! oh ! c'est bien plus grave que je ne le pensais. Comme disait feu mon père : le monde est grand, et quand on y cherche quelque chose qu'on ne trouve pas, on risque de faire bien du chemin! Un enfant qui n'est pas comme les autres, mais c'est la désolation d'une famille. J'en ai connu de ces enfants-là, ils ont tous mal tourné ; je puis vous citer...

— Savez-vous que vous parlez de ma propre filleule ? » dit M. Maupoil, en plongeant la pince à sucre dans le sucrier avec une agitation qui parut ne pas déplaire à Mme Chantre.

Cependant elle prit un air de dignité offensée, et dit avec une froideur majestueuse : « Pardon ! je me suis sans doute trompée ; j'avais cru comprendre que monsieur me faisait l'honneur de me demander mon humble avis.

— Ah ! le voilà ! dit M. Maupoil en brandissant au bout de la pince d'argent le morceau de sucre qu'il avait si longtemps pourchassé parmi les autres ; quelle machine incommode que ces pinces à sucre ! Vous disiez donc, ma bonne madame Chantre, que vous pourriez citer...

— Je ne citerai pas de noms propres, dit la gouvernante, non ! quand on devrait me plonger dans l'huile bouillante ; je ne citerai pas de noms propres ; mais je dirai d'une manière générale qu'une jeune fille ne doit avoir rien d'extraordinaire et qu'elle ne doit jamais attirer l'attention. Les jeunes filles extraordinaires ne se marient pas, ou se marient mal. Elles excitent chez les familles sages une défiance toute naturelle. Si j'avais un fils, jamais, avec mon consentement du moins, il n'épouserait une jeune fille extraordinaire. Je ne suis qu'une faible femme sans défense, je suis la plus humble de toutes les femmes, mais voilà exactement mon opinion.

— Vous allez un peu loin, ce me semble, dit M. Maupoil, qui s'amusait de la verve et de l'éloquence de sa gouvernante. D'ailleurs Sidonie n'est encore qu'une enfant, et d'ici à l'époque où...

— Je n'ai pas parlé de Mlle Sidonie, je n'ai pas cité de noms propres.

— Sans doute, sans doute ; mais enfin votre jugement me paraît trop sévère, et votre opinion trop générale. A toute règle il y a des exceptions.

— Oui, il y a exception pour les jeunes personnes qui ont de belles dots ! » répondit Mme Chantre avec amertume. On pourrait conclure de cette amertume que Mme Chantre s'était mariée sans dot, et que feu M. Chantre l'avait épousée uniquement pour ses vertus et qualités.

Ce dernier mot, tout vulgaire qu'il était, frappa l'esprit de l'oncle Maupoil ; il ne répliqua rien cependant et se contenta de dire à Mme Chantre : « Notre entretien est confidentiel, bien entendu ! » Elle sortit sans répondre, et en se contentant de faire un signe de tête assez ambigu. Le soir même, ses bonnes amies n'eurent pas besoin de la plonger dans l'huile bouillante pour lui faire répéter mot pour mot son entretien avec M. Maupoil et la tirade qu'elle lui avait adressée sur les «jeunes filles extraordinaires ».

Et voilà comment le bruit se répandit dans Versailles que Sidonie n'était pas une enfant comme les autres.

Quand M. Maupoil fut seul, il se dit :

« Il y a peut-être du vrai dans les paroles de cette Sibylle (cette Sibylle, c'était Mme Chantre, s'il vous plaît !) : l'argent aplanit bien des difficultés. Quelle dot Lescale pourra-t-il donner à Sidonie? Une belle dot, sans doute. Mais les fortunes des commerçants ne sont pas à l'abri de tout danger. Pour



plus de sûreté, je devrais faire mon testament. On n'en meurt pas, et l'on a l'esprit plus en repos. Le plus tôt sera le meilleur, et dès demain, oui, ma foi! dès demain, j'irai rendre une petite visite à mon notaire. »

Il se mit au lit sur cette bonne résolution, et l'idée de faire son testament le lendemain ne l'empêcha pas de dormir ; au contraire.

XX

Le lieutenant Lescale. — Retour de Gaston. — Mme Baudouin retourne dans le monde. — Sidonie se met à admirer Gaston. — M. Barangin fils.

A l'époque où Mme Chantre, comme une divinité farouche et irritable, rejeta loin d'elle l'admiration et les hommages que Sidonie lui offrait en sacrifice, la « toute petite, » sans le savoir, sans s'en douter, se remit en quête d'une âme aussi ferme que celle de Mme Chantre, mais moins hérissée de piquants. Elle trouva ce qu'elle cherchait le jour où le « lieutenant Lescale » fit son apparition dans la maison du boulevard de la Reine, avant de s'embarquer pour l'Afrique. Ce n'était plus le Paul d'autrefois, celui du lycée ou même de l'École de Saint-Cyr. La réflexion, l'étude, l'amour et la pratique sérieuse d'un métier dont les côtés élevés excitaient son enthousiasme, et dont les moindres détails l'intéressaient, avaient fait de lui un autre homme. De plus en plus son visage rappelait la physionomie de sa mère, mais le sérieux et l'élévation de son âme la rappelaient bien davantage. Il portait son uniforme avec la noblesse et la simplicité d'un chevalier de race. Sa voix avait pris une mâle assurance et ce quelque chose d'un peu bref et impérieux que donne l'habitude de commander à des hommes.



Le lieutenant Lescale. (P. 275, col. 2.)

Pour la seconde fois de sa vie, Sidonie fut intimidée; et, cette fois encore, ce fut Paul qui l'intimida; mais aussitôt après ce premier mouvement, elle se trouva entraînée vers son frère par un attrait puissant, qu'explique peut-être la ressemblance de leur caractère et la certitude pour Sidonie d'avoir trouvé une âme élevée, une volonté ferme, à qui elle pût offrir l'hommage de son admiration et le sacrifice de sa volonté.

A plusieurs reprises, elle lui dit avec une vivacité singulière : « Commande-moi quelque chose, je veux t'obéir ! »

Si la volonté de la Providence avait fait de Gaston un soldat et de Paul un négociant, il est à croire que

la « toute petite », ayant trouvé ce qu'elle cherchait instinctivement, aurait repris toute sa sérénité et serait redevenue semblable à tous les autres enfants. Malheureusement Paul partit pour l'Algérie, et Sidonie, tout en lui gardant un fidèle souvenir et une préférence secrète, échappa à son influence, et se trouva menacée de subir celle de Gaston.

Comme Paul venait de quitter Versailles, à l'expiration de son congé, Gaston y arriva après avoir fini son stage à Londres et parcouru certaines parties de la Russie, pour parfaire son éducation commerciale. Il commença à prendre tous les jours, en compagnie de son père, le train de huit heures trente, et à collaborer avec lui à la prospérité de la maison *Lescale et fils*. Ses conversations ne plaisaient pas à la tante Isa. Il avait beaucoup trop d'imagination pour un commerçant : il ne parlait que par millions, et s'étendait avec trop de complaisance sur le luxe extraordinaire des négociants anglais et sur la nécessité absolue, pour un homme qui se respecte, d'avoir de nombreux domestiques et des équipages luxueux. Sidonie commençait à ouvrir l'oreille à tous ces propos, elle s'y intéressait même beaucoup plus que la tante Isabelle ne l'eût souhaité. Gaston l'appelait « princesse », il lui faisait des compliments, il lui apportait de Paris des poupées d'un prix ridicule.

La tante Isa était très-intimidée par ses airs de supériorité, par son ton tranchant, son flegme affecté, et par la tournure britannique de ses favoris clair-semés; elle eut cependant le courage de lui dire qu'il avait tort, et pourquoi il avait tort. Gaston l'écouta poliment du haut de sa cravate, sourit avec condescendance, et lui répondit : « C'est vrai, ma bonne tante, vous avez dix fois raison; mais que voulez-vous? C'est le siècle qui veut cela : il faut marcher avec son siècle ! »

Pour faire marcher Sidonie avec son siècle, Gaston, malgré la résistance et les supplications de la tante Isabelle, opéra une transformation complète dans la toilette de la « toute petite », qu'il trouvait beaucoup trop négligée : il voulait dire sans doute beaucoup trop simple. « Cela sent par trop la banlieue, » disait-il avec des airs de souverain mépris. Comme la tante Isabelle ne se laissait pas convaincre par ses raisonnements, et n'introduisait point dans la toilette de Sidonie les changements que son neveu déclarait absolument nécessaires, il fit un coup d'État. Sans prévenir personne, il apporta de Paris des toilettes confectionnées d'après le dernier patron, chez la couturière à la mode, sous ses yeux et sur ses indications.

Sidonie se laissait faire sans déplaisir. M. Lescale la trouvait « encore plus jolie et plus princesse », se frottait les mains quand on ne le voyait pas, et faisait semblant de ne pas comprendre les réclamations et les plaintes de sa sœur. Marie n'osait prendre la parole pour blâmer son frère. L'oncle Maupoil se contentait de grommeler derrière le dos de Gaston, et de l'appeler en ricanant, « surintendant des toilettes de mademoiselle » ! Un jour que Gaston avait discuté toilette avec Marie et avec la tante, en employant tous les termes techniques avec une justesse surprenante, l'oncle Maupoil déclara confidentiellement à la tante Baudouin que ce garçon avait manqué sa vocation, et qu'il aurait fait une grande fortune dans le métier de tailleur pour dames.

« Car on peut avouer qu'il a fort bon goût », ajouta-t-il avec une certaine complaisance, en regardant Sidonie qui partait pour le Parc avec une « délicieuse toilette ».

Pendant six mois, Gaston s'astreignit à peu près régulièrement à prendre avec son père le train de huit heures trente pour aller à Paris, et celui de cinq heures pour en revenir. Mais, au bout de six mois, il déclara d'un ton grave à son père qu'il était « absolument forcé » de prendre un pied-à-terre à Paris, son intention étant de fréquenter un peu le monde, où il avait déjà de nombreuses et brillantes connaissances. Ses apparitions à la table de famille commençaient à devenir rares et irrégulières. Mme Baudouin le redoutait beaucoup, car il semblait venir à Versailles uniquement pour faire le compte rendu des plaisirs, des succès, de l'éclat et des fatigues de sa vie mondaine, et pour tenir Sidonie au courant des variations de la mode. Il expliquait à son père la nécessité absolue pour un négociant moderne « d'être doublé d'un homme du monde » : ce qui, traduit de l'argot du boulevard en honnête et simple français, signifie qu'un commerçant doit être en même temps un homme du monde. M. Lescale souriait en hochant la tête ; il n'était pas bien persuadé que pour faire de bonnes affaires il fallait un si grand attirail de gants blancs, d'habits noirs, de gilets en cœur, de veilles et de visites. Seulement il ne trouvait pas mauvais que son fils vît le monde pour son plaisir.

Marie s'amusait beaucoup de ses récits ; mais ils ne troublaient point son imagination, et ne lui faisaient point faire de retours pénibles sur la monotonie de sa propre existence. D'ailleurs elle aussi elle voyait le monde. La tante Isa, qui songeait toujours au plaisir des autres et se comptait pour rien, avait fait le pénible sacrifice de quitter son deuil pour conduire Marie dans quelques maisons amies, et même aux bals de la préfecture. La bonne tante avait annoncé sa résolution si simplement et si naturellement, qu'on aurait pu croire qu'elle ne lui avait rien coûté. Elle retournait donc dans le monde, non pas avec la mine austère et revêche d'une duègne payée pour chaperonner une infante, mais le sourire sur les lèvres, comme une bonne mère qui jouit dans le secret de son cœur du plaisir et des succès de sa fille.

Quant à Sidonie, elle écoutait bouche béante les merveilleux récits de Gaston ; ensuite, sa petite tête brodait des fantaisies sur ces thèmes dangereux.

Cependant, si les récits légèrement gascons de son frère aîné piquaient sa curiosité et mettaient ses idées en mouvement, Gaston n'était pas encore un grand homme à ses yeux, comme par exemple son autre frère le lieutenant. Il n'avait pas son admiration : elle ne sentait pas en lui cette force mystérieuse faite pour l'attirer et la subjuguer ; et pour dire la vérité, cette force n'y était pas en effet. Gaston n'avait que les apparences de la force : au fond c'était un agneau qui se drapait dans une peau de loup. Son aplomb, son flegme, son outrecuidance, ses vanteries, ses favoris anglais, ne l'empêchaient pas d'être en réalité un garçon débonnaire : son âme était bonne et honnête, mais d'une trempe un peu vulgaire. Ce qui dominait en lui, ce n'était pas l'orgueil, c'était la vanité.

Sidonie ne démêlait point tout cela, mais son instinct sans doute le lui faisait deviner. Cependant bien des gens, même parmi ceux qui ne sont plus des enfants, se laissent séduire aux apparences, et Gaston, tel qu'il était, avait ses admirateurs.

Par exemple M. Pictavier, le facteur d'orgues, homme mûr et prudent, et Mme Pictavier, qui n'était plus toute jeune, tenaient Gaston en si haute estime, qu'ils lui auraient accordé de la meilleure grâce du monde la main d'une de leurs filles, n'importe laquelle, s'il avait fait seulement mine d'y songer. Justement il n'y songeait pas du tout ; l'admiration du ménage Pictavier n'en était que plus désintéressée. Plusieurs autres familles, qu'il n'est pas nécessaire d'énumérer, étaient juste dans les mêmes dispositions. Toute la jeune aristocratie du haut commerce et de la grande industrie citait Gaston avec orgueil, comme un de ses plus brillants coryphées. Il convient de citer parmi ses plus fervents admirateurs le jeune Barangin fils, de la maison « Barangin et Cie : *Tableaux anciens, objets d'art* ; au coin de la rue Lafitte et du boulevard ». Depuis la première apparition de Marie aux bals de la préfecture, le jeune monsieur Barangin était devenu un des visiteurs assidus de la maison du boulevard de la Reine ; d'où l'on peut conclure qu'il roulait dans sa tête au crâne aplati l'idée de faire quitter à Marie le nom de Lescale, pour lui faire prendre celui de Barangin. Mais, disons-le en passant, il perdait son temps et ses peines ; Marie n'était point destinée à s'appeler Mme Barangin.

Gaston opéra une transformation complète. (P. 276, col. 1.)

Comme le jeune homme au crâne aplati faisait ses visites très-longues et que les ressources de sa conversation étaient très-courtes, il comblait les vides en y intercalant, à propos de rien, des exclamations comme celles-ci : « Gaston est fort, c'est un malin. Il est très-fort Gaston. Oh! certainement, Gaston est le plus fort de nous tous ! »

Cette dernière formule annonçait généralement la fin de sa visite. Aussitôt qu'il l'avait prononcée, il prenait un air inquiet et s'agitait sur sa chaise, comme s'il voulait se lever et qu'il fût trahi par ses forces ; puis il lissait son chapeau, regardait finement la pomme de sa canne, assujettissait les boutons de ses gants, alors il s'écriait : « Il faut que je retourne à la maison ! » et il y retournait.

Si les grandes personnes elles-mêmes se laissaient ainsi prendre aux apparences, il y avait lieu de craindre que Sidonie ne s'y laissât prendre aussi, et c'est ce qui arriva.

Un jour vint où le pied-à-terre de Gaston se transforma en une installation définitive. Gaston mit deux mois à choisir un entresol qui fût digne de lui, et il employa bien quatre autres mois à arrêter des devis et à les changer, à commander et à décommander, à désespérer les peintres, à décourager les tapissiers, à faire damner les miroitiers.

« Ne faut-il pas que la cage soit digne de l'oiseau ! » dit un jour l'oncle Maupoil, impatienté d'entendre toujours parler de la même chose.

Quant à Sidonie, elle éprouva un commencement d'admiration pour un frère si difficile à contenter et qui dérangeait tout le monde. Déranger beaucoup de monde, n'est-ce pas une preuve de force et de supériorité !

Lorsque enfin le fameux entresol fut prêt, la famille tout entière fut invitée à venir le visiter.

M. Lescale fut scandalisé de tant de luxe et de recherche, et prit son fils à part dans une embrasure de fenêtre, pour lui dire que de son temps les jeunes gens étaient beaucoup moins difficiles et qu'il voyait avec peine son associé jeter ainsi l'argent par les fenêtres.

Gaston s'était préparé à cette mercuriale ; il ne parut ni surpris, ni déconcerté, ni fâché ; il se contenta de dire, en riant, à son père : « Autre temps, autres mœurs ; c'est le siècle qui veut cela, il faut marcher avec son siècle ! (Il aimait beaucoup cette phrase, et la faisait sonner le plus souvent possible.) Je fais honneur de mon mieux à la maison Lescale et fils, et loin de jeter mon argent par les fenêtres, je le place, sois en sûr, à gros intérêts. Voyons, mon père, sommes-nous de petits boutiquiers ou de grands négociants ? Noblesse oblige, et toute la jeune aristocratie du haut commerce me jetterait la pierre si je ne soutenais pas l'honneur du corps ! »

La tante Isabelle trouva que toute cette magnificence était l'abomination de la désolation ; et tout le temps de la visite, elle regarda devant elle, le cœur plein de tristesse, et sans desserrer les dents.

Marie, habituée depuis l'enfance à la simplicité de la maison paternelle, fut d'abord un peu éblouie de tout ce luxe ; en examinant les objets en détail, elle fut forcée de reconnaître que son frère avait bon goût, et qu'il ne s'était point meublé en parvenu. Gaston, qui se piquait d'être un homme « pratique et positif » (encore deux mots de son argot), avait songé à tout ; et il était difficile de concevoir quelque chose de plus commode et de plus confortable que ce qu'il appelait avec une orgueilleuse modestie « son petit perchoir ». Marie, en y réfléchissant, trouva même que c'était trop commode et trop confortable. Elle se demandait malgré elle si ce nid de duvet était aussi favorable à l'éclosion des bonnes pensées et des généreux sentiments que la tente sous laquelle vivait Paul, avec une simplicité d'anachorète, à deux pas du danger et de la mort, aussi fier de ses privations que Gaston l'était de son bien-être, l'esprit tout occupé des choses du devoir et le cœur rempli de la présence de Dieu et des souvenirs de la famille.

Sidonie commença par marcher presque respectueusement sur les tapis, qui lui parurent aussi épais et aussi moelleux que la mousse des bois. Puis elle s'enhardit, essaya le fauteuil, les chaises, les poufs et les fumeuses à la file, regarda à toutes les fenêtres, et battit des mains en s'écriant : « On voit la Madeleine et le Marché aux fleurs, un coin du boulevard et beaucoup de dames en belles toilettes. Oh ! Gaston, que tu dois t'amuser dans ta maison ; elle est bien plus belle et bien plus gaie que la nôtre ! »

Cette fois-ci elle ne marchanda plus son admiration au seigneur et maître de tant de belles choses.

« Pauvre Paul ! dit-elle, il ne peut pas avoir toutes ces jolies affaires qui sont ici !

— Paul est un soldat, dit sèchement M. Lescale, ce n'est pas un « homme du monde ».

A suivre. J. GIRARDIN.



LES DENTELLES

Les premières dentelles nous vinrent de Venise et de Gênes. C'est seulement à partir du milieu du XVIe siècle que l'on rencontre dans les tableaux historiques des portraits de personnages des deux sexes parés de dentelles. Les collerettes godronnées qui forcèrent « d'augmenter de plus d'un pied la longueur des cuillers à soupe » et les collets vénitiens se développant en forme d'éventail sont empruntés

aux modes italiennes importées par Catherine de Médicis.

L'on ne tarda pas à s'apercevoir que l'importation des dentelles faisait sortir beaucoup d'argent du royaume. En 1629, il y eut une loi somptuaire qui défendit d'en porter qui coûtassent plus de trois livres l'aune, sous peine d'amende et de confiscation.

Comme il n'y avait pas de dentelles faites en pays étranger qu'on pût vendre à ce prix, cette défense donna lieu d'en établir des manufactures en France, et cette entreprise réussit au delà de toute prévision. Telle est l'origine et la date de nos manufactures de *points d'Alençon et d'Argentan*, ainsi que de nos dentelles de Picardie, et enfin de celle qu'on établit dans les Pays-Bas, tant français qu'autrichiens.

Les premières dentelles fabriquées en France furent appelées *passements*, du nom de la corporation des passementiers, qui, seuls, dans le principe, avaient le droit d'en fabriquer. De là le double nom de passements aux fuseaux et de passements de point coupé, le premier désignant la dentelle aux fuseaux, le second celle à l'aiguille. Ces premières dentelles, appelées passements, ne ressemblent pas à celles d'aujourd'hui, et, pour les distinguer des genres modernes tels que l'application, la malines, la valenciennes, on a pris l'habitude de les désigner sous le nom de *guipures :* elles ne sont que la reproduction de celles du XVIe et du XVIIe siècle. Le produit est le même, mais passements est un mot presque tombé en désuétude : guipures l'a remplacé.

Le mot *dentelle* se trouve imprimé pour la première fois dans un recueil paru en 1598, bien qu'il fût, on en a la preuve, déjà usité vers 1549. Au début, il fût appliqué seulement à des modèles de points coupés à dents aiguës : de là sa dénomination.

Les premières dentelles à l'aiguille empruntèrent à la dentelle le point de boutonnière ou le point noir, et la broderie s'enrichit des points à jour provenant de la dentelle (points dits de Venise ou d'Alençon).

Ce qui paraît fort plausible aussi, c'est que la dentelle à l'aiguille, que l'on appela d'abord spécialement dentelle à points, a dû précéder la dentelle aux fuseaux, cette dernière ne pouvant se fabriquer sans le secours des épingles dont l'invention est relativement fort récente.

La *dentelle aux fuseaux* tire son nom des outils mêmes qui servent à sa fabrication. On la fabrique sur une sorte de métier appelé carreau, oreiller ou coussin. La surface supérieure présente une inclinaison très-sensible, vers le haut de laquelle tourne sur son axe un cylindre rembourré, bien ferme. Sur ce cylindre, qui déborde par l'ouverture, est fixé un parchemin ou une carte piquée de trous d'épingles suivant la nécessité du modèle. Pour l'exécution du travail, on se sert de *fuseaux* garnis de fils que l'on croise, que l'on tresse ou que l'on enlace selon que le dessin l'exige. Les épingles fixées dans les trous du parchemin servent de jalons pour le dessin et maintiennent le point. En tournant le cylindre mobile, on peut conduire le travail sans solution de continuité.

C'est sur ce métier si simple, à l'aide de ces procédés, aussi élémentaires que le sont d'ordinaire ceux qui servent aux plus longs et aux plus futiles des ouvrages de femmes, que furent brodés les superbes passements aux fuseaux du XVIe et du XVIIe siècle.

Les principaux genres de dentelles aux fuseaux sont : la valenciennes, qui doit à sa solidité sa vogue persistante ; la malines, les dentelles de soie noire aux fuseaux qui furent fabriquées d'abord à Bayeux et à Chantilly sur fonds de réseau dits alençon.

Les dentelles d'or et d'argent, dont on fit un si grand usage sous Louis XIV et sous Louis XV, étaient fabriquées à Paris et à Lyon.

Les *blondes* et fantaisies ne parurent qu'en 1740, et leur plus grande vogue dura de 1825 à 1845.

La *dentelle à l'aiguille*, qu'on désigne sous le nom de *point*, fut d'abord une sorte de broderie à jour faite sur une espèce de réseau appelé lacis : on tirait d'un tissu léger un certain nombre de fils de la chaîne et de la trame ; ceux qui restaient étaient ensuite serrés et maintenus par un point noué à l'aiguille de manière à former un réseau carré. L'invention du lacis ne paraît pas remonter au delà de 1520 ; il ne faut pas le confondre avec le filet primitif dont l'origine est presque aussi ancienne que le monde.

Du lacis on passa au point coupé. Au lieu de perdre son temps à tirer d'un tissu tous les fils inutiles, on prit le parti de les disposer suivant les combinaisons du dessin et de bâtir ainsi l'armature nécessaire à l'exécution de l'ouvrage. On obtint par ce nouveau procédé des résultats surprenants.

Le point coupé et le point de Venise, qui paraissent tous deux originaires de cette même ville, réalisèrent un idéal de délicatesse, d'élégance et de coquetterie. Aussi la fabrication de dentelle à l'aiguille devint presque générale. Elle servait à l'ornement des riches mobiliers, des couvents, des chapelles particulières, des églises particulières et des églises paroissiales. Rien ne peut donner l'idée de la somptueuse beauté de « ces hauts-reliefs édifiés par l'aiguille ».

Malgré les inconstances de la mode les dentelles ont toujours tenu une place distinguée dans la toilette des femmes.

La disparition des jabots, des manchettes, dans le costume des hommes, et les chapeaux qui ont remplacé les bonnets et les coiffures à longues barbes, ont interrompu pendant longtemps l'usage des dentelles, mais sans jamais les détrôner ; et l'on peut affirmer que les femmes ne cesseront jamais d'être les tributaires de Bruxelles, de Malines et de Valenciennes.

LES CAUSERIES DU JEUDI

UN ORIGINAL

Un jour, ou plutôt un soir — il y a de cela une vingtaine d'années — je me promenai sur la place dite du Grand-Duc à Florence, où j'étais arrivé dans la journée; cette place pourrait passer à bon droit pour une véritable galerie ou exposition de sculpture, puisque tous les grands sculpteurs anciens et modernes y sont représentés par un de leurs chefs-d'œuvre.

J'allais donc regardant, examinant, admirant ici un bronze, là un marbre, passant du groupe historique à la statue équestre, du sujet délicat à la fontaine monumentale.

Pendant que, avec les allures très-évidentes du curieux nouvellement débarqué, je me livrais à cette lente et intéressante revue, je pouvais remarquer que j'étais, je ne dirai pas suivi, mais serré de près par un personnage d'aspect tout singulier, qui tantôt passait à ma droite, puis à ma gauche, puis même entre moi et l'œuvre contemplée, et qui, à chacun de ses mouvements, me lançait un regard impatient; on eût dit qu'il brûlait du désir d'entrer en conversation avec moi. Je dois vous avouer que je me sentais fort peu disposé à lui donner satisfaction.



Michel-Ange.

On m'avait prévenu, à tort ou à raison — car alors ces belles provinces italiennes étaient encore sous la domination de l'Autriche, dont la police était fort ombrageuse — que j'eusse à me tenir en garde contre les habiletés d'un système d'espionnage organisé à l'endroit des étrangers; et ma foi! je me tenais en garde.

D'ailleurs l'individu pouvait me paraître d'autant mieux suspect que je l'avais vu, pour venir rôder autour de moi, quitter les degrés conduisant aux *loges* couvertes ou arcades qui abritent les plus délicates de ces sculptures et où il se tenait assis, comme dans un poste d'observation.

Plusieurs fois déjà, tout en opérant ses évolutions, et en paraissant chercher des yeux l'expression des miens, il avait articulé à mi-voix quelques mots que je ne m'étais pas donné la peine de comprendre; ce qui avait paru le dérouter un peu, car, au moins à ce que je pensai, il avait dû inférer de ma contenance que je n'entendais pas l'italien, qui était probablement le seul idiome à son usage.

Enfin, comme je venais de m'arrêter devant un superbe colosse de marbre qui se dresse à droite de l'entrée du vieux palais dont cette place forme le magnifique préau, et comme mon attention pouvait sembler plus fortement captivée:

« *O maraviglioso!* entendis-je, que s'écriait l'homme, qui était subitement venu se mettre pour ainsi dire à la même place que moi, car je sentais ses pieds dans mes pieds et, en faisant le geste d'applaudir, il me heurtait désagréablement du coude: — *maraviglioso! stupendo! non è vero, signore?* (merveilleux! étonnant! prodigieux! n'est-il pas vrai, monsieur?) »

M'étant d'abord reculé, pour être hors d'atteinte de sa gênante pantomime, je toisais attentivement des yeux le petit personnage... — Mais, à propos, vous ai-je dit qu'il était petit, maigre; vêtu d'un pantalon et d'une redingote sordidement râpés; qu'autour de son cou, long et fluet, s'enroulait une méchante cravate d'un noir douteux, laissant trop voir les triangles inégaux d'un col de chemise qui jalousait la couleur de la cravate?... — Je l'examinai donc attentivement, et de cet examen il me parut ressortir que ce pauvre diable qui s'enflammait d'admiration devant une statue devait être sincère en son élan. C'est pourquoi, oubliant toute fâcheuse prévention à l'égard du petit homme, et me laissant aller aussi à traduire sincèrement ma pensée qui



Tombeau de Jules II et statue de Moïse, par Michel-Ange.

n'était pas d'ailleurs en concordance parfaite avec la sienne.

« *Eh!* » fis-je doucement mais d'un ton d'évidente restriction, *mi pare che...* » (Eh! il me semble que...)

Aussitôt mon interlocuteur de bondir sur lui-même, comme si un puissant ressort se fût tout à coup détendu sous ses pieds ; et le voilà s'écriant, les yeux animés, la lèvre frémissante :

« Qu'est cela? qu'est cela? que dites-vous? que prétendez-vous dire?

— Mais... voulus-je objecter.

— Oh! je sais, reprit vivement le petit homme, je devine l'observation que vous allez faire; mais elle ne tient pas, cher monsieur, elle n'a pas de valeur.

— Mais... dis-je encore.

— Attendez, se hâta d'interrompre l'Italien, attendez, je vais dire ce que vous direz vous-même. Il vous semble, n'est-ce pas, que cette statue, toute belle qu'elle puisse paraître, n'a pas cependant la pureté de lignes, l'aisance de composition, qui distinguent les belles œuvres antiques en général et certaines œuvres modernes en particulier. On y sent comme une gêne, comme une indécision dans l'allure de l'auteur. N'est-ce pas là ce que vous vouliez dire?

— En effet, répondis-je.

— Ah! reprit-il, comme on voit bien que vous n'êtes pas Florentin! et comme on sent bien que vous subissez, vous aussi, l'influence germanique!

— L'influence germanique?... répétai-je tout d'abord machinalement... Mais aussitôt l'étrangeté même de cette remarque qui venait sans raison apparente mêler une délicate question d'antagonisme national à une innocente question d'art, me remit en mémoire les avis qui m'avaient été donnés touchant la police *germanique* — laquelle, à ce qu'on m'avait affirmé, savait prendre tous les biais, afficher tous les dehors pour arriver à ses fins. Je flairai donc de nouveau un piége, et, comme je jugeai qu'il pouvait suffire d'une parole inconsidérée de ma part pour m'attirer une affaire désagréable, je me promis de brûler le plus tôt possible la politesse au petit homme, et, en attendant, d'affecter avec lui un prudent mutisme.

— Oui, reprit-il, oui, je dis bien, influence germanique, car depuis que notre patrie ne s'appartient plus, il semble qu'un mot d'ordre général soit donné pour éteindre, pour méconnaître nos gloires les plus hautes.

— Possible, fis-je du ton le plus indifférent pour répondre à la question que m'adressait le regard pressant du petit homme.

— On oublie la merveilleuse histoire de nos artistes divins, continua-t-il en s'animant de plus en plus ; on ne sait plus se placer au point de vue convenable pour juger, pour apprécier leurs œuvres immortelles.

— Croyez-vous?

— Comment si je crois! s'écria l'Italien; mais vous, monsieur, vous en êtes la preuve vivante.

— Ah!

— Oui. Et voyons, tout d'abord, savez-vous ce que représente cette statue et quel en est l'auteur? »

Sans paraître prendre garde à la forme quelque peu irrévérencieuse de cette question, résolu que j'étais à ne donner à mon suspect interlocuteur aucune prise sur moi : « Sans doute, répondis-je; c'est ici le fameux David, œuvre du grand artiste que nous autres Français nous appelons ordinairement *Michel-Ange* tout court, tandis que vous autres Italiens vous ajoutez communément à ses prénoms le nom de *Buonarotti*.

— Voilà qui est bon! fit le petit homme; mais justement parce que vous savez si bien à qui et à quoi vous avez affaire, vous n'êtes que moins pardonnable de porter sur cette œuvre le jugement que vous formulez, ou plutôt que je formulais pour vous tout à l'heure.

— Comment donc?

— Oui, vraiment, vous avez beau jeu d'établir la comparaison avec les œuvres antiques, et d'amener en parallèle aussi telle ou telle œuvre récente. Mais, dites-moi, où étaient, quand ce colosse fut taillé, les modèles antiques qui depuis sont venus peupler les palais, les musées?

— Eh bien, mais?... balbutiai-je.

— Ah! vous voyez bien que le terrain se dérobe déjà sous vos pieds, dit dédaigneusement l'Italien. Parions que vous ne savez pas même dans quelles singulières conditions le David fut exécuté par notre grand Michel-Ange... oui, parions...

— Ma foi! vous gagneriez, dis-je en souriant, car j'avoue que...

— Eh! dit-il avec un geste superbe, vous ne savez rien de rien... et vous voulez juger! et vous osez regarder d'un œil de critique un marbre de Buonarotti! Allons donc! Ah! que voilà bien nos prétendus amateurs d'à présent! Amateurs, non; *tedeschi!* (allemands!) *tedeschi! tedeschi!...* »

Et tout en répétant avec d'énergiques haussements d'épaules cette épithète qui, en passant par ses lèvres, prenait la plus amère expression de mépris, le petit homme, qui m'avait tourné brusquement le dos, gagna l'autre bout de la place, où je le vis disparaître dans une rue aboutissante...

Quand, de retour au logis, je dis la rencontre que j'avais faite et les méfiances que m'avait inspirées le petit homme, mon hôte s'égaya fort.

« Lui, l'*Angéliste*, un espion? ah! par exemple!

— Que pouvais-je penser d'un individu qui s'empare de moi sans crier gare, et qui, à propos de sculpture, se prend à récriminer tout haut contre le germanisme, alors que, d'après ce que vous m'aviez dit, il est si imprudent d'aborder publiquement une pareille question.

— C'est vrai, vous ne pouviez pas savoir que vous vous trouviez en face d'une des personnalités les plus originales, en même temps que les plus honnêtes de Florence. L'Angéliste, voyez-vous, comme

l'indique ce nom, qui lui a été décerné et qu'il accepte, est un être qui pousse au fanatisme son admiration pour Michel-Ange, et qui, si l'on peut ainsi dire, semble en vivre. C'est un pauvre diable, probablement né à Florence, mais qui y est resté inaperçu jusqu'au jour où son culte pour le grand artiste s'est publiquement traduit par des excentricités dans le genre de celle dont vous avez été témoin. De quoi vit-il? on l'ignore; mais, chichement vêtu, il doit avoir une chiche existence. Ses jours se passent soit à l'extérieur, soit à l'intérieur de nos édifices publics, les yeux attachés sur une des œuvres de Michel-Ange. Ceux qui connaissent sa manie le flattent en s'extasiant de concert avec lui; mais encore faut-il pour lui plaire être à même de raisonner juste sur les mérites de son dieu, sans quoi, flairant le profane, il s'éloigne, comme vous l'avez vu faire.

« Tous les ans, vers la même époque, il disparaît de Florence pendant quelques semaines; c'est qu'alors il a entrepris, à pied, le voyage de Rome, où il est allé se rassasier dans la contemplation des grandes œuvres que le maître a laissées là-bas : le mausolée de Jules II, la chapelle Sixtine, la coupole de Saint-Pierre, etc. Quand vous le rencontrerez de nouveau, et pour cela il doit vous suffire de retourner près du David, ou bien d'entrer soit à Saint-Laurent, où il séjourne près des statues des Médicis, soit à Santa-Croce où il fait fréquemment ses dévotions au tombeau de l'artiste, allez droit à lui, protestez de votre désir d'être initié à la véritable admiration de Michel-Ange et vous entendrez merveille. »

Ainsi parla mon hôte, et tenant encore une fois bon compte de son conseil, je ne manquai pas d'accoster à première occasion l'Angéliste près duquel il ne me fut pas difficile de rentrer en grâce — et l'entretien que j'eus avec lui m'est encore présent à la mémoire comme s'il datait d'hier.

Dernièrement, quand j'ai su que Florence s'apprêtait à célébrer magnifiquement le quatrième centenaire de la naissance de Michel-Ange, je me suis aussitôt demandé si l'Angéliste, qui pouvait avoir une cinquantaine d'années quand je le rencontrai, était encore de ce monde; et, au cas affirmatif, je me suis figuré la délicieuse, l'enivrante part qu'il a dû prendre à cette fête.

Mais j'ai bien cherché dans les comptes rendus publiés un peu partout sur cette solennité.... et pas un mot de l'Angéliste qui, certes, n'aurait pu passer inaperçu en pareille circonstance s'il eût été du nombre des vivants.

Quoi qu'il en soit, l'Angéliste est vivant, bien vivant pour moi, et je veux lui demander en votre nom, mes chers enfants, de vous dire ce que fut le merveilleux artiste objet de son culte.

A bientôt donc le récit de l'Angéliste.

L'ONCLE ANSELME.

LES AVENTURES DU CAPITAINE MAGON[1]

III (*suite*)

Retour à Gadès. — Nouveaux projets.

Notre troupe s'ébranla et se mit en marche vers le Bétis.

Bientôt le soleil se leva dans un ciel sans nuages. Nous étions encore loin de la rivière, et nous nous traînions péniblement dans la plaine poussiéreuse, épuisés par vingt-quatre heures de combats, d'alertes et de marches. J'allais de mon mieux, le gosier desséché et combattant cette terrible sensation de crampe et de brûlure à l'estomac que connaissent bien tous ceux qui ont souffert de la soif. L'outre d'Himilcon était complétement tarie, et le pauvre pilote avançait, la tête basse et les bras ballants. Bicri seul ne paraissait pas fatigué : ce jeune homme avait des jambes de bronze. Hannibal lui-même avait fini par ôter son casque et par l'accrocher à sa ceinture. Tout le monde était silencieux. Enfin, dans l'après-midi, je vis de loin la légère buée de vapeur qui m'indiquait le cours de la rivière, l'eau tant désirée. Je pris tout de suite les devants, accompagné de Bicri et de six matelots porteurs d'outres et de courges, pour désaltérer plus tôt tout ce monde, qui se traînait à peine. A un demi-stade de l'eau, j'eus un si violent mal d'estomac que je crus que j'allais tomber. A vingt pas de l'eau, comme nous hâtions le pas, je vis les roseaux qui s'agitaient, j'entendis le *tchap*, *tchap* d'une dizaine de lances qui nous arrivaient coup sur coup, et tout de suite après, le cri de guerre des Ibères. Sans nous laisser intimider, je mis l'épée à la main, et mes matelots, posant leurs courges et leurs outres, m'imitèrent. Bicri apprêta son arc et nous continuâmes d'avancer. Aussitôt une cinquantaine de sauvages sortirent des roseaux en nous jetant leurs lances, et une centaine d'autres, se levant de droite et de gauche, coururent en hurlant vers les flancs de la colonne qui nous suivait.

Bicri jeta bas, d'un coup de flèche, le premier qui courait sur nous. Hannibal et Chamaï, déployant leurs hommes, rejetèrent à droite et à gauche ceux qui essayaient de leur barrer le chemin. Mais mon avant-garde fut entourée en un clin d'œil. Un de mes matelots eut le bras percé d'un coup de lance. Une autre lance traversa mon bouclier et mon baudrier, paralysant mes mouvements. Bicri fut frappé au mollet. Nous allions périr, quand le son bien connu de la trompette sidonienne retentit dans les roseaux, et quand de grands cris s'élevèrent.

Les sauvages s'enfuirent dans toutes les direc-

1. Suite. — Voy. pages 10, 27, 43, 59, 76 90, 106, 122, 138, 154, 170, 182, 201, 219, 235, 252 et 267.

tions, s'éparpillant comme un vol d'oiseaux. De loin, je vis une troupe en bon ordre, celle de Bodmilcar sans doute, se replier précipitamment, et venant du côté de la rivière, Asdrubal et nos matelots arrivèrent à nous.

J'embrassai cordialement le brave Asdrubal.

« Comment se fait-il, lui dis-je, que tu aies pu les surprendre ainsi et leur tomber sur le dos?

— Depuis ce matin, me dit-il, je voyais leurs mouvements et je les guettais. J'ai fait démâter le *Cabire* et je l'ai caché à quatre stades d'ici, derrière le coude du Bétis, et nous sommes arrivés tout doucement, trente hommes dans les deux barques, et le reste longeant la rive. Ils étaient tellement occupés de vous autres qu'ils ne nous ont même pas vus. »

Tout notre monde nous rejoignit, et chacun pensa d'abord à boire. Pour la première fois de ma vie, je vis Himilcon avaler de l'eau à pleine gorgée, avec un plaisir manifeste. Une heure après nous étions embarqués et nous descendions le cours du Bétis, racontant paisiblement nos aventures à nos camarades, et après une nuit de repos bien gagné, le lendemain dans la journée nous retrouvions au mouillage notre brave *Dagon* et notre chère *Astarté*.

Je fis distribuer aux matelots cinq sicles par homme et triple ration de vin, et, avant de reprendre la route, je leur accordai vingt-quatre heures de repos à bord. Ils en avaient bien besoin. Du reste ils se reposèrent à leur manière. Leur journée se passa à boire, à crier, à chanter, à danser et à se battre un peu. Le soir, tout rentra dans l'ordre accoutumé, et le lendemain matin nous reprenions la mer. Ce n'est pas sans plaisir que je revis la grande plaine verte et mouvante, et que j'entendis le bruissement du flot et le choc monotone et régulier des vagues sur les murailles de nos bons navires.

Deux jours après, nous étions de retour à Gadès. Je fis aussitôt mon partage avec Tsiba, puis j'ordonnai de préparer un grand festin, et je réunis mes compagnons sous une tente dressée dans les jardins autour de la ville.

« Compagnons, leur dis-je, à présent notre voyage est fait. Les instructions du roi David sont suivies, les ordres du roi Hiram exécutés. Les serviteurs du roi David vont retourner dans la riante Palestine, et je les réunis ici pour leur faire mes adieux. »

Chamaï se leva, très-pâle.

« Capitaine, me dit-il en me regardant en face, je ne comprends pas bien ce que tu veux dire.

— Je veux dire ceci, lui répondis-je. Je chargerai mon argent sur un de ces navires, sur le *Dagon*, Asdrubal en prendra le commandement et vous ramènera à Jaffa, toi, Abigaïl, Bicri, Hannibal et les autres. Votre mission est finie et le *Dagon* est à la disposition de tous ceux qui veulent à présent se rapatrier. »

Hannibal se leva à son tour. Le brave capitaine avait l'air tout ému.

« Eh bien, et toi? me dit-il d'une voix étranglée. Et Himilcon, le bon Himilcon, ici présent, qui vide en ce moment cette grande coupe? Et Amilcar, et Gisgon? Vous ne retournez donc pas, vous?

— Non; nous, c'est différent, nous restons, » répondis-je.

Hannibal me regarda d'un air étrange. De grosses larmes parurent dans ses yeux. Chamaï donna un si violent coup de poing sur le dossier de la chaise de bois peint qu'on m'avait dressée, qu'il la brisa en morceaux. Quant à Bicri, qui s'était levé aussi, et qui écoutait attentivement, il se mit à siffler entre ses dents la chanson de sa tribu, ce qui était de sa part une marque de parfait dédain. Il y eut un moment de silence.

L'impatient Chamaï reprit le premier la parole:

« Par El Adonaï, mon Dieu, s'écria-t-il, je ne te croyais point capable de cela, capitaine Magon!

— Et par Nergal, et par tout ce que tu voudras, s'écria tumultueusement Hannibal, que t'avons-nous fait pour que tu nous traites ainsi?

— En quoi vous ai-je maltraités? répondis-je. Nous avons toujours vécu ensemble en bons et loyaux amis. Maintenant que notre voyage est fini, je mets un navire à votre disposition pour retourner dans votre pays, chargés de richesses. Vous y vivrez paisibles et heureux.

— Alors, pourquoi ne retournes-tu pas toi-même, dit Hannibal?

— Parce que moi, avec mes vieux Sidoniens, je vais faire un voyage de découvertes par mer, pour chercher s'il n'existe pas au Nord des îles et des continents, et si l'on ne peut pas atteindre le pays des Celtes, en contournant le Tarsis par l'ouest.

— Et nous, dit le bouillant Chamaï, nous serions assez lâches et assez ingrats pour jouir de l'honneur et des richesses que tu nous as procurés, pendant que tu cours les périls de la mer?

— Nous déserterions l'armée avant que la guerre soit finie, tonna Hannibal indigné. Retourne qui veut: je reste!

— Et moi aussi, dit Chamaï.

— Si Chamaï reste, je ne m'en vais pas, » dit Abigaïl. Saisi d'émotion, je serrai mes dévoués compagnons dans mes bras.

« Eh bien, m'écriai-je, ne nous séparons plus! Et que les dieux récompensent votre courage et votre fidélité. Je vais dresser tout de suite la liste de ceux qui veulent se rapatrier. Voyons, toi, Aminoclès, avec ton fils, et toi, Chryséis!

— Mon fils, dit Aminoclès, est en compagnie de guerriers illustres, de héros vaillants. Il apprendra leurs vertus en partageant leurs travaux. Je reste aussi.

— Moi, dit Chryséis, tu m'as délivrée de l'esclavage. Je resterai. Peut-être les dieux récompenseront-ils ma constance en me rendant mon fiancé Hannon. »

Quant à Bicri, il sifflait d'un air tellement méprisant qu'il était inutile de l'interroger.

« Tu n'as rien dit, toi, jeune archer? lui demandai-je.

— Je n'avais rien à dire, me répondit-il. J'ai planté quarante pieds de vigne dans la concession de Tsiba. J'irai au Nord avec vous autres, et quand nous repasserons par Tarsis, je verrai si mes boutures ont bien pris, et si elles donneront de bon vin.

— Bicri, tu es un homme rempli de vertus! s'écria Himilcon en l'embrassant tendrement. Des générations d'ivrognes se transmettront ton nom sur cette terre de Tarsis. Que les Cabires les protégent et fassent fructifier tes vignes!

— C'est bon, ajouta l'archer. Avec Guébal et le petit Dionysos, nous en ferons encore bien d'autres. C'est seulement dommage que cette brute de Jonas n'y soit plus. »

En définitive, personne ne voulut partir. Je traitai avec un capitaine de Sidon pour qu'il rapportât mon chargement, et je m'occupai tout de suite de compléter mes équipages et mes provisions, et de faire tous les préparatifs en vue de mon voyage de découvertes.



Je consolai Amilcar de mon mieux. (P. 287, col. 1.)

IV

Les colonnes de Melkarth. — Le pays des Celtes. — Naufrage.

Le jour même de notre départ, comme je prenais congé de Tsiba et du suffète amiral, un grand concours de peuple était assemblé à l'entrée du port. On y dressait deux splendides colonnes de bronze portant, l'une l'image du soleil, et l'autre celle du Dieu Melkarth.

« Qu'est-ce que ces colonnes que vous dressez-là? demandai-je.

— Ce sont les colonnes de Melkarth, qui doivent indiquer les limites de la terre, me fut-il répondu. Au delà, tu sais bien qu'il n'y a plus rien que l'Océan.

— C'est ce que nous verrons bien! » répondis-je; et, pensant à l'oracle Libyen, je m'embarquai le cœur gonflé d'orgueil et d'espérance.

Pendant huit jours, je naviguai hardiment vers le nord, longeant la côte; le huitième jour, je doublai un promontoire élevé et je tournai à l'est. La côte était formée d'une chaîne de hautes montagnes, dont le pied était battu par l'Océan. Jamais je n'avais encore vu parages plus difficiles, vagues plus hautes et plus furieuses. Quinze jours durant, nos navires se débattirent au milieu de tempêtes sans nom. Il y eut un cap qui nous prit quatre jours à doubler. Enfin, la côte retourna vers le nord, les montagnes cessèrent, et j'arrivai à des plages basses et sablonneuses et dans des eaux plus tranquilles. Nous étions tous épuisés.

En longeant la côte, je trouvai l'embouchure d'une grande rivière, si large que je la pris d'abord pour un golfe. J'y pénétrai. Elle était bordée de

collines boisées et verdoyantes. Ce pays était gai et de bon aspect. Je résolu de m'y arrêter, et je n'eus pas de peine à trouver un excellent mouillage au milieu de l'estuaire où j'avais pénétré.

« Sur mon âme, voici un village celte, s'écria Gisgon, en désignant sur la plage des huttes de branchages à toit conique, fait de chaume et de roseaux. Je reconnais leurs cabanes! »

Le pilote sans oreilles ne voulut pas attendre la fin des préparatifs de débarquement, et s'en alla dans une des barques, avec quatre rameurs, impatient de revoir ses vieilles connaissances.

Gisgon ne s'était pas trompé: une demi-heure après, nos navires furent entourés de chétives pirogues, montées par des Celtes; quelques-uns de ces sauvages étaient si curieux de nous voir, que, ne trouvant pas de place dans les pirogues, ils se jetèrent à la nage. En un instant, notre pont fut encombré de Celtes, croassant leur langue désagréable, parlant tous à la fois, riant, gesticulant, au demeurant tout à fait pacifiques. Ces hommes n'étaient point aussi barbares que les gens de Tarsis. Ils sont vêtus d'une espèce de robe très-courte, faite d'une étoffe grossière qu'ils tissent eux-mêmes. Leurs jambes sont entourées de deux sortes de manches ou longs caleçons qui leur descendent jusqu'à la cheville. Ils sont d'une belle stature, ont le visage rond, le teint blanc, les yeux clairs et généralement bleus, les cheveux bruns ou même blonds, la physionomie riante et les gestes affables. Quelques-uns d'entre eux ont des armes, des outils et des bijoux de bronze qui leur viennent de Phénicie par les embouchures du Rhône et la tribu des Salyens; mais la plupart en sont encore aux instruments de bois, de pierre ou d'os, assez bien travaillés d'ailleurs.

Ces bons Celtes étaient des pêcheurs. Je visitai leur village, établi sur pilotis au milieu des eaux. J'échangeai avec eux diverses marchandises pour de la poudre d'or. Tous me rapportèrent que leurs tribus venaient du nord-est, et qu'ils étaient établis dans le pays depuis moins de cent ans. Ils avaient refoulé devant eux des gens semblables aux Ibères et aux Ligures grands ou petits; derrière eux venaient d'autres Celtes, qu'ils nommaient *Gally* et *Kymris*.

Après avoir quitté leur village, ou leur *mas*, comme ils disent, je repartis vers le nord. Huit jours d'une navigation passable me conduisirent dans un dédale d'îles, d'écueils et de rochers tenant à la terre ferme, où je trouvai d'autres Celtes, nommant ce pays *Ar-Mor*, c'est-à-dire le pays de *la Mer*. Ils m'assurèrent qu'au nord de leur contrée se trouvait une grande île, riche et fertile. Je continuai donc hardiment ma navigation.

Au bout de deux jours, je fus pris dans une tempête épouvantable. Cinq jours durant, j'errai sur la mer dans un brouillard épais, que mes compagnons appelèrent « le poumon marin ». Traînés au hasard dans cette mer écumeuse et noire, roulant sans direction dans cet air épais, sombre et humide, il nous semblait que nous étions dans le royaume des morts.

La nuit du sixième jour, j'ignorais absolument ma direction. Nous dérivions au gré du vent et des flots.

Vers le milieu de la nuit, accablé de fatigue, je m'assoupissais au pied du mât, quand la voix stridente d'Himilcon, dominant le bruit de la tempête, me fit lever en sursaut.

« Brisants devant nous! criait le pilote.

D'un bond, je fus au gouvernail, à côté du timonnier.

« Rame arrière! m'écriai-je. Faites des signaux aux autres navires! »

On alluma à la hâte des torches et des fanaux, mais il était trop tard. Un long cri de détresse nous apprit que le *Dagon* venait de s'échouer.

Je fis virer de bord pour retourner en arrière, et je vis ce spectacle douloureux du *Cabire* couché sur le flanc au milieu des brisants.

L'*Astarté* restait intacte. J'avais les écueils devant moi et sur les côtés. Je manœuvrai pour retourner en arrière, et retrouver le chenal par où j'étais entré dans ce cercle de rocs à fleur d'eau. Mais un courant violent et la force du vent rendaient vains tous mes efforts. Au bout d'une heure de lutte, j'entendis encore le grondement des brisants, et je vis la mer blanchir sur les roches aiguës. Pour la vingtième fois, je donnai l'ordre de virer de bord. Mais cette fois j'avais à peine commencé à reculer pour la manœuvre, qu'un choc violent et un craquement horrible m'apprirent que l'*Astarté* talonnait. Nous venions de toucher par l'arrière. La nuit était noire. Nos trois navires étaient perdus!

Le reste de la nuit fut affreux. Au petit jour, le vent tomba et je pus voir que nous étions enfournés dans un cercle d'écueils, mais à moins d'un demi-stade d'une plage accessible, à trois jets d'arc de la terre. Au delà des brisants qui nous avaient arrêtés, la mer était calme, la terre proche : nous étions relativement hors d'affaire.

Nous étions naufragés, mais la vie sauve. La plupart de nos hommes descendirent à terre et, sur mon ordre, ceux qui hésitaient encore abandonnèrent les navires. L'*Astarté* n'était pas précisément en bonne situation; la mer la battait furieusement; le *Cabire* avait été tiré à terre; celui-là était sauvé; quant au *Dagon*, il me paraissait bien malade. Quoiqu'il en fût, j'eusse préféré périr mille fois que de quitter le vaillant navire qui m'avait amené de si loin, avant de savoir si sa perte était irrémédiable et définitive. Je restai donc sur le pont de mon *Astarté*. Malgré mes efforts, Amilcar, Asdrubal, Gisgon et Himilcon y restèrent avec moi. Quant à Chamaï, qui ne voulait pas s'en aller, je le chassai de force. C'était affaire à nous, chefs marins, et non à d'autres, de nous cramponner, jusqu'à la dernière heure, aux planches de nos navires.

Quand le jour se leva tout à fait, le temps s'était un peu calmé. La mer était toujours blanchie par l'écume, mais la lame était moins forte, et le vent moins violent. A quelques encâblures de nous, je vis la terre, qui me parut verdoyante, le ciel découvert, bleu pâle avec des nuages blancs. Au bord de la mer, nos compagnons nous faisaient des signes, et bientôt l'agile Bicri, sautant de roche en roche, s'aventura jusqu'à notre bateau. Il était suivi de Dionysos, qui ne le quittait guère.

Tout bien examiné, la situation était moins mauvaise que je ne croyais. A marée basse, je pus visiter les coques; celle de l'*Astarté* avait peu souffert; elle était engagée entre deux roches et solidement maintenue. Je pensai même tout de suite qu'à la première marée un peu forte il serait possible de la renflouer. Quant au *Dagon*, il s'était si malheureusement jeté sur des roches aiguës que la mer devait le mettre en pièces à courte échéance et à coup sûr. Je profitai de la marée basse pour organiser immédiatement un va-et-vient et décharger nos navires. Nos compagnons avaient trouvé à terre un ruisseau d'eau douce; un bois voisin nous fournissait du combustible. On put donc dresser tout de suite un camp. Je le fis entourer d'un fossé, et Hannibal y distribua les logements et les postes. A la marée basse suivante, j'achevai mon déchargement, je fis démâter l'*Astarté*, et enlever du *Dagon*, que la mer démolissait peu à peu tout ce qu'on put enlever, maîtresses planches, bancs de rameurs, et même fragments du doublage en cuivre. Pendant tout ce temps, nous ne trouvâmes pas trace d'indigènes.

Enfin, après trois jours d'un travail accablant, la mer monta, sous l'action d'un fort coup de vent, si bien que l'*Astarté*, débarrassée de ses agrès et complétement déchargée, se renfloua toute seule, et flotta joyeusement aux acclamations de tout le monde. Himilcon et Asdrubal se trouvaient précisément à bord avec vingt matelots. Ils la dirigèrent si bien, qu'on put l'échouer sur le sable, et tout le monde se mettant à l'œuvre, la tirer à terre en sûreté. Quant au pauvre *Dagon*, la mer acheva de l'emporter. Amilcar versa des larmes, et je le consolai de mon mieux.

A suivre. LÉON CAHUN.

A TRAVERS LA FRANCE

—

LUXEUIL

Sur les bords du Breuchin, rivière aux eaux claires et rapides que contient une vallée profonde et boisée, au nord de la Haute-Saône et dans une des régions les plus fertiles de ce département, s'élève la petite ville de Luxeuil, qui est elle-même une des plus riches et des plus remarquables de l'ancienne Franche-Comté. Placée entre Lure et Plombières, Luxeuil a peu de chose à envier à ces deux cités. Si, comme simple chef-lieu de canton, elle est soumise administrativement à Lure, son chef-lieu d'arrondissement, elle la surpasse par le chiffre de sa population, par son industrie et surtout par la renommée de ses eaux minérales ; et si ces eaux minérales sont moins célèbres, moins fréquentées, moins abondantes, et d'un emploi moins facile que les vingt-sept sources de Plombières, Luxeuil doit à ses bains une origine plus ancienne et son importance historique est incomparablement plus grande que celle de sa rivale.

Trois périodes bien distinctes partagent l'existence de Luxeuil.

Le commencement de la première période se perd dans la nuit des âges les plus reculés. Nos ancêtres les Gaulois connaissaient déjà et mettaient à profit l'efficacité des eaux de Luxeuil. Le nom primitif de la ville *Lixovium*, à la forme celtique, n'est pas seul à témoigner d'une si haute antiquité; il existe un titre de noblesse tout aussi authentique et bien plus rare : c'est une inscription, retrouvée de nos jours, qui rappelle le rétablissement des thermes par Labiénus, le lieutenant de César. Les conquérants de la Gaule, qui savaient apprécier les avantages des eaux minérales et dans les habitudes desquels le bain tenait une si grande place, se gardèrent bien de négliger les ressources que leur offrait Lixovium. Les malades y affluèrent; à leur suite vinrent les gens riches et désœuvrés, et pour recevoir à chaque belle saison l'élégante société romaine, il fallut bâtir de somptueux édifices. A côté des thermes restaurés par Labiénus, et sans doute reconstruits à grands frais après lui, s'élevèrent des temples revêtus de marbre, des maisons ornées avec luxe, des portiques aux longues colonnades et aux mosaïques variées, un gymnase, un théâtre, peut-être même quelque cirque, quelque arc de triomphe, quelque monument de reconnaissance aux Nymphes protectrices de la santé.

Une destruction violente ou une décadence précipitée attendait, à l'arrivée des barbares, les lieux qui, comme Lixovium, devaient à l'attrait du plaisir la plus grande partie de leur prospérité. Lixovium éprouva la première de ces alternatives. La vallée du Brenchim donna passage aux terribles hordes d'Attila; ces hordes passées, il ne restait plus de ce riant séjour que des pierres, des marbres et des briques entassées en monceaux informes : la Gaule comptait une ville de moins. A la suite des Huns vinrent les bêtes fauves amies des ruines. Des ours, des loups, des renards, succédaient aux maîtres de l'univers.

Attila se vantait que l'herbe ne repoussait pas là où son cheval l'avait foulée. Il se trompait, fort heu-

reusement; la vallée du Breuchin reprit plus tard sa luxuriante verdure; mais les temples, les colonnades, les monuments de la majesté romaine ne se relevèrent pas. A la place de Lixovium vint s'asseoir une nouvelle Luxeuil; mais la seconde ville fut aussi différente de la première que le moyen âge l'est de l'antiquité. La deuxième fondation fit déjà voir par elle-même combien les temps étaient changés. Ce ne furent ni les vertus de ses eaux, ni les charmes de son heureuse situation qui ressuscitèrent Luxeuil; son rétablissement eut une cause tout à fait opposée à la cause qui avait fait naître la cité gauloise : la recherche de la santé et du plaisir avait créé la ville primitive, l'amour de la pénitence et de la solitude enfanta la ville du moyen âge. Un Irlandais, célèbre par les réformes qu'il opéra dans l'ordre monastique non moins que par le courage avec lequel il reprit les vices des princes mérovingiens, saint Colomban, vint sur les bords du Breuchin, et les déserts où coulaient encore, abandonnées, les sources qui avaient enrichi Lixovium, lui parurent un endroit propice à la réalisation de ses desseins. Une « abbaye modèle », comme nous dirions aujourd'hui, s'éleva sur les ruines qu'avait amoncelées Attila; une école fut jointe à l'abbaye, et l'institution nouvelle devint réellement un type que les contemporains pris d'admiration s'empressèrent d'imiter. La renommée de vertu et de science des disciples de saint Colomban attira en outre à l'ombre de l'abbaye les populations d'alentour, et la ville se rebâtit autour du monastère.



Une vue de Luxeuil.



Ancien hôtel de ville de Luxeuil.

Durant la période si agitée du moyen âge, et jusqu'en plein règne de Louis XIV, Luxeuil eut sa part des calamités qui affligèrent la Franche-Comté. En même temps, ce qui faisait la principale source de prospérité pour la ville, le monastère tombait en décadence.

Heureusement pour Luxeuil, ses bains reprenaient leur vogue et l'ère moderne ramenait quelque chose de ce goût qu'avaient eu les Romains pour les villes d'eaux. L'abbaye supprimée à la Révolution, Luxeuil ne fut plus en danger de tomber au rang d'un simple village : elle possédait toujours ses fontaines minérales. Ainsi l'existence actuelle de Luxeuil rappelle celle dont elle jouissait pendant l'antiquité. Pendant la belle saison, des étrangers viennent en foule chercher les uns le soulagement dans une maladie, les autres la distraction et le plaisir. Et Luxeuil cherche à les contenter tous. Pour les premiers, elle a un établissement de bains parfaitement aménagé et des maisons confortables; pour les uns et pour les autres, un joli casino, de belles promenades, de riants alentours, et surtout son ermitage de Saint-Valbert, où la nature se montre avec toute sa grâce. Et pour les curieux qu'attirent seulement les souvenirs de l'histoire, elle a conservé la belle église gothique et quelques débris du cloître de son illustre abbaye, ses deux hôtels de ville, l'ancien et le nouveau, constructions pittoresques de la Renaissance, et de nombreux débris laborieusement retrouvés de la cité primitive.

A. SAINT-PAUL.



Sidonie savait se regarder dans une glace. (P. 290, col. 1.)

LA TOUTE PETITE[1]

XXI

Sidonie se met à aimer la toilette.

Toute la semaine qui suivit cette malencontreuse visite, Sidonie parut triste et ennuyée.

« Qu'est-ce qu'il y a donc? demanda l'oncle Maupoil à Mme Baudouin; il me semble que nous ne sommes pas dans notre assiette ordinaire.

— Il y a que cette pauvre petite a naturellement le goût du luxe, et que son frère Gaston lui a rendu le service de l'aider à s'en apercevoir !

— Phu-u-i! » siffla l'oncle Maupoil en levant les sourcils très-haut. Ensuite il grommela quelque chose sur les jeunes gens de la génération présente, qui se figurent qu'ils ont découvert l'Amérique et que le monde n'existait pas avant eux !

Mlle Jéroboam se plaignit d'un grand relâchement dans le travail. Sidonie ne savait plus ses leçons; elle calculait tout de travers; son écriture était négligée au delà de toute expression, et elle semblait éprouver un profond dégoût pour l'histoire.

Pendant les leçons, ou bien elle était distraite, ou bien son attention avait quelque chose de fatigant et de pénible pour Mademoiselle, que son élève regardait fixement comme si elle eût été occupée à faire l'inventaire de sa toilette.

Pauvre Mademoiselle! en formulant cette plainte avec une chaleur tempérée par l'esprit de charité, elle ne croyait pas tomber si juste. Les bavardages et l'exemple de Gaston avaient porté leur fruit à partir du jour où Sidonie s'était mise à l'admirer sans réserve et où elle en avait fait son héros. Ceux qu'on admire, on les imite tout naturellement et, sans y songer, on prend leurs manières, leurs opinions et leurs préjugés. L'esprit de critique et de comparaison en matière de toilette et d'ajustement venait de naître en Sidonie, elle commençait à faire « l'inventaire » des toilettes et à juger les gens sur leur ajustement.

Mlle Jéroboam fut son premier sujet d'étude, et elle perdit considérablement dans l'estime de Sidonie le jour où Sidonie s'aperçut que son chapeau feuille-morte datait de l'autre siècle, que ses manchettes n'étaient point de la bonne faiseuse, et que ses mitaines respectables étaient outrageusement fanées et avaient une physionomie antique, ou plutôt vieillote, ce qui est encore bien pis.

Elle gronda Marie de se coiffer en bandeaux plats, « ce qui la vieillissait. » Marie se contenta, pour toute réponse, de lui demander si elle savait sa leçon de géographie.

Elle supplia l'oncle Maupoil d'échanger sa grande cravate d'incroyable contre quelque chose de « mieux porté ».

« Serviteur au « mieux porté » , lui répondit son parrain d'un ton moqueur : j'ai le menton frileux ; s'il ne pouvait pas se cacher dans les plis de ma grande cravate quand le vent est à l'est, il serait continuellement enrhumé ! »

Repoussée de ce côté, elle se rejeta sur Mimi Jaurain. Au lieu de jouer gentiment avec elle, comme par le passé, Sidonie employait son temps à la coif-

1. Suite. — Voy. pages 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257 et 273.

fer, à la décoiffer et à la recoiffer comme une poupée de perruquier; ensuite elle se mettait à l'attifer et à la pomponner, si bien que Mimi Jaurain ouvrait de grands yeux, poussait de gros soupirs et regrettait le « bon temps où l'on s'amusait si bien ».

Du reste, Sidonie se critiquait elle-même avec autant de soin qu'elle critiquait les autres; elle commença à craindre les jugements du beau monde et donna du fil à retordre à la couturière. Elle savait se regarder dans une glace pour voir si sa coiffure était « réussie » et surveiller l'agencement des plis de sa jupe, en penchant la tête en arrière par-dessus son épaule. De tous ses vœux elle appelait l'époque, hélas! trop éloignée, où elle essayerait sa première robe longue.

En attendant cette bienheureuse époque, le « Surintendant des toilettes de Mademoiselle » déployait un zèle extraordinaire pour que sa « petite Parisienne » ne fût éclipsée par aucune jeune Versaillaise en robe courte.

Nulle autre de ces jeunes personnes ne pouvait se vanter de suivre la mode d'aussi près. Plus d'une maman, Mme Loyseau par exemple, étudiait à fond sa toilette, méditait sur cette importante matière tout en écoutant la musique, et, quand elle avait bien ruminé, disait à ses filles : « Il est temps de partir! » Elle allait droit chez la couturière, entrait en conférence avec elle et lui disait : « Voilà ce qui se porte, voilà ce que je veux pour ces deux demoiselles. »

Donc Sidonie donnait le ton, et malheureusement elle s'en apercevait. Auprès d'elle, la bonne Mimi Jaurain n'avait plus l'air que d'une humble satellite, destinée simplement à la faire valoir par le contraste. Dans le petit monde du Parc, Sidonie commençait à exciter de la curiosité chez les flâneurs, de l'admiration chez certaines petites filles, de l'envie et de la jalousie chez beaucoup d'autres. Les demoiselles Loyseau en particulier séchaient sur pied; pour se consoler, elles affectaient de hausser les épaules quand Sidonie ou plutôt la toilette de Sidonie passait majestueusement devant elles.

« Qui sait, se disait tristement la tante Isabelle, si cette pauvre enfant ne finira pas par devenir une franche coquette, et si le monde plus tard n'achèvera pas de la gâter! Que dirait sa pauvre mère si elle voyait où nous en sommes venus? Ah! j'ai bien du chagrin et de l'inquiétude. »

Toute passion qui devient dominante a pour effet immédiat de rendre les gens égoïstes quand ils ne le sont pas, et plus égoïstes encore quand ils le sont déjà. La « toute petite » ne voyait même pas quel chagrin elle causait à la tante qui l'avait élevée et de quelle ingratitude elle payait son dévouement. Gaston était son souverain juge; c'est à lui seul qu'elle voulait plaire, c'est son approbation seule qu'elle recherchait. Du reste, il ne la lui ménageait pas; aussi quand par hasard il daignait venir à Versailles, c'était grande fête pour elle; ces jours-là, elle était d'une gaieté folle.

« C'est une vraie petite Parisienne! » disait Gaston. Le cœur de la « toute petite » bondissait de joie, pendant que celui de la tante Isa se serrait de tristesse. « Véritablement, reprenait Gaston, on ne dirait pas que cette petite fille a été élevée dans la banlieue : elle ferait fort bonne figure aux Tuileries! »

Lorsque la tante Isabelle le prenait à part et le suppliait à mains jointes d'avoir pitié de l'âme de sa petite sœur, il la déconcertait par l'emploi de ce jargon parisien qui tue toutes les discussions par la raillerie, qui remplace l'esprit par du persiflage, les raisons par des calembours, et le cœur par rien du tout.

Mme Baudouin, désespérée, recourait à son frère et l'adjurait d'interposer son autorité paternelle.

Un jour que Gaston devait dîner à Versailles et qu'il avait pris le train de cinq heures, son père, profitant de ce qu'ils étaient seuls dans un compartiment, lui dit : « Écoute, Gaston, tu devrais avoir plus d'égards pour ta tante; tu vas quelquefois trop loin et tu gâtes Sidonie.

— Voyons, papa, tu sais bien que non, répondit nonchalamment Gaston. Ose me dire en face, pendant que ma tante n'est pas là, que tu n'es pas ravi que Sidonie soit si jolie et qu'elle ait tant de grâce et de bon goût. »

M. Lescale ne put réprimer un sourire. « Promets-moi, dit-il, de ménager les sentiments de ta tante.

— Oui, papa, je les ménagerai, » répondit Gaston, en prenant la voix d'un écolier docile. Il ajouta, en reprenant son ton habituel : « Passe-moi le *Journal des Débats*, si tu ne le lis pas. »

Il fut jusqu'au dessert fidèle à sa promesse. Le malheur voulut qu'au dessert l'idée lui vînt de raconter un grand bal auquel il avait assisté la veille. Il s'aperçut que Sidonie le regardait avec des yeux brillants et lui dit étourdiment : « Princesse, avoue que tu grilles d'aller au bal.

— Oh oui! répondit Sidonie avec une conviction profonde.

— Bravo! princesse, tu as bien dit cela. Voilà de l'enthousiasme ou je ne m'y connais pas. Tu seras une vraie danseuse, toi, et une jolie danseuse, j'ose le dire. A la santé de ton premier quadrille! »

Là-dessus Gaston, ayant pris congé de sa famille, alluma un cigare et regagna le chemin de fer. Étendu tout de son long sur la banquette, il se mit à rire en songeant à l'incartade qu'il venait de faire, après avoir solennellement promis d'être sage. « Bah! dit-il, ils s'endormiraient dans leur Versailles, si on ne venait les émoustiller un peu. Cette petite Sidonie est un bijou d'enfant, et il n'est pas juste de laisser cette lumière sous le boisseau. Quelle jolie quêteuse cela ferait à une messe de mariage! » Alors, tout en suivant du regard la fumée de son cigare qui montait lentement vers la lampe, il rêva à certains projets qu'il avait formés depuis peu et qu'il n'avait pas encore assez mûris pour en faire part à sa famille.

Pendant que Gaston promenait son esprit à travers de riantes perspectives, la tante Isabelle pleurait en regardant Sidonie qui dormait, le sourire sur les lèvres. Il était donc dit que tout tournerait



contre cette petite âme et qu'elle ne sortirait d'un danger que pour tomber dans un autre! Sidonie, la fille d'une telle mère, et si semblable à elle, échouer misérablement sur l'écueil vulgaire de la coquetterie!

Cette année fut une année de dures épreuves pour la tante Isa. La pauvre femme n'osa même songer à faire ce voyage à Tours, toujours projeté, toujours différé. Quoique réduite à l'impuissance, elle devait demeurer à son poste, afin de contenir par sa présence le mal qu'elle ne pouvait détruire et d'être prête à tout événement. Tout à coup le secours qu'elle avait demandé à Dieu, dans l'humiliation et l'angoisse de son cœur, lui vint du côté d'où elle l'attendait le moins.

XXII

Épouvantable aventure. — M. de Bergues rend un grand service à Mme Baudouin et à ses nièces.

Sidonie avait neuf ans.

« Oh! la jolie petite fille! » Voilà ce que disaient d'elle les messieurs et les dames qui venaient s'asseoir au Parc pour entendre la musique militaire.

Les gens qui disaient cela tout haut, sans y chercher malice, auraient bien mieux fait de retenir leur langue et de garder leurs compliments pour eux.

Sidonie, comme toutes les petites filles, avait l'oreille fine et entendait sans en avoir l'air tout ce qu'on disait d'elle. Les compliments faisaient épanouir au large le bourgeon d'orgueil et d'égoïsme que tout enfant d'Adam et d'Ève apporte avec lui en venant au monde. Celui de Sidonie avait été déjà cultivé par les mains habiles de Gaston.

Dans ces occasions, Sidonie se rengorgeait et prenait un petit air fier et dédaigneux, qui la rendait tout d'un coup aussi ridicule qu'elle était jolie, et ce n'est pas peu dire.

Un jour qu'un vieux monsieur venait de lui payer son tribut d'admiration, en s'écriant à haute voix : « Oh! la jolie petite fille! » une voix que Sidonie trouva affreuse ajouta aussitôt ces paroles qui sifflèrent comme des serpents aux oreilles de la « toute petite » : « Jolie, c'est vrai, mais quelle petite peste! »

Sidonie s'arrêta court, devint pourpre d'indignation et lança un regard irrité vers la caisse d'oranger derrière laquelle la voix s'était fait entendre. Elle ne put apercevoir la personne qui venait de parler et son regard d'indignation ne foudroya qu'un amas de chaises entassées les unes sur les autres, les pieds en l'air. Mais par exemple, un peu plus loin que les chaises, au milieu d'un groupe d'enfants, elle aperçut les demoiselles Loyseau, qui ricanaient en se la montrant du doigt.



Sidonie s'arrêta court. (P. 291, col. 2.)

Le regard plein d'une dignité méprisante qu'elle laissa tomber sur les deux sœurs ne fit qu'accroître leur hilarité. Sidonie devint toute pâle, ses narines frémirent et elle demeura immobile, comme une jolie petite statue de l'Indignation : les promeneurs commencèrent à la regarder avec curiosité. Elle remua la tête à plusieurs reprises, frappa du pied le sable qui n'en pouvait mais, et finit par où elle aurait dû commencer : elle se mit à courir du côté de la musique, pour chercher un refuge et des consolations près de la tante Isa et de Marie.

Les demoiselles Loyseau l'avaient gagnée de vitesse, et il semblait que dans leur course rapide elles eussent mis le feu à une traînée de poudre; car à mesure que Sidonie traversait les groupes, tous les regards se fixaient sur elle, et il se trouvait toujours à point nommé quelque petit garçon ou quelque petite fille pour s'écrier : « Tenez! la voilà, la petite peste! » C'était à croire que tous les enfants du Parc faisaient partie d'un complot formé contre la « toute petite ».

Les jalousies qu'avaient excitées ses toilettes, les rancunes qu'avaient soulevées ses airs hautains et dédaigneux se donnaient carrière et prenaient leur revanche en criant haro sur la petite peste. Et même, une fois le branle donné, des enfants qui ne la connaissaient pas crièrent pour le plaisir de crier et de faire comme les autres. Ainsi va le monde, et le proverbe dit vrai : « Qui sème le vent récolte la tempête. »

A mesure que Sidonie avançait d'un pas fiévreux et saccadé vers le quinconce des marronniers où se réfugient les musiciens en été, son escorte grossissait. Les badauds en quête de distractions s'arrêtaient bouche béante et demandaient ce qu'il y avait. Un mauvais plaisant eut l'idée de dire : « C'est une petite fille qu'on a surprise au moment où elle volait la montre d'une vieille dame en chapeau vert-pomme! » L'attroupement devint si considérable que les flâneurs l'aperçurent de loin et prirent le pas de course pour le rejoindre; il en venait des quinconces, des bosquets, de la terrasse, du Tapis-Vert, de partout. La pension Maunoury, qui jouait aux barres, en manches de chemise, auprès de la statue du *Gladiateur mourant*, accourut comme un seul homme, se fit jour à travers la foule avec plus de vigueur que de savoir-vivre et se trouva bientôt aux premiers rangs. Quand Sidonie se vit entourée de ces sacripants en manches de chemise, son effarement devint de la terreur, et elle précipita sa course.

Au quinconce des marronniers, la bande qui la suivait fut arrêtée net par les rangs pressés des chaises; quant à elle, elle poursuivit sa course, haletante, trébuchant, se heurtant, s'embarrassant les jambes dans les crinolines largement épanouies. Plusieurs dames prirent des airs pincés et la prièrent aigrement de faire attention où elle mettait le pied : elle ne les entendait même pas; à un endroit où les rangées de chaises devenaient trop serrées, elle fut obligée de s'arrêter pour chercher un passage; une dame en deuil lui prit la main avec douceur et lui dit : « Ma pauvre chérie, qu'avez-vous? » Sidonie tressaillit et répondit d'un air égaré : « Oh! madame, je vous en supplie, laissez-moi passer, il faut absolument que je passe! » Quand la tante Baudouin, qui lui tournait le dos et qui ne se doutait de rien, la vit apparaître, les cheveux en désordre, les joues brûlantes du feu de la fièvre, elle se mit à trembler de tous ses membres; Marie devint pâle comme un linge.

« Mon Dieu! qu'y a-t-il? s'écria Mme Baudouin.

— Emmène-moi, emmène-moi! cria impétueusement la « toute petite ».

— Calme-toi, mon enfant, dit la tante Isabelle, toute honteuse d'attirer tous les regards.

— Emmène-moi! répéta Sidonie avec angoisse; emmène-moi, ou je... je... je le dirai à Gaston! »

Les *Malnourris* (c'était le petit nom familier des disciples de M. Maunoury) se mirent à appeler Gaston d'une voix moqueuse, et il y eut une bousculade dans leurs rangs; deux grands gaillards élevèrent au-dessus de leurs têtes, à bras tendus, malgré sa résistance et ses ruades, un petit *Malnourri* à figure chafouine qui avait le malheur de s'appeler Gaston et de n'être point assez fort pour se défendre.

« Le voilà Gaston! » crièrent les *Malnourris* en chœur.

Un instant après, l'infortuné Gaston, précipité brusquement du haut de sa grandeur éphémère, s'aplatissait le nez sur le sol bien battu.

Les musiciens, charmés de ce petit intermède, en tirèrent ingénieusement tout le parti possible pour leur agrément personnel. L'ophicléide basse, qui était marié et père de famille, déclara hautement au trombone que si sa fille « faisait des scènes » elle aurait affaire à lui; et, tout en épongeant son crâne chauve et luisant avec un immense foulard rouge qu'il avait tiré de son schako, il expliquait en un français très-clair et très-intelligible la nature du remède qui convenait, selon lui, à ce genre de maladie.

Un rire homérique fit le tour du cercle des musiciens. Le chef de musique lui-même ne put s'empêcher de sourire.

« Partons, ma tante, » dit Marie en se levant et en saisissant la main de Sidonie.

Quand Marie se leva, pâle d'émotion, les yeux baissés et les lèvres tremblantes, il y avait dans toute sa personne une grâce si touchante et une dignité si naturelle, que les rires cessèrent. Les chaises s'écartèrent comme d'elles-mêmes pour lui livrer passage, et les *Malnourris*, qui avaient formé le projet de faire un bout de conduite à la « Petite Peste », hésitèrent, se regardèrent tout déconcertés, et finalement retournèrent à leur partie de barres.

Un drôle à figure patibulaire, portant accroche-cœurs et casquette plate, et dont la profession était d'offrir aux fumeurs des cigares et du feu, fit seulement mine de regarder de trop près la « toute petite » et ses deux compagnes; il sentit tout à coup une vive douleur au mollet droit et fit une



affreuse grimace. Cette douleur subite provenait d'un coup de canne magistralement appliqué.

Le jeune homme bien mis qui faisait si bon usage de son jonc à pomme d'or, après avoir salué respectueusement Mme Baudouin et ses nièces, se retourna du côté du drôle à figure patibulaire. Il se mit

à le regarder dans le blanc des yeux pendant une demi-minute. Il ne prononça pas une parole, mais son regard et son sourire équivalaient à cette phrase ironique : « Vous dites ? »

L'autre ne dit rien du tout, et transporta prudemment dans une autre partie du Parc les grâces de sa personne et les trésors de son industrie.

Resté maître du champ de bataille, le jeune homme à la canne parut réfléchir profondément. Il se mit ensuite à compter sur ses doigts: «Voyons, dit-il, deux ans à Dunkerque et trois ans à Douai, cela fait cinq ans. Ainsi voilà cinq ans que j'ai quitté Versailles et que je suis substitut, voilà cinq ans que j'emploie mes vacances à voyager. C'est étonnant comme cinq ans vous changent une jeune fille. On m'avait bien donné à entendre que Mlle Lescale était embellie, mais pas à ce point là. Nous étions bons amis au collége, Gaston Lescale et moi. Nous étions même en correspondance les premières années. Pourquoi avons-nous cessé de nous écrire? C'est absurde de laisser dépérir les vieilles amitiés de collége; ce sont les meilleures, et on ne les remplace jamais. Il faut qu'un de ces jours j'aille voir ce qu'il devient. »

Il se souvint alors qu'il avait dans son carnet l'adresse de son ancien camarade, qui lui avait été communiquée par un ami commun. Mais il réfléchit prudemment que l'ami commun pouvait s'être trompé; il se dit qu'en matière de renseignements deux sûretés valent mieux qu'une, et résolut d'aller demander de plus amples informations, soit à M. Lescale, soit à Mme Baudouin, soit à Mlle Marie, qui bien évidemment connaissait l'adresse exacte de son frère.

Sidonie précipita sa course. (P. 292, col. 1.)

XXIII

Sidonie songe à se retirer du monde. — Gaston va se marier.

Pour une petite personne gâtée, flattée et adulée, et de plus profondément pénétrée de son mérite et de son importance en ce monde, c'est une chose bien dure qu'un premier échec, et quel échec!

L'exécution brutale et grossière dont Sidonie venait d'être la victime avait bouleversé son âme de fond en comble ; dans l'état d'esprit où cette scène l'avait jetée, elle n'aurait pas été étonnée de voir la terre s'entr'ouvrir sous ses pas. Il lui sembla qu'elle ne pourrait plus vivre ni supporter la lumière et le grand jour, et elle songea vaguement que ce qu'elle aurait de mieux à faire, si toutefois la fin du monde n'était pas proche, c'était de se réfugier dans l'arrière-cuisine et d'en fermer les volets pour échapper à tous les regards.

Quand un grand malheur nous frappe, quand nous sommes victimes de quelque grande injustice, réelle ou imaginaire, quand nous perdons une illu-

sion qui nous était chère, nous nous imaginons que l'ordre des éléments va être bouleversé et nous sommes surpris de voir que la marche des choses ne s'interrompt pas brusquement.

Sidonie fut donc surprise et même un peu irritée d'entendre, chemin faisant, la tante Isa et Marie s'entretenir de choses indifférentes, comme s'il ne s'était rien passé d'extraordinaire. (Elle n'avait pas remarqué que Marie et la tante Isa s'étaient entendues en deux mots pour éviter toute explication qui aurait pu devenir orageuse et pour l'abandonner à ses réflexions.) Elle s'émerveilla naïvement de s'intéresser encore assez elle-même aux choses de ce monde pour prêter une oreille attentive à leur conversation. Parlaient-elles au moins de mettre les gendarmes en campagne et de tirer une éclatante vengeance de l'horrible affront qu'elle venait d'essuyer? Point du tout. La tante demanda à Marie si le jeune homme qui les avait saluées si poliment n'était pas un des anciens camarades de Gaston; Marie répondit que c'était M. de Bergues.

« Quel M. de Bergues? est-celui qui est substitut quelque part?

— Précisément, il est substitut à Douai, je crois. »

(Qu'importent à Sidonie tous les Bergues et tous les substituts de la terre? Vraiment, il s'agit bien de substituts! Elle remue la tête de haut en bas et de bas en haut, ce qui ne l'empêche pas d'entendre tout ce qui se dit, et même de faire des efforts pour l'entendre.)

— Douai, ville enfumée, » dit la tante, dont le régiment avait tenu garnison à Douai. La tante, qui n'était point bavarde, entra à dessein dans un grand détail, moins pour l'édification de Marie que pour éviter un silence embarrassant. Elle lui parla donc de la Scarpe aux eaux troubles; de l'horizon que l'on découvre du haut des remparts et qui se compose de champs de betteraves et de cheminées d'usines; du carillon de l'église Saint-Pierre, de la procession de Gayant, choses fort étrangères à l'événement du jour, mais qui détournèrent si bien l'attention de Sidonie, qu'elle fut toute surprise de se trouver en face de la maison paternelle. (Rien de changé dans l'aspect de la maison; c'est étrange! telle fut la réflexion de la « toute petite »).

Le coup de sonnette n'évoqua point de monstre menaçant : ce fut Gertrude qui apparut avec sa figure de tous les jours (qui était une bonne figure, absolument comme avant la catastrophe). Il était venu des visites (quoi! on faisait encore des visites). Le chat blanc vint se frotter contre Sidonie, en commençant par la pointe du nez et en finissant par la pointe de la queue; c'était sa manière habituelle d'insinuer qu'il était disposé à jouer. (Jouer! on voyait bien qu'il n'avait été ni hué, ni insulté, lui!)

Sidonie commença par verser deux petites larmes d'attendrissement sur ses propres malheurs. Mais ce n'était pas l'affaire du chat; que voulez-vous qu'un chat fasse de deux larmes d'attendrissement, fussent-elles grosses comme des bouchons de carafe? Il était si importun, ce chat, que Sidonie lui lança une boulette de papier; mais aussitôt elle frémit à l'idée de ce qu'elle venait de faire. Elle avait manqué de respect envers sa propre infortune!

Un coup de sonnette. Sidonie tressaille et rougit. Peut-être les *Malnourris* l'ont-ils suivie à la piste. Elle tend l'oreille, toute prête à gagner l'arrière-cuisine. Ce n'est que Mme Duclerc, on l'entend parler à Mme Baudouin d'un patron de robe que Mme Baudouin lui avait promis.

Autre coup de sonnette. Si c'étaient par hasard les demoiselles Loyseau venues exprès pour repaître leurs regards de l'humiliation de leur victime? Non, c'est le facteur; on l'entend qui plaisante avec Gertrude. Ah! cette fois, par exemple, voilà le coup de sonnette de Mimi Jaurain, son coup de sonnette timide et indécis. Il n'est plus question maintenant de se barricader dans l'arrière-cuisine. C'est une amie celle-là. Il n'y a rien comme l'infortune pour vous attendrir le cœur. Quelle consolation de voir Mimi Jaurain, d'embrasser Mimi Jaurain, de pleurer avec Mimi Jaurain!

Sidonie se précipite donc à la rencontre de Mimi Jaurain, et fait presque perdre l'équilibre à M. de Bergues qui vient d'entrer.

Ma foi oui! c'est M. de Bergues en personne et non pas Mimi Jaurain. M. de Bergues ne veut pas faire comme cet ancien qui remettait au lendemain les affaires sérieuses. Il lui faut l'adresse de Gaston; il ne dormirait pas s'il n'avait pas cette adresse, voilà pourquoi il vient la chercher.

M. de Bergues, qui a été un peu bousculé par Sidonie, lui fait des excuses polies, où la « toute petite » croit voir autant d'épigrammes. Car il était au Parc lui! Il avait sans doute tout vu et tout entendu. Et qui sait s'il ne venait pas annoncer que l'émeute continuait, que l'affaire devenait grave, que la justice s'en mêlait? N'était-il pas magistrat?

Le meilleur moyen de savoir à quoi s'en tenir, c'était de suivre M. de Bergues au salon. Il parla beaucoup de Gaston, du collége, du bon vieux temps, de Douai et de ses champs de betteraves, de la Suisse, de l'Italie, de la Sicile, qu'il avait visitées en détail. Il s'anima, il rit, il fut très-amusant, et, ma foi! Sidonie s'amusa à l'entendre, autant du moins qu'on peut s'amuser quand on a le cœur enveloppé de quelque chose de noir, comme d'un crêpe, quand on se trouve brusquement jeté dans une situation toute nouvelle, et que l'on ne sait plus si l'on a le droit de rire comme les autres!

Même à travers son crêpe Sidonie remarqua combien M. de Bergues différait de M. Barangin fils, qui venait de faire une entrée pitoyable, en laissant tomber successivement sa canne et son chapeau. Il fut plus terne et plus silencieux que jamais, et expliqua avec un sourire navrant qu'il souffrait d'un horrible mal de dents. Sidonie se demanda pourquoi il faisait des visites s'il souffrait des dents, et im-

médiatement après se demanda de quel droit elle se posait cette question. Après tout, un mal de dents est un mal avouable !

Les pendules marquent l'heure comme à l'ordinaire; papa rentre : il n'a pas sa physionomie habituelle. Il emmène Marie et la tante Isa dans sa chambre. Pourquoi tant de mystère ?

Au dîner, Sidonie est indignée contre elle-même, car elle a faim, que dis-je ? elle dévore. Dévorer ! quand on a le cœur entouré d'un crêpe. Papa l'appelle « petit loup » et dit que c'est l'exercice qui lui a aiguisé l'appétit.

Quelle épouvantable ironie, si toutefois papa a été mis au courant ! Il appelle tranquillement « exercice » cette horrible chasse à courre, où elle fuyait comme un pauvre cerf aux abois.

« Ma toute petite, dit papa en souriant (décidément il ne sait rien), il faut que je t'apprenne quelque chose! » (Tout est perdu; on l'a averti.)

Sidonie regarde tante Isa et Marie d'un air effaré. Marie a pitié d'elle, elle ne veut pas la faire languir et lui dit :

« Chérie (quel doux mot, et quel baume il met sur ses plaies), Gaston va se marier. »

La « toute petite » rougit de plaisir. Ce qui intéresse Gaston l'intéresse si vivement elle-même, qu'elle oublie en un instant son crêpe et toutes ses angoisses.

« Le mariage se fera à la Madeleine, reprend M. Lescale ; tu seras quêteuse avec Marie. »

Oh ! si cette nouvelle lui avait été annoncée la veille ou seulement le matin, quel déluge de questions sur la corbeille de noces, sur la toilette de la mariée, sur celle des quêteuses ! mais la meute qui l'avait poursuivie le matin ne s'était pas contentée de l'appeler petite peste ; des voix railleuses lui avaient amèrement reproché ses prétentions et ses toilettes. Le seul mot de toilette lui était devenu subitement odieux.

Tout en prenant le plus vif intérêt à la conversation, elle écouta beaucoup plus qu'elle ne parla.

M. Lescale finit par remarquer cette discrétion inaccoutumée. Il attendit prudemment que Sidonie eût quitté la table, et se préparait à questionner Marie, lorsque l'oncle Maupoil entra.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire que Mme Chantre vient de me conter ! dit-il en promenant un regard farouche sur l'assistance.

— Calmez-vous, dit la tante Isa. Des enfants mal élevés se sont ameutés contre Sidonie, et se sont amusés à la huer et à la poursuivre. »

M. Lescale, qui se préparait à boire son café, en renversa la moitié sur la nappe.

« Les demoiselles Loyseau ont monté cette cabale, dit l'oncle Maupoil d'une voix menaçante.

— Vous en savez plus long que nous, » répondit Mme Baudouin.

M. Lescale ayant recouvré la parole que l'indignation lui avait fait perdre, s'écria : « Quelle infamie ! Pauvre petite ! » La-dessus il s'attendrit sur les malheurs de Sidonie, et la tante Isa eut toutes les peines du monde à l'empêcher d'aller prendre Sidonie dans ses bras pour lui demander pardon au nom de l'univers tout entier.



Elle ne pouvait plus supporter la lumière. (P. 293, col. 2.)

Ayant calmé son frère, la tante Isa fut obligée de sermonner l'oncle Maupoil, qui ne parlait rien moins que de tordre le nez à M. Loyseau, pour le contraindre à amener ses filles à faire amende honorable.

« Point d'esclandre! dit Mme Baudouin; à quoi bon attirer l'attention sur Sidonie? Laissez tomber cette affaire, elle n'a déjà fait que trop de bruit. Je vous prie de croire que je ne sais aucun gré à ceux qui ont malmené notre petite fille ; mais puisque la



chose a eu lieu, tirons en tout le parti possible. J'aurais voulu que la leçon fût moins rude ; mais enfin c'est un leçon. Je crois Sidonie capable d'en profiter. Elle était un peu trop fière, notre pauvre petite, un peu trop coquette aussi ; cela gâtait toutes ses bonnes qualités. Si vous avez confiance en moi,

vous m'écouterez et vous ne lui parlerez de rien. Nous la laisserons à ses réflexions ; c'est ce que nous avons fait déjà, Marie et moi, et je ne crois pas que nous ayons à nous en repentir. »

« Pauvre petite ! » dit M. Lescale, qui faisait tous ses efforts pour ne pas pleurer. « Oh ! si seulement j'avais été là ! » grommela l'oncle Maupoil en serrant son gourdin, qui était de cœur de cormier, dur, poli, un peu noueux, juste enfin l'arme qu'il fallait pour déconfire toute une horde d'insolents.

A suivre. J. GIRARDIN.

LES ARMES DE GUERRE

CHEZ LES ROMAINS.

MUSÉE DE SAINT-GERMAIN

Mes lecteurs se souviennent de l'excursion que je fis, l'année dernière, à travers le musée de Saint-Germain, en compagnie d'un de mes amis, excursion qui m'a fourni l'objet d'une longue causerie dans le *Journal de la Jeunesse*. (Vol. IV, page 268.)

Quelque excellent qu'ait été alors mon aimable guide, nous n'avions pas pu dans cette seule visite épuiser toutes les curiosités que renferme ce merveilleux musée. Nous avions oublié une de ses parties les plus intéressantes, celle qui a rapport à l'art de la guerre chez les Romains et chez les Gaulois au temps de la conquête.

Alors que l'empereur Napoléon III préparait son ouvrage sur la *Vie de César*, il avait fait construire au musée de Saint-Germain des modèles des armes de guerre des Romains et des Gaulois, ainsi que des reproductions des travaux d'attaque et de défense employés chez ces deux nations.

Les modèles d'armes furent exécutés avec le plus grand soin, d'après les descriptions que nous en ont laissées les auteurs latins et d'après les bas-reliefs de la colonne Trajane. Ils comprenaient, outre l'équipement même du soldat, les armes qui remplaçaient alors l'artillerie, c'est-à-dire l'onagre et la baliste.

Au mois d'août dernier, à l'occasion du congrès international de géographie, le directeur du musée eut l'idée de faire exécuter pour les savants réunis à cette occasion une série d'expériences de balistique historique au moyen de ces modèles d'armes romaines.

Les membres du congrès acceptèrent avec empressement cette invitation, et le 6 août nous étions réunis en nombre à Saint-Germain. Après nous avoir fait, avec leur cordialité habituelle, les honneurs du musée, MM. Alexandre Bertrand et de Mortillet nous conduisirent au champ de manœuvres de l'avenue des Loges, où les armes antiques avaient été alignées en ordre de bataille. Une cible de bois blanc, de 5 mètres de hauteur sur $1^{m},30$ de largeur, avait été dressée à une certaine distance jalonnée de 10 mètres en 10 mètres.

Le soldat et l'artilleur romains chargés de mettre en jeu tous ces engins étaient représentés par M. Abel Maître, chef des ateliers du musée.

Grâce à une étude approfondie, M. Maître est parvenu à manœuvrer ces armes avec une habileté qui lui eût valu certainement un poste d'honneur dans l'armée de César. Les résultats qu'il a ainsi obtenus ont une incontestable importance au point de vue historique, car ils nous permettent de nous faire une idée exacte des moyens d'attaque mis en œuvre par des armées qui ont dominé l'Europe, il y a dix-huit cents ans.

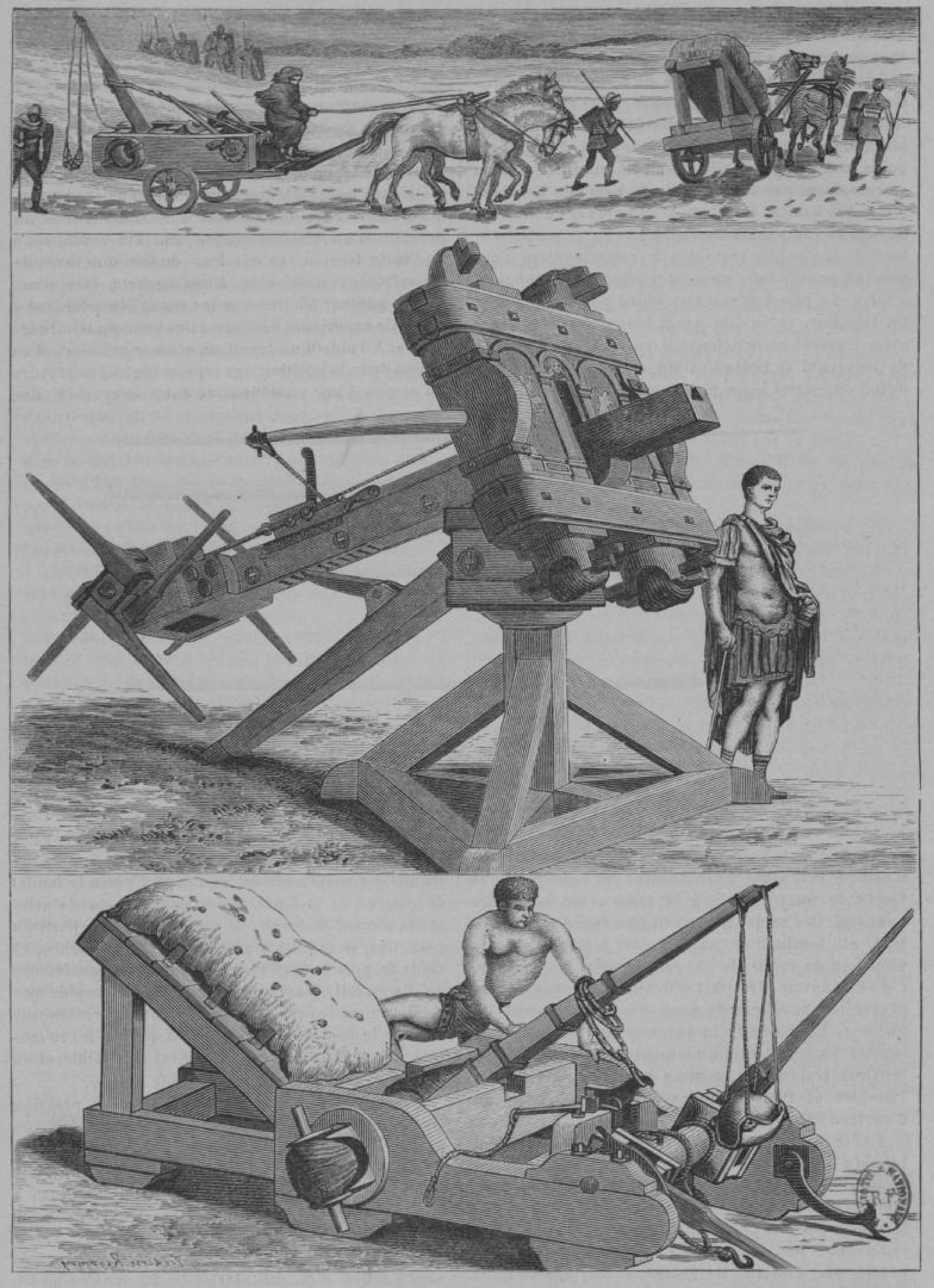
La série des exercices exécutés par M. Maître commença par le jet du *javelot*. Cette arme formait une sorte de courte lance ; le manche en bois, court et uni, était terminé par une pointe de fer triangulaire. Le javelot, dont était armé le fantassin romain, servait à engager l'action. A un signal donné, alors que les troupes lancées au pas de charge étaient arrivées à une distance convenable, chaque soldat lançait son javelot, puis, mettant l'épée à la main, fondait sur l'ennemi étourdi par cette grêle de projectiles.

Le javelot simple lancé par une main vigoureuse ne dépassait guère une distance de 20 mètres. Mais les Romains apprirent bientôt à fixer au centre de gravité de l'arme une cordelette assez longue formant boucle, et nommée *amentum*. Cet *amentum*, mis en action par les doigts, joue l'office d'une sorte de levier qui continue l'action de la main, et permet de donner au javelot une portée bien plus considérable. M. Abel Maître, grâce au maniement de l'*amentum*, lance le javelot à une distance de 55 mètres, avec un vent contraire. Dans des circonstances plus favorables, il a parfois atteint une cible placée à 65 mètres.

Au lancement du javelot succéda le maniement du *pilum*. Le *pilum* était un javelot perfectionné, le chassepot de l'armée romaine. Il consistait en une longue tige de fer, adaptée à un manche de bois dur.

Les pointes des pilums présentaient différentes formes : dans l'une de ces armes, la pointe a l'aspect d'un petit harpon à quatre crocs ; d'autres étaient terminées par un cône ou une petite pyramide quadrangulaire, dont la base fait saillie sur la tige, ou avaient des pointes méplates et présentant la figure d'un cœur. Toutes ces formes avaient pour effet de rendre plus difficile l'extraction du fer hors du corps dans lequel il avait pénétré.

Cependant le *pilum* primitif, quoique supérieur au javelot, offrait un grave inconvénient : il pouvait être ramassé par l'ennemi, qui s'en servait à son tour contre les agresseurs. On y apporta un perfectionnement considérable : la fiche de fer destinée à tenir solidement la pointe du *pilum* dans l'intérieur du



ARMES DE GUERRE ROMAINES.

1. Onagre attelée en campagne. — 2. Grande baliste armée. — 3. Onagre prête à lancer le boulet.

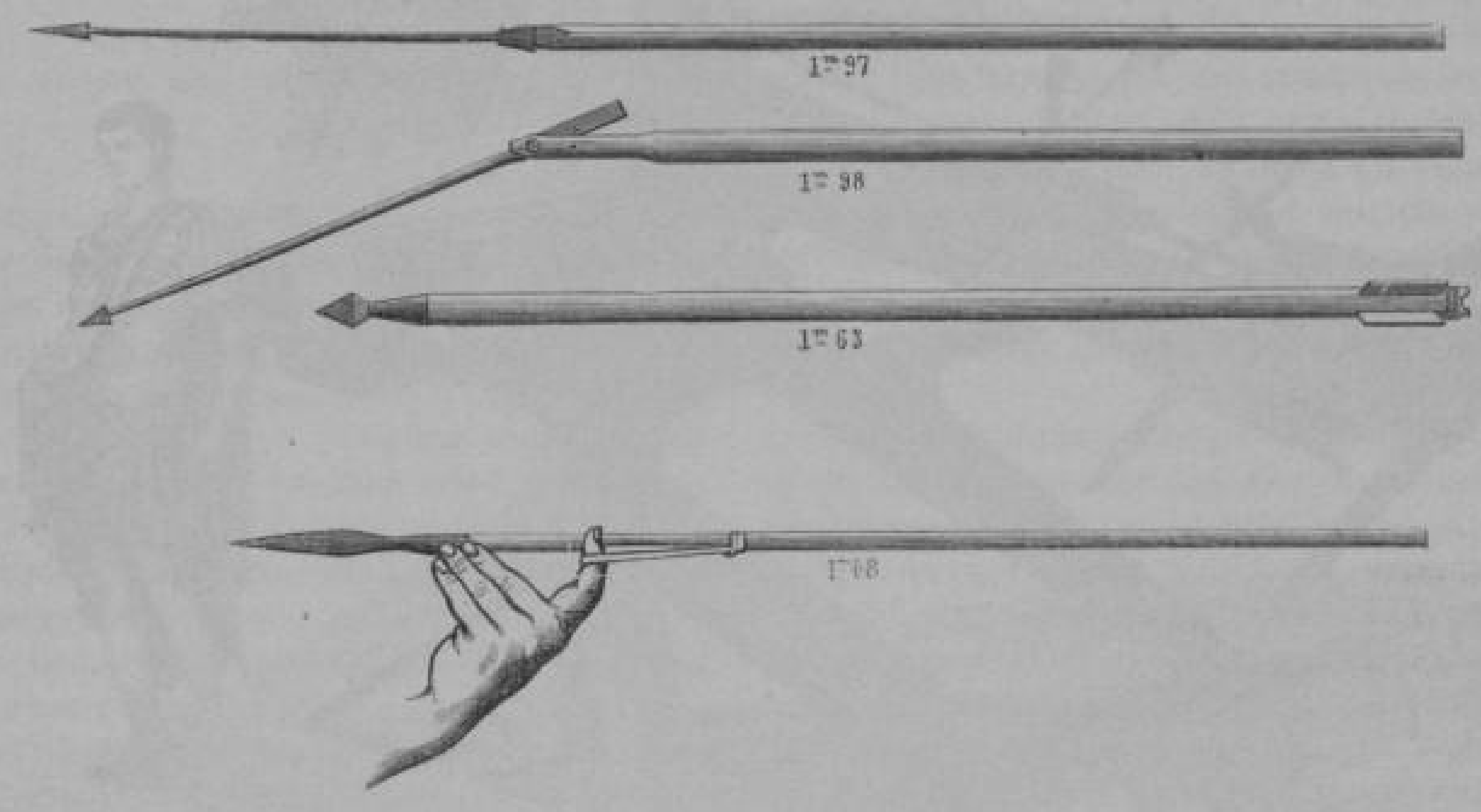
manche fut remplacée par une cheville de bois pouvant se rompre sous un choc violent.

Ce mode d'attache explique de la manière la plus claire le passage où Plutarque nous raconte que Marius, voulant mettre les Gaulois dans l'impossibilité de se servir pendant le combat des pilums qu'ils ramassaient sur le champ de bataille, imagina de remplacer par une cheville de bois l'un des deux rivets qui fixaient le pilum à sa hampe. La cheville de bois se rompant dans le choc, le fer basculait autour de la cheville restante; de cette manière l'ennemi ne pouvait faire usage des armes qui tombaient à terre. Le pilum devait être lourd pour transpercer un bouclier, et sa tige assez longue pour qu'après avoir traversé cette défense il pût atteindre le corps de celui qui la portait. D'un autre côté, le pilum devait être assez léger pour pouvoir être lancé à une distance suffisante pour assurer au légionnaire le temps de mettre l'épée à la main avant de joindre l'ennemi. Ces armes pouvaient être lancées à 30 mètres, et, tombant de pointe, elles traversaient des planches de sapin de 3 centimètres d'épaisseur. Cet effet devait être plus que suffisant pour transpercer les boucliers de peau dont se servaient les anciens. En résumé, la longueur du fer du pilum semble avoir été communément de 90 centimètres (environ trois pieds), comme nous le voyons dans Tite-Live et Denys d'Halicarnasse; son poids était d'environ 500 à 700 grammes.

A côté du *pilum*, certains corps de troupes étaient munis d'une petite arme d'aspect très-singulier, appelée *kestre*. Elle se composait d'une sorte de fronde au moyen de laquelle on lançait de courts javelots terminés par une pointe métallique et munis d'ailettes de bois pour augmenter leur portée. Le kestre, manié par l'habile M. Maitre, envoie des javelots avec effet à 70 mètres.

Après cette première série d'intéressantes expériences, M. Maître fit avancer l'artillerie romaine, représentée par un *onagre* et plusieurs *balistes*.

L'*onagre* était un engin que des cordes bridées faisaient agir pour lancer des pierres. Le modèle du musée de Saint-Germain le représente tel qu'il était construit à l'époque romaine. La pièce essentielle consiste en un fort levier de bois qui, à sa partie inférieure, passe à travers un faisceau de cordes tordues. Ces cordes ou nerfs, fixés horizontalement au montant d'un châssis massif, ont été soumises à une forte torsion, ce qui leur donne une force de rappel très-considérable. Elles peuvent être comparées aux cordelettes que les menuisiers tordent à la partie supérieure de leurs scies pour en tendre les lames. A l'aide d'un treuil, on abaisse le levier, et on le fixe dans la position que représente notre gravure au moyen d'une corde passée dans un crochet. Une fronde est suspendue au levier; on y place le boulet de pierre. Si, à l'aide d'une détente, on détache brusquement le levier, il va reprendre sa position primitive, se redresser avec une grande violence, et venir frapper le matelas placé à la partie antérieure de l'appareil. Dans ce mouvement, si rapide que l'œil ne peut le percevoir, la fronde a agi en lançant en l'air le projectile, qui tombe à 130 ou à 160 mètres, selon son poids. Sa vitesse est très-faible, et on le suit de l'œil avec la plus grande facilité.



ARMES DE JET DES ROMAINS : 1. Pilum. — 2. Pilum employé. — 3. Javelot de baliste. — 4. Javelot avec l'*amentum*.

L'onagre est, comme on le voit, d'un principe très-simple : les enfants en confectionnent de petits modèles quand ils fixent deux fils aux bords d'une coquille de noix, et qu'ils les tordent à l'aide d'une allumette, au moyen de laquelle ils parviennent à lancer des boulettes de mie de pain. C'est encore par un procédé analogue que les fabricants de jouets confectionnent les grenouilles de bois qui sautent sous l'action d'un petit levier tendu par une mince cordelette.

Les boulets de l'onagre avaient environ $0^{m},08$

à $0^m,10$ de diamètre. Le Musée de Saint-Germain en possède un certain nombre qui sont de l'époque romaine. Quelques-uns d'entre eux n'ont pas moins de $0^m,15$ de diamètre. On suppose que ceux-là n'étaient lancés par l'onagre qu'à de petites distances, et que l'on pouvait s'en servir pour les jeter à la main du haut des forteresses, en les faisant tomber le long de palissades légèrement inclinées. L'onagre était transportée sur un attelage comme nos pièces d'artillerie et accompagnait les légions dans leur marche.

L'onagre n'était pas le plus important engin des armées romaines. La baliste, dont il nous reste à parler, a certainement joué un rôle considérable dans l'histoire des guerres anciennes.

La *baliste* était une véritable arbalète de grande dimension, généralement montée sur des roues, et que l'on employait à lancer des flèches.

L'arc énorme de l'arbalète était tendu au moyen d'un treuil et maintenu dans cette position par un crochet. La flèche, de $1^m,30$ de long et terminée par un fer acéré et fort lourd, était placée dans la rainure ou canon de la baliste ; puis la corde était brusquement dégagée au moyen d'une détente.

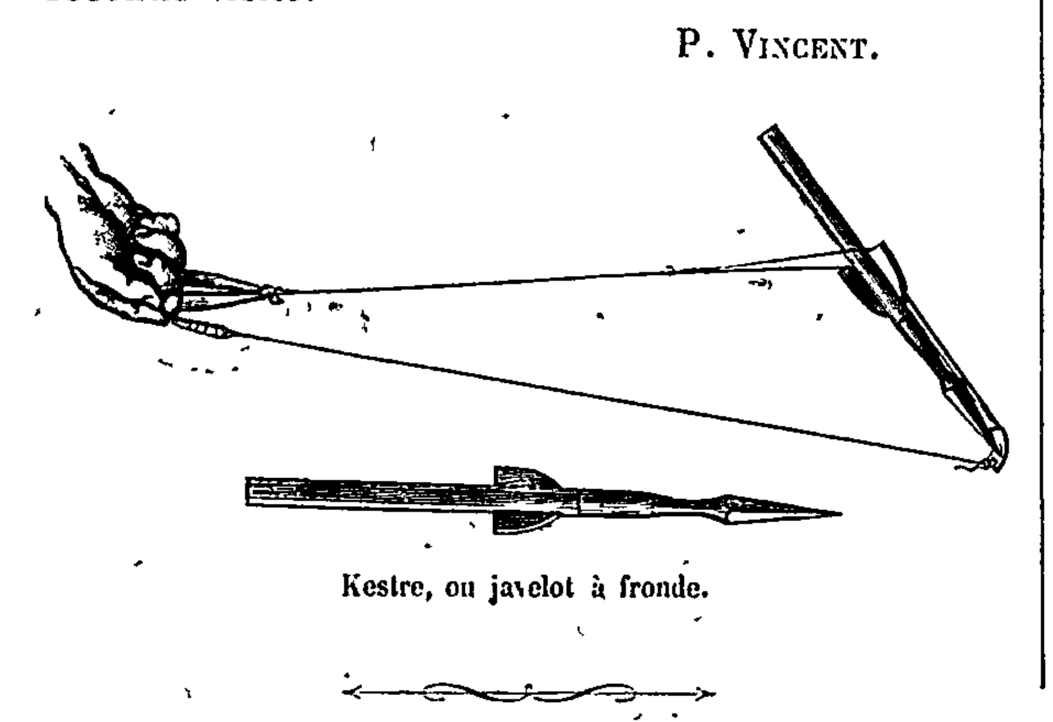
Des flèches pesant 85 grammes ont été ainsi lancées par M. Maître à 310 mètres ; de plus grosses, pesant 780 grammes, à 150 mètres.

Précédemment, une petite baliste avait lancé le trait à 160 mètres, et une baliste moyenne à une distance un peu plus grande. La cible de bois blanc a plusieurs fois été percée de part en part par les flèches projetées par cet appareil.

Tous les essais ont réussi de la façon la plus satisfaisante, et les spectateurs ont pu très-exactement se rendre compte du maniement et des effets des armes qu'employaient les Romains, et dont on se servait encore au moyen âge jusqu'à l'apparition des armes à feu.

Ces expériences m'ayant fort intéressé, je retournai à Saint-Germain pour continuer mes études sur l'art de la guerre chez les Romains, à l'aide des curieux modèles de travaux d'attaque et de défense qui sont exposés au musée. J'exposerai à mes lecteurs dans une prochaine causerie le résultat de cette seconde visite.

P. Vincent.



Kestre, ou javelot à fronde.

LES AVENTURES DU CAPITAINE MAGON[1]

IV (*suite*)

Les Kymris. — Toujours en avant.

Le jour même, comme je me disposais à envoyer les deux barques à la pêche, car nous manquions de vivres frais, je vis paraître, au nord de la pointe qui nous abritait, une longue pirogue faite, à ce qu'il me sembla, de cuir tendu sur des cerceaux. Plusieurs sauvages, demi-nus, pagayaient cette embarcation. A la vue de nos navires, ils parurent hésiter; mais on leur fit tant de signaux d'amitié qu'ils se décidèrent à ramer de notre côté. Bientôt ils furent près de nous et sautèrent hardiment sur la plage.

« Pour sûr, dit Gisgon, lorsqu'il vit de près la physionomie et le costume de ces hommes, pour sûr, voilà des Celtes. »

Il leur adressa tout de suite la parole en langue celtique. Les sauvages lui répondirent aussitôt, riant, gesticulant et parlant avec volubilité. Ils étaient si contents de voir des hommes qui parlaient leur langue, qu'ils voulurent à toute force nous embrasser. Il fallut nous résoudre à leur accolade, malgré leur malpropreté et leurs longs cheveux imprégnés de graisse et de beurre rance.

« Ce ne sont pas des Celtes du Sud et du Centre, nous dit Gisgon ; ce sont des Kymris du Nord, dont la langue ressemble beaucoup à celle des autres. Ils sont parents de ceux du continent, et aussi de ceux de la Grande Terre que nous avons passée. C'est une île, et ils l'appellent, en leur langue, Preudayn. »

Ces Kymris étaient des hommes gais, remuants et bavards au delà de toute idée. Ils nous accablèrent de questions. C'était d'ailleurs une belle race, gens de haute taille, bien faits de corps et beaux de visage, le teint comme du sang et du lait, les yeux bleus comme le ciel, et les cheveux blonds comme les épis de blé mûr.

« Voici, dit Hannibal, des hommes de belle apparence et propres à devenir des guerriers de bonne mine. Je m'en souhaite deux mille comme cela, bien armés; que je puisse les instruire pendant six mois, et que je rencontre Bodmilcar après.

— Ils n'ont pas d'arcs, observa Bicri.

— Pourtant ils les connaissent, répondit Gisgon. J'en ai vu aux mains des Celtes. Leurs lances, dagues et haches de pierre sont bien taillées, polies et affilées, et eux-mêmes sont de braves gens. »

Sur mon ordre, Gisgon demanda à ces insulaires s'ils connaissaient les Phéniciens.

Ils répondirent que leurs frères, les Kymris du

1. Suite. — Voy. pages 10 27, 43, 59, 76, 90, 110, 122, 138, 154, 170, 182, 204, 219, 235, 252, 267 et 283.

continent, leur avaient parlé d'étrangers à teint brun et à barbe noire, venus dans des navires, avec les plus belles choses du monde; mais que nous étions les premiers qu'ils voyaient.

Je leur fis des présents, et je leur donnai du vin à boire, au grand regret d'Himilcon, qui voyait notre provision diminuer.

Ils avalèrent avec délices cette boisson nouvelle pour eux. Puis, quand ils eurent la tête échauffée, ils commencèrent à nous faire des démonstrations d'amitié, tout en criant, en se démenant, et en se disputant entre eux. Mais ils avaient l'air si bons et si francs, qu'ils ne nous inspiraient aucune crainte.

En fin de compte, ils s'en allèrent, disant qu'ils allaient chercher de belles choses pour nous les rapporter en échange de nos magnifiques présents, et qu'ils reviendraient avec toute la population de l'île, le soir même, au plus tard. Mais ils ne revinrent que le lendemain matin, sans rien nous apporter. Il est vrai qu'ils arrivaient en troupe, hommes, femmes, enfants. Ils se précipitèrent dans notre camp avec une telle expansion d'amitié, tant de bruit, tant de questions, tant d'accolades, tant de discours, et parlant tellement tous à la fois, que je faillis en perdre la tête.


Hannibal et Chamaï. (P. 301, col. 2.)

Ils tenaient absolument à se rendre utiles, et mettaient tout en désordre, sous prétexte de nous aider à tout mettre en place. Toutefois, de tous ces objets si nouveaux pour eux, et qu'ils admiraient à grand renfort d'exclamations et de gestes, ils ne dérobèrent rien et se montrèrent scrupuleusement honnêtes.

Bruyants, indiscrets, questionneurs à l'excès, ils furent insupportables, à force de vouloir être agréables et polis.

Le pauvre Hannibal ne savait plus où se mettre, persécuté par les sauvages qui voulaient tous toucher à sa cuirasse et regarder son casque de près.

Quant à Chryséis et Abigaïl, il leur fallut se fâcher pour empêcher les femmes des insulaires de leur arracher leurs ornements.

Mais ce fut bien autre chose quand ils virent Guébal. Ils s'étouffaient autour du singe, mettant au comble de l'aise Bicri et Dionysos, fiers de leur élève à quatre mains.

« Ha! s'écria Hannibal, en les bousculant à grands coups de poing, ce qu'ils laissaient faire amicalement et en riant, ha! que Jonas n'est-il ici? Quel effet ne produirait pas sa figure et sa trompette sur ces remuants sauvages! »

En l'absence de Jonas, le singe, les autres trompettes et la cuirasse d'Hannibal se partagèrent l'admiration de nos visiteurs.

Pour moi, préoccupé avant tout du double objet de mon voyage, découverte de terres nouvelles et acquisitions d'objets précieux, je les interrogeai de mon mieux sur la configuration et la situation exacte, tant de leurs îles que de la grande terre devant laquelle nous avions passé.

Ces sauvages sont intelligents, et même hardis navigateurs, car ils s'aventurent fort loin sur leurs barques de peaux cousues.

J'appris d'abord que les îles par moi découvertes sont au nombre de douze, et toutes petites. Nous étions sur la principale.

Quant à la grande terre de Preudayn, d'après ce que m'en dirent les indigènes, elle serait aussi considérable que le Tarsis, car il ne faut pas à leurs barques moins de deux mois pour en faire le tour.

Je pressai les sauvages de m'apporter quelques objets de trafic : ils finirent par se décider, et dès le lendemain mon camp fut régulièrement approvisionné de poisson, de coquillages et de venaison qu'ils apportaient de la grande terre.

Quant à du grain ou à des légumes, il n'en était naturellement pas question, car ils ignorent la culture.

Pourtant plus tard il nous arriva de Preudayn une certaine quantité d'orge et d'un autre grain comestible; il paraît que, dans l'intérieur, quelques tribus commencent à cultiver la terre.

Une chose qui me frappait, c'était la grande quantité de bijoux et d'objets en étain que portaient ces insulaires. Je les questionnai sur la provenance de cet étain si blanc, si pur et si beau.

A ma grande surprise et à ma grande joie, ils me répondirent qu'il venait de l'île même où nous étions.

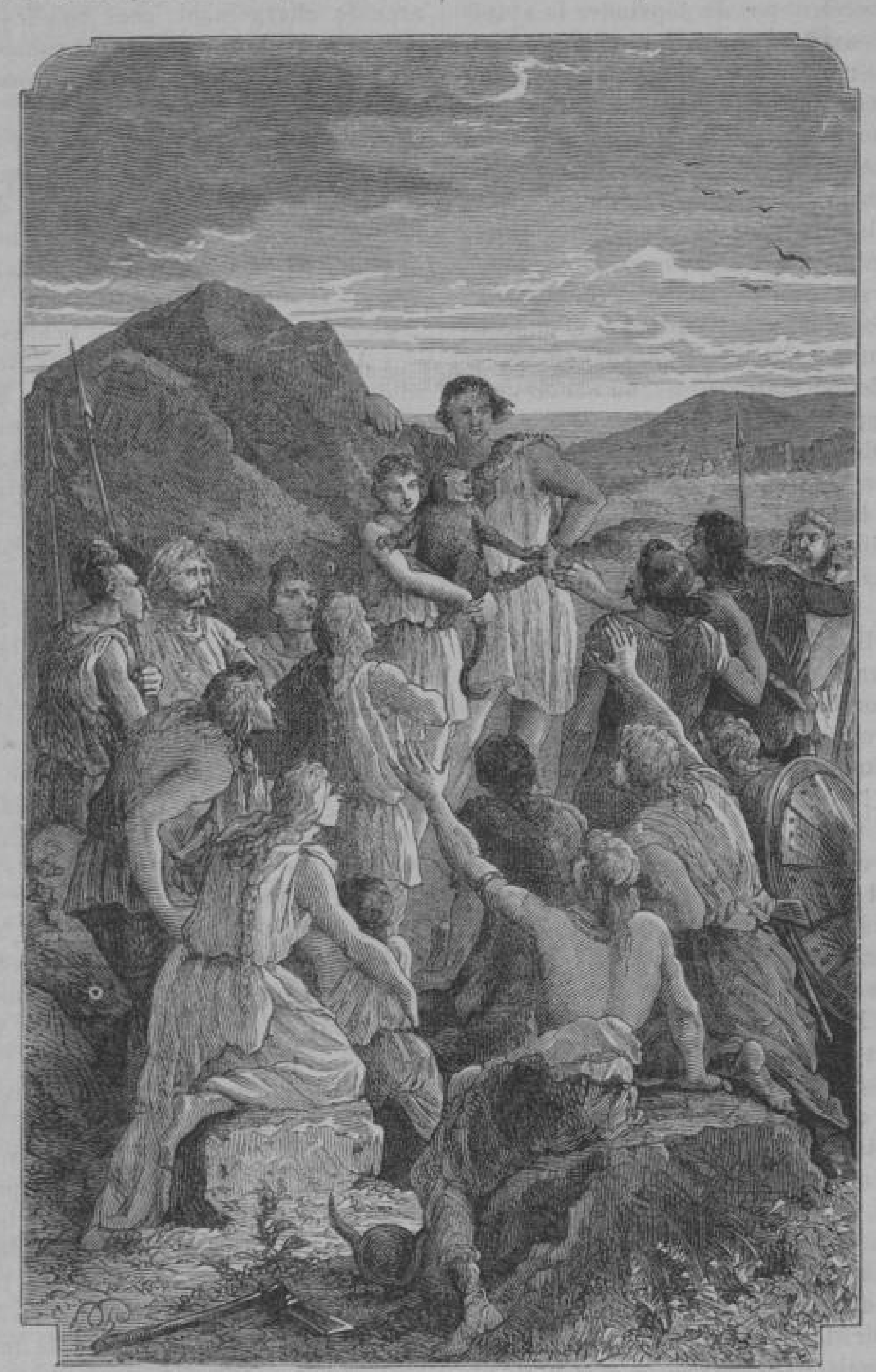
On comprend que je ne remis pas au lendemain la visite des gisements. J'y allai sur-le-champ, accompagné d'Himilcon, de Gisgon, d'Hannibal et de quelques hommes. La découverte était immense, inappréciable. L'île n'était qu'une vaste mine d'étain!

Je rentrai au camp, le cœur débordant de satisfaction. Mon parti fut pris tout de suite. Avec le bois de construction qui abondait aux îles et sur la grande terre voisine, je résolus de construire un gros navire, pour remplacer le *Dagon;* pendant le temps qu'on mettrait à le construire, j'aurais tout le loisir de réunir des monceaux d'étain et de ramener en Phénicie un chargement comme on n'en avait jamais vu.

Mes idées, soumises à mes compagnons, furent approuvées de tous. Quant aux indigènes, moyennant quelques colifichets et une partie des débris

de cuivre qui avaient servi de doublage au *Dagon*, ils me cédèrent le terrain que j'occupais, pour aussi longtemps que je voudrais, et le droit de fouiller leurs mines. Ils me paraissaient même désireux de nous faire rester toujours; au plus petit présent qu'on leur faisait, ils nous témoignaient leur joie et leur reconnaissance, et nous aidaient volontairement dans tous nos travaux. Mon camp était littéralement encombré des produits de leur pêche et de leur chasse. Je puis dire que, de tous les sauvages que j'ai vus, ces Celtes et Kymris sont les meilleurs, malgré leur humeur guerroyante, leur mobilité et leur perpétuel bavardage.

Tout était donc au mieux. Je me mis à l'œuvre. Amilcar partit sur le *Cabire* avec Bicri et vingt archers et hommes d'armes pour reconnaître les Iles et la Grande Terre. Asdrubal et Gisgon se chargèrent de la fouille des mines. Pour moi, je restai au camp avec Himilcon, pour diriger la construction du futur navire. Je fis établir aussi des baraquements et des abris plus solides et mieux appropriés que nos tentes au climat froid et pluvieux de ce pays. Hannibal et Chamaï, n'ayant rien à faire, passaient leurs journées à pêcher, à chasser, à prendre part aux jeux des insulaires et à leur apprendre la manœuvre et la tactique. Jamais on ne vit élèves plus dociles et plus heureux; ils ne se lassaient pas d'être commandés, et conçurent, pour leurs instructeurs, une amitié inaltérable.



Ils s'étouffaient autour du singe. (P. 300, col. 1.)

Un beau jour, Hannibal et Chamaï, qui n'avaient pas paru depuis quarante-huit heures, revinrent le menton rasé et ne portant que la moustache; leurs amis les sauvages les avaient accommodés à leur mode.

« Eh bien, vous voilà jolis tous deux! dis-je en riant. On vous prendrait pour des Kymris : il ne vous manque plus que de vous peindre la figure!

— Il importe, dit Hannibal, qu'en tout pays on se conforme aux coutumes des indigènes, quand elles ne sont point trop déraisonnables. La coutume des guerriers, en ce pays, étant de raser le menton et de ne laisser de barbe que sur la lèvre supérieure, il nous convenait, à nous qui sommes des guerriers, de porter, couper ou tailler notre barbe de manière qu'on reconnût notre profession.

— D'ailleurs, dit Chamaï, Abigaïl est d'avis que cela sied mieux. »

Devant cet argument décisif et concluant, je n'avais qu'à m'incliner. Quand Chamaï avait une fois invoqué l'autorité d'Abigaïl, tout était dit pour le brave garçon.

Les jours, les semaines et les mois se succédèrent, pendant que nous poursuivions ces travaux utiles, mais monotones. Amilcar revint de la grande Ile, dont il avait reconnu toute la côte occidentale.

A l'ouest de cette île, il en avait découvert une autre, moins considérable, et toute verdoyante, dont il avait fait le tour. Les indigènes l'appellent *Erinn*, qui signifie l'*Ile verte;* je lui conservai ce nom. L'hiver arriva, morne, glacé. Tous ceux qui n'étaient pas employés au dehors ne sortaient plus de leurs baraquements. Je n'essayerai pas de dépeindre la stupéfaction de tous ceux des nôtres qui n'avaient pas encore été dans le nord, quand ils virent de la neige et de la glace, et les souffrances de Guébal. Les seuls Bicri et Dionysos ne renoncèrent pas à leurs courses. Imitant les enfants et les jeunes gens des Kymris, ils se divertissaient à faire des balles de neige et à les lancer. Ils glissaient sur l'eau solidifiée par le froid et revenaient le nez rouge, mais le corps réchauffé par leurs exercices violents, toujours de bonne humeur, toujours riants. Dionysos, au contact de Bicri, commençait à devenir un bon archer et un habile frondeur : maintes fois, au retour de la chasse, il nous rapporta des preuves de son adresse.

Le plus triste de tous était le pauvre Himilcon ; non que le vaillant pilote, endurci par de longs voyages, craignît la brume ou le froid. Mais la provision de vin diminuait de jour en jour, et l'heure où elle serait épuisée s'approchait avec une rapidité fatale.

« Hélas! disait Himilcon à chaque outre qu'on entamait, il serait barbare et cruel de ne point boire de si bon vin; mais combien en reste-t-il? Douze outres à peine! Douleur amère! Quand ce triste hiver sera terminé, nous saluerons le joyeux printemps en buvant de l'eau! Ah! qu'il serait temps de mettre un terme à ce long voyage, et de retourner dans la Phénicie, voir les vignes sur les coteaux de Béryte! »

Ainsi gémissait le pilote, d'une voix dolente, et Hannibal compatissait à ses chagrins. Je ne dis pas que plus d'un d'entre nous ne vît avec ennui approcher le moment où nos outres seraient sèches et vides. Mais le seul Hannibal s'associait, à haute voix, aux mélancoliques réflexions de l'altéré pilote.

Enfin, le soleil oblique remonta dans le ciel, et nous pûmes jouir de quelques journées plus claires. La mer, presque toujours démontée, reprit un peu de calme. Notre nouveau navire était terminé, et nous le lançâmes, en célébrant la fête de l'ouverture de la navigation. Les Kymris y assistèrent. Nous y vîmes leurs prêtres et prêtresses, qui, pour nous faire honneur, se dévêtirent et se peignirent le corps de bleu et de noir. Le soir même, nous fîmes un grand festin de venaison, de poisson, d'orge et de racines du pays. On servit le dernier vin qui nous restait.

« Et maintenant, dit Himilcon, remplissant sa coupe jusqu'au bord, buvons à notre heureuse navigation et à notre prochain retour.

— Nous y songerons plus tard, répondis-je. Notre voyage n'est pas actuellement terminé. »

Tout le monde me regarda d'un air stupéfait, car chacun croyait fermement que nous allions prendre la mer pour retourner à Tyr et à Sidon.

« Comment, nous allons encore plus loin! dit Chamaï en faisant la grimace. Nous allons encore nous plonger dans le poumon marin?

— Libre à toi de nous quitter, repris-je, et de repartir pour ton pays. J'ai fait construire expressément ce navire-ci en place du *Dagon* afin de renvoyer, avec le chargement, ceux qu'effrayeraient de nouveaux voyages en ces pays brumeux. Mais moi, ne me restât-il que le *Cabire*, je pousserai encore en avant.

— Ho! s'écria le jeune guerrier en se levant tumultueusement, peux-tu songer que je veuille t'abandonner! Certainement, l'idée de rester encore plus longtemps sous ce triste ciel ne me réjouit pas; mais où tu iras, j'irai, quand tu devrais me conduire à la mort! »

J'embrassai cordialement le brave garçon.

« A présent, continuai-je, je vais vous dire le motif qui me porte à pousser plus loin. Voyez cette pierre si jolie que je tiens dans ma main : elle est jaune, translucide, et me paraît digne d'être mise à côté des plus précieuses de nos pays. Le Celte qui me l'a donnée l'appelle « ambre » et m'assure qu'à trente journées plus loin vers l'est se trouve un grand continent, et que sur la côte on ramasse de l'ambre en abondance; la mer l'y rejette, et c'est un présent d'Astarté. Qui sait si cette mer immense, qui communique avec la grande mer à l'ouest par le détroit de Gadès, et baigne le Tarsis et le pays des Celtes, ne communiquerait pas aussi par l'est? Nous ne connaissons pas toute la côte nord de la mer Noire. Qui sait si, après avoir chargé d'ambre nos navires et découvert des terres immenses, nous ne reviendrons pas à Sidon par les détroits, la côte de Carie et Kittim? »

Les noms familiers de ces pays, voisins du nôtre, réjouirent tous nos compagnons et mes projets les enflammèrent. Il fut résolu que nous reprendrions notre navigation vers l'est et que nous irions à la côte de l'ambre.

« Avec ou sans vin, » comme disait Himilcon.

Notre nouveau navire fut appelé *Adonibal*, en souvenir du brave suffète d'Utique. J'y fis charger notre étain. Chaque navire embarqua provision d'eau et quantité de viande et de poissons fumés et salés. Je me procurai aussi du grain et quelques fruits aigrelets et assez mauvais, puis je pris la mer, après que nous eûmes fait nos adieux à ces bons Kymris qui nous avaient rendu si agréable le séjour de leurs îles. Quelque temps encore, ils nous accompagnèrent sur leurs barques de peaux cousues, mais nous allions trop vite pour eux. Bientôt nous les perdîmes de vue, et je doublai le cap occidental de la grande île de Preudayn.

A suivre. LÉON CAHUN.

LE CHIEN

Le Chien, doué de qualités éminentes, l'un de nos hôtes les plus familiers, serviteur fidèle et ami dévoué, a trouvé plus d'un peintre pour faire son portrait; anciens et modernes se sont plu, à l'envi, à lui prodiguer les plus riches couleurs de leur palette.

Linné, dans son style pittoresque et concis, a résumé son histoire en quelques lignes d'un excellent latin.

« Le Chien, dit-il, est un carnassier qui dédaigne les légumes, boit en lappant. Son odorat, quand il a le nez humide, est excellent; il court en ligne oblique, marche sur les doigts, tire la langue lorsqu'il a chaud, tourne autour de l'endroit où il va se coucher, dort l'oreille aux écoutes, et se prend à rêver. Fidèle entre tous, le Chien partage l'habitation de l'homme, accable son maître de caresses à son arrivée, le précède en éclaireur dans ses voyages, revient sur ses pas à la bifurcation de deux chemins, cherche avec patience les objets perdus, veille la nuit, signale les étrangers et fait sentinelle auprès des marchandises. Il éloigne les troupeaux des récoltes, les maintient dans le lieu qui leur est assigné, garde les bœufs et les brebis contre les bêtes sauvages, donne la chasse aux animaux nuisibles, arrête le gibier, le pille pour le faire tomber dans le filet, rapporte au chasseur la pièce tirée, sans commettre de larcin. En France, il tourne la broche; en Sibérie, on l'attelle aux traîneaux. A table, il sollicite humblement sa part; a-t-il dérobé, il exprime sa crainte en serrant la queue, gronde en jaloux auprès de son écuelle, veut être le maître, chez lui, avec les autres chiens, est l'ennemi des mendiants, aboie après les étrangers, sans leur faire de mal, pousse des hurlements au bruit de la musique, souffre à l'approche de l'orage, mord la pierre qu'on lui jette, est sujet à la rage, la communique, et périt souvent victime des expériences que font sur lui les médecins et les anatomistes. »

Buffon, à son tour, a retracé de main de maître, les mérites du chien. Le tableau qu'il en a fait n'a point été surpassé. « Le chien, dit cet admirable écrivain, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède, dans le chien domestique, aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire. Il vient, en rampant, mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents; il attend ses ordres pour en faire usage; l le consulte, il le supplie; un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté; sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment; il a, de plus que lui, la fidélité, la constance dans ses affections; nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il est tout zèle, tout ardeur, tout obéissance; plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements, il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage; loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose à de nouvelles épreuves, il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper, il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

» Plus docile que l'homme, plus souple qu'aucun des animaux, non-seulement le chien s'instruit en peu de temps, mais même il se conforme aux mouvements, aux manières, à toutes les habitudes de ceux qui lui commandent; il prend le ton de la maison qu'il habite; comme les autres domestiques, il est dédaigneux chez les grands et rustre à la campagne; toujours empressé pour son maître et prévenant pour ses seuls amis, il ne fait aucune attention aux gens indifférents et se déclare contre ceux qui, par état, ne sont faits que pour importuner; il les connaît aux vêtements, à la voix, à leurs gestes, et les empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié, pendant la nuit, la maison, il devient plus fier et quelquefois féroce; il veille, il fait la ronde, il sent de loin les étrangers, et, pour peu qu'ils s'arrêtent ou tentent de franchir les barrières, il s'élance, s'oppose, et par des aboiements réitérés, des efforts et des cris de colère, il donne l'alarme, avertit et combat; aussi furieux contre les hommes de proie que contre les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforçaient d'enlever; mais, content d'avoir vaincu, il se repose sur les dépouilles, n'y touche pas, même pour satisfaire son appétit, et donne, en même temps, des exemples de courage, de tempérance et de fidélité. »

Pendant le premier âge, la chienne témoigne la plus vive affection à ses petits; elle les allaite avec une sollicitude et une abnégation admirable; sans cesse occupée à les lécher, elle ne les quitte que pour vaquer à ses besoins les plus impérieux, et revient aussitôt rassembler auprès d'elle sa lignée et la réchauffer de sa propre chaleur. Durant cette période pénible, elle ne souffre aucun étranger dans son voisinage; les intimes de la maison et les gens qui lui apportent habituellement à manger ont seuls le privilége d'approcher, tous les autres sont accueillis par la menace d'une double rangée de dents et par des aboiements de fureur. Sa constance et son dévouement ne se démentent pas à mesure que ses petits prennent de la force; elle se prête avec complaisance à tous leurs jeux, à tous leurs caprices; les jeunes drôles ont beau la harceler, la mordiller,

monter, de toutes parts, à l'assaut sur son ventre et sur son dos, ne lui laisser aucun instant de répit, elle supporte leur pétulance avec une patience imperturbable; tout au plus, lorsqu'elle est épuisée de lassitude, arrête-t-elle leurs importunités par un brusque éclat de voix : l'avertissement ne va jamais au delà de la simple menace. Leur vie la plus longue ne se prolonge pas au delà de vingt ans; pour le plus grand nombre, elle s'arrête à quinze, encore la vieillesse se fait-elle sentir avant ce terme : leurs dents s'usent et noircissent; leur poil blanchit au front, autour des yeux et sur le museau; l'âge leur apporte presque toujours son contingent inévitable de maladies et de douleurs; il est peu de chiens qui, près de leur fin, ne languissent paralysés ou bien perclus de rhumatismes; beaucoup meurent sourds ou aveugles, affligés quelquefois de cette double calamité.

Entre des mains habiles, son éducation n'est ni difficile, ni longue; il comprend, d'instinct, la nécessité de la discipline, se corrige rapidement de son ardeur emportée, apprend avec docilité à ralentir et calculer ses mouvements, met à profit son heureuse mémoire pour éviter de retomber dans les fautes passées et s'identifie si parfaitement avec celui qui l'instruit, qu'il finit par ne plus avoir besoin d'être commandé et qu'il exécute de lui-même ce qu'il a deviné dans la pensée de son maître.

Grâce à son merveilleux instinct et à son extrême obéissance, le chien est apte à plus d'une fonction; on en fait, à volonté, un commissionnaire sagace et incorruptible, un voiturier adroit, un moteur économique et un gardien à toute épreuve : dans ces divers emplois, il n'a point son égal parmi les bêtes.

Voyez à l'œuvre le chien de berger, avec quelle intelligence, quelle fermeté tempérée de douceur, il dirige ce troupeau le long d'une luzerne à laquelle les moutons ne doivent pas toucher. Quel habile et actif manœuvrier! il va, il vient, il monte, il descend à pas précipités aux abords de la pièce commise à sa vigilance; au moindre écart, il est sur les talons du délinquant, et le ramène, par la peur, dans les rangs; que si, tentés par l'herbe tendre, les moutons profitent d'un instant où l'on n'a pas l'œil sur eux pour enfreindre la consigne, il court de l'un à l'autre, les brusque, les effraye de sa plus grosse voix et, sans les mordre, les refoule au quartier général : le berger n'a pas même à s'en mêler. Buffon a raison : « C'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protége, et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. » Sa tâche finie, tous les sujets à leur poste, occupés paisiblement à brouter le chaume qui leur a été dévolu, le prudent animal ne s'épuise pas en marches et en courses inutiles, il se couche, repose tranquillement et semble dormir de plein somme; mais, au moindre appel du berger, il est debout, ne s'appartient plus, et dit : « Me voici! »



Chien de garde.

Tout autre est le chien de garde chargé, comme sentinelle, de défendre les abords du logis; il porte à son cou la marque de son emploi.

Le professeur Fée en a fait un portrait fidèle. Constamment enchaîné pendant la journée, son humeur change et s'aigrit; gare à qui l'approche! il ne tolère que les caresses de son maître, à tout autre il montre les dents. Si momentanément il recouvre sa liberté, il bondit ivre de joie, se lance en avant, sans but, tourne en rond et se dédommage de son long repos en courant à travers l'espace jusqu'à perdre haleine. Quand il est à l'attache, il semble toujours qu'il va dévorer tout ce qui l'approche. Les pauvres et les gens mal vêtus sont principalement l'objet de son aversion. Entend-il quelque bruit la nuit, il aboie avec d'autant plus de véhémence que le bruit est plus fort et provient d'une source plus prochaine. Dormant presque tout le jour et ne veillant que la nuit, il prend rang parmi les animaux nocturnes, en dépit de l'espèce à laquelle il appartient.

A suivre. VICTOR RENDU.



Sidonie se mit à pleurer. (P. 306, col. 1.)

LA TOUTE PETITE[1]

XXIV

Sidonie s'aperçoit que la vie est encore supportable.

Cette fois-ci ce fut Sidonie qui commença, et ce fut le chat blanc qui fit des difficultés pour jouer.

Lorsque la « toute petite » sortit de table, comme d'habitude, avant l'arrivée du café, afin que les grandes personnes pussent causer librement, elle se dirigea vers le fond du jardin. D'une part, la joie que lui causait la nouvelle du mariage de Gaston la poussait à sauter et à danser ; d'autre part, elle se devait à elle-même de respecter son propre malheur, et elle n'était pas bien sûre que ce ne fût pas une inconvenance et un manque de savoir-vivre que de sauter comme auparavant. De l'amalgame de ces sentiments, combinés à doses presque égales, résulta une démarche assez grave (en souvenir du désastre), entrecoupée de petits sauts à cloche-pied (en l'honneur de la grande nouvelle).

A mesure que Sidonie s'éloignait de la maison, le charme de cette belle soirée d'été agissait sur elle.

L'air, après avoir été sec et brûlant pendant la journée, était devenu tiède et doux. Le soleil, déjà assez rapproché de l'horizon, teignait en rose clair les quelques petits nuages satinés qui voguaient là-haut, bien au-dessus du vol des hirondelles, sur un ciel bleu d'une profondeur sans limites. Une lumière douce et sereine éclairait les peupliers de la route de Vaucresson, la cime des bois et le vieux moulin démantelé, tandis que les pentes boisées étaient déjà envahies par une ombre bleuâtre et transparente. Tout cet ensemble était d'un charme si pénétrant et d'une beauté si intelligible même pour un enfant, que Sidonie s'arrêta court au tournant d'une allée, et se mit à regarder.

Tandis qu'elle tenait ses regards fixés sur l'horizon, la sérénité de cette lumière adoucie lui inspirait comme une sorte de joie intérieure ; et la vue des ombres transparentes faisait naître en elle une sensation de bien-être, de fraîcheur et de repos.

Quand elle abaissa ses regards, le premier objet que ses yeux aperçurent dans le jardin, ce fut le chat blanc paresseusement étendu sur une pierre plate qui conservait encore la chaleur des derniers rayons du soleil.

Elle s'approcha de lui à pas de loup, et pendant que son père s'attendrissait sur elle jusqu'à en pleurer, pendant que l'oncle Maupoil roulait dans sa tête des pensées féroces et serrait la poignée de son gourdin de cormier, elle saisit brusquement par les pattes de devant le chat engourdi et lui fit exécuter une sarabande en l'honneur de Gaston.

Comme coureur et comme sauteur, le chat blanc n'avait pas son pareil : c'était l'élégance en personne ; comme danseur de sarabande, il se montra déplorablement grotesque. Il avait ramené piteusement sa queue entre ses jambes, et aussitôt que le bout de ses pattes de derrière touchait le sol, il les relevait avec un mouvement nerveux, comme fait un enfant qui trouve son bain de pieds trop chaud. A la fin, il se fâcha, ses oreilles se rabattirent en arrière, ses yeux clignotèrent rapidement, et il commença

1. Suite. — Voy. pages 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273 et 289.

(j'en ai honte pour lui) à jurer aussi affreusement qu'un roulier embourbé.

Sidonie alors le prit dans ses bras, comme un petit enfant, et se mit à le dorloter en lui racontant tout ce qu'elle savait du mariage de Gaston. Une chose qui dut bien le surprendre, lui qui connaissait la « toute petite », c'est qu'elle ne lui dit pas un mot des toilettes ; et une chose qui dut bien l'indigner, c'est que Sidonie, entendant des pas sur le sable de l'allée, le jeta brusquement loin d'elle, comme s'il eût été un objet malpropre, ou un personnage compromettant.

« Ma petite chérie, dit la tante Isa, voici la nuit, il est temps de rentrer. »

« Chérie ! » Voilà déjà deux fois qu'on l'appelait chérie, depuis son grand malheur. Cette fois encore, cette parole fut pour ses oreilles comme une douce musique, et comme un baume pour son cœur.

Comme les mots changent de sens et de valeur selon les circonstances ! Toute sa vie, on l'avait appelée « chérie » ; elle y était si bien accoutumée qu'elle n'y faisait même plus attention ; et voilà que ce simple mot produisait sur elle un effet presque magique. Il répondait à une question qu'elle avait eue sur les lèvres toute l'après-midi, sans avoir le courage de la faire.

Vingt fois, dans son angoisse, elle avait été sur le point de demander à Marie et à la tante Isa : « Est-ce que vous m'aimez tout de même ? » Pauvre petite, elle se croyait, bien à tort, un objet de mépris pour tout le monde, et ne savait pas que quand bien même le monde entier l'eût méprisée et honnie ceux qui l'entouraient ne l'en auraient que plus aimée, puisqu'elle aurait été malheureuse !

Donc, rien de changé dans le ton de la tante Isa ; rien de changé non plus dans ses habitudes. Elle fait comme tous les soirs, quand elle vient chercher Sidonie au jardin ; aussitôt après l'avoir appelée, elle se dirige lentement vers la maison, et tout en marchant elle tend la main gauche que la « toute petite » a l'habitude de prendre dans les siennes, pour rentrer en sautillant à ses côtés.

La « toute petite » prit la main gauche de sa tante, mais, au lieu de se mettre à sautiller et à babiller, elle passa timidement le bras de la tante par-dessus son épaule, saisit la main de la tante dans ses deux petites mains et y colla ses lèvres. Alors elle se mit à pleurer. Quelles douces larmes, et comme elles emportaient avec elles l'amertume dont son cœur avait été abreuvé !

Mais à quoi donc pense la tante ? Au lieu de suivre l'allée qui conduit à la maison, elle tourne à droite et se dirige vers le berceau de clématites ; au lieu de consoler Sidonie, elle la laisse pleurer !

Quand la tante fut sous le berceau, elle s'assit sur le banc rustique, prit Sidonie sur ses genoux, la serra doucement dans ses bras, et se mit à l'embrasser à son tour. Alors seulement Sidonie osa lever les yeux ; alors seulement elle eut le courage de dire : « Tu m'aimes donc tout de même ? »

La tante avait prévu cette question ; elle l'attendait. Aussi ne fut-elle pas embarrassée pour répondre. Peu à peu, à mesure qu'elle parlait, un voile se déchirait devant les yeux de Sidonie ; l'événement terrible prenait les proportions d'une plaisanterie, grossière il est vrai, et imaginée par des enfants mal élevés, mais enfin ce n'était qu'une plaisanterie ! La honte, si honte il y avait, était pour ceux qui l'avaient tourmentée, et non pas pour elle qui n'avait rien fait, volontairement du moins, pour les provoquer. Qui sait même s'ils avaient prévu que les choses iraient si loin ? La tante Isa pensa avec raison que ce n'était pas le moment de parler à Sidonie de ses grands airs et de son amour de la toilette.

Sidonie, d'habitude, s'accusait volontiers de ses petites peccadilles ; mais quand on l'accusait, son premier mouvement (c'est celui de beaucoup d'enfants) était de se défendre ; alors elle trouvait de mauvaises raisons, et s'y tenait longtemps, par amour-propre. Il valait mieux laisser agir le temps et la réflexion, qui l'amèneraient peu à peu à s'accuser elle-même. Elle avait l'esprit droit et généreux, elle saurait bien se faire sa part de blâme, quand elle verrait les choses un peu plus à distance. Tout ce que voulait la tante, pour le moment, c'était de la tirer de son malaise et de son angoisse. Elle voulait surtout l'aider à se délivrer du sentiment le plus fait pour flétrir une âme humaine et pour la torturer : le désir de la vengeance et le ressentiment.

Le désir de la vengeance (premier mouvement de tout cœur indiscipliné) avait envahi d'abord l'âme de la « toute petite », et l'avait cruellement torturée. Mais elle n'était point de nature à conserver de longs ressentiments, et les bonnes paroles de la tante Isa, qui avait attendu et prudemment choisi son heure, l'amenèrent à pardonner, sans que le mot même de pardon eût été une seule fois prononcé.

« Alors, tante Isa, tu crois que Marie m'aime toujours ?

— J'en suis sûre, ma petite.

— Et papa ? et l'oncle Maupoil ?

— Aussi. »

Quelle allégresse d'apprendre que l'on est encore aimé, quel soulagement de ne plus haïr ! Les choses ne se présentèrent pas si nettement à l'esprit de la « toute petite » ; tout ce qu'elle savait, c'est qu'elle était profondément heureuse, et elle jouissait d'autant plus de ce bonheur qu'elle avait craint sérieusement de l'avoir perdu pour toujours.

« Rentrons, dit enfin la tante Isa, il commence à faire un peu trop frais et tu n'es pas assez couverte.

— C'est que... on verra que j'ai pleuré ! dit la « toute petite » en souriant. Papa et l'oncle Maupoil s'en apercevront ! »

Or, remarquez comme les choses s'arrangeaient à merveille ce soir-là. L'oncle Maupoil était parti de

bonne heure, pour une affaire pressante, et il avait prié M. Lescale de l'accompagner.

Quant à Marie, elle était, ou du moins elle semblait être fort affairée, et ne remarqua pas que Sidonie avait les yeux rouges. Sidonie eut donc tout le temps de se remettre de son émotion et de se bassiner les yeux avec de l'eau fraiche.

Quand elle s'agenouilla, comme d'habitude, à côté de tante Isa et de Marie, pour la prière du soir, il lui sembla qu'elle entendait le *Pater* pour la première fois de sa vie. Toutes les paroles semblaient avoir un sens nouveau pour son esprit, et ses petites mains se serrèrent plus fortement l'une contre l'autre au passage où il est dit : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ! »

Lorsque Sidonie fut bien bordée dans son petit lit, et que la tante l'eut embrassée, que Marie l'eut embrassée aussi à plusieurs reprises, et que la tante fut demeurée seule avec elle, elle resta environ un quart d'heure immobile et muette, occupée à réfléchir en regardant le rond de lumière que dessinait la lampe au plafond. Quand elle eut bien réfléchi, elle leva la tête un peu au-dessus de son oreiller, et appela à demi-voix : « Tante Isa! ma bonne tante Isa! »

La tante vint aussitôt, tenant à la main son papier à papillottes et se pencha pour écouter.



Un grand dadais à la mode. (P. 309, col. 1)

« Plus près! plus près! » dit la « toute petite ». Alors, prenant sa tante par le cou, elle lui dit tout bas, à l'oreille, d'une petite voix troublée et suppliante : « Est-ce que tu me conduiras demain au parc? » La tante put remarquer qu'elle devenait toute rouge en lui adressant cette question.

« Oui, si tu le désires ; non, si tu ne le désires pas, répondit la tante en souriant légèrement.

— J'aimerais mieux n'y pas retourner tout de suite, parce que...

— Oui, oui, » reprit la tante pour lui épargner l'embarras de s'expliquer plus clairement. « Allons, ma petite, il est temps de dormir. » Sidonie remit sa tête sur l'oreiller, et son esprit ne tarda pas à entrer dans la région du sommeil et des rêves.

Elle rêva d'abord que Mimi Jaurain refusait absolument de se laisser coiffer par elle; qu'elle poursuivait Mimi Jaurain pour la contraindre à se laisser coiffer; que Mimi Jaurain disparaissait sans laisser de traces; qu'elle était poursuivie elle-même par un énorme chien enragé; qu'au moment d'être happée par lui, elle retournait la tête, et qu'au lieu du chien enragé elle apercevait le chat blanc; le chat blanc riait aux éclats de la peur qu'il lui avait faite, et dans un accès de joie folle, il faisait culbutes sur culbutes au risque de chiffonner la faveur bleue qu'il portait au cou. Après quoi elle ne vit plus

rien et dormit du sommeil le plus calme et le plus profond jusqu'au lever du soleil.



XXV

Sidonie ose retourner au Parc. — Mariage de Gaston. — Influence de ce mariage sur les idées de Sidonie.

On ne trouve que dans les livres, et jamais dans la vie réelle, des enfants qui se transforment du jour au lendemain, et qui, après avoir causé beaucoup d'inquiétudes et beaucoup de soucis à leur famille, deviennent en un instant, et comme par la vertu d'un coup de baguette enchantée, ce que l'on appelle vulgairement « de petites perfections » !

Quand ils ont reçu une rude leçon, comme Sidonie venait d'en recevoir une, tous les enfants commencent par en souffrir : ceux qui sont rancuniers s'endurcissent; ceux qui sont intelligents réfléchissent; s'ils ont avec cela un bon petit cœur, ils essayent de faire mieux après qu'ils ne faisaient avant, et prêtent une oreille plus attentive aux conseils dont l'expérience leur a démontré tout le prix.

Ils tâtonnent beaucoup, se trompent souvent, et parfois semblent revenir sur leurs pas; les caractères légers finissent par oublier et se perdent par indifférence; les faibles se désespèrent et s'abandonnent au courant; les forts seuls se sauvent avec l'aide de Dieu.

Sidonie, une fois la première terreur passée, ne songea plus du tout à s'enfuir dans quelque Thébaïde; elle conserva au fond du cœur l'amour du monde (le monde, pour elle, c'était le Parc, en attendant qu'elle fît ses débuts dans les salons) et une préférence naïve pour les habitudes élégantes et les jolies toilettes.

Seulement elle fut plus réservée; elle conçut une juste défiance des jugements du monde qui passent si facilement et si vite d'un extrême à l'autre, et de la faveur du monde, qui a de si tristes retours. Elle comprit une bonne fois pour toutes que sa volonté ne faisait pas loi, que sa puissance avait des limites, que, s'étant trompée une fois, elle risquait de se tromper encore.

Tout cela ne l'empêcha pas de tâtonner beaucoup, de se tromper souvent, et de sembler parfois revenir sur ses pas, au grand désespoir de la tante Isabelle.

Les deux années qui suivirent furent marquées par plusieurs grands événements qui donnèrent occasion à Sidonie de montrer à plein son caractère, et à la tante de mesurer l'étendue des progrès ou la gravité des rechutes.

Qu'elle était modeste le jour où elle osa pour la première fois retourner au Parc! Combien ce petit air défiant et un peu craintif ajoutait de charme à sa physionomie ouverte et décidée! Elle s'était apprêtée d'avance à subir quelques petites avanies; aussi marchait-elle prudemment entre Marie et la tante Isabelle. Combien elle fut reconnaissante aux caisses d'orangers et aux amoncellements de chaises de ne recéler ce jour-là aucun des serpents qui avaient sifflé après la « petite peste ».

Voilà des enfants qui regardent de son côté, tenant leur cerceau de la main gauche et la baguette de la main droite : Sidonie se serre contre sa tante. Dieu soit loué, ces enfants sont bien élevés. Non-seulement ils ne lui disent rien de blessant; mais ils ne chuchotent même pas entre eux.

Autre danger : un vieux monsieur incorrigible déclare tout haut que cette petite est très-jolie. Mon Dieu! pourvu que personne ne l'entende. Ah! vieux monsieur incorrigible, vous ne savez donc pas que ce sont des compliments comme le vôtre qui ont fourni des pierres pour la lapider.

Oh! comme elle baissait les yeux quand les regards des amateurs de musique se tournaient de son côté. Les demoiselles Loyseau se poussent le coude; Sidonie les regarde d'un air suppliant; dans ce regard si doux, on voit bien qu'il n'y a ni colère ni rancune. Tant pis pour les demoiselles Loyseau, si elles ne le remarquent pas.

La jeune dame en noir qui lui avait dit une bonne parole l'autre jour a deux petites filles de l'âge de Sidonie. Sur un signe de leur mère, les petits filles viennent prier gentiment Sidonie de vouloir bien jouer avec elles. Sidonie consulte sa tante du regard. La tante, qui a vu la jeune dame en noir dont la physionomie lui plaît, et dont toute la personne lui inspire pleine confiance, fait un signe de tête en souriant, et Sidonie s'en va modestement donnant la main à ses deux amies.

Oh! oh! il paraît que ces deux petites filles en noir ne sont pas les premières venues; on leur fait partout beaucoup d'avances, et Sidonie, sans le savoir, se trouve, du coup, réhabilitée aux yeux de tout le petit monde qui joue encore à la poupée et au cerceau.

Au moment où l'on organise les jeux, les demoiselles Loyseau s'approchent; elles font de méchantes allusions à la grande chasse à courre. Sidonie baisse la tête et se croit perdue. L'une des petites filles en noir lui passe le bras autour du cou et l'embrasse sur la joue; l'autre reproche aux demoiselles Loyseau leur méchanceté. Le suffrage universel exclut les demoiselles Loyseau du jeu. Sidonie intercède

tout bas en leur faveur ; l'une des sœurs consent, l'autre hésite ; Sidonie la décide. Le soir même, Mme Loyseau, gonflée d'orgueil, s'en ira répétant à qui voudra l'entendre que ses filles ont joué au Parc avec les filles du général de Persan, mais elle n'ajoutera pas que c'est grâce à l'intervention de Sidonie.

« Comment cela s'est-il passé ! » demanda M. Lescale à son retour de Paris.

— Admirablement ! » répondit la tante Isabelle.

« Je ne sais pas si je me trompe, se disait un mois plus tard Mlle Jéroboam ; mais il me semble que les yeux de Sidonie ont comme changé de couleur ! » Non, ils n'avaient pas changé de couleur, mais ils avaient changé d'expression.

Mlle Jéroboam finit par remarquer aussi que le travail était plus régulier et plus suivi.

Cette bonne veine dura jusqu'au mariage de Gaston, qui eut lieu quatre mois plus tard. Paul ne put quitter l'Afrique, parce que son régiment était entré en campagne. Toute la famille fut attristée de son absence, et Sidonie en pleura. Mais son chagrin ne tint pas devant la magnificence de la cérémonie, surtout devant l'enivrement de son propre succès.


Sidonie et les demoiselles Loyseau. (P. 309, col. 1.)

Un grand dadais à la mode, qui lui servait de cavalier, trouva plaisant de la traiter en grande personne, et saisit cette occasion de s'exercer à tourner des compliments. Elle les reçut d'abord avec un étonnement mêlé de défiance ; cela donnait à sa physionomie un charme de plus. Le grand dadais prit cette réserve pour une coquetterie précoce, se piqua au jeu, et se mit tout à fait en frais : « Quelle délicieuse toilette ! » (C'était vrai) : « On vous regarde autant que la mariée ! » (c'était encore vrai) ; mais avait-il besoin de le lui dire? Est-ce qu'elle ne le voyait pas trop bien sans cela ?

Sidonie allait commencer à se redresser et à prendre ses anciens airs, quand elle s'aperçut à temps que son cavalier était un sot et que la tante Isa avait l'air triste.

Sidonie repartit donc pour Versailles, ayant profondément oublié le grand dadais, mais le cœur rempli d'une affectueuse admiration pour sa belle-sœur. C'était « une vraie Parisienne » ; on pouvait s'y attendre, puisque c'était Gaston qui l'avait choisie ; elle était jolie, blonde avec des yeux noirs, et une coiffure extravagante qui lui allait à ravir. Elle s'appelait Berthe.

Mme Berthe Lescale ne laissa pas repartir Sidonie avant de l'avoir embrassée vingt fois, de lui avoir prodigué toutes sortes de cajoleries et de petits noms d'amitié et de lui avoir fait solennellement promettre qu'elle viendrait la voir le plus souvent possible, quand elle serait de retour. Car le jeune ménage comptait aller passer deux mois en Sicile.

L'oncle Maupoil, cloué sur son fauteuil par ses rhumatismes, n'avait pu assister à la cérémonie. Mme Baudouin vint le voir : « Eh bien, dit-il, comment notre petite fille s'est-elle tirée de ce guêpier ?

— Assez bien ! J'ai cependant eu peur un instant ; mais elle a montré du bon sens, elle ajouta aussitôt : elle paraît fort éprise de sa nouvelle belle-sœur.

— Ne va-t-elle pas en Sicile, cette belle-sœur?

— Oui, mais elle en reviendra, dit Mme Baudouin d'un ton pensif.

— Bah ! bah! toutes ces belles dames ont bien autre chose à faire qu'à s'occuper des petites filles ; d'ailleurs elle habitera Paris.

— Elle aime Sidonie, comme on aime un joli bichon, je suppose, dit la tante Isa ; quoi qu'il en soit, elle a invité Sidonie à venir la voir le plus souvent possible. Sidonie, naturellement, est toute disposée à accepter.

— Est-ce que vous permettrez cela ? » dit l'oncle avec tant d'énergie que Mme Chantre apparut à la porte, croyant sans doute qu'on l'avait appelée. « Nous causons d'affaires ! » lui dit M. Maupoil assez sèchement. « Voyons, reprit-il en s'adressant à la tante Isa, est-ce que vraiment vous permettrez cela?

— Je ne puis pas l'empêcher, » répondit-elle avec un soupir.

Quand les voyageurs furent revenus de Sicile, Sidonie fut priée par sa belle-sœur de tenir sa promesse. De temps en temps, son père l'emmenait avec lui le matin, et la ramenait le soir. Chaque fois que la « toute petite » avait passé la journée à Paris, elle trouvait que la maison paternelle aurait pu être plus belle et plus ornée. Versailles lui paraissait triste ; elle émerveillait Mimi Jaurain par le récit de tout ce qu'elle avait vu à Paris, et prenait avec elle, le plus innocemment du monde, des airs de protection. Mimi s'amusait beaucoup des récits

de la « toute petite », qui n'avaient aucun danger pour elle; quant aux airs de protection, elle ne les remarquait même pas; aussi leur amitié n'avait elle subi aucune altération.

Mlle Jéroboam, sans avoir précisément à se plaindre, remarquait avec peine que Sidonie faisait peu de cas de « Pharamond, roi des Francs », et qu'elle confondait toujours dans ses calculs le centimètre carré et le centimètre cube.

A suivre. J. GIRARDIN.



LES ÉRUPTIONS VOLCANIQUES
EN ISLANDE

Il est dit que l'Islande finira par être vide, tant ses volcans lui auront enseveli de vallées fertiles et de plateaux de pâtures. Déjà, sans remonter à plus de cent ans en arrière, la terrible éruption du Skaptar-Jœkull recouvrit en 1783 des champs et des pâtis qui faisaient vivre de nombreux hameaux. Depuis cette époque, il n'y avait pas eu dans l'île de calamité comparable à celle qui vient de fondre sur ce pauvre pays. Dans le mois entier d'avril et dans la première quinzaine de mai, de formidables pluies de cendres, telles que de mémoire d'homme on n'en a pas vu de pareilles, ont changé en déserts vides quelques-unes des meilleures contrées de l'Islande. Et cette île de plus de dix-millions d'hectares qui ne pouvait pas nourrir soixante-dix mille hommes, sera désormais encore plus incapable de le faire. Il est probable que ce grand désastre donnera une impulsion rapide au mouvement d'expatriation qui porte les Islandais vers le Canada, les États-Unis et l'Alaska. Le Canada, spécialement, a déjà manifesté l'intention de recueillir les familles qui abandonneront l'île faute d'y pouvoir vivre.

« Quels jours affreux ! écrit un habitant de Vardardal. Après des tremblements de terre qui ont fait beaucoup de mal, nous avons eu de fatales pluies de cendres, et pendant que pleuvent ces cendres, nous voyons le Dyng-Jufjœll vomir incessamment des flammes et pousser vers le ciel des colonnes de fumée. Tout le pays du lac des Mouches (Myvatn) n'est plus qu'une fournaise. Les vents d'ouest, qui règnent en ce moment, portent les cendres dans les vallées orientales : le ciel est clair, le soleil brille, mais les nuées de cendres ont une telle épaisseur qu'il fait noir en plein midi. Les sources sont bouchées, nos rivières barrées, nos torrents, toujours si clairs parce qu'ils ne viennent pas des glaciers et ne lèchent pas des moraines, roulent des eaux noircies par les cendres volcaniques. Nos paysans, rassemblant leurs troupeaux, fuient leurs vallées perdues et vont au loin chercher des pâturages ; mais les trouveront-ils ? Jours fatals ! Malheureux pays ! »

ET. LEROUX.

LA CIRCULATION POSTALE

Voici une statistique récemment publiée qui donne d'intéressants détails sur la quantité de lettres qui s'échangent annuellement entre les divers pays du globe.

La circulation des lettres expédiées par la poste comprend environ 3 milliards 300 millions de lettres pour le globe entier, c'est-à-dire 100 pièces par seconde et 3 pièces par individu vivant. Le poids total de ces lettres est de 33 millions de kilogrammes. Le papier déplié couvrirait une surface de 440 kilomètres carrés, soit près de six fois la superficie de Paris. De ces 3 milliards 300 millions de lettres, 490 millions entrent dans l'échange international. Pour régler l'accord des 50 administrations postales existantes, il a fallu environ 1000 conventions postales. C'est pour substituer à ces conventions multiples et disparates des règles uniformes que le congrès de Berne, en 1874, a jeté les bases d'un règlement unique pour tous les pays civilisés, règlement qui, en simplifiant et améliorant les formalités, réduit considérablement les frais des administrations.

H. NORVAL.

LES CAUSERIES DU JEUDI
MICHEL-ANGE

Je vous ai dit, mes enfants, que je voulais tâcher de retrouver pour vous le récit que me fit un jour à Florence, sur une place toute peuplée des chefs-d'œuvre de la statuaire, un homme à qui son admiration, disons plutôt son adoration pour Michel-Ange, avait valu le surnom de l'*Angéliste*.

Je donne donc la parole à l'Angéliste.

« Voyez-vous, monsieur, il n'y en a eu qu'un et il n'y en aura qu'un comme celui-là. C'est le messie de l'art qui, étant venu une fois, ne saurait venir de nouveau.

Ah ! le 6 mars de l'an 1475 fut un grand jour pour notre Florence, car ce jour-là naissait, dans une petite ville du domaine florentin, celui qui devait s'appeler Michel-Ange Buonarroti.

Il était prédestiné — voyez plutôt. Où le met-on en nourrice? Dans un village dont les habitants étaient alors tous occupés d'extraire ou de tailler des pierres. Aussi, comme son père nourricier était un de ces tailleurs de pierre, Michel-Ange disait plus tard en plaisantant qu'il avait trouvé dans son berceau le maillet et les ciseaux qui lui servaient à faire ses figures.

Des figures ! son père tout d'abord n'était pas d'avis qu'il en fît. Après avoir placé ses autres fils dans le commerce, il pensait, lui peu riche, à faire de son Michel-Ange un petit employé public comme lui. A cet effet, il l'avait mis à l'école chez un grammairien — comme on disait en ce temps-là — mais, sans négliger trop l'étude de la langue, l'enfant étonnait tout le monde par les dessins qu'il griffonnait à tout propos, et un peu partout.

Tant s'étonna-t-on, qu'un beau jour le père et le fils se trouvèrent dans l'atelier de Dominique Ghirlandajo, un peintre fameux alors, qui, voyant les essais du petit, signa avec le père un traité en vertu duquel en acceptant cet élève il s'engageait à le payer pour le travail qu'il allait l'aider à faire.



Le pape Jules II.

Notre Michel-Ange avait douze ans, quand il était, de par le salaire, déclaré apte à prendre part aux travaux d'un artiste renommé. Sa vie de prodiges est commencée ; elle va durer ainsi pendant trois quarts de siècle.

Le voilà donc chez Ghirlandajo, artiste d'un vrai, mais timide talent, ce qui n'était guère l'élément où pouvait vivre le jeune aventureux. Bientôt d'ailleurs il corrigeait d'instinct en quelque sorte les dessins du maître.

En ce temps-là Laurent de Médicis, dit le Magnifique, désireux de voir se créer à Florence une école de sculpture, avait réuni dans le jardin d'un de ses palais tout ce qu'il avait pu rassembler de fragments de sculpture antique, et pour recruter des jeunes gens montrant des dispositions, il s'adressa au Ghirlandajo. Celui-ci lui donna Michel-Ange, qui ne tarda pas à émerveiller son protecteur en reproduisant, le ciseau à la main, les plus beaux morceaux anciens.

Un jour qu'il avait copié en marbre une tête de vieux faune, il eut l'idée d'en ouvrir la bouche en laissant paraître la langue et les dents.

« Fort bien, dit Laurent de Médicis, mais tu devrais savoir qu'il manque toujours quelques dents aux vieillards.

— C'est vrai ! » dit Michel-Ange ; et, prenant un ciseau, il eut en un tour de main cassé une dent et marqué dans la gencive le creux qu'elle avait dû y laisser.

Cette simple remarque avait été pour l'artiste d'un immense profit, en ce qu'elle l'avait averti d'asservir toujours scrupuleusement son imagination aux lois de la vérité ; aussi en garda-t-il le souvenir.

Toujours est-il que Médicis, heureux de reconnaître à la fois l'habileté et la docilité du jeune artiste, lui donna un appartement dans son palais, lui fit payer une pension et voulut qu'il parût souvent à sa table, en même temps que les personnages les plus considérables.

Michel-Ange n'avait pas encore seize ans quand il savait mériter de tels honneurs.

Ce fut pendant qu'il travaillait chez Médicis qu'un de ses compagnons d'étude, furieux d'une supériorité qui menaçait d'éclipser tout ce qui l'entourait, lui chercha querelle et le frappa d'un coup de poing si violent au milieu du visage que Michel-Ange en eut le nez fracassé. Il porta même toute sa vie la marque de cette brutalité, qui fut sur lui comme un témoignage des efforts méchants que l'envie devait faire sans cesse, mais en vain, pour affaiblir ou tuer son génie.

Quand Laurent de Médicis mourut — quatre ans après l'entrée de Michel-Ange chez lui — le jeune artiste avait déjà produit son bas-relief du *Combat d'Hercule et des Centaures*, la première œuvre où se révèle sa puissance de composition, à une époque où la sculpture, quand elle rassemblait des personnages, ne faisait guère que les ranger tranquillement les uns auprès des autres, sans les *mettre en action*,

comme avait su le faire Michel-Ange, au grand étonnement de ses contemporains.

Pierre de Médicis, fils et successeur de Laurent, était ami des curiosités plutôt que des beaux-arts. Il ne retint pas Michel-Ange, qui s'en alla vivre... devinez où... dans un hôpital, attenant à un couvent, dont le prieur, qui était son ami, lui avait donné un atelier, et lui faisait remettre des cadavres que l'artiste disséquait, pour apprendre à connaître tous les secrets de la conformation humaine.

Ce fut là que, passant sans cesse pendant de longs mois du scalpel au crayon et du crayon au scalpel, il acquit ce savoir anatomique immense, universel, qui fit de lui le plus vrai, je pourrai dire le plus profond des dessinateurs.

Revenu à Florence, il y sculpta un Cupidon endormi qui avait si bien le caractère antique qu'un rusé brocanteur l'acheta, l'emporta à Rome, l'enfouit pendant quelque temps dans un jardin, où il fit semblant de le retrouver en pratiquant des fouilles; et le vendit à haut prix comme une œuvre ancienne.

Mais, la fraude s'étant ébruitée, il s'ensuivit entre le vendeur et l'acheteur une discussion publique qui tout naturellement porta haut la réputation de Michel-Ange, qui ne figurait dans l'affaire que par son grand mérite artistique.

Il fut mandé à Rome par l'acheteur même de son Cupidon; et y signala son premier passage par une statue de *Bacchus* et par un *Christ mort dans les bras de la Vierge* qui mirent le sceau définitif à sa jeune renommée. Michel-Ange avait vingt-trois ans.

Il revint de Rome à Florence sur la nouvelle que dans cette dernière ville on demandait un artiste capable d'utiliser un énorme bloc de marbre qu'un sculpteur maladroit avait commencé de tailler et laissé là, ne sachant plus comment achever ce travail au-dessus de ses facultés.

Michel-Ange se présente, examine l'ébauche estropiée, se fait fort de la transformer en une belle statue, et quelques mois plus tard il découvrait ce gigantesque *David*, devant lequel nous nous sommes rencontrés.

Quand on veut se rappeler dans quelles conditions il fut fait, quand on se dit que jusque-là aucune statue de cette dimension n'était sortie des mains d'un artiste moderne, et quand on ajoute que l'on ne connaissait encore que fort peu des chefs-d'œuvre antiques retrouvés depuis, on est contraint d'admirer sans réserve la force créatrice de l'artiste, non pas peut-être à cause du résultat positif, car ce n'est pas là le meilleur ouvrage de Michel-Ange, mais à cause de l'époque où remonte son travail, et à cause des obstacles qu'il eut à vaincre pour l'exécuter.

Michel-Ange n'ayant plus ses preuves à faire comme sculpteur, il semblerait qu'on dût songer à lui confier quelque grande œuvre de statuaire.

Non. Le conseil de Florence lui demande, à lui sculpteur, un projet de décoration *peinte* pour l'une des immenses parois de la grande salle des réunions municipales.

« Vous voulez que je sois dessinateur, dit le sculpteur, eh bien, je serai dessinateur. »

Et, d'un jet en quelque sorte, il exécute ce qu'on est convenu d'appeler le *carton*, ou si vous aimez mieux l'esquisse de ce vaste travail, représentant un épisode de la guerre des Florentins avec les Pisans.

On expose ce carton... Et voilà que d'une commune voix le plus habile des sculpteurs est proclamé le premier, le plus puissant des dessinateurs. Jamais rien de semblable ne s'était vu encore, comme beauté, comme énergie de composition, comme fini, comme vérité des détails. De tous les points d'Italie on vient pour voir, pour étudier, pour copier cette esquisse; mais, les circonstances ayant retardé l'exécution du tableau, ce merveilleux projet se trouva un jour déchiré en morceaux qui furent bientôt dispersés, perdus, anéantis... Il n'en reste rien aujourd'hui.

La jalousie avait sans doute joué le principal rôle dans cette destruction, mais le chef-d'œuvre avait, à bon droit, exalté la renommée de l'artiste. Ce fut alors que le pape Jules II, grand ami de l'art et passionné de gloire, appela Michel-Ange auprès de lui.

Ce pontife avait conçu le projet de faire édifier, lui vivant, le tombeau monumental où devait reposer plus tard sa dépouille mortelle. Il s'ouvrit de ce dessein à Michel-Ange; en lui laissant le champ libre pour toutes les conditions de mise en œuvre et de dépense.

Michel-Ange fit le plan d'un véritable édifice dont l'ornementation ne comportait pas moins de quarante statues, dont plusieurs de proportions colossales.

Ce plan merveilleux fut adopté. L'artiste alla d'abord faire exploiter les marbres à Carrare, puis revint à Rome; et le voilà en besogne...

Déjà cinq ou six des principales figures étaient sculptées, quand les préoccupations politiques détournant l'attention du pape d'une part, les envieux dénigrant l'entreprise de l'autre, Michel-Ange, qui avait besoin d'entretenir le pontife, se voit plusieurs fois refuser la porte.

A la troisième fois : « Si le pape me demande, dit-il au camérier qui lui fermait l'accès des appartements pontificaux, vous lui direz que je suis ailleurs. »

Et le même soir des chevaux rapides l'avaient emporté sur les terres florentines.

Colère du pape, qui envoie courrier sur courrier pour décider le fugitif au retour. Obstination de l'artiste, dont la dignité avait été blessée... Ce qu'il fallut pour le décider à reprendre la route de Rome... le croiriez-vous? il fallut que les Florentins, quoique heureux et fiers de le posséder, vinssent le supplier eux-mêmes de leur éviter l'excommunication, dont le pontife les menaçait, et peut-être la guerre, qu'il était homme à porter chez eux pour reconquérir son sculpteur.

Michel-Ange cède, mais ses compatriotes, pour



Le jugement dernier, fresque de la chapelle Sixtine, par Michel-Ange.

sauvegarder sa dignité, ont soin de lui conférer la qualité d'ambassadeur. Il rentre à Rome investi d'un titre diplomatique.

Ce n'est plus le tombeau qui est alors l'affaire pressante pour Jules II, c'est sa statue de bronze, qui doit être placée dans la ville de Bologne, où il vient d'entrer les armes à la main.

Michel-Ange consacra à ce travail deux années qui devaient être perdues pour sa gloire, car, les Bolonais ayant reconquis leur ville, la statue fut renversée, brisée et changée, par la fonte, en une pièce d'artillerie qu'ils appelèrent par ironie *la Julienne*.

Pendant que Michel-Ange dépensait son temps en pure perte, à Bologne, ses rivaux à Rome employaient fructueusement le temps à dissuader le pape de donner suite à ce projet de tombeau, qui, disaient-ils, serait pour lui de facheux augure.

Aussi quand le sculpteur, arrivant tout impatient de reprendre le maillet et le ciseau pour l'achèvement du splendide monument, s'en va demander l'assentiment du pape : « Attends, dit celui-ci : j'ai une autre belle œuvre à te confier.

— Laquelle, Saint-Père?

— Il y a dans ce palais une chapelle qui a été bâtie par mon oncle le pape Sixte IV, et qui est veuve de décoration. Tu vas d'abord en décorer les voûtes...

— Les voûtes, Saint-Père, moi, sculpteur?

— Non, toi, peintre, car ce sont des fresques qu'il me faut.

— Mais, Saint-Père, non-seulement je n'ai jamais peint que par pure distraction, mais encore la peinture à fresque exige une habileté spéciale que je ne possède pas...

— Çà voyons, réplique le pape, ton carton de la *Guerre de Pise*, à Florence, n'était-il pas destiné à être changé par toi en tableau?

— Sans doute.

— Eh bien !... »

Et le pape rompit l'entretien.

Alors le sculpteur, faisant allusion aux jaloux qui, en tournant les vues du pape vers ce nouveau dessein, avaient certainement cru le mettre dans un fatal embarras : « Ah ! s'écria-t-il, ils me défient d'être peintre de fresques ; je serai peintre de fresques. »

Et il le fut si bien que, lorsque, vingt mois plus tard, les fresques de la chapelle Sixtine furent offertes aux regards du public, Rome entière, qui s'était portée à ce spectacle, n'eut qu'un cri d'étonnement, d'admiration devant cette œuvre multiple et considérable.

L'étonnement, l'admiration, durent encore.

Tout était donc possible dans le domaine de l'art à cet homme. Il n'y avait qu'à le défier, et il atteignait une apogée nouvelle.

A suivre. L'ONCLE ANSELME.

LES AVENTURES DU CAPITAINE MAGON[1]

V

Le pays de l'ambre. — Les Souomi.

Six jours d'une navigation pénible, par une mer rude et fatigante, nous conduisirent au cap oriental de l'île. De là, nous dirigeant vers l'est, je rencontrai une côte plate, basse, que je suivis avec précaution pendant huit jours. Je finis par arriver à l'estuaire d'un très-grand cours d'eau. A quelques heures de navigation de cet estuaire, la côte remontait vers le nord. Malgré le vent debout furieux et la mer démontée qui fatiguait nos navires, je suivis encore cette côte pendant cinq jours, cherchant obstinément un passage vers l'est. Enfin, après tant d'efforts, le mauvais temps continuel et l'état des vivres me forcèrent de renoncer à chercher un passage qui n'existe peut-être pas. Je revins donc vers le sud-ouest, cherchant la terre un peu au jugé.

Je finis par retrouver la côte marécageuse que nous avions longée en partant du cap oriental de Preudayn. Près de cette terre, je fis rencontre de quatre grandes pirogues kymris, marchant à la voile. Ces gens nous dirent qu'ils venaient du continent et qu'ils retournaient en Preudayn, où ils rapportaient de l'ambre. Ils me confirmèrent que j'en trouverais une grande quantité le long de la côte, du côté de l'est. Je me décidai alors à reprendre ma navigation dans cette direction, quand nous fûmes enveloppés d'une brume épaisse qui nous réduisit à nous arrêter. Nos barques, envoyées à la découverte, finirent par trouver la côte à tâtons. Pour nous faire retrouver, j'avais fait allumer, à bord, des fanaux et des torches en grande quantité.

Enfin, nos barques nous rejoignirent, non sans peine, et marchant à la rame, nous finîmes par trouver quelque chose qui ressemblait à la terre. C'était le pays de l'ambre.

« Allons, dis-je à mes compagnons, puisque nous ne pouvons rien trouver par mer, cherchons à trouver quelque chose par une autre voie, et débarquons. »

Il nous parut que nous étions entrés, presque au hasard, dans l'embouchure d'un fleuve. Nous fîmes aussitôt nos préparatifs de débarquement.

L'atterrissage était exécrable, et le débarquement fut pénible ; nous étions littéralement envasés. Dans ce triste pays, tous les éléments sont confondus, et la terre, le ciel et l'eau semblent ne former qu'un. Plongés dans un brouillard humide et froid, nous avions bien de la peine à reconnaître les limites indécises de la mer vaseuse et de la terre boueuse.

1. Suite. — Voy. pages 10, 27, 43, 59, 76, 90, 106, 122, 138, 154, 170, 182, 204, 219, 235, 252, 267, 283 et 299.

Après quatre ou cinq heures d'un rude travail, l'*Astarté* fut enfin solidement mouillée dans une crique du fleuve, et les autres navires tirés au sec, si tant est qu'on puisse appeler secs les sables trempés de ce pays. Le reste du jour fut employé à creuser un fossé autour de nos navires et à établir un camp. Bientôt la brume devint plus épaisse, et nous enveloppa comme le poumon marin des îles Cassitérides. Le jour terne et la nuit sans lune combattirent longtemps. Enfin l'obscurité fut complète.

Bicri, qui était parti à la découverte avec vingt hommes, revint des bois en grelottant, sans avoir vu personne. Il nous rapportait de bons fagots d'un bois humide, mais résineux et brûlant assez bien. On alluma les feux de toutes parts, et malgré l'épaisse fumée qu'ils dégageaient, on s'assit autour et l'on prépara le repas du soir.

Chamaï, enveloppé dans sa couverture, rompit le premier le silence.

« Quel affreux pays ! s'écria-t-il. Je ne pense pas que des créatures humaines puissent vivre sur cette terre désolée, dans cet air épais et sans soleil. Ce doit être vraiment le pays des monstres!

— Si le pauvre Jonas était ici, dit Annibal, il voudrait voir ces monstres et bêtes curieuses ! Et Hannon nous dirait des bons mots!

— Que parles-tu de Jonas et d'Hannon? répondis-je. Ils sont au pays du soleil et de la lumière. Il y a longtemps qu'ils ont dû se sauver de chez leur barbare de Tarsis, et retourner à Gadès et s'embarquer pour Sidon la grand'ville!

— Oui, repris-je, et maintenant sans doute ils se promènent dans les rues étincelantes, ou sur le Liban parfumé, baignés le jour dans les clairs rayons du soleil et contemplant la nuit les astres d'or dans le ciel pur.

— Et buvant de bon vin, soupira Himilcon, de bon vin d'Helbon, et du vin de Byblos, et du vin de Béryte, et du vin de Sarepta, et du vin de Nectar...

— Tais-toi! s'écria Hannibal, que cette énumération du pilote exaspérait. Tais-toi, Himilcon! Tu me rendrais aussi ivrogne que toi.

— Ivrogne, moi! gémit Himilcon en montrant son gobelet rempli d'une eau trouble et jaunâtre. Dieux Cabires! Mais avec quoi donc m'enivrerais-je? »

Tout le monde était comme engourdi par ce ciel brumeux et cette terre humide. Guébal lui-même restait immobile; à peine faisait-il des grimaces, malgré les étoffes de laine dont Bicri et Dionysos l'entouraient pour le réchauffer. Nous nous couchâmes autour de nos feux, et la fatigue nous endormit d'un sommeil lourd et pénible.

Au matin, un jour indécis, gris, terne, sans soleil, finit par nous éclairer. Le bouillant Chamaï se fâcha tout rouge. « Mais il n'y a donc pas de soleil dans ce pays maudit! s'écria-t-il.

— Que veux-tu que le soleil vienne faire par ici? dit Gisgon. C'est comme au nord du pays des Celtes; il vient quelquefois, mais dès qu'il a vu comme tout est laid, il se dépêche de retourner sur la Grande Mer et sur sa chère Phénicie.

— Oh ! disait Aminoclès que ses craintes prenaient très-vite, c'est ici certainement l'Hadès et le royaume des Ombres. Faisons vite un sacrifice, pour que les dieux du sombre royaume nous soient favorables. »

Nous autres et nos marins, nous nous moquions bien de tout cela; mais, à vrai dire, la tristesse de ce pays nous pesait sur le cœur. Je réunis mon monde et je pris la parole.

« Il s'agit, dis-je, de voir tout d'abord où nous sommes, et de tâcher d'entrer en relations avec les indigènes, s'il s'en trouve dans ces parages. Nous allons pousser une reconnaissance le long du fleuve, sans tarder. Bicri, avec quinze hommes, partira pour avant-garde. Amilcar, avec trente hommes, servira d'arrière-garde. Asdrubal et cinquante autres resteront à la garde du camp et des navires. Chamaï, Hannibal et moi, nous marcherons avec le reste entre Bicri et Amilcar. Mangeons vite un morceau, et partons; le plus tôt sera le mieux.

— Quel dommage, dit Bicri, de n'avoir plus ici cette brute de Jonas et sa trompette! S'il y a des sauvages, il les attirerait, de cinq stades à la ronde.

— Enfin, dis-je, mangeons et marchons! »

Nous marchions au milieu des fondrières, ne sachant jamais si nous étions sur la terre ou sur l'eau. Enfin, nous atteignîmes les forêts de sapins noirs et d'arbres grêles, au feuillage rare et gris. Dans ces forêts coupées de flaques d'eau et de marécages, il n'y avait pas créature humaine. Pourtant des hommes devaient y passer, car, dans quatre endroits différents, je trouvai leurs traces : c'étaient des débris de cabanes faites de roseaux, des tas de cendres, des os rongés portant la trace du feu et des monceaux de coquillages. En revanche, s'il n'y avait pas d'hommes, il y avait des bêtes. A chaque instant, nous apercevions sur le sol des empreintes fourchues paraissant provenir, les plus grandes, de bœufs, les plus petites, de cerfs. A juger d'après ces empreintes, bœufs et cerfs devaient être vraiment gigantesques. Dans un fourré assez épais où Bicri suivit pendant deux cents pas la coulée faite par les animaux sauvages, il remarqua que des branches d'arbre avaient été brisées par les cornes de ces animaux, et d'après la hauteur de ces empreintes, il inféra qu'il y avait là des cerfs de deux et même de trois palmes plus hauts que des chevaux. En revenant vers le camp, nous aperçûmes deux cerfs de taille beaucoup plus petite. Gisgon les reconnut immédiatement, et me dit qu'il en avait vu de pareils dans le pays des Celtes, où ils les appellent Renn, et aussi Ta-Renn. Ces rennes s'enfuirent de fort loin, et à leurs allures farouches je conjecturai que les gens du pays devaient leur faire une chasse active ; car moins un animal est pourchassé par l'homme, moins il montre de défiance. Bicri et Dionysos, se glissant sous la futaie, parvinrent à rejoindre les deux cerfs, et

les abattirent à coups de flèches. Ce fut pour nous une heureuse conquête, car nous manquions de viande fraîche. Les rennes sont de la taille d'un âne. Ils ont les jambes très-fines, le sabot large, le poil gris et fourni, un fanon de poils blancs sur la poitrine, et les cornes amples, velues et portées en avant. Les deux cerfs furent mangés le soir même, car nous étions nombreux.

Le lendemain, j'envoyai Amilcar avec deux barques longer la côte, et je partis avec Hannibal, Chamaï, Bicri, Aminoclès, Dionysos, vingt archers et trente hommes d'armes, reconnaître le pays un peu plus loin. Dans les bois nous fîmes la rencontre d'un troupeau de bœufs sauvages. Ces animaux monstrueux furent attaqués immédiatement. Aux premières flèches qui les piquèrent, ils nous chargèrent avec fureur, et malgré le soin que nous mettions à nous réfugier derrière les arbres, pour éviter leur choc, un des hommes d'Hannibal fut piétiné, et un autre lancé en l'air d'un coup de corne, si malheureusement qu'il eut deux côtes brisées et les reins cassés. Trois de ces bœufs furent tués et dépecés, et leur chair emportée à notre campement. Au retour, Bicri blessa un cerf d'une taille colossale que Chamaï acheva d'un coup d'épée au défaut de l'épaule. Gisgon connaissait aussi cette bête-là et la nommait Elenn. Mais il nous dit qu'elle était rare dans le pays des Celtes. Ces élenns (élans) sont plus grands qu'un cheval; ils pâturent aux basses branches des arbres, et ne peuvent atteindre l'herbe par terre que dans les terrains mous, où ils enfoncent jusqu'aux genoux, parce que leur cou est court et roide. Leur ramure est aplatie, écartée de deux côtés de la tête et formidable. Leur force est prodigieuse, et ils n'ont rien de la timidité des autres cerfs, car ils font tête hardiment aux chasseurs. Ce sont des animaux qu'il n'est pas prudent d'aborder l'épée à la main, comme nous avons eu occasion de le voir par la suite, quand nous en avons abattu plusieurs.

Amilcar revint au campement, rapportant une bonne quantité d'ambre qu'il avait ramassée le long de la côte. Nous restâmes quinze jours à cet endroit, ramassant de l'ambre et abattant des bœufs sauvages, des rennes et des élenns pour notre nourriture. Celui des nôtres qui avait péri le deuxième jour, tué par un bœuf sauvage, fut enterré à l'endroit même où le bœuf l'avait percé de ses cornes. Je plaçai sur son sépulcre un fragment de rocher, où je fis graver profondément son nom et une invocation aux dieux.



Ils les abattirent à coups de flèches. (P. 316, col. 1.)

Le seizième jour, l'ambre devenant plus rare et le gibier plus farouche, nos navires furent remis à flot, et nous reprîmes notre navigation dans la direction de l'est. Au bout de cinq jours, la pénurie de vivres frais et le désir de faire de nouvelles découvertes me décidèrent à pénétrer dans l'embouchure de la grande rivière que j'avais déjà vue une fois, bien que l'aspect des lieux ne fût pas plus engageant que

celui de notre précédente station. Après avoir tiré nos navires légers à terre et établi le campement entouré d'un fossé, je remis au lendemain l'exploration de l'intérieur des terres.

La nuit se passa tranquillement. Au jour, nous partîmes à la découverte. Cette fois, nous rencontrâmes tout de suite des traces fraîches indiquant la présence de l'homme. Près d'un feu encore allumé se dressaient une douzaine de cabanes coniques; je fouillai ces cabanes: j'y trouvai des armes et des ustensiles de pierre assez mal polis, deux haches et une marmite de cuivre de fabrication évidemment tibarénienne, des morceaux de viande crue et cuite, et des poissons séchés. Ces cabanes avaient été évidemment abandonnées à la hâte. Dans l'une d'elles, il y avait un lit de roseaux couvert de mousse encore chaude. Certain que les naturels n'étaient pas loin, et qu'ils s'étaient enfuis à notre approche, je fis placer, dans la plus spacieuse de ces cabanes, une pièce d'étoffe rouge, des colliers et des bracelets de bronze, des perles de verre et d'émail, enfin tous les objets que je croyais propres à exciter la convoitise des sauvages. Ensuite je me retirai à trois cents pas de là, et nous fîmes halte.

Mon calcul ne me trompa point. Les sauvages parurent bientôt, et visitèrent leurs cabanes. Voyant que nous ne bougions pas, ils se décidèrent à se rapprocher. Nous leur fîmes alors toutes sortes de signes d'amitié, puis je m'avançai vers eux, accompagné du seul Gisgon, qui leur adressa la parole en langue celtique. Mais ils ne l'entendaient point du tout, car ils nous répondirent dans une langue que ni Gisgon, ni moi, ne comprenions. Tout ce que je pus deviner, c'est qu'ils montraient souvent un marais voisin, en disant : *Souom*, *Souom*, et ensuite ils mettaient la main sur la poitrine, en disant : *Souomi*; d'où je conclus qu'ils appellent un marais *Souom*, et qu'ils s'appellent, eux-mêmes, « les gens des marais. » Ils nous montraient aussi leurs ustensiles de pierre polie et désignaient le nord-est, en nous disant *Goti*. Je pensai par là que *Goti* était le nom des gens qui les leur vendaient. C'est la première fois que j'entendais parler d'un peuple de ce nom, et ce qui me surprit beaucoup, c'est qu'ils me montraient leurs objets en bronze tibarénien, et qu'ils disaient aussi *Goti*. Appelleraient-ils Goti les gens du Caucase? Je l'ignore.

Himilcon laissa tomber la corne. (P. 318, col. 1.)

Quoi qu'il en soit, j'avais déjà vu bien des sauvages dans ma vie, mais je n'en avais pas encore vus d'aussi laids. Leur tête grosse, leur face camarde, leurs yeux obliques et petits, leur bouche énorme,

leur teint d'un brun jaunâtre, leur corps trapu et large planté sur de petites jambes grêles et rabougries, en font des êtres affreux. Il est vrai qu'en répétant « Goti » et en levant la main, ils nous faisaient entendre que ces « Goti », avec lesquels ils paraissent avoir de fréquents rapports, étaient plus grands qu'eux et que nous.

Pour eux, ils étaient aussi misérables que laids. Couverts de lambeaux de peaux de bêtes, armés de casse-têtes mal travaillés, de lances de pierre et de harpons à bouts en os, ils n'avaient même pas les ornements que les sauvages ont d'ordinaire. Un seul portait un collier de coquillages et de morceaux d'ambre non taillé. Celui-là, qui semblait être le chef, voulut nous donner une marque de grande amitié. Il nous tendit une corne de bœuf sauvage remplie d'un liquide jaunâtre, qu'il tenait à la main.

J'allais la prendre, lorsque l'éternellement altéré Himilcon s'en empara lestement et la porta à sa bouche. Mais, à peine eut-il avalé une gorgée, qu'il fit une grimace épouvantable et laissa tomber la corne, en crachant avec toutes sortes de marques de dégoût.

« Pouah, s'écria-t-il, les vilains sauvages! Fi, fi donc! C'est de l'huile de poisson! Pouah, pouah! »

Tout le monde se mit à rire. Quant au chef, il ne riait pas. Il paraissait au contraire très-froissé du dédain qu'on témoignait à sa corne et à son huile de poisson, et s'emporta jusqu'à faire des gestes de menace. J'essayai de le calmer, mais rien n'y fit. Lui et les siens s'enfoncèrent dans les bois.

Le pauvre Himilcon restait tout penaud.

« Capitaine, me dit-il, je suis un ivrogne et un fou. Fais-moi pendre à cet arbre prochain. Je le mérite pour mon étourderie.

— Allons, lui répondis-je, il n'y a pas de ta faute. Console-toi. Pour une occasion de nous aboucher avec ces sauvages, dix de retrouvées. L'étrangeté du régal explique ta conduite.

— J'avoue, dit Hannibal, que j'ignore moi-même ce que j'aurais fait, si, croyant avaler quelque boisson douce et agréable, je m'étais rempli la bouche d'une huile puante et nauséabonde. »

Nous reprîmes notre route le long du cours d'eau. A mesure que nous avancions, les traces humaines devinrent plus fréquentes. Nous rencontrions à chaque instant des groupes de sauvages qui nous suivaient en criant et en gesticulant. Nous leur faisions quelques petits présents, qu'ils nous arrachaient des mains plutôt qu'ils ne les acceptaient, mais dès que nous essayions de nous approcher d'eux, ou de prendre quelqu'un de leurs objets en échange, ils s'enfuyaient à toutes jambes.

Bientôt le bois s'éclaircit. Nous approchions évidemment d'une grande agglomération. Enfin, j'aperçus une vaste nappe d'eau, au centre de laquelle, sur une espèce d'îlot, il y avait nombre de cabanes coniques, groupées autour d'une cabane plus grande. Une étroite chaussée artificielle reliait la ville sauvage au bord de l'étang. Nous nous arrêtâmes à l'entrée de la chaussée.

Après avoir beaucoup crié et beaucoup gesticulé, les sauvages finirent par nous faire comprendre qu'ils ne voulaient pas nous laisser pénétrer dans leur ville. En revanche, ils se montrèrent tout disposés à trafiquer : ils nous apportèrent quantité de morceaux d'ambre, auxquels ils ne paraissaient pas attacher grand prix. Il n'en était pas de même des objets usuels en leur possession, même des moindres. Ils ne voulaient se défaire ni d'une lance à pointe grossière en pierre éclatée, ni d'un hameçon d'os, ni de rien de ce genre. C'était encore bien autre chose pour les objets en pierre polie auxquels ils attachaient un prix infini. Ils nous en demandaient par gestes en montrant les leurs, et semblaient surpris que nous n'en eussions pas. Pourtant ils connaissaient le bronze, et même nos arcs et nos flèches, car, nous ayant montré des oiseaux sur des arbres, ils nous faisaient signe de tirer dessus. Bicri ne résista pas à la tentation de faire montre de son adresse, et abattit plusieurs oiseaux.

A suivre. LÉON CAHUN.



LE CHIEN[1]

La passion dominante du chien, c'est sans contredit la chasse; il en oublie le boire et le manger; les meilleures races en rêvent pendant leur sommeil. Que de fois n'est-il pas arrivé à plus d'une meute, n'ayant pu, dans la même journée, forcer le cerf ou le sanglier, après un courre effréné de plusieurs heures, de passer la nuit au bois, de relancer la bête le lendemain à la pointe du jour, pour ne la

1. Suite et fin. — Voy. page 303.

prendre qu'au milieu de la seconde journée; ces braves limiers étaient ainsi restés vingt-quatre heures sans manger, et, dans leur fougue enthousiaste, ils avaient surmonté d'héroïques fatigues.

A la vue du fusil, l'œil du chien s'illumine d'un éclair; sa queue s'agite de tressaillements non équivoqués; il saute, il bondit, s'anime de la joie et de l'entrain des chasseurs, fait chorus avec le tapage général, presse le départ, éclate, et par ses transports bruyants témoigne de sa bonne volonté et de sa suprême jouissance. C'est surtout à la chasse que ses qualités innées ou acquises se déploient dans toute leur richesse. Avec quelle finesse et quelle sûreté d'odorat il perçoit et suit la trace du renard! Avec quelle sagacité il démêle ses fuites, ses retours, ses fausses voies, déjoue ses ruses et s'attache obstinément à ses pas! Sur le champ de bataille, c'est à qui se montrera le plus habile, le plus audacieux ou le plus fort; le chien n'abandonne son ennemi que lorsqu'il l'a terrassé et mis à mort, ou que la bête maudite s'est dérobée à sa poursuite, favorisée par une avance considérable.

Sa stratégie n'est pas moins curieuse quand, au lieu d'une bête fauve, il a affaire au menu gibier. A-t-il éventé une perdrix, il indique, tout d'abord, qu'il rencontre par le ralentissement prudent de sa quête. Ses allures sont pleines de circonspection et d'astuce; il cherche à se rendre compte de la distance qui le sépare de son objectif, fait quelques pas en avant, s'arrête, interroge de nouveau la voie; mieux renseigné, il reprend sa marche avec encore plus de prudence, s'allonge en rampant, puis, tout à coup, tombe en arrêt sur le point d'où le fumet lui arrive plus chaud; dans cette bonne fortune, immobile, le corps penché en avant, une patte levée et la queue roide, s'il n'aperçoit pas encore distinctement ce qu'il sent, il sonde du regard la remise sans cligner les yeux: à peine a-t-il le gibier en vue, d'un œil flambant il le fixe, le fascine, le pétrifie, jusqu'à ce qu'enfin la pauvre perdrix, pour échapper à ces mortelles angoisses, s'envole et tombe foudroyée sous le plomb du chasseur; en trois bonds le chien est sur elle, il la saisit d'une dent délicate et la rapporte triomphant à son maître, ne lui demandant pour toute récompense qu'une caresse de sa main.

Le chien est éminemment désintéressé; l'affection est un de ses besoins journaliers et peut-être son mobile le plus puissant : il lui sacrifie tout, jusqu'à son existence. Fatigues, privations, dangers, il brave tout pour le maître qu'il aime et dont il est aimé. Que de fois n'a-t-il pas fait preuve de dévouement sublime pour le défendre, le sauver ou le venger! Le chien est le meilleur ami du malheureux, trop souvent sa seule consolation; sa tendresse pour lui semble redoubler avec l'excès de sa misère; vient-il, par hasard, à le perdre dans la foule, il remplit l'air de ses gémissements jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvé; si le pauvre Lazare est aveugle ou blessé, il le guide avec précaution, lèche ses plaies, se couche à ses pieds, sollicite pour lui la pitié des passants et s'expose, pour l'assister, aux plus rudes intempéries, sans jamais se rebuter ni se plaindre, heureux du rare et furtif sourire qu'il peut surprendre sur les lèvres de son ami. Son maître, c'est son unique bien; il lui tient lieu de tout; il partage son pain, sa peine, son toit, et lui en garde un souvenir reconnaissant; si la maladie le cloue sur son grabat, il ne le quitte pas un seul instant; lorsque la mort le lui enlève, après l'avoir veillé durant sa cruelle agonie, il est souvent seul à l'accompagner à sa dernière demeure : on l'a même vu plus d'une fois expirer sur sa tombe, accablé par une douleur inconsolable.

L'attachement du chien pour l'homme ne se borne pas à des affections isolées: bien des faits prouvent que c'est notre race même qu'il aime et pour laquelle il éprouve le besoin de se dévouer; l'éducation, il est vrai, n'est pas étrangère à ce sentiment généreux, mais, selon toute probabilité, elle ne le fait pas naître, elle ne fait que le développer. Qui n'a entendu parler des chiens du mont Saint-Bernard, dont le principal office est d'exploiter la tourmente, et d'aller, sous la conduite d'intrépides religieux, à la recherche du voyageur surpris par la neige, égaré au milieu des brouillards et transi de froid. Leur admirable instinct les guide sur sa trace, ils affrontent les fondrières, les précipices, les avalanches, pour l'arracher à une mort imminente, le réchauffant de leur haleine et de leurs caresses, et l'amènent sauvé au couvent hospitalier.

Et le chien de Terre-Neuve n'a-t-il pas droit aussi à notre reconnaissance? Combien de personnes lui ont dû la vie? Presque aquatique par ses pattes demi-palmées, il ne peut voir un homme en danger de se noyer sans s'élancer aussitôt à son secours; ce sauvetage instinctif est presque toujours heureux.

Le chien des Esquimaux ne rend pas de moindres services à ces peuplades si voisines de la vie primitive. Sans le chien, les âpres régions du Kamtchatka, du Labrador, ne seraient pas habitables; le sol y est presque toujours couvert d'une neige épaisse, et le ciel sombre et morne l'enveloppe d'un funèbre linceul. Qui oserait s'aventurer dans ces affreux déserts dénués de tout abri et de toutes ressources, si le chien n'était là pour servir à la fois de coursier et de pionnier? Sans autre boussole que son odorat, il fait voler le traîneau d'un pied sûr, avec un courage que rien n'abat, excellent animal. Il proportionne la rapidité de sa course à la distance qu'il s'agit de franchir, comme s'il savait que dans ces steppes glacés tout retard comme toute erreur de route expose à périr de froid ou de faim; grâce à lui, il est bien rare que le traîneau chavire ou n'arrive pas, à heure fixe, à la misérable hutte où le voyageur nomade doit se réconforter.

Ainsi que tous les animaux soumis à l'homme et qui l'ont suivi partout où il s'est porté, les chiens ressentent à un haut degré l'influence des divers

climats sous lesquels ils vivent; la domesticité, la nourriture et le croisement des races entre elles ont, à leur tour, produit de nombreuses variétés dans l'espèce canine, depuis le molosse aux formes puissantes, jusqu'à ces roquets abâtardis, gâtés par de ridicules caprices, voués à la paresse, à l'embonpoint, à la difformité, et incapables du moindre service : heureux encore quand ils ne couronnent pas ces défauts par un caractère hargneux, acariâtre et méchant!

D'après Buffon, le chien de berger serait la souche de l'espèce primitive; on le retrouve dans toutes les latitudes. Les plus beaux types se rencontrent dans les contrées septentrionales où le froid pourtant n'est pas excessif. Au premier rang figure le Danois, le Lévrier et le Mâtin; le premier est originaire de la Finlande, le second de Constantinople, le troisième nous appartient. L'Angleterre, la France et l'Allemagne paraissent avoir produit le chien courant, le chien braque et le chien basset, triple variante d'un même type, car ils sont à peu près semblables d'instinct et de formes, et ne diffèrent entre eux que par la hauteur des jambes et par l'ampleur des oreilles, qu'ils portent longues, molles et pendantes. L'Épagneul, le Barbet, le Caniche et le Griffon constituent une autre catégorie, caractérisée par la longueur du poil, plus ou moins épais, laineux, soyeux ou rude, et par leurs oreilles très-développées et retombantes; tous ont de grandes dispositions pour la chasse.



Chien de chasse.

La manière dont les chiens sont *coiffés* les rapproche ou les éloigne du type originel; plus l'oreille est fine, rabattue et tombante, plus l'animal accuse son ancienne déviation du point de départ; plus l'oreille est droite, moins l'animal s'éloigne du sang primitif.

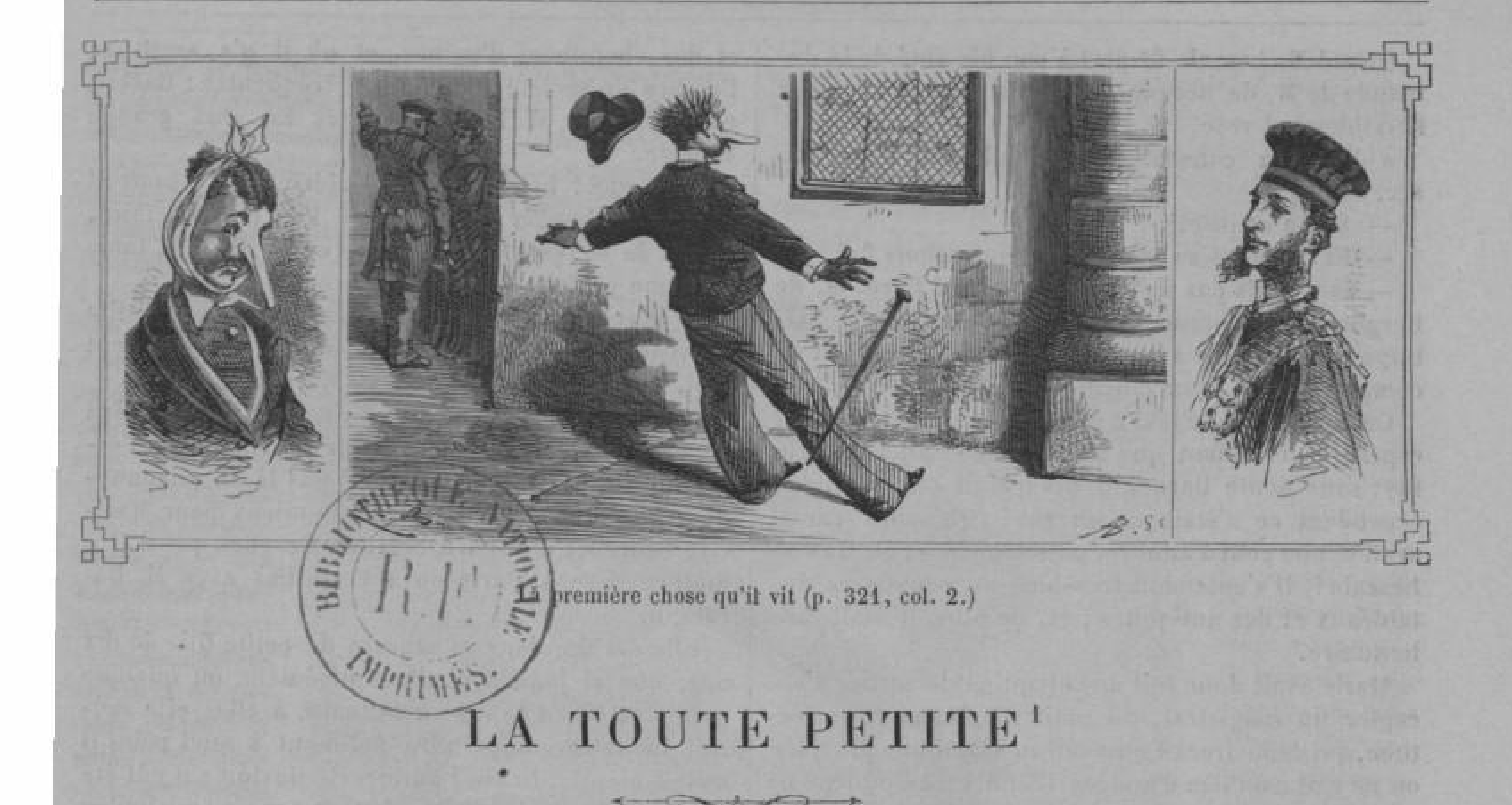
Tous les chiens, quelle que soit leur race, naissent plus ou moins chasseurs; tous, sans être dressés, emploient le même procédé contre les bêtes rapides; ils s'appellent et se réunissent pour attaquer de concert; les uns se posent en embuscade, pendant que les autres, à l'aide de la voix, indiquent la direction de l'animal poursuivi; le renard et le loup, de même race que le chien, usent du même stratagème; seulement, le loup chasse à la muette.

S'il fallait classer les chiens d'après leur aptitude instinctive pour la chasse, la priorité appartiendrait de droit au chien courant qui, fidèle aux us et coutumes de ses ancêtres, poursuit, aboie et force; chez les autres chiens, le talent de spécialité est le fruit de l'éducation; comme ces animaux étaient bons à tout faire, la méthode et le fouet les ont promptement transformés; ils ont appris, en peu de leçons, à chasser la bête fauve, le gibier d'eau et de terre, le poil et la plume, le gros et le menu gibier.

A en croire les amateurs de profession, l'acquisition du chien couchant aurait une date fort ancienne, elle remonterait à l'époque des croisades, au temps où florissait la fauconnerie. Du jour où l'on s'est avisé d'habituer l'oiseau de proie à chasser pour le compte de l'homme, on a été amené, comme conséquence obligée, à dresser le chien pour faire lever le gibier; le docile animal s'est prêté à tout ce qu'on a voulu. D'abord, il s'est mis à *pointer* afin de signaler la *rencontre;* il s'est ensuite couché pour se laisser envelopper par le filet qui s'abattait sur sa proie : de là le chien *couchant.* Lorsque l'arme à feu a fait disparaître le filet, le chien couchant a modifié ses allures; il a tenu le gibier immobile sous ses yeux étincelants; nous avons alors le chien d'*arrêt.* A partir de ce moment, la chasse devait tôt ou tard cesser d'être le privilége exclusif de l'aristocratie et réjouir les loisirs de la petite et de la moyenne propriété : le chien, à coup sûr, n'a pas moins contribué à cette révolution que la fameuse déclaration du 4 août 1789; malheureusement, les braconniers de toute espèce en ont bien souvent abusé.

VICTOR RENDU.





La première chose qu'il vit (p. 321, col. 2.)

LA TOUTE PETITE[1]

XXVI

Pourquoi M. Barangin fils cesse ses visites, et pourquoi M. de Bergues multiplie les siennes. — Idées de Sidonie sur le mariage. — Elles sont modifiées par une visite du sapeur Baroujay.

Le jeune M. Barangin continue à venir assidûment quand son mal de dents le lui permet. C'est toujours un jeune homme laconique et un grand admirateur de Gaston. Un beau jour, quoique ce ne soit point l'époque des vacances, M. de Bergues reparaît; on dit qu'il a pris un congé « pour affaires». Il semble à Sidonie que ses « affaires » ne lui prennent pas beaucoup de temps, car il devient encore plus assidu que M. Barangin fils. Sidonie l'aime beaucoup, parce qu'il est très-bon avec elle et qu'il a l'esprit de la traiter en enfant. Il y a encore une autre raison qui l'attire vers lui : il est facile de voir que c'est un homme d'un esprit sérieux et d'un caractère ferme et décidé.

Tout à coup M. Barangin fils, qui avait semblé un moment vouloir lutter d'assiduité avec le jeune magistrat, interrompit brusquement ses visites. Le mal de dents n'est pour rien dans cette soudaine décision.

M. Barangin fils fait partie d'une société de secours mutuels; cette société tient ses séances à la mairie. Un jour que la séance s'allongeait démesurément au milieu des discussions les plus insipides, M. Barangin sortit dans la cour pour prendre l'air et fumer un cigare. Après avoir contemplé les tonneaux d'arrosage alignés en batterie, il regarda par hasard un de ces petits cadres de bois que l'on cloue à la porte des mairies, et qui offrent aux yeux du public, derrière un treillis, les annonces de mariage.

La première chose qu'il vit, c'est qu'il y avait promesse de mariage entre M. de Bergues, substitut à Douai, d'une part, et M[lle] Marie Lescale, d'autre part.

Il rentra dans la salle, en prenant son air le plus froid et le plus indifférent ; mais il faillit tomber de son haut, quand il vit tous les regards des sociétaires fixés sur lui, et qu'il entendit le président lui crier d'une voix irritée : « Il est interdit de fumer dans la salle des séances ! »

Il se retira plein de confusion pour jeter son cigare, changea d'idée au grand air, garda son cigare entre ses dents, enfonça son chapeau sur sa tête par un geste farouche, et retourna chez lui presque en courant. Au bout de trois jours, la grande nouvelle du train de huit heures trente, c'était le départ de Barangin fils pour l'Italie. Les uns disaient qu'il avait perdu de l'argent à la Bourse, et que Barangin père l'avait condamné à un exil momentané ; les autres prétendaient qu'il voyageait pour le compte de la maison Barangin, et qu'il allait à Florence s'approvisionner d'objets antiques chez les frères Babouini. L'usine des Babouini dispense les amateurs d'antiquités de faire des fouilles pour s'en procurer à grands frais ; elle fabrique et livre dans les vingt-quatre heures, au plus juste prix, les objets les plus authentiquement anciens.

1. Suite. — Voy. pages 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289 et 305.

Quand M. Lescale fit part à son fils aîné de la demande de M. de Bergues, son fils aîné prit un air horriblement vexé.

« Marie a consenti? demanda-t-il d'un ton sec.

— Elle a consenti.

— Et tu ne lui as pas fait d'observations ?

— Je n'avais pas d'observations à lui faire. M. de Bergues est un honnête homme, et un homme distingué; je me suis assuré de plus qu'il a le droit de compter sur un avancement rapide. »

Gaston secoua la tête à plusieurs reprises. Il avait espéré secrètement que Marie épouserait Barangin fils; sans doute Barangin fils n'était pas un aigle; cependant ce n'était pas un sot! (Oh non! car il avait le bon goût d'admirer passionnément M. Gaston Lescale!) Il s'entendait très-bien au commerce des tableaux et des antiquités; et, de plus, il était millionnaire.

Marie avait donc fait une abominable sottise d'accepter un magistrat, un petit magistrat sans fortune, qui demeurerait enseveli au fond d'une province on ne sait combien d'années. C'était tout simplement une mésalliance; sans compter que Marie était désormais perdue pour le monde et pour sa famille. Si jamais elle revenait à Paris, elle y reviendrait vers les quarante ans, et provinciale jusqu'au bout des ongles!

A quelque temps de là, Sidonie vint passer une journée avec sa jolie belle-sœur. Gaston, pendant tout le déjeuner, ne cessa de déblatérer contre les jeunes filles qui sont assez sottes pour épouser des gens sans fortune, des ingénieurs, des magistrats, des robins! Oui, il prononça ce mot, et il le prononça aussi dédaigneusement qu'eût pu le faire un grand seigneur à talons rouges du siècle dernier parlant d'un misérable petit procureur! « La toute petite, » qui tenait son futur beau-frère en très-haute estime, commença par baisser le nez sur son assiette et protesta intérieurement contre l'injustice de Gaston.

Mme Lescale, de son côté, faisait des signes à son mari; elle essaya à plusieurs reprises d'introduire un nouveau sujet de conversation. Mais Gaston était têtu comme tous les gens faibles; les signes de sa femme ne firent que l'exciter davantage, et il eut la sottise de donner carrière jusqu'au bout à son ressentiment. Peut-être même se faisait-il un mérite d'éclairer Sidonie, et croyait-il lui rendre un grand service en la mettant en garde contre ce qu'il appelait une abominable sottise.

Il ne réussit que trop bien; à mesure qu'il parlait, la « toute petite » commençait à entrevoir les choses sous un jour tout nouveau; elle finit par trouver que M. de Bergues était un bien petit monsieur, puisqu'il n'avait pas de fortune. C'était un présomptueux de s'introduire dans la famille Lescale, et un vilain homme d'emmener Marie dans une ville enfumée, qui avait pour tout horizon des champs de betteraves et des cheminées d'usines, et où il n'y avait pas l'ombre de société que l'on pût fréquenter: Gaston en était sûr, il l'affirmait avec la plus grande énergie.

Mais quoi! la chose était décidée, on n'y pouvait plus rien changer; tout ce que l'on pouvait faire, c'était de se résigner. C'est ce que fit Sidonie, mais avec une parfaite mauvaise grâce.

Ce jour-là, elle emporta de Paris une bonne petite provision d'idées fausses, greffées sur un sentiment vrai, le regret de se séparer de Marie.

Ah! si Marie avait épousé M. Barangin, du moins on ne l'aurait pas perdue. Il ne lui vint pas à l'esprit de se demander si ce n'était pas là un raisonnement égoïste, et s'il ne valait pas mieux pour Marie être heureuse à Douai avec M. de Bergues que d'être malheureuse à Paris ou à Versailles avec M. Barangin.

Elle décida, dans sa sagesse de petite fille de dix ans, que si jamais quelque ingénieur ou quelque magistrat osait aspirer à sa main, à elle, elle saurait lui faire comprendre poliment à quel point il s'était mépris. Bravo! aurait crié Gaston s'il eût été présent, et s'il eût pu lire dans sa pensée; car toutes ses déclamations sur le mariage de Marie n'avaient pour but que d'amener Sidonie à cette conclusion.

Le « robin » cependant, traité par Sidonie avec une froideur majestueuse, ne sembla pas remarquer le moins du monde ce changement de température. Il traitait Sidonie avec la même familiarité qu'auparavant, et Sidonie sentait avec dépit que sa froideur s'attiédissait de jour en jour, et que sa majesté se transformait en un embarras humiliant, à chaque parole de M. de Bergues. Elle tenait bon cependant, appuyée sur l'autorité de Gaston qui, en sa qualité « d'homme du monde », ne pouvait se tromper. Pourtant de jour en jour sa froideur majestueuse perdait du terrain et se repliait en désordre; sa retraite fut changée en une véritable déroute par l'apparition d'un nouveau corps de troupes sur le champ de bataille.

Un dimanche matin, au retour de la messe de huit



heures, Sidonie trottinait dans sa chambre, occupée à quelques rangements, lorsqu'un violent coup de sonnette la fit tressaillir. Elle courut à la fenêtre pour voir quel était ce carillonneur qui avait le coup de

sonnette si impérieux. Vue d'en haut, et en raccourci, la personne du carillonneur se composait d'un immense bonnet à poil, d'une barbe rougeâtre étalée en éventail, d'un tout petit bout de pantalon garance, et de deux larges souliers, cirés à l'œuf, et emmaillottés dans des guêtres d'une blancheur irréprochable.

La porte s'ouvrit, et le carillonneur dit à Gertrude : « Sans vous commander, dites-leur que c'est Baroujay, le sapeur Baroujay, qui veut leur parler. »

Gertrude introduisit le sapeur dans le salon, et prévint Mme Baudouin. M. Lescale et Marie étaient sortis.

Le sapeur Baroujay était un guerrier aussi velu et aussi trapu que peut l'être une créature humaine. Il était particulièrement fier de sa barbe cuivrée, qui descendait deux pouces plus bas que la plaque de son ceinturon, et de la vigueur de ses mains, qui ressemblaient à deux épaules de mouton. Le sapeur Baroujay parlait peu, mais en revanche il parlait mal, et avec un fort accent franc-comtois. Semblable aux rhétoriciens embarrassés qui ont la phrase courte et l'allongent de leur mieux en y introduisant jusqu'à l'abus le vocable *verum enim vero*, Baroujay n'ouvrait guère la bouche sans employer, comme expression familière, l'exclamation : *Ah ! mon petit cousin !* » à laquelle il n'attachait d'ailleurs aucun sens particulier. Ou bien encore, il vous disait de but en blanc : « *Moi aussi je suis orphelin !* » Mais les orphelins, comme les débutants, doivent être jeunes pour être intéressants ; personne donc ne s'apitoyait sur le sort de cet orphelin de quarante ans, qui du reste n'avait nullement la prétention de passer pour un personnage intéressant.



Le sapeur Baroujay. (P. 323, col. 1.)

Lorsque le sapeur eut été introduit dans le salon, il ôta machinalement son bonnet à poil, et comme il n'avait pas l'habitude de le tenir à la main, il chercha du regard un clou pour l'accrocher ; n'apercevant ni clou, ni patère, il le posa sur le tapis, mais il se ravisa aussitôt en voyant que le chat blanc tournait autour d'un air soupçonneux. Après tout il était en mission, c'est presque comme s'il avait été de service ; or, quand on est de service, on garde sa coiffure, même à l'église. Il mit donc son bonnet sur sa tête, rapprocha ses talons, effaça ses épaules, laissa pendre à ses côtés, dans la position réglementaire, les deux épaules de mouton qu'il appelait ses mains, et regarda à quinze pas devant lui, dans le jardin, une rose épanouie qui se balançait à la brise du matin.

Immobile sur sa large base, comme le Robinson Crusoé que l'on voit en étalage à la porte des marchands de fourrures, ne laissant apercevoir aux regards des mortels que son nez puissant, les pom-

mettes de ses joues, brunies et tannées par le soleil d'Afrique, et deux yeux clairs qui brillaient derrière les poils tombants de sa coiffure, comme ceux d'un loup embusqué dans un hallier, il attendit, et pour charmer son attente, il se mit à siffloter dans l'épaisseur de sa barbe l'air de la *Casquette*.

XXVII

Opinion du sapeur Baroujay sur le capitaine Lescale. — Sidonie est demoiselle d'honneur de Marie.

Lorsque Mme Baudouin entra, Baroujay porta vivement sa main droite à la hauteur de son œil droit, et dit d'un ton caverneux :

« Sans vous commander, madame, tel que vous me voyez, j'arrive d'Alger.

— Venez-vous de la part du lieutenant Lescale?» demanda vivement Mme Baudouin, toujours prête à s'émouvoir.

La barbe du sapeur frissonna, et la voix du sapeur se fit entendre. Avec la sévérité d'un puriste qui corrige une faute de langage, le sapeur répondit : « Il n'y a plus de lieutenant Lescâille, parce que.... mais n'ayez donc pas peur comme cela.... parce que le lieutenant Lescâille, *il* est passé capitaine. Votre fils...



Chacun va devant lui (P. 325, col. 2.)

— Je n'ai pas de fils, dit Mme Baudouin, c'est mon neveu.

— Moi aussi je suis orphelin! » reprit la voix du sapeur, d'un ton lamentable qui avait la prétention d'exprimer une grande sympathie. La voix reprit son ton officiel pour dire : « De sorte que le capitaine Lescâille est décoré par-dessus le marché. Pour ce qui est de se porter bien, on peut dire qu'il se porte bien ; on peut même dire que sa santé est bonne. Mais ça ne fait rien, il ne peut pas venir à la noce de sa sœur. Il m'a dit.... Ah ! il faut que vous sachiez que j'ai quitté Alger, rapport aux fièvres qui ne voulaient pas me lâcher : j'ai permuté ; vous savez ce que ça veut dire? Bon. Mais je vois que ça ne vous intéresse pas. Le capitaine m'a dit : Baroujay, puisque tu vas à Versailles, tu leur diras que ma blessure n'est qu'une plaisanterie.

— Il est blessé ? s'écria Mme Baudouin avec angoisse.

— Égratigné, dit le sapeur, et encore à peine égratigné. » Alors, avançant le bras gauche, il donna une pichenette sur sa manche, et dit : « Pas plus dangereux que cela !

— Mais, reprit la tante avec défiance, si c'est si peu dangereux, pourquoi n'écrit-il pas lui-même ? »

Baroujay cligna l'œil droit, passa les deux mains sous sa barbe, chercha dans sa tunique, et en tira une lettre qu'il tendit à Mme Baudouin en lui disant : « Voilà le poulet ! » Il ajouta : « Je ne sais pas ce que le capitaine a mis dans sa lettre, mais je vous jure, foi d'honnête homme, qu'il n'a pas gardé le lit un seul jour et qu'il était debout quand il m'a chargé de sa commission. Il m'a dit : Je ne veux pas leur mentir, il faut donc que je leur dise que j'ai été égratigné ; mais ils croiront que je leur cache quelque chose, dis-leur exactement ce que tu as vu ».

La lettre disait en substance que Paul arrivait seulement d'une expédition; qu'il y avait été égratigné légèrement; qu'en deux occasions sa compagnie avait donné, et qu'il avait été assez heureux pour être distingué de ses chefs dans les deux rencontres ; que le gouverneur général de l'Algérie l'avait promu capitaine et décoré coup sur coup ; qu'il envoyait ces bonnes nouvelles à sa sœur Marie, comme cadeau de noces.

Il se rappelait très-bien son camarade de Bergues, et d'après ce que lui en disait son père, il voyait qu'il pouvait féliciter Marie d'avoir choisi un homme honorable et d'un esprit distingué. Il regrettait que sa blessure ne fût pas plus grave ; car on l'aurait envoyé en congé dans sa famille. Le gouverneur général le retenait, ayant l'intention de lui confier une mission importante. Il ne pouvait en dire plus long sur ce chapitre, parce qu'on lui avait demandé de la discrétion. Il laissait cependant comprendre que la « mission était si honorable et la confiance du gouverneur si flatteuse, qu'il ne lui avait pas été permis d'hésiter un instant ».

La tante Isa, rassurée, voulut avoir quelques renseignements sur les deux rencontres dont Paul parlait si modestement dans sa lettre.

« Malheur! dit Baroujay d'un ton lamentable, je n'y étais pas, madame ; pendant qu'on se battait là-bas, je tremblais la fièvre à l'hôpital comme une

vieille bourrique. Mais les camarades y étaient eux, et ils nous en faisaient venir l'eau à la bouche rien qu'en nous le racontant ! »

Là-dessus, le sapeur empoigna son bonnet à poil de la main gauche, et l'ôta brusquement de sa tête. « Ah ! mon petit cousin ! s'écria-t-il, quel officier ! » « Il a de ça, » ajouta-t-il en frappant sur sa poitrine à l'endroit du cœur, « et puis il a de ça aussi ! » et il se donna sur le front deux ou trois tapes vigoureuses. « Savez-vous qu'il aime ses hommes ! Savez-vous qu'il s'occupe d'eux avant de s'occuper de lui en arrivant au campement ! Savez-vous que ses hommes courront comme des diables, partout où il voudra les mener ?

« Voyez-vous, madame, je ne suis qu'un sapeur, mais aussi vrai que voilà un bonnet à poil, un officier qui tient ses hommes dans sa main, c'est comme un bon ouvrier qui a de bons outils, il peut faire tout ce qu'il veut avec. Vous croyez peut-être que ça les étonne de le voir capitaine si jeune, avec la croix par-dessus le marché. Ça ne les étonne pas plus que de voir de la barbe au menton d'un sapeur ou des brisques sur la manche d'un vieux troupier. Savez-vous ce qu'ils disent les camarades ? Ils disent qu'il voit clair dans la fumée du canon ! Quand le troupier dit cela d'un officier, vous pouvez être sûre que cet officier-là sera colonel, général, et tout le tremblement ! »

Effrayé d'avoir parlé si longtemps tout seul, et surtout d'avoir lâché un si gros mot devant une dame, Baroujay remit brusquement son bonnet à poil pour cacher la rougeur de son front, et rentra dans le silence. Ce silence ne faisait point le compte de la tante Isabelle : « Mon ami, dit-elle au sapeur déconfit, je suis plus heureuse que je ne puis le dire de savoir que les soldats ont une pareille estime pour mon neveu; mais ne pourriez-vous pas me dire dans quelles circonstances il s'est distingué ? »

Baroujay reprit courage, passa deux fois la main sur sa barbe comme pour la lustrer, et répondit : « Il s'agissait d'un *évitaillement*.

— Vous voulez peut-être dire : un ravitaillement, suggéra Mme Baudouin.

— Ça se pourrait bien, répondit le sapeur avec bonhomie; dans tous les cas, il s'agissait de porter à manger à des camarades, qui s'ennuyaient comme des rats morts, dans un fortin, à la limite du désert. On envoie une colonne pour escorter le convoi. Au moment où l'on s'y attendait le moins, voilà des Arabes qui sortent de terre; c'était comme une nuée de sauterelles. Ces sorciers-là tombent sur la colonne. Le chef de bataillon est tué, le capitaine tué, le commandement passe au lieutenant. « Eh bien, c'est bon, qu'il dit tranquillement, nous allons voir ça ! » Et le voilà qui commande comme à la parade. « Toi, tu vas faire ceci, toi tu vas faire cela. — Oui, mon commandant. — Toi, tu te feras plutôt tuer que de bouger de là. — Oui, mon commandant. — Des hommes de bonne volonté ? — Voilà, mon commandant. — Filez derrière cette butte et rabattez-moi cette canaille. — Oui, mon commandant... Tiens, tiens, les Arabes qui se sauvent. Il dit alors : « C'est bon pour aujourd'hui, nous verrons demain ce qu'il y aura à faire; allumez vos pipes, faites la soupe, et couchez-vous. »

Pendant que les troupiers ronflaient, le voilà qui appelle des hommes sûrs, et qui leur dit : « Voyez donc un peu où gîtent ces gaillards qui croyaient nous faire peur. » Les hommes reviennent lui faire leur rapport. « Bon. Qu'on réveille tout le monde, en marche, et l'œil au guet. » A mi-chemin, on rencontre un détachement du fort, qu'il avait fait prévenir. Il dit à celui qui commandait le détachement : « Voilà les gamelles, mettez-les en sûreté, nous avons un petit tour de promenade à faire. Allons, les enfants, qui est-ce qui a encore des jambes ? » Tout le monde avait des jambes. » Il file, file tout doucettement avec son monde. Attention, voilà les tentes des Arabes ! Les clairons entonnent la *Casquette*, et chacun va devant lui avec sa baïonnette au bout de son fusil. Quelle débandade dans le campement, et quel sauve qui peut ! C'est là que le lieutenant a attrapé son estafilade, et je vous réponds qu'il ne la regrette pas. »

En ce moment, M. Lescale entra avec Marie.

« Mon ami, lui dit Mme Baudouin, voici un brave militaire qui apporte de grandes nouvelles. Paul est capitaine et décoré.

— Le fait est, dit Baroujay, que votre neveu...

— Je n'ai pas de neveu, dit M. Lescale, c'est mon fils.

— Moi aussi je suis orphelin, » répéta Baroujay avec componction; mais il s'arrêta tout court, à l'idée de prendre la parole et de la garder aussi longtemps que la première fois. « Hum ! » dit-il pour s'éclaircir la voix ; « c'est pour vous dire, monsieur, que votre capitaine n'attendra pas longtemps la *graine d'épinards. Moi qui vous parle, je lui ai dit que* je le verrais colonel avant d'aller planter mes choux à Besançon. Ça l'a fait rire, mais il n'a pas dit non. J'ai profité de l'occasion pour lui demander à être son planton quand il sera colonel; ça l'a encore fait rire et il a dit oui. »

Toute la maison fut en rumeur à la suite de la communication de Baroujay. Sidonie surtout était folle de joie et d'orgueil. Mais comme cet orgueil-là était légitime et inoffensif !

Ayant lu la lettre de Paul à Marie, elle vit que le glorieux capitaine approuvait le mariage si amèrement blâmé par Gaston.

Entre les deux autorités, elle ne balança pas une minute : c'était Paul évidemment qui avait raison. Le mariage eut lieu quelque temps après à l'église Notre-Dame de Versailles. La cérémonie fut aussi simple que celle de la Madeleine avait été somptueuse. Sidonie, demoiselle d'honneur, ne songea pas à sa toilette et ne jeta que des regards distraits sur les toilettes des autres. Il y en avait cependant de fort remarquables, par exemple celle de Mme Gas-

ton Lescale. Elle n'avait que deux idées en tête, et c'étaient deux idées sérieuses : Paul était en Afrique, exposé sans doute à de nouveaux dangers : Marie allait s'éloigner, pour combien de temps ? Dieu seul le savait.



A suivre. J. GIRARDIN.

COMMENT ON FAIT VIVRE LES PLANTES
DANS LES APPARTEMENTS[1]

III

LES SUSPENSIONS

Un mot encore, avant d'aborder le chapitre spécial des suspensions, sur les dimensions moyennes des jardinières. Il faudra toujours que leur caisse à terre ait au moins 0m,35 de profondeur. La plus grande difficulté pour bien cultiver dans ces récipients est d'établir un drainage suffisant et rapide. On y parvient en plaçant au fond un lit de tessons de poterie. Mais cela ne suffit pas : l'eau séjournerait en certaines parties du fond plus basses que d'autres, y pourrirait et produirait un effet désastreux. D'un autre côté, il est impossible de pratiquer une grande quantité de trous dans le fond de la caisse, parce que l'eau se répandrait dans l'appartement. Nous avons résolu cette difficulté d'une manière nouvelle. Au-dessous des tessons, nous avons placé, à plat, de grosses ficelles formant des sortes de drains ramifiés qui amènent l'eau, par capillarité, à trois ouvertures seulement. Ces ficelles, réunies en tresse par-dessous la caisse de la jardinière, laissent tomber les gouttes d'eau, attirées sous les tessons, dans un vase disposé au-dessous et contenant une plante aquatique. On arrive ainsi, très-aisément, à débarrasser les racines de l'excès d'humidité qui les ferait pourrir, et que ne peuvent absorber les caisses des jardinières actuelles, lesquelles sont presque toujours métalliques.

Nous savons donc maintenant que la conservation des plantes dans les appartements demande, non des soins difficiles et extraordinaires, mais un entretien régulier. Avant tout, il faut éviter les brusques écarts de température et d'humidité, assortir le sol aux affinités reconnues de la plante, et lui donner autant d'espace et de terre que possible. Quelques espèces demandent, au contraire, à être gênées ou resserrées pour fleurir ; celles-là on les connaîtra facilement en s'enquérant auprès des marchands qui les élèvent et les vendent ; d'ailleurs les racines débordant des pots indiquent assez le traitement qu'on leur applique.

Il nous reste maintenant à aborder l'un des sujets les plus délicats et les plus difficiles de la conservation des fleurs dans les appartements. Sans doute, rien n'est plus gracieux et plus ornemental que ces bouquets de feuilles panachées, de fleurs légères et charmantes, de plantes bizarres qui descendent au milieu d'un salon, d'un boudoir, en girandoles élégantes, mais rien n'est moins *naturel*. Or, plus nous nous éloignons des modes d'être les plus ordinaires des plantes, plus, en un mot, nous les soumettons à des traitements contre nature et artificiels, plus nous voyons augmenter les difficultés pour réussir ou seulement pour conserver.

Une première condition domine la confection des corbeilles de suspension : c'est que les plantes que l'on y confine ne soient pas gourmandes et se contentent de très-peu de terre. Or les plantes qui sont aussi peu exigeantes que cela ne sont pas les plus communes. Tout le monde pensera évidemment au Géranium-lierre (*Pelargonium peltatum*), qui fait si bien, avec ses tiges articulées, ses feuilles luisantes et ses ombelles de fleurs carnées ; mais le véritable amateur réfléchira que ce pélargonium est un mangeur, un gourmand, qui exige beaucoup de place et beaucoup de terre pour être tout seul, tandis qu'en choisissant d'autres espèces de plantes on pourra composer une corbeille beaucoup plus gracieuse. Nous sommes heureux d'offrir tous nos remercîments à M. Jolibois, l'un des chefs des serres du Luxembourg, pour les ingénieuses combinaisons dont il nous a fait part et que nous allons succinctement expliquer, afin que nos lecteurs en profitent.

Supposons qu'on place au centre d'une suspension une touffe d'*Aspidistra*, aux feuilles simples ou panachées, formant une belle gerbe ondoyante, et que tout autour on garnisse le vase d'une bordure de *Tradescantia* panaché ou vert retombant (*T. Zebrina* et *Mertensis*). Les *Aspidistra* étant des plantes d'une grande rusticité, qui peuvent demeurer dix jours sans eau, il sera bon de choisir, pour former la bordure retombant tout autour, une plante qui au besoin se prête au même traitement et supporte sans souffrir, une sécheresse semblable. Nous pouvons recommander, sous ce rapport, de planter au bord le *Dracœna vivipara*, appelé aujourd'hui *Ortegia cornuta*. On le plante acaule, et, dès la première année, sortent une foule de stolons qui pendent comme de longs fils et portent chacun une ou plusieurs petites plantes, avec ses feuilles et ses racines ; ces petites plantes, comme chez les Fraisiers, servent à multiplier le *Dracœna*.

Choisissons, encore pour l'été, un *Cereus flagellifor-*

1. Suite. Voy. vol. V, page 302. et vol. VI, page 214.

mis, mêlé d'*Ephyllum truncatum*, qui retombe assez volontiers en sa qualité de parasite des arbres comme les Orchidées; puis, au milieu, une touffe de Ficoïde fleurissante (*Mesembryenthemum*), depuis l'*Annuelle* aux fleurs variées et la *Glaciale*, si l'on veut de l'originalité, jusqu'aux plus belles variétés à fleurs de toutes couleurs.

Si nous nous en tenons aux suspensions d'appartement, nous devrons recommander toute la famille des Broméliacées, et, parmi elles, les *Bilbergia* et surtout les *Hechsia*, plantes en gerbes élégantes qui rappellent le port de nos *Carex*, mais dont les feuilles sont dentelées et légèrement épineuses. Ces plantes couvrent très-bien le vase sans autre bordure. On peut aussi employer les *Cypripedium* avec leurs feuilles vert foncé maculées de vert plus clair, et parmi eux l'*Admirable* (*C. insigne*), l'un des plus communs, surtout les variétés *Chantini* et *Molei*. Ces orchidées rustiques supporteront très-bien le régime des suspensions; seulement elles fleuriront un peu plus tard que dans la serre : leurs fleurs si originales, comme couleur et comme formes, paraissent en février. La plante pousse parfaitement sur les balcons de Paris, et, en fait de soins, ne demande que de l'eau.

Parmi les plantes qui demandent beaucoup d'eau, nous choisirons le *Farfugium grande* avec ses belles feuilles cordiformes vert brillant parsemé de macules, jaune clair et le *Ligularia Kaempferi*, qui, lui, est panaché de blanc. Ce sont deux plantes de marais; donc il faudra tremper tous les jours, ou au moins tous les deux jours, plante et suspension dans l'eau. D'ailleurs, c'est le moyen d'avoir ces plantes beaucoup plus belles que partout ailleurs; car les limaces en sont tellement friandes qu'on a toutes les peines du monde à s'en défendre, parce qu'elles viennent les attaquer la nuit.

On pourrait encore composer une jolie suspension d'appartement avec le *Begonia Limmingi*, à tiges retombantes et flexueuses, se recouvrant très-abondamment de fleurs couleur d'ocre. Aime beaucoup l'eau, mais s'en passe bien pendant quelques jours. A propos de Bégonias, tout comme pour les Azalées, il ne faut jamais les planter dans de la terre de bruyère passée au tamis : on a retiré de cette terre tout ce qui convient le mieux aux végétaux que nous venons de citer. Il faut les planter dans la terre de bruyère brute, avec ses feuilles à demi décomposées et ses racines mortes qui la divisent. Ce système de plantation est le secret de la bonne santé d'une foule de plantes, parmi lesquelles nous pouvons encore citer les Orchidées, les Broméliacées et autres analogues : seulement, on laisse ici la terre en mottes juxtaposées et soutenues par des morceaux de mâchefer, de coke, etc., le tout couvert de sphaignes fortement tassées. Lorsqu'on emploiera le *Begonia Limmingi*, on pourra passer un fil de fer tout droit du fond du vase au point de suspension, autour duquel on attachera deux ou trois tiges pour former milieu; les autres garniront le bas en retombant.

On suivra le même traitement pour le *Maurandai Barcleyana* à fleurs bleues ou à jolies fleurs roses, de mars en septembre. Les feuilles triangulaires de la plante font un charmant effet. De même, on peut employer encore la Mimule à odeur de musc (*Mimulus moschata*); la Russelia jonciforme (*Russelia juncea*) à fleurs rouges en panicules tombantes; la Saxifrage sarmenteuse (*Saxifraga sarmentosa*), avec ses feuilles panachées et rouges en dessous; la Torémie d'Asie (*Toremia asiatica*), avec ses fleurs bleu tendre et bleu foncé; le *Lophosperma erubescens*, fleurs roses, de pleine terre, comme la Lobélie érine (*Lobelia erinus*) à fleurs bleues.

Si, maintenant, nos lectrices possèdent une serre, nous leur recommanderons d'y faire pousser, en suspensions ou en paniers en l'air, des *Schinanthus*, tous plus admirables les uns que les autres, et de les apporter fleuris dans l'appartement. Beaucoup fleurissent en hiver; d'autres en été, et même en cette saison ils seront encore un ornement très-enviable, par leurs tiges grêles et pendantes, ornées de bouquets de fleurs éclatantes.

Mais laissons de côté les résultats si aisés qui attendent les personnes aidées par une serre, et revenons aux suspensions, plus modestes mais non moins gracieuses, qui seraient placées sous une véranda, sous une marquise, dans un passage, et qui, par conséquent, restent exposées à la température extérieure et au grand air. Il faudra y mettre des plantes spéciales qui aiment l'air et en ont besoin. Tout le monde est possédé, en ce moment, de la manie de soumettre au régime de nos appartements certaines plantes qui n'en peuvent mais, auxquelles la grande lumière et le plein air sont nécessaires : aussi y résistent-elles d'autant moins qu'elles sont plus de notre climat. C'est ainsi que l'*Acanthe* a besoin, pour vivre, du grand air et fait assez vite mauvaise figure dans les appartements. A peine se conserve-t-elle dans une grande antichambre ou au haut d'un escalier, dans un espace largement ouvert.

On peut employer, pour les suspensions à l'air libre, la *Pervenche panachée* (*Vinca major varieg.*) de notre pays, et l'on peut se servir d'une plante plus originale encore, la *Nummulaire* (*Lysimachia nummularia*) de nos marais, que l'on trouve en grande quantité aux étangs de Chaville, près Paris. Avec des arrosements copieux et répétés, cette plante produit un effet remarquable.

Nous aurions encore bien des choses à dire sur tous ces sujets; mais il vaut mieux y revenir, parce que les difficultés ne se résolvent que par l'observation, à mesure qu'elles se présentent.

H. DE LA BLANCHÈRE.



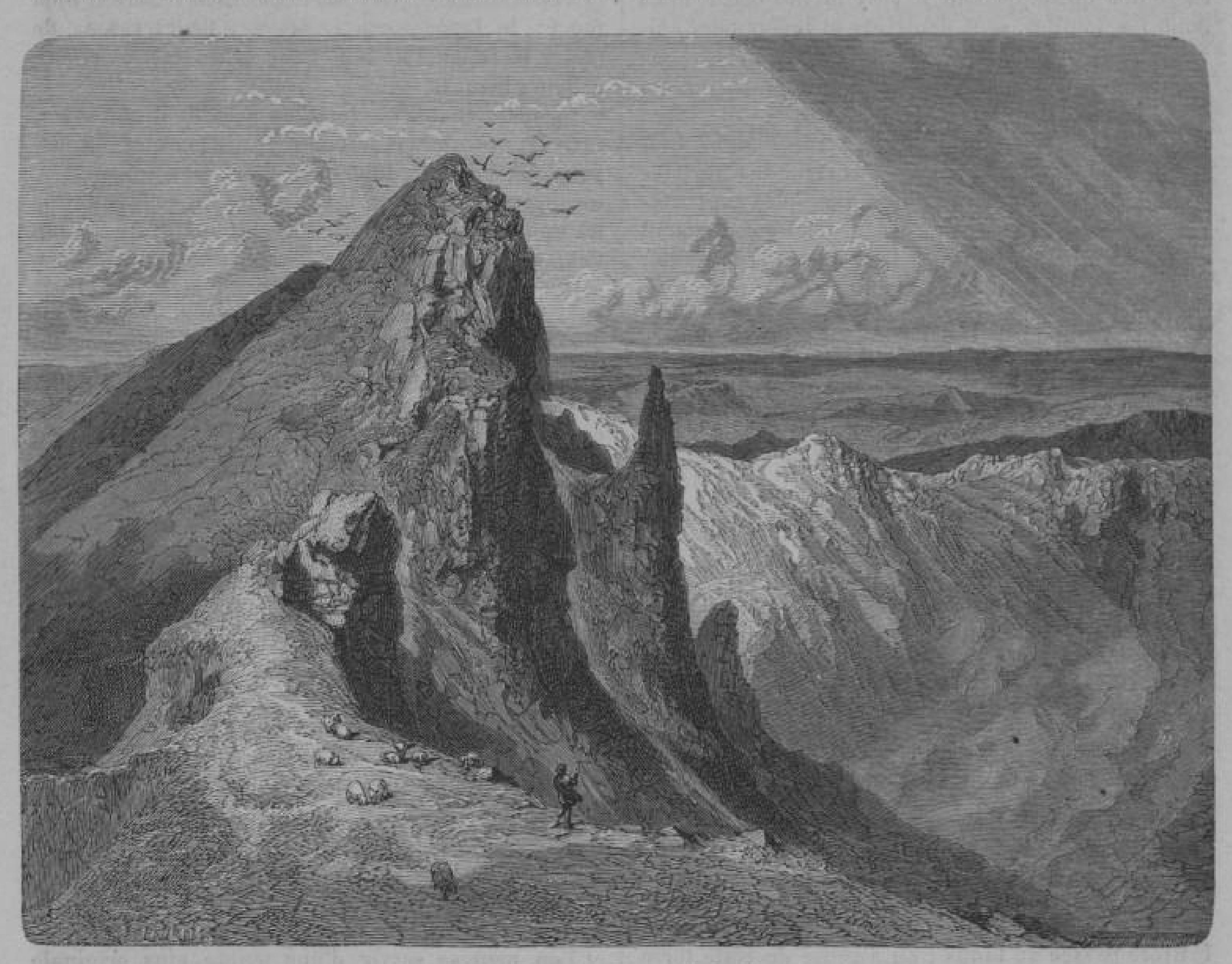
A TRAVERS LA FRANCE

LA VALLÉE DU MONT-DORE

La vallée du Mont-Dore s'ouvre dans la partie septentrionale de l'important massif des monts Dore. Parcourue par la Dordogne naissante, qui n'est encore ici qu'un maigre ruisseau serpentant au milieu de vertes prairies, elle est encadrée à l'est et à l'ouest par de pittoresques hauteurs, le mont de l'Angle et la montagne du Cliergue, dont les flancs sont couverts de forêts de sapins et de hêtres. Au sud elle est fermée par une immense muraille de rochers que surmontent les pics gigantesques du Puy de Sancy.

Le pays environnant, ainsi que la vallée elle-même, forme la plus pittoresque région de l'Auvergne; de tous côtés se dressent des murailles à pics d'où s'épanchent de ravissantes cascades, d'anciens cratères remplis aujourd'hui par de charmantes nappes d'eau. Enfin à chaque pas le touriste rencontre dans de nouvelles et sublimes scènes le témoignage du grand bouleversement qui a agité jadis cette portion de notre territoire.

Le Mont-Dore est en effet un des centres principaux de la grande région volcanique de la France. Le plus haut des monts du centre de notre pays, il n'a pas jailli, comme le Cantal, du fond d'un bassin lacustre, ou, comme le Puy-de-Dôme, sur les bords d'un grand lac; il s'est élevé loin de tout dépôt sédentaire, du sein d'un plateau de pur granit, sous la forme d'un cône un peu irrégulier et légèrement déprimé dont les pentes, plus ou moins rapides, vont se perdre graduellement dans la roche primitive qui les supporte. L'élévation moyenne du plateau étant de 1000 mètres, et le niveau absolu du pic de Sancy de 1884 mètres, on a un chiffre de 884 mètres pour l'épaisseur de la masse qui constitue la portion volcanique de la montagne. Cette masse, formée de lits superposés de scories, de conglomérats, de pierres ponces et de cendres, traversés et recouverts par des nappes et des courants de trachites et de basalte, a été lacérée dans plusieurs directions par de profondes déchirures, dont l'une, ouverte du sud au nord, a donné naissance à



Pic de l'Aiguiller sur le Creux d'Enfer (Mont-Dore).



La vallée du Mont-Dore et le village des Bains.

la vallée des Bains, ou vallée du Mont-Dore, qui a comme évidé le centre du massif.

Le sommet de celui-ci est couronné par sept ou huit pics rocheux qui semblent autant de créneaux démantelés. Aucun d'eux n'a gardé les traces d'un cratère régulier; mais lorsqu'on a contourné le bassin supérieur du vallon de la Dordogne par les escarpements des vallons de la Cour et d'Enfer, par les cimes du Cliergue, du Sancy et du roc de Cuzeau, il est impossible de ne pas admettre que l'on vient de circonscrire l'ouverture par laquelle se sont épanchées les grandes formations du Mont-Dore. On ne peut également placer que là le centre des commotions qui, à plusieurs reprises, ébranlèrent la masse entière de la montagne, et donnèrent aux nappes trachitiques des plateaux une inclinaison qu'elles n'auraient jamais eue sans un soulèvement postérieur à leur épanchement.

Le Sancy est flanqué de deux cimes dont le niveau n'est que de très-peu inférieur au sien : à sa gauche, le pic de l'Aiguiller, hérissé de pointes inaccessibles, se penche comme un fantôme sur les abîmes noirs du Creux d'Enfer; à sa droite, le Puy-Ferrand domine au midi toute la région des lacs qui se déroule vers le Cantal, et au nord la pittoresque vallée de Chaudefour, — effrayante à son origine dans les flancs des grands monts, comme un cratère à peine refroidi, — souriante comme une idylle, à son débouché, autour du lac Chambon, dont la nappe bleue aujourd'hui si paisible, entourée de cimes volcaniques et de ruines féodales, également inoffensives, a reflété les dernières flammes allumées dans les cratères du Mont-Dore.

Toute cette région volcanique est riche en sources minérales et thermales, dont les propriétés ont été utilisées depuis une époque reculée.

Le centre principal de ces sources est le village de Mont-Dore-les-Bains, devenu depuis quelques années une des villes d'eau les plus fréquentées.

Les Romains, grands amateurs d'hydrothérapie, et peut-être les Gaulois eux-mêmes, connaissaient et employaient les eaux du Mont-Dore. On attribue aux derniers une « piscine quadrangulaire de sapins équarris, pouvant admettre, dit M. le docteur Chabory-Bertrand, une quinzaine de personnes, et si bien conservée qu'on aurait pu s'y baigner à l'époque de son exhumation, en 1823. » Les Romains avaient, de leur côté, construit au Mont-Dore de vastes thermes et un Panthéon dont on voit encore les débris.

La ville gallo-romaine fut détruite, les uns disent par les Vandales, les autres par Pépin le Bref. Ce n'est que vers 1817 que le gouvernement commença à construire les thermes actuels, qui, ainsi que nous l'avons dit, ont fait du Mont-Dore un des lieux les plus fréquentés par les malades et les touristes.

H. NORVAL.



LES CAUSERIES DU JEUDI

MICHEL-ANGE[1]

Un jour l'invasion menace Florence. La noble cité, assez mal protégée par de vieilles fortifications, se demande qui pourra la mettre en meilleur état de défense... Qui ?... Michel-Ange, car l'amour de la patrie lui inspirera toutes les habiletés de l'ingénieur militaire. Pendant six mois il dirigera les travaux de protection de la ville assiégée et contribuera puissamment à sa sauvegarde.

Le calme revenu, nous le retrouvons à Rome; mais Jules II est mort depuis longtemps, et le fastueux projet de tombeau, bien que réduit alors à une simple façade, n'ouvre pas moins pleine carrière à son génie. C'est là qu'il place son *Moïse*, qui n'a d'égal dans son œuvre que le *Pensieroso*, statue du tombeau érigé par lui aux Médicis à Florence...

A peine en a-t-il fini comme statuaire avec la sepulture du pontife, qu'un nouveau pape, lui montrant une des vastes parois de cette même chapelle Sixtine, lui ordonne de reprendre le pinceau.

Il obéit, et pendant huit années il s'enferma pour ainsi dire dans cette chapelle encombrée d'échafauds, ne dormant que quelques heures chaque nuit, travaillant parfois aux heures où tout reposait, portant pour s'éclairer une espèce de casque en carton où étaient plantées plusieurs bougies, se contentant d'un frugal repas à la fin de la journée.

Tout aux méditations de son art sublime, perdu dans ses efforts de création, il ne vit que pour son œuvre... Et les huit ans passés, alors qu'il est dans la soixante-septième année de son âge, il donne au monde, épouvanté en quelque sorte d'une telle puissance, ce miraculeux *Jugement dernier* qui est la plus haute expression d'un art qu'on peut appeler surhumain...

Il a soixante-sept ans, ai-je dit; et sans doute pouvons-nous croire que, surabondamment illustre, cet homme nous a donné enfin toute sa mesure...

Point. — Vous allez voir.

Depuis beaucoup d'années on travaille à édifier la basilique de Saint-Pierre. Mais cette construction est une sorte de Babel qui n'avance que pour reculer, car les architectes, qui se succèdent, défont pour refaire, et en somme n'accusent que des visées incertaines.

« Michel-Ange, dit un jour le pape Pie III, tous ces gens-là ne savent ce qu'ils font; tu devrais tracer le plan définitif du monument et prendre la direction des travaux.

— Mais, Saint-Père, je ne suis pas architecte, moi.

1. Suite et fin. — Voy. page 310.

— Bah! si je te priais de le devenir!

— A mon âge, Saint-Père! (Il avait alors soixante-douze ans.)

— Si je te l'ordonnais!...

— Eh bien! je tâcherai d'obéir à Votre Sainteté, » repart Michel-Ange.

Et le fruit de son obéissance fut cette magnifique basilique de Saint-Pierre, qui étonna, comme elle étonne et comme longtemps encore elle étonnera le monde.

Il y travailla dix-sept ans, et tout en édifiant cette merveille architecturale, le sculpteur taillant toujours des statues, le peintre peignant toujours des tableaux, le dessinateur entassant toujours les études, les compositions, Michel-Ange pour se reposer prenait la plume et devenait un des poëtes les plus élégants, les plus émus, les plus énergiques de l'Italie; le recueil qu'il a laissé suffirait à illustrer un autre homme...

Et quel caractère, quelle dignité, quelle probité chez ce miraculeux artiste! Riche, il vivait comme s'il eût été pauvre, mais c'était pour se livrer à tous ses penchants de générosité. Plein d'une mâle fierté avec les puissants, il était d'une douce simplicité avec les humbles, à qui il ne refusa jamais ni un conseil, ni un secours... Son fidèle domestique Urbino étant tombé malade, il ne voulut qu'aucun autre que lui veillât à son chevet... et quand la mort eut pris le brave garçon : « Je lui avais assuré l'avenir, écrivit-il en pleurant à son ami Vasari; je le regardais comme mon bâton de vieillesse, et voilà qu'il m'échappe en ne me laissant que l'espérance de le revoir au paradis. »

Génie, noblesse et bonté, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de grand, de fort et de beau, on le trouve dans notre Michel-Ange, et l'on n'aimerait pas un tel homme! l'on ne professerait pas un culte pour son souvenir!

L'Angéliste s'était arrêté sur cette exclamation dont l'accent de ferveur était empreint d'un caractère véritablement imposant.

En marchant nous étions arrivés ensemble devant l'église Santa-Croce. Nous entrâmes. Et l'instant d'après l'Angéliste n'était pas seul agenouillé devant le tombeau du divin artiste...

Florence vient de célébrer par des fêtes splendides le quatrième centenaire de Michel-Ange. Des représentants de toutes les nations sont allés s'associer aux hommages rendus par sa patrie au grand homme.

Si vous allez un jour là-bas, mes enfants, ne cherchez pas le *David* là où il causa ma liaison avec l'Angéliste, c'est-à-dire à la porte du vieux palais, car on l'a pris pour en faire le majestueux couronnement du monument commémoratif qui se dresse maintenant au milieu de *la place Michel-Ange*.

L'ONCLE ANSELME.

LES AVENTURES DU CAPITAINE MAGON[1]

VI

L'embuscade. — Plans d'évasion. — Une rencontre miraculeuse.

Cependant la nuit s'approchait, et il ne me paraissait pas prudent de rester là. Je donnai l'ordre de retourner à nos vaisseaux, et nous nous mîmes en route, escortés par nos gens des marais.

La nuit était si noire et le terrain si mauvais, que nous nous égarâmes au milieu des bois, des marais et des fondrières. Le lendemain, au petit jour, le vent soufflant en tempête, je me trouvai, moi sixième, avec Annibal, Chamaï, Himilcon, Bicri et un matelot, embourbé jusqu'à la ceinture, dans un marécage. Nous eûmes beau appeler, courir de droite et de gauche après nous être dégagés, nous étions parfaitement perdus au milieu des bois. La situation était terrible. Elle se compliqua bientôt davantage. Comme nous cherchions dans la futaie quelque indice qui pût nous guider, nous fûmes subitement entourés de plus de deux cents sauvages, qui se précipitèrent sur nous de toutes parts, la lance et le casse-tête à la main. Toute résistance était inutile, et n'aurait abouti qu'à nous faire massacrer. Du reste, nous n'eûmes pas le temps d'y songer. La forêt était si touffue, les *souomi* sortirent des broussailles si près de nous, que nous étions renversés et garrottés avant même d'avoir pu mettre l'épée à la main. Aussitôt les sauvages nous emportèrent en dansant et en hurlant. Pour ma part, ils étaient quatre qui me tenaient, deux par les jambes et deux par les bras. Un cinquième, qui dansait derrière moi, en se penchant à chaque instant pour mieux me voir, me prit mon épée, mon baudrier et mon bonnet. Nos capteurs paraissaient s'être préparés à cette expédition : ils avaient tous les cheveux teints en rouge, et la figure barbouillée de noir et de bleu. J'avais trop pratiqué les barbares pour ne pas reconnaître immédiatement une peinture de guerre dans ces barbouillages.

Une heure après notre capture, nous traversions, bien malgré nous, la chaussée qui nous avait été interdite la veille, et nous entrions, portés et poussés à la fois, sous une des huttes coniques que nous avions remarquées. Un troupeau de femmes hideuses et une nuée d'affreux enfants nous accompagnèrent de leurs vociférations jusqu'au moment où nous fûmes jetés sur la terre froide et humide, dans cette cabane obscure. Aussitôt on tendit devant la porte un rideau de peaux de bêtes, et on nous laissa seuls, plongés dans une obscurité complète. Un instant après, nous entendîmes, aux trépignements de la

1. Suite. — Voy. pages 10, 27, 43, 59, 76, 90, 106, 122, 138, 154, 170, 182, 204, 219, 235, 252 267, 283, 299 et 314.

foule, que tout le monde s'en allait. Le bruit des cris, des chants et des pas finit par s'éteindre, et nous restâmes étendus sur le sol, garrottés, dépouillés, déchirés, au milieu des ténèbres silencieuses.

Ce n'était pas avec de grosses cordes à travers les nœuds desquelles il est possible de glisser les mains que nous avions été liés; c'était avec des cordes d'écorce, minces et souples, qui vous entrent dans les chairs au plus petit mouvement. Chamaï, qui se roidissait pour essayer de rompre ses liens, s'en aperçut bien vite, car il se coupa les poignets, et ne put retenir un gémissement de douleur.

« Qui est-ce qui gémit ainsi? demanda la voix d'Hannibal.

— C'est moi, répondit Chamaï; j'essaye de casser mes cordes et je ne puis pas.

— Sottise, de vouloir casser de la corde mince, dit Himilcon. On romprait plutôt un câble. Amiral Magon, es-tu là?

— Oui, pilote, répondis-je.

— Et toi, Bicri? reprit le pilote.

— J'y suis aussi, dit l'archer, mais j'aimerais mieux être ailleurs. Et Guébal qui est resté au camp avec Dionysos! Si Guébal était ici, je suis sûr qu'il nous tirerait d'affaire.

— Oui, dis-je à mon tour, mais Guébal n'est pas ici. Tâchons donc de nous tirer d'affaire sans lui, bien que la chose ne me paraisse pas facile.

— Amilcar et Asdrubal, dit Annibal, marcheront certainement pour nous délivrer, dès qu'ils s'apercevront de notre absence. S'ils ne marchent pas, je déclare qu'ils sont les plus viles et couardes créatures qui aient jamais chaussé un soulier.

— Je ne doute pas que nos camarades n'essayent de faire quelque chose, répondis-je. Mais à l'heure présente ils ont probablement eux-mêmes les sauvages sur les bras. Qui sait s'ils n'ont pas été massacrés ou enlevés de la même manière que nous? Et s'ils pensent percer jusqu'à cet étang, comment feront-ils pour traverser cette chaussée étroite et facile à couper?

— Comment ils feront! s'écria Hannibal indigné. Ils déploieront leurs archers à droite et à gauche de la chaussée, pour la balayer à coup de flèches; ils formeront leurs pelotons de gens de guerre par quatre pour marcher à l'attaque; s'ils ne font pas ainsi, ils sont indignes de porter une épée et un bouclier, par Nergal et par le Dieu des armées! Oui, et ils sonneront de leurs trompettes... »

En ce moment, comme à point nommé, le son lointain d'une trompette se fit entendre. Nous tendîmes tous l'oreille.

« C'est la trompette! s'écria Chamaï; les nôtres attaquent! Nous sommes sauvés! »

Le son de la trompette se prolongeait toujours.

« Ce n'est pas la trompette phénicienne, dit l'incrédule Himilcon. Écoutez et taisez-vous : ce n'est pas la trompette de nos navires.

— Et quelle trompette veux-tu que ce soit, pilote? fit Hannibal en colère. Où as-tu vu que ces sauvages aient des trompettes!

— Himilcon a raison, dis-je à mon tour. Écoutez attentivement. Cette trompette ne sonne ni la marche, ni la charge, mais des notes confuses et discordantes.

— D'ailleurs, reprit le pilote, si je suis bien orienté dans ce trou où nous sommes, le son ne vient pas du côté de la terre, mais précisément du centre de ce maudit étang.

— Je juge comme toi, répondis-je à Himilcon. Et puis, si les nôtres approchaient et attaquaient, on entendrait les cris de guerre et le bruit du combat.

— Alors, qu'est-ce donc? dit Hannibal à demi convaincu, et comment expliquer le mystère de ce clairon que nous entendons? »



Ils étaient quatre qui me tenaient. (P. 331, col. 2.)

En ce moment, les sons de trompette cessèrent, et furent immédiatement suivis de trois grandes acclamations. Ils avaient bien duré un quart d'heure.

« Je ne connais qu'une seule poitrine capable de souffler aussi fort et aussi longtemps, » dit Himilcon.

Le nom de Jonas fut sur toutes les bouches.

« Comment cette brute épaisse serait-elle ici? s'écria Chamaï.

— Je ne me charge pas de l'expliquer, reprit le pilote, et je ne dis même pas qu'il y soit. Mais quel autre homme pourrait tirer d'un tube de bronze des mugissements si prolongés?

— Moi, observa Bicri, je crois bien avoir reconnu sa manière de sonner. Si Guébal était ici, il l'aurait reconnu bien vite.

— Voyons, dis-je, ne nous laissons pas aller à de sottes rêveries. Nous ne pouvons être délivrés que

de trois manières : ou de vive force, par des camarades, ou par composition, en payant une rançon à ces sauvages, ou par ruse, en nous évadant. Quand ils viendront tout à l'heure, tâchons de nous faire entendre d'eux, et offrons-leur de nous racheter ; cherchons tout de suite quelque moyen de nous débarrasser de nos liens et de nous échapper de cet étang maudit.

— Amiral, dit le matelot qui était avec nous, en traversant la chaussée j'ai vu des pirogues amarrées contre l'ilot.

— Et moi aussi, dit Himilcon.

— Voilà qui est bien, répondis-je. Il s'agit donc, de ces hideux sauvages, et même de plus encore !

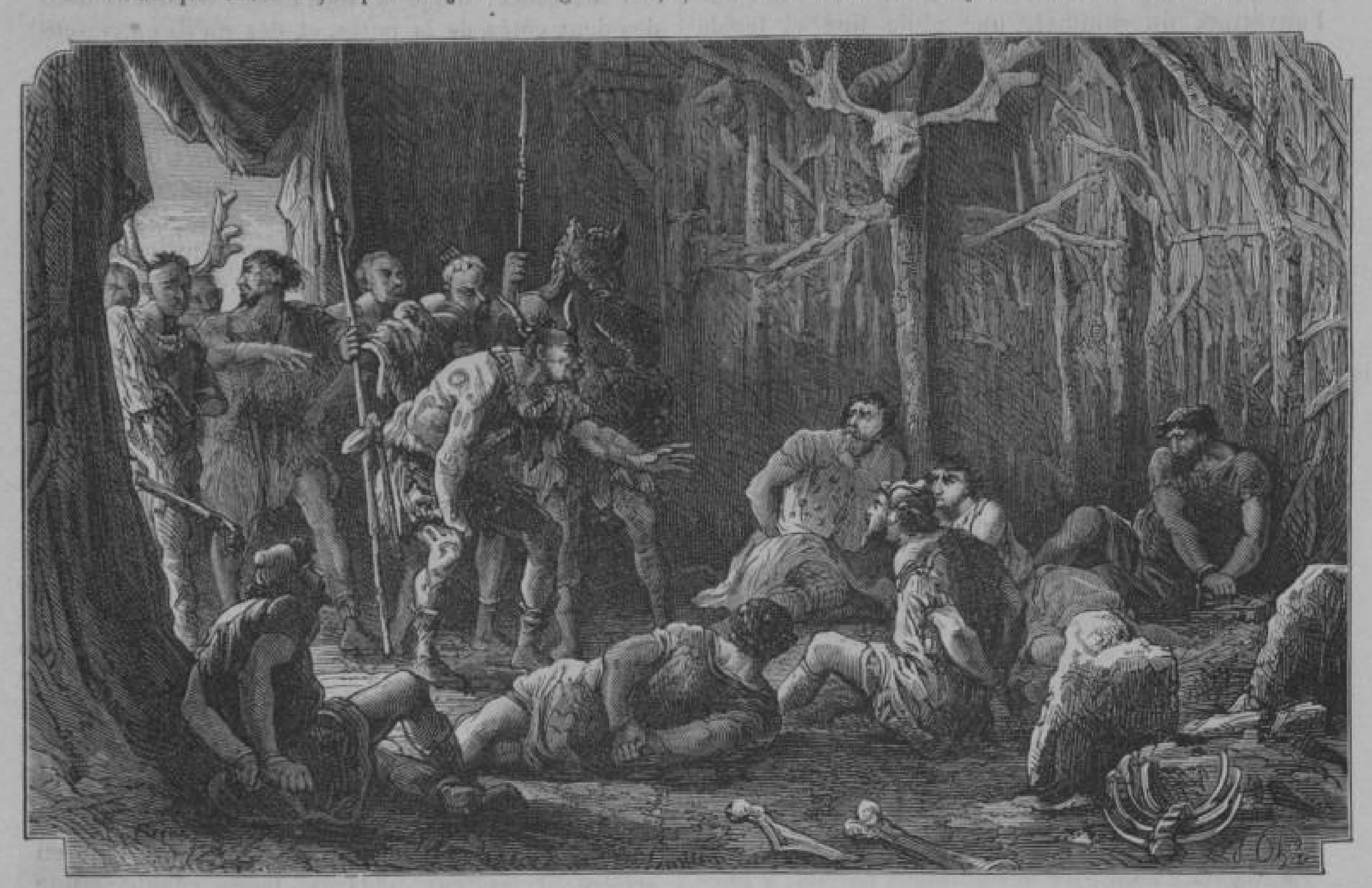
— Personne n'a un couteau ? interrompis-je.

— Personne, me répondirent mes compagnons l'un après l'autre. Les sauvages nous ont complétement dépouillés.

— Toi, Bicri, qui es le plus jeune et le plus souple, essaye de te rouler de mon côté.

— Bien, répondit l'archer ; je vais essayer. »

Tout le monde garda le silence. On n'entendit plus que le bruit de la respiration haletante de Bicri, et le choc sourd de ses épaules contre la terre, à mesure qu'il arrivait à se retourner. Au bout d'une demi-heure d'efforts, je le sentis contre moi.



Le chef me regarda attentivement. (P. 334, col. 1.)

à présent, de nous délier, de sortir de cette hutte, et de nous glisser inaperçus jusqu'aux pirogues. Ceci est moins facile.

— Et quand nous serons aux pirogues, dit Hannibal, et si nous arrivons heureusement à terre, comment ferons-nous pour échapper aux recherches de ces barbares et pour retrouver les nôtres ?

— Voyons d'abord à nous défaire de nos liens, s'écria Chamaï ; moi, ce qui m'ennuie le plus, c'est d'être attaché. Un homme qui a la libre disposition de ses bras et de ses jambes peut tout entreprendre. Mais quand je suis garrotté de la sorte, mes pensées sont obscures et confuses.

— Ah ! jouer des jambes, soupira Bicri ; me trouver dans la plaine ou dans la montagne, avec un bon arc à la main, en face d'une douzaine

« Nous y voilà, dis-je alors. Maintenant, tâche de placer ta tête sur mes poignets, et quand tu y seras, ronge la corde, si tu peux.

— J'ai de bonnes dents, dit Bicri. Pourvu que je la tienne, ce sera vite fait. »

Un instant après, je sentis la bouche de l'archer sur mes mains, et ses dents qui entamaient la corde, et un peu aussi ma peau ; mais nous n'en étions pas à ces détails. Bientôt, la corde ne tint plus qu'à un fil, et en faisant un petit effort, je la rompis, et j'étendis joyeusement mes mains libres.

« Ouf ! m'écriai-je, maintenant je peux jouer des mains. Dans cinq minutes, nous serons debout, et alors...

— Silence, dit vivement Himilcon qui était couché en travers de la porte ; silence ! on vient. »

J'allongeai les bras, en entortillant mes mains dans la corde le mieux que je pus. Aussitôt la portière s'écarta, et plusieurs sauvages entrèrent dans la hutte.

L'un d'eux fixa la tenture de la porte; un autre, à l'aide d'une perche, souleva une espèce de chapeau qui couvrait un trou rond pratiqué au sommet du toit, et destiné à laisser échapper la fumée. Grâce à cette double ouverture, un peu de jour entra dans la cabane, et l'on put y voir à peu près clair. L'intérieur était complétement nu. Au milieu étaient les débris de cendres et de cuisine, entre les trois pierres du foyer. Les parois étaient couvertes de suie. Par l'ouverture du sommet, une pluie fine et froide pénétra dans cette tanière, et commença à clapoter sur le sol de terre battue.

Les sauvages qui nous visitaient étaient barbouillés de leurs plus belles peintures. L'un d'eux était couvert de la peau d'un ours dont la tête était rabattue sur la sienne et lui faisait un masque grimaçant; j'ai vu de ces masques de bêtes chez les Assyriens. Un autre avait la tête et les cornes d'un élan sur les épaules. Un troisième, qui tenait un bâton à la main, conduisit ces deux-là au milieu de la loge, où ils se mirent à danser gravement en faisant des contorsions, mais sans prononcer une parole. Quand ils eurent bien dansé, l'un d'eux, qui avait un collier de dents de bêtes, et qui tenait ma propre épée, s'approcha de moi.

C'était vraisemblablement le chef. Il me regarda attentivement, puis prononça un discours auquel, naturellement, je ne comprenais rien. Tout ce que j'entendais, c'est que le mot de « Jouno » y revenait fréquemment, et chaque fois qu'il disait « Jouno », tous les autres faisaient un grand cri. Quand il eut fini, l'un d'eux prit une corne de bœuf sauvage, et nous arrosa chacun d'un liquide nauséabond, après quoi ils crièrent tous ensemble quelque chose qui finissait par « Jouno » et s'en allèrent, en refermant la portière derrière eux.

« Négociez donc avec des animaux pareils! » m'écriai-je furieux et perdant toute patience.

Cependant, j'avais achevé de défaire mes liens, et j'avais défait ceux de Bicri. En un clin d'œil, tout le monde fut délivré et debout. Chacun se détira, et frotta ses articulations engourdies. Puis, le premier geste d'Hannibal, de Chamaï et d'Himilcon fut de s'emparer des pierres du foyer.

La nuit était venue; la pluie tombait toujours; la tourmente soufflait avec force, ébranlant notre hutte. Le moment était favorable.

« Préparons-nous, dis-je à mes compagnons, et que chacun invoque son Dieu. Nous allons sortir. S'il n'y a qu'une sentinelle, nous en aurons aisément raison. S'il y en a plusieurs, nous tâcherons de leur passer sur le corps. Une fois dehors, vite à la chaussée. Pour ralliement, nous imiterons trois fois le croassement du corbeau. Personne n'a rien à objecter?

— Personne, » répondirent ensemble mes compagnons.

J'adressai mentalement une courte invocation à Astarté. Himilcon leva machinalement les yeux vers le trou du toit, pour voir les Cabires; mais il ne vit que la nuit noire et le ciel obscur.

J'approchai de la tenture et j'y appliquai mon oreille. Tout à coup j'entendis le bruit des pas d'hommes qui approchaient, et par la fente de la portière et de la paroi je distinguai la lueur d'une torche.

Mon cœur battait violemment.

« Attention! dis-je à voix basse. Groupons-nous des deux côtés de la porte, et dès qu'ils entreront, précipitons-nous sur eux. D'après le bruit de leurs pas, ils ne sont pas plus de trois ou quatre. Il ne faut pas leur laisser le temps de jeter un cri. »

Chacun s'effaça contre la paroi, prêt à se ruer sur ceux qui entreraient. Ils ne se pressaient pas. Nous les entendions très-bien arrêtés devant la hutte, et causant entre eux. Je distinguai encore à plusieurs reprises le mot de « Jouno ».

« Est-ce qu'ils veulent encore nous asperger d'eau sale et nous abreuver d'huile de poisson? dit Himilcon à voix basse.

— Attends, répondit Hannibal, je vais les abreuver de coups de pierre sur la tête. »

Au même nstant, le son assez voisin de la trompette, perçant le silence de la nuit d'accords discordants, se fit entendre; et bientôt, il fut suivi de hurlements et de vociférations. Comme si cette trompette et ces cris avaient été un signal, la portière se leva, la lueur d'une torche éclaira l'intérieur de la hutte, et l'homme qui portait la torche entra seul, en laissant retomber la portière derrière lui.

Il ne fit qu'un pas, un seul; la main de Chamaï s'abattit sur sa bouche, étouffant ses cris. Quatre bras vigoureux le saisirent; je lui arrachai sa torche, prêt à en faire une arme, Himilcon leva sa pierre sur sa tête, mais au lieu de frapper, il se jeta en arrière, et les yeux hagards, laissa échapper une exclamation.

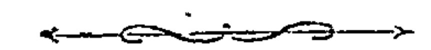
« Dieux Cabires! »

Je portai la torche au visage de l'homme, et la laissant tomber de surprise, je me jetai dans les bras de celui que nous allions assommer.

C'était Hannon!

Hannon, Hannon lui-même! Mon matelot ramassa la torche et nous éclaira. Hannon nous reconnaissait, nous reconnaissions Hannon! L'émotion nous empêchait de parler, nous ne pouvions que l'embrasser, et l'embrasser encore, et lui serrer les mains; et Astarté sait quelles cordiales étreintes notre brave scribe nous rendait.

A suivre. LÉON CAHUN.



LES ANIMALCULES MICROSCOPIQUES

Pour trouver un monde il ne faut pas toujours, comme Colomb, aller le chercher bien loin à travers mille dangers. Sans quitter son toit, Galilée, à l'aide de sa lunette, explore les monts de la Lune, parvient aux quatre satellites de Jupiter et atteint aux amas de soleils qui forment la Voie Lactée. Il commence ainsi la découverte du monde des infiniment grands.

Peu de temps après, le Hollandais Leeuwenhoek construit un microscope qui lui révèle le monde des infiniment petits.

Les habitants de ce monde nouveau vivent partout, à côté de nous, et même en nous; leur existence est intimement liée à la nôtre.

Une goutte d'eau, vue au microscope, offre le spectacle merveilleux d'un océan où de petits êtres agiles s'ébattent à l'aise, montant ou descendant, tournoyant, valsant de droite à gauche, ou pivotant sur eux-mêmes avec toute l'importance de véritables derviches tourneurs.

Il serait impossible de décrire les formes variées de ces animalcules; quelques-uns même changent d'aspect sous les yeux de l'observateur. Ils sont vermiformes, ovoïdes ou allongés en poire; ils prennent l'apparence d'une toupie, d'une clochette, d'une boule, d'un triangle ou d'une rosace; ils tombent comme des larmes, remontent comme des bulles d'air, rampent comme des serpents, frétillent comme des vers, se lancent eux-mêmes comme des projectiles...; mais leur caractère général c'est une voracité sans terme, une activité à outrance, sans merci ni trêve; à toute heure du jour et de nuit ils s'agitent; le sommeil et le repos leur sont inconnus.

Tantôt ils forment des sociétés innombrables vivant en parfaite harmonie, tantôt ils se livrent des combats furieux et s'élancent avec impétuosité bataillon contre bataillon.

Les uns vivent une heure, les autres un jour entier, ceux dont l'existence se prolonge une semaine sont des patriarches qui ont vu passer des siècles et des générations.

Certaines espèces résistent à un froid extrême qui tuerait l'homme et sortent vivantes de la glace fondante; d'autres ne semblent au contraire jouir du bonheur le plus doux qu'à la température de l'eau bouillante.

Ils ne présentent pas moins de variété dans leur taille que dans leur forme. Tout est relatif en ce monde, et il y a des *petits* même pour des êtres que leur chétivité dérobe à nos sens.

On trouve des animalcules partout, dans toutes les parties du monde; dans l'air, dans l'eau, dans le sol, dans le tissu des plantes et des animaux; ils habitent toutes les eaux douces ou salées, courantes ou dormantes, et faut-il enfin le dire? notre sang, nos muscles, nos organes! Ces parasites font partie de notre substance, ils vivent de nous! Nous en avalons des myriades dans nos boissons et nous n'en absorbons pas moins par la respiration.



Craie de Meudon, vue au microscope.

Si parfois ils sont pour nous des ennemis redoutables, ils nous rendent souvent de grands services : ce sont d'actifs agents de la salubrité.

Cette poussière vivante, ces atomes animés, nous débarrassent des végétaux en décomposition dont la fermentation vicierait l'air que nous respirons; ils dévorent encore des matières putrides qui corrompraient les eaux. Plus heureusement encore, ces animalcules, qui seraient bientôt une cause d'insalubrité, sont détruits à leur tour : celui qui mange est mangé. Leurs grouillantes phalanges sont la proie d'espèces plus grandes; beaucoup d'insectes en font leur pâture; les poissons et les oiseaux en détruisent des quantités prodigieuses; la baleine en engloutit des milliards de milliards en une seule gorgée : l'énorme cétacé s'engraisse de l'imperceptible animalcule.

Les naturalistes comptent de nombreuses espèces parmi ces petits êtres; nous nous arrêterons à quelques-unes seulement.

On donne le nom d'*infusoires* aux animalcules qu'on trouve plus particulièrement dans les *infusions*, mais cette appellation est donnée par extension à des animaux du même genre qu'on a trouvés ailleurs.

Pour s'en procurer, il suffit de faire macérer des végétaux dans un vase. Au bout de quelques jours la surface de l'eau se couvre d'une écume irisée qui n'est autre chose qu'un amas d'infusoires vivants. Si l'on a la bonne fortune de pouvoir les observer au microscope, on va de surprise en surprise à

mesure qu'on perçoit plus distinctement leur étrange conformation.

Certains d'entre eux ont une bouche qui communique avec une cavité stomacale se terminant le plus souvent en forme de sac; ils ont des dents, des yeux, noirs ou rouges, en nombre inégal; il en est même qui n'en ont qu'un seul, comme les cyclopes de la Fable; en compensation, on en a trouvé qui avaient plus de cent estomacs!....

« C'est avoir de bons yeux que de voir tout cela. »

Il y a pourtant des animalcules tellement petits que les plus forts microscopes ne les font paraître que comme des points mouvants. Ce sont les *Monades* ou *Homogènes*, corpuscules qui semblent formés d'une seule et même matière et n'être que des molécules vivantes. Leurs corps translucides ne laissent apercevoir aucune trace d'organes.

Les monades se perpétuent par émission de bourgeons qui se détachent au moment de leur maturité et forment de nouvelles monades.

On prétend que 500 millions de monades joueraient à l'aise dans une goutte d'eau; or, comme on ne compte guère qu'un milliard d'hommes sur la terre, n'est-il pas humiliant de penser que la surface du globe ne soit pas deux fois plus peuplée qu'une goutte d'eau!

Cuvier donna le nom de *Rotifères*, c'est-à-dire *Porte-roues*, à des animalcules qui ont au devant de la bouche deux lobes en forme de roues qu'ils font mouvoir avec une vitesse surprenante, et en sens inverse, comme deux roues à engrenage. Ces lobes sont munis de cils vibratiles qui leur servent à produire dans l'eau de petits tourbillons qui attirent et entraînent leur proie; le mouvement se communique à leur frêle personne et ils tournent en décrivant des cercles rapides. Une petite queue filiforme leur sert de gouvernail.

A. Tardigrade; B. Rotifère; C. Anguillule.

Ce sont ces heureux Rotifères qui ont la faculté de ressusciter quand on les a maintenus desséchés plus ou moins longtemps, sans les tuer, bien entendu. Dans ce cas, il suffit de les mouiller pour les voir se gonfler et revenir à la vie.

Tous les animalcules ne sont pas nus. Certaines espèces, comme les *Foraminifères* et les *Nummulites*, sont revêtues d'un test siliceux ou calcaire.

Les Foraminifères pullulaient dans les mers des époques géologiques; ils abondent encore dans les eaux salées, où leurs dépouilles constituent en majeure partie le sable du fond des mers.

La craie, ainsi que les moellons qui entrent dans la construction des maisons de Paris, ne sont que des amas d'animalcules à carapace calcaire; et, chose peu agréable à penser, le tartre qui recouvre nos dents, est formé de la même manière!

Vous savez tous aujourd'hui que le tripoli, cette terre rouge dont on se sert pour fourbir les ustensiles de cuisine, est presque entièrement composé de squelettes siliceux d'animalcules infusoires; mais combien d'entre vous seraient surpris en apprenant que la pierre à rasoir, au grain si serré, est formée des dépouilles fossiles d'animalcules cimentées avec de la silice, substance qui constitue les cailloux?

Nous avons vu des animalcules former nos matériaux de construction, nous en pourrions voir d'autres fabriquer un minerai de fer très-estimé en Suède et en Prusse, et d'autres enfin fournir une nourriture plus ou moins substantielle. On trouve en abondance, au bord de certains lacs de Suède, une poudre blanche, presque impalpable, analogue à la craie; les habitants du pays l'appellent *farine de montagne* et la mêlent à la pâte de leur pain en temps de disette. Le microscope nous apprend que cette farine n'est autre chose qu'un amoncellement considérable d'animalcules qui vivaient dans les eaux de ces lacs. Ces débris s'accumulant de siècle en siècle et n'étant pas assemblés par la silice ont formé d'épaisses couches de terre farineuse.

Les Ottomaks de l'Orénoque se nourrissent une partie de l'année d'une argile onctueuse, semblable à du mastic, qu'ils ramassent sur les bords de leur fleuve. Ils pétrissent cette pâte et en forment des boulettes qu'ils font sécher au feu; lorsqu'ils veulent les manger, ils les amollissent en les mouillant.

On a rencontré au Nord de l'Amérique et en Océanie d'autres peuples mangeurs de terre.

Chaque fois que les naturalistes ont étudié au microscope ces terres comestibles, ils ont constaté qu'elles étaient composées de débris d'animalcules.

Ainsi, nous ne pouvons marcher sur les sables brûlants du désert, ni gravir le sommet des plus hautes montagnes, ni visiter les glaces des pôles, ni fouiller les plus sombres cavernes de la mer et de la terre, sans rencontrer la trace de multitudes innombrables des plus chétifs êtres, là où l'homme n'a pas même laissé de vestiges.

Mme GUSTAVE DEMOULIN.



M. le chanoine lui faisait signe d'approcher. (P. 338, col. 2.)

LA TOUTE PETITE[1]

XXVIII

Voyage à Tours. — Opinion de M. le chanoine sur Sidonie. — Mlle Jéroboam donne sa démission. — Pendant l'absence de sa sœur, M. Lescale fait une promesse imprudente au sujet de Sidonie.

Après le départ de sa sœur, Sidonie fut toute désorientée; elle trouva la maison vide et triste et le dit avec un naïf égoïsme à la pauvre tante Isabelle. Elle finit par tomber dans un véritable abattement.

« Il faut absolument la distraire un peu, dit l'oncle Maupoil.

— J'y songeais, répondit la tante Isabelle.

— Justement, ajouta M. Lescale, Berthe m'a prié ce matin de la lui amener pour une quinzaine de jours.

— J'avais pensé à autre chose, dit vivement Mme Baudouin, qui redoutait pour Sidonie la société de son frère et de sa belle-sœur. Je pourrais l'emmener avec moi à Tours. Je suis sûre que ce voyage lui fera le plus grand plaisir. Depuis longtemps elle désire faire la connaissance de ma vieille Solange, dont elle m'a si souvent entendu parler. Surtout elle est curieuse de voir ma petite maison qui a été le théâtre des exploits de ses frères et de sa sœur. »

Aux premiers mots de sa tante, Sidonie se mit à sauter et à battre des mains, et demanda quand on partirait.

C'était une amusante petite compagne de voyage. Comme tout était nouveau pour elle, son esprit était continuellement en éveil, et elle bavarda tout le long du chemin comme une petite pie. La vallée d'Étampes eut l'honneur de lui plaire à cause des petites rivières qui la parcourent dans tous les sens; elle décida que plus tard, quand elle serait grande, elle s'y ferait bâtir un joli château avec un joli moulin. En revanche, elle fit la moue aux grandes plaines de la Beauce. Elle déclara ensuite que la Loire est bien plus jolie que le Grand Canal et la pièce d'eau des Suisses, et s'éprit tout de suite des clochers de Saint-Gatien.

Quand Mme Baudouin descendit de voiture à la gare de Tours, la première figure qu'elle aperçut fut celle de la tourière. Les deux pauvres femmes étaient si émues de se revoir, qu'elles s'embrassèrent sans cérémonie, à la barbe des voyageurs et des employés. Cet excès de familiarité rendit la tourière toute confuse une fois qu'elle eut recouvré son sang-froid; mais alors il était trop tard.

Pendant cette petite scène, Sidonie avait regardé la tourière avec une attention singulière.

« Voilà ma vieille Solange, lui dit la tante Isabelle.

— Oh! je la reconnais bien, répondit sérieusement Sidonie.

— Chère mignonne, dit Solange ravie, voyez-vous cela! elle me reconnaît. On lui a parlé de moi, » ajouta-t-elle en jetant un regard de reconnaissance à la tante Isabelle.

Sidonie, à première vue, sembla deviner que la tourière avait un caractère ferme : aussi se sentit-elle aussitôt disposée à l'aimer. Elle lui tendit gentiment son front pour se faire embrasser, et lui prit familièrement la main pour marcher à côté d'elle.

1. Suite. — Voy. pages 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305 et 321.

Encore une figure de connaissance : c'est le portefaix boiteux, celui dont les cheveux ressemblent à des racines de chiendent, celui qui avait autrefois le monopole du transport des bagages de la famille Lescale. Il sourit gauchement, la casquette à la main. Il est plus voûté qu'autrefois, mais Mme Baudouin le reconnaît sans peine; Sidonie devine qui il est, Marie le lui a dépeint si souvent! La tante Isabelle lui donne en souriant son bulletin de bagages, et lui dit : « Vous savez où? — Oh oui! madame Baudouin, » répond le bonhomme en regardant Sidonie avec une naïve admiration.

La tante, escortée de Solange et de Sidonie, traverse la promenade pour gagner la petite rue qui mène à sa maison.

Sidonie sautille en regardant autour d'elle et déclare que c'est bien amusant d'être à Tours.

Autre figure de connaissance : le facteur rubicond, qui est sur le point de prendre sa retraite. Il est si émerveillé de la gentillesse de Sidonie, et si surpris de revoir Mme Baudouin, qu'il oublie de la saluer. Il se ravise trop tard, et se venge de son mécompte sur la sonnette de la maison voisine.

Quand Mme Baudouin et sa nièce se furent reposées et rafraîchies, M. le chanoine fit présenter ses compliments à madame par la tourière, et fit demander à madame si elle était visible, et s'il pouvait lui offrir ses souhaits de bienvenue. Sidonie sauta de joie à l'idée de voir M. le chanoine. Madame jeta un regard rapide autour d'elle, vit que tout était en ordre, et dit : « Faites monter M. le chanoine. »

M. le chanoine monta donc. Comme c'était un homme bien élevé et discret, il fit sa visite très-courte, et ne demeura que le temps de s'informer des nouvelles de la santé de Mme Baudouin et d'échanger quelques paroles de politesse avec elle. Sidonie se sentit tout de suite disposée à lui accorder sa confiance, et déclara qu'il n'y avait rien de si amusant au monde que de causer avec un chanoine. Du reste, elle marchait d'enchantements en enchantements; elle voulut voir aussitôt la chambre du capitaine, la tourelle où Marie avait été prisonnière du géant, les petits recoins, les grandes armoires, les placards de la cuisine où il y avait du cotignac comme autrefois, le jardinet, le mur où Paul était grimpé quand il faisait glousser le dindon, et les corbeaux qui volaient lourdement au-dessus des tours de Saint-Gatien.

Les journées lui paraissent bien courtes, tellement elles sont remplies de petits faits et de petits événements qui l'intéressent par leur nouveauté. Tantôt elle parcourt la ville, en compagnie de la tante Isabelle; tantôt elle regarde tricoter Solange dans sa cuisine et se fait raconter la légende du temps passé et les merveilleuses aventures de ses deux frères et de sa sœur; tantôt elle fait la causette avec M. le chanoine dans les allées du jardinet.

En parcourant la ville, elle put voir quel respect inspirait la tante Isabelle à tous ceux qui l'avaient connue autrefois, et il se mêla à l'affection qu'elle lui portait un sentiment plus sérieux de respect et de reconnaissance.

M. le chanoine, sur la demande expresse de la tante Isa, étudiait Sidonie sans en avoir l'air. Quand il la voyait apparaître sur les dalles moussues du petit perron, il fermait son bréviaire sans affectation et lui faisait signe d'approcher. Avec une complaisance inépuisable, il répondait à toutes ses questions et la faisait parler à son tour. Comme il avait un grand fonds de bonté et qu'il ne dédaignait point de se faire humble et petit avec les petits, Sidonie le prit en grande affection et lui livra un à un tous ses petits secrets.

Un jour que Sidonie avait demandé à accompagner Solange dans ses courses, M. le chanoine profita de son absence pour communiquer à Mme Baudouin le résultat de ses observations.

Sidonie était très-intelligente (Mme Baudouin sourit de plaisir); mais en même temps elle était d'une ignorance extraordinaire pour son âge (Mme Baudouin rougit et conçut pour la première fois des doutes sérieux sur la méthode de Mlle Jéroboam). Sans doute Sidonie avait un bon petit cœur (oh oui! murmura la tante Isa), mais à côté de cela elle avait pris, ou on lui avait laissé prendre l'habitude de rapporter un peu tout à elle-même (la tante resta confondue, mais elle ne protesta pas).

« En un mot, dit M. le chanoine en levant l'index, c'est une charmante égoïste, mais enfin c'est une égoïste, » et comme Mme Baudouin joignait les mains par un geste de surprise et d'effroi, il ajouta en souriant : « Rassurez-vous, il n'y a rien de grave, mais il est bon que vous soyez prévenue.

— J'ai fait fausse route, dit humblement Mme Baudouin.

— Ne dites pas cela, reprit doucement M. le chanoine. Vous avez pu vous tromper sur un point, si toutefois je ne me trompe pas moi-même; dans tous les cas, vous n'avez perdu ni votre temps ni votre peine; il y a beaucoup de bien dans cette âme que vous avez mis tant de soins à former. La part du bien l'emporte de beaucoup sur celle du mal. Vous avez travaillé avec un zèle infatigable le petit champ que Dieu vous avait donné à cultiver, et, après tout, Dieu qui nous met tous à l'œuvre et qui voit le fond de nos cœurs vous jugera avec plus d'indulgence que vous ne le faites vous-même. Pour le moment, ce qu'il y aurait de plus dangereux pour votre petite fille ce serait le contact et la société des personnes mondaines et dissipées. »

La tante Isa ne répondit rien, mais elle songea aussitôt à Gaston et à Berthe et se mit à secouer la tête d'un air pensif.

Toute la nuit elle médita les paroles de M. le chanoine. Il lui venait toutes sortes de scrupules au sujet de Mlle Jéroboam. Il ne fallait pas songer à laisser Sidonie entre ses mains. D'un autre côté, comment lui faire comprendre, sans l'offenser mortellement, que Sidonie avait besoin d'une main plus

ferme et d'un enseignement plus méthodique et plus animé? Il fallait s'y résoudre cependant; c'était l'avis de M. le chanoine, et Mme Baudouin n'était pas de ces gens qui consultent les autres pour agir ensuite à leur guise.

Une lettre de son frère la tira de ce cruel embarras. Mlle Jéroboam était venue lui faire visite en grande cérémonie. Elle lui avait déclaré que Sidonie ne faisait plus de progrès, et avait ajouté, avec une bonhomie touchante que c'était sa faute à elle et non pas celle de Sidonie. Ce qu'elle avait de mieux à faire, en conscience, c'était de se retirer et de confier Sidonie à des mains plus habiles.

M. Lescale avait essayé de lui faire quelques objections polies, elle avait tenu bon. « Je n'ai pas d'amour-propre, lui avait-elle répondu; j'ai bien réfléchi à tout cela : je ne veux pas compromettre l'éducation de cette chère petite que j'aime de tout mon cœur. Songez d'ailleurs que je n'ai que le brevet élémentaire. » Elle croyait qu'il était de son devoir de ne pas laisser la famille dans l'embarras, et elle présentait, pour la remplacer, Mme Lancier, femme très-respectable et pourvue du brevet supérieur.


La leçon de danse. (P. 340, col. 1.)

« Justement celle que j'avais en vue, dit Mme Baudouin, en repliant la lettre de son frère; les choses ne pouvaient mieux s'arranger. Pauvre Mlle Jéroboam, quelle bonne âme! »

Quand M. Lescale vint attendre à la gare sa sœur et sa fille, Mme Baudouin remarqua tout de suite qu'il avait l'air embarrassé. Elle attendit d'être seule avec lui pour le questionner.

« Ma chère, lui dit-il, je crains bien d'avoir fait une sottise. Mais tout le monde s'est mis après moi; les Pictavier m'avaient invité à dîner, et l'on m'a donné tant et tant de raisons, meilleures les unes que les autres... Bref, j'ai accepté...

— Mais enfin, qu'as-tu accepté?

— Il y a une réunion d'enfants pour la fête de la petite Marguerite Pictavier, on m'a fait promettre d'y conduire Sidonie.

— Va pour la réunion d'enfants, dit la tante en souriant. Elle avait craint quelque chose de plus grave.

— C'est qu'on dansera à cette réunion.

— Tu as formellement promis?

— Formellement.

— Il faut tenir ta promesse, dit Mme Baudouin qui ne souriait plus.

— C'est que... ajouta M. Lescale avec un redoublement d'hésitation, ce sera un bal costumé.



— Eh bien, reprit Mme Baudouin avec un calme héroïque, puisque c'est un bal costumé, il faudra s'occuper du costume. Je suppose que quelque chose de simple...

— Gaston s'est occupé du costume. Hum! J'ai vu le modèle; j'ai peur que ce ne soit pas aussi simple que nous l'aurions désiré. Je te prie de croire que je l'ai grondé comme il le méritait. Le fait est que c'est un costume byzantin. Entre nous, il y a trop de perles et de galons et de fanfreluches, mais il n'a pas voulu en démordre. Là! j'étais sûr que j'avais fait une sottise : voilà que tu pleures; aussi, tout le monde s'est mis contre moi, je n'ai pas pu résister, je t'en demande mille fois pardon. »

XXIX

Influence des bals d'enfants sur le caractère de Sidonie.
M. Lescale emmène sa sœur et sa fille à Paris.

Les bals d'enfants sont nés à l'ombre de cet axiome : « Il faut bien que les enfants s'amusent. » Comme si les enfants étaient des personnages blasés et difficiles à amuser! Comme s'ils avaient des loisirs à revendre à un âge où toute leur éducation est à faire! Comme s'ils n'avaient pas en eux-mêmes mille et une ressources pour employer joyeusement leurs loisirs! Ils n'ont pas plus besoin de bals pour s'amuser qu'ils n'ont besoin de poupées de cinq cents

francs ou de chevaux mécaniques qui coûtent plus cher qu'un vrai cheval.

Cette malheureuse institution, qui n'offre que des avantages problématiques, présente des inconvénients sans nombre.

Elle fait veiller les enfants à un âge où il est nécessaire de se coucher de bonne heure pour se lever de bonne heure; elle les vieillit et les fane avant le temps; elle détourne leurs esprits des études sérieuses et les dégoûte du travail. Enfin c'est le plus souvent une école de minauderie et une occasion de jalousie et de dénigrement.

Le bal des Pictavier n'était encore qu'en perspective, et déjà Mme Lancier se plaignait du peu d'assiduité de son élève. Le maître de danse empiétait sur les heures qui auraient dû être consacrées au travail; car, si l'on va au bal, c'est apparemment pour danser, et comment danser si l'on n'a jamais appris! Si Mme Lancier était mécontente, en revanche le maître de danse était « dans le ravissement »; du moins c'est lui qui le disait. Sidonie rougissait de plaisir, ne se doutant pas, la pauvre petite, que ce scélérat de maître de danse répétait la même phrase à toutes les petites filles, surtout quand le papa ou la maman était à portée de l'entendre.

D'ailleurs Mme Pictavier avait eu l'ingénieuse idée de faire danser à son petit monde des « danses de caractère ». Le maître de danse était sur les dents : il passait sa vie à courir d'une maison à l'autre, sa pochette sous le bras. Puis, pour s'assurer d'avance que l'ensemble ne clocherait pas, il déclara qu'il faudrait faire quelques répétitions générales. « On viendra sans cérémonie! » dit Mme Pictavier. Qui n'a entendu cent fois cette phrase, et qui ignore que dans le langage du monde elle signifie : « On fera assaut de toilettes? » Et, ma foi, on fit assaut de toilettes, en attendant que l'on fit assaut de costumes; cela entretenait la main.

Les bonnes gens qui venaient « sans cérémonie » sur la foi des traités excitaient l'attention générale au point d'en être tout confus; ils juraient qu'on ne les y reprendrait plus, et revenaient à la répétition suivante en grandissime toilette pour prendre leur revanche.

Quand le maître de danse était venu, Sidonie était forcée d'avouer qu'elle avait un peu broché son devoir. Mme Lancier secouait la tête et déclarait nettement que cela était très-fâcheux. Quand il y avait eu répétition générale, Sidonie arrivait à la leçon les yeux bouffis de sommeil. Elle ne présentait pas de devoir du tout; quant à ses leçons, où aurait-elle trouvé le temps de les apprendre? « De plus en plus fâcheux! » disait Mme Lancier.

Il n'y eut pas de leçon du tout le jour où Sidonie fut forcée d'aller essayer son costume. Pourquoi y allait-elle ce jour-là plutôt qu'un autre? Parce que ce jour-là et non pas un autre convenait à la costumière; qui, étant fort en vogue, était aussi avare de son temps que pourrait l'être un ministre, et beaucoup plus stricte assurément sur l'heure des audiences qu'elle daignait accorder.

Pas de leçons non plus le jour où il fallut essayer les souliers byzantins. Monsieur le cordonnier, autre potentat, était aussi capricieux sur les heures que Madame la costumière. C'était l'honneur de sa maison de tenir ainsi la dragée haute à ses clients : il savait bien que l'on n'irait pas ailleurs.

« Je suppose, dit un jour Mme Lancier à la tante Isabelle, que tout rentrera dans l'ordre après le bal.

— Je le suppose aussi, dit Mme Baudouin avec abattement. Ayez la bonté de patienter un peu. Je parlerai à mon frère. »

Le même jour, elle dit à son frère que Mme Lancier n'était pas contente de Sidonie. « Une fois cette soirée passée, nous en aurons fini, n'est-ce pas, avec tous les dérangements?

— Évidemment, » répondit M. Lescale, qui n'aimait pas les discussions. Mais il disait « évidemment » du même ton qu'il aurait dit : Il ne faut jurer de rien; on ne sait pas ce qui peut arriver.

Enfin arriva le grand jour où les enfants endossèrent leurs costumes, et où les parents les conduisirent au bal comme à un concours de vanité, les plus sensés avec quelques remords, les autres avec l'espérance secrète que leur candidat remporterait le premier prix.

Ce fut la princesse byzantine qui remporta le premier prix. Elle ne manqua pas une danse, et le bal finit avant qu'elle eût payé toutes les dettes inscrites sur son carnet. Elle avait commencé par s'amuser en petite fille, elle finit par prendre son rôle au sérieux; d'autant plus que des danseurs de douze ans lui demandaient, comme à une grande personne, si elle avait assisté aux dernières courses de Porchefontaine, si elle comptait aller aux prochaines. Les parents s'en mêlèrent, les uns la trouvaient « charmante » (passe encore), « ravissante » et même « étourdissante ». On décida d'un commun accord que c'était la « reine du bal ». Quand la tante Isabelle voulut emmener la « reine du bal », cette souveraine fit la moue derrière son éventail, et même une assez vilaine petite moue.

Il vint des députations de jeunes messieurs de douze ans supplier M. Lescale de ne pas emmener la « reine du bal ».

Au lieu de leur rire au nez, de leur demander s'ils avaient fait un bon thème, ou s'ils attrapaient toujours des pensums à la classe d'allemand ou d'histoire, au lieu de leur donner le conseil de parler plus simplement et plus naturellement, M. Lescale fit droit à leur requête. Ces jeunes messieurs se dispersèrent à travers le bal et répandirent partout la bonne nouvelle, qui fit grincer les dents à plus d'une danseuse délaissée. Après avoir fait ce beau coup, M. Lescale se faufila dans le salon de jeu pour éviter les regards et les reproches de sa sœur.

Quand on retourna à la maison du boulevard de la Reine, la princesse byzantine, encore pleine de l'es-

prit de son rôle et le cœur enflé des flatteries qu'on lui avait prodiguées, trouva fort mauvais qu'on voulût lui parler comme à la première petite fille venue et fit à sa tante deux ou trois réponses assez sèches.

« Enfin, dit Mme Lancier, nous allons donc nous mettre sérieusement au travail! »

Hélas! que le travail paraît morne et triste quand on a la tête pleine du bruit et de l'enivrement d'une fête où l'on croit avoir joué un grand rôle. Cependant Sidonie s'était remise à sa petite besogne et faisait même quelques progrès sous la main ferme et sous la direction éclairée de Mme Lancier, lorsqu'on commença à parler du jour de naissance de Toto Barangin. Les lauriers des Pictavier empêchaient les Barangin de dormir. Mme Barangin en personne vint inviter Sidonie à un autre bal d'enfants.

La tante Isabelle, n'osant refuser ouvertement, ne voulut pas non plus s'engager par une promesse formelle. Sidonie, pour la première fois de sa vie, osa discuter en elle-même l'autorité de la tante Isabelle et l'accusa d'injustice et de cruauté. Elle n'osa cependant exprimer tout haut son mécontentement, mais elle s'en alla bouder au bout du jardin.

M. Lescale, à son retour de Paris, eut un long entretien avec sa sœur. Il commença, en fin diplomate, par lui donner raison. Le travail avant tout! c'était bien son avis. Cependant les Barangin étaient de vieux amis; ils seraient peut-être blessés de se voir refuser ce que l'on avait accordé aux Pictavier; il faudrait voir; il faudrait réfléchir.

Il est certain que les bals d'enfants ont leurs inconvénients; d'autre part ils ont leurs avantages : Sidonie, entourée de vieilles gens, finirait peut-être par s'attrister. Elle n'avait pas de petites camarades depuis que Mimi Jaurain était partie. Il n'est pas naturel qu'un enfant vive tout seul. Bref, cette fois-ci encore, la déraison l'emporta sur la raison, et Sidonie fut de nouveau la « reine du bal », en costume de paysanne sicilienne.



Sidonie était la reine du bal. (P. 340, col. 2.)

Mme Lancier protesta de toutes ses forces et l'oncle Maupoil fit honte à M. Lescale de sa faiblesse. Il est vrai qu'il ne put retenir un cri d'admiration quand il vit Sidonie dans son nouveau costume. Décidément Sidonie avait en elle-même tous les éléments d'une « femme du monde », et en cela elle se montrait la digne sœur de Gaston.

Elle commençait à prendre un plaisir peu avouable à éclipser ses « bonnes petites amies ». Elle était, dans le monde, d'une humeur charmante et d'une amabilité parfaite. Elle faisait même au dehors de telles dépenses d'amabilité, qu'il ne lui en restait plus assez pour la vie de famille.

L'année de la première communion interrompit ces exercices profanes, qui reprirent de plus belle l'année d'après. Mme Lancier finit par perdre patience et refusa de s'occuper plus longtemps de Sidonie.

Peu à peu les visites de Sidonie à sa belle-sœur devinrent plus fréquentes et plus longues. Elle fit plus intime connaissance avec les Champs-Élysées et avec le bois de Boulogne, et prit un goût si vif pour les distractions de Paris qu'elle commença à se demander si Versailles était une ville habitable.

Elle appelait la maison du boulevard de la Reine « la vieille maison », moitié riant, moitié sérieusement; chaque fois qu'elle revenait de Paris, elle la trouvait plus sombre, plus triste, plus éloignée du mouvement et de la vie, et pour dire le vrai mot, le mot terrible, « plus provinciale ».

A la fin, son père voyant qu'elle n'aimait plus Versailles et que ses absences se prolongeaient de plus en plus, fit la folie de vendre sa maison et d'aller habiter Paris. La tante Isabelle se résigna tristement et regretta plus que jamais sa petite maison de Tours; mais pouvait-elle abandonner Sidonie et la laisser exposée sans contrôle à l'influence de son frère et de sa belle-sœur? D'ailleurs, malgré tous ses défauts, elle l'aimait tendrement, et puis elle avait pour se consoler et pour s'exciter à l'espérance les paroles de M. le chanoine. N'avait-il pas dit : « Vos efforts ne sont pas perdus; il y a dans cette jeune âme plus de bien que de mal. La bonne semence y a germé, il faut la défendre quand même et l'empêcher d'être foulée aux pieds par les passants ou dévorée par les oiseaux du ciel. »

A suivre. J. Girardin.



LA LANGUE JAPONAISE

On a dit des Allemands et des Russes qu'ils apprennent facilement les langues étrangères parce que la leur propre, par ses difficultés, leur a déjà « façonné le gosier ». On en pourrait dire autant du Japonais qui, soit langue écrite, soit langue parlée, fait passer de durs moments à ceux qui tâchent de l'apprendre. C'est ainsi que le voyageur russe Golovnin, qui est resté longtemps à l'ambassade japonaise, nous parle de la presque impossibilité de prononcer convenablement, de siffler plutôt le mot *fi* (feu) qui sonne à la fois comme *fi*, *hi*, *psi* et *fsi*. Au bout de deux ans d'efforts, il n'était pas encore arrivé à satisfaire l'oreille japonaise quand il prononçait ce mot de si humble apparence.

En revanche, il n'est pas un fils de l'Empire du Soleil-Couchant qui puisse prononcer notre *r* sans en faire un son guttural. Quant à notre *l*, qui manque dans son alphabet, il le remplace toujours par le *r* tel qu'il le peut prononcer. Lorsqu'un mot finit par un *u*, on « avale » cet *u*, lorsqu'il finit par un *i*, on « murmure » cet *i*.

Chaque province du Japon a plus ou moins son dialecte particulier. Le meilleur japonais est incontestablement celui de Ningako, où toutes les classes parlent avec la distinction qu'on ne rencontre à Yeddo que chez les classes supérieures.

Une grande difficulté de cette langue, c'est que la prononciation des hommes est différente de celle des femmes. Toutefois, au premier abord, on la croirait aisée à apprendre parce qu'elle n'a ni article, ni genre, ni pluriel, mais quand on entre dans le vif de l'étude, on se heurte à tant de nuances, de modifications, de tournures, qu'on redemanderait volontiers des pluriels, des articles et des genres.

Chose curieuse : la politesse, la cérémonie ont une certaine influence sur les flexions des mots; les pronoms se modifient suivant qu'on parle à un égal, à un supérieur ou à un inférieur. Les particules qui désignent le pluriel (souvent on se sert simplement de nombres) varient aussi suivant les rangs. Certains groupes, certaines séries ont leurs particules, telles que *ra* ou *domo* : *neko*, le chat; *neko-domo*, les chats. *Gata* est la particule du rang suprême, *gara* celle du rang élevé.

Les différences sont plus nombreuses dans les pronoms : la forme la plus modeste du moi c'est *temaé*; dans la conversation affectueuse, on se sert de *ouata-kousi*; un prince dit *ouare* ou *ouarera* (c'est tout simplement notre *nous* dans la bouche d'un roi, d'un écrivain). Voilà pour la première personne.

Si l'on parle à des gens d'un rang plus élevé que le sien, le toi se rend par *omae* ou par *omae sama* (comme qui dirait Votre Grâce). Avec des gens d'un rang égal on se sert d'*onata*; enfin *onata sama gata* est employé dans les cas où l'on veut témoigner du plus grand respect. Chacun et tous les deux se rendent par la répétition du substantif en question, avec cette seule modification que si le substantif commence par une lettre dure, il prend à la répétition la lettre douce correspondante. Ainsi *kouni*, province, ou *kogué*, ton, feront *kouani-gouni*, chaque province, et *kogué-gogué*, chaque ton. On forme le féminin par l'adjonction au substantif des mots *o*, l'homme, ou *mé*, la femme, tout comme en anglais : *ass*, l'âne; *she-ass*, l'ânesse.

Et. Leroux.

LA MAISON[1]

> Quand Dex eslut nonante et dix roïaume,
> Tot le meilleur torna en dulce France.
>
> (*Li Coronements Looys.*)

La maison ! A ce mot que d'idées s'éveillent à la fois dans l'esprit et dans le cœur! La maison, le cercle de la vie, la joie du foyer dans la joie de l'âme, le refuge dans la douleur, le trésor des vraies affections.

La Bible célèbre la femme forte qui dirige le travail de la maison; la légende romaine proclame la vertu de la matrone qui garde la maison; les rois et les héros se glorifient d'accroître la gloire de leur maison. Le sage se félicite d'avoir en sa petite maison assez de place pour recevoir ses amis. Les Latins disaient: *Domi suæ quilibet rex*, et la fière Angleterre exprime son sentiment de liberté individuelle par cet axiome : La maison de chaque Anglais est sa forteresse.

Parmi les indigènes de la Nouvelle-Zélande, la maison est une propriété sacrée. Quand un homme meurt, soit de mort naturelle, soit dans un combat, personne n'oserait prendre possession de la hutte qu'il occupait. On la laisse tomber en ruines, sans oser même détacher une parcelle de ses débris.

Dans les diverses contrées du globe, sous le ciel ardent des tropiques, sous le ciel glacial des régions polaires, chaque famille humaine doit avoir son foyer domestique, son abri pour les mauvais jours, son asile pour la nuit. Mais au sud et au nord, à l'est et à l'ouest, en ce temps d'universel progrès, combien de millions et de millions d'êtres en sont encore dans la disposition de leur demeure à un état incroyable d'indolence et de sauvagerie !

Dans la structure de leur gîte, ces malheureux n'ont pas l'habileté de la fourmi, ni celle de l'abeille ou de l'hirondelle. Je ne parle point du castor, ce savant constructeur.

De tous les moyens de comparaison dont on peut se servir pour apprécier la condition des diverses légions humaines, l'architecture est l'un des plus positifs. Des palais de nos grandes villes aux wigwams des forêts de l'Amérique du Nord, quelle distance! quel abîme! Et l'agencement des diverses parties du wigwam exige encore une certaine industrie.

Plus simple est le travail des naturels de la terre de Van-Diémen. Ils mettent le feu à un arbre de large dimension, et par ce moyen y font une excavation de cinq à six pieds de hauteur et de plusieurs pieds de profondeur. Une famille s'installe là comme dans une guérite. Au pied de cette guérite elle étend une couche de terre glaise sur laquelle elle peut allumer un brasier pour faire cuire ses aliments. L'autre côté de l'arbre reste intact. La séve y circule sans obstacles et ses rameaux se couvrent de fleurs et de fruits.

Au dernier degré de l'échelle humaine est le Boschiman de la race des Hottentots, l'Indien de la race des Yamparicos et l'insulaire de la Terre-de-Feu.

Les Hottentots, les primitifs habitants de l'Afrique australe, ont été dépossédés de leurs domaines par les Cafres, comme les Peaux-Rouges par les Américains et les Lapons par les Suédois. Ils ont été graduellement refoulés jusqu'au bord de la mer et se sont divisés en plusieurs tribus : Bakalas, Bassoutos, Boschimans.

Les Hottentots, avec leur visage aplati, leurs pommettes saillantes, leur nez fendu comme celui du bouledogue, leurs membres grêles, leur corps sans cesse enduit d'un mélange de graisse, de suie et de cendre, sont horriblement laids. Plus laids encore, plus sales, plus dégradés sont leurs cousins germains les Boschimans.

Les Hottentots se construisent des huttes en forme de ruches, affreuses images des ruches d'abeilles! Mais dans ces étroites enceintes hermétiquement fermées ils sont à l'abri des mauvais temps. Ils se délectent à manger des viandes à moitié crues, assaisonnées, à défaut de sel, avec des cendres de bois vert, et ils dorment sur des peaux de bœufs.

Le Boschiman n'a point un tel luxe : s'il trouve dans les rochers une excavation qui le préserve de la pluie : il en fait sa demeure, il s'y blottit comme un renard. Sinon il pénètre dans un amas de buissons, creuse un trou en terre, le garnit d'herbes sèches, réunit à leur sommet les branches des arbustes, et voilà son toit, voilà son repaire.

Il ne laboure aucun champ. Il n'a ni pâturages ni troupeaux, pas même un animal domestique, si ce n'est un pauvre chien d'une race chétive. Il n'a pour tout bien que ses flèches, dont la pointe est imprégnée d'un poison mortel. Avec ces flèches il s'en va à la chasse des animaux sauvages, et, ce qui l'attire bien plus que la chasse, c'est le pillage quand il peut sans trop de périls s'y livrer. Il se glisse la nuit près de la ferme dont il a secrètement observé les abords, et parfois réussit à faire sortir de leur palissade les bestiaux qu'il pousse rapidement dans des ravins. S'il se voit poursuivi, il disparaîtra dans quelque caverne. Mais il n'abandonnera les bœufs et les moutons enlevés au coral qu'après les avoir égorgés ou mutilés. Si, malgré toutes ses ruses, il est pris, il n'a nulle grâce à espérer. Le Hollandais, le Cafre, le Hottentot même le tuera sans merci, comme une bête fauve.

En 1520, lorsque Magellan achevait de découvrir entre l'Atlantique et le Pacifique le détroit qui porte son nom, un soir, il côtoyait une île sur laquelle brillaient des feux épars, vraisemblablement des

1. Discours lu à la séance publique de l'Institut le 25 octobre 1875.

feux produits par des éruptions volcaniques. Il appela cette île Terre-de-Feu.

Elle est si froide et si marécageuse, cette Terre-de-Feu, qu'elle semble complétement inhabitable. Elle est habitée pourtant, mais par une race rabougrie, informe et sale comme celle des Boschimans et non moins misérable.

Les indigènes de cet archipel américain, dont un des pics est le cap Horn, ne peuvent pas même former une communauté. On ne leur connaît ni gouvernement, ni lois sociales, ni lois religieuses. Ils sont dispersés au bord de la mer, le long des criques d'où ils tirent leurs aliments. Le sol ne leur donne que quelques petites baies arides et une espèce de champignons. Les eaux de la mer leur donnent des poissons, des moules et d'autres coquillages. C'est leur constante nourriture. Au moyen d'une pyrite de fer qu'ils trouvent sur leurs montagnes et d'un silex ils peuvent aisément allumer du feu, et ils mangent du poisson cru. Si une baleine morte vient à échouer sur leurs côtes, ils la dépècent avec ardeur, et la mangent également dans toute sa crudité. Ils souffrent constamment du froid, et ils n'ont ni chaussure ni coiffure, pas d'autres vêtements qu'une bande de peau de phoque qui ne leur couvre qu'une partie du corps. Autour d'eux s'élèvent de grandes forêts. Ils y prennent seulement quelques rameaux pour construire leur demeure. Ces rameaux sont plantés en cercle dans le sol à quelque distance l'un de l'autre, et leurs pointes liées ensemble à cinq à six pieds de hauteur. Le tout est recouvert de joncs et la maison est faite. Le mobilier se compose d'une grossière corbeille où l'on recueille les baies, d'un sac en peau de phoque où l'on amasse les coquillages, d'une vessie pleine d'eau suspendue à un crochet : c'est la fontaine.

Plus misérables encore sont les habitants d'une autre région de l'Amérique, les Yamparicos, campés dans un des replis du vaste désert qui s'étend entre les montagnes Rocheuses du Nouveau-Mexique et la Sierra-Nevada de Californie. Ceux-là ne peuvent non plus constituer une communauté. Le sol qu'ils occupent ne leur offre nulle part un espace assez fructueux pour alimenter un village, voire même un hameau. Ils s'en vont de côté et d'autre par petits groupes, et s'arrêtent dans des ravins où ils espèrent trouver au moins une partie de leur subsistance. Près d'eux nul animal domestique, pas même le chien, le fidèle compagnon de l'homme dans les régions les plus désolées; près d'eux nulle terre labourable, nulle rivière féconde, nulle forêt giboyeuse : une séquestration absolue sur le terrain le plus inculte; pas une relation commerciale, pas un travail industriel. Comment donc vivent ces malheureux? Hélas! quelquefois ils ont l'épave d'un accident, et si faibles, si craintifs qu'ils soient, ils ne manquent pas une occasion de pillage. Des caravanes traversent le silencieux district où ils ont fait leur terrier. Si une mule tombe à l'écart épuisée de fatigue, ils se précipitent sur elle comme des chacals. Si un voyageur tombe aussi sans défense, ils ne le tueront peut-être pas, mais ils ne se feront nul scrupule de le dévaliser. De telles aubaines leur donnent de prodigieuses jouissances. Mais elles sont rares et bientôt épuisées. Le plus souvent les parias de ce désert américain n'ont pour vivre que les racines d'une plante bulbeuse qui croît au bord des ruisseaux, les graines de divers arbustes dont ils composent une épaisse bouillie, les grillons, les sauterelles qu'ils amassent dans les prairies, et qu'ils font rôtir entre des pierres brûlantes.

Ah! l'horrible misère physique et morale! Que c'est triste d'y songer quand on ne peut y apporter aucun allégement! Il me tarde de reposer mes regards sur d'autres tableaux. Une transition de quelques lignes m'amène à une idylle.

Il y a une vingtaine d'années, une découverte archéologique mettait en grand émoi le monde des savants et le monde des curieux. Dans le lac de Zurich, dans le lac de Neuchâtel et d'autres lacs de Suisse, on trouvait des constructions sur pilotis, des vestiges considérables d'habitations, des instruments de travail, des ornements et des armes de diverses époques, depuis les ustensiles en silex de l'âge le plus lointain, jusqu'à ceux de l'âge de fer, qu'on pourrait bien appeler l'âge d'or des sociétés primitives, si l'on songe à tout ce qu'elles devaient souffrir quand elles n'avaient pour accomplir leurs travaux que la hache de pierre, puis la hache bordée d'une légère bande de bronze, et à la joie qu'elles ont dû éprouver quand elles en sont venues à l'emploi du fer.

A en juger par les lames de silex enfouies dans la vase, par les couches de tourbe qui recouvrent les pilotis, on peut croire qu'une partie au moins de ces constructions helvétiques remonte à deux mille ans avant l'ère chrétienne.

Dans les temps anciens, les Suisses érigent ces huttes aquatiques pour s'éloigner des bêtes fauves dont les forêts étaient alors remplies, ou échapper à l'attaque subite d'une tribu hostile. Au XVIe siècle, des familles d'Aquilée et de Padoue, fuyant épouvantées à l'approche d'Attila, se rassemblent dans un archipel de l'Adriatique et fondent Venise. Plus tard en Russie, une bande de Cosaques se retire sur une île du Don et bâtit la ville de Tcherkast. Maintenant encore, dans l'une des plus fructueuses régions de l'Amérique du Sud, dans la république de Vénézuéla, une tribu d'Indiens construit ses cabanes au sein du lac de Maracaïbo. Pourquoi? Est-ce pour échapper aux tigres et aux serpents, ou à l'invasion d'une tribu ennemie? Non. C'est tout simplement pour se soustraire à des légions de moustiques bien plus féroces et plus venimeux que celles de nos climats tempérés. Comme les nôtres, elles se plaisent dans le voisinage de l'eau. Mais elles ne s'éloignent guère du sol humide où elles sont écloses, et les Indiens



Campement de Patagons de l'extrémité méridionale de l'Amérique.

savent qu'à une certaine distance du rivage ils n'ont plus à redouter ces abominables bêtes.

Près d'eux ils ont tout ce qu'il leur faut pour édifier leurs maisonnettes : le *palo di hierro* pour leurs pilotis, un bois plus léger pour leurs planches et leurs cloisons, des plantes grimpantes dont ils font des cordes pour lier les diverses parties de leur édifice, et les feuilles de palmiers pour leurs toitures, car ils ne connaissent ni les neiges ni les vents froids. Pas n'est besoin qu'ils élèvent de massives murailles pour se préserver seulement de la pluie. Grâce aux richesses particulières de leur pays, pas n'est besoin non plus qu'ils se donnent grande peine pour vivre.

Ils n'ont qu'à jeter leur ligne ou leur filet dans le lac qui les entoure pour y pêcher tant qu'ils veulent d'excellents poissons. Sur ce même lac, à certaines époques, ils voient s'abattre des milliers et des milliers de canards, et ils en prennent à des piéges ingénieux une quantité. Sur le rivage grandissent le *hevéas*, dont ils tirent le suc laiteux qui forme le caoutchouc.

Chaque année, des marchands viennent acheter cette denrée, et les duvets de canards recueillis par cette industrieuse peuplade, et les cargaisons de poissons qu'elle a salés et fumés.

Ainsi vivent dans leur paisible domaine les Indiens du Maracaïbo. On ne les compte point au nombre des populations civilisées. Ils n'ont point de journaux et point de chemins de fer. Ils ne connaissent pas les douces agitations des jeux de la Bourse, ni le charme des discussions parlementaires. Mais des missionnaires espagnols les ont convertis au catholicisme. Au milieu de leurs villages s'élève une chapelle construite aussi sur pilotis. La croix qui la surmonte se reflète dans le miroir des eaux. Sa cloche sonne l'angélus dans cette solitude du nouveau monde. A l'heure des offices, les canots de famille se rangent au pied de son portail et les fidèles indiens s'agenouillent pieusement dans son enceinte.

Lorsque les Espagnols arrivèrent dans ces parages, l'aspect des habitations aquatiques du Maracaïbo les fit songer à Venise, et ils donnèrent au pays où ils les découvrirent le nom de Vénézuéla.

L'opulente Venise a perdu ses richesses. La cité des doges a perdu son anneau d'or. La reine de l'Adriatique a perdu sa couronne. La merveilleuse Venise! Jadis tant de gloire de toute sorte et successivement tant de désastres!

La petite peuplade indienne de Vénézuéla n'a point connu ces éclatantes prospérités et ne connaîtra point ces terribles déchéances. Satisfaite de son humble place en ce monde, elle ne songe ni à s'enrichir par de hardies spéculations, ni à s'agrandir par d'aventureuses conquêtes. Sa grande mer est son lac, sa légère barque son Bucentaure, sa chapelle de bois est sa basilique de Saint-Marc, et son bonheur est dans les modestes habitudes de sa vie journalière.

Dans la même zone américaine, sur l'Orénoque, qui, dans son cours de cinq cents lieues traverse l'Etat de Vénézuéla, on peut voir encore d'autres curieuses habitations. L'Orénoque a de périodiques débordements, bien plus larges et plus élevés que ceux du Nil. Une petite tribu d'Indiens attachée aux rives de ce grand fleuve ne veut en aucun temps s'en éloigner. Comment faire pour y rester lorsqu'elles sont totalement submergées? Ces Indiens organisent un domicile d'un genre tout particulier. Ils ne creusent point la terre comme nos maçons pour y établir de solides fondements, ils n'enfoncent point de pilotis dans le sable comme les gens de Maracaïbo. Ils choisissent quatre palmiers rangés carrément. Voilà leurs piliers. A ces quatre vigoureuses tiges ils attachent, pour faire leur plancher, des poutrelles transversales à une hauteur que l'Orénoque n'atteindra pas dans sa plus grande force; sur ce plancher une couche de terre glaise qui bientôt se durcira au soleil de telle sorte qu'on pourra sans inconvénient y allumer le feu de la cuisine, un toit de feuillage, un hamac suspendu à deux rameaux, puis enfin une échelle primitive; une poutre entaillée de haut en bas, appuyée d'un côté sur le seuil de la maisonnette, implantée de l'autre dans le lit du fleuve, et l'œuvre est achevée. L'installation est complète. Vienne le déluge, les Guaranos sont là dans leur demeure aérienne comme dans une arche permanente, et ils ne sont point obligés d'amasser des provisions dans cette arche pour toute la durée de l'inondation. Ils ne s'inquiètent pas non plus de voir disparaître dans l'abîme du fleuve débordé les poissons et les tortues qu'ils pêchent aisément en d'autres saisons.

A côté d'eux est le *Mauritia*, le palmier providentiel qui suffit à tous leurs besoins. Avec les pétioles de cet arbre gigantesque, ils façonnent leurs arcs et leurs flèches; avec les nervures de ses feuilles naissantes, ils font leurs cordes, leurs nattes et leurs légers vêtements; avec ses feuilles plus grandes, la toiture de leurs cabanes; avec sa tige, leurs planchers, leurs cloisons et la plupart de leurs ustensiles domestiques. De ses rameaux ils détachent des fruits qui étant mis dans l'eau lui donnent une agréable saveur; de son tronc ils extraient un suc rafraîchissant qui, par la fermentation, se convertit en une boisson enivrante. Enfin sa moelle râpée ou broyée produit une sorte de sagou, une farine nutritive dont on fait des galettes.

Ainsi le Mauritia fournit aux Guaranos le pain et le vin, le vêtement et tout ce qui constitue leurs habitations.

Très-primitives sont ces habitations suspendues aux palmiers. Plus primitive encore est la tente. C'était la demeure des patriarches. La Bible la mentionne fréquemment depuis ses premiers jusqu'à ses derniers chapitres.

Noé dormait dans sa tente lorsque Sam et Japhet le couvrirent pieusement d'un manteau.

Abraham reçoit à l'entrée de sa tente les envoyés célestes.

Les Israélites, dans leur voyage à travers le désert, placent le tabernacle dans une tente.

Isaïe, le grand prophète, a poétisé la tente par diverses images. Il dit en parlant de Babylone : « Cette ville sera détruite jusqu'à la fin des siècles ; les générations ne la verront pas rétablie ; l'Arabe n'osera y planter sa tente. »

Il dit avec un accent mélancolique : « Mon pèlerinage est fini. Il a été emporté loin de moi comme la tente du pasteur. »

La Sulamite du Cantique des Cantiques s'écrie dans sa juvénile ardeur : « Je suis naïve, mais je suis belle comme les tentes de Cédur. »

La tente, ce frêle asile de la frêle vie de l'homme, est maintenant partout. C'est la demeure obligée des voyageurs en de vastes contrées et des soldats en campagne, la demeure accidentelle des trappeurs du Far West et des chercheurs d'or de la Californie, d'un grand nombre de tribus nomades, des peuples pasteurs et des peuples guerriers.

A suivre. XAVIER MARMIER
de l'Académie française.

LES AVENTURES DU CAPITAINE MAGON[1]

VII

Le dieu Jouno et le sacrificateur. — La fuite.

Enfin Hannon prit la parole.

« Ouf ! c'est bon de se revoir, dit-il ; à présent, Hannibal, cesse de m'étouffer, et toi, Chamaï, ne m'étrangle pas !

— Fais-nous un bon mot, dit Hannibal, que je sois sûr que c'est toi !

— Capitaine, me dit le bon Hannon, où sont nos amis, où est Chryséis ?

— A nos navires, répondis-je, à l'embouchure du fleuve voisin, bien portante et pensant à toi.

— Astarté soit louée ! » s'écria Hannon, les yeux humides. »

En ce moment, on heurta du dehors contre la portière de cuir.

Ceci nous rappela à la réalité.

Hannon se tourna vers la portière, l'entre-bâilla et croassa quelque chose qui fut accueilli par des grognements d'approbation, puis il se retourna vers nous.

« Maintenant, nous dit-il, reprenant son ton joyeux d'autrefois, vous savez pourquoi je viens ?

— Non, répondis-je.

— Eh bien ! je viens pour vous chercher et vous conduire au grand temple des Souomi, qui est bâti dans la plus belle architecture, en roseaux et en os de poissons, et pour vous sacrifier au grand dieu Jouno.

— Bon ! dis-je au scribe. Du moment que tu es sacrificateur, la chose me paraît moins dangereuse que ce matin.

— Je le crois, dit Hannon en riant ; mais savez-vous qui est ce grand dieu Jouno ?

— Le dieu de l'huile de poisson ? s'écria Himilcon ; que les Cabires le plongent à cinq cents brasses au fond de la mer !

— Le dieu Jouno, reprit gravement Hannon, respecte-le, mon cher pilote. Le dieu Jouno méprise l'huile de poisson tout autant que toi, et chérit le bon vin tout autant que toi. Le dieu Jouno est Jonas d'Eltéké, Jonas la tête de bœuf, Jonas l'ami de Guébal, Jonas enfin, le seul, l'incomparable, Jonas le sonneur de trompette !

— Qu'est-ce que je disais ! s'écria Himilcon. J'ai reconnu sa trompette du premier coup !

— Et la voilà qui sonne, dit Hannon, dans le temple où le peuple assemblé attend les victimes.

— J'espère que tu vas nous procurer des armes, dit Chamaï, et que nous allons tomber sur les sauvages à bras raccourcis.

— Doucement, répondit Hannon. Ils sont plus de trois mille ici ; avec nos armes, nous n'arriverions qu'à nous faire mettre en morceaux. Il s'agit d'user de ruse et de se servir de la légitime influence du dieu Jouno, de sa trompette et de son prêtre Houno, votre serviteur. Je vais d'abord leur dire que j'ai fait tomber vos liens, et que rien qu'en prononçant trois paroles magiques je vous ai rendus obéissants et soumis.

— A présent, dis-je à Hannon, as-tu des nouvelles de nos compagnons et de nos navires ?

— Ils viennent justement de paraître dans les bois et ils marchent vers nous. C'est pour obtenir la victoire sur eux que l'on veut vous sacrifier.

— Brave Amilcar, vaillant Asdrubal ! s'écria Hannibal ; sauvages stupides et scélérats ! Je veux les rouer de coups !

— Patience, capitaine, reprit Hannon ; modère ton ardeur et laisse-moi faire. J'ai un plan excellent, et si vous suivez bien exactement tout ce que je vous dirai, je me charge de le mettre à exécution. Le tout est de faire parvenir un message aux nôtres. Je vais l'écrire tout de suite. Je me suis fait un calame avec un roseau d'ici, de l'encre avec leur peinture de guerre, et du papyrus avec de la peau de renne. Je vais écrire présentement. »

Hannon s'accroupit et rédigea vivement son message.

« Maintenant, dit-il, il n'y a pas de temps à perdre. Suivez-moi et allons au temple. Le dieu Jouno déclarera par ma bouche qu'il ne veut pas encore de vous. Nous gagnerons ainsi trois ou quatre heures, pen-

1. Suite. — Voy. pages 10 27, 43, 59, 76, 90, 110, 122, 138, 154, 170, 182, 204, 219, 235, 252, 267, 283, 299, 314 et 331.

dant lesquelles je trouverai bien un moyen de faire parvenir ma lettre à nos compagnons.

— Marchons, dis-je aussitôt.

— Ayez bien l'œil sur moi, et ne vous décontenancez pas quoi que je fasse, dit encore Hannon. Je vais les étonner de mes prodiges.

— Si tu nous tires de leurs griffes, répondis-je, tu seras le plus grand des thaumaturges.

— Oh! s'écria Hannon, tu sais que j'ai étudié pour être prêtre, et que j'ai toujours eu des dispositions pour la magie. Tôt ou tard je devais faire des miracles. Seulement je ne pensais pas les faire en un si vilain pays, et les devoir à mon intercession auprès de Jonas. »

A ces mots, Hannon prit sa torche, leva la portière et nous fit signe de le suivre. Nous nous avançâmes la tête basse, et nous sortîmes derrière lui, à la grande surprise des sauvages qui l'attendaient.

L'îlot que nous traversions était plus grand qu'il ne nous avait paru. Les huttes y étaient disposées irrégulièrement, par groupes entourés de palissades. Nous marchions dans un dédale obscur et fangeux, où nos pieds clapotaient dans des flaques d'eau, pendant que la pluie ruisselait sur nos têtes nues et sur nos épaules. Après de nombreux détours, nous arrivâmes tout à coup sur la place, au centre de la ville sauvage. Cette place, assez spacieuse, éclairée par des torches, fourmillait de Souomi armés et barbouillés de leurs peintures. Nous entrâmes sous la grande hutte qui servait de temple, et qui était ronde et faite comme une ruche. Plus de deux cents sauvages y grouillaient, parmi les torches et les pots de poterie grossière remplis d'huile ou de graisse, dans lesquels on brûlait des mèches d'écorce. Ces lampes fumeuses répandaient une odeur infecte, à laquelle s'ajoutaient le parfum de l'huile de poisson, dont le corps et les guenilles de ces Souomi sont toujours imprégnés, et toutes sortes d'autres senteurs nauséabondes.

J'eus d'abord de la peine à distinguer la divinité au fond de son temple. Les lampes et les torches faisaient tant de fumée, les sauvages s'agitaient et se démenaient tellement dans cette atmosphère puante et épaisse, que la vue se troublait. Enfin j'aperçus sur une espèce d'estrade ou d'autel fait d'os de poisson, barbouillé de noir et de rouge, un monstre informe et horrible dont la tête énorme émergeait d'un tas d'ornements, ou plutôt de détritus de toute nature. Peaux de bêtes, colliers d'intestins de poissons, vessies de veaux marins, plumes d'oiseaux, formaient une espèce de hutte dans laquelle était fourrée l'idole, et au-dessus de laquelle on voyait sa tête hideuse et effroyable. Cette tête à la chevelure noire et crépue était peinte de rouge et de bleu et ornée de cornes de bœuf et de défenses de vache marine. Du fouillis des vêtements de l'idole sortait une main, peinte de rouge également, et tenant une grande trompette que je reconnus tout de suite pour l'avoir achetée chez Khelesbaal, marchand de la rue des Calfats, à Tyr, moyennant douze sicles d'argent. La trompette me fit immédiatement reconnaître Jonas. Sans elle, il eût été parfaitement méconnaissable sous ses peintures et sous ses ornements.

Les sauvages s'écartèrent devant nous et l'on nous poussa en avant, au pied de l'autel où trônait l'idole. Hannon se plaça aussitôt à côté et lui fit un signe. Le monstre emboucha sa trompette, et en tira des sons à nous déchirer les oreilles. Ensuite Hannon dit quelques paroles à l'assistance, qui se prosterna la face contre terre.

A ce moment, le dieu daigna baisser les yeux, et laissa tomber ses regards sur nous, qui étions restés debout. Rien ne peut rendre la grimace qu'il fit. Sa bouche s'ouvrit deux ou trois fois, énorme et béante. Toute sa figure se distendit, écaillant la couche de peinture rouge dont elle était couverte. Enfin sa voix sortit de son gosier, et il s'écria d'un ton rauque :

« *Baal Chamaïm*, seigneur des cieux ! »

Un murmure de terreur parcourut l'assistance prosternée. Le dieu Jouno avait parlé !

« Jonas, triple brute, veux-tu te taire ! » s'écria le prêtre Hannon d'un ton solennel, mais en bon et intelligible phénicien.

Le dieu fit un soubresaut et ferma la bouche. Les fidèles frissonnaient de frayeur.

Mais voilà que de grands cris s'élevèrent du dehors, et que quelque chose de fauve et de velu se précipita en bondissant par la porte ouverte, et s'élança, d'un saut, sur la tête crêpue de l'idole, lui tirant les cheveux, l'égratignant, le mordant et l'embrassant à la fois. Tous les sauvages se levèrent, hurlant, gesticulant, et donnant les marques de la peur la plus insensée. Quelques-uns même s'enfuirent. Mais le désordre fut à son comble quand l'idole, se levant tout de son haut, bouscula ses ornements, lâcha sa trompette, saisit l'être cramponné à sa chevelure et le serra dans ses bras en s'écriant :

« Guébal! Te voilà, petit homme! Comment vas-tu? Reconnais-tu ton ami Jonas! »

A l'aspect effroyable du singe, créature si nouvelle pour eux, à la vue de l'émotion du dieu Jouno, à ses paroles mystérieuses, tous les sauvages s'enfuirent terrifiés. En un clin d'œil le temple fut vide.

Aussitôt et ostensiblement, Chamaï donna un grand coup de poing sur la figure de la divinité, pendant que Hannon lui détachait un grand coup de pied du côté opposé. Mais Jonas resta insensible à ces chiquenaudes.

« Bonjour, capitaine, s'écria-t-il, bonjour, seigneur Hannibal, bonjour Himilcon, et bonjour aussi, petit Bicri. A présent que je suis dieu, que voulez-vous que je vous fasse servir à manger?

— Je veux, dit vivement Hannon, que tu commences par te taire, que tu remontes sur ton estrade et que tu y restes complétement immobile, pendant que je parlerai. »

Jonas parut hésiter. Sa dignité céleste lui montait à la tête et le rendait très-indiscipliné.

« J'ai une outre de vin pour toi si tu obéis, » dis-je tout de suite. Cette fois, le dieu fut vaincu. Il s'accroupit sur son estrade sans mumurer. Hannon se dépêcha de l'envelopper de ses oripeaux, et Bicri siffla le singe, qui lui sauta sur l'épaule.

« Voilà le messager tout trouvé, dit Hannon. Tiens, Guébal, porte, porte à Amilcar, vivement; tu auras des gâteaux. »

Le singe saisit le fragment de peau de renne que lui tendait Hannon, fit une grimace, claqua des dents et s'enfuit sur trois mains par la porte du temple.

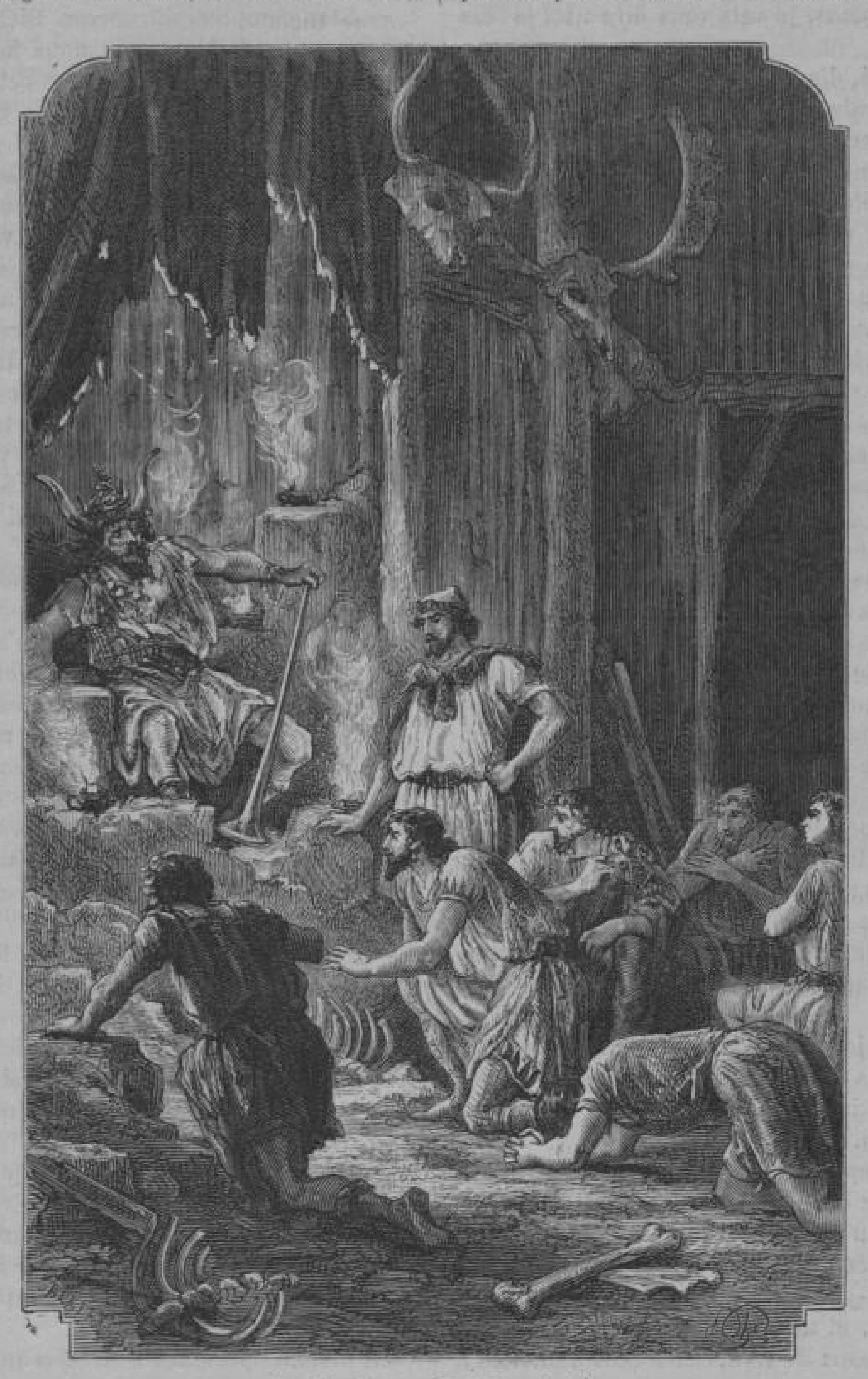
Un murmure de surprise et de peur nous apprit qu'il passait au milieu des Souomi.

« A présent, dit Hannon, ma lettre est en route; tout marche à souhait; prosternez-vous devant Jonas : les sauvages peuvent rentrer. »

Nous nous empressâmes d'obéir à Hannon, malgré Jonas, qui se trémoussa sur son autel et dit à deux ou trois reprises :

« Mais non, amiral, mais non, capitaine, mais... » Chamaï lui ferma la bouche d'un nouveau coup de poing, puis se prosterna aussitôt devant lui, en donnant les marques du plus profond respect. Hannon, debout à la porte, haranguait les sauvages, les rassurant et les exhortant à rentrer.

Les plus hardis se décidèrent peu à peu, et une cinquantaine se réunirent dans le temple, l'oreille basse et tout tremblants.



Le dieu Jouno. (P. 348, col. 1.)

Jonas emboucha sur-le-champ sa trompette et leur sonna des fanfares cacophoniques, après quoi Hannon leur fit un beau discours. Son éloquence eut son succès accoutumé. Ils nous laissèrent seuls, et j'entendis qu'ils plaçaient des sentinelles à la porte pour empêcher tout le monde d'entrer. Alors Hannon, après avoir regardé s'il n'y avait plus de danger d'être dérangé, éteignit toutes les lampes et les torches, à l'exception de deux, et nous attira dans le coin le plus obscur du temple. Jonas, lançant ses oripeaux dans toutes les directions, nous y suivit, sans qu'on eût besoin de rien lui dire.

La première parole de Jonas fut :

« Et mon vin?

— Tout à l'heure, lui dis-je; dans deux ou trois mois; patiente un peu. »

Le sonneur me regarda d'un air hébété.

Chamaï lui détacha une bourrade amicale dans les côtes.

« Je suis content de te revoir tout de même, ivrogne! lui dit-il.

— Et moi aussi, capitaine, et moi aussi, répondit Jonas. Qu'est-ce que je dois faire, à présent?

— Tu dois faire, lui répondis-je, exactement ce que te dira Hannon, pour nous aider à sortir de ce lieu maudit et à rejoindre nos navires. »

Jonas parut réfléchir profondément. Son front se rida, tellement il fit effort pour rassembler ses pen-

sées, et la couche de vernis rouge qui l'embellissait s'écailla de plus en plus.

« Alors, dit-il enfin, je retournerai, moi aussi?

— Sans doute, répondis-je; as-tu l'intention de rester ici avec tes sauvages?

— Dans ton huile de poisson, appuya Himilcon.

— Ah! reprit Jonas, je vais vous dire : ici je suis dieu.

— Belle divinité, dis-je en haussant les épaules.

— Quand je serai sur les navires, continua Jonas, Chamaï me donnera des coups de poing, et le seigneur Hannibal des coups de pied; chacun m'appellera Jonas la bête, Jonas tête de bœuf, Jonas la brute. Ici, c'est moi qui donne des coups aux autres. J'ai rossé tellement le dieu des sauvages du Nord, un dieu qui savait siffler et chasser les nuages, qu'il en est mort une heure après. Les sauvages m'apportent tout ce que je veux, des bœufs, des rennes, de la viande plus qu'un homme ne peut manger. A Eltéké, les petits garçons couraient après moi et m'appelaient le simple, le niais, l'idiot, et les anciens me donnaient les travaux les plus lourds à faire, outre que je tirais toute l'eau du puits. Et après que j'avais porté les gros paniers d'olives sur ma tête et les grands sacs de blé sur mon dos, j'étais bien content quand on me donnait seulement une petite mesure de vin. Ici je n'ai qu'à souffler un peu dans ma trompette, et tout le monde se prosterne, et les femmes du peuple m'apportent un bœuf, ou un grand poisson tout au moins. C'est une belle chose d'être dieu. On ne fait rien et on mange son soûl; voilà! »

Nous regardâmes tous notre sonneur de trompette avec admiration. Jamais Jonas n'avait tenu un discours aussi long; jamais il n'avait raisonné avec tant d'intelligence et de lucidité. Sa profession de dieu lui avait évidemment ouvert les idées et même, d'une certaine manière, donné de l'ambition. Nous étions stupéfaits.

« Alors, lui dis-je, tu ne veux pas venir avec nous?

— Je ne dis pas cela, capitaine, répondit Jonas avec une vivacité insolite. Je vous aime bien tous, et surtout Hannon. Où ira Hannon, j'irai!

— Tu veux, reprit Himilcon, t'abreuver d'eau puante et d'huile de poisson, et ne plus jamais goûter de ta vie au bon vin d'Helbon?

— Non, non! s'écria Jonas.

— Tu veux, dis-je à mon tour, rester sous le ciel brumeux et froid, et ne plus revoir le soleil de Palestine, et les coteaux de Dan, et les bois d'oliviers?

— Non, non, gémit le sonneur, les larmes aux yeux.

— Tu veux, dit Bicri, ne plus revoir Jaffa et la riante Jérusalem?

— Non, non, pleura Jonas, emmenez-moi; j'irai, j'irai.

— Tu veux, appuya Hannon, ne plus revoir Eltéké et ne pas triompher en racontant dans ton village les choses extraordinaires que tu as vues, les Béhémoth, les Léviathan, la cuisine de Nergal, et comment tu as été dieu toi-même?

— Ils ne me croiront pas, beugla Jonas, ils me donneront cent coups de bâton; mais emmenez-moi tout de même. Allons, retournons, rentrons chez nous, allons vite à Eltéké.

— Sans compter, dit encore Bicri, que nous emmènerons Guébal, et que nous le ferons voir par toute la tribu de Dan, et par celle de Benjamin aussi. »

Cette fois, Jonas n'y tint plus. Il poussa de véritables mugissements et versa un torrent de larmes.

« Oh! dit-il, emmenez-moi, avec Guébal et avec vous. Allons-nous-en de chez ces vilains sauvages. Tuons-les tous; donnez-moi une canne, un bâton, une trique, une poutre, que je les assomme! Je me repens d'avoir hésité et je ne le ferai plus jamais.

— Jonas, observa Hannibal, pleure exactement comme un veau. Je suis heureux de voir rentrer dans ma troupe un si bon sonneur de trompette. Tiens, Jonas, voici deux sicles d'argent pour toi: ce sera pour te débarbouiller quand nous serons de retour sur nos navires. Les sauvages qui m'ont dépouillé ont oublié de prendre ma bourse.

— Voici, dit Hannon, ce que nous allons faire. J'ai écrit à Amilcar de ne rien brusquer, et de parlementer avec les sauvages, jusqu'au moment où il entendra sonner la trompette. Alors qu'il réponde avec toutes les siennes. Je profiterai de ce moment pour leur expliquer que les dieux nous appellent et nous disent de leur amener les victimes. Une fois de l'autre côté de la chaussée, et près des nôtres, nous ne serons pas embarrassés pour nous tirer d'affaire.

— C'est parfait, répondis-je. Mais comment sauras-tu que nos compagnons parlementent avec les sauvages?

— Oh! pour cela, ne crains rien. Ils viendront bien vite me le dire. Rien ne se fait ici sans le dieu Jouno et son prêtre.

— Alors, patientons, dit Hannibal. Toutefois, je dois dire que la patience est pénible; depuis trente heures, mon ventre est vide, et je meurs de faim.

— Et nous! » dîmes-nous tous.

Hannon se précipita vers la porte, et croassa quelque chose.

« Qu'est-ce que tu fais? lui demandai-je?

— Je leur dis que le dieu a faim! Ne crains rien; les mâchoires de Jonas leur ont appris à ne pas mesurer les offrandes. »

Un instant après, les sauvages apportaient devant le temple des entassements de viande que Hannon nous repassa. Poissons bouillis, venaison rôtie, et et même grandes cornes remplies de boissons, rien n'y manquait. Nous tombâmes sur les victuailles en gens affamés; le dieu prit modestement sa part du repas, un léger poisson moitié gros comme un thon et une simple cuisse de renne.

Hannon mangeait de bon appétit, en nous accablant de questions. Puis il prit une des grandes cor-

nes remplies de liquide, qu'il avait fichées en terre par le bout pointu, et la portant à sa bouche se mit à boire à grands traits. Jonas l'imita.

« Horreur, s'écria Himilcon, en faisant des gestes qui exprimaient l'épouvante; horreur! voilà que Hannon et Jonas boivent de l'huile de poisson! »

Hannibal partagea l'indignation du pilote.

« Quels hommes êtes-vous devenus dans vos pérégrinations! exclama-t-il. Le gosier humain se peut-il pervertir à ce point!

— Mais non, mais non, répondit Hannon en riant, ce n'est pas de l'huile de poisson! Les Celtes de l'Ouest, et les Kymris et les Souomi du Nord, et les Goti de l'Est, et les Guermani du Sud, fabriquent également cette boisson avec de l'orge fermentée et le suc d'une autre plante. Ce n'est pas aussi bon que du vin, sans doute, mais ce n'est pas mauvais; goûtez-en, et vous verrez que c'est potable. »

Hannibal ouvrit de grands yeux.

« Gisgon m'a parlé d'une boisson de ce genre, s'écria Himilcon, et je me souviens d'en avoir bu moi-même à l'embouchure du Rhône. Voyons donc un peu. »

Il approcha une corne de ses lèvres, non sans méfiance. Chacun de nous l'imita.

« C'est aigre, s'écria Bicri.

— C'est amer, dit Chamaï.

— C'est exécrable, dit Himilcon le dernier. Tiens, donne-m'en encore un peu. »

Hannon lui passa une corne. Le pilote la vida d'un trait. « C'est écœurant, conclut-il, mais passe-moi encore une autre corne. Après tout, cela vaut toujours mieux que de l'eau. »

Himilcon et Hannibal finirent par se réconcilier tout à fait avec la boisson des sauvages. Il me parut même que le pilote se réconciliait un peu trop. Nous finissions de manger quand on appela Hannon du dehors. Le jour commençait à poindre.

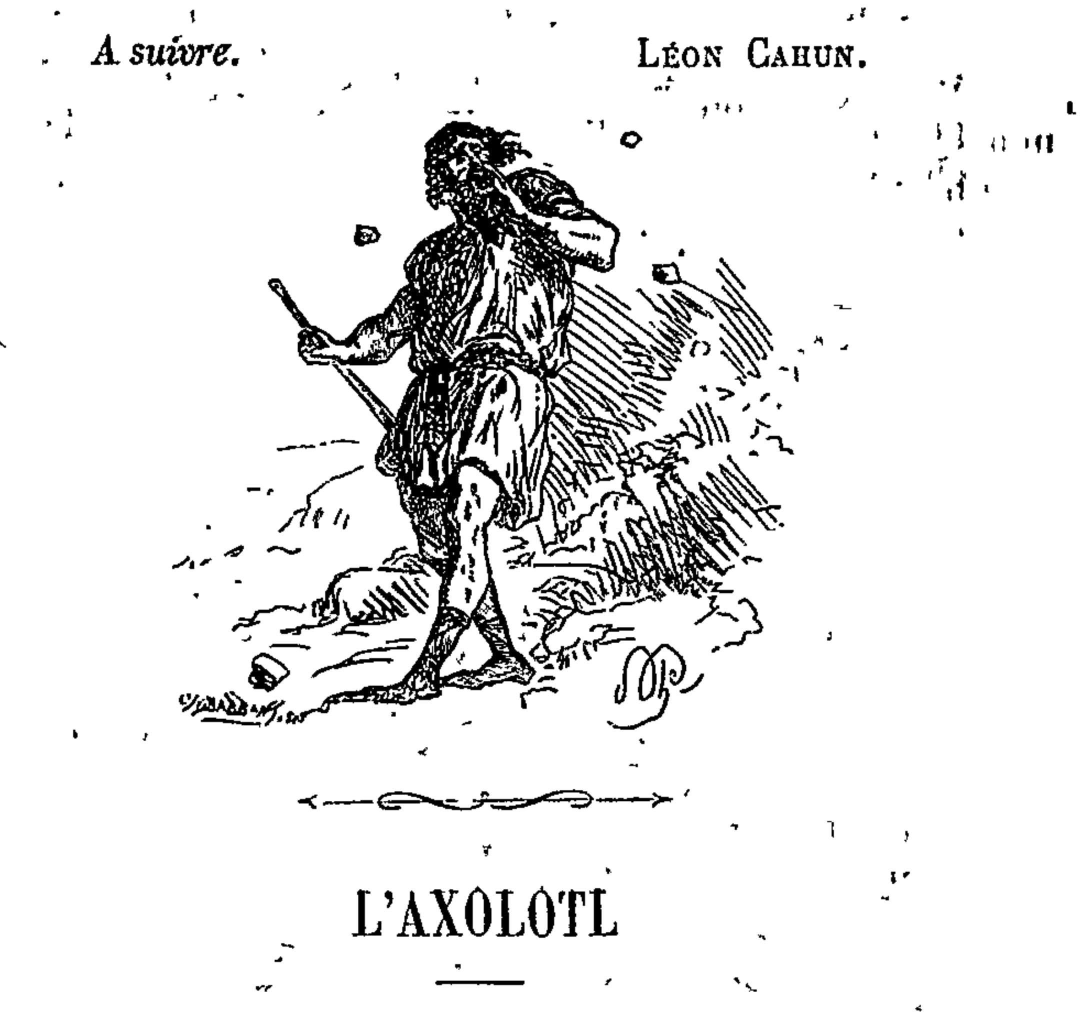
« A la trompette, vivement, dit-il en rentrant, et apprêtons-nous. »

Jonas emboucha aussi son instrument et en tira des sons formidables.

Un instant après, le son lointain de la trompette phénicienne nous répondit en sonnant joyeusement le ralliement. C'était le signal du départ. Nous sortîmes, Hannon et Jonas en tête. Les sauvages s'écartaient sur notre passage, donnant les marques du plus profond respect. Une demi-heure après nous étions au milieu de nos compagnons, Hannon retrouvait Chryséis, Jonas était dans les étreintes de Guébal, et Chamaï tellement occupé à bavarder avec Abigaïl qu'il ne vit même pas Hannibal, Himilcon et Bicri se donner cette douce satisfaction de rosser les trois sauvages les plus voisins.

Cette singulière manière de leur faire nos adieux les indisposa-t-elle contre nous? ou bien, les singularités de notre rencontre avec nos camarades, et le départ de Jonas leur apprirent-ils les qualités terrestres et l'imposture de leur dieu? Toujours est-il qu'ils nous accompagnèrent jusqu'à nos navires à coups de pierres et à coups de lance; mais nous étions en nombre et disposés à les bien recevoir. Nous pûmes nous embarquer heureusement, sans perdre personne, et même sans blessures sérieuses. Parmi ceux qui reçurent des horions, je dois signaler Jonas, dont le nez fut irrévérencieusement entamé par une pierre que lui lança un de ses anciens et fervents adorateurs.

A suivre. LÉON CAHUN.



L'AXOLOTL

Beaucoup de nos lecteurs ont pu voir dans les aquariums un petit reptile de la dimension d'un gros lézard, nommé *Axolotl*, une des rares acquisitions scientifiques qui nous soient restées de la campagne militaire du Mexique.

L'axolotl est une salamandre semblable, sauf la taille, au triton qui peuple nos mares. Mais, au point de vue de l'organisation, l'axolotl, au lieu de ressembler au triton développé, ressemble au têtard ou larve du triton. Il est, comme celui-ci, privé de poumons, la fonction respiratoire s'opérant au moyen de deux branchies que l'on peut voir entourant comme deux panaches la tête du reptile.

Seulement, tandis que le têtard ou larve du triton, comme le têtard de la grenouille, perd ses branchies en avançant en âge et les remplace par de véritables poumons, l'axolotl conserve toujours ses branchies, c'est-à-dire, si l'on peut se servir de cette expression, il reste têtard toute sa vie.

L'axolotl présente donc le cas extraordinaire d'un animal chez lequel persiste toujours l'organisation propre aux batraciens à l'état embryonnaire.

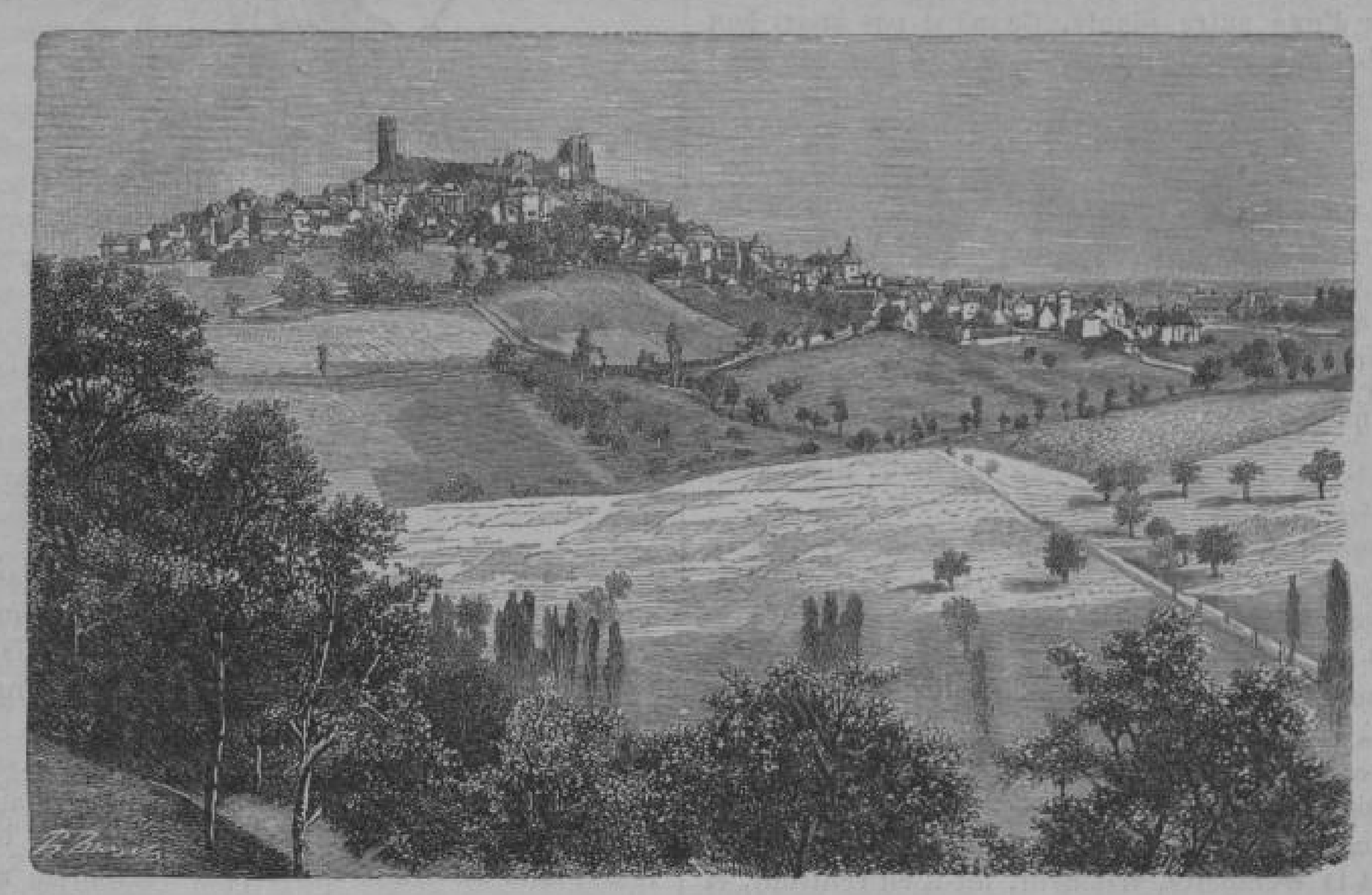
Ajoutons que ce curieux reptile est parfaitement acclimaté aujourd'hui chez nous et qu'il est un des hôtes les plus faciles de nos aquariums d'appartement.

TH. LALLY.

A TRAVERS LA FRANCE

TURENNE

Turenne, bourg du département de la Corrèze, voisin de Brive, couronne de la manière la plus pittoresque une haute colline au pied de laquelle le chemin de fer de Paris à Toulouse s'est péniblement frayé un passage.



Turenne.

Ses rues étroites, montantes et tortueuses, ses maisons à colonnettes et à tourelles rappellent le moyen âge; mais ce qui en conserve le souvenir d'une manière encore plus frappante, ce sont les deux tours de son vieux château. Ces magnifiques donjons, dont la hauteur est doublée par l'énorme rocher taillé de main d'homme qui leur sert de piédestal, semblent témoigner que la cité féodale, simple commune aujourd'hui, jouit autrefois d'une certaine importance politique.

Turenne fut, en effet, pendant de longs siècles, le centre d'une sorte de petit royaume, composé de plusieurs centaines de paroisses et d'un certain nombre de villes. Au son de la cloche du château, trois mille hommes armés étaient sur pied en un instant. Les seigneurs de Turenne battaient monnaie, faisaient des nobles, exerçaient, en un mot, la plupart des droits régaliens : et cela jusqu'à la réunion à la couronne, sous Louis XV, de ce dernier des grands fiefs.

Parmi les familles qui tinrent la terre de Turenne, il en est une, celle de la Tour-d'Auvergne, qui a fourni à l'histoire de notre pays une de ses gloires les plus pures.

Le maréchal de Turenne, le plus habile capitaine de son siècle et une des âmes les plus honnêtes de tous les temps, ne naquit point entre les épaisses murailles du château limousin, mais il en fut un des possesseurs et il lui dut le nom qu'il devait illustrer.

Au nombre des fiefs qui, à l'origine, relevaient de Turenne, il en est un qui a donné aussi à la France de grands serviteurs. C'est le village de Noailles, que rien aujourd'hui ne distingue des villages voisins, mais qui fut jadis le siége d'un duché, et que domina longtemps un des plus beaux châteaux du Limousin. L'un des ducs de Noailles obtint, sous Henri II, le titre d'amiral, et obtint des succès comme diplomate. Deux autres membres de cette famille portèrent le bâton de maréchal de France, et Paris s'honore de compter parmi ses prélats les plus vertueux le cardinal de Noailles, qui, pendant un hiver rigoureux, fit fondre son argenterie pour venir au secours des pauvres, et que son zèle courageux pour la discipline mit en butte à de nombreuses persécutions.

A. Saint-Paul.





Elle le déposa sur la table. (P 354, col. 2.)

LA TOUTE PETITE[1]

XXX

Menus propos de l'oncle Maupoil et de Mme Chantre. — Mme Chantre fait partager à ses bonnes amies la mauvaise opinion qu'elle a de Sidonie.

« Bon débarras! se dit Mme Chantre, quand elle apprit que les Lescale quittaient Versailles. Bon débarras! Au moins « cette dame » ne viendra plus chez nous pour voir s'il y a des toiles d'araignées derrière les meubles ou des erreurs dans le livre de comptes! »

La joie intérieure qu'elle éprouvait pour son propre compte ne l'empêcha pas de plaindre l'oncle Maupoil, ou plutôt elle fit semblant de le prendre en pitié, afin de l'exaspérer un peu. Car, de tous les mortels, l'oncle Maupoil était le mortel qui aimait le moins à se plaindre et à inspirer de la pitié aux autres, surtout à Mme Chantre.

« Pauvre monsieur! lui dit-elle d'un ton mielleux, quand il revint de conduire les Lescale au chemin de fer.

— Pourquoi « pauvre monsieur? s'il vous plaît, » dit-il d'un ton brusque à son excellente gouvernante.

« Pauvre Monsieur! comme vous allez être seul, maintenant! » Mme Chantre prononça ces paroles en levant les yeux vers le plafond, avec un petit soupir destiné à exprimer sa profonde commisération.

« Seul! répondit l'oncle Maupoil avec un sourire ambigu. Comment osez-vous dire que je serai seul, lorsque vous savez que je suis destiné à jouir, comme par le passé, du charme de votre compagnie. Vous vous calomniez, ma chère dame, permettez-moi de vous le dire. »

Mme Chantre comprit très-bien l'ironie; elle se demanda même un instant si le soin de sa dignité ne lui commandait pas de se fâcher tout rouge. Mais pour cela il aurait fallu rompre l'entretien par un de ces beaux mouvements d'indignation dont Mme Chantre avait le secret. Or Mme Chantre ne voulait pas rompre l'entretien, parce qu'elle avait des choses désagréables à dire, et qu'elle ne voulait, à aucun prix, être privée du plaisir de les dire.

« Mon Dieu, monsieur, dit-elle en contenant son courroux avec une grande force de caractère, ma compagnie ou rien, pour un homme comme vous, c'est bien la même chose.

— Croyez-vous? dit-il d'un ton presque aimable. Êtes-vous bien sûre de ne pas vous calomnier? »

Mme Chantre secoua la tête à plusieurs reprises.

« Je sais exactement ce que je vaux (c'est-à-dire pas grand'chose, dirent clairement les yeux malins de l'oncle Maupoil); je ne suis qu'une femme comme tant d'autres (aux moustaches près, bien entendu), et je ne me suis jamais laissé aveugler, même par les compliments de feu mon mari (pauvre agneau, que Dieu ait son âme! pensa charitablement M. Maupoil); aussi je ne me flatte pas de combler jamais le vide qui vient de se faire dans votre existence. Mais je m'indigne, oui, je m'indigne quand je pense que votre famille vous abandonne, à votre âge, après tout ce que vous avez fait pour elle, et tout cela pour obéir aux caprices d'une.....

1. Suite. — Voy. pages 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305, 321 et 337.

— Hein! d'une quoi? demanda l'oncle Maupoil en lui présentant son profil et en la regardant de côté.

— Le mot ne me vient pas, » dit-elle après s'être mordu prudemment la langue.

L'oncle Maupoil se mit à rire, et dit avec une douceur ironique : « Ne vous gênez pas, madame, cherchez le mot, et pour sûr vous le trouverez; d'ordinaire vous êtes moins embarrassée pour trouver vos mots. Peut-être voulez-vous dire simplement que Sidonie est folle, que c'est une originale!

— Je voulais seulement dire que tout cela s'était fait par la volonté de Mlle Sidonie.

— Eh bien! voyez, comme on se trompe! dit M. Maupoil, en affectant la plus grande bonhomie. Figurez-vous que Sidonie n'est pour rien dans ce départ, absolument pour rien. C'est moi qui ai tout fait. Suivez bien mon raisonnement, je vous prie. »

Mme Chantre pinça ses lèvres, ses moustaches en frémirent. Elle se redressa pour protester par la dignité de sa tenue contre la mystification que lui préparait le parrain de Sidonie. Ensuite, par un geste qui lui était familier, elle ramena ses deux bras sur sa poitrine, emprisonna son coude gauche dans sa main droite, et réciproquement. Alors elle dit d'une voix sifflante : « Monsieur, je vous écoute. »

L'oncle Maupoil la voyant exaspérée ne put s'empêcher de se frotter les mains. Quelle excellente idée avait eue cette bonne Mme Chantre de venir lui chercher noise, au moment où, tout ému encore des adieux qu'il avait faits à sa famille, il cherchait quelqu'un à quereller pour se soulager.

« Figurez-vous, madame, que j'ai, depuis quelque temps, des bourdonnements dans les oreilles; ne prenez pas cet air étonné, j'ai dit : des bourdonnements dans les oreilles; vous savez bien ce que c'est.

— Je le sais, dit sèchement Mme Chantre en battant d'impatience un petit pas redoublé avec ses doigts osseux sur ses coudes pointus.

— Bon! reprit M. Maupoil. Je vais trouver mon médecin. Savez-vous ce qu'il me dit? « Prenez de » l'exercice et changez d'air le plus souvent pos- » sible. Quelques promenades à Paris vous feraient » un bien extraordinaire; c'est souverain pour les » bourdonnements dans les oreilles. Le meilleur en- » droit, c'est le boulevard de la Madeleine et celui » des Italiens. » Les médecins vous font souvent des prescriptions bizarres, n'est-ce pas? mais je suppose qu'ils savent ce qu'ils disent et ce qu'ils font. »

Ici Mme Chantre fut sur le point d'éclater, mais elle se retint prudemment; la mesure n'était pas comble, et jamais M. Maupoil n'était plus généreux avec sa gouvernante que les jours où il l'avait le plus taquinée. Elle songea au testament de l'oncle Maupoil, calcula mentalement ce que la scène présente pourrait lui rapporter, et se contenta de battre le rappel sur ses coudes.

« Ah! continua l'oncle Maupoil, voici encore quelque chose qu'il ne faut pas que j'oublie. Le docteur me conseille de dîner à Paris, après ma promenade sur le boulevard; mais il m'interdit sévèrement de dîner au restaurant, à cause des falsifications sans nombre que les restaurateurs font subir aux aliments. Il m'ordonne donc de dîner dans une maison amie. Alors, savez-vous ce que j'ai fait, moi, vieil égoïste que je suis? Comme je ne connais personne à Paris, j'ai prié M. Lescale d'aller s'y installer et de louer un appartement dans la rue des Mathurins; vous voyez cela d'ici : c'est tout près du boulevard; je l'ai prié aussi de me réserver une chambre dans cet appartement pour les jours où ma promenade hygiénique m'aurait trop fatigué.

» M. Lescale m'a répondu que cela se trouvait à merveille; qu'il n'était plus d'âge à faire tous les jours la navette entre Paris et Versailles et qu'il songeait depuis quelque temps à déménager. Mme Baudouin m'a déclaré que la solitude du boulevard de la Reine commençait à lui peser, et qu'elle ne serait pas fâchée non plus de vivre un peu plus à portée du boulevard des Italiens. Tout allait bien jusque-là. Sidonie seule a témoigné les plus vifs regrets de quitter son cher Versailles; mais j'ai fini par la décider aussi. Voilà l'exacte vérité. Rendez-moi le service de la faire connaître à vos bonnes amies, qui ne manqueront pas, j'en suis sûr, de la répandre aux quatre coins de la ville. Je vous autorise même à leur dire que je suis un abominable égoïste! »

La patience de Mme Chantre était, ou du moins paraissait être à bout. Ce n'était plus le rappel qu'elle battait, c'était la charge, c'était la générale.

Quand elle prévit que le discours de M. Maupoil touchait à sa fin, elle tira délicatement son mouchoir et se l'appliqua sur les yeux, en le tenant de la main gauche. Quand le discours fut fini, elle plongea sa main droite dans une poche mystérieuse qui rendit aussitôt un son métallique; après avoir longtemps tâtonné, comme si l'émotion lui faisait trembler la main, elle en arracha avec un geste tragique un énorme trousseau de clefs et le déposa sur la table, devant M. Maupoil, avec une grande dignité.

Alors, les yeux toujours cachés derrière son mouchoir, elle dit d'une voix qu'elle tâchait de rendre amie et qui n'était que chevrotante : « Puisque j'ai



perdu à ce point votre confiance, il ne me reste plus qu'une chose à faire, c'est de vous rendre les clefs que vous aviez mises entre mes mains. Je monte de ce pas

faire ma malle, et je ne la fermerai que quand vous en aurez vérifié le contenu. » Là-dessus, elle se leva majestueusement et quitta la salle à manger en tirant la porte derrière elle avec une vigueur étonnante chez une personne si abattue.

« Attrape, langue de vipère! dit l'oncle Maupoil tout ragaillardi, aussitôt que la dame fut de l'autre côté de la porte. Je sais très-bien que tu ne feras pas ta malle, et que tu calcules déjà ce qu'il pourra t'en revenir d'avoir été mystifiée. »

Une fois de l'autre côté de la porte, Mme Chantre reprit dans sa poche son mouchoir dont elle n'avait que faire, vu qu'elle avait les yeux parfaitement secs. En traversant le salon, elle eut à passer devant le portrait de Sidonie et devant celui de M. Maupoil. Au premier elle montra le poing; elle regarda le second avec un sourire méprisant et se contenta de hausser les épaules.

Après quoi, elle se rendit tranquillement à l'office, et se fit servir pour son goûter la moitié d'un poulet froid, avec une excellente sauce mayonnaise; elle ne dédaigna pas non plus de tremper à plusieurs reprises ses lèvres minces et ses moustaches délicates dans un mélange généreux d'eau et de vieux bordeaux, où l'eau ne jouait qu'un rôle très-secondaire. Elle termina son petit festin solitaire en trempant quelques biscuits dans un verre de bordeaux sans mélange; et comme ses forces se trouvaient réparées, et que le bordeaux avait égayé ses esprits, elle se mit à sourire : « Ce qu'il y a de bon, dit-elle en pliant sa serviette, c'est qu'il s'imagine m'avoir couverte de confusion. »

Elle réfléchit alors sur la petite scène qui venait d'avoir lieu, et la recomposa à sa façon, avant de la raconter à ses bonnes amies. Ses bonnes amies, dès le soir même, apprirent avec attendrissement que le pauvre M. Maupoil, tout en larmes, lui avait dit en propres termes : « Tous les autres sont des ingrats, surtout cette petite vipère de Sidonie; vous seule m'êtes demeurée fidèle, soyez sûre que je m'en souviendrai. » Aussitôt l'imagination de ces dames se mit en campagne; pourquoi Mme Chantre ne deviendrait-elle pas un jour Mme Maupoil, en récompense de son dévouement! Dans tous les cas, si M. Maupoil n'épousait pas sa gouvernante, il ne pouvait se dispenser, à moins d'être le dernier des hommes, de lui laisser la moitié de sa fortune, sinon sa fortune tout entière. Mme Chantre, flattée de ces suppositions, se défendait faiblement; quelqu'une de ces dames ayant témoigné la crainte de voir l'oncle Maupoil revenir de ses préventions et laisser quelque chose à Sidonie : « Je la méprise, dit Mme Chantre, qu'on ne me parle jamais de cette poupée, qui fera mourir



Elle montra le poing au portrait de l'oncle Maupoil. (P. 355, col. 1.)

toute sa famille de désespoir. Savez-vous bien que si M. Lescale et sa sœur se sont sauvés de Versailles, c'est qu'ils savaient d'avance qu'ils n'y trouveraient jamais un mari pour cette mijaurée : elle est trop connue ici. »

Cette odieuse méchanceté fut acceptée sans discussion par toutes les dames présentes. Si quelque prétendant à la main de Sidonie fût jamais venu chercher des renseignements dans le clan de Mme Chantre, il est à supposer qu'il aurait renoncé bien vite à ses projets.

XXXI

C'est pour le coup que Sidonie devient une vraie petite mondaine.

Un proverbe dit : « Goutte bien tracassée est à moitié passée. » A ce compte la goutte de l'oncle Maupoil aurait dû être bien près de sa fin, car il la tracassait furieusement sur la route de Versailles à Paris, et de Paris à Versailles, tantôt en chemin de fer, tantôt en omnibus américain, tantôt à pied, à travers les bois, quand le temps était beau.

« Vous vous tuez à être continuellement sur la route de Paris, comme un marchand de journaux ou un colporteur, lui dit un jour Mme Chantre d'un air obséquieux.

— Je me tue? reprit l'oncle Maupoil avec une feinte surprise. Ma foi! vous faites bien de me l'apprendre, car je ne m'en doutais pas. Il me semblait au contraire que ma santé n'avait jamais été plus florissante.

— A votre âge, monsieur, il n'est pas prudent de voyager seul aussi souvent. Il peut vous prendre une faiblesse en route : un accident est si vite arrivé. »

La rusée Mme Chantre avait deux motifs pour parler ainsi. D'abord, elle aurait voulu persuader à M. Maupoil qu'elle était prête à sacrifier son repos et sa tranquillité, par dévouement pour sa personne. Ensuite, elle n'eût pas été fâchée de faire de temps à autre une petite excursion à Paris pour voir si les choses se passaient chez les Lescale aussi bien que M. Maupoil le disait avec une affectation irritante.

M. Maupoil, qui devinait les préoccupations de sa gouvernante, prenait un malin plaisir à les accroître.

« Alors, répondit-il aux insinuations de Mme Chantre, vous allez me tourmenter comme on me tourmente là-bas, pour que je vende ma maison, et que j'aille habiter ma chambre de la rue des Mathurins ; et de fait, c'est une jolie chambre.

— Ce n'est pas là ce que je voulais dire, » reprit Mme Chantre d'une voix altérée. Elle eut sérieusement peur de perdre sa place de gouvernante, et d'être rayée du testament de M. Maupoil. « Je voulais dire que j'aurais pu vous accompagner.

— Et mettre du sucre d'orge dans votre poche, dit l'oncle Maupoil en clignant l'œil, et m'en donner en chemin de fer, pour me faire tenir tranquille, et fermer la portière pour m'empêcher de me pencher en dehors, et me défendre de sauter avant l'arrêt complet du train, et m'aider à descendre l'escalier de la gare! Nous n'en sommes pas encore là, Dieu merci; et puis, je suis un petit entêté moi, et j'ai mis dans ma tête de voyager tout seul. Je vous suis néanmoins fort obligé de votre bonté, mais ce n'est pas encore le moment d'en abuser. »

Mme Chantre en fut donc réduite à savoir les nouvelles par l'oncle Maupoil, qui, pour la dérouter et la taquiner, ne se faisait aucun scrupule d'altérer la vérité.

« On m'a dit que M. Lescale est tout triste et qu'il dépérit, dit-elle un jour en affectant de prendre le plus vif intérêt à la santé de M. Lescale.

— Ah! tu plaides le faux pour savoir le vrai, et tu veux jouer au plus fin avec moi, se dit en lui-même M. Maupoil, je vais te servir un plat de mon métier, et il ajouta tout haut : « Ah! *on* vous a dit cela! Eh bien, conseillez à monsieur *on* de prendre de meilleures lunettes. M. Lescale est rajeuni de dix ans, et il est gai comme un pinson. C'est cette vie monotone de Versailles qui le vieillissait avant l'âge. Savez-vous que M. Lescale monte tous les jours à cheval avant son dîner et fait le tour du lac au bois de Boulogne? A preuve qu'il monte un cheval très-vif, complétement noir, avec une étoile blanche au milieu du front; c'est-à-dire, ce n'est pas une étoile blanche, c'est une demi-lune, car il faut être exact quand on raconte. »

« Il se moque de moi, » se disait avec dépit Mme Chantre, qui aurait donné son plus beau chapeau pour savoir quelque chose de la vérité, afin d'en tirer des arguments nouveaux contre Sidonie.

La vérité, la voici : Bien souvent, après une journée chaude et étouffante, M. Lescale, au sortir de son bureau, regrettait le temps où il prenait le train de cinq heures pour aller respirer sous les ombrages de Versailles. Il voyait, comme dans un mirage, les vastes allées du Parc, longues et fraîches, les beaux couchers de soleil qu'on vient contempler du haut de la terrasse, les ormeaux même du boulevard de la Reine, la maison, le jardin surtout où l'on dînait au frais les soirs d'été.

Il prenait en soupirant le chemin de la rue des Mathurins, poursuivi jusque dans sa chambre à coucher par le vacarme des voitures ou des omnibus. Ou bien encore il s'en allait rôder aux environs de la gare Saint-Lazare, pour serrer la main à quelques vieux habitués du train de cinq heures. Les habitués lui reprochaient en riant son dédain pour Versailles, au moment même où il le regrettait le plus, et où il suivait d'un œil d'envie ceux qui se hâtaient d'aller prendre le train, et qui, tout le long du chemin, verraient des arbres et de la verdure.

Le luxe de Gaston, qu'il pouvait voir de plus près et à toute heure, l'épouvantait sans qu'il osât en convenir.

Un jour, *on* avait dit à Mme Chantre que Mme Baudouin reprochait tous les jours à son frère de l'avoir traînée à Paris, où elle ne pouvait s'accoutumer.

« *On* vous a encore renseigné inexactement, répondit l'oncle Maupoil avec le plus grand sérieux. Mme Baudouin ne fait pas des reproches à son frère *tous les jours*, mais seulement *de deux jours l'un*, et encore jamais après le déjeuner. Cela tient à une maladie d'estomac qui lui vient uniquement de la mauvaise qualité des eaux de Versailles. Aussitôt après déjeuner, elle devient vive et alerte ; alors elle visite les magasins, fait des courses en voiture, reçoit beaucoup de visites, et ne manque pas un soir d'aller au théâtre.

» Quant à Mlle Sidonie, dont vous ne me demandez jamais des nouvelles, elle a trompé toutes vos prévisions, et je suis sûr d'avance, connaissant votre bonté, que vous serez heureux de l'apprendre. Elle continue à avoir de grands succès dans le monde, et malgré cela elle consacre deux heures par jour à son piano, deux à la couture et au tricot, quatre à la littérature, et je ne sais plus combien à la géographie. Je me demande souvent où elle trouve le temps de manger et de dormir. Comme elle est plus belle que jamais, elle a déjà été demandée en mariage par deux ambassadeurs ; M. Lescale est désolé, car elle n'a que seize ans, et il prévoit déjà le moment où il lui faudra se séparer d'elle. »



Le rêve de Mme Chantre. (P. 356, col. 1.)

En réalité, Mme Baudouin, plus que son frère peut-être, regrettait le calme et la paix du boulevard de la Reine, qu'elle trouvait autrefois trop bruyant, et qui lui semblait maintenant une délicieuse thébaïde, comparé à la rue des Mathurins. L'animation des rues, le va-et-vient des passants, lui causaient une sorte d'effroi et d'étourdissement perpétuel. A son âge et avec son caractère, on ne fait pas volontiers de nouvelles connaissances ; elle vivait donc dans un isolement pénible. Autant que possible elle accompagnait Sidonie ; mais la vie de Paris est horriblement fatigante, et bien souvent, à son grand regret, il lui fallait confier la « toute petite » aux bons soins du jeune ménage Lescale. L'âge venait, ses forces diminuaient de jour en jour et elle prévoyait avec effroi le moment où Sidonie lui échapperait tout à fait.

Quant à Sidonie, naïvement ingrate, comme tous les enfants gâtés, elle ne s'apercevait de rien, et attribuait seulement aux approches de la vieillesse les changements qu'elle remarquait dans la personne de son père et dans celle de sa tante.

Ayant eu à rougir deux ou trois fois de son ignorance, elle fut la première à vouloir suivre des cours de jeunes filles. Malheureusement, les cours étaient trop forts pour elle, et elle ne daignait pas suivre des cours élémentaires, qui auraient été à sa portée. Elle assista néanmoins à des cours avec assez d'assiduité, puis s'aperçut qu'elle ne retenait rien, continua par amour-propre et finit par laisser là les cours sur le conseil de sa belle-sœur.

Elle commençait, toute jeune qu'elle était, à avoir trop d'obligations mondaines pour travailler avec suite. Berthe l'initia au plaisir (il paraît que c'en est un) de faire de longues stations dans les magasins, même sans avoir d'emplettes à faire ; elle lui fit connaître les pâtissiers à la mode, où le beau monde va soi-disant pour grignoter des gâteaux, mais en réalité pour être vu et pour voir ; elle l'emmena en visites pour la former et lui faire parler couramment ce joli jargon parisien qui tient lieu d'instruction à tant de Parisiens. On suivit assidûment les concerts et l'on se risqua même au spectacle.

Sidonie en vint à ne pas comprendre que sa tante pût résister au désir de visiter des magasins ; elle la querellait doucement sur ses goûts de retraite et sur ses habitudes provinciales. Parfois cependant elle sentait quelques remords de la laisser si longtemps seule ; elle prenait la ferme résolution de lui tenir compagnie le lendemain. Mais le lendemain il se trouvait que sa belle-sœur avait absolument besoin d'elle pour une course importante.

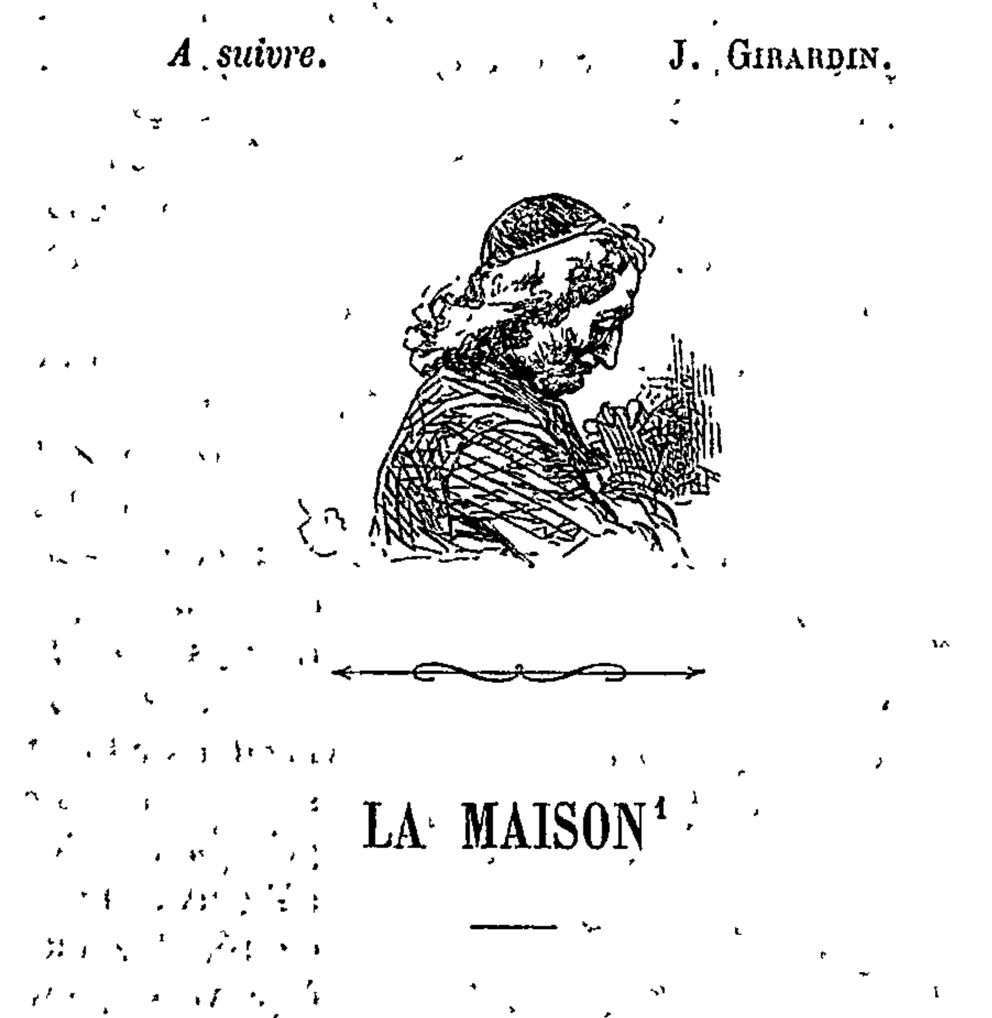
« Je n'irai pas cette fois ! » se disait-elle en recevant son message.

Et alors, sans s'en douter, elle prenait des airs si désolés et si mélancoliques, que sa tante était la première à lui conseiller de sortir.

« Je me sens si vieille et si fatiguée, écrivait Mme Baudouin à M. le chanoine, que je n'ai plus la force de lutter ; d'ailleurs j'ai tout le monde contre moi. Elle est charmante ma petite Sidonie, mais si mondaine ! Je n'ai rien de grave à lui reprocher, sinon de n'être pas de tout point la vraie fille de sa

mère; et encore peut-être suis-je la vraie coupable. Ses sentiments sont restés bons, mais sa piété même est une piété mondaine. Elle prétendait l'autre jour qu'elle ne peut prier véritablement qu'à la Madeleine. Écrivez-moi pour me donner du courage et de l'espoir, et ne nous oubliez pas dans vos prières. »

A suivre. J. GIRARDIN.



LA MAISON[1]

Voici au nord de notre Europe la race laponne. Un savant professeur de Lund, M. Nilsson, a démontré par ses patientes recherches que jadis elle occupait les provinces méridionales de la Suède. Elle a été subjuguée par une race plus vigoureuse, plus intelligente, et refoulée dans la morne et froide région qui, du golfe de Bothnie, s'étend jusqu'aux rives de la mer Glaciale, bien au delà de la station où notre poëte Regnard annonçait, dans une inscription latine, qu'il était au bout du monde.

Pour la famille laponne, le renne est le don providentiel comme le palmier à éventail, le mauritia, pour les Guaranos, l'arbre à pain pour plusieurs peuplades de l'Océanie, le buffle pour l'Indien des prairies de l'Ouest; et le phoque pour les Groënlandais. Du renne elle tire sa nourriture journalière, le lait qu'elle assaisonne avec de petites baies sauvages et dont elle fait du beurre, la chair dont elle ne consomme qu'une partie, dont elle livre le surplus à des marchands, en échange de divers objets; du renne elle tire la peau dont elle fabrique ses vêtements, les muscles et les nerfs dont elle fait du fil, les cornes dont elle fait différents ustensiles. En été, le renne porte les piquets de la tente, en hiver on l'attelle au traîneau.

Une particularité philologique indique l'importance que les Lapons attachent à ce précieux quadrupède. On chercherait vainement dans leur langue un terme scientifique, une locution abstraite, une expression de luxe ou de volupté. Mais il n'y a si petite parcelle du renne qui n'ait son nom distinct, et sans cesse le Lapon est occupé de ses troupeaux nomades, qui bientôt épuisent à la surface de la terre la légère couche de lichen, leur unique aliment. Il les conduit de pâturage en pâturage, et souvent voyage la nuit pour les laisser paître dans le jour. Ah! les tristes pérégrinations! Le sol si aride! Le ciel si sombre! En hiver un froid de 30 à 40 degrés; en été, le fléau des moustiques! Et pas un autre asile que la tente composée de quelques pieux dont on enfonce la pointe dans le sol, et que l'on recouvre de lambeaux d'étoffes grossières ou de peaux de rennes.

Au milieu de cette étroite enceinte est le foyer où l'on allume des faisceaux de broussailles humides qui produisent une fumée épaisse, nauséabonde, suffocante. Là, tandis que la femme prépare le repas du jour, ou prend soin des enfants, le Lapon est accroupi sur le sol, inerte, silencieux, les mains plongées dans les larges manches de sa tunique, le visage impassible.

Ces pauvres Lapons! Je les ai vus avec une mélancolique et sympathique émotion dans la rigueur de leur travail, dans la joie que leur donnaient quelques gouttes d'eau-de vie, ou quelques brins de tabac dans leur morne indolence et leur placide résignation. Je les ai vus. Un jour on n'en verra plus aucun. Leur nombre est déjà très-restreint, et graduellement il diminue. On peut prévoir le temps où rien ne restera de cette race jadis considérable.

Plus fortes et plus heureuses sont les races nomades des régions orientales. Plus doux aussi est leur climat, plus favorables leurs conditions d'existence.

Entre le Don, le Volga, la mer Caspienne et le lac chinois de Dsaisang s'étendent ces immenses plaines qu'on appelle les steppes. Leur aspect, comme celui de l'Océan, éveille dans l'âme le sentiment de l'infini. Leur végétation est plus variée que celle des llanos de Caracas et des pampas de Buenos-Ayres. Quelques-unes sont parsemées d'odorants arbrisseaux; d'autres, dans toute leur étendue, couvertes de graminées; d'autres revêtues de plantes articulées, charnues, toujours vertes. Souvent aussi on voit briller au loin des efflorescences salines, semblables à des lichens, et réparties inégalement sur le sol glaiseux comme de la neige nouvellement tombée.

Là sont disséminées plusieurs peuplades qui de siècle en siècle ont conservé, au moins en grande patrie, leurs habitudes primitives. Là sont les Kirghises, les Cosaques, les Kalmoucks.

La kibik, c'est-à-dire la tente des kalmoucks, est la même que dans les anciens temps, un simple treillage en bois, arrondi à sa base, rétréci à sa sommité. En été, il suffit pour les garantir de la chaleur; en hiver, on le couvre d'un feutre épais. A l'intérieur, cette habitation n'est point dénudée comme celles des Lapons. On y voit des coffres, des couchettes, des vases de cuir fabriqués par un ingé-

1. Suite et fin. — Voy. page 343.

nieux procédé qui leur donne l'éclat et la légèreté du verre sans fragilité.

Il faut que l'attirail de ménage ne soit pas trop lourd, ni trop difficile à transporter, car sans cesse, surtout en été, le Kalmouck conduit son bétail en plusieurs pâturages. Ces migrations se font très-gaiement. On part le matin, et l'on peut dire adieu sans regret au lieu que l'on quitte, sachant que prochainement on y reviendra. La femme et les jeunes filles marchent d'un pied léger, chantant tout le long du chemin. A l'endroit marqué d'avance par le guide, la caravane s'arrête, et bientôt toutes les tentes sont rangées symétriquement. Au milieu est celle du chef, plus élevée, plus spacieuse que les autres et en hiver reconnaissable particulièrement à sa couleur. Lui seul a le droit de la couvrir de feutre blanc. Autour des habitations paissent les troupeaux, de nombreux troupeaux. Il y a des Kalmoucks qui ne possèdent pas moins de quatre mille chevaux et des moutons en quantité. Le mouton parmi eux représente l'unité monétaire, comme autrefois en Irlande l'aune de Vadmel. Ils comptent par moutons comme nous par francs.

Lorsque le campement est achevé, le Kalmouck, assis en paix sous son pavillon, savoure le rustique souper préparé par sa femme et volontiers s'accorde une tasse de koumys, l'onctueux lait de jument transformé, par la fermentation, en une liqueur enivrante. Mais il s'abandonne difficilement à quelques excès. Le nom de Kalmouck résonne assez mal à notre oreille et n'éveille généralement dans notre esprit qu'une idée fâcheuse. Ceux qui ont vu dans son pays, dans sa vraie vie pastorale, ce pacifique descendant des hordes mongoles s'accordent à louer ses vertus. Il est honnête et hospitalier, fidèle à son prince et religieux. Dans un coffret placé près de son lit sont enfermées ses images vénérées. A certains jours de fête, il les range dans sa tente sur un petit autel et il les illumine avec des lampes et des cierges odoriférants. Il est très-fervent sectateur du lamisme, une douce et compatissante doctrine. Son grand Lama, son maître suprême, réside sur une montagne du Tibet couverte de monastères. Le Kalmouck est bien convaincu que ce religieux souverain n'est point un être mortel, mais un dieu incarné passant sur cette terre d'un corps humain dans un autre.

Sur les frontières de la Perse, du côté de Tauris, les voyageurs s'arrêtent avec une curiosité particulière dans les habitations d'une autre peuplade de pasteurs : les Yézides. Leur origine, malgré les recherches de plusieurs savants, est encore très-incertaine. Leur religion est un singulier mélange d'idolâtrie et de vagues notions chrétiennes. Ils adorent un Dieu qui a été crucifié pour soutenir sa doctrine, et qui est remonté au ciel comme un rayon de lumière. En même temps ils adorent le diable, c'est-à-dire l'ange déchu, jadis le plus beau des esprits célestes et le plus puissant. Il fut dépouillé de sa splendeur et condamné à vivre dans un état abject pour avoir trompé Adam. Mais, par son repentir, il obtiendra sa grâce, et alors il se souviendra de ceux qui l'ont honoré pendant qu'il était proscrit.

En Perse aussi sont les Illyantes dont les mœurs semblent être les mêmes qu'au temps où leur pays était envahi par Alexandre. Au commencement de mars ils descendent des montagnes dans les vallons



La kibik, ou tente des Kalmoucks. (P. 358, col. 2.)

printaniers, et, de tout côté, cheminent avec leurs troupeaux de pâturage en pâturage. Au mois de novembre ils retournent sur les hauteurs escarpées, et passent l'hiver dans des grottes naturelles ou des huttes grossièrement construites.

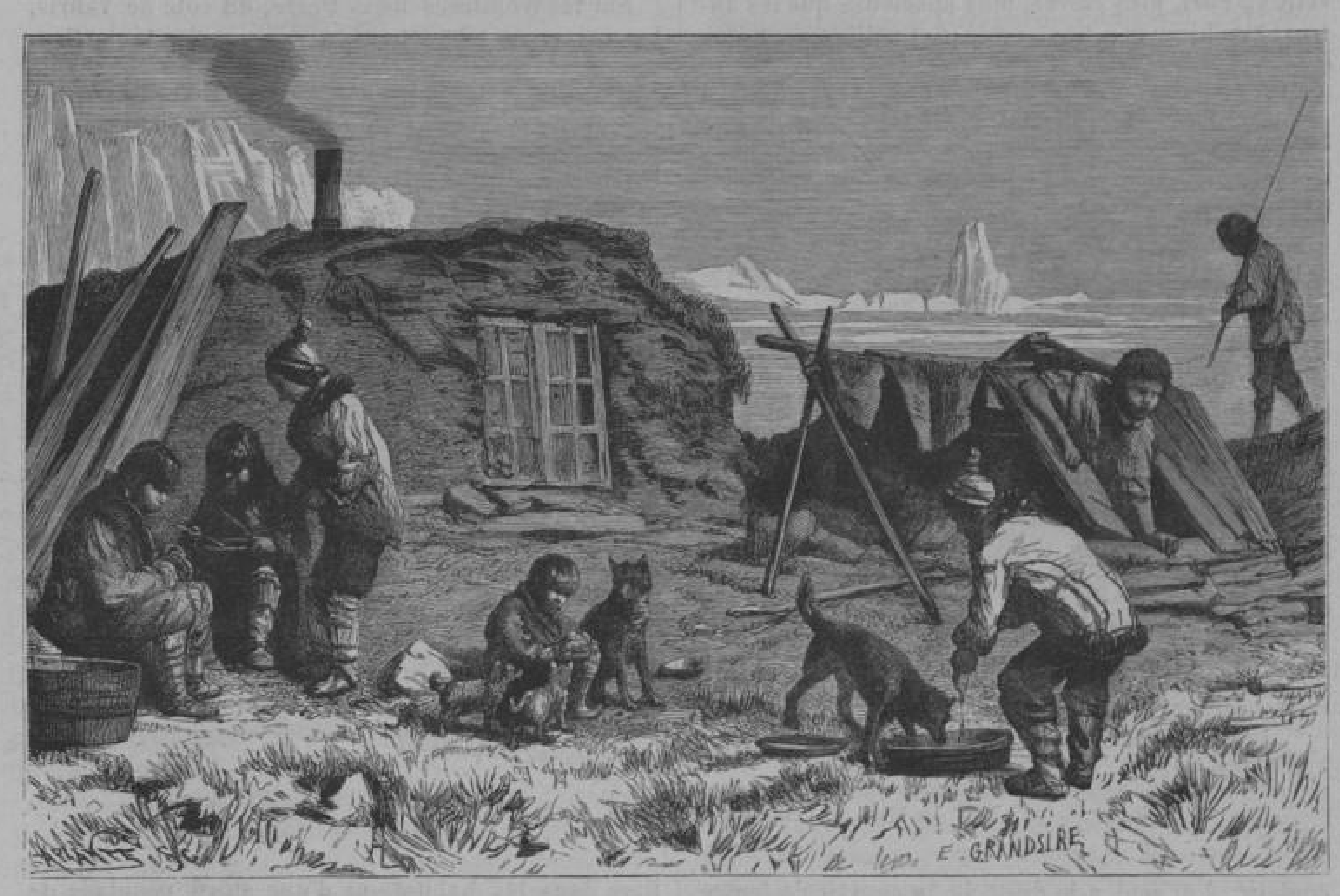
Très-pacifiques sont ces diverses tribus. Mais il en est qui n'ont pas le même heureux tempérament, qui ne peuvent s'asservir aux régulières habitudes de la vie champêtre, ni vivre simplement du produit de leurs bestiaux. Le cri de guerre résonnant tout à coup dans leurs pâturages les exalte, et un espoir de pillage les transporte. Telle est notamment la race des Kurdes, celle des Kirghises et des Bachkirs.

on les appelait voleurs. On ne leur déplait point si on leur donne le nom de pillards, ce nom impliquant une idée de lutte et d'honneur par le courage.

Où l'honneur va-t-il se nicher!

Les Kurdes occupent une sorte de terrain neutre sur les confins de la Turquie, de la Perse et de la Russie. La Turquie et la Perse essayent en vain de les dompter. La Russie seule les effraye. De plus en plus elle s'avance sur leurs domaines et les punit de leurs larcins.

Au delà de l'Oural, la Russie répand des idées de civilisation parmi les rudes Bachkirs. Dans les



Maison d'Esquimaux, sur la côte occidentale du Groënland. (P. 362, col. 2.)

Les Kurdes prétendent descendre en ligne directe des esprits aériens : des Djins. En réalité ils descendent des Carduchi, ces fougueux guerriers qui s'opposèrent si vigoureusement à la retraite des Dix Mille. Tout en eux atteste cette antique origine. Xénophon a fait leur portrait en faisant celui de leurs ancêtres. Quelquefois ils semblent fort occupés de leurs troupeaux et assez satisfaits de leur régime économique : le lait de chèvre, la graisse de mouton et le pain noir. Mais les aventures de combats sont si émouvantes; la petite ville à laquelle ils peuvent arriver en deux ou trois journées de marche a un si beau bazar; la caravane qui passe près de leur campement emporte tant de choses précieuses! Comment faire pour résister à la tentation? On les mettrait en colère pourtant si

steppes du Don et du Volga, elle subjugue le caractère turbulent des Kirghises.

Les Bachkirs en sont venus à construire dans leurs pâturages des huttes en bois.

Les Kurdes et les Kirghises n'ont pas encore d'autre habitation que la tente.

La plus curieuse de toutes est celle du Bédouin, Luxe et misère, scènes pastorales et coutumes cruelles, générosité chevaleresque et convoitises honteuses, tous les contrastes sont réunis dans cette demeure mobile que les Arabes appellent Beith (maison).

Elle est assez spacieuse, couverte en peaux de chèvre et divisée par un rideau de laine blanche en deux compartiments : l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes. Dans le premier, le sol est ordi-



Isba, ou maison de paysans russes. (P. 363, col. 1.)

nairement revêtu d'un bon tapis de Perse ou de Bagdad. Dans le second nulle élégance pareille, mais les ustensiles de cuisine, les sacs où l'on met le beurre, les outres que l'on remplit d'eau, les flacons de laine. La femme est là qui sans cesse travaille, raccommode les vêtements, broye le blé, recueille le lait de chèvre et de chamelle et prépare le repas dont son époux, son maître souverain, lui abandonnera les restes.

Ces repas sont ordinairement d'une simplicité toute primitive : le pain sans levain, le lait bouilli, la galette de farine et de dattes. A certains jours de fête et à l'arrivée d'un étranger, on égorge un agneau, ou un chevreau; et l'on fait une ample consommation de café. Alors arrive le conteur qui sait par la tradition les plus belles aventures de Sinbad le Marin, du calife de Bagdad, d'Aladin avec sa lampe magique, aussi celles de Bounaberdi le grand sultan de la race franque. Alors arrive le chanteur qui célèbre en vers emphatiques le courage des guerriers, les exploits d'Antar, le Roland, le héros de la nation arabe, ou les charmes de la beauté et les enchantements de l'amour. C'est l'idéal de la poésie dans une dure réalité. La femme, en écoutant derrière son rideau ces strophes galantes accompagnées par les sons aigus de la rhébaba, pense qu'elle a encore les dents blanches et les noires prunelles décrites par le poëte. Mais la pauvre femme d'Orient! Le bienfait de la loi évangélique n'est pas encore arrivé jusqu'à elle. Le christianisme ne l'a point affranchie et point anoblie. Elle est l'esclave de celui qu'elle appelle son époux. Il l'asservit à tous ses caprices. Il la dégrade par sa jalousie. Il l'outrage par ses passions encore plus peut-être que par son indifférence, et s'il lui plaît de s'en séparer, rien ne l'on empêche : *Ent talek*, tu es répudiée, dit-il, et sans autre formalité il la renvoie dans sa famille.

Le Bédouin en écoutant les chants de combat pense qu'il doit aussi combattre. Et pourquoi? Pour venger une injure, ou pour piller. C'est l'une de ses plus constantes occupations, et l'on peut dire une des nécessités de sa vie.

« Les Arabes, dit Buckkardt, sont obligés de voler et de piller. La plupart des familles de la tribu des Anezé ne sont pas en état de subvenir à leur dépense annuelle avec le profit qu'elles tirent de leur bétail, et peu d'Arabes consentiraient à vendre un chameau pour acheter des vivres. Ils savent par expérience que, s'ils sont longtemps en paix, leur richesse diminue. La guerre et le pillage leur sont indispensables. »

De ces actes de violence, le Bédouin ne se fait nul scrupule. Descendant d'Ismaël, fils aîné d'Abraham, n'a-t-il pas été dépossédé de ses prérogatives par un autre fils? Il ne peut s'emparer des riches domaines qui devaient, dit-il, lui appartenir. Mais il est le roi du désert. Là, les pachas turcs ne peuvent arrêter ses déprédations. Là, sur son vigoureux cheval, avec sa grande lance, il s'en va de côté et d'autre, dévalisant les voyageurs, pillant ou rançonnant les caravanes, imposant son tribut aux villages craintifs, rapinant enfin tant qu'il peut par la ruse ou par la force avec une douce satisfaction, comme si à chaque rapine il ne faisait que reprendre une parcelle de son héritage. Puis il rentre dans sa tente et alors apparaît un tout autre homme. L'ardent cavalier s'asseoit sur un tapis et y passe de longues journées, indolent, inerte, dormant ou fumant. L'impitoyable voleur s'apitoie au récit d'une infortune, tend la main à l'infirme, fait l'aumône au pauvre et se glorifie de recevoir le passant qui lui demande l'hospitalité.

Son habitation est assez solidement implantée dans le sol pour résister à la violence du simoun, assez commode pour que le maître y repose tranquillement dans ses jours de mollesse, assez spacieuse pour qu'il puisse y donner une place à ses hôtes.

C'est la tente de l'Orient avec les misères matérielles et les passions d'une race inculte, moins les rayons de soleil et le ciel lumineux.

Dans les régions polaires où le ciel est si sombre et le soleil si pâle, les hommes, pour se défendre contre les rigueurs du climat, se font d'étranges demeures.

Les Esquimaux de l'Amérique du Nord se font des huttes de neige. Ni bois, ni briques, ni limon, pas autre chose que la neige amoncelée sur le sol durci par le froid, et ce travail architectural n'est pas difficile. Une couple d'ouvriers suffit pour construire en quelques heures une rotonde de 15 mètres de circonférence à sa base et de 5 mètres de hauteur qui sera le nid de plusieurs familles. L'un de ces ouvriers taille les blocs de neige. L'autre les range méthodiquement. Au sommet de son édifice, il enchâsse dans la neige compacte une plaque de glace transparente. C'est l'œil de bœuf de ce palais d'hiver. C'est le vitrail par lequel doit entrer la lumière extérieure. Nulle autre fente et nulle autre porte. Seulement une étroite ouverture à laquelle aboutit une sorte de tunnel creusé aussi sous la neige. C'est par ce difficile passage qu'on pénètre dans le logis. Là sur un socle de neige est un large vase rempli d'huile de poisson où sans cesse brûle une mèche faite avec de la mousse. C'est l'une des plus curieuses inventions de l'Esquimau, et son meuble le plus précieux en sa cruelle saison d'hiver. C'est la lampe qui l'éclaire, le foyer où il fait cuire ses aliments, le calorifère qui répand sous son dôme de neige une telle chaleur, que parfois il est obligé de se dépouiller d'une partie de ses vêtements.

L'étranger ne peut supporter cette lourde température, encore moins l'épaisse fumée de la lampe dans l'étroite enceinte où nul souffle d'air ne pénètre, les émanations d'une huile rance en combustion, d'une cuisine infecte, d'un amas de saletés.

Bien tristes aussi sont les yourtes, les habitations souterraines de plusieurs peuplades disséminées au

nord et au nord-est de l'Asie, particulièrement des indigènes de l'Archipel aléoutien, ce curieux archipel qui d'un côté s'étend vers les rives du Kamtchatka en Asie, de l'autre vers la plage d'Alaska en Amérique. A voir l'alignement de ses divers groupes, on dirait les piles d'un pont destiné à rejoindre les deux continents. Là s'élèvent des collines arides et des montagnes volcaniques sur des vallées que nulle culture ne peut féconder. La mer est à peu près l'unique ressource des Aléoutiens. Mais ils ne savent pas ménager ce qu'elle leur donne. Le poisson qu'ils en tirent en des heures propices, ils le dévorent gloutonnement sans même le faire cuire, ou le gaspillent sans songer au lendemain. Lorsque la pêche est infructueuse ou impossible, ils en sont réduits à manger les racines des plantes sauvages et les varechs. Leur climat est terriblement froid et il n'y a autour d'eux ni charbon de terre, ni tourbe, ni forêts, pas d'autre combustible que de chétives broussailles ou des herbes sèches. Dans cette affreuse pénurie, ils vont chercher au sein de la terre la chaleur qu'ils ne peuvent avoir à sa surface. A dix ou douze pieds de profondeur, ils creusent une tranchée qu'ils allongent et élargissent à volonté. Les bois étrangers que la mer charrie et jette sur le rivage leur servent à étayer les parois de cette excavation et à fabriquer le treillage qui la recouvre. Sur ce treillage, ils étendent une couche de gazon. Çà et là est une ouverture au bord de laquelle on place une poutre échancrée du haut en bas ou une planche percée de plusieurs trous. C'est le complément de l'édifice ; c'est l'escalier par lequel on descend dans la demeure souterraine. Là s'installent à la fois vingt, trente familles destinées à subir le même régime sous le même toit, séparées l'une de l'autre, non point par des cloisons, mais par quelques piquets. Chaque ménage a son foyer, c'est-à-dire la lampe en pierre, où l'on allume dans une huile fétide une mèche d'herbes desséchées. Les femmes et les enfants restent la plus grande partie de la journée indolemment accroupis par terre. Les hommes se réjouissent s'ils ont pu se procurer un peu de tabac. Ils le mêlent avec de la cendre pour le faire durer plus longtemps, et lui donner plus d'âcreté.

Personne n'a pu voir sans une douloureuse émotion cette population sauvage dans ces fosses ténébreuses.

On retrouve les mêmes sinistres habitations parmi les Kamtchadales, les Samoyèdes, les Ostiaks. M. de Lesseps, qui du Kamtchatka rapporta en France les dépêches de La Pérouse a vu dans le pays des Koriaques une de ces yourtes qui n'avait pas moins de quarante pieds de profondeur.

Après avoir parcouru les régions les plus désolées du nord de l'Asie, et stationné dans les huttes les plus affreuses, avec quelle joie ce courageux voyageur arriva à l'isba russe. Ce n'est pourtant qu'une très-rustique construction. Nul architecte n'en a dessiné le plan, et nul maçon n'y a mis un bloc de pierre. Comme le *loghouse* du *settler* américain, elle est faite tout entière avec des troncs de sapins, taillés par la hachette du moujik et posés carrément l'un sur l'autre. Mais cela ressemble à une maison et l'on trouve là un poêle, un lit, une table, premiers indices de la vie civilisée, et à la place des fétiches de l'idolâtrie on trouve là aussi les symboles du christianisme. Au fond de la chambre occupée par la famille du paysan, en face la porte d'entrée, est une petite lampe devant une figure du Christ, de la Vierge et de quelque saint particulièrement vénéré. C'est ce qu'on appelle les *obras*, les saintes images. En franchissant le seuil de cette salle, on doit avant tout saluer ces images.

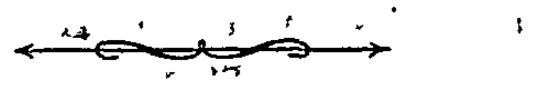
Ce sentiment religieux me rappelle celui qui m'a frappé à une autre extrémité du globe, dans la cabane solitaire du gaucho, au milieu des pampas. L'étranger entre là en prononçant les pieuses paroles qui dans une grande partie de l'Amérique espagnole remplacent encore nos banales formules de civilité européenne. *Ave Maria purissima*, dit-il en inclinant la tête.

A ces mots évangéliques, à ce signe de confraternité chrétienne le gaucho répond : *sin pecado concebida*. Puis il se lève et tend la main à son hôte.

De cette excursion à travers tant de malheureuses contrées et tant d'habitations sauvages, je reviens à notre pays de France. Ah! le noble et doux pays! Quels que soient parfois ses erreurs et ses emportements, comme on doit l'aimer! Comme ils doivent être reconnaissants envers la Providence ceux à qui elle a donné aux champs ou à la ville, sur ce sol si fécond, dans cette zone si charmante, l'honnête berceau, l'atelier du bon travail, le sanctuaire de famille — la maison — petite ou grande!

Mieux vaut peut-être la petite.
Parva domus, magna quies[1].

XAVIER MARMIER
de l'Académie française.



LES AVENTURES DU CAPITAINE MAGON[2]

VIII

Les aventures d'Hannon et de Jonas.

« Enfin, m'écriai-je dès que nos navires eurent pris la mer et commencèrent à s'éloigner de cette côte inhospitalière, enfin, Hannon, tu vas nous raconter tes aventures. Je ne doute pas qu'elles ne soient des plus intéressantes et des plus accidentées.

— Je le veux, répondit Hannon. »

1. Petite maison, grand repos.

2. Suite. — Voy. pages 10, 27, 43, 59, 76, 90, 110, 122, 138, 164, 170, 182, 204, 219, 235, 252, 267, 283, 299, 314, 331 et 347.

Nos navires se dirigeaient vers l'ouest pour revenir dans la direction de l'île de Preudayn; la mer était belle, le vent favorable. Tout le monde se groupa sur l'arrière autour du scribe et de Jonas pour écouter leur récit. Mais avant qu'Hannon commençât, Jonas voulut absolument être débarbouillé et endosser des vêtements phéniciens, ce qui lui fut accordé. Enfin, Hannon ayant pris place au milieu de nous, et Jonas à son côté, avec son singe sur son épaule, le scribe commença en ces termes :

« Vous saurez que quand les sauvages nous capturèrent en Tarsis, il y a maintenant plus d'un an, nous courûmes d'abord un grand danger. Un homme phénicien, qui se trouvait là, nous apprit que Bodmilcar était avec eux, et ils tinrent conseil ensemble pour nous livrer à ce traître. Sur ces entrefaites, un des chefs des sauvages, enthousiasmé de la trompette de Jonas, nous réclama et nous refusa à Bodmilcar, qui, nous dit-on, venait d'être blessé. Sauvé de la méchanceté de ce scélérat, je pus, dès la tombée de la nuit, écrire sur mes courroies de sandale, à l'aide d'un bout de bois que je trempai dans mon sang, car j'étais blessé moi-même, un message que je liai à la patte de Guébal; je comptais que l'instinct du singe et son amitié pour Bicri le pousseraient à vous rejoindre.


Nous arrivâmes à des montagnes. (P. 364, col. 1.)

— Et tu ne t'es pas trompé, répondis-je. Nous avons, en effet, reçu le message.

— Je le pensais bien, ne voyant pas revenir Guébal, reprit Hannon. Le soir même, nous partions vers le nord, conduits par une troupe d'Ibères qui nous traitèrent bien. Après un long et pénible voyage, nous arrivâmes à des montagnes d'une hauteur prodigieuse et couvertes de neige. Elles s'appellent Pyrène, et séparent Tarsis du pays des Celtes. Nous y fûmes remis au chef des Guipuzcoa, auquel nous étions destinés. Ces Guipuzcoa ou Bascons sont d'agiles et belliqueux sauvages, qui vivent dans les montagnes au bord de la mer, combattant les Celtes au nord-est, les Aitzcoa ou hommes des rochers au nord-ouest, et les Ibères au sud. Nous y passâmes deux mois, guettant une occasion de nous échapper. Enfin elle se présenta : la plupart des sauvages étaient partis en guerre et nous avaient laissés à leur village, qui est bâti sur pilotis à l'embouchure d'une petite rivière. Nous pûmes nous emparer d'une pirogue, y jeter à la hâte quelques provisions et prendre la mer. C'est ainsi que nous arrivâmes chez les Celtes. J'appris d'eux qu'il venait de passer, de leur côté, des navires, et je reconnus entre leurs mains différents objets nous ayant appartenu. Je ne doutai pas que ces navires ne fussent les vôtres, et les Celtes m'ayant fait comprendre que vous aviez pris la direction du nord, naviguant vers le pays d'Ar-Mor, je partis sur une de leurs barques qui allait dans cette contrée.

» C'est là que j'appris un peu la langue celtique. Les gens d'Armor étaient en ce moment en guerre avec les Kymris de l'île de Preudayn et refusèrent de m'y conduire. Je séjournai deux mois dans leur archipel, ne sachant comment faire pour vous rejoindre à ces îles du Nord, où je savais, de source certaine, que vous aviez abordé. Je finis par trouver une barque de Kymris d'une tribu qui n'était pas en guerre avec ceux de Preudayn, et qui nous offrit de nous y conduire. Je m'embarquai joyeusement, mais un coup de vent nous poussa vers les régions de l'est.

— Oui, s'écria Jonas, il nous faisait tourbillonner comme les feuilles sèches; et c'est là que je vis des Léviathans soufflant de l'eau par le nez plus haut que le mât de ce navire; et c'est là que nous restâmes trois jours sans boire ni manger!

— C'est vrai, reprit Hannon. La tempête était terrible. Elle nous jeta sur la côte, dans la vase et dans les marécages, où nous faillîmes périr. Nos Kymris s'y noyèrent. Pour nous, demi-nus et mourant de faim, nous avons vécu huit jours dans les bois, mangeant des racines et des fruits sauvages.

— Mauvaise nourriture, observa Hannibal.

— Et que buviez-vous dans ces marais croupis? dit Himilcon.

— L'eau vaseuse et saumâtre.

— Triste boisson, soupira le pilote. Je ne la connais que trop !

— A la fin, continua Hannon, Jonas, qui sonnait à chaque instant de sa trompette pour attirer l'attention des habitants, s'il y en avait, finit par se faire entendre d'une troupe de Souomis qui émigraient vers l'est. Ces sauvages fuyaient devant les Kym-

ris, et aussi devant les Guermani du Sud, gens de taille gigantesque, roux de cheveux et très-féroces. Ils détruisent partout les anciens habitants du pays et s'emparent de leurs territoires. Aux éclats retentissants de la trompette de Jonas, les sauvages nous entourèrent, stupéfaits d'admiration. Tout en nous les surprenait, mais surtout, pour ces peuples imberbes et assez chétifs, la barbe et la taille de Jonas étaient extraordinaires. Trompette et barbe aidant, nous inspirions une terreur superstitieuse. Je ne tardai pas à m'en apercevoir, et je l'exploitai à notre profit. C'est ainsi que nous les avons suivis vers leur nouvelle demeure, que nous les avons vus construire ce village où nous étions et que nous y sommes restés, Jonas comme dieu et moi comme son prêtre. Mais, dans toute ma grandeur, je pensais sans cesse à vous, à nos navires, au ciel brillant des rivages de la Grande Mer et à la chère Sidon.

— Où nous retournons cette fois, dis-je aussitôt; car, à présent, j'ai été aussi loin qu'un homme peut aller, et l'heure du retour est arrivée.

— Vive le roi! s'écria Chamaï, nous allons donc revoir le soleil!

— Et boire du vin, s'écria Himilcon, en jetant son bonnet en l'air, en signe d'allégresse.

— Et nous vêtir magnifiquement, dit Hannibal, car nos habits commencent à s'user, et bientôt nous ressemblerons plutôt à des mendiants qu'à des guerriers. »

Chacun dit son mot, exprimant la joie que lui causait le retour. Le seul Jonas resta silencieux.

« Eh bien, et toi, Jonas, tu ne dis rien? lui demandai-je. Tu ne te réjouis pas de revoir Eltéké et le pays de Dan?

— Est-ce qu'ils me croiront seulement, répondit le sonneur, quand je leur dirai comment j'ai vu des Béhémoth et des Léviathans à la douzaine, et les cuisines de Nergal? Et comment les Souomis m'honoraient et m'apportaient, en un jour, plus de viandes qu'on n'en mange en une année dans la maison de mon père? Est-ce qu'ils me croiront?

— Nous te porterons tous témoignage, s'écria Chamaï, et le roi lui-même te verra et voudra t'entendre, et il saura que tu es un homme bon et fidèle. »



Jonas sonnait de sa trompette. (P. 364, col. 2.)

Bouleversé des marques de tendresse que lui donnait Chamaï, et de la perspective des honneurs qu'on lui promettait, Jonas fondit en larmes.

« Est-ce que le roi me verra vraiment? bégaya-t-il. Le roi me verra lui-même, en sa propre personne? Et il verra Guébal aussi? Et je sonnerai de la trompette devant lui et devant tous les grands? Ho, ho, ho!

— Oui, dit Chamaï, il te verra, et tu sonneras de la trompette devant lui.

— Et il verra aussi Guébal, s'écria Bicri, qui saura le saluer poliment.

— Et moi-même, dit Hannibal, je demanderai

qu'on te retienne à la cour, et qu'on t'y donne la charge de sonneur de trompette et qu'on t'y habille d'un habit d'écarlate, car tu es le plus fameux homme qui ait jamais soufflé dans un tube de bronze.

— Et moi, terminai-je, je m'engage à te faire obtenir cette charge, et je te ferai présent d'un vêtement complet.

— Ho! mugit Jonas, ho! je serai vêtu d'écarlate, et je sonnerai devant le roi! Ho! que diront-ils à Eltéké! Ho! que je suis content d'être venu en Tarsis! Vive le roi! Et vive le roi! »

Là-dessus, Jonas s'enfuit à l'avant, pour méditer à son aise sur les grandeurs qu'on lui promettait, et à partir de ce jour il devint un autre homme.

Notre navigation fut d'abord facile et heureuse. Je retrouvai sans peine le cap oriental de Preudayn, puis le cap occidental, puis les îles de l'Étain. Sortant de là, je reconnus l'archipel d'Ar-Mor, et la haute terre rocheuse, et les îles minées par les flots.

« A propos, me demanda un jour Hannon, que peut être devenu Bodmilcar, après que vous avez eu pendu son Hazaël?

— Qui sait? observa Chamaï. Nous le rencontrerons peut-être encore; mon cœur me dit que nous le rencontrerons, et alors...

— Et alors, dit Hannon, il est à moi, et à personne d'autre. La vengeance sur lui m'appartient; et je ne me laisserai devancer par personne.

— Excepté par une flèche, grommela Bicri, assis en compagnie de Guébal et de Dionysos sur la vergue, à dix coudées au-dessus de notre tête.

— Ce Bicri, dit Hannon en riant, à force de vivre avec un singe, il est devenu singe lui-même! Toujours grimpant, toujours sautant, toujours perché! Ses pieds ne touchent plus le pont du navire! Et Dionysos ne l'abandonne guère; il perd son temps à baguenauder avec lui.

— Appelles-tu baguenauder de tirer de l'arc, cria Bicri du haut de son perchoir, et d'exercer la souplesse de ses membres, et d'apprendre la culture de la vigne?

— Par les dieux Cabires, non! s'écria Himilcon qui traversait le navire, allant de l'avant à l'arrière. Cultiver la vigne est presque une aussi bonne action que boire le jus de son fruit.

— Or çà, toi, Dionysos, dit Hannon, profites-tu un peu des leçons de Bicri, et sais-tu au moins lire le phénicien?

— Comment le lui enseignerais-je, exclama Bicri, ne le sachant pas moi-même? A-t-on besoin de lire du phénicien pour marcher dans la montagne, attraper les chèvres sauvages à la course, cultiver un coteau et mettre une flèche dans la cible à cent pas? »

Hannon se mit à rire.

« Tu sauras plus tard, Bicri, que le roseau dont on fait les plumes touche le but aussi droit et de plus loin que le roseau dont on fait les flèches. Mais puisque tu ne sais pas lire, je te l'apprendrai, à Dionysos et à toi, si vous voulez.

— Je le veux, dit l'archer. Puisque tu le dis, cela doit être bon. » A ces mots il saisit une corde attachée à la vergue et se laissa glisser sur le pont. Dionysos le suivit par le même chemin, quittant à regret Guébal qui s'enfuit au sommet du mât.

« Or çà, dit Hannon, je ferai un accord avec vous. Je vous enseignerai à lire à tous les deux, et Bicri m'enseignera le tir de l'arc.

— Fort bien, s'écria l'archer, enthousiasmé. Je veux qu'en un mois tu piques ta flèche dans un but pas plus grand que ma main, d'un bout à l'autre du navire. »

C'est ainsi que se passaient nos journées. Hannon enseignait les lettres à l'archer et au jeune Phokien. Himilcon dirigeait le navire, en gémissant sur sa sobriété forcée. Chamaï et Hannibal bâillaient ensemble, ou jouaient aux osselets. Les deux femmes bavardaient dans leur cabine, et Jonas causait avec Guébal de leurs grandeurs futures.

Nous dépassâmes le cap extrême de Tarsis, et enfin, après un mois et demi de navigation, je reconnaissais les deux colonnes de Melkarth, et nous rentrions dans le port de Gadès. L'amiral, Tsiba, toutes nos connaissances, nous croyaient perdus et noyés. Leur joie fut grande en nous revoyant tous ensemble, et leur admiration ne fut pas moindre, quand je leur montrai mon chargement d'étain et d'ambre.

Mon premier soin fut de m'enquérir de Bodmilcar. Il avait disparu, lui et sa troupe, et personne ne put me donner de ses nouvelles.

« Il faut, dis-je à mes compagnons, que ce scélérat ait péri, massacré dans les terres.

— Ou, me dit l'amiral, qu'il ait trouvé des navires par quelque fourberie. Dans tous les cas, on a trouvé les débris de deux des siens à l'embouchure de l'Illiturgis, brisés par la mer. Quant au troisième, au grand gaoul, il est envolé. Personne ne l'a revu. »

Le jour de notre arrivée à Gadès, en entrant dans le port, je voyais Himilcon, impatient, faire des signes d'intelligence à son ami Gisgon. Je connaissais trop le motif des signaux de l'altéré pilote borgne, et du non moins altéré pilote sans oreilles, pour leur infliger le supplice de les retenir longtemps à bord. D'ailleurs, dix-huit mois d'un régime aquatique avaient usé la force et la patience d'Himilcon: il dépérissait, faute d'un arrosage substantiel. Je le laissai donc aller, avec son fidèle ami. Nous-mêmes nous n'attendions pas, sans impatience, une coupe de vin et un repas tolérable, et la première chose dont s'enquit Hannibal dès qu'il fut à terre, ce fut de quelque marchand vendant du vin de Phénicie. Quant à Jonas, il suivit fidèlement le capitaine, tenant tout prêts dans sa main quelques sicles dont je l'avais gratifié.

« Pourquoi ne mets-tu pas cet argent dans ta bourse? lui dis-je.

— A quoi bon? me répondit-il. Il aura plus vite fait de passer de ma main dans celle d'un marchand, et du cellier du marchand dans mon gosier, que si j'avais à le chercher au fond d'une bourse.

— Tu parles bien, trompette, s'écria Hannibal. Marche derrière moi, et cherchons quelque endroit où nous régaler. Pour moi, je t'achèterai, dès ce soir, une tunique magnifique, pour que tu fasses honneur à ma troupe, maintenant que nous sommes de retour dans des pays policés. »

Hannon, Chamaï, les deux femmes et moi, nous allâmes souper chez Tsiba. Quand à Bicri et à Dionysos, ils s'étaient sauvés des premiers, sans attendre ma permission, pour aller vagabonder dans les rues et dans les jardins qui entourent la ville.

A suivre. LÉON CAHUN.

LES ANIMAUX UTILES

Voici quelques-unes des innombrables questions que la science moderne pose à cette cruelle routine des temps passés dont les effets se font si fâcheusement sentir encore de nos jours.

Pourquoi tuer les araignées ailleurs que dans les appartements, puisqu'elles détruisent les mouches qui nous importunent?

Pourquoi mettre le pied sur ce joli grillet ou carabe doré qui, dans nos jardins, fait la guerre aux chenilles, aux limaces, aux hannetons qu'il mange?

Pourquoi tuer la couleuvre non venimeuse, qui vit de mulots et de souris? Elle n'a jamais mordu personne.

Pourquoi tuer le petit orvet inoffensif qui croque les sauterelles?

Pourquoi détruire le coucou, dont la nourriture favorite est la chenille, à laquelle nous ne pouvons toucher sans inconvénient?

Pourquoi tuer le grimpereau et dénicher la fauvette, ennemis du cloporte et des guêpes?

Pourquoi faire la guerre aux moineaux qui ne mangent un peu de grain qu'à défaut d'insectes et qui exterminent par choix les insectes nuisibles aux grains?

Pourquoi brûler de la poudre contre les étourneaux, qui passent leur vie à manger des larves et à épucer jusqu'à nos bestiaux dans les prés?

Pourquoi prendre au piége les mésanges, dont chaque couple prend 120 000 vers et insectes en moyenne pour élever ses petits?

Pourquoi tuer la coccinelle (bête au bon Dieu) qui se nourrit de pucerons?

Pourquoi tuer le crapaud, qui mange des limaces, et des fourmis?

Pourquoi sauver la vie à des milliers de cousins en détruisant l'engoulevent ou crapaud volant qu'on nomme si sottement tête-chèvre?

Pourquoi tuer la chauve-souris, qui fait aux papillons de nuit et aux hannetons la guerre des hirondelles aux moucherons?

Pourquoi tuer la musaraigne, qui vit de vers de terre comme la souris vit de blé?

Pourquoi dire que la chouette mange les pigeons et les jeunes poulets, puisque cela n'est pas vrai? Pourquoi la détruire, puisqu'elle fait la besogne de six ou huit chats en mangeant au moins 6000 souris par an?

TH. LALLY.

FÊTES DES CHEMINS DE FER

L'Angleterre vient de célébrer, avec toutes les pompes imaginables, une fête industrielle et scientifique en même temps, qui pourrait être à bon droit appelée les *noces d'or du chemin de fer et de la locomotive*, — par analogie à ce qui se fait lorsque de dignes époux, après avoir paisiblement vécu ensemble pendant un demi-siècle, demandent au ciel de nouvelles bénédictions le jour de la *cinquantaine*.

C'est qu'il y a cinquante ans en effet que se produisit d'une manière définitive, en marquant cet immense progrès dont nous sommes aujourd'hui les témoins, l'application de la vapeur pour opérer la traction des voitures sur les chemins de fer.

Voitures à vapeur et chemins de fer nous semblent à présent deux parties inséparables du même tout; nous les croirions volontiers nés en même temps et de la même inspiration, tant la liaison, l'unité en est bien faite; mais historiquement parlant il n'en est rien cependant.

Quand les voitures à vapeur, qui ont reçu depuis le nom technique de locomotives, prirent définitivement droit de circulation sur leurs rails, il n'y avait pas moins d'un grand siècle que les voies qui ont reçu depuis le nom de chemins de fer étaient en usage en Angleterre.

A vrai dire, ces chemins de fer furent d'abord des *chemins de bois;* mais la matière n'y fait rien, l'idée première est en ce cas l'essentiel.

Dès le commencement du XVIIᵉ siècle, dans les mines de houille, déjà très-activement exploitées alors en Angleterre, on avait imaginé de garnir de pièces de bois plates les ornières que creusaient les chariots chargés de charbon dans le sol mouvant des galeries souterraines.

Les roues tournaient mieux ainsi et la traction des chariots était rendue bien plus facile. Le second progrès consista à placer des bandes de bois entaillées, en garnissant les roues d'un rebord qui le maintenait sur ces rainures. Cela avait lieu vers 1734, comme nous le voyons attesté dans un traité

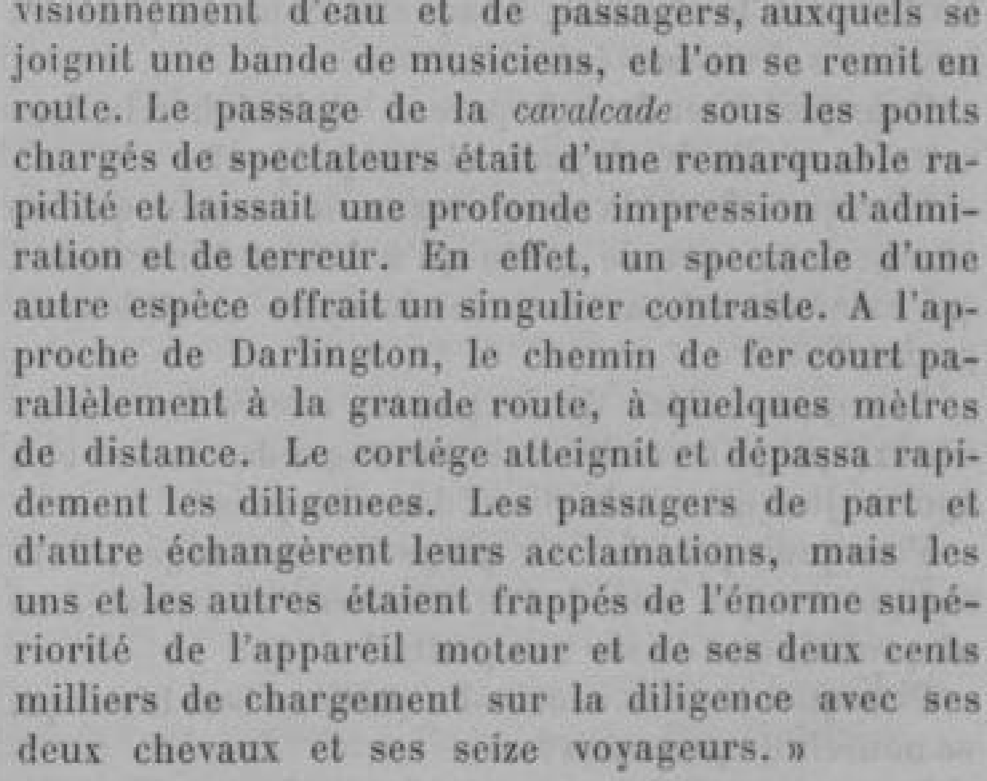
de physique publié à cette époque par le célèbre Désaguliers, qui donna la figure de cette nouvelle installation.

Plus tard encore, mais seulement vers la fin du siècle, les rainures de bois se détériorant trop vite par le frottement des roues, on eut l'idée d'y clouer des lames de fer. Ce ne fut guère que quand on voulut appliquer ce système ailleurs que dans les mines de houille qu'on substitua les rails tout en fer aux bandes de bois garnies de métal.

Les premiers chemins de fer proprement dits, établis dans les vingt premières années de ce siècle, avaient le seul avantage de permettre de traîner avec un moindre effort des poids beaucoup plus considérables qu'on ne le faisait sur les routes ordinaires, mais ils n'ajoutaient que fort peu à la vitesse des communications, les voitures étant encore traînées par des chevaux.

Plusieurs essais de traction à l'aide de la vapeur ayant été faits sans succès, ce fut enfin en 1825 que le problème reçut une première solution satisfaisante.

Voici d'ailleurs en quels termes le *Moniteur universel* racontait alors cette inauguration, qui devait marquer une date si importante dans l'histoire du monde moderne, grâce à Stephenson, le véritable inventeur de la locomotive.



La première locomotive.

« Un programme avait indiqué longtemps à l'avance le jour de la cérémonie et le point de réunion. Le temps était superbe. Une multitude considérable de piétons, d'hommes à cheval, de voitures de toute espèce bordait sur toute sa longueur les deux côtés de la voie ferrée.

» C'est seulement dans une partie du parcours que l'on employait la locomotive. On avait deux machines fixes pour franchir un ravin qui barrait.

» Le convoi de voitures ayant franchi avec succès les deux escarpements, l'appareil moteur (la locomotive) fut attaché à la tête du convoi avec un wagon chargé d'eau et de charbon.

» Venait ensuite une voiture élégante et couverte où se trouvaient le comité et d'autres propriétaires-actionnaires. Elle était suivie de vingt et un grands chariots qu'on avait disposés pour recevoir des passagers. Enfin, le convoi se trouvait terminé par six fortes voitures contenant du charbon ; le tout formait, sur un développement d'au moins 490 pieds, une suite de trente-huit voitures, sans y comprendre l'appareil moteur et le fourgon.

» On n'avait distribué que trois cents billets d'admission pour les passagers ; mais la foule et l'empressement de joindre le cortége étaient tels, qu'en un clin d'œil toutes les voitures vides ou chargées se trouvèrent remplies de monde.

» Le signal donné, le cortége partit comme un trait avec cet immense train de voitures et cette immense charge de marchandises. Des milliers de cavaliers et de voitures élégantes s'efforcèrent en vain de suivre le moteur et son cortége ; ils descendirent rapidement la pente douce et rarement interrompue qui les portait vers Darlington. Quoique la *cavalcade* eût fait plusieurs pauses dans le trajet, elle parcourait en soixante-cinq minutes les huit milles trois quarts de distance du point de départ. C'était environ huit milles (13 kilomètres) à l'heure.

» On détacha du cortége six voitures de charbon destinées à Darlington ; on prit un supplément d'approvisionnement d'eau et de passagers, auxquels se joignit une bande de musiciens, et l'on se remit en route. Le passage de la *cavalcade* sous les ponts chargés de spectateurs était d'une remarquable rapidité et laissait une profonde impression d'admiration et de terreur. En effet, un spectacle d'une autre espèce offrait un singulier contraste. A l'approche de Darlington, le chemin de fer court parallèlement à la grande route, à quelques mètres de distance. Le cortége atteignit et dépassa rapidement les diligences. Les passagers de part et d'autre échangèrent leurs acclamations, mais les uns et les autres étaient frappés de l'énorme supériorité de l'appareil moteur et de ses deux cents milliers de chargement sur la diligence avec ses deux chevaux et ses seize voyageurs. »

EUGÈNE MULLER.





Ces braves locataires furent reçus avec joie. (P. 369, col. 1.)

LA TOUTE PETITE[1]

XXXII

Une visite de Marie et de son « robin ». — Le testament de l'oncle Maupoil. — L'arrivée de Paul.

M. le chanoine ayant été appelé à un évêché, la petite maison de Tours redevint solitaire. La vieille Solange résista à la tentation de devenir cuisinière d'un évêque, et demeura à la garde de la maison, comme un brave soldat qui n'a d'autre ambition que de respecter la consigne et de mourir à son poste.

Mais, au moment où elle s'y attendait le moins, il lui vint de nouveaux locataires, des locataires qui arrivaient du nord, de cette ville enfumée qu'on appelle Douai. Je vous prie de croire que les nouveaux locataires, en passant par Paris, ne négligèrent point d'aller présenter leurs hommages à Mme Baudouin, leur nouvelle propriétaire. Ces braves locataires qui arrivèrent tout poudreux de la gare du Nord à la rue des Mathurins furent reçus avec autant de joie que le fut autrefois l'enfant prodigue, sans avoir d'ailleurs mené une vie aussi peu édifiante que la sienne. « Vous étouffez Marie, dit M. de Bergues en riant ; voyons, soyez raisonnables, ne l'embrassez pas tous à la fois ; chacun son tour ! » On lui répondit qu'il parlait par pure jalousie, et pour le punir, on l'embrassa lui aussi, comme si on avait un ferme propos de l'étouffer.

Gaston avoua dans un coin à Sidonie qu'il s'était abominablement trompé dans ses prévisions et que Marie n'avait pas l'air plus provinciale que le jour de son départ. Le seul changement que l'on pût remarquer en elle, c'est qu'elle avait embelli ; il en fallut conclure qu'elle était heureuse.

« Et le robin ? lui demanda malicieusement Sidonie.

— Chut ! lui répondit-il en rougissant un peu. M. le procureur impérial a tout à fait les manières d'un gentleman. Je crois que je pourrai le présenter à mon club. Oui, décidément, je le présenterai à mon club. »

La présence des nouveaux venus eut une influence très-salutaire sur toute la famille. Ils n'étaient point affamés de distractions et de spectacle comme on s'amuse à représenter des provinciaux nouvellement débarqués ; ils restaient volontiers à la maison, et la vie de famille recommença, grâce à eux. Gaston et Berthe se plièrent avec beaucoup de bonne grâce au nouvel ordre de choses, sachant qu'il ne durerait pas.

Sidonie trouva tout naturel de rester à la maison, Marie et elle avaient tant de choses à se dire. Ni son beau-frère, ni sa sœur, ne s'avisèrent de lui faire la leçon : ils n'étaient point venus pour cela ; mais elle subissait leur ascendant ; elle parlait et elle agissait comme eux avec tant de facilité et de naturel, que la tante Isabelle se réjouit dans son cœur, en voyant que son labeur assidu n'avait point été stérile.

Pendant le séjour du ménage de Bergues à Paris, Sidonie manqua deux journées de courses à Longchamp, quatre concerts où l'on s'étouffa pour entendre deux pianistes polonais et deux cantatrices

[1] Suite. — Voy. pages 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305, 321, 337 et 353.

russes, et deux premières représentations où les moindres places coûtaient un louis, et tout cela sans avoir même l'air d'y songer ; et de fait, elle n'y songeait pas. Elle oublia même qu'on ne prie bien qu'à la Madeleine, et pria avec un profond recueillement à Saint-Louis-d'Antin, entre sa sœur Marie et sa tante Isabelle, comme à l'époque où elle était toute petite.

Quand M. de Bergues déclara que son congé était terminé et qu'il fallait absolument partir, Sidonie n'eut pas l'air de se douter que le départ de sa sœur lui rendait sa liberté et lui rouvrait le monde. Elle trouva simplement qu'il est bien dur de quitter ceux qu'on aime tant. Pendant au moins quinze jours, elle scandalisa Gaston et Berthe par son indifférence en matière de courses et de toilettes.

M. Maupoil avait passé à Paris tout le temps du séjour de Marie. « Monsieur se dérange, disait avec dépit Mme Chantre à ses vieilles amies ; il a l'air de se dégoûter de Versailles. Voilà qu'il a été absent tout un mois, et il parle déjà de recommencer pour l'arrivée de son neveu qui est en Afrique, vous savez, M. Paul, celui qui est lieutenant-colonel ! »

Baroujay avait été bon prophète. Paul s'était fait tellement estimer, qu'il avait obtenu tous ses grades aussi vite que le permettait le règlement. C'est même ce qui l'avait empêché de prendre un seul congé ! Chaque grade nouveau qu'on lui conférait lui imposait de nouveaux devoirs et de nouvelles obligations ; il avait toujours à cœur, quoi qu'il pût lui en coûter, d'accomplir tous ses devoirs et de remplir toutes ses obligations.

Le gouverneur de l'Algérie l'avait chargé d'une mission importante auprès du ministre de la guerre ; il devait, à cette occasion, passer une dizaine de jours à Paris. Il aurait pu sans peine faire prolonger son congé d'un mois ou deux, mais il était absolument forcé de reconnaître, malgré toute sa modestie, que sa présence était, non pas utile, mais absolument nécessaire au poste qu'on lui avait confié.

Le pauvre oncle Maupoil n'eut pas le suprême plaisir d'appeler son neveu : « mon colonel ! » Il se l'était pourtant bien promis.

Un soir qu'on l'attendait pour dîner, il manqua au rendez-vous. Comme il était d'une exactitude militaire, et qu'il avait formellement promis, toute la famille fut plongée dans une mortelle inquiétude. M. Lescale ne prit pas le temps de dîner et partit au plus tôt pour Versailles. Il dut se croiser avec un émissaire de Mme Chantre ; l'oncle Maupoil avait succombé subitement à une attaque d'apoplexie, laissant d'ailleurs toutes ses affaires en bon ordre.

Quand on ouvrit son testament, on vit qu'il assurait le sort de Mme Chantre et qu'il laissait toute sa fortune à Sidonie. Il expliquait pourquoi sa fortune, partagée entre tous ses héritiers, donnerait une part insignifiante à chacun ; d'ailleurs ils étaient tous pourvus. Sidonie restait seule à pourvoir, c'était sa filleule, et avec les goûts qu'on lui avait donnés ou qu'on lui avait laissé prendre, elle avait besoin d'une grande fortune pour n'être point malheureuse et pour pouvoir se marier à son gré. Ces explications n'étaient pas contenues dans le testament ; l'oncle Maupoil, homme discret et prévoyant, les avait consignées d'avance dans une lettre dont M. Lescale eut seul connaissance.

Mme Chantre, le mouchoir sur un œil et la joie dans le cœur, empocha lestement la somme qui lui revenait. Mais elle fut punie par où elle avait pêché. Comme elle s'était vantée, pour se faire valoir, que M. Maupoil lui laisserait une grande partie de sa fortune, ses amies l'avaient prises au mot. Elle eut beau protester que M. Maupoil ne lui avait laissé qu'une somme insignifiante, elle eut beau, pour se tirer d'affaire, accuser son bienfaiteur d'ingratitude, ses bonnes amies refusèrent de la croire, elles l'accusèrent de ladrerie quand elle refusa de les aider à sortir « de quelques embarras passagers », et finalement se brouillèrent toutes avec elle.

Sidonie montra dans cette circonstance que, malgré tous ses défauts, elle avait du cœur et de la délicatesse. Elle refusa absolument d'accepter pour elle seule le legs de l'oncle Maupoil ; on fut obligé de lui forcer la main, par cette raison péremptoire que la volonté d'un mourant est chose sacrée.

Personne dans la famille n'eut l'idée de protester contre les dispositions testamentaires de l'oncle Maupoil ; au contraire, on trouva naturel qu'il eût accordé la préférence à la préférée de tout le monde.

Quand il s'agit de placer la fortune de Sidonie, M. Lescale consulta son fils aîné, qui était en même temps son associé.

« Si nous faisions valoir ses fonds dans notre propre maison, répondit Gaston, ce serait peut-être la meilleure manière de trouver pour elle un placement avantageux.

— Peut-être, dit M. Lescale d'un ton réfléchi.

— Sans compter, reprit Gaston, que nous pourrions nous lancer dans certaines affaires que je médite depuis longtemps et qui nous rapporteraient cent pour cent.

— Écoute, mon ami, dit vivement M. Lescale, je me méfie un peu, à première vue, des affaires qui doivent rapporter cent pour cent ; elles font courir trop de risques. Tout bien réfléchi, je trouve que ce serait une trop lourde responsabilité pour nous de nous charger de la fortune de Sidonie et de l'engager dans les affaires de la maison. Après tout, personne, dans le commerce, ne peut absolument compter sur l'avenir. »

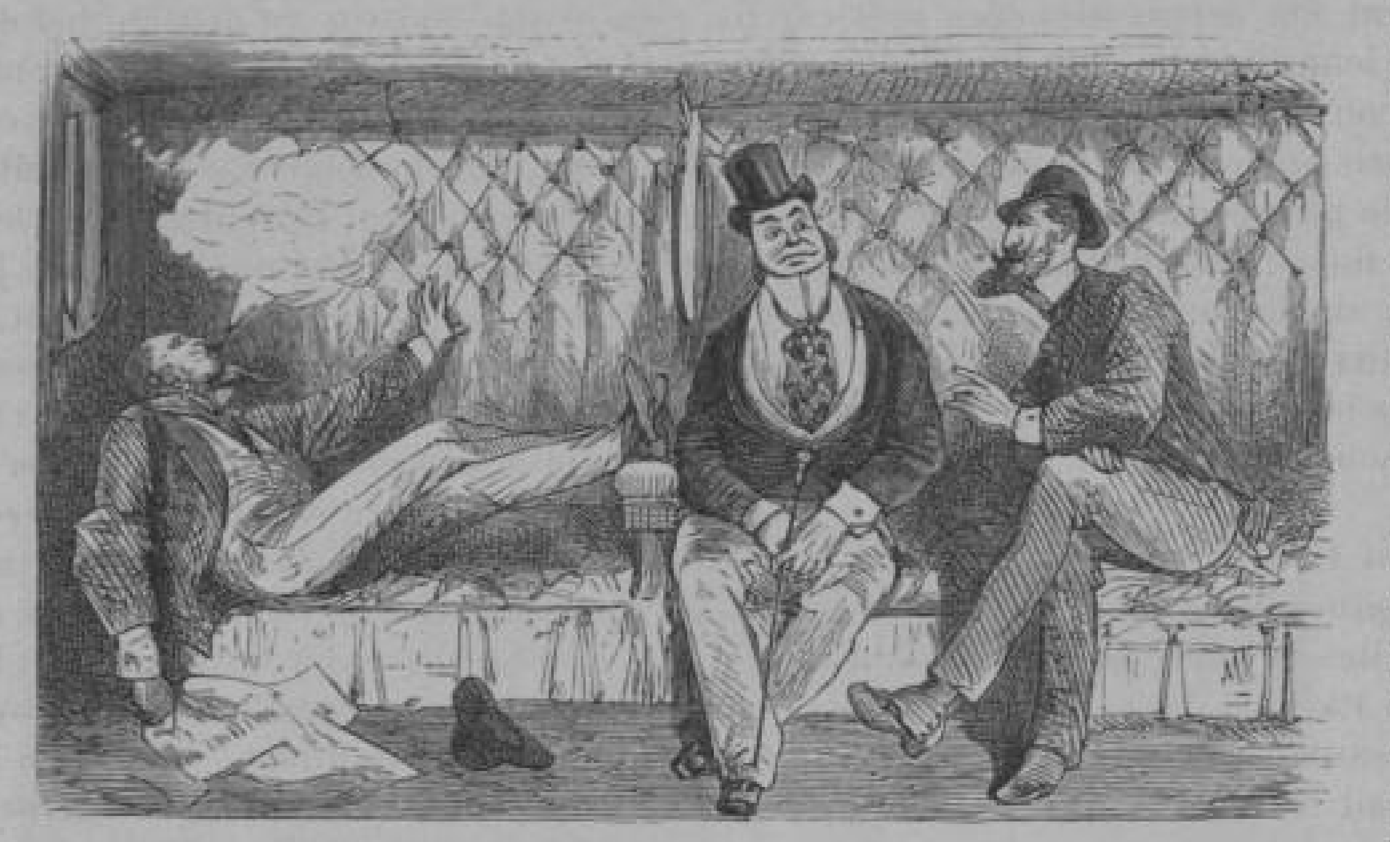
La fortune de l'oncle Maupoil fut donc placée en rentes sur l'État. On aurait pu croire, d'après les événements qui suivirent, que M. Lescale était prophète et qu'il lisait dans l'avenir.

Sidonie, fortement frappée de la mort subite de son parrain, s'exagéra les torts qu'elle pouvait avoir

eus envers lui, et tomba dans un véritable désespoir à l'idée qu'il lui était interdit à tout jamais de les réparer. L'arrivée de Paul calma cette exaltation dangereuse.

« Pauvre troupier, dit un jour Gaston à sa femme, je te demande pour lui toute ton indulgence ; il va se trouver tout dépaysé au milieu de nous, après avoir vécu si longtemps en sauvage. Il va nous parler de l'*Annuaire* et du *Tableau d'avancement*, et nous raconter des histoires de lions et de Kabyles. Nous serons bien heureux si nous esquivons la biographie du régiment tout entier. Ces officiers qui reviennent d'Afrique sont tous les mêmes. Pauvre troupier, il n'est plus de « notre monde. »

Non, en effet, il n'était plus, ou pour mieux dire, il n'avait jamais été de « notre monde » ; mais, en revanche, il était d'un monde bien supérieur, celui où l'on règle toute sa vie sur une idée généreuse et élevée, comme celle de bien servir son pays et de faire toujours son devoir sous l'œil de Dieu. L'esprit de Paul avait mûri, tantôt dans la solitude, tantôt dans l'action. Il avait beaucoup observé, lu avec choix, et profondément réfléchi; aussi il s'était fait une idée juste de la vie et du rôle qu'il était appelé à y jouer : ce n'était ni un personnage sentimental, ni un songe-creux, c'était un homme de cœur qui allait droit au but.



Les habitués du train de cinq heures. (P. 372, col. 1.)

Nul ne connaissait plus complétement les choses du métier; mais son intelligence dominait le détail



et ne s'y perdait jamais. Prévoyant qu'il pourrait être un jour appelé à un commandement supérieur, il avait poursuivi, par conscience d'abord, ensuite par plaisir, des études qui avaient développé ses idées et étendu ses vues.

Aussi n'était-il pas seulement un soldat distingué, mais encore un homme supérieur. L'austérité de sa vie, l'habitude de la réflexion, la satisfaction du devoir accompli, jour par jour, sans aucune défaillance, avaient donné à sa belle figure quelque chose de noble, de sérieux, tempéré par un sourire rempli de jeunesse et de charme.

XXXIII

Influence de Paul sur Sidonie. — Conversation en wagon. — Les prétendants à la main de Sidonie.

Lorsque Gaston le vit s'avancer vers lui, le sourire sur les lèvres, il comprit combien il s'était mépris sur le compte du « troupier ». C'était un bon garçon, malgré toute sa suffisance; il s'avoua franchement que son frère lui était de beaucoup supérieur. Il ne se dit pas : « Je ferai à Paul l'honneur de le présenter à mon club; » il se dit que Paul lui ferait grand honneur d'accepter son patronage.

Paul parlait bien, je veux dire qu'il parlait simplement, comme on parle quand on sait nettement ce que l'on veut dire ; l'élévation habituelle de son esprit se montrait, on ne sait comment, jusque dans ses paroles les plus simples. C'est ce que pensait Sidonie, assise à côté de lui, tenant une de ses mains dans les deux siennes, et guettant son regard et son sourire. Il ne prêchait pas, il ne sortait pas du ton de la conversation la plus familière, et cependant, à mesure qu'il parlait et qu'il répondait aux questions de la famille assemblée, Sidonie se sentait confondue et effrayée de se sentir si ignorante, si vaine, si préoccupée de petites misères insignifiantes, si éloignée des choses sérieuses et vraies de la vie, les seules qui aient véritablement un sens et un intérêt. Sa vie à elle n'avait pas même de but, et elle n'avait jamais songé à lui en donner un.

Voilà les idées qui lui venaient à l'esprit sous l'influence de l'esprit de son frère. Et sans y prendre garde, elle se serrait contre lui comme pour lui demander de la protéger contre elle-même, de la prendre par la main et de la conduire.

Les moments que Paul pouvait consacrer à la famille étaient rares et courts; il trouvait néanmoins par-ci par-là quelques heures pour Sidonie, qu'il

emmenait promener avec lui. Il n'eut pas de peine à découvrir quel était l'état de son esprit; il lui dit alors quelques-unes de ces bonnes paroles qui relèvent une âme, et lui donnent pour longtemps à réfléchir sur elle-même.

La ressemblance était si grande entre le frère et la sœur, que tout le monde la remarquait. Sidonie en était très-fière. Il arrivait parfois, quand elle donnait le bras à Paul dans la rue, que quelque passant mal élevé disait à son voisin, assez haut pour être entendu : « Voilà une blonde à qui le deuil va bien ! » Sidonie baissait les yeux. Mais elle souriait en rougissant quand on se récriait sur la ressemblance, et que l'on disait : « Le frère et la sœur, pour sûr. »

Pendant une année tout entière, Sidonie porta le deuil de son parrain et refusa tout divertissement. Sa belle-sœur lui en voulait un peu, se croyant négligée. M. Lescale et sa sœur étaient plus heureux qu'ils ne l'avaient été depuis bien des années; ils avaient retrouvé leur fille, elle était toute à eux. Sous l'influence des conversations de Paul, sa tendresse pour eux avait pris quelque chose de plus grave, de plus sérieux et de plus profond.

Elle cherchait même à donner un but utile à sa vie et à ses actions; ainsi elle prenait plaisir à s'occuper des deux petits garçons de son frère, que Berthe négligeait un peu, emportée dans un tourbillon d'obligations mondaines et de « devoirs de société ».

Un an et demi environ après la mort de l'oncle Maupoil, les habitués du train de cinq heures causaient des nouvelles du jour, en franchissant la distance qui sépare Paris de Versailles.

« Messieurs, savez-vous la nouvelle? dit un gros monsieur qui avait un teint rouge et enflammé, des cheveux et des favoris beaucoup trop noirs pour n'être pas teints, et un pardessus fleur de pêcher ». Ce monsieur, qui était depuis longtemps du mauvais côté de la cinquantaine, affectait des airs de jeune évaporé et exhalait une odeur très-prononcée de bergamote.

« Quelle nouvelle? dirent les autres voyageurs.

— Le vieux papa Lescale se retire des affaires; on dit qu'il n'en peut plus; le pauvre bonhomme; la vie de Paris l'a surmené. Ah! qu'il aurait bien mieux fait de rester à Versailles. »

En prononçant ces mots avec une commisération dédaigneuse pour le « vieux papa Lescale », le gros monsieur évaporé promenait sur sa propre personne un regard de satisfaction qui ne s'arrêta qu'à la pointe de ses bottines vernies.

« Pourquoi a-t-il quitté Versailles! » dit un voyageur qui portait une barbe taillée de manière à singer celle de Henri IV.

Le gros monsieur évaporé souffla bruyamment comme un homme trop serré, posa ses deux mains sur ses deux genoux et répondit : « Pour un caprice de sa fille, à ce que l'on m'a dit. Il paraît que cette petite poupée...

— Dites donc, vous savez, ce n'est pas du tout une petite poupée!... »

Cette interruption peu polie, prononcée d'un ton traînant et languissant qui était alors à la mode, partait d'un des coins du wagon. Elle avait été lancée ou plutôt soupirée par un jeune homme grand et mince, assis littéralement sur le dos, et les deux jambes étalées sans façon sur la banquette d'en face. Il avait le nez tourné vers l'encoignure, comme s'il eût été accablé de sommeil, et laissait pendre d'une main négligente un journal qui traînait jusqu'à terre. Quoiqu'il eût l'air de dormir, il entendait très-bien tout ce qui se disait. Ayant fait de grands efforts et poussé plusieurs gros soupirs, il tourna son nez vers l'assistance et reprit :

« Vous savez, c'est une très-belle personne, raisonnablement grande, quoique l'on continue dans la famille à l'appeler la « toute petite ». (Un bâillement.) Je l'ai vue au dernier bal de l'Hôtel de ville (Aïe, aïe, que ces banquettes sont dures!) Je puis même me vanter d'avoir dansé avec elle. (Personne n'a vu mon journal? Tiens! le voilà par terre.) Elle faisait justement sa rentrée dans le monde; on parlait d'un oncle qui lui a laissé une jolie fortune. Elle était très-entourée. (Un bâillement, puis un petit cri comme en poussent les jeunes personnes nerveuses quand elles aperçoivent une souris ou une araignée.) Quant à M. Lescale, ajouta-t-il en se mettant brusquement sur son séant, et en regardant bien en face le gros monsieur évaporé, il ne m'a pas paru surmené le moins du monde; il a son âge, voilà tout, et il ne cherche pas à le dissimuler, lui! ».

Ayant ainsi parlé d'un air de provocation, le jeune homme fit ouah! ouah! ouah! en bâillant dans son mouchoir, se laissa glisser lentement et reprit la position horizontale.

Le gros monsieur évaporé devint cramoisi et se gonfla dans son corset, comme s'il allait se mettre en colère; mais il n'en fit rien, et se contenta de tousser en regardant ses bagues, qu'il portait pardessus son gant.

« Quoi qu'il en soit, dit-il, *monsieur* Lescale se retire et *monsieur* son fils prend la suite des affaires. »

Ayant prononcé le mot *monsieur* avec emphase, il fut content de lui et pensa qu'il s'était vengé en homme d'esprit.

« Pardon ! dit un monsieur timide, qui jusque-là avait écouté sans parler; on m'a dit que M. Lescale fils était un ambitieux et un casse-cou.

— Parfaitement, répondit le faux Henri IV en se donnant un air de profonde gravité.

— On le dit! » ajouta le gros monsieur évaporé en jetant un regard qui n'avait rien de tendre vers le coin où gisait le monsieur horizontal.

Ce dernier donna quelque léger signe de vie, et lança dédaigneusement la réplique suivante : « On dit tant de sottises!

— En tout cas, c'est un prodigue, dit l'homme rougeaud, il se ruine en chevaux et en voitures; de

plus je l'ai vu de mes propres yeux rôder sous la colonnade de la Bourse.

— Si vous l'avez vu, c'est que vous y étiez vous-même ! » dit en ricanant le jeune homme horizontal.

Encore une fois, le monsieur rougeaud se gonfla, mais il ne se mit pas en colère. Il se contenta de songer en lui-même que l'autre devait avoir une raison personnelle de défendre les Lescale père et fils, vu que dans le monde qu'il fréquentait, il était de mode de dauber les absents et non de les défendre. « Peut-être, se dit-il, ce jeune homme désagréable aspire-t-il à la main de la jeune héritière ! »

« Oh! oh! » s'écria le faux Henri IV. Et il se mit à brandir par-dessus sa tête le journal qu'il tenait à la main.

« Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? lui cria-t-on de tous les coins.

— La maison Newman, Snapfarthing and C° de New-York vient de suspendre ses payements. Une faillite de cent cinquante millions! Les Américains sont étonnants. Quelle faillite grandiose!

— Superbe !

— Admirable ! »

Le train entrait en gare. Chacun tira de son côté, tout heureux et tout aise de n'avoir point de fonds placés sur la maison Newman, Snapfarthing and C°.

Frère et sœur. (P. 372, col. 1.)

Un sentiment vrai et profond avait pu écarter pour un temps Sidonie de la vie du monde. Mais tôt ou tard elle devait y revenir, pour deux raisons : d'abord parce qu'elle n'avait pas assez de ressources en elle-même pour combattre l'ennui ; ensuite parce que sa première éducation lui avait laissé un besoin réel d'excitation, d'hommages et de triomphes.

Elle retourna donc dans le monde; la preuve c'est que le monsieur horizontal avait eu l'honneur de danser avec elle au bal de l'Hôtel de ville.

Comme elle avait de bonnes manières, une physionomie séduisante et une fort belle dot, les prétendants commencèrent à poindre à l'horizon, et se dirigèrent à la file vers la sonnette de M. Lescale.

Le premier qui s'avisa de demander au digne homme la faveur d'un entretien particulier était un jeune homme vêtu à la dernière mode, riche en biens meubles et immeubles, et dont toute l'occupation semblait être de soigner ses moustaches, qui lui faisaient honneur dans le monde. Sidonie déclara à son père qu'elle n'épouserait jamais un oisif. Ce n'était pas déjà si mal répondu pour une enfant gâtée: c'est ce que pensa M. Lescale, et il fut complétement de l'avis de sa fille. Néanmoins il enveloppa son refus d'une foule de précautions oratoires, de peur de pousser le monsieur oisif à des résolutions désespérées. Mais le monsieur oisif prit la chose en galant homme.

Le second prétendant était dans les affaires jusqu'au cou. C'était justement le voyageur horizontal qui avait rompu des lances contre le monsieur rougeaud. Ce garçon était un bon parti, selon le monde; de plus; ce n'était pas un oisif, quoiqu'il affectât de grands airs de nonchalance. Sidonie le refusa parce qu'en dehors de son négoce il ne savait que faire de sa personne; elle avait résolu de ne point épouser un ignorant : c'était déjà bien assez qu'elle fût elle-même une ignorante. Encore cette fois le bon M. Lescale enveloppa son refus de tant de circonlocutions, que le prétendant fut forcé de lui demander si c'était « oui » ou « non ».

M. Lescale, mis au pied du mur, avoua d'une voix faible et émue que c'était « non ».

« Moi, dit le prétendant avec le plus beau sang-froid du monde, j'aime les affaires nettement réglées. On sait au moins à quoi s'en tenir, et l'on ne perd pas son temps. A propos, j'espère que vous n'aviez pas de fonds placés chez Méreaux et Cᵉ. Non? tant mieux! On dit que leur faillite, par des ramifications souterraines, se rattache à celle de Newman, Snapfarthing and C°, de New-York, dont les journaux ont fait tant de bruit dans le temps. »

Ayant ainsi montré qu'il avait tout son sang-froid et qu'il était un homme d'affaires imperturbable, le voyageur horizontal prit son chapeau, calcula qu'il serait à la gare pour le train de cinq heures, et partit sans se presser, après avoir serré cordialement la main à M. Lescale.

A suivre. J. GIRARDIN.



LES PLANTES ANIMÉES

Un des principaux axiomes de l'histoire naturelle est que l'animal se distingue du végétal en ce qu'il est susceptible de se mouvoir, ou tout au moins d'exécuter certains mouvements, en un mot parce qu'il est animé. Le végétal, lui, en dehors de la croissance, qui n'offre pas de mouvement susceptible d'être perçu, ne peut s'agiter que sous l'influence de causes indépendantes de son organisation; il vit mais ne se meut pas.

Certes si l'on admet par le mot se mouvoir que le végétal est incapable de se transporter d'un point à un autre, de marcher, rien n'est plus vrai que cet axiome. Nous trouvons cependant au dernier échelon du règne animal des êtres qui sont aussi incapables de locomotion que la plante : l'huître, les polypes, par exemple Ces êtres inférieurs sont considérés, et avec raison, comme des animaux parce que, quoique ne pouvant se mouvoir, ils exécutent des mouvements.

Eh bien, il existe de même, en contradiction avec l'axiome établi, de nombreuses espèces de plantes qui se meuvent tout autant que ces êtres inférieurs, c'est-à-dire qui exécutent des mouvements sans l'aide d'aucun agent étranger. On peut donc dire qu'il y a des plantes animées.

C'est surtout dans les feuilles que nous rencontrons ce remarquable phénomène qui rapproche tant les végétaux des animaux.

« Sous ce rapport, dit M. Pouchet, la *Desmodie oscillante* doit occuper le premier rang, et sur elle la



Desmodie oscillante.

motilité surpasse énormément celle de beaucoup d'animaux inférieurs. C'est une plante de l'Inde, de la famille des Légumineuses, dont chaque feuille se compose d'une grande foliole terminale et de deux petites qui sont rapprochées de sa base. Quand le soleil frappe la Desmodie, ces deux dernières opèrent des oscillations continues infiniment remarquables. Elles s'avancent et s'éloignent successivement l'une de l'autre par un mouvement tremblotant, saccadé, qui imite absolument celui de l'aiguille d'une montre à secondes. Et il y a une telle similitude de cause entre ces mouvements et ceux des animaux, qu'ils cessent sous l'influence des mêmes agents. Si vous arrosez la plante avec de l'opium, elle tombe dans le narcotisme et ses oscillations s'anéantissent... L'activité de la Desmodie a même tant d'énergie qu'elle ne s'arrête pas sur les rameaux qui ont été amputés à la plante. Broussonnet a vu les folioles d'une branche qu'il avait plongée dans de l'eau, se mouvoir pendant trois jours. »

Il est d'autres plantes qui exécutent des mouve-

ments non moins remarquables. Ces plantes belliqueuses se défendent avec énergie contre l'approche des insectes et sont d'une extrême irritabilité.

La plus remarquable d'entre elles est la *Dionée attrape-mouche* dont les feuilles ne sont que d'insidieux piéges à insectes, de véritables piéges vivants. Leur extrémité évasée offre deux petites palettes hérissées de dents sur leurs bords et réunies à l'aide d'une charnière longitudinale.

Chacune de ces palettes est armée de trois épines pointues, placées vers son milieu et environnées de glandes qui distillent un fluide sucré. Lorsque quelque imprudent insecte, attiré par ce suc mielleux, se pose sur la feuille, celle-ci, irritée par son contact, rapproche brusquement ses valves comme un livre que l'on ferme, et le transperce de ses dards, en le serrant d'autant plus qu'il se débat davantage. Les palettes ne s'ouvrent que quand, tout à fait épuisé, ses mouvements cessent; mais souvent alors il est trop tard, le prisonnier est mort. La contraction de ces folioles a une telle énergie qu'on les déchire plutôt que de les ouvrir quand elles sont fermées.

On a même prétendu que la Dionée n'abandonnait sa proie qu'après s'être, à l'instar de l'araignée, nourrie de son sang; mais le fait est encore à prouver.



Dionée attrape-mouche.

Une plante de nos marais, la *Drotère* à feuilles rondes, est tout aussi perfide aux petits insectes ailés, mais par un autre moyen. Tout le dessus de ses feuilles est recouvert de filaments longs et grêles, portant à leur extrémité une gouttelette d'un fluide glutineux, et toute mouche imprudente qui vient butiner au milieu d'eux y trouve une mort certaine. Les filaments, irrités par son contact, s'entortillent autour d'elle, et ses ailes, et ses pattes, immédiatement engluées par leur sécrétion, rendent toute évasion impossible. Chaque fois qu'en herborisant on rencontre cette plante, on observe que ses feuilles sont amplement garnies des cadavres de leurs victimes.

Parmi les diverses plantes douées de sensibilité il n'en est aucune qui frémisse et s'agite avec autant d'animation que la reine des Mimosées, la charmante *Sensitive*. Si, par le plus léger attouchement, on ébranle une seule de ses folioles, toutes se ferment, puis, quelques secondes après, toutes les branches s'affaissent successivement vers la terre; la plante éprouve une commotion profonde, elle semble foudroyée. En vain certains botanistes ont-ils tenté d'expliquer cet extraordinaire phénomène par une intervention chimique; il est évident qu'il ne s'agit ici que d'une manifestation vitale.

Si, en préservant une Sensitive de tout ébranlement, on dépose sur une de ses feuilles une gouttelette d'un acide, son contact irritant suffit pour faire crisper toute la plante. Et si même on se contente de chauffer simplement l'une de ses petites folioles en la plaçant au foyer d'un verre ardent, la douleur est immédiatement ressentie dans toutes les régions de cette frêle Mimosée; et, frappée de stupeur, elle abat subitement son feuillage et ses rameaux.

Cette charmante plante, objet de tant d'ingénieuses comparaisons, possède une délicatesse de sensation qu'on serait loin de s'attendre à rencontrer dans le règne végétal. Lorsque Von Martius traversait les savanes de l'Amérique tropicale où elle abonde, il remarquait que le bruit des pas de son cheval faisait au loin contracter les Sensitives comme si elles en étaient effrayées. Un rayon de soleil ou l'ombre d'un nuage suffit même pour produire une animation manifeste au milieu de leurs groupes.

Phénomène encore plus étrange! La délicate sensitive sait, ainsi que nous, se façonner aux circonstances variées dans lesquelles elle se trouve. Pendant un voyage, Desfontaines en ayant placé une avec lui, dans une voiture, la vit contracter immédiatement toutes ses feuilles, aussitôt qu'elle sentit l'ébranlement des roues. Puis, chose extraordinaire, le voyage s'étant prolongé, revenue de sa frayeur,

la Sensitive rouvrit peu à peu toutes ses feuilles et les tint étalées tant que dura le mouvement. Elle s'y était accoutumée. Mais, si la voiture s'arrêtait, on voyait la même particularité se reproduire ; au départ, la plante se contractait de nouveau pour ne se rouvrir que plus loin.

D'autres végétaux accomplissent instinctivement des actes presque incroyables en cherchant leur bien-être.

Dans son charmant livre de botanique, écrit avec une remarquable indépendance, Grimard cite l'histoire d'une *Clandestine écailleuse* qui, ayant germé au fond d'une caverne, s'est élevée à la prodigieuse hauteur de 120 pieds pour se porter vers la lumière ; elle qui n'atteint ordinairement que 5 à 6 pouces de longueur !

Enfin, un autre point frappant qui rapproche des animaux ces curieux végétaux animés, c'est qu'ils semblent, à un certain degré, apprécier la fatigue et chercher le repos.

M. Pouchet, dans son bel ouvrage sur l'*Univers*, d'où nous tirons la plupart de ces détails, dit à ce sujet : « Exténuées par le travail fonctionnel diurne, quand arrive la fin de la journée, beaucoup de plantes prennent une attitude particulière, qu'elles conservent toute la nuit : c'est leur sommeil. »

Ce curieux phénomène, qu'un hasard heureux fit découvrir à Linné, fut élevé par lui à la hauteur d'une démonstration. Il l'observa d'abord sur un *Lotus pied d'oiseau*, cultivé dans l'une des serres du jardin d'Upsal. L'ayant trouvé fleuri le matin, quel ne fut pas son étonnement lorsqu'en passant au milieu de la nuit près de la plante, il n'en aperçut plus les fleurs. Le botaniste s'imagina d'abord que quelque amateur infidèle les lui avait dérobées. Cependant, en examinant la plante plus attentivement, il reconnut que c'était elle qu'il fallait accuser du larcin. En effet, ce savant observa que chaque soir les feuilles de ce Lotus prenaient une position particulière, qui en dérobait les corolles : c'était leur manière de dormir. Pensant qu'un tel phénomène n'était point isolé, Linné, un flambeau à la main, passa désormais les nuits à parcourir son jardin, pour en constater les effets. Ce fut ainsi qu'il reconnut qu'un grand nombre de végétaux prennent, pour se livrer au sommeil, une attitude particulière; c'est un besoin de repos qui, comme chez la plupart des animaux, coïncide avec l'absence de la lumière.

Dans certaines familles végétales, les plantes sont même tellement transfigurées pendant leur sommeil, qu'on ne les reconnaît plus. Si, vers six heures du soir, à la fin de l'été, on regarde une prairie de *Trèfle*, on est frappé de l'aspect qu'offrent à ce moment toutes les plantes. Les deux folioles latérales de chaque feuille se sont étroitement appliquées l'une contre l'autre, et la foliole moyenne les recouvre comme un toit protecteur ; l'apparence de la plantation en est tout à fait changée. De même l'aspect d'une forêt est parfois absolument changé par le sommeil des arbres qui la composent. Beaucoup rapprochent alors leurs rameaux de la tige, et leurs feuilles s'appliquent les unes aux autres pour se garantir mutuellement du froid. Quiconque a jamais vu une Sensitive durant la nuit, à ses rameaux abattus et comme affaissés par la fatigue, à ses folioles rapprochées ainsi que des paupières qui se ferment, reconnaît qu'alors elle se repose et dort.

Ce curieux phénomène est d'autant plus apparent qu'on l'observe dans les régions chaudes. Le célèbre naturaliste allemand Alexandre de Humboldt, en parcourant les vallées de la Nouvelle-Grenade, reconnut que là les plantes s'éveillaient plus tard que dans les contrées moins brûlantes, comme si elles eussent été frappées de la contagieuse paresse des habitants.

Le soir, beaucoup de fleurs aussi se ferment pour se livrer plus paisiblement au repos. Quelques espèces, par exemple les *Liserons*, s'endorment bien avant la nuit et ne se réveillent que lorsque le soleil vient les frapper de ses rayons.

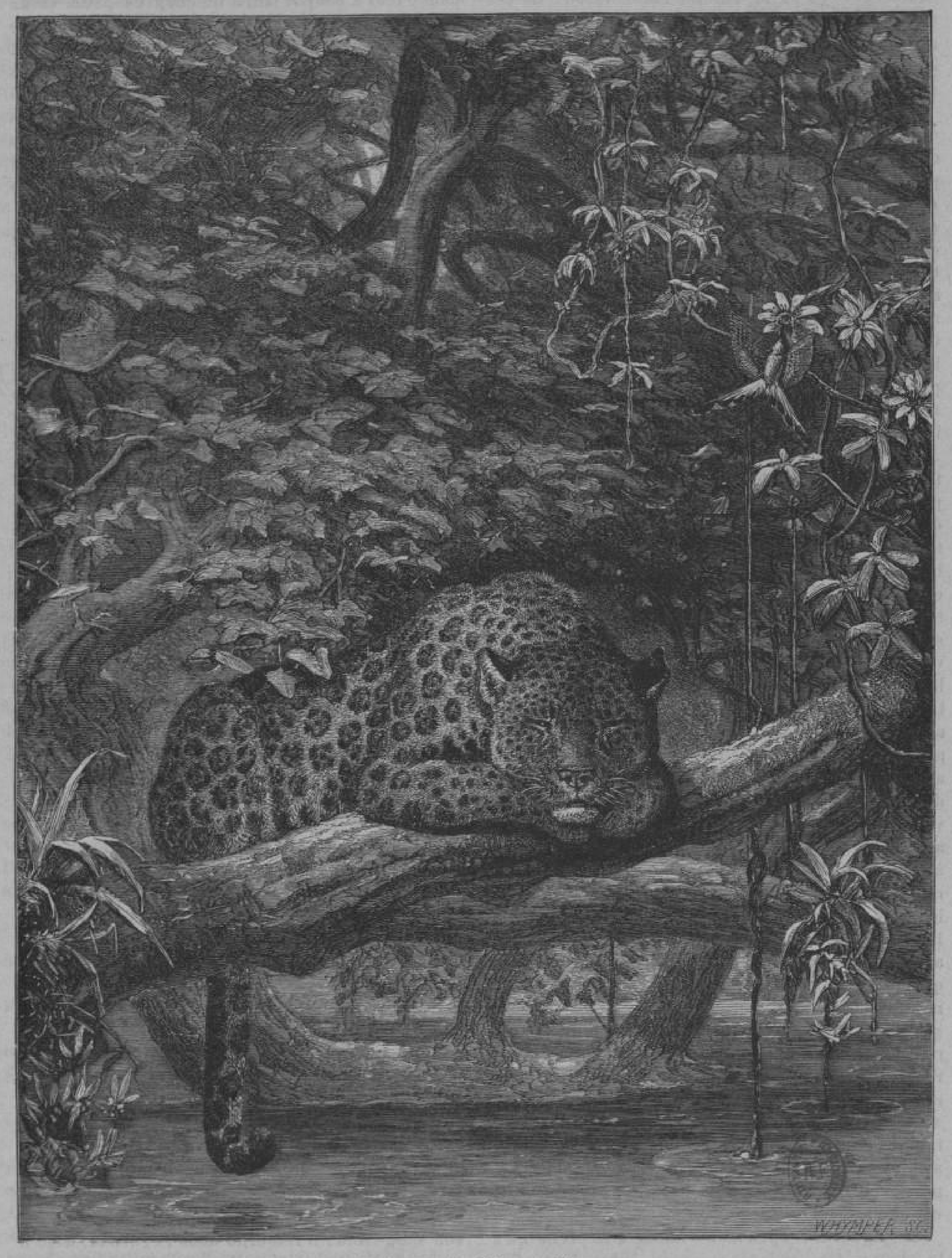
Le naturaliste de Candolle a prouvé que c'est à l'absence de lumière que doit être attribué le sommeil des plantes. Au moyen d'une vive clarté il réussissait à éveiller des sensitives endormies, et il les voyait reprendre avec l'obscurité leur repos interrompu.

Tels sont quelques-uns des merveilleux phénomènes par lesquels se manifeste la vie des plantes, vie que bien des savants ont essayé de mettre en doute, et qui doit être pour nous un témoignage de plus de l'incommensurable et divine bonté de Dieu, qui a présidé à la création.

Th. Lally.

LE JAGUAR.

Nos bois les plus touffus ne peuvent nous donner une idée des forêts vierges de l'Amérique tropicale. Là, des arbres de toute espèce, de toute taille, pressés les uns contre les autres, entrelacent leurs branches et semblent lutter à qui surmontera et étouffera son voisin ; mille plantes grimpantes enveloppent leurs troncs, montent jusqu'à leur cime et retombent en lourdes draperies qui forment d'impénétrables murailles de verdure. Des myriades d'insectes cheminent sur le sol ou sur les arbres morts, tombés de vétusté, qui l'encombrent. Des oiseaux au plumage brillant voltigent de tous côtés dans l'épais feuillage, à la recherche des grappes de fleurs ou de fruits qui pendent des rameaux. Dans les bas-fonds, les eaux des sources et des rivières



Le jaguar. (P. 376, col. 2.)

se répandent, croupissent sur des amas de végétaux submergés ; çà et là, sur les bords vaseux de ces marécages, le serpent boa, à la peau marbrée, dort roulé sur lui-même, d'énormes caïmans, rugueux et immobiles comme des blocs de rocher, attendent, la gueule ouverte, le moment de saisir leur proie.

C'est dans ces magnifiques et dangereuses forêts qu'habite le jaguar, le plus grand et le plus fort des carnassiers après le lion et le tigre. Il s'y retire pendant le jour dans des fourrés où il a lui-même de la peine à pénétrer. Il aime à passer les heures chaudes de la journée couché sur une grosse branche, car, malgré son apparence un peu lourde, il grimpe très-lestement aux arbres ; il s'établit de préférence au-dessus d'une mare ou d'un cours d'eau, dont il respire en sommeillant les fraîches émanations. Quand vient le soir, il sort de son engourdissement, il saute à bas de son arbre, étire ses membres en poussant un rugissement rauque et sourd se terminant par un éclat aigu qui s'entend à plusieurs lieues de distance, et se met en quête de sa pâture.

Le jaguar chasse à la façon du tigre et de la panthère ; même pour attaquer des animaux beaucoup plus faibles que lui, il emploie la ruse. Quand il a découvert une proie à sa convenance, un cerf tacheté tapi sous un buisson ou une loutre couchée sur le bord d'un ruisseau, il ne s'en approche qu'avec une extrême circonspection : il rampe, collé contre la terre, comme un serpent ; il s'arrête au moindre signe d'inquiétude manifesté par l'animal qu'il convoite ; il fait un long détour pour l'aborder par le côté le plus favorable ; enfin, quand il est arrivé à une distance convenable, il bondit sur sa victime, la terrasse, l'égorge, puis il la prend dans sa gueule et la porte dans un endroit couvert, où il la dévore à son aise. La force du jaguar est telle, qu'il emporte ainsi des quadrupèdes de la plus grande taille, des chevaux et des bœufs. D'Azara raconte qu'un matin, ayant appris qu'un jaguar venait de tuer un cheval à peu de distance du village où il se trouvait, il courut à l'endroit qu'on lui avait indiqué : il trouva le corps du cheval, mais la bête féroce avait disparu. Il fit transporter le cadavre à une portée de fusil d'un arbre derrière lequel il avait l'intention de s'embusquer à la tombée de la nuit, supposant que le jaguar ne reviendrait pas auparavant. Il s'était à peine éloigné quand on le prévint que la bête fauve était revenue, qu'on l'avait vue traverser à la nage une rivière large et profonde, saisir dans sa gueule le cheval, le traîner sur une longueur d'environ soixante pas dans une terre labourée, repasser la rivière avec sa proie et s'enfoncer dans le bois situé sur l'autre rive. D'Azara n'ajouta foi à ce récit qu'après avoir constaté lui-même sur le sol les traces de cet enlèvement.

Le jaguar n'est pas moins habile à la pêche qu'à la chasse. Des voyageurs ont eu plus d'une fois l'occasion de le voir posté sur la berge d'un fleuve, suivant d'un œil attentif le courant, se penchant de temps en temps pour mieux en explorer la profondeur : tout à coup il lance un coup de patte, et un gros poisson, jeté hors de l'eau, se débat sur le sable de la rive. Quelquefois l'adroit pêcheur fait des captures plus importantes : les marsouins, les lamantins qui remontent les fleuves et longent le bord, sont harponnés par sa griffe puissante, attirés sur la rive et dévorés par lui. Il attaque avec succès le caïman lui-même, malgré la solide cuirasse qui le protége et ses redoutables mâchoires, fortes comme un étau, coupantes comme une scie.

En général, le jaguar ne recherche pas l'homme, et, quand il le rencontre, s'il le voit sur ses gardes, il n'ose pas l'attaquer. Le naturaliste Sonnini raconte que, voyageant dans les forêts de la Guyane, il fut inquiété pendant deux nuits de suite par un jaguar. La bête fauve rôdait sans cesse auprès des feux qu'on avait eu soin d'allumer autour du campement ; mais chaque fois qu'on la couchait en joue, elle se glissait dans le fourré et disparaissait. Il fut impossible de la tuer. Enfin la troisième nuit, se voyant toujours surveillée et menacée, elle prit le parti de s'éloigner définitivement, en poussant des rugissements de rage.

Quelquefois cependant les jaguars se montrent plus hardis et deviennent très-redoutables. Soit que la faim les presse, soit que le débordement d'un fleuve ou d'un torrent les chasse des rives boisées qui leur servent de retraite, ils s'approchent des lieux habités, ils pénètrent jusque dans les villes et les villages et se jettent sur les hommes aussi bien que sur les animaux qu'ils rencontrent. Les moines du couvent de San-Francisco à Santa-Fé ont gardé le souvenir d'un effroyable malheur arrivé parmi eux au commencement de ce siècle. Un religieux, après avoir fait ses prières dans l'église, voulut sortir par la sacristie. Il n'y eut pas plutôt mis le pied qu'il se trouva face à face avec un énorme jaguar. En un instant le malheureux fut saisi par la bête féroce, entraîné dans un coin de la salle et déchiré. Le gardien du couvent, ayant entendu des cris dans la sacristie, y accourut ; à peine avait-il eu le temps de se rendre compte de ce qui venait de se passer, qu'il fut assailli à son tour, terrassé et bientôt mis à mort par l'animal furieux. Une troisième personne, survenue quelques moments après, eut le même sort. Alors un sénateur, M. Irondo, tenta de s'approcher de la sacristie, pour y enfermer le monstre, par une petite pièce de derrière qui communiquait avec elle ; mais, au moment où il allait entrer avec précaution dans cette pièce, il s'aperçut que le jaguar y avait pénétré et il entendit ce cri de détresse : « Le voici, sauvez-moi ! » puis les grognements de la bête fauve mêlés aux dernières plaintes d'une quatrième victime. M. Irondo ne perdit pas son sang-froid ; il retourna dans l'église et, avec le moins de bruit possible, alla verrouiller la porte qui donnait dans la sacristie. Peu de temps après, le jaguar était revenu se coucher dans cette salle ; on

pratiqua une ouverture dans la porte et l'on parvint à tuer à coups de fusil le terrible animal.

On s'expliqua la présence du jaguar dans le couvent par la circonstance suivante. Le couvent de San-Francisco à Santa-Fé était situé sur le bord du Rio-Bravo, qui, après d'abondantes pluies, avait complétement inondé une île située en face de la ville; chassé de sa demeure, le jaguar avait sans doute traversé le fleuve à la nage, franchi le mur peu élevé qui séparait les jardins du couvent de la rive, et par la porte, laissée ouverte, du vestiaire, était entré dans la sacristie.

E. Lesbazeilles.

LES AVENTURES DU CAPITAINE MAGON[1]

IX

Une nouvelle ruse de Bodmilcar. — Les îles Fortunées. — Le tour de la Libye.

Deux jours se passèrent, pour nous, à nous restaurer et à nous divertir. Le soir du deuxième jour, comme je remontais sur l'*Astarté*, je rencontrai Himilcon et Gisgon accompagnés d'un matelot phénicien qui m'était inconnu.

« Bonnes nouvelles, capitaine! me cria Himilcon du plus loin qu'il me vit: bonnes nouvelles! Nous avons des renseignements sur Bodmilcar. »

Dans mon impatience, je courus au-devant d'eux.

« Parlez vite, m'écriai-je, que savez-vous?

— Cet homme que tu vois ici, me répondit Himilcon, vient tout droit des navires de ce scélérat. Voyant à qui il avait affaire, il s'est enfui. Nous l'avons rencontré à la taverne, et l'avons amené ici. »

Je me hâtai d'interroger l'étranger.

« Depuis combien de temps t'es-tu séparé de Bodmilcar? demandai-je. Et où se proposait-il d'aller?

— Depuis six jours, et il se proposait d'aller chez les Rasennæ d'abord, et en Ionie après.

— C'est bien, dis-je à cet homme, je t'engage à mon bord. Mon voyage est de retourner à Tyr et à Sidon, et si jamais nous rencontrons ce Bodmilcar...

— Tu peux compter sur moi, s'écria le matelot, et sur mon désir de me venger de lui. »

Trois jours après, nous partions, complétement ravitaillés et impatients de revoir notre patrie. Le quatrième jour, comme j'apercevais déjà Calpé et Abyla, le vent fraîchit, et je dus louvoyer pour entrer dans la passe. A la tombée de la nuit, j'aperçus une grande galère qui venait en sens inverse. Je la hélai, mais il nous était difficile d'approcher, à cause du temps. Je détachai alors une des barques, avec six matelots et Himilcon, pour savoir les nouvelles. Ma nouvelle recrue, qui revenait de la cale, fut des premiers à sauter dans la barque et à prendre les rames.

La barque venait à peine de quitter notre bord, qu'un homme monta tout effaré et courut à moi.

« Capitaine, me dit-il, nous avons une voie d'eau.

— Une voie d'eau! répondis-je stupéfait. Et comment cela?

— Je ne sais, capitaine, me dit le matelot, mais il y a de l'eau, là en bas. »

Je fis allumer une lampe et je me précipitai dans la cale, avec deux maîtres matelots et un timonier. Un spectacle terrible m'y attendait; l'eau faisait irruption! je m'y jetai aussitôt; j'en avais jusqu'aux genoux, et elle montait rapidement. La mer était très-grosse et le navire roulait violemment. Si dans un quart d'heure nous ne trouvions pas la voie d'eau et si nous ne réussissions pas à l'aveugler, nous étions perdus sans ressource.

Tout à coup des cris confus partant du pont du navire attirèrent mon attention. Il me sembla distinguer les mots de Melkarth et de Bodmilcar. Puis j'entendis au-dessus de ma tête le son de la trompette, des trépignements confus, et la voix éclatante d'Hannibal qui criait: « Garnissez les machines! les archers aux bordages!

— Par tous les dieux, m'écriai-je, que se passe-t-il?»

A ce moment Himilcon se précipita dans la cale en me criant: « Il se passe que le matelot que nous avions embarqué était un homme de Bodmilcar, que je me suis dégagé de leur bord le coutelas à la main, que la barque est sauve, et que le *Melkarth* et deux autres galères manœuvrent pour nous attaquer. »

Himilcon n'avait pas fini que le bruit du combat commença sur le pont. Nous étions attaqués du dehors, et au dedans nous coulions bas.

« L'homme de Bodmilcar a sabordé le navire! Nous sommes perdus! » m'écriai-je.

Himilcon ne put retenir un cri. Un autre cri lui répondit. C'était la voix de Dionysos qui le poussait.

« A moi! exclamait le jeune garçon; j'ai le pied dans un trou, je coule. »

Au même moment il disparut sous l'eau. Mais au même moment aussi Himilcon, piquant son coutelas dans l'échelle, criait d'une voix de triomphe:

« Nous sommes sauvés! L'enfant a mis le pied dans la voie d'eau! »

D'un bond le brave pilote fut à l'endroit où l'enfant venait de disparaître, et plongea. D'un bond aussi je fus à l'échelle et je criai à pleins poumons:

« Quinze matelots et le charpentier en bas! »

Himilcon sortit Dionysos de l'eau et le passa à un matelot qui le mit à l'échelle. Pour nous, à la clarté des lampes, dans le clapotement de l'eau,

1. Suite. — Voy. pages 10, 27, 43, 59, 76, 90, 106, 122, 138, 154, 170, 182, 204, 219, 235, 252, 267, 283, 299, 314, 331, 347 et 363.

sans nous soucier du bruit du combat qui continuait au-dessus de notre tête, nous travaillâmes avec rage pour aveugler la voie d'eau que le traître, émissaire de Bodmilcar, avait percée au flanc de notre bon navire.

Par la protection d'Astarté, nos efforts furent couronnés de succès et le trou fut bouché d'une manière provisoire. Attendant le moment où le roulis nous penchait sur un flanc et découvrait l'ouverture, nous arrivâmes enfin à la fermer. Nous venions de finir, et je remontais sur le pont, quand le bruit du combat cessait. Quelques morts étaient étendus. L'*Adonibal* et le *Cabire* nous flanquaient de droite et de gauche. Les vaisseaux de Bodmilcar avaient disparu dans la nuit.

« Les misérables! s'écria Chamaï furieux. Ils nous échappent encore cette fois !

— Ces chiens, lâches et méchants, dit Hannibal, n'ont pas osé venir à l'abordage et se sont enfuis, quand nous avons été à eux. Si je les tenais sur terre ferme, je les hacherais en petits morceaux à moi tout seul. »

Je me hâtai d'envoyer chacun à son poste, car la bourrasque devenait tempête et par cette mer furieuse nous avions dérivé hors de vue de la passe; nous étions là au hasard, ballottés dans la nuit, avec un navire avarié, qui pouvait refaire de l'eau d'un moment à l'autre, et sans savoir au juste où nous allions.

Toute cette nuit personne ne dormit. On se relayait dans la cale pour écoper l'eau que nous avions embarquée. Enfin, la voie d'eau fut dégagée et je pus faire consolider et calfater intérieurement les matériaux qui la bouchaient. Au bout de cinq heures de travail, nous étions saufs de ce côté. Au jour, nous ne voyions plus la côte, et la tempête nous chassait devant elle avec une rapidité effrayante. Je fis lâcher des pigeons, mais ils ne purent se maintenir contre le vent, dont la violence était extrême.

Huit jours se passèrent dans ces angoisses. Ce ne fut que le huitième que le vent se calma, que le ciel s'éclaircit et que j'aperçus la terre tout près de moi, une terre haute, un grand cap, derrière lequel la côte fuyait à perte de vue vers le sud. Je continuai ma navigation de ce côté, et au bout de deux jours j'aperçus une île montueuse, toute verdoyante et de l'aspect le plus riant. Le temps était clair et chaud, le soleil rayonnant. Tout, dans ces parages, nous rappelait la Phénicie. Je résolus de débarquer dans cette île d'un aspect si engageant, d'autant plus que je tenais à radouber l'*Astarté* à fond, car elle faisait toujours un peu d'eau, et après tant de traverses nos navires avaient tous besoin de réparations. Je trouvai dans l'île une jolie baie où je débarquai sans retard. Aussitôt nos navires furent entourés de pirogues montées par des sauvages presque nus.

A ma grande surprise, ces sauvages nous parlèrent en libyen. C'étaient des Libyens rouges, à la tête allongée, au front déprimé, de vrais Libyens Garamantes. Nous étions les premiers hommes de l'est qu'ils eussent vus dans leur île, mais un de leurs vieillards, qui avait été à Rusadir, se souvenait d'avoir vu des Phéniciens. Les autres nous firent très-bon accueil. Je m'informai d'abord de la situation de leur île. Ils nous apprirent que cette île était située au milieu d'un groupe d'autres, et à l'ouest de la terre ferme, de la côte de Libye. Mais quand je voulus me renseigner sur les distances, ces sauvages, peu voyageurs, me répondirent d'une façon tellement vague que je n'en pus rien tirer. Tout ce qu'ils me dirent, c'est que la côte de Libye se prolongeait indéfiniment du côté du sud, qu'elle était habitée par des Libyens comme eux, et que loin, bien loin vers le sud, vivaient des hommes tout noirs, monstrueux et semblables à des bêtes.



Bicri fit une cage. (P. 381, col. 1.)

« Voilà pour moi ! s'écria tout de suite Bicri. Allons voir les hommes noirs ; nous leur ferons la chasse et j'en ramènerai un. »

Pendant que nous parlions, j'observai que plusieurs des Libyens portaient au cou, aux bras, aux oreilles, des ornements faits d'un métal que je reconnus être de l'or. Je leur demandai si cet or venait de leurs îles?

Ils me répondirent que non, qu'ils le tenaient, soit en poudre, soit en petits morceaux, des Garamantes de terre ferme qui le recueillaient dans certaines rivières, à l'aide d'une toison de mouton.

Je leur proposai tout de suite de leur acheter leur or, et je leur offris en échange les plus beaux bijoux de verre, les meilleurs habits et les plus riches étof-

fes qui me restaient. Ils se trouvèrent très-disposés à mon troc et paraissaient attacher un prix médiocre à leur or. Pour un flacon de verre, j'avais le creux de ma main rempli de poudre d'or ; pour une épée, une pointe de lance, un couteau, ils me donnaient le poids égal en or. Quand mes hommes virent qu'il en était ainsi, leur joie ne connut plus de bornes ; j'eus toutes les peines du monde à les empêcher de vendre leurs armes et il ne resta pas une bouteille à bord. Hannibal vendit son cimier et son panache, et Jonas sa trompette.

« Je m'en ferai faire une toute en or, pour sonner devant le roi, disait-il. Ah ! le merveilleux pays, et comme je suis content d'être venu. S'ils veulent me prendre pour dieu, je renonce à tout et je reste. »

Je m'établis pendant quinze jours dans cette île, achetant de l'or et radoubant mes navires. Cette terre admirable produit aussi les plus beaux fruits du monde. On y rencontre un fruit écailleux délicieux à manger ; les vallées sont couvertes d'orangers séculaires, et les montagnes d'arbres magnifiques où voltigent des petits oiseaux au plumage jaune, dont le chant nous ravissait de plaisir. Bicri, assez indifférent à l'or une fois qu'il en eut de quoi garnir son carquois et son baudrier, passait son temps à courir les bois avec Dyonisos. Il attrapa plusieurs de ces oiseaux, pour lesquels il fit une cage ; mais ils sont tous morts pendant la traversée. Quant à Guébal, il se plaisait tellement dans ce pays, qu'il fallut l'attacher pour l'empêcher de se sauver.



Le monstre rompit la pique. (P. 382, col. 2.)

Enfin, je quittai ce délicieux archipel, bien restauré et bien ravitaillé. Je le nommai « les îles Fortunées ». Dès que nous eûmes repris la mer, je n'eus pas besoin de demander à nos compagnons où nous devions aller.

« Allons au sud, au sud, me cria tout le monde, au pays de l'or et des merveilles ! »

Pendant trois semaines, notre navigation se poursuivit vers le sud. Je ne m'étonnais pas de voir, plus je m'avançais, le soleil s'élever au-dessus de ma tête, et, la nuit, les Cabires s'approcher de l'horizon. Himilcon se plaignait bien un peu, disant que nous quittions la protection de ses dieux préférés, mais je n'y faisais pas attention. La côte finit par tourner à l'est, puis elle retourna au sud, puis, à ma grande surprise, le soleil, après avoir été perpendiculaire au-dessus de ma tête, parut se déplacer. Je n'en pouvais croire mes yeux, mais il le fallait bien, puisque je le voyais. J'avais le soleil à ma gauche au lieu de l'avoir à ma droite, et, la nuit, des constellations inconnues paraissaient au ciel. Tout le monde fut consterné de ce prodige, et je crus devoir réunir mes capitaines, mes pilotes et mes plus anciens matelots.

« Il faut, dit Amilcar, que les dieux aient changé la voûte du ciel.

— Ou bien, dit Asdrubal, que nous soyons

dans un autre monde. Personne n'y comprend rien.

— Si rien d'extraordinaire ne s'est passé là-haut, dit enfin Himilcon, il faut que la terre soit une boule, et que nous ayons passé dans l'hémisphère opposé au nôtre. »

La réflexion du pilote me frappa, malgré ce qu'elle avait de déraisonnable et d'absurde.

« Mais, dis-je, après avoir médité longuement ce que venait de dire Himilcon, s'il en était ainsi, il faudrait que le soleil et les astres fussent immobiles, et que ce soit la terre elle-même qui tourne?

— Ah! s'écria le pilote, nous apprenons des choses étranges. Croyons plutôt à un prodige qu'à de pareilles absurdités.

— Enfin, dit Asdrubal, que devons-nous faire?

— Écoutez, dis-je finalement, nous allons continuer à pousser au sud. Si la côte tourne franchement à ce qui me paraît être l'ouest, puisque tout est bouleversé ici, nous retournerons en arrière vers les îles Fortunées. Mais si elle tourne à l'est, nous continuerons à la suivre, et nous reviendrons vers le nord.

— Et nous aurons fait le tour de la Libye, s'écrièrent ensemble nos capitaines et nos pilotes. Nous arriverons indubitablement à la mer Rouge et à l'Égypte! Allons, c'est décidé. »

Hannibal, Chamaï et les autres écoutaient nos raisonnements avec une anxiété d'autant plus grande, qu'ils n'y comprenaient absolument rien.

« Eh bien, dit Hannibal haletant, quand nous eûmes fini, eh bien, qu'y a-t-il à présent?

— Il y a que nous retournons en Égypte, lui répondis-je, par le chemin le plus court. »

Le capitaine me regarda d'un air hébété.

« Mais puisque nous nous éloignons du détroit de Gadès et de la Grande Mer, me dit-il avec effort.

— Justement, c'est que nous sommes sur la bonne route.

— Ces choses de la mer sont prodigieuses, s'écria Hannibal, je ne les comprendrai jamais.

— Tout s'y fait à rebours, dit Hannon. Ce sont des mystères insondables. J'ai beau être de Sidon et me creuser la tête, je ne devine plus.

— C'est que tu n'as pas encore assez navigué, jeune homme, dit gravement Himilcon, et que tu ne connais pas les cours des astres.

— Vraiment, s'écria Hannon; si tu trouves que nous n'avons pas assez navigué, je ne suis pas de ton avis. La promenade me paraît assez longue comme cela.

— Enfin, conclut Chamaï, si Magon et Himilcon le disent, il faut les croire. Notre affaire, à nous, est de les écouter, la leur étant de connaître les choses de la mer et des astres. Voilà ce que je pense. »

Vingt fois déjà nous avions essayé de communiquer avec la terre. Mais nous avions trouvé ou une côte déserte ou des habitants noirs et horribles, dont les hurlements et l'attitude nous avaient fait comprendre qu'il n'y avait que des coups à recevoir. Une fois, en passant devant un cap élevé que j'appelai Chariot des Dieux, je vis, la nuit, des flammes étranges et j'entendis des bruits effrayants qui nous épouvantèrent tous, et nous dégoûtèrent de l'envie de débarquer. Pourtant les vivres commençaient à nous manquer.

« Mangerons-nous toujours des murènes salées? disait le patient Bicri lui-même, ne descendrons-nous jamais à terre pour tirer quelques pièces de venaison? »

Je me décidai à débarquer dans l'estuaire d'une rivière comparable au Nil d'Égypte. D'immenses forêts couvraient ses rives. Des crocodiles et des hippopotames bondissaient dans ses eaux. Des nuées d'oiseaux tourbillonnaient au-dessus, en poussant des cris aigus, mais nulle trace d'habitants ne se montrait.

Quatre jours durant, nous fouillâmes les bois. Nous y recueillîmes bonne quantité de fruits sauvages. Nos flèches abattirent aussi des buffles et des antilopes, dont la chair fut salée. Le quatrième jour, Bicri vint à moi sur la plage, en donnant les marques de la plus vive agitation. A côté de lui, Dionysos pleurait et Jonas faisait de grands gestes.

« Qu'y a-t-il, dis-je à l'archer, que se passe-t-il?

— Guébal a disparu, s'écria Bicri, enlevé par une troupe de singes alliés de Bodmilcar. »

Je ne pus retenir un éclat de rire.

« Oui, reprit l'archer irrité, des singes à grande queue! Certainement Guébal ne les a pas suivis de son gré, et il faut qu'il y ait du Bodmilcar là-dessous. »

J'essayai de calmer l'archer, mais rien n'y fit. Il voulait absolument partir à la recherche de son singe. Je lui donnai quelques hommes pour l'escorter. A la nuit, ils revinrent, épuisés de fatigue, sans avoir vu Guébal; il avait dû rejoindre très-volontiers les nombreux singes qui gambadaient dans les arbres. En revanche, et ce qui consolait Bicri, il rapportait un être étrange, un géant noir et tout velu, qu'il avait percé de ses flèches et achevé à coups de piques et d'épée, après une défense désespérée. Je fis écorcher ce monstre, dont on peut voir la peau empaillée dans le temple d'Astarté, à Sidon. Il était vraiment épouvantable.

« Il avait six flèches dans le corps, me dit Bicri, et était étendu par terre quand je saisis une pique pour l'achever, mais il l'empoigna et la rompit aussi aisément qu'un roseau.

— Une pique à hampe en chêne de Basan, s'écria Hannibal. Voilà une force prodigieuse! »

Nous repartîmes de ce lieu, sans avoir retrouvé Guébal.

A suivre. LÉON CAHUN.

LA CHASSE AUX CORNEILLES

Les corneilles, variété de la grande tribu des corbeaux, ont l'habitude, comme tout le monde a pu le remarquer, de se réunir en troupes nombreuses à certaines époques de l'année.

Quand vient la morte saison elles se rapprochent des lieux habités, et se tiennent volontiers au milieu des terres labourées, où, rassemblées par véritables troupeaux, elles ont l'air de tenir quelque grave conseil. En vérité, elles s'aident mutuellement à déterrer et à pourchasser les insectes.

Le soir venu, la bande s'envole en tourbillonnant, et va se poser sur quelque arbre isolé, mais voisin de la forêt. Les branches de ce perchoir sont cachées par les rangs de cette sombre compagnie.

Les habitants de nos campagnes ne dédaignent pas la chair de la corneille, aussi lui font-ils une chasse à outrance. Le fusil étant un engin trop dispendieux, ils ont imaginé pour le remplacer de fort curieux stratagèmes. Ils prennent des morceaux de papier qu'ils roulent en cornets, se transportent dans les lieux fréquentés par les corneilles et piquent en terre les cornets en question garnis de viande menue et frottés à l'embouchure d'une légère couche de glu.

L'oiseau vient manger ce qui est dans le cornet, s'empêtre la tête dans la glu, s'élève avec le cornet à perte de vue et retombe tout étourdi sur le sol. Il n'y a qu'à se baisser pour en prendre.

Mais il existe un autre système curieux et tout à fait ignoré, croyons-nous. Dans les forêts voisines des Pyrénées, sur le versant espagnol, les habitants des localités peu aisées mangent le corbeau et la corneille. Pour faire ample provision de ces oiseaux, ils choisissent dans la forêt un arbre peu garni de feuilles et branché de manière à présenter un siége commode pour y passer une partie de la nuit. Quatre chasseurs montent sur l'arbre et s'y installent. Ils sont vêtus de noir ou recouverts d'une étoffe noire qui leur donne l'aspect d'un groupe de corneilles serrées les unes contre les autres. Le silence le plus absolu est de rigueur.

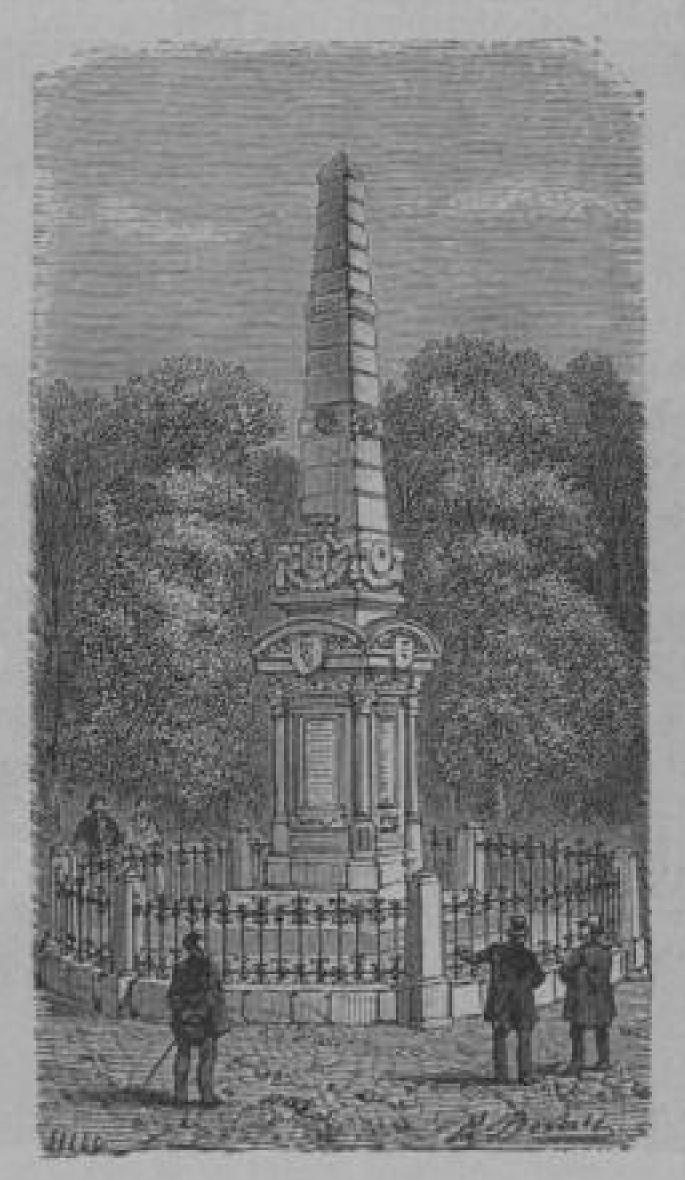
D'autres chasseurs vont faire la battue aux alentours et font décamper les oiseaux qui, volant auprès de l'arbre où sont les chasseurs noirs, les prennent pour des groupes de corneilles endormies et se posent près d'eux. Ceux-ci n'ont alors qu'à étendre les bras pour s'en emparer.

On prend en certains pays une grande quantité de corneilles, corbeaux, pies, geais, etc., au moyen de gluaux posés sur un arbre au pied duquel on attache un chat qui ne manque pas de miauler, et dont les miaulements éveillent et attirent les oiseaux, qui viennent se poser sur les gluaux. Cette chasse se fait aussi de nuit.

A TRAVERS LA FRANCE

VESOUL

A l'époque où la Gaule était une simple province romaine, existaient sur trois promontoires qui s'avançaient vers la rive gauche d'un affluent de la Saône, le Durgeon, trois camps retranchés, dont l'un, celui du milieu, protégeait un bourg naissant. Ce camp était le Mont-Cita; ce bourg, autour duquel rayonnaient déjà trois voies pavées, était *Vesulium*, qui,



Monument commémoratif de la guerre de 1870-71, à Vesoul.

sous le nom francisé de Vesoul, grandit pendant le moyen âge et a fini par devenir le chef-lieu de la Haute-Saône.

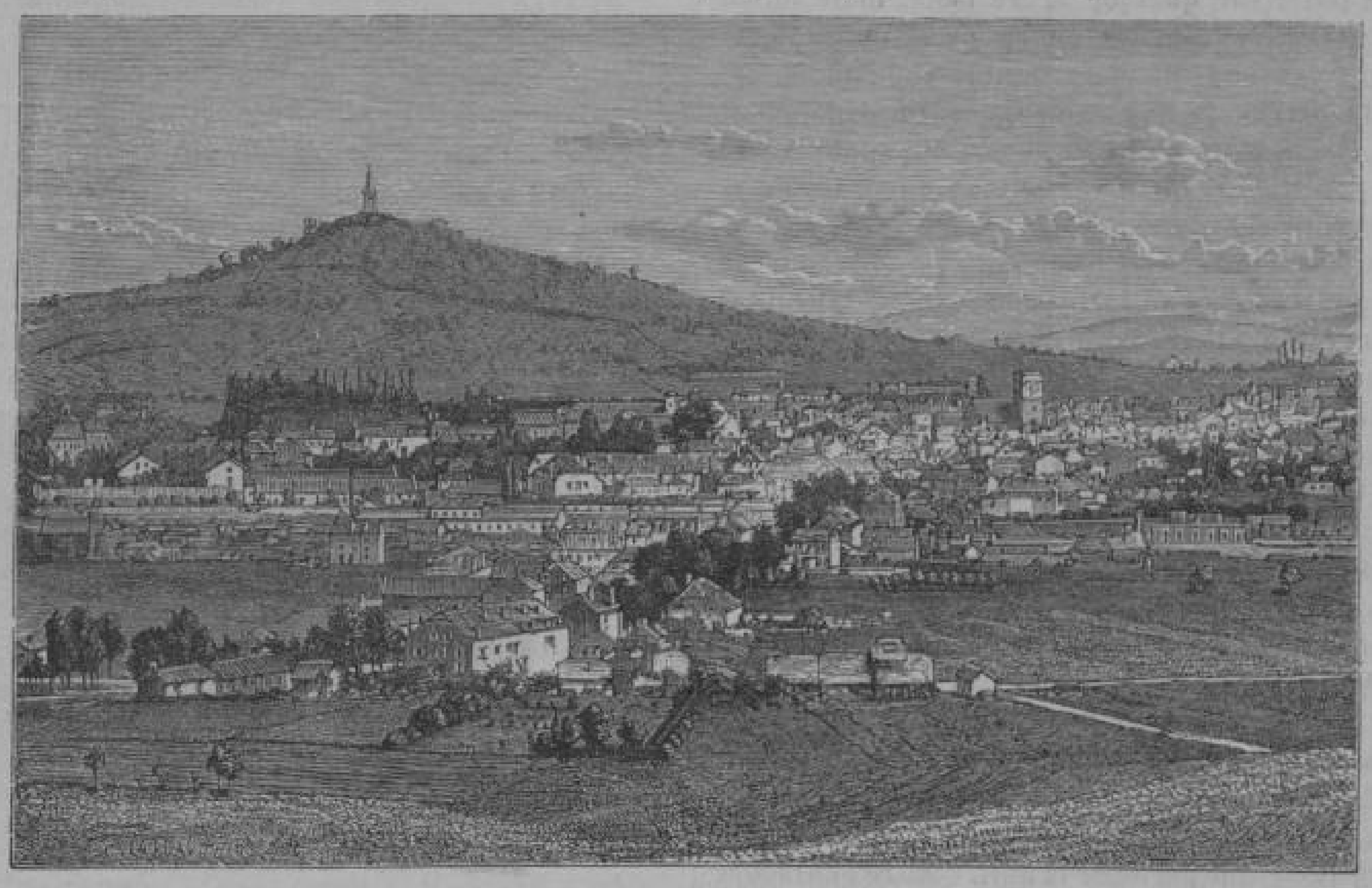
Vesoul, certainement, n'est pas une grande ville et n'a pas la prétention de l'être; elle a pu néanmoins accepter le titre brillant de métropole départementale sans faire injure à ses rivales, Gray, Lure et Luxeuil. Elle les surpasse toutes trois par le nombre de ses habitants; sa situation au centre de la Haute-Saône et dans une région naturellement accessible de tous les côtés, convient on ne peut mieux au siége d'une préfecture; le séjour en est sain et agréable; son industrie et son commerce ne manquent pas d'activité; elle possède, enfin, tous les établissements publics que l'on peut souhaiter dans un modeste chef-lieu de département: palais de justice, lycée, école normale, bibliothèque riche de près de trente mille volumes, musée bien pourvu

d'antiquités et d'objets intéressants, théâtre, vastes casernes, etc.

Vesoul, pour achever de mériter sa brillante fortune, n'a épargné qu'une chose : l'art ; ses édifices sont d'une architecture trop simple et trop vulgaire; leurs lignes froides et compassées contrastent fort mal à propos avec les lignes mouvementées et pittoresques que la nature a tracées autour d'eux. Les Vésuliens l'auraient-ils enfin compris? Le dernier monument qu'ils ont élevé échappe à ces reproches. Désireux de rendre, eux aussi, un solennel hommage à la brave et malheureuse armée qui a combattu pour la Franche-Comté durant l'invasion prussienne, ils ont érigé en son honneur une pyramide qu'ils ont su faire élégante. Disons aussi qu'ils ont conservé quelques jolies maisons construites avec toute la grâce et avec tout le luxe du style de la Renaissance.

La ville de Vesoul n'a pas seule, dans sa vallée, le privilége d'une situation pittoresque; tous ses environs sont charmants. Si l'on veut avoir une vue complète de cette jolie banlieue, il faut monter sur la montagne de la Motte, où les Vésuliens, épargnés par le choléra durant une terrible épidémie, ont élevé à la Vierge un monument de reconnaissance sous la forme d'une élégante pyramide, qualifiée de chapelle. Cette montagne portait jadis un château flanqué de fortes tours et dominé par un donjon, qui servait de citadelle à Vesoul et de boulevard à toute la vallée. La citadelle, néanmoins, ne sauva pas toujours la ville, qui fut prise plusieurs fois durant les guerres du XVe siècle; la forteresse elle-même devint la proie des flammes et ne fut pas reconstruite.

Vesoul fut mieux défendu, dans une circonstance, par un élément sur lequel elle n'aurait osé compter. A une lieue de cette ville, dans la vallée de la Colombine, se trouve le Frais-Puits, fontaine intermittente des plus remarquables, qui communique souterrainement avec une source non moins curieuse et non moins célèbre, appelée la Font de Champdamoy, et qui coule d'une manière permanente. Les éruptions du Frais-Puits sont parfois tellement abondantes qu'elles font déborder la Colombine et exposent la campagne de Vesoul aux dangers d'une inondation. Une inondation eut lieu en 1557 ; elle fut un bienfait. La ville était alors assiégée par une bande d'aventuriers allemands qui se proposaient de la livrer au pillage. «Déjà, dit une chronique, les soldats étaient prêts à marcher avec quelques pièces d'artillerie menue et des échelles pour forcer la ville, lorsque le Frais-Puits se mit subitement à vomir tant d'eaux, bien qu'il n'eût pas plu au delà de vingt-quatre heures, qu'en moins de cinq ou six heures toute la campagne en demeura couverte. Cela fit croire aux soldats que les habitants avaient à leur disposition quelques cataractes par la levée desquelles on pouvait baigner la vallée et noyer ceux qui s'y trouvaient. Dans cette croyance, ils se sauvèrent à la hâte sur les montagnes sans en vouloir redescendre, abandonnant échelles, artillerie, tambours, et même (chose incroyable pour les Allemands) les bouteilles et les barils. »



Vesoul.

A. SANT-PAUL.





Les prétendants de Sidonie. (P. 385, col. 1.)

LA TOUTE PETITE[1]

XXXIV

Une rude épreuve. — Départ de Gaston et de Berthe pour l'Amérique du Sud. — Sidonie dans un nouveau rôle.

En quelques mois d'exercice, M. Lescale fut passé maître en l'art d'éconduire poliment les prétendants.

Parmi les prétendants éconduits, les uns rougissaient, les autres pâlissaient, d'autres se mordaient les lèvres, d'autres souriaient d'un air lamentable. Les uns faisaient une sortie cérémonieuse et correcte, les autres se trompaient de porte et laissaient tomber leur chapeau ; les uns gardaient le plus profond secret sur leur mésaventure, les autres la racontaient naïvement. Aussi il fut bientôt de notoriété publique que Mlle Lescale avait des prétentions exagérées, mal justifiées par un caractère vaniteux et personnel (dans le monde on dit poliment *personnel*, qui n'est guère français, lorsqu'on ne veut pas risquer le vilain mot *égoïste*).

Les prétendants commencèrent à devenir plus rares sans que Sidonie parût le remarquer, car elle n'était nullement coquette.

« Sidonie est vraiment trop difficile », dit Gaston, un jour que son père venait d'exécuter sa dix-huitième victime dans le silence du cabinet.

C'est que la dix-huitième victime était fort riche, et que Gaston avait toujours un faible pour les gens riches.

Quand on lui proposait quelqu'un, Sidonie ne se demandait pas : « Qu'en pense Gaston ? » mais : « Qu'en penserait Paul ? » Elle n'avait point fait vœu de ne pas se marier, ni d'immoler des hécatombes de prétendants ; elle n'avait pas encore rencontré parmi les prétendants l'homme qui mériterait l'approbation de Paul.

Le seul homme auquel elle eût volontiers accordé sa main, parce qu'elle le trouvait digne de plaire à Paul, était un jeune ingénieur sans fortune, nommé d'Ivray. Elle était bien revenue de ses préjugés d'autrefois contre les magistrats et les ingénieurs.

De son côté, M. d'Ivray, qui était bon observateur, avait découvert, sous le langage parfois frivole de Sidonie, des sentiments nobles et élevés. Mais il était effrayé de la voir si mondaine et si avide d'hommages. De plus, il était pauvre et fier. Il se tint donc à distance.

La faillite Méreaux amena la déconfiture d'un banquier de Lille, qui amena à son tour la chute des frères Simpson de Londres, qui en amena plusieurs autres.

Le monde des affaires était en émoi, et les gens d'affaires, voyant ainsi tomber les banquiers les uns sur les autres, comme des capucins de cartes, se demandèrent avec effroi où cela s'arrêterait ?

Cette espèce de mauvais vent, qui soufflait en tempête sur les deux hémisphères, abattant pour s'amuser tous les banquiers qui se trouvaient sur son chemin, rencontra un beau jour dans sa course deux maisons de banque avec lesquelles la maison Lescale, en tant que maison de commerce, avait des liens très-étroits, et auxquelles les différents mem-

1. Suite. — Voy. pages 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353 et 369.

bres de la famille, en tant que personnes privées, avaient confié leur fortune.

La chute de la maison Lescale fut, un jour, la grande nouvelle du train de cinq heures.

Après bien des pourparlers et des démarches, après de longues journées sans repos, de longues nuits sans sommeil, après un échange de correspondances qui auraient pu former un gros volume, la maison Lescale, représentée par Gaston, s'effondra, ayant tout perdu « fors l'honneur », ce qui est dans tous les cas une grande consolation, comme le disait le bon M. Lescale à la tante Isabelle.

Quant à la fortune particulière des différents membres de la famille, elle se trouva si réduite, qu'en vérité ce n'était plus la peine d'en parler. M. de Bergues dut songer à vivre de ses appointements et Paul de sa solde. Gaston et M. Lescale étaient complétement ruinés, leur fortune personnelle étant complétement engagée dans les affaires de la maison. Seule Sidonie avait conservé intacte la fortune de l'oncle Maupoil.

Elle offrit généreusement de la partager avec ceux qui avaient été moins heureux qu'elle. M. de Bergues, de concert avec Marie, refusa, disant qu'il lui restait de quoi vivre, qu'il avait l'avenir devant lui, et que ce coup, loin de l'abattre, stimulerait son ambition qui s'était un peu endormie sous le doux ciel de la Touraine. Paul, dans une lettre pleine de bonne humeur et de bons sentiments, demanda à Sidonie pour qui elle le prenait, de croire que sa solde de lieutenant-colonel n'était pas à elle seule une véritable fortune pour un simple célibataire. M. de Bergues et lui, sans s'être donné le mot, écrivirent à Gaston, afin de lui demander ce que l'on pourrait faire pour lui et pour son père. Gaston répondit que Sidonie avait généreusement pourvu à tout, qu'elle l'avait forcé à accepter une somme assez forte pour recommencer sa fortune dans l'Amérique du Sud et qu'elle s'était chargée de son père et de la tante Isabelle.

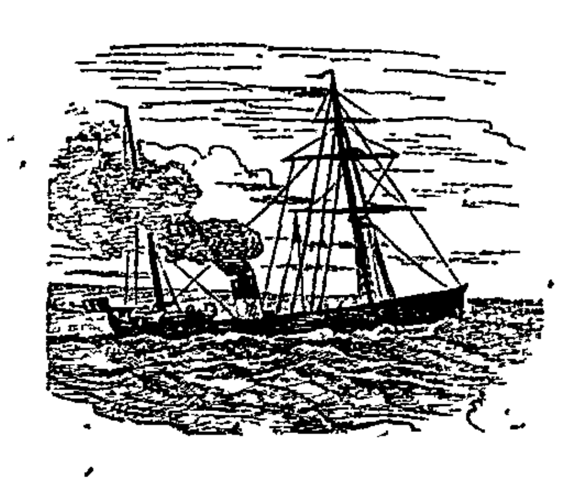
A la première nouvelle du désastre qui menaçait la famille, la tante Baudouin avait résolu de vendre sa maison et d'en offrir le prix à son frère. Mais on lui démontra facilement que le prix de sa maison serait comme une goutte d'eau dans l'Océan, qu'il valait mieux la garder, et continuer à la louer pour s'assurer à elle-même un petit revenu et les moyens de payer la pension de la vieille Solange.

Toutes les dettes payées et l'honneur du nom une fois mis en sûreté, Gaston aurait pu facilement trouver de l'emploi à Paris. Beaucoup de ses amis lui restaient fidèles et s'offraient à le servir. Mais il en coûtait trop à son orgueil de se montrer pauvre et besoigneux sur le boulevard, après avoir affiché un si grand luxe. Il faisait trop grand cas de la fortune pour n'être pas un peu honteux de n'en plus avoir. D'ailleurs il était jeune, il avait l'esprit d'aventure, les voyages lointains ne l'effrayaient pas.

Il avait donc refusé toutes les offres de service, excepté celles de Sidonie : il avait accepté d'elle, à titre de prêt, un capital qu'il espérait faire valoir dans le commerce du quinquina. Il s'offrait une occasion très-favorable que la maison Lescale aurait peut-être exploitée si elle n'avait pas sombré. Il aurait fallu envoyer des représentants dans l'Amérique du Sud et les payer fort cher.

Il fut décidé que Gaston partirait et que son père lui servirait de correspondant à Paris. Si l'affaire était bien entamée et bien conduite, elle pourrait donner presque tout de suite de très-gros bénéfices, car le quinquina était à la mode. Paris commençait à en faire une énorme consommation, et la province imiterait Paris.

Berthe, sous un extérieur un peu trop mondain, cachait une âme bien trempée. Elle résolut de suivre son mari en Amérique, pour le soutenir dans ses luttes et pour partager ses fatigues et ses dangers. Sidonie déclara qu'elle se chargeait des deux enfants.



XXXV

Vaillance de la « toute petite ». — Les élèves de Sidonie.

Sidonie eut une vague idée qu'elle entreprenait une tâche au-dessus de ses forces, ce qui ne l'empêcha pas de l'entreprendre. Son bon cœur lui disait qu'elle n'avait pas le choix; elle seule était en état de se charger des deux enfants ; donc c'était son devoir de le faire ; Paul, qu'elle consulta, l'y encouragea de toutes ses forces. Il avait été affligé à son dernier voyage de voir que sa vie était inutile ; il croyait à sa vaillance, et il pensait que si l'épreuve était pénible et redoutable, elle ne pouvait manquer de lui être salutaire.

Avec la généreuse imprudence des âmes nobles et dévouées, Sidonie se jeta dans son entreprise les yeux fermés. Elle comptait sur l'appui et les conseils de son père, de sa tante et de quelques amis fidèles, pour apprendre à conduire ses neveux dans la voie du devoir. Elle comptait avant toutes choses sur l'aide et la protection de Dieu ; abandonne-t-il jamais ceux qui honorent son nom, en faisant le bien?

Elle s'aperçut bientôt qu'il ne fallait pas compter sur l'appui de son père ; il était de nouveau engagé dans les affaires, à un âge où il aurait eu besoin de repos ; aussi suffisait-il à grand'peine à sa tâche journalière, et il ne s'occupait de ses deux petits-fils que pour les gâter, comme il avait autrefois gâté la

« toute petite ». Comme sa sœur le grondait doucement de sa faiblesse et lui reprochait de rendre plus difficile la tâche de Sidonie, il répondit naïvement que le système n'était déjà pas si mauvais, puisqu'il avait si bien réussi avec la « toute petite ».

— Tu oublies, lui dit la tante Isabelle, quelles craintes elle nous a causées; » elle n'ajouta pas : « et quelles nuits blanches elle m'a fait passer. »

— Tout est bien qui finit bien, répondit le bonhomme en secouant la tète d'un air capable. Toi qui prétends avoir le caractère si faible, tu as su faire une « perfection » de notre Sidonie. Elle, qui a le caractère ferme et résolu, saura bien se tirer d'affaire.

— Mais je n'avais qu'un enfant à élever ; elle en a deux sur les bras, et encore ce sont des garçons!

— Oui, mais elle aura ton expérience et tes conseils.

— Je n'ai jamais valu grand'chose pour élever des enfants, répondit tristement la tante Isabelle ; et maintenant je ne vaux plus rien. Je me sens vieille et faible; j'ai continuellement des migraines. Cette pauvre petite est abandonnée à elle-même ; promets-moi d'être raisonnable.

— Je tâcherai », répondit M. Lescale d'un air assez penaud.

Les élèves de Sidonie. (P. 386, col. 2.)

Le fardeau pesa donc de tout son poids sur les épaules en apparence les moins faites pour le supporter ; la mystérieuse volonté de la Providence fit une mère de famille de cette enfant gâtée que rien, dans sa vie passée, n'avait préparée à un rôle si difficile et si délicat.

Elle aimait beaucoup ses neveux, et ses neveux avaient pour elle la plus vive affection. S'il n'eût fallu, comme autrefois, que les promener de la boutique du pâtissier à celle du marchand de joujoux, pour gagner ensuite les Champs-Élysées et les installer au théâtre de Guignol, ou les faire grimper dans la voiture aux chèvres, sa tâche eût été trop facile.

Mais il fallait les plier à l'obéissance et au travail. Il fallait en faire des hommes semblables à son frère Paul, capables de se conduire et de lutter contre les difficultés de la vie; et elle ne trouvait en eux que les éléments de deux enfants gâtés. Ils étaient, à leur âge, versés à fond dans l'art de cajoler les gens pour éloigner de leurs lèvres le calice amer du travail sérieux et capables, si on leur résistait, d'entrer dans des colères affreuses, comme autrefois la « toute petite ».

Sidonie, pour se rendre compte des difficultés qu'elle aurait à vaincre, et pour chercher les moyens de les vaincre, passa en revue ses souvenirs d'enfance, et se plaça, par la pensée, dans la situation d'esprit où elle s'était trouvée en mainte circonstance, à l'époque où sa violence faisait plier la volonté de ses parents devant la sienne.

Elle crut se rappeler que, même dans ses plus grands emportements d'autrefois, elle conservait la faculté de réfléchir, de calculer, au point qu'en mainte circonstance elle se serait décidée, tout compte fait, à céder de bonne grâce, si l'on eût montré une plus ferme volonté de la faire céder.

« Si seulement je pouvais avoir sur eux un peu de cette influence que Paul avait sur moi. Mais, que suis-je, pour oser me comparer à Paul? » « Je suis toute découragée, écrivait-elle à son frère; ces deux petits démons me bravent et se rient de moi; écris-moi quelques bonnes paroles, j'en ai grand besoin; essaye donc de me donner un peu de ton autorité, toi qui sais si bien commander. »

Paul, voyant que le malheur, ce maître si sévère et en même temps si salutaire, avait réduit en poudre l'orgueil de Sidonie et anéanti son égoïsme, crut pouvoir sans danger lui montrer que si sa tâche était dure et ingrate, son mérite aux yeux de Dieu n'en était que plus grand; il lui vanta la noblesse de son désintéressement et la beauté de son sacrifice; en un mot, il sut la relever à ses propres yeux, au moment où elle s'humiliait, et l'encourager, quand elle commençait à perdre l'espoir.

Elle n'eut point de fausse honte; elle communiqua naïvement ses doutes, ses perplexités, ses angoisses à deux ou trois vieux amis de la famille ; elle leur raconta en détail ses tentatives, ses luttes et ses défaites. Ces braves gens la voyant si sérieusement préoccupée de faire son devoir, s'empressèrent de l'éclairer de leurs conseils, et l'aidèrent de leur mieux à chercher la clef du caractère de ses deux enfants.

Mais, en matière d'éducation, les conseils et les livres ne peuvent vous conduire que jusqu'à un certain tournant de la route, où ils vous abandonnent à à vos propres forces et à votre sagacité. Tout ce

qu'ils peuvent pour vous, c'est de vous indiquer en gros la direction à suivre; il ne faut pas leur demander autre chose.

A partir de ce moment critique, il faut payer de sa personne, il faut être constamment sur la brèche, travailler au jour le jour, et surtout n'avoir point de « système infaillible » avec l'idée préconçue d'y emprisonner cette chose mobile, vivante, remuante, qu'on appelle « l'âme d'un enfant ». La tendresse assidue, l'humble patience, l'emportent ici sur les plus savantes combinaisons. Là où les plus grands docteurs échouent et jettent de dépit leur bonnet aux orties, on voit réussir, sans efforts apparents, quelque bonne petite ménagère, douce et humble de cœur, qui a trouvé à elle toute seule le grand secret, non pas dans son esprit, mais dans son cœur. Malheureusement ce secret n'est pas transmissible, à chaque génération tout est à refaire.

Sidonie faisait donc son apprentissage.

Il y a une catégorie d'écoliers, trop connue des professeurs, et qui fait leur désespoir. Ce sont ceux dont les mamans disent avec une naïve confiance: « Il est léger, monsieur, mais avec de la douceur et de la patience vous en ferez tout ce que vous voudrez!

— Mais, madame, il se dissipe continuellement, et dissipe ses camarades, et par-dessus le marché il ne fait absolument rien. »

La maman sourit d'un petit air entendu, et reprend sans se déconcerter: « Oh! si vous le connaissiez mieux, vous le jugeriez autrement. Si vous saviez comme il aime sa petite sœur! Comme il est gentil avec moi! Ce n'est pas parce que je suis sa mère, mais je puis dire qu'il nous étonne souvent par la finesse de ses réparties!

— Tout ce que je puis vous dire, madame, c'est qu'il exècre le grec et le latin, le français, et en général tout ce qui demande le moindre travail; il est maussade en étude, grognon en classe. Quant à ses réparties (ses réparties classiques, bien entendu), elles marquent, jusqu'ici du moins, peu de bon sens et peu de réflexion! »

En tant qu'écoliers, les deux pupilles de Sidonie appartenaient à cette fâcheuse espèce.

Maurice, l'aîné, était brun et taciturne, André était blond et pétulant; tous deux avaient été gâtés outre mesure et professaient une grande admiration pour leur petite personne. Ils s'aimaient beaucoup entre eux, mais on aurait dit qu'ils se détestaient, tant ils étaient taquins et disposés à se jouer de mauvais tours.

En matière de travail et d'étude, Maurice était ce qu'on pourrait appeler un pessimiste. Avant qu'on lui eût indiqué le devoir du jour, il gémissait et le trouvait trop long.

« Voyons, tante, cette dictée est trop difficile; justement je suis mal disposé; je ne sais pas ce que j'ai. Tu serais si gentille de me donner congé aujourd'hui. Tu verras comme je travaillerai demain.

— Mais, mon enfant, demain tu me diras absolument la même chose, tu le sais bien; il vaut mieux être raisonnable et commencer tout de suite.

— Oh non! cette fois tu verras que je travaillerai bien. Dis oui! je t'en prie!

— Sois raisonnable, mon enfant.

— C'est assommant d'être raisonnable; d'ailleurs, j'ai perdu ma plume; je suis sûr que c'est André qui me l'a cachée, il n'en fait jamais d'autres. »

De guerre lasse, Maurice se met à son pupitre d'un air vindicatif. Au lieu de se disposer à écrire, il joue avec la chaîne de sa montre, fait des trous dans son cahier avec le bec de sa plume, déclare qu'il ne comprend pas ce qu'on lui dicte, passe des mots et finit par pleurnicher. Il en a pour tout le reste du jour à bouder et à regarder tante Sidonie en dessous, avec des yeux sombres.

André, tout optimiste qu'il était, finissait toujours par arriver au même résultat que son frère.

« André, sais-tu ta leçon?

— Oui, tante, je la sais très-bien.

— Récite-la-moi. »

Il bredouille quatre ou cinq mots et s'arrête court.

« Eh bien! mon enfant, pourquoi t'arrêtes-tu?

— Maurice me fait des grimaces.

— Oh! si l'on peut dire! s'écrie Maurice du ton de la vertu calomniée.

— Tu m'as tiré la langue, et tu as cligné l'œil gauche derrière ta main.

— C'est bon, dit la tante en s'armant de patience, n'y pense plus, et continue de réciter ta leçon.

— Je ne la sais plus; on ne peut pas savoir sa leçon, quand il y a là des gens qui vous font des grimaces. Tante, il vient encore de froncer les sourcils.

— Rapporteur!

— C'est bon, nous verrons. Tante, ma division est très-bien faite, regarde. »

Si l'on peut appeler division bien faite une division



où le quotient est plus fort que le dividende, la division d'André est bonne: sinon, non.

« Mais, dit la pauvre Sidonie, il n'y a pas un chiffre exact; elle refait l'opération devant lui et lui signale toutes ses erreurs avec la pointe d'un crayon.

— Je n'y comprends rien, reprend André avec

l'obstination d'un petit âne. Elle était très bien faite, j'en suis sûr ; j'avais fait la preuve, ainsi !

— Ne dis pas d'absurdités. »

André remue la tête et proteste que, puisqu'il ne fait que des absurdités, il ne travaillera plus jamais, jamais.

Pendant tout le temps que ses deux neveux travaillaient ou était censés travailler, Sidonie était obligée de jouer le rôle de maitre d'études, sans quoi ils auraient passé tout leur temps à flâner à la fenêtre, à attraper des mouches à jouer à saute-mouton, ou à s'allonger des coups de pied sous la table et des coups de règle par-dessus, ou à se lancer des dictionnaires, des grammaires et autres menus projectiles.

Même quand elle était là, ils se faisaient des grimaces et se passaient des petits morceaux de papier où ils avaient écrit : *La mère Rabat-joie!* C'était le sobriquet qu'ils avaient donné à leur pauvre tante.

Quand un de ces billets arrivait à son adresse, il y avait des rires étouffés, des contorsions sur les chaises et un grand bruit de dictionnaires feuilletés avec affectation, puis un silence, puis de nouveaux rires et des excuses ridicules modulées d'une voix trainarde, quand « la mère Rabat-joie » déclarait que l'on perdait beaucoup de temps.

Sidonie accourait tout effarée. (P. 390, col. 1.)

XXXVI

Luttes de Sidonie. — Son triomphe.

Quand Sidonie, désespérant de les faire travailler ensemble, les installait dans deux pièces séparées, il se trouvait toujours que l'un des deux avait absolument besoin de quelque chose que l'autre avait dans son pupitre.

« Voyons, Maurice, ta leçon de grammaire.

— Je ne la sais pas, tante.

— Pourquoi ne la sais-tu pas ?

— C'est André qui avait la grammaire, et je n'ai pas osé sortir de ma chambre pour aller la chercher.

— Je ne te croyais pas si timide. Tu sais bien que tu n'es pas prisonnier dans ta chambre, et que tu peux en sortir toutes les fois que tu as un motif sérieux.

— Bien, ma tante, j'irai une autre fois ! »

A partir de ce jour il y eut une correspondance active entre les deux chambres. Maurice avait besoin d'un pain à cacheter, André d'un bout de fil ; ou bien ils avaient simplement besoin tous les deux de se dérouiller les jambes, de souffler par la serrure ou d'ouvrir la porte en grande cérémonie, pour demander « Si monsieur était chez lui, et s'il recevait. »

Souvent, dans la paisible maison, on entendait

de grands bruits de portes ouvertes avec fracas et refermées de même, des roulements de pas précipités, des poursuites, des bousculades, des luttes et des cris perçants.

La tante Isabelle bondissait dans son fauteuil; Sidonie accourait tout effarée. Les deux coupables étaient déjà assis à leurs pupitres respectifs, rouges, les cheveux en désordre, occupés à écrire avec un zèle affecté, ou à étudier leurs leçons avec une application suspecte. On les aurait pris pour de petits saints si chacun d'entre eux n'avait laissé sur le champ de bataille quelques épaves compromettantes, comme une ceinture, une cravate, une règle, un dictionnaire ou une casquette.

« Maurice, mon enfant, que signifie une pareille conduite?

— Mais, tante, ce n'est pas ma faute, à moi. J'étais allé demander à André son canif, pour gratter un pâté; à preuve, voilà le pâté sur ma page d'écriture. Il s'est levé tout d'un coup et s'est mis à me poursuivre à grands coups de ceinturon. Je me suis défendu; il faut bien que je me défende, pourtant! »

André, de son côté, raconte la chose autrement. Maurice était arrivé à pas de loup, il avait ouvert brusquement la porte en criant « Hou! » pour lui faire peur. « On lui avait fait voir qu'on n'avait pas peur de lui, voilà tout! »


Sidonie, maître d'études. (P. 389, col. 2.)

Le grand-papa n'osait prendre leur parti devant eux; mais il grondait doucement Sidonie de sa sévérité, et répétait avec complaisance : « Tout ce que je puis dire, c'est qu'ils sont remplis d'attentions pour moi! »

Je le crois facilement. Il s'était constitué leur allié et leur défenseur, et il intervenait quand les choses allaient trop mal. C'était à qui des deux lui ferait ses petites commissions, pour pouvoir dire à la « mère Rabat-Joie » : « Je ne sais pas ma leçon, c'est vrai, mais demande à grand-père s'il n'a pas eu besoin de moi pour lui retrouver ses lunettes! »

On n'a jamais vu, je crois, un grand-père aussi distrait que M. Lescale, à en juger par la quantité de choses qu'il oubliait dans tous les coins, et qu'il n'aurait jamais pu retrouver sans le secours de Maurice et d'André, du moins à ce que prétendaient André et Maurice.

Ces deux jeunes messieurs avaient pris l'habitude, chez leur père, de s'emparer de la conversation à table et de couper sans façon la parole aux grandes personnes. Sidonie eut un mal infini à réformer cet abus. Ses deux pupilles, quand elle leur imposait silence, se renfermaient dans un mutisme maussade et ne répondaient même plus quand on leur parlait. M. Lescale n'osait rien dire en leur faveur, mais il perdait lui aussi la parole, et le repas s'achevait péniblement et tristement.

« J'ai peut-être tort, disait Sidonie à la tante Isabelle.

— Non, mon enfant, tu as dix fois raison. Les enfants te boudent aujourd'hui, ils te remercieront plus tard. »

La « toute petite », dans les premiers temps de son dur apprentissage, se dit plus d'une fois dans la solitude et le silence de sa chambre : « Je ne pourrai jamais! j'y renonce! » Là-dessus elle se mettait à pleurer amèrement.

Mais bientôt une lettre de Paul la faisait rougir de sa faiblesse et de son abattement; elle priait avec ferveur et implorait Celui d'où nous vient toute lumière et toute force. Elle se relevait alors, fortifiée et éclairée : « Il faut pouvoir, disait-elle, il le faut. »

Que de fautes elle commit d'abord! mais avec quelle humilité elle les reconnaissait! Avec quelle patience elle les réparait! Avec quelle ardeur elle suivait la voie, encore indécise et mal tracée, mais visible cependant par places!

Quand on additionne, le soir, avec une attention trop tendue, les fautes qu'un enfant peut commettre dans une seule journée, on est effrayé du total, et l'on s'arme pour le lendemain d'une sévérité parfois imprudente et indiscrète. Quand on s'aperçoit le lendemain que le total n'a pas diminué, on se creuse la tête pour s'expliquer ce résultat décourageant.

A force de chercher, on finit par découvrir, ou plutôt par s'imaginer que l'enfant, poussé par l'esprit du mal, résiste de parti pris; qu'il est ingrat, indigne de l'intérêt qu'on lui porte et de la peine qu'on se donne pour lui. Il se mêle alors à la sévérité comme une arrière-idée de lutte et comme un vague sentiment de représailles. On se pique au jeu, l'aigreur s'en mêle, la parole perd quelque chose de

sa mesure et de sa discrétion. Alors tout va de mal en pis.

Les gens dépités sont toujours maladroits ; ils peuvent dire d'excellentes choses, mais elles sont ou inutiles ou nuisibles, parce qu'elles ne sont pas dites juste au moment où il faut les dire. Les conseils qu'ils donnent sont parfaits, mais ils les donnent d'un ton qui fait que l'enfant les rebute, parce qu'il y voit des reproches et comme de vagues menaces.

Toutes ces fautes, Sidonie les commit une à une, justement parce qu'elle prenait trop à cœur une tâche à laquelle rien ne l'avait préparée.

Paul répondit un jour à une de ses lettres :

« Ma tâche est bien moins pénible que la tienne ; il est bien plus facile de commander à des hommes qu'à des enfants. Cependant, comme les hommes sont de grands enfants, et les enfants de petits hommes, je pense que les moyens qui réussissent avec les uns doivent réussir aussi avec les autres. Il faut avoir du sang-froid, du calme, de la patience. Il ne faut faire aucune menace, que l'on ne soit décidé à l'exécuter; rien n'entame plus le principe d'autorité que la faiblesse ou l'inconstance dans celui qui commande. Pauvre petit colonel, ton régiment te donne plus de mal que le mien ; mais je ne fais pas à mes hommes, que j'aime beaucoup cependant, la dixième partie du bien que tu fais à tes deux diablotins. Courage ! courage ! et encore courage ! tu es dans la bonne voie. »

Le jour où Sidonie commença à additionner ses propres fautes au lieu d'additionner celles de Maurice et d'André, elle mit en effet le pied dans la bonne voie, elle y fit chaque jour de nouveaux progrès, elle fut sur la piste du grand secret.

Ayant vu par expérience quelle reconnaissance profonde nous devons à ceux qui nous élèvent, elle paya à la tante Baudouin tout un arriéré de tendresse et de petits soins.

« Comme tu me gâtes ! disait la bonne tante Isabelle.

— Jamais assez, répondit Sidonie avec un sourire sérieux et doux.

— Comme elle ressemble à sa mère, dit M. Lescale, quand Sidonie fut sortie de la chambre. Je crois qu'elle est encore plus tendre que Marie, et ce n'est pas peu dire ! »

A mesure que Sidonie marchait en avant, refaisant courageusement son éducation, sa tâche lui devint de jour en jour plus légère. Alors, selon l'expression de Baroujay, « elle commença de tenir ses hommes dans sa main » comme un bon et vaillant officier. Elle commença à lire dans l'âme de ses enfants d'adoption comme dans un livre ouvert ; elle sut ce qu'il fallait dire et ce qu'il fallait faire, et le moment précis où il fallait parler et agir ; elle acquit une patience à toute épreuve, elle eut de l'habileté et de la dextérité.

Elle avait eu recours, pour faire travailler ses neveux, à un maître élémentaire du lycée Bonaparte. Elle étudia pour leur servir de répétiteur. Ni Mlle Jéroboam, ni Mme Lancier, n'en auraient pu croire leurs yeux, si elles avaient pu voir avec quelle ardeur leur ancienne élève se livrait à l'étude. Plus elle acquérait de connaissances, plus elle éprouvait le désir d'en acquérir de nouvelles. Il en résulta que ses deux élèves eurent plus de confiance en elle et lui reconnurent plus d'autorité.

Il n'est pas de travail si ingrat au début qui ne finisse par offrir un sérieux intérêt, quand on s'y applique sérieusement. Le travail de ses neveux, le développement du bien en eux, l'anéantissement progressif du mal, ce fut là désormais le grand intérêt de sa vie et la récompense de son dévouement.

Quand Maurice et André furent en âge d'entrer au lycée Bonaparte, ils y entrèrent avec honneur et s'y firent remarquer par leur bon esprit et leur assiduité au travail.

Sidonie avait reçu bien des compliments dans sa vie, depuis le jour où pour la première fois elle fut en âge de comprendre ce que c'est qu'un compliment. Elle devait être blasée là-dessus. Elle rougit néanmoins de plaisir et d'orgueil lorsqu'elle décacheta le premier bulletin trimestriel de ses neveux, et qu'elle y lut en toutes lettres : *Enfants très-bien élevés.*

A suivre. J. Girardin.



L'OLIVIER

Lorsque Cécrops jeta les fondations de sa nouvelle capitale, Minerve et Neptune se disputèrent l'honneur de lui donner un nom. Le dieu marin ayant frappé la terre de son trident en fit sortir un cheval, pendant que la sage Minerve en tirait l'olivier et méritait par ce don si précieux de donner son nom d'Athènes à la nouvelle cité.

L'olivier est bien en effet l'une des plus précieuses productions des régions méridionales de l'Europe. Nous voulons parler ici de l'olivier commun, membre d'une assez nombreuse famille d'arbres et d'arbrisseaux moins importants que lui, quoique non dépourvus d'utilité. On lui donne pour le distin-

guer de ses congénères le nom d'Olivier d'Europe, *Olea europæa*, quoique malgré la fable grecque, il ne soit nullement indigène de cette partie du monde. En effet, on a reconnu qu'il croît spontanément dans la chaine de l'Atlas, en Syrie, en Arabie et en Perse.

Dès les temps primitifs les hommes semblent s'être appliqués à sa culture et avoir hautement apprécié la valeur de ses produits, puisqu'ils avaient fait de ses rameaux l'emblème de la paix et de l'abondance.

L'olivier fut transporté d'Asie en Grèce à une époque reculée, ainsi que l'indique la légende de Minerve, et sa culture s'y développa rapidement. Mais elle ne passa en Italie que longtemps après, puisque sous le règne de Tarquin l'Ancien elle y était encore inconnue.

Il est probable que l'époque de son introduction dans le midi de la Gaule eut lieu vers le VIIe siècle avant Jésus-Christ; les Phocéens durent en doter leur colonie de Marseille dès sa fondation. Plus tard les conquêtes des Romains eurent nécessairement pour effet de répandre l'olivier dans toutes les parties de l'Europe méridionale qui purent se prêter à sa culture.



Olivier de la Provence.

La culture de l'olivier, dit M. Duchartre, se rattache nécessairement à deux causes qui la circonscrivent dans des bornes étroites; d'abord un climat assez tempéré pour que le froid de l'hiver n'y soit guère inférieur à 4 degrés, et en second lieu le voisinage de la mer.

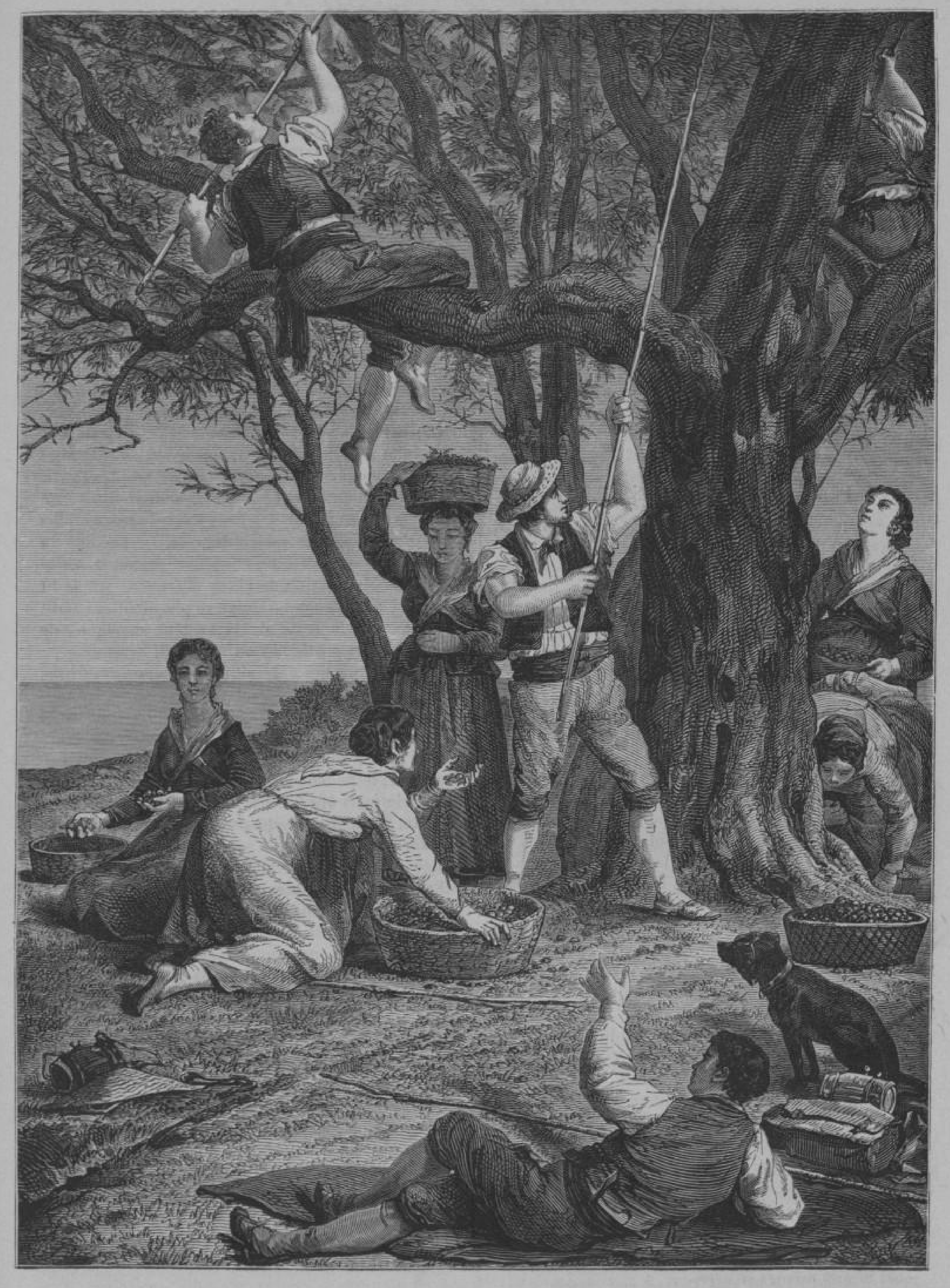
En effet l'olivier souffre par une température d'environ 4 ou 5 degrés au-dessous de zéro; il gèle par un froid plus intense; aussi les hivers rigoureux de 1709 et 1789 firent-ils dans les plantations de nos départements méridionaux des ravages affreux dont elles commençaient à se remettre, lorsque les froids de 1829 et 1830 vinrent les frapper de nouveau. Ces pertes successives jetèrent le découragement dans l'âme de nos cultivateurs, et dans plusieurs cantons, notamment autour de Béziers, la culture de l'olivier a été presque abandonnée. En second lieu, l'influence de l'air de la mer est une condition essentielle pour le succès de la culture de l'olivier; aussi ne voit-on jamais cet arbre s'enfoncer profondément dans l'intérieur des terres. En France sa culture est limitée à l'extrême Midi ou au littoral de la Méditerranée; elle se termine à une ligne oblique qui, partant de la frontière nord du département des Pyrénées-Orientales, passe dans celui de l'Aude un peu au-dessous de Carcassonne, coupe obliquement celui de l'Hérault dans le voisinage et un peu au-dessous de Lodève, et va se terminer dans l'Isère, à quelques lieues plus bas que Grenoble.

L'olivier est un arbre de dimension moyenne, au tronc rabougri et contourné; ses feuilles petites, maigres, d'un vert grisâtre, ont une teinte un peu triste qui réagit quelque peu sur l'aspect des pays où on le cultive abondamment.

Il se plaît dans les sols pierreux bien exposés au soleil, surtout sur les flancs des coteaux; il végète très-bien aussi dans les vallées et dans les plaines à terrain gras et fertile, mais l'huile qu'on en obtient en plus grande abondance est alors inférieure.

Sa culture ne s'élève pas plus haut vers le nord que le 45e degré de latitude, encore à cette hauteur ne réussit-elle que lorsqu'on place les arbres dans une position abritée.

Toute l'importance de l'olivier réside dans son fruit. Excepté dans une ou deux variétés peu répandues, celui-ci est toujours d'une âpreté et d'une amertume extrêmes. Pour l'en débarrasser, on le soumet pendant deux ou trois heures à l'action d'une forte lessive; après quoi on le laisse pendant plusieurs jours dans de l'eau douce qu'on renouvelle fréquemment : il ne reste plus ensuite qu'à le saler légèrement pour le conserver. Cette opération se



La récolte des olives en Provence.

pratique pour les olives vertes ou cueillies avant leur maturité, les seules qui se trouvent dans le commerce; mais dans les pays mêmes où l'olivier est cultivé, on mange également les olives déjà noires et à peu près mûres. La préparation de celles-ci est plus facile et se réduit à les laisser quelque temps dans l'eau, en ayant soin de les piquer avec une épingle ou de les entailler pour que le liquide pénètre bien la chair.

Mais le principal avantage de l'olivier est de produire une huile sans rivale. Cette huile réside dans la chair de l'olive et s'en extrait par expression. Les nombreux et importants usages de cette huile n'ont pas besoin d'être rappelés. Notons seulement que la meilleure huile est produite par les arbres qui ont végété dans des sols calcaires ou caillouteux.

P. VINCENT.



LES REPAS CHEZ LES GRECS ET LES ROMAINS

La frugalité des Athéniens est restée proverbiale, et tout le monde sait que les contemporains de Périclès étaient très-sobres à table : quelques sardines et une poignée d'olives leur suffisaient pour la journée. Cependant on renonça peu à peu à cette vertu antique, et les citoyens aisés s'habituèrent à faire trois repas par jour. Le premier, ou déjeuner (*ariston*), avait lieu de grand matin et consistait en une légère collation ; le dîner (*deipnon*) avait lieu à midi, et le souper (*dorphon*), vers le coucher du soleil. Ces deux derniers étaient les plus importants ; ils se composaient ordinairement de trois parties : le *prélude*, pendant lequel on servait des œufs, des herbes amères, des coquillages crus, des sardines, toutes choses propres à exciter l'appétit et que nous désignons aujourd'hui sous le nom de hors-d'œuvre. Venait ensuite le *repas* proprement dit, qui se composait de viandes, gibiers, poissons et légumes ; enfin le *dessert* consistait en fromages, fruits et mets sucrés et délicats.

Les Athéniens mangeaient accoudés sur des lits disposés autour d'une table ; les esclaves présentaient les mets aux convives et servaient. Vers la fin du repas, un des assistants chantait en s'accompagnant de la lyre, et les autres convives lui répondaient en chœur. Cette coutume s'est perpétuée en France pendant le moyen âge et est encore en honneur dans certaines contrées. On terminait par des libations aux dieux Lares, dieux protecteurs du foyer.

Les Romains empruntèrent la plupart des usages des grecs, et, comme eux, ils eurent trois repas par jour, et aux mêmes heures.

Le souper (*cœna*) était le plus considérable ; les gens sérieux et de vie réglée se contentaient ordinairement de ce repas. Plus tard on ajouta pour la nuit une collation (*comessatio*) habituelle aux gens de plaisir. Voilà comment on procédait à Rome pour un dîner auquel on invitait des amis ; je veux parler d'un honnête dîner de famille, et non d'un de ces festins luxueux flétris par la plume des moralistes et des poëtes satiriques.

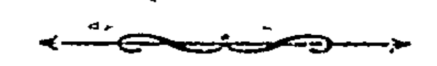
Les idées sur la bienséance ne sont pas immuables, elles changent avec les hommes et avec les époques, et tel usage pratiqué chez les anciens nous semblerait aujourd'hui de fort mauvais goût. Ainsi, les convives laissaient leurs sandales à la porte de la salle à manger et s'avançaient pieds nus, ce qui ne serait pas accepté de nos jours. Il est vrai que les pieds et les mains étaient préalablement lavés, et que l'habitude du bain quotidien introduite à Rome doit diminuer à nos yeux ce qu'un pareil usage pourrait avoir de choquant.

La salle à manger était appelée *triclinium*, à cause des trois lits qui l'occupaient. Le nombre des convives était de neuf, en l'honneur des neuf Muses, ou de trois, en l'honneur des trois Grâces ; jamais plus de neuf convives ni moins de trois. Le préjugé du treizième à table n'était pas encore connu. L'invité le plus noble tenait une place d'honneur sur le lit du milieu ; l'hôte et l'hôtesse se plaçaient sur le lit de gauche, et le reste de la société sur le lit de droite. Comme à Athènes on mangeait accoudé.

Entre les trois lits s'élevait un guéridon de marbre ; c'est là-dessus que les esclaves déposaient les plateaux chargés de mets. Les Romains ignoraient l'usage de la cuiller et de la fourchette ; une tranche de pain portait le morceau de viande et servait d'assiette, le pouce et l'index remplaçaient la fourchette ; le mets une fois avalé, le pain était jeté sous la table, et ainsi pour chaque plat. Le convive trempait ses doigts dans une aiguière qui lui était présentée et les essuyait à une serviette.

Primitivement sobres, lorsque Cincinnatus cultivait son petit champ, les Romains s'abandonnèrent sous les empereurs à tous les raffinements et à tous les excès de la gourmandise. Les plats de langues de rossignol, les murènes à la chair grasse et blanche, que Védius Pollion nourrissait avec les corps de ses esclaves, les huitres du lac Lucrin, vantées par Martial, les faisans et les sangliers qu'on servait tout entiers sur d'énormes jattes, tels étaient les éléments des riches banquets des fils dégénérés de Romulus. Ajoutez à cela de nombreuses rasades de Falerne, de Massique et de Cécube, ces vins chers à l'épicurien Horace, que l'on versait dans de grandes coupes artistiquement ciselées.

CH. DE RAYMOND.



LES AVENTURES DU CAPITAINE MAGON[1]

X

Victoire ! — La reine de Saba. — Le camp des Assyriens. — Le terrible Balazou.

Quinze jours plus tard, comme nous arrivions en vue d'un cap sur lequel se trouve une montagne élevée et plate comme une table, une tempête épouvantable se déchaîna.

Huit jours de coups de vent furieux nous poussèrent devant eux, sans que nous pussions nous gouverner. Le huitième, par une mer calme, je vis la terre à ma gauche. Je la rangeai et je me dirigeai le long de la côté, allant au nord. Il me semblait que le soleil remontait sur l'horizon.

Douze jours après, par une belle nuit, Himilcon vint à moi et me saisit le bras avec une animation extraordinaire.

« Regarde, me dit le pilote d'une voix sourde; regarde là-bas, au nord : regarde les Cabires !

— Les Cabires, m'écriai-je ! Je les vois ! Nous avons fait ce qu'aucun homme n'a fait encore ! Nous avons tourné la Libye !

— Oui, s'écria Himilcon, et demain le soleil luira à notre droite. Nos proues sont en route vers la mer Rouge !

— Vers Sidon, vers Sidon la glorieuse, vers la ville des marins sans pareils ! » m'écriai-je.

Saisis d'émotion, nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre, et nous pleurâmes de joie à notre cou. Tout le monde dormait, sauf les matelots de quart. Seul debout à l'arrière, Himilcon et moi nous nous embrassions à la lumière d'Astarté et des Cabires retrouvés !

Un mois après cet événement, nous entrions dans le port d'Havilah, ville principale du royaume d'Ophir et de Saba. Ce port n'a point de quai, ni de défenses, ni d'arsenaux comme ceux des Phéniciens; mais c'est un bon port de commerce et bien abrité. Tout autour est bâtie la ville en amphithéâtre sur les hauteurs avoisinantes. Ses maisons blanches à terrasses, ou à dômes bruns et rouges, entremêlées de bouquets de palmiers, produisent sur le ciel bleu le plus heureux effet. Parmi les maisons, on voit les dômes de temples tout dorés ou revêtus de bronze qui jettent un éclat éblouissant. Le palais de la reine du pays est bâtie au bord de la mer, car cette reine s'intéresse fort aux choses de la navigation ; c'est à la mer d'Ophir qu'elle doit sa prospérité, quoique ses habitants ne naviguent pas eux-mêmes : mais leur ville est l'entrepôt entre l'Inde lointaine et nos propres contrées.

1. Suite. — Voy. pages 10, 27, 43, 59, 76, 90, 106, 122, 138, 154, 170, 182, 201, 219, 235, 252 267, 283, 299, 314, 331, 347, 363 et 378.

La palais de la reine est bâti en bois de cèdre et garni de grillages et de balcons à jours. Il est tout éclatant de peintures et d'incrustations précieuses et orné de voiles et de tentures d'étoffes bariolées et chatoyantes. C'est à ce palais merveilleux que je me rendis avec mon cousin et tous mes chefs : je voulais m'acquérir la bienveillance de la reine par un présent digne d'elle. Je réunis donc de beaux morceaux d'ambre que je plaçai dans une grande coupe en argent de Tarsis, et je me présentai au palais, où je frappai sur le grand tambour qui est à la porte, car c'est ainsi qu'on demande accès à la reine. De la terrasse qui dominait la mer, la reine avait vu nos vaisseaux entrer dans le port et nous-mêmes arriver au palais. C'est là qu'elle a coutume de s'asseoir sous un pavillon d'étoffes brochées, au milieu des princes, des dames et des ministres de son royaume. Elle ordonna qu'on nous fît entrer, et l'on nous conduisit par un jardin que nous ne pouvions nous lasser d'admirer. Les plantes aux fleurs éclatantes et au vaste feuillage, les eaux vives contenues dans les bassins, les pavillons tendus entre les arbres, les singes rares attachés par des chaînes d'or et grimaçant dans les branches, les oiseaux de l'Inde au plumage brillant et bariolé, les paons qui se promènent dans les allées en étalant leur queue chatoyante, tout, dans ce palais enchanté, est digne du royaume le plus riche de la terre.

Nous nous prosternâmes devant la reine, puis elle nous dit de nous lever. Elle est elle-même aussi brillante que son palais, étant toute jeune et belle comme la lune. Elle était entourée de joueuses de tambourin, de porteuses d'éventails et de coiffeuses, parfumée d'essences et vêtue avec la dernière richesse. Dans sa chevelure et à son cou étaient des bijoux et des parures qui auraient suffi à payer l'équipement et l'entretien, pendant une année, d'une flotte de guerre. Elle portait une robe brodée d'or rouge, sur laquelle étaient représentés des personnages, des quadrupèdes et des oiseaux, et qui retombait par-dessus ses autres vêtements ; ses manches étaient relevées jusqu'au coude, et ses bras chargés de bracelets qui valaient des milliers de pièces d'or. A sa vue nous fûmes éblouis. Hannon récita immédiatement les vers suivants :

« Ses yeux sont comme des lunes : que dis-je? comme des lunes ! Ce sont des soleils ! L'arc de ses sourcils lancent des flèches qui percent le cœur des mortels !

« Voici la reine dont la justice s'étend sur tous les êtres, celle qui a dompté et pacifié tout l'univers !

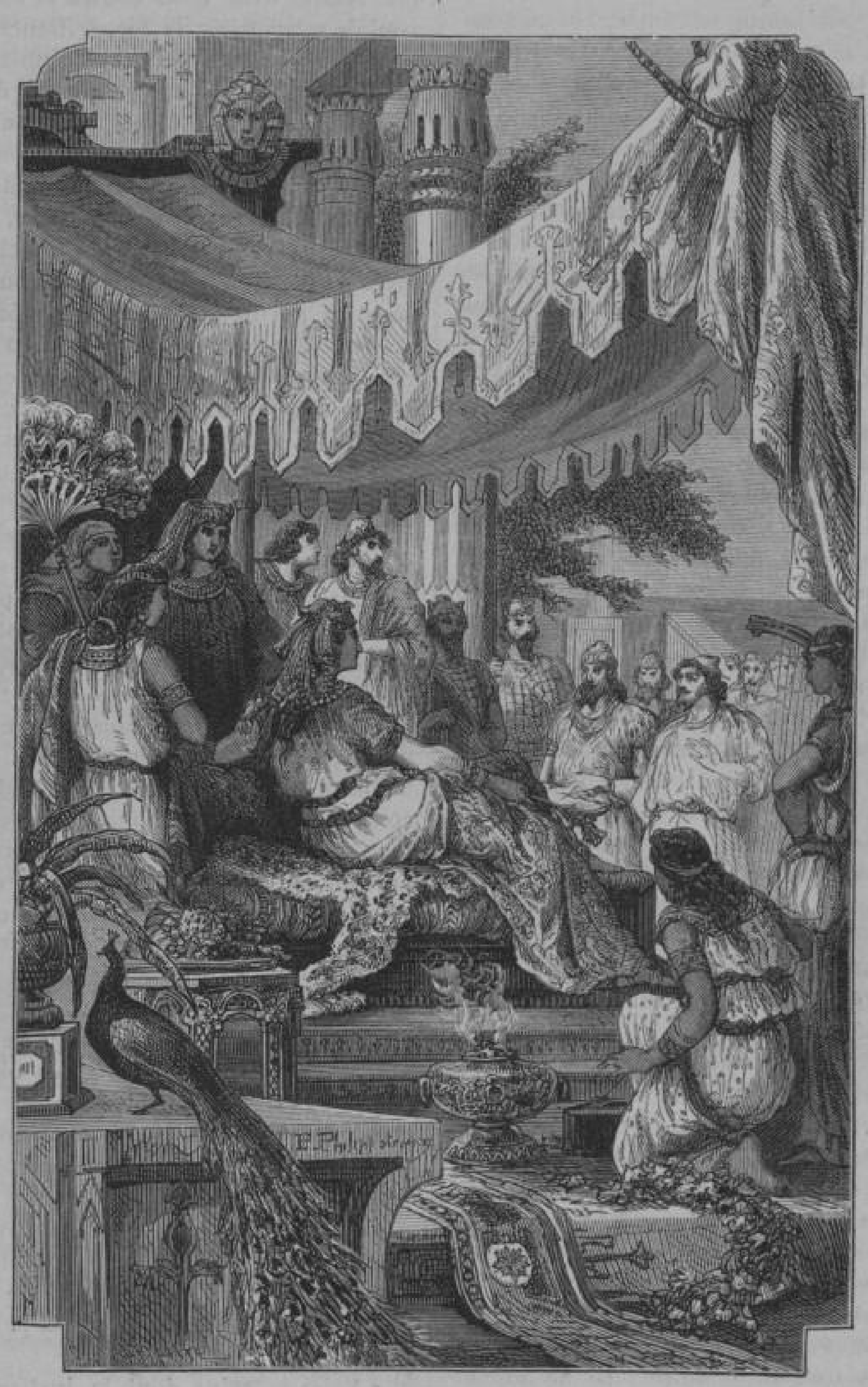
« Je chante ses bienfaits : que dis-je? ses bienfaits ! Plutôt les colliers qui enchaînent le cou des humains !

« Je baise ses doigts : que dis-je? ses doigts ! Plutôt les clefs des faveurs divines. »

La reine, qui parlait fort bien le phénicien, car la langue qu'on parle en Ophir ressemble beau-

coup à la nôtre, fut enchantée de l'éloquence de Hannon. Elle daigna jeter un regard sur mon présent, et voulu que moi-même je lui racontasse mes aventures. Elle les trouva si merveilleuses qu'elle ordonna de les écrire en lettres d'or et de les conserver dans son palais. Ensuite elle se leva et nous ordonna de la suivre dans son jardin, qu'elle nous fit voir elle-même. Elle s'avançait en se balançant sur ses hanches, suivie de toute sa cour et pareille à une déesse. Avant que je prisse congé d'elle, elle nous fit parfumer à tous la barbe et les vêtements, puis elle me dit de revenir le soir avant mon départ, attendu qu'elle avait des ordres à me donner.

Le soir même la reine envoya des présents magnifiques, des provisions abondantes pour nos navires, des vêtements brodés pour les femmes qui étaient avec nous, et une tunique d'écarlate avec une ceinture d'hyacinthe et un baudrier brodé d'or et de perles pour Hannon.



La reine de Saba. (P. 395, col. 2.)

Nous passâmes huit jours à Havilah, faisant nos échanges et admirant les curiosités de la ville.

Le jour de mon départ, je me présentai devant la reine.

« Magon, me dit cette grande souveraine, tu sauras qu'il y a dix-huit mois le vieux roi David, qui t'avait envoyé en Tarsis, est mort. Son successeur est un jeune roi, son fils, qui s'appelle Salomon, de la puissance et de la sagesse duquel on me dit des choses merveilleuses. Il domine jusqu'au golfe d'Élam, sur la mer Rouge, où il possède le port Hetsion-Guéber. Je veux entrer en amitié avec ce grand roi, et je te chargerai pour lui d'un présent digne de lui et de moi-même.

— Votre volonté est ma loi, répondis-je.

— Mais d'abord, me dit-elle, si tes gens, et tes navires, et toi, vous n'êtes pas trop fatigués, veux-tu faire un voyage à mon service?

— Quel est-il, ô reine? demandai-je.

— J'ai appris que le roi de Babylone, d'Asur et d'Accod marche avec une puissante armée, pour soumettre les peuples de l'embouchure de l'Euphrate qui se sont révoltés contre lui. Tu lui porteras des lettres et des présents et tu le salueras de ma part.

— Je le ferai volontiers, ô reine, répondis-je, d'autant que le voyage d'ici à l'embouchure de l'Euphrate n'est pas des plus longs, ni des plus difficiles.

— Va donc, dit la reine en souriant, et je te récompenserai comme il convient. »

Je me prosternai devant elle, et je sortis vers les miens. Une heure après, je m'embarquai, après avoir pris congé d'Ettbal, qui retournait à Sidon par Hetsion-Guéber et le canal du Pharaon.

Un mois d'une navigation facile me conduisit a l'embouchure de l'Euphrate, après que j'eus relâ-

ché chez les Arabes et sur la côte des Gédrosiens ichthyophages qui est en face. Chamaï et ses gens, auxquels j'avais annoncé la mort de leur roi, prirent le deuil pendant huit jours, déchirant leurs habits et jeûnant en son honneur, et ne se peignant ni la barbe ni les cheveux. Après quoi ils se rasèrent, firent un festin et se réjouirent en l'honneur du nouveau roi.

J'entrai dans le fleuve, et de bon matin j'arrivai à la petite ville consacrée à Oannès, qu'on rencontre d'abord dans les terres. Cette ville, construite en briques comme toutes celles des bords de l'Euphrate, car la pierre manque absolument dans ce pays, est fortifiée d'une enceinte circulaire faite de briques crues et cuites, séparées par des lits de bitume. Des forêts s'étendent sur sa droite, débris des immenses forêts de Mésopotamie, où l'éléphant vivait encore il y a trois cents ans, à ce que m'ont assuré des gens savants de ce pays. Sur l'autre rive s'étalent, à perte de vue, les champs cultivés et couverts de moissons et de pâturages. En amont, et des deux côtés du fleuve, on voyait des centaines et des centaines de tentes dressées au milieu des moissons ou adossées à la forêt. De longues files de chevaux étaient entravés à des piquets, et la fumée de feux innombrables montait en colonnes bleuâtres vers le ciel. Des barques et deux grands navires de construction phénicienne étaient amarrés à la berge. Des vedettes à cheval, la lance au poing, l'arc et le carquois sur la cuisse, étaient placées sur les rives, et plus loin les moissons, les prairies et la lisière de la forêt fourmillaient de soldats.

« L'armée des Assyriens ! s'écria Himilcon ; voilà l'armée des Assyriens, là-bas.

— Ah ! dit Hannibal en se frottant les mains, je revois donc enfin une vraie armée et un vrai camp, et de la cavalerie ! Loué soit Nergal, dieu de la guerre et le seigneur des armées ! Quel beau spectacle ! L'assiette de ce camp est bien choisie et les tentes heureusement disposées, et les troupes me paraissent habilement réparties. Je veux savoir qui sont les chefs et visiter leurs divisions, milliers, centaines et dizaines. »



Les soldats se prosternaient devant le général. (P. 399, col. 2.)

Des cris rauques interrompirent l'effusion de Hannibal. Ces cavaliers galopèrent sur la berge à notre rencontre, posant la flèche sur la corde de l'arc. Ils nous crièrent en chaldéen de nous arrêter et de dire qui nous étions. Je montai sur la proue du navire, et je répondis poliment à leur demande.

« C'est bon, nous cria celui qui paraissait être leur chef. Attendez ici ! Je vais aller consulter le chef de mon millier. »

Il partit à fond de train dans la direction du camp et revint un quart d'heure après, précédant une autre troupe de cavaliers à la tête de laquelle trottait un grand gaillard armé de pied en cap, d'une

cotte de mailles, de grèves de mailles, d'un casque à gorgerin de mailles et la lance au poing.

« Beau cavalier! dit Hannibal. La cavalerie des Assyriens est magnifique.

— Je le reconnais volontiers, dit Chamaï, mais en ce qui concerne l'infanterie, je demande la première place pour celle de Juda. »

Pendant qu'Hannibal et Chamaï discouraient, le Chaldéen s'arrêta sur la berge, en face de notre navire.

« Holà! cria-t-il d'une voix forte, que vos chefs descendent à terre, et me suivent pour implorer la miséricorde de notre roi et déposer leur demande aux pieds de notre général Balazou.

— Voilà un général qui a un beau nom, » observa Hannon.

Effectivement, *Balazou*, en langue chaldéenne, signifie « le Terrible ».

Je pris les lettres de la reine de Saba, et je descendis à terre, accompagné d'Himilcon, d'Hannon, d'Hannibal, de Chamaï et de Bicri. Huit matelots derrière moi portaient le présent de la reine.

Le chef chaldéen nous reçut d'un air rogue. C'était un homme de bonne taille, corpulent et lourdement membré, le teint vermeil, la figure large, la mâchoire forte, l'œil gros, à fleur de tête, la barbe épaisse et frisée, comme sont tous ses compatriotes carduques et chaldéens. Il était d'ailleurs, comme eux, insolent, brutal et grossier.

« Allons, vous autres gens de mer, dit-il, marchons et allongez le pas. Je n'aime pas retenir la bride de mon cheval. »

Nous suivîmes le cavalier chaldéen, escortés par la troupe de ses soldats.

Nous nous arrêtâmes au milieu d'un camp de cavaliers chaldéens, devant une grande tente ronde, couverte de belles étoffes. Des Carduques à pied la gardaient, la masse d'armes ou l'épée au poing. Ils étaient armés de demi-cuirasses, de jambières, de casques empanachés et de boucliers ronds. C'était la tente du « Terrible ».

« Entrez, nous dit le chef des milliers d'un air goguenard; entrez, gens marins, et tâchez que le Terrible vous reçoive bien. Peut-être en votre honneur sortira-t-il de ses humeurs. »

Là-dessus, le Chaldéen éclata bêtement de rire, fit caracoler son cheval et partit au galop suivi de ses hommes.

« Holà! cria derrière lui Chamaï furieux, holà! grossier, brutal, est-ce ainsi qu'on parle à des capitaines? Les quitte-t-on sans les saluer? Sommes-nous moins que toi? »

Mais le Chaldéen ne l'entendit pas. Il était déjà loin.

Les soldats carduques nous considéraient attentivement, échangeant entre eux des réflexions à voix basse. Les riches vêtements de Hannon, présent de la reine de Saba, attiraient surtout leurs regards.

« C'est toi qui es le chef? dit l'un d'eux à Hannon.

— Non, le voici, » répondit Hannon en me désignant.

Or, j'étais vêtu de mes vieux habits de bord, usés et fripés par la mer.

Les Carduques me regardèrent avec surprise et pensèrent tout de suite à quelque déguisement, car, chez eux, l'autorité ne va pas sans luxe des armes et des habits.

« Et vous venez voir le Balazou, reprit le soldat.

— Nous venons le voir, » repondis-je.

Le soldat pénétra sous la tente en courbant le dos, et ressortit un instant après.

« Entrez, » dit-il.

J'entrai hardiment, suivi des miens.

Au fond de cette tente très-vaste, et où se trouvaient déjà de nombreux chefs et esclaves, un homme magnifiquement vêtu, mais sans armure, était assis ou plutôt vautré sur un lit de repos. Des gardes armés se tenaient à ses côtés, et devant lui deux échansons présentaient des coupes de vin, dont il ne paraissait guère avoir besoin, car il était parfaitement ivre. C'était le Balazou.

Nous nous inclinâmes profondément devant lui, à l'exception du seul Bicri. J'avais déjà maintes fois remarqué que le jeune archer avait ses idées à lui, et n'en faisait guère qu'à sa tête.

Le Balazou, repoussant un des échansons debout devant lui, nous considéra attentivement. C'était un homme de haute taille, la barbe abondante et bien frisée, les cheveux reluisants d'essences, la mâchoire lourde et les lèvres épaisses. Il était vêtu d'une robe rouge à ramages et à broderie, et d'une tunique frangée. Sa masse d'armes, terminée par une tête de bœuf, était déposée sur le lit à côté de lui. Il nous regardait en clignant des yeux, en hochant la tête et en faisant toutes sortes de mines. Voyant cela, ses gens ricanaient et l'imitaient, pour lui faire leur cour. Nous gardions le silence attendant qu'il parlât.

A la fin, il se décida.

« Holà! cria-t-il d'une voix avinée, qu'on me saisisse ces deux grands-là et le jeune homme armé d'un arc, qu'on leur donne vingt-cinq coups de fouet, et qu'on les enrôle ensuite parmi mes archers: ils sont bien faits et de bonne mine! »

Je restai si stupéfait que je ne sus que répondre. Hannibal fit un pas en avant, les poings serrés et regardant le Balazou avec des yeux enflammés. Mais le Balazou ne s'en aperçut pas.

« Quant à celui qui a un baudrier d'or, continua-t-il, qu'on le dépouille nu comme ver et qu'on le mette avec mes esclaves. Et quant au vieux borgne et à l'autre rabougri, qu'on me les pende ou qu'on leur coupe la tête; cela m'est égal!

— Hein? s'écria le premier Himilcon; c'est moi, pilote sidonien, que tu appelles vieux borgne? Et c'est le fameux amiral Magon que tu appelles vieux rabougri? »

Le Terrible partit d'un éclat de rire.

« Allez, dit-il, et empoignez-moi ces gens-là. Faites comme j'ai dit! »

Plusieurs hommes s'avancèrent sur nous. Le Balazou prit la coupe des mains d'un de ses échansons, la vida d'un trait, et la lui jeta à la face.

Un Chaldéen leva la main sur moi : je le repoussai rudement. En même temps, je vis Himilcon dégaîner son coutelas. Hannibal se jeta sur l'homme qui venait pour le saisir, et le frappant des deux poings, à la manière des Kymris de Preudayn, au visage et dans les yeux, il le terrassa sur place. Chamaï, imitant les Celtes d'Armor, fondit sur un autre la tête baissée, et d'un furieux coup de tête dans le creux de l'estomac l'envoya rouler contre la paroi de la tente, où il resta étendu comme un homme mort. Mais Bicri, l'agile Bicri, plus leste et plus réfléchi que les autres, bondit comme un chat, retomba sur le lit de repos du Balazou étendu, lui mit le genou sur la poitrine, et d'une main le saisissant par la barbe, de l'autre il tira son couteau et lui porta la pointe à la gorge.

« Bravo, Bicri! s'écria Hannibal en mettant l'épée à la main. Bien joué, Bicri!

— Vive le roi! rugit Chamaï en se redressant l'épée haute. Tiens ferme, Bicri! »

Hannon et moi dégaînâmes aussi. Himilcon, saisissant un Chaldéen par le cou, le terrassa d'un de ces tours de main de matelot qui surprennent toujours les gens de terre.

Mes huit marins, voyant de quoi il retournait, posèrent leurs caisses à terre et dégainèrent tranquillement leurs coutelas.

« Faut-il le saigner? me dit Bicri avec son flegme ordinaire.

— Attends un peu, répondis-je. Toi, Balazou, si tu cries, mon jeune homme te coupera la gorge; et vous, gens de guerre, si vous appelez à l'aide, ou si vous faites un mouvement contre nous, votre chef est un homme mort.

— Restez calmes, restez calmes, restez calmes, ô guerriers! dit par trois fois le Terrible d'une voix moins avinée. » Le couteau de Bicri le dégrisait quelque peu.

« As-tu jamais vu de vrais vaisseaux phéniciens, incomparable Balazou, serviteur du roi Binlikhous deuxième? lui demandai-je; des vrais vaisseaux phéniciens faisant le voyage de Tarsis?

— Où veux-tu en venir, homme marin? me dit le Terrible.

— C'est facile à comprendre, lui répondis-je. Tu vas venir visiter mes vaisseaux!

— Bien volontiers, s'écria le Chaldéen. Tout de suite, tout de suite.

— Doucement, lui répondis-je. En y allant, tu marcheras entre Hannibal et Chamaï, qui seront à tes côtés, l'épée nue pour te faire honneur. Et ton jeune ami Bicri marchera derrière toi, toujours pour te faire honneur. Et quand tu seras à mon bord, tu auras la complaisance d'y rester, jusqu'à ce que je me sois acquitté envers ton roi. Et souviens-toi que, sur un navire phénicien, le capitaine est maître après les dieux.

— Je comprends, dit le Balazou en soufflant. Je comprends. Si j'appelle à l'aide jusqu'à tes navires, tu me feras poignarder, et quand j'y serai, tu me garderas en otage.

Allons, ajouta brusquement le Terrible. Allons, vous êtes de braves gens. Après tout, c'est moi qui ai eu tort. Marchons! »

Mes matelots ramassèrent leurs caisses. Hannibal et Chamaï se placèrent des deux côtés de Balazou, en lui donnant toutes les marques du respect le plus profond. Bicri le suivit en sifflotant, et nous accompagnâmes le cortége. Sur notre route, les soldats se prosternaient devant le général, ce qui me donnait intérieurement une forte envie de rire. Une demi-heure après, le grand Balazou mettait le pied sur le pont de l'*Astarté*, au milieu de mes matelots qui me saluaient cordialement, à la manière des marins phéniciens. Il n'avait pas prononcé une parole en chemin.

« Tout le monde à son poste, mes enfants! m'écriai-je gaiement. Le seigneur ici présent, général de l'armée du roi d'Assyrie, nous fait l'honneur de visiter nos navires.

— Et il distribue double ration de vin à l'équipage pour payer sa bienvenue, ajouta Himilcon.

— Vivent le roi d'Assyrie et son général! » s'écrièrent nos matelots.

Le Terrible se mit à rire, quoiqu'il fût un peu pâle.

« Tu as là de braves gens sous tes ordres, capitaine, me dit-il. Et vous autres, vous aurez votre double ration, et des moutons, et des bœufs, et un présent en plus! »

Les matelots acclamèrent encore une fois notre hôte forcé. Hannibal le salua poliment, Chamaï haussa les épaules et Bicri dit, sans se gêner, à son petit ami Dionysos:

« Cet homme que tu vois ici est un ivrogne, un brutal, un couard et un fou. Il commande à cinquante mille autres, qu'il conduit à coups de fouet.

— Ce ne sont pas des Hellènes alors, répondit Dionysos, car les Hellènes sont des hommes libres, qui ne se laissent pas donner des coups de fouet, ni commander par des hommes pareils. »

Le Balazou se mordit les lèvres.

A suivre. LÉON CAHUN.

LE SAFRAN

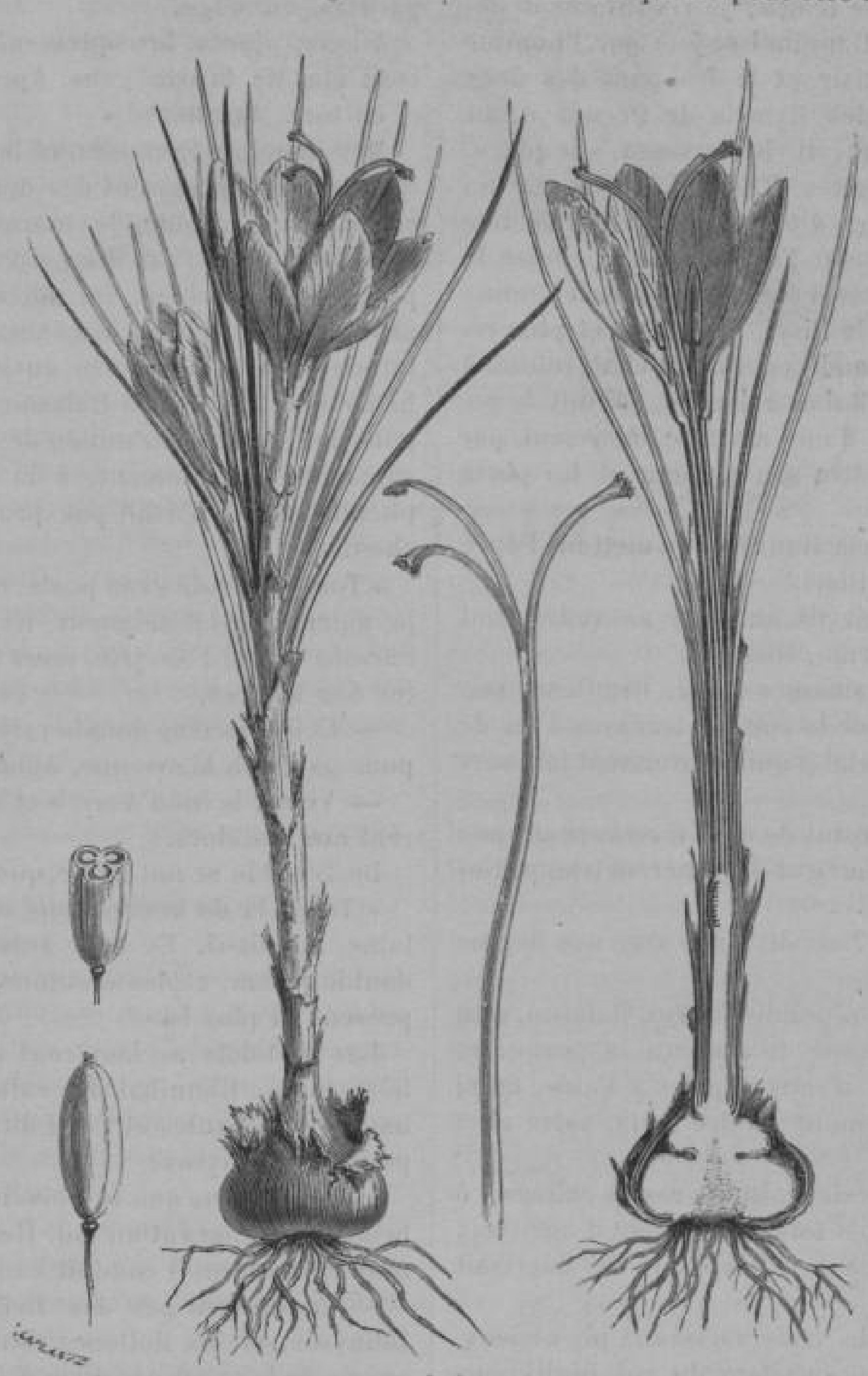
Le safran ou *Crocus* forme un genre de la famille des Iridées, qui, ainsi que son nom l'indique, a pour

type l'iris. Ce genre compte un grand nombre de variétés, employées toutes à la décoration de nos parterres, sauf une seule, le *Crocus sativus*, qui est l'objet d'une importante industrie.

Le safran est cultivé depuis l'antiquité la plus reculée pour ses pistils, qui, à l'état de dessiccation, constituent le safran du commerce. Il se distingue des autres *Crocus* par ses feuilles linéaires, allongées, marquées en dessous de nervures longitudinales saillantes; par ses grandes fleurs violettes qui se développent en automne et qui sortent d'entre des graines minces et plus ou moins translucides.

La culture du safran est très-restreinte en France; deux ou trois départements seulement s'en occupent. C'est le département du Loiret qui donne les produits les plus estimés.

C'est au bout de deux ans de plantation que le safran est en plein rapport. Il ne dure que trois ans, et ces trois années écoulées, il faut attendre quinze ou seize ans avant d'en replanter dans la même terre. Le champ est empoisonné.



Le safran cultivé.

Le rendement moyen des récoltes des deuxième et troisième années varie de 10 à 30 kilogrammes de pistils secs à l'hectare.

Chaque hectare peut donner de 1 500 000 à 1,800,000 oignons, et chaque oignon deux ou trois fleurs.

Il ne faut pas moins de 30 000 fleurs pour donner 1 kilogramme de pistils verts, et de 150 000 pour fournir le même poids de pistils secs. C'est avec les pistils seulement que l'on fait la couleur jaune employée par l'industrie : les fleurs sont complétement mises au rebut. Elles ne sont bonnes qu'à faire du fumier.

Ce n'est pas une petite besogne que d'éplucher des millions de pieds de safran. Quand la récolte est abondante et que les bras manquent au village, les safraniers colportent dans les bourgs et même dans les villes ce qui ne peut être manipulé chez eux.

Tout le monde alors, hommes, femmes, enfants, devient éplucheur de safran. Artisans, bourgeois, propriétaires, châtelains et châtelaines, mettent la main à la pâte. Les pauvres travaillent pour eux, les riches travaillent pour les pauvres.

Le safranier paye pour l'épluchage, selon l'abondance de la récolte, depuis 2 francs jusqu'à 10 francs le kilogramme.

Lorsque le safran est épluché, il faut le faire sécher. Le safranier, pour cette opération, allume du charbon dans un fourneau au-dessus duquel il suspend un tamis en crin contenant à peu près un demi-kilo. de pistils verts. Une fois sec, le safran est bon à vendre.

Toutes les terres ne sont pas propres à la culture du safran. Celles qui conviennent à cette plante se louent de 200 à 250 francs l'hectare, à peu près le double du prix de location des terres ordinaires. Mais il faut dire aussi que le safran vaut, en moyenne, de 80 à 100 francs le kilogramme, et que, dans les bonnes années, il se paye 150 et 160 francs. Dans une année exceptionnelle il a monté jusqu'à 400 fr. Mais cela n'arrive pas deux fois dans un siècle.

H. Norval.



(Quelle rencontre! P. 401, col. 2.)

LA TOUTE PETITE[1]

XXXVII

Gaston et Berthe reviennent en France. — Ils rencontrent à la gare de Rouen un ancien ami et lui donnent sur la famille des détails qui lui font plaisir. — Un mot sur Venceslas Jubilot. — L'arrivée.

C'était un jeudi, environ cinq ans après le départ de Gaston et de sa femme pour l'Amérique du Sud. Le train express du Havre à Paris dévorait l'espace avec une rapidité qui vous coupait presque la respiration. Mais il n'allait pas encore assez vite au gré de deux voyageurs qui occupaient à eux seuls un compartiment de première classe.

« Es-tu bien sûr que le train ne sera pas en retard? » dit la dame à son mari.

Le mari tira sa montre en souriant, la mit sous les yeux de sa femme et répondit : « Je ne sais pas s'il *sera* en retard, mais je sais que pour le moment il *n'est pas* en retard. »

La dame poussa un soupir de résignation, et, mettant la tête à la portière, elle regarde fuir d'un œil impatient les vallons et les coteaux de la verte Normandie.

« Es-tu bien sûr au moins que ta dépêche leur sera arrivée à temps?

— J'ai tout lieu de le croire, répondit son mari; il me semble que tu as bien mauvaise idée de la télégraphie française. A moins qu'on ne l'ait escamotée en route, ma dépêche est entre leurs mains depuis plus d'une heure. »

La dame mit de nouveau la tête à la portière et s'écria tout à coup avec l'accent de la plus sincère indignation : « Oh! voilà encore une fois que nous ralentissons notre marche; allons-nous donc nous arrêter à toutes les bourgades?

— Bourgades! s'écria le mari d'un ton de bonne humeur; avec quelle irrévérence tu parles de la capitale de la Normandie! de la patrie du grand Corneille! »

Là-dessus, le convoi pénétra, grondant et haletant, sous une voûte obscure et déboucha dans cette construction moitié cave et moitié serre chaude que l'on appelle la gare de Rouen.

Tout le temps que dura l'arrêt, la dame se promena avec impatience sur l'asphalte du quai, comptant ses pas un à un pour tromper son impatience. Elle ne reprit sa sérénité que lorsqu'on pria « messieurs les voyageurs » de monter en voiture.

Cette fois-ci, le monsieur et la dame furent suivis dans leur compartiment par un voyageur qui, après avoir salué poliment ses compagnons de route, sans les regarder, se mit à ranger méthodiquement dans le filet divers petits paquets qui lui embarrassaient les mains.

Quand il se retourna enfin pour s'asseoir, à l'issue du tunnel qui débouche sur la vallée de la Seine, trois exclamations joyeuses partirent en même temps.

« Ah! par exemple, quelle surprise!

— Quelle rencontre!

— Quelle bonne aubaine!

1. Suite et fin. — Voy. pages 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353, 369 et 385.

— Et moi qui vous croyais encore dans l'Amérique du Sud!

— Cela prouve, mon cher d'Ivray, que vous négligez furieusement vos anciens amis, dit le mari. On aurait pu vous apprendre à la maison que nous étions sur notre retour. Cela n'est pas bien de votre part. N'est-ce pas, Berthe, que cela n'est pas bien?

— C'est très-mal, dit la dame en hochant la tête d'un air de reproche.

— Écoutez-moi, madame; écoutez-moi, mon cher Lescale, et vous m'excuserez tout de suite. Je viens de passer quatre ans à New-York, où j'ai été fort occupé. La distance est assez grande entre New-York et la rue des Mathurins pour qu'un pauvre garçon soit excusable d'avoir interrompu ses visites; mais je compte bien me dédommager, ajouta-t-il en rougissant. Avez-vous de bonnes nouvelles de votre famille?

— Nous avons trouvé en arrivant au Havre une lettre qui nous attendait au bureau de poste. Mon frère Paul est colonel, et son régiment est en garnison à Vincennes; il est très-probable que nous le trouverons à la gare avec tous les autres; mon père a besoin de repos; aussi nous nous empressons de revenir pour le relever de sa faction, ainsi que ma sœur Sidonie, qui s'est chargée de nos deux enfants, comme vous le savez peut-être. »

Au nom de Sidonie M. d'Ivray avait rougi, et détournant la tête pour cacher sa rougeur, il demanda quel était ce clocher que l'on voyait là-bas.

« Cela, dit Gaston en feuilletant son Guide, c'est le clocher de Pont-de-l'Arche.

— Ah! vraiment, reprit M. d'Ivray, c'est le clocher de Pont-de-l'Arche. » Et il se mit à examiner le clocher de Pont-de-l'Arche avec une attention dont ce monument est parfaitement indigne.

« Et Mme Baudouin? dit-il enfin d'une voix mal assurée.

— La pauvre tante va bien doucement, répondit Mme Lescale.

— Et... et vos enfants?

— On dit qu'ils nous font honneur, » répondit Berthe en rougissant d'orgueil.

Il y avait une autre question que M. d'Ivray avait sur les lèvres, mais qu'il n'osait pas faire. Sidonie était-elle mariée? Tant que les Lescale avaient été riches, le jeune ingénieur s'était tenu à l'écart; quand ils furent ruinés, il se rapprocha d'eux. Après bien des hésitations, il demanda la main de Sidonie. M. Lescale, selon sa coutume, consulta sa fille avant de rendre réponse. Sidonie répondit qu'elle ne s'appartenait pas, qu'elle ne pouvait se marier.

Si cette réponse lui coûta, et si elle regretta de la faire, nul ne le sait, puisqu'elle ne fit de confidences à personne. C'est sur cette réponse que M. d'Ivray était parti pour New-York.

Il pensait à toutes ces choses et regardait par la portière en silence. Pour dire quelque chose, il dit : « Voilà la station de Saint-Pierre-Louviers, » et il ajouta en faisant un effort : « Avez-vous été contents de votre séjour là-bas? les affaires ont-elles bien marché?

— Très-bien; le commerce du quinquina est un admirable commerce. J'ai fondé un établissement, tandis que mon père ouvrait des débouchés à Paris. Il nous suffit d'avoir en Amérique un représentant honnête; je l'ai trouvé, ou plutôt c'est le colonel qui me l'a expédié. Dès son arrivée à son nouveau régiment, il a trouvé parmi les officiers un vieux sous-lieutenant chauve dont il lui sembla reconnaître le nom. Ma tante Baudouin nous avait souvent parlé d'un capitaine Jubilot, qui était collègue de son mari au 9e léger. Le vieux sous-lieutenant, qui répond au nom de Venceslas Jubilot, est fils du capitaine Jubilot. C'est la crème des hommes; mais n'ayant jamais pu aller plus haut que le grade de sous-lieutenant, il était dégoûté du métier. Mon frère, qui savait que j'avais besoin d'un homme sûr, me l'a envoyé. Il est très-content de nous, et nous très-contents de lui; car sa présence là-bas me permet de délivrer mon père; et puis il faut que Sidonie songe à se marier. Il y a longtemps qu'elle est majeure, et j'ai su dans le temps, par une lettre de mon père, qu'elle a refusé de se marier pour ne pas se séparer des enfants et des grands parents. »

M. d'Ivray, qui jusque-là avait été morne et rêveur, devint subitement bavard et communicatif. Ce changement à vue s'opéra à la hauteur de Vernon. Vernon a l'air d'une jolie petite ville, autant qu'on en peut juger en passant. Mais je soupçonne fort que Vernon n'était pour rien dans ce revirement subit.

Quand la première fureur des questions fut passée, les trois voyageurs se mirent à causer; leur conversation était si intéressante, que Mme Lescale oubliait presque de s'impatienter contre la lenteur du train.

« Mantes, dix minutes d'arrêt, cria la voix d'un employé mélancolique.

— Comment! dit Mme Lescale, encore dix minutes qu'on nous fait perdre! Je vois bien que nous n'arriverons jamais!

— Nous arriverons, nous arriverons, » dit doucement M. d'Ivray.

Et la conversation reprit de plus belle.

Enfin, voici Asnières! Le train franchit la Seine pour la dernière fois; la station de Clichy-Levallois disparaît comme dans un rêve; une voûte sombre, puis la lumière du ciel, puis une voûte moins sombre, puis la lumière encore. Dieu soit loué, l'on s'arrête enfin.

« Vite, Gaston, vite, dit Mme Lescale à son mari, qui échange quelques paroles avec l'ingénieur. Ils sont là qui nous attendent, j'en suis sûre.

— Mais, ma chère, les bagages?

— Nous y reviendrons; vite, vite! »

Beaucoup de gens étaient aussi pressés que Mme Lescale; il en résulta quelque tumulte et quelque encombrement au passage étroit de la porte et sur

le trottoir. Mme Lescale se dressait sur la pointe des pieds, mais les têtes de la foule l'empêchaient de rien voir. Son mari lui dit enfin : « Les voilà, je les vois !

— Où ? mais où donc ?

— La tante Isabelle est assise sur le banc ; pauvre tante, elle est bien vieillie. Papa a assez bonne figure. Les enfants nous guettent. Oh ! comme ils ont grandi. Sidonie donne le bras à notre colonel. Et ma foi, je ne me trompe pas, voici Marie avec M. de Bergues, et un sapeur derrière eux qui leur parle. »

En ce moment, deux jeunes garçons, fendant la foule comme deux nageurs qui remontent un courant, vinrent se jeter dans les bras des voyageurs : c'étaient Maurice et André. Ils étaient si véhéments, si fous dans l'expression de leur tendresse, que tout le monde en avait le sourire sur les lèvres, même le bonhomme en paletot râpé, couleur lie de vin, qui notait sur un calepin décrépit les numéros des voitures. Pour sûr ce brave homme devait être père de famille.

La foule s'écartait peu à peu et devenait moins compacte : le reste de la famille arriva. Il y eut tant d'embrassades et d'étreintes silencieuses, tant de questions sans réponse, tant de réponses à des questions que personne n'avait faites et tant de cris de joie, qu'un employé grognon se mit à crier.

« Circulez ! vous encombrez le passage.



— Bah ! laisse-les donc faire, dit un gros employé réjoui ; ces gens-là ont été longtemps sans se voir, ne vas-tu pas gâter leur plaisir ! »

L'employé grognon haussa les épaules, et s'en alla, les mains dans les poches, en faisant le gros dos. L'employé réjoui demeura en extase devant cette famille heureuse, et adressa de joyeux clins d'œil au paletot lie de vin.

XXXVIII

Baroujay, planton du colonel Lescale, prétend que « c'était un coup monté ».

Une escouade de portefaix grimpait l'escalier, portant les bagages de M. Lescale et de sa femme. On les entendait haleter sous leurs fardeaux, et de temps en temps une caisse mal manœuvrée rebondissait contre la muraille avec un bruit sourd.

Une voix de basse-taille se fit entendre et gourmanda les maladroits en ces termes :

« Ah ! mon petit cousin ! que ces pékins-là sont maladroits de leurs pattes. Dis donc, toi, le grêlé, as-tu fini d'*écornifler* les murs avec ta malle. Est-ce que je les *écornifle*, moi, fainéant. »



Il la déposa avec aisance. (P. 403, col. 2.)

La voix de basse-taille était celle du sapeur Baroujay. Le sapeur Baroujay apparut en personne, manœuvrant avec une dextérité surprenante une caisse aussi vaste qu'une guérite, qu'il portait sur son épaule gauche. Il la déposa avec autant d'aisance que si c'eût été un simple carton à chapeau, régla le compte des *écornifleurs*, non sans maugréer contre leur maladresse, et referma la porte sur eux.

Plus heureux que bien des prophètes, Baroujay avait vu toutes ses prédictions s'accomplir : le capitaine « Lescaïlle » était devenu colonel, et lui, Baroujay, plus velu que jamais, il était devenu le planton du colonel « Lescaïlle ».

Quand il eut rangé les colis symétriquement dans l'antichambre, autant que le permettait la variété de formes des malles, caisses, guérites, boîtes et boîtillons, il poussa un soupir de satisfaction, et, se dirigeant vers la cuisine, s'attabla sans façon et se versa à boire sans parcimonie.

« Ils sont gais là-dedans, dit-il à la vieille Gertrude, en pointant son pouce énorme par-dessus son épaule, dans la direction de la salle à manger. »

On y entendait, en effet, le brouhaha joyeux d'une conversation animée.

« Ah ! mon petit cousin ! ce serait un vrai meurtre de ne pas boire à leur santé. »

Et il but à leur santé.

« Si la pauvre chère dame était encore de ce monde pour voir leurs bonnes figures, c'est elle qui serait heureuse ! » dit Gertrude en soupirant.

« Et moi aussi, je suis orphelin ! reprit Baroujay avec chaleur. Oui, si elle était là, ça la réjouirait; mais, puisqu'elle n'y est pas, réjouissons-nous, nous qui y sommes. Celui-là, je le bois à votre santé, Gertrude ! »

Gertrude était dans « le coup de feu », elle n'avait donc pas le temps de répondre aux politesses du sapeur. D'ailleurs elle avait quelque chose sur le cœur. Les gens de la salle à manger avaient tant de choses à se dire qu'ils laissaient refroidir les morceaux sur leurs assiettes. Ils étaient si heureux qu'ils n'avaient pas même l'air de savoir ce qu'ils mangeaient. C'était humiliant pour un cordon-bleu. M. Gaston mettait des tas de poivre et de sel sur tout ce qu'on lui servait. Cela tenait, selon Gertrude, dont les connaissances géographiques et ethnographiques manquaient de précision, à ce que, dans ce pays d'où il revenait si bronzé, il avait vécu avec des Sauvages ou des Anglais; Gertrude ne savait trop lequel des deux; peut-être même étaient-ce des Anglais sauvages, ce qui était bien fait pour lui pervertir le goût à tout jamais. « Voyez-vous ça, dit Baroujay d'un ton indigné, ça me prend à la gorge rien que d'y penser: il faut que je fasse couler ça. »

Et il fit couler ça à l'aide d'un grand verre de vin.

Vers la fin du dîner, Gertrude se rasséréna. M. Gaston avait reconnu un certain plat qu'il aimait beaucoup autrefois. Il n'y avait fourré ni poivre ni sel, et il en avait redemandé.

Alors, pendant que le guerrier barbu s'escrimait du couteau et de la fourchette avec une ardeur sans pareille, Gertrude s'attabla en face de lui, et, pour animer le petit festin, se mit à parler de la famille.

M. Gaston avait gagné beaucoup d'argent, tant d'argent qu'il pourrait vivre de ses rentes s'il le voulait, mais il ne voulait pas rester les mains dans ses poches. Il continuerait à Paris le commerce qu'il avait commencé chez les sauvages.

« Qu'est-ce qu'il vend? demanda Baroujay avec beaucoup d'intérêt.

— Ils disent que c'est l'écorce d'un arbre qui pousse tout seul par-là.

— Pour les tanneurs ?

— Non, pour les pharmaciens.

— Connais pas, dit Baroujay; mais si ça se vend bien, c'est l'essentiel.

— Ça se vend comme du pain, mais plus cher que du pain, par exemple. M. Gaston compte bien amasser une belle fortune pour ses enfants.

— Ah ! mon petit cousin ! s'écria Baroujay, quels jolis enfants de troupe ! »

Et il déposa son couteau pour envoyer un baiser au plafond.

Gertrude reprit : « Le mari de notre aînée, qui était en province, vient habiter Paris.

— Eh bien, et celui-là, qu'est-ce qu'il vend?

— Il ne vend rien du tout. Il juge le monde.

— Connu, dit Baroujay d'un air entendu. C'est ce qu'ils appellent un magistrat.

— C'est cela, reprit Gertrude. Il est pour être conseiller à la tour ou à la cour; je n'ai pas bien compris lequel des deux.

— C'est à la tour qu'il faut dire, riposta Baroujay, qui, en sa qualité de sapeur, trouvait *tour* plus militaire que *cour*.

— Cela fait qu'ils vont pouvoir vivre ensemble ou à peu près; vous pensez quelle joie !

— Si je le pense ! s'écria le sapeur, avec une grimace sentimentale, qui fit frissonner toute sa barbe. Pouvez-vous me demander si je le pense? Est-ce que je ne suis pas, moi aussi, un orphelin ! »

M. Lescale, appuyé contre le dossier de sa chaise, jetait des regards de complaisance sur les joyeuses figures dont il était entouré. « Si ma pauvre amie était là ! » se disait-il, en associant par une pieuse pensée le souvenir de sa femme à son bonheur présent ! Mais il garda cette pensée au plus profond de son cœur, et se contenta de dire : « Je ne sais pas s'il y a au monde un père aussi heureux que moi !

— Et moi donc, s'écria sa belle-fille, ne suis-je pas la plus heureuse de toutes les mères ! »

Mme Baudouin approuva d'un signe de tête, et regarda Sidonie avec un légitime orgueil. C'est grâce au dévouement de sa Sidonie à elle que Berthe était la plus heureuse de toutes les mères.

Par un geste plus rapide que la pensée, Berthe saisit la main de Sidonie et y déposa un baiser.

Je ne sais qui commença à applaudir; je ne serais pas étonné que ce fût la tante Baudouin; mais pour sûr quelqu'un applaudit à l'action de Berthe. Et malgré la rougeur et les protestations de Sidonie, la table tout entière applaudit, et poussa des hurrahs en l'honneur de la « toute petite ».

« Tiens, dit Baroujay à Gertrude, les entendez-vous ces gaillards-là, les voilà qui applaudissent



maintenant... Et alors, ajouta-t-il, en continuant la conversation commencée, vous disiez donc que cet ingénieur avait l'air, dans le temps, de songer à Mademoiselle.

— Oui, oui, il y songeait.

— Pourquoi ne l'a-t-il pas épousée?

— Elle ne valait peut-être pas dans ce temps-là ce qu'elle vaut aujourd'hui.

— Oui, oui, et puis quand la maison a fait la culbute, il s'est dit : « Ce n'est plus le moment ! » le monde est comme cela.

— Eh bien, vous vous trompez. Quand mes maîtres ont été ruinés ou tout comme, il a demandé sa main.

— C'est très-bien de sa part. Et elle l'a refusé ? Il lui déplaisait donc ?

— Je ne crois pas; mais elle avait promis de servir de mère à ses deux neveux, et elle n'a pas voulu en avoir le démenti.

— C'est très-bien de sa part, répéta Baroujay en passant la main sur sa barbe. On peut dire que les deux font la paire. Et comme cela, vous dites qu'il est revenu d'Amérique? » ajouta-t-il en donnant à sa physionomie une expression de finesse profonde. Puis, après un instant de réflexion : « Eh bien, croyez-moi, dit Baroujay avec beaucoup d'assurance; croyez-moi, c'est un « coup monté » avec le frère, qui revient lui aussi d'Amérique.

— Mais ils ne l'ont rencontré qu'à Rouen.

— C'était une finesse ; c'était pour dépister les curieux. Puisqu'ils étaient tous les deux en Amérique, ils se sont dit avant de partir : Toi tu pars le premier, et moi je pars le second ; nous nous retrouverons à Rouen et nous dirons que c'est par hasard, et la farce est jouée.

— Mais ils ne se sont pas vus en Amérique.

— Bah ! bah ! l'Amérique n'est pas si grande qu'on veut bien le dire. Moi je suis sûr qu'ils se sont vus, et que c'est un coup monté. Écoutez-moi bien, Gertrude, je peux me vanter d'avoir fréquenté le théâtre autant que n'importe quel individu, civil ou militaire. On y voit « monter de ces coups-là », à toute minute... Oui, mon colonel, » dit-il, en se précipitant vers son ceinturon, qui était accroché à un clou.

Son colonel venait de l'appeler.

Et pendant qu'il remettait son ceinturon à sa place réglementaire, avec autant de précision et de sang-froid que s'il venait de vivre de pain et d'eau pendant vingt-quatre heures, il adressa à Gertrude un sourire d'intelligence, accompagné d'un clignement de la paupière gauche, et lui dit à demi-voix, par la porte entrebâillée :

« Je vous parie deux sous que l'ingénieur est revenu pour l'épouser ! et qu'ils se marieront ! »

Baroujay but à leur santé. (P. 404, col. 1.)

XXXIX

Mariage de Sidonie. — Conclusion.

Baroujay se trompait en disant qu'il y avait un « coup monté ». Mais il fut bon prophète, en disant

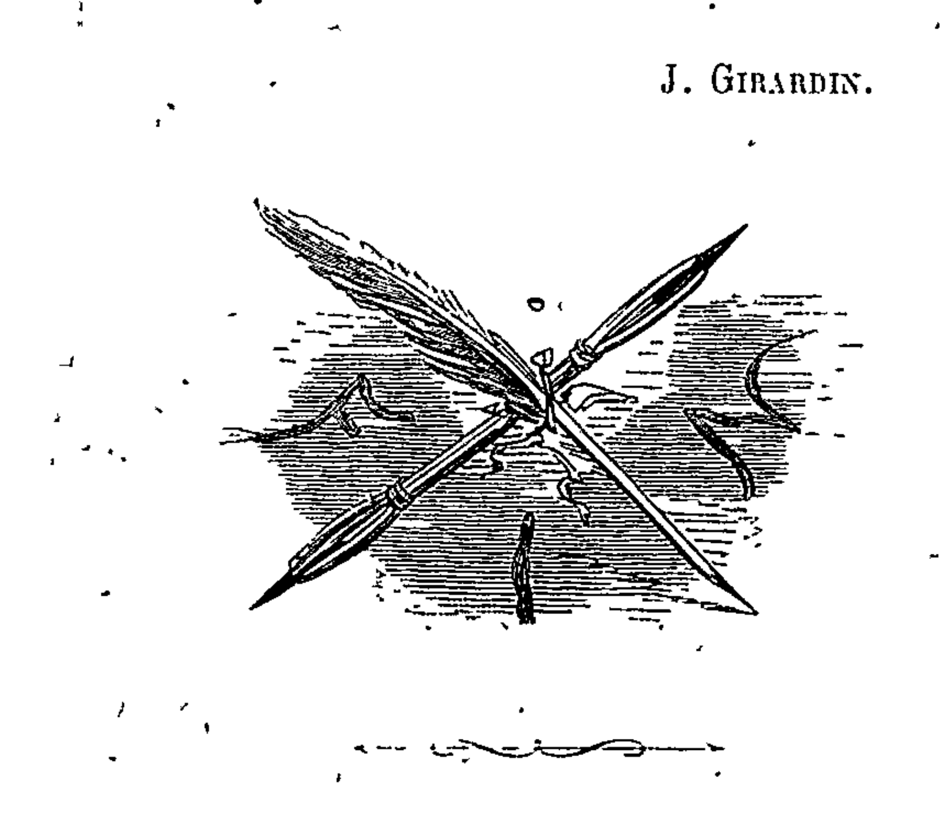
que l'ingénieur épouserait Sidonie, car il l'épousa. La cérémonie fut des plus simples, selon le désir de la mariée. Chose rare en ce monde agité et tourmenté, où les familles se dispersent aux quatre vents du ciel, la famille tout entière put y assister : on y vit même la vieille Solange. La tourière était si vieille, si vieille, qu'elle ne savait même plus son âge, ce qui ne l'empêchait pas d'être aussi droite qu'un peuplier et aussi solide qu'un vieux chêne. Cédant aux instances de Mme Baudouin et de toute la famille, elle consentit à être relevée de sa faction et à venir se faire choyer rue des Mathurins. « Je suis trop infirme pour voyager, lui écrivit Mme Baudouin ; vous ne voudrez pas me priver du plaisir de vous voir; venez à moi, puisque je ne puis plus aller à vous ». Cet argument la décida.

La petite maison ne fut pas abandonnée pour cela. Mme Baudouin la sanctifia par la charité; elle en fit don à l'administration de l'Hospice, et Sidonie, « fille majeure et pouvant disposer de son bien », y fonda quatre lits pour de pauvres vieilles femmes infirmes, hors d'état de gagner leur vie.

Le sapeur, s'il eût été moins pressé de suivre son colonel, ne se serait pas borné à dire : « Ils se marieront, » il aurait ajouté : « et ils seront heureux! » L'affection qu'ils avaient l'un pour l'autre étant fondée sur l'estime et le respect, ayant de plus subi l'épreuve de la séparation et du temps, ne pouvait que s'accroître et s'affermir en traversant les épreuves de la vie.

Il est assez probable que si la « toute petite » se fût mariée à l'époque de ses anciens triomphes, elle fut devenue par la suite la plus malheureuse de toutes les femmes, puisque le bien qui était en elle n'aurait pas eu l'occasion de se montrer et qu'elle eût mené une vie dissipée et inutile. La Providence, qui voit plus loin que nous dans nos propres affaires, fit de ce qui était un grand malheur selon le monde, l'un des éléments les plus solides de son bonheur à venir. D'où l'on peut conclure que la douleur et l'épreuve ont un sens et une utilité réelle, quand même nos yeux ne l'apercevraient pas toujours, et que Dieu fait bien ce qu'il fait.

J. GIRARDIN.



LE SAVON

Les peuples n'ont cherché à connaître et n'ont connu le savon qu'à une époque de civilisation déjà avancée ; les premiers auteurs qui en parlent sont Pline et Galien. Les Romains étaient assez habiles dans l'art de fabriquer cet ingrédient, et l'on a découvert à Pompéi un atelier complet de savonnerie avec ses différents ustensiles et des baquets pleins de savon parfaitement conservé, quoique l'époque de sa préparation dût remonter à plus de dix-sept cents ans. Les premières manufactures de savon doux paraissent avoir été établies à Savone, qui, au XVe siècle, avait pour cette fabrication la réputation dont Gênes et Marseille ont joui plus tard.

Pendant de longues années, ces deux villes et quelques autres cités espagnoles fournirent des savons au monde entier. Mais depuis le commencement du siècle il y a des savonneries dans tous les centres industriels, et la banlieue de Paris en possède plusieurs. La consommation du savon va sans cesse en augmentant ; « elle peut servir, nous dit Liebig, à apprécier le degré de richesse auquel une nation s'est élevée. Entre deux pays également peuplés, le plus riche et le plus civilisé sera celui qui emploiera la plus grande quantité de savon. »

Et, en effet, il ne s'agit pas ici de fantaisie, mais de propreté, et ce sentiment se rattache à celui de la civilisation elle-même.

Mais en réalité qu'est-ce que le savon? Le savon est une substance qui contient un sel alcalin, la soude ou la potasse, et qui doit à la présence de cet alcali la propriété d'enlever, de faire disparaître les taches produites par les corps gras, en formant avec ces corps gras un composé soluble dans l'eau. Le savon, à côté de cette substance active, renferme une matière grasse qui empêche l'alcali d'attaquer trop vivement la peau avec laquelle il est mis en contact.

Cette matière grasse est soit l'acide oléique, soit l'acide stéarique, que l'on tire tous deux du suif ou graisse de mouton.

La fabrication du savon ordinaire est fort simple. Elle consiste à faire bouillir l'acide gras et le sel alcalin pendant un temps prolongé dans une chaudière. Le sel et l'acide se combinent et forment le savon brut qui se précipite, puis se refroidissant se solidifie et vient nager à la surface en une masse molle et sombre.

Le savon primitif est ensuite transformé par des procédés spéciaux et parfois fort compliqués en cette matière douce, fine et odorante que vous connaissez.

Le savon le plus économique est celui de Marseille, marbré, fait avec de l'huile d'olive, de la lessive de soude et de chaux; ce savon ne peut retenir qu'une quantité d'eau déterminée et assez faible. Les savons

unicolores fabriqués avec des huiles de palme, de coco et du sel de soude, quoique vendus à très-bas prix, n'offrent qu'un bon marché apparent; ils peuvent renfermer de 60 à 75 parties d'eau pour 100, tandis que le savon marbré n'en contient que 36.

P. Vincent.

NOS COLONIES

LE GABON

Dans le premier article de cette série[1], où notre intention est de présenter tour à tour aux lecteurs les diverses parties de notre empire colonial, nous avons exposé nos idées sur le rôle que la France est appelée à jouer sur le vaste continent africain. Nous avons montré que, grâce à sa position en Algérie et au Sénégal, grâce à son influence historique sur les pays Barbaresques et sur l'Égypte, elle peut et doit être prépondérante dans le nord de l'Afrique.

Mais là ne se borne pas la part d'influence qui nous est acquise sur ce merveilleux pays. On ignore généralement en France que notre pavillon flotte sur une notable partie de la côte occidentale de l'Afrique équatoriale et que mieux que toute autre nation européenne nous pouvons prétendre un jour à la possession d'une partie de cette magnifique région des grands lacs que les découvertes des Burton, des Speke et des Livingstone nous ont fait connaître.

Par sa colonie du Gabon, la France possède en effet le port le plus sûr et le plus commode de la région équatoriale de l'Afrique, et elle est en outre maîtresse des bouches de l'Ogovaï, grand fleuve dont le cours supérieur se rattache sans doute au système des grands lacs du plateau central.

Le Gabon, à vrai dire, n'est jusqu'à ce jour qu'une colonie d'attente, c'est-à-dire que les résultats de sa possession sont effectivement nuls et même coûteux; mais quand on pense aux droits que cette occupation nous réserve, on ne peut qu'admirer la remarquable prévision des fondateurs de cet établissement.

Le premier but de cette fondation, accomplie sous le règne de Louis-Philippe, paraît avoir été, avant tout, d'assurer à la marine française la possesion de la rade la plus sûre de toute cette côte, et de supprimer du même coup un foyer de traite qui avait acquis récemment une certaine importance.

C'était, en effet, l'époque où s'agitait cette grande question de la répression de la traite des noirs, déjà bien loin de nous, et qui, grâce à la question subsidiaire et si irritante du droit de visite, avait occasionné à la France une crise politique dont elle n'était pas encore complétement sortie. Strict observateur des traités conclus avec l'Angleterre, notre pays entretenait alors à la côte occidentale d'Afrique une escadre de vingt-six navires qui battaient incessamment la mer et fouillaient une à une les baies et les rivières. Ces navires étaient petits; c'étaient des bricks et des goëlettes d'un faible tirant d'eau, d'une capacité médiocre, et dont l'approvisionnement en vivres était promptement épuisé. Plus d'un, parti de Gorée chargé d'une mission exploratrice, se traînait médiocrement le long de la côte, n'ayant pour moteur que des vents incertains; et quand il avait parcouru les huit cents lieues qui séparent Gorée du Gabon, il était fort heureux de trouver une rade sûre pour se réparer et des magasins pour se ravitailler.

Ce fut là le service le plus réel que rendit la création de cet établissement. Aujourd'hui même que son commerce a pris un peu plus d'extension, ce sont encore ses avantages maritimes qui donnent à ce point toute son importance, et notre escadre en a fait depuis quelques années son centre de station.

La baie où nous sommes établis, d'une profondeur de 50 kilomètres environ et de 15 kilomètres de largeur à son entrée, s'ouvre à 30° nord de l'équateur et par 7° de longitude est. Elle forme le fond d'un petit bassin limité à l'est par une chaîne de montagnes que les Portugais ont nommée la Serra del Crystal, et d'où émergent plusieurs rivières. Au sud et à l'est, ce bassin est contourné par un cours d'eau d'une plus grande importance, l'Ogovaï, qui se jette à la mer par plusieurs embouchures, comprenant dans leur écartement une pointe bien connue des négriers, le cap Lopez.

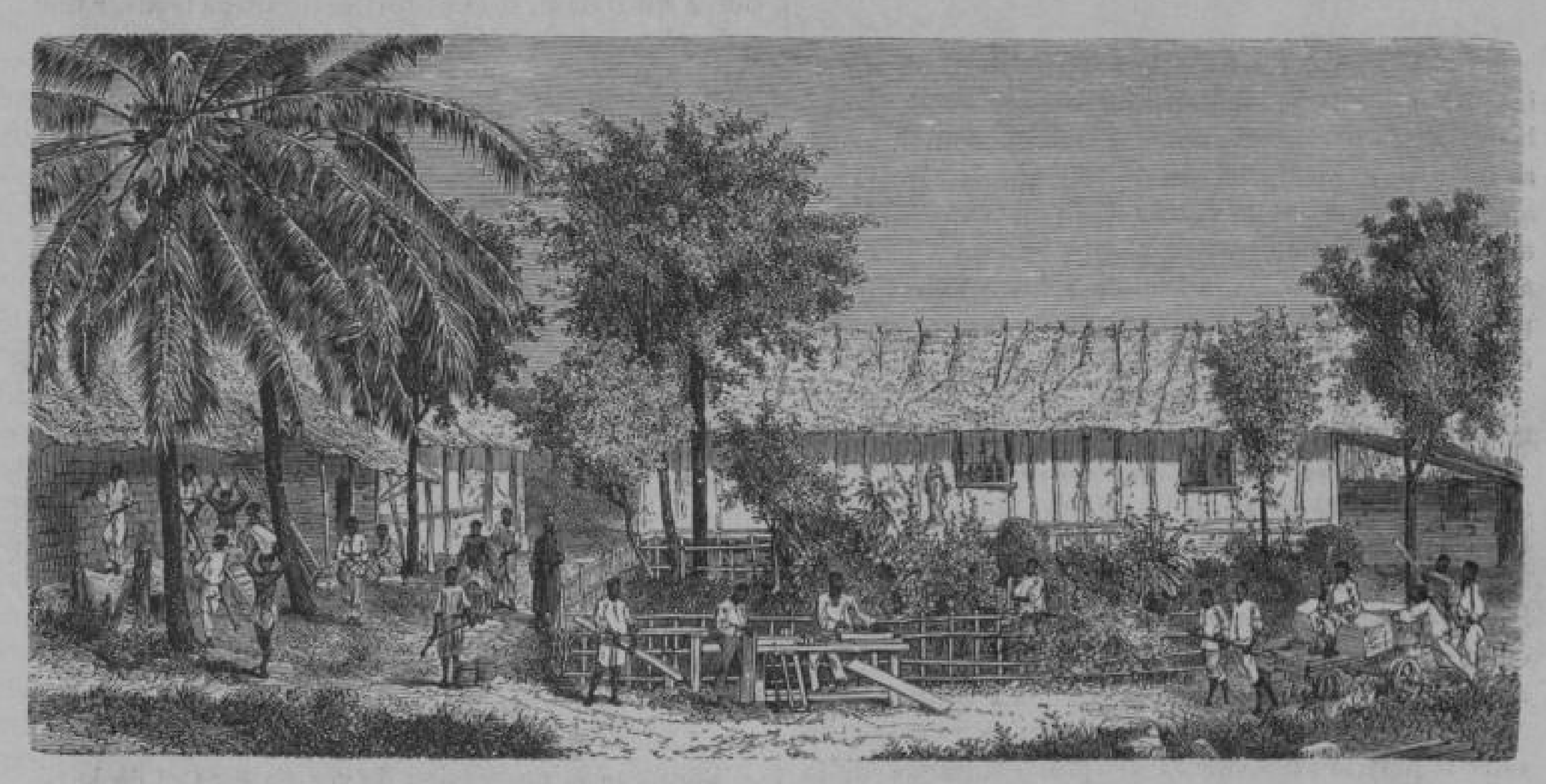
Bien que la possession de ces rivières et de la région qu'elles arrosent nous soit assurée par des traités, notre établissement y est plutôt nominal qu'effectif. La seule partie réellement occupée et vraiment importante, quant à présent, c'est la baie elle-même. Là se trouvent le comptoir fortifié, les principaux centres de la population, l'important établissement de la Mission française, et enfin le village de Glass, que domine la Mission américaine, et qui est devenu entre les mains de commerçants étrangers, et surtout anglais, un centre d'affaires assez considérable. Dans cette rade profonde et sûre stationne constamment quelque navire de la division. Un petit nombre de navires de commerce anglais ou américains, des français plus rares encore, quelques goëlettes chargées du trafic des rivières, et enfin des pirogues montées par des noirs qui règlent par des chants monotones les mouvements de leurs pagaies, parcourent cette immense nappe d'eau, mais sans réussir à l'animer.

Cette absence de vie et de mouvement affecte péniblement les Européens, presque tous au service

1. — Voy. vol. VI, p. 24.

de l'État, que leur mauvaise étoile a conduits dans ce pays, et ne fait que rendre plus attristant le sentiment de leur propre isolement. La vie des hommes qui se vouent au service des lointaines possessions de la France est ainsi faite et pleine de rigoureuses épreuves.

Ce n'est pas que le Gabon soit triste par lui-même. Si le mouvement lui manque, du moins la nature y est belle. Elle est belle surtout pour les gens qui y arrivent après avoir longé la côte. Leurs yeux ont été attristés par la stérilité proverbiale de la plage africaine, car la végétation y est rare à ce point qu'il est telle partie de cette côte sablonneuse où la présence d'un arbre unique dans la contrée devient un repère précieux pour le navigateur. Dans la baie du Gabon, au contraire, la végétation descend jusqu'au bord de la mer, et les villages que l'on aperçoit du large paraissent cachés dans un nid de verdure.



La mission catholique au Gabon.

Le relief général des terres est peu accentué. Au nord pourtant un monticule assez élevé, le mont Bouet, domine la rive droite; au sud, quelques mornes plus déprimés rompent l'uniformité de l'horizon et servent comme lui d'amers aux navires. Au milieu de la baie, la pointe Ovendo, les îlots de Coniquet et des Perroquets semblent surgir de l'eau comme d'énormes bouquets de verdure. Au fond et sur les côtés, de longs rideaux de palétuviers trahissent la présence de terrains marécageux. Partout enfin croît une abondante végétation que dominent d'immenses fromagers et de grands spathodeas, connus sous le nom de tulipiers du Gabon, qui se couvrent deux fois par an d'une riche moisson de fleurs orangées. Tout cela donne à cette baie un aspect qui séduirait s'il était plus vivant. Mais ce n'est qu'un tableau de nature morte, ou peu s'en faut, richement encadré. Dans quelques coins de ce tableau un peu de vie s'est pourtant réfugié : à Glass, autour de deux ou trois factoreries, et surtout à l'établissement français.

C'est là que réside le commandant particulier placé sous l'autorité supérieure du chef d'escadre. Autour de lui sont groupés les bureaux, les magasins, les ateliers et tout ce qui constitue enfin un établissement maritime au petit pied. Près de lui vivent sous son égide quelques factoreries françaises, une maison d'éducation tenue par des religieuses de Castres, et enfin Libreville, village qui a été fondé en 1849 avec des noirs du Congo provenant d'un négrier récemment capturé. Une petite garnison de soldats noirs, empruntée au bataillon de tirailleurs sénégalais, est là pour appuyer l'autorité du commandant. Mais les indigènes songent si peu à la contester, qu'il suffirait, pour la faire respecter, de la garnison que Bachaumont trouva jadis à Notre-Dame de la Garde :

Un Suisse avec sa hallebarde
Peint sur la porte du château.

Tel est l'établissement que la France possède sur cette côte, et dont la plupart de nos compatriotes ignorent même l'existence. Fondé pour servir d'appui à notre marine de guerre et pour favoriser les essais d'un commerce qui a prospéré assez bien entre les mains des Anglais, mais qui est resté dans les nôtres timide ou malheureux, ce n'est pas la faute du gouvernement si son but militaire a seul été rempli et si la protection de notre pavillon n'a guère à couvrir que des intérêts étrangers.



Un village au Gabon.

Mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, la région gabonaise coupée par la ligne équatoriale correspond exactement à celle des grands lacs parcourue par Burton, Speke et Livingstone, et nous ouvre ainsi dans l'avenir les portes de ce merveilleux pays qui à lui seul fera la richesse du peuple européen qui s'en emparera.

Louis Rousselet.

LA SAINT-NICOLAS

La tradition de la fête de saint Nicolas, patron des garçons, n'est pas oubliée en Franche-Comté, et voici comment elle se célèbre à Ajoye. Dès le matin, tous les enfants des villages environnants se réunissent, vêtus de leurs plus beaux habits du dimanche, et se rendent à la messe, où un immense gâteau porté par quatre écoliers est présenté à la bénédiction. Au sortir de l'église, ils envahissent la maison d'un notable, mise chaque année à leur disposition pour le grand repas traditionnel.

Le menu du banquet rappelle la légende de l'habit bariolé d'Arlequin dont chaque camarade a fourni un morceau. Depuis le plus riche jusqu'au plus humble, chacun apporte son plat. Longtemps à l'avance les familles se sont entendues pour la variété et l'ordonnance du festin. L'un fournit la soupe aux choux, l'autre le bœuf, le mouton, le veau et la chair de porc sous toutes ses formes. C'est le dernier mot des repas homériques de la province : gibier de tous poils et de toutes plumes, truites, carpes, brochets, écrevisses, légumes, hors-d'œuvre, conserves, pâtisseries, fruits et confitures, desserts formidables et vins internationaux, sans compter ceux de France en général et d'Arbois en particulier, blancs mousseux et rouges, sentant la pierre à fusil, qui forment, avec les liqueurs, un bataillon carré de bouteilles portant au ventre leur âge sur écusson, comme celle d'Horace :

« Bouteille fortunée
« Sous mon consulat née. »

Il faut voir au grand complet le régiment enfantin debout et silencieux autour de la table. Les trois premiers coups de l'*Angelus* de midi tintent, le doyen des écoliers dit le *Benedicite*, et l'attaque commence sur toute la ligne.

On n'entend d'abord que le roulement métallique des cuillers, précipité comme un feu de peloton bien nourri; mais bientôt la fête s'anime et le tumulte grandit par degrés.

Ils sont seuls, ils sont chez eux, ils sont les maîtres. Personne n'est là pour les rappeler à l'ordre. Il faut avoir vu des milliers de vers à soie dévorant les montagnes de feuilles de mûrier sous lesquelles ils sont ensevelis, et dont le niveau baisse à vue d'œil avec un crépitement semblable à la grêle tombant sur un toit vitré, pour comprendre le travail de ces dents affamées. Le banquet commence à midi. A trois heures les têtes sont échauffées, les voix éclatent, la table est ravagée. Le passage des sauterelles ne donnerait qu'une faible idée de la dévastation générale.

Enfin, les convives lèvent le siége. Si la rivière est prise, on va glisser et patiner. Toutes les jambes ne gardent pas l'équilibre sur le miroir de glace, mais c'est une joie de plus. Si la glace ne porte pas, on fait une excursion dans la montagne à travers les bois de sapins jusqu'à la frontière de Suisse. Phénomène prodigieux, on a digéré! A huit heures, souper composé des ruines encore imposantes du dîner. La soirée s'achève gaiement. On raconte des histoires de la veillée, on joue au Nain-Jaune, au Loto pacifique, au *Char*, avec des sous, des noisettes, des haricots. Puis minuit sonne. Du haut du clocher carré de l'église, le guetteur jette trois fois son chant monotone : « *Repos.* » Chacun regagne la maison en chantant le refrain de la Franche-Comté :

Saint Nicolas! Saint Nicolas!
Alleluia! nos choux sont gras!
Benedicite Domine,
Fermez la porte, nous sommes assez!

Comme ces souvenirs sont déjà lointains, comme ils chantent doucement dans la mémoire!

Charles Joliet.

LES AVENTURES DU CAPITAINE MAGON[1]

X (*suite*).

Le roi d'Assyrie.

« Vous êtes des gens étranges et comme on en voit peu ici, dit le Balazou. Les Phéniciens se mêlent d'ordinaire de leur commerce, et non de juger les empires.

— Nous revenons de très-loin, dit Hannibal. Cela nous a changé le caractère.

1. Suite et fin. — Voy. pages 10 27, 43, 59, 76, 90, 110, 122, 138, 154, 170, 182, 204, 219, 235, 252, 267, 283, 299, 314, 331, 347, 363, 378 et 395.

— Si Adonibal, suffète amiral d'Utique et de Carthage, était ici, dit Hamilcon, il t'apprendrait que les Phéniciens peuvent juger les empires. Mais tu ne connais pas Utique, et tu ne sais pas où est Carthage. »

Pendant que le Balazou était à notre bord, il vint un messager du roi me demander qui nous étions. Je le lui expliquai convenablement. Il revint une heure après, et m'ordonna de l'accompagner devant le grand Binlikhous.

Cette fois, je n'emmenai que le seul Hannon avec mes huit matelots. Hannon marchait à côté de moi, pensif et méditant dans sa tête, quelque beau compliment pour le roi d'Assyrie. Mais il ne nous fut donné de voir la splendeur de ce fier souverain que de loin. A cent pas de lui, on nous fit arrêter et prosterner. Il était assis sous un bouquet d'arbres, tellement entouré de gardes, de porteurs de parasols, d'échansons, de chasse-mouches et de toute sa pompe, que je ne distinguai d'abord que sa tiare étincelante de dorures, ses pieds nus chargés de pierreries et sa robe brodée et frangée. Dans ce rayonnement, je finis par voir sa tête, fort majestueuse, avec de longs cheveux bouclés et une grande barbe frisée.



On nous fit prosterner. (P. 411, col. 1.)

Une double haie de soldats formait une avenue depuis nous jusqu'à lui. Des officiers vinrent chercher nos lettres et nos présents et les portèrent au roi. On nous emmena ensuite, après nous avoir fait prosterner encore une fois, et on nous reconduisit à nos vaisseaux. J'y gardai toujours le Balazou, malgré ses impatiences.

« Pourquoi ne me relâches-tu pas, à présent ? me disait-il.

— Parce que je ne suis pas prêt à appareiller, lui répondis-je. Et tu tiens assez à la vie pour comprendre que je tienne un peu à la mienne. »

Une heure après, on m'apporta dans une cassette en or les lettres du roi pour la reine de Saba. Quelques esclaves et soldats portaient aussi, pour moi et mes gens, un assez maigre présent en vivres et en étoffes. Mes préparatifs étaient terminés; je n'avais plus rien à faire en ce lieu désagréable et dangereux.

« Allons, Balazou, dis-je à mon hôte involontaire, le moment est venu de nous séparer. J'espère que nous nous quitterons en bons amis. »

Le Terrible respira, comme un homme qui sort d'une eau où il a failli se noyer.

« Je vois que tu es un homme de parole, dit-il.

— Est-ce que tu t'imaginais que je voulais te garder ? lui répondis-je en riant. Qu'est-ce que j'aurais fait de toi ?

— Oh ! dit le Terrible, un homme est un homme, et chacun aime à se venger. Je t'avais fait très-peur,

et j'avais été très-injuste envers toi. Tu me tenais, tu me lâches. C'est bien.

— Tu ne me lâcherais pas, toi, si tu me tenais, » repris-je à mon tour.

Le Balazou sourit. « Il faut baiser la main qu'on ne peut couper, » dit-il.

Je fis ostensiblement, devant lui, garnir nos machines de traits et de pierres, puis je le mis à terre avec toutes sortes de respects.

XI

La fin d'un scélérat. — Retour à Sidon.

Le jour était très-avancé pendant que nous redescendions. N'osant franchir la barre dans les ténèbres, je m'établis, pour la nuit, vis-à-vis d'un petit camp chaldéen, après avoir pris toutes les précautions requises. Je craignais quelque mauvais coup de la part du Terrible.

Sur la berge étaient des huttes de feuillage où des marchands phéniciens vendaient aux soldats assyriens du vin et de la pacotille, et leur achetaient leur butin. Himilcon, Gisgon et quelques autres ne purent résister à l'envie d'y descendre, pour y boire et y bavarder. Je les y autorisai, à condition qu'ils ne s'éloigneraient pas du navire plus loin que la portée de la voix. Environ deux heures après, je descendis moi-même dans ce marché, éclairé de torches nombreuses. J'étais curieux de voir ce qui s'y passait. Bicri et Jonas m'accompagnèrent: Au moment où j'arrivais à terre, deux grandes galères de construction phénicienne descendaient le fleuve pour venir mouiller en aval de nous. Avec elles était un gaoul que je ne distinguai que vaguement, car il serrait la rive opposée à celle où j'étais, et le fleuve était bien large. Je n'y fis d'ailleurs pas autrement attention, la navigation étant très-active, par suite du grand trafic d'esclaves qui se faisait avec l'armée du roi d'Assyrie.

Je trouvai Himilcon et Gisgon en discussion avec des guerriers chaldéens, qui traitaient leurs récits de hâbleries et de mensonges.

« Comment, dit Himilcon à un chef qui était là, tu ne veux pas croire que nous avons tenu le soleil à notre gauche? O grand sot! Demande plutôt au brave Bicri, ici présent, qui a tué des cerfs de dix palmes de haut, et à cet honnête Jonas, qui a été dieu dans le pays de l'huile de poisson!

— Que me dis-tu là? s'écria le Chaldéen en colère. Que me brouilles-tu de tes cerfs et de ton huile de poisson? Veux-tu me faire croire qu'il y a des hommes assez stupides pour adorer un autre homme comme dieu.

— Vous adorez bien Nitsroc, vous autres, dit Bicri.

— Et vous vous laissez donner des coups de fouet par votre Binlikhous et votre Balazou! ajouta Gisgon.

— Par le nom du roi, vieux coquin sans oreilles, s'écria le Chaldéen furieux, je ne souffrirai pas que tu blasphèmes mes dieux, mon roi et mon général. Je briserai tous les os que tu as dans le corps.

— Essaye un peu, cria le Celte d'une voix goguenarde. Échangeons quelques coups : sais-tu donner des coups de poing à la manière de Preudayn, des coups de tête à la manière d'Armor, des coups de bâton à la manière d'Aitzcoa, dis, ô homme ignorant, qui n'as jamais quitté la terre ferme?

— Connais-tu le fleuve Illiturgis, et les monts Pyrènes, et le cap Chariot des Dieux, et les îles Fortunées où l'on donne de l'or pour des bouteilles vides? s'écria Himilcon. Réponds, ô tête de bétail. Connais-tu les Sicules, les Garamantes, les Souomi, les Guermani et les Goti, tous peuples que nous avons vaincus? Les connais-tu, bœuf chaldéen? »

Le guerrier courba la tête, abasourdi par ce flot de noms inconnus. La conscience de son ignorance le rendit muet.

« Enfin, dit-il après quelques instants de silence, vous autres, Sidoniens, vous allez si loin que vous voyez des choses extraordinaires. Moi, je suis Carduque, et je trouve que c'est déjà bien loin de mes montagnes à ce lieu où nous sommes. Je ne savais pas que la terre était si grande.

— Eh bien, moi, dit un autre, je connais le Tarsis, et j'ai vu un homme de ce pays.

— Tu as vu un homme de Tarsis, toi? dit Himilcon surpris. Et où cela l'as-tu vu?

— Au camp du roi, répondit l'autre. Je me suis entretenu avec ce capitaine phénicien, qui est récemment entré au service de notre roi, et je sais ce que c'est que Tarsis, et j'ai vu un homme de ce pays avec ce capitaine-là. »

Un frisson me courut par le corps. Je pensai aux galères et au gaoul qui venaient de passer devant nous.

« Le nom de ce capitaine, m'écriai-je, le nom de ce capitaine, et je te donne un sicle d'or. »

Le Chaldéen cligna de l'œil d'un air sournois.

« Donne deux sicles et je te dirai le nom, puisque tu y tiens tant, » répondit-il en tendant la main.

J'y jetai les deux sicles d'or, que l'homme serra dans sa bourse sans se presser. Je tressaillis d'impatience.

« A présent que j'ai mes sicles, dit le Chaldéen, pourquoi te dirai-je le nom de l'homme? »

Furieux, je fus sur le point de le saisir à la gorge.

« Allons, Rabchaké, cria un des marchands phéniciens qui étaient là, cesse tes sottes plaisanteries. Capitaine, le nom de notre compatriote qui est ici, au service du roi, est Bodmilcar, le Tyrien. »

Je jetai un cri.

« A nos navires, et tout de suite! »

Je n'eus pas besoin de le dire deux fois. Mes compagnons avaient entendu le nom de Bodmilcar aussi bien que moi. Un instant après, nous étions embarqués.

Je réunis aussitôt tous mes chefs sur l'arrière de l'*Astarté*, et je leur rendis compte de tout ce qui venait de se passer.

« Compagnons, ajoutai-je, à quelques encablures d'ici, Bodmilcar est là, qui nous guette dans l'ombre. Derrière nous, le Balazou arrive sans doute avec ses bandes féroces. Nous avons, dans le flanc de nos navires, de quoi faire notre fortune à tous. Nous laisserons-nous prendre misérablement au terme de notre voyage ?

— Non, non ! s'écrièrent - ils tous. Le moment de combattre vaillamment est arrivé. Aux rames, et tombons dessus !

— Que j'arrive à l'abordage, s'écria Chamaï, et Bodmilcar est mon homme.

— Il est à moi, cria Hannon, que je vis en colère pour la première fois de sa vie. Il est à moi seul; je ne veux pas qu'il m'échappe !

— Jeunes fous, leur dis-je, vous aurez assez à faire tout à l'heure pour ne pas vous quereller maintenant. Il nous reste une heure de nuit; profitons-en pour nous rapprocher de la mer le plus possible. »

Nos navires partirent avec précaution, l'*Astarté* tenant le milieu du chenal, l'*Adonibal* la droite et le *Cabire* serrant la berge à gauche. Tout le monde était en armes. Tous nos feux étaient éteints. Nous étions debout et prêts dans les ténèbres, et le cœur nous battait plus vite qu'à l'ordinaire.



C'est ainsi que finit ce scélérat. (P. 415, col. 1.)

Enfin le soleil se leva, et en même temps j'entendis le bruit du flot de la barre, et je vis les trois navires de Bodmilcar nous barrant le passage, le *Melkarth* au milieu. Sur le pont, c'était un fourmillement de lances et de casques. Les deux rives étaient désertes.

« Nous avons le courant pour nous, dis-je tout de suite. Commençons par des brûlots. »

Aussitôt nos matelots lancèrent les planches chargées de matières inflammables. La trompette de Jonas donna le signal, auquel répondirent nos autres navires. Des fanfares de défi répondirent du côté de Bodmilcar. Nous nous rapprochâmes rapidement à portée de trait. Une volée de flèches nous arriva, à laquelle nous répondîmes. La bataille était engagée.

Je connaissais bien le *Melkarth*; je l'avais construit. Sur ses robustes flancs un coup d'éperon ne pouvait avoir d'effet, et dans une tentative d'abordage, haut comme il l'était, il pouvait impunément nous accabler de projectiles et effondrer notre pont, en laissant tomber sur nous de lourdes masses de pierre et de bronze. Son faible était qu'il était lourd à la manœuvre. En un instant mon parti fut pris.

« Tu tiens bien le chenal ? dis-je à Himilcon.

— Je le tiens, répondit le pilote. Avec son tirant d'eau, le *Melkarth* ne peut s'en écarter que d'une en-

cablure à droite ou à gauche. J'ai passé dix fois sur la barre, et je la connais.

— Bien, répondis-je. Qu'on remplisse nos deux barques de tout ce qui nous reste de matières inflammables. Qu'on signale au *Cabire* de me ranger. Je veux passer à son bord avec toi et le piloter moi-même. »

Un instant après, je fus à bord du *Cabire* avec Himilcon, après avoir donné mes instructions à Asdrubal et à Amilcar. Je pris la remorque des deux barques, je fis allumer les matières incendiaires et je gouvernai droit sur le *Melkarth*.

A un demi-jet de flèche, Bodmilcar se dressa par-dessus le bord. Je le vis debout, menaçant.

« Salut, Magon! me cria-t-il! Je te revois enfin! Ici nous ne sommes ni en Égypte, ni à Tarsis, ni dans le détroit de Gadès! J'ai trois revanches à prendre, et je les prends d'un coup. Je te tiens! Avant ce soir, tu seras pendu à ma vergue! »

Au même instant, le *Cabire* se glissa entre le *Melkarth* et la galère de droite, et Himilcon avec Gisgon donnèrent un double coup de timon si habile, qu'en voulant nous éviter le gaoul alla se coller contre nos deux barques. L'incendie y éclatait justement. Un jet de flamme et de fumée monta par-dessus le bordage du *Melkarth*. Je coupai ma remorque au milieu d'une grêle de flèches. Le *Cabire* rasa le flanc opposé du *Melkarth* si vite, qu'une masse de pierre qu'on nous jeta tomba dans notre sillage, s'engouffrant dans l'eau avec un bruit terrible.

En quelques coups de rame je fus sur l'*Astarte*.

« Et maintenant, m'écriai-je, ils sont à nous! Que l'*Adonibal* et le *Cabire* se jettent sur la galère de droite et forcent de vitesse celle de gauche! En avant. »

Nous nous jetâmes avec fureur sur l'une des galères. Elle fit une manœuvre désespérée pour nous éviter et prendre le dessus du courant; mais elle la fit trop tard. Je lui tombai sur le flanc, et pendant que je l'effondrais d'un côté, le choc la colla contre le *Melkarth* et nos barques en flammes de l'autre. Aussitôt je vis, dans la fumée, que les gens du *Melkarth* sautaient audacieusement sur le pont de l'*Adonibal*, engagé entre l'autre galère et lui. Les six navires ne faisaient plus qu'une seule masse, qui brûlait à un bout. A l'autre, les coups de pique, d'épée, de hache et de coutelas commençaient.

Hannon fut le premier sur le pont de l'*Adonibal*, où les gens de la galère intacte et du gaoul se jetaient en même temps que nous et nos compagnons du *Cabire*.

« A moi, Bodmilcar, à moi! criait le scribe. Où es-tu? montre aujourd'hui que tu es un homme!

— Me voici, me voici, mauvais efféminé, rugit Bodmilcar. Toi le premier, les autres après. »

Ils se jetèrent l'un sur l'autre, l'épée haute. Pour moi, entouré d'un flot d'ennemis, je les perdis de vue.

Jonas, armé de sa hache, faisait des prodiges. Hannibal et Chamaï, leur armure toute faussée, finirent par jeter par-dessus bord tout ce qui était à l'avant. Je les rejoignis, et faisant manœuvrer au milieu de la bataille, nous réussîmes à dégager l'*Adonibal* de l'incendie qui menaçait de le gagner. L'autre galère, toute vide, s'en allait à la dérive. Les quelques hommes qui étaient restés sur l'*Astarté* et le *Cabire* les maintenaient à nous.

« A moi tout le monde! » m'écriai-je.

Comme je disais ces mots, Hannon, couvert de sang, son épée brisée dans la main, se dressa devant moi.

« Il m'échappe! s'écria-t-il. Le flot des combattants nous a séparés!

— Nous le tenons au contraire, répondis-je. Il est à nous. »

Sur mon signal, nous leur abandonnâmes l'avant du navire, où grouillait leur foule pressée, et maîtres de l'arrière, maîtres de gouverner, nous nous laissâmes porter sur l'*Astarté* et sur le *Cabire*.

« Tout le monde à notre bord! » m'écriai-je.

Hannibal et Chamaï, à la tête de leurs hommes formés en rangs serrés, barrèrent le passage aux gens de Bodmilcar et nous permirent d'évacuer le navire. Puis, à leur tour, ils se jetèrent qui sur le *Cabire*, qui sur l'*Astarté*, suivis du flot de nos ennemis, dont quelques-uns passèrent sur notre pont avec nous. Mais ils furent tués tout de suite.

Cette fois, Bodmilcar était pris, et bien pris. Embarrassé sur l'*Adonibal*, incapable de manœuvrer au milieu des débris du combat et des rames en pantenne, il était livré sans défense à nos machines et à nos flèches. Le *Melkarth* n'était plus qu'un brasier. L'une des galères était coulée, et l'autre, entraînée à la dérive, avait disparu.

Pendant une demi-heure, je l'accablai de projectiles, malgré sa défense désespérée. Puis je me jetai de nouveau à l'abordage par son arrière. Bodmilcar, le visage en sang, nous attendait à l'avant, à la tête d'une trentaine d'hommes qui restaient debout. Les gens de Bodmilcar vendirent chèrement leur vie. Pour lui, au moment où il se précipitait sur moi, Jonas le cueillit dextrement, et me l'offrit.

« Voilà, me dit le bon trompette, voilà ton ennemi. Allons, ne te trémousse pas ainsi, toi, ou tu feras que je te casserai quelque membre. »

Bodmilcar, écumant de fureur, resta immobile. Il ne répondit à aucune de mes questions, et garda un farouche silence jusqu'au moment où on le pendit.

C'est ainsi que finit ce scélérat.

Pour nous, nous revînmes sans encombre à Tyr, par le canal de Pharaon, après avoir visité la reine de Saba et le roi Salomon. Notre navigation fut belle et joyeuse.

Une foule de peuple nous attendait sur le quai et nous fit une réception triomphale, et le roi Hiram nous donna une fête splendide, où il voulut que moi-même, je racontasse mes aventures devant tous les anciens assemblés.

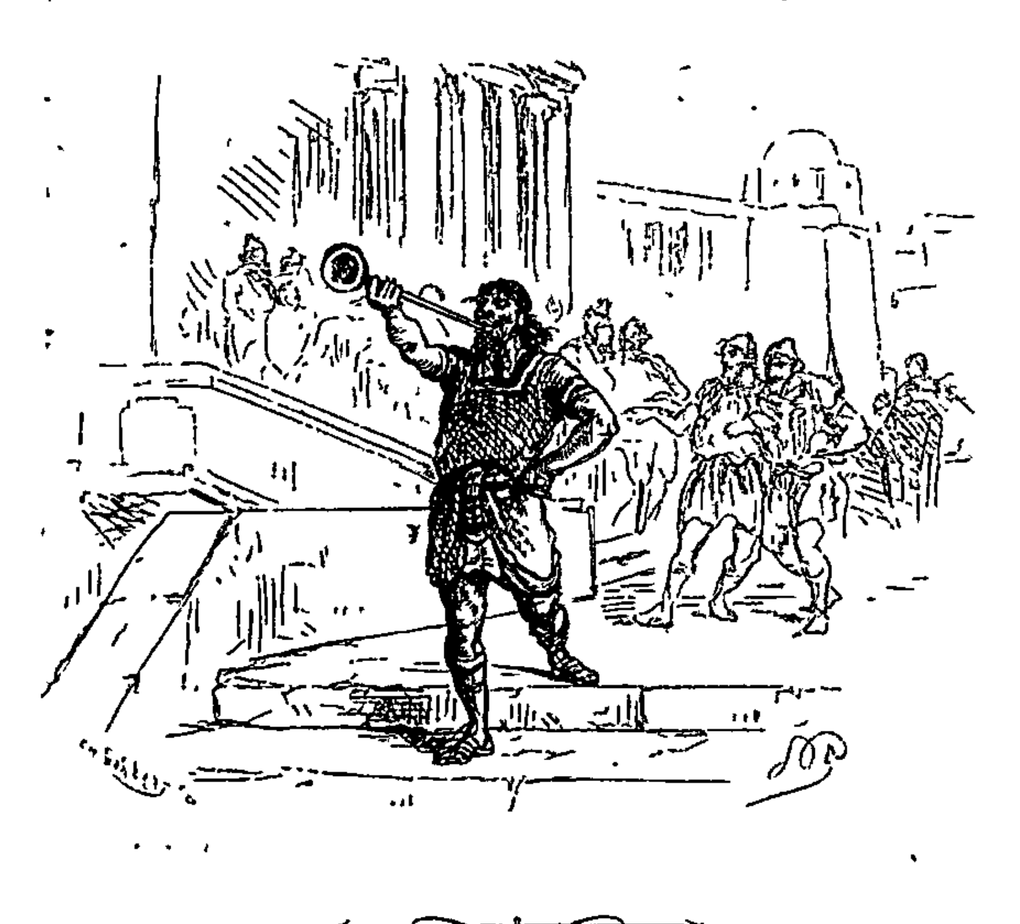
C'est ainsi que se termina mon long voyage. Le

roi me fit présent des trois bateaux qui avaient servi à ma navigation, et le peuple de Sidon me nomma suffète amiral. Je gardai avec moi Himilcon, Gisgon, Adonibal et Hannibal.

Ai-je besoin de raconter comment je fis flotter le bois de cèdre et j'amenai les matériaux dont le roi Salomon construisit ce temple magnifique de Jérusalem? Tous les Sidoniens ne connaissent-ils pas cela? et ne connaissent-ils pas mon ami Chamaï, capitaine des gardes du roi Salomon, quand il vient me rendre visite dans mon palais, accompagné de sa femme Abigaïl et du grand Jonas, le chef des trompettes royaux? Et n'ont-ils pas vu souvent Bicri, le riche vigneron, quand il vient vendre à Sidon ses outres et ses tonneaux, et qu'Himilcon et Gisgon les dégustent les premiers? Et ne voient-ils pas, tous les ans, le navire qui part en grande pompe pour aller chercher à Paphos Hannon, grand prêtre d'Astarté, et sa femme, la belle Chryséis, grande prêtresse de cette déesse chez les Hellènes? Hannon vient sacrifier au temple de la métropole. Dionysos l'accompagne : c'est un guerrier fameux dans son pays; il enseigne aux Phokiens la navigation et les lettres phéniciennes. Le vieux Aminoclès, fier de son fils, fait aussi le voyage pour voir son ancien amiral, et ce jour-là, quand le *Cabire*, orné de tentures, va chercher mes invités au large et les conduit à mon propre débarcadère, le peuple de Sidon acclame le hardi bateau, et se réjouit en voyant réunis sur le pont les compagnons qui ont découvert les îles de l'Étain, la côte de l'Ambre, et les îles Fortunées.

Le soir d'un pareil jour, Himilcon ne marche pas souvent très-droit, et Bicri ne manque pas de siffler la chanson des Kymris et la chanson de Benjamin; et quand nos hôtes s'en vont, Jonas lui-même veut les précéder, en sonnant de la trompette en leur honneur.

LÉON CAHUN.

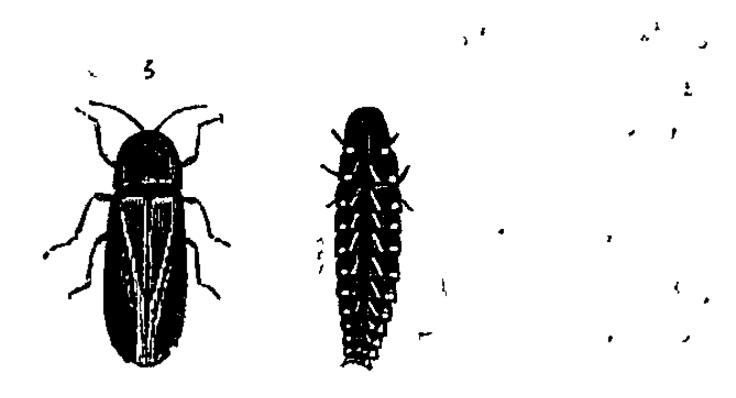


LES INSECTES LUMINEUX

Tout le monde connaît l'humble insecte appelé ver luisant, et qui éclaire pendant la nuit de sa lumière d'opale le tapis assombri de nos pelouses.

Le ver luisant ou lampyre ne nous donne qu'une faible idée de la merveilleuse famille des insectes producteurs de lumière qui, dans les pays tropicaux, sillonnent l'air de longues traînées de feu ou illuminent féeriquement les profondeurs des forêts vierges.

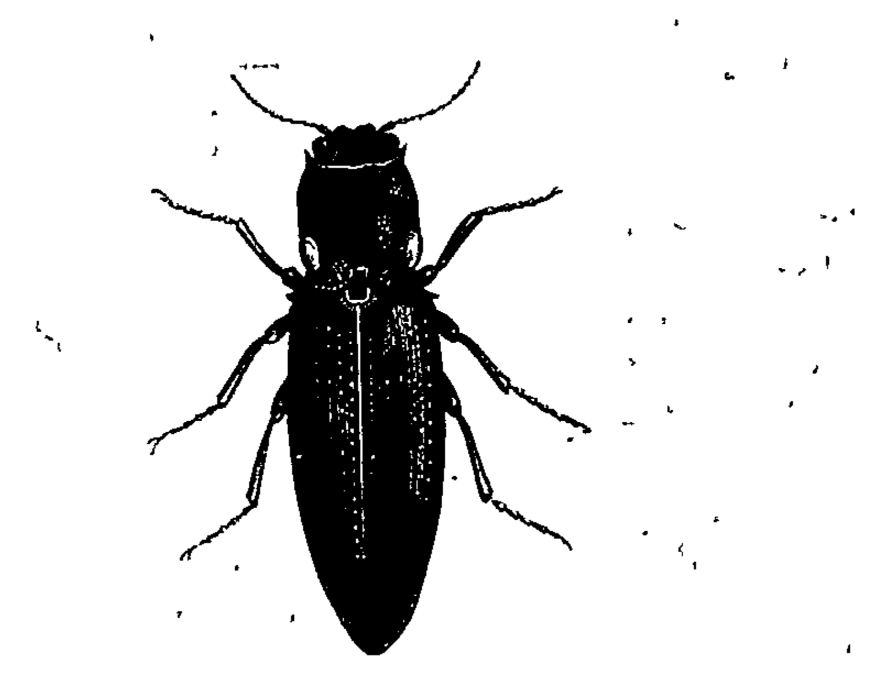
L'un des plus remarquables représentants de cette



Le lampyre ou ver luisant.

famille est le taupin lumineux ou pyrophore des Antilles.

Autant l'éclat d'une lampe dépasse la lueur d'une veilleuse, autant les feux du pyrophore l'emportent sur la lumière de notre ver luisant. Un pyrophore placé sur le bout du doigt et promené de ligne en ligne devant la page d'un livre permet de lire couramment dans la nuit noire. Quelques-uns dans une cage illuminent toute une chambre. Leur lumière baisse-t-elle, on la ranime en les agitant ou en les



Le pyrophore des Antilles.

mettant dans l'eau. Il ne faut pas croire qu'ils soient lumineux d'un bout à l'autre du corps; tout l'éclat qu'ils jettent vient de trois petites lanternes, dont deux sont placées sur le dos et une sur la poitrine. Il paraît que l'insecte peut, quand il le veut, fermer ces lanternes comme on ferme les yeux en abaissant les paupières.

L'Indien qui traverse de nuit les belles forêts du Mexique infestées de bêtes rampantes et venimeuses prend sur un arbre deux pyrophores et en met un sur chacun de ses pieds; ainsi éclairé, il court moins de risque de marcher sur un serpent. Quand le jour est venu ou quand la forêt est traversée, le voyageur pose les insectes sur une feuille et continue son chemin. Un proverbe mexicain dit : « Emporte la mouche de feu, mais remets-la où tu l'as prise. » Ce proverbe enseigne à la fois la prévoyance, la reconnaissance et la charité.

Un grand nombre de pyrophores sont apportés à Mexico pour y être vendus, non comme articles de voyage, mais comme objets de toilette. Ils ressemblent tant à des pierres précieuses que les femmes s'en parent comme de rubis, d'émeraudes et de diamants. A cet effet, on les enferme dans de tout petits sacs de tulle, dont on fixe un très-grand nombre dans les nœuds de rubans et les bouquets de fleurs artificielles. Couverte de ces bijoux vivants, une femme s'avance comme une déesse enveloppée d'une auréole lumineuse qui se répand tout autour d'elle à une distance de plusieurs pieds.



Case de nègres, éclairée par des pyrophores.

Les pyrophores paraissent vers la fin d'avril après les premières pluies, abondent dans les lieux boisés et dans les champs de cannes, sortent au crépuscule, volent pendant deux à trois heures (c'est alors qu'ils se montrent dans toute leur splendeur), se cachent dans les creux d'arbres et sous l'herbe des prés, se nourrissent de feuilles tendres et disparaissent vers la fin de juillet ou le commencement d'août. Cependant on peut, au prix de beaucoup de soins, les conserver dans des cages jusqu'en septembre et en octobre, et même M. de Dos Hermanas, de Cuba, qui a présenté l'année dernière quelques-uns de ces intéressants insectes à notre Académie des sciences, en a fait vivre jusqu'à la fin de novembre, non-seulement à la Havane, mais même à New-York.

Inoffensifs pour l'homme, les pyrophores sont, comme l'homme, sans pitié pour leur propre espèce; ceux qu'on enferme ensemble se livrent parfois de cruels combats. Leurs armes sont dans leurs pattes, dont les combattants se servent pour arracher la tête de leurs adversaires. M. de Dos Hermanas note que la lumière la plus forte du pyrophore se trouve à la région du ventre et se montre avec toute sa splendeur quand l'insecte vole ou quand il est baigné dans de l'eau.

Dans l'Inde et l'archipel Asiatique, les insectes lumineux sont fort nombreux et la plupart ailés. A certaines époques leurs troupes phosphorescentes composées de milliers d'individus traversent l'air, semblables à quelque nébuleuse céleste qui se serait subitement rapprochée de la terre.

Ces insectes lumineux ailés ou fulgores ont pour type le magnifique papillon porte-lanterne de la Guyane dont la tête supporte un véritable phare.

Ce sont probablement ces fulgores que Fontenelle confond avec des oiseaux lorsque, dans ses *Mondes*, il suppose que la planète de Mars possède quelque moyen extraordinaire pour s'éclairer durant ses tristes nuits et suppléer aux lunes qui lui manquent. « Vous savez, dit-il, qu'il y a en Amérique des oiseaux qui sont si lumineux dans les ténèbres, qu'on s'en peut servir pour lire. Que savons-nous si Mars n'a point un grand nombre de ces oiseaux, qui, dès que la nuit est venue, se dispersent de tous côtés et vont répandre un nouveau jour ? »

Après les insectes, il nous faut mentionner les animalcules phosphorescents qui remplissent les mers et à certain moment en couvrent les flots de lumière.

Par quel moyen ces êtres, ces insectes, produisent-ils cette lumière? La science est restée jusqu'à présent impuissante à expliquer ce merveilleux mystère.

TH. LALLY.

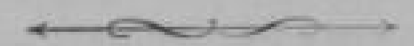
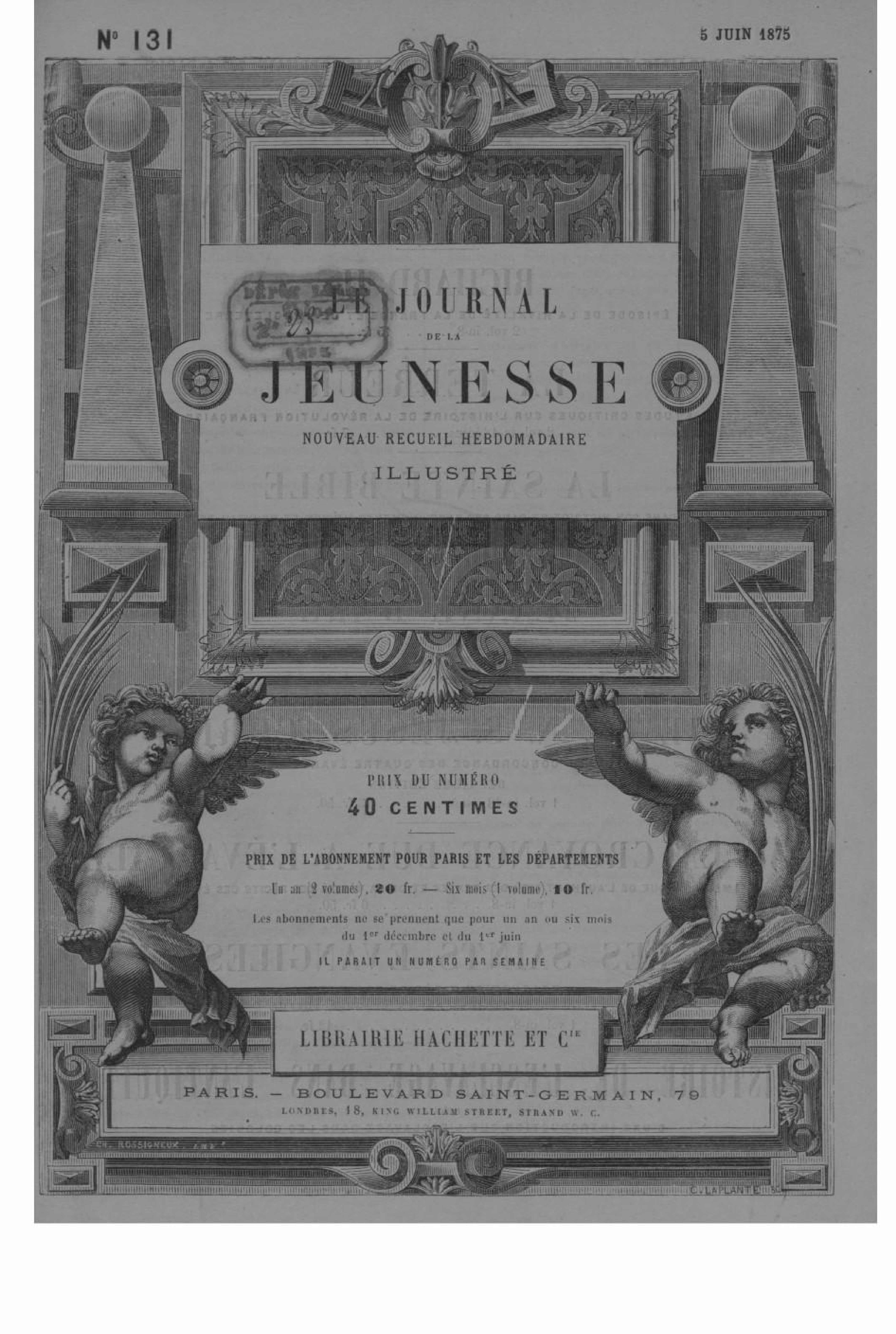


TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2



N° 131
5 JUIN 1875
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.
C. LAPLANTE

DICTIONNAIRES ENCYCLOPÉDIQUES

Dictionnaire géographique de la France, de l'Algérie et des colonies, par *Adolphe Joanne, avec la collaboration d'une société d'archivistes, de géographes et de savants.* 2e édition soigneusement revue et considérablement augmentée, suivie d'un *Supplément* contenant la liste des communes qui ont cessé de faire partie du territoire français. 1 vol. grand in-8, imprimé sur deux colonnes (2430 p.):
Broché.. 25 fr.
Relié.. 30 fr.

Petit Dictionnaire géographique de la France, extrait du précédent. 1 vol. in-12, cart..................... 6 fr.

Dictionnaire des antiquités chrétiennes, par M. l'abbé *Martigny*, chanoine de Belley, membre de l'Académie romaine-pontificale de la Religion catholique, de la Société des Antiquaires de France, etc. Ouvrage accompagné de 270 grav. 1 vol. grand in-8. Broché........................ 15 fr.
Relié.. 18 fr.

Dictionnaire des synonymes de la langue française, avec une introduction sur la théorie des synonymes, par M. *Lafaye*. 3e édition, suivie d'un *Supplément*. 1 vol. grand in-8 de 1500 pages. Broché.................. 23 fr.
Ouvrage qui a obtenu de l'Institut le prix de linguistique en 1843 et 1858.
Relié.. 27 fr. 50.
Le *Supplément* séparément.......................... 8 fr.

Dictionnaire de géographie ancienne et moderne, par MM. *Meissas* et *Michelot*. Nouvelle édition entièrement revue et corrigée. 1 vol. gr. in-8, avec des cartes coloriées.
Broché... 7 fr. 50
Cartonné... 9 fr.

Dictionnaire des noms de baptême, par M. *Belèze*, ancien élève de l'École normale. 1 vol. in-8. Broché...... 2 fr.

Dictionnaire historique de la France, par M. *Lud. Lalanne*. 1 vol. grand in-8. Broché....................... 21 fr.
Relié.. 25 fr. 50.

Dictionnaire universel de la vie pratique à la ville et à la campagne. Ouvrage rédigé avec la collaboration d'auteurs spéciaux, par M. *Belèze*, ancien élève de l'École normale supérieure. 4e édition, revue, corrigée et augmentée d'un *Supplément*. 1 volume grand in-8 de plus de 1900 pages.
Broché.. 21 fr.
Relié.. 25 fr. 50

Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts, *rédigé avec la collaboration d'auteurs spéciaux,* par M. *Bouillet*. Nouvelle édition. Ouvrage dont l'introduction dans les lycées est autorisée par M. le Ministre de l'instruction publique. 11e édition entièrement refondue. 1 beau vol. grand in-8 de 1825 pages, pouvant se diviser en deux parties. Broché... 21 fr.
Relié.. 25 fr. 50

Dictionnaire universel d'histoire et de géographie, par M. *Bouillet*. Ouvrage recommandé par le Conseil de l'instruction publique, et approuvé par Mgr l'archevêque de Paris. Nouvelle édition (24e) entièrement refondue. 1 beau vol. de plus de 2000 pages, grand in-8, pouvant se diviser en deux parties. Broché.......................... 21 fr.
Relié.. 25 fr. 50

Atlas universel d'histoire et de géographie, par M. *Bouillet*. Ouvrage formant le complément du *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie,* du même auteur. 1 vol. grand in-8. Broché............................ 30 fr.
Relié.. 35 fr.

Le même ouvrage, sans les 12 planches du traité élémentaire de l'art héraldique. Broché..................... 21 fr.
Relié.. 25 fr. 50

Dictionnaire universel des contemporains, par M. *G. Vapereau*, ancien élève de l'École normale, ancien professeur de philosophie. 4e édition entièrement refondue et considérablement augmentée. 1 vol. grand in-8 de 1888 pages. Broché, avec un *Supplément* de 181 pages (1872).... 27 fr.
Relié.. 31 fr. 50
Le *Supplément* de la 4e édition, par Léon Garnier, consacré aux membres de l'Assemblée nationale et aux personnages devenus célèbres depuis le commencement de la guerre, se vend.. 2 fr.

Dictionnaire des mathématiques appliquées comprenant les principales applications, par M. *Sonnet*, officier de la Légion d'honneur, docteur ès sciences, inspecteur de l'Académie de Paris, professeur d'analyse et de mécanique à l'École centrale des arts et manufactures, ancien répétiteur de mécanique industrielle à la même École. Ouvrage contenant 1920 figures intercalées dans le texte. 2e édition. 1 vol. grand in-8 d'environ 1600 pages. Broché.... 30 fr.
Relié.. 34 fr. 50

Dictionnaire de chimie pure et appliquée, par *Ad. Wurtz*, membre de l'Institut (Académie des sciences), avec la collaboration de MM. J. Bouis, E. Caventou, Ph. de Clermont, H. Debray, P.-P. Dehérain, Ch. Friedel, A. Gautier, E. Grimaux, P. Hautefeuille, A. Henninger, E. Kopp, de Lalande, Ch. Lauth, F. le Blanc, G. Salet, P. Schutzenberger, L. Troost et E. Wilm. Ouvrage accompagné d'un grand nombre de figures. 2 vol. grand in-8.
Cet ouvrage formera environ vingt-deux fascicules comprenant 10 feuilles d'impression (160 pages).
Prix du fascicule................................. 3 fr. 50
Les dix-neuf premiers fascicules sont en vente : les fascicules suivants paraîtront à des époques rapprochées.

SOUS PRESSE :

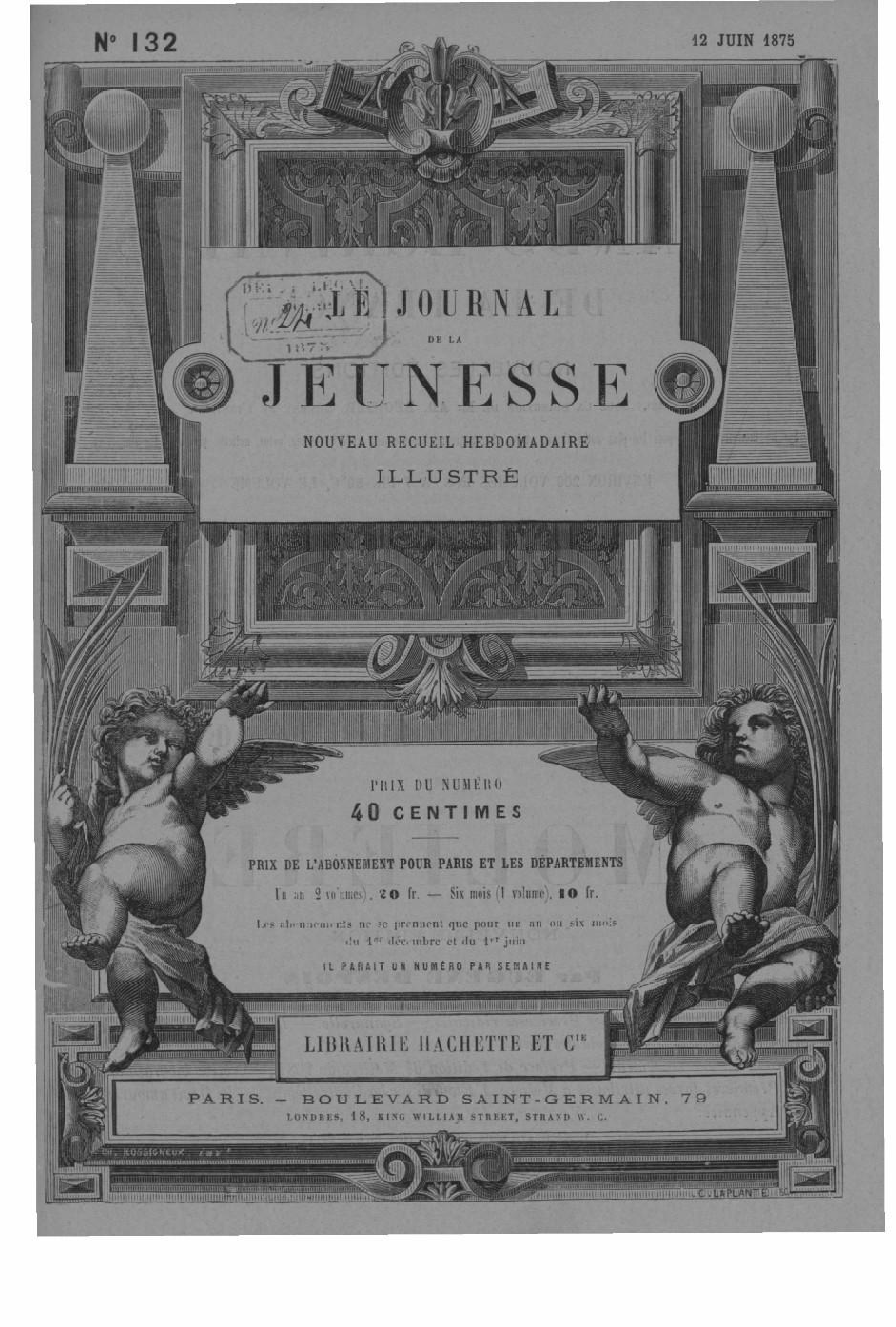
Dictionnaire universel de géographie, par M. *Vivien de Saint-Martin*. 2 vol. grand in-8.

Dictionnaire des littératures, par M. *Vapereau*. 1 vol. grand in-8.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

Le Gérant : R. FOURET.

N° 132 12 JUIN 1875



LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LES

GRANDS ÉCRIVAINS

DE LA FRANCE

NOUVELLES ÉDITIONS

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE **M. AD. REGNIER**, MEMBRE DE L'INSTITUT

Sur les manuscrits, les copies les plus authentiques et les plus anciennes impressions avec variantes, notes, notices, portraits, fac-simile, etc.

ENVIRON **200** VOLUMES IN-8, A **7** FR. **50** C. LE VOLUME

150 exemplaires numérotés sont tirés sur grand raisin vélin collé

Prix de chaque volume : 20 francs

MM. les Souscripteurs recevront gratuitement, avec le dernier volume de chaque auteur, les portraits, cartes, vues, fac-simile, qui pourront être joints à ses œuvres.

MISE EN VENTE DU TOME II DES ŒUVRES

DE

MOLIÈRE

NOUVELLE ÉDITION

Par EUGENE DESPOIS

Ce volume comprend : *Les Précieuses ridicules.* — *Sganarelle.* — *Don Garcie de Navarre ou Le Prince jaloux.* — *L'École des Maris.*

TOME I : *Avertissement.* — *Préface de l'édition de Molière de* 1682. — *Notice biographique.* — *Premières farces attribuées à Molière. L'Étourdi ou les Contre-temps.* — *Le Dépit amoureux.* — *Appendice.*

IL NE RESTE PLUS D'EXEMPLAIRE GRAND VÉLIN

L'ouvrage complet comprendra environ 10 volumes à 7 fr. 50 le volume et un album

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL HEBDOMADAIRE DES VOYAGES

PUBLIÉ

SOUS LA DIRECTION DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ASTISTES

Les quinze premières années sont en vente (1860-1874)
Les années 1870 et 1871 ne formant ensemble qu'un seul volume, la collection comprend actuellement quatorze volumes qui contiennent plus de 7000 gravures

ET COMPRENNENT

Les voyages de Kane à la mer Polaire, de Mac Clintock dans les déserts glacés où a péri Franklin, de Barth au lac Tchad et à Tombouctou, de M. Henri Duveyrier au pays des Beni-Mezab, de MM. Pascal et Vincent au Bambouk et dans l'Adrar, de M. Guillaume Lejean dans l'Afrique orientale, au Pandjab, au Cachemire et en Bulgarie, de M. de Rochas au détroit de Magellan, de M. Guinnard en Patagonie, de M. de Khanikoff à la cité sainte de Méched, de Mme Ida Pfeiffer à Madagascar, de MM. Eugène Flandin et du commandant Duhousset en Perse, de M. Biard au Brésil, de M. Vigneaux au Mexique, de M. Charnay au Yucatan et à Madagascar, de M. Simonin en Californie, aux îles Chinchas et à travers le Far-West américain, de M. Paul Marcoy à travers l'Amérique du Sud et dans les vallées de Quinquinas, de M. Victor Duruy en Allemagne, de M. Marc Monnier en Italie, de MM. Gustave Doré et Davillier en Espagne, du capitaine Burton chez les Mormons, de M. Renan en Syrie, du docteur Répin au Dahomey, d'Atkinson dans les steppes de l'Asie centrale, du commandant Colomieu à Ouargla, de M. Mouhot dans les royaumes de Siam, du Cambodge et de Laos, de sir Baldwin dans l'Afrique australe, du capitaine Speke aux sources du Nil, de M. de Mollins à Java, de M. Ferdinand de Hochstetter à la Nouvelle-Zélande, de M. Charles Martins au Spitzberg, de M. Arminius Vambéry dans l'Asie centrale, de M. Griffon du Bellay au Gabon, de MM. David et Charles Livingstone sur les rives du Zambèse, de M. de Blocqueville chez les Turcomans, du capitaine Bouyer dans la Guyane française, de M. Aimé Humbert au Japon, de MM. Schlagintweit dans la Haute-Asie, du vicomte Milton de l'Atlantique au Pacifique, de M. Mage dans le Soudan oriental, du docteur J.-J. Hayes à la mer libre du Pôle au Groënland, de M. Vereschaguine dans le Caucase et à Samarkand, de M. Francis Wey à Rome, de M. J. Garnier à la Nouvelle-Calédonie, de M. de Nougaret en Islande, de M. et Mme Agassiz au Brésil, de M. A. Grandidier et de M. Rousselet dans l'Inde, de M. Raynal aux îles Auckland, de M. Fr. Whymper au territoire de l'Alaska et dans les Alpes, de M. Hepworth Dixon en Russie, de M. Fleuriot de Langle sur les côtes d'Afrique, de M. Francis Garnier en Indo-Chine, de M. Wallace dans l'archipel de Malaisie, de Stanley à la recherche de Livingstone, du docteur Saffray à la Nouvelle-Grenade, de M. Zuber dans la Corée, de M. de Varigny aux îles Sandwich, de « la Germania » et de « la Hansa » au pôle Nord, du docteur Schweinfurth au cœur de l'Afrique, de M. de Coster dans la Zélande, de M. Hayden dans le territoire du Montana et aux grands Geysers d'Amérique, de M. Keller Leusinger sur l'Amazone et le Madeira, etc., etc.

CONDITIONS DE VENTE ET D'ABONNEMENT

Un numéro comprenant 16 pages in-4°, plus une couverture réservée aux nouvelles géographiques, paraît le samedi de chaque semaine. — Prix du numéro : 60 centimes. — Les 52 numéros publiés dans une année forment deux volumes qui peuvent être reliés en un seul. — Prix de chaque année brochée en un ou deux volumes, 25 francs. Prix de l'abonnement pour Paris et pour les départements : un an, 26 francs; six mois, 14 francs. — Les abonnements se prennent à partir du 1er de chaque mois.

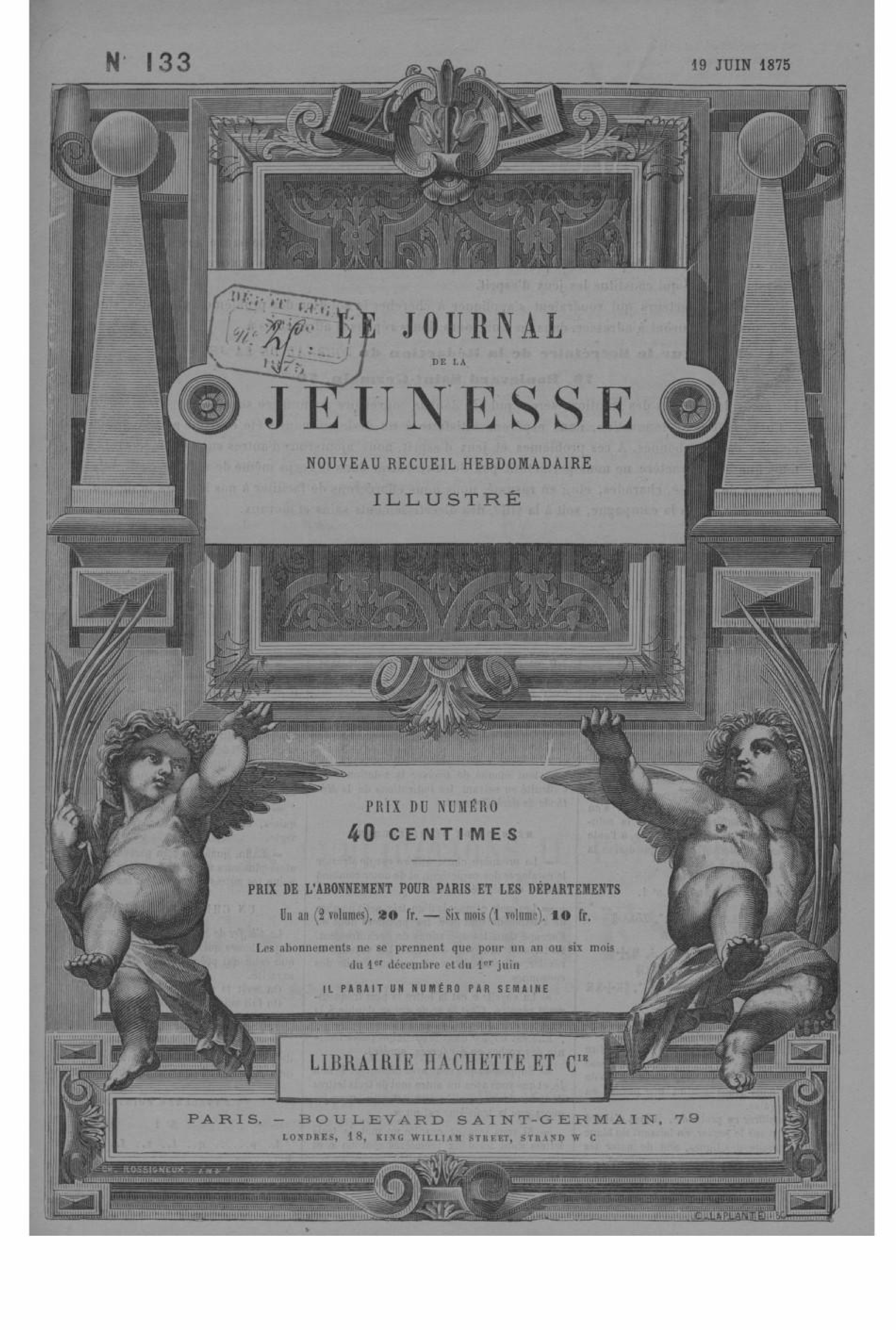
Le prix d'abonnement pour les pays étrangers varie selon les conditions postales.

La reliure en percaline se paye en sus : en un volume, 3 francs ; en 2 volumes, 4 francs. — La demi-reliure chagrin, avec tranches dorées : en 1 volume, 6 francs; en 2 volumes, 10 francs — La demi-reliure chagrin avec tranches rouges semées d'or : en un volume, 7 francs; en deux volumes, 12 francs.

Table décennale du *Tour du Monde* (1860-1869). Brochure in-4, 1 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

Le Gérant : R. FOURET.



LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE

A partir du 19 juin, le *Journal de la Jeunesse* consacrera tous les quinze jours une partie de sa couverture à un supplément dans lequel seront présentés des problèmes, des questions, des logogriphes, des rébus, en un mot tout ce qui constitue les jeux d'esprit.

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes présentés sont prévenus qu'ils auront à adresser, dans les huit jours, leurs réponses affranchies à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*

79, Boulevard Saint-Germain, 79

Les noms des auteurs des solutions seront publiés dans la couverture du numéro suivant.

En faisant cette innovation, nous espérons satisfaire à un désir qui nous a été exprimé par un grand nombre de nos abonnés. A ces problèmes et jeux d'esprit, nous ajouterons d'autres sujets intéressants, mais que leur caractère ne nous permettait pas de faire entrer dans le corps même de notre recueil, tels que jeux de société, charades, etc.; en résumé, nous nous efforcerons de faciliter à nos lecteurs le moyen de se créer, soit à la campagne, soit à la ville, des divertissements sains et moraux.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

LES ÉCRITURES SECRÈTES

Combien de personnes s'imaginent qu'en composant un alphabet dont chaque lettre est représentée par un signe, on peut chiffrer une correspondance à l'abri de la curiosité. C'est là une illusion qu'il faut perdre, et il importe qu'on sache bien qu'avec une méthode aussi primitive, cette correspondance est aussi transparente que l'écriture ordinaire, et peut être déchiffrée au premier coup d'œil. Pour s'en rendre compte, il suffira de chercher la solution du *Problème chiffré* qui va suivre, à l'aide de la *Méthode de déchiffrement* qui donne la clef de cette serrure à secret :

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 1.

⁂ Ψ✠ ⁂ SO53§ZΔ§ ⁂ §YK ⁂ Z5KO§
⁂ XK✠ΨX§ ⁂ Ψ§ ⁂ 8§✠OZ
⁂ §YK ⁂ Z5KO§ ⁂ §YS✠2Z§ ⁂ Ψ✠
⁂ Z5O=✠ZΩX§ ⁂ §YK ⁂ Z5KO§
⁂ ✠Z2Ψ§K§OO§ ⁂ Ψ✠ΨY✠Δ§ ⁂ §K✠XK
⁂ Z5KO§ ⁂ ✠ΨΨ§=✠2Z§ ⁂

Voici comment le problème est construit :

Nous avons chiffré l'alphabet, c'est-à-dire qu'en regard de ses 26 lettres, nous avons posé 26 caractères, chiffres ou signes. Au moyen de cette clef, nous avons traduit une phrase en langue française.

Pour déchiffrer ce problème, il faut d'abord le transcrire sur le papier, en laissant du blanc dans l'intervalle des lignes, afin de noter les lettres à mesure qu'elles sont déterminées.

Il est du genre simple. Tous les mots sont séparés au moyen du signe ⁂. Déterminer la lettre E.

Que les lecteurs ne s'effrayent pas de l'aspect bizarre des signes cryptographiques. Il en est des problèmes comme des fantômes : ils perdent leur forme étrange quand on les regarde, et ils s'évanouissent quand on les aborde. On sera tout étonné de trouver la solution sans difficulté en suivant les indications de la *Méthode de déchiffrement.*

MÉTHODE DE DÉCHIFFREMENT

= La première chose à faire est de dresser le catalogue des caractères, et de noter combien chacun est répété de fois.

= Les mots composés d'un très-petit nombre de syllabes doivent être les premiers dont on s'occupe dans les opérations de déchiffrement. Ils laissent sans trop de peine les voyelles se révéler, et cette découverte conduit à celle des consonnes.

= La voyelle **e** est la lettre la plus fréquemment répétée. C'est la seule qui se double à la fin des mots (*désirée, fusée*).

Elle est triplée dans le *participe passé* féminin des verbes en *éer (créée, agréée).*

= Supposons que vous avez découvert le *mot le*, et que vous ayez un autre mot de trois lettres dont les deux premières sont **l** et **e**, vous jugerez que la troisième est un **s**.

= Si vous trouvez ensuite un mot de trois lettres dont les deux premières sont un **e** et un **s** (déjà connus), la troisième est un **t**.

= La lettre **s** connue dans les mots de deux syllabes, vous trouverez facilement *si, sa.* La lettre **i** commençant un mot de deux syllabes vous donnera *il*, etc., etc.

= Lorsque ces premières recherches auront révélé six lettres : **n, e, i, l, s, t**, on découvrira bientôt des mots composés d'un plus grand nombre de lettres. Ainsi dans le mot *lettre*, tout est connu excepté la lettre **r**; le mot *ville* excepté la lettre **v**.

= En déterminant partout les lettres ainsi acquises, on marche de découverte en découverte.

= Enfin, quand on sera parvenu à connaître ainsi plusieurs mots, on trouvera sans trop de peine les autres, en comblant les lacunes.

UN CHIFFRE DE STERNE

Le *Chiffre de Sterne* offre un nouveau genre de problèmes qui demandent moins de patience que celui qui précède, mais qui exigent de la sagacité.

On écrit la première lettre de chaque mot.

On fait suivre cette lettre d'autant de points qu'il y a de lettres dans le mot entier, moins celle qui est connue.

Enfin on tient compte des lettres capitales, des apostrophes, des traits-d'union et des signes de ponctuation. Le point s'indique par un tiret.

PROBLÈMES POINTÉS

N° 1

L. p...... q.. f.. r.. f.. u. s.....
h......—

Nº 2

...., p..... d. m..... d. M.... ...., n.. v.... p.........; o. y f....... d. ....—

oici maintenant une série de *Questions* sur érents sujets :

SUPERSTITIONS

uelle est l'origine des superstitions suivantes:

1. — *Être treize à table?*
2. — *Renverser une salière?*
3. — *Poser un couteau la lame en l'air, ou en croix avec une fourchette?*
4. — *Pourquoi considère-t-on comme un présage de mauvais augure un verre qui tombe sans se briser, et le contraire comme un signe heureux?*

USAGES MONDAINS

1. — *Pourquoi brise-t-on la coquille d'un œuf qu'on vient de manger?*
2. — *Pourquoi rompt-on le pain à table au lieu de le couper?*
3. — *Pourquoi est-il d'usage de se verser à boire le premier?*
4. — *Pourquoi dit-on, en versant les dernières gouttes d'une bouteille :* « Vous serez marié cette année? »
5. — *D'où vient le surnom de* Carême, *décerné au célèbre cuisinier de Léon X?*

LOCUTIONS PROVERBIALES

'où viennent ces expressions :

1. — *S'en moquer comme de l'*AN QUARANTE.
2. — *Faire* L'ORAISON DE SAINT JULIEN.
3. — *D'où vient ce terme de théâtre en usage dans la mise en scène :* « LE CÔTÉ COUR ET LE CÔTÉ JARDIN »?

MYTHOLOGIE. — ALLÉGORIES

Nº 1. — *Pourquoi les anciens disaient-ils que le cygne, dont le cri est nasillard et rauque, chantait mélodieusement en mourant?*

LA CRYPTOGRAPHIE.

La *cryptographie* est la science des *écritures secrètes et mystérieuses*. Elle mérite d'être considérée aujourd'hui comme une connaissance d'un usage général, aussi bien pour la correspondance privée que pour les dépêches télégraphiques, et son utilité pratique est suffisamment démontrée par les ressources qu'elle offre aux relations humaines.

Voici comment j'ai été conduit par le hasard à m'occuper de la cryptographie :

Il y a environ une quinzaine d'années, avant même de soupçonner les règles de déchiffrement des écritures secrètes, je me trouvais dans une imprimerie et je suivais avec curiosité le travail d'un compositeur. J'admirais la dextérité, la précision, la rapidité avec laquelle il accomplissait machinalement ce travail compliqué. Tout en écoutant mes questions et en y répondant, sa main voltigeait dans cette boîte à compartiments qu'en termes d'imprimerie on appelle la *casse*, alignant dans le *composteur*, qu'il tenait de la main gauche, les lettres de caractère uniforme, la ponctuation, les tirets, les capitales, les italiques, etc., etc. On est presque effrayé quand on songe aux combinaisons qui s'opèrent dans le cerveau de l'homme pour s'exprimer en plusieurs langues, pour lire, jouer aux échecs sans voir l'échiquier, etc., etc. Le travail d'un compositeur d'imprimerie ressemble, au point de vue purement mécanique, à celui d'un pianiste : s'il se trompe, il fait une note fausse.

En causant, je remarquai que les compartiments de la boîte étaient de capacité différente, et je fis cette réflexion assez naturelle, que les grandes cases devaient renfermer les lettres qui se reproduisent le plus fréquemment dans les mots, et les petites cases les lettres peu employées. Je pris un caractère dans la plus grande : c'était la lettre *e*. Les cinq voyelles correspondaient aux compartiments les plus larges; ensuite venaient les consonnes qui forment plus généralement le commencement des mots. Presque sans m'en douter, j'avais trouvé le pivot de la *cryptographie*, car les voyelles étant déterminées, le reste n'est plus qu'un jeu. Depuis, j'ai appris que les fonderies de caractères opéraient sur des bases proportionnelles calculées avec une rigueur presque mathématique.

Du jour où il y eut un secret à garder, la science de la cryptographie fut créée. Une entaille à l'écorce d'un arbre au pied duquel est enterré de l'or, une note en marge d'un livre, un mot souligné, une indication capricieuse, sont autant de signes mystérieux dont l'inventeur pouvait à son gré garder ou donner la clef.

Chez les anciens, quand on voulait faire parvenir une communication secrète, on rasait la tête d'un esclave, on écrivait sur son crâne, on laissait aux cheveux le temps de repousser, et on l'expédiait à destination. Ce système de correspondance semble moins rapide que la télégraphie.

Peu à peu la cryptographie fut l'objet d'études spéciales et se perfectionna, surtout dans les petites cours d'Italie, où l'intrigue était le nerf de la politique. Elle devint bientôt une arme entre les mains de la diplomatie, et son principe eut des applications sans nombre pour toutes les communications qui exigeaient le secret.

Telles sont les origines et les premiers pas de la cryptographie. Outre ses applications et tout ce qui se rattache aux écritures mystérieuses, elle mérite d'être étudiée en dehors de son cercle.

La sténographie, les hiéroglyphes, la mnémotechnie, les pseudonymes, les monogrammes, les devises, les emblèmes sont de ce domaine, ainsi que le langage par les doigts des sourds-muets. Les conspirateurs fourniraient des volumes. Les prisonniers demanderaient une bibliothèque. C'est le point d'observation où nous nous placerons pour examiner à vol d'oiseau le système des *Dépêches télégraphiques chiffrées*, les *Grilles*, le *Cadran*, le *Jeu de cartes* et la *Clef rapide*.

CHARLES JOLIET.

L'INDE DES RAJAHS

VOYAGE DANS L'INDE CENTRALE

ET

DANS LES PRÉSIDENCES DE BOMBAY ET DU BENGALE

PAR

LOUIS ROUSSELET

UN MAGNIFIQUE VOLUME CONTENANT 317 GRAVURES SUR BOIS

DESSINÉES PAR

A. ALLONGÉ — A. DE BAR — E. BAYARD — H. CATENACCI

HUBERT-CLERGET — A. MARIE — G. MOYNET — A. DE NEUVILLE. — P. PHILIPPOTEAUX

THÉROND, ETC., ETC.

D'APRÈS LES DESSINS ET PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR

ACCOMPAGNÉ

D'UNE CARTE GÉNÉRALE DE L'INDE ET DE 4 CARTES TIRÉES EN COULEUR

RIX :

Broché . . . . 50 fr. »

Relié richement avec fers spéciaux . . . 65 fr. »

VOYAGES

ÉDITIONS DE GRAND LUXE

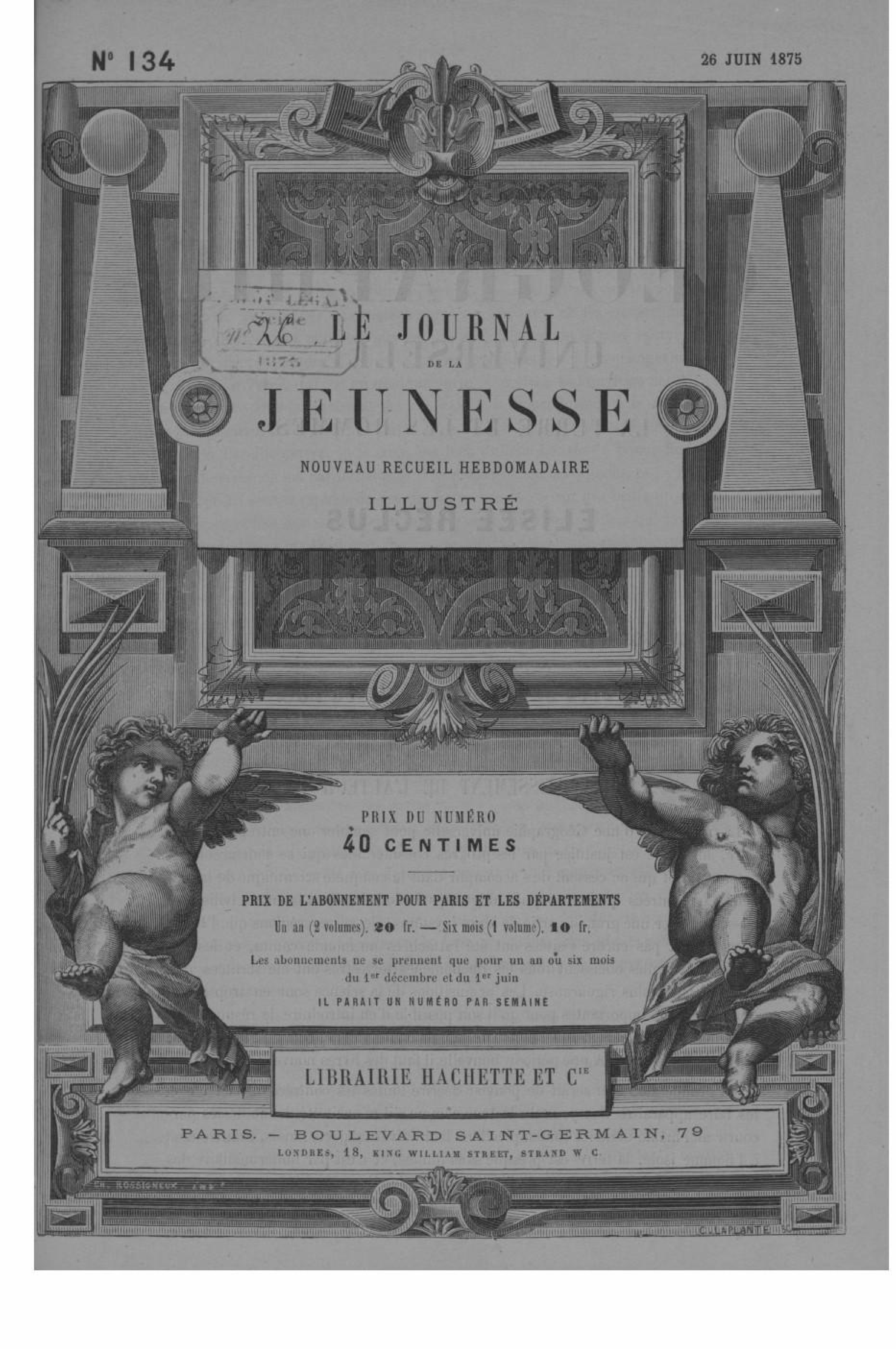
DAVILLIER (Baron Charles) : *L'Espagne*, 1 magnifique vol. in-4° illustré de 309 gravures d'après les dessins de Gustave Doré. Broché. . . . . 50 fr.
Relié . . . . 65 fr.

HUMBERT (Aimé) : *Le Japon illustré*. Deux magnifiques vol. in-4°, contenant 500 grav. sur bois, d'après Bayard, de Neuville, E. Thérond, Hubert-Clerget, etc., 1 carte du Japon et 2 plans. . . . . 50 fr.
Reliés. . . . . 70 fr.

MARCOY (Paul) : *Voyage à travers l'Amérique du Sud, de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique*, illustré de 400 gravures sur bois par Riou, et accompagné de 20 cartes. 2 magnifiques vol. in-4°. Brochés. . . . . 50 fr.
Reliés. . . . . 70 fr.

WEY (Fr) : *Rome*, description et souvenirs : 3ᵉ édit. 1 magnifique vol. in-4° contenant 350 grav. sur bois et un plan. Broché. . . . . 50 fr.
Relié. . . . . 65 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2


N° 134
26 JUIN 1875
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

CET OUVRAGE CONTIENDRA

ENVIRON 2000 CARTES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

OU TIRÉES A PART

ET PLUS DE 600 GRAVURES SUR BOIS

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

La publication d'une Géographie universelle peut sembler une entreprise téméraire, mais elle est justifiée par les progrès considérables qui se sont accomplis récemment et qui ne cessent de s'accomplir dans la conquête scientifique de la planète. Les contrées qui sont depuis longtemps le domaine de l'homme civilisé ont laissé pénétrer une grande partie de leurs mystères ; de vastes régions que l'Européen n'avait pas encore visitées ont été rattachées au monde connu, et les lois mêmes auxquelles obéissent tous les phénomènes terrestres ont été scrutées avec une précision plus rigoureuse. Les acquisitions de la science sont en trop grand nombre et trop importantes pour qu'il soit possible d'en introduire le résumé dans quelque ouvrage ancien, fût-il même de la plus haute valeur, comme l'est celui de l'illustre Malte-Brun. A une période nouvelle il faut des livres nouveaux.

Ma grande ambition serait de pouvoir décrire toutes les contrées de la terre et les faire apparaître aux yeux du lecteur comme s'il m'avait été donné de les parcourir moi-même et de les contempler sous leurs divers aspects ; mais, relativement à l'homme isolé, la terre est presque sans limites, et c'est par l'intermédiaire des voyageurs que j'ai dû faire surgir l'infinie succession des paysages terrestres. Toutefois j'ai tâché de ne point suivre mes guides en aveugle et je me suis efforcé,

par d'incessantes lectures, de contrôler les descriptions et les récits. Avant de reproduire les paroles, j'ai toujours attendu de m'en être rendu un compte exact; j'ai fait revivre la nature autour de moi.

Mais cette nature elle-même change constamment avec les hommes qu'elle nourrit. Les mouvements intérieurs dressent ou rabaissent les montagnes, les eaux courantes déblayent le sol et l'entraînent vers la mer, les courants sapent les falaises et reconstruisent les archipels, la vie fourmille dans les flots et renouvelle sans fin la surface de la terre, enfin les peuples changent par l'agriculture, l'industrie, les voies commerciales, l'aspect et les conditions premières des continents qui les portent et ne cessent de se modifier eux-mêmes par les migrations et les croisements. La mobilité de tout ce qui nous entoure est infinie, et pourtant il faut essayer d'en donner une idée, dépeindre à la fois le milieu primitif et le milieu changeant. Déjà dans le livre *la Terre*, qui est en quelque sorte la préface de l'ouvrage actuel, j'ai tenté de décrire tous les mouvements généraux qui se produisent à la surface du globe; maintenant il s'agit de les suivre dans leurs détails à travers les continents et les mers. Pareille œuvre, je le sens, est bien difficile à mener à bonne fin, mais je trouve l'excuse de ma hardiesse dans la grandeur même de la tâche, et j'y dévoue sincèrement les heures rapides de ma vie. La goutte de vapeur qui brille un instant dans l'espace reflète sur sa molécule presque imperceptible l'univers qui l'entoure de son immensité : c'est ainsi que j'essaye de réfléchir le monde environnant.

La géographie conventionnelle qui consiste à citer les longitudes et les latitudes, à énumérer les villes, les villages, les divisions politiques et administratives, ne prendra qu'une place secondaire dans mon travail; les atlas, les dictionnaires, les documents officiels fournissent sur cette partie de la science géographique tous les renseignements désirables. Je ne voudrais pas, en me donnant la facile besogne d'intercaler en grand nombre des tableaux de noms et de chiffres, accroître inutilement les dimensions d'un ouvrage qui sera déjà fort étendu, et je craindrais d'empiéter sur un domaine qui est celui de la cartographie et de la statistique pure. En ajoutant à mon livre de nombreuses cartes, je n'ai point eu non plus l'ambition de composer une sorte d'atlas et de dispenser ainsi le lecteur d'avoir recours aux ouvrages spéciaux. Tandis que les cartes générales ont pour but de donner à ceux qui les étudient tous les renseignements, sans exception, qui se rapportent à la configuration du sol et à la position des mers, les planches et les figures de la *Nouvelle Géographie universelle* sont destinées uniquement à mettre en relief les phénomènes dont il est question dans le texte; tout en restant dans les conditions obligatoires d'exactitude et de précision, elles négligeront les détails secondaires. Loin de remplacer un atlas, mes cartes ne font, pour ainsi dire, que le commenter, en expliquer le sens intime relativement aux phénomènes de la nature et aux événements de l'histoire.

Dans mon long voyage à travers le monde, des rivages de la Grèce, où commence notre civilisation européenne, aux formidables monts de glace qui défendent à l'homme les abords des terres antarctiques, je ne m'astreindrai point à un ordre absolument rigoureux. La nature étant elle-même fort diverse dans ses aspects et n'obéissant à aucun régime de régularité conventionnelle, il n'y aurait qu'un ordre tout extérieur à suivre toujours la même routine dans la description des pays. Il me semble plus vrai de me laisser diriger dans mon travail par l'importance relative des phénomènes qu'il s'agit de décrire et par les caractères distinctifs et l'état de culture des peuples qui se succéderont dans mes tableaux.

En commençant un travail d'une aussi grande étendue, mon devoir est de m'engager envers le lecteur à une extrême sobriété de langage. J'ai trop à dire pour ne pas être tenu à me garder de toute parole inutile ; je serai donc aussi bref qu'il me sera possible de l'être sans nuire à la clarté de l'exposition. La Terre est assez grande, et les quatorze cents millions d'hommes qui l'habitent présentent assez de diversités et de contrastes pour que l'on puisse en parler sans se livrer à des répétitions inutiles.

Malheureusement mon ouvrage, avec quelque soin que je l'aie préparé et que je le rédige, ne sera point exempt de nombreuses erreurs. Celles qui auront pour cause les transformations incessantes de la nature et de l'humanité ne sauraient être évitées, et je n'ai pas besoin de m'en excuser, car je ne puis avoir la prétention de devancer le temps. Mais je prévois aussi bien des erreurs qui proviendront, soit de l'ignorance des travaux de mes devanciers, soit, chose plus grave, de quelque préjugé dont je ne serais pas encore parvenu à me défaire. D'avance, je prie mes lecteurs de me pardonner. Du moins, puis-je leur promettre le scrupule dans le travail, la droiture dans les jugements, le respect continu de la vérité. C'est là ce qui me permet de m'adresser à eux plein de confiance, en les invitant à étudier avec moi cette « Terre Bienfaisante » qui nous porte tous et sur laquelle il serait si bon de vivre en frères !

ÉLISÉE RECLUS.

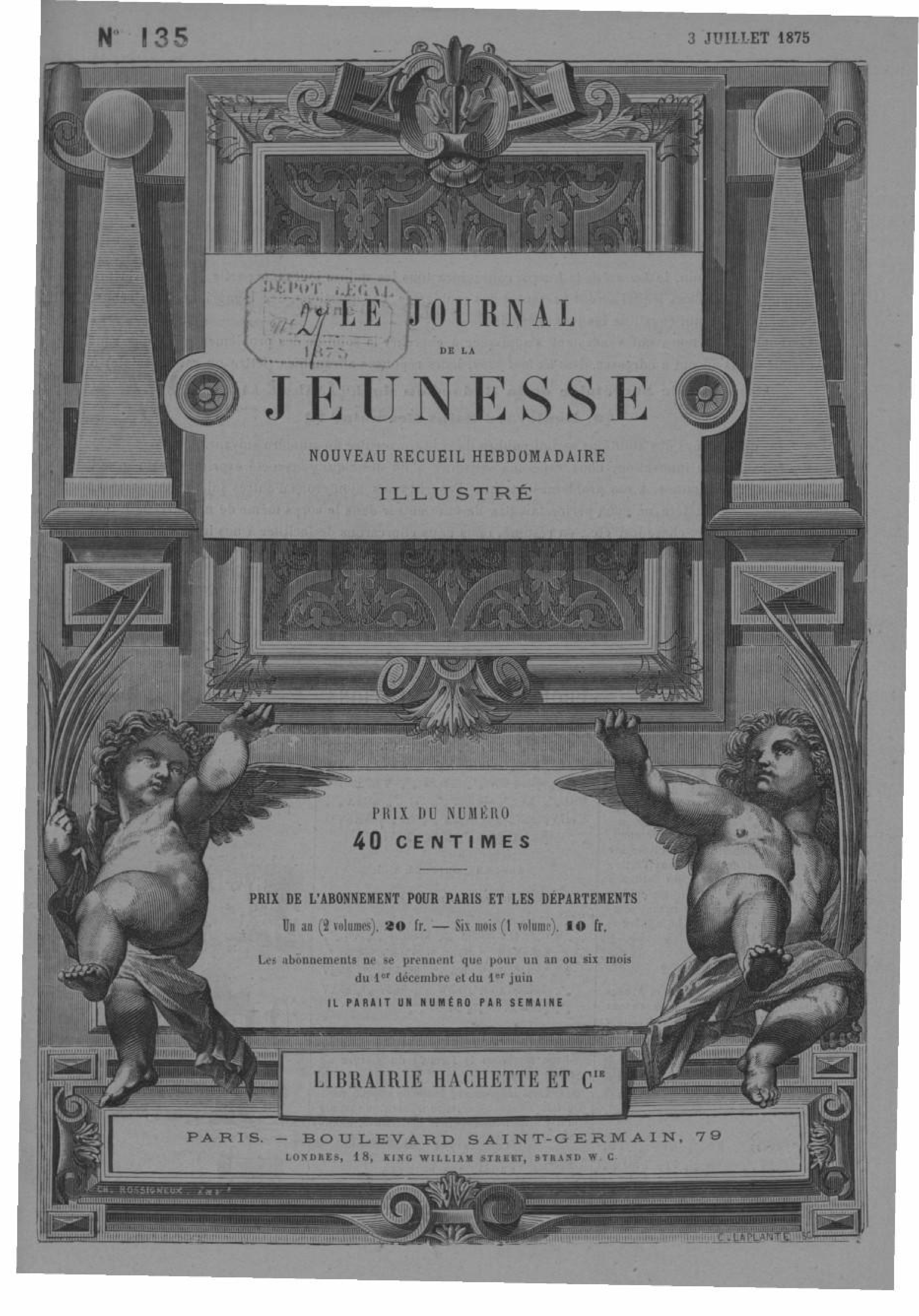
CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

La *Nouvelle Géographie universelle* de M. Élisée Reclus se composera d'environ cinq cents livraisons, soit dix à douze beaux volumes grand in-8. Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément. Ainsi le premier volume embrassera l'Europe méditerranéenne (la Grèce, la Turquie, la Roumanie, la Serbie, l'Italie et la presqu'île des Pyrénées) ; le second, la France, l'Alsace-Lorraine et la Belgique ; le troisième, la Suisse, l'Austro-Hongrie, l'Allemagne et la Hollande, etc. Nos souscripteurs, selon leurs ressources ou leurs études, pourront donc se procurer isolément les parties de ce grand ouvrage dont ils auront besoin, sans s'exposer au regret de ne posséder que des volumes dépareillés.

Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une couverture, et contenant au moins une gravure ou une carte tirée en couleurs, et généralement plusieurs cartes insérées dans le texte, se vend 50 centimes.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 8 mai 1875.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2


N° 135
3 JUILLET 1875
DÉPOT LÉGAL
1875
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.
CH. ROSSIGNEUX
C. LAPLANTE

À partir du 19 juin, le *Journal de la Jeunesse* consacrera tous les quinze jours une partie de sa couverture à un supplément dans lequel seront présentés des problèmes, des questions, des logogriphes, des rébus, en un mot tout ce qui constitue les jeux d'esprit.

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes présentés sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (lettre ou carte postale) à :

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*

79, Boulevard Saint-Germain, 79

Les noms des auteurs des solutions seront publiés dans la couverture du numéro suivant.

En faisant cette innovation, nous espérons satisfaire à un désir qui nous a été exprimé par un grand nombre de nos abonnés. A ces problèmes et jeux d'esprit, nous ajouterons d'autres sujets intéressants, mais que leur caractère ne nous permettait pas de faire entrer dans le corps même de notre recueil, tels que jeux de société, charades, etc. ; en résumé, nous nous efforcerons de faciliter à nos lecteurs le moyen de se créer, soit à la campagne, soit à la ville, des divertissements sains et moraux.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS

Nous donnons deux nouveaux *Problèmes chiffrés* construits sur le modèle du premier. Ils sont du genre simple et les mots sont séparés par le signe ⁂.

On a vu par la *Méthode de déchiffrement*, qu'il faut d'abord transcrire le problème sur le papier, en laissant du blanc dans l'intervalle des lignes afin de noter les lettres à mesure qu'on les découvre. On dresse ensuite le catalogue des caractères en marquant combien chacun est répété de fois. Le nombre le plus élevé révèle la lettre E.

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 2.

Dans ce problème, on verra que E et A, sous deux signes différents, sont répétés chacun vingt-trois fois. Il faudra donc déterminer lequel des deux révèle la voyelle E. Par l'examen de la construction des mots, on viendra facilement à bout de cette difficulté.

ΨΩ7SO ⁂ 8SO ⁂ ΣV ⁂ +VW ⁂ ?Ω ⁂ 2K✠ΔSΣΩ ⁂ ΣV ⁂ + VW ⁂ ?Ω ⁂ Ψ✠Ω?OΔ ⁂

ΨΩ7SO ⁂ 8SO ⁂ ΣV ⁂ +VW ⁂ ?Ω ⁂ 2VXO77Ω ⁂ ΣV ⁂ + VW ⁂ ?V++SO ⁂

ΨΩ7SO ⁂ 8SO ⁂ ΣV ⁂ +VW ⁂ ?ΩΣ2VΣΔW ⁂ ΣV ⁂ + VW ⁂ ?Ω ⁂ 2K✠ΨΩ ⁂

ΨΩ7SO ⁂ 8SO ⁂ ΣV ⁂ +VW ⁂ SΣΩ ⁂ 2ΩXXΩ ⁂ ?KΨO7Ω ⁂ ΣV ⁂ +VW ?Ω ⁂ ✠Ω+KW ⁂ XVOW ⁂ ΨΩ7SO ⁂ 8SO ⁂ ΣV ⁂ ✠OΩΣ ⁂ ?Ω ⁂ ΔKSΔ ⁂ ΨΩ7V ⁂ ΣV ⁂ + KOΣΔ ⁂ ?Ω ⁂ WKSΨO ⁂ +✠K=Ω✠1Ω ⁂ K✠OΩΣΔV7 ⁂

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 3

Problème du genre simple. Déterminer la lettre E.

⁂ W5 ⁂ ΩΔ 5S35Δ ⁂ X6S5Δ4 ⁂ 96 ⁂ ⁂ K46ΔX2W ⁂ 95 ⁂ W2 ⁂ K56X5§§5 ⁂ 2 ⁂ Ω2Δ6 ⁂ W5 ⁂ §2S593 ⁂ §5ΩV ⁂ 9585S7Δ5 ⁂ S3W ⁂ N63V ⁂ 85XV ⁂ §43=2XV5 ⁂ 94605 ⁂

CHIFFRE DE STERNE

Nous rappelons la formule du *Chiffre de Sterne*.

On écrit la première lettre de chaque mot. On fait suivre cette lettre d'autant de points qu'il y a de lettres dans le mot entier, moins celle qui est donnée.

PROBLÈMES POINTÉS

N° 3.

D***** s* t* p***.c* c****** s* t* l'o***

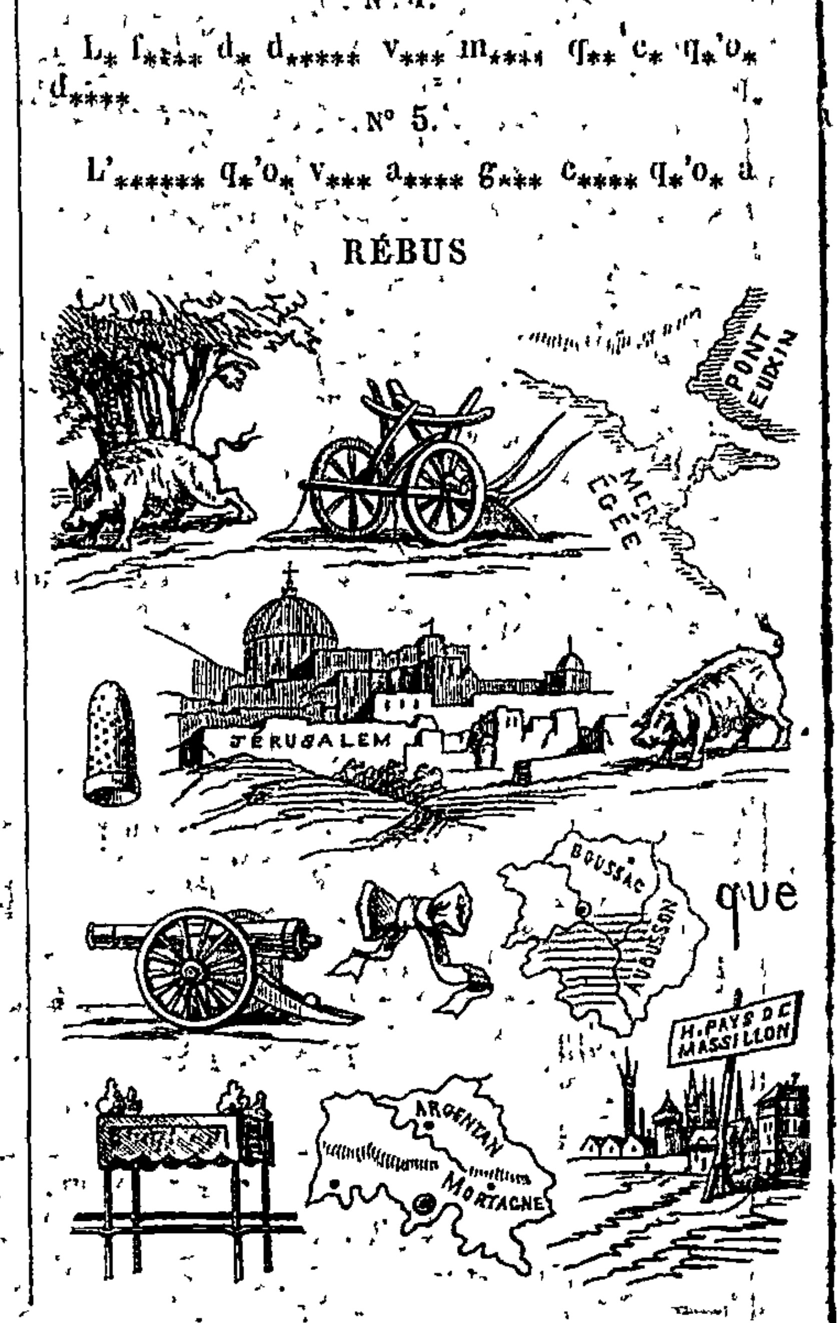
N° 4.

L* f**** d* d***** v*** m**** q** c* q*'o* d****.

N° 5.

L'****** q*'o* v*** a**** g*** c**** q*'o* a.

RÉBUS



CORRESPONDANCE

Nous avons commencé par le dépouillement des Lettres et des Cartes postales qui nous sont parvenues. Le résultat de l'innovation faite par le *Journal de la Jeunesse* a dépassé nos prévisions et nos espérances, autant par le nombre de nos correspondants que par l'unanimité avec laquelle ils ont déchiffré le premier *Problème cryptographique*. Nous leur adressons ici nos plus sincères compliments, en les remerciant aussi des marques nombreuses de sympathie et d'intérêt qui accompagnent les réponses.

A ce sujet, nous sommes autorisés à annoncer que le *Journal de la Jeunesse* a l'intention, vers la fin du semestre, de donner en prix quelques beaux livres, quand la série graduée des problèmes aura permis de classer les correspondants selon la méthode ordinaire des concours. Une note spéciale sera alors publiée pour en fixer les conditions et les sujets choisis.

Maintenant que nos lecteurs sont déjà familiarisés avec les premiers éléments des *Écritures chiffrées*, nous aborderons progressivement des problèmes un peu plus compliqués, qu'ils résoudront sans effort, ayant franchi sans hésitation le premier pas qui est le plus difficile. Nous leur recommandons de conserver la *Méthode de déchiffrement* que nous avons donnée dans notre premier supplément du 9 juin dernier.

En même temps, nous donnons avis à nos correspondants que toutes les communications intéressantes seront accueillies avec faveur, pourvu qu'elles soient accompagnées des explications et des solutions nécessaires à leur contrôle, et qu'elles rentrent dans le cadre général des études indiquées. Après examen, elles pourront être soumises au jugement des lecteurs.

Nous ne publions aujourd'hui que les solutions du *Problème chiffré* n° 1 et des *Problèmes pointés* nos 1 et 2 (*Chiffre de Sterne*), suivis des noms des déchiffreurs. Ceux dont les lettres seraient arrivées à la dernière heure seront publiés dans le numéro suivant.

Nous ajournons jusque-là les réponses relatives aux Superstitions, Usages mondains, Locutions proverbiales, Allégories, etc.

SOLUTION DU PROBLÈME CHIFFRE N° 1

La Provence est notre Italie;
Le Béarn est notre Espagne;
La Normandie est notre Angleterre;
L'Alsace était notre Allemagne.

SOLUTION DES PROBLÈMES POINTÉS

(Chiffre de Sterne.)

N° 1.

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

N° 2.

Niort, patrie de madame de Maintenon, est une ville *pittoresque; on y fabrique de l'angélique.*

NOMS DES CORRESPONDANTS QUI ONT DÉCHIFFRÉ LES PROBLÈMES

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 1 ET PROBLÈMES POINTÉS N°s 1 ET 2

Lucie de Cantacuzène. — A. Masse (Lille). — Louisa Poulin (Genève). — Un Lycéen. — Marie-Louise Frossard (Château-Vilain, Haute-Marne). — Hippolyte Nayrolles. — Mlle A. L. (Brunoy). — René Chollet (Angers). — Paul Bezançon (Paris). — Marcel Noyer (Dieulefit). — Jean et Paul Willotte. — Alfred Mothéré, élève à la pension Cerneau-Gohan (Auxerre, Yonne). — Paul Bodin (Blois). — A..... M....., (Blandaux, Jura). — René d'Hérouel (Vaux-sous-Laon, Aisne). — Bertrand Léon, élève de huitième (Reims). — Alphonse Lyon (Dieulefit). — Cécile Jules Bapst. — Maurice Trocmé. — Diane D. — Clarisse J. — Pierre Le Bouilleur de Courlon. (Paris). — SFE. — Isabelle de F. — M. N. (Angers). — Gilbert M. (Paris). — Maurice B. — Mlles Chaper. — Les élèves du pensionnat Lenormand (Trun, Orne). — E. D. (Dijon). — Maurice D. — Marcel G. (signature illisible) au Buisson (Manche). — Béatrix. — La petite Louise. — Réaux (Lisieux). — Famille A. B. (Rouen). — Gaston Delavau. — Marguerite D. — Adèle Vaillant, Constance Vaillant et Victor Vaillant (Foucquevillers, Pas-de-Calais). — Jean qui rit (Paris). — Marie Batereau (Angers). — Guillaume Breton, Charles Comte et Gustave Guiet (Paris). — E. Weismann. — Paul Gérard (Maignelay). — Noémie Levy (Paris). — M. de Mareuille. — Henry Brunet (Criel, Isère). — Maurice Pellé (Tarbes), — J. Ronjat (Vienne).

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 1 ET PROBLÈME POINTÉ N°

Jeanne et Marthe Delnias (Bordeaux). — Caldas. — Gustave Willière (Ixelles, Belgique). — Louis Cavaniet (Paris). — Marguerite Morand (Saint-Amand, Cher). — J. Deschamps de Pa... (Saint-Omer). — Marius Richard (Rouen). — Jeanne Cyr (Deauville, Calvados). — Charles Joliet junior (Asnières). — Émile Fesquet (Anduze). — Madeleine Lemazurier (Lorient). — Georges Seilem (Paris). — Frédéric Moreau (Paris). — Edmond Miquel, élève du collège de Meaux. — André Perrot. — Ch. H. — Émile Rimailho. — André Lehideux (Paris). — Paul-Luc-Albert Matter. — Raymond Bernard, élève de quatrième au lycée de Toulouse. — Ch. G..... (Paris). — Maurice Proux de Montlebert. — Aricie Rémusat (Marseille). — Louise Vincent. — Mlles Lorcet (Gannat, Allier). — M. Garnier (Saint-Dizier). — Louise Charavil (Saint-Marcellin). — P. Breton. — La famille K... — Albert Vidal Maquet. — Edouard Creux. — G. Meunié.

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 1

Octave Baze. — E. Maria Ellis et Katie E. Corkill (Pensionnat évangélique, Nîmes). — Une abonnée de Salies-de-Béarn. — Thérèse Pissis (Saint-Amand). — G. Pontalis (Paris). — Jules Lévy (Paris). — A. Ribail (Paris). — J.-C. — Amélie Fatou (Quimper). — Camille Maiii (Marseille). — Félix Ruffié (Amiens). — René de Bâtz (Paris). — Henri B. Dorn (Paris). Juliette M. — Charles Brunschwig (Paris). — Ernest Fréville. — Mme Clovis Solles (La-Ferté-Macé, Orne). — Louise Guedon (château de Tonnay-Charente (Charente-Inférieure). — Dorothée de Grauw (château de Klarenbeck, près d'Arnheim). — Edouard Franchetti (Venise). — Christian Schefer (Bagnères-de-Luchon).

PROBLÈMES POINTÉS

Escreth Ellivers. — E.-Raoul Duval (Paris). — Adrien Poiré (Paris, nos 1 et 2). — Ernest et Henry Faussemagne, et Berlin, 9e de ligne (Lyon). — R. Braun. — Edmond de la Guérivière, (château de Coulommes, par Reims). — Etienne Jacquemin, élève au lycée de Vanves. — Philippe Renouard. — A. Toutain. — Delphine C. — Edgard Circaud (nos 1 et 2). — Un lecteur. — Antoinette Guex (Paris; nos 1 et 2). — H. Merlin (Paris). — Armand Teulet (Paris). — Gustave Baille (Lons-le-Saulnier).

CHARLES JOLIET.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET LES PAPETIERS

BOITES DE COULEURS

BOITE DES ÉLÈVES

Cette boîte se recommande par sa solidité et par sa disposition nouvelle, réunissant sous un très-petit volume ce qui est nécessaire pour faire du coloris, de l'aquarelle, etc. L'intérieur du couvercle tient lieu de godets et de palettes pour faire ses teintes.

Les pastilles de couleurs qu'elle contient, **sans danger dans leur emploi, étant préparées avec les substances autorisées par le conseil d'hygiène publique et de salubrité**, sont d'une qualité qui ne laisse rien à désirer, même pour faire des travaux sérieux. Vous obtiendrez les mêmes tons qu'avec les couleurs dangereuses.

Voici quelques conseils pour obtenir les nuances convenables par le mélange de plusieurs couleurs : Vous ferez les ciels avec le Bleu clair ; pour foncer certaines parties, mélanger avec le Bleu de Prusse ; les horizons, soleil couchant ou aurore avec le Jaune d'Or en donnant de la vigueur avec le Rouge vif. Vous ferez les eaux en mélangeant du Bleu de Prusse avec un peu de Sienne brûlée et un peu de jaune, le mélange étant très étendu d'eau.

On peut obtenir toutes les nuances de Vert en modifiant le Vert clair ; pour faire le Vert foncé en ajoutant du Bleu de Prusse, Vert pré en ajoutant du jaune clair, Vert feuille morte en ajoutant de la Sienne brûlée ou de la Laque carminée, Vert olive en ajoutant du Noir. Les terrains seront obtenus avec la Sienne brûlée, la Sépia, les tons étant modifiés avec du Rouge ou du Jaune. Vous ferez les chairs avec le Rouge vif et un peu de Laque rose très-étendue d'eau : les tons des draperies peuvent être variés à l'infini par des mélanges convenables dont le goût sera le meilleur guide. Chaque couleur donne un ton différent selon qu'elle est plus ou moins étendue d'eau.

BOITE DU PAYSAGISTE

Marque de Fabrique H et Cie — Paris

En offrant cette Boîte de Couleurs aux amateurs d'aquarelles et de lavis, on a eu pour but de mettre à leur disposition, et à un prix très-modéré, d'excellentes couleurs. Les éditeurs croient avoir réussi à réunir la qualité au bon marché.

Le couvercle de cette boîte tient lieu de godets et de palette pour faire les teintes. Une fois le travail terminé, on peut nettoyer ce couvercle sans toucher aux couleurs.

Voici comment on obtient les tons principaux.

Pour avoir un violet assez vif qui sert dans les fleurs et les draperies, il faut mélanger le Bleu de Cobalt avec la Laque carminée. Mélangez le Cobalt avec le noir quand vous voulez vous servir du violet pour ombres.

Un mélange de Cobalt et de Bleu de Prusse produit le ton du ciel.

Les nuances de vert frais s'obtiennent par le mélange du Bleu de Prusse avec de la Gomme-Gutte ou du Jaune de Chrome.

En ajoutant à ces verts, soit du noir, soit de la Terre de Sienne brûlée, on obtient des verts des divers tons de feuillage.

Un mélange très-étendu d'eau, de Bleu de Prusse, de Gomme-Gutte et de Terre de Sienne brûlée, donne un très-beau *Vert* d'eau.

Pour avoir des tons de terrain, il faut mélanger de la Laque carminée, de la Terre de Sienne brûlée et du Noir. On modifie ces tons suivant les besoins, en ajoutant du rouge ou du jaune.

En général, le rouge donne les tons chauds, et le jaune les tons lumineux.

Prix de chacune de ces boîtes : 1 fr. 50 c. — L'affranchissement, en sus, 50 c.



Boîte du paysagiste (dimensions réduites).

PALETTE D'ARTISTE

Disposition nouvelle et des plus commodes, où le peintre trouvera rassemblés sous une même enveloppe, très-portative, et au prix le plus modeste, tous les objets dont il a besoin.

Les pastilles de cette boîte peuvent rivaliser avantageusement avec n'importe quelles couleurs françaises ou étrangères.

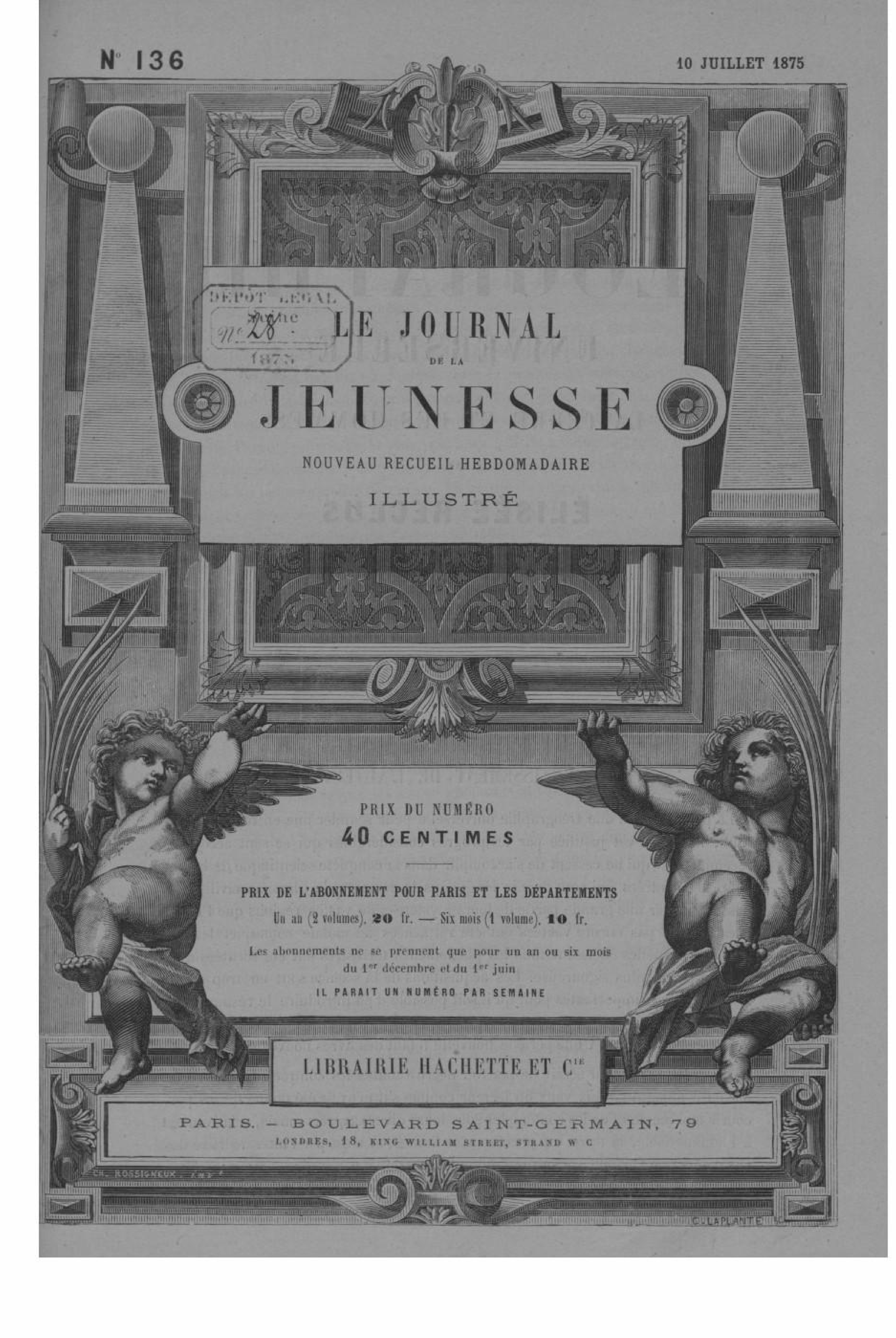
Prix de la palette : 4 fr. 50 c. — L'affranchissement, en sus, 70 c.

Toutes ces boîtes sont garnies de pinceaux choisis.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 136

10 JUILLET 1875



LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

CET OUVRAGE CONTIENDRA

ENVIRON 2000 CARTES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

OU TIRÉES A PART

ET PLUS DE 600 GRAVURES SUR BOIS

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

La publication d'une Géographie universelle peut sembler une entreprise téméraire, mais elle est justifiée par les progrès considérables qui se sont accomplis récemment et qui ne cessent de s'accomplir dans la conquête scientifiqne de la planète. Les contrées qui sont depuis longtemps le domaine de l'homme civilisé ont laissé pénétrer une grande partie de leurs mystères; de vastes régions que l'Européen n'avait pas encore visitées ont été rattachées au monde connu, et les lois mêmes auxquelles obéissent tous les phénomènes terrestres ont été scrutées avec une précision plus rigoureuse. Les acquisitions de la science sont en trop grand nombre et trop importantes pour qu'il soit possible d'en introduire le résumé dans quelque ouvrage ancien, fût-il même de la plus haute valeur, comme l'est celui de l'illustre Malte-Brun. A une période nouvelle il faut des livres nouveaux.

Ma grande ambition serait de pouvoir décrire toutes les contrées de la terre et les faire apparaître aux yeux du lecteur comme s'il m'avait été donné de les parcourir moi-même et de les contempler sous leurs divers aspects; mais, relativement à l'homme isolé, la terre est presque sans limites, et c'est par l'intermédiaire des voyageurs que j'ai dû faire surgir l'infinie succession des paysages terrestres. Toutefois j'ai tâché de ne point suivre mes guides en aveugle et je me suis efforcé,

par d'incessantes lectures, de contrôler les descriptions et les récits. Avant de reproduire les paroles, j'ai toujours attendu de m'en être rendu un compte exact; j'ai fait revivre la nature autour de moi.

Mais cette nature elle-même change constamment avec les hommes qu'elle nourrit. Les mouvements intérieurs dressent ou rabaissent les montagnes, les eaux courantes déblayent le sol et l'entraînent vers la mer, les courants sapent les falaises et reconstruisent les archipels, la vie fourmille dans les flots et renouvelle sans fin la surface de la terre, enfin les peuples changent par l'agriculture, l'industrie, les voies commerciales, l'aspect et les conditions premières des continents qui les portent et ne cessent de se modifier eux-mêmes par les migrations et les croisements. La mobilité de tout ce qui nous entoure est infinie, et pourtant il faut essayer d'en donner une idée, dépeindre à la fois le milieu primitif et le milieu changeant. Déjà dans le livre *la Terre*, qui est en quelque sorte la préface de l'ouvrage actuel, j'ai tenté de décrire tous les mouvements généraux qui se produisent à la surface du globe; maintenant il s'agit de les suivre dans leurs détails à travers les continents et les mers. Pareille œuvre, je le sens, est bien difficile à mener à bonne fin, mais je trouve l'excuse de ma hardiesse dans la grandeur même de la tâche, et j'y dévoue sincèrement les heures rapides de ma vie. La goutte de vapeur qui brille un instant dans l'espace reflète sur sa molécule presque imperceptible l'univers qui l'entoure de son immensité : c'est ainsi que j'essaye de réfléchir le monde environnant.

La géographie conventionnelle qui consiste à citer les longitudes et les latitudes, à énumérer les villes, les villages, les divisions politiques et administratives, ne prendra qu'une place secondaire dans mon travail; les atlas, les dictionnaires, les documents officiels, fournissent sur cette partie de la science géographique tous les renseignements désirables. Je ne voudrais pas, en me donnant la facile besogne d'intercaler en grand nombre des tableaux de noms et de chiffres, accroître inutilement les dimensions d'un ouvrage qui sera déjà fort étendu, et je craindrais d'empiéter sur un domaine qui est celui de la cartographie et de la statistique pure. En ajoutant à mon livre de nombreuses cartes, je n'ai point eu non plus l'ambition de composer une sorte d'atlas et de dispenser ainsi le lecteur d'avoir recours aux ouvrages spéciaux. Tandis que les cartes générales ont pour but de donner à ceux qui les étudient tous les renseignements, sans exception, qui se rapportent à la configuration du sol et à la position des mers, les planches et les figures de la *Nouvelle Géographie universelle* sont destinées uniquement à mettre en relief les phénomènes dont il est question dans le texte; tout en restant dans les conditions obligatoires d'exactitude et de précision, elles négligeront les détails secondaires. Loin de remplacer un atlas, mes cartes ne font, pour ainsi dire, que le commenter, en expliquer le sens intime relativement aux phénomènes de la nature et aux événements de l'histoire.

Dans mon long voyage à travers le monde, des rivages de la Grèce, où commence notre civilisation européenne, aux formidables monts de glace qui défendent à l'homme les abords des terres antarctiques, je ne m'astreindrai point à un ordre absolument rigoureux. La nature étant elle-même fort diverse dans ses aspects et n'obéissant à aucun régime de régularité conventionnelle, il n'y aurait qu'un ordre tout extérieur à suivre toujours la même routine dans la description des pays. Il me semble plus vrai de me laisser diriger dans mon travail par l'importance relative des phénomènes qu'il s'agit de décrire et par les caractères distinctifs et l'état de culture des peuples qui se succéderont dans mes tableaux.

En commençant un travail d'une aussi grande étendue, mon devoir est de m'engager envers le lecteur à une extrême sobriété de langage. J'ai trop à dire pour ne pas être tenu à me garder de toute parole inutile ; je serai donc aussi bref qu'il me sera possible de l'être sans nuire à la clarté de l'exposition. La Terre est assez grande, et les quatorze cents millions d'hommes qui l'habitent présentent assez de diversités et de contrastes pour que l'on puisse en parler sans se livrer à des répétitions inutiles.

Malheureusement mon ouvrage, avec quelque soin que je l'aie préparé et que je le rédige, ne sera point exempt de nombreuses erreurs. Celles qui auront pour cause les transformations incessantes de la nature et de l'humanité ne sauraient être évitées, et je n'ai pas besoin de m'en excuser, car je ne puis avoir la prétention de devancer le temps. Mais je prévois aussi bien des erreurs qui proviendront, soit de l'ignorance des travaux de mes devanciers, soit, chose plus grave, de quelque préjugé dont je ne serais pas encore parvenu à me défaire. D'avance, je prie mes lecteurs de me pardonner. Du moins, puis-je leur promettre le scrupule dans le travail, la droiture dans les jugements, le respect continu de la vérité. C'est là ce qui me permet de m'adresser à eux plein de confiance, en les invitant à étudier avec moi cette « Terre Bienfaisante » qui nous porte tous et sur laquelle il serait si bon de vivre en frères !

ÉLISÉE RECLUS.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

La *Nouvelle Géographie universelle* de M. Élisée Reclus se composera d'environ cinq cents livraisons, soit dix à douze beaux volumes grand in-8. Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément. Ainsi le premier volume embrassera l'Europe méditerranéenne (la Grèce, la Turquie, la Roumanie, la Serbie, l'Italie et la presqu'île des Pyrénées) ; le second, la France, l'Alsace-Lorraine et la Belgique ; le troisième, la Suisse, l'Austro-Hongrie, l'Allemagne et la Hollande, etc. Nos souscripteurs, selon leurs ressources ou leurs études, pourront donc se procurer isolément les parties de ce grand ouvrage dont ils auront besoin, sans s'exposer au regret de ne posséder que des volumes dépareillés.

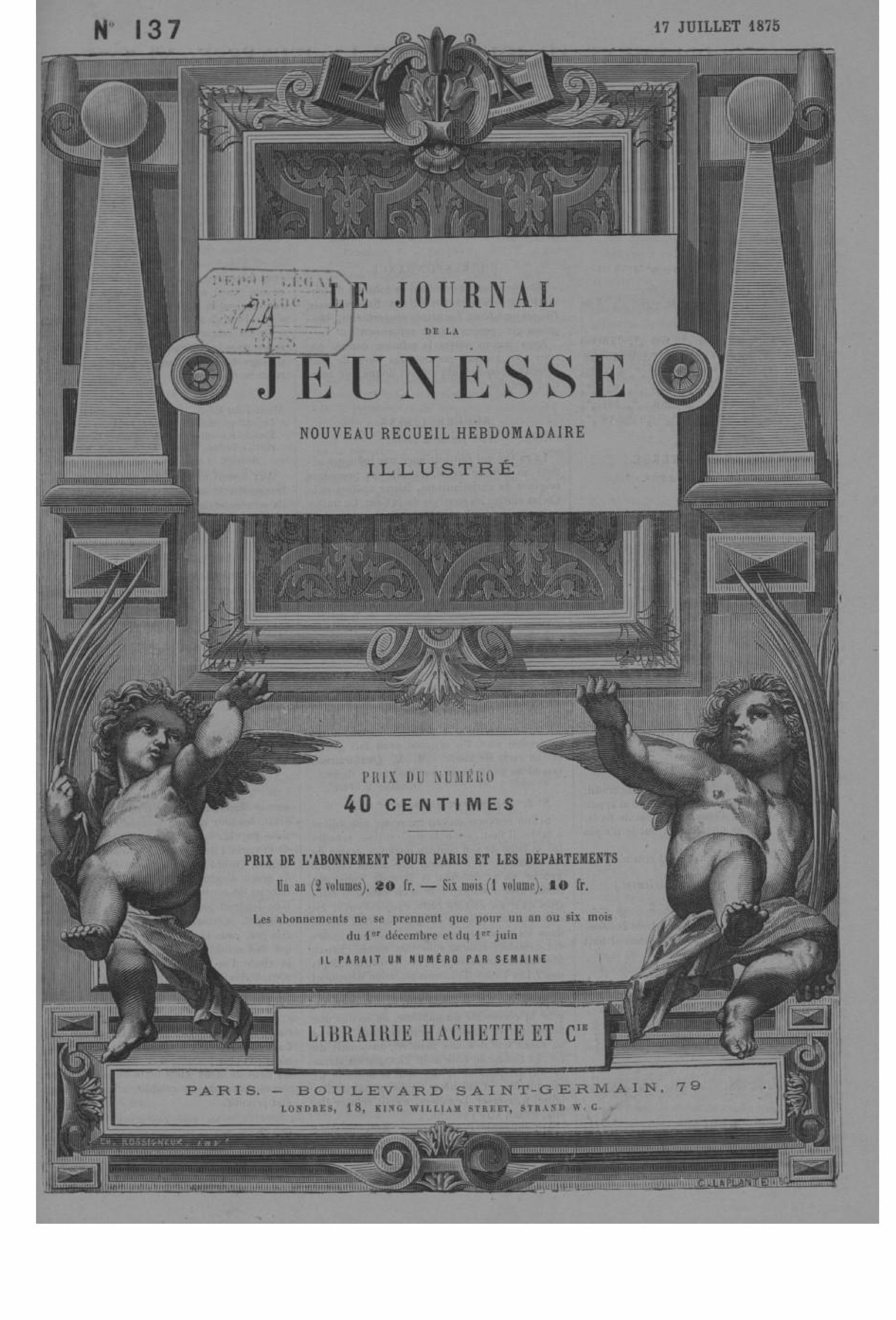
Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une couverture, et contenant au moins une gravure ou une carte tirée en couleurs, et généralement plusieurs cartes insérées dans le texte, se vend 50 centimes.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 8 mai 1875.

Le Gérant : H. FOURET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 137 17 JUILLET 1875



PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 1.

Ce problème est du genre simple.

Les mots sont séparés par le signe ⁂. Voir le supplément N° 1 du 19 juin.

⁂ 5§ΩΨW ⁂ 9Ω44OW ⁂ WO ⁂ ?XKO65 ⁂ 3Δ6W ⁂ 5§ΩΨW ⁂ 2Ψ§2Ω6W5Δ62OW ⁂ SO ⁂ 1§Δ80 ⁂ Δ ⁂ SΔ ⁂ KXO§§O ⁂ SO ⁂ WΔKO ⁂ 3Δ6W ⁂ SΔ ⁂ 2ΩSO§O ⁂ SΔ4Ψ ⁂ 3Δ6W ⁂ SO ⁂ 1OWΩΨ6 ⁂ 7§Ω80§10 ⁂ Ω§Ψ065ΔS ⁂

CHIFFRE DE STERNE.

PROBLÈMES POINTÉS.

N° 6.

L* T**** a**** c**** d***** :
« J* n* d****** r***, j'e***** p**. »

N° 7.

L* t**** d******, s* p**** e* d***.
L'h**** d******, c******* e* v*****.

N° 8.

L* t**** r******* p** c* q** o* a f*** s*** f***.

CHARADE.

Mon premier est une ville du Nord ;
Mon second est une ville du Midi ;
Mon tout arrive deux ans avant le siècle.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU SUPPLÉMENT N° 2.

PROBLÈME CHIFFRÉ, N° 2.

Celui qui n'a pas de fortune n'a pas de crédit ;
Celui qui n'a pas de famille n'a pas d'appui ;
Celui qui n'a pas d'enfants n'a pas de force ;
Celui qui n'a pas une femme docile n'a pas de repos ;
Mais celui qui n'a rien de tout cela n'a point de souci.

(*Proverbe oriental.*)

PROBLÈME CHIFFRÉ, N° 3.

Le premier numéro du *Journal de la Jeunesse* a paru le samedi sept décembre mil huit cent soixante-douze.

PROBLÈMES POINTÉS.

N° 3.

Devine si tu peux et choisis si tu l'oses.

N° 4.

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

N° 5.

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

REBUS.

Les charrues tracent des sillons, les canons ne creusent que des ornières.

CORRESPONDANCE.

Nous donnons aujourd'hui la solution de toutes les questions relatives aux *Superstitions, Usages mondains, Locutions proverbiales, Allégories, etc.*, posées dans le supplément n° 1.

Nous faisons suivre la solution donnée par nous pour chaque question des noms de ceux de nos correspondants qui ont donné une solution conforme.

SUPERSTITIONS.

N° 1. — *Être treize à table?*

La raison qui fait attribuer une influence néfaste au nombre *treize*, remonte aux premières origines du christianisme. Douze apôtres et le Christ étaient les convives de la *Cène*: Un traître se trouvait parmi eux. De là vient cette superstition qu'un malheur plane sur la tête d'un des treize convives réunis à une table.

SOLUTIONS CONFORMES :

Philippe Renouard. — Ch. H. — E. Raoul-Duval. — André Perrot. — Gaston Delavau. — E. C. — Famille A. B. — Albert-Vidal Maquet. — Charles Brunschwig. — Frédéric Moreau. — A. Toutain. — Emilie Hardy (Belgique). — Etienne Jacquemin. — R. Braun. — André Lehideux. — Emile Rimailho. — E. D. — Famille K. — Paul-Luc-Albert Matter. — Raymond Bernard. — Edmond de la Guérivière. — Jean qui rit. — Adèle, Constance et Victor Vaillant. — Mme Marcel Le Poittevin, Laure Le Poittevin et Georges Le Poittevin (Cherbourg). — E. Trois (Bordeaux). — A. Ralli.

Cette superstition a donné naissance à une profession rare. Un original avait fait graver sur sa carte de visite : M. X, *Quatorzième*. Quand on était treize, on l'invitait à dîner.

GILBERT M. (Paris).

N° 2. — *Renverser une salière?*

Si l'on renverse ou voit renverser une salière à table, il faut, selon la superstition, prendre sur la lame de son couteau quelques grains du sel répandu, et les lancer par-dessus l'épaule gauche en prononçant la formule romaine : *Sinistrum.* Pourquoi? Je n'en sais trop rien. Quoi qu'il en soit de cette conjuration, il est incontestable que le sel joue un rôle capital dans les relations humaines. Le sel a toujours été considéré comme substance sacrée. Est-ce une vague réminiscence du berceau du monde, la mer? Les bulles d'excommunication défendent de donner à l'excommunié *l'eau*, le *feu* et le *sel*. Le prêtre fait fondre du sel dans l'eau lustrale, et, pour la cérémonie du baptême, on en met une pincée sur la langue du petit chrétien. Quand on rasait une demeure maudite, on semait du sel. La femme de Loth a été changée en statue de sel. Le pain et le sel sont le symbole de l'hospitalité, et en même temps un pacte d'amitié. Renverser la salière, c'était refuser l'asile, c'était être l'ennemi.

Autrefois, on avait coutume, dans quelques États, de fournir gratuitement le sel dans les familles qui comptaient plus de douze enfants. En ce temps-là, les produits de la terre suffisaient à nourrir ceux qui la cultivaient, l'argent était très-rare, et le sel était de première nécessité. Aussi, on en avait soin, et les ménagères voyaient la menace d'un malheur quand il s'en répandait à terre.

Le sel emporte donc avec lui une sorte de respect que la superstition exagère, en voyant un présage de mauvais augure dans l'action de le renverser.

SOLUTIONS CONFORMES :

Albert-Vidal Maquet. — Etienne Jacquemin. — Paul-Luc-Albert Matter. — André Lehideux. — E. D. — Famille K. — Raymond Bernard. — Edouard Franchetti (Venise) — Mme Le Poittevin (Cherbourg). — A. Ralli.

Aux temps anciens, les esclaves chargés de transporter le sel étaient punis de mort quand ils en répandaient à terre.

GASTON DELAVAU.

N° 3. — *Poser un couteau la lame en l'air, ou en croix avec une fourchette?*

Le premier cas présente le danger de se blesser, la position verticale du couteau empêchant de voir le reflet métallique de la lame. Le second cas offre un emblème funèbre, la croix, ou l'image de deux os croisés sous une tête de mort.

SOLUTIONS CONFORMES :

E. D. — André Perrot. — R. Braun. — André Lehideux. — Daniel W. — Etienne Jacquemin — Clarisse S.

N° 4. — *Pourquoi considère-t-on comme un présage de mauvais augure un verre qui tombe sans se briser, et le contraire comme un signe heureux?*

Il y a un proverbe qui dit : « *Verre qui tombe sans se casser, malheur qui passe; verre qui se brise, bonheur dans la maison* » Ces superstitions populaires sont inoffensives, et donnent de l'intérêt à des choses insignifiantes en elles-mêmes. Quand elles n'auraient d'autre effet que de servir d'excuse à une maladresse involontaire ou de consoler de la perte d'un objet brisé, il ne faudrait pas les condamner.

Il faut, je crois, remonter aux cérémonies du rite juif, pour trouver l'origine de la croyance qui fait considérer comme un présage néfaste la chute d'un verre qui ne se casse pas. A la consécration du mariage israélite, le rabbin jette avec force un verre contre terre, et les assistants augurent du bonheur des deux époux si le verre se brise complétement. Cette coutume s'est propagée chez les Latins qui nous l'ont transmise. En principe, elle signifie qu'il n'est pas plus possible aux hommes de briser les liens de deux êtres unis devant Dieu par son ministre, que de rétablir le verre dans son état primitif.

SOLUTIONS CONFORMES :

Diane D. — Gilbert M. — André G. — S. F. E. — Philippe Renouard. — E. D. — Daniel W. — R. Braun — Juliette R.

Un jour, Baour-Lormian cassa un verre au café Procope. Un des poètes de l'endroit écrivit

séance tenante, sur la table de marbre blanc, ce distique au crayon :

Cè Baour-Lormian a d'étranges façons,
Il fait de mauvais vers, il en casse de bons.

JULIEN S.

USAGES MONDAINS.

N° 1. — *Pourquoi brise-t-on la coquille d'un œuf qu'on vient de manger?*

Cet usage vient des Étrusques, qui l'ont transmis aux Romains. Ils brisaient les coquilles des œufs, afin que personne ne pût y écrire des formules ou dessiner des images néfastes. On retrouve encore une trace de cette croyance superstitieuse dans quelques villages de Lorraine, et elle n'est pas sans analogie avec certaines pratiques du moyen âge.

Sans aller chercher aussi loin l'explication de cet usage, on brise la coquille des œufs qu'on vient de manger pour éviter l'erreur que peut causer l'apparence d'une coquille vide, et, vu sa forme sphérique, pour qu'elle ne roule pas à terre ou sur la table quand on change les assiettes.

SOLUTIONS CONFORMES :

Adèle, Constance et Victor Vaillant. — Turpin Armand. — André Lehideux. — André Perrot. — Suzanne N. — Jean qui rit. — Daniel W. — Edmond de la Guérivière. — Mme Marcel Le Poittevin, Laure Le Poittevin (Cherbourg). — Charles Le Thierry.

On dit en Angleterre qu'on brise les coquilles des œufs pour empêcher les sorcières de se mettre en mer, attendu, paraît-il, qu'elles ont l'habitude de s'en servir en guise d'embarcations.

A. Ralli. — Famille A. B.

N° 2. — *Pourquoi rompt-on le pain à table au lieu de le couper?*

L'origine de cette coutume remonte à la *Cène*, où Jésus-Christ rompit le pain avec ses disciples.

L'habitude, en France, de rompre le pain est devenue une obligation, un règlement, un article important du Code des bienséances, presque une pierre de touche. On rompt le pain, parce qu'il ne serait pas possible de préparer à l'avance une certaine quantité de bouchées qui encombreraient la table où la place est souvent exiguë, et aussi pour éviter la manœuvre alternative du couteau et de la fourchette. En Angleterre et en Russie, on coupe le pain. L'usage de le rompre vient sans doute chez nous de ce qu'on ne change pas toujours de couteau à tous les services, et que le pain garderait ainsi la trace et le goût des différents mets, sans parler de la saveur métallique que l'acier pourrait laisser au pain comme aux fruits.

SOLUTIONS CONFORMES :

Famille A. B. — Gilbert M. — André Lehideux. — Raymond Bernard. — Edmond de la Guérivière. — Jean qui rit. — Diane D. — Beatrix A. — Augusta S. — Adèle, Constance et Victor Vaillant. — Mme Marcel Le Poittevin (Cherbourg). — A. Ralli. — Charles Le Thierry.

N° 3. — *Pourquoi est-il d'usage de se verser à boire le premier?*

Cette coutume remonte au moyen âge. Elle signifiait clairement : « Je bois le premier, pour témoigner que mes intentions sont loyales et et que je n'empoisonne pas mes hôtes. » De toute antiquité, les rois ne buvaient qu'après leur échanson, et l'histoire nous montre que, de Néron à Borgia, la mort est parfois entre la coupe et les lèvres.

Aujourd'hui, cette coutume a une explication plus banale. Dans le débouchage de la bouteille, il peut tomber quelques fragments de bouchon ou de cire à l'intérieur ; en outre, le vin qui touche au bouchon garde toujours quelque goût de son contact, et, si faible qu'il soit, il est moins pur. D'un autre côté, si le vin a un défaut ou si une erreur a été commise, c'est au maître de la maison à en épargner la découverte à ses convives. Cependant, si c'est simplement une précaution de pureté, on ne voit aucune obligation pour l'amphitryon de s'imposer une préférence aussi désagréable qu'inutile. En ce cas, il serait tout naturel de verser les premières gouttes de la bouteille dans un verre *ad hoc*.

SOLUTIONS CONFORMES

Maurice D. — Gaston Delavau. — Turpin Armand. — Albert-Vidal Maquet. — Philippe Renouard. — A. Toutain. — Paul-Luc-Albert Matter. — André Lehideux. — Famille A. B. — Famille K. — E. D. — André Perrot. — Edmond de la Guérivière. — Jean qui rit. — Adèle, Constance et Victor Vaillant. — S. F. E. — Mme Marcel Le Poittevin (Cherbourg). — E. Trois (Bordeaux). — A. Ralli. — Charles Le Thierry (Lille).

N° 4. — *Pourquoi dit-on, en versant les dernières gouttes d'une bouteille : « Vous serez marié cette année » ?*

Chez les anciens, le jour de l'hyménée, on faisait des libations aux dieux. On vidait deux coupes sur l'autel, en buvant les dernières gouttes de la première et les premières gouttes de la seconde. Cette allégorie montrait clairement le lien de transition entre la vie adulte qui finit et la nouvelle existence de l'époux qui commence. Ainsi, pour que le dicton français soit justifié, il convient de verser dans un verre les dernières gouttes d'une bouteille vidée et les premières de celle qui la remplace.

SOLUTIONS CONFORMES :

S. F. E. — Gilbert M. — Julien S.

N° 5. — *D'où vient le surnom de Carême, décerné au célèbre cuisinier de Léon X?*

On lit dans le *Traité de la vie élégante*, par M. de Mortemart-Boisse, que les maîtres-d'hôtel d'autrefois étaient gentilshommes quand ils appartenaient à de hauts barons, c'est-à-dire aux plus grands seigneurs. Le héros, le créateur des repas succulents a été le célèbre *Carême*, descendant de Jean, dit *Carême*, cuisinier de Léon X. Ce Jean inventa une fameuse soupe maigre destinée à adoucir la rigueur du carême ; de là le nom que lui a conservé l'histoire.

SOLUTIONS CONFORMES :

Jean qui rit. — Famille A. B. — André Lehideux. — Gilbert M. — S. F. E. — Beatrix A. — Diane D.

LOCUTIONS PROVERBIALES

D'où viennent ces expressions :

N° 1. — *S'en moquer comme de* L'AN QUARANTE ?

On trouve la solution suivante dans le Dictionnaire de Littré : « Je m'en moque comme de l'*An Quarante*, sous-entendu ; de la République, dicton employé par les royalistes, pour exprimer qu'on ne verrait jamais l'an quarante de la République. »

« Lors de la grande famine de l'an 1030 à 1032, dit Henri Martin, on croyait que l'ordre des saisons et les lois de la nature étaient retombés dans le chaos, et l'on pensa que cette fois la fin du monde approchait véritablement. » D'après une opinion généralement répandue, Jésus-Christ avait assigné à son Église et à toute la chrétienté *mille ans et plus* d'existence, et je ne sais quel prophète avait annoncé que le terme de cette durée devait expirer l'an 1040. Cette année-là, les esprits étaient profondément frappés ; tout le monde se mortifiait et faisait pénitence pour mériter le ciel. L'an mil quarante s'étant passé sans que cette prédiction se réalisât, les gens timorés devinrent fanfarons, et l'on s'en moqua comme d'une chose qui n'était plus à redouter. De là le dicton populaire qui s'est perpétué de siècle en siècle.

Il me souvient qu'en 1840, on attendait encore la fin du monde, et les sceptiques disaient « *Je m'en moque comme de l'An quarante.* » On en dira peut-être autant en 1940, mais à coup sûr, ce ne sera pas moi.

SOLUTIONS CONFORMES :

Henri B. Dorn. — Edmond Miquel. — Gaston Delavau — Emile Rimailho. — André Lehideux. — E. D. — Raymond Bernard. — Famille K. — Gilbert M. — Julien S. — Suzanne N. — Œdipe. — Charles Le Thierry.

N° 2. — *Faire* L'ORAISON DE SAINT JULIEN ?

Les légendes nous apprennent que saint Julien, pour expier un crime involontaire, s'était dévoué à recevoir chez lui tous les passants. Il était par cette raison devenu le patron des voyageurs, et les anciens poëtes désignaient ordinairement une bonne auberge et un bon gîte sous le nom d'*Hôtel de Saint Julien*. Dans un recueil manuscrit de proverbes français du XVe siècle, saint Julien est appelé *bon herbert*, bon hébergeur. Les conteurs du moyen âge ont souvent employé cette expression : *Avoir l'hôtel Saint-Julien*, pour : avoir un bon gîte. Diderot, étant en voyage, écrivait : « Je fais l'*Oraison de saint Julien.* »

SOLUTIONS CONFORMES :

Emile Rimailho. — Gilbert M. — Julien S. — Un bénédictin. — Charles Le Thierry.

N° 3. — *D'où vient ce terme de théâtre en usage dans la mise en scène :* LE CÔTÉ COUR ET LE CÔTÉ JARDIN?

M. J. Moynet, dans son ouvrage intitulé : *L'Envers du théâtre*, donne l'explication suivante : « Avant la révolution de 1792, on appelait le côté droit de la scène intérieure, *Côté du Roi*, et le côté gauche, *Côté de la Reine*, à cause des places du roi et de la reine qui se trouvaient à droite et à gauche de l'avant-scène. Pour éliminer tout ce qui pouvait rappeler la royauté, on substitua à ces mots ceux de *Côté Jardin* et *Côté Cour*, qui distinguaient, l'un le Jardin des Tuileries, l'autre la Cour du Carrousel, placés à gauche et à droite du Théâtre des Tuileries. Ces deux dénominations furent adoptées sur tous les théâtres et sont encore en usage. »

SOLUTIONS CONFORMES :

Henri Bernard. — Diane D. — Gilbert M. — Un jeune lecteur. — S. F. E. — Charles Le Thierry.

MYTHOLOGIE. (ALLÉGORIES)

N° 1. — *Pourquoi les anciens disaient-ils que le cygne, dont le cri est nasillard et rauque, chantait mélodieusement en mourant?*

On sait que le cygne était consacré à Vénus et à Apollon. C'est à la métempsycose qu'il faut remonter pour trouver l'origine de cette croyance des anciens. On trouve, en effet, dans le *Cabinet du jeune naturaliste*, ou *Esquisses intéressantes de l'histoire des animaux*, traduit de l'anglais, à l'article *Cygne sauvage* :

« Ce n'est que d'après le cygne sauvage que les anciens ont eu l'idée fabuleuse d'attribuer à cet oiseau le don de la mélodie. Suivant Pythagore, l'âme des poëtes passait dans le corps des cygnes, et conservait le pouvoir de l'harmonie qu'ils avaient possédé sur la terre. Le vulgaire prit pour une réalité ce qui n'était qu'une allégorie ingénieuse. Le même disait encore que le chant du cygne mourant était un chant de joie, par lequel l'oiseau d'Apollon se félicitait de passer à une vie meilleure. C'est d'après cela que les dernières productions ces écrivains, les derniers discours d'un orateur, ainsi que les dernières paroles de tout

homme de bien, avant de quitter le monde, sont nommés : *Chant du Cygne.*

SOLUTIONS CONFORMES :

Marcel G. (au Buisson). — E. Raoul-Duval. — Etienne Jacquemin. — R. Braun. — Raymond Bernard. — Emile Rimailho. — André Lehideux. — Maurice D. — S. F. E. — Julien S. — Gilbert M. — Diane D. — Clarisse. — Mmes Marcel Le Poittevin, Laure Le Poittevin et Georges Le Poittevin (Cherbourg). — E. Trois (Bordeaux). — Charles Le Thierry.

NOMS DES DÉCHIFFREURS

RAPPEL DU SUPPLÉMENT N° 1

SOLUTIONS DU PROBLÈME CHIFFRÉ N° 1 ET DU CHIFFRE DE STERNE N°s 1 ET 2

Léon Blaise (Neufchâteau, Vosges). — Louise Langelier. — Nelly et Elisa Basin (Saint-Pierre-d'Albigny, Savoie). — Maurice et Jules Ernst (Saint-Dié, Vosges). — Emile Lecouturier (les Andelys). — Maurice Maquet (Lille). — Hélène Martin.

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 1

Marie-Ernest Guichard. — Emile Enriquez (Genève).

CHIFFRE DE STERNE

Lucien Lassimonne et Paul Herrenschmidt (Paris). — Thérèse Pissis (n°s 1 et 2).

SUPPLÉMENT N° 2

SOLUTIONS DES PROBLÈMES CHIFFRÉS N°s 2 ET 3, DU CHIFFRE DE STERNE N°s 3, 4 ET 5, ET DU RÉBUS

Nous autres (Nantes). — Minerve, Tempête et Roquet. — Gaston Paqueau (Avallon, Yonne). — André Rémond (Versailles). — L'archéologue Claparot. — René Chollet (Angers). — Amédée Morel (Limoges). — M.N. (Angers). — Réaux (Lisieux). — Louis et Benjamin Gardes (Tuzet-les-Bains, par Vézenobres, Gard). — E. D. (Dijon). — Batereau (Angers). — Paul Gérard (Maignelay). — G. A. (Montreuil-sous-Bois). — Mesdemoiselles Chaper (Versailles). — Lucie de Cantacuzène. — H. Delcommun, ingénieur (Auchel, Pas-de-Calais). — M. Vidaly (Tulle). — S.-J. Remy (Toul). — Naty Desmarest (Paris). — V. Richard (Rouen). — Charles Michelet (Angers). J. L. (Vitry-le-Français). — Louise Guédon (château de Tonnay, Charente). — Elizabeth de Nanteuil (Malzy, près Guise, Aisne). — Amélie et Alice B. (Paris). — Brise-Fer (Bruxelles). — Fanfan du Bel-Air). — Adèle Vaillant, Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais). — Mademoiselle A. L. (Brunoy). — Antoinette Guex (Paris). — Pierre de Dampierre (château de Saint-Philippe, Lot-et-Garonne). — Ch. Hall (Paris). — René d'Hérouël (Vaux-sous-Laon, Aisne). — Mesdemoiselles Magne (Paris). — Maurice Roux de Montlebert. — Jeanne et Marthe Delmas (Bordeaux). — Marguerite Morand (Saint-Amand, Cher). — Georges, Marie, Hélène et Berthe M. (Avignon). — A. Masse (Lille). — Marie-Louise Frossard (Château-Villain, Haute-Marne). — Jules Bruncher (Neufchâteau, Vosges). — Marie Maurel (Fontainebleau). — Charles Brunschwig (école Turgot, Paris). — Roger Lehideux (Brunoy). — Mademoiselle Metta D. de B. — Maurice Pellé (Tarbes, Hautes-Pyrénées). — Paul Bezançon. — Georges Meunié. — Gaston Delavau (Libourne). — Marguerite (Bruxelles). — Albert Surell (Versailles). — Pierre le Bouilleur de Courlon (Paris). — Gaston Devic (Vincennes). — G. Duruflé et H. Œsinger. — Emile Rimailho (lycée de Vanves). — Georges Lamarle (château de Sailly, Saillisel, Somme). — G. Boëns (Ixelles, Belgique). — Georges Rimailho. — Jules Lévy (Paris). — André Lehideux (Paris). — Institution des demoiselles Deschamps (Cuire, près Lyon). — Marie et Berthe V. (Corbeil). — Maurice Trocmé (Paris). — J. Panvillier (Paris). — A. Constantin (Paris). — Joseph Moreau (lycée de Dijon). — G. Lefèvre-Pontalis, E. Lefèvre-Pontalis (Paris). — Em. P. (Paris). — Charles S. de L. — Alfred Motheré (institution Cerneau-Gohan Auxerre, Yonne). — Justin Estienne (la Malgrange, près Nancy). — Mme Clovis Salles (la Ferté-Macé, Orne). — Paul Willotte, Jean Willotte, Anne Willotte (Lorient). — Léon Blaise (Neufchâteau, Vosges). — Louise Langelier. — Nelly et Elisa Bazin (Saint-Pierre-d'Albigny, Savoie). — Maurice et Jules Ernst (Saint-Dié, Vosges). — Jacques Rouché. — Madeleine Z (Saint-Quentin, Aisne). — Maurice D. (Saint-Quentin). — René Loiselle. — Un habitant de Mars (Paris). — Frédéric Moreau (Paris). — E. Bouchez (Bouchain, Nord). — Bertrand Léon (Reims, Marne). — Famille A. B. (Rouen). — Emile Lecouturier (les Andelys). — Gustave Willierez. — Marie Trottin (Havre). — Jean de Lastic. — Mlles de Courrèges. — Samuel Guy (Rochefort). — Fanfan du Bel-Air — Maurice Naquet (Lille). — Louis et Edmond Caubet (Brest). — Un élève de la pension Chârcy Delafosse (Surène). — Noémie Lévy. — Dorothée de Grauw (Château de Clarenbeck). — Aricée Rémusat. — H. (Montélimar). — Louis Guitteau (Poitiers).

PROBLÈMES CHIFFRÉS N°s 2, 3, ET CHIFFRE DE STERNE N°s 3, 4 ET 5

Pauline Bréton (Paris). — Jeanne Cyr (Deauville, Calvados). — Mélanie et Eugène Talandier (Paris). — Cécile Jules Bapst (Tréport). — N. Cosse (Elbeuf). — Emile Fesquet (Anduze, Gard). — Charles Joliet junior (Asnières). — S. F. E. — Clarisse N. — Gilbert M. — Diane S. — Marcel Galuski (au Buisson, Lonay, Manche). — Maurice Guérin (Grandpré, Ardennes). — Emma Fayolle (Mulhouse). — Berthe Roncerez. — Henry Houzelot. — Marie Kauffer. — Marie T. — Nemo. — Paul Schœlhammer (Mulhouse).

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 2, CHIFFRE DE STERNE N°s 3, 4, 5 et RÉBUS

Raymond Bernard (lycée de Toulouse). — Pierre Gribouillard (Niort). — Octave Baze (lycée Fontanes, Paris). — Isabelle S. — Marcel G. — Hélène Eisenman. — Alphonse Lyon (Dieulefit). — *Moins le rébus* : Henri Ducrocq (Niort). — Jonquet. — G. Brogniez (Bruxelles). — Béatrix A. — Léon B.

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 3, CHIFFRE DE STERNE, N°s 3, 4, 5 ET RÉBUS

Adrien Poiré (Paris). — Roger Lehideux (Brunoy). — Une petite Tourangelle (château de Chezelles, Indre-et-Loire. — J.-G.-P. de Delbras de Civray (Vienne). — Roger Braun (Ville-d'Avray, Seine-et-Oise). — Trois Faggs (Nantes). — Jeanne Froussard (Paris). — Mayrolles (Paris). — Raymond Pitrou (Tours). — Philippe Renouard. — Louise Esbaupin (Montmorillon, Vienne). — André Silhol (Nîmes). — Louise Revelière (Vannes). — La famille K. (Havre). — Ed. Ex. — P. N. — *Moins le rébus* : A. de P. (Versailles). — René de Batz (Paris). — Adrienne, Louise et Eugène de l'île Maurice (château de Fournil, Dordogne). — Henri Pohls (Bordeaux). — Louis Wickham. — A. Charavil. — Paul de GivencLy. — L. P. Albert Matter. — Un lycéen.

CHIFFRE DE STERNE, 3, 4, 5 ET RÉBUS.

Salvator (Versailles). — Albert Barrier (Pontchartrain, Seine-et-Oise). — Martin Edmond, lycée Fontanes (Niort). — Mathilde Brousmiche (Brest). — P. Marchant (Saint-Germain-en-Laye). — Marie Le Héricher (Avranches, Manche). — Jeanne Deroche (Paris). — A. Goulé Sallentin (Nantes, Loire-Inférieure). — Un abonné (Poitevin). — Lucien Lassimonne et Paul Herrenschmidt (Paris). — Alice Méhouas (Saumur). — Jeanne et Madeleine Vetault (Saumur). — Noailles et Guillon. — Marie-Thérèse Maury (Niort). — Adrien de Gaullier. — Amédée Colombel et Albert Colombel (Paris). — E. Raoul Duval (Paris). — Marie-Anne Foucher (Saumur). — P. Delaville, Le Roulx (Paris). — Eugénie Quénerdu (Douarnenez, Finistère). — Radegonde d'Aubéry (Château de Lafontaine, près les Ormes-sur-Vienne). — Rolland. — Paul Desmottes (Lille). — Fernand Deroye (Dijon). — Thérèse Pissis (Saint-Amand). — Cécile et Antoine Destival (Miradoux, Gers). — Louis Vingtain (Paris). — Henry de la Rocheterre (Château du Bouchet, Loiret). — Marie Delestang (Châteaumeillant). — Claire et Marie P. (Issoudun). — Les petits Vrignault. — A. Toutain. — H. Berlin (Paris). — Eugène Gicquel. — Thérèse Brunet (Bordeaux). — Lucy Proust (Niort), n°s 3 et 4. — Henri Guillemin (Mâcon, Saône-et-Loire) (n°s 3 et 4). — Louise Caseneuve (Saint-Germain-en-Laye) (n° 5). — Petrus B. B. (n° 5). — Esnault et Deslis (Lycée de Tours) (n° 3 et 5). — Aghathe Armet (Saint-Gilles) (n° 4 et 5). — Paul C. (n°s 4 et 5). — V. L. C. (Paris) (n° 4). — Louise Granier (Aniane, Hérault). — Henri Bernard (Dijon). — Marie Delalande (Angoulême). — Denise Rivaud (Angoulême). — Mme Marcel Le Poittevin, Laure et Georges Le Poittevin (Cherbourg). — A. D. Fécamp. — Isabelle Duphot (Angoulême). — Marie Etcheverry (Bayonne). — Henriette Demonjay. — J. M., le petit bonhomme d'Évreux. — Emmanuel Lion. — Louis Duval (collège Stanislas). — Camille Maint (Marseille). — Raoul Roussel (Marseille). — Marie et Victor Minne Saint-Omer). — Laure Gueury. — Charles Le Thierry (Lille). — Guyot de Salins (Lorient). — Edgard Circaud. — Gullien (château de Saint-Thierry).

CHIFFRE DE STERNE, n°s 3, 4, 5.

Louis Pascal (Bordeaux). — Marie Bellot (Châtellerault). — La famille Biselle. — Joachim Labrouche (élève de 4e, à Saint-Louis de Gonzague, Bayonne). — Marguerite du Verney (Château de Poiseux). — Emmanuel et Suzanne R. (Andilly, Seine-et-Oise). — M. Duret et Max Duret (Bordeaux). — Georges et Augustin Marquis (Cahors). — Suzanne et Marie d'A. (Château de Coutard, Saint-Emilion, Gironde). — J. Gabelle, J. Galand et Jules Berlaimont (Paris). — André Lenoir et Juliette Artz (Lille). — Mlles de la Rochette (Château de la Rochette). — Marguerite R. — Léon Bucheron (Lycée de Moulins). — Alphonse Dorlhac de Borne (Marseille). — Marie de l'Angle. — Samuel Guy. — M. T. D. — Marguerite Guy (Rochefort). — Herr Antoine et Lucien (Vitry-le-François). — Schwingrouber. — Marie et Louise Vincent (Saint-Étienne). — J. L. M. (Charleville). — M. Moreau (Chatenay). — Henry et Alfred Palluat de Besset (Saint-Etienne). — Henri Fournier (collége Rollin). — Emma N. (Hémalle-Haute). — Alice et Raymond de Latouche. — Adolphe Cauvet (Clermont-Ferrand). — Germaine de Gondrecourt (Saint-Dié). — Une abonnée de Mantes (n°s 3 et 5). — Emilie Hardy (Quaregnon, près Mons) (n°s 4 et 5). — Ernest Fréville (n. 3). — Valentine Henuot de Bernoville (Paris) (n. 3). — Armand Villeneuve (Perpignan) (n. 4). — Marie Poitevin (n° 3 et 4). — Jean Barrié (n° 5. — Gabriel Huet (Caen n° 4). — Jeanne de Montbrêt (Château de Romain, Marne. — N° 3 et 4).

PROBLÈME CHIFFRÉ, N° 3.

Marguerite Biret. — Camille Pictet (Genève). — Paul Schœllhammer (Mulhouse, Alsace). — Léonce Jacquot (Nancy, Meurthe-et-Moselle). — Paul Dubost. — Jules Valéry (Cette).

RÉBUS.

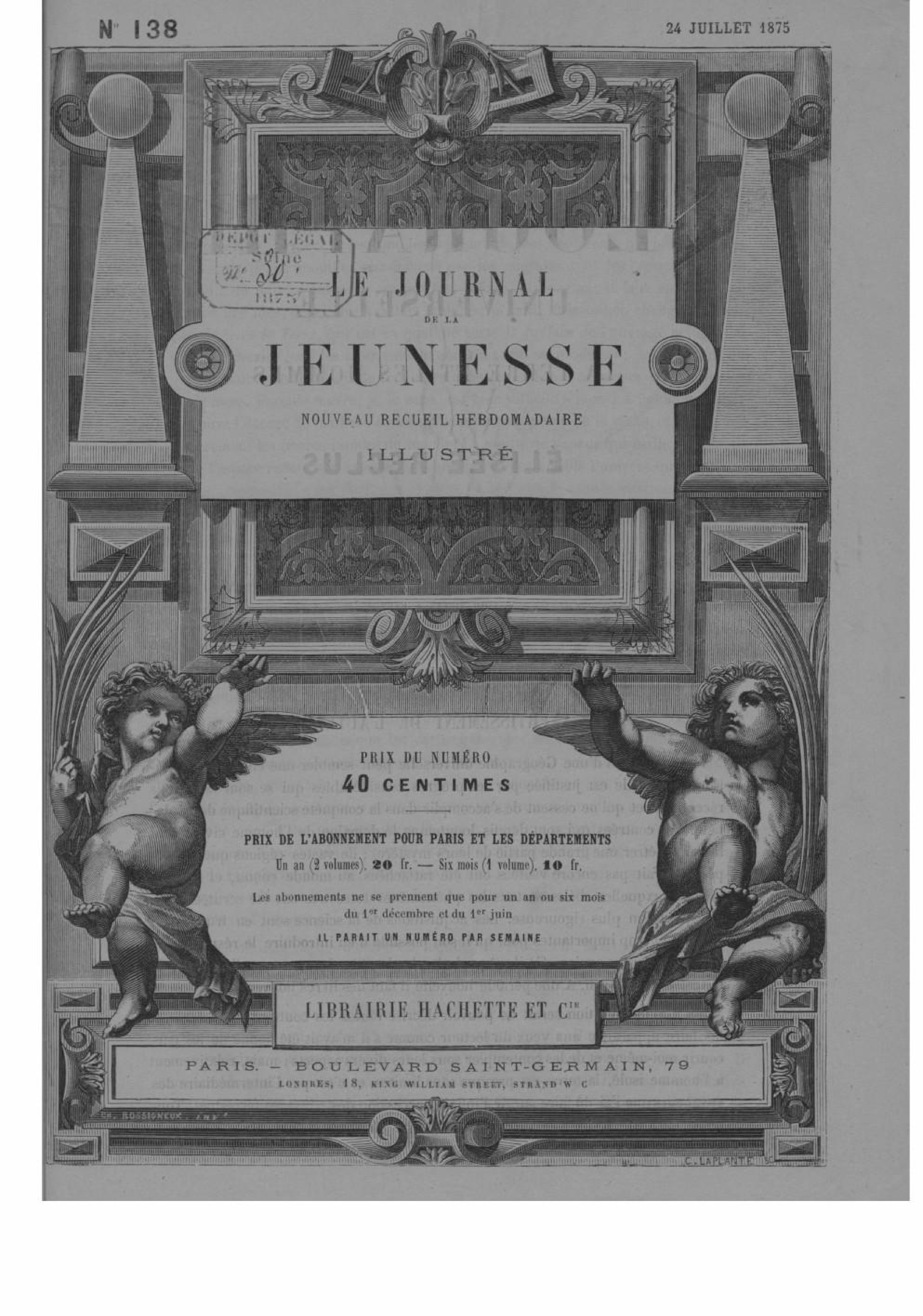
Emmanuel R. (Andilly). — Alphonse Delavigne (Lycée de Toulouse). — Henri Perigot (Ecole Fénelon). — Jules Rheims (Paris). — Paul Dubost. — Aimée Bloch.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 138

24 JUILLET 1875



LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

CET OUVRAGE CONTIENDRA

ENVIRON 2000 CARTES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

OU TIRÉES A PART

ET PLUS DE 600 GRAVURES SUR BOIS

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

La publication d'une Géographie universelle peut sembler une entreprise téméraire, mais elle est justifiée par les progrès considérables qui se sont accomplis récemment et qui ne cessent de s'accomplir dans la conquête scientifique de la planète. Les contrées qui sont depuis longtemps le domaine de l'homme civilisé ont laissé pénétrer une grande partie de leurs mystères ; de vastes régions que l'Européen n'avait pas encore visitées ont été rattachées au monde connu, et les lois mêmes auxquelles obéissent tous les phénomènes terrestres ont été scrutées avec une précision plus rigoureuse. Les acquisitions de la science sont en trop grand nombre et trop importantes pour qu'il soit possible d'en introduire le résumé dans quelque ouvrage ancien, fût-il même de la plus haute valeur, comme l'est celui de l'illustre Malte-Brun. A une période nouvelle il faut des livres nouveaux.

Ma grande ambition serait de pouvoir décrire toutes les contrées de la terre et les faire apparaître aux yeux du lecteur comme s'il m'avait été donné de les parcourir moi-même et de les contempler sous leurs divers aspects ; mais, relativement à l'homme isolé, la terre est presque sans limites, et c'est par l'intermédiaire des voyageurs que j'ai dû faire surgir l'infinie succession des paysages terrestres. Toutefois j'ai tâché de ne point suivre mes guides en aveugle et je me suis efforcé,

par d'incessantes lectures, de contrôler les descriptions et les récits. Avant de reproduire les paroles, j'ai toujours attendu de m'en être rendu un compte exact; j'ai fait revivre la nature autour de moi.

Mais cette nature elle-même change constamment avec les hommes qu'elle nourrit. Les mouvements intérieurs dressent ou rabaissent les montagnes, les eaux courantes déblayent le sol et l'entraînent vers la mer, les courants sapent les falaises et reconstruisent les archipels, la vie fourmille dans les flots et renouvelle sans fin la surface de la terre, enfin les peuples changent par l'agriculture, l'industrie, les voies commerciales, l'aspect et les conditions premières des continents qui les portent et ne cessent de se modifier eux-mêmes par les migrations et les croisements. La mobilité de tout ce qui nous entoure est infinie, et pourtant il faut essayer d'en donner une idée, dépeindre à la fois le milieu primitif et le milieu changeant. Déjà dans le livre *la Terre*, qui est en quelque sorte la préface de l'ouvrage actuel, j'ai tenté de décrire tous les mouvements généraux qui se produisent à la surface du globe; maintenant il s'agit de les suivre dans leurs détails à travers les continents et les mers. Pareille œuvre, je le sens, est bien difficile à mener à bonne fin, mais je trouve l'excuse de ma hardiesse dans la grandeur même de la tâche, et j'y dévoue sincèrement les heures rapides de ma vie. La goutte de vapeur qui brille un instant dans l'espace reflète sur sa molécule presque imperceptible l'univers qui l'entoure de son immensité: c'est ainsi que j'essaye de réfléchir le monde environnant.

La géographie conventionnelle qui consiste à citer les longitudes et les latitudes, à énumérer les villes, les villages, les divisions politiques et administratives, ne prendra qu'une place secondaire dans mon travail; les atlas, les dictionnaires, les documents officiels, fournissent sur cette partie de la science géographique tous les renseignements désirables. Je ne voudrais pas, en me donnant la facile besogne d'intercaler en grand nombre des tableaux de noms et de chiffres, accroître inutilement les dimensions d'un ouvrage qui sera déjà fort étendu, et je craindrais d'empiéter sur un domaine qui est celui de la cartographie et de la statistique pure. En ajoutant à mon livre de nombreuses cartes, je n'ai point eu non plus l'ambition de composer une sorte d'atlas et de dispenser ainsi le lecteur d'avoir recours aux ouvrages spéciaux. Tandis que les cartes générales ont pour but de donner à ceux qui les étudient tous les renseignements, sans exception, qui se rapportent à la configuration du sol et à la position des mers, les planches et les figures de la *Nouvelle Géographie universelle* sont destinées uniquement à mettre en relief les phénomènes dont il est question dans le texte; tout en restant dans les conditions obligatoires d'exactitude et de précision, elles négligeront les détails secondaires. Loin de remplacer un atlas, mes cartes ne font, pour ainsi dire, que le commenter, en expliquer le sens intime relativement aux phénomènes de la nature et aux événements de l'histoire.

Dans mon long voyage à travers le monde, des rivages de la Grèce, où commence notre civilisation européenne, aux formidables monts de glace qui défendent à l'homme les abords des terres antarctiques, je ne m'astreindrai point à un ordre absolument rigoureux. La nature étant elle-même fort diverse dans ses aspects et n'obéissant à aucun régime de régularité conventionnelle, il n'y aurait qu'un ordre tout extérieur à suivre toujours la même routine dans la description des pays. Il me semble plus vrai de me laisser diriger dans mon travail par l'importance relative des phénomènes qu'il s'agit de décrire et par les caractères distinctifs et l'état de culture des peuples qui se succéderont dans mes tableaux.

En commençant un travail d'une aussi grande étendue, mon devoir est de m'engager envers le lecteur à une extrême sobriété de langage. J'ai trop à dire pour ne pas être tenu à me garder de toute parole inutile ; je serai donc aussi bref qu'il me sera possible de l'être sans nuire à la clarté de l'exposition. La Terre est assez grande, et les quatorze cents millions d'hommes qui l'habitent présentent assez de diversités et de contrastes pour que l'on puisse en parler sans se livrer à des répétitions inutiles.

Malheureusement mon ouvrage, avec quelque soin que je l'aie préparé et que je le rédige, ne sera point exempt de nombreuses erreurs. Celles qui auront pour cause les transformations incessantes de la nature et de l'humanité ne sauraient être évitées, et je n'ai pas besoin de m'en excuser, car je ne puis avoir la prétention de devancer le temps. Mais je prévois aussi bien des erreurs qui proviendront, soit de l'ignorance des travaux de mes devanciers, soit, chose plus grave, de quelque préjugé dont je ne serais pas encore parvenu à me défaire. D'avance, je prie mes lecteurs de me pardonner. Du moins, puis-je leur promettre le scrupule dans le travail, la droiture dans les jugements, le respect continu de la vérité. C'est là ce qui me permet de m'adresser à eux plein de confiance, en les invitant à étudier avec moi cette « Terre Bienfaisante » qui nous porte tous et sur laquelle il serait si bon de vivre en frères !

ÉLISÉE RECLUS.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

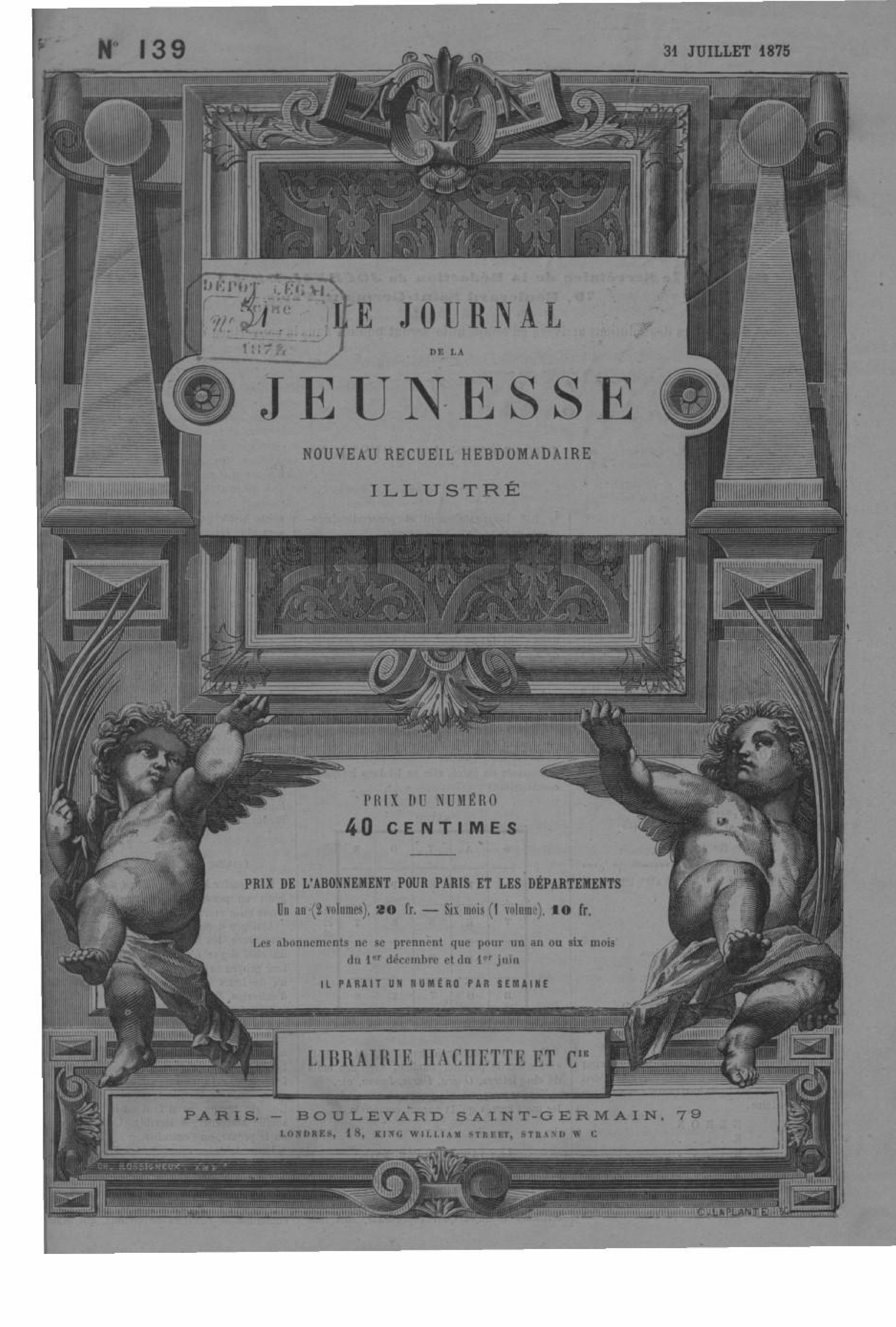
La *Nouvelle Géographie universelle* de M. Élisée Reclus se composera d'environ cinq cents livraisons, soit dix à douze beaux volumes grand in-8. Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément. Ainsi le premier volume embrassera l'Europe méditerranéenne (la Grèce, la Turquie, la Roumanie, la Serbie, l'Italie et la presqu'île des Pyrénées); le second, la France, l'Alsace-Lorraine et la Belgique; le troisième, la Suisse, l'Austro-Hongrie, l'Allemagne et la Hollande, etc. Nos souscripteurs, selon leurs ressources ou leurs études, pourront donc se procurer isolément les parties de ce grand ouvrage dont ils auront besoin, sans s'exposer au regret de ne posséder que des volumes dépareillés.

Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une couverture, et contenant au moins une gravure ou une carte tirée en couleurs, et généralement plusieurs cartes insérées dans le texte, se vend 50 centimes.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 8 mai 1875.

Le Gérant : R. Fouret.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2


N° 139
31 JUILLET 1875
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE. N° 4

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auron à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 5.

Δ4 ⁂ 4X ⁂ KX3XΨ7 ⁂
8ΔΩ8 ⁂ 7Δ4 ⁂ ✠756Ψ8 ⁂ X ⁂
0Δ8✠ ⁂ 1Ω4 ⁂ 7Δ8 ⁂
8ΔΩ8✠ ⁂ 7X ⁂ WΔ48✠ ⁂ X ⁂
0Δ8✠ ⁂ 1Ω4 ⁂ 3✠0ZX48 ⁂
8ΔΩ8 ⁂ 7Δ4 ⁂ 0Δ✠Ω6 ⁂ X ⁂ 0Δ8✠
⁂ 1Ω4 ⁂ ✠HΔΨ78✠ ⁂
8ΔΩ8✠ ⁂ 7X ⁂ 5Δ2Ψ8✠77✠ ⁂ X ⁂
0Δ8✠ ⁂ 1Ω4 ⁂ WΩ8Δ6 ⁂

NOTA. — Dans ce problème, contrairement à la règle ordinaire, la voyelle O est la lettre la plus fréquemment employée.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 9.

M*****, d*****, r**** p***-ê***?
E*** o* n'ê*** p**, v**** l* q*******.

N° 10.

L**, l**** s*** m**** l** e******* d* c***, q** l** g******, q** c***-c* n* s*** l** v***** d** l****.

ÉNIGME.

Le nom de ville que j'exprime,
Par ses deux extrémités rime.
Le tout, fin et commencement,
S'arrange symétriquement.

MAURICE D.

LES MOTS CARRÉS.

Ce jeu consiste à écrire cinq mots de cinq lettres. Pour construire un *mot carré*, on écrit le premier mot en ligne horizontale et en ligne perpendiculaire.

N E R O N
E . . . .
R . . . .
O . . . .
N . . . .

Les lettres ainsi disposées, il faut remplir les colonnes, de façon que chaque mot nouveau se lise horizontalement et perpendiculairement, comme dans cet exemple :

N E R O N
E S O P E
R O G E R
O P E R A
N E R A C

L'exemple le plus parfait, le modèle unique, nous vient des anciens. C'est une phrase latine de cinq mots formant un sens :

SATOR AREPO TENET OPERA ROTAS

Le laboureur Arépon conduit avec soin sa charrue.

On remarquera d'abord que la phrase se lit en commençant indifféremment par la première ou la dernière lettre.

Disposée en carré, elle se lit dans les quatre combinaisons :

SATOR.

S	A	T	O	R
A	R	E	P	O
T	E	N	E	T
O	P	E	R	A
R	O	T	A	S

SATOR. (à gauche, à droite et en bas, renversé)

On peut s'amuser à construire des mots carrés sur le premier modèle, avec des mots de cinq lettres, *Opéra*, *Paris*, *Junon*, etc.

Nos correspondants pourront nous adresser les mots carrés qu'ils auront composés.

LES TABLEAUX PARLANTS.

L'explication de cette nouvelle variété de problèmes est des plus simples. On décrit un tableau, imaginaire ou réel, et il s'agit de déterminer le sujet qu'il représente, soit une scène historique, un portrait, etc. Un exemp sera plus clair qu'une définition :

« Un jeune roi de France se présente deva le Parlement assemblé, en costume de chass un fouet à la main, et dit avec autorité *« L'État, c'est moi. »*

La réponse est facile, et l'on a déjà nomm LOUIS XIV.

Voici deux *Tableaux parlants* dont nos co respondants nous enverront l'explication :

TABLEAU N° 1.

Le tableau représente :

Au fond, une *ville* bâtie sur *sept collines* traversée par un *fleuve*.

Au deuxième plan, un *temple* gardé par d *animaux sacrés*.

Au premier plan, un *rocher*, du sommet d quel un condamné est précipité dans l'abîm

Quel est le nom : de la *ville*, des *sept co lines*, du *fleuve*, des *animaux sacrés*, et d *rocher* des condamnés?

TABLEAU N° 2.

ÉPISODE DU SIÉGE DE... EN 1628.

Le premier *Ministre* du *Roi de France* diri geait en personne les opérations du siég d'une *ville maritime française*.

Assiégés depuis neuf mois et déjà à bout d ressources, les habitants héroïques cherche un chef digne d'eux et capable de rafferm leur propre courage. Ils jettent les yeux su un de leurs concitoyens, issu d'une famil d'échevins, fils et petit-fils de maires. Il s'é tait d'abord exclusivement occupé des soi exigés par son commerce et par une fortu embarrassée ; mais nommé amiral à trent neuf ans, il avait déployé tout à coup de vér tables talents militaires et une indomptab fermeté. C'est lui qu'ils vont choisir.

La chute de la ville n'est plus qu'une que tion de temps, et il faut un homme qui l souffle son énergie terrible. Le héros hésit on le presse, on l'entraîne.

— Les notables se réunissent à l'Hôtel de Vill Avec sa façade de pierre tout unie, sa porte d forteresse, ses deux tours, son cordon de cr neaux et de mâchicoulis, son vaisseau symb lique sculpté, c'était bien la digne maiso commune de ces fiers marchands, qui avaie

secoué le joug de l'Angleterre, et qui revendiquaient leurs franchises et leurs priviléges.

C'est dans la grande salle du Conseil que le *héros* accepte le titre de Maire. Il se lève du fauteuil où il siége, tire son poignard et le plante dans la table :

« Je consens à être votre maire, dit-il, mais c'est à la condition qu'il me sera permis de plonger ainsi ce poignard dans le cœur du premier des défenseurs de la ville qui parlera de se rendre. »

La famine devint horrible, effroyable, à ce point que les détails révolteraient l'esprit le plus ferme. Lui, montrait à ses concitoyens un front toujours calme, presque gai. Administration intérieure, défense de la place, négociations avec l'Angleterre et le Roi, il faisait tout marcher de front. Le jour il présidait les Conseils, visitait les malades, exhortait les mourants; la nuit, il faisait des rondes et commandait lui-même des patrouilles. Quelques citoyens égarés par la souffrance, comprenant bien que seul il prolongeait cette résistance désespérée, voulurent l'assassiner et tentèrent d'incendier sa maison. Le héros, sans pitié pour les espions et les traîtres, se borna à faire mettre en prison ceux qui ne s'en prenaient qu'à lui, et redoubla d'efforts et de constance. Enfin, après avoir vu la flotte anglaise se montrer deux fois sans rien tenter, après avoir eu connaissance du traité par lequel ses infidèles alliés le livraient au ministre du Roi de France, voyant sa garnison réduite à *soixante-quatorze Français* et *soixante-deux Anglais*, il crut avoir fait et obtenu de ses compatriotes tout ce qui était humainement possible. Sur 2400 bourgeois armés pour défendre leur ville, 2326 étaient morts. Alors il demanda le premier qu'on se rendit au roi, et, oubliant tout grief personnel, il alla tirer de prison un de ses plus mortels ennemis, l'assesseur Raphaël Colin, et lui remit la garde de la ville, voulant faciliter ainsi la conclusion du traité.

Question. — Quel est le nom : du héros, de la ville assiégée, du Roi de France et de son premier ministre?

LES CHARADES EN ACTION.

Les *Charades en action* sont de véritables petites comédies qui, selon le mot choisi, peuvent se jouer dans un salon, un parc, un jardin. Nous nous proposons de consacrer plus tard une étude spéciale à cette récréation, en ce qui concerne les costumes, les décors, les accessoires, la mise en scène, la distribution des rôles, les répétitions, la représentation, l'orchestre, le souffleur, etc., etc.

Nous donnons aujourd'hui le scenario d'une *Charade* en action qui peut être jouée, soit à la ville, soit à la campagne. Sur ce canevas, les acteurs broderont un dialogue, écrit ou improvisé. L'imagination, l'esprit, l'entrain, la bonne humeur, ne leur feront pas défaut, et nous nous bornons à quelques indications sommaires.

Dans un prochain scenario, nous laisserons le mot de la charade à deviner.

Celui qui nous sert de thème est *Eclaireur*.

Il peut se jouer en quatre parties :

1 E.
2 *Claire*.
3 *Heure*.
4 Ensemble : *Éclaireur*.

Ou en trois seulement :

1 *Éclair*.
2 *Heure*.
3 *Éclaireur*.

Nous donnons plusieurs versions différentes. Les acteurs choisiront celle qui leur plaira le mieux.

EN QUATRE ACTES

E.

1re VERSION. — Une leçon de lecture ou d'écriture, par une institutrice, un précepteur ou un maître d'école. On insistera sur la lettre E.

2e VERSION. — On peut jouer une scène du *Bourgeois gentilhomme*, de Molière, acte II, scène 5, dans laquelle le Professeur de philosophie explique à M. Jourdain la nature des voyelles.

Dans le dialogue on pourra répéter la syllabe E : une interjection, *eh!* un appel, *hé!* une conjonction, *et*, une interrogation, *Eh?* etc.

CLAIRE.

1re VERSION. — Une des actrices prendra ce nom. Ses compagnes l'appellent : *Claire! Claire!*

La scène se passe le 12 août, *Sainte-Claire*. Quel cadeau va-t-on lui faire? Quelle surprise l'attend?

2e VERSION. — CLAIR. — La leçon de piano :

Au *clair* de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot.

3e VERSION. — CLERC. — Un des acteurs entre en scène avec une *feuille de papier timbré*. Il vient signifier un acte, aux termes duquel la représentation ne peut continuer. On demande pourquoi? Réponses diverses. Le clerc dresse procès-verbal : « L'an mil huit cent soixante-quinze, le..., moi, *clerc* de Me Loyal, etc. — Tous les acteurs sortent.

Dans le dialogue, on pourra répéter le mot : *Claire*, allons-nous-en. — On ne voit plus *clair*. — Que nous veut ce *clerc?* — Ses explications ne sont pas *claires*, etc.

HEURE.

1re VERSION. — On part pour la campagne, aux bains de mer, en voyage.

— Ne manquons pas le train.
— L'express part à cinq *heures* quarante.
— Il est quatre *heures* vingt.
— Vous avancez.
— J'ai l'*heure* de la Bourse.
— Moi, j'ai l'*heure* du chemin de fer.

2e VERSION. — Une affaire d'honneur à la suite d'une discussion, sur un sujet comique ou sérieux.

— Monsieur, vos armes?
— Deux aiguilles d'or sur champ d'azur.
— Votre *heure?* etc.

3e VERSION. — La leçon de géographie :

Quel est le chef-lieu du département de l'*Eure?*
— Evreux.
— Les ch.-lieux d'arrondissement? etc.

Dans le dialogue, on pourra répéter le mot : Tout n'est qu'*heur*, et malheur en ce monde. Rien ne sert de courir, il faut partir à l'*heure*.

EN TROIS ACTES.

ÉCLAIR

1re VERSION. — On entre dans la boutique d'un pâtissier. On mange des gâteaux :

— Moi une tarte aux fraises.
— Moi, un nougat.
— Moi, une bouchée à la reine.
— Moi, un *éclair*, etc.

2e VERSION. — Un orage. Le ciel est noir, de larges gouttes de pluie commencent à tomber. Tous les acteurs portent vivement la main à leurs yeux.

— Ah! quel *éclair*.
— En core un.
— Entendez-vous? quel coup de tonnerre!
— Le tonnerre est loin. En supposant que la lumière est instantanée, et en calculant que la vitesse du son est de 333 mètres par seconde, l'intervalle qui s'écoule entre l'*éclair* et le roulement donne la distance, etc.

Dans le dialogue, on pourra répéter le mot :

Un *éclair* de génie. Les yeux qui lancent des *éclairs* de colère, etc.

ENSEMBLE.

ÉCLAIREUR.

1re VERSION. — Un des acteurs, en costume de paysan, entre seul, marchant avec précaution; puis il appelle toute la troupe en disant d'un ton mystérieux :

— Le chemin est libre, suivez-moi sans parler, je vous servirai de guide et d'*éclaireur* jusqu'au prochain village.

2e VERSION. — Un *éclaireur* militaire vient reconnaître, les abords d'une place. Il observe l'horizon, explore les arbres de la forêt, etc.

Il est surpris et entouré par toute la troupe.

— C'est un espion!
— C'est un *éclaireur* ennemi.
— Conduisons-le au quartier-général, etc.

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS DES PROBLÈMES

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 4.

Trois hommes se jugent dans trois circonstances :

Le brave à la guerre,
Le sage dans la colère,
L'ami dans le besoin.

(*Proverbe oriental.*)

PROBLÈMES POINTÉS.

N° 6.

Le Tasse avait cette devise :
« Je ne demande rien, j'espère peu. »

N° 7.

Le tigre déchire sa proie et dort.
L'homme devient criminel et veille.

N° 8.

Le temps respecte peu ce qu'on a fait sans lui.

CHARADE

Laon — Cette.
L'an VII.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL DU SUPPLÉMENT Nº 2.

PROBLÈMES CHIFFRÉS Nos 2 ET 3, CHIFFRE DE STERNE Nos 3, 4, 5 ET RÉBUS.

Eléonore Schwarzenberg (Libejic, Bohème). — Louise et Marie E... (Grandcamp). — Mlles Lorut (Gannat, Allier). — Maurice Garnier (collège de Saint-Dizier). — Edward Berend. — Jeanne Dumazer (Bagnols, Gard).

Moins le rébus : Paule, Marie et Marthe M. (Gagny). — Jeanne Gaudin (Bordeaux). — Une colonie au milieu des bois.

Problème chiffré nº 3, chiffre de Sterne nos 3, 4, 5 et rébus : Louise Revelière (Vannes). — F. Guyot de Salins (Lorient). — Alphonse Lyon (Dieulefit). *Moins le rébus* : Berthe Griffand (Louhans).

Problèmes chiffrés nos 2 et 3 et chiffre de Sterne nº 4 : Emile Henriquez.

Problème chiffré nº 3, chiffre de Sterne nos 4 et 5 et rébus : Marcel Noyer (Dieulefit, Drôme).

Problèmes chiffrés nos 2 et 3 : Henriette Denonjay.

Chiffre de Sterne nos 3, 4, 5 et rébus : Georges Foray (Saint-Jean, Seine-et-Oise). — Adèle Gougé (Oran). — Paul et Alice Babled (Amiens).

Chiffre de Sterne nos 4 et 5 et rébus : Auguste et Henri Giraud (Marseille). — Pedro Ramirez (Paris). — Eugène de Biver (Aisne). — Ignace C. — H. — Guy (Carpentras).

Chiffre de Sterne nº 4 et rébus : Charles des Granges.

Chiffre de Sterne nos 3, 4, 5 : Aline Brische (Charleroi, Belgique). — Un élève de F. C. (Abbeville). — F. Rieunier (Rodez). — Quita Grieumard (Paris). — Nelly Durand (Trouville). — Nº 3 : L. Levasseur (Paris).

Rébus : Suzanne Le Breton (château de Saint-Melaine, Laval).

POST-SCRIPTUM. *Rappel du supplément nº 1* : Hélène Martin. — *Rappel du supplément nº 2* : Fanfan du Bel-Air. Toutes les questions.

SUPPLÉMENT Nº 3.

PROBLÈME CHIFFRÉ Nº 4, CHIFFRE DE STERNE, PROBLÈMES POINTÉS Nos 6, 7, 8 ET CHARADE.

Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais). — F.-D. Fanfan du Bel-Air. — J... L... (Vitry-le-François). — Louis Guitteau (Poitiers). — Octave Baze et divers. — L. C. — E. D. (Dijon). — Famille A. B. (Rouen). — Minerve, Tempête et Roquet. — Aricie Rémusat (Marseille). — Henriette Denonjay. — Joachim Labrouche (lycée de Saint-Louis de Gonzague, Bayonne). — Marcel Galuski. — Jeanne Dumazer (Bagnols-sur-Cèze, Gard). — Marie et Berthe V. — Maurice Trocmé (Paris). — Charles S. de L. — Em. P. (Paris). — Un élève de la pension Chavy de Lafosse (Suresnes). — Roger Lehideux (Brunoy). — Isabelle (Paris). — Une amazone (Auteuil). — Maurice B (Versailles). — Béatrix A. — Bianca (La Rochelle). — Julien S. (Besançon). — Louise Langelier (Paris). — Alice Méhouas. — Institution de Mlles Deschamps (Cuire près Lyon). — André Lehideux (Paris). — Emile Rimailho (lycée de Vanves). — Louise et Marie E. — Berthe Ronceret (Versailles). — Edouard Greux. — G. Willières (Ixelles). — A. Julien (château de Saint-Thierry près Reims). — Marie Bellot (Chatellerault). — Un habitant de Mars.

PROBLÈME CHIFFRÉ Nº 4 ET CHIFFRE DE STERNE Nos 6, 7 ET 8.

Une Orientale. — V. O. (collège Fontanes, Paris). — C. L. — Thérèse Pissis. — Elisabeth de Nanteuil (Malzey près Guise, Aisne). — Marguerite Morand. — Marie-Louise Frossard. — Mlles Chaper (Versailles). — Jules Bruncker (Neufchâteau). — M. N. (Angers). — Batereau (Angers). — A. Guedon (Charente). — Adrien Poiré (Paris). — Antoinette Guex (Paris). — Suzanne M. — Aimée D. (Paris). — Alphonse Lyon (Dieulefit). — Famille H. (Le Havre).

PROBLÈME CHIFFRÉ, Nº 4, CHIFFRE DE STERNE, nos 6, et 8.

Maurice D. (Saint-Quentin). — Mlles Ch. Gosselin. — Henri Ducrocq (Niort). — Maurice Guérin (Grandpré). — Jeanne Cyr (Deauville). — G. Paturet (Neufchateau). — Valentine Hennet de Bernoville (Trouville). — Noémie Lévy (Paris). — André Rémond (Versailles). — Réginalde de la Rhudaillé. — Gisèle de Cavillac. — Michéline de Trigonnant. — Sibylle de Frélissac. — Une petite Tourangelle (château de Chézelles, Indre-et-Loire). — René d'Hérouel (Vauxsous-Laon, Aisne). — Dorothée et Pierre de Grauw (Klarenbeek). — Madeleine et Marthe Lemazurier (Brest). — Maurice Maquet (Lille). — Une espiègle. — Amélie Charavil (l'Ermitage). — Mlles de Courrèges (Hautes-Pyrénées). — Maurice et Jules Ervat (Saint-Dié, Vosges). — Chollet (Angers). — S. F. E. — S. J. — C. F. (Paris).

PROBLÈME CHIFFRÉ Nº 4, ET CHIFFRE DE STERNE Nº 6.

Nelly et Elisa Basin (Saint-Pierre-d'Albigny, Savoie). — Emile et Henri Lecouturier (Les Andelys. — H. de Candan. — Maurice Dormoy (Bar-sur-Aube). — Léonce Jacquot (Nancy). — Henri Roux. — J. B. (signature oubliée). — Jacques Rouché. — La Sibylle de Cumes (Paris). — Lucie et Anatole de Thomassin. — Charles des Granges (Clermont-Ferrand). — P. Dubost (Paris). — J. Willotte, Paul Willotte (Lorient). — Samuel Guy (Rochefort). — R. Bernard (lycée de Toulouse). — J. M. — Le petit bonhomme d'Evreux.

PROBLÈME CHIFFRÉ Nº 4, CHIFFRE DE STERNE, NUMÉROS DIVERS.

A. Masse (Lille, nos 7 et 8). — Georges Masquelier (Lille, nos 6 et 7). — R. L. (nº 8).

PROBLÈME CHIFFRÉ Nº 4.

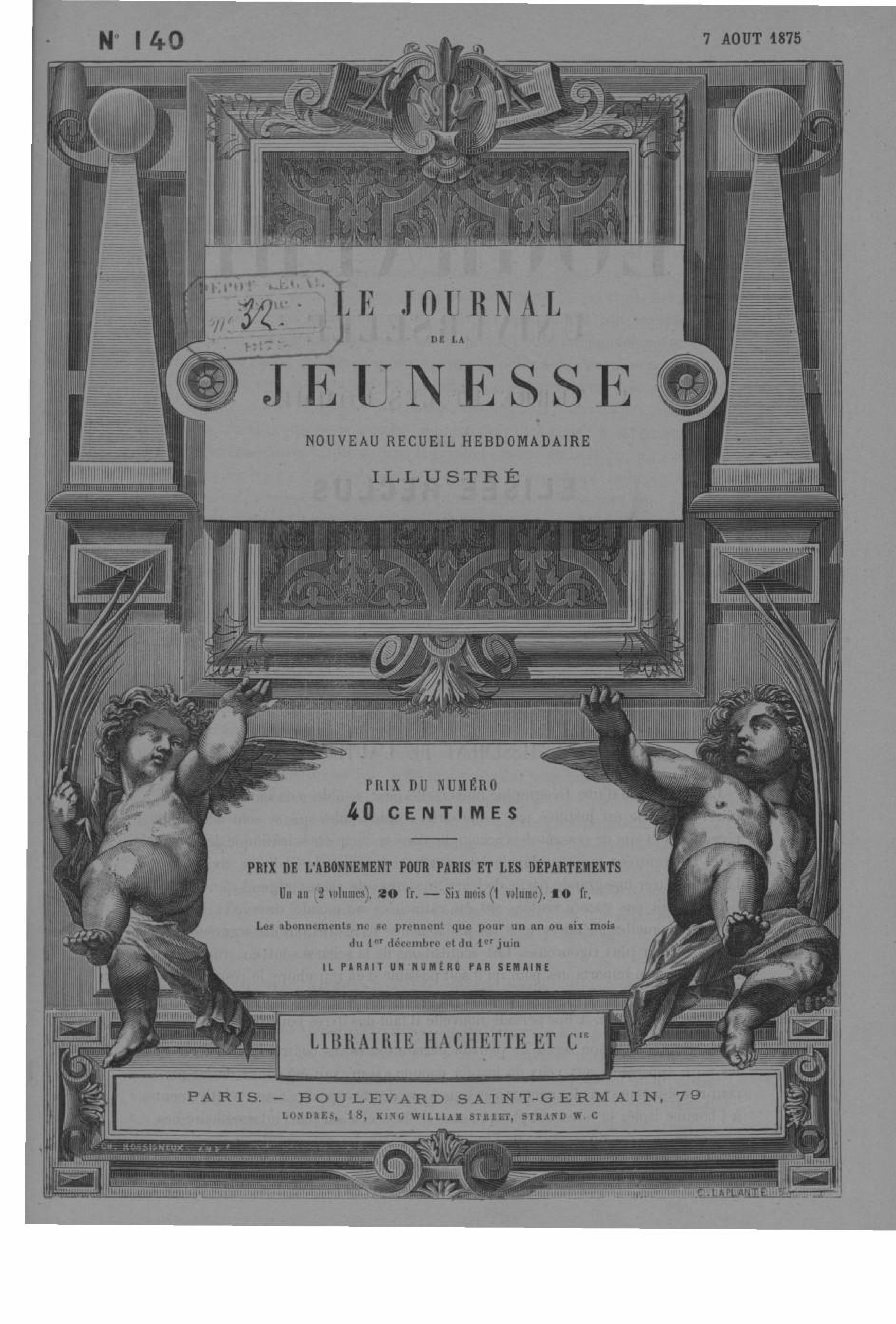
Robert, Georges et Marie-Thérèse de Prémont (château de Villers-Guislain (Nord). — Guinet Paul (Nancy, Meurthe-et-Moselle). — Pierre Le Boulleur de Courlon (Paris). — Louis Bongle (Orléans). — Jules Lévy (Paris). — Marie et Jeanne V. (Toulouse). — Charles Joliet junior (Asnières). — René de Balz (Paris). — Saint-Remy (Toul). — Paul Schoellhammer (Mulhouse). — Saint-André Gatineau (Paris). — Cécile-Jules Bapst (Le Tréport). — Diane D. (Paris). — Gilbert M. (Paris).

CHIFFRE DE STERNE, NUMÉROS DIVERS.

A. D. (Fécamp, nos 6, 7, 8). — Thérèse Brunet (Bordeaux, nos 6, 7, 8). — Louis et Joseph Pascal (Bordeaux, nos 6, 8). — Maurice Alauze (Bordeaux, nos 6, 8). — Emilie Hardy (Quaregnon, Belgique, nº 6). — Adolphe Duport, lycée Fontanes (Niort, nº 6). — H. Baguenier-Desormeaux (Cholet, Maine-et-Loire, nº 6). — Marie Bellot (Chatellerault, nº 6 et charade). — Marcel Le Poittevin (Cherbourg, nos 6, 8 et charade). — Mlle Agathe Arnict (Saint-Gilles, Saône-et-Loire, nos 6 et 7). — F. Tesseydre (Nîmes).

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

N° 140 7 AOUT 1875



LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

CET OUVRAGE CONTIENDRA

ENVIRON 2000 CARTES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

OU TIRÉES A PART

ET PLUS DE 600 GRAVURES SUR BOIS

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

La publication d'une Géographie universelle peut sembler une entreprise téméraire, mais elle est justifiée par les progrès considérables qui se sont accomplis récemment et qui ne cessent de s'accomplir dans la conquête scientifique de la planète. Les contrées qui sont depuis longtemps le domaine de l'homme civilisé ont laissé pénétrer une grande partie de leurs mystères ; de vastes régions que l'Européen n'avait pas encore visitées ont été rattachées au monde connu, et les lois mêmes auxquelles obéissent tous les phénomènes terrestres ont été scrutées avec une précision plus rigoureuse. Les acquisitions de la science sont en trop grand nombre et trop importantes pour qu'il soit possible d'en introduire le résumé dans quelque ouvrage ancien, fût-il même de la plus haute valeur, comme l'est celui de l'illustre Malte-Brun. A une période nouvelle il faut des livres nouveaux.

Ma grande ambition serait de pouvoir décrire toutes les contrées de la terre et les faire apparaître aux yeux du lecteur comme s'il m'avait été donné de les parcourir moi-même et de les contempler sous leurs divers aspects ; mais, relativement à l'homme isolé, la terre est presque sans limites, et c'est par l'intermédiaire des voyageurs que j'ai dû faire surgir l'infinie succession des paysages terrestres. Toutefois j'ai tâché de ne point suivre mes guides en aveugle et je me suis efforcé,

par d'incessantes lectures, de contrôler les descriptions et les récits. Avant de reproduire les paroles, j'ai toujours attendu de m'en être rendu un compte exact; j'ai fait revivre la nature autour de moi.

Mais cette nature elle-même change constamment avec les hommes qu'elle nourrit. Les mouvements intérieurs dressent ou rabaissent les montagnes, les eaux courantes déblayent le sol et l'entraînent vers la mer, les courants sapent les falaises et reconstruisent les archipels, la vie fourmille dans les flots et renouvelle sans fin la surface de la terre, enfin les peuples changent par l'agriculture, l'industrie, les voies commerciales, l'aspect et les conditions premières des continents qui les portent et ne cessent de se modifier eux-mêmes par les migrations et les croisements. La mobilité de tout ce qui nous entoure est infinie, et pourtant il faut essayer d'en donner une idée, dépeindre à la fois le milieu primitif et le milieu changeant. Déjà dans le livre *la Terre*, qui est en quelque sorte la préface de l'ouvrage actuel, j'ai tenté de décrire tous les mouvements généraux qui se produisent à la surface du globe; maintenant il s'agit de les suivre dans leurs détails à travers les continents et les mers. Pareille œuvre, je le sens, est bien difficile à mener à bonne fin, mais je trouve l'excuse de ma hardiesse dans la grandeur même de la tâche, et j'y dévoue sincèrement les heures rapides de ma vie. La goutte de vapeur qui brille un instant dans l'espace reflète sur sa molécule presque imperceptible l'univers qui l'entoure de son immensité : c'est ainsi que j'essaye de réfléchir le monde environnant.

La géographie conventionnelle qui consiste à citer les longitudes et les latitudes, à énumérer les villes, les villages, les divisions politiques et administratives, ne prendra qu'une place secondaire dans mon travail; les atlas, les dictionnaires, les documents officiels, fournissent sur cette partie de la science géographique tous les renseignements désirables. Je ne voudrais pas, en me donnant la facile besogne d'intercaler en grand nombre des tableaux de noms et de chiffres, accroître inutilement les dimensions d'un ouvrage qui sera déjà fort étendu, et je craindrais d'empiéter sur un domaine qui est celui de la cartographie et de la statistique pure. En ajoutant à mon livre de nombreuses cartes, je n'ai point eu non plus l'ambition de composer une sorte d'atlas et de dispenser ainsi le lecteur d'avoir recours aux ouvrages spéciaux. Tandis que les cartes générales ont pour but de donner à ceux qui les étudient tous les renseignements, sans exception, qui se rapportent à la configuration du sol et à la position des mers, les planches et les figures de la *Nouvelle Géographie universelle* sont destinées uniquement à mettre en relief les phénomènes dont il est question dans le texte; tout en restant dans les conditions obligatoires d'exactitude et de précision, elles négligeront les détails secondaires. Loin de remplacer un atlas, mes cartes ne font, pour ainsi dire, que le commenter, en expliquer le sens intime relativement aux phénomènes de la nature et aux événements de l'histoire.

Dans mon long voyage à travers le monde, des rivages de la Grèce, où commence notre civilisation européenne, aux formidables monts de glace qui défendent à l'homme les abords des terres antarctiques, je ne m'astreindrai point à un ordre absolument rigoureux. La nature étant elle-même fort diverse dans ses aspects et n'obéissant à aucun régime de régularité conventionnelle, il n'y aurait qu'un ordre tout extérieur à suivre toujours la même routine dans la description des pays. Il me semble plus vrai de me laisser diriger dans mon travail par l'importance relative des phénomènes qu'il s'agit de décrire et par les caractères distinctifs et l'état de culture des peuples qui se succéderont dans mes tableaux.

En commençant un travail d'une aussi grande étendue, mon devoir est de m'engager envers le lecteur à une extrême sobriété de langage. J'ai trop à dire pour ne pas être tenu à me garder de toute parole inutile ; je serai donc aussi bref qu'il me sera possible de l'être sans nuire à la clarté de l'exposition. La Terre est assez grande, et les quatorze cents millions d'hommes qui l'habitent présentent assez de diversités et de contrastes pour que l'on puisse en parler sans se livrer à des répétitions inutiles.

Malheureusement mon ouvrage, avec quelque soin que je l'aie préparé et que je le rédige, ne sera point exempt de nombreuses erreurs. Celles qui auront pour cause les transformations incessantes de la nature et de l'humanité ne sauraient être évitées, et je n'ai pas besoin de m'en excuser, car je ne puis avoir la prétention de devancer le temps. Mais je prévois aussi bien des erreurs qui proviendront, soit de l'ignorance des travaux de mes devanciers, soit, chose plus grave, de quelque préjugé dont je ne serais pas encore parvenu à me défaire. D'avance, je prie mes lecteurs de me pardonner. Du moins, puis-je leur promettre le scrupule dans le travail, la droiture dans les jugements, le respect continu de la vérité. C'est là ce qui me permet de m'adresser à eux plein de confiance, en les invitant à étudier avec moi cette « Terre Bienfaisante » qui nous porte tous et sur laquelle il serait si bon de vivre en frères !

ÉLISÉE RECLUS.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

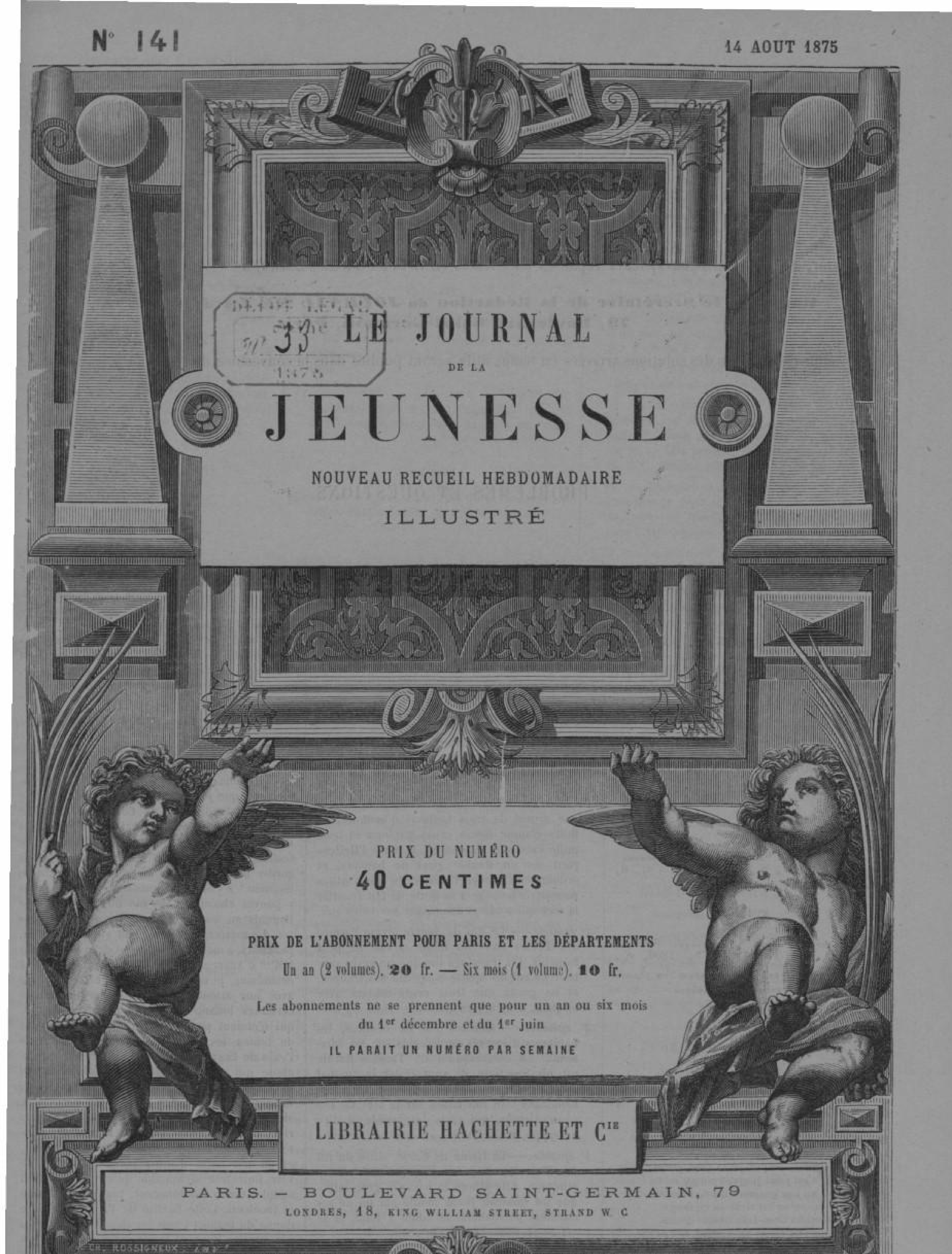
La *Nouvelle Géographie universelle* de M. Élisée Reclus se composera d'environ cinq cents livraisons, soit dix à douze beaux volumes grand in-8. Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément. Ainsi le premier volume embrassera l'Europe méditerranéenne (la Grèce, la Turquie, la Roumanie, la Serbie, l'Italie et la presqu'île des Pyrénées) ; le second, la France, l'Alsace-Lorraine et la Belgique ; le troisième, la Suisse, l'Austro-Hongrie, l'Allemagne et la Hollande, etc. Nos souscripteurs, selon leurs ressources ou leurs études, pourront donc se procurer isolément les parties de ce grand ouvrage dont ils auront besoin, sans s'exposer au regret de ne posséder que des volumes dépareillés.

Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une couverture, et contenant au moins une gravure ou une carte tirée en couleurs, et généralement plusieurs cartes insérées dans le texte, se vend 50 centimes.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 8 mai 1875.

Le Gérant : R. FOURET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2


N° 141
14 AOUT 1875
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. – BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C

SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE. N° 5

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 6.

⁂ 78ZBX81X ⁂ Z8VX6OY4 ⁂ V4 ⁂ 6X ⁂ SYWO ⁂ 7Y9 ⁂ 3X5Y63X8 ⁂ Y ⁂ 4Y ⁂ 28XYOW8X ⁂ 74W9 ⁂ HWX44X ⁂ 6X ⁂ 7XWO ⁂ 3Z66X8

⁂ YW ⁂ 2KYO ⁂ 74W9 ⁂ HWX ⁂ 7YOOX ⁂ 3X ⁂ BX4ZW89

⁂ YW ⁂ 2KVX6 ⁂ 74W9 ⁂ HWX ⁂ 9Y ⁂ BVX ⁂

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 11.

U* v*** d* p**** d* L*********, E*********: « A****, c'e** d* s*****; e* h***, c'e** d* l'o****. »

N° 12.

J*** F******* C***** d'H*********, n* p*** d* M******** e* 1755, m*** e* 1806, e** l'a***** d* c******* : L'O********, L* V**** c**********, L** C******* e* E******.

ÉNIGME.

N° 2.

On en fait à la ville ainsi qu'à la campagne;
On en fait en dormant, on en fait éveillé.
Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,
Peut se croire un moment seigneur de son village;
Le vieillard, oublier les glaces de son âge;
Un commis est ministre; un jeune abbé, prélat;
Le prélat... il n'est point jusqu'au simple soldat
Qui ne se soit un jour cru maréchal de France;
Et le pauvre lui-même est riche en espérance:
Et chacun redevient Gros-Jean comme devant.
Eh bien! chacun du moins fut heureux en rêvant!
C'est quelque chose encor que de faire un beau rêve;
A nos chagrins réels c'est une utile trêve;
Nous en avons besoin: nous sommes assiégés
De maux, dont à la fin nous sommes surchargés,
Sans ce délire heureux qui se glisse en nos veines.
Flatteuse illusion, doux oubli de nos peines,
Oh! qui pourrait compter les heureux que tu fais!
L'espoir et le sommeil sont de moindres bienfaits;
Délicieuse erreur, tu nous donnes d'avance
Le bonheur que promet seulement l'espérance.
Le doux sommeil ne fait que suspendre nos maux,
Et tu mets à la place un plaisir. En deux mots,
Quand je songe, je suis le plus heureux des hommes;
Et dès que nous croyons être heureux, nous le sommes.

LES TABLEAUX PARLANTS.

TABLEAU N° 3.

La bataille de...

Premier épisode. — Le *Roi des Perses* a réuni une armée de trois millions d'hommes, sa flotte compte douze cents trirêmes et trois mille vaisseaux de charge. Il passe l'Hellespont sur un double pont de bateaux, et ordonne de percer l'isthme du mont Athos pour livrer passage à sa flotte. Il fait fouetter la mer qui a osé endommager ses vaisseaux.

2e épisode. — Le *Roi de Sparte* arrête l'armée des Perses dans un défilé qu'elle ne peut franchir. Un transfuge indique un autre sentier. Le roi de Sparte congédie ses troupes, et ne garde que trois cents soldats avec lesquels il meurt en héros.

3e épisode. — Athènes est en cendres, les habitants dispersés ou réfugiés sur les vaisseaux. Le commandant de l'armée navale est un Spartiate et veut éviter le combat contre l'avis du *Général athénien*. Le *Lacédémonien* lève son bâton sur la tête de son contradicteur, qui reste impassible et dit: « Frappe, mais écoute. »

4e épisode. — La *Reine de Carie*, alliée du roi des Perses, est poursuivie par un navire athénien. Elle arbore le pavillon grec, attaque un vaisseau perse monté par un de ses ennemis personnels, le coule à fond, et se venge en échappant à l'ennemi.

5e épisode. — Le *Frère du poète tragique Eschyle* se jette à la nage, aborde un vaisseau perse, auquel il se cramponne de la main droite, puis de la main gauche. Les deux mains coupées, il saisit le navire avec ses dents, et ne lâche prise qu'après avoir été frappé à mort.

Question. — Quel est le nom:

De la *Bataille* entre les Perses et les Grecs, — du *Roi de Perse*, — du *Roi de Sparte* et du *Défilé*, — du *Général lacédemonien* et du *Général athénien*, — de la *Reine de Carie*, — et du *Frère d'Eschyle*?

TABLEAU N° 4.

Une représentation de... à...

« Je fis ma cour, l'autre jour à .. plus agréablement que je n'eusse jamais pensé. Nous y allâmes samedi, Mme de Coulanges, Mme de Bagnols, l'abbé Testu et moi. Nous trouvâmes nos places gardées: un officier dit à Mme de Coulanges que Mme de Maintenon lui faisait garder un siége auprès d'elle: vous voyez quel honneur! « Pour vous, madame, me dit-il, vous » pouvez choisir. » Je me mis avec Mme de Bagnols au second banc derrière les duchesses. Le maréchal de Bellefond vint se mettre, par choix, à mon côté droit; et devant c'étaient MMmes d'Auvergne, de Coislin, de Sully: nous écoutâmes, le maréchal et moi, cette tragédie avec une attention qui fut remarquée, et de certaines louanges sourdes et bien placées, qui n'étaient peut-être pas sous les fontanges de toutes les dames. Je ne puis vous dire l'exès de l'agrément de cette pièce: c'est une chose qui n'est pas aisée à représenter et qui ne sera jamais imitée; c'est un rapport de la musique, des vers, des chants, des personnes, si parfait et si complet, qu'on n'y souhaite rien. Les filles, qui font des rois et des personnages, sont faites exprès: on est attentif, et on n'a point d'autre peine que celle de voir finir une si aimable pièce; tout y est simple, tout y est innocent, tout y est sublime et touchant. Cette fidélité de l'Histoire Sainte donne du respect: tous les chants convenables aux paroles qui sont tirées des psaumes ou de la Sagesse, et mis dans le sujet, sont d'une beauté qu'on ne soutient pas sans larmes: la mesure de l'approbation qu'on donne à cette pièce, c'est celle du goût et de l'attention. J'en fus charmée, et le maréchal aussi, qui

sortit de sa place pour aller dire au Roi combien il était content, et qu'il était auprès d'une dame qui était bien digne d'avoir vu cette belle tragédie : le Roi vint vers nos places ; et après avoir tourné, il s'adresse à moi et me dit : « Madame, je suis assuré que vous avez été contente. » Moi, sans m'étonner, je répondis : « Sire, je suis charmée ; ce que je sens est au-dessus des paroles. » Le Roi me dit : L'auteur a bien de l'esprit. » Je lui dis : Sire, il en a beaucoup ; mais, en vérité, ces jeunes personnes en ont beaucoup aussi ; elles entrent dans le sujet, comme si elles n'avaient jamais fait autre chose. » Il me dit : « Ah, pour cela, il est vrai. » Et puis Sa Majesté s'en alla et me laissa l'objet de l'envie. Comme il n'y avait quasi que moi de nouvelle venue, il eut quelque plaisir de voir mes sincères admirations sans bruit et sans éclat. »

Question. — Quelle est *la femme célèbre du XVIIe siècle* qui a écrit cette lettre ? *le roi* qui la complimente ? Quel est *le titre de la tragédie, le nom du poete* qui l'a composée, *le lieu où elle est représentee*, et *par qui est elle jouée ?*

LES CHARADES EN ACTION.

Charade en action n° 2.

PREMIER ACTE.

DÉCOR. — *Le carreau des Halles Centrales.*

Une dame de la Halle, debout devant son étalage, cause avec une paysanne qui vient de vider son panier.

La paysanne. — Voilà ma récolte vendue, je m'en retourne ; je reviendrai samedi à la Halle. (*Elle sort.*)

Une bonne, un panier au bras, s'arrête pour marchander des légumes.

La dame de la Halle. — Voyez, mademoiselle, mon beau chasselas, mes jolies pêches de Montreuil.

La bonne. — Je voudrais seulement des légumes pour le pot-au-feu.

La dame de la Halle. — Choisissez : carottes, panais, navets, poireaux, frais comme la rosée, etc.

2e ACTE.

DÉCOR. — *La maison du garde.*

Devant la maison, une bergère, en robe de toile et en chapeau de paille, garde son troupeau, une houlette à la main.

Une jeune fille, en costume d'amazone, paraît.

L'amazone. — C'est toi, Colette. Je me suis égarée. As-tu vu passer la chasse ?

Colette. — Non, mademoiselle ; mais elle ne doit pas être loin ; le rendez-vous est au Carrefour des fées, près de l'étang.

En attendant, je vais vous donner une tasse de lait.

(*L'amazone boit. On entend le son du cor dans les bois.*

L'amazone. — J'entends le cor. Viens m'aider à remonter à cheval. (*Elles s'éloignent.*)

3e ACTE.

DÉCOR. — *Un salon moderne.*

Une jeune femme, assise au coin de la cheminée. Elle va à la fenêtre :

— Voilà ce qu'on appelle les Champs-Élysées, des arbres poudrés à blanc, l'été par la poussière, et l'hiver par le givre.... Quelle journée charmante que le premier janvier : des baraques sur les boulevards, de la neige dans les rues, des enfants avec des polichinelles, des gens endimanchés qui colportent des bonbons et des embrassades à domicile,... et le siècle a un an de plus.

(*Divers personnages entrent et lui souhaitent la bonne année. Cadeaux et bonbons.*)

« Maintenant que nous voilà réunis, grâce au jour de l'an, allons chez les grands parents qui nous attendent pour déjeuner en famille. »

ENSEMBLE.

DÉCOR. — *Une oasis dans le désert.*

Un musulman, le Koran à la main, est environné de tous les pèlerins de la caravane.

Le musulman. — Ouvrons le *Livre des Croyants*, tournons nos regards du côté de la Mecque, et adressons à Allah la prière du matin.

(*Ils prient.*)

Question. — Quel est le mot de la *Charade en action* dont on vient de lire le scenario ?

MÉTHODE GÉNÉRALE DE DÉCHIFFREMENT.

Avant d'aller plus loin dans la série graduée des problèmes chiffrés, il est nécessaire de donner une *Méthode générale de déchiffrement.* Les principes élémentaires contenus dans le premier supplément du 19 juin s'y retrouvent résumés, et complétés par des observations particulières.

Nous publierons prochainement un problème chiffré dont les mots ne seront pas séparés. En même temps, nous donnerons le modèle de plusieurs *Clefs indéchiffrables*, les *Grilles*, le *Cadran*, le *Jeu de cartes*, et de la *Clef rapide* qui défie la curiosité des plus subtils déchiffreurs.

§ 1er. — Pour résoudre un problème chiffré, la première chose à faire est de dresser le catalogue des caractères et de noter combien chacun est répété de fois.

§ 2. — Les mots composés d'un très-petit nombre de syllabes doivent être les premiers dont on s'occupe dans les opérations de déchiffrement. Ils laissent sans trop de peine les voyelles se révéler, et cette découverte conduit à celle des consonnes.

§ 3. — La voyelle E est la lettre la plus fréquemment répétée.

§ 4. — Supposons que vous avez découvert le mot *le*, et que vous ayez un autre mot de trois lettres dont les deux premières sont *l* et *e*, vous jugerez que la troisième est un *s.*

Si vous trouvez ensuite un mot de trois lettres dont les deux premières sont un *e* et un *s* (déjà connus), la troisième est un *t.*

La lettre *s* connue dans les mots de deux syllabes, vous trouverez facilement *si, sa.* La lettre *i* commençant un mot de deux syllabes vous donnera *il*, etc, etc.

§ 5. — Lorsque ces premières recherches auront révélé six lettres : *a, e, i, l, s, t*, on découvrira bientôt des mots composés d'un plus grand nombre de lettres, et en déterminant partout les lettres acquises, on marché de découverte en découverte. Enfin, quand on sera parvenu à connaitre ainsi plusieurs mots, on trouvera sans trop de peine les autres, en comblant les lacunes.

OBSERVATIONS PARTICULIÈRES.

Ces principes élémentaires déjà connus, voici des observations et des remarques particulières qui en forment le complément :

§ 6. — La voyelle E est la seule qui se double à la fin des mots : (*fusée*). Elle est triplée dans le participe passé féminin des verbes en *éer* (*créée*).

§ 7. — La lettre S est la seule qui, terminant un mot, puisse être précédée de trois lettres semblables, et qui sont toujours trois E.

§ 8. — Précédée de deux E, la dernière lettre d'un mot ne peut être que l'une des cinq suivantes, L M N R S : *réel, Bethléem, Européen, agréer, années.*

§ 9. — Lorsque la lettre E est l'avant-dernière d'un mot, ce mot se termine ordinairement par R, S ou Z.

§ 10. — Il n'y a que trois lettres qui, seules, forment un mot complet : A, O, Y.

§ 11. — La lettre A, dont l'usage est très-fréquent, se trouve souvent à la fin des mots de deux lettres, comme *la, ma, na, sa, ta.* — Elle précède d'ordinaire les lettres H, I, U, comme *ah, ai, au.*

§ 12. — La lettre O ne se rencontre à la fin d'un mot de deux lettres que dans trois cas : *do*, note de musique, *ho*, interjection, *Io*, nom mythologique.

§ 13. — La lettre Y s'emploie rarement, soit seule, soit dans le corps des mots.

§ 14. — La lettre Q ne s'emploie jamais, excepté à la fin des mots *coq* et *cinq*, sans être suivie de la voyelle U.

§ 15. — La lettre F se double généralement après une voyelle commençant un mot, excepté dans la conjonction *afin* et quelques mots peu usités.

§ 16. — Les mots formés de trois lettres offrent des difficultés dans le déchiffrement, lorsque la même lettre s'y trouve deux fois, comme dans *été, ici, non, ses.*

Il serait facile de multiplier ces observations particulières ; mais elles auraient le défaut d'embrouiller la Méthode générale qui vient d'être exposée.

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS DES PROBLÈMES.

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 5.

On n'a jamais tout son esprit à côté d'un sot ;
Toute sa bonté à côté d'un méchant ;
Tout son cœur à côté d'un égoïste ;
Toute sa politesse à côté d'un butor.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 9.

Mourir, dormir, rêver peut-être ?
Être ou n'être pas, voilà la question.

N° 10.

Les lions sont moins les esclaves de ceux qui les gardent, que ceux-ci ne sont les valets des lions.

ÉNIGME.

Solution double : Noyon ou Laval.

Parmi d'autres solutions exactes, nous signalerons :

Ava, ancienne capitale de Birmanie ; Callac (Côtes-du-Nord) ; Serres (Hautes-Alpes), etc.

LES TABLEAUX PARLANTS.

TABLEAU N° 1.

Au fond du tableau, *Rome*, traversée par le *Tibre*, et bâtie sur des collines. Sur la rive gauche du fleuve : le Capitole, le Cœlius, le Quirinal, le Viminal, l'Esquilin, le Palatin et l'Aventin ; sur la rive droite, le Janicule. (On nomme Rome la ville aux *sept Collines*, bien qu'il y ait un plus grand nombre de monticules, dont nous avons mentionné les plus importants.)

Au deuxième plan, le *Capitole*, gardé par les *Animaux sacrés*, les chiens et les oies.

Au premier plan, *La Roche tarpéienne*.

TABLEAU N° 2.

Jean Guiton, défenseur de *La Rochelle*, assiégée par le *Cardinal de Richelieu*, ministre de *Louis XIII*. (1628.)

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL DU SUPPLÉMENT N° 3.

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 4, CHIFFRE DE STERNE N°s 6, 7, 8 ET CHARADE.

Aimée Blech. — A. L. (Brunoy). — Léon Bertrand (Reims).

Moins la charade : Georges Meunié (Paris). — Un ami de la jeunesse. — Max Duret (lycée de Talence, Bordeaux). — Thérèse et Gaston Picard. — Radegonde d'Aubéry (La Fontaine, Vienne). — P. Constantin (Paris). — Philippe Renouard. — Henri Fournier (collége Rollin, Paris). — Metta D. de B. — Charles Michelet (Angers). — Louise Revelière (Vannes).

Problème chiffré n° 4 : E.-Raoul Duval. — Hélène Martin (Lagrange-Garat près Limoges). — Emile Henriquez (Genève). — Adolphe de Champeville (Montbrison).

Chiffre de Sterne, numéros divers : M. V. (n° 6 et charade). — Marie et Elisabeth de Sapicourt (château de Sapicourt, Marne, n°s 6 et 8). — G. Feray (n° 8).

SUPPLÉMENT N° 4

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 5. — PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE n°s 9 et 10. — TABLEAUX PARLANTS N°s 1 et 2. — ÉNIGME.

Edward Berend (Neuilly). — Nelly et Elisa Basin (Saint-Pierre d'Albigny, Savoie). — A. Masse (Lille). — Valentine Hennet de Bernoville. — Louise Langelier (Paris). — Bertrand Léon (Reims). — André Lehideux (Brunoy). — Arnold et Madeleine Lemazurier (Brest). — A. L. (Brunoy). — Lucie de Cantacuzène. — Adèle et Constance Vaillant (Foucquevillers, Pas-de-Calais). — Marguerite Morand (Saint-Amand Mont-Rond, Cher). — Thérèse Pissis (Saint-Amand). — Fanfan du Bel-Air. — P. et M. Batbedat (Bayonne). — Marie et Berthe V. (Corbeil). — E. D. (Dijon). — Schwingrouber (Cambrai). — Metta D. de B. — R. Bernard (Lycée de Toulouse). — Minerve, Tenipête et Roquet. — René Chollet (Angers). — Frédéric Moreau. — Roger Lehideux (Brunoy). — A. Constantin (Paris). — Tiney et Trottin (Côte d'Ingouville, Havre). — J. L. (Vitry-le-François). — Maurice Trocmé. — L'Amazone. — Julien S. (Paris). — Maurice B. (Versailles). — Diane et Robert (Toulouse). — H. B. S. (Grenoble). — Henri Fournier (collége Rollin). — Paul Bezançon (Paris). — Paul Willotte et J. Willotte (Lorient). — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente). — Pensionnat Deschamps (Cuire). — Louis et Benjamin Gardès (Paris). — Mlles Ch. Gosselin (Crotoy, Somme). — Jeanne Cyr (Biarritz). Antoinette Guex (Paris). — Famille K (Havre). — Louis Bouglé (Orléans). — Marcel Galuski. — Henri Ducrocq (Niort). — Maurice D. (Saint-Quentin). — Maurice Maquet (Lille). — Famille A. B. (Rouen). — Un habitant de Mars. — Bafereau (Angers). — C. M. — Emile Rimailho. — Gustave Willière (Ixelles). — Joachim Labrouche (institution Saint-Louis de Gonzague, Bayonne). — Aricie Rémusat (Marseille). — Louise et Marie E. de Grandcamp. — Noémie Lévy (Paris). — Dorothée et Pierre de Grauw (Klerenbeck). — Pierre le Boulleur de Courlon (Paris). — Nous autres S. E. O. (Nantes).

Moins l'énigme : Un historien, Un géographe et Un mathématicien. — Cécile Jules Bapst (Dieppe). — Maurice D. (Aube). — René de Batz (Paris). — Paul Schœllhammer (Mulhouse). — Samuel Guy (Rochefort). — Jeunesse (Talence, Gironde). — Deux Alsaciens. — Maurice et Jules Ernst (Saint-Dié). — Philippe Renouard. — Louise Revelière (Vannes). — Une Colonie dans les bois. — Henri Roux. — H. G. (Saumur). — Paule, Marie et Marthe M. (Gagny). — A. Jullien (château de Saint-Thierry).

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 5, CHIFFRE DE STERNE NUMÉROS DIVERS.

G. Masquelier (Lille, problème pointé n° 9. — Isabelle A. — Bertrand et Raton (Paris).

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 5. — TABLEAUX PARLANTS N°s 1 et 2.

Octave Baze. — Marie Bellot (Châtellerault). — Charles Joliet Junior (Asnières). — Roger Braun (Ville-d'Avray). — L'élève F. (Paris). — C. F. (Paris). — Emile et Henri Lecouturier (Andelys). — Jacques Rouché. — Aimée Blech et Paul-Albert Matter. — Louise D... (Niort, *énigme*).

CHIFFRE DE STERNE N°s 9 ET 10 ET TABLEAUX PARLANTS N°s 1 ET 2.

Léonie M. (St-Denis). — V. O. (collége Fontanes (Paris). — Elizabeth de Nanteuil (Malzy près Guise, Aisne). — Nelly Durand (Trouville). — Marguerite R. — Adrienne, Louise, Eugène et Paul de l'Ile Maurice (château de Fournil, Dordogne). — Jules Bruncher (Neufchâteau). — P. Marchant (Saint-Germain-en-Laye). — S. F. E. — Henri et Marguerite (Versailles, *énigme*). — Thérèse Brunet (Bordeaux). — Henri de la Rocheterie (château du Bouchet, Loiret). — Jeanne de Montbret (château de Romain, Marne). — M... V.... — Alfred de Prin (Poitiers). — Alice Perraul (Rully). — Une élève de Francis Crépin (Abbeville). — Le petit Voisin (Abbeville). — Raoul Roussel (Marseille). — Saint-Rémy (Toul). — Pierre Chévrier (Saint-Loup). — Raymond Pitrou (Tours). — Thérèse et Gaston Picard (Caryille). — Marie-Thérèse Maury (Niort). — Une petite Tourangelle (château de Chézelles). — Charlottes Surmay (Ham). — Maurice Guérin (Grandpré). — Marie Etcheverry (Bayonne). — Amédée Colonibel (Paris). — Adrien Poiré (Paris). — René d'Hérouel (Vaux-sous-Laon, Aisne, *énigme*). — Auguste Duhamelet (Fécamp, *énigme*). — Edmond Martin (lycée Fontanes, Niort, *énigme*). Marcel Le Poitteyin, Laure et Georges Le Poittevin, Joséphine D. (Cherbourg, *énigme*).

TABLEAU PARLANTS N°s 1 ET 2.

Ernest et Raoul Mallet (château de Jouy en Josas). — Mlles Voisin, Marguerite Roffay (Saumur). — Marguerite de Bertoult (château de Hautecloque, Pas-de-Calais). — Inez de Bourgoing (Mouron, Nièvre). — Marie Forquenot (château de Vauxvarennes, Marne). — Marie H. 25-1693 (Saint-Julien près Troyes, Aube). — Nina Bonnet (Grignon). — André Lamber (Aigrefeuille d'Aunis, Charente-Inférieure. — Armand de Matharel (collége Saint-François-Xavier, Vannes). — Famille B. de Fraimbois — Maurice Gallimard. — Marianne G. (Paris). — Marie Peltie (Angers). — Suzanne le Breton (château de Saint-Melaine, Laval). — Marie Collin Delavaud (Paris) — Quita Grieumard (Paris). — Deux cousines germaines (château de la Cour, Mayenne). — Gabriel Delalo (Brioude, Haute-Loire). — Louis Régnie (Gisors). — Adolphe Duport (lycée Fontanes, Niort) — Raoul du Portail (Soissons, Aisne) — Emmanuel R. (Andilly, Seine-et-Oise). — Jacques de Lombardière (Seine-Port, Seine-et-Marne). — Lou Vayssié (Angers, *énigme*). — Aline Brixhe (Charlero *énigme*). — Petrus B. B. — Deslis (lycée de Tours) — Adrien de Gaullier (Villa Beaulieu près Niort) — Charles des Granges (Clermont). — Henri Pohl Bordeaux). — Valentine et Béatrix de B*** (Rodez) — M. C. (château de Moray près Haybes). — A. Merle (Plombières, Vosges). — Marie Vincen (Saint-Etienne, Loire). — Une abonnée de Mantes Joseph Desjoyaux. — Louis Mallet (Poligny, Jura) — Querotte Maurice (Saint-Quentin). — Juli Gasquet (Nîmes). — Narguerite et Madeleine de C — Albert-Vidal Naquet. — Edmond de la Guérivière. — Jules Bouvier (Chonas). — L. Jacque (Nancy). — Marie et Georges M... y Ismeppe (Liège) — Jeanne V. (Toulouse). — Germaine de Gondrecourt. — Marie Poitevin (Saint-Jean-d'Angély). — Edouard Franchetti (Venise). — Jeanne Froussar (Paris). — L. Rieunier (Rodez, *énigme*). — Deux cousines (Bellevue, Seine-et-Oise, *énigme*). — Marie et Elisabeth de Sapicourt (château de Sapicourt, Marne, *énigme*). — Un élève de l'institution Chary De Lafosse. — Lainé. — Henri Cuéno (collége de Châlon). — Armelle Lucas (villa Armelle Paimbœuf).

TABLEAUX PARLANTS N° 1.

Louis Duperré (Fougerolles). Une périgourdine, M T. de B. — Mirette. — Nelly Durand. — Emil Hardy (Quaregnon près Mons, Belgique). H. Cucl (institution Saint-Charles, St-Brieuc). — A. Stor (Gand, Belgique). — Bertrand Léon (Reims).

TABLEAUX PARLANTS N° 2.

Louis Severin (Bruxelles). — Henri Kortz (élève d 6e au lycée de Vesoul). — C. Brault (Yères, Seine-et-Oise). — Marcel l'Heureux (Paris). G. K. Achille Payen (Paris). — Francisque C. (Asnières

PROBLÈME CHIFFRÉ, N° 5

Julienne et Auguste d'Aussy (Thourout, Belgique). Marcel N. (Paris). — Christian Schefer (Paris). Julien et Michel Levgüer (Saint-Gratien).

CHIFFRE DE STERNE, NUMÉROS DIVERS.

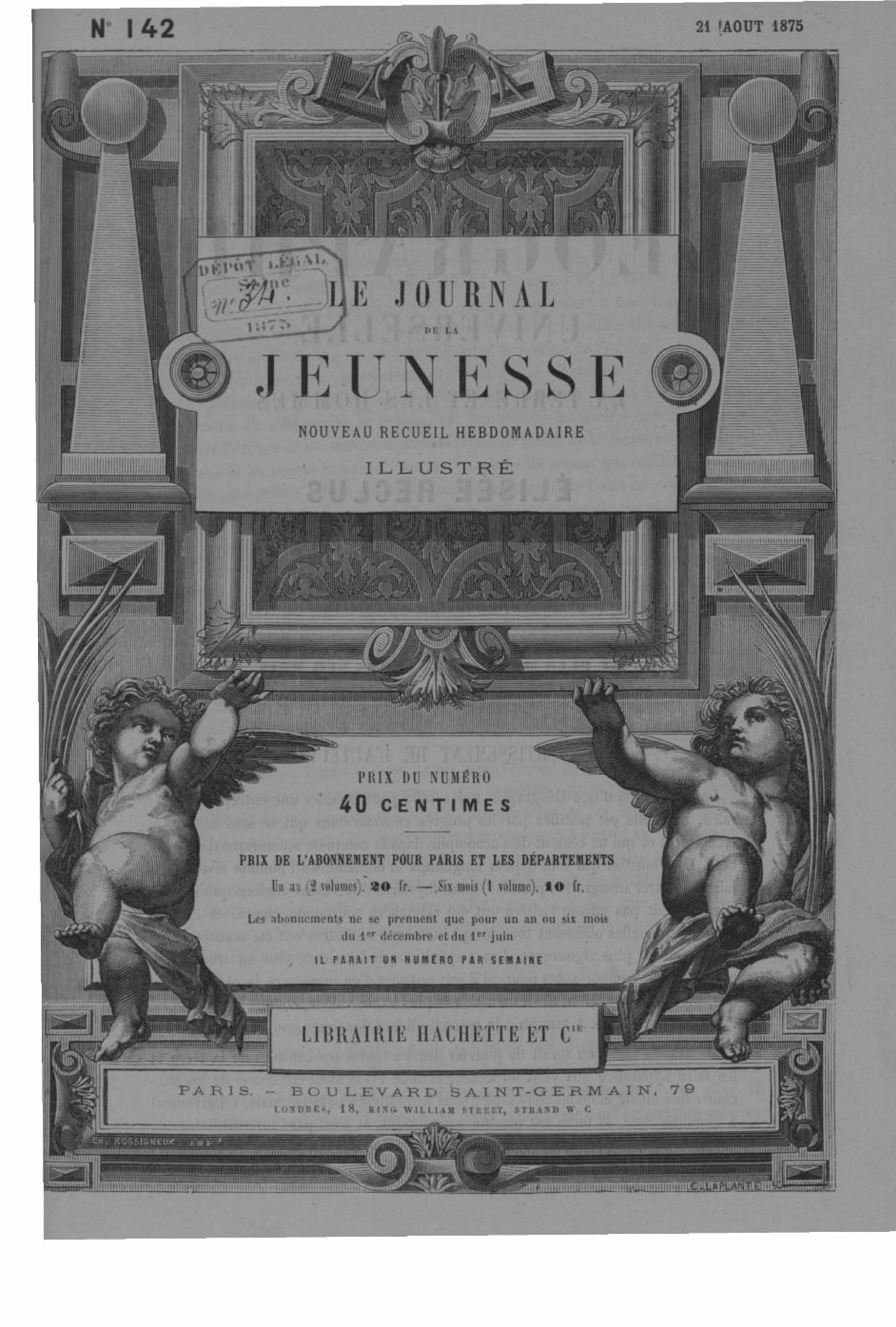
Gatineau (Paris n°s 9 et 10). — Bidel (n° 10). Emmanuel R. (Andilly, Seine-et-Oise).

ÉNIGME.

Ernest B. (Paris). — Achille Faure (Paris). — Gilbert M — Julien Barier (Bordeaux). — Alexandrine Lan (Tours).

P.-S. — Presque tous nos correspondants ont envoy des *Mots carrés*, des *Enigmes*, des *Charades*, etc Nous en publierons avec la mention des auteurs.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2


N° 142
21 AOUT 1875
DÉPÔT LÉGAL
Seine
N° 74
1875
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. – BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C
CH. ROSSIGNEUX
C. LAPLANTE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

CET OUVRAGE CONTIENDRA

ENVIRON 2000 CARTES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

OU TIRÉES A PART

ET PLUS DE 600 GRAVURES SUR BOIS

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

La publication d'une Géographie universelle peut sembler une entreprise téméraire, mais elle est justifiée par les progrès considérables qui se sont accomplis récemment et qui ne cessent de s'accomplir dans la conquête scientifiqne de la planète. Les contrées qui sont depuis longtemps le domaine de l'homme civilisé ont laissé pénétrer une grande partie de leurs mystères ; de vastes régions que l'Européen n'avait pas encore visitées ont été rattachées au monde connu, et les lois mêmes auxquelles obéissent tous les phénomènes terrestres ont été scrutées avec une précision plus rigoureuse. Les acquisitions de la science sont en trop grand nombre et trop importantes pour qu'il soit possible d'en introduire le résumé dans quelque ouvrage ancien, fût-il même de la plus haute valeur, comme l'est celui de l'illustre Malte-Brun. A une période nouvelle il faut des livres nouveaux.

Ma grande ambition serait de pouvoir décrire toutes les contrées de la terre et les faire apparaître aux yeux du lecteur comme s'il m'avait été donné de les parcourir moi-même et de les contempler sous leurs divers aspects ; mais, relativement à l'homme isolé, la terre est presque sans limites, et c'est par l'intermédiaire des voyageurs que j'ai dû faire surgir l'infinie succession des paysages terrestres. Toutefois j'ai tâché de ne point suivre mes guides en aveugle et je me suis efforcé,

par d'incessantes lectures, de contrôler les descriptions et les récits. Avant de reproduire les paroles, j'ai toujours attendu de m'en être rendu un compte exact ; j'ai fait revivre la nature autour de moi.

Mais cette nature elle-même change constamment avec les hommes qu'elle nourrit. Les mouvements intérieurs dressent ou rabaissent les montagnes, les eaux courantes déblayent le sol et l'entraînent vers la mer, les courants sapent les falaises et reconstruisent les archipels, la vie fourmille dans les flots et renouvelle sans fin la surface de la terre, enfin les peuples changent par l'agriculture, l'industrie, les voies commerciales, l'aspect et les conditions premières des continents qui les portent et ne cessent de se modifier eux-mêmes par les migrations et les croisements. La mobilité de tout ce qui nous entoure est infinie, et pourtant il faut essayer d'en donner une idée, dépeindre à la fois le milieu primitif et le milieu changeant. Déjà dans le livre *la Terre*, qui est en quelque sorte la préface de l'ouvrage actuel, j'ai tenté de décrire tous les mouvements généraux qui se produisent à la surface du globe ; maintenant il s'agit de les suivre dans leurs détails à travers les continents et les mers. Pareille œuvre, je le sens, est bien difficile à mener à bonne fin, mais je trouve l'excuse de ma hardiesse dans la grandeur même de la tâche, et j'y dévoue sincèrement les heures rapides de ma vie. La goutte de vapeur qui brille un instant dans l'espace reflète sur sa molécule presque imperceptible l'univers qui l'entoure de son immensité : c'est ainsi que j'essaye de réfléchir le monde environnant.

La géographie conventionnelle qui consiste à citer les longitudes et les latitudes, à énumérer les villes, les villages, les divisions politiques et administratives, ne prendra qu'une place secondaire dans mon travail ; les atlas, les dictionnaires, les documents officiels fournissent sur cette partie de la science géographique tous les renseignements désirables. Je ne voudrais pas, en me donnant la facile besogne d'intercaler en grand nombre des tableaux de noms et de chiffres, accroître inutilement les dimensions d'un ouvrage qui sera déjà fort étendu, et je craindrais d'empiéter sur un domaine qui est celui de la cartographie et de la statistique pure. En ajoutant à mon livre de nombreuses cartes, je n'ai point eu non plus l'ambition de composer une sorte d'atlas et de dispenser ainsi le lecteur d'avoir recours aux ouvrages spéciaux. Tandis que les cartes générales ont pour but de donner à ceux qui les étudient tous les renseignements, sans exception, qui se rapportent à la configuration du sol et à la position des mers, les planches et les figures de la *Nouvelle Géographie universelle* sont destinées uniquement à mettre en relief les phénomènes dont il est question dans le texte ; tout en restant dans les conditions obligatoires d'exactitude et de précision, elles négligeront les détails secondaires. Loin de remplacer un atlas, mes cartes ne font, pour ainsi dire, que le commenter, en expliquer le sens intime relativement aux phénomènes de la nature et aux événements de l'histoire.

Dans mon long voyage à travers le monde, des rivages de la Grèce, où commence notre civilisation européenne, aux formidables monts de glace qui défendent à l'homme les abords des terres antarctiques, je ne m'astreindrai point à un ordre absolument rigoureux. La nature étant elle-même fort diverse dans ses aspects et n'obéissant à aucun régime de régularité conventionnelle, il n'y aurait qu'un ordre tout extérieur à suivre toujours la même routine dans la description des pays. Il me semble plus vrai de me laisser diriger dans mon travail par l'importance relative des phénomènes qu'il s'agit de décrire et par les caractères distinctifs et l'état de culture des peuples qui se succéderont dans mes tableaux.

En commençant un travail d'une aussi grande étendue, mon devoir est de m'engager envers le lecteur à une extrême sobriété de langage. J'ai trop à dire pour ne pas être tenu à me garder de toute parole inutile : je serai donc aussi bref qu'il me sera possible de l'être sans nuire à la clarté de l'exposition. La Terre est assez grande, et les quatorze cents millions d'hommes qui l'habitent présentent assez de diversités et de contrastes pour que l'on puisse en parler sans se livrer à des répétitions inutiles.

Malheureusement mon ouvrage, avec quelque soin que je l'aie préparé et que je le rédige, ne sera point exempt de nombreuses erreurs. Celles qui auront pour cause les transformations incessantes de la nature et de l'humanité ne sauraient être évitées, et je n'ai pas besoin de m'en excuser, car je ne puis avoir la prétention de devancer le temps. Mais je prévois aussi bien des erreurs qui proviendront, soit de l'ignorance des travaux de mes devanciers, soit, chose plus grave, de quelque préjugé dont je ne serais pas encore parvenu à me défaire. D'avance, je prie mes lecteurs de me pardonner. Du moins, puis-je leur promettre le scrupule dans le travail, la droiture dans les jugements, le respect continu de la vérité. C'est là ce qui me permet de m'adresser à eux plein de confiance, en les invitant à étudier avec moi cette « Terre Bienfaisante » qui nous porte tous et sur laquelle il serait si bon de vivre en frères!

ÉLISÉE RECLUS.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

La *Nouvelle Géographie universelle* de M. Élisée Reclus se composera d'environ cinq cents livraisons, soit dix à douze beaux volumes grand in-8. Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément. Ainsi le premier volume embrassera l'Europe méditerranéenne (la Grèce, la Turquie, la Roumanie, la Serbie, l'Italie et la presqu'île des Pyrénées); le second, la France, l'Alsace-Lorraine et la Belgique; le troisième, la Suisse, l'Austro-Hongrie, l'Allemagne et la Hollande, etc. Nos souscripteurs, selon leurs ressources ou leurs études, pourront donc se procurer isolément les parties de ce grand ouvrage dont ils auront besoin, sans s'exposer au regret de ne posséder que des volumes dépareillés.

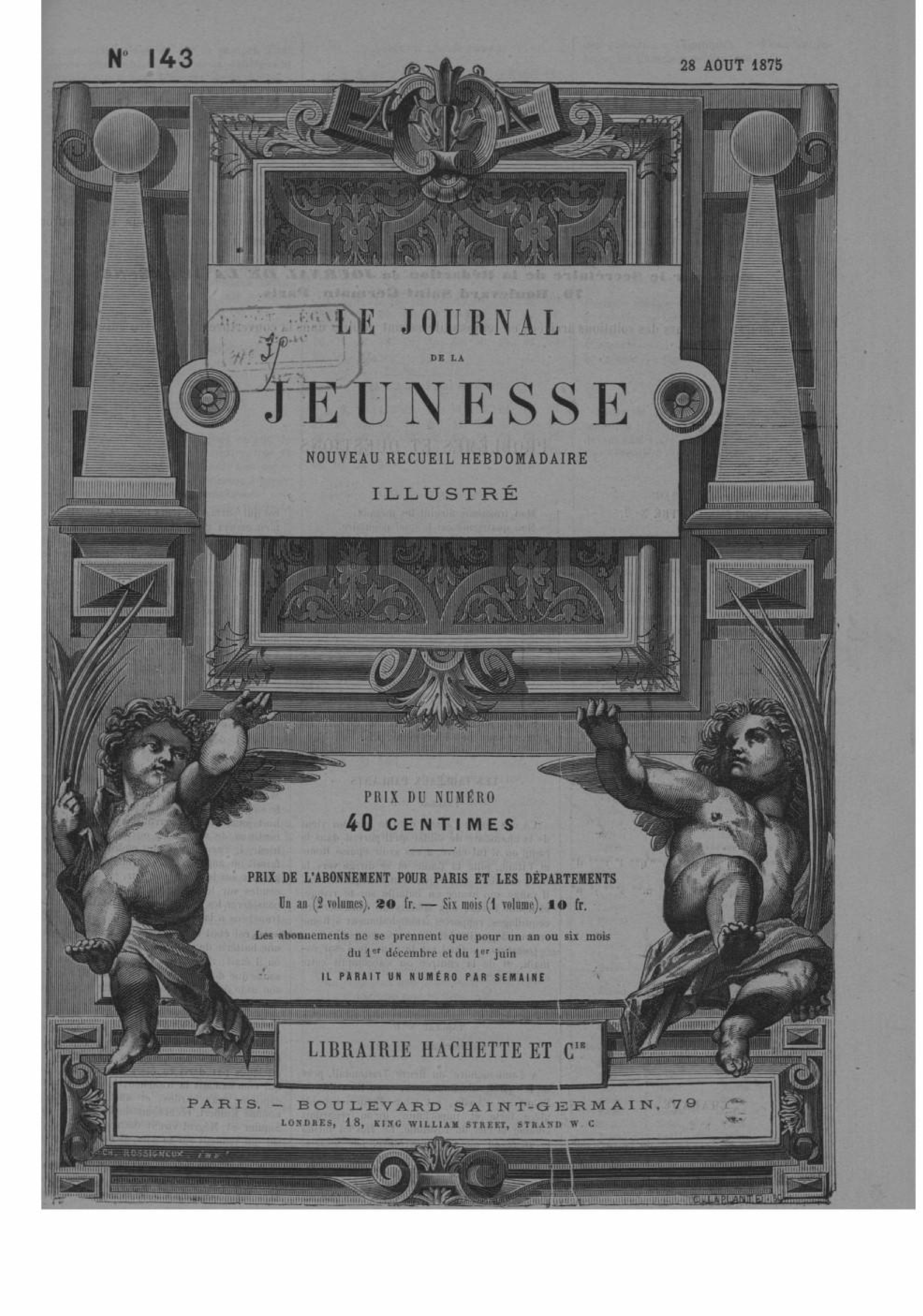
Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une couverture, et contenant au moins une gravure ou une carte tirée en couleurs, et généralement plusieurs cartes insérées dans le texte, se vend 50 centimes.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 8 mai 1875.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

Le Gérant : R. FOURET.

N° 143 28 AOUT 1875



SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE. N° 6

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auroi à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 7.

W32W *** 9S55X ***
W32W *** 6S55X ***
W32W *** 4S55X ***

Voir la *Méthode générale de déchiffrement*, du *supplément n°* 5, du 14 août 1875 n° 141.

Dans ce problème, contrairement à la règle ordinaire, la lettre E n'est pas la plus fréquemment répétée.

PROBLÈMES POINTÉS

(CHIFFRE DE STERNE)

N° 13.

Q**** l* d****** d** G******* e*****, i* p*** u**. p****** d* p******** e* l* l**** v*** l* s*****, e* d* c**** p******** n***** M***** (M*******).

N° 14.

D*** v*** m**************
« L* j*** n'e** p** p*** p** q** l* f*** d* m** c**** »
P*** v***, à q** d** G**** m** s*** j* n* d*** r***

ÉNIGME

N° 3.

D'un berger de Juda secondant le courage,
J'étendis à ses pieds l'insulteur arrogant,
Et plus tard, quand mon nom fut l'éclair d'un orage,
J'ai vu fuir devant moi le Roi-Soleil enfant.

(*Énigme d'après la communication de Mlle Nelly Durand.*)

CHARADE

N° 2.

Mon premier est une forme du langage que tout le monde comprend et que personne ne parle.

Mon second est la caricature de l'homme dans les animaux de Grandville.

Mon troisième étreint les métaux.

Mon quatrième est le duel populaire.

Mon tout a fait reculer César dans sa neuvième campagne des Gaules, avant de figurer à son triomphe.

(*Charade d'après la communication de M. Emmanuel R.*)

LOGOGRIPHE

N° 1.

Avec vingt-cinq compagnons, je formule toutes les idées humaines.

Seul, je suis le général à la tête de cette légion, et sans moi, Paris serait pris.

LES TABLEAUX PARLANTS

TABLEAU N° 5.

Un des Douze Césars, dont le surnom vient de la chaussure de soldat qu'il portait dans le camp où il fut élevé, après avoir épuisé Rome et l'Italie, pille la Gaule et se dirige vers la mer, simulant une expédition belliqueuse. Là, il range son armée en bataille sur le rivage, et donne l'ordre aux soldats de ramasser des coquillages, rapportés triomphalement à Rome comme dépouilles de l'Océan conquis.

Question. — Quel est le nom du César romain, et de la contrée où s'accomplit cette expédition ?

TABLEAU N° 6.

La mort de... roi de...

A l'embouchure du fleuve Tristendall, près de la marche de Danemark, entre les villes de Bahus et d'Auslo, est situé Frederickshald, place forte et importante, qu'on regardait comme la clef du royaume. Le *Roi* en forma le siége au mois de décembre. Les soldats, transis de froid, pouvaient à peine remuer la terre endurcie sous la glace; c'était ouvrir la tranchée dans une espèce de roc; mais ils ne pouvaient se rebuter en voyant à leur tête un roi qui partageait leurs fatigues. Jamais le r n'en essuya de plus grandes; sa constitutio éprouvée par dix-huit ans de travaux pénible s'était fortifiée au point qu'il dormait, en plei champ, en Norvége, au cœur de l'hiver, sur d la paille ou sur une planche, enveloppé seule ment d'un manteau, sans que sa santé en fû altérée. Plusieurs de ses soldats tombaien morts de froid dans leurs postes, et le autres, presque gelés, voyant leur roi qu souffrait comme eux, n'osaient proférer un plainte.

Avec ce corps de fer, gouverné par une âm si hardie et si inébranlable, dans quelque éta qu'il pût être réduit, il n'avait point de voisi auquel il ne fût redoutable.

Le 11 décembre, jour de Saint-André, alla, sur les neuf heures du soir, visiter tranchée; et ne trouvant pas la parallèle asse avancée à son gré, il parut très-méconten M. Mégret, ingénieur français, qui conduisai le siégé, l'assura que la place serait prise dan huit jours. « Nous verrons, » dit le roi, et continua de visiter les ouvrages avec l'ingé nieur. Il s'arrêta dans un endroit où le boya faisait un angle avec la parallèle; il se mit genoux sur le talus intérieur, et, appuyant se coudes sur le parapet, resta quelque temps considérer les travailleurs, qui continuaient le tranchées à la lueur des étoiles.

Le roi était exposé presque à demi-corps une batterie de canon, pointée vis-à-vis l'angl où il était; il n'y avait alors auprès de sa per sonne que deux Français; l'un était M. Siquier son aide de camp, homme de tête et d'exécu tion, qui s'était mis à son service en Turquie et qui était particulièrement attaché au princ de Hesse; l'autre était cet ingénieur. Le cano tirait sur eux à cartouche; mais le roi, qui s découvrait davantage, était le plus exposé : quelques pas derrière était le comte Swerin qui commandait la tranchée; le comte Posse capitaine aux gardes, et un aide de camp nommé Kulbert, recevaient des ordres de lui Siquier et Mégret virent dans ce moment l roi qui tombait sur le parapet en poussant un grand soupir; ils s'approchèrent, il était déj mort : une balle pesant une demi-livre l'avai atteint à la tempe droite, et avait fait un trou dans lequel on pouvait enfoncer trois doigts

sa tête était renversée sur le parapet, l'œil gauche était enfoncé, et le droit entièrement hors de son orbite. L'instant de sa blessure avait été celui de sa mort; cependant il avait eu la force, en expirant d'une manière si subite, de mettre, par un mouvement naturel, la main sur la garde de son épée, et était encore dans cette attitude. A ce spectacle, *Mégret*, homme singulier et indifférent, ne dit autre chose sinon : « Voilà la pièce finie, allons souper. » Siquier court sur-le-champ avertir le comte Swerin. Ils résolurent ensemble de dérober la connaissance de cette mort aux soldats, jusqu'à ce que le prince de Hesse en pût être informé. On enveloppa le corps dans un manteau gris : Siquier mit sa perruque et son chapeau sur la tête du roi; en cet état on le transporta, sous le nom du capitaine Carlsberg, au travers des troupes, qui voyaient passer leur roi mort sans se douter que ce fût lui.

Question. — Quel est le *Roi du Nord?*

LES MOYENS MNÉMONIQUES

Les *moyens mnémoniques* sont autant de clefs à l'aide desquelles la mémoire fixe et classe des faits sans ordre ou sans lien apparent. Il suffit d'avoir eu des examens à passer pour s'être créé des clefs mnémoniques.

Une des plus curieuses est celle imaginée par Napoléon I[er], lorsqu'il commandait l'armée d'Italie :

« *Si, de Parme comme centre, avec un rayon égal à soixante lieues, on décrit une demi-circonférence, cette demi-circonférence passe par tous les sommets des Alpes.* »

En appliquant ce système à la topographie de Paris, et prenant la Bourse comme centre, on enfermerait dans un cercle assez restreint neuf théâtres : *Vaudeville, Théâtre français, Palais-Royal, Variétés, Bouffes, Opéra-Comique, Opéra*, et, par rayon prolongé, le *Gymnase*.

La date de la bataille d'Issus est 333 : trois S, trois 3.

Le mot latin URNA et les initiales de mon professeur, P. M., donnent la première lettre de tous les *traités du règne de Louis XIV* :

Utrecht, — *Riswick*, — *Nimègue*, — *Augsbourg*, — *Pyrénées*, — *Munster* (ou *Westphalie*, — *Équilibre européen*, 1648).

On pourrait multiplier les exemples à l'infini. Le plus répandu et le plus commode des moyens mnémoniques est de faire un nœud à son mouchoir; mais je doute qu'il soit infaillible pour retenir, par exemple, la nomenclature des Corps simples ou la chronologie des Rois de France.

Les lecteurs pourront nous envoyer des exemples de *Moyens mnémoniques*, dont les plus intéressants seront publiés.

LES TABLES MAGIQUES

(Communication de M[lle] Hélène Martin.)

A l'aide des sept *Tables magiques* qui suivent, écrites sur des cartes, on peut deviner un nombre pensé de 1 à 100. Pour cela, on fait désigner les différentes cartes où il se trouve, et l'on en additionne les premiers chiffres dont le total donne le nombre pensé.

Exemple : Soit 20 le nombre pensé. Il se trouve dans les *Tables* C et E. On additionne les premiers chiffres qui sont 4 et 16 dont le total est 20.

TABLE A. (*As de cœur.*)

1. 3. 5. 7. 9. 11. 13. 15. 17. 19. 21. 23. 25. 27. 29. 31. 33. 35. 37. 39. 41. 43. 45. 47. 49. 51. 53. 55. 57. 59. 61. 63. 65. 67. 69. 71. 73. 75. 77. 79. 81. 83. 85. 87. 89. 91. 93. 95. 97. 99.

TABLE B. (*Roi de cœur.*)

2. 3. 6. 7. 10. 11. 14. 15. 18. 19. 22. 23. 26. 27. 30. 31. 34. 35. 38. 39. 42. 43. 46. 47. 50. 51. 54. 55. 58. 59. 62. 63. 66. 67. 70. 71. 74. 75. 78. 79. 82. 83. 86. 87. 90. 91. 94. 95. 98. 99.

TABLE C. (*Dame de cœur.*)

4. 5. 6. 7. 12. 13. 14. 15. 20. 21. 22. 23. 28. 29. 30. 31. 36. 37. 38. 39. 44. 45. 46. 47. 52. 53. 54. 55. 60. 61. 62. 63. 68. 69. 70. 71. 77. 78. 79. 84. 85. 86. 87. 92. 93. 94. 95. 100.

TABLE D. (*Valet de cœur.*)

8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95.

TABLE E. (*Dix de cœur.*)

16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95.

TABLE F. (*Neuf de cœur.*)

32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 96. 97. 98. 99. 100.

TABLE G. (*Huit de cœur.*)

64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100.

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS DES PROBLÈMES ET DES QUESTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ

N° 6.

Proverbe oriental :

Il ne faut pas demander à la créature plus qu'elle ne peut donner :

Au chat plus que patte de velours,

Au chien plus que sa vie.

PROBLÈMES POINTÉS

CHIFFRE DE STERNE

N° 11.

Un vers du poëme de Longfellow, *Evangéline* :

« Aimer, c'est du soleil, et haïr, c'est de l'ombre. »

N° 12.

Jean-François Collin d'Harleville, né près de Maintenon en 1755, mort en 1806, est l'auteur des comédies : l'*Optimiste*, le *Vieux célibataire*, les *Châteaux en Espagne*.

ÉNIGME

N° 2.

LES CHATEAUX EN ESPAGNE

Cette énigme est un passage de la comédie de Collin d'Harleville, les *Châteaux en Espagne*, acte 3, scène VII.

LES TABLEAUX PARLANTS

TABLEAU N° 3.

LA BATAILLE DE SALAMINE

Premier épisode. — Xercès.
2[e] épisode. — Léonidas aux Thermopyles.
3[e] épisode. — Eurybiade et Thémistocle.
4[e] épisode. — Artémise.
5[e] épisode. — Cynégire.

TABLEAU N° 4.

Lettre de *M[me] de Sévigné*, sur une représentation d'*Esther*, tragédie de *Racine*, jouée devant *Louis XIV* par les *Demoiselles de Saint-Cyr* (Première représentation, 26 janvier 1689.)

CHARADE EN ACTION

N° 2.

Mot de la charade : Alkoran.
1[er] *acte.* — Halle.
2[e] *acte.* — Cor.
3[e] *acte.* — An.
Ensemble. — Alkoran.

LES MOTS CARRÉS

Nous publions quelques-uns des mots carrés envoyés par nos correspondants, suivis de la liste des noms :

1	2	3	4
Joies.	Drame.	Doter.	Désir.
Ordre.	Rimer.	Olive.	Ecole.
Idéal.	Amour.	Tison.	Solon.
Erato.	Meule.	Evohé.	Ilote.
Selon.	Errer.	Renée.	Rênes.
5	6	7	8
Silex.	Rimer.	Nérac.	Tabac.
Idole.	Image.	Emile.	Avril.
Louer.	Marin.	River.	Bride.
Elève.	Egide.	Alène.	Aider.
Xérès.	Renée.	Cérès.	Clerc.
9	10	11	12
Opale.	Junon.	Raton.	César.
Paris.	Usage.	Abîme.	Egide.
Arras.	Nadir.	Tirer.	Simon.
Liane.	Ogive.	Oméga.	Adoré.
Essex.	Nérée.	Nérac.	Renée.
13	14	15	16
Suger.	Paris.	Nérac.	Jules.
Usage.	Arène.	Erato.	Unité.
Galon.	Renom.	Raton.	Liban.
Egout.	Inoui.	Atout.	Etage.
Rente.	Semis.	Conte.	Senez.
17	18	19	20
Zèbre.	Agnès.	Diane.	Rabot.
Email.	Grèce.	Ipsus.	Acide.
Balai.	Néron.	Assas.	Biner.
Riant.	Ecole.	Nuage.	Odéon.
Elite.	Senef.	Essex.	Terne.
21	22	23	24
Habit.	Ether.	Noémi.	Idole.
Adèle.	Trace.	Oscar.	Désir.
Bénir.	Haras.	Ecole.	Osier.
Ilion.	Ecart.	Malin.	Lieue.
Terne.	Reste.	Irène.	Errer.

Deux mots carrés en chiffres, un mot carré latin de quatre lettres, et un de trois lettres composé de deux mots français et d'un mot

latin, qui se lisent tous dans les quatre combinaisons du carré :

25	26	27	28
6.1.8	3.8.7	Roma:	Roc:
7.5.3	10.6.23	Oram:	Oro.
2.9.4	5.4.9	Maro.	Cor.
		Amor.	

NOMS DES AUTEURS DES MOTS CARRÉS.

Louise Langelier, 1. 2. 3. — A. Massé, 4. — Marie et Elisabeth de Sapicourt, 5. 6. — Henri Pöhls, 7. — Deslis, 8. — Adèle et Constance Vaillant, 9. — Aricie Rémusat, Auguste Duhamelet et Maurice D., 10. — Louise Guédon, 11. 12. — Famille K., 13. — Aricie Rémusat et Alice Perrault, 14. — Edmond Martin, 15. — Joséphine D., 16. — Maurice Guérin, 17 18. — René d'Hérouel, 19. — Paule, Marie et Marthe M., 20. — Famille A. B., 21. — Un habitant de Mars, 22. — Gustave Willière, 23. — Deux Alsaciens, 24. — Lainé, 25. 26. — Henri de Larocheterie, 27. — L. Jacquot, 28.

(A suivre.)

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

(Nous donnons avis aux correspondants du *Journal de la Jeunesse* que les lettres venant de l'étranger seront mentionnées dans le *Supplément* qui suivra leur arrivée.

RAPPEL DU SUPPLÉMENT N° 2.

PROBLEME CHIFFRÉ ET PROBLÈMES POINTÉS.

Fatiana Akimoff (Efimovka, gouvernement de Kherso Russie).

SUPPLÉMENT N° 4.

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 5 PROBLÈMES POINTÉS Nos 9 ET 10, TABLEAUX PARLANTS Nos 1 ET 2 ET ENIGME.

Princesse Eléonore Schwarzenberg (Murau, Styrie). — Hélène Martin. — Henriette Demonjay. — Radegonde d'Aubéry (château de La Fontaine, par les Ormes Vienne). — Edouard Creux. — Mieczyslaw Epstein.

Moins l'énigme : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — Berthe Roncerct (Versailles).

Moins le problème chiffré : Joseph Maury (Niort).

PROBLÈMES POINTÉS Nos 9 ET 10, TABLEAUX PARLANTS Nos 1 ET 2 ET ENIGME.

Alphonse Lyon (Dieulefit). — André T.

Moins l'énigme : Laure Gueure. — Agathe Armet (Saint-Gilles, Saône-et-Loire). — Une espiègle et A. Charavil (l'Hermitage).

TABLEAUX PARLANTS Nos 1 ET 2.

Amédée Garnier (Paris). — Xavier Broquère (Lyon). — Arieri Rally (Blackpool). — Denise Rivaud (Angoulême). — Nemo. — Claire et Marie P. (Issoudun).

SUPPLÉMENT N° 5.

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 6, PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE Nos 11 ET 12, ENIGME N° 2, TABLEAUX PARLANTS Nos 3 ET 4, ET CHARADE EN ACTION N° 2.

Roger Braun (Ville-d'Avray). — Cécile-Jules Bapst (Dieppe). — Un habitant de Mars (Paris). — Metta D. de B. — Louise Langelier (Paris). — Pensionnat de Mlles Deschamps (Guire près Lyon). — Lucie de Cantacuzène. — Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais). — Olivier de Massol. — E. D. (Dijon). — H. Hérardot (Avallon, Yonne). — Maurice D. (Saint-Quentin). — Minerve Tempête e Roquet. — André Lehideux et Frédéric Moreau. — Marguerite Morand. — Louise et Benjamin Gardes (Euzet-les-Bains, Gard). — Mlles Tiney et Trottin (côte d'Ingouville, Havre). — Un ami de Tiney et de Trottin (côte d'Ingouville, Havre). — Pierre Chévrier (Saint-Loup). — Emile et Henri Arnou (Passy). — J. L. (Vitry-le-François). — Justin Etienne (collège de la Malgrange, Nancy). — Louis de Launay (Moncuemare). — Une colonie dans les bois. Berthe Pécaut (Salies de Béarn, Basses-Pyrénées). — Loulou et Blanchette (Havre). — Lucie, Anatole, Marguerite, Charles et Jean de Thomassin (château de Vesvres, Saône-et-Loire). — Aricie Rémusat (Marseille). — A. L. (Brunoy). — P. Constantin (Paris). — Louis et Marie E. (Grandcamp). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Famille A. B. (Rouen). — René Chollet (Angers). — Jean qui rit et L. Bouchez. — Philippe Renouard. — Antoinette Guex (Paris). — Alphonse Lyon (Dieulefit). — Marcel Galuski (château du Buisson, Lessay, Manche). — Gustave Willière (Ixelles-Bruxelles). — Léonce Jacquot (Nancy). — Famille K. (Havre). — F. D. Fanfan du Bel-Air (Saint-Aubin, Marine Villa). — S. Guy (Rochefort). — Maurice Trocmé. — Diane A. (Paris). — Suzanne et Aimée. — Isabelle de F. — Gilbert M. (Paris). — Julien S. (Paris). — L'Amazone (Paris, Champs-Elysées). — C. F. — S. F. E. (Paris). — Amaury (Tours). — Pervenche et Violette. — Jean Willotte, P. Willotte (Lorient). — Roger Lehideux (Brunoy). — Noémie Levy (Paris). — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente). — Un ami de la Jeunesse (Talence, Gironde). — Edward Berend (Paris). — Pierre Le Bouleur de Courlon (Paris). — Berthe Roncerct (Versailles). — Schwingrouber (Cambrai). Mlles Ch. Gosselin (Crotoy, Somme). — Saint-Remy (Toul). — Jules Bruncher (Neufchâteau). — Un habitant de Mars. — Maurice Maquet (Lille). — Henri et Hélène Pöhls (Bordeaux). — Jules L. M. (Charleville, Ardennes). — Hélène Martin et Albert Martin (Lagrange-Garat, près Limoges).

Moins les problèmes pointés, (Chiffre de Sterne) : Georges Scilém (Paris). — Jules Rheims (Paris). — Louise Esbaupin (Montmorillon, Vienne). — Réau (Lisieux). — L. G. dit Tadier. — Charles Brunswig (école Turgot). — R. Bernard (lycée de Toulouse). — Charles S. de L. — Maurice Guérin (Grandpré). — Adrienne, Louise, Eugène et Paul de l'île Maurice. — A. Massé (Lille). — Une espiègle et Amélie Charavil (l'Ermitage).

Moins le problème chiffré : Marguerite et Marthe. — Emmanuel et Suzanne R. (Andilly, Seine-et-Oise). — Mathilde Brousmiche (Brest). — Berthe Griffaud (Louhans). — A. D. (Fécamp). — Marie Louise Frossard. — Une élève de Francis Crépin et G. V. (Abbeville). — Edmond et Paul Martin (Niort). — Une grande sœur (Bellevue, Seine-et-Oise). — Thérèse Brunet (Bordeaux).

Moins la charade en action : Mlles Chaper (Versailles). — Nelly et Elisa Basin (St-Pierre d'Albigny, Savoie). — Dorothée de Grauw (Klarenbeek). — Henri Roux. — Bertrand Léon (Reims).

Moins l'énigme : Louis Bouglé (le Pouliguen). — Elisabeth de Nanteuil (Milzy près Guise, Aisne).

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 6, TABLEAUX PARLANTS Nos 3 ET 4 ET ENIGME.

Octave Baze (Avignon). — L'abandonnée 4 — 557 — J. M., le petit bonhomme d'Evreux (Breteuil, Eure).

Moins l'énigme : Une petite Tourangelle (château de de Chézelles). — Jeanne Fauré (Bordeaux). — Paul Schœllhammer (Mulhouse). — Emile et Marie Lecouturier (Les Andelys). — Augustin et Gaétan de Maury et Marie de Jauvergla (Périgord). — Marcel Noyer (Dieulefit).

Moins l'énigme : Christian Scefer.

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 6 ET ENIGME.

A. Ribail (Caen).

PROBLÈME POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE Nos 1 ET 2 TABLEAUX PARLANTS Nos 3 ET 4 ET CHARADE EN ACTION.

Une petite mâconnaise et son frère. — Jeanne de Montbret (château de Romain, Marne). — Louise Schilleman (Tours).

Moins la charade : Les petits Vrignault.

PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE Nos 1 ET 2, TABLEAUX PARLANTS Nos 3 ET 4 ET ENIGME.

Claire et Marie P. (Issoudun). — Achille et Léon (Blamont, Doubs). — P. Marchant (Saint-Germain-en Laye). — X. (Signature omise). — Marie Valentin. — Henri et Alfred Palluat de Besset (château du Coin, St-Etienne, Loire).

TABLEAUX PARLANTS Nos 3 ET 4, ENIGME ET CHARADE EN ACTION.

Marthe et René Dulac. — Blanche Devillaine (Tarare, Rhône). — Marguerite et Madeleine de C. (Loiret). — Joseph Maury (Niort). — Marie-H. (Saint-Julien, près Troyes). — Louise et Henriette Bing, Julie Gans (Saint-Valery en Caux, Seine-Inférieure). — Jacques de la Lombardière. — R. Mallet. — Thérèse Pissis (Saint-Amand). — Lucy Proust (Niort). — La Galissonière. — Sophie et Fernand B. (Besançon). — A. Merle (Plombières, Vosges). — Lucie et Léonie M. St-Denis. — G. Kleiner (Paris). — Jeanne Deroche (Seine-Port, Seine-et-Marne). — Louis Vayssié (Angers). — André T. — M. Etcheverry (Bayonne). — C. Lefèvre Pontalis (Pavillon Elisabeth, Trouville). — C. Le Poittevin, Laure et Georges Le Poittevin (Cherbourg). — Germaine et Geneviève de Gondrecourt (Saint-Dié). — Charlotte Surnay (Ham). — Etienne et Max Porret (Neuchâtel, Suisse). — Joséphine et Thérèse Bertholle (au Prieuré, Aude). Alexandrine Lane (Tours). — Joseph et Albert Bortoli (lycée Saint-Louis, Paris). — X. (Signature omise.)

TABLEAU PARLANT N° 3 ET 4 ET CHARADE EN ACTION.

Paul Benard (Paris). — Marie et Elisabeth de Sapicourt (Marne). — Louis Cuénot (collège de Chalon-sur-Saône). — Marquis de F. C. (Haïti). — Lucien et Henri Fèvre (Chaumont, Haute-Marne). — Suzanne, Joséphine et Paul Le Breton.

TABLEAU PARLANT Nos 3 ET 4 ET ENIGME.

Emilie Castelbon (Paris). — A. Darzens (collége Chaptal. — Marie Forquenot (château de Vauxvarienne, Marne). — Quisque (Lille). — Armelle Lucas (Paimbœuf). — Emilie Hardy (Quaregnon, près Mons, Belgique). — Jules Bouvier.

TABLEAU PARLANT N° 4 ET CHARADE EN ACTION.

M. Grieumard (Paris).

TABLEAUX PARLANTS Nos 3 ET 4.

R. du Portail (Moussy sur Aisne, Aisne). — Louis Maillet et Charles Blondeau (Poligny, Jura). — Mirette. — Diane et Lutin (Montbrison). — Marguerite Roffay. — Jules et Alexandre Deville (Paris). — Un élève de l'institution Hortus (Paris) (no 3). — L. Regnier (Gisors). — A. Story (Gand, Belgique). — A. Compère (Paris). — Une abonnée de Mantes. — Jeanne V. (Toulouse). — Jules Sarda (lycée de Carcassonne). — Valentine S. (Mons, Belgique). — Edmond de la Guérivière (château de Coulommes, Reims, Marne). — Adrien G. (Paris).

ENIGME ET CHARADE EN ACTION.

Adrien de Gaullier (Villa Beaulieu, près Niort).

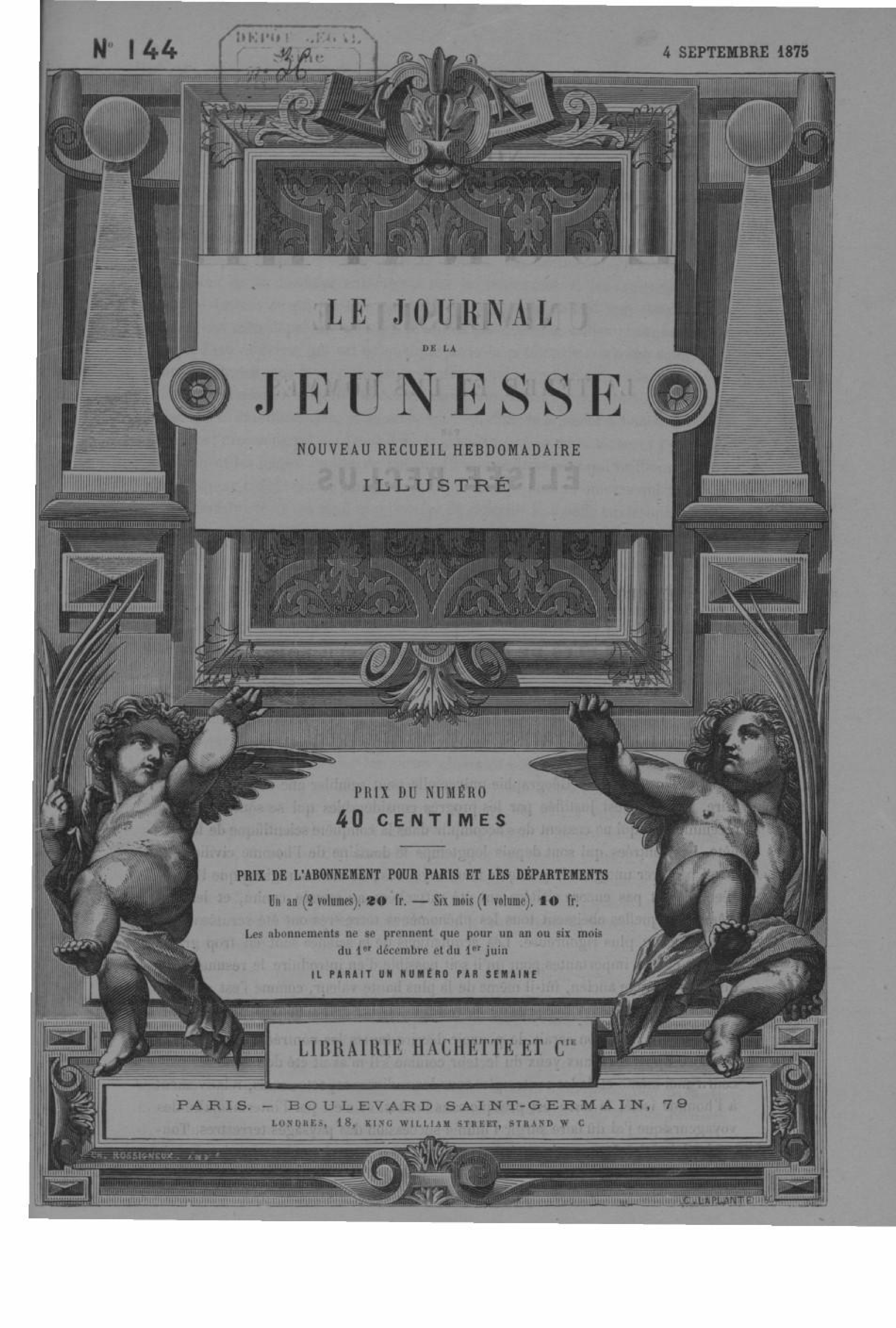
CHARADE EN ACTION.

A. Walrand (Maubeuge, Nord). — Achille Payer (Paris). — Francisque C. (Asnières).

PROBLÈME CHIFFRÉ.

Julienne d'Aussy et Auguste d'Aussy (Thourout).

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2


N° 144
4 SEPTEMBRE 1875
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

CET OUVRAGE CONTIENDRA
ENVIRON 2000 CARTES INTERCALÉES DANS LE TEXTE
OU TIRÉES À PART
ET PLUS DE 600 GRAVURES SUR BOIS

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

La publication d'une Géographie universelle peut sembler une entreprise téméraire, mais elle est justifiée par les progrès considérables qui se sont accomplis récemment et qui ne cessent de s'accomplir dans la conquête scientifique de la planète. Les contrées qui sont depuis longtemps le domaine de l'homme civilisé ont laissé pénétrer une grande partie de leurs mystères; de vastes régions que l'Européen n'avait pas encore visitées ont été rattachées au monde connu, et les lois mêmes auxquelles obéissent tous les phénomènes terrestres ont été scrutées avec une précision plus rigoureuse. Les acquisitions de la science sont en trop grand nombre et trop importantes pour qu'il soit possible d'en introduire le résumé dans quelque ouvrage ancien, fût-il même de la plus haute valeur, comme l'est celui de l'illustre Malte-Brun. A une période nouvelle il faut des livres nouveaux.

Ma grande ambition serait de pouvoir décrire toutes les contrées de la terre et les faire apparaître aux yeux du lecteur comme s'il m'avait été donné de les parcourir moi-même et de les contempler sous leurs divers aspects; mais, relativement à l'homme isolé, la terre est presque sans limites, et c'est par l'intermédiaire des voyageurs que j'ai dû faire surgir l'infinie succession des paysages terrestres. Toutefois j'ai tâché de ne point suivre mes guides en aveugle et je me suis efforcé,

par d'incessantes lectures, de contrôler les descriptions et les récits. Avant de reproduire les paroles, j'ai toujours attendu de m'en être rendu un compte exact; j'ai fait revivre la nature autour de moi.

Mais cette nature elle-même change constamment avec les hommes qu'elle nourrit. Les mouvements intérieurs dressent ou rabaissent les montagnes; les eaux courantes déblayent le sol et l'entraînent vers la mer; les courants sapent les falaises et reconstruisent les archipels, la vie fourmille dans les flots et renouvelle sans fin la surface de la terre, enfin les peuples changent par l'agriculture, l'industrie, les voies commerciales, l'aspect et les conditions premières des continents qui les portent et ne cessent de se modifier eux-mêmes par les migrations et les croisements. La mobilité de tout ce qui nous entoure est infinie, et pourtant il faut essayer d'en donner une idée, de peindre à la fois le milieu primitif et le milieu changeant. Déjà dans le livre *la Terre*, qui est en quelque sorte la préface de l'ouvrage actuel, j'ai tenté de décrire tous les mouvements généraux qui se produisent à la surface du globe; maintenant il s'agit de les suivre dans leurs détails à travers les continents et les mers. Pareille œuvre, je le sens, est bien difficile à mener à bonne fin, mais je trouve l'excuse de ma hardiesse dans la grandeur même de la tâche, et j'y dévoue sincèrement les heures rapides de ma vie. La goutte de vapeur qui brille un instant dans l'espace reflète sur sa molécule presque imperceptible l'univers qui l'entoure de son immensité; c'est ainsi que j'essaye de réfléchir le monde environnant.

La géographie conventionnelle qui consiste à citer les longitudes et les latitudes, à énumérer les villes, les villages, les divisions politiques et administratives, ne prendra qu'une place secondaire dans mon travail; les atlas, les dictionnaires, les documents officiels fournissent sur cette partie de la science géographique tous les renseignements désirables. Je ne voudrais pas, en me donnant la facile besogne d'intercaler en grand nombre des tableaux de noms et de chiffres, accroître inutilement les dimensions d'un ouvrage qui sera déjà fort étendu, et je craindrais d'empiéter sur un domaine qui est celui de la cartographie et de la statistique pure. En ajoutant à mon livre de nombreuses cartes, je n'ai point eu non plus l'ambition de composer une sorte d'atlas et de dispenser ainsi le lecteur d'avoir recours aux ouvrages spéciaux. Tandis que les cartes générales ont pour but de donner à ceux qui les étudient tous les renseignements, sans exception, qui se rapportent à la configuration du sol et à la position des mers, les planches et les figures de la *Nouvelle Géographie universelle* sont destinées uniquement à mettre en relief les phénomènes dont il est question dans le texte; tout en restant dans les conditions obligatoires d'exactitude et de précision, elles négligeront les détails secondaires. Loin de remplacer un atlas, mes cartes ne font, pour ainsi dire, que le commenter, en expliquer le sens intime relativement aux phénomènes de la nature et aux événements de l'histoire.

Dans mon long voyage à travers le monde, des rivages de la Grèce, où commence notre civilisation européenne, aux formidables monts de glace qui défendent à l'homme les abords des terres antarctiques, je ne m'astreindrai point à un ordre absolument rigoureux. La nature étant elle-même fort diverse dans ses aspects et n'obéissant à aucun régime de régularité conventionnelle, il n'y aurait qu'un ordre tout extérieur à suivre toujours la même routine dans la description des pays. Il me semble plus vrai de me laisser diriger dans mon travail par l'importance relative des phénomènes qu'il s'agit de décrire et par les caractères distinctifs et l'état de culture des peuples qui se succéderont dans mes tableaux.

En commençant un travail d'une aussi grande étendue, mon devoir est de m'engager envers le lecteur à une extrême sobriété de langage. J'ai trop à dire pour ne pas être tenu à me garder de toute parole inutile : je serai donc aussi bref qu'il me sera possible de l'être sans nuire à la clarté de l'exposition. La Terre est assez grande, et les quatorze cents millions d'hommes qui l'habitent présentent assez de diversités et de contrastes pour que l'on puisse en parler sans se livrer à des répétitions inutiles.

Malheureusement mon ouvrage, avec quelque soin que je l'aie préparé et que je le rédige, ne sera point exempt de nombreuses erreurs. Celles qui auront pour cause les transformations incessantes de la nature et de l'humanité ne sauraient être évitées, et je n'ai pas besoin de m'en excuser, car je ne puis avoir la prétention de devancer le temps. Mais je prévois aussi bien des erreurs qui proviendront, soit de l'ignorance des travaux de mes devanciers, soit, chose plus grave, de quelque préjugé dont je ne serais pas encore parvenu à me défaire. D'avance, je prie mes lecteurs de me pardonner. Du moins, puis-je leur promettre le scrupule dans le travail, la droiture dans les jugements, le respect continu de la vérité. C'est là ce qui me permet de m'adresser à eux plein de confiance, en les invitant à étudier avec moi cette « Terre Bienfaisante » qui nous porte tous et sur laquelle il serait si bon de vivre en frères.

ÉLISÉE RECLUS.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

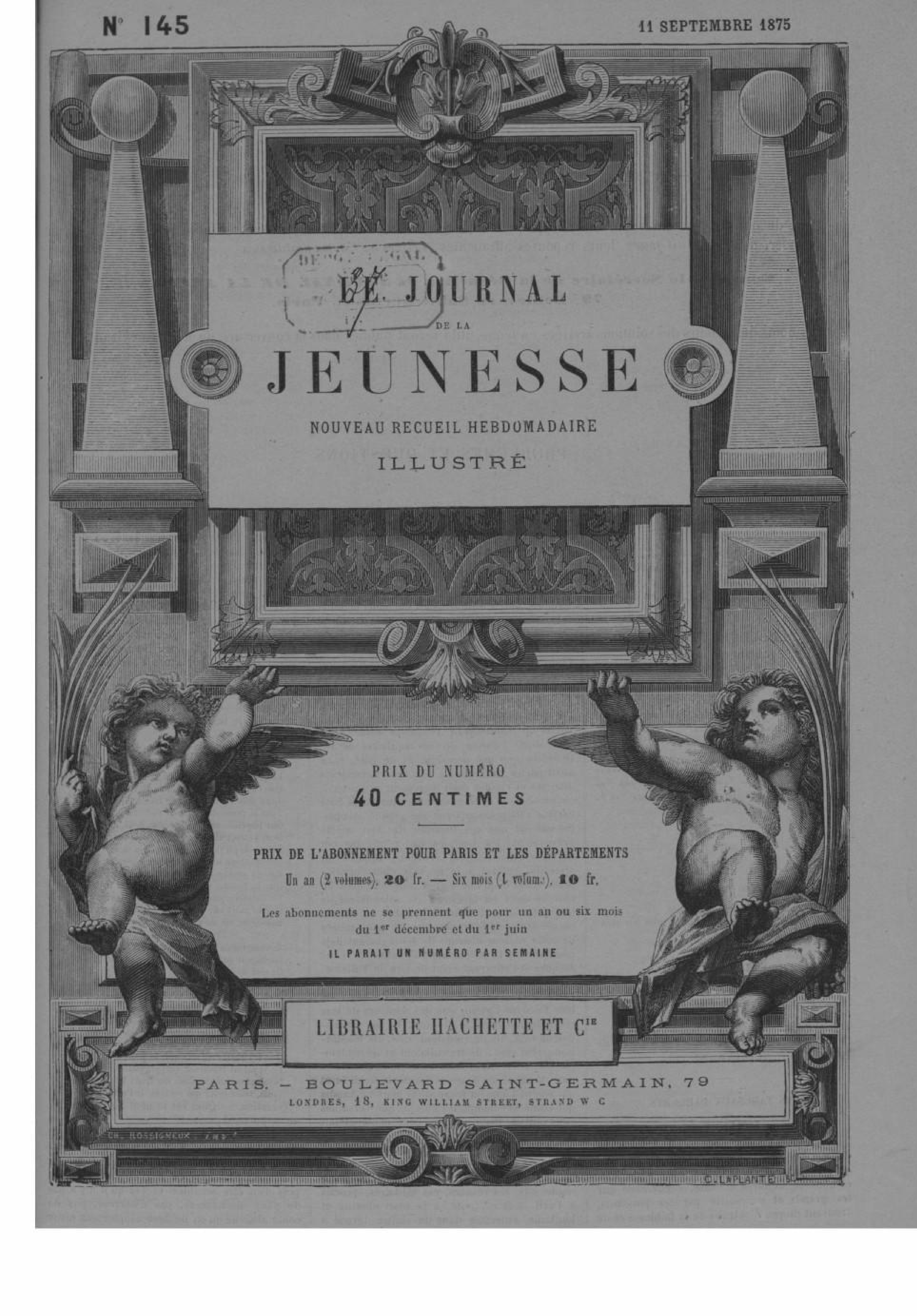
La *Nouvelle Géographie universelle* de M. Élisée Reclus se composera d'environ cinq cents livraisons, soit dix à douze beaux volumes grand in-8. Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément. Ainsi le premier volume embrassera l'Europe méditerranéenne (la Grèce, la Turquie, la Roumanie, la Serbie, l'Italie et la presqu'île des Pyrénées); le second, la France, l'Alsace-Lorraine et la Belgique; le troisième, la Suisse, l'Austro-Hongrie, l'Allemagne et la Hollande, etc. Nos souscripteurs, selon leurs ressources ou leurs études, pourront donc se procurer isolément les parties de ce grand ouvrage dont ils auront besoin, sans s'exposer au regret de ne posséder que des volumes dépareillés.

Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une couverture, et contenant au moins une gravure ou une carte tirée en couleurs, et généralement plusieurs cartes insérées dans le texte, se vend 50 centimes.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 8 mai 1875.

Le Gérant : R. FOURET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2


N° 145
11 SEPTEMBRE 1875
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE. N° 7

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ

N° 8.

⁂ 4X ⁂ 6X7W4S ⁂ ZKS ⁂ HK ⁂ JX7CS8 ⁂ S8H ⁂ HW2 ⁂ S8B4X9S.
⁂ BS44S ⁂ ZKS ⁂ HK ⁂ X8 ⁂ 4XBMSS ⁂ S8H ⁂ HW2 ⁂ 3XOH7S ⁂.

PROBLÈMES POINTÉS

(CHIFFRE DE STERNE)

N° 15.

E******* d'u** j**** f****:
O t**** e*** a s* p** p*** s** t**, s***-l** l*****, e* c*****-l* d* f*****.

N° 16.

L'é***** q** b***** à l'h****** n* c****** p** l** y*** g** l* r********, m*** e*** e** c***** d* m****** p**** g** c******. s** l* c*****.

CHARADE

N° 3.

Mon premier.

Je suis de mon entier l'antique capitale,
Un beau fleuve à mes pieds sans bruit roule ses eaux.

Mon second.

Debout auprès des rois je marche leur égale,
Et je vois se courber les plus nobles vassaux.

Mon tout.

Je suis le beau jardin, le paradis de France,
Je compte avec orgueil mes manoirs féodaux,
Et celui qui m'a vu garde ma souvenance.

(*D'après la communication de Mlle Lucie de Cantacuzène*).

LES TABLEAUX PARLANTS

TABLEAU N° 7.

.... C'est un digne sujet de méditation et d'étude que cette grande famille de solitaires qui a traversé le XVIIe siècle, persécutée et honorée, admirée et haïe, recherchée par les grands et poursuivie par les puissants, trouvant moyen d'extraire de sa faiblesse et de son isolement même je ne sais quelle imposante et inexplicable autorité, et faisant servir les grandeurs de l'intelligence à l'agrandissement de la foi! N. — L. — L. — S. — T. les A. — P. — gloires tranquilles, noms vénérables, parmi lesquels brillent chastement trois femmes, anges austères, qui ont dans la sainteté cette majesté que les femmes romaines avaient dans l'héroïsme! Belle et savante école qui substituait, comme maître et docteur de l'intelligence, saint Augustin à Aristote, qui conquit la duchesse de Longueville, qui forma le président de Harlay, qui convertit Turenne, et qui avait puisé tout ensemble dans saint François de Sales l'extrême douceur et dans l'abbé de Saint-Cyran l'extrême sévérité! A vrai dire, l'œuvre de ces solitaires ne fut littéraire que par occasion, et de côté, pour ainsi parler; le véritable but de ces penseurs attristés et rigides était purement religieux... Ils bâtissaient cette grande forteresse à la hâte comme s'ils pressentaient une grande attaque. On eût dit que ces hommes du XVIIe siècle prévoyaient les hommes du XVIIIe. On eût dit que, penchés sur l'avenir, inquiets et attentifs; sentant à je ne sais quel ébranlement sinistre qu'une légion inconnue était en marche dans les ténèbres, ils entendaient de loin venir dans l'ombre la sombre et tumultueuse armée de l'encyclopédie, et qu'au milieu de cette rumeur obscure ils distinguaient déjà confusément la parole triste et fatale de Jean-Jacques et l'effrayant éclat de rire de Voltaire!

On les persécutait, mais ils y songeaient à peine. Ils étaient plus occupés du péril de leur foi dans l'avenir que des douleurs de leur communauté dans le présent. Ils ne demandaient rien, ils ne voulaient rien, ils n'ambitionnaient rien; ils travaillaient et ils contemplaient. Ils vivaient dans l'ombre du monde et dans la clarté de l'esprit. Spectacle auguste et qui émeut l'âme en frappant la pensée! Tandis que Louis XIV domptait l'Europe, que Versailles émerveillait Paris, que la cour applaudissait Racine, que la ville applaudissait Molière; tandis que le siècle retentissait d'un bruit de fête et de victoire; tandis que les yeux admiraient le grand roi et tous les esprits le grand règne, eux, ces rêveurs, ces solitaires, promis à l'exil, à la captivité, à la mort obscure et lointaine, enfermés dans un cloître dévoué à la ruine et dont la charrue devait effacer les derniers vestiges, perdus dans un désert à quelques pas de ce Versailles, de ce Paris, de ce grand règne, de ce grand roi, laboureurs et penseurs, cultivant la terre, étudiant les textes, ignorant ce que faisaient la France et l'Europe, cherchant dans l'Écriture sainte les preuves de la divinité de Jésus, cherchant dans la création la glorification du créateur, l'œil fixé uniquement sur Dieu, méditaient les livres sacrés et la nature éternelle, la Bible ouverte dans l'église et le soleil épanoui dans les cieux!

Question. — Quels étaient ces grands solitaires, et le lieu de leur retraite?

N° 8.

.... Vieux Gibelin! Quand je vois en passant
Le plâtre blanc et mat de ce masque puissant
Que l'art nous a laissé de sa divine tête,
Je ne puis m'empêcher de frémir, ô poëte!
Tant la main du génie et celle du malheur
Ont imprimé sur toi le sceau de la douleur.
Sous l'étroit chaperon qui presse tes oreilles,
Est-ce le pli des ans ou le sillon des veilles
Qui traverse ton front si laborieusement?
Est-ce au champ de l'exil, dans l'avilissement,
Que ta bouche s'est close à force de maudire?
Ta dernière pensée est-elle en ce sourire
Que la mort sur ta lèvre a cloué de ses mains?
Est-ce un ris de pitié sur les pauvres humains?

. . . .

Je comprends ton œil cave et ton front décharné,
Le dégoût qui te prit des choses de ce monde,
Ce mal de cœur sans fin, cette haine profonde
Qui, te faisant atroce en te fouettant l'humeur,
Inondèrent de bile et ta plume et ton cœur.
Aussi, d'après les mœurs de ta ville natale,
Artiste, tu peignis une toile fatale,
Et tu fis le tableau de sa perversité
Avec tant d'énergie et tant de vérité,
Que les petits enfants qui, le jour, dans Ravenne,
Te voyaient traverser quelque place lointaine,
Disaient en contemplant ton front livide et vert:
Voilà, voilà celui qui revient de l'enfer!

Question. — Quel est le nom du personnage de ce *portrait parlant?*

N° 9.

.... Monsieur, vous ne savez guère ce que vous dédaignez; j'ai vu les plus honnêtes gens près d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreur, pas de conte absurde qu'on ne fasse adopter aux oisifs

d'une grande ville en s'y prenant bien, et nous avons ici des gens d'une adresse!...

D'abord un bruit léger, rasant le sol comme l'hirondelle avant l'orage, *pianissimo* murmure et file, et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, et *piano, piano,* vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait, il germe, il rampe, il chemine, et *rinforzando* de bouche en bouche il va le diable; puis tout à coup, ne sais comment, vous la voyez se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne, et devient, grâce au ciel, un cri général, un *crescendo* public, un *chorus* universel de haine et de proscription. Qui diable y résisterait?

Question. — Quelle est l'allégorie de cette *Enigme parlante?*

LES CLEFS INDÉCHIFFRABLES.

L'examen des anciens systèmes cryptographiques, outre que leur usage est abandonné aujourd'hui, demanderait un volume et nous entraînerait hors du cadre anecdotique de ces études. Nous nous bornerons à mentionner deux clefs qui ont été longtemps adoptées pour les correspondances secrètes.

LES GRILLES.

Les *Grilles* étaient des feuilles de papier ou de parchemin à jour régulièrement découpées, comme ces dentelles que les confiseurs mettent sur leurs bonbons. Quand on recevait une correspondance, on appliquait la grille sur la page écrite, et elle ne laissait à découvert que les lettres formant le sens de la dépêche. On écrivait par le même procédé, et on remplissait les lacunes des lignes.

On ne saurait classer les *grilles* au nombre des *clefs indéchiffrables*. Il suffirait de l'infidélité d'un secrétaire ou d'un coup de surprise pour se rendre maître de la clef.

Il y a une lettre fort connue qui présente un sens régulier en la lisant tout entière, et le sens contraire en ne lisant que les lignes de nombre impair.

Parmi d'autres curiosités cryptographiques, l faut encore citer une fantaisie d'un de nos auteurs modernes qui a dû coûter bien des veilles aux cryptographes européens. Voici ce qui m'a été affirmé à ce sujet :

Cette lettre a été imprimée dans la forme ordinaire et, les épreuves corrigées, on la fit tomber en pâte. *Tomber en pâte* se dit d'un paquet de composition dont les caractères, non maintenus ou mal attachés, tombent et se mélangent. Donc, tous les caractères de la lettre furent mêlés, et elle fut recomposée dans l'ordre où le hasard les présenta sous la main du compositeur. Tous les éléments premiers et constitutifs s'y retrouvent, mais des milliards de combinaisons ne suffiraient pas pour la rétablir dans sa disposition primitive.

LE CADRAN.

La *Clef à cadran* composé est indéchiffrable. Cinq alphabets circulaires chiffrés sont disposés concentriquement sur un cadran, comme les heures sur une horloge. Une aiguille mobile marque à la fois la lettre de l'alphabet ordinaire et les cinq caractères correspondants, de telle sorte que cette lettre, étant représentée par cinq signes différents, le déchiffrement ne repose plus sur un calcul proportionnel. En outre, les mots ne sont pas séparés, et des signes nuls, semés dans la dépêche, la rendent absolument indéchiffrable.

LE JEU DE CARTES.

La correspondance avec un jeu de cartes peut être classée au nombre des *Clefs indéchiffrables*. On transcrit d'abord la lettre ou la dépêche. Ce point rempli, on arrange le jeu de cartes dans un ordre convenu, qui est purement arbitraire, et l'on écrit, lettre par lettre, sur les cartes.

Je suppose qu'on se serve d'un jeu de trente-deux cartes, et que *l'ordre alphabétique des couleurs et des valeurs* des cartes soit adopté.

Les *couleurs* marcheront dans l'ordre suivant :

Carreau, Cœur, Pique, Trèfle.

Les *valeurs* se suivront ainsi pour chaque couleur :

As, Dame, Dix, Huit, Neuf, Roi, Sept, Valet.

Voici un exemple de trente-deux lettres :

« *Ecrivez-moi, poste restante,* A. B. C. *à Paris.* »

Le jeu disposé dans l'ordre qui vient d'être indiqué, la phrase se construira ainsi :

E As de carreau	E As de pique
C Dame —	S Dame —
R Dix —	T Dix —
I Huit —	A Huit —
V Neuf —	N Neuf —
E Roi —	T Roi —
Z Sept —	E Sept —
M Valet —	A Valet —
O As de cœur	B As de Trèfle
I Dame —	C Dame —
P Dix —	A Dix —
O Huit —	P Huit —
S Neuf —	A Neuf —
T Roi —	R Roi —
E Sept —	I Sept —
R Valet —	S Valet —

Il va sans dire que si la lettre ou la dépêche est longue, on range les lettres les unes à côté des autres sur les cartes, en observant toujours la même marche. Quand on a terminé, on mêle le jeu et on l'expédie au correspondant, qui le rétablit dans l'ordre convenu et lit la dépêche.

La clef du *Jeu de cartes* est originale. Elle est indéchiffrable. Il est facile de remplacer les lettres par des signes, mais le plus simple est d'écrire lettre à lettre sur les cartes rangées, de battre le jeu et de l'expédier.

Dans le prochain *Supplément,* nous donnerons la définition et un exemple de la *Clef rapide.*

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS DES PROBLÈMES

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 7.

Tout passe. Tout lasse. Tout casse.

PROBLÈMES POINTÉS

CHIFFRE DE STERNE

N° 13.

Quand le dernier des Gracques expira, il prit une poignée de poussière et la lança vers le soleil, et de cette poussière naquit Marius
(MIRABEAU).

N° 14.

Deux vers monosyllabiques :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.
Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien.

ÉNIGME

N° 3.

Fronde.

David et Goliath.

La cour à Saint-Germain.

CHARADE

N° 2.

Vercingétorix.

Vers — singe — étau — rixe.

LOGOGRIPHE

N° 1.

La lettre A.

Combinée avec les autres lettres elle compose le Dictionnaire.

Paris. — Pris.

LES TABLEAUX PARLANTS

N° 5.

Caligula.

Expédition de Bretagne.

N° 6.

La mort de Charles XII.

(*Siecle de Louis XIV.*)

LES MOTS CARRÉS

(*Suite.*)

29	30	31	32
César	Ténor	César	Crime
Epire	Egine	Erato	Rimer
Simon	Ninon	Sagou	Impur
Arome	Onoré	Atout	Meute
Renée	Renée	Routé	Errer

33	34	35	36
Mèche	Midas	Tabac	Leste
Email	Icare	Alène	Etain
Cabri	Damon	Bénir	Saint
Hiram	Arome	Ani é	Tinte
Eline	Senef	Cérès	Enter

37	38	39	40
Dîner	Nadir	Enfer	Nader
Image	Adèle	Nuage	Agc.a
Naxos	Devin	Façon	Doret
Egoût	Ilion	Egoût	Arago
Reste	Renne	Rente	Raton

41	42	43	44
Aral	Cab	Sac	Tabac
Riga	Aga	Ara	Atala
Agar	Bac	Cas	Bazar
Lara			Alaka
			Carat

NOMS DES AUTEURS DES MOTS CARRÉS

Princesse Eléonore Schwarzenberg n° 29 (Murau, Styrie). — Sophie Filiti 30 (Bukarest, Roumanie). — Henriette Demonjay 31. — Claire et Marie P. 32, 33 (Issoudun). — *Roger Braun et Henri Œsinger* 34 (Ville-d'Avray). — Amédée Garnier 35, 36 (Paris). — André T. 37 (château de Rosny, Seine-et-Oise). — R. Bernard 38 (lycée de Toulouse). — Joachim Labrouche 39 (Bayonne). — J. L. 40, 41, 42, 43 (Vitry-le-Français). — Noémie Lévy 44 (Paris).

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL DU SUPPLÉMENT Nº 3.

PROBLÈME CHIFFRÉ Nº 4.

Marie Jaroszynska.

SUPPLÉMENT Nº 5.

PROBLÈME CHIFFRÉ Nº 6, — PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE Nos 11 ET 12, TABLEAUX PARLANTS Nos 3 ET 4, ÉNIGME ET CHARADE EN ACTION.

Charles Michelet (Le Puy-Notre-Dame). — René d'Hérouel (Vaux, sous Laon, Aisne). — Princesse Eléonore Schwarzenberg et Princesse Fanny Schwarzenberg (Murau, Styrie). — Edouard, Creux. — Henri Mathieu Saint-Laurent (Oran, Algérie). — Batereau (Angers). — Alphonse Lyon (Dieulefit).

Moins le chiffre de Sterne : Sophie Filiti (Bucharest, Roumanie). — Louise Revelière, (Vannes). — Radegonde d'Aubéry. — Juliette.

Moins la charade en action : Louis Wickhans.

Moins le problème chiffré : Laure Gueury.

PROBLÈME CHIFFRÉ Nº 6, TABLEAUX PARLANTS Nos 3 ET 4 ET CHARADE EN ACTION.

René de Batz (Paris).

Moins la charade : Ptolémée Laius. — Philoctète. — De Tracasman. — De Baufel. — Gertrude. — Gudule. — Démosthènes. — Le roi d'Yvetot.

PROBLÈME CHIFFRÉ Nº 6 ET CHARADE EN ACTION.

Michel et Julien Levylier (Saint-Gratien).

PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE Nos 11 ET 12, TABLEAUX PARLANTS Nos 3 ET 4 ET ÉNIGME.

Marie-Thérèse Maury.

TABLEAUX PARLANTS Nos 3 ET 4, ÉNIGME ET CHARADE EN ACTION.

Arieri Ralli (Blackpool). — Marie et Georges M..... Y. — (Signature omise : Fresnes-Nord). — Georges, Guillaume, Ernest et Jacques Feray.

Moins l'énigme : Fernand Deroye (lycée de Dijon).

TABLEAUX PARLANTS Nos 3 ET 4.

Querette Maurice (Saint-Quentin). — Jacqueline, Jeanne et Alexis (Isle-Adam). — Edgard Circaud.

SUPPLÉMENT Nº 6.

PROBLÈME CHIFFRÉ Nº 7, PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE Nos 13 ET 14, TABLEAUX PARLANTS Nos 5 ET 6, ÉNIGME, CHARADE ET LOGOGRIPHE.

Le château de Neuilly. — Princesse Lucie de Cantacuzène. — Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais). — Metta D. de B. — Edward Berend (Paris). — Louise Langelier (Paris). — S. F. E. — Mlle A. L. (Brunoy). — Elisabeth de Nanteuil (Malzy près Guise, Aisne). — Jules Rheims (Paris). — P. Constantin (Paris). — Maurice D. (Saint-Quentin). — Marguerite-Mélanie Hérardo. (Avallon, Yonne). — Famille A. B. (Rouen). — Marguerite Morand. — R. E. (Paris). — Marcel Galuski. — Maurice B. (Versailles). — Julien S. (Grenoble). — C. F. — L'Amazone (Champs-Elysées). — Emile et Henri Arnou (Passy). — J. L. (Vitry-le-François). — René de Batz (Paris). — E. D. (Dijon). — Jules Bruncher (Neufchateau). — Aricie Rémusat (Marseille). — Pensionnat de Mlles Deschamps (Cuire près Lyon). — Laure Bona Christave (Rochefort-sur-mer). — Antoinette Guex. — H. B. (Grenoble). — Etienne et Max Perret (Neuchatel, Suisse). — Nelly et Elisa Basin (Saint-Pierre d'Albigny, Savoie). — Signature omise (Bayonne). — Chollet (Angers). — Colonie de Pruina M. L. — Mlles Clr. Gosselin (Crotoy, Somme). — Une petite Champenoise. — Un ami de la Jeunesse (Talence, Gironde). — Titine (côte d'Ingouville (Havre). — A. C. — Alphonse Lyon (Dieulefit.) — Joséphine et Thérèse Bertholle (au Prieuré à Cunfire, Aube). — Noémie Lévy (Paris). — Signature omise (Hôtel de la Pomme d'or, Jersey). — Louise Guédon (Château de Tonnay-Charente). — André Lehideux (Les Roches, Brunoy, Seine-et-Oise). — La Trottin de la Côte (Havre). — Louise et Marie E. (Grandcamp). — Maurice Guérin (Grandpré). — Raymond Pitrou (Tours). — SS. — Louis Wickham. — Berthe Roncerel (Versailles). — Pierre Le Boulleur de Courlon (Paris). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Paul Willotte, Jean Willotte (Lorient, Morbihan). — Nous autres (Nantes). — Louise Revelière. — Bertrand Léon (Reims).

Moins les problèmes pointés, chiffre de Sterne : Hélène Martin, Lucie Martin et Albert Martin (Lagrange-Garat près Limoges). — Béatrix de Sainte-Marie (Mauléon-Saule, Basses-Pyrénées). — Joseph et Albert Bortoli (lycée Saint-Louis). — Suzanne et Aimée. — Diane B. — Pervenche et Violette. — Aline S. — Paul Bezançon (Paris). — Louis Bouglé (Pouliguen). — Norbert Las Vignes (Perpignan). — C. D. — Henri Mathieu (Oran, Algérie). — Paul Gérard, Maignelay (Oise). — Laura Gueury (Paris). — A. Masse (Lille). — Raymond Bernard (lycée de Toulouse). — Quatre cousines germaines (château de Sapicourt, Marne). — Thérèse et Gaston Picard Carville). — Henri Roux (Pontcarré).

Moins le problème chiffré : Hélène Eiseman (Saint-Mandé). — Cécile Jules Bapst (Dieppe). — Marguerite et Madeleine de C. — Edgard Circaud. — C. Panvillier (Epinay). — V. O. (collège Fontanes). — Maurice N. (Toulouse). — André L. (La Rochelle). — L. N. M. D. — Ernestine Moity et Schwingrouber (Cambrai). — Henri de la Rocheterie (château du Bouchet, par Cléry, Loiret). — Philippe Rénouard (Quarqueyrannes, Var). — A. D. (Fécamp). — E. F. (Paris). — Thérèse Brunet (Bordeaux). — Jeanne Goutard (château de Domecy-sur-Cure, Yonne). — Petrus B. B. — C. Le Poittevin. — Laure Le Poittevin, Mme L. (Cherbourg). — Maurice Trocmé. — Henri et Alfred Palluat de Bosset, (château de la Salle par Balbigny, Loire). — La petite marquise et la duchesse (Paris).

Moins l'Énigme : Roger Lehideux (Brunoy, Seine-et-Oise).

PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE Nos 13 ET 14, ÉNIGME, CHARADE ET LOGOGRIPHE.

Madeleine d'E... (château de Fontaine, Oise). — André et Séraphine Lenoir (château Saint-Nicolas, Langrune).

TABLEAUX PARLANTS Nos 5 ET 6, ÉNIGME, CHARADE ET LOGOGRIPHE.

Suzanne R. (Andilly, Seine-et-Oise). — Edouard Franchetti (Gleichenberg). — Joseph Maury (Niort). — Marie, Cécile et Louis Forquenot (château de Vauxvarennes Marne). — Jules et Alexandre Deville (Paris). — Nemo. — Alexandrine Lane (Tours). — A. Merle (Plombières). — Emmanuel Rodocanochi (Andilly, Seine-et-Oise). — R. Mallet. — Quita Grieumard (Paris). — Emilie Castelbon (Paris). — A. J. K. — L. B. — Aline et Louise M. — Henriette V. — Guy. — Louis Gouyet fils (Paris). — Marie Collin Delavaud (Paris). — Julia M. — Louis Maillet et Charles Blondeau (Poligny, Jura). — P. Marchant (Saint-Germain-en-Laye). — G. Baille (Lons-le-Saunier). — Sophie et Fernand Brunsvick (Besançon). — Charles Goblet (Paris). — L. Régnier (Gisors, Eure). — Marcellin Meynard (Ville-d'Avray). — Roger Braun (Scharrachbergheim, Basse-Alsace) — Marguerite Faure (Genève). — Louise Courtial (Lyon). — Nullus (château de l'Esparrou). — Lucie et Henri Fèvre (Chaumont). — Marguerite R. — Maurice Querette (Saint-Quentin, Aisne). — Duverny (lycée de Chambéry, Savoie). — Berthe Griffaud. — G. H. (Paris). — Alfred Darzens et Julien Malteau (collège Chaptal). — Marie Valentin. — Marie Gautier. — Une Mellaise. — Famille A..... de Mello. — Denise Rivaud (Angoulême). — Jeanne de Montbret (château de Romain, Marne). — X (collège de Moulins, Allier). — X (Nîmes, Gard). — X (collège de Nîmes). — Henri et Hélène Pohls (Bordeaux). — Valentine-Hennet de Bernoville (château de Bernoville, Aisne). — Claire et Marie P. (Issoudun). — Marie H. (Saint-Julien près Troyes, Aube). — Suzanne et Paul Le Breton (château de Saint-Mélaine, Laval). — René d'Hérouel (Vaux-sous-Laon, Aisne). — Sarda Jules (lycée de carcassonne). — X. — Signature omise (Evreux). — Adrienne, Louise, Eugène et Paul de l'île Maurice (château de Fournil, Dordogne). — La Sybille de Bellevue. — Marguerite de Bertoult (château de Hautecloque, Pas-de-Calais) *Charlotte Surmay et Marie Brasset (Ham).* — Léonce Jacquot, (Nancy). — Germaine et Geneviève de Gondrecourt (Saint-Dié des Voges). — Lucy Proust (Niort). — Diane Malo et Lutin (Montbrison). — Virgile (Paris).

TABLEAUX PARLANTS Nos 5 ET 6, CHARADE ET LOGOGRIPHE.

Flore, Vertumne et Pomone (Isle-Adam).

TABLEAUX PARLANTS Nos 5 ET 6 ET CHARADE.

R. du Portail (Moussy-sur-Aisne).

TABLEAUX PARLANTS Nos 5 ET 6 ET LOGOGRIPHE.

Pierre Bénard et Paul Bénard (Villa du Bel-Air Saint-Mandé (Paris). — L. M. (Paris). — Adrien de Gaullier (villa Beaulieu, près Niort). — J. Teyssèdre (Nîmes).

TABLEAUX PARLANTS Nos 5 ET 6.

Jacqueline de Neuflize (château de Brinay, Cher). — Alice Compère (au chalet Valenton). — Ernest Frois. — M. C. (château de Moraypré, Haybes par Fumay). — Charlotte T. J. — Henri Cuénot (collège de Chalon). — S. B. N. — Edmond de la Guérivière (château de Coulommes, par Reims).

ÉNIGME, CHARADE ET LOGOGRIPHE.

Lucienne Lavigne (Paris). — Hippolyte Durand. — Emilie Hardy (Quaregnon, près Mons, Belgique). — René Camino (Mainville par Draveil, Seine-et-Oise). — Gaëtan de Maury, Augustin de Maury et Marie de Jauvergea (Périgord). — Anne, Marie, Constance, Félicie Courbon Lafoye, (Saint-Genest, Loire). — Salvator (château de Saint-Maigrin par Archiac, (Charente-Inférieure). — Une abonnée de Mantes. — J. B. N. (Orléans).

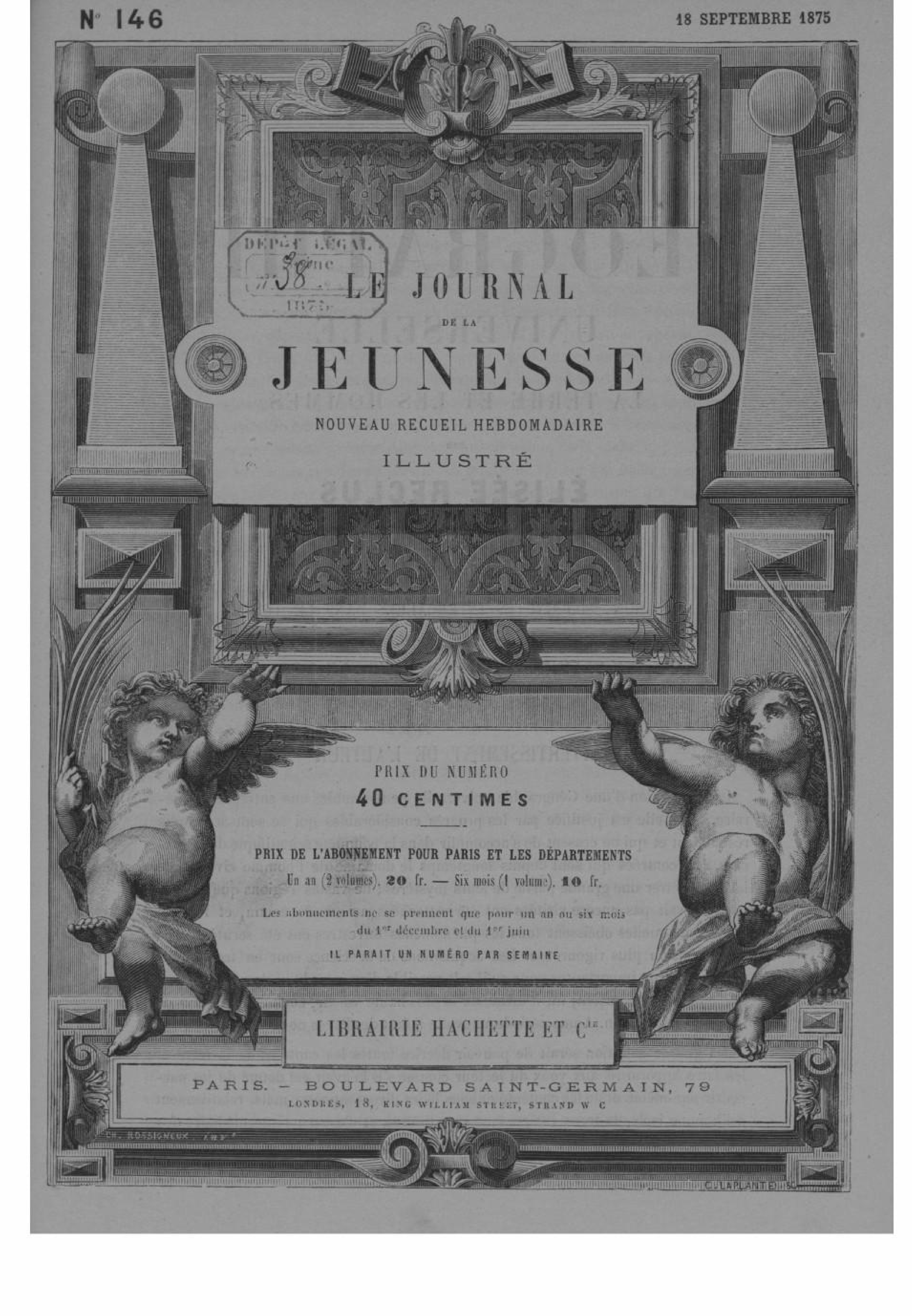
CHARADE ET LOGOGRIPHE.

Octave Baze (Avignon). — Léontine Heller (Avignon).

LOGOGRIPHE.

Valérie Léon (Bordeaux).

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2



DEPOT LÉGAL
Seine
N° 38
1875
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C
CH. ROSSIGNEUX. INV.
C. LAPLANTE SC

LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie], BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

NOUVELLE

GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

CET OUVRAGE CONTIENDRA

ENVIRON 2000 CARTES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

OU TIRÉES A PART

ET PLUS DE 600 GRAVURES SUR BOIS

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

La publication d'une Géographie universelle peut sembler une entreprise téméraire, mais elle est justifiée par les progrès considérables qui se sont accomplis récemment et qui ne cessent de s'accomplir dans la conquête scientifique de la planète. Les contrées qui sont depuis longtemps le domaine de l'homme civilisé ont laissé pénétrer une grande partie de leurs mystères ; de vastes régions que l'Européen n'avait pas encore visitées ont été rattachées au monde connu, et les lois mêmes auxquelles obéissent tous les phénomènes terrestres ont été scrutées avec une précision plus rigoureuse. Les acquisitions de la science sont en trop grand nombre et trop importantes pour qu'il soit possible d'en introduire le résumé dans quelque ouvrage ancien, fût-il même de la plus haute valeur, comme l'est celui de l'illustre Malte-Brun. A une période nouvelle il faut des livres nouveaux.

Ma grande ambition serait de pouvoir décrire toutes les contrées de la terre et les faire apparaître aux yeux du lecteur comme s'il m'avait été donné de les parcourir moi-même et de les contempler sous leurs divers aspects ; mais, relativement à l'homme isolé, la terre est presque sans limites, et c'est par l'intermédiaire des voyageurs que j'ai dû faire surgir l'infinie succession des paysages terrestres. Toutefois j'ai tâché de ne point suivre mes guides en aveugle et je me suis efforcé,

par d'incessantes lectures, de contrôler les descriptions et les récits. Avant de reproduire les paroles, j'ai toujours attendu de m'en être rendu un compte exact ; j'ai fait revivre la nature autour de moi.

Mais cette nature elle-même change constamment avec les hommes qu'elle nourrit. Les mouvements intérieurs dressent ou rabaissent les montagnes, les eaux courantes déblayent le sol et l'entraînent vers la mer, les courants sapent les falaises et reconstruisent les archipels, la vie fourmille dans les flots et renouvelle sans fin la surface de la terre, enfin les peuples changent par l'agriculture, l'industrie, les voies commerciales, l'aspect et les conditions premières des continents qui les portent et ne cessent de se modifier eux-mêmes par les migrations et les croisements. La mobilité de tout ce qui nous entoure est infinie, et pourtant il faut essayer d'en donner une idée, dépeindre à la fois le milieu primitif et le milieu changeant. Déjà dans le livre *la Terre*, qui est en quelque sorte la préface de l'ouvrage actuel, j'ai tenté de décrire tous les mouvements généraux qui se produisent à la surface du globe ; maintenant il s'agit de les suivre dans leurs détails à travers les continents et les mers. Pareille œuvre, je le sens, est bien difficile à mener à bonne fin, mais je trouve l'excuse de ma hardiesse dans la grandeur même de la tâche, et j'y dévoue sincèrement les heures rapides de ma vie. La goutte de vapeur qui brille un instant dans l'espace reflète sur sa molécule presque imperceptible l'univers qui l'entoure de son immensité : c'est ainsi que j'essaye de réfléchir le monde environnant.

La géographie conventionnelle qui consiste à citer les longitudes et les latitudes, à énumérer les villes, les villages, les divisions politiques et administratives, ne prendra qu'une place secondaire dans mon travail ; les atlas, les dictionnaires, les documents officiels fournissent sur cette partie de la science géographique tous les renseignements désirables. Je ne voudrais pas, en me donnant la facile besogne d'intercaler en grand nombre des tableaux de noms et de chiffres, accroître inutilement les dimensions d'un ouvrage qui sera déjà fort étendu, et je craindrais d'empiéter sur un domaine qui est celui de la cartographie et de la statistique pure. En ajoutant à mon livre de nombreuses cartes, je n'ai point eu non plus l'ambition de composer une sorte d'atlas et de dispenser ainsi le lecteur d'avoir recours aux ouvrages spéciaux. Tandis que les cartes générales ont pour but de donner à ceux qui les étudient tous les renseignements, sans exception, qui se rapportent à la configuration du sol et à la position des mers, les planches et les figures de la *Nouvelle Géographie universelle* sont destinées uniquement à mettre en relief les phénomènes dont il est question dans le texte ; tout en restant dans les conditions obligatoires d'exactitude et de précision, elles négligeront les détails secondaires. Loin de remplacer un atlas, mes cartes ne font, pour ainsi dire, que le commenter, en expliquer le sens intime relativement aux phénomènes de la nature et aux événements de l'histoire.

Dans mon long voyage à travers le monde, des rivages de la Grèce, où commence notre civilisation européenne, aux formidables monts de glace qui défendent à l'homme les abords des terres antarctiques, je ne m'astreindrai point à un ordre absolument rigoureux. La nature étant elle-même fort diverse dans ses aspects et n'obéissant à aucun régime de régularité conventionnelle, il n'y aurait qu'un ordre tout extérieur à suivre toujours la même routine dans la description des pays. Il me semble plus vrai de me laisser diriger dans mon travail par l'importance relative des phénomènes qu'il s'agit de décrire et par les caractères distinctifs et l'état de culture des peuples qui se succéderont dans mes tableaux.

En commençant un travail d'une aussi grande étendue, mon devoir est de m'engager envers le lecteur à une extrême sobriété de langage. J'ai trop à dire pour ne pas être tenu à me garder de toute parole inutile : je serai donc aussi bref qu'il me sera possible de l'être sans nuire à la clarté de l'exposition. La Terre est assez grande, et les quatorze cents millions d'hommes qui l'habitent présentent assez de diversités et de contrastes pour que l'on puisse en parler sans se livrer à des répétitions inutiles.

Malheureusement mon ouvrage, avec quelque soin que je l'aie préparé et que je le rédige, ne sera point exempt de nombreuses erreurs. Celles qui auront pour cause les transformations incessantes de la nature et de l'humanité ne sauraient être évitées, et je n'ai pas besoin de m'en excuser, car je ne puis avoir la prétention de devancer le temps. Mais je prévois aussi bien des erreurs qui proviendront, soit de l'ignorance des travaux de mes devanciers, soit, chose plus grave, de quelque préjugé dont je ne serais pas encore parvenu à me défaire. D'avance, je prie mes lecteurs de me pardonner. Du moins, puis-je leur promettre le scrupule dans le travail, la droiture dans les jugements, le respect continu de la vérité. C'est là ce qui me permet de m'adresser à eux plein de confiance, en les invitant à étudier avec moi cette « Terre Bienfaisante » qui nous porte tous et sur laquelle il serait si bon de vivre en frères !

ÉLISÉE RECLUS.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

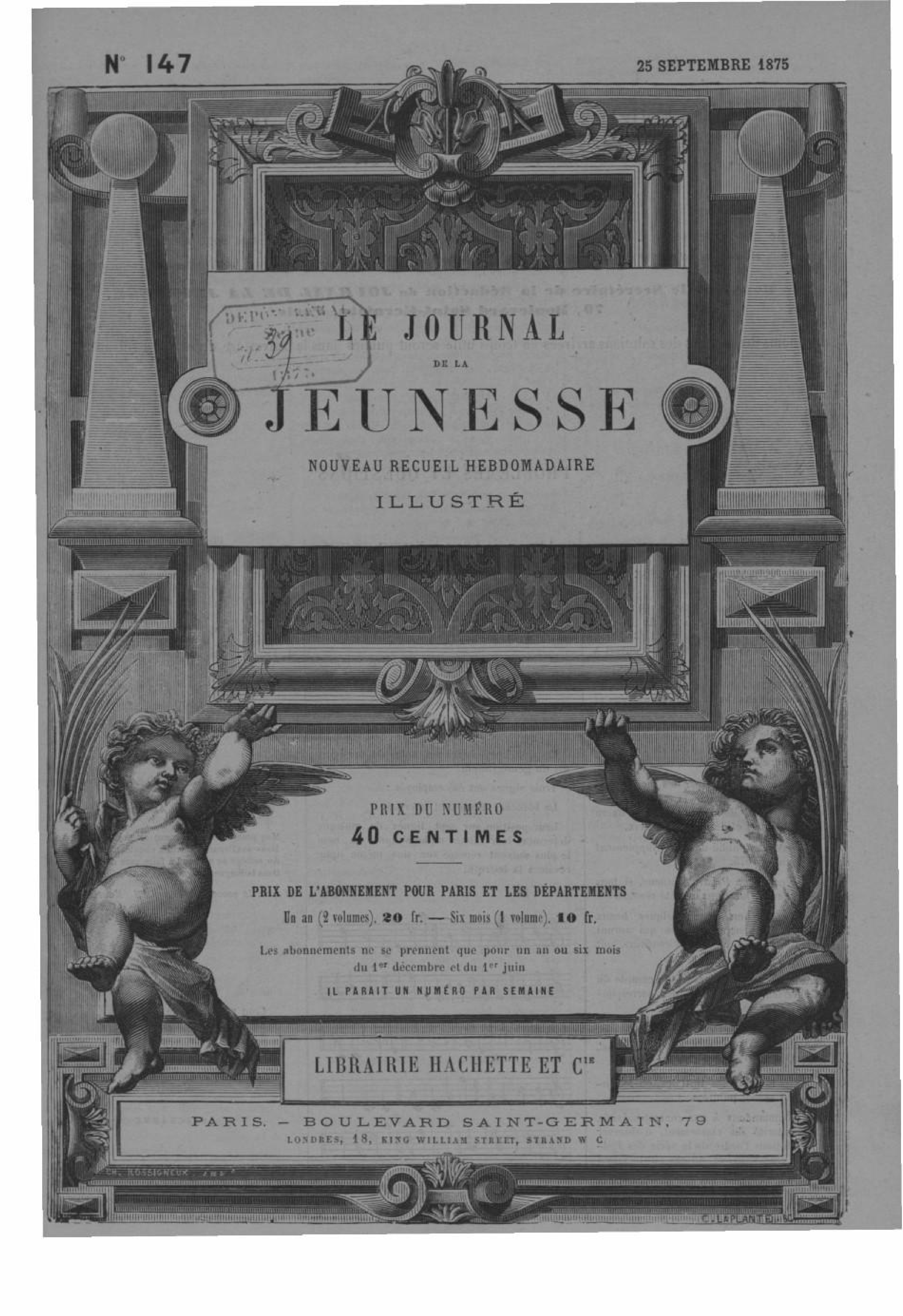
La *Nouvelle Géographie universelle* de M. Élisée Reclus se composera d'environ cinq cents livraisons, soit dix à douze beaux volumes grand in-8. Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément. Ainsi le premier volume embrassera l'Europe méditerranéenne (la Grèce, la Turquie, la Roumanie, la Serbie, l'Italie et la presqu'île des Pyrénées) ; le second, la France, l'Alsace-Lorraine et la Belgique ; le troisième, la Suisse, l'Austro-Hongrie, l'Allemagne et la Hollande, etc. Nos souscripteurs, selon leurs ressources ou leurs études, pourront donc se procurer isolément les parties de ce grand ouvrage dont ils auront besoin, sans s'exposer au regret de ne posséder que des volumes dépareillés.

Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une couverture, et contenant au moins une gravure ou une carte tirée en couleurs, et généralement plusieurs cartes insérées dans le texte, se vend 50 centimes.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 8 mai 1875.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

Le Gérant : R. FOURET.


LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C
C. LAPLANTE

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres ou Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

CONCOURS DU JOURNAL DE LA JEUNESSE

Le CONCOURS DE PROBLÈMES ET QUESTIONS, que nous avons annoncé pour la fin du semestre dans le *Supplément n°* 2 (3 juillet 1875) du *Journal de la Jeunesse*, est ouvert A TOUS SES LECTEURS.

Les *Problèmes et Questions* de ce Concours seront publiés dans le prochain *Supplément* (*n°* 9, *Samedi*, 2 *octobre* 1875).

Les lettres de France seront reçues jusqu'au 1er *novembre* 1875, et les lettres de l'étranger jusqu'au 6 *novembre* 1875.

Les solutions envoyées par les correspondants seront examinées par le Conseil de rédaction du *Journal de la Jeunesse*, qui fixera les places obtenues et désignera les prix.

Le résultat sera publié dans le *Supplément du* 27 *novembre* 1875.

Il sera décerné un *Prix d'Honneur*, si tous les *Problèmes et Questions* ont été résolus.

Il sera décerné en outre quelques beaux livres à ceux des correspondants qui auront obtenu les premières places du concours, soit comme *prix*, soit comme *accessits*.

Autant que possible, il sera tenu compte du *travail antérieur* et de *l'âge* des correspondants.

Les lettres devront porter :

En tête : le nom et l'adresse des correspondants.

A la fin : le nom, les initiales, ou les indications qui seront publiées.

Nous recommandons à nos correspondants, pour la régularité du classement, d'observer pour les solutions l'ordre de la série des *Problèmes et Questions*, et au cas où le même correspondant écrirait deux lettres successives, de mentionner en tête de la seconde : *Deuxième envoi*

Adresser les lettres à MONSIEUR LE SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION du JOURNAL DE LA JEUNESSE.

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79,

PARIS.

PROBLÈME CHIFFRÉ

N° 9.

Ce problème, chiffré en notes de musique, est du genre simple.

Trois signes ont été employés :

La *blanche*, la *noire* et la *croche*.

Leur position sur sept lignes de musique détermine leur valeur alphabétique. La note le plus souvent répétée sur une même ligne révélera la lettre E.



PROBLÈMES POINTÉS

CHIFFRE DE STERNE

N° 17.

D*** p****** d' C******** d* S**** :
L'a** d* s* v***** e** p** c****
L** s******* n* s*** q** l** t***** p****** d* l'i******** h******.

N° 18.

L* f*** a******** d*** c***** :
L* m***** d* l* m*** e* l* n******** d* d*****.

CHARADE

N° 4.

Mon premier sert d'amorce au poisson trop avide;
Dans ses Psaumes David a chanté mon dernier;
Au collège on apprend à faire mon entier
Dans la langue d'Homère ou dans celle d'Ovide.

(*D'après la communication de M. Maurice Guérin Grandpré*)

ÉNIGME

N° 4.

Cinq voyelles, une consonne,
En français composent mon nom,
Et je porte sur ma personne
De quoi l'écrire sans crayon.

(*Communication de M. Paul, de l'île Maurice.*)

ANAGRAMME

N. 1.

Quel est le personnage célèbre qui avait cet anagramme classique :

Alcofribas Nasier.

Nota. — On sait que dans la construction des anagrammes, les lettres U et V, les lettres I, J, et Y se prennent l'une pour l'autre.

LES TABLEAUX PARLANTS

N° 10.

On a pu voir le Tableau parlant qui va suivre au foyer du nouvel Opéra. Les neuf figures allégoriques que nous allons décrire occupent huit panneaux, et, pour la symétrie géométrique, la neuvième a sa statue dans le Temple de la Musique, de la Danse et de la Poésie lyrique.

Filles de Jupiter et de Mnémosyme, elles sont neuf sœurs et président à tous les arts de l'esprit. Leur culte vient de la Thrace ou de la Macédoine et se répandit en Grèce et en Italie. Elles ont divers surnoms tirés des montagnes et des fontaines. Le cheval Pégase leur était consacré. On leur offrait de l'eau, du lait et du miel. Il reste des statues antiques, des bas-reliefs, des pierres gravées et des médailles qui les représentent avec leurs attributs.

Premier portrait allégorique.

Couronnée de lauriers, elle tient d'une main un rouleau de papier, de l'autre une trompette ou la cithare dont on lui attribue l'invention.

2° Portrait.

Elle tient une double-flûte ou des trompettes.

3° Portrait.

Quelques savants lui attribuent l'invention de la géométrie et de l'agriculture. L'art critique la représente sous les traits d'une jeune fille à l'air folâtre, couronnée de lierre, chaussée de brodequins, et tenant à la main, soit un bâton pastoral, soit un masque comique.

4° Portrait.

Les anciens la représentent sous la figure d'une jeune femme, portant un manteau bleu et une tunique de même couleur.

Ses attributs sont la massue, le sceptre, le poignard, la couronne et le masque tragique.

5° Portrait.

Elle est représentée couronnée de guirlandes ou d'un diadème, et tenant une lyre.

6° Portrait.

Couronnée de myrte et de roses, quelquefois de laurier, le visage joyeux et ouvert, tenant d'une main la lyre, dont elle disputait l'invention à Mercure et de l'autre un plectrum.

7° Portrait.

On lui attribuait l'invention de l'harmonie. On la représente ordinairement debout, dans une attitude pensive et un doigt sur la bouche.

Ses attributs sont le spectre, le rouleau de papyrus et le laurier.

8° Portrait.

On la représente avec une robe d'azur et couronnée d'étoiles,

Elle a pour attributs un globe céleste et des instruments de mathématiques.

9° Portrait.

Ses attributs sont une couronne de laurier, une trompette et des poëmes placés à ses pieds.

Question. — Quels sont les noms mythologiques et la personnification de ces portraits parlants?

LES ÉCRITURES SECRÈTES.

LA CLEF RAPIDE.

Tout perfectionnement est une simplification. La nature, comme l'art, nous montre la perfection dans la simplicité. Sous ce rapport, les grilles, les jeux de cartes, les clefs à cadran, sont des clefs défectueuses, par la seule raison qu'elles sont lentes et compliquées.

Un général en campagne veut transmettre un avis ou un ordre. Ici les minutes sont comptées. Il faut non-seulement que la dépêche soit inviolable, si elle est interceptée par l'ennemi, mais son effet peut être annulé par un retard, et, dans ce cas, elle doit être rapidement chiffrée.

Voici donc une clef indéchiffrable.

Elle a les trois qualités d'une clef secrète : elle est simple, rapide, inviolable, et il est inutile de la compliquer.

Chaque correspondant a un exemplaire d'un même livre, et l'on convient du numéro d'une page et d'une ligne.

L'exemple suivant sera plus clair que toutes les explications et servira de modèle. Par ce système, on peut écrire sur une carte postale, chiffrer la partie confidentielle d'une lettre, enfin correspondre sans craindre la curiosité et l'investigation du plus subtil déchiffreur.

L'an 1585, au coMmencement de décembre, près de cinq mille EspAgnols de l'aRmée catholique, danS lEs guerres de Flandre, se trouvèrent enfermés entre Bomel et BoIs-Le-Duc, par une inondation que LEs troupes hollandaises avaient forMée en rompant les dIgues de LA Meuse. Déjà, depuis ciNq jours, les VivrEs commeNçaIent à leur manquer, le froid redoublait, l'inondation augmentait, et leS mEttait de Plus en plus A l'étRoit ; l'enneMi, biEn supérieur en noMbre, les tenait investis avec plus de cent bateaux et s'en crOyait DEjà maître ; eNfin ils Étaient perdus sans ressources, si la sainte Vierge ne les eût secourus de la manière toute spéciale que voici : un soldat espagnol, creusant la terre pour Faire un retranchement devant une égLise, trOuva un tableau de l'Immaculée-Conception qui semblait tout fRaichE-meNt peint. A CEtte découveRte, tOus ses coMpagnons accourEnt et en conçoivent un heureux AuguRe ; ils s'empRessent de porter solennellement le tableau dans l'églIse, et font Vœu dE sE consacrer à la Vierge.

Voici ce passage chiffré :

42 — 50 — 60 — 77 — 79 — 132 — 134
158 — 159 — 190 — 206 — 213 — 214 — 232
242 — 246 — 253 — 256 — 314 — 316 — 324
334 — 338 — 347 — 351 — 366 — 415 — 420.
421 — 431 — 438 — 563 — 594 — 600 — 652
657 — 660 — 668 — 669 — 680 — 684 — 692
706 — 732 — 736 — 745 — 791 — 800 — 805
807.

On voit que chaque lettre étant représentée par un nombre, la dépêche échappe au calcul des probabilités. En pointant les lettres dans l'ordre numérique, on traduit ainsi la dépêche :

Marseille, Milan. Venise, Parme, Modène, Florence, Rome, Arrivée.

On peut juger facilement, par cet exemple de l'utilité de la *Cryptographie* pour la correspondance. Il y a des secrets qu'on ne livre pas au papier et qui, sous la forme chiffrée, peuvent être échangés. Par elle, celui qui parvient à écrire, si sa lettre est interceptée, sait du moins que sa pensée est inviolable. Il serait impossible d'énumérer toutes les applications qui ont été faites de la cryptographie. J'ai vu bien souvent, sur les marges de livres anciens ou modernes, des notes mystérieuses. Ces signes, dont la clef est à jamais perdue, avaient fixé un secret, une pensée, un souvenir.

La Bruyère n'a pas livré la clef de ses *Caractères*, mais on connaît bon nombre des originaux qui ont fourni des traits aux masques de cette galerie.

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS DES PROBLÈMES.

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 8.

— La parole que tu gardes est ton esclave ;
— Celle que tu as lâchée est ton maître.

PROBLÈMES POINTÉS

(CHIFFRE DE STERNE)

N° 15.

Épithaphe d'une jeune fille :

... O terre! elle a si peu pesé sur toi, sois-lui légère, et couvre la de fleurs !

N° 16.

L'étoile qui brille à l'horizon ne connaît pas les yeux qui la regardent, mais elle est connue du moindre pâtre, qui chemine sur le coteau.

CHARADE

Touraine. — *Tours. Reine.*

LES TABLEAUX PARLANTS

N° 7.

Les Solitaires de Port-Royal :
Nicole, Lancelot, Lemaistre, Sacy, Tillemont, les Arnauld, Pascal, etc.

N° 8.

Le Dante.

N° 9.

La calomnie.

LES MOTS CARRÉS

(Suite.)

45	46	47	48
Sirop	Océan	Hôtel	Tabac
Image	Carte	Opéra	Adama
Radis	Errer	Tenir	Babel
Ogive	Atèle	Erigé	Amère
Peser	Nérée	Lares	Caleb

49	50	51	52
Métal	Oison	Lilas	Paros
Elire	Image	Image	Acide
Tiers	Salir	Laval	Rider
Arrêt	Ogive	Agami	Odeur
Leste	Nérée	Sélim	Serre

53	54	55	56
Jules	Brest	Clara	Dorer
Utile	Ramer	Liban	Obole
Limon	Emeri	Abris	Rotin
Eloge	Serre	Raide	Elise
Senef	Trier	Anses	Renée

57	58	59	60
Polir	Opale	Marin	Carte
Opale	Paris	Amare	Amour
Lapin	Armes	Ramey	Rotin
Ilion	Liéue	Irène	Tuile
Renne	Essex	Nérée	Errer

61	62	63	64
Froc	Rêve	Léon	Orge
Roch	Esaü	Ergo	Rhin
Ocre	Vair	Ogre	Gite
Cher	Eure	Noel	Enée

NOMS DES AUTEURS DES MOTS CARRÉS

André Lehideux, 45 (Les Roches, Brunoy, Seine-et-Oise) — Rodrigue et Médioni, 46. (Neuilly.) — Fernand Deroye, 47, (Dijon.) — Flore, Vertumne et Pomone, 48, (L'isle-Adam.) — Nicolas Ernest Basin, 49. — Sophie et Fernand Brunsvick, 50, 51, (Besançon.) — Raymond Pitrou, 52, 53, (Tours.) — Nous autres, 54, (Nantes.) — Maurice Trocmé, 55. — Marie H., 56. 57, (Saint-Julien, près Troyes, (Aube.) — X., signature omise, 58, (Evreux.) — La sybille de Bellevue, 60. — Raymond Bernard, 61, 62, (lycée de Toulouse.) — Louis Wickham, 63, (Maisons-Laffitte.) — Joseph et Albert Bortoli, 64, (Paris.)

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

DU SUPPLÉMENT N° 4.

Fatiana Akimoff (Efimovka, Russie.)

SUPPLÉMENT N° 6.

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 7, PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE N°s 13 ET 14, TABLEAUX PARLANTS N°s 5 ET 6, ÉNIGME, CHARADE ET LOGOGRIPHE.

Princesse Éléonore Schwarzenberg, et princesse Fanny Schwarzenberg, (Frauenberg, près Budweis, Bohême.) — Camille Brault, (Yerres, Seine-et-Oise.) — F. D. Fanfan du Bel-Air. — Edouard Creux. — Louis de Launay. — Maurice Maquet (Lille.) — Louis et Benjamin Gardes (Euzet-les-Bains, Gard.) — X. (Signature omise.)

Moins les problèmes pointés, chiffres de Sterne:

Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie.) — Marco Noyer (Dieulefit.) — Maurice et Jules Ernst (Saint-Dié.)

Moins le problème chiffré :

Jeanne Cyr (Vichy, Allier.) — E. A. P. Martin (Niort.) — Raoul Roussel.

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 7, ÉNIGME.

CHARADE ET LOGOGRIPHE.

Julien et Michel Levylier (Saint-Gratien.) — Une élève de Francis Crépin (Abbeville.)

PROBLÈME POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE N°s 13 ET 14 TABLEAUX PARLANTS N°s 5 ET 6 ET CHARADE.

Louis Vayssié (Angers.) — Maxime W.

PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE N°s 13 ET 14, ÉNIGME ET LOGOGRIPHE.

Valentine et Henri S. (Mons, Belgique.) — Artémise. — Edmond N. (Grenoble.)

TABLEAUX PARLANTS N°s 5 ET 6, ÉNIGME, CHARADE ET LOGOGRIPHE.

Marie et Louise Vincent de Saint-Etienne. — Agathe Arnlot (Saint-Gilles, Saône-et-Loire.) — X. Broquère (Lycée.) — Denise Rivaud (Angoulême.) — S. S. S.

Moins l'énigme :

M. Etcheverry, fonderie de Mousserolles, (Bayonne.)

TABLEAUX PARLANTS N°s 5 ET 6

LOGOGRIPHE.

Arieri Ralli (Paris.) — Alfred de Prin (aux Bournais, l'Isle Bouchard, Indre-et-Loire.)

TABLEAUX PARLANTS N°s 5 ET 6.

Marguerite Coltier (Château de Cangé, Saint-Avertin, Indre-et-Loire.)

CHARADE.

Quisque, P. Mayer (Dienville, Aube.) — Amélie Landrin (Paris.) — Orphée.

SUPPLÉMENT N° 7.

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 8, PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRES DE STERNE, N°s 15, 16

TABLEAUX PARLANTS N°s 7, 8, 9, ET CHARADE N° 3.

Marguerite et Madeleine de Courcy et Marthe de Cloys (Loiret.) — Emile et Henri Arnou (Passy.) — Marie, Geneviève et Jeanne (Saint-Pair.) — Princesse Lucie de Cantacuzène. — J. L. Vitry-le-François.) — Maurice Trocmé. — Sophie et Fernand Brunsvick (Besançon.) — L. (Signature omise.) — Nous autres (Nantes.) — Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais) — Berthe Ronceret (Versailles.) — Louis Bougie (Orléans.) — Jeanne Cyr (Paris.) — Marie Valentin (Montlignon. — Aricie Rémusat (Marseille.) — Ernestine Moity (Saint-Quentin.) — Schwingrouber (Cambrai.) — Louis et Benjamin Gardes (Euzet-les-Bains, Gard.) Paul Bezançon. — F. N. — Metta D. de B. — A. L. (Brunoy.) — Louise Langelier (Paris.) — S. E. F. — Marguerite Morand. — Etienne et Max Porret Neuchâtel (Suisse.) — L'ange de Syrius. — Laure Guenry. — Georges, Marie, Hélène et Berthe M. (Avignon.) — Elisabeth de Nanteuil (Malzy, près Guise, Aisne.) — R. de Batz (Paris.) — Césarine Mager (Nîmes.) — Jean Willotte et Paul Willotte Lorient (Morbihan.) — Marguerite Sommervogel (Dôle (Jura.) — Philippe Renouard (Quarqueyrannes, Var.) — Jules Brunelier (Neufchâteau.) — Marie Louise (Châteauvillain, Haute-Marne.) — Un ami de la jeunesse (Talence, Gironde.). — Jeanne et Marthe Delmas (Bordeaux.) — V. O. (Collège Fontanes) Paris.) — C. F. — Maurice D. — Hélène Martin (Périgueux.) — André Lehideux (Les Roches, Brunoy, Seine-et-Oise. — Antoinette Guex (Paris.) — A. C. Paris. — René d'Hérouel (Vaux-sous-Laon, Aisne.) — Institution de Mlles Deschamps (Cuire, près Lyon.) — Bertrand Léon (Reims.) — Un abonné poitevin. — Joséphine et Thérèse Berthollé (au prieuré, à Cunfin, Aube.) — Pierre le Boulleur de Courlon (Paris.) — Famille K. (Havre.) — Mlles Chaper. — Henri Ducrocq (Arcais, Deux-Sèvres.) Emmanuel Boelle (Manoir de Coat, Gouesnou (Finistère.) — Louise et Marie E. (Grandcamp,) — C. Le Poittevin, Laure Le Poittevin, Georges Le Poittevin. Mme L. (Cherbourg.) — Trois amateurs de croquet (château de Boissy, Seine-et-Oise.) — Le château de Neuilly. — Noémie Lévy (Paris.) — Guiche et Titine (côte d'Ingouville, Havre.) — M. N. (Angers, le Pruina, Maine-et-Loire.) — Nelly, et Elisa Basin (Saint-Pierre d'Albigny, Savoie.) — Maurice et Jules Ernst (Saint-Dié, Vosges.) — René Chollet (Angers.) — Famille A. B. (Rouen) — Mlle Ch. Gosselin (Crotoy, Somme.) — Thérèse Brunet (Bordeaux.) Joachim Labrouche (Bayonne.) — Guillaume Danlouix, Dumesnils; Anne Marie Danlouix (château de Sainte-Marie, Vouzon.) — Adolphe Lyon (Dieulefit.) — Marcel Noyer (Dieulefit.) — P. Constantin. — Marcel Galuski. — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure.) — H. B. N. (Paris.) — Léonide S. (Paris.)

Moins les problèmes pointés, Chiffre de Sterne.

Cécile, Jules Bapst (Dieppe.) — Georges Salem (Paris) — Georges, Robert, Marie Thérèse de Prémont, A Wichaut (Château de Villers-Guislain Nord) — Radegonde d'Aubéry. — G. Baille (Villette-les-Cornods, Jura) — Marthe et René Dulac (château du Bourgneuf, (Ille-et-Vilaine.) — Charles Brunswig, Arpajon (Seine-et-Oise.) — Lucien et Henri Fevre (Chaumont) — Maurice Kauffer (Nancy.) — Paul Schœllhammer (Mulhouse) B. C. (Paris) — Camille Main (Marseille.) — Léonce Jacquot (Nancy.) — Dorothée de Grand Klarenbeck.) — Samuel Guy (Rochefort) — Maurice Guérin (Grandpré, Ardennes.) — Henri et Hélène Pohls (Bordeaux.) — Joseph et Albert Bortoli (lycée Saint-Louis.) — Claire Voyan. — R. Bernard (lycée de Toulouse.) — M. H. Une élève de Francis Crépin (Abbeville.) — Frédéric Moreau (Fère-en-Tardenois, Aisne.) — Jocelyn. — Christiane J. — Œdipe.

Moins le problème chiffré :

G. Panvillier (La Billarderie, Charente.) — Emmanuel et Suzanne Rodocanachi (Andilly, Seine-et-Oise.) — Lydie Roux (Montbéliard.) — Ego. — Henri de la Rochetérie (château du Bouchet, par Cléry, Loiret.) — Edmond, André, Paul Martin (Niort.) — Joséphine L. — Gladiateur. — L'Africain.

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 8, ET CHARADE N° 3.

Octave Baze, Scipion et C° et Roger. — Roger Braun (Scharrachbergheim, Basse-Alsace)

Moins la Charade :

Julienne d'Aussy et Auguste d'Aussy (Thourout)

TABLEAUX PARLANTS N°s 7, 8, 9, ET CHARADE N° 3

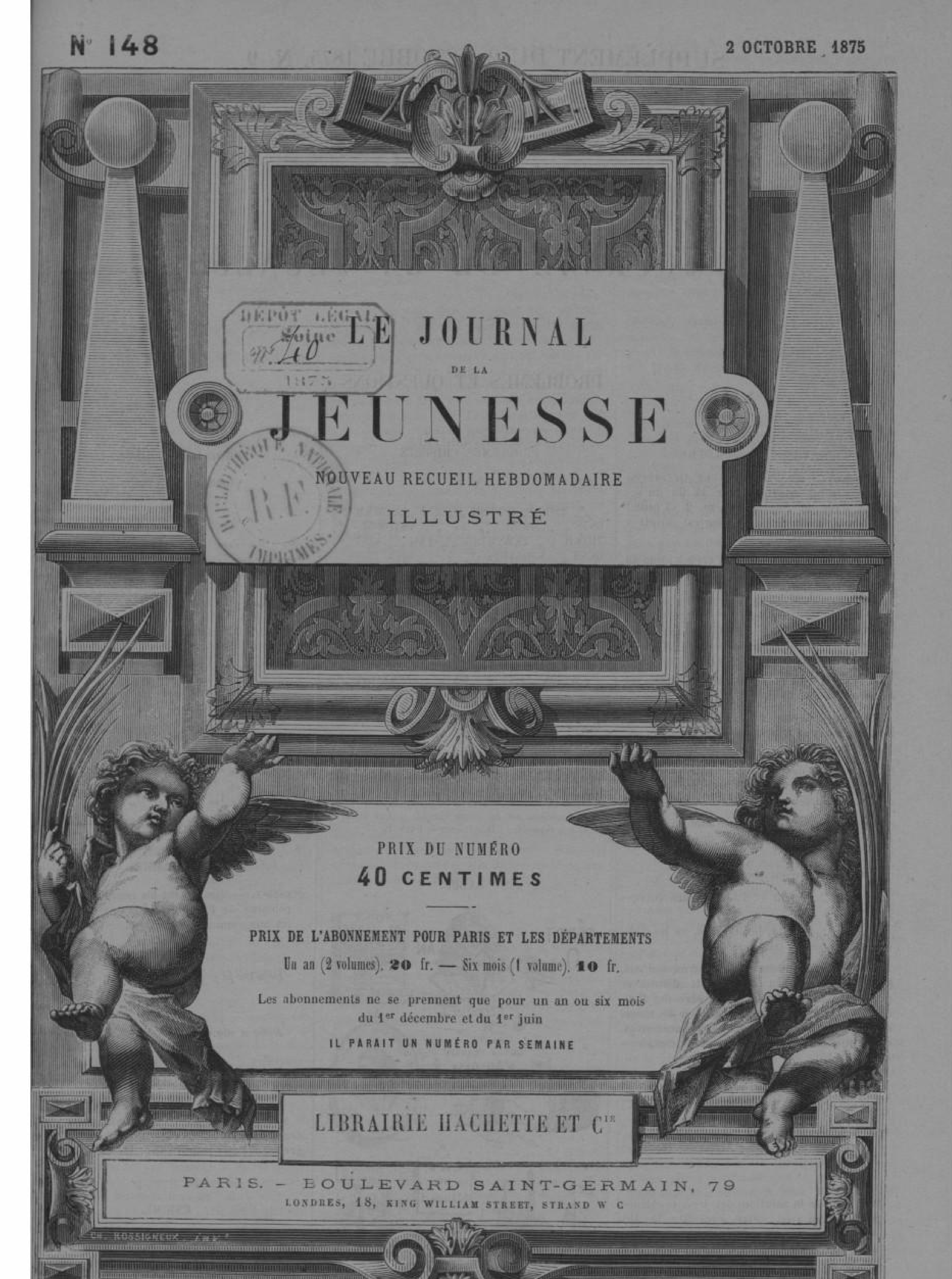
Marguerite de Berthoult (château d'Hautecloque, près Saint-Paul-sur-Ternoise, (Pas-de-Calais) — Le grand, le moyen et le petit ours de Saint-Avertin (château de Cangé, Indre-et-Loire.) — Adolphe et Philippe Grondard (Honfleur, Calvados) — P. Marchant (Saint-Germain-en-Laye) — R. Mallet. — Joseph Maury (Niort.) — Marguerite Faure (Genève.) — H. Rodel (Bordeaux) — Marie Bellot (Saboureau.) — Adrien de Gaulier (villa Beaulieu, par Niort.) — Emilie Hardy (Quaregnon, près Mons, Belgique.) — Georges et Augustin Marquès (Cahors) — Ch. Goblet (Paris.) — Louis Mallet, Poligny Jura.) — Alfred Richard (Remiremont Vosges) — A. Merle (Plombières.) — Marguerite Roffay. — Valentine Hennet de Bernoville (château de Bernoville (Aisne.) — Julien S (Grenoble). — L'amazone Paris.) — Aimée et Suzanne — La petite Marquise. — Marie H. (Saint-Julien, près Troyes) — Jeanne Deroche (Seine-Port, Seine-et-Marne.) — Ernest Fréville (aux Clozeaux, Ville-d'Avray.) — R. du Portail, (Moussy-sur-Aisne.) — Marie, Ernestine, Louise Raffray (Montreuil-Belfroy, Maine-et-Loire) — Zoé Renée (Saint-Jean-d'Heure, par Lezoux) — Marie Le Hérichel (Avranches) — Lucien et Lucienne Lavigne (Paris.) — G. B. — A. C. (château de Moraypré, Haybes, par Fumay.) — Amédée Garnier (Le Vésinet.) — Les petits montagnards de Lafaye, (Saint-Genest-Malifaux, Loire.) — X. Signature omise. — Henri, et Alfred Palluat de Besset (château de la Salle, par Ballagny (Loire.) — Valentine S. (Mons, Belgique.) — Marcellin Meynard (Ville d'Avray.) — Denise Rivaud (Angoulême.) — Suzanne Le Breton (Saint-Melaire, Laval) — Charlotte Sucnay (Ham, Somme) — Une abonnée de Mantes. — Le Sphinx. — Armand V. — Charles P. (Paris.) — Edmond de la Guérivière (château de Coulommes, par Reims, Marne.) — Julien S. — X. X. X. (La Rochelle.)

CHARADE N° 3.

Henri et Charles Jacquemont (Saint-Haon) — Gabrielle Desprez, (Paris.) — Marguerite et Henri de F. — Adrienne de l'Ile, Maurice (château de Lagune, près Ludon, Médoc, Gironde. — Pierre et Paul Bénard (villa du Bel-Air, Paris.) — Une Ablonnaise. — Salva Charbonne et Laurence Gérard (La Bouchardière, Touraine.) — Évangeline. — N. O. N.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 148 2 OCTOBRE 1875



PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

CONCOURS

DU JOURNAL DE LA JEUNESSE

PROBLÈMES ET QUESTIONS

CONDITIONS DU CONCOURS

Le Concours de Problèmes et Questions, que nous avons annoncé pour la fin du semestre dans le *Supplément n°* 2 (3 juillet 1875) du *Journal de la Jeunesse* est ouvert a tous ses lecteurs.

Les lettres de France seront reçues jusqu'au 1er *novembre* 1875, et les lettres de l'étranger jusqu'au 6 *novembre* 1875.

Les solutions envoyées par les correspondants seront examinées par le Conseil de rédaction du *Journal de la Jeunesse*, qui fixera les places obtenues et désignera les prix.

Le résultat sera publié dans le *Supplément du* 27 *novembre* 1875.

Il sera décerné un *Prix d'Honneur*, si tous les *Problèmes et Questions* ont été résolus.

Il sera décerné en outre quelques beaux livres à ceux des correspondants qui auront obtenu les premières places du concours, soit comme *prix*, soit comme *accessits*.

Autant que possible il sera tenu compte du *travail antérieur* et de l'*âge* des correspondants.

Les lettres devront porter :

En tête : le nom et l'adresse des correspondants.

A la fin : le nom, les initiales, ou les indications qui seront publiées.

Nous recommandons à nos correspondants, pour la régularité du classement, d'observer pour les solutions l'ordre de la série des *Problèmes et Questions*, et au cas où le même correspondant écrirait deux lettres successives, de mentionner en tête de la seconde : *Deuxième envoi*.

Adresser les lettres à Monsieur le secrétaire de la rédaction du Journal de la Jeunesse,

79, boulevard Saint-Germain, 79.

PARIS.

Avis. — Pour la solution des trois problèmes chiffrés qui vont suivre, consulter la *Méthode générale de déchiffrement* publiée dans le *Supplément du Journal de la Jeunesse*, N° 5 (14 août 1875).

PROBLÈMES CHIFFRÉS

N° 1.

*** 2SH *** 40N5SH *** Z57 *** 2WKB *** 6S7S *** MKSB *** S7 *** VS4DW57 *** 7BZKH *** TXW2K7SH *** TXK *** 8Z57 *** 6KS5 *** S5HSV62S ***

Ce problème est du genre simple. — Déterminer la lettre E.

N° 2.

*** 8Y *** 6X3SY *** 9XM *** 6X *** 9HZWY *** 9ZVH *** 6Z72HY *** 4WN *** 6X *** 5X26Y *** 4Y *** 6X *** 5Z8NXW8Y ***

Ce problème est du genre simple. — Les deux signes le plus fréquemment employés sont répétés chacun sept fois.

N° 3.

6ΔH4✝✝ȣWΩΣ✝8✝Σȣ✝✝3✝6Δ5✝ΩΣ✝ȣ ȣ✝✝M✝2ΩW✝✝8Δ96ΔK✝7Ω9.

Ce problème est du genre simple. — Les mots ne sont pas séparés. — Déterminer la lettre E.

RÉBUS.



PROBLÈMES POINTÉS.

(Chiffre de Sterne.)

N° 1.

L* m******* c** u** d* c** f***** m*********** c* c********* q** s******* c***** p*** è*** f****** a** p**** c* q** c******** p****** o* c**** t******* u** p****** d* t**** c* u* r**** d* s***** — L** p****** s*** l** p****** d** f*****, c* l* m******* d***** d o******

N° 2.

O p********, j******* d* l'a**** !
O j*******, p******** d* l* v**!

N° 3

l* f*** q** l** c**** s***** f****** d* l*** n******; i** n'o**** p** m***** s** d** a********, e* i** o** l'a** d* v**** c* q*'o* l*** d****

ANAGRAMMES.

Question. — Quels sont les noms des femmes célèbres de l'Histoire de France dont voici les anagrammes historiques.

N° 1.

Déjà toi je prends.

N° 2.

Belle à soy.

N° 3.

Je charme tout.

Nota. — On sait que, dans les *anagrammes*, les lettres I, Y et J, U et V, se prennent l'une pour l'autre.

ÉNIGME.

Je traduis les adieux quand on quitte la ville ;
En campagne aux soldats j'indique le chemin ;
Qui me perd voit soudain sa raison inutile ;
Et je ruine parfois qui me tient en sa main.

CHARADE.

Mon premier.

Perrette m'a cassé dans sa course étourdie.

Mon deuxième.

En voyage on me cherche après un bon repas.

Mon troisième.

Mon peuple par l'opium a la tête engourdie.

Mon quatrième.

L'hirondelle sans moi ne nous reviendrait pas.

Mon tout.

Bossu, laid, mal bâti, les jambes en compas,
Je sais pour les enfants jouer la comédie.

LES MOTS CARRÉS.

Construire un mot carré sur chacun des trois mots suivants :

D I A N E	R O M A N	Œ D I P E
I	O	D . . . .
A	M	I . . . .
N	A	P . . . .
E	N	E . . . .

LES TABLEAUX PARLANTS.

N. 1.

UNE LÉGENDE SCANDINAVE.

LE D********

L'héroïque fait d'armes qui va suivre a fourni le sujet d'un tableau à Anton Melbye et d'un chant populaire.

Le nom du vaisseau de H******** est aujourd'hui *celui du drapeau national et du deuxième* ordre chevaleresque de Danemark.

C'était en 1710, sous Frédéric IV.

Le capitaine H******** montait le D********. *A quatre lieues de Copenhague il fut assailli* par les Suédois. Il était à l'avant-garde, entre les deux flottes. Le vent soufflait dans la direction des Danois. Le feu ayant pris au D********, le navire était tout en flammes et le combat engagé. H******** fit jeter l'ancre, de peur que son vaisseau ne dérivât sur la flotte danoise. En même temps il refusa de se rendre aux Suédois.

« Compagnons, s'écria-t-il, mourons pour le Danemark, mourons avec le D******** ! »

Il avait sept cents hommes d'équipage ; pas un ne réclama. H********, au milieu de ces marins intrépides, continua de foudroyer les Suédois jusqu'à ce que son vaisseau sautât.

Voilà l'histoire, voici la légende :

Croix blanche sur fond rouge, le D******** électrise le paysan, le soldat et le marin, autant que le gentilhomme et le roi. C'est le nom du second ordre chevaleresque de la cour, c'est le nom du vaisseau de H********, c'est surtout le nom sacré de la bannière des armées et des escadres. Cette bannière n'est pas d'une main mortelle.

Sous Waldemar Seir (1219), à la bataille de Revel, en Esthonie, les Danois, ébranlés par une attaque soudaine des païens, entraient déjà dans ce désordre qui précède la fuite, lorsque l'archevêque Andréas Sunesen, un héros et un saint, éleva les deux bras au ciel. Il en tomba un drapeau rouge traversé d'une croix blanche :

C'était le D********.

L'archevêque le saisit et l'agita en l'air. Les Danois se rallièrent aussitôt, et les païens furent dispersés. Depuis ce temps, le D******** est pour toutes les classes de la nation l'emblème surnaturel de la patrie et de la victoire.

Question. — Quel est le nom de l'héroïque capitaine? Quel est le nom de son vaisseau, devenu celui du deuxième ordre chevaleresque de Danemark et du drapeau national ?

N° 2.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE EN 1693

Dans son discours de réception à l'Académie française, prononcé le lundi 15 juin 1693, La Bruyère a tracé une série de portraits d'académiciens, assez ressemblants pour être facilement reconnus :

« .... Rappelez en votre mémoire, la comparaison ne vous sera pas injurieuse, rappelez *ce grand et premier concile* où les Pères qui le composaient étaient remarquables chacun par quelques membres mutilés, ou par les cicatrices qui leur étaient restées des fureurs de la persécution ; ils semblaient tenir de leurs plaies le droit de s'asseoir dans cette assemblée générale de toute l'Eglise; il n'y avait aucun de vos illustres prédécesseurs qu'on ne s'empressât de voir, qu'on ne montrât dans les places, qu'on ne désignât par quelque ouvrage fameux qui lui avait fait un grand nom, et qui lui donnait rang dans cette Académie naissante qu'ils avaient comme fondée : tels étaient ces grands artisans de la parole, ces premiers maîtres de l'éloquence française; tels vous êtes, Messieurs, qui ne cédez ni en savoir ni en mérite à nul de ceux qui vous ont précédés.

1er Portrait.

L'un fait revivre Virgile parmi nous, transmet dans notre langue les grâces et les richesses de la latine, fait des romans qui ont une fin, en bannit le prolixe et l'incroyable pour y substituer le vraisemblable et le naturel.

2e Portrait.

L'autre, plus égal que Marot et plus poëte que Voiture, a le jeu, le tour et la naïveté de tous les deux; il instruit en badinant, persuade aux hommes la vertu par l'organe des bêtes, élève les petits sujets jusqu'au sublime: homme unique dans son genre d'écrire, toujours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise; qui a été au delà de ses modèles, modèle lui-même difficile à imiter.

3e Portrait.

Celui-ci passe Juvénal, atteint Horace, semble créer les pensées d'autrui et se rendre propre à tout ce qu'il manie ; il a, dans tout ce qu'il emprunte des autres, toutes les grâces de la nouveauté et tout le mérite de l'invention; ses vers forts et harmonieux, faits de génie, quoique travaillés avec art, pleins de traits et de poésie, seront lus encore quand la langue aura vieilli, en seront les derniers débris; on y remarque une critique sûre, judicieuse et innocente, s'il est permis du moins de dire de ce qui est mauvais qu'il est mauvais.

4e Portrait.

Cet autre vient après un homme loué, applaudi, admiré, dont les vers volent en tous lieux et passent en proverbes, *qui prime*, qui règne sur la scène, qui s'est emparé de tout le théâtre : il ne l'en dépossède pas, il est vrai, mais il s'y établit avec lui; le monde s'accoutume à en voir faire la comparaison ; quelques-uns ne souffrent pas que Corneille, le grand Corneille, lui soit préféré; quelques autres, qu'il lui soit égalé ; ils en appellent à l'autre siècle, ils attendent la fin de quelques vieillards qui, touchés indifféremment de tout ce qui rappelle leurs premières années, n'aiment peut-être dans *Œdipe* que le souvenir de leur jeunesse.

5e Portrait.

Que dirai-je de ce personnage qui a fait parler si longtemps une envieuse critique, et qui l'a *fait taire ; qu'on admire malgré soi, qui* accable par le grand nombre et par l'éminence de ses talents? Orateur, historien, théologien, philosophe, d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire : un défenseur de la religion, une lumière de l'Eglise, parlant d'avance le langage de la postérité, un père de l'Eglise! Que n'est-il point? Nommez, messieurs, une vertu qui ne soit pas la sienne.

6e Portrait.

Toucherai-je aussi votre dernier choix, si digne de vous ? Quelles choses vous furent dites dans la place où je me trouve! Je m'en souviens ; et, après ce que vous avez entendu, comment osé-je parler? Comment daignez-vous m'entendre ? Avouons-le, on sent la force et l'ascendant de ce rare esprit, soit qu'il prêche de génie et sans préparation, soit qu'il *prononce un discours étudié et oratoire, soit* qu'il explique ses pensées dans la conversation : toujours maître de l'oreille et du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier ni tant d'élévation, ni tant de facilité, de délicatesse, de politesse ; on est assez heureux de l'entendre, de sentir ce qu'il dit, et comme il le dit ; on doit être content de soi si l'on emporte ses réflexions et si l'on en profite. Quelle grande acquisition avez-vous faite en cet homme illustre ! A qui m'associez-vous !

Question. — Quels sont les noms des académiciens désignés dans les six portraits de La Bruyère, et le nom et la date du *premier Concile* dont il est fait mention dans son discours de réception à l'Académie française?

N° 3.

UNE PAGE DE BOSSUET.

Contemplons ses efforts; c'est une des plus grandes plaies de notre nature. Jésus-Christ, qui était venu pour la guérir, en devait sentir toute la malignité, et les souffrances qu'elle lui devait causer devaient servir de remède à son venin. C'est le noir et secret effet d'un orgueil faible, qui se sent ou diminuer, ou effacer par le moindre éclat des autres, et qui ne peut soutenir la moindre lumière. C'est le plus dangereux venin de l'amour-propre, qui commence par consumer celui qui le vomit sur les autres et le porte aux attentats les plus noirs. Car l'orgueil naturellement est entreprenant et veut éclater ; mais elle se cache sous toutes sortes de prétextes, et se plaît aux plus secrètes et aux plus noires menées. Les médisances déguisées, les calomnies, les trahisons, tous les mauvais artifices en sont l'œuvre et le partage. Quand par ces tristes et sombres artifices elle a gagné le dessus, elle éclate et joint ensemble contre le juste, dont la gloire la confond, l'insulte et la moquerie, avec toute l'amertume de la haine et les derniers excès de la cruauté. O Sauveur ! O Juste ! O le Saint des Saints ! C'est ce qui devait s'accomplir en votre personne.

Déracinons-la, et dans le moindre de ses effets que nous ressentirons dans notre cœur, concevons toute la malignité et toute l'horreur d'un tel poison.

Question. — Quel est le poison de l'âme décrit dans cette page de Bossuet ?

LES CHARADES EN ACTION.

N° 1.

PREMIER ACTE.

DÉCOR : *Une forêt d'Amérique.*

Un Européen s'approche d'un indigène qui fume sur le seuil d'une cabane de roseaux.

L'EUROPÉEN. — Je me suis égaré dans cette forêt. Je marche depuis le lever du soleil. J'ai faim, j'ai soif, et je suis exténué de fatigue.

L'INDIGENE. — Qui que tu sois, étranger, tu es mon hôte, et je te reçois en frère. Mange à ta faim, bois à ta soif, et repose en paix sous mon toit. Demain, à l'aurore, je te guiderai jusqu'à ce que tu sois dans le bon chemin.

L'EUROPÉEN. — Comment pourrai-je te remercier ?

L'INDIGÈNE. — En rendant à un autre homme le même service. Au désert, l'hôte est le maître du maître, et il ne doit pas de reconnaissance. Reçois donc sur mon seuil le pain et le sel qui sont les deux symboles de l'hospitalité.

(*Ils mangent le pain et le sel.*)

2e ACTE.

DÉCOR : *Un temple d'Athènes.*

Devant l'autel élevé à la porte du temple deux jeunes époux font des libations aux dieux. Des chœurs d'adultes et de vierges, accompagnés par des joueurs de flûte et des joueurs de lyre, chantent le chant nuptial :

Chœur des adultes.

Jeunes gens, levez-vous, l'ombre épaissit ses voiles
Vesper allume enfin son flambeau dans les cieux ;
C'est l'heure où de la Nuit le char silencieux
S'avance en soulevant sa poussière d'étoiles.
Jeunes gens, levez-vous et quittez le festin,
Voici venir l'épouse à l'autel amenée,
Heureuse elle obéit à l'arrêt du destin :
Hymen ! dieu d'Hyménée !

Chœur des vierges.

Voici venir l'épouse à l'autel entraînée,
Tremblante elle obéit à l'arrêt du destin :
Hymen ! dieu d'Hyménée !

Chœur des adultes et des vierges.

Hymen ! dieu d'Hyménée !

3e ACTE.

ENSEMBLE.

DÉCOR : *La maison d'Alceste.*

PHILINTE.

Vous auriez bien mieux fait d'épouser Célimène.

ALCESTE.

J'irai seul oublier cette femme au cœur faux ;
Je ne veux plus rien d'elle. Avec tous mes défauts,
Si son âme était haute elle aurait dû connaître
Qu'Alceste peut prétendre à lui parler en maître.

PHILINTE.

Célimène du monde est un enfant gâté,
Qui ne peut se plier à cette autorité ;
Pourtant, à mon avis, c'est déjà quelque chose
De supporter le poids de votre humeur morose ;
Son estime pour vous égale son respect,
Et son choix déclaré ne peut être suspect.
Elle est coquette, soit. N'est-ce pas de son âge ?
Pourquoi traiter en crime un pur enfantillage ?
Vous remplissez tous deux dans un monde nouveau
L'office de Caton, censeur et buveur d'eau.
Sur les vices du temps, dont votre âme est blessée,
Son esprit lance un trait qui traduit sa pensée.
Et si contre un sonnet vous allez vous buter,
Célimène le raille au lieu de s'emporter.
Elle a de l'ironie et vous de la colère ;
Je la juge d'un trait : vous avez su lui plaire,
Comme on voyait jadis, liés en nœuds d'Amours,
Les gantelets de fer et les gants de velours.

Question. — Quel est le mot de cette première *Charade en action* ?

CHARADE EN ACTION.

N° 2.

PREMIER ACTE.

DÉCOR : *Une salle du Louvre.*

Personnages : CHARLES VI. — ODETTE.

CHARLES VI. — Odette, tu vois ces images enluminées avec lesquelles nous jouons. Sais-tu ce qu'elles représentent ?

ODETTE. — Oui, quatre rois, quatre reines, quatre chevaliers et quatre écussons.

CHARLES VI. — Voici ce que ces cartes signifient : Je suis l'un de ces rois, Odette ; l'une des reines usurpe ma place sur le trône ; je ne vois plus de chevaliers fidèles, et je suis triste comme si les lys de France étaient brisés sur tige... Prends ce jeu et partage-le au hasard ; nous verrons qui aura les plus belles images.

2e ACTE.

DÉCOR : *Un salon moderne.*

Personnages : LE COMTE. — LA MARQUISE.

LA MARQUISE. — Comte, quel âge me donnez-vous ?

LE COMTE. — Celui qui vous plaira, madame.

LA MARQUISE. — J'ai vingt-six ans.

LE COMTE. — En vérité !

LA MARQUISE. — Oui, je ne m'en cache pas.

LE COMTE. — Ce bel exemple a peu d'imitateurs.

LA MARQUISE. — J'y trouve mon compte. D'abord une femme ne cache pas son âge. La plupart de ses amies le connaissent très exactement ; jugez des autres. Ensuite, quand on avoue son âge réel, on a quelquefois le plaisir de surprendre une nuance d'étonnement flatteur. Quand on se rajeunit, on s'expose à faire sourire ceux qui savent votre âge, et à être vieillie par ceux qui ne le savent pas.

LE COMTE. — Vous plaidez une cause perdue.

3e ACTE.

ENSEMBLE.

DÉCOR : *Une place publique à Carthage.*

Les citoyens se pressent autour d'une tribune. Un orateur étend la main et parle en ces termes :

L'ORATEUR. — Citoyens de Carthage, nous espérions qu'une longue guerre était terminée et que la paix allait refleurir. Il n'en est rien. Rome, notre ennemie, est non-seulement la plus forte, elle est encore la plus fourbe et la plus implacable. Le traité, rédigé dans sa langue, renferme un mot perfide. Notre rivale dit qu'en promettant de respecter *civitas*, la cité, ce terme doit s'entendre des habitants, et non de *urbs*, la ville elle-même. Demain, Carthage sera démolie pierre par pierre, et la charrue passera sur le sol de notre capitale. Il s'agit de savoir si vous voulez rester debout et libres, ou fuir ruinés et déshonorés ?

LES CITOYENS. — Nous offrons nos bras, nos fortunes, notre sang.

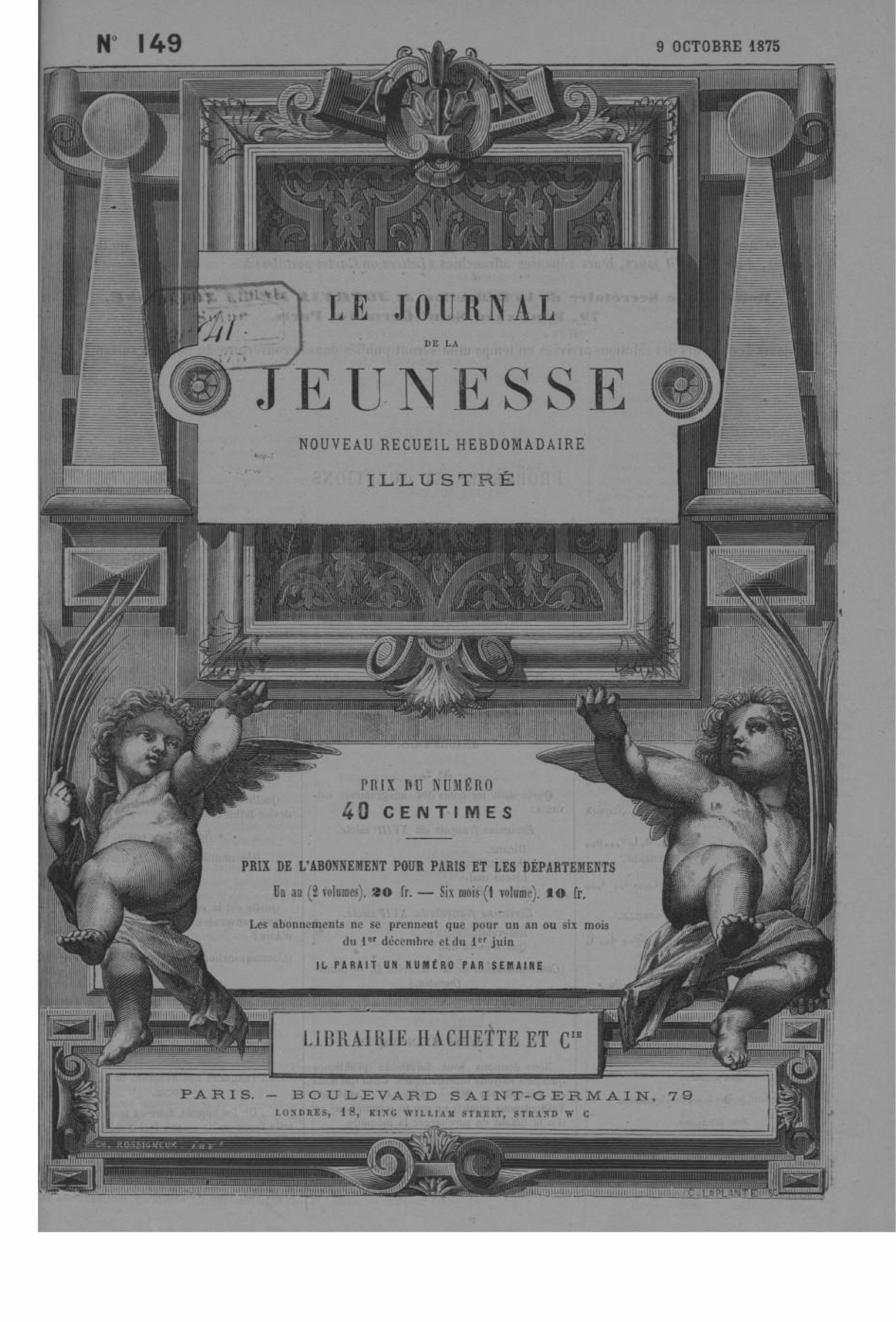
LES CARTHAGINOISES. — Nous offrons nos bijoux, nous couperons nos chevelures pour tresser des cordages de navires, nous soutiendrons vos courages, et nous nous ensevelirons avec vous sous les ruines de Carthage. Guerre à Rome !

Question. — Quel est le mot de cette seconde *Charade en action* ?

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 149 9 OCTOBRE 1875



Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS

N° 10.

⁂ RU ⁂ XN ⁂ OJED ⁂ ZJC ⁂ MRBN ⁂ OYXDJRXN ⁂ SN ⁂ XN ⁂ KYRBJR ⁂ ZJC ⁂ MN ⁂ DYX ⁂ NJE

Ce problème est du genre simple.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 17.

Q***** v*** m************** :
A* s*** s** d* s* v*** l* m** f***, l* c*** t******

RACINE.

(*Communication de MM. Octave Baze, Scipion et Roger. Avignon.*)

E* m** j* n* v*** r*** q**** j* n* l* v*** p**

MALHERBE.

P*** g***** q** s***** l**, r***, i** s*** c* q** n*** s*****

CORNEILLE.

Q** n* s** d* s** j**** c* q** c'e** q** l* j**

RÉGNARD.

(*Communication du château de Neuilly.*)

CHARADE.

N° 5.

Mon premier.

J'explique tout, je suis le roi de l'hypothèse.

Mon deuxième.

On ne saurait écrire ou converser sans moi.

Mon troisième.

Je fais peur aux ténors si je mets un dièze,
Et j'en ai vu bien peu m'aborder sans émoi.

Mon quatrième.

Quatre ponts unissant deux îles de la Loire,
Ont, en seize-cent-vingt, baptisé la victoire
De Créqui triomphant.

Mon tout.

Et pour tout dire enfin, je suis une héroïne
D'un écrivain français dont le nom se devine
Même par un enfant.

(*D'après la communication de la princesse Eléonore Schwarzenberg. — Frauenberg, près Budweis, Bohême.*)

ANAGRAMMES.

N° 2.

Quels sont les noms des anagrammes suivants :

Écrivains français du XVIIIe siècle.

Ricane.
On fait l'âne.
Lisons mal.
Signe d'Ève.

Écrivains français du XVIIe siècle.

Roi-valet.
Que n'es-tu moi ?

(*Communication de M. Maurice D. — Saint-Quentin.*)

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Nous donnons sous forme de problèmes quelques moyens mnémoniques. Celui qui nous est envoyé par Mlle Adèle et Constance Vaillant nous semble un peu trop compliqué, et il a le défaut de surcharger la mémoire.

N° 1.

Quelles sont les principales villes de la Normandie dont les premières lettres forment le mot SACRÉ ?

N° 2.

Quelles sont les principales villes de la Belgique dont les premières lettres forment les mots BALLOT et GANT ?

N° 3.

Quelles sont les quatre sierras de l'Espagne dont les premières lettres forment le mot latin NEMO.

(*Communication de Mlle Adrienne de l'Ile-Maurice, n°s 1 et 3 et de M. P. Mayer. Dieuville. Aube. N° 2.*)

LES CURIOSITÉS.

N° 1.

Quelle est la traduction française de cette devise latine :

« *Ne, mater, suam.* »

(*Communication de M. Mario ****)

N° 2.

Quelle est la conjonction française dont les lettres renversées donnent le nom d'une ville d'Asie ?

(*Communication de Mlle Hélène Martin. Périgueux.*)

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 1.

UN FRAGMENT DES MÉMOIRES DU PRINCE DE LIGNE.

..... On les appelle doux et tendres, et, de telle façon qu'ils soient, je les déclare durs et amers... L'image des plaisirs innocents de l'enfance retrace un temps qui nous rapproche de celui où nous n'existerons plus. Guerre, amour, succès, d'autrefois, lieux où nous les avons eus, vous empoisonnez notre présent !

Quelle différence ! dit-on ; comme le temps s'est passé ! J'étais victorieux, aimé et jeune ! On se trouve si loin, si loin de ces beaux moments qui ont passé si vite, et qu'une chanson qu'on a entendue alors, un arbre au pied duquel on a été assis, rappellent en faisant fondre en larmes ! J'étais là, dit-on, le soir de cette fameuse bataille. Ici, on me serra la main. De là je partis pour un quartier d'hiver charmant. J'avais bonne idée des hommes. La cour, la ville, les gens d'affaires ne m'avaient pas trompé. Mes soldats m'adoraient. Mes paysans me bénissaient. Mes arbres croissaient ; ce que j'aimais était encore au monde, on existait pour moi. O mémoire ! mémoire ! elle revenait quelquefois au duc de Marlborough tombé en enfance et jouant avec ses pages ; et un jour qu'un de ses portraits, devant lequel il passa la lui rendit, il arrosa de pleurs ses mains qu'il porta sur son visage.

Question. — Quel est le mot de cette énigme parlante ?

N° 12.

UNE REINE D'ORIENT.

Ni les troubles, reine, qui agitent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante, depuis la mort du roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence : vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate, pour y élever un superbe édifice ; l'air y est sain et tempéré, la situation en est riante ; un bois sacré l'ombrage du côté du couchant ; les dieux de Syrie, qui habitent quelquefois la terre, n'y auraient pu choisir une plus belle demeure ; la campagne autour est couverte d'hommes qui taillent et qui coupent, qui vont et qui viennent, qui roulent ou qui charrient le bois du Liban, l'airain et le porphyre ; les grues et les machines gémissent dans l'air, et font espérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie, de revoir à leur retour dans leurs foyers ce palais achevé, et dans cette splendeur où vous désirez de le porter avant de l'habiter vous et les princes vos enfants. N'y épargnez rien, grande reine ; employez-y l'or et tout l'art des plus excellents ouvriers ; que les Phidias et les Zeuxis de votre siècle déploient toute leur science sur vos plafonds et sur vos lambris ; tracez-y de vastes et de délicieux jardins dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paraissent pas faits de la main des hommes ; épuisez vos trésors et votre industrie sur cet ouvrage incomparable : et après que vous y aurez mis, reine, la dernière main, quelqu'un de ces pâtres qui habitent les sables voisins de votre capitale, devenu riche par les péages de vos rivières, achètera un jour à deniers comptants cette royale maison, pour l'embellir, et la rendre plus digne de lui et de sa fortune.

Question. — Quel est le nom de la Reine d'Orient ?

LES HIÉROGLYPHES.

Les Hiéroglyphes sont du domaine de la Cryptographie. M. Champollion-Figeac, le frère du célèbre créateur des études égyptiennes, résume ainsi les notions les plus généralement reconnues au sujet des hiéroglyphes :

« L'écriture hiéroglyphique proprement dite, se compose de signes représentant des objets du monde physique : animaux, plantes, arbres, figures de géométrie, etc. ; le tracé est parfois simplement linéaire, quelquefois il est entièrement terminé et même colorié. Le nombre de ces signes est d'environ huit cents.

« L'écriture hiératique est une véritable tachygraphie de la précédente. Comme les signes hiéroglyphiques ne pouvaient être convenablement tracés que par les personnes exercées dans l'art du dessin, on créa un système d'écriture abrégée dont les signes étaient d'une exécution facile, système qui n'eût d'ailleurs rien d'arbitraire. Chaque signe hiératique fut un abrégé du signe hiéroglyphique : au lieu de la figure entière du lion couché, par exemple, on traça l'esquisse d'une partie de son corps ; et cet abrégé du lion conserva dans l'écriture la même valeur que la figure entière. »

« Champollion, dit le bibliophile Jacob, a fini par ne plus voir dans les hiéroglyphes que des caractères idéographiques, et, sans entrer ici dans une discussion qui aurait le tort d'être très-longue, nous ferons remarquer que, quel que soit l'éclat des ingénieuses découvertes du savant illustre que nous venons de nommer, les théories qu'il a formulées soulèvent encore, hors de la France surtout, de vives objections de la part d'érudits fort distingués. »

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES

PROBLÈME CHIFFRÉ

N° 9.

Je suis Lindor, ma naissance est commune,
Mes vœux sont ceux d'un simple bachelier.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 17.

Deux pensées de Christine de Suède :

L'art de se venger est peu connu.

Les sciences ne sont que les titres pompeux de l'ignorance humaine.

N° 18.

Il faut apprendre deux choses :

Le mépris de la mort et la nécessité du devoir.

CHARADE.

N° 4.

Version.

ÉNIGME.

N° 4.

Oiseau.

ANAGRAMME.

N° 1.

François Rabelais.

LES PORTRAITS PARLANTS.

N° 10.

LES NEUF MUSES.

1er *Portrait.*

CLIO. — Muse de l'Histoire.

2e *Portrait.*

EUTERPE. — Muse de la Musique.

3e *Portrait.*

THALIE. — Muse de la Comédie et des Festins.

4e *Portrait.*

MELPOMÈNE. — Muse de la Tragédie.

5e *Portrait.*

TERPSICHORE. — Muse de la Danse et du Chant du chœur.

6e *Portrait.*

ÉRATO. — Muse de la Poésie légère.

7e *Portrait.*

POLYMNIE. — Muse de la Rhéthorique.

8e *Portrait.*

URANIE. — Muse de l'Astronomie.

9e *Portrait.*

CALLIOPE. — Muse de la Poésie épique et de l'Éloquence.

LES COMMUNICATIONS.

Nous avons annoncé que nous accueillerions volontiers les communications qui nous seraient adressées. Nous en avons reçu un assez grand nombre, et nous continuerons à publier les plus intéressantes.

Nous rappelons à nos correspondants que les communications doivent remplir les conditions suivantes :

Rentrer dans le cadre de nos études anecdotiques.

Être accompagnées des solutions.

Ne pas avoir été publiées dans d'autres journaux.

Si elles sont tirées d'un livre, indiquer la source.

Mentionner si elles sont originales.

Nous tiendrons compte aussi des indications de nos correspondants qui signalent une erreur ou un oubli. Ainsi, il peut se glisser parfois une faute typographique dans le relevé des noms enregistrés à la dernière heure, c'est-à-dire le lundi matin. Une erreur de détail, un lapsus calami dans la construction d'une centaine de problèmes et le dépouillement de plusieurs milliers de lettres, est une exception sur laquelle il serait inutile d'insister.

LES MOTS CARRÉS.

45	46	47	48
Porto Océan Récif Taire Enfer	César Emeri Semer Arète Rires	Minet Image Nanon Egoût Tente	Achat Châle Habit Aline Têtes
49	**50**	**51**	**52**
Navet Atome Vocal Email Telle	Songe Obéir Nègre Giron Erène	Oran Rime Amer Nero	Lion Iota Oter Nard
53	**54**	**55**	**56**
Mat Ara Tas	Nef Eté Feu	Saïd Amri Irma Diaz	Siam Issa Assi Mais
57	**58**	**59**	**60**
Nil Ici Lin	Litre] Idéal Temple Rapin Elena	Fil Ile Léa	Cérès Ecole Rotin Elisa Sénat
61	**62**	**63**	**64**
Carte Adour Robin Tuile Ernée	Koran Opéra Rejet Arète Natce	Midas Idole Doyen Alène Senef	Maria Arabe Ramer Ibere Aérer

NOMS DES AUTEURS DES MOTS CARRÉS

Marie Etcheverry (Bayonne), 45. — J. Médioni, 46, 54. — X. Broquère (Lyon), 47, 48. — Marie et Louise Vincent (Saint-Etienne), 49. P. Marchant (Saint-Germain-en-Laye), 50. — Emile et Henri Arnou (Passy), 51, 52, 53. — J. L. (Vitry-le-François), 55, 56, 57. — Henri et Charles Jacquemont (Saint-Hâon). Acrostiches. — Marie Bellot (Saboureau), 58. — Adrienne de l'Ile Maurice (château La Lagune, Gironde), 59. — Marie H. (Saint-Julien, près Troyes), 60. — A. Merle (Plombières), 61. — G. Baille (Villette-les-Cornods, Jura), 62, 63. — Marie-Louise (Châteauvillain, Haute-Marne), 64.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

DU SUPPLÉMENT Nº 7.

PROBLÈME CHIFFRÉ Nº 8, PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, Nº 15, 16

TABLEAUX PARLANTS Nºs 7, 8, 9, ET CHARADE Nº 3.

Princesse Éléonore Schwarzenberg et princesse Fanny Schwarzenberg. — Sophie Filiti (Bucharest, Roumanie). — La Trottin de la Côte (Havre). — Arieri Ralli (Paris). — E. D. (Dijon). — Maurice Maquet (Lille). — Louis de Launay, Aline de Launay (Villiémon, Sarthe). — Nemo. — Batereau (Angers). — Louise Revelière. — Edouard Creux. — F. D. Fanfan du Bel-Air.

Moins les problèmes pointés, chiffre de Sterne.

Henri Mathieu Saint-Laurent (Oran, Algérie).

Moins le problème chiffré :

Edgard Circaud.

TABLEAUX PARLANTS Nºs 7, 8, 9 ET CHARADE Nº 3.

Louise Vincent et Marie Vincent (Saint-Etienne, Loire.) A. Story (Gand, Belgique). — Marie Cuénot et Henri Cuénot (collège de Châlon). — Jeanne et Henriette Voisin (château de Bonfruit par Mormant, Seine-et-Marne). — Une jeune Romaine (château de R., Marne). — Marie-Thérèse Maury (Niort). — Louis Vayssié (Angers). — André T. — Alexis D. (Toulouse).

CHARADE Nº 3.

Louis Pascal (château de Luc, Aude). — G. Feray (Saint-Maigrin, par Archiac, Charente-Inférieure). — P. Mayer (Troyes). — Louis S. (Paris).

SUPPLÉMENT Nº 8.

PROBLÈME CHIFFRÉ Nº 9, PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE Nºs 17 ET 18, CHARADE Nº 4, ÉNIGME Nº 4,

ANAGRAMME Nº 1, TABLEAUX PARLANTS Nº 10.

Marie Lucie Renée (château de Trélissac, par Périgueux, Dordogne). Princesse Lucie de Cantacuzène, — Cécile Jules Bapst (Paris). — J. L. (Vitry-le-François). — Noémie Lévy (Paris). — Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais). — Edward Berend (Paris). — Marguerite Morand. — E. D. (Dijon). — Maurice Trocmé. — Emile et Henri Arnou (Passy). — Nelly et Elisa Basin (Saint-Pierre d'Albigny, Savoie). — Aricie Rémusat (Marseille). — Antoinette Guex (Paris). — René Chollet (Angers). — Ernestine Moity (Saint-Quentin). — Schwingrouber (Cambrai). — Berthe Roncerot (Versailles). — Louis et Benjamin Gardes (Euzet-les-Bains, Gard). — André Lehideux (Les Roches, Brunoy, Seine-et-Oise). — F. D. Fanfan du Bel-Air (Saint-Mandé). — Henri de la Rocheterie (château du Bouchet, par Cléry, Loiret). — Maurice D. (Saint-Quentin). — Famille A. B. (Rouen). — M. N. (Angers). — Guillaume Danloux-Dumesnils (lycée Fontanes) Sainte-Marie, Vouzon, Loir-et-Cher). — Louise et Marie E. (Grandcamp). — Roger Lehideux (Abbatiale de Jumèges, par Duclair, Seine-Inférieure). — Trottin, Tipey, et leur ami Farino. — Marie-Louise Frossard (Châtillon-sur-Seine, Côte-d'Or). — Titine (Côte-d'Ingouville, Havre). — Institution de Mlles Deschamps (Cuire, près Lyon). — Trois amateurs de croquet. — Alphonse Lyon (Dieulefit). Marcel Noyer (Dieulefit).

Moins l'anagramme :

Marguerite Sommervogel (Dôle, Jura). — Loiselle (institution Caillet). — Louise Langelier (Paris). — Georges Masquelier (Lille, Nord). — Maurice et Jules Ernst (Saint-Dié (Vosges). — Un ami de la jeunesse (Talence, Gironde). — Hélène Martin (Périgueux). — Motta D. de B. — Louise Revelière. — Gaston Saqueau (Avallon). — Maurice Maquet (Lille). — Famille K. (Havre). — Marcel Galuski. — Paul Willotte, Jean Willotte (Lorient).

Moins les problèmes pointés :

Henri Ducrocq (Arçais, Deux-Sèvres). — A. Petit (Arras).

Moins les Problèmes pointés et les Tableaux parlants.

Louis Muret (Torfou).

Moins les problèmes pointés et l'anagramme :

Blanche Delandemare (Elbeuf). — André T. — Bertrand Léon (Reims). — Dorothia de Grauw (château de Klarenbeek). — Joachim Labrouche (Bayonne).

Moins les problèmes pointés, l'énigme et l'anagramme.

Georges Seilem. — Marie-Kauffer (Nancy).

Moins le problème chiffré :

Marguerite et Madeleine de Courcy (Loiret). — Jeanne Cyr (Paris). Mlle A. L. (Brunoy). — Raymond Piron (Tours). — Edmond Martin (lycée Fontanes, Niort).

Moins l'énigme :

Jeanne et Marthe Delmas (Bordeaux).

PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE Nºs 17 ET 18 TABLEAUX PARLANTS Nº 10, CHARADE Nº 4 ET ÉNIGME Nº 4.

M. R. Deux marmitons. — Les deux amis de la fée du logis. — Arieri Ralli (Paris.) Edouard Creux (Paris.) — Louise Eibaupin (Montmorillon (Vienne). — Louise Guédon (château de Tonnay, Charente). — Thérèse Brunet (Bordeaux). — Marie Valentin (Montlignon, Seine-et-Oise). — Camille Main (Marseille).

Moins l'énigme :

Une petite Mâconnaise et son frère. — Adrienne, Louise, Eugène et Paul de l'Ile Maurice (château de la Lagune, près Ludon, Médoc, Gironde). — Robert, Martha, Yvonne et Marcel d'H., esclaves d'une autre *toute petite.*

TABLEAUX PARLANTS Nº 10 CHARADE Nº 4, ET ÉNIGME Nº 4 ET ANAGRAMME Nº 1

Lucien et Henri Fèvre (Chaumont). — R. Mallet. — Claire et Marie Piquet (Issoudun). — Jeanne et Henriette Voisin (château de Bonfruit, par Mormant (Seine-et-Marne). — Henri Rodel. — Lucien et Lucienne Lavigne. — Auguste Ribail. — Valentine Hennet de Bernoville (château de Bernoville, Aisne). — Louis Bougé (Olivet). — Madeleine Moreau (Chatenay). — Denise Rivaud (Angoulême). — P. Y. (Nancy, (Lorraine).

Moins l'énigme :

Jules Brunninghausen (Verviers, Belgique). — Théodore et Ernest Mallet (Jouy-en-Josas). — Charlotte Surmay (Ham, Somme). — Marguerite Roffay.

TABLEAUX PARLANTS Nº 10, CHARADE Nº 4 ET ÉNIGME Nº 4.

Pierre Cailhau (Douai, Nord). — Marguerite de Bertoult (château de Hautecloque, près Saint-Pol-sur-Ternoise, Pas-de-Calais). — Pierre Bénard et Paul Bénard (villa du Bel-Air (Paris). — Louis Gouyet fils (Paris). — Marie Bellot (Saboureau, Brux, par Chaunai (Vienne). — E. (Auxerre). — Joseph Maury (Niort). — Delpire et Deslis (Tours). — Les trois ours de Saint-Avertin). — Georges Kahn (Paris). — X., signature omise (Gand, Belgique). — Suzanne Le Breton (Saint-Mélaine, Laval). — X. (musée d'Annecy, (Haute-Savoie). — P. Marchant (Saint-Germain-en-Laye). — Louis, Paul, Caroline-Françoise-Clémence-Henriette Berge. — Miraut, Berluron et Flora Merle (Lastour). — Quatre cousines germaines (château de Sapicourt, Marne). — Emmanuel Rodocanochi (château Rolli, Marseille). — Laure Gueury. — Lucy Proust Le Chêne-Fin, Deux-Sèvres). — Joseph et Albert Bortoldi (Paris). — Marie-Thérèse Maury (Niort). — Alfred de Prin, (aux Bournais, l'Isle Bouchard, Indre-et-Loire). — Marguerite R. — Amélie Landrin (Paris). — Hélène. — Marie Etcheverry, fonderie de Mousserolles (Bayonne). — Louis Vayssié (Angers).

TABLEAUX PARLANTS Nº 10 ET CHARADE Nº 4.

Georges Doublet (Versailles). — Marianne G. — Emilie Hardy (Quaregnon, près Mons, Belgique). — Elisabeth de Nanteuil (Malzy, près Guise, Aisne). — Cécile, Louis et Marie Forquenot. — Marie H. (Saint-Julien, près Troyes). — Marie et Hélène Pohls (Bordeaux). — R. du Portail (Moussy-sur-Aisne). — Alfred Darzens (collège Chaptal). — Prosper Lestang (Sainte-Barbe, Paris).

TABLEAUX PARLANTS Nº 10.

M. C. (château de Moraypré, Haybes, par Fumay). — Ernest Frois (Bordeaux). — Philippe et Adolphe Grondard (Paris. — Edmond de la Guérivière (château de Coulommes, par Reims, Marne).

CHARADE Nº 4 ET ÉNIGME Nº 4.

Oreste et Pylade (lycée Fontanes). — A. Walrand (Maubeuge, Nord). — Camille Michelin (Nancy). — Ernest Ponelle (Dreux). — Marguerite Widal (Paris). — Qui l'on voudra. — P. Mayer (Troyes). — Zoé Renée (Saint-Jean d'Hours, par Lezoux). — Georges de Gay du Palland (Paris). — Marie-Anne Vander Stichelen (Bruxelles). — Roger Lehideux (Brunoy, Seine-et-Oise). — L. H. (Bruxelles). — Georges Meunié (Arcachon). — Les petites montagnardes de Lafaye, (Saint-Genest-Malifaux, Loire). — Joseph D. (Grenoble). — Gabriel Dutailly (Bar-sur-Aube).

CHARADE Nº 4.

Médioni (Paris). — Turpin Armand (lycée Corneille, Rouen). — Une abonnée de Mantes.

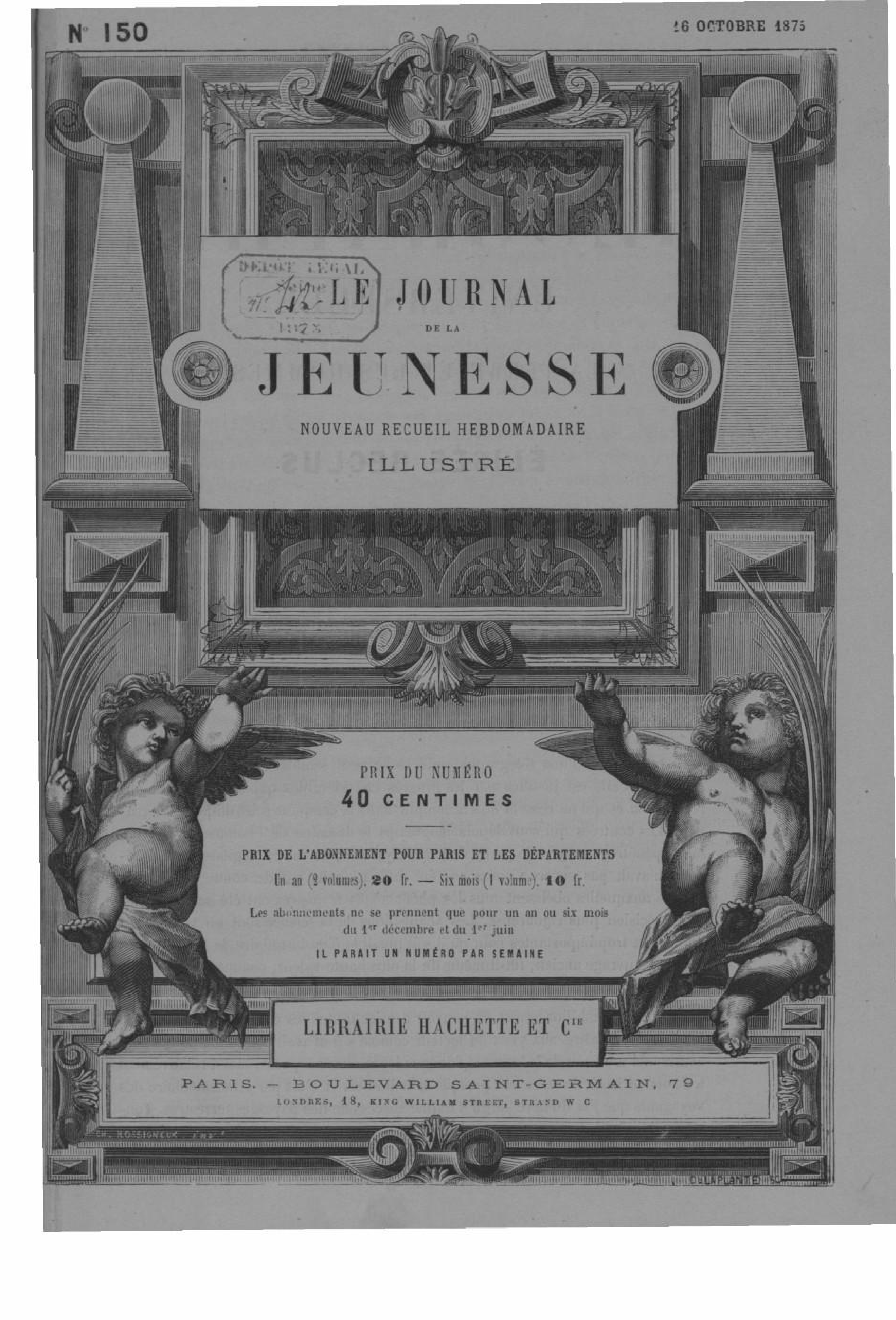
ÉNIGME Nº 4.

Jules Isay (Nancy). — Marie N. (Saint-Julien, près Troyes).

PROBLÈME CHIFFRÉ Nº 9.

Gaston et Michel Levylier (Saint-Gratien).

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.


N° 150
16 OCTOBRE 1875
DÉPÔT LÉGAL
1875
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C
CH. ROSSIGNEUX INV.
C. LAPLANTE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

CET OUVRAGE CONTIENDRA

ENVIRON 2000 CARTES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

OU TIRÉES A PART

ET PLUS DE 600 GRAVURES SUR BOIS

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

La publication d'une Géographie universelle peut sembler une entreprise téméraire, mais elle est justifiée par les progrès considérables qui se sont accomplis récemment et qui ne cessent de s'accomplir dans la conquête scientifique de la planète. Les contrées qui sont depuis longtemps le domaine de l'homme civilisé ont laissé pénétrer une grande partie de leurs mystères ; de vastes régions que l'Européen n'avait pas encore visitées ont été rattachées au monde connu, et les lois mêmes auxquelles obéissent tous les phénomènes terrestres ont été scrutées avec une précision plus rigoureuse. Les acquisitions de la science sont en trop grand nombre et trop importantes pour qu'il soit possible d'en introduire le résumé dans quelque ouvrage ancien, fût-il même de la plus haute valeur, comme l'est celui de l'illustre Malte-Brun. A une période nouvelle il faut des livres nouveaux.

Ma grande ambition serait de pouvoir décrire toutes les contrées de la terre et les faire apparaître aux yeux du lecteur comme s'il m'avait été donné de les parcourir moi-même et de les contempler sous leurs divers aspects ; mais, relativement à l'homme isolé, la terre est presque sans limites, et c'est par l'intermédiaire des voyageurs que j'ai dû faire surgir l'infinie succession des paysages terrestres. Toutefois j'ai tâché de ne point suivre mes guides en aveugle et je me suis efforcé,

par d'incessantes lectures, de contrôler les descriptions et les récits. Avant de reproduire les paroles, j'ai toujours attendu de m'en être rendu un compte exact; j'ai fait revivre la nature autour de moi.

Mais cette nature elle-même change constamment avec les hommes qu'elle nourrit. Les mouvements intérieurs dressent ou rabaissent les montagnes, les eaux courantes déblayent le sol et l'entraînent vers la mer, les courants sapent les falaises et reconstruisent les archipels, la vie fourmille dans les flots et renouvelle sans fin la surface de la terre, enfin les peuples changent par l'agriculture, l'industrie, les voies commerciales, l'aspect et les conditions premières des continents qui les portent et ne cessent de se modifier eux-mêmes par les migrations et les croisements. La mobilité de tout ce qui nous entoure est infinie, et pourtant il faut essayer d'en donner une idée, dépeindre à la fois le milieu primitif et le milieu changeant. Déjà dans le livre *la Terre*, qui est en quelque sorte la préface de l'ouvrage actuel, j'ai tenté de décrire tous les mouvements généraux qui se produisent à la surface du globe; maintenant il s'agit de les suivre dans leurs détails à travers les continents et les mers. Pareille œuvre, je le sens, est bien difficile à mener à bonne fin, mais je trouve l'excuse de ma hardiesse dans la grandeur même de la tâche, et j'y dévoue sincèrement les heures rapides de ma vie. La goutte de vapeur qui brille un instant dans l'espace reflète sur sa molécule presque imperceptible l'univers qui l'entoure de son immensité: c'est ainsi que j'essaye de réfléchir le monde environnant.

La géographie conventionnelle qui consiste à citer les longitudes et les latitudes, à énumérer les villes, les villages, les divisions politiques et administratives, ne prendra qu'une place secondaire dans mon travail; les atlas, les dictionnaires, les documents officiels fournissent sur cette partie de la science géographique tous les renseignements désirables. Je ne voudrais pas, en me donnant la facile besogne d'intercaler en grand nombre des tableaux de noms et de chiffres, accroître inutilement les dimensions d'un ouvrage qui sera déjà fort étendu, et je craindrais d'empiéter sur un domaine qui est celui de la cartographie et de la statistique pure. En ajoutant à mon livre de nombreuses cartes, je n'ai point eu non plus l'ambition de composer une sorte d'atlas et de dispenser ainsi le lecteur d'avoir recours aux ouvrages spéciaux. Tandis que les cartes générales ont pour but de donner à ceux qui les étudient tous les renseignements, sans exception, qui se rapportent à la configuration du sol et à la position des mers, les planches et les figures de la *Nouvelle Géographie universelle* sont destinées uniquement à mettre en relief les phénomènes dont il est question dans le texte; tout en restant dans les conditions obligatoires d'exactitude et de précision, elles négligeront les détails secondaires. Loin de remplacer un atlas, mes cartes ne font, pour ainsi dire, que le commenter, en expliquer le sens intime relativement aux phénomènes de la nature et aux événements de l'histoire.

Dans mon long voyage à travers le monde, des rivages de la Grèce, où commence notre civilisation européenne, aux formidables monts de glace qui défendent à l'homme les abords des terres antarctiques, je ne m'astreindrai point à un ordre absolument rigoureux. La nature étant elle-même fort diverse dans ses aspects et n'obéissant à aucun régime de régularité conventionnelle, il n'y aurait qu'un ordre tout extérieur à suivre toujours la même routine dans la description des pays. Il me semble plus vrai de me laisser diriger dans mon travail par l'importance relative des phénomènes qu'il s'agit de décrire et par les caractères distinctifs et l'état de culture des peuples qui se succéderont dans mes tableaux.

En commençant un travail d'une aussi grande étendue, mon devoir est de m'engager envers le lecteur à une extrême sobriété de langage. J'ai trop à dire pour ne pas être tenu à me garder de toute parole inutile : je serai donc aussi bref qu'il me sera possible de l'être sans nuire à la clarté de l'exposition. La Terre est assez grande, et les quatorze cents millions d'hommes qui l'habitent présentent assez de diversités et de contrastes pour que l'on puisse en parler sans se livrer à des répétitions inutiles.

Malheureusement mon ouvrage, avec quelque soin que je l'aie préparé et que je le rédige, ne sera point exempt de nombreuses erreurs. Celles qui auront pour cause les transformations incessantes de la nature et de l'humanité ne sauraient être évitées, et je n'ai pas besoin de m'en excuser, car je ne puis avoir la prétention de devancer le temps. Mais je prévois aussi bien des erreurs qui proviendront, soit de l'ignorance des travaux de mes devanciers, soit, chose plus grave, de quelque préjugé dont je ne serais pas encore parvenu à me défaire. D'avance, je prie mes lecteurs de me pardonner. Du moins, puis-je leur promettre le scrupule dans le travail, la droiture dans les jugements, le respect continu de la vérité. C'est là ce qui me permet de m'adresser à eux plein de confiance, en les invitant à étudier avec moi cette « Terre Bienfaisante » qui nous porte tous et sur laquelle il serait si bon de vivre en frères !

ÉLISÉE RECLUS.

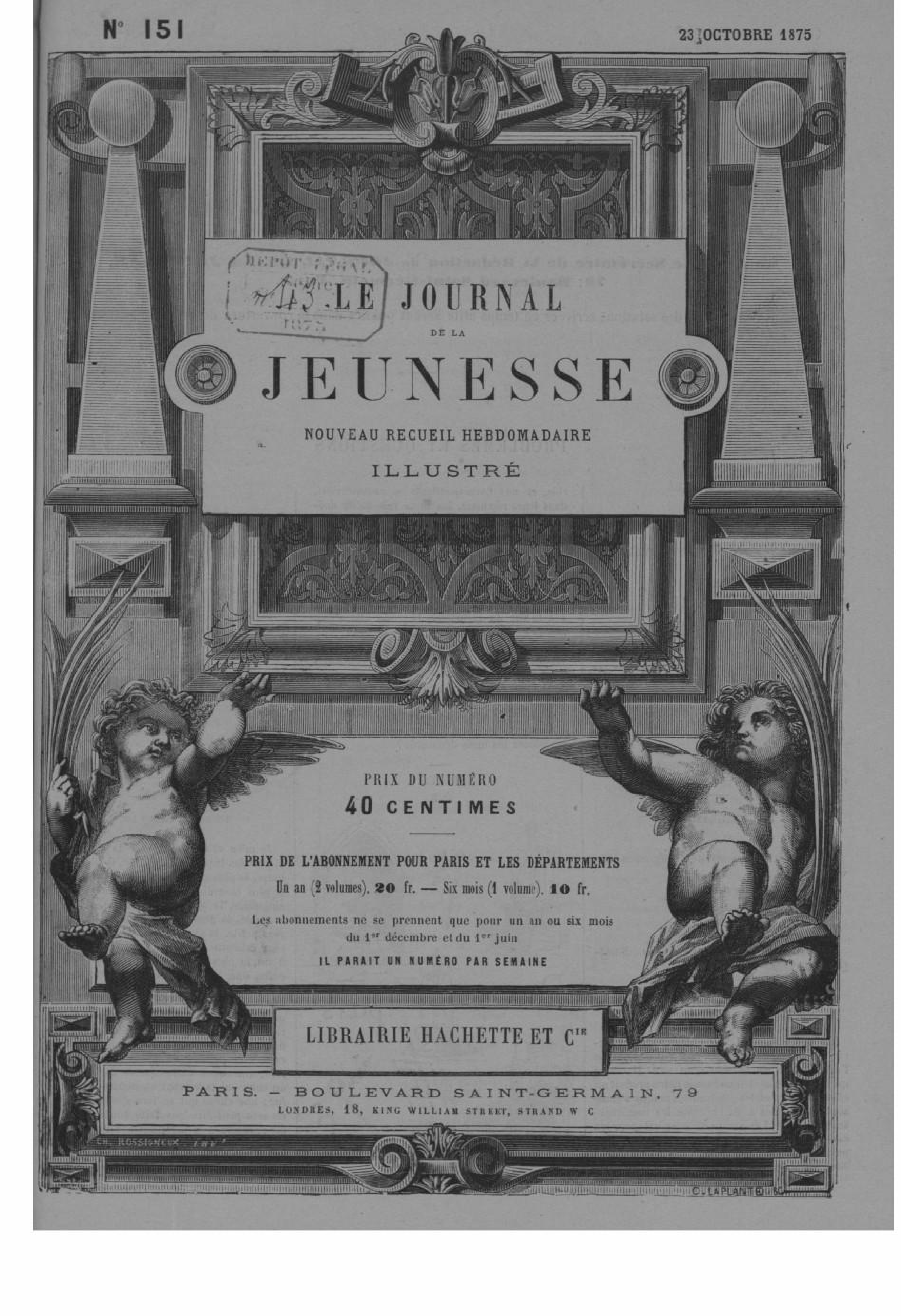
CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

La *Nouvelle Géographie universelle* de M. Élisée Reclus se composera d'environ cinq cents livraisons, soit dix à douze beaux volumes grand in-8. Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément. Ainsi le premier volume embrassera l'Europe méditerranéenne (la Grèce, la Turquie, la Roumanie, la Serbie, l'Italie et la presqu'île des Pyrénées) ; le second, la France, l'Alsace-Lorraine et la Belgique ; le troisième, la Suisse, l'Austro-Hongrie, l'Allemagne et la Hollande, etc. Nos souscripteurs, selon leurs ressources ou leurs études, pourront donc se procurer isolément les parties de ce grand ouvrage dont ils auront besoin, sans s'exposer au regret de ne posséder que des volumes dépareillés.

Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une couverture, et contenant au moins une gravure ou une carte tirée en couleurs, et généralement plusieurs cartes insérées dans le texte, se vend 50 centimes.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 8 mai 1875.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2


DÉPÔT LÉGAL
n° 143
1875
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C
CH. ROSSIGNEUX
C. LAPLANTE

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ

N° 16.

RV *** SUDBZV *** EYSJV ***
ROYSSV *** CVDEV ***
VE *** RV *** OVCYD *** DVFUTYZXE ***

Ce problème est du genre simple.

PROBLÈMES POINTÉS

CHIFFRE DE STERNE

N° 18.

D*** n*** m***** q********** l* m***** d** r******** p** l* f**** d*** i* l** d********.

N° 19.

C****, s*** s**** p** c*** q** v*** m*****

N° 20.

L** f*** s*** a** é***** l** p*** p****** d** r***

LES ANAGRAMMES.

N° 3.

Quels sont les noms des anagrames suivants :

Villes de France

Mésallier.
Errata.
Ma peste.

(*Communication de M. Maurice D., Saint-Quentin.*)

LES COQUILLES AMUSANTES.

N° 1.

On appelle *Coquilles*, en termes d'imprimerie, les erreurs typographiques qui dénaturent l'orthographe ou le sens d'un mot. Il arrive que le changement d'une seule lettre produit un effet comique, et les journalistes malins s'amusent quelquefois à en chercher les combinaisons savantes. Les jeunes auteurs ont pour les coquilles l'horreur de Robinson trouvant des pas dans son île, mais on finit par en rire. Nous en avons réuni une collection assez variée, et nos Correspondants nous enverront, dans leurs réponses, les mots tels qu'ils doivent être rétablis :

N° 1. — *L'auteur* est de la famille des buses.

N° 2. — *Armez*-vous les uns les autres.

N° 3. — M. X. a gardé un visage *impossible*.

N° 4. — Dans un compte rendu de procès : « A la vue du meurtrier, la jeune fille *s'épanouit*. »

N° 5. — Par arrêté de M. le Maire, les habitants de la commune sont tenus d'écheniller les *pompiers*.

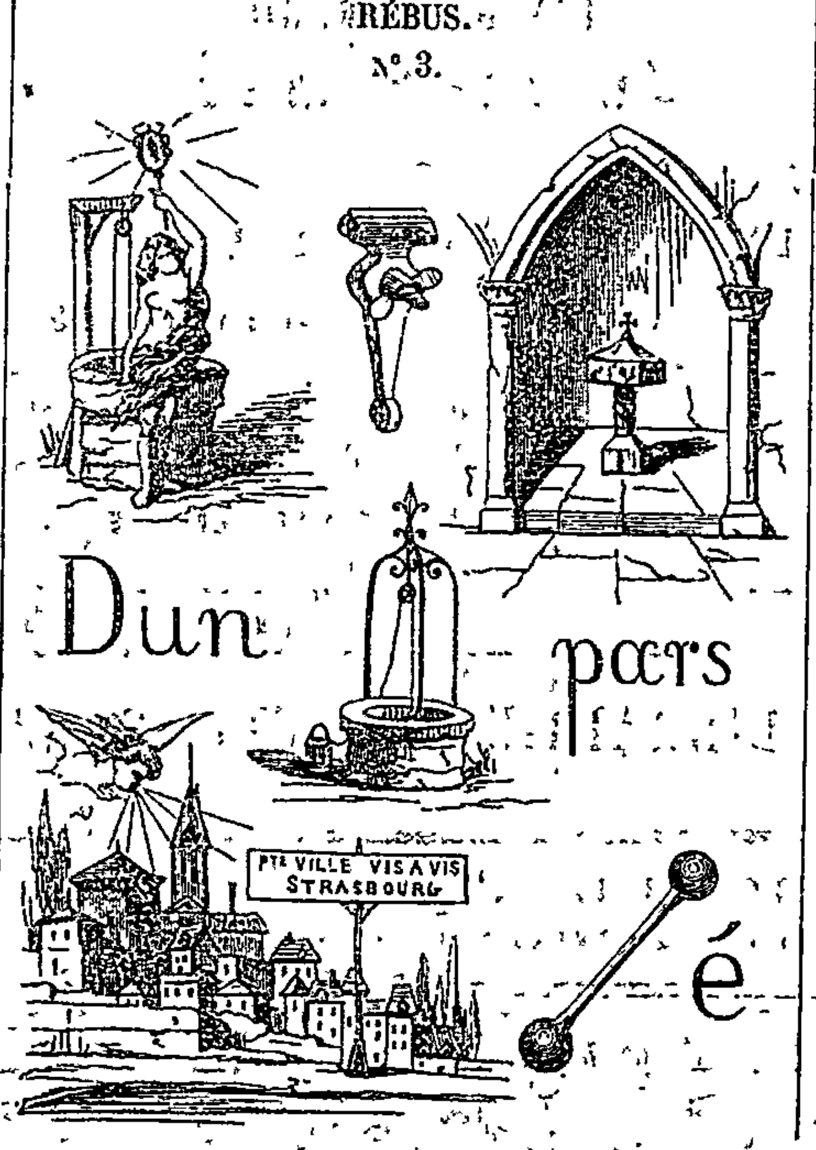
N° 6. — Ce régiment compte un assez grand nombre d'*enragés* volontaires.

N° 7. — Je suis à bout de mes *farces!*

Question. — Quels sont les mots qui doivent remplacer les mots dénaturés ?

RÉBUS.

N° 3.



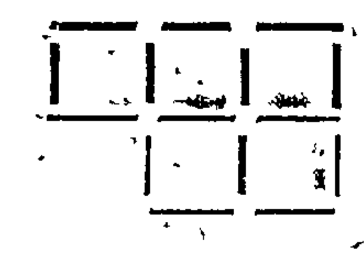
LES SURPRISES

N° 1.

La figure suivante forme cinq carrés, au moyen de quinze fiches (ou de quinze allumettes).

Probleme : Enlever trois fiches (ou trois allumettes), de façon à ce qu'il reste trois carrés.

Pour la solution, on indiquera par des points sur le dessin, les trois allumettes enlevées.



LES TABLEAUX PARLANTS

N° 13.

UN MARIAGE SOUS LOUIS XIV.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouie, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie enfin, une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste : une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourrait-on croire à Lyon ? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde, une chose qui comble de joie Mme de Rohan et Mme de Hauterive ; une chose enfin qui se fera dimanche où ceux qui la verront croiront avoir la *berlue* ; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi ; je ne puis me résoudre à la dire, devinez-la, je vous le donne en trois : *Jetez-vous votre langue aux chiens ?* Hé bien ! il faut donc vous la dire, M. de *** épouse, dimanche, au Louvre, devi-

nez qui? Je vous le donne en dix; je vous le donne en cent. Mme de Coulanges dit : Voilà qui est bien difficile à deviner; c'est Mlle de La Vallière. Point du tout, madame. C'est donc Mlle de Retz? Point du tout, vous êtes bien provinciale. Vraiment, nous sommes bien bêtes, dites-vous : c'est assurément Mlle de Créquy. Vous n'y êtes pas : il faut donc à la fin vous le dire. Il épouse, avec la permission du Roi, mademoiselle..... mademoiselle de..... mademoiselle..... devinez le nom; il épouse Mlle ***. Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison. Nous en avons fait autant que vous. Adieu; les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non.

Question. — Quel est le mariage dont parle Mme de Sévigné dans cette lettre?

N° 14.

PORTRAIT.

Que ton visage est triste et ton front amaigri,
O maître sculptural, ô vieux tailleur de pierre!
Nulle larme jamais n'a mouillé ta paupière;
Comme Dante, on dirait que tu n'as jamais ri.

Hélas! d'un lait trop fort la Muse t'a nourri,
L'art fit ton seul amour et prit ta vie entière;
Soixante ans tu courus une triple carrière
Sans reposer ton cœur sur un cœur attendri.

Pauvre B.......! ton seul bonheur au monde
Fut d'imprimer au marbre une grandeur profonde,
Et, puissant comme Dieu, d'effrayer comme lui.

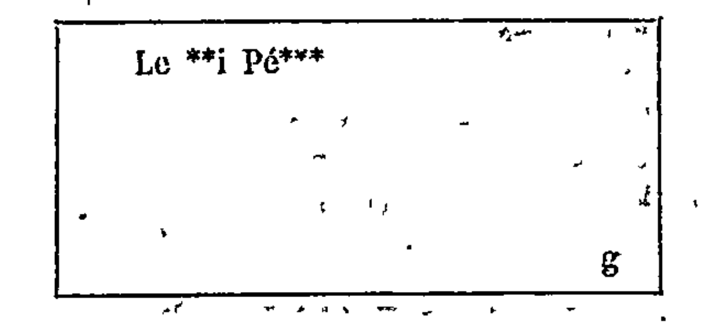
Aussi, quand tu parvins à ta saison dernière,
Vieux lion fatigué, sous ta blanche crinière,
Tu mourus longuement plein de gloire et d'ennui.

Question. — Quel est le nom du maître?

RÉBUS.

Voici un rébus classique, trop connu pour être présenté comme problème, et que nous donnons à titre de curiosité.

(*Communication de M. Camille Brault.*)



Solution. — Le roi Pépin, sans *air*, sans *eau*, sans *pain*, *gémit dans un coin.*

LES COMMUNICATIONS.

Nous prions les lecteurs et les correspondants du *Supplément* du *Journal de la Jeunesse*, qui nous adressent des questions au sujet du *Concours*, de relire le règlement qui a été publié deux fois.

Nous invitons aussi nos correspondants à n'envoyer que des *Mots carrés* composés de cinq lettres.

M. H. H., à Amiens. — La *Méthode générale de déchiffrement* suffit pour la solution de tous les *problèmes chiffrés* qui sont proposés.

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS DES PROBLÈMES.

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 10.

Il ne faut pas dire : Fontaine,
Je ne boirai pas de ton eau.

PROBLÈMES POINTÉS

(CHIFFRE DE STERNE)

N° 17.

Quatre vers monosyllabiques :

Au seul son de sa voix, la mer fuit, le ciel tremble. (RACINE.)

Et moi, je ne vois rien quand je ne la vois pas. (MALHERBE.)

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes. (CORNEILLE.)

Qui ne sut de ses jours ce que c'est que le jeu. (REGNARD.)

CHARADE

N° 5.

CYMODOCÉE (*Châteaubriand*). — Les Martyrs

Premier. — Si.
Deuxième. — Mot.
Troisième. — Do.
Quatrième. — Cé.
Tout. — Cymodocée.

LES ANAGRAMMES.

N° 2.

ÉCRIVAINS FRANÇAIS DU XVIIe SIÈCLE.

Racine.
Lafontaine.
Massillon.
De Sévigné.

ÉCRIVAINS FRANÇAIS DU XVIIIe SIÈCLE.

Voltaire.
Montesquieu.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 1.

SACRÉ.

Villes de Normandie :

Saint-Lô. — Alençon. — Caen. — Rouen. — Évreux.

N° 2.

BALLOT. GANT.

Villes de Belgique :

Bruxelles. — Anvers. — Liége. — Louvain. — Ostende. — Tournai.

Gand. — Arlon. — Namur. — Termonde.

N° 3.

NEMO.

Espagne, Sierras :

Névada — Estrella. — Moréna. — Ossa.

LES CURIOSITÉS.

N° 1.

Devise latine : « *Ne, mater, suam.* »
Traduction : « *File, ma mère, je coudrai.* »

N° 2.

Mais. — *Siam.*

LES MOTS CARRÉS

(*Suite.*)

65	66	67	68
Liban	Phare	Jupon	Aline
Isère	Hiver	Usage	Louis
Bêler	Avoir	Pâlir	Jules
Arène	Reine	Ogive	Pièce
Nérée	Errer	Nérée	Essex

69	70	71	72
Tabac	Lice	Corot	Dito
Avoir	Iman	Otage	Item
Boule	Cave	Rapin	Tête
Ailée	Enée	Ogive	Omer
Créer		Ténez	

73	74	75	76
Non	Rat	Tir	Tic
Oui	Ara	Ici	Ici
Nid	Tan	Rit	Cil

77	78	79	80
Oter	Nemo	Louis	Câble
Têtu	Evan	Ourse	Après
Etre	Mary	Urbin	Brême
Ruer	Onyx	Isida	Léman
		Sénat	Esens

81	82	83	84
Truc	Omar	Tabac	Orange
Rene	Mari	Acier	Ragout
Unir	Arme	Bière	Agonie
Cerf	Rien	Aérée	Nonidi
		Créée	Guidon
			Eteint.

NOMS DES AUTEURS DES MOTS CARRÉS.

Marguerite Morand, 65. — Jeanne Cyr (Paris), 66, 67. — Louis de Launay, 68. — Philippe Renouard (Quarqueyrannes, Var), 69, 70. — Laure Gueury, 71. — Ch. Brunswig (Arpajon, Seine-et-Oise), 72, 73. — Marthe et René Dulac (Château de Bourgneuf, Ille-et-Vilaine), 74. — Guillaume et Anne-Marie Danloux Dumesnils (Château de Sainte-Marie, Vouzon), 75. — Le château de Neuilly, 76. — Laurence G. et Salva C. (La Bouchardière, Touraine), 77. — Un abonné poitevin, 78, 79. — Joachim Labrouche (Bayonne), 80. — Amédée Garnier (Le Vésinet), 81. — Frédéric Moreau (Fère en Tardenois, Aisne), 82. — Camille Main (Marseille), 83. — Denise Rivaud (Angoulême), *Mot carré de six lettres*. 84. — Valentine S. (Mons, Belgique), *Acrostiches.* — Philaminte et Armande (Château du Pouet, Vendée), *Acrostiches.*

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

DU SUPPLÉMENT N 6 ET 7.

Tatiana Akimo (Efimovka, gouvernement de Kherson, Russie).

SUPPLÉMENT N° 8.

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 9, PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE Nos 17 ET 18, CHARADE N° 4, ÉNIGME, N° 4, ANAGRAMME N° 1, TABLEAUX PARLANTS N° 10.

Princesse Eléonore Schwarzenberg et princesse Fanny Schwarzenberg (Wittingau, Bohême). — Samuel Guy (Rochefort). — P. Constantin (Paris).

Moins l'anagramme :

Paul et Marguerite Batbedat (Bayonne).

Moins les problèmes pointés et l'anagramme :

Sophie Filiti (Bucharest, Roumanie). — Radegonde d'Aubéry.

PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE Nos 17 ET 18, TABLEAUX PARLANTS No 10, CHARADE No 4, ET ÉNIGME No 4.

Mlles Chaper (Grenoble). — V. O. (collège Fontanes).

Moins l'énigme :

C. Le Poittevin, Laure Le Poittevin (Cherbourg).

TABLEAUX PARLANTS No 10, CHARADE No 4, ÉNIGME No 4 ET ANAGRAMME No 1.

Georges Feray (château de Saint-Jean, Seine-et-Oise). — Ernest Fréville (aux Closeaux, Ville-d'Avray). — Nemo. — Sophie et Fernand Brunsvick (Besançon).

Moins l'anagramme :

Flore Vertumne et Pomone. — Valentine S. (Mons, Belgique). — Adrien de Gaullier (villa Beaulieu, près Niort). — X., signature omise.

TABLEAUX PARLANTS No 10 ET CHARADE No 4.

Marie et Louise Vincent (Pertuiset).

ÉNIGME No 4 ET CHARADE No 4.

M. S. — H. Merlin (Paris).

SUPPLÉMENT, No 10.

PROBLÈME CHIFFRÉ No 10, PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE No 17. CHARADE No 5. ANAGRAMMES No 2, MOYENS MNÉMONIQUES Nos 1, 2, 3, CURIOSITÉS Nos 1, 2, TABLEAUX PARLANTS Nos 11 ET 12.

Cécile-Jules Bapst (Paris). — Marie, Lucie, Renée, — Princesse Lucie Cantacuzène. — Surell (Parc de Clagny, Versailles). — Georges, Marie et Hélène M. (Avignon). — Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais). — Un ami de *la Jeunesse* (Talence, Gironde). — Roger Lehideux (Brunoy, Seine-et-Oise). — Marguerite et Madeleine de Courcy (Loiret). — M. et J.-P. (Limoges). — Nelly et Elisa Basin (Saint-Pierre d'Albigny, Savoie). — Hélène Martin (Périgueux). — P. Constantin (Paris). — Louise Langelier (Paris). — Marguerite Morand (Saint-Amand Mont-Rond, Cher). — Jean et Paul Willotte (Lorient). — J. L. (Vitry-le-François). — Metta D. de B. — Minerve, Tempête et Roquet (Paris). — Maurice Guérin (Grandpré). — Jean B. (Rouen). — Marie Valentin (Paris). — Mathilde Meignen (Orsay, Seine-et-Oise). — Nous autres (Nantes). — R. Bérnard (Lycée de Toulouse). — Elisabeth de Nanteuil (Malzy, près Guise, Aisne). — Jeanne et Marthe Delmas (Bordeaux). — R. Loiselle. — Antoinette Guex (Paris). — Arieri, Ralli (Paris). — André Lehideux. — E. D. (Dijon). — Batereau (Angers). — René Chollet (Angers). — Mario Bellot (Châtellerault, Vienne). — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure). — Un des deux marmitons (Havre). — Maurice et Jules Ernst (Saint-Dié). Mlles Ch. Gosselin (L'Isle-Adam). — M. N. Angers). — Alphonse Lyon (Dieulefit). — Marcel Noyer (Dieulefit). — Edouard Creux). — Gustave Willière (Ixelles, Bruxelles). — Maurice Trocmé. — Louis, Bouglé (Orléans). — Henry de la Rocheterie (Orléans). — S. Guy (Rochefort). — Jean et Geneviève de Courcy. — Louise et Marie E. (Grandcamp). — Valentine S. (Mons, Belgique). — Jeanne Cyr (Paris). — Louis et Benjamin Gardes (Euzet-les-Bains). — Henri Ducrocq (Niort). — Marthe et Madeleine Thomas (Passy). — Marguerite Sommervogel (Dole). — Marcel Galuski. — B. L. (signature omise). — Noémie Lévy (Paris) — Lucien et Henri Fevre (Chaumont). — Maurice D. (Saint-Quentin). — La petite Titine (Côte d'Ingouville, Havre). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Tiney (château du Vaudreuil, Eure). — Em. P. (Paris). — Aricio. Rémusat (Marseille). — J. S.

Moins la charade :

Emile et Henri Arnou (Passy). — Hilaire Heurtevent (Amiens). — M. C. (château de Moraypré, Haybes par Fumay). — Paul Bezançon (Paris). — Eugène Rolland Gosselin (Paris). — Trois amateurs de croquet (château de Boissy, Seine-et-Oise). — Paul et Marguerite Batbedat (Bayonne). — Dorothée de Grauw (château de Klarenbeck). — Raymond Pitrou (Tours). — Claire et Marie Piquet. — Henri et Hélène Pohls (Bordeaux). — Maurice Maquet (Lille). — Jules Rheims (Paris).

Moins les problèmes pointés :

Blanche Delandemare (Elbeuf). — Paul Schœllhammer (Mulhouse).

Moins les moyens mnémoniques et les curiosités :

X. (signature omise).

Moins les tableaux parlants :

Lucie et Albert Leclanché (Sainte-Savine, près Troyes).

Moins les anagrammes.

Radegonde d'Aubéry (château de la Fontaine, près les Ormes-sur-Vienne).

Moins la charade et les anagrammes :

Ernestine Moity (Saint-Quentin). — Schwingrouber (Cambrai).

Moins la charade et les moyens mnémoniques :

Gaillaume Danloux (Paris).

Moins la charade et les tableaux parlants :

Boger Braun (Ville-d'Avray, Seine-et-Oise). — René d'Héroul (Vaux-sous-Laon, Aisne).

PROBLÈME CHIFFRÉ ET PROBLÈMES POINTÉS,

Julienne d'Aussy et Auguste d'Aussy (Thourout).

Moins la charade, les moyens mnémoniques et les tableaux parlants :

Octave Baze (Paris).

PROBLÈME CHIFFRÉ No 10, MOYENS MNÉMONIQUES Nos 1, 2, 3, ET TABLEAUX PARLANTS Nos 11 ET 12.

Une créole.

PROBLÈME CHIFFRÉ No 10 ET TABLEAUX PARLANTS Nos 11, 12.

A. B.

PROBLÈME CHIFFRE No 10 ET MOYENS MNÉMONIQUES Nos 1, 2, 3.

Auguste Ribail. — Valentine Hennet de Bernoville (château de Bernoville, Aisne)., *anagrammes.*

PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE No 17, TABLEAUX PARLANTS Nos 11, 12, CHARADE No 5, ANAGRAMES No 2, MOYENS MNÉMONIQUES Nos 1, 2, 3, CURIOSITÉS Nos 1, 2.

Marianne G. (Paris). — Marie Tardy (La Clusaz, Saint-Alban, près Chambéry, Savoie). — Adrien de Gaullier (villa Beaulieu, près Niort). — Allmayer (Paris) — L'ami Robert. — R. (Saint-Jean-d'Angély). — Louis de Lanralde-Duistéguy (Bayonne). — Jeanne et Marie L. (Boissy-Saint-Léger). — Marguerite et Madeleine P. (Orléans). — Mlles Chaper (Grenoble). — Marie et Louise Vincent (Saint-Etienne, Loire). — Zoé Renée (Saint-Jean d'Heurs). — Cécile et Madeleine d'Espies (château de Fontaine, Oise). — Anne-Marie, les petites montagnardes de Lafaye (Saint-Genest-Malifaux, Loire). — Les abeilles de la Ruche de Saint-Germain-en-Laye. — Une petite fleur des prés.

Moins les curiosités :

Suzanne Le Breton (château de Sainte-Mélanie, Laval).

Moins la charade :

Jeanne et Henriette Voisin. — Joseph Maury (Niort). Les trois ours de Saint-Avertin et un chasseur. — Ernest Fréville (aux Closeaux, Ville-d'Avray). — P. Marchant (Saint-Germain-en-Laye). — Fernand et Sophie Brunsvick (Besançon). — M. d'Imécour (Paris.). — Pierre et Paul Bénard. — Isabelle Duphot (Angoulême). — Alice Perrault (Rully). — Destis (Tours). — Marie H. — Hélène F. (Paris).

Moins les tableaux parlants :

Paul Condumy (La Rochelle).

Moins les anagrammes et les curiosités :

Charlotta Surmay (Ham, Somme).

Moins la charade et les tableaux parlants :

Claire Labat.

Moins la charade, les anagrammes et les moyens mnémoniques :

E. Chénevière (Genève).

Moins la charade et les curiosités :

Ernest Frois. — Une abonnée de Mantes.

Moins la charade, les moyens mnémoniques et les curiosités :

Abeille et Violette (Mouron, par la Charité-sur-Loire, Nièvre).

CHARADE No 5, ANAGRAMMES No 2, MOYENS MNÉMONIQUES Nos 1, 2, 3, CURIOSITÉS Nos 1, 2, TABLEAUX PARLANTS Nos 11, 12.

Marie Danelle (château La Pierre, Haute-Marne). — Georges Kahn (Paris). — Lucien et Lucienne Lavigne. — M. de la Rochette (La Rochette, par Melun, Seine-et-Marne). — Lucie et Anatole de Thomassin (Paris). — Une petite rose-thé. — Mathilde Brouniche (Brest).

Moins les Anagrammes.

Marguerite de Bertoult (château de Hautecloque, près Saint-Paul-sur-Ternoise, Pas-de-Calais). — Louis Gouyet (Paris).

Moins la charade.

Georges Doublet (lycée de Versailles). — Thérèse et Pierre Cailliau (Douai, Nord). — Gabrielle Lermuzeaux (Elbœuf). — A. K. (Paris). — Emilie Hardy (Quaregnon, près Mons, Belgique). — Elisabeth et Jeanne du Bochet (Nantes). — Emmanuel et Suzanne Rodocanachi (Château Ralli, Marseille). — A. Merle (Plombières, Vosges). — Alfred de Prin (aux Bournais, l'Isle Bouchard, Indre-et-Loire). — Germaine et Geneviève de Gondrecourt (Saint-Dié, Vosges). — Louis, Marie et Cécile Forquenot (château de Vauvarennes). — Jacqueline et Alice de Neuflize (château de Brinay, Cher). — Madeleine Moreau (Paris). — Louis Vayssié (Angers).

Moins la charade et les anagrammes :

Camille Michelin (Nancy). — Le Nautilus.

Moins la charade et les curiosités :

Une petite mâconnaise et son frère.

Moins la charade et les tableaux parlants :

Marie Panis (Reims, Marne). — Marie Watel (Abbeville). — M. et E. de Saint-Léon.

Moins la charade, les tableaux parlants et les moyens mnémoniques :

Gaston Delavau (Libourne).

MOYENS MNÉMONIQUES Nos 1, 2, 3, ET CURIOSITÉS Nos 1, 2.

Albert Manuel (Ecole Fénelon, Paris). — M. Massarel (Grenoble). — Émile et Henri Lecouturier (Les Andelys).

ANAGRAMMES No 2 ET MOYENS MNÉMONIQUES Nos 1 2 ET 3.

Georges de Gay du Palland (Paris). — Paul Gans (collège Chaptal, Paris).

ANAGRAMMES No 2 ET CURIOSITÉS No 1, 2.

Gaston Monteil (Clermont-Ferrand, Puy-de-Dôme)

ANAGRAMMES No 2.

Jeanne (Bar-sur-Aube),

CURIOSITÉS Nos 1 ET 2.

Valentine Hennet de Bernoville. — Maurice Guérin (deuxième envoi). — Joseph Desjoyaux.

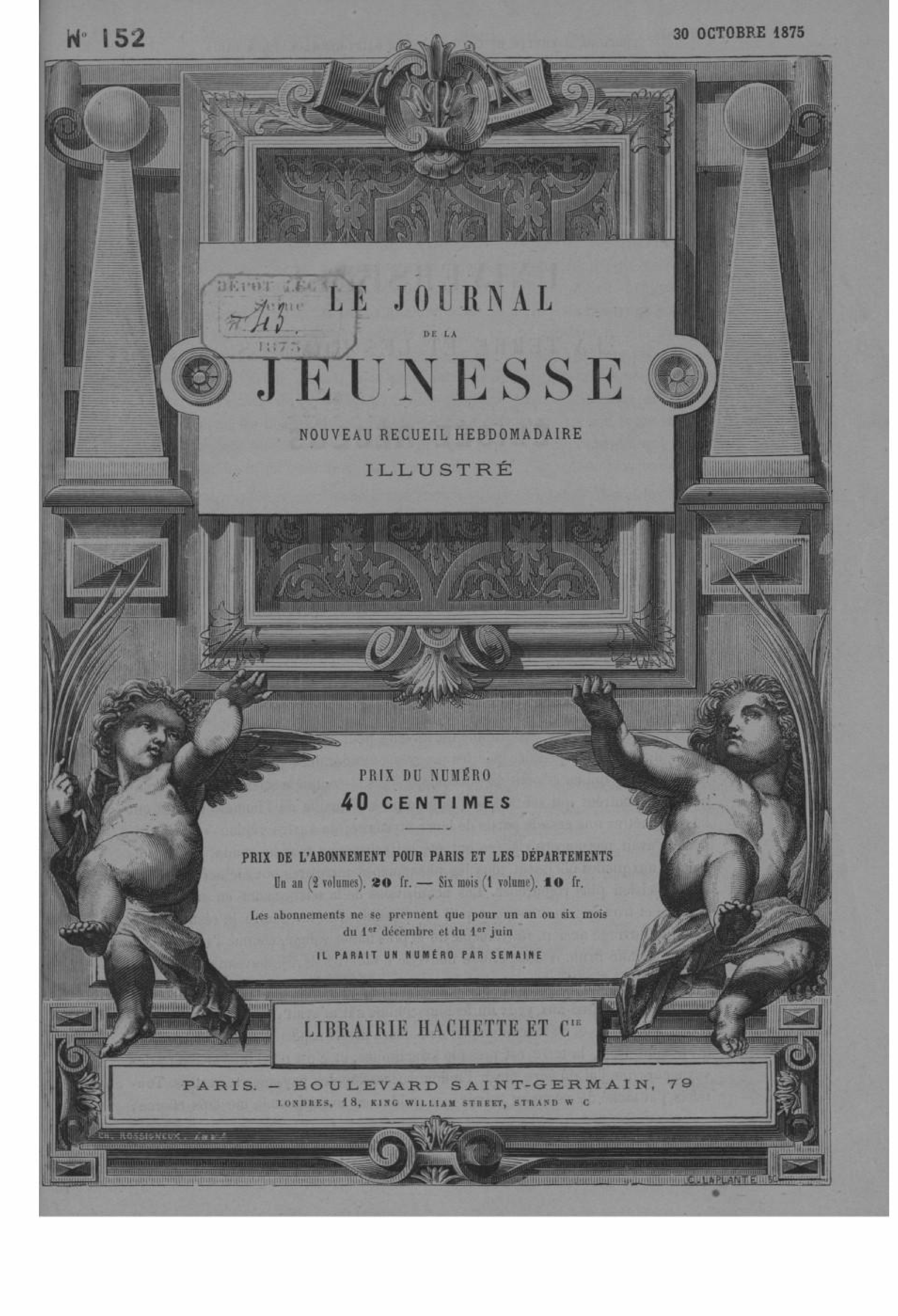
TABLEAUX PARLANTS No 11, 12.

Edmond de la Guérivière (château de Coulommes, par Reims, Marne).

MOYENS MNÉMONIQUES No 1, 2, 3.

Aliquis.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET. RUE MIGNON, 2



N° 152
30 OCTOBRE 1875
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

CET OUVRAGE CONTIENDRA

ENVIRON 2000 CARTES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

OU TIRÉES A PART

ET PLUS DE 600 GRAVURES SUR BOIS

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

La publication d'une Géographie universelle peut sembler une entreprise téméraire, mais elle est justifiée par les progrès considérables qui se sont accomplis récemment et qui ne cessent de s'accomplir dans la conquête scientifique de la planète. Les contrées qui sont depuis longtemps le domaine de l'homme civilisé ont laissé pénétrer une grande partie de leurs mystères ; de vastes régions que l'Européen n'avait pas encore visitées ont été rattachées au monde connu, et les lois mêmes auxquelles obéissent tous les phénomènes terrestres ont été scrutées avec une précision plus rigoureuse. Les acquisitions de la science sont en trop grand nombre et trop importantes pour qu'il soit possible d'en introduire le résumé dans quelque ouvrage ancien, fût-il même de la plus haute valeur, comme l'est celui de l'illustre Malte-Brun. A une période nouvelle il faut des livres nouveaux.

Ma grande ambition serait de pouvoir décrire toutes les contrées de la terre et les faire apparaître aux yeux du lecteur comme s'il m'avait été donné de les parcourir moi-même et de les contempler sous leurs divers aspects ; mais, relativement à l'homme isolé, la terre est presque sans limites, et c'est par l'intermédiaire des voyageurs que j'ai dû faire surgir l'infinie succession des paysages terrestres. Toutefois j'ai tâché de ne point suivre mes guides en aveugle et je me suis efforcé,

par d'incessantes lectures, de contrôler les descriptions et les récits. Avant de reproduire les paroles, j'ai toujours attendu de m'en être rendu un compte exact ; j'ai fait revivre la nature autour de moi.

Mais cette nature elle-même change constamment avec les hommes qu'elle nourrit. Les mouvements intérieurs dressent ou rabaissent les montagnes, les eaux courantes déblayent le sol et l'entraînent vers la mer, les courants sapent les falaises et reconstruisent les archipels, la vie fourmille dans les flots et renouvelle sans fin la surface de la terre, enfin les peuples changent par l'agriculture, l'industrie, les voies commerciales, l'aspect et les conditions premières des continents qui les portent et ne cessent de se modifier eux-mêmes par les migrations et les croisements. La mobilité de tout ce qui nous entoure est infinie, et pourtant il faut essayer d'en donner une idée, dépeindre à la fois le milieu primitif et le milieu changeant. Déjà dans le livre *la Terre*, qui est en quelque sorte la préface de l'ouvrage actuel, j'ai tenté de décrire tous les mouvements généraux qui se produisent à la surface du globe; maintenant il s'agit de les suivre dans leurs détails à travers les continents et les mers. Pareille œuvre, je le sens, est bien difficile à mener à bonne fin, mais je trouve l'excuse de ma hardiesse dans la grandeur même de la tâche, et j'y dévoue sincèrement les heures rapides de ma vie. La goutte de vapeur qui brille un instant dans l'espace reflète sur sa molécule presque imperceptible l'univers qui l'entoure de son immensité : c'est ainsi que j'essaye de réfléchir le monde environnant.

La géographie conventionnelle qui consiste à citer les longitudes et les latitudes, à énumérer les villes, les villages, les divisions politiques et administratives, ne prendra qu'une place secondaire dans mon travail; les atlas, les dictionnaires, les documents officiels fournissent sur cette partie de la science géographique tous les renseignements désirables. Je ne voudrais pas, en me donnant la facile besogne d'intercaler en grand nombre des tableaux de noms et de chiffres, accroître inutilement les dimensions d'un ouvrage qui sera déjà fort étendu, et je craindrais d'empiéter sur un domaine qui est celui de la cartographie et de la statistique pure. En ajoutant à mon livre de nombreuses cartes, je n'ai point eu non plus l'ambition de composer une sorte d'atlas, et de dispenser ainsi le lecteur d'avoir recours aux ouvrages spéciaux. Tandis que les cartes générales ont pour but de donner à ceux qui les étudient tous les renseignements, sans exception, qui se rapportent à la configuration du sol et à la position des mers, les planches et les figures de la *Nouvelle Géographie universelle* sont destinées uniquement à mettre en relief les phénomènes dont il est question dans le texte; tout en restant dans les conditions obligatoires d'exactitude et de précision, elles négligeront les détails secondaires. Loin de remplacer un atlas, mes cartes ne font, pour ainsi dire, que le commenter, en expliquer le sens intime relativement aux phénomènes de la nature et aux événements de l'histoire.

Dans mon long voyage à travers le monde, des rivages de la Grèce, où commence notre civilisation européenne, aux formidables monts de glace qui défendent à l'homme les abords des terres antarctiques, je ne m'astreindrai point à un ordre absolument rigoureux. La nature étant elle-même fort diverse dans ses aspects et n'obéissant à aucun régime de régularité conventionnelle, il n'y aurait qu'un ordre tout extérieur à suivre toujours la même routine dans la description des pays. Il me semble plus vrai de me laisser diriger dans mon travail par l'importance relative des phénomènes qu'il s'agit de décrire et par les caractères distinctifs et l'état de culture des peuples qui se succéderont dans mes tableaux.

En commençant un travail d'une aussi grande étendue, mon devoir est d'm'engager envers le lecteur à une extrême sobriété de langage. J'ai trop à dire pour ne pas être tenu à me garder de toute parole inutile : je serai donc aussi bref qu'il me sera possible de l'être sans nuire à la clarté de l'exposition. La Terre est assez grande, et les quatorze cents millions d'hommes qui l'habitent présentent assez de diversités et de contrastes pour que l'on puisse en parler sans se livrer à des répétitions inutiles.

Malheureusement mon ouvrage, avec quelque soin que je l'aie préparé et que je le rédige, ne sera point exempt de nombreuses erreurs. Celles qui auront pour cause les transformations incessantes de la nature et de l'humanité ne sauraient être évitées, et je n'ai pas besoin de m'en excuser, car je ne puis avoir la prétention de devancer le temps. Mais je prévois aussi bien des erreurs qui proviendront, soit de l'ignorance des travaux de mes devanciers, soit, chose plus grave, de quelque préjugé dont je ne serais pas encore parvenu à me défaire. D'avance, je prie mes lecteurs de me pardonner. Du moins, puis-je leur promettre le scrupule dans le travail, la droiture dans les jugements, le respect continu de la vérité. C'est là ce qui me permet de m'adresser à eux plein de confiance, en les invitant à étudier avec moi cette « Terre Bienfaisante » qui nous porte tous et sur laquelle il serait si bon de vivre en frères !

ÉLISÉE RECLUS.

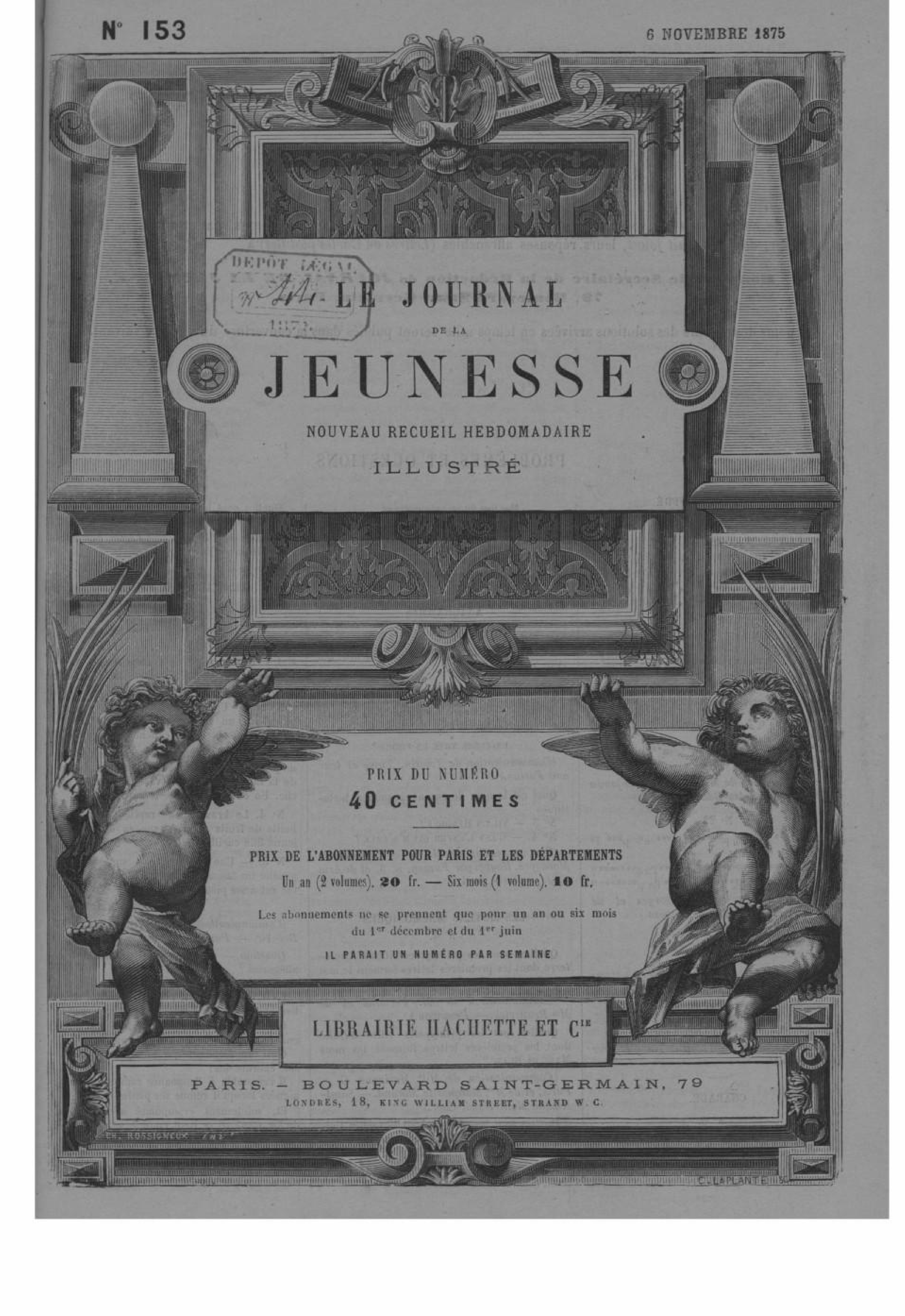
CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

La *Nouvelle Géographie universelle* de M. Élisée Reclus se composera d'environ cinq cents livraisons, soit dix à douze beaux volumes grand in-8. Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément. Ainsi le premier volume embrassera l'Europe méditerranéenne (la Grèce, la Turquie, la Roumanie, la Serbie, l'Italie et la presqu'île des Pyrénées) ; le second, la France, l'Alsace-Lorraine et la Belgique ; le troisième, la Suisse, l'Austro-Hongrie, l'Allemagne et la Hollande, etc. Nos souscripteurs, selon leurs ressources ou leurs études, pourront donc se procurer isolément les parties de ce grand ouvrage dont ils auront besoin, sans s'exposer au regret de ne posséder que des volumes dépareillés.

Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une couverture, et contenant au moins une gravure ou une carte tirée en couleurs, et généralement plusieurs cartes insérées dans le texte, se vend 50 centimes.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 8 mai 1875.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2



N° 153
6 NOVEMBRE 1875
DÉPÔT LÉGAL
1875
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.
CH. ROSSIGNEUX INV.
C. LAPLANTE SC.

SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE. N° 12

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ

N° 12.

EN *** AUIB *** SELIZ *** LBFL ***
UDDED *** GIL *** MLJCIB ***
KCIKXL *** GIUDDED ***
SCFB *** GIL *** KCIKXL ***
HFCALFJL *** CFELWBUN ***

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 21.

D*** v*** m************** :
J* s*** c* q**. j* v***, e* c**** c* q**o* m'e* d**
J'a* p** d* v*** p*** m**, m*** j* l** a* s***, b*****

(*Communication de MM. Louis et Benjamin Gardès. — Euzet-les-Bains, Gard.*)

N° 22.

T*** h**** a d*** p*** : l* s*** e* p*** l* F*****
Q** p*******-o* p*** l**, s* D*** l'a c******* ?
Q** p***-o* c***** l**, s* D*** l'a p******* ?

(*Communication de M. Georges et de Mlles Marie et Hélène M. — Avignon.*)

ÉNIGME

N° 5.

A la candeur qui brille en moi
Se joint le plus noir caractère,
Il n'est rien que je ne tolère,
Mais je suis mauvais quand je bois.

(*Communication de Trottin, Tiney et leur ami Farino.*)

CHARADE.

N° 6.

La droiture de mon premier
Souvent en proverbe est passée,
Et je peux voir par mon dernier
Une phrase à l'autre enlacée.

Mon tout fut un présomptueux
Qui voulut aller jusqu'aux dieux,
En oubliant qu'à la chandelle
Le papillon brûle son aile.

(*Communication de M. F. D. Fanfan du Bel-Air. — Paris.*)

ANAGRAMMES.

N° 4.

N° 1. — Quelle est la femme célèbre qui avait cet anagramme :

ARTHÉNICE ?

N° 2. — Quels sont les deux mots formés par l'anagramme suivant :

UN CORSE VOTÉ LA FINIRA ?

(*Communication de Trottin, Tiney et leur ami Farino.*)

Quel est le nom de ces anagrammes historiques :

N° 3. — VILAIN HÉRODES ?
N° 4. — C'EST L'ENFER QUI M'A CRÉÉ ?

(*Communication de M. C. — Château de Moraypré, Haybes par Fumay, n° 3, et de Aria S. J. — Paris, n° 4.*)

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 4.

Quelles sont les principales villes d'*Angleterre* dont les premières lettres forment le mot LYON ?

(*Communication de M. Fernand et de Mlle Brunsvick. — Besançon.*)

Quelles sont les principales villes d'*Italie* dont les premières lettres forment les mots MARC et BLANC ?

(*Communication de Mlle Marianne G. — Paris, et de Mlle Marguerite Morand. — Saint-Amand Mont-Rond, Cher.*)

Quelles sont les principales villes de la *Hollande* dont les premières lettres forment le nom de la ville de BRÉDA ?

(*Communication de Mlle Charlotte Surmay. — Ham, Somme.*)

Quelles sont les *îles d'Europe* dont les premières lettres forment le mot CORSE ?

(*Communication de Mlle Cécile Forquenot. — Château de Vauxvarennes.*)

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 15.

ALLÉGORIES.

N° 1. — Sur un fond irisé par un arc-en-ciel, se dresse un jeune homme tenant un vautour de la main droite, et de la gauche un miroir dans lequel il se regarde.

N° 2. — Une femme, la main gauche appuyée sur un luth, présente une oreille de taureau. Une biche est couchée à ses pieds.

N° 3. — Vêtu d'une toge parsemée de fleurs, un jeune grec se promène, tenant un bouquet de la main droite et un vase de la main gauche. Un chien de chasse le suit.

N° 4. Le bras gauche replié sur une corbeille de fruits appuyée sur sa hanche, une jeune fille cueille une pêche.

N° 5. — Une femme tient sur son poing gauche un faucon aux ailes étendues. Une tortue est à ses pieds.

LA SCIENCE DES EMBLÈMES.

(*Communication de M. F. D. Fanfan du Bel-Air. — Paris.*)

Question. — Quelle est la signification de ces allégories ?

N° 16.

C'est un oiseau, et, pour la rapidité, il rivalise avec le vol de l'aigle ;

C'est un poisson, il fend la vague qui jamais encore ne porta de monstre si grand ;

C'est un éléphant qui porte des tours sur son énorme dos ;

Il ressemble à l'engeance rampante des araignées lorsqu'il remue ses pieds ;

Et, solidement cramponné avec sa dent de fer aiguë, il se tient comme sur des pieds inébranlables et brave l'ouragan furieux.

Extrait du MAGASIN PITTORESQUE.

(*Communication de M. Lucien et de Mlle Lucienne Lavigne.*)

N° 17.

Là, cent flambeaux vainqueurs des ombres de la nuit
Renouvellent aux yeux l'éclat du jour qui fuit,
Là, le salpêtre éclate et la flamme élancée,
En sillons rayonnants dans les airs dispersée,
Remplit tout l'horizon, s'élève jusqu'aux cieux,
Tonne, brille et retombe en globes lumineux,
Tantôt elle s'élève en riches colonnades,
Tantôt elle jaillit en brillantes cascades,
Et tantôt c'est un fleuve, un torrent orageux
Qui roule avec fracas son cristal sulfureux.

MICHAUD.

(*Communication de Mlle Charlotte Surmay. — Ham, Somme.*)

N° 18.

Viens, ô ma déité!
Viens, telle qu'on t'admire en ta variété,
Folâtrant sur les fleurs, te jouant dans l'orage,
Pour sceptre une baguette et pour trône un nuage,
Conduisant sur ton char entouré de vapeurs
Les Fantômes légers et les Songes trompeurs.
Ta robe sans agrafe et ton corps sans ceinture,
A l'air abandonnant ta libre chevelure
Viens, portant dans tes mains le myrte et le laurier,
Le luth du troubadour, la lance du guerrier.

DELILLE.

N° 19.

Le voilà, c'est bien lui! De ses ailes de fleurs
Tombent sur le gazon de joyeuses couleurs;
Sa tunique est d'azur, sa tête est parfumée;
Il sourit du regard comme une belle almée,
Et, de son pied badin lutinant les ruisseaux,
De leur voile de glace, il délivre les eaux.

Extrait d'un poëme de Mlle LOUISE BERTIN.

(*Communication de M. Fernand et de Mlle Sophie Brunsvick. — Besançon.*)

Question. — Quel est le mot de ces énigmes parlantes?

LES COMMUNICATIONS.

Les deux envois qu'on va lire intéresseront les lecteurs du *Journal de la Jeunesse*, et c'est avec plaisir que nous les publions. Le premier a été composé à la suite de l'annonce du *Concours*, le second est une fantaisie sur les *anagrammes*. Les voici :

Vous êtes indiscret, monsieur le secrétaire,
Vous tenez à savoir ce que je voulais taire?
Soit! J'ai dix lustres pleins surchargés de trois ans.
N'en dites rien! Je suis père de six enfants;
La plus jeune a deux ans et l'aînée en a treize.
Si j'avais su mentir, j'aurais pu tout à l'aise
Choisir et présenter un de mes six marmots
Comme un Œdipe en herbe, en lui soufflant les mots;
Et j'avais chance ainsi de gagner quelque chose,
Un livre au moins de la *Bibliothèque rose*.
Mais non, me suis-je dit, il faut être loyal;
Sans gloire on sort vainqueur d'un combat inégal,
Mettons-nous hors concours en déclarant notre âge!
C'eût été trop commode, aussi. La règle est sage;
Je l'approuve pour moi; bref, il ne fallait pas
Sous le nom des enfants couronner les papas.
Pourtant il ne faut rien outrer. Dieu m'en préserve!
Quand une grande sœur, par exemple *Minerve*,
Aurait soufflé *Tempête* ou fait signe à *Roquet*,
Seraient-ils pour le fait exclus au tourniquet?
Non, et vous les pourrez couronner sans reproche,
A moins qu'encore ici quelque papa sous roche!...
Oh! alors je réclame et me mets sur les rangs
En dépit de mon âge, avec mes six enfants,

J. L.

« Monsieur,

« On m'a dit que les mots composant le nom d'un écrivain, même quand ils sont retournés, peuvent donner une idée du caractère de cet écrivain. Aussi, ai-je été offusqué de ce que votre première anagramme fait *ricaner* le nom de RACINE, dont les vers me font tant pleurer lorsque ma mère veut bien m'en lire quelques-uns. Mais mon oncle Jules m'a appris que Racine était un homme très-moqueur, assez disposé à rire aux dépens de ses meilleurs amis et notamment de Boileau, qu'il surpassait en esprit, quand il voulait bien s'en donner la peine.

» Il riait beaucoup aussi des distractions et des naïvetés du *bonhomme* LA FONTAINE, un autre de ses amis; et il aurait ricané assurément s'il avait connu la spirituelle anagramme que vous avez composée sur le nom de ce dernier. La Fontaine, que les sots pouvaient prendre pour une bête, ne *faisait pas l'âne*, mais il a fait de bien jolies fables avec l'âne, cette bonne créature, dans *le Meunier, son fils et l'âne*; l'*Ane et le vieillard*, et tant d'autres. Quelle bonne créature que l'âne des *Animaux malades de la peste*, que mon père et mon oncle appellent une création.

» Je suis bien sûr que La Fontaine aurait fait comme moi, hier soir, qui dormais de tout mon cœur au moment où mon frère, le rhétoricien, nous lisait tout haut le *Petit carême*, de MASSILLON, en portant à sa lecture le même intérêt que moi, sans doute, car mon père lui dit tout d'un coup : « Que nous *lisons mal*, aujourd'hui! « Cette apostrophe me réveilla, et j'écoutai, tout ébahi, un éloge pompeux de ces sermons qui m'ennuyaient tant, quoiqu'ils eussent été composés, me dit-on, pour un roi de mon âge, et même plus jeune que moi de deux ans. Tout roi qu'il était, je serais bien surpris si ces sermons l'amusaient beaucoup, malgré les belles leçons qu'ils contiennent en style si touchant, sur les devoirs des rois et les droits des peuples. Il me tarde bien d'être assez grand pour comprendre et pour aimer toutes ces beautés.

» Ma cousine demanda si Mme DE SÉVIGNÉ, qui parle si souvent, et avec tant d'éloges, de Bourdaloue, a parlé de Massillon. On lui répondit que Mme de Sévigné, morte en 1696, n'avait sans doute jamais entendu parler de Massillon qui ne prêcha que plus tard à la cour de Louis XIV, et qui sert de trait d'union entre les écrivains du XVIIe et ceux du XVIIIe siècle.

» Revenant à Mme de Sévigné, ma mère dit qu'on trouve dans ses lettres tout l'esprit et tout le cœur, avec toutes les curiosités, les malices et la légèreté d'esprit de la femme. C'est à ce *signe* qu'on la reconnaît pour une fille d'*Eve*. Cette réflexion nous fit deviner l'anagramme.

» C'est mon professeur, l'abbé Fréron, qui a ri de bon cœur quand vous lui avez fait voir le mot *roi-valet* dans le nom de VOLTAIRE. Mon oncle, vieux garçon indévot, a souri légèrement; et il s'est mis à faire sur le bien et le mal occasionné par Voltaire, sur le bon et sur le mauvais qu'on peut trouver dans le caractère de cet homme, une distinction, à laquelle je n'ai pas compris grand'chose.

» Voltaire, admirateur enthousiaste de Massillon, n'éprouvait pas, à ce qu'il paraît, le même sentiment pour son contemporain MONTESQUIEU. Peut-être aurait-il attribué le souhait *Que n'es-tu moi?* formant l'anagramme, dans lequel mon père ne voudrait voir qu'un dégoût de la célébrité, à une saillie de l'orgueil, peu vraisemblable chez un homme aussi connu par sa modeste simplicité que par son génie.

» Mais mon père prend le souhait pour son compte; et s'il aurait, dit-il, désiré jamais être un écrivain, ce serait assurément Montesquieu. »

La lettre qu'on vient de lire est signée : *G. M., dix ans*, à Clermont-Ferrand (*Puy-de-Dôme*).

Il est permis de supposer que notre jeune correspondant a emprunté l'esprit des grands parents, et que le *Supplément du Journal de la Jeunesse* intéresse les familles.

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS DES PROBLÈMES

PROBLÈMES CHIFFRÉS

N° 11.

Le masque tombe, l'homme reste et le héros s'évanouit.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 18.

Dieu nous montre quelquefois le mépris des richesses par la façon dont il les distribue.

N° 19.

César, sois salué par ceux qui vont mourir.

N° 20.

Les fous sont aux échecs, les plus proches des rois.

LES ANAGRAMMES.

N° 3.

Villes de France.

Mésallier. — Marseille.
Errata. — Tarare.
Ma peste. — Etampes.

LES COQUILLES AMUSANTES.

N° 1.

N° 1. — L'autour.
N° 2. — Aimez.
N° 3. — Impassible.
N° 4. — S'évanouit.
N° 5. — Pommiers.
N° 6. — Engagés.
N° 7. — Forces.

RÉBUS.

N° 3.

La vérité est au fond d'un puits parce qu'elle est souvent altérée.

LES SURPRISES

N° 1.

La figure qui se composait de *cinq carrés* au moyen de quinze fiches, forme ainsi *trois carrés*, en enlevant les trois fiches indiquées par des points :

LES TABLEAUX PARLANTS

N° 13.

Mariage de *la Grande Mademoiselle* et du comte de *Lauzun*.

Anne-Marie-Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier, fille de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII (1627-1693).

Antoine de Caumont, comte de Lauzun (1633-1723), capitaine des gardes en 1669, époque à laquelle on crut qu'il devait épouser Mlle de Montpensier.

N° 14.

Michel-Ange (Buonarotti).

AVIS

Les bureaux de l'Imprimerie étant fermés le jour de la Toussaint, les lettres arrivées à la dernière heure seront publiées en *Rappel* dans le prochain *Supplément* du 20 novembre 1875.

Le Concours du *Journal de la Jeunesse* est clos. Le résultat sera publié dans le *Supplément* du 27 novembre 1875.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENT N° 8.

Comtesses Dina et Jenny de Kreutz.

SUPPLÉMENT N° 10.

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 10, PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE N° 17, CHARADE N° 5, ANAGRAMME N° 2, MOYENS MNÉMONIQUES Nos 1, 2, 3, CURIOSITÉS Nos 1, 2, TABLEAUX PARLANTS N° 11, 12.

Berthe Ronceret (Versailles). — Adèle Gougé (Oran). Mlle A. L. (Brunoy). — V. O. (lycée Fontanes). — E. Raoul Duval. — La Trottin de la Côte d'Ingouville (Havre). — Louise Revelière (Vannes). — C. Le Poittevin. Mme L. Laure et Georges Le Poittevin (Cherbourg). — Jean et Geneviève de Courcy (*Tableaux parlants*).

Moins la charade :

Thérèse Brunet (Bordeaux). — Edmond Martin (lycée Fontanes, Niort). — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — Alfred Darzens (collège Chaptal, Paris).

Moins le problème chiffré :

Marie Gautier, M. Gautier.

Moins le problème chiffré et les problèmes pointés :

Laure Gueury. — Famille A. Vingtain. — Denise Rivaud (Angoulême).

Moins le problème chiffré, les problèmes pointés et la charade :

Marguerite Roffay. — Gabriel Dutailly (Bar-sur-Aube).

TABLEAUX PARLANTS N° 11, 12, ANAGRAMMES N° 2, ET MOYENS MNÉMONIQUES N° 1, 2, 3.

P. Mayer (Lille). — Jeanne de Montbret (château de Romain, Marne). — Joséphine et Thérèse Berthollé (au Prieuré, Cunfin, Aube). — Maurice G.

Moins les anagrammes :

H. Merlin (Paris).

SUPPLÉMENT N° 11.

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 11, PROBLÈMES POINTÉS CHIFFRE DE STERNE N° 18, 19, 20, ANAGRAMMES N° 3, COQUILLES AMUSANTES N° 1, RÉBUS N° 3, SURPRISES N° 1, TABLEAUX PARLANTS N° 13, 14.

Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (château de Kœnigswart, Bohême). — Charlotte S. Ft E. Minerve, Tempête et Roquet (Paris). — Cécile Jules Bapst (Paris). — Nous autres. — Surell (Versailles). — R. de M. (Rochemont). — Henry de la Rochetterie (Orléans). — Edward Berend. — E. D. (Dijon). — P. Constantin (Paris). — V. O. (lycée Fontanes). — M. et J. P. (Limoges). — Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais). — Roger Braun (Ville-d'Avray, Seine-et-Oise). — Institution de Mlles Deschamps, (Cuire, près Lyon). — Jean Willotte et Paul Willotte (Lorient). — Berthe Roncelet (Versailles). — André Lehideux. — Ernestine Moity (Saint-Quentin). — Schwingrouber (Cambrai). — Mlle A. L. (Brunoy). — J. L. (Vitry-le-François). — Un ami de *la Jeunesse* (Talence, Gironde). — Claire Labat. — René Chollet (Angers). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Maurice et Jules Ernst (Saint-Dié, Vosges). — Louise Langelier (Paris). — Elisabeth de Nanteuil (Malzy près Guise, Aisne). — Jean et Geneviève de Courcy. — Anne-Marie Danjoux (Paris). — Marguerite Morand (Saint-Amand Mont-Rond, Cher). — Alphonse Lyon (Dieulefit). — Motta D. de B. — Julie-Victorine-Hortense Descamps (Lille). — Georges Kahn (Paris). — Deux lettres sans signature : M L. La deuxième, Maurice D ? — Noémie Lévy (Paris). — Trois amateurs de croquet (château de Boissy). — Princesse Lucie de Cantacuzène. — Famille A. B. (Rouen). — La petite Titine (Côte d'Ingouville, Havre). — Louisa et Alice Herr. — Marcel Noyer (Dieulefit). — M. C. (château de Moraypré. Haybes, par Fumay). — A. Masse (Lille). — Marguerite de Courcy (Loiret). — Louis et Benjamin Gardes (Euzet-les-Bains, Gard). — Marius Richard (Rouen). — La Trottin de la côte d'Ingouville (Havre). — Em. P. (Paris.) — Marie Valentin (Montlignon). — Antoinette Guex. — René Loiselle. — Aricie Rémusat (Marseille). — Famille S. F. E.

Moins les tableaux parlants :

Emile Ayard (Choisy-le-Roi, Seine). — Marie Panis (Reims, Marne).

Moins les surprises :

R. Bernard (lycée de Toulouse). — Georges Saint-Rémy (Toul). — Edmond Martin (lycée Fontanes, Niort).

Moins les problèmes pointés :

Marie, Lucie, Renée. — Louis Bouglé (Orléans). — Octave Baze (Paris). — Dorothée de Grauw. — Henri Roux. (*Rappel du Supplément n° 10.*) — Blanche Delandemare (Elbeuf). — H. B. (signature omise.) — Une petite fleur des prés.

Moins les problèmes pointés et le rébus :

Hélène Martin, Lucie Martin et Albert Martin (Périgueux).

Moins le rébus et les surprises :

H. Heurtevent (Amiens).

PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE Nos 18, 19, 20, ANAGRAMMES N° 3, COQUILLES AMUSANTES N° 1, RÉBUS N° 3, SURPRISES N° 1, TABLEAUX PARLANTS Nos 13, 14.

C. Pauvillier. — Gabrielle Lermuzeaux (Elbeuf). — Jacques de la Lombardière (Seine-Port, Seine-et-Marne). — Zoé Renée. — Maurice Guérin (Grandsipré). — M. de la Rochette (La Rochette, Melun, Seine-et-Marne). — Emile et Henri Arnou (Passy), — A. D. (Fécamp.) — Sophie et Fernand Brunswick (Besançon).

Moins le rébus :

Ernest Fréville (aux Clozeaux, Ville-d'Avray). — Alice Perrault (Rully). — Gaston Boudoux (Villeneuve-sur-Yonne). — Mlles Charles Nathan (Lunéville).

Moins les surprises :

Un salon d'Eurville (Seine-et-Marne). — Marguerite R. — L. Guédon (château de Tonnay-Charente).

Moins le rébus, les surprises et les anagrammes :

Auguste d'Aussy, Julienne d'Aussy (Thouront).

TABLEAUX PARLANTS N° 13, 14, ANAGRAMMES N° 3, COQUILLES AMUSANTES N° 1, RÉBUS N° 3, SURPRISES N° 1.

Suzanne Le Breton (château de Saint-Melaine, Laval). — Jeanne Deroche (Seine-Port, Seine-et-Marne). — Les trois ours de Saint-Avertin et un chasseur. — P. Marchant (Saint-Germain-en-Laye) — Juliette Adam de Verdonne (Soissons, Aisne). — Petite Rose-Thé. — Jacques Azéma (Charenton, Seine). — Marguerite Roffay. — Marie Danelle (château la Pierre, Haute-Marne). — Madeleine et Cécile d'Espiès (château de Fontaine, Oise). — Jeanne de Montbret (château de Romain, Marne). — Mathilde Meignon (Orsay, Seine-et-Oise). — F. Allmayer (Paris). — Denise Rivaud (Angoulême). — Lucien et Lucienne Lavigne. — André et Georges Champrosay (Argentan, Orne).

Moins le rébus :

Thérèse et Pierre Caillau (Douai, Nord). — Marie Tardy (La Clusaz Saint-Alban, par Chambéry, Savoie). — Pauline et Françoise Berge (Dernettes). — Aliquis. — Flore, Vertumne et Pomone (Isle-Adam) — Une petite Mâconnaise et son frère. — Louis Gouyet (Paris). — Marie Watel (Abbeville). — Paul de l'Ile Maurice. — Lucien et Henri Fèvre.

Moins les tableaux parlants :

Un abonné Vosgien. — E. Genevey (Paris). — Hélène Eiseman. — Pierre et Paul Bénard (Paris, villa du Bel-Air).

Moins les surprises :

Renée et Cécile Souchard (Boissy-Saint-Léger). — Georges Doublet (lycée de Versailles). — Marie Desfontaines, Jeanne Desfontaines (Nantes). — Marianne G. (Paris.)

TABLEAUX PARLANTS Nos 13, 14, COQUILLES AMUSANTES N° 1 ET SURPRISES N° 1.

E. et M. Legendre (Amiens). — Sarah, Auxerre). — Un abonné poitevin. — Emilie Hardy (Quaregnon, près Mons, Belgique)

TABLEAUX PARLANTS Nos 13, 14, COQUILLES AMUSANTES N° 1 ET SURPRISES N° 1

Marguerite Serton (La Roche, par Loulay, Charente-Inférieure).

TABLEAUX PARLANTS N° 13, 14, ANAGRAMMES N° 3 ET COQUILLES AMUSANTES N° 1.

Hélène F. (Paris.) — Madeleine de Jancigny. — Eugène et Paul de l'Ile Maurice (château de la Lagune, près Ludon, Médoc, Gironde). Diane, Malo et Lutin. — Ernest Frois (Bordeaux). — E. H. (Bruxelles). — Emmanuel et Suzanne Rodocanachi (Paris). — Georges de Gay du Palland (Paris). — Mlles France et Marguerite de la Porte (Bordeaux.

TABLEAUX PARLANTS N° 13, 14 ET COQUILLES AMUSANTES N° 1.

Camille Michelin (Nancy). — Inès de Bourgoing.

ANAGRAMMES N° 3, COQUILLES AMUSANTES N° 1 ET SURPRISES N° 1.

Un sanglier des Ardennes. — Ernest Wallach (Paris) — Thérèse Pissis (Saint-Amand). — Nelly Durand (au Périgord).

ANAGRAMMES N° 3, COQUILLES AMUSANTES N° 1 ET RÉBUS N° 3.

Edmond de la Guérivière (château de Coulommes, par Reims, Marne).

RÉBUS N° 3 ET SURPRISES N° 1.

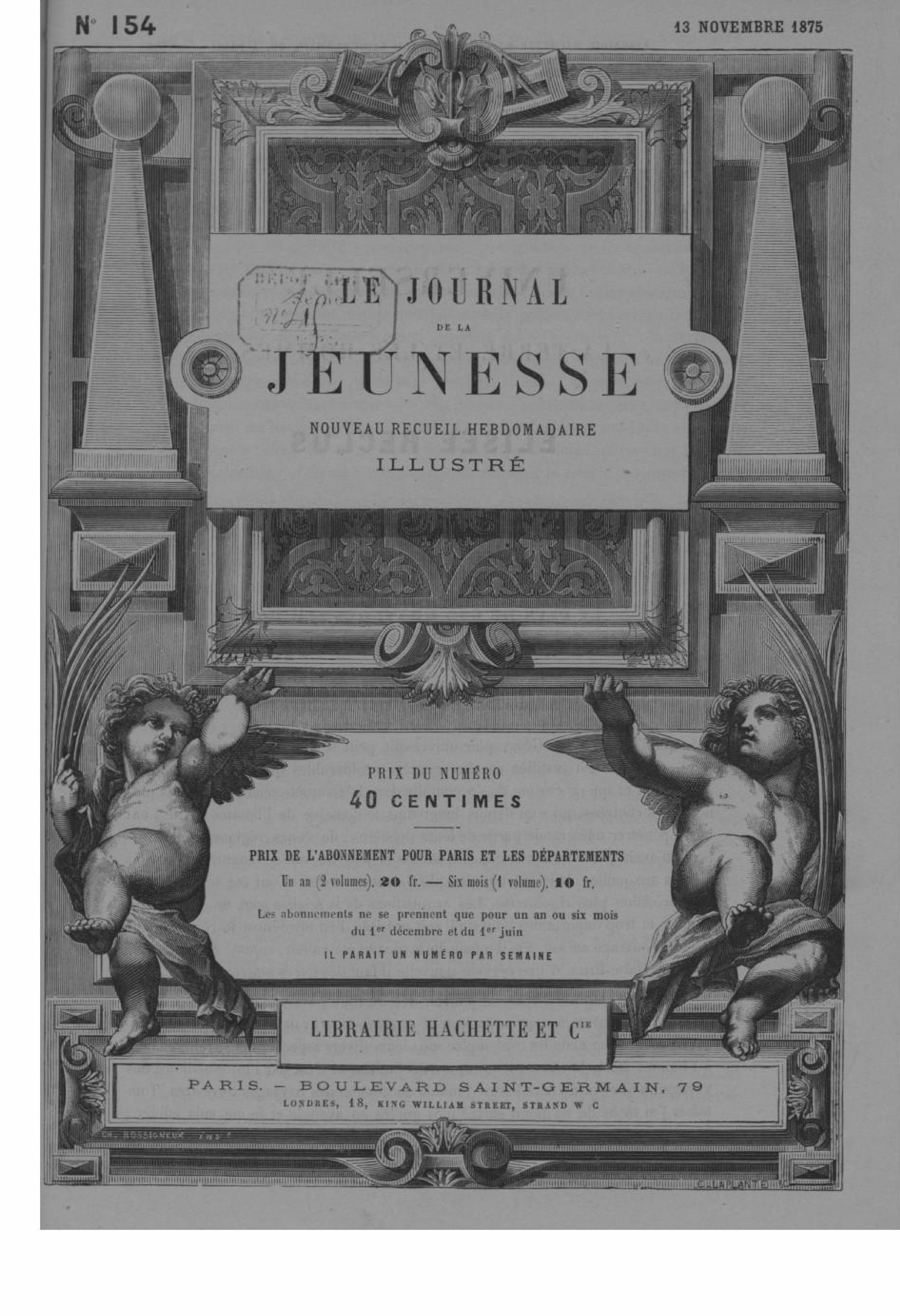
Marguerite de La Salle (Paris). — Albert Manuel (école Fénelon, Paris). — (*Coquilles amusantes 2e envoi*).

RÉBUS.

H. Merlin (Paris).

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET RUE MIGNON, 2

N° 154 13 NOVEMBRE 1875



NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

CET OUVRAGE CONTIENDRA

ENVIRON 2000 CARTES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

OU TIRÉES A PART

ET PLUS DE 600 GRAVURES SUR BOIS

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

La publication d'une Géographie universelle peut sembler une entreprise téméraire, mais elle est justifiée par les progrès considérables qui se sont accomplis récemment et qui ne cessent de s'accomplir dans la conquête scientifique de la planète. Les contrées qui sont depuis longtemps le domaine de l'homme civilisé ont laissé pénétrer une grande partie de leurs mystères ; de vastes régions que l'Européen n'avait pas encore visitées ont été rattachées au monde connu, et les lois mêmes auxquelles obéissent tous les phénomènes terrestres ont été scrutées avec une précision plus rigoureuse. Les acquisitions de la science sont en trop grand nombre et trop importantes pour qu'il soit possible d'en introduire le résumé dans quelque ouvrage ancien, fût-il même de la plus haute valeur, comme l'est celui de l'illustre Malte-Brun. A une période nouvelle il faut des livres nouveaux.

Ma grande ambition serait de pouvoir décrire toutes les contrées de la terre et les faire apparaître aux yeux du lecteur comme s'il m'avait été donné de les parcourir moi-même et de les contempler sous leurs divers aspects ; mais, relativement à l'homme isolé, la terre est presque sans limites, et c'est par l'intermédiaire des voyageurs que j'ai dû faire surgir l'infinie succession des paysages terrestres. Toutefois j'ai tâché de ne point suivre mes guides en aveugle et je me suis efforcé,

par d'incessantes lectures, de contrôler les descriptions et les récits. Avant de reproduire les paroles, j'ai toujours attendu de m'en être rendu un compte exact; j'ai fait revivre la nature autour de moi.

Mais cette nature elle-même change constamment avec les hommes qu'elle nourrit. Les mouvements intérieurs dressent ou rabaissent les montagnes, les eaux courantes déblayent le sol et l'entraînent vers la mer, les courants sapent les falaises et reconstruisent les archipels, la vie fourmille dans les flots et renouvelle sans fin la surface de la terre, enfin les peuples changent par l'agriculture, l'industrie, les voies commerciales, l'aspect et les conditions premières des continents qui les portent et ne cessent de se modifier eux-mêmes par les migrations et les croisements. La mobilité de tout ce qui nous entoure est infinie, et pourtant il faut essayer d'en donner une idée, dépeindre à la fois le milieu primitif et le milieu changeant. Déjà dans le livre *la Terre*, qui est en quelque sorte la préface de l'ouvrage actuel, j'ai tenté de décrire tous les mouvements généraux qui se produisent à la surface du globe; maintenant il s'agit de les suivre dans leurs détails à travers les continents et les mers. Pareille œuvre, je le sens, est bien difficile à mener à bonne fin, mais je trouve l'excuse de ma hardiesse dans la grandeur même de la tâche, et j'y dévoue sincèrement les heures rapides de ma vie. La goutte de vapeur qui brille un instant dans l'espace reflète sur sa molécule presque imperceptible l'univers qui l'entoure de son immensité: c'est ainsi que j'essaye de réfléchir le monde environnant.

La géographie conventionnelle qui consiste à citer les longitudes et les latitudes, à énumérer les villes, les villages, les divisions politiques et administratives, ne prendra qu'une place secondaire dans mon travail; les atlas, les dictionnaires, les documents officiels fournissent sur cette partie de la science géographique tous les renseignements désirables. Je ne voudrais pas, en me donnant la facile besogne d'intercaler en grand nombre des tableaux de noms et de chiffres, accroître inutilement les dimensions d'un ouvrage qui sera déjà fort étendu, et je craindrai d'empiéter sur un domaine qui est celui de la cartographie et de la statistique pure. En ajoutant à mon livre de nombreuses cartes, je n'ai point eu non plus l'ambition de composer une sorte d'atlas et de dispenser ainsi le lecteur d'avoir recours aux ouvrages spéciaux. Tandis que les cartes générales ont pour but de donner à ceux qui les étudient tous les renseignements, sans exception, qui se rapportent à la configuration du sol et à la position des mers, les planches et les figures de la *Nouvelle Géographie universelle* sont destinées uniquement à mettre en relief les phénomènes dont il est question dans le texte; tout en restant dans les conditions obligatoires d'exactitude et de précision, elles négligeront les détails secondaires. Loin de remplacer un atlas, mes cartes ne font, pour ainsi dire, que le commenter, en expliquer le sens intime relativement aux phénomènes de la nature et aux événements de l'histoire.

Dans mon long voyage à travers le monde, des rivages de la Grèce, où commence notre civilisation européenne, aux formidables monts de glace qui défendent à l'homme les abords des terres antarctiques, je ne m'astreindrai point à un ordre absolument rigoureux. La nature étant elle-même fort diverse dans ses aspects et n'obéissant à aucun régime de régularité conventionnelle, il n'y aurait qu'un ordre tout extérieur à suivre toujours la même routine dans la description des pays. Il me semble plus vrai de me laisser diriger dans mon travail par l'importance relative des phénomènes qu'il s'agit de décrire et par les caractères distinctifs et l'état de culture des peuples qui se succéderont dans mes tableaux.

En commençant un travail d'une aussi grande étendue, mon devoir est de m'engager envers le lecteur à une extrême sobriété de langage. J'ai trop à dire pour ne pas être tenu à me garder de toute parole inutile : je serai donc aussi bref qu'il me sera possible de l'être sans nuire à la clarté de l'exposition. La Terre est assez grande, et les quatorze cents millions d'hommes qui l'habitent présentent assez de diversités et de contrastes pour que l'on puisse en parler sans se livrer à des répétitions inutiles.

Malheureusement mon ouvrage, avec quelque soin que je l'aie préparé et que je le rédige, ne sera point exempt de nombreuses erreurs. Celles qui auront pour cause les transformations incessantes de la nature et de l'humanité ne sauraient être évitées, et je n'ai pas besoin de m'en excuser, car je ne puis avoir la prétention de devancer le temps. Mais je prévois aussi bien des erreurs qui proviendront, soit de l'ignorance des travaux de mes devanciers, soit, chose plus grave, de quelque préjugé dont je ne serais pas encore parvenu à me défaire. D'avance, je prie mes lecteurs de me pardonner. Du moins, puis-je leur promettre le scrupule dans le travail, la droiture dans les jugements, le respect continu de la vérité. C'est là ce qui me permet de m'adresser à eux plein de confiance, en les invitant à étudier avec moi cette « Terre Bienfaisante » qui nous porte tous et sur laquelle il serait si bon de vivre en frères !

ÉLISÉE RECLUS.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

La *Nouvelle Géographie universelle* de M. Élisée Reclus se composera d'environ cinq cents livraisons, soit dix à douze beaux volumes grand in-8. Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément. Ainsi le premier volume embrassera l'Europe méditerranéenne (la Grèce, la Turquie, la Roumanie, la Serbie, l'Italie et la presqu'île des Pyrénées) ; le second, la France, l'Alsace-Lorraine et la Belgique ; le troisième, la Suisse, l'Austro-Hongrie, l'Allemagne et la Hollande, etc. Nos souscripteurs, selon leurs ressources ou leurs études, pourront donc se procurer isolément les parties de ce grand ouvrage dont ils auront besoin, sans s'exposer au regret de ne posséder que des volumes dépareillés.

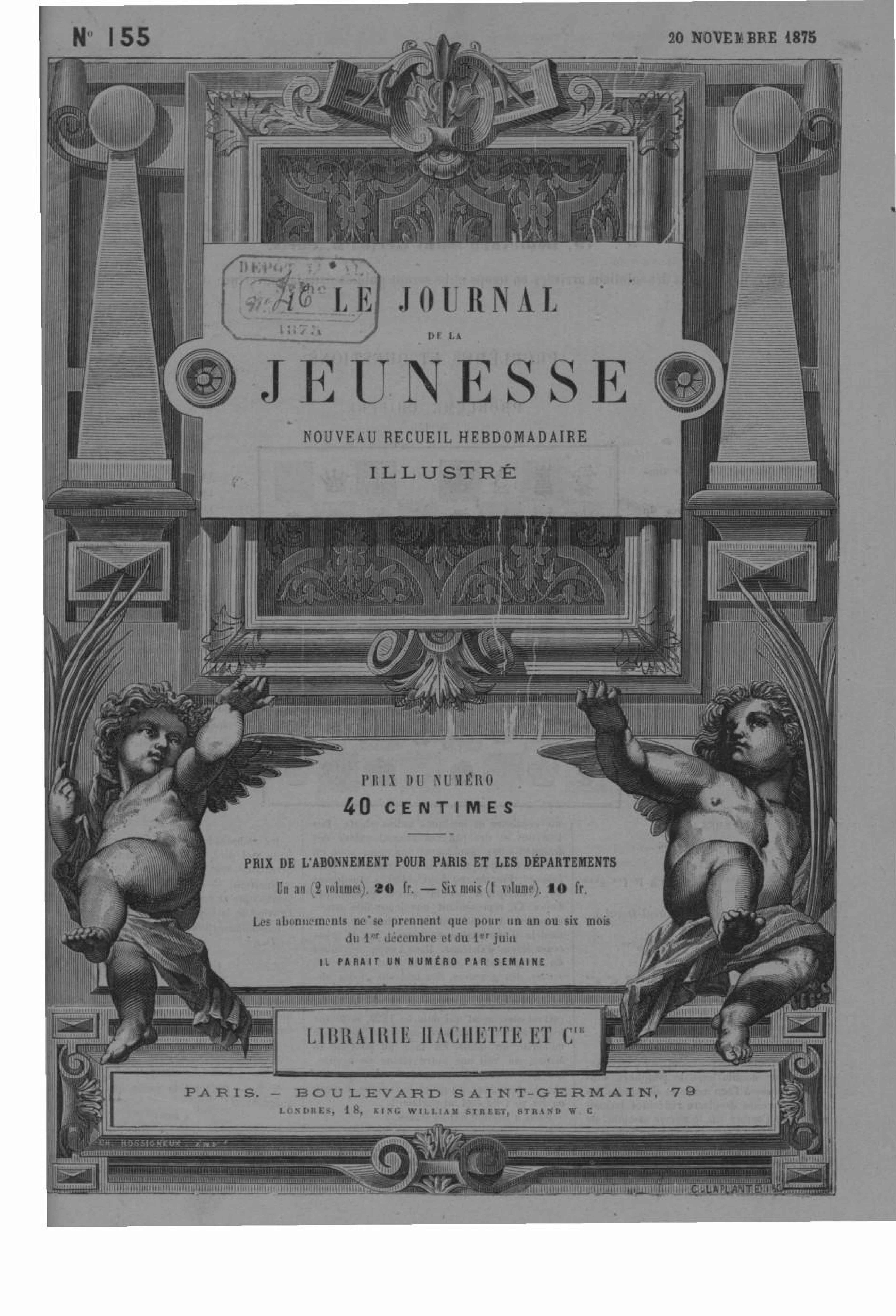
Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une couverture, et contenant au moins une gravure ou une carte tirée en couleurs, et généralement plusieurs cartes insérées dans le texte, se vend 50 centimes.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 8 mai 1875.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 155

20 NOVEMBRE 1875



SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE. N° 15

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 13.

Ce problème est du genre simple.

Il y a 12 mots, composés de 53 lettres, et séparés par 11 cases vides, de manière que les 64 cases de l'échiquier sont utilisées.

Pour éviter toute confusion dans la transcription du problème, voici le catalogue des signes figurés par les pièces du jeu d'échecs :

Le *Roi noir*, 7 fois.
Le *Roi blanc*, 7 fois.
Le *Cavalier noir*, 5 fois.
Le *Cavalier blanc*, 5 fois.
Le *Fou noir*, 5 fois.
La *Tour blanche*, 5 fois.
La *Tour noire*, 4 fois.
La *Dame noire*, 4 fois.
Le *Pion blanc*, 3 fois.
Le *Pion noir*, 2 fois.
Le *Fou blanc*, 2 fois.
La *Dame blanche*, 1 fois.
Les *Pions noirs renversés*, 3 fois.

REMARQUES. — Les trois pions noirs renversés correspondent à trois lettres différentes qui ne se présentent qu'une fois.

Dans ce problème, les deux signes le plus fréquemment employés, le *Roi noir* et le *Roi blanc*, sont répétés chacun *sept fois*. Il faudra donc déterminer celui des deux qui révèle la lettre E, d'après la construction des mots.

PROBLÈMES POINTÉS

CHIFFRE DE STERNE

N° 24.

T*** v* l* c***** à l'e** q*'à l* f** e*** s* c****.

(*Communication de M. E. Raoul-Duval.*)

N° 25.

L* m**** e** p****** l'e***** d* b***.

N° 26.

O* n* p*** c******** t*** l* m**** e* s** p***.

LES TABLEAUX PARLANTS

N° 20.

..... Une route blanche fuyait en perspective, bordée d'une double haie de peupliers, longeant la Meuse à l'eau verte et dormante. Un pont aux arches de pierre réfléchies formait des cercles d'ombre sur le miroir assombri de la rivière. C'était l'été ; la poussière fine avait comme une odeur de vanille. La voiture s'arrête devant une chaumière du hameau. En franchissant le seuil, on marche sur la terre durcie. Il y a un lit, une armoire, une table, un escabeau et quelques autres objets. Des touristes et des pèlerins avaient enlevé des fragments des meubles et des murs pour en faire des reliques. On lit l'inscription : « *Vive labeur! Vive le roy Loys!* 1480. » Au-dessus de l'inscription est la statue placée par Louis XI, représentant une jeune fille armée et priant. A l'intérieur de la chambre est le modèle d'une statue en bronze par la princesse Marie d'Orléans. Dans l'école des filles du village, est un musée où sont réunis des armes, des gravures, des tableaux et des objets ayant appartenu à l'héroïne.

Au milieu d'un bouquet de sapins, on aperçoit un monument qui date de 1820, socle sur lequel s'élève un pilastre supportant son buste qu'abrite un dôme. En face du pont de la Meuse, on voit une autre statue en bronze. Sur le versant du coteau de la rive gauche, chargé de vignes, un peuplier indique la place où les voix du ciel lui parlaient.

Paris a aujourd'hui sa statue.

L'anagramme de son nom donne :

ARDE CAÏN

en français moderne : *Brûle Caïn.*

Question. — Quel est le nom du village et celui de l'héroïne?

N° 21.

Un ambassadeur grec est envoyé à Darius. Sans mot dire, il lui présente un *oiseau*, une *grenouille*, une *souris* et une *flèche*.

Question. — Quelle était la signification symbolique et parlante des présents offerts par l'envoyé de la Grèce à Darius?

(*Communication de Mlle Alexandrine Lane. — Tours.*)

LES ANAGRAMMES.

N° 5.

N° 1. — Quel est le poëte du XVIII° siècle qui avait pour pseudonyme *Verniettes*, d'où ses ennemis tirèrent cette anagramme :

TU TE RENIES?

(*Communication de MM. Louis et Benjamin Gardes. — Euzet-les-Bains. Gard.*)

N° 2. — Quel est le poëte qui avait pour anagramme :

A MORT?

(*Communication de M. Roger Lehideux. — Brunoy.*)

N° 3. — Quelle est la reine de France qui avait pour anagramme :

DAME, JE DIS MERCI?

(*Communication de M. Joachim Labrouche. — Bayonne.*)

Nº 4. — Quel est le peintre dont le nom se compose des mêmes lettres que celui de

LA HARPE?

(*Communication de la famille A. B. — Rouen.*)

Nº 5. — Quel est le ministre dont le nom se compose des mêmes lettres que celui de :

SÉGUR?

(*Communication. Signature omise.*)

Nº 6. — Quelles sont les villes de France dont voici les anagrammes :

VILLE SERAS?
L'ÉTHER?
JEAN BON?

(*Communication de Aria S. J. Paris. — Adèle et Constance Vaillant, Foncquevillers, Pas-de-Calais. — Joachim Labrouche, Bayonne.*)

LES COQUILLES AMUSANTES.

Nº 2.

Nº 8. — M. X. est *risible* tous les jours, le matin et le soir.

Nº 9. — Le Temps est un grand *maigre*.

Nº 10. — Bulletin de santé : « Le *vieux* persiste. »

Nº 11. — Par *dérision* en date du ..., M. Z a été nommé, etc.

Nº 12. — Au moment où le chasseur s'avançait dans les *gruyères*, etc.

Nº 13. — Cet orateur a *braillé* pendant vingt ans dans les luttes parlementaires.

Nº 14. — L'ennui naquit un jour de *l'uniforme ôté*.

Nº 15. — Indication typographique imprimée dans un Traité de médecine sur la Folie, coquille formidable : « Il faut *guillotiner tous les aliénés!!* »

Nº 16. — Nul n'est *préfet* en son pays.

Question. — Quels sont les mots qui doivent remplacer les mots dénaturés?

ÉNIGME.

Nº 6.

Pour aller me trouver il faut plus que des pieds,
Et souvent en chemin on dit sa patenôtre;
Mon tout est séparé d'une de ses moitiés;
La moitié de mon tout sert à mesurer l'autre.

(*Communication de Mlle Sophie Filiti. — Bucharest. Roumanie.*)

CHARADE

Nº 7.

QUATRAIN SUR L'ÉVENTAIL D'UNE NIÈCE.

Mon premier est une voyelle,
Dans le pain trouvez mon dernier,
Vous souvenant, Mademoiselle,
Que je vous nomme mon entier.

(*Communication de M. F. D. Fanfan du Bel-Air, Saint-Mandé.*)

LOGOGRIPHE

Nº 2.

De cinq lettres je me compose,
Et je forme cinq mots divers
Dont voici la métamorphose :
J'aime à dormir au fond des mers;
Je dore les beaux coquillages;
On verra mes rictus amers
Sur les plus ravissants visages;
Etant toujours devant le feu,
Entre Henri IV et Bassompierre,
En Gascogne j'ai vu la guerre,
Dont la couronne était l'enjeu.

(*D'après la communication de Mlle Lydie Roux. — Montbéliard.*)

Question. — Quels sont les cinq mots formant cinq anagrammes?

LES CURIOSITÉS.

Nº 3.

Un célèbre mathématicien, qui n'avait jamais pu parvenir à tracer à la craie sur le tableau noir un triangle ou un cercle régulier, écrivit un jour de bonne humeur :

« La géométrie est l'art de raisonner juste sur des figures de travers, C. C. Q. F. D. *C'est Ce Qu'il Fallait Démontrer*, et C'est Ce Qui Fait Dormir. »

Dans cet ordre d'idées, un journaliste traduisait la formule : S. G. D. G. (*Sans Garantie Du Gouvernement.*) :

« Se Garer Des Gendarmes. »

Nº 4.

| | | | | |

Problème. — Etant donné six barres, faire huit en ajoutant trois barres.

(*Communication de M. Lucien et de Mlle Lucienne Lavigne.*)

Nº 5.

Problème. — Un voyageur, parti d'une ville du Tyrol pour se rendre dans un chef-lieu de canton de la Manche, s'arrête au milieu de son chemin et dit : « Le point géographique où je me trouve exprime exactement mon âge. »

Quel est l'âge du voyageur?

(*Communication de M. J. L. (Vitry-le-François.)*)

Nº 6.

Quelle est la traduction française de cette phrase latine :

« *Ave, ave, aves esse aves?* »

(*Communication de MM. Louis et Benjamin Gardes. — Euzet-les-Bains, Gard.*)

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Nº 1.

Quelle est la signification de ce vers de La Fontaine, dans la fable :

« *L'Ours et les deux Compagnons* » :

D'intérêts contre l'ours personne ne parla?

LES COMMUNICATIONS.

DIVERS CORRESPONDANTS. — Il est impossible de publier tous les mots carrés à la fois, il en reste plus de cent qui attendent leur tour. A l'avenir, nous prions nos correspondants de n'envoyer que des mots carrés de cinq lettres, composés de noms propres ou de noms communs au singulier.

M. G. B., Villeneuve-sur-Yonne. — Le vers monosyllabique que vous adressez a été récemment publié dans un supplément du *Journal de la Jeunesse*.

Mme L., *Elbeuf*, et Mlle J. A. de V. — Nous publierons une seconde fois la *Méthode générale de Déchiffrement* dans un des *Suppléments* du mois de décembre.

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS DES PROBLÈMES.

PROBLÈMES CHIFFRÉS

Nº 12.

Il vaut mieux être assis que debout,
Couché qu'assis,
Mort que couché.

(*Proverbe oriental*).

PROBLÈMES POINTÉS

(CHIFFRE DE STERNE)

Nº 21.

Deux vers monosyllabiques :

Je sais ce que je vaux, et crois ce qu'on m'en dit.
J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigue.

(CORNEILLE.)

Nº 22.

Tout homme a deux pays : le sien et puis la France:

Que pourrait-on pour lui, si Dieu l'a condamné?
Que peut-on contre lui, si Dieu l'a pardonné?

HENRI DE BORNIER. — *La Fille de Roland.*

ÉNIGME

Nº 5.

Papier.

CHARADE

Nº 6.

Premier. — I, — Droit comme un I.
Dernier. — Car. — Conjonction.
Tout. — Icare.

LES ANAGRAMMES.

Nº 4.

Nº 1. — Catherine de Vivone, marquise de Rambouillet.
Nº 2. — Révolution française.
Nº 3. — Henri de Valois.
Nº 4. — Frère Jacques Clément.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Nº 3.

Villes d'Angleterre.

LYON.

Liverpool. — Yorck. — Oxford. — Northampton.

Villes d'Italie.

MARC... BLANC.

Milan. — Alexandrie. — Rome. — Crémone. Bénévent. — Lucques. — Ancône. — Novare. — Caserte.

Villes de Hollande.

BRÉDA.

Bois-le-Duc. — Rotterdam. — Eindhoven. — Deventer. — Amsterdam.

Iles d'Europe.

CORSE.

Candie. — Orcades. — Ré. — Shetland. — Elbe.

LES TABLEAUX PARLANTS.

Nº 15.

Nº 1. — *La vue.* — Comme l'œil, le miroir emprunte aux corps leurs formes visibles. Les Égyptiens considéraient le vautour comme le symbole de la vue.

Nº 2. — *L'ouïe.* — Le luth, harmonie. La biche, animal dont l'ouïe est subtile. Oreille de taureau, symbole du soin et de la diligence.

Nº 3. — *L'odorat.* — Bouquet. Chien de chasse.

Nº 4. — *Le goût.* — Chez les anciens, les fruits en étaient le symbole, surtout la pêche.

N° 5. — *Le toucher.* — Faucon et tortue. D'après Aristote, le sens du toucher est celui qui est le plus développé chez la plupart des animaux.

N° 16.

Navire.

N° 17.

Feu d'artifice.

N° 18.

L'imagination.

N° 19.

Le printemps.

LES MOTS CARRÉS

(*Suite.*)

85	86	87	88
Venin	Heure	Bâton	Nérac
Epode	Eclat	Arome	Ecole
Noces	Uléma	Toper	Rôtir
Idéal	Ramon	Oméga	Alice
Neslo	Etang	Nérac	Cérès

89	90	91	92
Epi	César	Anges	Siva
Pal	Eliza	Néant	Isis
Ile	Simon	Golfe	Vico
	Azote	Enfer	Asof
	Ramer	Stère	

93	94	95	96
Corot	Dépôt	Apis	Mori
Opéra	Etape	Pari	Amer
Rétif	Pâlir	Irma	Remi
Orion	Opium	Siam	Iris
Tafna	Terme		

97	98	99	100
Coup	Rose	Ciel	Tarn
Oise	Œil	Irma	Aloi
User	Siva	Emir	Robe
Père	Elah	Larc	Nier

101	102	103	104
Ulm	Néron	Ivre	Porc
Lie	Ecume	Vain	Ouïe
Mer	Ruser	Rime	Rien
	Oméga	Enée	Cent
	Nérac		

105	106	107	108
Adam	Genêt	Yves	Sara
Dame	Emeri	Vico	Abel
Amer	Nègre	Ecot	Remi
Mère	Error	Seth	Alix
	Tiers		

NOMS DES AUTEURS DES MOTS CARRÉS.

Aricie Rémusat (Marseille), 85, 86. — Louise Vincent (Saint-Étienne, Loire), 87, 88, 89. — Hélène Martin (Périgueux), 90, 91. — J. L. (Vitry-le-François), 92, 93. — Loiselle, 94. — Les trois ours de Saint-Avertin, 95, 96. — XX (Gand, Belgique), 97. — Henry de la Rocheterie (Château du Bouchet, par Cléry, Loiret), 98, 99. — Pierre et Paul Bénard (Villa du Bel-Air, Paris), 100. — Marianne G., 101. Henri-Mathieu Saint-Laurent (Oran, Algérie), 102. — P. Marchant (Saint-Germain-en-Laye), 103. — Médioni (Paris), 104. — Jules Brunninghausen (Verviers, Belgique), 105. — Georges Seilem, 106. — Deux marmitons. — Les deux amis de la Fée du Logis (Le Havre), 107, 108.

(*A suivre.*)

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

DU SUPPLÉMENT N° 10.

Tatiana Akimoff (Elimovka, gouvernement de Kherson, Russie). — Elisa Dembowska (Nacpolok, Pologne).

SUPPLÉMENT N° 10.

Princesses Eléonore, Fanny et Marie Schwarzenberg (Schloss Frauenberg, Bohême). — Aricie Ralli (Paris). — Comtesse Diana de Kreutz (Russie).

SUPPLÉMENT N° 11.

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 11, PROBLÈMES POINTÉS, N° 18, 19, 20, ANAGRAMMES N° 3, COQUILLES AMUSANTES N° 1, RÉBUS N° 3, SURPRISES N° 1, ET TABLEAUX PARLANTS N° 13, 14.

Sophie Filiti (Bucharest, Roumanie). — René de Batz (Paris). — Roger Lehideux (Paris). — C. Le Poittevin et Laure Le Poittevin (Cherbourg). — M. N. (Angers). — Signature omise. — T. B. — Maurice Maquet (Lille). — Marcel Galuski. — Maurice Trocmé. — Lucie et Albert Leclanché (Saint-Savine). — Carte postale sans signature, rectifiant deux erreurs. — Louise et Marie E. (Grandcamp). — Edouard Creux. — Valentine S. (Mons, Belgique). — Mlles Ch. Gosselin (L'Isle-Adam, Seine-et-Oise). — Paul et Marguerite Batbédat (Bayonne). — Nelly et Elisa Basin (Saint-Pierre d'Albigny, Savoie). — Raymond Pitrou (Tours).

Moins les surprises :

Mlles Chaper. — Louis Revelière (Vannes).

Moins le rebus :

Une exilée de Saint-Pétersbourg.

Moins les problèmes pointés :

Marie-Henriette. — La Marmotte à P...

PROBLÈMES POINTÉS, N° 18, 19, 20, ANAGRAMMES N° 3, COQUILLES AMUSANTES N° 1, RÉBUS N° 3, SURPRISES N° 1 ET TABLEAUX PARLANTS N° 13, 14.

Raoul Roussel. — P. Mayer (Lille). — Marie H. (Saint-Julien, près Troyes, Aube). — Gonse, Gallois, des Essarts (Pont-Levoy, Loir-et-Cher). — Loulou et Blanchette. — Marguerite et Madeleine P. (Orléans). — Jeanne et Marie L. (Boissy-Saint-Léger). — Jeanne et Marthe Delmas (Bordeaux). — Laure Gueury. — N. Cosse.

Moins les tableaux parlants :

Marie Willième (Mons, Belgique).

Moins le rébus et les surprises :

Marie Bellot (Châtellerault).

ANAGRAMMES N° 3, COQUILLES AMUSANTES N° 1, RÉBUS N° 3, SURPRISES N° 1 ET TABLEAUX PARLANTS Nos 13 ET 14.

Henri Fournier. — Henri et Hélène Pohls (Bordeaux). — L. L. D. (Bayonne). — Louis Vayssié (Angers). — Marie et Louise Vincent (Saint-Etienne, Loire). — Claire et Marie Piquet. — Elisabeth et Jeanne du Bochet. — S. Guy. — Jeanne Mazeau (Paris). — Louis Muret (Paris). — Adrien de Gaullier (villa Beaulieu, près Niort). — Joseph Desjoyaux (Saint-Galmier). — Louis Deslys (Lycée de Tours). — René d'Hérouelle (Vaux-sous-Laon, Aisne). — Germaine de Gondrecourt. — Rejaux (Lisieux).

Moins les Surprises :

Une abonnée de Mantes. — Marguerite Sommervogel. — Georges Feray. — Famille A. Vingtain. — Louise Cazeneuse (Saint-Germain-en-Laye).

Moins le rébus :

Henri Ducrocq (Niort). — Sultan et Criquette. — Jeanne et Henriette Voisin. — Adrienne, Louise et Marie de l'Isle Maurice (château de la Lagune, près Ludon, Médoc, Gironde).

Moins les Anagrammes :

Marie Etcheverry (Bayonne). — Signature omise.

Moins les tableaux parlants :

R. (Saint-Jean-d'Angély). — Bertrand Léon (Reims).

Moins les anagrammes et le rébus :

Albert Foldvary. — G. Foldvary (Edenbourg, Hongrie). — La Fée Joyeuse (Toulouse). — Anne, Marie, Constance, Félicie, les petites montagnardes (Lafaye par Saint-Genest Malifaux, Loire).

Moins le rébus et les surprises :

Jacqueline et Alice de Neuflize. — Madeleine et Louis d'Espinay Saint-Luc (château du Mousseau, par Montrésor, Indre-et-Loire).

Moins le rébus et les tableaux parlants :

Agathe Armet. — Charlotte Surmay (Ham, Somme).

Moins les anagrammes et les surprises :

Louis Maillet (Poligny, Jura).

COQUILLES AMUSANTES N° 1 ET SURPRISES N° 1.

A. Story. — Henriette Lefebvre. — Juliette C...

— PROBLÈME CHIFFRÉ N° 11.

Marguerite R. (Deuxième envoi).

SUPPLÉMENT N° 12.

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 12, PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE Nos 21 ET 22, ÉNIGME N° 5, CHARADE N° 6, ANAGRAMMES N° 4, MOYENS MNÉMONIQUES N° 4, TABLEAUX PARLANTS N° 15, 16, 17, 18, 19.

Les Abeilles de la Ruche (Saint-Germain-en-Laye). — Marguerite R. — Louis Bouglé (Orléans). — Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais). — Maurice D. Saint-Quentin). — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure). — Une abonnée brestoise. — Minerve, Tempête et Roquet (Paris). — Claire Labat. — Charles Pesme (Paris). — Fernand et Sophie Brunsvick (Besançon. — Marguerite Morand (Saint-Amand Mont-Rond, Cher). — Jeanne et Marthe Delmas (Bordeaux). — M. et J. P. (Limoges). — Mathilde Meignen (Paris). — Maurice Trocmé. — H. Heurtevent (Amiens). — A. Surell — Emile Ayard (Choisy-le-Roi). — Roger Braun et Eemde Etteliuj Nuarb (Ville-d'Avray, Seine-et-Oise). — J. L. (Vitry-le-François). — Louise Langelier (Paris). — Hélène Martin (Périgueux). — Nelly et Elisa Basin (Saint-Pierre d'Albigny, Savoie). — Metta D. de B. — René Chollet (Angers). — Paul Bezançon (Paris). — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (château de Plass, près de Pilsen, Bohême). — Roger Lehideux. — Henry de la Rocheterie (Orléans). — La petite Titine (côte d'Ingouville, Havre). — Lucie et Anatole de Thomassin — Berthe Ronceret (Paris). — Jean et Geneviève de Courcy. — B. L. (signature omise). — Arien Ralli. — Alphonse Lyon (Dieulefit). — Mlles Ch. Gosselin (l'Isle-Adam, Seine-et-Oise). — Marcel Noyer (Dieulefit). — André Lehideux. — Jeanne Cyr (Paris). — La Trottin de la Côte (Havre). — C. Le Poittevin et Laure Le Poittevin (Cherbourg). — Princesse Lucie de Cantacuzène. — Claire et Marie Piquet. — Dorothéa de Grauw. — Valentine S. (Mons, Belgique). — Raymond Pitrou (Tours). — Marguerite et Madeleine de Courcy (Loiret). — Marcel Galuski. — Paul Willotte, Jean Willotte (Lorient). — Une petite fleur des prés. — Guillaume Danloux. — Antoinette Guex (Cannes). — R. Ellésiol. — E. D. (Dijon). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Laure Gueury. — Paul et Marguerite Batbédat (Bayonne).

Moins les tableaux parlants :

Octave Baze (Paris). — S. Guy.

Moins l'énigme :

Nous deux (Toulouse). — Marie, Lucie Renée. — Lucie et Albert Leclanché (Saint-Savine, près Troyes). — Cécile Jules Bapst. — Les deux petites (Lille). — Marguerite Sommervogel. — Marie Valentin. — Trois amateurs de croquet. — Maurice G. (Grandpré).

Moins l'énigme et la charade :

Ernestine Moity. — Schwingrouber.

Moins l'énigme et les tableaux parlants :

Elisabeth de Nanteuil (Paris).

Moins les anagrammes, l'énigme et la charade :

Julienne d'Aussy et Auguste d'Aussy (Thourout).

PROBLÈME CHIFFRÉ, CHARADE ET MOYENS MNÉMONIQUES.

Auguste Ribail (Paris).

PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE N° 21, 22 ÉNIGME N° 5, CHARADE N° 6, ANAGRAMMES N° 4 MOYENS MNÉMONIQUES N° 4, TABLEAUX PARLANTS Nos 15, 16, 17, 18, 19.

Petite Rose-Thé. — Emmanuel et Suzanne Rodocanachi (Paris). — Diane, Malo et Lutin (Monbrison). — H. Pohls (Bordeaux). — Ernest, Fréville et Cie (aux Closeaux, Ville d'Avray). — Joseph Maury (Niort). — A. D. (Fécamp). — Sultan et Criquette. — Elisabeth et Jeanne du Bochet. — A. P. Une petite Bourguignonne. — Lucienne, Lucien, Mathilde et René Lavigne. — J. (signature omise). — S. L. B. (signature omise).

Moins l'énigme :

Jeanne Deroche (Paris). — Marianne G. (Paris). — Marie Bellot (Châtellerault).

Moins les tableaux parlants :

M. de la Rochette.

PROBLÈMES POINTÉS, ANAGRAMMES, MOYENS MNÉMONIQUES.

Ernest Frois. — F. Allmayer (Paris).

ÉNIGME N° 5, CHARADE N° 6, ANAGRAMMES N° 4, MOYENS MNÉMONIQUES N° 4, TABLEAUX PARLANTS N° 15, 16, 17, 18, 19.

Marie Danelle (château La Pierre, Haute-Marne). — Jeanne Froussard. — Un abonné vosgien. — Louis Gouyet (Paris). — Pauline Ser (Paris). — Aigle (château de B., par Gournay-en-Bray, Seine-Inférieure). — Camille Michelin (Nancy).

Moins l'énigme et les Tableaux parlants :

Marianne de Vargas (Naples). — P. Marchant (Saint-Germain-en-Laye). — Jo, Tu, Elle.

Moins la charade et les tableaux parlants :

Zoé Renée.

Moins les anagrammes et les tableaux parlants :

Bathilde Rouargue (Morsang-sur-Seine).

CHARADE ET MOYENS MNÉMONIQUES.

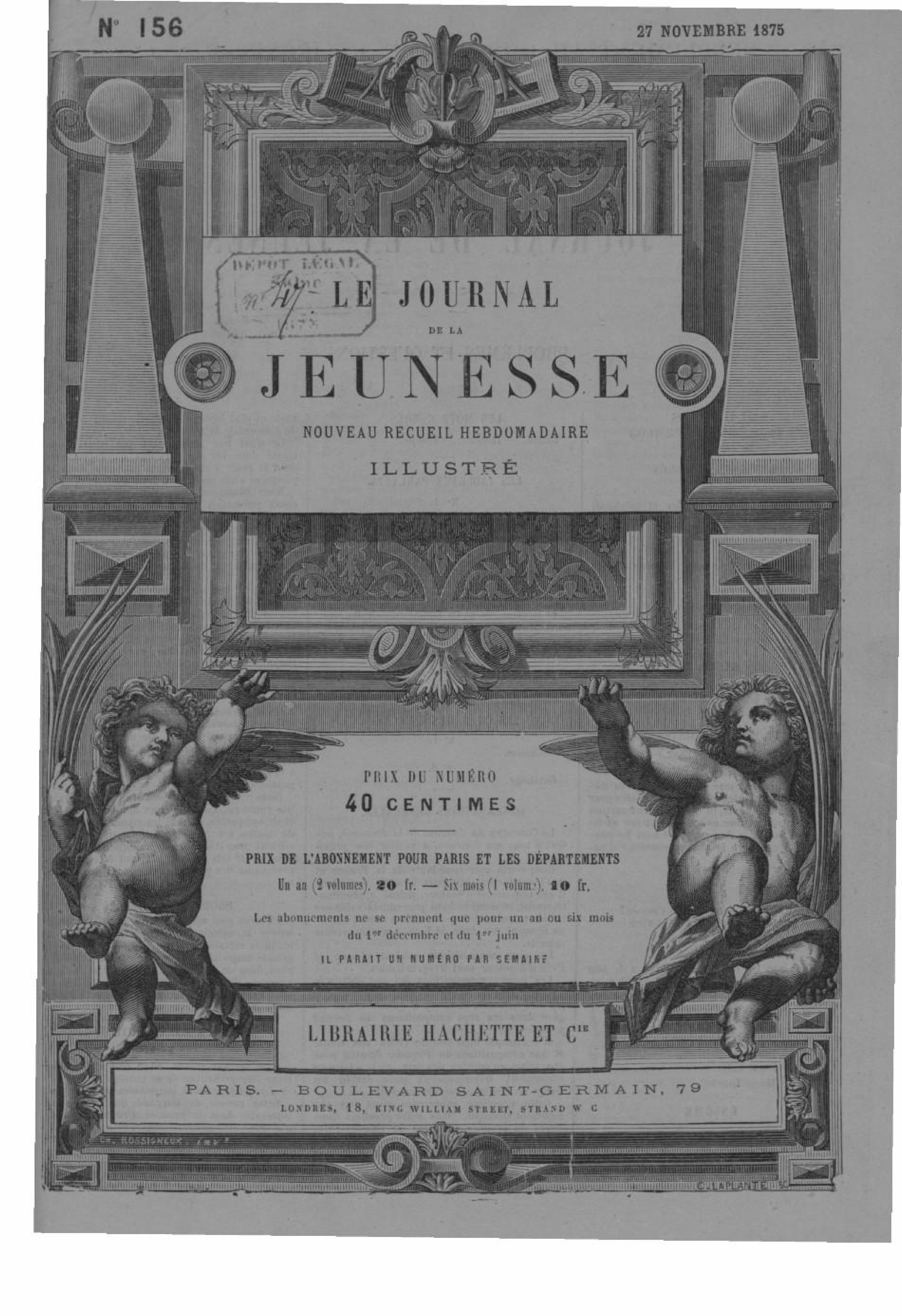
Louise Domenech. — Un sanglier des Ardennes. — J. Rouaitte (Amiens). — Pierre et Paul Bénard.

MOYENS MNÉMONIQUES.

Albert Manuel (école Fénelon, Paris).

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 156 27 NOVEMBRE 1875



CONCOURS
DU JOURNAL DE LA JEUNESSE

PROBLÈMES ET QUESTIONS

SOLUTIONS DES PROBLÈMES ET QUESTIONS DU CONCOURS.

PROBLÈMES CHIFFRÉS

N° 1.

Les cygnes ont l'air bête, fier et méchant, trois qualités qui vont bien ensemble.

N° 2.

Ne lâche pas la proie pour l'ombre, dit la fable de La Fontaine.

N° 3.

La vie est une pensée de la jeunesse exécutée par l'âge mûr.

RÉBUS.

Au souper d'Auteuil, Molière empêcha ses amis d'aller se jeter à la Seine.

PROBLÈMES POINTÉS.
(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 1.

Le myosotis est une de ces fleurs mystérieuses et charmantes qui semblent créées pour être foulées aux pieds, et qui croissent partout où elles trouvent une poignée de terre et un rayon de soleil. « *Les parfums sont les pensées des fleurs* », et le myosotis défend d'oublier.

N° 2.

O printemps, jeunesse de l'année!
O jeunesse, printemps de la vie!

N° 3

Il faut que les chats soient fripons de leur naturel; ils n'osent pas manger sur des assiettes et ils ont l'air de voler ce qu'on leur donne.

LES ANAGRAMMES.

N° 1. — Diane de Poitiers.
N° 2. — Loyse Labé.
N° 3. — Marie Touchet.

ÉNIGME

Carte.

CHARADE

Polichinelle.

LES MOTS CARRÉS.

Diane. — *Roman.* — *Œdipe.*

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 1.

Le *Danebrock* ou *Danebrög*, nom du vaisseau du capitaine *Hvitfeldt*, nom du deuxième ordre chevaleresque de Danemark, et du drapeau national.

N° 2.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE EN 1693.

1° Segrais. — 2° La Fontaine. — 3° Boileau. — 4° Racine. — 5° Bossuet. — 6° Fénelon.

Le *Concile de Jérusalem*, l'an 50 de Jésus-Christ.

N° 3.

L'Envie ou la Jalousie.

LES CHARADES EN ACTION.

N° 1.

Célimène.

N° 2.

Carthage.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Le CONCOURS du *Journal de la Jeunesse*, ouvert à tous ses lecteurs, a réalisé nos prévisions.

Cinq cents correspondants de la France et de l'Étranger ont pris part à notre Concours. Il est impossible d'évaluer, même approximativement, le nombre bien plus considérable des collaborateurs et des conseillers dont les noms ne figurent pas dans la liste des concurrents inscrits.

Les cinq compositions qui ont obtenu le *Prix d'honneur* sont irréprochables.

Les quatre compositions qui ont obtenu le *Premier prix* ne diffèrent des précédentes que par des nuances, et il n'y a qu'une erreur légère dans les sept compositions du *Second prix*.

Il a manqué bien peu de chose aux trente et une compositions du *Premier accessit* pour être mises au nombre des prix, et il a fallu un classement très-rigoureux pour établir les lignes de démarcation des accessits.

Cette première expérience n'est pas absolument décisive. Dans notre prochain *Concours* du premier semestre de l'année 1876, nous poserons une série de nouveaux *Problèmes et Questions*, qui permettront de traiter des sujets plus variés, et qui, en élargissant le cercle des études, offriront un champ plus vaste et plus instructif à l'activité des lecteurs du *Journal de la Jeunesse*.

Ce n'est pas sans regret que nous avons classé dans les accessits des correspondants dont la place a été souvent marquée dans la première série par leur travail antérieur.

Nous constatons que l'ensemble du *Concours* présentait des difficultés capables de faire hésiter des lettrés, et nous affirmons sans crainte de contradiction que nos jeunes lecteurs ont montré une grande preuve de savoir, de finesse et de pénétration, en même temps qu'ils ont donné un grand effort de travail.

L'accueil fait au *Supplément* inauguré le 19 juin 1875 nous encourage à aborder des études plus utiles et plus élevées, sans pourtant faire un travail d'un délassement destiné à exercer les facultés ingénieuses de l'esprit. Pour ces études nouvelles, nous accueillerons toujours avec faveur les communications intéressantes. Un Tableau parlant, une Charade en action, une pensée fine et ingénieuse, une jolie devise, une trouvaille historique, une curiosité, trouveront toujours une place dans les sujets nouveaux que nous nous proposons d'offrir successivement. De même, nous accueillerons volontiers toutes les questions qui nous seront adressées, et nous les soumettrons à nos lecteurs si elles sont de nature à être publiées.

Nous avons déjà eu l'occasion de remercier nos correspondants de leurs marques d'intérêt et de sympathie, et nous les remercions encore de toutes les communications qui nous facilitent une tâche parfois difficile. De tels liens et de tels rapports doivent être considérés comme des garanties de succès pour l'avenir.

PROBLÈMES CHIFFRÉS

Ce n'est pas sans surprise que nous avons trouvé la solution du *Problème chiffré* dont les mots n'étaient pas séparés, donnée par la grande majorité des concurrents. Nous publierons, dans un prochain *Supplément*, la *Méthode générale de déchiffrement* pour satisfaire au désir exprimé par les nouveaux correspondants du journal.

PROBLÈMES POINTÉS.
(CHIFFRE DE STERNE.)

Sauf les exceptions, on a donné des solutions interprétatives de ce passage :

« *Les parfums sont les pensées des fleurs.* »

Cette pensée de Dargaud, que nous avons intercalée dans le premier *Problème pointé* n'a pas été généralement devinée. L'image poétique de Dargaud est la seule combinaison qui offre un sens logique et régulier. Toutes les autres interprétations ne présentent qu'un sens inexplicable, faux, vague ou sans signifi-

cation déterminée. La traduction vraie était la plus simple, et l'erreur prouve que le *mieux* est parfois l'ennemi du *bien*.

LES MOTS CARRÉS.

Les mots carrés sont généralement réguliers et nous en publierons un certain nombre. Nous n'avons pas cru devoir augmenter la difficulté en imposant la règle stricte, qui n'admet dans leurs combinaisons que des noms propres ou des noms communs au singulier. A l'avenir cette règle sera imposée.

LES TABLEAUX PARLANTS

N° 1.

UNE LÉGENDE SCANDINAVE

Le nom du capitaine *Hvitfeldt* est resté une énigme pour un certain nombre de nos correspondants, mais il n'était pas introuvable. Il est cité dans l'histoire et les légendes danoises, ainsi que dans le chant national.

N° 2.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE EN 1693.

Le grand et premier concile dont parle La Bruyère dans son discours de réception à l'Académie, est le *Concile de Jérusalem*. Nous n'avons pas compté comme une erreur la mention du *Concile de Nicée*, mais nous avons tenu compte de la solution juste.

Les autres *Problèmes et Questions* n'ont pas besoin de commentaires, et nous n'avons plus qu'à publier la liste de nos correspondants.

PRIX D'HONNEUR

Valentine Raoul Duval et Edmond Raoul Duval, — *Paris.*
Nelly et Elisa Basin. — *Saint-Pierre d'Albigny.* (*Savoie.*)
Jean de Courcy et Geneviève de Courcy. — *Paris.*
Noémie Lévy. — *Paris.*
Joachim Labrouche. — *Bayonne.*

PREMIER PRIX

Trottin de la Côte d'Ingouville. — *Havre.*
Maurice D. — *Saint-Quentin.*
Louis de Launay et Aline de Launay. — *Paris.*
Paul Batbedat et Marguerite Batbedat. — *Bayonne.*

DEUXIÈME PRIX

Marcel Galuski. — *Lessay (Manche).*
Henry de la Rocheterie. — *Orléans.*
Mathilde Meignen.
Henriette Demonjay.
Nemo.
Louise Langelier. — *Paris.*
Paul Desjardins. — *Paris (Lycée Fontanes).*

PREMIER ACCESSIT

Princesse Eléonore Schwarzenberg. — *Schloss Frauenberg, près Budweis (Bohème).*
Adèle Vaillant et Constance Vaillant. — Foncquevillers (Pas-de-Calais).
J. Touzard.
Octave Baze. — Paris.
Roger Lehideux. — Paris.
G. et E. Lefèvre-Pontalis. — Paris.
Famille A. B. — Rouen.
Charles Sallandrouze de Lamornaix. — Paris.
Henri Perigot. — Paris (Ecole Fénelon).
La petite Titine. — Havre (côte d'Ingouville).
Metta D. de B.
Guillaume Danloux. — Paris.
Henri Fournier. — Paris.
Henriette Chasles. — Paris.
A. Masse. — Lille.
Jeanne Cyr. — Paris.
M. N. — Angers.
R. Loiselle.
André Lehideux. — Paris.
Paul Belin. — Versailles.
Léopold Duplan. — Paris.
H. H. — Caen (Lycée de Caen).
E. D. — Dijon.
Batereau. — Angers.
Cécile Jules Bapst. — Paris.
Albert Surell. — Versailles.
Institution de Mlles Deschamps. — Cuire, près Lyon.
Henri Guérin. — Paris.
Eugène Roland-Gosselin. — Paris.
La Marmotte à P*****.
Raymond Kœchlin.

DEUXIÈME ACCESSIT.

Berthe Ronceret. — Versailles.
Marie-Louise Frossard.
Aricie Rémusat. — Marseille.
Raymond Bernard. — Lycée de Toulouse.
Une habitante de la Côte d'Ingouville. — Havre.
Une *petite fleur des prés.*
V. O. — Paris (lycée Fontanes).
Samuel Guy. — Rochefort.
Daniel de Barrif. — Orléans.
Amélie Fatou.
S. C. et C. J. — Paris.

TROISIÈME ACCESSIT

Roger Braun. — Ville-d'Avray (Seine-et-Oise).
Alphonse Lyon. — Dieulefit.
Valentine S. — Mons (Belgique).
Maurice Troemé. — Paris.
Maurice Maquet. — Lille.
Emmanuel Rodocanachi et Suzanne Rodocanachi. — Paris.
René Chollet. — Angers.
Gustave Willière et Paul Willière. — Ixelles-Bruxelles (Belgique).
Antoinette Guex. — Paris.
Louise E et Marie E. — Grandcamp.
Marguerite de Courcy et Madeleine de Courcy. — Château de Claireau, par Fay-aux-Loges (Loiret).
Marie. — Lucie. — Renée.
Maurice R. de M.

QUATRIÈME ACCESSIT.

Louise Guédon. — Château de Tonnay-Charente (Charente-Inférieure).
Sophie Filiti. — Bukarest (Roumanie).
M. A. P. — Saint-Germain-en-Laye.
M. C. — Château de Moraypré, Haybes, par Fumay.
Louis Bouglé. — Orléans, Pouliguen-Olivet.
Em. P. — Paris.
Un Lycéen de Versailles.
Mlle A. L. — Brunoy.

CINQUIÈME ACCESSIT

Elisabeth de Nanteuil. — Malzy, près Guise (*Aisne*).
J. L. — Vitry-le-François.
Marguerite Morand.
H***
Louis Gardes et Benjamin Gardes. — Euzet-les-Bains (Gard).
Un ami de la jeunesse. — Talence (*Gironde*).
Jeanne Delmas et Marthe Delmas. — Bordeaux.
Albert Jullien. — Château de Saint-Thierry (Marne).
Claire Voyan.
A. L. — Paris.
Edward Berend. — Paris.
Nous autres.
Une exilée de Saint-Pétersbourg.
R. de M. — Rochemont.
Justin Etienne. — Lycée de Nancy.
Paul Willotte et Jean Willotte. — Lorient.
Maurice Ernst et Jules Ernst. — Saint-Dié.

SIXIÈME ACCESSIT

Henri Roux. — Paris.
Thérèse Picard et Gaston Picard. — Caryille.
Gaston Paqueau. — Avallon (Yonne).
Marthe Lorieux et Louise Lorieux.
Laure Bond Christave. — Rochefort-sur-Mer.
Jules Rheims. — Paris.
Mélanie Hérardot. — Avallon (Yonne).
T. B.
Minerve, Tempête et Roquet.
Mlles Ch. Gosselin. — L'Isle-Adam (Seine-et-Oise).

SEPTIÈME ACCESSIT

Marie Valentin.
Louise Revelière.
Marguerite R.
Aline Lacombe.
Pierre Gribouillard.
Alphonse Delavigne.
Henri Ducrocq. — Niort.
Paul Macquet et Charlotte Macquet.
Marcelle Clouzot — La Bernière, commune de Brûlain.
Paul Bezançon. — Paris.
André Rémond. — Versailles.
Thérèse Pissis.
André T.
Camille Main.
Marie-Henriette. — Menton (Alpes-Maritimes).
G. A. — Montreuil-sous-Bois.
Louisa Herr et Alice Herr. — Héricourt.

HUITIÈME ACCESSIT.

Charles Brunschwig. — Paris.
Hélène K. — Havre.
Diane, Malo et Lutin. — Monbrison.
Miraut, Berluron et Flora Merle.
Georges Meunié. — Paris.
N. Cosse.
Comtesse Dina de Kreütz. — Gouvernement de Koursk (Russie).
Edmond Martin. — Lycée de Niort.
Marcel Noyer. — Dieulefit (Drôme).
M. Sarrabezolles.
Edouard Creux.
Emile Arnou et Henri Arnou. — Passy.
Madeleine Lemazurier.
Léontine et Marthe.
Albert Petit, collégien.
Lucien Fèvre et Henri Fèvre. — Chaumont (Haute-Marne).
Dorothea de Grauw.
C. Le Poittevin et Laure Le Poittevin. — Cherbourg.
P. Constantin. — Paris.
Une abonnée de Brest.
Sophie Brunsvick et Fernand Brunsvick. — Besançon.
Victorine Warot. — Alger.
Henri Mathieu Saint-Laurent. — Oran.
J. L. M. — Charleville (Ardennes).
J. G. — (Signature omise). — Havre.
Ernest Fréville. — Aux Clozeaux, Ville-d'Avray.
Schwingrouber. — Cambrai.
Ernestine Moity. — Saint-Quentin.
Raymond Pitrou. — Tours.
Arieri Ralli.
Hélène Martin. — Périgueux.
René d'Héronel. — Vaux-sous-Laon (Aisne).
E. F. — Lyon.
Quita Grieumard. — Paris.
Emile Fesquet — Anduze (Gard).
Mlles Normand. — Havre.

NEUVIÈME ACCESSIT

Marguerite et Marthe B. — Le Mans.
Une petite fleur des bois.
Emmanuel Boëlle. — Brest.
Valentine Hennet de Bernoville.
Maurice Guérin.
Blanche Delandemare. — Elbeuf.
P. Dubost.
Marie Kauffer.
Paul Matter.
Alice Leboyer. — Riom.
Paul Schœllhammer. — Mulhouse.
Henri G. — Saumur.
Camille Triest. — Bruxelles.
Jules Voirin. — Paris.
Mlles Chaper.
Laure Gueury.
Gustave Baille. — Lons-le-Saunier.
Les Jumelles de Jassans. — Ain.
M. et J. P. — Limoges.
Marguerite et Madeleine P. — Orléans.
A. H. — Lycée de Lyon.
René de Batz. — Paris.
R. — Saint-Jean-d'Angély.
Auguste Duhamelet. — Fécamp.
Une colonie dans les bois.

Bertrand Léon. — Lycée de Reims.
Marie et Louise Vincent. — Saint-Etienne.
Divionensis.
C. Panvillier. — Paris.
Joseph et Justin Deschamps, de Pas.

DIXIÈME ACCESSIT

Jean de Lastic.
Marguerite Sommervogel.
Claire Piquet et Marie Piquet.
Lucie de Thomassin et Anatole de Thomassin. — Paris.
Henry et Marguerite de F. — Signature omise (*Premier envoi*).
Hilaire Heurtevent. — Amiens.
Marie Roffray, Ernestine Roffray et Louise Roffray. — Montreuil-Belfroy, près Angers.
E. A.
George Saint-Rémy. — Toul.
Gilbert d'Esmelin. — Auxerre.
Henri Pohls. — Bordeaux.
M. et J. Levylier. — Paris.
A. M. C. F. Les petites montagnardes de Lafaye. — Saint-Genest-Malifaux (Loire).
Un abonné poitevin.
Adèle Gougé. — Oran.
Gabriel Dutailly. — Bar-sur-Aube.
Christian Schefer. — Passy.
Hélène Eiseman. — Saint-Mandé.
Radegonde d'Aubéry. — Château de La Fontaine, par les Ormes (Vienne).
Reaux. — Lisieux.
Lucien Marchal.
Henriette Lefebvre.
Lucie Leclanché et Albert Leclanché. — Saint-Saviné, près Troyes.
Julienne d'Aussy et Auguste d'Aussy. — Thourout.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT RÉSOLU LES DIVERS PROBLÈMES ET QUESTIONS, MOINS LES PROBLÈMES CHIFFRÉS :

Jacques de la Lombardière. — Croix-Fontaine, par Seine-Port (Seine-et-Marne).
Les Abeilles de la Ruche. — Saint-Germain-en-Laye.
M. M. — Paris (Signature omise).
Alice Perrault.
Pierre de Surigny et Odette de Surigny.
Catherine, Anna et Carmen G. — Paris.
Julien Mottard. — Liége.
Marie H.
Charlotte Surmay. — Ham (Somme).
Lucien Lavigne et Lucienne Lavigne. — Paris.
F. Allmayer. — Paris.
Clémence de L.
Jeanne P.
P. Marchant. — Saint-Germain-en-Laye.
Suzanne Le Breton. — Château de Saint-Melaine, Laval.
Amélie Landrin. — Paris.
Marie de l'Angle.
La Toute Petite.
Herminie L.
S. F. E. — Paris.
Evangéline et Sylvaine.
Œdipe.
Paul Desmottes. — Lycée de Lille.
Les Inséparables.
Ernest Frois.
Une Trouvillaise.
Maurice Quérette. — Saint-Quentin.
Rachel Silvestre de Sacy. — Bellevue.
Berthe Griffand. — Louhans (Saône-et-Loire).
Louis Vayssié. — Angers.

Mathilde, Aline et Isabelle. — La Rochelle.
Henri Cuénot. — Collège de Châlon-sur-Saône.
Jeanne Voisin et Henriette Voisin.
Jeanne de Montbret. — Château de Romain (Marne).
André Champrosay et Georges Champrosay. — Collège d'Argentan (Orne).
Gilbert et Isabelle.
Cécile et Madeleine d'E. — Château de Fontaine (Oise).
Diane et Bérengère.
Jeanne Deroche. — Paris.
Jeanne du Bochet et Elisabeth du Bochet. — Nantes.
Louis Deslis. — Lycée de Tours.
M. de la Rochette. — La Rochette, par Melun (Seine-et-Marne).
Zoé Renée.
Le Solitaire de la colline.
Famille A. Vingtain. — Paris.
Jocelyn et Christiane.
Famille Gautier de Melle.
Madeleine Moreau.
Maurice Sarrail. — Chambéry.
Le Sphinx.
Edmée de V. — Saint-Denis.
Blanche et Clotilde. R. N.
Un Bénédictin.
Fanfluette et Juliane. — Dijon.
Louise Esbaupin. — Montmorillon (Vienne).
Louise Cazeneuve. — Saint-Germain-en-Laye.
Pierre Charreyron. — Versailles.
Marie Mouhot.
Suzanne d'Allard. — Château de Soutard, Saint-Emilion (Gironde).
Deux sœurs. — Versailles.
J. Teyssedre. — Nîmes.
(Lettre sans aucune indication, papier quadrillé, feuille unique.)
Alfred Darzens. — Collège Chaptal.
Jeanne Froissard.
Isabelle Duphot. — Angoulême.
Gladiateur.
Les petits Vrignault.
Alfred Bellivier de Prin. — Château des Bournais, par l'Isle Bouchard (Indre-et-Loire).
Fanny et Gabrielle H. F. — Toulouse.
Georges Feray. — Essonnes (Seine-et-Oise).
Pierre Bénard et Paul Bénard. — Paris, villa du Bel-Air.
L. Massarel. — Grenoble.
Henriette, Constance et Marcelle de M.
La Fée de la Plage.
Joséphine L. — Paris.
Une petite société savante.
Amaury Pélerin. — Bordeaux.
Angelo, tyran de la maison.
Odette et Laurence.
Indiana. — Lyon.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT RÉSOLU LES DIVERS PROBLÈMES ET QUESTIONS, MOINS LES PROBLÈMES CHIFFRÉS ET LES PROBLÈMES POINTÉS :

Marianne G. — Paris.
A. K.
Denise Rivaud. — Angoulême.
Henri Cuche. — Saint-Brieuc.
Marguerite Roffay. — Saumur.
A. Merle. — Plombières.
L. L. D. — Bayonne.
Camille de Monthuchon.
Un enfant de Gayant.
Germaine de Gondrecourt et sa jeune sœur.

Henriette B. — Paris (Signature omise).
Marguerite de Bertoult. — Château de Hauteclocque, près Saint-Paul-sur-Ternoise (Pas-de-Calais).
Joseph Maury. — Niort.
Albert Vidal Naquet. — Marseille.
P. Mayer (*Quisque*). — Lille, Dieuville, Troyes.
Edmée et Maurice B. — (Ajoyé).
Marie-Thérèse Maury. — Niort.
Flore, Vertumne et Pomone.
Louis Gouyet.
R. du Portail. — Arcueil (École Albert-le-Grand).
Tatiana Akimoff. — Efimovka, Kherson (Russie).
A. S. (Belgique).
Sultan et Criquette.
Louis G. Dreyfus. — New-York.
Marie Etcheverry. — Bayonne.
Charles Jacquemont.
Une petite Rose-Thé.
H. Merlin. — Paris.
M. I.
Jacqueline de Neuflize et Alice de Neuflize. — Château de Brinay (Cher).
Hélène.
Ludovic de Montgremier. — Iseure, près Moulins.
Emilie Hardy. — Quaregnon, près Mons (Belgique).
Suzanne de M. — Signature omise.
Gaston du Palland.
Jules Isay. — Nancy.
Rödel. — Bordeaux.
P. Van Cauwenberghe. — Dunkerque.
Une abonnée de Mantes.
Œgidia Virnly. Rhederpark, — près Gueldre Arnhem (Hollande).
Charlotte et Sola.
Hector et Hélène de L. — Orléans.
X. X. X.
N. O. N.
Albert Manuel. — Paris (École Fénelon).
Edmond de la Guérivière. — Château de Coulommes par Reims (Marne).
Joseph Desjoyaux.
René Rullmann et Lucien Lassimone et J. M.
Béatrix d'A. — Berry.
Césarine et Octavie de N.
Julien S.
Antoinette et Andrée.
Stella, Michaël et Ferréol (Suisse).
Un Lycéen. — Chartres.
Geneviève et Edwige de T.
Valentine Deschapelles.
Une petite pensionnaire. — Paris (Champs-Elysées).
H. B. — Grenoble.
Marcelle J. R.
Vert-Vert.
La Rouge et la Noire.
L'Inconnu.
Charles et Victor Lebrun.
Suzanne et Aimée D. B. — Auteuil.
L'Amazone. — Champs-Elysées.
Clarisse de S. — Paris.
C. F. — Boulogne.
La duchesse et la petite marquise.
Oncle Tom. C. C.
Un diable rose.
S. F. E.
Dominique et Jules Brun. — Dijon.

Post-Scriptum. — Nous avons classé et enregistré toutes les lettres qui nous ont été adressées. Si quelque omission dans les noms témoignait qu'une lettre ne nous est pas parvenue, on est prié de nous en donner avis.

Pour le conseil de la rédaction :
CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2